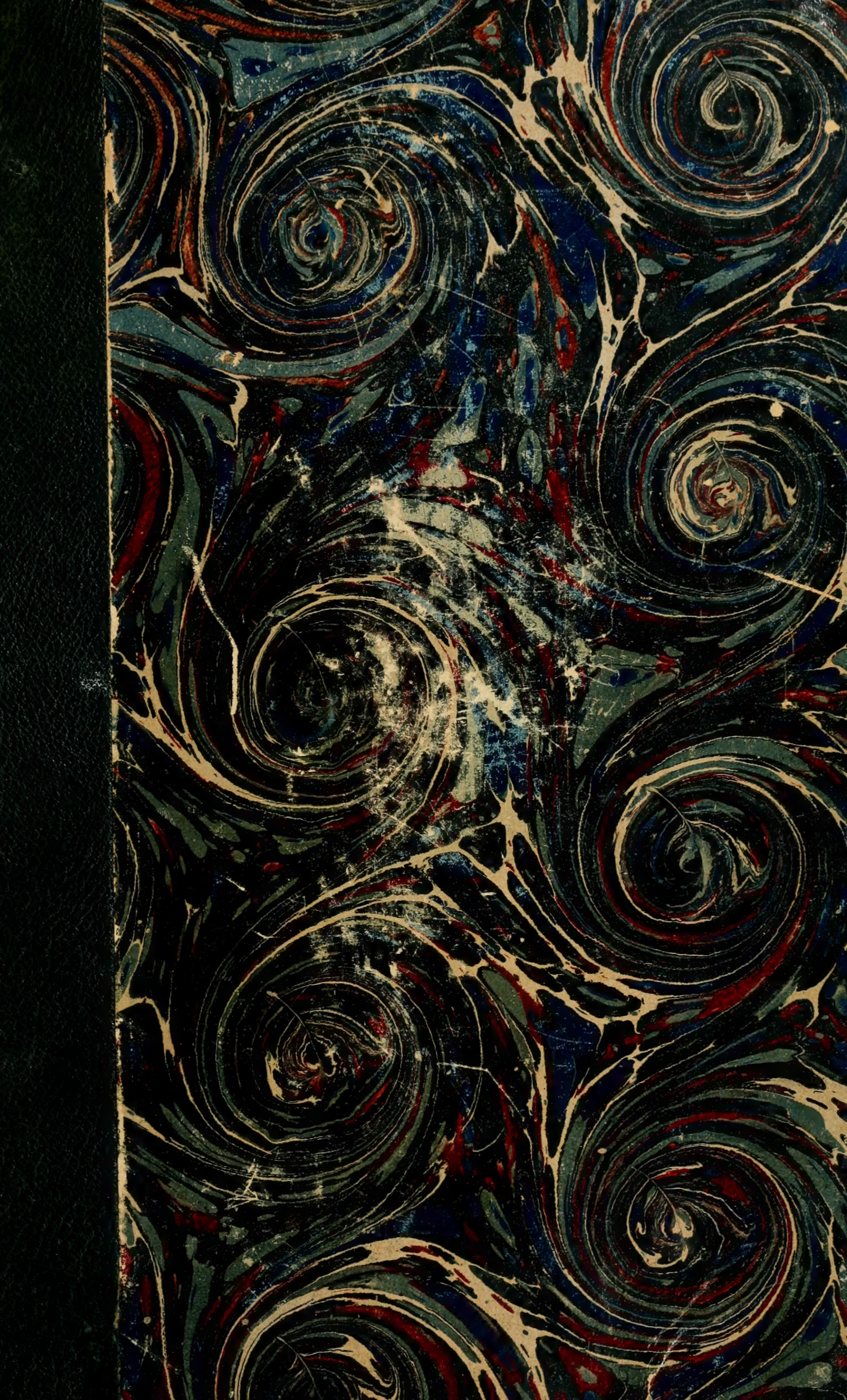






HISTOIRE

DE LA

Littérature Française

DU MÊME AUTEUR :

CRITIQUE, HISTOIRE ET ÉDUCATION

Florian, l'**Homme et l'Écrivain**, 1 vol. in-8°.
Lesage romancier, 1 vol. in-8°. *Ouvrage couronné par l'Académie Française.*
Lesage, l'**Homme et l'Écrivain**, 1 vol. in-8°.
Le Monde renversé, de Lesage, édition critique, préface.
Arlequin Colonel, de Lesage, préface.
J.-J. Rousseau et ses amies, préface d'Ernest Legouvé, de l'Académie Française, 1 vol. in-12.
Histoire des Théâtres de société, 1 vol. in-18 illustré.
Nos Grands Écrivains racontés à nos petits enfants, préface de G. Hanotaux, de l'Académie Française, 1 vol. in-12.
Bajazet, tragédie de Racine, édition critique, 1 vol. in-18.
Paris depuis ses Origines, préface de Jules Claretie, de l'Académie Française, 1 vol. in-4°.
Coins de Paris, 1 vol. in-4°.
La Jeune fille au XVIIIe siècle. *Ouvrage couronné par l'Académie Française.*
L'Université Moderne, préface d'Octave Gréard, de l'Académie Française, 1 vol. in-folio.
Les Jouets, Histoire et Fabrication, 1 vol. in-4° illustré.
Rapport du Jury sur les Jouets à l'Expositoin universelle de 1900 Imprimerie Nationale.
Le Monde de l'Enfance, 1 vol. in-4°.
L'École des Dames, 1 vol. in-12.
Sourires Littéraires, 1 vol. in-12.

VOYAGES ET ROMANS

Feuilles de route en Tunisie, 1 vol. in-12.
Feuilles de route aux États-Unis, 1 vol. in-12.
La Vallée Fumante, roman du Far-West.
L'Oie du Capitole, 1 vol. in-4° illustré par Vimar.
Le Carnaval de Binche, 1 vol. in-18.
Le Roman d'un agrégé, 1 vol. in-18.
Marie Petit, roman d'aventures (1705), 1 vol. in-18.
Les Héros de la Yellowstone, 1 vol. in-12.
Cadet la Perle, roman historique, 1 vol. in-12.
Le Prêcheur Converti, un acte en vers, joué à l'Odéon.

LÉO CLARETIE

HISTOIRE

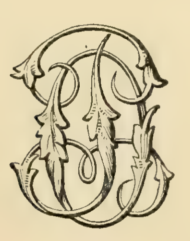
DE LA

Littérature Française

(900-1900)

TOME QUATRIÈME

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE



PARIS
SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET ARTISTIQUES
Librairie Paul Ollendorff
50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

1909

INTRODUCTION

Nous voici arrivés au dix-neuvième siècle. Quand commence-t-il? Une nouvelle époque littéraire n'existe que si ses œuvres, par leur genre et leur mode d'inspiration, donnent une impression différente, et ne se confondent pas avec celles des devanciers. Rien n'assure que 1800 soit cette limite, et tout prouve le contraire.

Rien n'est incommode et faux comme les divisions de manuel. Le hasard qui jette sur la terre les grands esprits, le talent ou le génie, ne compte pas avec le calendrier et les événements politiques. Tels écrivains comme La Harpe, Delille, Mercier appartiennent au règne de Louis XVI, à la Révolution, à l'Empire. D'autres ont poussé plus loin : Fontanes a duré jusqu'à Louis XVIII ; Chênedollé, Rouget de l'Isle, Andrieux qui avaient connu Marie-Antoinette avant 1789, ont aussi salué et Louis XVIII, et Charles X pendant ses six ans de règne, et Louis-Philippe ; d'autres même, comme Baour-Lormian, ont ajouté à ces connaissances variées celle de la République de 1848 et du second Empire, ayant ainsi vu passer Louis XVI, Danton, Napoléon Ier, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe et Napoléon III.

Il est factice de vouloir tracer des barres dans cet enchevêtrement. A leur frontière, le dix-huitième et le dix-neuvième siècles se pénètrent, se mêlent. Les auteurs de 1830 sont nés, lisent, écrivent, se préparent, subissent l'influence de J.-J. Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre, de Lessing, de Gœthe, de Winckelmann, de Klopstock. Les disciples classiques de Voltaire s'égrèneront peu à peu, et leurs disparitions successives ne feront que de faibles remous sur

le cours des temps. Dès 1789, les âges nouveaux sont ouverts. Mais jusqu'en 1815, nous sommes littérairement au dix-huitième siècle, Il y a là vingt-cinq années, un quart de siècle, sinon perdu, au moins secondaire pour l'histoire de la pensée. On bataillait, on frémissait, on lisait le *Diogène* ou le *Moniteur*, on se cachait, on tuait, on agissait : les Muses épouvantées allèrent se blottir ailleurs. Les lettres n'ont rien acquis de durable, et c'est presque perdre temps que d'instaurer un tableau de la littérature impériale (1).

La Révolution de 1789 fut politique et sociale, et nullement littéraire. Lois, mœurs, usages, tout fut renversé et changé. La vieille littérature classique resta debout, tremblottante et vermoulue. L'Empire lui laissa peu d'initiative. Elle demeura vague, froide, avec une élégance académique qui ne représentait rien. Pendant la tourmente, ce n'était pas le temps d'exprimer littérairement des impressions que les événements faisaient fortes et profondes. L'action primait le livre. La parole remplaçait la plume. Des heures tragiques furent vécues sur les places publiques, sur les champs de bataille, dans les prisons, et non dans un cabinet de travail. Plus tard, quand le calme eut laissé le loisir d'écrire, le pouvoir ne laissait plus la liberté de penser. La littérature demeura vaste et vide, impuissante à créer ; elle se contenta d'aimer les belles formes, sans leur donner ni support ni substance. Elle traîna dans les généralités et les abstractions. Mais la forme de l'idée est donnée par l'idée, comme la forme de la draperie est faite par le corps qui la porte. Des idées malingres ne purent être vêtues que de formes flottantes et molles.

Le trait qui domine la littérature de l'Empire, c'est la restauration de l'idée religieuse et de la philosophie spiritualiste. La réaction contre les Encyclopédistes fut menée par les journaux où écri-

(1) La plupart des écrivains d'alors : Volney, Parny, Millevoye, Marie-Joseph Chénier, Morellet, Maury, Sylvain Maréchal, Xavier de Maistre, Écouchard-Lebrun, Baour-Lormian, de Jouy, Esménard, Rouget de Lisle, Fabre d'Eglantine, Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, Étienne, Hoffmann, Carmontelle, Desforges, Rochon de Chabannes, Maillot, Arnaud, Delille, Fontanes, Arnault, Chênedollé, Joseph de Maistre, Luce de Lancival, Gabriel Legouvé, Ducis, Raynouard, Népomucène Lemercier, Brifaut, Laya, Mercier, François de Neufchâteau, Bouilly, Alexis Duval, Demoustier, Berchoux, Gouffé, La Harpe, Pixérécourt, Le Caveau, sont étudiés dans le tome III avec le dix-huitième siècle : je n'y reviens pas.

virent La Harpe, Fontanes, Lacretelle, Michaud, Garat, M.-J. Chénier, Rœderer, et par de Bonald, qui avait émigré, et s'était fixé à Heidelberg, d'où il fulminait. Sa *Théorie du pouvoir politique et religieux* fut condamnée au pilon en 1796 par le Directoire. Il rentra en France au 18 Brumaire, et en 1800, Fontanes le nomma conseiller de l'Université. Il n'admettait que les Bourbons, et ne se rangea pas à la monarchie constitutionnelle. Il a exprimé ses idées sur le droit divin dans son livre *la Législation primitive*. Il y déclarait : « La Révolution qui a commencé par la Déclaration des Droits de l'Homme ne finira que par la Déclaration des Droits de Dieu. » Il s'entêta dans son rigorisme, et condamna sans merci toutes les nouveautés. Il le faisait dans un style âpre, sans ornement ni atticisme. Il n'aimait pas les Grecs, qui le lui ont rendu. Sa *Législation primitive* fut accueillie avec une indifférence que soulignait le succès du *Génie du Christianisme* de Chateaubriand. De Bonald s'en expliquait :

— C'est tout simple, je leur ai donné ma drogue en nature, et lui, il l'a servie avec du sucre.

Il eut de belles et fortes idées, une vigueur raide dans l'affirmation. Son *Traité du Divorce*, et un autre *les Premiers objets de la connaissance morale*, sont des pages puissamment pensées.

Joseph de Maistre seconda son effort. De Bonald lui disait : « Je n'ai rien pensé que vous n'ayez écrit ; je n'ai rien écrit que vous n'ayez pensé ». Nous verrons le rôle considérable tenu par Chateaubriand dans cette œuvre conservatrice.

En philosophie, Destutt de Tracy, le dernier des idéologues, de Gérando, Laromiguière continuent le sensualisme de Condillac, que Maine de Biran et Royer-Collard vont transformer profondément : nous les retrouverons. Ballanche le hiérophante promena sur l'univers « ses pas de fourmi », applaudi par Mme Récamier ; Saint-Martin le théosophe mêla les belles idées et les chimères, et monta vers la lumière sur des ailes de chauve-souris.

La poésie sous l'Empire vécut, non pas d'applaudissements publics, mais d'honneurs et de largesses. Elle fut officielle et ennuyeuse. A ces gens de sabre et de stratégie il était plus facile de gagner une bataille que de susciter un autre *Polyeucte*. L'action étourdissait et accaparait la pensée. *Le Moniteur* était la seule lec-

ture passionnante. La poésie se réveilla après la Révolution, comme une vieille Belle au Bois Dormant gardant encore sa parure démodée et fanée de l'ancien régime. Elle rima une foule de riens pour les *Almanachs des Muses*, les *Abeilles*, les *Couronnes*, les *Guirlandes*, les *Loisirs*, les *Étrennes*. Les rimeurs de salons pullulèrent, traduisirent les anciens, les étrangers, roucoulèrent des romances sentimentales. Denne Baron traduit Properce; Delille, Virgile; Baour-Lormian, le Tasse de Toulouse, mourut in-quarto et remourut in-douze; après Lessing et Winckelmann, l'antiquité eut un regain de vogue; Luce de Lancival montra Achille déguisé en fille et choisissant l'épée parmi les présents d'Ulysse; Pierre du Mesnil fit un *Oreste*; Denne Baron chante *Héro* et *Léandre*; et déjà aussi parurent les œuvres qui constataient le goût naissant pour le moyen âge : la *Caroléide* de d'Arlincourt, la *Bataille d'Hastings* de Dorion, les *Rose-Croix* de Parny, le *Charlemagne à Pavie* de Millevoye; les *Amadis* de Creuzé de Lesser; les origines du christianisme fournissent déjà des thèmes goûtés (*les Catacombes* d'Andrieux). Les dithyrambes et cantates sont innombrables; le mariage de Napoléon Ier et de Marie-Louise fut célébré pendant un an; la grossesse de la nouvelle impératrice donna lieu à un concours poétique auquel s'inscrivirent plus de 13.000 concurrents. Le lauréat fut Barjaud. Lebrun chanta Iéna; Fontanes, de Piis, s'attardèrent à des puérilités de métier, à des exercices d'harmonies imitatives :

L'M à mugir s'amuse et meurt en s'enfermant;
L'N au fond de mon nez s'enfuit en raisonnant.
Renouvelé des Xi, l'X excitant la rixe...

Le jeu des périphrases à la Delille reprit de plus belle. La vache fut l'indigne rivale de Pasiphaë et Salanne portraitura le chapon :

Ce froid célibataire inhabile au plaisir,
Du luxe de la table infortuné martyr.

Tout sent l'étude, la lime. Pas un sentiment, pas une émotion. Le sol était épuisé.

Écouchard Lebrun, Delille, Fontanes, Arnault, Millevoye, Ballanche, Baour-Lormian, Chênedollé, Pierre Lebrun, Mollevaut, Bins de Saint-Victor, Bruguières de Sorsum, Aignan, Firmin Didot, d'Avrigny, Desorgues, Decomberousse, Cousin de Grainville, Luce

de Lancival, Ginguené, Jauffret, Fenouillot de Falbaire, Caigniez, de l'Estandoux, Aude, Charlemagne, Vigée, Ferlus : ce furent les soutiens de la Muse. Ils n'ont pas survécu à leur effort, et ils sont bien morts ; ils reposent en paix.

La tragédie n'agita plus que des marionnettes héroïques. On sentait la nécessité de rajeunir les ressorts usés. Ducis s'attaqua à Shakespeare pour l'affadir. On joua *Roméo et Juliette*, sans alouette ni balcon. Mais le résultat, quoiqu'imprévu, fut heureux, et l'on a pu dire « que Ducis accomplit une révolution sans le savoir, comme c'est parfois arrivé à la garde nationale ».

Marie-Joseph Chénier fut apprivoisé par l'Empereur, et malmena Chateaubriand. *Le Moniteur* invita les auteurs à puiser leurs sujets dans l'histoire de France. Raynouard fit *les Templiers*, *les États de Blois*, Népomucène Lemercier écrivit *la Journée des Dupes*, *Charlemagne*, *Frédégonde*, *Charles VI*, *Louis IX*, et le sang coula durant la bagarre, quand, dans *Christophe Colomb* (1809), il s'enhardit à employer sur la scène ces expressions triviales :

> Je réponds qu'une fois saisi par ces coquins,
> On t'enverra bientôt au pays des requins.

Legouvé mit au théâtre *la Mort de Henri IV*.

Laharpe, Arnault, Baour-Lormian, de Jouy tâchèrent de soutenir la tragédie défaillante.

Le drame à la Diderot continua ses essais plus intéressants avec Mercier, Julie Molé, traductrice de Kotzebue (dont *les Deux frères* ont peut-être fourni le sujet des *Rantzau* à Erckmann-Chatrian), François de Neufchâteau (*Paméla ou la vertu récompensée*), Bouilly (*l'Abbé de l'Épée*), Al. Duval.

La comédie eut pour champions Collin d'Harleville, Andrieux, Picard, Étienne, de Planard, Roger, tous fort empêchés de captiver l'attention tournée toute vers les champs de bataille.

Le dix-neuvième siècle commence véritablement avec Chateaubriand, seul digne de nous ouvrir les portes de ce palais splendide.

Ce fut un siècle admirable. Un vieillard, qui l'a vécu en partie, s'écriait à son déclin :

— Notre siècle a eu de beaux jours, dans lesquels il a été bon de vivre, et tout bien pesé, on peut affirmer avec justice que c'est un des

siècles dans lesquels l'homme a été, je ne dirai pas le plus heureux — quand l'est-il complètement? — mais où certainement il a été le moins malheureux. De quelque côté que vous examiniez son œuvre, elle est grandiose (1).

En poésie quelle admirable pléiade: Victor Hugo, Lamartine, A. de Musset, A. de Vigny, Béranger, Casimir Delavigne, Théophile Gautier, Aug. Barbier, Leconte de Lisle, Sully-Prudhomme. Quel autre siècle peut nommer autant de noms de cette valeur !

Le seizième siècle avait donné au langage français la saveur ; le dix-septième la force, la majesté ; le dix-huitième, une grâce légère. Il semblait que tout était terminé. Le dix-neuvième siècle lui a acquis des souplesses plus exquises. des notes plus pénétrantes, un coloris nouveau, une sonorité plus harmonieuse.

Le roman s'est renouvelé. Au dix-huitième siècle, il était surtout grivois. Chateaubriand donne un coup de barre et ouvre deux nouveaux mondes, celui de la nature avec ses splendeurs et celui de l'âme dans sa pureté et sa pudeur. Après lui, les romanciers, les plus grands, se partagent le domaine de la fiction, et s'y réservent chacun une province: Victor Hugo et Balzac le roman social ; Eug. Sue, le roman socialiste ; G. Sand et Lamartine, le roman passionnel; A. de Musset, le roman fantaisiste ; Alex. Dumas, le roman historique; O. Feuillet, Sandeau, Bourget, le roman mondain ; Mérimée, A. Daudet, Maupassant : voilà assez de noms parmi tant d'autres pour constater avec quelle vigueur a provigné ce genre neuf et fécond.

Après la fiction, l'histoire. Jusqu'en 1800, elle est chichement pourvue : Bossuet dans son *Discours*, Montesquieu, Voltaire, et puis ? Rien n'a vécu. Et voici tout à coup une floraison : Chateaubriand, Augustin Thierry qui se flattait d'être son disciple, Michelet l'évocateur, Guizot, Fustel de Coulanges, Tocqueville, Mignet, Thiers, Taine et les autres.

En science, le dix-neuvième siècle a été, selon le mot de Joseph Bertrand, une « explosion » : Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Fresnel, Le Verrier, qui a lu dans le ciel, penché sur sa table de travail ; Ampère qui a inventé tout et tout prévu, et qui terminait son mémoire sur l'électricité par cette simple note : « pourrait servir à la

(1) Émile Ollivier.

transmission des nouvelles » ; Pasteur, doué à la fois du génie de la méthode et du génie de l'invention, et bienfaiteur de l'humanité.

Dans le domaine de l'art, de la pensée, de l'imagination, le dix-neuvième siècle a ouvert des routes inexplorées et apporté sa belle part de royauté.

Les artistes ont possédé tous les procédés anciens et ont créé un art original ; ils ont su exprimer sur les physionomies de paysans et d'ouvriers, d'êtres simples, primitifs, inconscients, des sentiments complexes et raffinés, des émotions sublimes dont ils manifestent et sentent les mélancolies grandioses, sans les comprendre.

Au point de vue social, le droit d'association a centuplé les forces individuelles, développé les vastes établissements de crédit, de commerce, d'industrie, les syndicats ; jamais les œuvres de mutualité, d'assistance, de solidarité ne furent plus prospères ; le bien-être, l'instruction ont été répandus sur le peuple; à l'extérieur nous avons été là, partout où des peuples opprimés luttèrent pour leur indépendance; nos explorateurs ont planté notre drapeau sur les glaces des pôles et les sables brûlants.

Liberté, progrès, science et amour, voilà l'héritage que le dix-neuvième siècle a laissé à ses descendants.

Avec le romantisme, les sentiments personnels sont devenus la matière de l'inspiration, et ont formé une littérature individuelle, confidentielle, subjective ; les règles imprescriptibles, extérieures, supérieures du beau et du goût, ont fait place au goût relatif et personnel, plus varié, plus souple, et aussi plus variable et moins sûr ; l'influence plus large et plus visible des littératures étrangères a renouvelé et enrichi le fonds commun.

L'esprit scientifique et philosophique se développant dans des proportions incroyables, s'allie étrangement avec une sorte de mysticisme social, qui finira apparemment en mystification.

Ce siècle a fait une suite logique au dix-huitième siècle, dont il a conservé l'esprit critique et les théories sociales, devenues des sentiments. L'habitude de la discussion, de la réflexion, du contrôle, les recherches scientifiques et les exigences sans cesse croissantes de la raison, ont compromis le principe religieux, la foi au surnaturel, le respect du dogme révélé. — La morale devint une science

autonome, elle a brisé les racines qu'elle plongeait autrefois dans la religion.

Avec celle-ci a disparu encore le sentiment dynastique. — Par quoi remplacé ? par deux principes politiques que le siècle précédent nous léguait, liberté et démocratie, sans cesse en conflit malgré leur origine commune, puisque le bien-être général est la plus impérieuse contrainte qui puisse limiter la liberté de l'individu. — En un mot, chrétiens fervents ou tièdes, protecteurs de l'individu ou de la masse, ont été des idéologues toujours, tantôt des individualistes, tantôt des démocrates (Faguet).

Le dix-neuvième siècle a continué la trajectoire dont la courbe commence au dix-huitième siècle, et dont le vingtième siècle verra peut-être l'aboûtissement et la fin.

Les grands principes philosophiques qui ont dominé durant de longues périodes la pensée et l'esprit public en France, ont toujours même destinée.

Ce sont d'abord principes d'opposition au gouvernement établi, soutenus par des frondeurs, des révoltés, des indépendants : cette opposition part toujours d'en haut. Elle nait dans les classes aristocratiques de la société. L'histoire de France est à demi faite par les guerres des grands seigneurs contre le pouvoir royal. La Fronde fut un mouvement seigneurial et princier. Les premiers « libertins » — nous disons aujourd'hui libres penseurs — furent de grands seigneurs de la cour. C'est la plus belle noblesse de France qui a fourni les premiers soldats de l'armée des philosophes et des Encyclopédistes, groupés d'abord au Club de l'Entresol. Les grandes idées sociales et philosophiques naissent dans les rangs de l'aristocratie, comme les plus belles expressions de l'art, de la littérature, des sciences ont leur origine dans les esprits éclairés et cultivés de l'aristocratie intellectuelle.

La réaction anti-monarchique et anti-religieuse a commencé dans les classes privilégiées, qui ont marqué leur opposition, et fomenté la réaction.

Nées en haut, les Idées ne demeurent pas là. Elles cheminent, elles descendent, elles suivent une courbe qui traverse les castes.

De même que les grandes découvertes scientifiques s'élaborent dans le secret et sur les cimes de la plus haute Science, pour de là

se répandre — comme un cône lumineux — sur les masses, par la vulgarisation instructive ou par les applications pratiques — de même les théories politiques et sociales quittent le faîte natal, et déjà les voici dans la bourgeoisie, qui, dès Louis XVI, prend sa revanche en accaparant les affaires, la richesse, les rôles politiques, en chassant les rois de la tragédie, pour leur substituer les humbles héros de la Comédie Bourgeoise. Ce sont les bourgeois qui ont lancé le peuple à l'assaut de la Bastille, — c'est-à-dire du trône et de l'autel.

La Révolution politique et sociale fut escortée dans l'ombre par une révolution plus grave, qui a ruiné avec moins de fracas, mais plus de ruines encore, l'idéalisme et le spiritualisme.

L'avilissement des hautes classes déchues et des croyances, a eu pour corollaire, le doute. L'édifice qui paraissait si immuable depuis des siècles, avait été ébranlé, renversé. Les pierres de la Bastille en s'éboulant ont emporté les ruines de la foi. Or, il faut croire à quelque chose. La science offrit ses dogmes : on les prit.

L'esprit d'examen, l'athéisme, le scepticisme, le criticisme, le rationalisme, le positivisme, le déterminisme, sont en germes dans toutes les nouveautés du dix-huitième siècle.

La science naquit, et prépara au dix-neuvième siècle un avenir de merveilles.

La raison fut maîtresse. Les plus belles fêtes révolutionnaires étaient dédiées à la Déesse Raison, mère de la Science. L'esprit critique envahit le siècle et mit en déroute l'esprit de religion. L'homme déclara qu'étant le roi de la Création, il se suffisait à lui-même, et n'avait pas besoin de recourir à l'hypothèse d'un Créateur. Tout fut pesé, examiné, contrôlé, idées, œuvres, paroles; seuls le positif, le raisonnable eurent de la considération. On rejeta ce qui ne pouvait se prouver, se démontrer. Plus de foi : des faits et des arguments. Les savants se penchèrent sur les phénomènes. Ils ne levèrent plus les yeux. Le ciel devint inutile.

Ainsi s'est formé le dix-neuvième siècle. Siècle de science, de positivisme, de sensualisme, de matérialisme, qui a accumulé les plus belles découvertes, sans faire avancer d'un pas les questions primordiales de nos origines, de notre destinée, de notre nature, la matière, les notions d'espace, de temps, d'infini, la vie et la mort,

le mal, « la première chiquenaude, » le commencement du monde, son but, sa fin, l'au-delà : autant de problèmes, très étudiés, très discutés, mais exactement aussi obscurs aujourd'hui qu'au temps des Eléates et de Zénon.

Il lui a manqué aussi l'envolée, l'ardeur généreuse, l'enthousiasme, la foi. Les sensations ont pris le dessus sur les sentiments. En littérature, le romantisme pittoresque a eu pour suite logique, le réalisme et le naturalisme, — comme en politique, les appétits déchaînés du peuple berné d'utopies, bercé par ses flatteurs, ont abouti au socialisme et aux rêves égalitaires du bonheur pour tous et de l'extinction du mal.

L'esprit scientifique tue la croyance, la confiance et l'idéal : il ne va pas sans l'esprit critique et rationaliste.

Il s'est infiltré de plus en plus profondément dans les masses, il a descendu, s'éloignant de son point de départ. Il a traversé la bourgeoisie. Il est arrivé au peuple. Le peuple ne croit plus, et n'a plus d'idéal. Il veut la jouissance immédiate, et le lendemain ne l'inquiète pas; l'au-delà, moins encore. Arrivé là, le matérialisme est bien près de la fin de sa course, car il touche le fond.

Il ne peut pas descendre plus bas que dans les dernières couches populaires où il a répandu — surtout dans les villes — la rancœur, la haine, et où l'on ne croit plus.

Les mots : idéal, enthousiasme, patriotisme, vaillance, ne sont plus familiers au bas peuple. Ils renaissent en haut, dans les classes cultivées, qui annoncent déjà le réveil du spiritualisme.

Le dix-neuvième siècle aura mûri et usé le matérialisme.

HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE FRANÇAISE

CHAPITRE PREMIER

CHATEAUBRIAND. — Sa vie. — Ses œuvres. — Son caractère. — Le Voyageur — L'*Itinéraire*. — En Amérique. — En Italie. — Le Romancier. — *Les Natchez*. — *Atala*. — *René*. — *Le Génie du Christianisme*. — L'Artiste. — *Les Martyrs*. — Politique et Religion. — Critique littéraire. — Les Poésies. — *Mémoires d'outre-tombe*. — Conclusion.

Si Chateaubriand a parcouru le globe, et promené son humeur agitée à travers l'ancien et le nouveau monde, il est pourtant quelques places qui ont plus particulièrement conservé sa mémoire ; et si le Niagara ne rappelle pas invinciblement son illustre visiteur d'une heure, du moins c'est bien en pèlerinage à sa gloire qu'on visite aujourd'hui Saint-Malo, le Grand-Bé, Combourg, la Vallée-aux-Loups, la rue du Bac et l'ancienne Abbaye-au-Bois ; ces lieux marquent autant d'étapes dans sa longue vie, qu'il a copieusement racontée lui-même, et souvent résumée avec fierté, comme dans la préface générale à ses œuvres complètes :

J'ai traversé plusieurs fois les mers ; j'ai vécu dans la hutte des sauvages et dans le palais des Rois ; dans les camps et dans les cités. Voyageur aux champs de la Grèce, pèlerin à Jérusalem, je me suis assis sur toutes sortes de ruines. J'ai vu passer le royaume de Louis XVI et l'empire de Buonaparte; j'ai partagé l'exil des Bourbons, et j'ai annoncé leur retour.

Longue vie, puisqu'elle a duré quatre-vingts ans. Elle a commencé à Saint-Malo, dans la petite rue des Juifs. Sa maison natale existe encore ; elle a été exhaussée, modernisée, agencée en hôtel : la chambre où il naquit porte le n° 5.

On a gardé les vieux meubles en damas et en tapisserie. Le portrait du grand homme est accroché, surmonté de la devise familiale :

Mon sang teint les bannières de France.

Car c'était une vieille et noble race, dont le nom a illustré les Annales de la Bretagne. La grand'mère, restée veuve, et pauvre, habitait une gentilhommière près de Dinan ; elle avait cinq cents livres de rente pour élever quatre fils. Trois s'en allèrent quêter fortune. Le quatrième, qui sera le père de Chateaubriand, demeura à la maison, et sa mère rêva d'en faire un officier de marine. Elle vendit ses bijoux et ses dentelles pour l'équiper, mais, faute de protection, elle ne put obtenir le brevet. René, — c'était le nom de ce fils, — partit à l'aventure. Il s'enrôla à Saint-Malo sur une goélette de la flotte, qui allait secourir Leczinski à Danzig. Il se battit bravement, et fut blessé aux côtés de Plelo (1734). Il eut une vie fort aventureuse, alla aux Iles, fit preuve d'audace et d'endurance. C'était un homme d'énergie, grand, sec, nez en bec d'aigle, yeux enfoncés et vifs, sourcils proéminents, stature haute et superbe, un air de conquistador, ou de forban, entiché de sa noblesse, et fier de son nom.

Il ressentait une vive aigreur de sa vanité blessée. Il était nerveux, irritable, altier, prompt à l'emportement. A force d'énergie, il put se remonter et songer à se marier. Il épousa Apolline de Bédée, qui avait les plus jolis yeux de la terre, savait le *Grand Cyre* de mémoire, et connaissait toutes les anecdotes du temps de Louis XIV, vive, alerte, rieuse, sociable, amie du monde et des réunions, — juste le contraire des goûts qu'avait son hibou de mari. Aussi y eut-il bientôt des divergences, des scènes, des criailleries, — ce qui n'empêcha pas le ménage d'avoir dix enfants.

Quatre moururent en bas âge.

Jean-Baptiste devint petit-gendre de Malesherbes, et mourut en 1792 sur l'échafaud, avec cet intègre ministre.

Les quatre filles : Marianne, Bénigne, Julie et Lucile, étaient d'une merveilleuse beauté.

Le cadet fut René-François, le futur auteur d'*Atala*, né en 1768, bien qu'il ait toujours cru être né en 1769.

Représentez-vous cette naissance et cette enfance, dans la modeste maison de la rue des Juifs, parmi les jurons du père,

les récriminations de la mère, le fourmillement de la marmaille, deux frères et quatre sœurs.

On se plaît à évoquer ces années d'enfance, en errant aujourd'hui dans ces lieux, à peine changés. Les épais remparts, les massives tours, les vieux arbres ont vu les ébats du petit René qui sortait par cette poterne pour aller sur la plage pêcher, nager, courir sur les rochers à fleur d'eau, et se battre avec les gamins à coups de galets. Le passé aventureux de son père qui parcourut le monde, éveillait en lui des instincts de navigateur et d'explorateur. Il regardait d'un œil d'envie appareiller les goélettes, et ne manquait pas d'assister au départ des Terreneuvas. Il se plaisait à accompagner les pêcheurs dans leurs barques, à arrimer les palans, à souquer le foc, à amener la voile. Dans sa jeune imagination, les promenades en mer devenaient des voyages au long cours ; le Grand-Bé était le bout du monde ; l'île Cézembre, l'îlot de Harbour, le Décollé, le cap Fréhel étaient des terres au large ; et il connaissait toutes les falaises, de Saint-Lunaire à Rotheneuf, de la Goule-aux-Fées au Grand-Chevreuil. Imaginez quelles durent être les impressions de ce jeune esprit, si sensible au charme des choses, sur ce coin de terre à la fois pittoresque et varié, où sa rêverie errait autour des donjons et des bastions de Saint-Malo, autour de la formidable forteresse de Solidor, dans ces sites merveilleux, où les collines verdoyantes de la Rance font un décor souriant au repaire tragique des Corsaires de jadis : par les rues étroites, où flotte une odeur de marée, il allait prier dans la cathédrale, où pendaient en *ex-voto* de petits vaisseaux enfermés dans des bouteilles vertes, et où une vieille peinture représentait les anges faisant aborder à la Conchée la barque miraculeuse de l'apôtre saint Malo.

Tout, dans ces premières années où il semble que la vie prenne son orientation, tout concourait à donner à René la nostalgie des pays lointains : les départs, le mouvement du port, le retour et les récits des matelots, le souvenir toujours vivant et glorieux des hardis forbans ou capitaines : Jacques Cartier, qui découvrit le Canada, Porçon de La Barbinais, Duguay-Trouin, Mahé de La Bourdonnais, Maupertuis, qui s'en alla vers le Pôle Nord mesurer le méridien, tous enfants de Saint-Malo.

Quand le Malouin Chateaubriand embarqua pour l'Amérique, il ne faisait que suivre une tradition locale et se joindre à ses frères, les Terreneuvas de Saint-Malo.

A travers les falaises et les rochers, aux Bés, à la Varde, aux Noires, au Port-Blanc, au Guildo, sur toute la côte, de Cancale à Saint-Cast, les éboulis, les écueils, les rocs ravinés, les châteaux forts, les menhirs, les églises vieillies, émerveillaient le jeune poète qui sommeillait dans le futur auteur de *René*, et reportaient sa pensée naissante vers le passé et vers les lointains.

Le père de Chateaubriand rêvait de rendre son ancien éclat à son nom et à sa famille. Il racheta, à Combourg, le vieux manoir de ses ancêtres, au maréchal de Duras.

A seize kilomètres de Dol, non loin des étangs de Trémignon, le château de Combourg dresse sa massive silhouette de castel du XIe siècle. Un pont de pierre passe sur un étang qui sert d'abreuvoir, et est tout fleuri de nénufars et de narcisses ; des cabanes basses au toit de chaume bordent la route qui serpente en montant le long du tertre, piédestal de la féodale forteresse que Chateaubriand a habitée, et qui appartient encore à ses descendants.

Quatre tours d'angle en poivrières, basses, larges et trapues, sont reliées par des murailles à machicoulis et à créneaux. Des fenêtres grillées apparaissent çà et là sur la nudité du mur. Un large perron, rude et droit, de vingt-deux marches, atteint la porte principale percée au milieu de la courtine, et surmontée des armes de Combourg. On voit encore les taillades par lesquelles sortaient les bras et les chaînes du pont-levis.

Les embrasures des fenêtres, étroites et tréflées, ont la profondeur du mur dans son épaisseur. Elles forment des cabinets autour desquels règne un banc de pierre.

Des passages et escaliers secrets, des cachots, des galeries couvertes et découvertes, des souterrains murés achèvent de donner à cette demeure l'air farouche d'un castel de guerre. Dans le vestibule, on a mis le buste de Chateaubriand, par David d'Angers. Dans les salles modernisées, on voit des portraits de famille. Du chemin de ronde, la vue est merveilleuse sur l'immense parc, les futaies du Mail, le village, la campagne, d'où émergent des clochers et des tourelles de gentilhommières.

Des quatre tours, l'une est la Tour du Croisé, l'autre est la Tour du More, que Chateaubriand se rappelle dans le *Dernier Abencerage :*

Et de cette tant vieille tour
Du More,
Où l'airain sonnait le retour
Du jour.

La chambre de Chateaubriand était une espèce de cellule juchée en haut d'une tourelle isolée. Elle est à présent un musée de reliques. On y voit le modeste lit de fer, garni de rideaux blancs, sur lequel le grand homme est mort, une peau de lion qu'il rapporta d'Afrique, des parchemins, des livres, des gravures, tableaux, bas-reliefs inspirés par ses œuvres. Sa bibliothèque est demeurée installée au rez-de-chaussée : dans une vitrine repose le squelette de *Chat du Pape*, qu'il ramena de Rome, et que Mme Récamier caressait.

Enfant, Chateaubriand n'était doucement traité que par une pauvre femme qui l'éleva, la Villeneuve. Il s'attacha à elle avec passion, il faillit mourir un jour qu'on la congédia : il fallut la rappeler.

Il avait une autre tendre affection, sa sœur Lucile, qui était, comme lui, négligée et peu aimée; sa mère l'habillait avec la défroque de ses autres filles; Lucile avait un air malheureux, avec ses grands bras maigres; elle semblait « une chevrette malade ». René l'aima tendrement. Il se ruait sur le professeur d'écriture, quand celui-ci faisait mine de lui donner des coups de règle sur les doigts.

Il était malheureux à la maison. Son père le forçait à manger les mets qui lui répugnaient, et souvent il montait se coucher sans souper, dans une chambre froide et sans feu.

Il fut mis au collège à Dol (1777). Les jours de congé, le maître menait les élèves se promener (après avoir traversé la vieille ville pittoresque aux pignons en pointe), au Mont Dol, d'où l'archange saint Michel, poursuivi par le démon, s'élança pour aller établir son ermitage sur le mont qui porte son nom; à la forêt de Ville Cartier, au Champ Dolent, qui dresse son grand menhir surmonté d'une haute croix de bois, et devant lequel René rêvait déjà des druidesses et des temps primitifs de la Gaule.

Il alla ensuite au collège de Dinan, puis à celui de Rennes. Il se faisait remarquer par son étonnante facilité de travail. Il avait déjà l'orgueil de son père. Un jour qu'il avait mérité le fouet, il fallut lutter contre lui pour le maîtriser. Vaincu et gar-

rotté, il écumait de rage en s'écriant : *Macte animo, generose puer!* Le maître fut ravi par cette érudition en bonne place, et pardonna.

Son père l'envoya à Brest chez un oncle, comte de Ravenel, chef d'escadre, pour lui faire obtenir un brevet d'aspirant. René se déplut à Brest et revint à Combourg, sans aviser personne. Il fut assez mal reçu. Il y demeura de seize à dix-huit ans. Il a raconté ces deux années en pages d'une délicatesse et d'une pénétration rares, les atteintes des premières curiosités de l'adolescence, les troubles de sa sensibilité naissante, les nuits silencieuses et solitaires dans l'échauguette d'une des tours, les soirées dans la grande salle basse éclairée d'une seule chandelle, et le bruit des pas de son père, qui allait et venait, tantôt disparaissant dans l'ombre, tantôt surgissant des ténèbres, avec sa haute taille mince et sa figure forte et longue au nez aquilin.

Edgard Quinet qui assistait, à l'Abbaye-au-Bois, à la lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe* organisée par Mme Récamier, fut frappé par le souvenir des promenades du père Chateaubriand, en manteau blanc dans la salle noire, et il disait :

— Le bruit de ces pas retentit dans votre esprit; on dirait que ce sont les pas de la féodalité elle-même qui va et vient, et qui chemine et disparaît enfin sous des voûtes enchantées.

Chateaubriand évoque, avec la même netteté saisissante, sa mère et sa sœur Lucile, tremblantes de peur dans ce manoir désert, craignant les revenants ; sa chambrette qu'il partageait avec les oiseaux de nuit. Il a fait, de cette existence sombre de château pauvre, une peinture inoubliable, qui explique la tristesse persistante de son caractère et de sa vie.

Lucile l'aimait tendrement, et ils entretenaient l'un par l'autre l'exaltation de leur nature au cours de leurs longues promenades sous bois, prêtant l'oreille au bruit du vent et au bruissement des feuilles tombées sous leurs pas. La nuit, il allait à l'aventure pour rafraîchir à l'air froid la fièvre de ses tempes; et comme un autre Chérubin, il embrassait les vents, objet de ses folles poursuites, appelant la sylphide inconnue devant laquelle il déposerait ses désirs et ses énergies. « Je regardais la lune à travers la cime dépouillée des bois, ou les corbeaux que je faisais s'envoler d'un arbre pour se poser sur un autre; je

ne sentais ni le froid ni l'humidité de la nuit, l'haleine glaciale de l'aube ne m'aurait pas même tiré du fond de mes pensées, si, à cette heure, les cloches du village ne s'étaient fait entendre. »

Sa vie était pénible, et il ne saurait nous étonner qu'elle l'ait conduit au désespoir. Son père le faisait trembler; à table, assis sur le bord de sa chaise, il osait à peine manger, et la sueur couvrait son front.

La Bretagne était encore un peu barbare, comme au temps de Mme de Sévigné, en proie à la superstition, et sa rusticité se marquait par la rudesse générale de la vie. Young avait noté au dix-huitième siècle la saleté des rues de Combourg, et l'étrange fantaisie d'un sieur de Chateaubriand qui avait perché sa résidence sur un rocher, au-dessus d'un amas d'ignobles masures couronnant un lac sauvage. Le père Chateaubriand était bien de son pays, dur, insociable, d'un silence glacial ou d'une violence qui terrorisait la maisonnée, et donna à son fils un fonds d'amertume. Celui-ci songea au suicide; il alla dans la forêt, se mit le canon d'un fusil dans la bouche, frappa la crosse à terre. Le coup ne partit pas. Son émotion fut telle qu'il eut une forte fièvre, après laquelle sa mère, qui consolait, par la piété, la tristesse de sa vie conjugale, l'engagea à entrer dans les ordres.

Une de ses sœurs, Julie, avait épousé M. de Farcy, capitaine au régiment de Condé.

Lucile, comme l'Amélie de *René*, troublée, on l'a dit alors, par un obscur et monstrueux sentiment, songeait au couvent.

Un soir de promenade, tandis que Chateaubriand semblait apercevoir déjà les savanes d'Amérique, derrière les landes bretonnes, et s'exaltait, parlait avec vivacité du spectacle des bois et des cieux, Lucile lui dit :

« Tu devrais peindre tout cela ! » Quarante ans plus tard, il disait : « Ce mot me révéla la Muse : un souffle divin passa sur moi. » Et il écrivit des vers, tandis que Lucile aussi prenait une plume, et dissertait avec l'aimable candeur de ses seize ans sur la lune, l'aurore et l'innocence. L'autre sœur, aussi, Julie se livrait à la poésie. La Muse avait caressé de son souffle la moitié de la famille.

René trouvait sa jeunesse oisive et ennuyée ; elle l'eût été à moins. Rien ne l'attirait : ni les ordres, ni la marine, ni l'état

militaire. Il ne voulait pas obéir. Sa mère lui représenta sagement la nécessité de s'occuper. Il parla de se faire colon au Sénégal, et le père approuva en grondant. Sur ces entrefaites, une lettre arriva. L'ayant lue, le père Chateaubriand appela son fils et lui dit :

— Monsieur le chevalier, il est temps de renoncer à vos folies. Votre frère a obtenu pour vous un brevet de sous-lieutenant au régiment de Navarre; vous allez partir pour Rennes et de là pour Cambrai. Voilà cent louis, ménagez-les. Je suis vieux et malade, et n'ai pas longtemps à vivre. Conduisez-vous en homme de bien, et ne déshonorez pas votre nom.

Et il lui remit sa vieille épée.

Une voiture attendait à la porte. René partit en jetant un dernier regard vers sa mère et Lucile.

Il n'est revenu à Combourg que trois fois : à la mort de son père (1786); deux ans plus tard, il accompagna sa mère qui voulait meubler le vieux manoir pour un de ses fils nouvellement marié et sa femme. Ils ne vinrent pas : tous deux montèrent sur l'échafaud.

Son troisième pèlerinage au manoir de famille, il le fit avant de s'embarquer pour l'Amérique.

Ce fut tout.

A son premier départ, à Rennes, il trouva aussitôt l'occasion d'une chaise de poste à partager avec une modiste qui revenait à Paris. Il racontait plus tard qu'il se montra envers sa compagne de voyage d'une si froide sévérité, qu'elle dut le juger sot.

A Paris, il retrouva son frère aîné, maître des requêtes, fiancé à Mlle de Rosambo, petite-fille de M. de Malesherbes, et sa sœur Julie, mariée à M. de Farcy. Après un court voyage à Combourg, où son père mourut, il revint avec sa sœur Lucile. Présenté à la Cour, il eut l'honneur de monter dans les carrosses du roi pour suivre la chasse. Il y commit quelques fautes d'étiquette. Notre jeune Malouin reçut des impressions profondes de ce contact avec la Cour et Paris. Il les a dites avec infiniment d'humour et d'esprit dans les *Natchez* (voyage de Chactas en France). Il se fit peu à peu au ton de cette société à laquelle sa rude Bretagne l'avait mal préparé. Lucile jouait la comédie chez M. de Malesherbes avec son frère et sa belle-

sœur. René plut au grand ministre, à qui il s'ouvrit de son dessein d'aller en Amérique découvrir le passage du Nord-Ouest. M. de Malesherbes trouva l'idée intéressante, et lui fournit des livres et des cartes.

Chateaubriand retourna à Versailles. Ce qu'il raconte de lui-même est toujours empreint d'exagération. Comment a-t-il pu écrire que la reine Marie-Antoinette lui sourit au passage, et qu'en 1815, quand on exhuma les têtes décapitées de la Révolution, le souvenir de ce sourire et la forme de la bouche lui servirent à reconnaître la tête de la Reine ? Voilà bien un des traits de son imagination prétentieuse et hardie.

La Révolution éclata. Dès 1789, un ami, le chevalier de Panat, voulut l'emmener en émigration au départ de Lally et de Mounier. Mais René était amoureux. Il resta. Deux ans après, il déclara :

— Il n'y a rien à faire ici ; le roi est perdu ; je fais comme ces puritains qui au dix-septième siècle émigraient en Virginie ; je m'en vais dans les forêts. J'émigre du monde. Je mourrai en route, ou je reviendrai quelque chose de plus que je ne serai parti.

Il y avait en lui une énergie, une ténacité solide, une volonté suivie, une forte conscience de lui-même, qui l'empêchait d'avoir une modeste opinion de lui. Il écrivit plus tard, en se reportant à ce départ pour l'Amérique en 1791 :

— J'étais alors ainsi que Bonaparte un jeune sous-lieutenant tout à fait inconnu. Nous partions l'un et l'autre de l'obscurité, à la même époque, moi, pour chercher ma renommée dans la solitude, lui, sa gloire parmi les hommes.

C'est un trait curieux de son esprit que cette hantise, cette jalousie persistante. Bonaparte fut à la fois son ennemi et son modèle. Il envia sa destinée de tapage et de gloire héroïque ; il fut toujours en coquetterie avec ce génie, qu'il saluait, et jalousait comme un frère. Napoléon fut pour lui, sur le théâtre de la renommée, comme un chef de file qui gène le second rôle du même emploi.

Il écrira à la fin de sa vie :

... Plusieurs fois Bonaparte me menaça de sa colère et de sa puissance, et cependant il était entraîné par un secret penchant vers moi comme je ressentais une involontaire admiration de ce qu'il y avait de

grand en lui. J'aurais tout été dans son gouvernement, si je l'avais voulu.

Traduisez : « Je le valais. »

Napoléon de son côté subissait l'attrait de ce génie voisin, qu'il épargna. Un jour, à une exposition de peinture, les organisateurs avaient décroché le portrait de Chateaubriand (par Girodet) pendant la visite impériale. L'empereur s'en aperçut, il réclama le tableau. Devant cette toile aux teintes fortes et noires, il dit plaisamment :

— Chateaubriand a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée.

Ce qu'il fit en Amérique ? Il se promena, vit Washington, le Niagara, les tombes de Natchez, les bords du Meschacébé : un monde deux fois nouveau par sa découverte presque récente, et sa révolution.

Nous ouvrirons tout à l'heure son carnet de route qui finit au moment où il apprit par un journal anglais la fuite de Louis XVI et l'affaire de Varennes.

Il s'était arrêté au bord d'un ruisseau, dans une ferme bâtie de troncs d'arbres.

La nuit vint, l'habitation n'était éclairée que par la flamme de l'âtre. Pendant que l'hôtesse préparait le souper, il lut un journal anglais, tombé à terre, qui portait en grosses lettres : « Flight of the King, Fuite du Roi. » C'était le récit de la fuite de Louis XVI, de son arrestation à Varennes, et de l'émigration des nobles. Il résolut de rentrer en France.

Dans la préface des *Essais*, il expliqua :

Je n'approuvais point l'émigration en principe, mais je crus qu'il était de mon honneur d'en partager l'imprudence. Portant l'uniforme français, je ne devais pas me promener dans les forêts du Nouveau Monde, quand mes camarades allaient se battre.

Il gagna Philadelphie, et dix-huit jours après, il atteignait Aurigny, puis le Havre.

En juillet 1792, il partit avec son frère pour se mettre aux ordres de l'émigration. Il eut de la peine à se faire engager. Il avait beau répéter qu'il arrivait du Niagara tout exprès pour défendre Louis XVI ; les officiers étaient aussi étonnés que les

Américains, quand il arrivait de Saint-Malo pour trouver le passage du nord-ouest.

Enfin, il prit part à la bataille de Thionville, et fut ramassé à bout de forces par les fourgons du prince de Ligne.

En passant par Paris, il s'était marié, à la fin de mars 1792, avec une amie de Lucile, Mlle de Lavigne. La belle et spirituelle Mme de Chateaubriand fut comme un rayon perdu dans la gloire de son mari. Elle fut par lui vénérée et délaissée. Elle était, comme lui, Malouine. Lucile, sa grande amie, mena l'affaire, et Chateaubriand se laissa mener. Il convenait :

Chez moi l'homme public est inébranlable, l'homme privé est à la merci de quiconque veut s'emparer de lui.

Elle était aimable, aimante, souriante. Un soir que Fontanes et Joubert n'avaient cessé de parler de questions pédagogiques sans intérêt pour elle, elle murmura dans un demi-bâillement :

L'ennui naquit un jour de l'université.

Elle avait un esprit charmant que constate cette jolie lettre, qu'elle écrivit de Venise à Joubert, en 1806 :

— Je vous écris à bord du Lion d'or, car les maisons ici sont des vaisseaux toujours à l'ancre. On voit de tout à Venise, excepté de la terre. Il y en a cependant un petit coin qu'on appelle la place Saint-Marc, et c'est là que les habitants vont se sécher le soir.

La compagnie d'une femme qui écrit de ce ton devait être fort agréable. Chateaubriand n'en a pas abusé.

Ils habitèrent au cul de sac Férou. Elle n'avait pas la fortune que Mme de Chateaubriand mère espérait. Son fils, ayant besoin de fonds pour l'émigration, s'adonna au jeu, où il perdit le peu qu'il avait.

Aussi se trouva-t-il fort dénué à Bruxelles, où les fourgons du prince de Ligne le déposèrent, avec un havresac, un vieux fusil anglais, et le ballot des manuscrits qu'il rapportait d'Amérique. Il gagna Ostende, puis Jersey, où il fut laissé pour mort. Une femme de pêcheur eut pitié de lui, le recueillit ; il put enfin arriver à Londres, où il vécut misérablement, faisant des traductions et vivant de peu. La nuit, il travaillait à son premier livre *l'Essai historique sur les Révolutions*. L'existence fut

alors pénible, et il eut faim ; il avait la fièvre, ne dormait plus, et suçait des morceaux de linge trempés dans l'eau pour tromper la fringale ; il mâchait de l'herbe et du papier, n'osait plus regarder les boulangeries. Un soir d'hiver, il resta deux heures planté devant un magasin de fruits secs et de viandes fumées.

J'aurais mangé non seulement les comestibles mais leurs boîtes, paniers et corbeilles.

Espérons que cette fois encore, à son habitude, il exagère. A ce moment, son oncle de Bédée qu'il avait rencontré à Jersey, lui envoya 40 écus : il crut voir tout l'or du Pérou, et il mangea. Il logeait dans une mansarde dont la lucarne donnait sur un cimetière. Il apprit là l'exécution sur l'échafaud de son frère aîné et de sa belle-sœur, et de son illustre ami M. de Malesherbes. Il sut que sa mère était en prison, et toute sa famille traquée, décimée. Ce n'était pas le moment de revenir.

Il fut alors, grâce au journaliste Pelletier, désigné pour traduire des documents gothiques près d'une société archéologique du Comté de Suffolk. Il y eut un joli roman. Une chute de cheval le retint quelque temps chez un pasteur M. Yves, dont la fille devint éprise de lui au point que sa mère crut devoir lui offrir sa main. « Arrêtez ! je suis marié ! » s'écria Chateaubriand, qui prit la fuite tandis que la pauvre amoureuse tombait évanouie.

Il revint à Londres pour publier *l'Essai* (1797), qui lui valut quelques relations parmi les émigrés, les de Lamoignon, Mme de Lindsay, Malouet, Panat, l'abbé Delille et surtout M. de Fontanes, qu'il avait rencontré chez de Malesherbes, et avec qui il noua une étroite et durable amitié. Ils dînaient ensemble dans une obscure taverne de Chelsea, et Fontanes lui disait :

— Travaillez ! devenez illustre ! Vous le pouvez !

Au 18 Brumaire, Fontanes rentra en France. Chateaubriand se sentit encore une fois isolé. Sa mélancolie s'aggrava à la nouvelle de la mort de sa mère, suivie de celle de sa sœur Mme de Farcy, qui lui avait écrit, sur l'ordre suprême de sa mère, une lettre touchante. Il fut frappé par ces catastrophes. Abjurant quelques libertés qu'il avait prises dans *l'Essai*, il devint un chrétien fervent, et commença à écrire *le Génie du christianisme*.

Bonaparte était Premier Consul. Fontanes appela son ami à Paris. Chateaubriand rentra en France, emportant les *Natchez*, des esquisses d'*Atala* et *René*, et les feuilles composées du *Génie*. Il laissa ses autres manuscrits dans une caisse chez ses hôtes de Londres. Mme d'Aguesseau l'accepta comme compagnon de route, et il débarqua à Calais le 8 mai 1800, sous le nom de Lassagne.

Fontanes prit soin de lui, le mena chez Joubert qui l'hébergea, et le mit en rapport avec l'éditeur Migneret pour la publication du *Génie*.

Il était fort inconnu. Personne n'avait lu *l'Essai*. Il écrivit dans le *Mercure* un article sur Mme de Staël, et détacha du *Génie* l'épisode d'*Atala*, qui parut en 1801. Le lendemain, il était célèbre. « Je fus enivré », dit-il. Ce désolé eut de grandes joies, et ce furent celles de sa popularité. Il aimait le bruit fait autour de son nom. Joubert le présenta alors à Mme Pauline de Beaumont dont le salon réunissait les esprits les plus distingués. Il y régna pendant deux ans. Son amie l'installa à Savigny, où il acheva son grand ouvrage *le Génie du christianisme*, qui parut en 1802 au lendemain du Concordat.

Au moment où la masse, fatiguée d'anarchie, se reprenait à la religion, ce livre venait à son heure. Bonaparte fut satisfait d'être défendu par l'opinion que cet ouvrage réveillait. Il nomma Chateaubriand au poste de premier secrétaire d'ambassade à Rome. Celui-ci nota sur l'Italie des impressions que nous lirons plus bas. La mort de Mme de Beaumont l'affligea profondément, et il souhaita quitter ce beau pays qu'il avait bien visité et où le chagrin galopait avec lui. Il obtint son changement, et fut nommé ministre à Sion (Valais). Comme il passait par Paris pour prendre les instructions relatives à ce nouveau poste, en rentrant à l'hôtel, il entendit rue de Beaune un crieur de journaux annoncer la condamnation du duc d'Enghien. Il fut indigné et donna sa démission. Fontanes fut affolé de peur à ce geste audacieux, que Mme de Chateaubriand approuva noblement.

Le ministre démissionnaire se retira à la campagne, y vécut à l'écart et y écrivit *les Martyrs*, tout affecté par la mort de sa chère sœur Lucile, devenue Mme de Caud, décédée loin de tous, et jetée à la fosse commune avant l'arrivée de son frère.

Sa douleur fut profonde. Il demeurait seul : il partit pour

l'Orient, vit Trieste, la Grèce, Constantinople, Smyrne, Jérusalem, l'Egypte, Tunis, et revint par l'Espagne. Mme de Noailles (Nathalie de Laborde) l'attendait sous les arcades de l'Alhambra où, de la communion de leurs émotions, naquit *le Dernier des Abencerages*.

Au retour à Paris, juin 1807, après une heureuse publication de *René*, il dirigea le *Mercure*, où il écrivit un jour une phrase qui déchaîna la fureur de l'Empereur :

> C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire ; il croît inconnu auprès des cendres de Germanicus, et déjà l'intègre Providence livre à un enfant obscur la gloire du maître du monde.

L'auteur, qui arrivait de Turquie, se laissait aller au désaveu du pouvoir absolu, insistait sur le mépris des dictateurs, et ajoutait :

> Nous ne doutons pas que du temps de Sertorius les âmes pusillanimes qui prennent leur bassesse pour de la raison ne trouvassent ridicule qu'un citoyen obscur osât lutter seul contre toute la puissance de Sylla.

L'Empereur, à qui l'article fut signalé, s'écria devant Fontanes et Duroc :

> — Chateaubriand croit-il que je suis un imbécile, que je ne le comprends pas ? Je le ferai sabrer sur les marches de mon palais !

Il se contenta pourtant de supprimer le *Mercure*.

Chateaubriand se retira à nouveau, et acheta 3.000 francs la maison de la Vallée-aux-Loups.

A Aulnay, en face de la demeure où vivait et est mort Sully-Prudhomme, s'ouvre la grille d'un immense parc très boisé, au milieu duquel s'élève un château, propriété actuelle de la famille de La Rochefoucauld-Doudeauville. C'est la Vallée-aux-Loups, où Chateaubriand s'installa en 1807. Le nom d'abord l'attira. Il n'aurait pu se souffrir dans un endroit qui se fût appelé Puteaux ou Chatou. Le paysage est charmant. La propriété se composait d'une maisonnette et de quinze arpents. Il aménagea la maison, fit venir d'Orient des arbustes et des fenêtres ogivales, mit devant la villa un portique à fronton, à cariatides et colonnes de marbre bleu, découpa le haut en machi-

coulis, et eut son manoir, son castel où Mme de Chateaubriand s'ennuya royalement. Elle écrivait dans sa détresse :

Comment oser dire que je m'ennuie à Val-de-Loup, avec M. de Chateaubriand ? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes, et le cœur même, si après un tel aveu elles me soupçonnaient d'en avoir un. Le *Chat* (c'était son mari) ramage des vers par le mauvais temps ; quand la pluie cesse, il vole à ses chers arbres qu'il plante et déplante tant qu'il peut. Pour moi, je ne suis occupée tout le jour qu'à souffler un feu de souches qui ne brûlent pas, et à gronder Florette qui ne m'écoute guère.

Les seuls jours de fête pour Mme de Chateaubriand étaient ceux des visites, quand venaient Fontanes, ou Joubert, ou Mme de Vintimille, ou même des hôtes inattendus. C'est elle qui raconte :

Il nous est arrivé deux Bretons avant-hier pour dîner : c'étaient le père et le fils ; le père est en enfance depuis dix ans et le fils fou depuis qu'il est au monde ; aussi il n'y a sorte de gentillesses qu'ils n'aient faites ici tout le jour : le père courait les champs nu-tête, par une pluie horrible ; le fils courait après le père et le cherchait en l'appelant comme on appelle les chiens à la chasse, et quand il l'avait trouvé, il se perdait à son tour ; enfin, à l'heure du dîner, ils étaient perdus tous les deux, et on les chercha vainement jusqu'à sept heures du soir, qu'on les trouva gambadant dans le potager, après s'être remplis de vin comme des paniers à vendange.

Quant à Chateaubriand, il se plaisait si fort dans son castel qu'il songeait à agrandir ses terres :

Si jamais les Bourbons remontent sur le trône, je ne leur demanderai, en récompense de ma fidélité, que de me rendre assez riche pour joindre à mon ermitage la lisière des bois qui l'environnent ; l'ambition m'est venue ; je voudrais accroître ma promenade de quelques arpents... Les arbres que j'y ai plantés prospèrent ; ils sont encore si petits que je leur donne de l'ombre quand je me place entre eux et le soleil. Un jour en me rendant cette ombre, ils protégeront mes vieux ans, comme j'ai protégé leur jeunesse...

Il s'enfermait durant des mois dans une tourelle bâtie au fond du jardin, — on la voit encore, — la tour de Velléda.

Son valet de chambre Langlet écartait les visites importunes.

C'est là qu'il composa *les Martyrs*, *l'Itinéraire*, *le Dernier des Abencerages* ; il y commença ses *Mémoires d'outre-tombe*. Pour se reposer il jardinait en gros sabots.

Au centre de la pelouse croît encore, droit et vigoureux, un magnifique cèdre : Chateaubriand le rapporta du Liban et le planta lui-même à cet endroit, dans cette vallée silencieuse et romantique seulement troublée le dimanche par les échos profanes des bals de Robinson. Il ne put réaliser ses vœux d'accroissement. Nous verrons qu'il vendit Val-aux-Loups au vicomte de Montmorency.

Les Martyrs parurent en 1809 et furent jugés par les connaisseurs comme le plus accompli de ses ouvrages.

L'Itinéraire 1811 eut même faveur, et l'Académie Française appela l'auteur à elle.

Quand Daru soumit le discours de réception de Chateaubriand à l'Empereur, celui-ci déclara que s'il avait été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut et fait jeter Daru dans un cul de basse-fosse. L'Empereur ajoutait :

— Je ne puis souffrir rien de tout cela, ni ces souvenirs imprudents, ni ces reproches au passé, ni ce blâme secret du présent, malgré quelques louanges. Je dirais à l'auteur s'il était là devant moi : Vous n'êtes pas de ce pays-ci, monsieur. Votre admiration, vos vœux sont ailleurs. Vous ne comprenez ni mes intentions, ni mes actes. Eh bien, si vous êtes mal à l'aise en France, sortez de France ; sortez, monsieur, car nous ne nous entendons pas... passez la frontière et laissez la France en paix et en union sous un pouvoir dont elle a besoin.

Quand Daru sortit, il s'aperçut que tout le monde lui battait froid et s'écartait. Il s'étonna de cette quarantaine, et comprit bientôt l'erreur : on avait cru que l'Empereur lui adressait les mots : sortez !... entendus à travers la porte, alors qu'ils allaient à un imaginaire Chateaubriand.

Le récipiendiaire refusa de retoucher son discours : il ne fut pas reçu.

L'année 1814 termina sa carrière littéraire. Il fit rechercher et retrouva en Angleterre sa malle de manuscrits qu'il avait laissée à Londres : il en retira *les Natchez*, qui ne parurent qu'en 1826.

L'Empire tomba.

La politique accapara l'auteur d'*Atala* dès le retour des Bourbons.

De Fontainebleau, après l'abdication, Napoléon Ier put lire une brochure de son ennemi, qui fit plus, disait Louis XVIII, pour la monarchie, qu'une armée de cent mille hommes. Elle

était intitulée *De Buonaparte et des Bourbons*. L'Empereur déclara :

— Je n'ai point de reproches à faire à Chateaubriand, il m'a résisté dans ma puissance.

C'est un bel éloge.

Chateaubriand continua sa campagne royaliste par une autre brochure *Réflexions politiques*. Louis XVIII trouva que ce poète faisait trop de bruit. « Ces gens ne sont bons à rien », disait-il. Et il envoya son champion comme ambassadeur en Suède Celui-ci n'alla que jusqu'à Gand : car Napoléon revenait de l'île d'Elbe. Après Waterloo, il rentra en France et fut appelé à la Chambre des Pairs.

Sa vie politique fut alors d'une activité trépidante. Tantôt ministériel, tantôt rangé dans l'opposition, il lançait brochures sur brochures. Il eut pour Decaze une haine têtue. « Les pieds lui glissèrent dans le sang », dit-il après l'assassinat du duc de Berry. Opposé aux idées libérales (sauf pour la Presse, car il était journaliste), il fut partisan décidé de la Monarchie constitutionnelle. Il a résumé sa doctrine dans son meilleur ouvrage politique, *la Monarchie selon la Charte*.

Mais le livre paraissait au moment de la dissolution de la Chambre de 1815, et, dans la surprise de ce coup, l'auteur ajouta un post-scriptum où il supposait le roi enchaîné par ses ministres, ayant signé l'ordonnance du 5 septembre tout en la désapprouvant. C'était rendre les ministres seuls responsables et dégager le roi : mais les ministres se déclarèrent blessés et réclamèrent la destitution de Chateaubriand, qui fut rayé de la liste des ministres d'État et privé de pension.

Il se trouva fort gêné et mit la Vallée-aux-Loups en loterie. Quatre billets seulement furent placés, et la maison fut achetée cinquante mille francs par M. de Montmorency.

Devenu antiministériel, il fonda avec Villèle, Bonald, Lamennais le journal *Le Conservateur* pour combattre *la Minerve*. La lutte cessa en 1820 au rétablissement de la censure, que Charles X abolit comme don de joyeux avènement.

A la chute de Decaze, il fut ambassadeur à Berlin, où la duchesse de Cumberland l'entoura de prévenances, puis à Londres où il éprouva une secrète joie de reparaître puissant et honoré là où il avait été si misérable.

Il aurait voulu emmener comme secrétaire un jeune ami de connaissance récente, un jeune homme de dix-neuf ans qui s'annonçait comme un grand poète et qui refusa de partir parce qu'il aimait et allait épouser Adèle Foucher. C'était Victor Hugo, qui a si plaisamment conté dans *Choses vues* une de ses premières visites chez le grand homme, — son dieu. Il alla sonner au 27 de la rue Saint-Dominique. « J'avais peur de tout chez lui, même de son domestique qui m'ouvrait la porte. » Il trouva dans le salon Mme de Chateaubriand :

C'était le matin et l'été. Il y avait un rayon de soleil sur le parquet, et ce qui m'éblouit et m'émerveilla bien plus encore que ce rayon de soleil, un sourire sur le visage de Mme de Chateaubriand.

« C'est vous, monsieur Victor Hugo, me dit-elle. » Je me crus en plein rêve des *Mille et une nuits* : Mme de Chateaubriand souriant ! Mme de Chateaubriand sachant mon nom, prononçant mon nom ! C'était la première fois qu'elle daignait s'apercevoir que j'existais. Je saluai jusqu'à terre. Elle reprit : « Je suis charmée de vous voir. » Je n'en croyais pas mes oreilles. Elle continua : « Je vous attendais, il y avait longtemps que vous n'étiez venu. » Pour le coup, je pensai sérieusement qu'il devait y avoir quelque chose de dérangé, soit en moi, soit en elle. Cependant, elle me montrait du doigt une pile quelconque assez haute qu'il y avait sur une petite table, puis elle ajouta : « Je vous ai réservé ceci, j'ai pensé que cela vous ferait plaisir, vous savez ce que c'est ? »

C'était un chocolat religieux qu'elle protégeait et dont la vente était destinée à de bonnes œuvres. Je pris et je payai. C'était l'époque où je vivais quinze mois avec huit cents francs. Le chocolat catholique et le sourire de Mme de Chateaubriand me coûtèrent quinze francs, c'est-à-dire vingt jours de nourriture. Quinze francs, c'était pour moi alors comme quinze cents francs aujourd'hui. C'est le sourire de femme le plus cher qui m'ait été vendu.

Chateaubriand rêvait de représenter la France au Congrès de Vérone. On ne voulait pas de lui. Mais les femmes font la moitié de la politique de leur pays. Celle que René appelait sa sœur, la duchesse de Duras, agit près de Villèle, et Chateaubriand fut nommé. Il alla au Congrès où l'Europe discutait les mesures à prendre pour rétablir l'ordre troublé en Grèce, en Piémont, en Espagne. Il poussa à une intervention armée en Espagne : ce fut *sa* guerre, sur laquelle il comptait pour donner à la Monarchie française l'occasion d'une campagne heureuse. Le tsar Alexandre avait la terreur des mouvements populaires et souhaitait l'écrasement des Cortès. Chateaubriand eut de fréquents entretiens avec lui, et abonda dans son sens, non pour le stérile

plaisir de rendre à Ferdinand VII son trône, mais pour préparer une alliance franco-russe qui devait nous rendre la frontière du Rhin. Il n'eut pas le temps de réaliser ce projet, mais Ferdinand VII fut rétabli.

Ce succès grisa Chateaubriand, qui se flatta publiquement d'éclipser Villèle. Déjà, à propos de l'Espagne, des tiraillements s'étaient produits entre les deux amis. Ils devinrent plus tendus à propos de la question des Républiques espagnoles de l'Amérique du Sud, où Villèle, ancien planteur de l'île Bourbon, prétendit avoir son avis, quand Chateaubriand voulait imposer le sien. Il y eut rupture et, le 6 juin 1824, Chateaubriand fut avisé de sa destitution.

Il observait, en 1826, dans la préface générale de ses œuvres :

Deux poids qui semblent attachés à ma fortune la font successivement monter et descendre dans une proportion égale : on me prend, on me laisse ; on me reprend dépouillé un jour, le lendemain on me jette un manteau pour m'en dépouiller encore.

C'était assez juste. D'ailleurs, il protestait de sa prestesse à passer d'un état à un autre, car il savait la vie trop capricieuse pour jamais s'installer :

Deux heures m'ont suffi pour quitter le ministère et pour remettre les clefs de l'hôtellerie à celui qui devait l'occuper.

Il avait fait venir douze fiacres, il y jeta ses effets, et partit fièrement, en claquant les portes.

Il passa à une violente opposition dans le *Journal des Débats* avec son ami Bertin, et il semblait rajeuni, tant sa verve était vigoureuse. Il fit tomber Villèle et fut porté à la tête du parti libéral au milieu de la plus bruyante popularité.

Le ministère Martignac lui donna l'ambassade de Rome, au moment où il venait de se mettre aux pieds de Mme Récamier, à qui il écrivit d'Italie des lettres admirables.

Le ministère Polignac mit fin à son ambassade : il démissionna. La Révolution de 1830 le rendit à la vie privée. Il demeura fidèle à la branche aînée.

Tandis que Victor Hugo, « subissant, sans se lasser, les doctrines diverses de son pays », selon le joli mot de Sainte-Beuve, exultait d'enthousiasme révolutionnaire après avoir soutenu le

trône, et que Lamartine hésitait entre deux antipathies, le duc d'Orléans et la République, Chateaubriand vieillard abdiqua noblement la carrière publique et sacrifia un reste d'avenir à l'unité d'une belle vie.

Le nouveau gouvernement voulut s'assurer la neutralité d'un tel publiciste. Mme Récamier et Mme de Boigne l'allèrent trouver, rue d Enfer. Il était en robe de chambre et en madras rouge ; des restes de mangeaille et une brosse traînaient sur son bureau. Il avait soixante-deux ans : sa coquetterie fut gênée d'être surprise dans ce négligé. La visite fut d'ailleurs inutile, et sa légitimité ne fut pas ébranlée par cette vaine démarche. Ce Breton avait de la suite dans les idées et dans les affections.

Il travailla dans sa retraite pour vivre, acheva ses *Mémoires d'outre-tombe*, écrivit des brochures de circonstance, des *Études historiques*, un *Essai sur la Littérature anglaise*, une traduction du *Paradis perdu*, *le Congrès de Vérone*, *la Vie de Rancé*.

Mme Récamier fut le charme de ses derniers jours. Elle adoucit l'amertume de ce lion déchu et ennuyé. Elle organisa la publicité des *Mémoires d'outre-tombe* en donnant chez elle de sensationnelles lectures de fragments.

Un voyage à Prague, un autre à Venise, un fauteuil au coin de la cheminée de l'Abbaye-au-Bois et la solitude fleurie de son jardin : ce furent les seules joies de sa longue fin.

Le hardi Malouin s'endormit lentement rue du Bac dans le calme et l'oubli. Il ne cessait d'écrire pour gagner sa vie.

Il eut des relations de complicité avec la duchesse de Berry qui troubla la Vendée, et fut, de ce chef, emprisonné quelques heures pour avoir reçu douze mille francs que la duchesse lui adressa « en faveur des victimes du choléra ».

Béranger raconte dans une lettre adressée à Mme Cauchois-Lemaire et conservée aux archives de Nantes (25 juin 1832) qu'il l'alla visiter « dans son cachot qui est placé dans un entresol des appartements du préfet, avec pièces de dégagement et vue sur le jardin, promenade et billard si le cœur en dit ». Et il s'égaie de cette douce prison.

Le vieillard habitait rue du Bac : la maison existe encore, au n° 120 ; c'est le type des vieux hôtels du dix-huitième siècle, avec une porte cochère sculptée dont les panneaux représentent Chactas et Atala : hommage posthume à un illustre locataire.

Chateaubriand y vécut de 1840 à 1848, ayant quitté en 1839 son hôtel de la rue d'Enfer, contigu à l'asile Marie-Thérèse fondé par sa femme. Rue du Bac, il voisinait avec les Missionnaires, et causait avec eux du pays des Natchez.

Sa vieillesse fut adoucie par l'attachement de Mme Récamier, éprise de retraite, beauté célèbre, amie de la simplicité, dédaigneuse de la fortune.

Elle réunissait dans son salon toutes les gloires de la pensée et du monde, Ampère, Bernadotte, le roi Murat, Lucien Bonaparte, Benjamin Constant, le duc de Laval, le prince royal de Prusse ; elle a inspiré Canova et tous les poètes l'ont aimée, parce qu'elle fut la poésie même.

Elle comprit le cœur noble de Chateaubriand et adoucit l'amertume de ses dépits.

Nous n'irons plus à l'Abbaye-au-Bois : les murs en sont rasés, une pioche sacrilège a abattu les pierres toutes vibrantes de souvenirs. C'était un coin de Paris plein de charme. Passé la petite porte de la rue de Sèvres, on se trouvait dans une vaste cour divisée en petits jardins et entourée d'appartements. Les bâtiments de la Communauté religieuse étaient derrière, et la chapelle au centre. Là vivaient dans la partie laïque, des dames retirées du monde; là vécut Mme Récamier. Le salon avait été conservé dans l'état où il était quand Chateaubriand venait chaque jour converser avec son amie ou lire des fragments de ses mémoires. Les fauteuils de style empire, la table ronde au long tapis, la cheminée de marbre blanc ornée de sa garniture, la méridienne et ses coussins, tout était là, comme si la maîtresse de céans allait encore entrer. On avait suspendu à la muraille un portrait de Chateaubriand et le grand tableau de Gérard : Corinne au Cap Misène.

Ce n'est pas sans émotion qu'on s'arrêtait dans cette chambre que le génie a sanctifiée, et qui retentit des entretiens d'esprits rares. Le bâtiment n'est plus : les lettres et les artistes le regrettent et continueront à en cultiver le souvenir.

De la romantique Abbaye-au-Bois rien ne reste, que le gracieux campanile du bâtiment principal. Une dame l'a pieusement recueilli et fait monter au faîte de sa demeure, pour que ne meure pas le son des cloches argentines qui bercèrent les rêveries mélancoliques de Mme Récamier.

Son grand ami eut une vieillesse navrante. Il vendit ses

Mémoires d'outre-tombe à un éditeur, qui s'engagea à lui payer une rente annuelle de 20.000 francs. Mais comme il ne mourait pas, l'éditeur prétendit avoir fait un marché de dupe, et émit la prétention de réduire à 12.000 le chiffre de la pension. Chateaubriand convint qu'il avait tort de durer si longtemps, et il accepta.

Sa femme mourut. Il la suivit de près, après avoir assisté à la Révolution de 1848 et à l'avènement de la République qu'il avait prédite et qu'il détestait. Mme Récamier aveugle était à son chevet.

Comme sur les grèves malouines, comme dans sa tour de Combourg, Chateaubriand s'isola dans sa fière gueuserie et dans sa dédaigneuse tristesse, comme aussi dans la mort.

Agé de 60 ans, il avait écrit une lettre célèbre au maire de Saint-Malo (1828) :

> Il y a longtemps que j'ai le projet de demander à ma ville natale de me concéder à la pointe occidentale du Grand Bey, la plus avancée vers la pleine mer, un petit coin de terre tout juste suffisant pour contenir mon cercueil. Je le ferais bénir et entourer de fer. Là, quand il plaira à Dieu, je reposerai sous la protection de mes concitoyens.

C'est un rocher pittoresque, ce Grand Bé, avec des ruines d'un vieux couvent, un souterrain envahi par les ronces, de maigres pâturages parsemés de lavandes et d'ajoncs.

Le corps de Chateaubriand y fut apporté par les marins, le 19 juillet 1848. Le canon tonna sur les remparts, et le curé des Missions étrangères de la rue du Bac dit l'absoute.

Chateaubriand dort dans cette solitude superbe, sur ce roc que les flots ne recouvrent jamais, comme jamais le flot des âges ne recouvrira sa gloire.

Il repose au lieu de sa naissance, au sommet d'un rocher que la haute mer isole du reste des hommes. Face au large, le tombeau de Chateaubriand, creusé dans la roche, est devenu une des curiosités du pays. Le jour, les marchands de coquillages, les enfants, les chiens, les touristes mettent une animation sacrilège sur le roc funéraire. Une pierre sans nom, entourée d'une grille gothique, surmontée d'une croix de granit, basse, trapue, aux branches cylindriques : c'est tout. La vague écume au bas de la falaise. La nuit, au clair de lune, c'est un tableau qui a sa grandeur : cette tombe aérienne au-dessus de la mer,

dans le silence, la solitude, le vol des goélands et la clarté lunaire, dont les jeux dessinent parfois dans la brume une forme blanche pareille à une âme.

*
* *

Chateaubriand a donné lui-même, en 1838, chez Pourrat une édition de ses œuvres complètes en 30 volumes. Ce sont :

Essais sur les Révolutions (1797). 2 vol. — *Études et Discours historiques.* 4 vol. — *Mélanges littéraires.* 1 vol. — *Itinéraire de Paris à Jérusalem et de Jérusalem à Paris* (1811). 3 vol. — *Voyage en Amérique.* 1 vol. — *Voyage en Italie. Les Stuart.* 1 vol. — *Le Génie du christianisme* (1802). 4 vol. — *Atala* (1801). *René* (1807). — *Les Aventures du dernier Abencerage. Poèmes galliques. Varia.* 1 vol. — *Les Martyrs* (1809.) 3 vol. — *Les Natchez.* 2 vol. — *Poésies.* 1 vol. — *Mélanges historiques.* 1 vol. — *Mélanges politiques, Polémiques, Opinions, Discours, Fragments.* 4 vol.

Il faut y ajouter les œuvres posthumes : *la Vie de Rancé, les Mémoires d'Outre-Tombe* (1811-1833), et la *Correspondance.*

Les divers genres qu'il a abordés se classent aisément : voyages, romans, politique, histoire, critique, poésie, théâtre.

*
* *

Dans la série d'articles de journaux qu'il a recueillis et publiés, il écrit après quelques comptes rendus d'ouvrages littéraires et de romans :

— Enfin nous entrons dans notre élément. Nous arrivons aux *voyages.* Parlons-en tout à notre aise.

Les voyages furent l'élément de ce Malouin, fils d'explorateur et compatriote des Terreneuvas. La mer l'attira : et il ne résista pas à cette attirance. Il a vu la moitié du monde connu, pour son agrément et le nôtre.

Il faut reconnaître que ses récits de voyages ne sont pas des guides et que leur exactitude est parfois contestable. La topographie pèche, et les sites sont difficiles à retrouver.

Il y a une grande part d'invention, d'imagination et aussi de lectures dans ses relations. Le voyage d'Amérique est fait avec les livres antérieurs de Charlevoix, Bartram, Beltrami, Carver ; il les cite d'ailleurs loyalement dans ses éclaircisse-

ments et notes justificatives, que les études de Bédier ont complétés. On peut y relever une foule d'invraisemblances : les ours enivrés de raisin qui se balancent sur les branches, sa chute dans le Niagara au bord de l'abîme, et les kinkajoux, petits singes gros comme des écureuils, attrapant au vol les cadavres d'élans que roule le fleuve dans son terrible saut, et des sauvages *Essai, Génie* mangeant des jambons d'*oursins*, qui durent étonner ces zoophytes.

En avril 1819, un peintre, Prévòt, exposa à Paris une toile panoramique de Jérusalem. On constata que la description de Chateaubriand ne s'appliquait pas à ce paysage. Il écrivit un article pour expliquer cette divergence : il ne s'était pas mis du même côté de la ville pour la peindre ; il était là-bas en octobre, tandis que Prévòt s'y trouvait au cœur d'un hiver pluvieux. Bref, il s'en tire comme il peut, et pas très bien.

On a publié le journal que le domestique de Chateaubriand a tenu de son voyage à Jérusalem. Julien, frère de la cuisinière, homme à l'air fort doux, avec le regard d'un menuisier honnête, a accompagné son maître et noté les incidents du voyage. Ils ne concordent pas tous avec le récit de son maître, sans qu'il y ait pourtant de divergences graves : car que nous importe que Chateaubriand soit ou non resté à bord à une escale, et qu'il ait ou non rossé des Arabes dans la rue ? Le maître décrit une tempête dont le valet ne dit mot : il n'y a pas de raison d'accorder plus de créance au silence du valet qu'au récit de son maître. Et puis, c'est d'une importance relative.

Chateaubriand voyageait vite. Quelques heures lui suffisaient pour fixer dans son esprit les grandes lignes d'un panorama.

Il lisait beaucoup, et la vision du paysage éveillait, en un tumultueux mouvement, tous les souvenirs anciens ou recents qui se rattachaient pour lui au lieu visité. Il savait en outre romancer des aventures pour entretenir la vivacité du récit. On s'étonne qu'il ait parcouru si vite les régions. C'est ne pas comprendre sa surprenante faculté de vision. Il avait un œil de peintre, un œil qui, du premier moment, voit, analyse, classe, répartit, distingue les valeurs, les lignes, les contours, les couleurs, et retient tous les détails avec une prodigieuse mémoire. L'érudition et les lectures apportaient sur ce fond la vie, les épisodes de l'histoire, les gloires du passé, la poésie des ancêtres.

Mais ce qui donnait un charme puissant et profond à ses récits, c'était la vive et délicate sensibilité avec laquelle il éprouvait, devant la nature ou devant les ruines, les plus hautes et les plus belles émotions. Cette faculté d'admirer, de s'émouvoir, de recevoir des impressions aiguës de tristesse, de joie ou d'amour, de communier avec la nature, de préciser ce que nous sentons tous confusément, et d'exprimer les mouvements et les troubles de nos âmes, font, des récits de Chateaubriand, les plus lyriques accents qui aient retenti dans notre littérature.

A l'émotion personnelle, aux données de l'érudition, il ajoutait le prestige d'une imagination qui créait, peuplait, animait les paysages avec beaucoup plus de couleurs, d'éclat, que le plus fidèle reportage n'eût jamais pu reproduire. Sur ses riches souvenirs de lecture, sur ses sensations immédiates, il jetait d'un geste ample et superbe la draperie merveilleuse de ses rêves de lumière et d'or.

A celui-là, si l'on venait chicaner sur quelques invraisemblances ou inventions, on ferait le plus immérité des outrages. Il faut les signaler par un intérêt de pure curiosité critique et scientifique : elles n'influent en rien sur le prestige qui se dégage de ces belles pages de féerie.

A Argos, le docteur Avriamotti rentra chez lui rageur, parce que Chateaubriand, qu'il avait piloté, avait décliné l'offre de visiter en détail les ruines. Il monta au château et admira le tout de cette éminence, en disant qu'il lui suffisait d'une hauteur pour lui rappeler les riantes fictions de la fable et les souvenirs de l'histoire. C'était vrai ; il l'a prouvé. L'étude minutieuse des pierres et des ruines eût arrêté un archéologue. Une vue à vol d'oiseau, à vol d'aigle, devait suffire à Chateaubriand.

* * *

Son meilleur ouvrage en ce genre est l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*. C'est un livre original et charmant, le plus naturel que l'auteur ait écrit, « course rapide d'un homme qui va voir le ciel, la terre et l'eau, et qui revient dans ses foyers avec quelques images nouvelles dans la tête et quelques sentiments de plus dans le cœur ».

Il quitta Paris le 13 juillet 1806, accompagné de sa femme qu'il laissa à Venise, d'où elle écrivait de spirituelles lettres à Joubert. Le 29, Chateaubriand et son domestique Julien sont à

Trieste; le 1er août ils s'embarquent pour l'Asie Mineure, en passant par la Grèce.

A Smyrne, il demeure deux jours, puis quatre jours à Constantinople. Le 1er octobre il est à Jaffa; le 3, départ pour Jérusalem, où il ne fait que dîner. Trente-six heures suffisent à visiter la mer Morte, le Jourdain, Bethléem, où il arrive à quatre heures du matin. Il prend le temps de rapporter de l'eau du Jourdain: elle devait servir au baptême du duc de Bordeaux. Retour à Jérusalem, où il passe trois jours, les 7, 8 et 9 octobre. Julien y écrivit dix-huit lignes. Son maître en rapporta 260 pages, qui sont parmi ses plus belles.

Le 20 octobre il est à Alexandrie. Il demeura en Égypte jusqu'au 23 novembre, et gagne alors Tunis. Il revit l'Europe le 30 mars, et fut à Cadix le 6 avril. Le 5 juin, il rentrait à Paris après onze mois d'absence.

Son récit de voyage a des parties charmantes, parmi un fatras inutile de résumés de ses lectures. Il se documentait fort, et préparait sa route. Il nous met trop dans la confidence de sa fraîche érudition. Il y a tout un côté livresque qui interrompt le pittoresque.

Ce qui est plus attrayant, c'est de suivre la succession de ses émotions, de ses sensations, d'où se dégagent l'idée de la petitesse des hommes devant les monuments du passé, et l'idée de la petitesse de ces mêmes monuments devant la tranquille durée de la nature.

Le peintre mêle et prodigue les tons les plus riches de sa palette, et l'on ne sait de quoi l'on est le plus étonné, ou de la perfection du tableau, pour le temps si court donné par l'auteur au modèle, ou de la promptitude avec laquelle l'artiste a su voir les détails multiples de ces grands ensembles. L'Adriatique, la Grèce lui inspirent des pages devenues justement célèbres. Quelle émotion à Sparte, et quelle ingénieuse trouvaille pour en tracer la topographie avec simplicité et sans pédantisme.

— Quel beau spectacle! mais qu'il était triste!... Des ruines de toutes parts, et pas un homme parmi ces ruines! Je restai immobile, dans une espèce de stupeur, à contempler cette scène. Un mélange d'admiration et de douleur arrêtait mes pas et ma pensée; le silence était profond autour de moi; je voulus du moins faire parler l'écho dans les lieux où la voix humaine ne se faisait plus entendre, et

je criai de toutes mes forces : Léonidas ! Aucune ruine ne répéta le grand nom, et Sparte même sembla l'avoir oublié.

Athènes fut saluée par les transports lyriques d'un poète, d'un savant, d'un artiste. Athènes avec le soleil se levant entre les deux cimes de l'Hymette, l'Acropole colorée — des « plus belles teintes de la fleur du pêcher », les sculptures de Phidias frappées d'un rayon d'or, qui semblaient s'animer et se mouvoir sur le marbre ; au loin la mer et le Pirée tout blancs de lumière, et tout ce pays encore frémissant des plus glorieux souvenirs.

Puis c'est Jérusalem, découverte par une ouverture des montagnes, cité des désolations au milieu d'une solitude désolée ; le Jourdain, « un des plus beaux noms que la belle poésie ait confiés à la mémoire des hommes » et seul, au pied d'un tombeau, il relut *Athalie*.

Le succès de l'ouvrage est attesté par les critiques mêmes qu'il souleva, — et par les parodies qu'on en fit : *Itinéraire de Pantin au mont Calvaire* ou *Monsieur de la Maison Terne*. Chateaubriand rentrait des solitudes d'Orient et il se heurtait aussitôt à l'esprit boulevardier : c'était bien changer de plaisir.

A Grenade, il retrouva Mme de Mouchy, alors Mme de Noailles, avec qui il avait pris rendez-vous. S'il faut en croire la malicieuse Mme de Boigne, l'amie du grand homme occupa le temps en l'attendant avec un officier, qui en mourut. Et ce fut une amante en deuil et en larmes qui accueillit le pèlerin.

Ils firent ensemble le plan d'une petite nouvelle assez agréable, *Aventures du dernier Abencerage*, ayant pour toile de fond l'Alhambra et les jardins du Généralife, avec des réminiscences de Carthage, que Chateaubriand venait de visiter. Blanca, entre Lautrec et Aben Hamet, est touchante ; le style n'a pas la puissance de celui des *Martyrs*.

Deux jolies romances et une vive peinture de l'esprit chevaleresque recommandent assez ce roman, qu'effleura le rayonnement du soleil d'Espagne et de la civilisation arabe.

Une lecture par l'auteur eut lieu chez Mme de Ségur, et ce fut un assaut de dames, à qui offrirait au lecteur la tasse de thé reconnaissante.

On ne lit guère *le Voyage en Amérique* et, à vrai dire, il n'ajoute pas beaucoup à la gloire littéraire de Chateaubriand, mais il donne d'utiles indications.

Il précise l'impression que laissent ses récits de voyage ; une lecture considérable, une imagination qui supplée souvent à l'indigence des péripéties, le désir de vivre aussi loin que possible des villes et des temps modernes, et si l'on peut dire, de « jouer au sauvage ».

Sa littérature a pour un bon tiers été entretenue par ce voyage en Amérique.

« Mes différents ouvrages offrent d'assez fréquents souvenirs de ma course en Amérique », dit-il dans l'avertissement de l'édition de 1827.

Il est vrai. Toute son œuvre en est pénétrée.

Dans *le Voyage* il y a beaucoup de lacunes : ce sont des morceaux qu'il a découpés pour leur faire une place dans *l'Essai historique*, dans *le Génie*, dans *l'Itinéraire*, dans *Atala*, dans *les Natchez*. La relation est souvent interrompue par les renvois à l'endroit des œuvres où le passage absent a été transporté.

La préface de l'édition de 1827 constate une lecture considérable : « C'est, nous dit-il, une histoire des voyages. » Oui, une histoire des voyages depuis Moïse jusqu'à son temps, où il constate que la navigation a fait bien des progrès.

> Depuis 333 ans 9 mois 24 jours (1), le monde ne ressemble plus au monde de Colomb... On s'invite à dîner d'une ville florissante en Amérique à une ville florissante en Europe, et l'on arrive à l'heure marquée. Au lieu de ces vaisseaux grossiers, malpropres, infects, humides, où l'on ne vivait que de viandes salées, où le scorbut vous dévorait — d'élégants navires offrent aux passagers des chambres lambrissées d'acajou, ornées de tapis, de glaces, de fleurs, de bibliothèques, d'instruments de musique, et toutes les délicatesses de la bonne chère.

Il regrette avec raison cette commodité.

> Est-il bon que les communications entre les hommes soient devenues aussi faciles ? Les nations ne conserveraient-elles pas mieux leur caractère en s'ignorant les unes les autres, en gardant une fidélité religieuse aux habitudes et aux traditions de leurs pères ?

(1) Nuit des 11-12 octobre 1492.

Il n'est pas douteux que les relations fréquentes ont nivelé les races et effacé la couleur locale. Il n'est plus une grande ville au monde où l'on puisse encore trouver le costume national. Les gens s'en défendent comme d'un ridicule et d'une marque de grossièreté retardataire.

Il s'embarque au printemps de 1791, après un dernier pèlerinage à Combourg. A cette époque le mouvement de l'émigration s'accroissait, mais « on ne se battait pas » et « aucun sentiment d'honneur » ne le forçait à se jeter « contre le penchant de ma raison » dans la folie de Coblentz. Il trouvait plus raisonnable et plus utile, « une émigration qui se dirigeait vers les rives de l'Ohio ». Elle lui paraissait aussi plus intéressante, puisqu'elle servait son projet d'aller là-bas découvrir le passage du Nord-Ouest. On trouve toujours de bonnes raisons pour expliquer le parti de sa préférence.

Il notait en même temps qu'en France ce sont des « isolés » qui entreprennent les grandes choses, le gouvernement ne s'en mêle pas. — C'est resté toujours vrai. — Trop d'appétits grapillent autour des budgets pour qu'il reste de quoi subvenir aux frais des tâches nobles et seulement héroïques.

Chateaubriand emportait une lettre d'introduction que lui avait donnée pour Washington le marquis de la Rouairie, ancien combattant de la guerre de l'Indépendance en Amérique.

Il avait pour compagnons de bord des séminaristes qui se rendaient à Baltimore : les entretiens qu'il eut avec eux passeront dans les propos du père Aubry.

De Saint-Malo, le navire cingla vers les Açores. Ce fut la première escale. Le récit s'en trouve dans *l'Essai historique*, il n'en est donc rien dit ici. Puis on relâcha à Terre-Neuve : pour en trouver la relation il faut ouvrir *le Génie du christianisme*. Il n'en est donc pas question ici. Le navire descend alors vers la Floride. Ce qui reste du journal pour cette partie n'aurait pu être aisément utilisé ailleurs : c'est le récit d'une pleine eau, au cours de laquelle Chateaubriand, comme il se plaît à le faire, se montre à nous exposé aux plus grands périls, requins, lames démontées qui le laissent suspendu au bout du grelin de sauvetage « comme un poisson au bout d'une ligne », et voilà une posture étrange pour un futur ministre des affaires étrangères.

Son émotion en posant le pied sur le sol américain est in-

tense et exprimée avec une réelle éloquence : la période est longue, elle est admirable, d'un art élevé, d'une sonorité oratoire, c'est une de ses belles pages.

Tout le récit qui suit n'est qu'une série de déceptions. Il rêvait d'une Amérique sauvage, silencieuse, préhistorique, toute proche de la nature : voici des villes, des dames en toilette, des calèches, Baltimore, Philadelphie, New-York qui obtient au plus quatre lignes. En allant vers le Niagara, il espère rencontrer la solitude des premiers âges : hélas ! les sauvages parlent anglais et même français, et dans un village d'Iroquois il rencontre un maître à danser de Paris, qui, son menton appuyé sur son petit violon, poudré, frisé, en un habit vert pomme, en manchettes de mousseline, faisait danser Madelon Friquet « à ces messieurs sauvages et à ces dames sauvagesses ». Pour se venger, il campe à la belle étoile, sous la tente, avec son guide, un Hollandais, qui « le crut fou ».

Le passage capital de cette partie du *Voyage* est sa rencontre avec Washington. Il en parlera toute sa vie, et il ne cessera de rappeler qu'il a gêné Napoléon Ier et approché Washington. On pourrait croire qu'il fut l'intime du grand général américain, et que la réception fut grandiose, tant il se complait souvent à y faire allusion.

Il frappa à la porte de la petite maison fort modeste. Une servante ouvrit. « Le général est-il chez lui? — *Yes, sir.* — J'ai une lettre pour lui. — *Walk in, sir!* » Il se trouva dans un petit parloir où le général entra aussitôt après. C'était un homme de grande taille, l'air calme et froid. Il lut la lettre, et écouta ce jeune homme tout à fait inconnu, lui expliquer qu'il arrivait de Saint-Malo pour découvrir le passage Nord-Ouest. Il dut être fort étonné, mais il ne se donna pas la peine de le contrarier. « Il me répondait par monosyllabes. » En considération du marquis de la Rouairie, il l'invita à dîner pour le lendemain. Ils étaient six convives, qui ne devaient pas être de fort haute marque, car Chateaubriand n'eût pas manqué de nous les nommer. On parla de la Révolution Française, et Washington montra une clé de la Bastille, « fausse probablement » opine notre jeune Malouin. A dix heures du soir, il prit congé. Et ce fut tout. « Telle fut ma rencontre avec un homme qui a affranchi tout un monde. » Quand on sait avec quel brio Chateaubriand sait enjoliver les récits où il joue un rôle, on comprend qu'il a dû être reçu par

politesse et sans grand égard, et qu'il faut peut-être retrancher encore au peu qu'il nous a dit. A-t-il seulement dîné? Il a l'habitude de conter beaucoup plus compendieusement ce qui le flatte. L'accueil n'a certainement pas été brillant, témoin ce petit mot par lequel il semble se consoler d'un mécompte : « Washington est descendu dans la tombe avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas. » En d'autres termes le grand général n'a pas soupçonné qui il avait l'honneur de recevoir. Chateaubriand fut réduit à demander son chemin vers le passage Nord-Ouest à un patron de maison de fourrures, qui se moqua un peu de son projet.

Après un court séjour dans la tribu des Onondagas,—le sachem parlait français! — et après avoir parlé anglais avec une indienne du désert qui avait une vache maigre, nous approchons du Niagara ; les maisons confortables à meubles d'acajou, tapis, piano, glaces, alternent avec les huttes d'Iroquois, et le soir les jeunes filles jouent du Pasiello et du Cimarosa.

Chateaubriand est désolé de tant de progrès, et il va en quête de petits coins perdus; il passe la nuit chez un sauvage ; le récit a été retiré pour passer dans *l'Essai* et dans *le Génie*. Quelques détails sur l'éducation des petits Iroquois par leurs mères nous paraissent bien livresques et bien invraisemblables. Imagine-t-on une mère iroquoise, chargée de verroteries et de plumes, recevant sa fille qui a fauté? Elle se contente de lui jeter quelques gouttes d'eau au visage en lui disant : « Tu me déshonores ». Les enfants répondent aux observations de leurs parents : « c'est juste! c'est raisonnable! » Ce sont des sauvages conventionnels, frères de ceux des contes de Saint-Lambert ou des comédies italiennes.

La défiance naît de la lecture de ses récits. Ce qu'il fit au Niagara, ou ce qu'il raconte avoir fait, est matériellement impossible. Il voulut, dit-il, se rendre au bas de la chute par un rocher ; à quarante pieds du fond, il perd pied et demeure suspendu, « sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps ». Il lâche, tombe au fond, sans grand mal ; ce n'est qu'au bout d'un instant qu'il s'aperçoit qu'il a le bras cassé au coude. Des sauvages qui l'ont vu le remontent à l'aide de cordes. « Deux lattes, un bandage et une écharpe suffirent à ma guérison. » Si l'on se représente les Niagara Falls, le déluge d'eau furieuse qui se précipite en deux nappes d'une

hauteur de cent mètres, le tourbillon violent de l'eau battue et blanche dans l'immense bassin inférieur, les embruns qui remontent comme la fumée de cent usines, le fracas de tonnerre, la démence de ce courant qui entraîne l'eau profonde, la fureur des rapides qui rendent le fleuve infranchissable à trois kilomètres plus loin, on comprend qu'il soit impossible de tomber au fond sans être un homme perdu, pas plus qu'il n'est vraisemblable d'être aperçu par des sauvages du bord quand on a roulé sous la voûte humide de la chute, à laquelle les embruns font un brouillard impénétrable.

Un soir de septembre, j'étais accoudé au milieu du pont suspendu que les Américains ont audacieusement lancé par-dessus les chutes du Niagara. A une grande profondeur, sous mes pieds, l'énorme masse d'eau s'élançait en mugissant et en formant une nappe bombée, scintillante, puissante ; dans le bas, le fleuve était secoué, remué jusqu'en ses profondeurs par des tourbillons, qui fouettaient, brassaient, pétrissaient l'écume blanche. Les nuages de poussière humide remontaient, refoulés avec violence bien au-dessus du niveau supérieur, illuminés et irisés par des rayons de lune. La nuit était calme et pure ; et je me sentais impérieusement ému par le spectacle de cette masse liquide, qui tombe ainsi depuis que le monde est monde, qui mugissait, déjà ignorée et déserte, aux temps du faux Smerdis et de Coriolan, qu'admiraient des êtres disparus dont nous ne savons rien, de très anciens sauvages que le tumulte et le vacarme de la chute berçaient dès leur naissance ; je contemplais cette cascade grandiose plus imposante que celle de la Yellowstone, dont le bruit a retenti durant des milliers d'années sans que l'écho en soit parvenu au-delà du petit territoire et des forêts habitées par les riverains... Tandis que j'étais dans mes réflexions, le passage d'un cab balança le pont qui s'accroche par quatre gros câbles aux deux rives ; en détournant mes yeux de la chute et des îles de verdure qu'elle frôle, je regardais l'abri du chemin de fer funiculaire qui glisse le long de la berge pour descendre commodément les touristes jusqu'au niveau inférieur, et le chantier où des ouvriers martelaient encore les plaques de tôle sur la coque éventrée d'un bateau en construction. Des phares Edison éclairaient tout le pays depuis les verrières des usines à vapeur jusqu'aux allées du Parc, sur la rive canadienne ; et dans la brise du soir m'arrivaient des

effluves bruyants d'une foule en liesse, de clameurs et de concerts d'instruments de cuivre, promenés par les rues larges de la ville, entre les tramways électriques et les splendides magasins à l'occasion d'une fête de *firemen* ! Alors sur ce pont désert, chef-d'œuvre de l'industrie métallurgique, entre l'éternelle cascade et la toute jeune ville, je songeais à l'époque récente où tout en était désert et sauvage, après avoir peut-être eu, plusieurs fois déjà, dans la suite des âges, ses heures de civilisation et de population. Je me reportais seulement à cent ans en arrière, et je me rappelais la page que Chateaubriand écrivit sur les berges du Niagara : celles-ci n'ont rien conservé, ni son souvenir, ni leur aspect. Les forêts ont disparu, les sauvages ont été décimés et déprimés, les bêtes fauves ont fui ; à la place où les écureuils s'élançaient dans les lianes enchevêtrées, ont surgi des hôtels confortables et animés, où les ascenseurs fonctionnent sans cesse, et où des jeunes gens élégamment mis font danser le soir, au salon, les blanches demoiselles dans, l'embrasement des lustres de cristal.

Chateaubriand ne reconnaîtrait plus cette Amérique qu'il a vivement admirée, sentie et inventée, et dont la vue a révélé, a fait éclater son génie.

Il a fallu installer une passerelle appuyée sur une roche du fond pour permettre de contourner en avant ce demi-cylindre d'eau furieuse et d'atteindre le sol en dessous de lui.

On ne peut pas plus se laisser tomber dans ce gouffre tumultueux qu'il n'est loisible à un « kinkajou » gros comme un chat, et qui se nourrit de miel, « de saisir dans l'abîme, suspendu par sa queue à une longue branche, les cadavres brisés des élans et des ours » (*Atala*).

Les lacs du Canada sont plus loin décrits avec une certaine grandeur. Mais le journal, coupé et déchiqueté pour fournir les autres livres, perd toute suite. Ce ne sont plus que des fiches et des fonds de tiroir. Où est-il quand il s'écrie :

— Liberté primitive, je te retrouve enfin ! Me voilà tel que le Tout-Puissant m'a créé, souverain de la nature, porté triomphant sur les eaux, tandis que les habitants des fleuves (les riverains ou les poissons ?) accompagnent ma course, que les peuples de l'air me chantent leurs hymnes, que les bêtes de la terre me saluent (?), que les forêts courbent leur cime sur mon passage.

Le reste consiste en jolies notations d'heures et d'effets de lumière. C'est un album de lumineuses aquarelles, mal localisées, vers l'Ohio. Vaguement cependant des détails peu croyables se rencontrent : des sauvages qui, l'oreille contre terre, entendent depuis deux jours Chateaubriand s'approcher, et qui savent d'avance qu'il est de chair blanche, parce que son pas est plus lourd que le pas des hommes rouges. C'est avoir bonne ouïe.

Des fragments sur les monts Apalaches, sur les monuments de l'Ohio, d'après les travaux antérieurs, des traductions de voyageurs dont plus tard Chateaubriand ne saura plus distinguer son bien et le leur, un petit « Buffon d'Amérique », pages consacrées aux serpents, oiseaux, castors, ours, et autres bêtes ; pages d'ethnographie sur les mariages, jeux, fêtes, médecine, langage, gouvernement, Natchez, Muscogulges, Hurons, Iroquois : folklore et chansons populaires : les mémoires sur *l'Avenir de l'Amérique Espagnole* : « Ce que j'aurais désiré faire dans l'intérêt de ces États naissants lorsque ma position politique me donnait quelque influence sur les destinées des peuples », — composé plus tard et à force de lectures (« beaucoup de volumes et de mémoires m'ont servi à composer une douzaine de pages » : — voilà ce que contient ce livre, ou plutôt ce dossier.

Il nous a laissé d'autres relations encore, de ses voyages en Italie, en Auvergne, en Suisse.

Le Voyage d'Italie date de juin 1803 à janvier 1804. C'est encore un dossier, composé de notes et de lettres à Joubert. Il est fort agréable à lire. A Chambéry, il regrette que Jean-Jacques ait déshonoré Mme de Warens pour prix de l'hospitalité. « Ah ! que la voix de l'amitié trahie ne s'élève jamais contre mon tombeau ! » La Savoie, les Alpes, le Cenis lui fournissent de charmants tableaux d'album.

« J'ai remarqué une cascade légère et silencieuse qui tombe avec une grâce infinie sous un rideau de saules. » Mais aussitôt il gâte l'impression par la manie à la mode de chercher le sujet de pendule : « Cette draperie humide agitée par le vent aurait pu représenter aux poètes la robe ondoyante de la naïade assise sur une roche élevée. »

Sur le Cenis, il acheta, pour le sauver, un aiglon que des

paysans torturaient après avoir tué l'aigle et sa femelle. « N'est-ce pas là le petit Louis XVII, son père et sa mère? »

Ses impressions de Lombardie ont de quoi surprendre. Il préfère la campagne de Milan à celle de Turin : et pourtant quel charme et quelle poésie grandiose dominent le magnifique panorama de Turin au milieu du cirque de montagnes, depuis les Alpes neigeuses jusqu'aux Apennins, les collines boisées, les rives ombreuses du Pò, le Valentino et l'aspect aimable de la ville aux toits plats, aux maisons colorées, aux rues régulières bordées d'arcades !

Chateaubriand est davantage touché par la fraîcheur des champs de maïs et des rizières, des vignes étalées en guirlandes entre les mûriers, les ormeaux, les saules. Quant à la cathédrale de Milan, à laquelle on travaille, elle a le tort d'être gothique, style qui « jure avec le soleil et les mœurs de l'Italie ». Les auberges le satisfont, et il ajoute :

> Nous sommes sous ce rapport, l'Espagne exceptée, au-dessous de tous les peuples de l'Europe.

Cela pourrait avoir été écrit hier.

A Rome, l'enthousiasme fait explosion, c'est une frénésie.

> Je suis accablé, persécuté par ce que j'ai vu. J'ai vu, je crois, ce que personne n'a vu, ce qu'aucun voyageur n'a peint ! les sots ! les âmes glacées ! les barbares !

Tout ce journal est intéressant parce qu'on y voit naître les impressions qui prendront corps et vie dans *les Martyrs*.

L'arrivée le soir à Tivoli a du charme. Sa chambre est au bout de l'auberge, en face de la cascade qu'il entend. La nuit est noire, il aperçoit quelques lueurs blanches de l'eau, une enceinte de forêts, de maisons, au loin des montagnes. « Je ne sais ce que le jour changera demain à ce paysage de nuit. » Il était exact, à part les arbres qui n'existent pas.

La villa Adrienne, le Vatican, le Capitole, Rome au clair de lune, sont autant de morceaux inspirés par des sensations d'une acuité intéressante et originale.

Les visites à Naples, à Pompéi, au Vésuve, où il se complait à nous faire trembler par sa hardiesse, sont de jolies pages. L'agrément qu'on éprouve à voyager avec Chateaubriand tient

à sa double nature de savant et d'artiste. Il a tout lu, il connaît tout, et les souvenirs surgissent en foule sous ses pas; il voit et il sent avec une émotion intime et communicative. Ses idées en art ont de l'intérêt. Quand il écrivit *le Génie*, il n'avait vu ni l'Italie, ni la Grèce, ni l'Egypte, et il se rend compte de ce manque. « Ce que j'y ai écrit des arts est étriqué. »

A Pompéi, il voudrait qu'au lieu d'enlever tous les objets pour les porter dans un musée, on laissât tout en place : on apprendrait ainsi, mieux que par les livres, l'histoire domestique du peuple romain. Ne serait-ce pas le plus merveilleux musée de la terre ? Les frais seraient couverts par l'affluence des étrangers. Des soldats feraient bonne garde. Il y a un souci pratique assez curieux chez ce poète. Il est parfois prosaïque. A Baïes, il pense à Néron, et il ajoute : « J'ai fait cuire des œufs dans le Phlégéton. » La fameuse et belle lettre à M. de Fontanes sur l'Italie clôture cette liasse : la description de la campagne romaine, la visite à la maison d'Horace, le Colisée au clair de lune, sont autant de pages de chrestomathie.

A la fin d'août 1805, il était au mont Blanc, de fort méchante humeur, car il fait son procès à la Suisse et rien ne lui semble plus insipide que Chamonix. Il fallait qu'il fût bien mal disposé.

Les glaciers ressemblent à de gros verres de bouteilles; les fleurettes sont *trop petites* pour la taille de la montagne, les chalets suisses sont des cabanes qui sentent le fumier et le fromage.

Le touriste ne voit rien, « parce qu'il regarde ses pieds » en montant les sentiers : au sommet, il a vu ses pieds; il n'avait pas besoin de monter si haut.

Les montagnards sont les plus malheureux des hommes, vivant dans des travaux et des fatigues qu'une terre ingrate refuse de payer, et ce sentiment pénible empêche le voyageur d'être heureux.

Les montagnes n'ont qu'une utilité ; elles servent, aux anachorètes, de retraite pour méditer dans le silence et la solitude, et adorer l'Eternel d'un lieu plus élevé.

Enfin une visite à Clermont-Ferrand (2-6 août 1805) lui fournit prétexte à refaire, après un hommage à Pascal, toute l'histoire de France.

*
* *

En partant pour l'Amérique il avait dit : « Je mourrai là-bas, ou je serai en revenant quelque chose de plus qu'en partant. » Il revint immortel, par les romans qu'il écrivit et dont le décor fut le Nouveau Monde, *les Natchez*, *Atala*, *René*.

Les Natchez sont un des livres les plus extraordinaires, les plus fougueux, les plus disparates, avec des parties de toute beauté.

Quand Chateaubriand revint d'Amérique, il rapportait un ballot de 2383 pages in-folio : c'étaient ses notes de voyage. Il laissa le tout dans une caisse à Londres, ne prenant avec lui que *Atala*, *René*, et une liasse de descriptions qui servirent dans *le Génie*.

Quatorze ans plus tard, il retrouva sa caisse. Les dossiers qui s'y trouvaient étaient fort composites : histoire naturelle, descriptions, drames, tout s'y trouvait. Il en brûla beaucoup, versa les scories dans le recueil intitulé *Voyage en Amérique*, et ce nettoyage opéré, il resta le manuscrit des *Natchez*, qui sortirent tout éclatants de ce chaos. Il le relut, le retoucha de façon à ne pas éteindre les couleurs en repassant le pinceau sur le tableau, et à laisser un air de jeunesse (il l'écrivit à 23 ans), « l'écume au frein du jeune coursier ». Le ton manque d'unité. Le premier volume a les caractères de l'épopée par le style et le *merveilleux* ; le second volume est un récit, une « narration ordinaire. » Le merveilleux n'a jamais fort réussi à Chateaubriand, hanté par le souvenir de Dante et de Milton. Plus encore que dans *les Martyrs*, il est inopportun dans *les Natchez*, dont le récit fort touffu gagnerait à être élagué, émondé de toute cette frondaison parasite et mixte : merveilleux chrétien, merveilleux *indien*, muses, anges, démons, génies des combats, la renommée, le temps, la nuit, la mort, l'amitié, invocations, sacrifices, prodiges, comparaisons homériques.

L'attrait véritable des *Natchez* réside dans le charme d'un style merveilleux de propriété, de cadence, d'harmonie ; dans le caractère grandiose des descriptions du Nouveau Monde ; dans la peinture colorée des mœurs, costumes, coutumes des sauvages ; enfin dans l'affabulation ingénieuse qui amène le héros Chactas en France, et permet à Chateaubriand d'opposer à la vie primitive de ses Indiens le faste de Versailles et l'éclat

factice de la société parisienne. C'est là une idée qui, sans être neuve, après *les Siamois* de Dufresny et *les Lettres Persanes* de Montesquieu, rend un son assez neuf dans l'œuvre plutôt sévère et grave de Chateaubriand, — un son joyeux et malin. Il importe peu que l'histoire reçoive quelques entorses, qu'on ait groupé des hommes qui n'ont pas vécu tout à fait ensemble, que Chactas assiste à la plaidoirie d'un jugement criminel, quand la procédure criminelle était secrète depuis François I[er], que les idées de Platon se trouvent confondues avec les idées chrétiennes. Tout le voyage de Chactas à Paris, pour lequel Chateaubriand se rappelait ses propres impressions de petit Malouin, quand il voit pour la première fois la cour et la grande ville, tout ce voyage est exquis d'ironie, de finesse, d'esprit : Chactas devant le roi, en délicatesse avec l'étiquette, Chactas à l'Académie Française, Chactas au souper de Ninon de Lenclos. Les plus ingénieuses périphrases permettent à un Indien de parler des choses les plus neuves pour lui : Paris est le grand village ; les boutiques sont les huttes de commerce ; Versailles est la hutte du Chef des Chefs ; les arts de Michabou sont le ministère de la marine ; une lettre est un collier ; le vin s'appelle le jus du feu, et le tabac : les poudres chères au conseil des sachems ; l'Académie est une cabane où s'assemblent les hommes vénérables ; les charcuteries sont les huttes de commerce où l'on expose la chair des victimes ; l'église est la cabane des prières ; on y écoute un génie dont le souffle anime des trompettes d'airain : entendez qu'on y joue de l'orgue ; puis Bossuet prêche « comme la voix même du Grand Esprit » ; la galerie des fêtes est le séjour des Manitous ; Chactas y voit Mmes de Montespan, de Maintenon, de la Vallière, de Sévigné, dont on lui fait comprendre le talent d'épistolière : « Les grâces même ont arrangé les colliers que cette matrone envoie à sa fille. » Ninon de Lenclos est une célèbre Ikouessen ; hélas ! ils en avaient chez les Natchez, et cela avait un nom ! En revanche, le maire des Natchez s'appelle l'édile, parce qu'il eût fallu historiquement lui donner son vrai nom, malséant dans un poème : le chef de la farine.

Il y a sinon de la puérilité, du moins de la jeunesse dans ce divertissement, ce jeu de transposition qui n'est pas toujours clair ni heureux. Omonthio, le guide de Chactas, lui explique au théâtre :

— Voilà plus loin deux palmiers illustres par leur race, mais ils n'ont pas la grâce des trois fleuves, et ne sont ornés que de colliers politiques.

Que voulez-vous qu'il comprenne, et que comprenez-vous, vous-même? Bien des choses peut-être, mais assurément pas ce qu'il faut, à savoir: Mlle de Montpensier et Madame, seconde femme du frère de Louis XIV, n'ont pas la grâce de Mmes Deshoulières, Lafayette et Lambert, et n'écrivent que des mémoires historiques et politiques.

Ce sont charades enfantines, telles que les périphrases de Delille ne les approchèrent jamais.

Dans le second volume, le récit a plus d'allure, et l'intérêt dramatique gagne tout ce que la satire a laissé. La lutte des Natchez contre les blancs, les types de Outougamiz et du méchant Onduré, les figures touchantes de Céluta et de la délicieuse Mila, la physionomie pensive de René (la lettre de René à Celuta est une page de toute beauté); les dénombrements, les combats, les paysages sont d'un charme puissant que ternit seulement la comparaison de cette Iliade sauvage avec les pages plus mûres et plus belles du *Génie* et de *René*.

Atala et *René* sont partis d'une même inspiration. Ce sont des épisodes du *Génie du christianisme*, en guise d'amorces. Tel lecteur n'eût jamais ouvert le livre, s'il n'y eût cherché *René* et *Atala*. L'auteur était obligé à une seule condition, qui était de faire rentrer le roman dans le cadre du livre, en lui donnant une tendance visible à faire aimer la religion et à en démontrer l'utilité.

Atala est précédée d'un prologue, description heureuse et charmante de la Louisiane et du cours de Meschacébé (Missisipi) : Le Nil des déserts charrie les pins et les chênes et les îles flottantes de pistia et de nénuphar dont les roses jaunes s'élèvent comme de petits pavillons. Des serpents verts, des hérons bleus, des flamants roses, de jeunes crocodiles s'embarquent passagers sur ces vaisseaux de fleurs aux voiles d'or.

Les deux rives sont d'aspects différents : d'un côté, des savanes où paissent des buffles et des bisons ; de l'autre, des rochers, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums; vignes vierges, begonias, colo-

quintes s'enroulent et s'enlacent à l'érable, au tulipier et forment mille grottes, mille portiques.

Tout ce tableau initial est d'une fraîcheur de touche charmante ; c'est un peu pomponné, propret, fleuri et idéalisé, mais la page donne une impression de beauté lumineuse, de colorations aimables, de fouillis odorants ; et nous lui passons volontiers les « ours enivrés de raisin » que des critiques ont pris sévèrement pour une gaieté de son imagination, quand au contraire Carver, Bartram, Imley, Charlevoix sont garants du fait, assure l'auteur.

Après la découverte du Meschacébé par le P. Marquette et La Salle, les premiers Français firent alliance avec la puissante tribu des Natchez. L'un d'eux, le sachem Chactas (Voix harmonieuse), fut impliqué dans une affaire, emmené prisonnier, mis aux galères à Marseille, libéré, présenté à Louis XIV ; il visita Versailles, connut Racine, Bossuet, Fénelon; c'est un type commode, ni sauvage, ni civilisé.

Il retourna dans son pays, devint aveugle. Une jeune fille le guidait, comme Malvina conduisait Ossian sur les rochers de Morven : cette jeune fille ne reparaît pas dans le récit et ne joue aucun rôle.

En 1725, un Français, nommé René, pensif et solitaire, vint dans ce pays et demanda à être reçu guerrier chez les Natchez. Chactas l'adopta comme son fils, et lui donna une épouse, Céluta, dont le rôle est très effacé.

Pendant une chasse au castor, René demanda à son père adoptif Chactas le récit de sa vie.

Chactas commença en ces mots :

— C'est une singulière destinée, mon cher fils, que celle qui nous réunit.

Chactas, fils du guerrier Outalissi, fut blessé dans un combat contre les Muscogulges, dans lequel Areskoui et les Manitous, dieux de la guerre, ne furent pas favorables aux Natchez et à leurs alliés les Espagnols. Le jeune blessé fut entraîné par les fuyards jusqu'à Saint-Augustin, où un Espagnol, Lopez, le recueillit. Mais Chactas s'ennuya, regretta ses savanes, reprit son arc, ses flèches, son pennage, et quitta Lopez pour reprendre la libre vie.

Il partit à travers les forêts, où il ne tarda pas à être pris par un parti de Muscogulges et de Siminoles. Il dut dire qui il était.

— Je m'appelle Chactas, fils d'Outalissi, fils de Miscou, qui ont enlevé plus de cent chevelures aux héros Muscogulges.
— Chactas, réjouis-toi, tu seras brûlé au grand village.
— Voilà qui va bien.

De ce moment à l'heure du bûcher, des retards et des incidents reculent le supplice, et nous permettent d'assister à des scènes sauvages, rondes et chansons indiennes, le flambeau des fiançailles, la vertu prolifique des tombes d'enfants, le conseil des vieillards délibérant sur la nature du supplice, et chaque orateur jetant au milieu du cercle un collier de perles en foi de ses paroles; le bâtiment du parlement est pittoresque :

Non loin d'Apalachucla s'élevait, sur un tertre isolé, le pavillon du conseil. Trois cercles de colonnes formaient l'élégante architecture de cette rotonde. Les colonnes étaient de cyprès poli et sculpté; elles augmentaient en hauteur et en épaisseur, et diminuaient en nombre, à mesure qu'elles se rapprochaient du centre marqué par un pilier unique. Du sommet de ce pilier partaient des bandes d'écorce, qui, passant sur le sommet des autres colonnes, couvraient le pavillon en forme d'éventail.

Puis c'est la fête des morts, qui retarde le supplice. Enfin celui-ci se prépare dans le Bois du Sang, et, en manière de prélude, un Muscogulge vise Chactas et lui perce le bras d'une flèche.

Sa mort était marquée pour le lendemain ; mais il avait intéressé le cœur d'une jeune fille, une sauvage chrétienne, Atala, fille de Simaghan, qui, plus d'une fois, était venue défaire ses liens pendant la nuit. Les Indiens avaient découvert leur complicité et avaient redoublé de vigilance. Cependant la nuit qui précéda l'exécution, Atala délia le prisonnier et s'enfuit avec lui.

La fuite des deux amoureux est une des plus touchantes histoires. Ils s'aiment, mais Atala oppose aux désirs de son ami une résistance que la seule pudeur ni la religion ne peuvent expliquer. Une nuit d'orage, sous la clarté bleue des éclairs qui ouvrent le ciel, Chactas, assis sous un arbre courbé, à l'abri de l'ondée, tenait Atala sur ses genoux; elle allait succomber, quand un chien joyeux accourut en gambadant, précédant un

religieux, le Père Aubry, qui les recueillit dans sa grotte d'ermite. Il avait fondé près de là une colonie d'Indiens convertis.

Le lendemain, Atala était mourante. Le religieux, vieillard doux et ferme, l'assista à ses derniers moments, lui administra l'extrême-onction, et Atala avoua qu'ayant senti la veille qu'elle allait succomber, elle avait pris du poison : car sa mère avait fait vœu de virginité pour sa fille née à peine viable, et quand Atala avait atteint sa seizième année, elle lui avait dit :

Jure que tu ne me trahiras pas à la face du Ciel. Je suis engagée pour toi ; si tu ne tiens pas ma promesse, tu plongeras l'âme de ta mère dans les tourments éternels.

La peur de céder et de vouer sa mère aux enfers lui avait fait commettre cet autre crime d'attenter à ses jours.

Atala, âme simple, n'avait aucune idée des accommodements avec le ciel. Le Père Aubry, malgré sa grande barbe, est le meilleur des pères. Le vœu maternel ? l'évêque de Québec pouvait le lever, puisqu'il engageait un tiers sans son aveu. Quant au suicide actuel, Dieu excusera ce crime causé par le plus saint scrupule.

Atala mourut. Elle fut enterrée par Chactas et le Père Aubry, sous une roche déserte. La lithographie a popularisé la scène.

Chactas voulait demeurer là. Mais le Père Aubry le renvoya à la vie d'action.

Chactas, René, le Père Aubry furent tous massacrés par les Cheroquois.

La fille de René et de Celuta portait avec les cendres de la tribu les restes de Chactas, d'Atala et du Père Aubry, quand Chateaubriand la rencontra, et cette rencontre est une scène d'une poésie troublante comme une vision biblique dans un décor mystérieux.

Atala parut en 1801. L'épisode de *René* fut détaché du *Génie* en 1807. C'est le chef-d'œuvre de Chateaubriand. En voici la fable.

René négligeait sa femme Celuta et ne voyait personne, sauf son père adoptif Chactas, et un missionnaire, le Père Souel, dont la présence est seulement utile pour faire le sermon final qui dégagera la morale religieuse de l'aventure.

Chactas, ayant conté sa vie dans *Atala*, demanda à son fils adoptif René la même confidence en retour.

Ce fut sous un sassafras, aux bords du Meschacébé, que René parla de la sorte à ses vieux amis.

— Je ne puis en commençant mon récit me défendre d'un mouvement de honte.

C'est l'histoire à la fois simple et scabreuse d'un jeune homme oisif et ennuyé, dont sa sœur devient amoureuse ; elle a honte de ce penchant et trouve au couvent le baume de sa blessure malsaine.

René est bien innocent des caprices morbides de sa sœur Amélie. On ne comprend pas très bien pourquoi, dans une des nombreuses préfaces à *Atala* et *René*, Chateaubriand condamne René comme ayant fait tout le mal :

Amélie meurt heureuse et guérie, et René finit misérablement. Ainsi le vrai coupable est puni, et sa trop faible victime sent renaître une joie ineffable, etc.

Quoi ? René est justement puni pour sa vicieuse sœur ? J'entends bien que Chateaubriand lui reproche d'avoir été mélancolique, solitaire, ennuyé, mais voit-on qu'un tel caractère doive logiquement inspirer de « l'amour » à une sœur ?

René a traîné sa lassitude et ses dégoûts dans le monde entier, dans les villes, les faubourgs, les pays lointains. L'amitié de sa sœur était le seul lien qui le rattachât au reste des hommes, car il n'en connaissait et n'en fréquentait aucun. Mais cette sœur était elle-même bien bizarre, et se dérobait, sans cesse disparaissait. René se trouvant seul voulut se tuer, Amélie accourut et lui fit jurer de vivre. Quant à elle, elle alla au couvent, où elle fut le modèle du repentir et des vertus. René n'apprit que par un mot furtif, au cours de la prise de voile, quelle fâcheuse passion il avait inspirée.

Cette prise de voile est le point culminant du récit : c'est un pur chef-d'œuvre, malgré la préciosité de quelques expressions, comme la tonsure de la belle chevelure d'Amélie appelée trop joliment « les *ennuis* de son front ».

Alors seulement cette femme cloîtrée, morte vivante, lui inspire peut-être un intérêt qui n'était plus purement fraternel : mais

tout danger était conjuré, le mur du cloître étant comme la pierre d'un tombeau.

Toutefois si quelque secret mouvement de sentiment impur remua le cœur de René, la faute en fut toute à Amélie qui avait commencé, et dont l'aveu fit naître chez son frère une émotion étrange.

Le Père Souel le morigène :

— Je crains qu'un aveu sorti du sein de la tombe n'ait troublé votre âme à son tour, par *une épouvantable justice.*

C'est cette justice qui ne se montre pas évidente, malgré une autre leçon que Chateaubriand inflige à son héros, à la fin des *Natchez* :

— On ne fait point sortir les autres de l'ordre sans avoir en soi quelque principe de désordre, et celui qui, même involontairement, est la cause de quelque malheur ou de quelque crime, n'est jamais innocent aux yeux de Dieu.

Voilà une étrange déduction. C'est oublier qu'il y a eu des exemples d'un mysticisme sensuel qui a profané la sainteté même de Jésus.

Amélie mourut comme une sainte. René s'exila au Nouveau Monde, où il fit ce récit dont le Père Souel le morigéna fort pour s'être soustrait aux charges de la société.

Jeune présomptueux qui avez cru que l'homme se peut suffire à lui-même ! La solitude est mauvaise à celui qui n'y vit pas avec Dieu ; elle redouble les puissances de l'âme en même temps qu'elle leur ôte tout sujet pour s'exercer.

Mais encore un coup il eût fallu mieux expliquer comment elle inspire aux sœurs un véritable amour pour leur frère.

Chateaubriand voulait rattacher *René* au *Génie*.

Il fallait un sujet épouvantable. Il hésita. Phèdre incestueuse, Thyeste, Amnon et Thamar, Canacé et Macarée, Caune et Bybis, Myrrha, Lot et ses filles se présentèrent tour à tour à ses réflexions. L'aventure d'Amélie lui parut la plus propre à démontrer la nécessité des cloîtres, à la différence de Lamartine qui ne comprenait pas ces solitudes peuplées d'hommes et de femmes, fuyant un monde pour en retrouver un autre. « C'est rétrécir le monde, ce n'est pas l'éviter. »

Chateaubriand en voulut démontrer l'utilité pour certains malheurs de la vie, et aussi la puissance d'une religion qui peut seule fermer des plaies que tous les baumes de la terre ne sauraient guérir.

Il condamnait aussi l'amour outré de la solitude. Les couvents offraient autrefois des retraites à ces âmes contemplatives dont J.-J. Rousseau et Werther avaient multiplié le nombre.

Elles trouvaient auprès de Dieu de quoi remplir le vide qu'elles sentent en elles-mêmes et l'occasion d'exercer de rares vertus. Mais depuis la destruction des monastères on a vu se multiplier dans la société des espèces de solitaires passionnés et philosophes, qui, méprisant ce siècle et pourtant vivant avec lui, se nourrissent à l'écart des plus vaines chimères et d'une misanthropie orgueilleuse qui mène à la folie ou à la mort.

Il ne faut pas analyser ni abréger les courts et admirables récits d'*Atala* et de *René*. Il faut les relire pour se laisser aller à la volupté profonde que donnent ces scènes, ces descriptions, ces curieux états d'âme, ces morceaux éternellement magnifiques et troublants : la prise de voile d'Amélie, l'analyse de l'ennui de René, la mort de son père, argument invincible de l'immortalité de l'âme :

C'est la première fois que l'immortalité de l'âme s'est présentée clairement à mes yeux. — Je ne pus croire que ce corps inanimé était en moi l'auteur de la pensée ; je sentis qu'elle me devait venir d'une autre source ; et, dans une sainte douleur qui approchait de la joie, j'espérai me rejoindre un jour à l'esprit de mon père.

Un autre phénomène me confirma dans cette haute idée. Les traits paternels avaient pris au cercueil quelque chose de sublime. — Pourquoi cet étonnant mystère ne serait-il pas l'indice de notre immortalité ? Pourquoi la mort, qui sait tout, n'aurait-elle pas gravé sur le front de sa victime les secrets d'un autre univers ? Pourquoi n'y aurait-il pas dans la tombe quelque grande vision de l'éternité ?

Les visions d'Amérique complètent ce splendide et inimitable album de vues et d'impressions que Chateaubriand rapporta de son voyage. Mais plus encore que ce coloris ardent, le feu intérieur de la passion brûle ces pages frémissantes qui ont troublé plus d'une adolescence, à commencer par celle d'Edgard Quinet qui a noté :

La première fois qu'un livre de Chateaubriand tomba sous mes yeux,

ce fut, je me le rappelle, sur un banc de pierre, dans une des cours du collège de Lyon ; on était au milieu du printemps. Un vent léger agitait les acacias de la cour et semait une à une les fleurs sur le volume embaumé. Ces pages, c'étaient *Atala* et *René*, firent sur moi l'effet d'une vision. Je sentais une sorte de terreur à l'approche de ce monde idéal qui s'ouvrait devant moi. Quand je fermai le livre, il me sembla que je venais d'apprendre le secret du grand amour et de goûter le fruit de l'arbre du bien et du mal dans l'Eden de l'imagination.

C'est définir par expérience l'étendue et la portée de l'œuvre.

*
* *

Un livre de toute beauté complète l'œuvre de Chateaubriand romancier. Mais comme les *Martyrs* procèdent du *Génie*, il faut d'abord ouvrir cet étincelant traité.

Le 18 avril 1802, le culte catholique fut rétabli en France, et le Concordat promulgué. Le même jour, le *Moniteur*, inspiré par l'Empereur, rendait compte par la plume de Fontanes du *Génie du christianisme*, propre à favoriser le réveil de l'idée religieuse.

Cet ouvrage était d'actualité et arrivait à son heure. Le succès le montra. Cependant l'auteur n'avait pas pensé à cet effet. La mort de sa mère l'avait tourné vers la religion ; il exprima son état d'âme : c'était celui d'un nombre considérable de Français. Comme il arrive souvent, l'actualité était inconsciente ; elle n'était que plus efficace.

Il composa un ouvrage considérable, divisé en quatre parties et vingt-deux livres. Ses grandes divisions sont : *Dogmes et doctrine* ; *Poétique du christianisme* ; *Beaux-Arts et littérature* ; *Culte*.

Dira-t-on, comme on l'a fait, que Chateaubriand, n'étant pas prêtre, n'avait pas qualité pour défendre le christianisme ? L'objection est dérisoire. Elle est plus sérieuse quand on lui reproche de n'envisager la religion que sous le rapport de ses simples beautés humaines. « C'est en ravaler la dignité. »

Il peut se défendre. D'abord, il n'attaque pas, il défend. Il ne vante pas une religion chérie et admirée, mais une religion haïe, méprisée, ridiculisée, accusée d'être barbare, ennemie des arts et du génie. Il fallait prouver le contraire. Si l'on ne s'attache pas à sa beauté humaine et s'il est inconvenant d'en parler, c'est là que se porteront tous les coups. Aux plaisanteries de

Voltaire, pouvait-on répondre par des syllogismes? Il fallait prouver à un honnête homme qu'il peut être chrétien sans être un sot, et rassurer son amour-propre. Il fallait vulgariser cette idée, se faire lire par tous, par l'homme le plus incrédule et par le jeune homme le plus léger; il fallait agir sur l'opinion du monde, et de même qu'on avait fait de l'impiété une espèce de bon ton, on devait rendre à la religion sa noblesse contestée, et montrer que les tableaux religieux ne sont pas par définition ridicules. Il fallait combattre le roman impie par le roman pieux : *Atala* et *René* furent d'abord des appâts mis là pour le lecteur frivole. L'auteur les enleva ensuite : il fit preuve de tact.

Était-il donc le premier qui fit de la religion une apologie poétique? Sannazar, Vida, Buchanan, Le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Bossuet (*de Suavitate psalmorum*, qu'ont-ils fait d'autre?

La légitimité du sujet est certaine. Sa mise en œuvre comporte une critique. Le plan manque d'unité. L'auteur a beau nous assurer qu'il l'a travaillé durant des années, qu'il a brûlé plusieurs plans antérieurs, que *Télémaque* et *l'Esprit des Lois* ont un plan confus : ces arguments ne rassemblent pas les deux tronçons : *doctrine* et *poétique* du christianisme.

Il faut prendre le livre comme il est. Ce n'est pas l'œuvre d'un théologien. C'est le travail d'un peintre et d'un poète. Nous ne nous en plaindrons pas.

Nous pensons ce que Joubert écrivait à Mme de Beaumont :

— C'est plus de son génie que de son savoir qu'on est curieux; c'est de la beauté, non de la vérité qu'on cherchera dans son ouvrage...; qu'il compte sur Chateaubriand pour faire aimer le christianisme, et non pas sur le christianisme pour faire aimer Chateaubriand. Qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante!

On peut faire bon marché de la partie doctrinale. Ce qui nous plaît, c'est le côté pittoresque de l'ouvrage, paysages, ruines, descriptions éclatantes des cérémonies du culte, présentées avec une magnificence tout orientale.

Mystères et sacrements, vertus, vérités des Écritures, sont des pages dogmatiques qui font un avant-propos en pénombre à l'éblouissement du tableau suivant, Dieu prouvé par les beautés de la nature et les spectacles de l'univers. Il conclut par le sentiment que nous portons de notre âme immortelle.

Les parties II et III apportent à la théologie le concours et le secours de leurs charmantes digressions sur les épopées chrétiennes, le Dante, le Tasse ; sur la poésie de la famille, les types littéraires des affections et des passions, les époux (Ulysse et Pénélope, Adam et Ève), les pères (Priam et Lusignan) : les mères, les fils, les filles, les guerriers, les amants. C'est un cours de littérature fait du point de vue chrétien, avec ce même procédé des parallèles qui lui avait servi déjà dans l'*Essai*.

Un chapitre capital de cette revue littéraire est la théorie du Merveilleux chrétien qui doit relever et élargir la poésie, rétrécie et avilie par la mythologie des petites divinités de bois et d'eaux. La conclusion place la Bible au-dessus d'Homère.

Il faut aller chercher plus bas (III, II) la suite de cette histoire littéraire, philosophes, moralistes, et (ce qui est tout à fait neuf) la littérature scientifique, les historiens, les orateurs : c'est un cours complet, La Harpe ou Sainte-Beuve avec de la religion et de la poésie.

Après la poésie, les beaux-arts, et d'abord la musique religieuse chrétienne, qui méritait un développement moins chiche. Les chapitres qui comparent l'art antique à l'art gothique ne sont pas seulement de belles pages de critique artistique ; elles durent prendre, à l'époque, un air de paradoxe. Il était très neuf d'admirer, de regarder même les cathédrales, dont le génie esthétique et la pensée profonde nous émeuvent aujourd'hui si fortement, que nous ne concevons pas ce spectacle dénué d'une impression saisissante. Chateaubriand est un des premiers à qui leur beauté s'est révélée, car avant lui il serait malaisé de recueillir un hommage ou une attention à leur adresse.

Pour les beautés de la nature, déjà J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre s'en étaient avisés : mais l'art gothique était demeuré ignoré et négligé, avant que Chateaubriand n'éveillât la poésie endormie sous les nefs et à l'ombre des tours et des portails. Au cours de littérature succède ainsi un des premiers cours d'art qui aient été conçus et exposés, peinture, sculpture, architecture.

Les éléments pittoresques fournis à l'artiste et au poète par le christianisme sont exposés avec une beauté qui met le modèle le plus accompli auprès de la théorie : les ruines, les sites dans lesquels s'élèvent les monastères, les tombeaux antiques, les cimetières de campagne, les cloches, les fêtes chrétiennes aux

champs; c'est un album de belles aquarelles aux tons chauds, lumineux et précis, dont les feuillets sont un peu trop éparpillés à travers les subdivisions artificielles du plan. Il faut aller chercher les motifs épars, dont le choix est toujours heureux et l'exécution admirable : les Rogations, les missionnaires en Orient, la vie et les mœurs des chevaliers monastiques, les couvents, les hospices dans la montagne. Il est surprenant qu'un artiste de talent ne nous ait pas encore donné une belle édition illustrée du *Génie*, comme beaucoup de poètes en ont versifié des passages. Les tableaux sont tout faits : il suffirait de repasser sur les traits avec un crayon ou un pinceau.

Chateaubriand *dessinait*, autant qu'il *écrivait* à la plume. Ce n'est presque pas une métaphore : car il avait un talent d'artiste, et couvrait ses albums de croquis, qu'il serait intéressant de retrouver. Il y a de lui une longue lettre, datée de Londres, 1795, qui accompagne l'envoi d'un de ses dessins. Il y donne de fort justes conseils sur l'*art du paysage*, et ce sont pages à recueillir :

Le peintre qui représente la nature humaine doit s'occuper de l'étude des passions : si l'on ne connaît le cœur de l'homme, on connaitra mal son visage. Le paysage a sa partie morale et intellectuelle comme le portrait; il faut qu'il parle aussi et qu'à travers l'exécution matérielle, on éprouve ou les rêveries ou les sentiments que font naître les différents sites.

Il indique la beauté du site, de l'arbre, de la feuille, si différente selon l'essence, et toujours si merveilleuse. Ruskin a certainement lu Chateaubriand, qu'il semble parfois reproduire, — et par là notre auteur, à tant de magistrales innovations, ajoute la gloire d'être précurseur de la religion de la Beauté.

Il fut le plus habile, le plus suggestif, le plus perspicace descriptif, — ou, pour préciser, paysagiste.

Il avait de qui tenir, il était d'un temps où la description avait ses maîtres, sans remonter plus loin que Jean-Jacques, dont Chateaubriand subit l'ascendant direct. Car ce qu'il trouva et ce qui le séduisit dans le Nouveau Monde au premier abord, et même avant de s'embarquer, n'était-ce pas précisément l'application des théories de Rousseau, la vie sauvage, la réalisation concrète des rêves du promeneur solitaire, l'expérience de

cette existence toute proche encore de la nature, et qui donnait à Voltaire l'envie de marcher à quatre pattes.

La lecture de Bernardin de Saint-Pierre l'avait préparé à sentir et à goûter le charme des régions exotiques, à en saisir le pittoresque, pour le rendre et l'imiter. Quant à la forme qu'il convenait de donner à l'ample matière qu'allaient lui fournir les forêts du nouveau monde, il pouvait se mettre, par l'abondance et l'ingéniosité, à l'école de Delille — et prétendre qu'il n'y fut jamais, ce serait oublier que Chateaubriand, lui aussi, nous présente dans *les Natchez*, « le tube enflammé surmonté du glaive de Bayonne ».

Ce n'est pas l'ingéniosité qui lui fit défaut ; il en eut souvent trop. Par une singularité qui n'était pas pour déplaire à son envie de paraître, il ne détestait pas des expressions neuves, imprévues ou hardies, même dans ses pages les plus soignées — comme dans sa nuit à l'abbaye de Westminster.

Dominé par le sentiment de la *vastité* sombre des églises chrétiennes, j'errais à pas lents et je *m'anuitai*.

C'est dans *la Vie de Rancé* qu'on recueillerait le plus grand nombre de ces audaces de plume, qui forcent parfois le bon goût ; elles étonnent de la part de celui qui dépeignit à ravir « les rayons gris perle de la lune descendant sur la cime indéterminée des bois » et les « solitudes démesurées » du désert et le « ciel noyé » de la Scandinavie.

Ces écarts sont les erreurs explicables d'une faculté qui domina toujours en lui, et qui tendait à revêtir toute idée d'une forme matérielle et concrète. Hugo est peut-être le seul qui ait usé plus de comparaisons. La science moderne répartit les esprits en différentes classes : selon qu'ils sont davantage attirés et intéressés par les sons ou par les images, ils sont les *auditifs* ou les *intuitifs*. Chateaubriand n'est pas un auditif. Il a étudié *le Génie du christianisme*, et Ginguené a pu lui reprocher avec raison d'avoir presque oublié la musique religieuse. Il n'a connu ni le *Miserere* de Palestrina, ni les *Psaumes* de Marcello, ni le *Stabat* de Pergolèse, ni même le *Requiem* de Mozart.

Mais en revanche, quel puissant don de la vue! Quelle acuité dans ses regards braqués sur l'univers ! Quelle netteté dans les visions intérieures que forme son imagination et que sa plume décrit comme d'après nature !

Son œil est pénétrant autant que son imagination. Il y a la même vérité dans ce qu'il imite et dans ce qu'il invente. L'idée se présente à lui sous forme d'image, de dessin, quelquefois un peu forcé ou chargé : mais partout il est éminemment descriptif, au point que Bernardin de Saint-Pierre en était piqué et disait d'un air pincé : « Je n'ai qu'un petit pinceau, M. de Chateaubriand a une brosse. »

L'imagination nuit souvent au cœur. En dépit des apparences et de la réputation acquise, Chateaubriand sent plus faiblement qu'il ne voit. Sa foi? elle inquiétait les orthodoxes qui ne comptèrent jamais sur *le Génie du christianisme*. Il a surtout aimé dans la religion les motifs pittoresques, et la place que l'art y trouve.

De toutes les religions qui ont jamais existé, la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres ; le monde moderne lui doit tout, depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites, depuis les hospices pour les malheureux jusqu'aux temples bâtis par Michel-Ange et décorés par Raphaël ; il n'y a rien de plus divin que sa morale, rien de plus aimable, de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; elle favorise le génie, épure le goût, développe les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain et des moules parfaits à l'artiste.

Il a un tel besoin de voir tout par le côté extérieur et sensible, qu'il matérialise l'invisible et introduit dans le sentiment religieux le germe très dissident du merveilleux. Sa piété ne résiste pas à l'attrait des descriptions rêvées, et tourne vite au dilettantisme.

Son royaume c'est le monde sensible, il y est plus maître et plus avisé que dans le monde moral. Ses portraits sont ordinaires ; sa psychologie emprunte encore le secours des choses extérieures dont l'intrusion l'émousse. Il faut aux amours de ses héros les vents impétueux et le fracas du tonnerre « qui siffle en s'éteignant dans les eaux ». Et tout ce bruit ne nous émeut pas tant que ce mot dit à demi-voix par Paul à Virginie : « Vous partez dans trois jours, mdaemoiselle ! »

Il a la hantise de l'image, l'obsession du pittoresque; l'idée, chez lui, a bien son sens étymologique, un tableau; il introduit le paysage jusque dans la critique littéraire, lorsqu'il parle du commentaire de Voltaire ajouté aux *Pensées* de Pascal :

On croit voir les ruines de Palmyre, restes superbes du génie et du temps, au pied duquel l'Arabe du désert a bâti sa misérable hutte.

Quant à la thèse, elle est éloquente sans avoir la force et la pénétration. Massillon avait cette douceur et cette harmonie; mais il était prêtre, et sa foi était profonde. Encore lui reprochait-on de songer d'abord à mettre des coussins sous les genoux des pénitentes. Le plaidoyer religieux de Chateaubriand se résout en dissertations de lettres et d'art, et en une querelle sur le merveilleux. Il s'en dégage un rajeunissement des âmes et des imaginations. Il prend à partie Voltaire et le dix-huitième siècle, pour en réfuter les doctrines rationalistes; il oppose l'Écriture à la théorie du progrès et de la perfectibilité. Mais c'est surtout en art et en littérature qu'il apporte des conceptions neuves et fortes. Il pose le principe de l'art personnel, d'où tout le romantisme est sorti; il démonte et démontre le romantisme des classiques, et ne peut exalter si exclusivement les chrétiens, que la beauté antique des chefs-d'œuvre grecs ne reçoive aussi l'hommage de son admiration d'artiste lettré. « Qu'il fasse son métier, qu'il nous enchante! » disait Joubert. Il n'y a pas manqué.

Il écrivit les *Martyrs* pour appliquer les principes avancés dans *le Génie du Christianisme*, pour montrer combien la religion chrétienne est plus favorable à l'épopée que la païenne, et combien le merveilleux chrétien a de grâce, en opposition avec la mythologie. L'idée lui en était venue à Rome, dans cette vieille Rome qui n'était pas la cité modernisée, et qui semblait encore se lever de la tombe où elle était couchée.

Sous le coup de la mort de son amie Mme de Beaumont, il conçut le plan de son ouvrage. Dans son voyage d'Orient, il avait amassé les impressions et les documents. Il travailla beaucoup, fit et refit cent fois son ouvrage, consulta tous ses amis, Fontanes, Joubert, Bertin, Guéneau de Mussy, Chênedollé, Molé, Boissonade. Le livre parut en 1809, et n'eut qu'un succès contesté. On goûta peu le merveilleux chrétien, dont le caractère factice apparaît davantage, parce que ni l'auteur ni le public n'avaient cette foi robuste qui accueillait les merveilles d'Homère, de Virgile ou du *Roland*. Son enfer, son paradis ressemblent trop à un magasin de machines. Ses peintures,

très poussées, sont froides, confuses. Malgré la magie du style on regrette le rythme de la poésie. Le décor est de beaucoup supérieur à la psychologie des personnages. Mais comme on oublie vite les défauts de l'ouvrage pour subir la séduction de ses beautés !

La fable est simple.

C'est l'histoire des amours infortunées d'Eudore et de Cymodocée, traversées par la jalousie féroce d'un puissant rival, Hiéroclès, proconsul d'Achaïe, favori de Galérius.

La scène se déplace en suivant le tracé de *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem*.

Elle est d'abord en Messénie, où habitent Eudore, fils de Lasthénès, et la belle Cymodocée, fille de Démodocus, homéride et prêtre d'Homère, et le proconsul Hiéroclès, qui l'aime en vain.

Eudore est chrétien, et Cymodocée a promis de se convertir. Ils vont se fiancer à Lacédémone, où les soldats d'Hiéroclès arrêtent Eudore et le mènent à Rome, tandis que Cymodocée fuit à Jérusalem, où elle reçoit le baptême dans les eaux du Jourdain.

Eudore défend les chrétiens devant le tribunal de Dioclétien, qui ordonne la dixième persécution. Il abdique peu après, et Galérius devient tout-puissant. Son protégé Hiéroclès fait mettre son rival Eudore dans les fers.

Quant à Cymodocée, la tempête la jette sur les rives d'Italie, où elle est arrêtée par ordre de Hiéroclès, et conduite à Rome.

Eudore et Cymodocée se retrouvent dans l'arène du cirque où les chrétiens seront dévorés par les bêtes. Les deux jeunes gens reçoivent ensemble la palme du martyre.

Rien de plus gracieux que la blanche apparition de Cymodocée dans ses voiles, revenant de la fête de Diane ; ses cheveux noirs ressemblaient à la fleur de hyacinthe et sa taille au palmier de Délos. La famille de Lasthénès, le récit d'Eudore dans l'île de l'Alphée, près la fontaine Aréthuse ; les théories, le vaisseau de Délos couvert de fleurs, de bandelettes et de statues de dieux ; Rome et ses monuments, ses aqueducs, ses horizons, ses obélisques ramenés d'Égypte, ses tombeaux pris à la Grèce ; les jeunes Napolitains portant des roses de Pœstum dans des vases de Nola, le tombeau de Scipion l'Africain ; les Gaules ; les horizons brumeux de la Germanie ; les Franks vêtus de peaux

d'ours, d'aurochs, de veaux marins, criant leur chant de guerre (qui détermina la vocation d'Augustin Thierry) ; la forêt druidique, Velleda, la vierge aux yeux sombres qui portait une faucille d'or pendue à sa ceinture d'airain, et dont la peinture ranime en Chateaubriand le souvenir fécond de sa Bretagne : la littérature française n'a jamais entendu de plus belle prose que celle de ces pages de flamme et d'harmonie.

Une nuit, je veillais seul dans une salle d'armes où l'on ne découvrait le ciel que par d'étroites et longues ouvertures pratiquées dans l'épaisseur des pierres. Quelques rayons des étoiles descendant à travers ces ouvertures faisaient briller les lances et les aigles rangées en ordre le long de la muraille. — Je n'avais point allumé le flambeau et je me promenais au milieu des ténèbres.

Tout à coup, à l'une des extrémités de la galerie, un pâle crépuscule blanchit les ombres. La clarté augmente par degrés, et bientôt je vois paraître Velleda. — Elle tenait à la main une de ces lampes romaines qui pendent au bout d'une chaîne d'or. Ses cheveux blonds, relevés à la grecque sur le sommet de sa tête, étaient ornés d'une couronne de verveine, plante sacrée parmi les Druides. Elle portait pour tout vêtement une tunique blanche.

Je détachai du mur un trophée de piques et de javelots que je couchai par terre, et nous nous assîmes sur cette pile d'armes en face de la lampe. — Sais-tu, me dit alors la jeune barbare, que je suis fée ?... Dis-moi, as-tu entendu la dernière nuit le gémissement d'une fontaine, dans les bois, et la plainte de la brise dans l'herbe qui croît sur ta fenêtre ? Eh bien, c'était moi qui soupirais dans cette fontaine et dans cette brise ! Je me suis aperçue que tu aimais le murmure des vents... Je te fais pitié... Mais si tu me crois atteinte de folie, ne t'en prends qu'à toi. — Pourquoi as-tu sauvé mon père avec tant de bonté ? Pourquoi m'as-tu traitée avec tant de douceur ? Je suis vierge, vierge de l'île de Sayne. — Que je garde ou que je viole mes vœux, j'en mourrai. — Tu en seras la cause. — Voilà ce que je voulais te dire, adieu.

Tout l'épisode de Velleda amoureuse d'Eudore est une merveille de tact, de couleur, de dessin, de sentiment, de musique ; la douceur de la langue française n'a jamais été aussi loin.

L'admiration hésite entre tant de parties achevées, polies, magnifiques de ton et d'élégance, Athènes, Jérusalem, les vallées de Messénie, la tempête du livre XIX, la scène terrible des Bêtes au Cirque.

Le tigre avait brisé le cou d'ivoire de la fille d'Homère. Elle exhale son dernier soupir. Sans effort et sans douleur, elle rend au

ciel un souffle divin qui semblait tenir à peine à ce corps formé par les Grâces:

« Légers vaisseaux de l'Ausonie, fendez la mer calme et brillante! Esclaves de Neptune, abandonnez la voile au souffle amoureux des vents! Courbez-vous sur la rame agile. — Reportez-moi, sous la garde de mon époux et de mon père, aux rives fortunées du Pamysus. »

Villemain a raconté une curieuse soirée qui eut lieu chez Mme de Duras, à sa campagne de Saint-Germain. C'était sur la terrasse; il y avait là des diplomates, des politiques, des littérateurs, entre autres Delphine Gay; la conversation était sur les *Martyrs*. C'est le plus joli feuilleton parlé. Ecoutez-en des bribes. Tout y fut dit.

Le comte Capo d'Istria expliqua : que le génie spontané d'un Homère ne se retrouve plus, mais que Chateaubriand a atteint le sommet de l'art.

« Lorsque l'hiver dernier, dans ma solitude à Genève, je relisais ses descriptions des vallées de la Messénie, que je voyais avec lui ces longs ruisseaux de fleurs qui semblent en tracer les contours, et ces fraîches collines qui la défendent, je me croyais dans ma Patrie; je la sentais vivante sous mes yeux, je me disais tristement avec lui : « Cette patrie du génie des arts et de la beauté est en proie aux bar- « bares. »

Pozzo di Borgo disserta agréablement dans le paradoxe : « Ce qui prédomine dans l'imagination du peintre des *Martyrs*, c'est la puissance polémique. Cette épopée nouvelle n'est pas un chant biblique, comme l'œuvre de Milton, une légende chrétienne et chevaleresque comme *la Jérusalem* du Tasse, un poème national et contemporain comme *les Lusiades* de Camoëns, une méditation religieuse et lyrique, comme *la Messiade* de Klopstock. C'est une œuvre composite et, dès lors, artificielle où l'auteur imite des choses inimitables pour nous, et ne devient original que lorsqu'il n'est nullement épique.

« De là ces blâmes nombreux, ces faciles plaisanteries que suscita d'abord le livre; de là cette froideur qui pèse sur plusieurs chants, et, on peut le dire, sur le fond même du sujet, ou, du moins, sur les deux mythologies.

« Ce n'est pas sans doute que le génie manque à l'auteur des *Martyrs*, ni l'étude. Peut-être même est-elle parfois excessive; mais la première éducation était autre. Le jeune apprenti de marine de Saint-Malo n'avait pas respiré, dès l'enfance, ce parfum de l'antiquité, naturel dans le dix-septième siècle, à un fils de famille élevé pour l'Église. Homère, Platon, Sophocle, l'Écriture Sainte et les Pères ne l'avaient pas pénétré de leurs grâces sublimes et simples; il n'avait pas parlé d'abord cette langue, comme la langue même de sa foi et de son espérance; il l'apprit plus tard, avec effort. Voilà pourquoi les *Martyrs*,

cette couronne du talent et du système de M. de Chateaubriand, cette œuvre qu'il a préparée, nous dit-il, par tant de voyages et de labeurs, restera dans l'avenir bien au-dessous du *Télémaque.* »

Un autre opina : « Les *Martyrs* portent la marque d'un siècle de décadence. L'imitation de l'antiquité y va jusqu'à la recherche érudite ; elle n'est pas un écho involontaire de l'âme charmée. Elle est une pièce de rapport, encadrée, pour l'effet. Elle entremêle, dans son industrieuse mosaïque, des temps, des génies, des accents les plus divers du monde: elle dépouille indifféremment Homère, ou Stace, Virgile ou quelque chroniqueur barbare.

« De là sans doute peu d'unité dans l'ouvrage, beaucoup de travail pour l'écrivain, et quelque fatigue pour le lecteur ; mais, c'est là une imperfection de détail rachetée par de grandes beautés d'imagination et de style. Si l'auteur imite trop souvent, si son livre devient un musée d'images antiques, dont l'éclat semble diminué par l'entassement, le plan même du poème peut attirer des objections plus graves; d'abord, les anachronismes, quand il s'agit de personnages connus et consacrés. Saint Augustin, par exemple, né dix-sept ans après la mort de Constantin, devait-il figurer près de lui, comme un compagnon d'études et de plaisirs ? Cette erreur de date était-elle nécessaire à l'expression des caractères? la vérité même de la vie d'Augustin n'est-elle pas plus poétique et plus attachante qu'une fiction semblable?

« En admirant l'art de l'auteur à réunir, sous nos yeux, tant d'incidents et de témoins vrais du christianisme, n'a-t-on pas quelque chose à regretter dans le choix même du héros et dans le nœud même de l'action ? Le pénitent Eudore n'est guère plus intéressant que le pieux Enée. Son récit est éloquent, sans doute; mais lui-même, que fait-il au dénoûment du drame ? Il entraîne sur ses pas, il attache à son supplice, il enveloppe de son linceul la pure et charmante prêtresse des Muses, la jeune fille, que le poète avait choisie, pour représenter en elle la grâce et la pudeur même du génie profane. De là, sans doute, l'émotion pénible de la fin. Quel que soit le prix de la béatitude céleste, on n'aime pas que les souffrances du martyre soient le don nuptial que la force fait à la faiblesse, que le guerrier courageux donne en partage à la vierge tendre et résignée.

« Il ne faut pas outrer même le martyre : l'horrible n'est pas le pathétique. Ce cou d'ivoire de la fille d'Homère, brisé par la gueule sanglante du tigre, me glace d'effroi, et ne me laisse ni admiration ni pitié pour l'athlète chrétien dont l'exemple commande le sacrifice d'une si frêle victime.

Mme de Duras alors parla : « Laissez, je vous prie, de côté, vos chicanes érudites. A quoi sert le goût de l'antiquité, s'il empêche de sentir tant de belles choses imitées d'elle ? J'aime mieux être ignorante, s'il faut l'être, pour aimer comme moi ce délicieux prologue des *Martyrs*, cette rencontre de la jeune prêtresse homéride et du jeune guerrier chrétien. Cela me charme, comme ces premiers chants de *l'Odyssée*, qu'avait traduits Fénelon, pour se préparer au *Télémaque*. Mais ce qui succède me charme plus encore; je veux dire cette

vie chrétienne des premiers temps, dépeinte pour la première fois par un poète. Ici tout est antique et nouveau; c'est la tradition retrouvée par le génie.

« Qui n'a pas lu, dans l'abbé Fleury, les *Mœurs* des Israélites et des chrétiens? Mais où chercher, avant le livre des *Martyrs*, cette famille sainte et charmante de Lasthénès, cette journée des moissonneurs chrétiens, cette visite de l'évêque Cyrille à la table hospitalière, où viennent s'asseoir le vieux pontife païen et sa fille? Et cet exorde attirant du poème, de quel retour sur le passé n'est-il pas suivi! Quelle variété, quelle grandeur dans les récits d'Eudore! quelle revue du monde païen, au moment où il va finir! Rome, la Germanie, la bataille des Francs, la Gaule, notre chère Bretagne, bien digne d'être célébrée, dans ses bruyères et ses antiquités sauvages, par la ravissante parole, qui devait un jour illustrer ses héros de *village* et y joindre la gloire du génie.

« Je laisse de côté ce qui fait naître des scrupules ou des critiques, le ciel, l'enfer, Velléda. Vous craignez le merveilleux, dans la religion; vous ne l'aimez plus dans la poésie. Supportez du moins la grandeur dans l'histoire, Dioclétien en Égypte. Quelle peinture que cette Égypte grecque et romaine, avec ses monuments d'une antiquité qui précéda la Grèce! Maintenant je n'achève pas cet éloge; mais je demande aux habiles dans la politique, à ceux qui connaissent les Armées et les Cours, de nous dire ce qu'il faut penser des dernières peintures de l'ouvrage, de Dioclétien, non plus en Égypte, mais à Rome. Quel tableau que la délibération du Sénat romain! On me dit que cela est emprunté d'un vrai discours, ou du moins d'une *requête* de Symmaque à l'empereur; mais, ce qui est admirable, dans ce chant des *Martyrs*, c'est précisément ce qui n'est pris à personne, ce qui est inventé, le discours d'Eudore pour la défense de ses frères.

« A partir de là, l'intérêt, la pitié, la terreur s'accroissent avec la reprise de la persécution. C'est bien le combat de l'enfer contre le ciel. Et quelle vérité dans chaque trait de la peinture, dans chaque détail de la souffrance, dans cet intérieur chrétien de la prison, dans le repas libre de ceux qui vont mourir! M. de Chateaubriand, ici, je crois, n'imite rien, si ce n'est nos malheurs, nos deuils, les martyres de nos jours, ce que nous avons appris de l'échafaud de nos familles. Cette constance devant les bourreaux païens, ce sang versé pour Dieu, cette profession de foi volontaire qui assure la mort, n'est-ce pas la même vertu que celle de nos pères, de nos frères immolés, en place publique, pour leur Dieu et pour leur roi? » Et à ces mots la noble femme avait dans la voix un accent de douleur et de force qu'on ne peut rendre.

Après quelques moments de silence et d'émotion partagée, car personne n'eût voulu discuter un sentiment si vrai, elle reprit avec douceur, comme pour se distraire elle-même de son trouble : « Ne parlons plus que d'art et de poésie; mais, à ce titre, laissez-nous admirer, de tout notre cœur, le dénoûment des *Martyrs*; vous le blâmez, parce qu'il est trop simple; vous l'accusez, pour sa vérité même. Au lieu de

Cymodocée, naïve et charmante image de la femme plus faite pour le dévouement que pour l'empire, vous voudriez une Émilie chrétienne, entraînant à la religion par l'amour et commandant le sacrifice qu'elle partage. Ce n'est pas bien entendre l'Évangile : on n'est pas séduit au martyre ; on y monte, par la vertu de la grâce divine et à la trace du sang divin. Je sais bien que le Dante se décrit lui-même, enlevé jusqu'aux cieux par l'aimant des regards de Béatrix ; mais, pour faire descendre à l'amphithéâtre, pour attirer à la douleur et au martyre, croyez-vous qu'un regard d'homme, le regard du courage et du génie enflammé d'amour, ne soit pas la souveraine puissance ? Je veux bien que Clotilde ait converti Clovis ; il ne s'agissait que d'humaniser un barbare et de lui faire connaître la pitié. Mais, laissez Eudore guider Cymodocée dans le cirque sanglant. Ce n'est pas trop de tant d'amour, hélas ! pour armer une faible femme contre tant de douleurs. »

Voilà les *Martyrs* passés au crible par des gens d'esprit et une femme de cœur ; on peut souscrire à ce rare jugement et admirer sans réserves les deux tiers du livre : le dernier tiers, rendez-le au ciel ou au diable.

*
* *

En histoire, Chateaubriand demeure polémiste ; il ne conte pas, il prouve, il combat pour le trône et l'autel. Le passé lui est une massue dont il écrase le présent. Là encore, il a une lecture formidable et une information érudite.

Son premier ouvrage fut l'*Essai historique, politique et moral sur les Révolutions anciennes et modernes* considérées dans leurs rapports avec la Révolution française de nos jours, ou examen de ces questions :

I. Quelles sont les révolutions arrivées dans les gouvernements des hommes ? Quel était alors l'état de la Société et quelle a été l'influence de ces révolutions sur l'âge où elles éclatèrent et les sectes qui les suivirent ?

II. Parmi ces révolutions, en est-il quelques-unes qui, pour l'esprit, les mœurs et les lumières des temps, puissent se comparer à la révolution actuelle de France ?

III. Quelles sont les causes primitives de cette dernière révolution et celles qui en ont opéré le développement soudain ?

IV. Quel est maintenant le gouvernement de la France ? Est-il fondé sur de vrais principes et peut-il subsister ?

V. S'il subsiste, quel en sera l'effet sur les nations et les autres gouvernements de l'Europe ?

VI. S'il est détruit, quelles en seront les conséquences pour les peuples contemporains et pour la postérité ?

L'ouvrage fut édité à Londres en 1796, en trois volumes à vingt-quatre shillings. Ecrit avec la fougue irréfléchie de la jeunesse et dans des jours pénibles de misère, il est confus, amer, parfois bizarre par l'imprévu du parallèle. Les révolutions et les nations sont mises en comparaison, ce qui amène des rapprochements étranges : Annibal et Marlborough, la Scythie et la Suisse : pauvreté, bonheur, philosophie, corruption ; l'Ionie d'Homère et le Brabant, Miltiade et Dumouriez, Mardonius et Cobourg, Pausanias et Pichegru. Une histoire des idées l'amène à parler du clergé d'Europe, en particulier du clergé d'Espagne, qui le fait penser à des moines rencontrés aux îles Açores ; de là son imagination s'évade vers l'Amérique, et le dernier chapitre est une prosopopée lyrique, *Une nuit chez les sauvages d'Amérique*.

La *Vie de Rancé* nous séduit peu par le ton mal à propos enjoué dans un sujet grave, par le style laborieux, la recherche prétentieuse, les écarts de goût, et malgré quelques belles pages (la société du dix-septième siècle, la fragilité des affections, le couplet, déjà lu ailleurs, des lettres d'amour).

Les *Études historiques* furent écrites en 1831, par traité et pour vivre.

Il déclarait en tête :

— Je ne voudrais pas, pour ce qui me reste à vivre, recommencer les dix-huit mois qui viennent de s'écouler, abstraire mon esprit dix, douze et quinze heures par jour, pour me livrer puérilement à la composition d'un ouvrage dont personne ne parcourra une ligne. Qui lirait quatre gros volumes, lorsqu'on a bien de la peine à lire le feuilleton d'une gazette ? J'écrivais l'histoire ancienne, et l'histoire moderne frappait à ma porte. En vain je lui criais : Attendez ! je vais à vous ! » Elle passait au bruit du canon, en emportant trois générations de rois !

Il ne comptait pas beaucoup sur ce livre, et il n'avait pas tort : il ne lui a pas beaucoup rapporté, sinon le témoignage de sa fidélité à sa cause :

— J'ai commencé ma carrière littéraire par un ouvrage où j'envisageais le christianisme sous les rapports poétiques et moraux ; je la finis par un ouvrage où je considère la même religion sous ses rapports philosophiques et historiques. J'ai commencé ma carrière poli-

tique avec la Restauration, je la finis avec la Restauration. Ce n'est pas sans une secrète satisfaction que je me trouve ainsi conséquent avec moi-même.

Il a fait preuve d'une érudition médiévale fort étendue. Il ranime le moyen âge, fréquente les écoles historiques d'Allemagne et d'Angleterre, encourage la nouvelle école historique française, compulse Fauriel, Raynouard, *les Niebelungen*, *l'Ulphilas*, le P. Canciani, *la Chronique* de Nestor, Martingallus, Adam de Brême, Paertz, du Tillet, du Haillant, le P. Daniel. C'est un vrai chartiste qui aurait de temps en temps des soubresauts, des élans lyriques, de superbes mouvements oratoires :

Que dans la fièvre révolutionnaire il se soit trouvé d'atroces sycophantes engraissés de sang, comme les vermines immondes qui pullulent dans les voiries ; que des sorcières plus sales que celles de Macbeth, aient dansé en rond autour du chaudron où l'on faisait bouillir les membres déchirés de la France, soit ! mais que l'on rencontre aujourd'hui des hommes, qui d'une société paisible et bien ordonnée se constituent les mielleux apologistes de ces brutales orgies, des hommes qui parfument et couronnent de fleurs le baquet où tombaient les têtes ; voilà ce qui ne se comprend pas !

C'est un cours complet d'histoire : les Romains, Jules César, Auguste, Constantin, les barbares et leurs mœurs, Attila (Etzel), les Niebelungen, Gunther, Brunehild, toute l'histoire de France jusqu'à la Révolution, avec des études précises des langues teutonique, celtique, erse, suève, des Eddas : philologie, philosophie, érudition, tout s'y trouve, et concourt à nous faire parcourir le chemin de la Croix, du Calvaire à l'échafaud de Louis XVI, pour fonder les trois vérités qui constituent l'ordre social : vérité religieuse ; vérité philosophique ; vérité politique ou liberté ; et pour établir que l'homme suit une marche progressive : il est encore loin d'être remonté aux sublimes hauteurs dont il est descendu, comme nous l'apprennent les traditions primitives des peuples, mais il ne cesse de gravir la pente escarpée de ce Sinaï inconnu, au sommet duquel il reverra Dieu.

Ses écrits historiques ne se distinguent pas de ses thèses politiques : ils sont aussi passionnés qu'elles, et celles-ci sont aussi érudites que ceux-là.

Il ne fut pas homme d'État. Il eut plus de sensibilité que de raison, plus d'émotion que de logique. Encore ni sa foi, ni sa passion, ni sa pensée n'eurent-elles de ces profondeurs qui nous ouvrent les abîmes de l'âme.

De Buonaparte et des Bourbons est un des plus éloquents et des plus virulents pamphlets, un modèle d'acte d'accusation, avec ces fougueux mouvements qui agitent la prose, et font voir le bras tendu et vengeur :

— Qui est-ce qui... ? qui est-ce qui... ? C'est toi ! Qui est-ce qui... ? C'est encore toi !

C'est un lot de puissantes invectives contre ce Buonaparte, à qui il a fait plus tard amende honorable dans ses *Mémoires*.

L'indignation le reprit en 1814 dans ses *Réflexions politiques* où Talleyrand et Fouché lui fournissent cette allégorie : « Le vice appuyé sur le bras du crime ». Il avait en effet à se plaindre.

Contre son autre ennemi Decazes, il lança le brûlot appelé : *La Monarchie suivant la Charte*. C'est une exposition élégante de l'organisation d'une monarchie constitutionnelle, malheureusement contrebalancée par des mesures féroces et féodales, qui ruinaient le caractère libéral du début de sa brochure.

Sa collaboration au *Journal des Débats*, de 1824 à 1827, fut un long rugissement.

L'ingénieux politique que fut A. Bardoux disait justement :

— Ses doctrines avaient peu de fonds, mais dès qu'il abandonnait la politique pour les côtés historiques, les applications pratiques pour les idées générales et philosophiques, son génie retrouvait une élasticité merveilleuse.

Le Congrès de Vérone (1838) est un fort beau livre, à des titres divers. L'objet qui l'occupe le plus, la guerre d'Espagne qu'il appelle *Ma Guerre* et le rétablissement de Ferdinand VII, n'est pas ce qui nous intéresse davantage; mais l'auteur a mis tant de justesse et d'esprit dans ses développements, qu'ils plaisent tantôt par leur malice (portrait de Louis XVIII, tableau du conseil des ministres), tantôt par leur largeur et leur magistrale noblesse, tantôt par leur familiarité (la vie au ministère des affaires étrangères, les mouchards, les types

variés des quémandeurs, tantôt par leur mélancolique émotion (portrait de l'empereur Alexandre), et par la conclusion : « Personne ne se souvient des discours que nous tenions à la table du prince de Metternich... »

La plupart des questions encore actuellement discutées ont été l'objet de son étude : liberté de la Presse, la Censure, l'assiette de l'impôt, la séparation de l'Église et de l'État.

Nous avons assisté à la mort du Concordat, que Chateaubriand vit naître, sans joie.

Le Concordat lui apparaît comme un piège tendu au développement de l'idée religieuse. Tant que la religion catholique sera soldée, dépendante de la forme variable des gouvernements, entravée dans ses assemblées particulières et générales, contaminée dans ses chaires et dans ses écoles par l'argent du fisc, tant qu'elle ne retournera pas à la liberté de la Croix, elle languira dégénérée. Avec Lamennais, il était pour la séparation de l'Église et de l'État.

Parmi ses nombreuses professions de foi, on peut accepter celle de 1826, qui donne l'étiage normal de son âme :

Je crois très sincèrement, j'irai demain, pour ma foi, d'un pas ferme à l'échafaud. Je ne démens pas une syllabe de ce que j'ai écrit dans le *Génie du Christianisme* :

Voilà ce que je suis.

Voici ce que je ne suis pas.

Je ne suis pas chrétien par patentes de trafiquant en religion. Mon brevet n'est que mon extrait de baptême. J'appartiens à la communion générale, naturelle et publique de tous les hommes qui, depuis la création, se sont entendus d'un bout de la terre à l'autre pour prier Dieu. Je suis indépendant de tout, fors de Dieu, sans être persécuteur, inquisiteur, délateur, sans espionner mes frères, sans calomnier.

Je ne propose pas la religion comme un frein utile aux peuples.

La croix est l'étendard de la civilisation. La religion est compatible avec la liberté. Comment pourrais-je croire émané du ciel un culte qui étoufferait les sentiments nobles et généreux ?

Deux espèces d'hommes sont aujourd'hui le fléau de la société : d'une part ce sont les vieux écoliers de Diderot et de d'Alembert, qui se plaisent encore aux moqueries sur la Bible, aux insultes au clergé ; de l'autre ce sont les esprits bornés et violents qui disent la religion en péril, parce que nous avons une Charte, parce que les divers cultes sont reconnus par l'État, et parce que nous jouissons de la liberté de la presse.

Il souhaite enfin qu'on ait vu le dernier échafaud et le dernier

auto-da-fé. C'est un progressiste. Sa conclusion est, pour l'État, qu'il faudra s'arrêter dans la Monarchie constitutionnelle, ou aller se perdre dans la République. Ce n'était pas si mal prédit.

Il y a quelques pages encore, dans les *Varia*, qui méritent attention. Ce sont les *pensées*, *réflexions* et *maximes* qui nous montrent l'observateur et le moraliste. Ses œuvres nous l'ont fait suffisamment connaître, mais on peut tirer de l'oubli ces pensées joliment dites :

Les Révolutions : Si vous les considérez dans l'ensemble, elles sont imposantes ; si vous pénétrez dans le détail, vous apercevez tant d'ineptie et de bassesses, tant de bonnes renommées qui n'étaient rien, tant de choses dites l'œuvre du génie, qui furent l'œuvre du hasard, que vous êtes également étonnés et de la grandeur des conséquences et de la petitesse des causes.

Ceci est finement remarqué :

Chez une nation qui conserve encore l'innocence primitive, le vice apporté par des étrangers fait des progrès plus rapides que dans une société déjà corrompue, comme un homme sain meurt à l'air pestiféré où vit un homme habitué à cet air.

Glanons encore quelques sentences :

On s'étonne du succès de la médiocrité ; on a tort. La médiocrité n'est pas forte par ce qu'elle est en elle-même, mais pour les médiocrités qu'elle représente : et dans ce sens, sa puissance est formidable. Plus l'homme au pouvoir est petit, plus il convient à toutes les petitesses.

... Ces hommes impuissants qui, pour la foule, paraissent diriger la fortune, sont tout simplement conduits par elle : comme ils lui donnent la main, on croit qu'ils la mènent.

Un charme est au fond des souffrances comme une douleur au fond des plaisirs : la nature de l'homme est la misère.

Aussitôt qu'une pensée vraie est entrée dans notre esprit, elle jette une lumière qui nous fait voir une foule d'autres objets que nous n'apercevions pas auparavant.

La conversation des esprits supérieurs est inintelligible aux esprits médiocres, parce qu'il y a une grande partie du sujet sous-entendue et devinée.

N'y a-t-il pas là-dedans beaucoup de pénétration, d'analyse, de réflexion, d'humour aussi ? Chateaubriand a beaucoup lu La Bruyère, qui ne lui a peut-être pas appris l'art des portraits (car la psychologie de l'auteur des *Natchez* ne vaut pas ses pay-

sages), mais bien l'art des formules concises, précises, drues de sens et de bon sens.

Dans *les Mélanges littéraires*, il a réuni ses articles du *Mercure* dont il fut actionnaire. Ce sont des comptes rendus de livres récents, quelques études anglaises sur Young, *Shakspere ou Shakspeare*, *La Vie de Jésus-Christ*, par le P. de Ligny, *Le Printemps d'un Proscrit*, poème de J. Michaud, et une curieuse réponse à de Baure qui l'avait attaqué, sous le pseudonyme du Chevalier Béarnois, à propos de son article *Les Lettres et les Gens de Lettres* en 1808. Le ton de Chateaubriand constate quelle fureur portait la mode vers la chevalerie moyenâgeuse :

Je n'entends pas parler de sang-froid de chevalerie et quand il est question de tournois, de défis, de castilles, de pas d'armes... Je pourrais refuser de faire avec lui le coup de lance, puisqu'il n'a pas déclaré son nom ni haussé la visière de son casque après le premier assaut. Mais puisqu'il a observé les lois de la joute en évitant de frapper au cœur et à la tête, je le tiens pour loyal chevalier et je relève le gant.

Le dieu s'amuse.

L'Essai sur la Littérature anglaise est une faible introduction à sa médiocre traduction du *Paradis perdu* de Milton.

***

Chateaubriand passe pour avoir détesté ou méprisé les vers, parce qu'il en a publié fort peu, et qu'on en lit moins encore. En réalité, il aimait et pratiquait ce mode d'expression ; il a choisi la prose pour exprimer « plus rapidement » sa pensée. Mais il avait écrit beaucoup de vers avant de « descendre » à la prose. « Si j'avais voulu tout imprimer, le public n'en aurait pas été quitte à moins de deux ou trois gros volumes. » Il ne serait même pas éloigné de penser que son talent fut égal dans l'un et l'autre genre, et il regrette cette impossibilité, où l'on est en France, d'accorder deux aptitudes à un même esprit. L'importance de la préface dont il fait précéder son recueil constate le cas qu'il en fait, et l'intérêt qu'il attache « au développement graduel de son art ».

Il a choisi vingt-quatre poèmes pour nous en donner une idée. Les dix premiers sont groupés sous le titre *Tableaux de la Nature*, et ont été composés de 1784 à 1790. Ce sont des idylles

« sans moutons » qui datent de l'époque de Dorat. L'une d'elles, la neuvième, fut la première œuvre imprimée de Chateaubriand. Elle parut dans l'*Almanach des Muses* de 1790 sous le titre *L'Amour de la campagne*, par le chevalier de C... Ce fut son début littéraire. Il le mit en rapport avec Ginguené, Lebrun, Chamfort, Parny, Flins, La Harpe, de Fontanes. Le reste a paru en 1828, à une époque où il était assez maître de soi pour estimer à leur valeur les œuvres qu'il publiait.

Ces poésies méritent-elles l'honneur que leur auteur leur fit de les choisir et de les donner au public? La première en date porte le cachet de son temps :

Que de ces prés l'émail plaît à mon cœur!

L'amour des champs y est agréablement peint :

Que de ces bois l'ombrage m'intéresse...
Vous m'allez voir encore, ô verdoyantes plaines,
Assis nonchalamment auprès de vos fontaines.

Cette poésie contient la curieuse prédiction que le tombeau du poète sera placé dans un coin de son pays natal. Ce fut fait en 1848.

Depuis 1790, Chateaubriand avait de la suite dans les idées.

La Forêt est un court poème plus connu parce qu'il est le seul qui ait eu les honneurs des anthologies :

Forêt silencieuse, aimable solitude,
Que j'aime à parcourir votre ombrage ignoré...
Oh ! que ne puis-je heureux passer ma vie entière
Ici, loin des humains !
Tout parle, tout me plaît sous ces voûtes tranquilles.

Le soir au bord de la mer, *Le soir dans une vallée*, assez vigoureuse peinture d'un torrent, *Nuit de Printemps*, *Nuit d'Automne*, *La Mer* contiennent des descriptions que le prosateur recopiera plus tard dans ses romans en ôtant les rimes. « Je les ai transportées depuis dans ma prose », dit-il.

On peut cueillir quelques jolis vers :

Le vieux soleil glace de pourpre et d'or
Le vert changeant des mers étincelantes...
Et mollement l'un à l'autre enchaînés
Les flots calmés expirent sur la rive...

Des liserons, d'humides capillaires
Couvraient les flancs de ces monts solitaires...
Déjà la nuit au calice des fleurs
Verse la perle et l'ambre de ses pleurs.

C'est surtout l'harmonie, le sens du rythme et l'agrément des sons qui caractérisent ces poèmes, démodés parce qu'ils furent à la mode. Le style est sans éclat, parfois hardi dans ses néologismes, comme des « plaisirs solacieux ». Le genre descriptif y sévit. A peine, ici, une petite gravure érotique. Le berger module ses airs à Adèle :

Dans son lit heureux
La pauvre attentive
Écoute pensive
Ces sons dangereux ;
Le drap qui la couvre
Loin d'elle a coulé
Et son œil troublé
Mollement s'entr'ouvre.

Ses poèmes divers sont des traductions ou imitations de Gray, d'Alcée, de l'Écriture, d'un poète écossais, plus neuf pièces originales.

Dans *Milton et Davenant*, l'intention surpasse l'exécution. Milton, après la Révolution d'Angleterre, sauva la vie à Davenant, qui, plus tard, put lui rendre le même office. Il y aurait des vers à retoucher :

A ces mots, cependant, une larme pieuse...
Eh ! qu'importe d'un Pym la vulgaire querelle ?
Sème le déjeuner d'agréables propos...
D'une lampe empruntée à la tombe des morts
La lueur pâlissante éclairait ses remords...
Un chapeau de ses yeux venant toucher l'orbite
Voile à demi ses traits ; il a les yeux remplis
De larmes qu'un manteau reçoit dans ses replis.

Je n'apprécie pas beaucoup plus *l'Esclave* :

Une rose au jardin, moi je m'en vais cherchant.

Le refrain de chaque strophe n'est pas heureux :

Toi que je sers, toi que je sers !

Cet esclave fait voler une *frame :* cela rime avec rame, mais on aimerait savoir ce que c'est.

Et le conte conclut :

Viens sous tes beaux pieds nus, viens fouler ton esclave,
Toi que je sers, toi que je sers.

J'aime mieux une fantaisie humoristique, dans une note très rare chez Chateaubriand, *Nous verrons* :

On vit en disant : Nous verrons !
Mais cet avenir plein de charmes,
Qu'est-il lorsqu'il est arrivé ?
C'est le présent qui, de nos larmes,
Matin et soir est abreuvé !
Aussitôt que s'ouvre la scène
Qu'avec ardeur nous désirons,
On baille, on la regarde à peine ;
On voit, en disant : Nous verrons !

Tout le monde dit le mot. Le vieillard dit : Nous verrons !

Valère et Damis n'ont qu'une âme.
C'est le modèle des amis.
Valère en un malheur réclame
La bourse et les soins de Damis :
« Je viens à vous, ami sincère,
« Ou ce soir au fond des prisons... »
— Quoi ? ce soir même ? — Oui, cher Valère
Revenez demain : nous verrons ! »
Nous verrons est un mot magique
Qui sert dans tous les cas fâcheux.
Nous verrons, dit le politique,
Nous verrons, dit le malheureux...

Il y a là un ton satirique, moraliste et souriant que Chateaubriand prend assez peu souvent.

De même, Chateaubriand oncle et ami nous apparaît dans les vers qu'il fit en 1812 pour une dame, et aussi pour le mariage de son neveu :

Cher orphelin, image de ta mère
Au ciel pour toi je demande ici-bas
Les jours heureux retranchés à ton père
Et les enfants que ton oncle n'a pas.

Le dernier trait est joli :

> Et ne permets qu'à la seule Zélie
> Pour un moment de rougir à ton nom !

L'ode sur les *Malheurs de la Révolution* appartient à l'époque de maturité. Elle est de 1813. Elle a de la vigueur et de l'éloquence :

> ... Néron,
> Que le triste bruit de nos chaînes
> Te réveille au fond du tombeau...
> Ramper est la première loi,
> Nous traînons d'ignobles entraves ;
> On ne voit plus que des esclaves :
> Viens, le monde est digne de toi.
> L'anarchie et le despotisme
> Au vil autel de l'athéisme
> Serrent un nœud ensanglanté ;
> Et s'embrassant dans l'ombre impure,
> Ils jouissent de la torture
> De leur double stérilité.

La mort du duc d'Enghien a une strophe vibrante. La conclusion est concise et forte :

> O Napoléon, ta mémoire
> Ne se montrera dans l'histoire
> Que sous le voile de nos pleurs :
> Lorsqu'à t'admirer tu m'entraînes,
> La liberté me dit ses chaînes,
> La vertu m'apprend ses douleurs.

Charlottembourg (1821), *les Alpes et l'Italie* (1822) sont d'intéressantes impressions de voyage. Les strophes d'Italie sont bien venues :

> Vos noms aux bords riants que l'Adige décore
> Du temps seront vaincus,
> Que Catulle et Lesbie enchanteront encore
> Les flots de Benacus.
>
> J'ai vu ces fiers sentiers tracés par la victoire
> Au milieu des frimas,
> Ces rochers du Simplon que le bras de la gloire
> Fendit pour nos soldats :

Ouvrage d'un géant, monument du génie
Serez-vous plus connus
Que la roche où Saint-Preux contait à Meillerie
Les tourments de Vénus?...

L'histoire et le roman font deux parts de la vie
Qui sitôt se ternit :
Le roman la commence, et lorsqu'elle est flétrie
L'histoire la finit.

Une dernière poésie de 1827 s'ajoute à celles qui justifient le mot de son ami Fontanes :

A travers les énormités, il est admirable de créations de style dans sa prose : c'est tout autre chose dans sa poésie ; on dirait qu'il se dédommage et qu'il fait amende honorable de ses hardiesses par le prosaïsme et la timidité.

*
* *

Le dernier morceau du recueil est considérable, c'est une tragédie en cinq actes, *Moïse*, que Chateaubriand aima d'une prédilection singulière.

Il avait l'intention de faire trois tragédies : la première sur un sujet antique, la seconde sur un sujet de l'Écriture, la troisième sur un sujet tiré des temps modernes.

La tragédie grecque devait être Astyanax : le plan en prose et quelques scènes en vers sont faits.

La tragédie romantique eût été *Saint Louis*.

Moïse fut la tragédie hébraïque. Mme de Lamartine mère assista à une lecture chez Mme Récamier, et elle écrivit à sa belle-fille :

Nous avons eu dimanche une soirée très curieuse chez Mme Récamier. C'était une lecture d'une tragédie de M. de Chateaubriand, où étaient tous les gens célèbres de l'époque. J'étais fort aise de voir cela.

Cette tragédie est prête à être jouée.

Elle fut reçue à l'unanimité à la Comédie Française en 1828. Des amis lui déconseillèrent de se faire représenter pour ne pas exposer son parti politique aux chances toujours possibles d'un insuccès. Chateaubriand regretta de ne pouvoir « essayer cette diversion » en faveur de cette pauvre école classique à laquelle je devais bien quelque réparation, moi, l'aïeul du romantisme par mes enfants sans joug *Atala* et *René*.

Il regretta surtout, sans aucun doute, de ne pas voir son œuvre au théâtre. Elle eût été somptueuse à monter, car elle comporte une mise en scène d'opéra, de la musique, des chœurs, des chameaux, des onagres, des dromadaires. Mais le moment n'était plus au classique et à la religion ; le public ne voulait que de violentes émotions, des bouleversements d'unité, des changements de lieux, des entassements d'années, des surprises, « des coups de théâtre et de poignard ». Bref, *le Moïse* de Chateaubriand attend encore sa première représentation.

Je ne sais trop s'il a intérêt à la désirer. Cette tragédie classique aux trois unités a l'air d'un pastiche, et les chœurs ne sont pas toujours heureux :

Imitons dans nos concerts
Le pélican des déserts.

Idée fâcheuse. Le sujet est le veau d'or et la première idolatrie des Hébreux. Pendant l'absence de Moïse, retenu sur le Sinaï, Nadab, fils d'Aaron et neveu de Moïse, excite les Hébreux à sortir des voies du Seigneur, poussé par les séductions d'Arzane reine des Amalécites. Tout cela est assez froid. Chateaubriand regardait son œuvre d'un œil de père. Il la montra à Talma, qui s'offrit poliment à la jouer.

Il nous confie qu'elle lui coûta un long travail, et qu'il n'a cessé de la revoir et de la corriger pendant vingt ans. C'était lui faire beaucoup d'honneur.

N'oublions pas les jolies romances qu'il a insérées dans *le Dernier Abencerage*, celle de Lautrec :

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur, qu'ils étaient beaux, les jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Et celle d'Aben Hamet :

Le roi don Juan,
Un jour chevauchant,
Vit sur la montagne
Grenade d'Espagne.

Et celle de don Carlos, sur l'air des *Folies d'Espagne* :

> Prêt à partir pour la rive africaine,
> Le Cid armé, tout brillant de valeur...

C'est là un charmant concert, digne de la touchante Blanca, et auquel nous assistons avec un délicat plaisir.

Les Mémoires d'outre-tombe parurent un an après la mort de leur auteur, d'abord en feuilleton dans *la Presse*, puis en 12 volumes. Le moment n'était pas favorable, dans une république naissante, pour donner au public un gros ouvrage royaliste dans lequel il était malaisé de ne pas blesser beaucoup de susceptibilités, soit par des critiques, soit par le silence même. Tout le monde voulait être nommé dans ce journal posthume, et tout le monde politique, à peu près, eut des raisons de ne point l'aimer. Quant aux lettrés, ils ne furent pas complètement satisfaits non plus. Chateaubriand lui-même dédaignait cette œuvre, qui fut seulement pour lui l'exécution hâtive d'un engagement forcé. « Ce n'est que radotage », disait-il. Mais pourtant il retrouvait parfois les grandes ébauches d'une inspiration qui renaît. George Sand ne pouvait s'empêcher de reconnaître : « Malgré tout ce qui me déplaît dans cette œuvre, je retrouve à chaque instant des beautés de forme grandes, simples, fraîches, de certaines pages qui sont du plus grand maître de ce siècle. » Mais en même temps elle s'impatientait « de tant de poses et de draperies ».

On les oublie vite, en faveur des morceaux admirables qui émaillent ce long récit, et qui en marquent comme les multiples cimes : il faut voleter de l'une à l'autre.

C'est Mme Récamier qui prit soin d'éveiller la curiosité publique autour de ces mémoires, dont elle organisa des lectures sensationnelles en son salon de l'Abbaye-au-Bois. Sainte-Beuve, qui n'avait pas encore écrit *Chateaubriand et son groupe littéraire*, fit retentir toutes ses fanfares.

L'ouvrage en était digne. C'est un complexe, mais imposant édifice. C'est l'histoire d'un siècle plutôt que la biographie d'un homme. Il n'y fait guère ses confidences, et de tant de femmes illustres qui l'ont aimé, il ne passe aucune silhouette à travers ces récits historiques. La partie la plus aimable, la plus charmante, est le début, l'enfance et la jeunesse. Comme il n'est

alors mêlé à rien, il s'étudie et s'observe lui-même. Il fait du château de Combourg et de l'existence qu'il y menait une peinture saisissante. Le froid et l'ennui suintent de ces souvenirs qui représentent la vie pénible et triste au fond de la gentilhommière, glaciale, mal éclairée en hiver, toute sonore du bruit des pas et des grosses portes, trop grande pour quatre personnes, dont une mère absorbée et un père redouté. Puis c'est la Révolution, le voyage en Amérique, la campagne de Thionville, la misère à Londres, les jolies misses de Hyde Park. Quel aimable et merveilleux conteur! Relisez l'histoire de sa nuit passée dans l'église de Westminster abbey. Il voulut voir la nef au jour tombant. Dominé « par le sentiment de la vastité sombre des églises chrétiennes » il s'attarda et « s'anuita ». Il trouva toutes les portes fermées. Il cria : tout ce bruit, « épandu et délayé dans le silence », se perdit. Il se coucha dans le linceul de marbre du mausolée de Lord Chatam.

J'étais aux premières loges pour voir le monde tel qu'il est. Quel amas de grandeurs renfermées sous ces dômes! Qu'en reste-t-il? Les afflictions ne sont pas moins vaines que les félicités.

Moi banni, vagabond et pauvre, consentirais-je à n'être plus la petite chose oubliée et douloureuse que je suis, pour avoir été un de ces morts fameux, puissants, rassasiés de plaisir! Oh! la vie n'est pas tout cela! Si, du rivage de ce monde, nous ne découvrons pas distinctement les choses divines, ne nous en étonnons pas! Le temps est un voile interposé entre nous et Dieu, comme notre paupière entre notre œil et la lumière.

Tapi sous mon linge de marbre, je redescendis de ces hautes pensées, aux impressions naïves du lieu et du moment. Mon anxiété mêlée de plaisir était analogue à celle que j'éprouvais l'hiver dans ma tonnelle de Combourg, lorsque j'écoutais le vent! Un souffle et une ombre sont de nature pareille.

Peu à peu m'accoutumant à l'obscurité, j'entrevis les figures placées aux tombeaux... Je regardais les encorbellements du Saint-Denis de l'Angleterre, d'où l'on eût dit que descendaient en lampadaires gothiques les événements passés et les années qui furent. L'édifice entier était comme un temple monolithe de siècles pétrifiés.

J'avais compté dix heures, onze heures à l'horloge; le marteau qui se soulevait et retombait sur l'airain était le seul être vivant avec moi dans ces régions. Au dehors, une nature roulante, le cri du watchman, voilà tout : ces bruits lointains de la terre me parvenaient d'un monde dans un autre monde. Le brouillard de la Tamise et la fumée du charbon de terre s'infiltrèrent dans la basilique et y répandirent de secondes ténèbres.

Enfin un crépuscule s'épanouit dans un coin des ombres les plus

éteintes; je regardais fixement croître la lumière progressive; émanait-elle des deux fils d'Édouard IV assassinés par leur oncle? Dieu ne m'envoya pas ces âmes tristes et charmantes, mais le léger fantôme d'une femme, à peine adolescente, parut, portant une lumière abritée dans une feuille de papier roulée en coquille; c'était la petite sonneuse de cloches. J'entendis le bruit d'un baiser, et la cloche tinta le point du jour. La sonneuse fut toute épouvantée, lorsque je sortis avec elle par la porte du cloître. Je lui contai mon aventure; elle me dit qu'elle était venue remplir les fonctions de son père malade. Nous ne parlâmes pas du baiser.

Il excelle ainsi à conduire un récit, et à tirer parti des moindres circonstances pour l'intérêt et l'émotion. L'admirable esquisse de la vie de Napoléon n'est pas une digression : elle met en valeur l'originalité de son attitude hostile. La jolie peinture de la société à la fin du dix-huitième siècle est comme la préface de sa vie littéraire. Les ambassades à Berlin, à Londres, à Rome lui fournissent des développements de la plus pénétrante psychologie ou de la plus éloquente poésie. Rome l'a toujours inspiré avec bonheur, et il en a souvent parlé en termes dignes de sa belle et fameuse lettre à M. de Fontanes sur la campagne romaine et la lumière du ciel d'Italie. Le récit du bal qu'il offrit à la villa Médicis est chatoyant de tons et de clartés comme une peinture de fête Renaissance. George Sand l'avait lu avant de décrire le bal masqué de *Lélio*.

Les temps s'accomplissent. Chateaubriand est rendu à la vie privée; sa prodigalité le ruine, et il sait donner à sa gêne des accents nobles et touchants et pathétiques :

Deux créatures qui ne se conviennent pas pourraient aller chacune de son côté; eh bien! faute de quelques pistoles, il faut qu'elles restent là, en face l'une de l'autre, à se bouder, à se maugréer, à s'aigrir l'humeur, à s'avaler la langue d'ennui, à se manger le blanc des yeux, à se faire, en enrageant, le sacrifice mutuel de leurs goûts, de leurs penchants, de leurs façons naturelles de vivre. La misère les serre l'un contre l'autre, et dans ces liens de gueux, au lieu de s'embrasser, elles se mordent, mais non pas comme Flora mordait Pompée.

Quelle sinistre confidence! Comme ce mot illumine d'un éclair le morne ménage du grand homme! Quel pénible commentaire à ces paroles de P. Aubry dans *Atala* :

Eve avait été créée pour Adam et Adam pour Ève. S'ils n'ont pu toutefois se maintenir dans cet état de bonheur, quels couples le pourront après eux?

Et à la fin de ce réquisitoire contre le mariage :

Il y a toujours quelques points par où deux cœurs ne se touchent pas, et ces points suffisent à la longue pour rendre la vie insupportable.

Dix pages après, c'est une splendide description d'un orage en Suisse, avec des éclairs qui « s'entortillent » aux rochers; sorte de nuit de Valpurgis où, comme Musset verra sa muse le visiter dans la chambre éclairée de bougies, Chateaubriand évoque cette sylphide idéale dont la hantise ne le quitta pas depuis Combourg et depuis ses dix-huit ans : génie, femme, ange ou fée dont il garda le culte et l'adoration à travers toutes ses réelles amours. Vieux, il l'invoquait encore :

Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse ? as-tu pitié de moi ? Tu le vois, je ne suis changé que de visage; toujours chimérique, dévoré d'un feu sans cause et sans aliment, je sors du monde, et j'y entrais, quand je te créais dans un moment d'extase et de délire. Voici l'heure où je t'invoquais dans ma tour. Je puis encore ouvrir une fenêtre pour te laisser entrer. Si tu n'es pas contente des grâces que je t'avais prodiguées, je te ferai cent fois plus séduisante ; ma palette n'est pas épuisée ; j'ai vu plus de beautés et je sais mieux peindre. Viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux ; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre ; qu'ils rembrunissent sous tes baisers ! Cette tête que ces cheveux qui tombent n'assagissent point, est tout aussi folle qu'elle l'était, lorsque je te donnai l'être, fille aimée de mes illusions, doux fruit de mes mystérieuses amours avec ma première solitude ! Viens, nous monterons encore ensemble sur nos nuages ; nous irons avec la foudre sillonner, illuminer, embraser les précipices où je passerai demain. Viens, emporte-moi comme autrefois, mais ne me rapporte plus.

Il y a du mysticisme, de l'illuminisme dans cette exaltation sénile qui ressemble à de la jeunesse. Ses courses en Bohême, avec l'invocation à Cynthie au milieu de la forêt ; la délicieuse prosopopée de l'hirondelle de Bischofsheim (« François, ma trisaïeule logeait à Combourg... ») ; des pages énergiques, pamphlets, portraits politiques (celui de Talleyrand est terrible), considérations sur l'avenir des sociétés : voilà de quoi donner l'idée de la variété et du charme de cet immense ouvrage, éloquent monologue de l'orgueil et de l'honneur féodal, dont Edgard Quinet écrivit en sortant de la séance de lecture chez Mme Récamier :

Dans l'œuvre splendide de M. de Chateaubriand, il y avait des parties dont lui seul avait le secret. En écrivant ses mémoires, il a expliqué lui-même son énigme. Si le vent des forêts qui fait rêver quand vient la nuit, pouvait redire les mers, les lacs, les clairières, les ruines, les landes, les masures qu'il a trouvés sur son chemin pour arriver le soir vers votre seuil, tout chargé des parfums et des soupirs du monde, qui n'écouterait avidement cette histoire de la nature inanimée ? Au lieu de cela, supposez une imagination d'homme, autre tempête qui souffle sur des songes ; elle a volé, à travers cieux et terre ; elle est arrivée, elle aussi, à son but, pleine des harmonies qu'elle a tirées de toutes choses ; elle a traversé ses déserts sans soleils, ses bruyères, ses pans de ruines dans lesquels les souvenirs sommeillent ; elle s'est chargée, chemin faisant, de parfums et de poisons, de joies et de douleurs. Si à la fin cette âme errante vient à raconter son histoire, combien ce récit ne sera-t-il pas plus poétique que la nature extérieure et plus vivant que la vie ?

*
* *

C'est devenu un cliché, une phrase stéréotypée que Chateaubriand *a bâillé sa vie.* Il y a abus. Rien n'est moins véritable. S'il y a eu au contraire un homme d'action, de décision, de résistance et d'énergie, ce fut lui. Tout le portait à se laisser aller dans une inutile et indolente méditation sur le passé : les souvenirs et les ruines de son pays, où les druides, les corsaires, les campagnes de Richelieu étaient de son temps les plus récentes actualités. Il fut pourtant mêlé de la façon la plus active, la plus fiévreuse à la politique, et il se jeta avec passion dans le remous des intérêts et des partis. Il fut mieux qu'un homme du présent, il fut l'homme de l'avenir, puisque tout le dix-neuvième siècle littéraire, artistique, politique, est sorti de lui. Il eut la moins stérile des carrières.

On ne manque jamais de citer le mot de la jeune Anglaise lui disant à Londres en 1795 :

« You carry your heart in a sling ! » (vous portez votre cœur en écharpe).

Le mot est joli. On l'a étendu à toute la vie de René. C'est trop élastique. Notez qu'au moment où parlait la jeune Anglaise, Chateaubriand était dans la misère, l'angoisse, la maladie, il n'avait pas de quoi vivre, faisait des traductions ; il avait vu son ami Hingant se suicider après être resté cinq jours sans un morceau de pain. Ce sont des moments où l'on parle un langage qui porte une marque à part, et qui n'engage pas le reste de la vie.

Chateaubriand s'en est même nettement dégagé dans la seconde édition de *l'Essai historique*, et il déclare explicitement qu'il désavoue le pessimisme et l'amertume d'un livre écrit à Londres pendant des jours sombres, en exil, sans ressources, quand il était condamné et abandonné par les médecins. Il s'excuse plus tard d'avoir vu la société en noir et d'avoir maudit les hommes, et il s'en explique : il allait mourir, pauvre, battu par l'orage, jeté comme une pauvre épave sur le sol étranger :

Je ne pouvais promener des regards riants sur le monde *quand je n'avais pour table que la pierre de mon tombeau !*

On avance que René, le héros des *Natchez* et de *René*, porte le même prénom que Chateaubriand, et présente avec lui une analogie complète. On prête à l'auteur tous les mots, les désespoirs, les ennuis de son personnage. Si René bâille, Chateaubriand est tenu de faire de même. On lui fait endosser le costume de son héros, et on lui attribue ses propos; on lui adresse les remontrances du P. Aubry ou du P. Souël.

— Mon âme est fatiguée de ma vie.

« Je m'ennuie de la vie.

« L'ennui m'a toujours dévoré.

« Gloire, génie, travail, loisir, prospérité, infortune me fatigueraient également.

« La société et la nature m'ont lassé. »

Qui parle ainsi? René. Il y a une abusive extension à conclure que c'est la confession de Chateaubriand.

Il a eu, à un degré merveilleux, un don rare, l'imagination.

Il en a fait un brillant usage dans ses récits de voyages.

Cette même imagination l'a transporté dans le royaume d'Ennui qu'il s'est mis à décrire. Il l'a fait avec cette vigueur de touche, cette abondance de détails, cette vérité conquise qu'il porte dans tout ce qu'il écrit. On dirait que c'est vécu : ne vous y trompez pas. Ce n'est vécu qu'en imagination. Il a l'intuition de l'âme ennuyée.

René n'aurait pas été capable de vivre l'existence de Chateaubriand.

Celui-ci ne pouvait rien décrire sans la prodigieuse amplification où il jetait l'embrasement de son esprit en ignition; il magnifiait tout ce qu'il touchait, même son ennui. Il fut l'Ennuyé imaginaire, par persuasion, pour la pose théâtrale et

fond, il ne fut pas très malade, puisqu'il porta cet ennui, doublement conservateur, jusqu'à quatre-vingts ans.

Entendez René :

Je me trouvai plus isolé dans ma patrie que je ne l'avais été sur une terre étrangère Je voulus me jeter pendant quelque temps dans un monde qui ne me disait rien et qui ne m'entendait pas. Mon âme cherchait un objet qui pût l'attacher ; mais je m'aperçus que *je donnais plus que je ne recevais.* Ce n'était ni un langage élevé, ni un sentiment profond qu'on demandait de moi... Je pris le parti de me retirer dans un faubourg, pour y vivre totalement ignoré.

Rien de tout cela ne s'applique à Chateaubriand, qui fut mondain et qui devait l'être, pour soutenir ses postes de ministre des affaires étrangères, d'ambassadeur, qui donna des fêtes et des bals à Londres, à Paris, à Rome (voir le récit du bal qu'il organisa dans les jardins de la villa Médicis, avec ballon captif) (*Mém. O. T.*), qui « reçut plus qu'il ne donna » dans ses affectueuses relations avec Mmes de Beaumont, de Noailles, Récamier, et ses autres belles amies.

Il recevait plus qu'il ne donnait, quand la marquise de V... lui écrivait de son château de Hauteville ses lettres brûlantes : « Ami, sentez-vous au cœur combien je vous aime... », auxquelles il répondait avec une froideur ironique.

Au surplus, il n'eût jamais accepté de vivre ignoré dans un faubourg, étant trop curieux de sa propre notoriété.

Ses contemporains ne virent pas en lui cet homme fatal et sourcilleux que la légende a créé.

En 1832, quand il alla avec sa femme à Lucerne, il s'arrêta à Vesoul où il rencontra Augustin Thierry déjà atteint de paralysie et de cécité ; et le grand aveugle dont le génie historique fut éveillé par *les Martyrs*, lui disait sans l'ombre d'ironie :

— Vous êtes, Monsieur, l'homme le plus heureux de l'Europe et le plus digne d'envie... Vous avez toute votre force, vous êtes jeune pour le travail. Que vous êtes heureux, Monsieur!

Le propre des découragés, des dégoûtés, des blasés, des désespérés est le laisser-aller, l'indifférence, la mollesse et l'abandon. Chateaubriand eut au contraire une énergie, une activité prodigieuse, un ressort puissant, des haines vigoureuses, des tendresses charmantes, des sourires, des traits, des résistances, que rien n'abattit. Sinon pour l'esprit et la malice qui

ne furent point le fait de Chateaubriand, du moins pour la ténacité, l'action et la solidité, il rappelle Beaumarchais, qui disait après chaque mécompte :

— Je secoue ma tête carrée et je recommence !

Chateaubriand a traversé tous les états, il a connu l'élévation et les disgrâces ; il n'en a jamais été déprimé et il est demeuré, dans le courant des flots humains et sous la marée politique, ferme comme les grands rochers de son pays que le reflux n'ébranle pas.

Il est l'exemple de la plus belle santé morale appuyée sur une forte santé physique : et il eût souri si on avait diagnostiqué pour lui-même la neurasthénie dont souffre René, le frère d'Amélie.

René est indifférent à tout. Chateaubriand n'est indifférent à rien. Voyez donc l'importance qu'il attache aux choses : d'abord à lui-même, à sa vie, à ses actes qu'il ne cesse de rappeler avec une superbe fierté :

Mon nom s'attache au règne de Bonaparte, au rétablissement des autels, à celui de la monarchie légitime, à la fondation de la monarchie constitutionnelle.

Les plus grandes affaires ont passé par mes mains. J'ai connu presque tous les rois, presque tous les hommes, ministres ou autres, qui ont joué un rôle de mon temps. Présenté à Louis XVI, j'ai vu Washington au début de ma carrière.

Comme il est sensible à tous les hommages de la notoriété : « Dans une méchante auberge de village, souvent un père et une mère avec leur fils amènent leur enfant pour me remercier... » Il exulte.

Et quelle importance plus grande encore il attache à tout ce qu'il écrit ! Quel souci de la forme et de l'effet, donc du public, que René méprise.

Il était sévère pour ses livres, qu'il ne cessait de retoucher avec un violent effort et une opiniâtre constance, car cette imagination ardente ne jetait pas son feu tout d'abord ; elle ne s'allumait que par degrés, et l'or semblait s'affiner et resplendir à mesure qu'elle s'embrasait.

S'il faisait cas du public? il suffit de regarder l'édition de ses œuvres pour s'en convaincre, et si l'on veut juger l'intérêt pa-

ternel et tendre que Chateaubriand portait à ses ouvrages, il suffit de lire ses préfaces. Elles sont fort nombreuses. Elles forment comme un dialogue continu avec le lecteur, auquel il recommande ses enfants, en les protégeant d'avance contre les médisances et la malice. Il a pour eux des soins infinis et touchants.

En 1826, il fait précéder ses *Œuvres complètes* d'une *préface générale*, où il s'excuse sur la nécessité de réunir ses ouvrages, et résume sa vie.

L'Essai étant le premier de ses travaux, il l'annonce par un *Avertissement* (1826), expliquant qu'on en a fait deux volumes ; puis c'est une *Préface* (1826), à la fois autobiographie et profession de foi, avec un jugement sévère et souvent juste de ce livre, « véritable chaos ». Est-ce à présent le texte du livre ? Pas encore. Il faut d'abord lire le prospectus, puis *l'Avis*, puis la *Notice* qui répète à peu près les mêmes choses : et enfin nous voici à l'Essai après cinq préliminaires, — comme on traverserait cinq péristyles avant d entrer dans un édifice. Notez que le chapitre I est encore lui-même retardé par une longue *Introduction.*

Ainsi : *Introduction*, *Notice*, *Avis*, *Préface*, *Avertissement*, *Préface générale*, Chateaubriand a épuisé toute la série des noms qu on peut donner à ces avant-propos : le livre est copieusement annoncé.

Un *Avant-propos* et une *Préface* ouvrent *les Études historiques*, et *les Études littéraires* ne vont pas sans leur préface non plus.

Le même appareil encombre les abords de *l'Itinéraire* :

Préface de 1827, *Avertissement*, *Avant-propos* ou *Prospectus* de souscription : *Note sur la Grèce* ;

Préface à une nouvelle édition de cette note sur la Grèce ;

Préface de la 1re édition de *l'Itinéraire* ;

Nouvelle Préface pour la 3e édition ;

Introduction considérable, et enfin le voyage.

Sans compter les notes, appendices, extraits de discours, et des autres ouvrages, fragments inédits des Mémoires.

Les voyages en Amérique ne sont pas moins bien pourvus.

Aux abords, voici des mémoires sur les monuments de l'Ohio et les antiquités indiennes ;

Un *Avertissement* de 1827 ;

Une *Préface*;

Une *Introduction* ;

Une *Préface* et une *Introduction* annoncent *le Génie*, qu'encombrent quantité de notes et éclaircissements.

Quatre préfaces pour *Atala* et *René*, avec notes et critiques :

Préface pour *les Abencerages* ;

Préface pour les poèmes galliques de John Smith ;

Trois préfaces pour les *Martyrs*, et les Remarques ;

Préface aux *Natchez* ;

Préface aux *Poésies* ;

Préface à *Moïse* ;

Préface suivie d'*Avertissement* pour les *Mélanges historiques* ;

Deux préfaces et un avertissement aux *Mélanges politiques* ;

Préface (1837), aux *Œuvres de Polémique* ;

Préface aux *Opinions et discours*.

Rarement auteur a plus complaisamment conversé avec son lecteur, pour lui expliquer pourquoi, à quel propos, comment on a réuni, publié, ou réimprimé telle partie de ses œuvres, à quel moment de sa vie l'ouvrage se rapporte, quelles critiques lui furent faites, en quoi elles furent hasardeuses, comment il a limé son style durant des années jusqu'au dernier point de perfection dont il est capable.

Ce n'est pas le Chateaubriand orgueilleux et hautain qu'on nous représente dans son isolement dédaigneux : c'est l'être le plus sociable, le plus curieux de l'approbation commune, le plus soucieux d'avoir le public pour ami et de se justifier d'avance des mauvais griefs dont on voudrait le noircir.

Les formules se reproduisent. « J'ai selon ma coutume écouté les conseils de la critique. » Il sait se critiquer et se corriger lui-même, désavouer le ton cassant de ses débuts, condamner l'emploi du *moi*, et plaisanter sur ses ouvrages :

Ce ton solennel, la morgue de ce début seraient comiques s'ils n'étaient l'imitation d'un jeune homme nourri de la lecture de J.-J. Rousseau et reproduisant les défauts de son modèle...

Le moi m'est odieux, rien n'est plus antipathique à mon esprit... Qu'on veuille trouver ici d'assez touchantes excuses de l'emploi que j'avais fait du *moi*.

Nous sommes loin du Chateaubriand légendaire. Ceci, sur ses œuvres de jeunesse, est d'une bonhomie charmante :

Le feu m'en fera raison, à quelques pages près qui me serviront pour un autre travail. Je suis saisi d'une espèce d'épouvante à la vue de mon énorme fécondité. Il faut que dès ma jeunesse les jours aient eu pour moi plus de vingt-quatre heures; quelque démon allongeait sans doute le temps que j'employais à ma diabolique besogne.

Cette note, ajoutée plus tard en bas d'une page de son premier *Essai*, est franchement gaie :

M'y voilà ! faisons-nous sauvages!

Dans les préfaces des réimpressions, il accumule les témoignages qui se réunissent pour accorder à son ouvrage quelque valeur et quelque justesse. Les Américains lisent *les Natchez*, ce qu'ils ne feraient point s'ils n'y trouvaient pas leur Amérique ; il cite des lettres qu'il a reçues, confesse modestement ses erreurs, et sollicite le lecteur avec une humilité que les années rendent plus souple encore.

Ni les hommes, ni moins encore les femmes ne le laissèrent indifférent. — Ce fut un grand amoureux. Il faut lire sa correspondance au moment où il tenait en partie double les comptes de son cœur, entre Mme de Custine et la mystérieuse Mme C... Il est « léger », disait le roi. Ses billets sont incandescents ; ils alternent dans sa correspondance avec d'importantes instructions à Mme de Talaru :

Moi qui suis au centre du cercle, je vois tous les rayons et les divers points de la circonférence. Notre vraie politique est la politique russe, par laquelle nous contrebalançons deux ennemies décidées, l'Autriche et l'Angleterre. — Si la Russie maintenant voulait être trop prépondérante, une légère inclinaison de notre part vers 'Angleterre aura bientôt rétabli le niveau. — C'est entre ces deux contrepoids que nous devons jouer.

Et de la même plume à Mme de C... :

Tu me feras dire quand tu seras à Paris, le moment où je pourrai aller baiser tes beaux pieds. A toi ! A toi ! Je reçois ta lettre, etc...

Même diplomatie entre Mme de Duras et Mme Récamier. Mme de Duras lui a dit :

Il est donc dit que vous ne pourrez vivre sans chaînes ? Combien pourrais-je en compter ?...

Il répond :

Voulez-vous que je repousse tout ce qui a de la bienveillance pour moi? Je ne le puis. Il y a dans mon caractère, avec quelque chose de fort, quelque chose de faible. Je me laisse aller!... Prenez-moi tel que je suis. Ce qui est de moi, quand votre part est faite, ne vaut pas la peine d'être réclamé.

Et il écrit à Mme Récamier :

Je vous aime de toute mon âme, et rien ne pourra m'empêcher de vous aimer, ni votre parti, ni votre injustice.

L'insociabilité et l'impassibilité olympienne de cet éternel blessé sont pure fable. — Cet Olympe avait un cratère fumant.

Il reconnaît au moins une belle part dans la vie, puisqu'il écrit ces jolis regrets de sa jeunesse :

Ce qui enchante dans l'âge des liaisons devient dans l'âge délaissé un objet de souffrance et de regret. On ne souhaite plus le retour des mois riant à la terre, on les craint plutôt. Les oiseaux, les fleurs, une belle soirée de la fin d'avril, une belle nuit commencée le soir avec le premier rossignol, achevée le matin avec la première hirondelle, ces choses qui donnent le besoin et le désir du bonheur, vous tuent. De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous ; la jeunesse qui les goûte à vos côtés et qui vous regarde dédaigneusement, vous rend jaloux et vous fait mieux comprendre la profondeur de votre abandon. La fraîcheur et la grâce de la nature, en vous rappelant vos félicités passées, augmentent la laideur de vos misères. Vous n'êtes plus qu'une tache dans cette nature, vous en gâtez les harmonies et la gravité par votre présence, par vos paroles et même par les sentiments que vous sauriez exprimer. Vous pouvez aimer, mais on ne peut plus vous aimer.

Avec quelle adoration il parle, dans son automne, de « ces femmes du printemps qui passent parmi les fleurs, les concerts et la clarté des lustres » ! Il accorde des joies à la vie, croyez-le, — et même des joies très pures et très simples, comme celles de la charité.

Il fut connu pour sa bonté, son altruisme charitable, affectueux, bienveillant, secourable, au point de ne rien garder pour lui.

A Prague, il confiait à Charles X exilé :

Je suis gueux comme un rat, je vis pêle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriand.

Celle-ci avait fondé un asile pour les miséreux.

Une privauté que ne se fût jamais permise le René des Savanes : François riait, avait des moments de folle humeur et de gaîté : lisez les mémoires de son secrétaire Justin Danielo, et vous trouverez le Chateaubriand bon enfant que connaissent bien quelques amis, Fontanes, Joubert, Chênedollé, Molé. Même dans *l'Itinéraire*, en face de Jérusalem, il y a des drôleries (Jean engloutissant le jambon et le vin sous prétexte de mettre de l'ordre dans les paniers, etc.).

Chateaubriand a été le peintre à la mode, non le pratiquant de la désespérance.

Nul n'a plus agi, plus fortement, plus effectivement dans tous les ordres d'idées.

Il a changé les opinions : il a ramené la littérature à la religion, et l'esprit religieux à l'esprit de liberté.

On l'a appelé le « dilettante des monarchies en ruines », regrettant assez peu celle qu'il avait servie, et prédisant pour se consoler la chute de toutes les autres.

Le fait est que les réalités ont mal obéi à ses aspirations, et son loyalisme de vieux Breton ne trouva à Paris qu'objets de protestations qui le conduisirent à ces conclusions dernières :

La société entière moderne quitte la monarchie. Les principes les plus hardis sont proclamés en face des monarques, qui se prétendent rassurés derrière la triple haie d'une garde suspecte. La démocratie les gagne ; ils montent d'étage en étage, du rez-de-chaussée au comble de leur palais, d'où ils se jetteront à la nage par les lucarnes. Au milieu de cela, remarquez une contradiction phénoménale. L'état matériel s'améliore, le progrès intellectuel s'accroît ; et les nations au lieu de profiter s'amoindrissent ; d'où vient cette contradiction ? C'est que nous avons perdu dans l'ordre moral...

Si le sens moral se développait en raison du développement de l'intelligence, il y aurait contrepoids et l'humanité grandirait sans danger ; mais il arrive tout le contraire. La perception du bien et du mal s'obscurcit à mesure que l'intelligence s'éclaire. La conscience se rétrécit à mesure que les idées s'élargissent... Oui, la société périra... Le monde actuel, le monde sans autorité consacrée, semble placé entre deux impossibilités : l'impossibilité du passé, l'impossibilité de l'avenir. On a dit qu'une cité dont les membres auront une égale répartition de bien et d'éducation, présentera aux regards de la divinité un spectacle au-dessus du spectacle de la cité de nos ères. La folie

du moment est d'arriver à l'unité des peuples, et de ne faire qu'un seul homme de l'espèce entière. Soit; mais en acquérant des facultés générales, toute une série de sentiments privés ne périra-t-elle pas? Adieu les douceurs du foyer! Adieu les charmes de la famille! Parmi tous ces êtres, blancs, jaunes, noirs, réputés vos compatriotes, vous ne pourriez vous jeter au cou d'un père... Je ne trouve de solution à l'avenir que dans le christianisme, et dans le christianisme catholique...

Cent ans n'ont pas refroidi l'actualité de ces piquantes observations.

Par un prestige étrange, dont seul André Chénier donna un avant-goût, Chateaubriand a puisé dans le passé la jeunesse de l'avenir.

Il a mené le deuil de tous les morts qu'a fauchés la Révolution : Église, royauté, noblesse, féodalité, ombres sans sépulcre, il leur donna ses chants et ses larmes.

Et, cependant, tout son génie fleurit d'espérance et de promesses,[1] et l'avenir est né de ses rêves. La poésie ridée qui branlait le chef, sur son fauteuil Voltaire, a vu ses espoirs se volatiliser et s'anéantir dans les cendres de sa chaufferette; au son des cloches du sacre, une fille royale est née, parée des fleurs rares d'Amérique, joyeuse comme les oiseaux du Meschacébé, pensive comme les goélands des côtes bretonnes, héritière du vieux monde, conquérante des lendemains: et ce fut la poésie moderne.

Ce prodigieux génie a tout effleuré, tout observé, tout déduit: on le retrouve partout. Il est le père du romantisme, il a déterminé le retour à la foi monarchique et religieuse, il a créé la poésie individuelle et lyrique, la description pittoresque de la nature associée à notre vie intérieure, le moyen âge décoratif, le mouvement de curiosité vers les littératures anglaise et allemande, le culte de la grandeur, de la noblesse, de la puissance, le dédain des mesquineries et des petitesses, la renaissance de l'idéalisme, qui lui doit un regain de vitalité. Il a porté en lui tout l'avenir moral d'un siècle, et l'on ne voit pas de nom qu'il serait plus impossible de biffer, sans révolutionner l'aspect de la philosophie moderne.

CHAPITRE II

Le Romantisme.

Définition. — Retour aux origines. — Les dernier classiques. — Le trône et l'autel. — Influences étrangères. — Réveil de l'individualité. — Confidences d'âmes. — Un écueil. — Le clan des originaux. — Pétrus Borel, le Lycanthrope. — Gérard de Nerval. — Plus de sensations que de sentiments. — La couleur locale. — Indépendance révoltée. — Erreur à l'égard des anciens. — Excès d'égoïsme.

Qu'est-ce que le Romantisme ?

Duvergier de Hauranne répondait :

— C'est une maladie, comme l'épilepsie ou le somnambulisme.

Ce n'est pas une définition (1). Mme de Staël, H. Heine, Beyle-Stendahl précisaient : ce fut l'antagonisme entre le catholicisme et le paganisme, le Nord et le Midi, le Moyen âge et l'Antiquité. Boileau parla de Neptune et Racine des nymphes. Chateaubriand fit le *Génie du christianisme*. Les classiques furent latins. Victor Hugo longea le Rhin et écouta la voix des ondines dans l'ombre des burgs. Iphigénie et Clytemnestre furent les héroïnes des tragédies ; Louis XI, Charlemagne, Roland séduisirent les poètes nouveaux.

Pour Beyle-Stendhal, le romantisme est l'art de donner au peuple les œuvres qui peuvent lui procurer le plus de jouis-

(1) Duvergier de Hauranne avait beaucoup d'esprit. Lisez la délicieuse lettre qu'il écrivit de Milan, le 5 octobre 1823, à Beyle, à qui il avait demandé des lettres de recommandation, sans connaître les perfidies que Beyle a mises, dans *Rome, Naples et Florence* ; c'est d'une ironie charmante. Il était intelligent. Dès 1824, à 26 ans, il avait déjà conquis, par ses articles du *Globe*, des *Débats* et de la *Revue française*, une certaine influence politique, tandis qu'il avait su se faire d'autre part une réputation de causeur dans les salons où fréquentaient assidûment des hommes comme Paul-Louis Courier, Mérimée, Cousin, Henri Beyle. Mais il n'était pas beau. « L'extérieur de M. Duvergier de Hauranne, son cheveu bouclé au hasard, sa maigreur, ses lunettes, sa voix perdue dans les cavités d'un larynx souffrant, lui donnent l'air d'un enfant de bourgeois dont la jeunesse a été tourmentée par des tribulations orthopédiques ». (Nestor Roqueplan, 1842.)

sance possible, parce qu'elles sont le mieux en conformité avec ses mœurs, ses goûts, ses états d'âme : c'est l'Art moderne. En ce sens, Racine, Shakespeare furent romantiques en leur temps. *Le Globe* le définissait : la liberté, pour les talents les plus divers, de se développer dans leur propre individualité. Sismondi voyait, dans le romantisme, l'image de la civilisation moderne, et celle-ci étant spiritualiste, il appela le romantisme un spiritualisme littéraire.

Ces premiers aperçus, auxquels nous ajouterons un instinct de révolte et de liberté, caractérisent déjà suffisamment l'époque romantique.

Elle fut un retour au moyen âge. Je vous ai dit (1), en commençant l'histoire du dix-septième siècle, que la Renaissance, provoquée par l'invasion des Turcs et le retour en Italie des chefs-d'œuvre antiques, eut pour résultat d'arrêter le cours de notre tradition nationale, et de nous mettre en servitude chez les Latins et les Grecs ; qu'elle a imprimé plus profondément chez nous qu'ailleurs son influence et sa marque :

— Elle détermina un arrêt dans la circulation de la vieille sève nationale et traditionnelle ; ou plutôt le courant persista, faible, modeste et timide, à travers les œuvres des génies secondaires, et sous les substructions qui soutenaient le pont monumental de l'antiquité rétablie. Notre littérature se mit à la remorque des anciens et prit Rome pour patrie. Racine n'a pas eu une seule fois l'occasion de mettre le mot « France » dans ses vers.

« Ils sont les *classiques*, ces modernes Romains, ou plutôt les *dépaysés*. Éviter le détail, s'élever aux généralités, saisir de haut les relations, éloigner les dissemblances, réunir en faisceau les rapports et les traits communs, dégager les lois, unifier, simplifier, imposer à tout la norme immuable et droite de la Raison, sacrifier ce qui n'est pas elle : la fantaisie, le caprice, le sentiment même ; confondre en une synthèse froide les éléments généraux et les particularités, ne pas discerner les peuples, les provinces, les climats, les types, les nationaux ; tout donner à l'idée et peu à l'émotion ; s'effacer derrière les lois intangibles du droit sens ; arrêter les œuvres et les types dans l'immobilité de la perfection absolue ; nier le progrès, et fixer les figu-

(1) Tome II, pages 2-3.

res dans une éternelle et raide jeunesse ; faire abstraction de son individualité, de ses propres impressions ou sensations, pour ne contempler que la rayonnante et triomphante Logique, maîtresse des œuvres et des esprits : tel fut l'idéal élevé de notre dix-septième siècle, plus humain que national, plus rigoureux qu'ému.

« Nous verrons comment cette conception ira s'épanouissant, puis s'épuisant et se desséchant, jusqu'à la réaction qui sera en tout l'opposé, et qui sera le romantisme. »

Voilà ce que je vous disais. En 1800, le cycle est achevé, et nous revenons au seizième siècle, même avant.

L'éclipse du génie français derrière le soleil de Grèce prend fin. Nous retournons à nos origines. Le cortège éblouissant des romaines splendeurs, le char de Britannicus, les licteurs de Catilina ont disparu à l'horizon, et le nuage de poussière d'or s'est dissipé. Il ne reste plus que quelques raides figurants, — les derniers classiques : Arnault, Étienne, de Jouy, Delrieu, Viennet, Baour-Lormian, qui savait envelopper l'épithète la plus concise et décerner galamment ses injures aux romantiques :

Il semble à les ouïr grogner sur mon chemin
Qu'ils aient vu de Circé la baguette en ma main.

Viennet raillait doucement l'école nouvelle :

C'est une vérité qui n'est point la nature;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure ;
C'est la mélancolie et la mysticité ;
C'est l'affectation de la naïveté ;
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages :
Tout, jusqu'au sentiment, n'y parle qu'en images.
C'est la voix du désert, ou la voix du torrent,
Ou le roi des tilleuls, ou le fantôme errant
Qui le soir au vallon vient siffler ou se plaindre,
Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre.
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté
Et moins on le comprend, plus on est enchanté.

Et il conte une soirée littéraire où il entendit un jeune adepte de la nouvelle formule réciter ses œuvres :

En Talma tout à coup notre homme se dessine ;
Et, s'arrachant les vers du fond de sa poitrine,
Sa languissante voix, en accents douloureux,
Psalmodie un poème en l'honneur de nos preux.

C'était un feu roulant d'énigmes, d'hyperboles ;
J'y cherchai vainement le sens de ses paroles,
Et crus que mes voisins allaient être indignés
Des bulles de savon qu'il leur jetait au nez.

Les traits de Priam des derniers classiques retombaient sans force devant l'élan tout national du romantisme.

Nous nous retrouvions en face de nos pères, tels qu'ils furent avant la Renaissance. Les romantiques dirent adieu aux anciens, et aspirèrent à se réinstaller chez eux.

Le moyen âge français représentait les deux grands principes qui l'ont dominé : le trône et l'autel, Monarchie et Clergé, Empereur et Pape.

Le romantisme fut catholique et féodal, dans un décor de chapelles, de cathédrales, d'ermitages, au milieu d'une chevalerie dorée de pages, de marraines, de châtelaines : et les poètes allèrent rêver dans le jour mystérieux des nefs sacrées, ou dans les ruines des monastères, sur les dalles tumulaires, par les nuits sombres.

Le retour au passé mit en honneur le moyen âge qu'étudièrent Viollet-le-Duc, Raynouard, Fauriel, de Barante, Michelet, et qu'évoquèrent V. Hugo dans *Notre-Dame de Paris*, Casimir Delavigne dans *Louis XI*, Roger de Beauvoir dans *l'Écolier de Cluny* et *La Bretagne au treizième siècle.*

Les carrousels, pas d'armes, cours d'amour eurent la vogue ; on détruisit quantité de meubles Louis XV, pour les remplacer par des ameublements de style gothique.

L'influence étrangère seconda ce mouvement, si elle ne le détermina pas.

Les *Leçons d'art et de littérature* de Schlegel, traduites en français, contribuèrent à la diffusion des œuvres de Shakespeare en France. Mercier s'y employa, mais le public fut d'abord réfractaire. Des acteurs anglais ayant joué dans leur langue au théâtre de la Porte-Saint-Martin, on leur jeta des œufs pourris, et on leur cria : « Parlez français ! A bas Shakespeare ! » Le peuple prenait celui-ci pour un officier de Wellington. Les lettrés, comme Beyle-Stendhal, l'accueillirent et le répandirent, et conseillèrent d'imiter son genre d'observation et d'expression.

Walter Scott eut chez nous le succès que l'Europe lui avait réservé. Soumet l'arrangea pour la scène. On le lisait beaucoup.

Il plaisait chez nous pour d'autres raisons que dans les autres pays. En Allemagne, on en goûta la conception prosaïque de la vie et la morale protestante. Chez nous, on apprécia ses décors moyenâgeux, ses tourelles, créneaux et machicoulis. On estima qu'il savait mieux dépeindre des costumes que des sentiments, et on ne lut pas ses romans modernes. Son influence comme descriptif se fit sentir sur Vigny (*Cinq-Mars*), Mérimée (*Chronique de Charles IX*), Balzac (*Chouans*) qui rêva d'écrire en romans l'histoire de France ; Hugo qui publia à vingt et un ans un bel article sur *Quêntin Durward*.

Plus que Scott, Byron agit sur notre romantisme, et fut l'idole de toute une génération pour laquelle son nom éveilla les idées de liberté, indépendance de la Grèce, pessimisme ; il fut l'ange déchu et l'éternel blessé. On ne comprit pas la mordante satire politico-religieuse du *Don Juan*. Stendhal en répandit l'amer langage, et le fit goûter par George Sand et Théophile Gautier. Alfred de Musset alla droit à cette âme sœur en souffrance.

Les *Lakistes* plurent par leur pittoresque culte de la nature ; on les lut assez peu, sauf Sainte-Beuve.

L'Allemagne eut une influence moindre. Werther fut associé à Child Harold. *Faust* eut moins de chance, et son pacte avec le diable lui aliéna le public. *Faust* et *Gœtz*, dans les discours, faisaient sourire l'Académie par leur sonorité barbare. Gérard de Nerval, Eug. Delacroix et Edgard Quinet les défendirent. Faust dut attendre longtemps Gounod, son déformateur, qui le francisa.

Schiller fut à peu près ignoré. Soumet tira de *Don Carlos* et de la *Pucelle d'Orléans*, sa faible *Élisabeth de France* et sa médiocre *Jeanne d'Arc*. V. Hugo croyait que *Wallenstein* était de Gœthe : c'est dire l'ignorance où on fut de Schiller.

Kant et Fichte, et les théories allemandes de l'idéalisme subjectif, eurent leur retentissement chez nous.

Musset accusé d'imiter Byron s'en défendit faiblement.

Il n'y eut pas, à proprement dire, imitation de l'étranger. Les Espagnols et les Italiens furent plus servilement imités aux dix-septième et dix-huitième siècles, que les Allemands ne le furent au dix-neuvième. On ne copia pas leurs œuvres ; mais on appliqua leur méthode. Le mot d'ordre ne fut pas : faire ce qu'ils font, mais : faire comme ils font, c'est-à-dire s'inspirer du passé national :

Écoutez dans leurs chants l'accent de la patrie !

La nation reprit conscience de son unité, de son individualité ; aussi, l'individu reprit conscience de lui-même et parla en son nom. Les classiques étaient impersonnels, et ne laissaient soupçonner d'eux que ces traits qui échappent inconsciemment à l'artiste, quand il marque son œuvre de son génie particulier. Ils obéissaient à la raison, qui est en nous, mais qui n'est pas nous-mêmes. Les Romantiques nous révèlent leurs sentiments, leurs sensations, c'est-à-dire ce qui est foncièrement et essentiellement nous-mêmes ; ils se racontent à nous, ils romancent leur vie ; ils disent « ma douleur, mon cœur humain » ; leurs poésies sont des cris de l'âme. Corneille et Racine ne nous parlent pas d'eux. Musset, Lamartine, Vigny ne font autre chose. Le romantisme fut le « libérateur du sentiment ». Il créa le lyrisme, c'est-à-dire l'expression émue et directe de nos émotions intimes.

Gœthe disait : « Quand j'ai un chagrin, j'en fais un sonnet ». Ainsi nos romantiques se mettent eux-mêmes dans leurs œuvres : *Stello* ou *Indiana*, *Valentine* ou *la Confession d'un enfant du siècle*, *Rafaël*, les sermons de Lacordaire ou les articles de Sainte-Beuve. Lamartine fait précéder chacune de ses *Méditations* d'un commentaire personnel racontant quelles circonstances de sa vie privée ont vu naître le poème qu'on va lire. *Le Crucifix* est une élégie sépulcrale sortie avec des larmes du cœur de l'homme, non de l'imagination de l'artiste. C'était à la mort de Mme Charles que ces vers se rapportaient. Le Moi seul devint aimable. Lamartine écrivait encore :

Les poètes cherchent le génie bien loin, tandis qu'il est dans leur cœur, et que quelques notes bien simples, touchées pieusement sur cet instrument monté par Dieu même, suffisent pour faire pleurer tout un siècle.

Leurs poèmes furent des confidences : *le Lac*, *le Vallon*, *la Tristesse d'Olympio*. Musset s'est lamenté pour nous. Lisez ses lettres intimes ; il ne dit pas autre chose dans ses vers :

J'ai reçu le baptême des larmes; j'ai cloué de mes propres mains dans la bière ma jeunesse, ma paresse et ma vanité ; ma pensée va croître au soleil, il me semble que je vais bientôt parler, et que j'ai quelque chose dans l'âme qui demande à sortir.

Leur fonction, à tous ces poètes, fut d'être mis par la vie dans des circonstances qui les fissent beaucoup souffrir et vibrer ; leur âme se chargeait ainsi d'émotions que leur génie ensuite nous traduisit, pour nous présenter nos propres sentiments magnifiés par un grand artiste. *Les Nuits* de Musset sont la confession attendrie d'un convalescent qui prend le lecteur à témoin de ses peines.

L'âme d'alors était un riche trésor à ouvrir. Elle était pleine de souvenirs, d'impressions, d'émotions, et chacun se rappelait les exaltations de son enfance, que la Révolution et l'Empire avaient profondément troublée. Il y avait un vague regret des épopées et des chevauchées récentes, parmi l'indolente paresse du règne de Charles X, que la caricature représentait assis sur une chaise percée, et chassant en chambre avec un fusil de bois un lapin à roulettes. On avait un besoin d'action, de réaction, de détente, d'expansion, d'explosion, et c'est ce qui donne au Romantisme cette ardeur agressive et belliqueuse.

Pour le dire en passant, cette conception littéraire comportait un grave danger.

Quand on a la prétention d'entretenir le public de soi, cette prétention devient impertinence et outrecuidance, si elle n'est pas justifiée par la qualité rare des sentiments ou de leur expression. Il faut que ce Moi en vaille la peine. Les chants d'un Lamartine, d'un Musset, d'un Hugo, d'un Vigny avaient de quoi charmer. Mais les autres, les poètes de second rang, en quoi pouvaient-ils séduire la foule indifférente ? Ils se créèrent, ils se forgèrent de toutes pièces une originalité factice ; ils crurent ainsi devenir originaux. Ils ne furent que des originaux.

Ils s'assurèrent l'attention publique par leur allure, leur aspect, leurs façons d'être et de dire. Ils furent les enfants terribles du romantisme. Les autres, les grands, les vénérables, les dieux se rassemblaient au cénacle de la Muse française, ou à l'Arsenal chez Nodier, ou chez Victor Hugo, rue Notre-Dame-des-Champs, avec Émile et Antony Deschamps, Alfred de Vigny, Jules de Rességuier, Ulric Guttinguer, Sainte-Beuve, David d'Angers.

Il y avait un autre cénacle, qui tenait ses assises rue du Doyenné, dans une mansarde. Le mobilier était remarquable : un hamac et quelques tabourets. Sur la cheminée, un crâne à la

place de la pendule. S'il ne marquait pas l'heure exacte, il inclinait néanmoins l'esprit, comme font les pendules, vers la pensée du temps qui s'enfuit.

Au mur décrépit étaient accrochées de belles esquisses signées Deveria, Boulanger, et aussi un morceau de cuir de Bohème, dont la présence marquait que si les ressources l'eussent permis, la pièce entière en eût été tendue. On rencontrait là Théophile Gautier, Gérard de Nerval et quelques autres seigneurs de moindre importance, dont les noms, du moins, ne manquaient pas d'une certaine allure : Augustus Mac Keat, Célestin Nanteuil, long ange thuriféraire, joueur de sambucque, Philothée O'Neddy, Jehan du Seigneur. Il y avait là Bouchardy, dont les drames étaient pleins d'horreur, de testaments pris, repris et surpris, de marches, de contremarches, de surprises, de trahisons, de poisons, de contrepoisons. Quand on les représentait, si un spectateur laissait tomber sa lorgnette, pendant le temps qu'il la ramassait, plusieurs assassinats, vols et viols s'étaient perpétrés sur la scène, et c'en était assez pour perdre le fil de l'intrigue. On voyait paraître un personnage noir et mystérieux à qui un autre disait : Vous n'êtes donc pas mort depuis deux ans ? Et le défunt répondait : — Chut ! c'est un secret que j'emporterai dans la tombe. Ainsi, tout s'expliquait.

Un autre auteur dramatique fréquentait là encore, c'était le vicomte d'Arlincourt, que deux vers ont rendu immortel. Dans un de ses drames, un berger disait :

> J'habite à la montagne et j'aime à la vallée.

Ailleurs, une jeune fille captive gémissait :

> Mon père en ma prison seul à manger m'apporte.

A quoi un spectateur de parterre répliqua, un soir :

> Certe, il fallait qu'il eût la mâchoire un peu forte.

Tous portaient le chapeau à la Rubens en pain de sucre, le pourpoint à la Van Dyck, le manteau couleur de muraille.

Ils avaient pour fonction dans la vie d'écraser les bourgeois et les classiques, qu'ils appelaient les grisâtres, les épiciers, les rococos, les vieilles perruques. Eux, ils étaient les flamboyants, les décousus, les bousingots, les barbares. Ils étaient les rapins incorrigibles, mettant tout leur art dans leurs exu-

bérances, leurs outrances, leurs paroxysmes, leurs hyperboles, fervents du genre « ruisselant d'inouïsme ! » selon le mot fameux de Xavier Aubriet. Ils allaient trouver le bourreau :

— Je désirerais que vous me guillotinassiez !
— Quoi ! un innocent ?
— N'est-ce pas l'habitude ?

Ils se donnaient rendez-vous, en haut des Champs-Elysées, au petit cabaret isolé et perdu du Moulin-Rouge, tenu par Graziano, et là, ils buvaient le vin, pour faire comme Han d'Islande, dans le crâne d'un tambour-major tué à la Moskowa.

Ils étaient en proie à des amours terribles, et leur passion était si incandescente, qu'à l'écrire, ils brûlaient le papier.

Ils tâchaient d'être pâles, penchés, mélancoliques, pour être intéressants ; l'air cadavéreux était particulièrement bien porté. A l'un d'eux, qui appuyait son front dans ses mains, on demandait :

— Vous avez mal à la tête ?
— Plus haut que cela, dit-il.

Ils avaient mal à l'âme, mal à la vie ; ils passaient, dans l'existence, bourrelés de remords. Les femmes sensibles s'apitoyaient et abrégeaient pour eux l'attente du bonheur.

L'un des plus pittoresques de ces types fut Petrus Borel, le dernier Abencerage, le Lycanthrope, le Basiléophage, — un solide gars fait pour porter le manteau des cavaliers mousquetaires, droit dans sa courtoisie hautaine, se couvrant avec des gestes de grand d'Espagne, balançant son feutre à plumes, un Velasquez descendu de son cadre et prêt à y remonter. Ses œuvres donnent la note furieuse des imaginations en honneur dans ce milieu original. La société lui inspire un dégoût amer :

Ce n'est qu'un marais fétide, vrai fouillis d'herbes jaunes, de troncs pourris, de champignons fendus et verdissants, de fange verte, écumeuse et grouillante d'insectes,

De crapauds et de vers qui de rides infectes
Le sillonnent ; le tout parsemé d'animaux
Noyés, et dont le ventre apparaît noir et gros.

Théophile Gautier aura de ces images brutales :

Sur des rouets de fer les boyaux qu'on dévide.

Borel a, dans *Champavert*, conté un duel fameux de nègres, Gedéon Robertson contre Jack Barraou le charpentier. Gedéon se jette sur Barraou comme une hyène, pour le percer de son coutelas. Gedéon lui pourfend l'avant-bras. Gedéon le saisit, et lui crève le côté. Gedéon le mord à la joue, enlève la chair et découvre la mâchoire. Barraou lui crache aux yeux du sang et de l'écume. L'Angelus sonne. Les combattants aussitôt s'arrêtent, se séparent, et prient.

Puis le combat reprend; l'un arrache les cheveux, l'autre crève les reins, étripe le ventre, frappe le roc de sa lame, qu'il plonge dans la gorge de son adversaire. Ils ne sont plus qu'une masse de sang qui flue et qui caille; des milliers de mouches et de scarabées entrent et sortent par les narines et les bouches et barbottent dans les apostumes.

C'est une gageure — et elle est tenue, — de ne rien dire ou faire de banal. Dans *Passereau l'Écolier*, il pleut. Un domestique offre un parapluie. Ce geste honnête et naturel déchaîne une bordée d'outrages :

Un parapluie! Misérable transsubstantiation de la cape et de l'épée! Laurent, tu m'insultes.

Voilà dans quelle atmosphère frémissante de vibrations exaspérées ces jeunes gens vivaient. C'était à devenir fou. Gérard de Nerval le devint.

Gérard de Nerval, de son vrai nom Gérard Labrunie, était né à Paris; sa jeunesse s'écoula dans le paysage mélancolique et frais d'Ermenonville.

Il fit ses classes avec Théophile Gautier, dont il demeura le fidèle ami et le collaborateur à *la Presse*, où il signa quelque temps avec lui leur feuilleton commun G. G.

Il se tourna vers la littérature et fit une traduction du *Faust*, dont Gœthe disait, depuis son apparition : « Je n'éprouve plus de plaisir à lire le *Faust* en allemand. »

Après avoir, pour son malheur, aimé une comédienne, il voyagea, et devint fou par intermittences. Il sortait de chez le docteur Mauche quand il fit son voyage en Orient, dont il écrivit les saisissantes impressions; en même temps qu'il donnait à l'Opéra-Comique, *les Monténégrins* (mars 1849), *le National* publia *les Aventures du sieur abbé comte de Bucquois*, et *la Revue des Deux-Mondes*, un magistral article sur Henri Heine.

Il sombra dans l'occultisme, et vécut parmi les gnomes. Il employait le peu d'argent dont il disposait à acheter des bibelots d'art. Il acquit un superbe lit de chêne à colonnes. N'ayant pas de quoi faire l'emplette d'un matelas, il couchait à côté, sur le plancher. Il perdit la raison, conversa avec les poissons rouges du jardin du Luxembourg.

La folie s'aggravait et il en prenait peur.

J'ai acheté, dit-il un jour à Maxime du Camp, un objet très rare ; mais les marchands sont si bêtes qu'ils ne savent pas ce qu'ils vendent ; je vais vous le montrer : c'est la ceinture que portait Mme de Maintenon quand elle faisait jouer *Esther*, à Saint-Cyr.

Et dépliant avec soin un papier fripé, il en tira un cordon de tablier de cuisine. C'est avec ce même cordon qu'on le retrouva étranglé quelques jours plus tard, rue de la Vieille-Lanterne. On le tua sans doute pour le voler, car on ne retrouva pas son fameux burnous qui ne le quittait jamais.

Cette fin lugubre convenait pour l'auteur des *Illuminés*. Gustave Doré en fit une lithographie célèbre et effrayante.

Pour soutenir ce ton aigu, il fallait des impressions violentes, exacerbées, exaspérées, — moins des sentiments que des sensations.

En effet, une large sensualité est au fond du romantisme, qui donna beaucoup au pittoresque, aux visions, aux couleurs, aux formes, à tout ce qui est sensible et concret.

A l'encontre des classiques, qui s'élevaient aux idées générales, négligeant le détail pour saisir les traits universels et les rapports les plus élevés, pour simplifier jusqu'à la nudité artistique et magistrale des chefs-d'œuvre antiques, les romantiques cherchèrent la diversité, les traits particuliers, les types, les touches de couleur locale, les qualités propres à l'individu de par sa profession, son genre de vie, le climat de son pays. Le réalisme devait logiquement sortir de cette esthétique du pittoresque.

Ils furent attentifs aux costumes et aux coutumes ; les Écossais, les Palikares, les Andalouses, les Napolitaines mirent dans leurs livres, — ou dans leurs albums, — les notes vives de leurs ajustements, de leurs sequins, de leurs armes. Comme tous n'avaient pas voyagé, — Hugo n'a pas parcouru l'Europe, — ils écrivirent des descriptions de seconde main et par ouï-dire. C'est

à eux que nous devons cette Espagne, cette Grèce, cette Italie de fantaisie dont les traits fort simples et peu nombreux forment une image convenue. La mantille, les castagnettes, l'échelle de soie, la guitare et un poignard suffisent pour localiser un sujet en Espagne. Un filet et une veste rouge : c'est le pêcheur de Procida. Gastibelza, Fra Diavolo, Canaris, la marquesa d'Amaëgui peuplent cette Europe charmante, chantante et colorée. Dans leurs rêves d'enfants avaient passé des images de minarets, de Kremlin, de neiges moscovites et de soleils d'Austerlitz. Ils s'en souvinrent.

Par l'Espagne on touchait aux Maures, et l'Orient pique des notes d'or, des reflets de minarets et de yatagans jusque dans *Charles VII chez ses grands vassaux*, et sur les rocs de Roncevaux.

Un trait encore qu'il faut marquer, c'est l'indépendance révoltée à laquelle aboutit le romantisme, après avoir été le défenseur du principe d'autorité, monarchique et religieuse. L'hostilité contre le dogmatisme classique l'emporta et fit de ce mouvement royaliste un mouvement révolutionnaire, — tout comme la Restauration, minée par les ferments de 1789, versa dans la monarchie constitutionnelle et dans la république de 1848, et dans l'empire socialiste.

Vitet, le futur auteur des *Barricades*, regardait le romantisme comme la théorie de l'indépendance en art et une sorte de protestantisme de lettres. L'idée de liberté était au fond de toutes ces notions.

Le point de vue changeait. Les classiques avaient posé les lois du goût et du beau, orientées vers un idéal fixe dont les chefs-d'œuvre tentaient de s'approcher par les mêmes règles.

L'intrusion, dans la littérature, du sentiment individuel, variable à l'infini, et de la notion de progrès, de perfectibilité, rompit cette barrière rigide que l'immuable Raison dresse devant l'artiste. Tout fut remis dans la circulation et le torrent du devenir. On ne reconnut plus ni traditions, ni autorités, ni codes, ni genres ; tout fut fondu, libéré, dégagé par une imitation souple du réel, où tout se mêle. L'art devint, comme la politique, libéral, hostile à toute entrave. La révolution littéraire était parallèle à la révolution sociale. Les jeunes secouaient le joug, raillaient Charles X à qui ils décochaient leurs quolibets :

— Le roi a dit : Dieu soit loué, et mes boutiques aussi !
— Le roi s'endort tous les soirs dans la peau d'une bête.
— Mademoiselle, je vous aime autant que la république !
— Je veux fumer où il me plaît le cigare de mon existence !

Partout s'échappait en boutades un instinct d'indépendance, de révolte, de délivrance. La littérature subit ce besoin de libéralisme. Vocabulaire, syntaxe, prosodie, tout fut affranchi. Plus de mots grands seigneurs, plus de mots roturiers. L'alexandrin rigide fut rompu, brisé, désossé ; les rythmes, les cadences prirent une allure follement libre et dégagée (*les Orientales*, *Ballade à la Lune*, *A la Rime*) jusqu'à la virtuosité et à la jonglerie.

Le romantisme, en tant qu'école littéraire aux principes définis, n'a pas duré. Dès 1843 il déclina. Pourquoi ? parce qu'il portait en lui quelques néfastes éléments.

Une erreur fut de déclarer la guerre aux Grecs et aux Latins.

Qui nous délivrera des grecs et des romains?

Nous sommes des Latins et des Hellènes par notre langue et notre esprit ; nous aimons, nous préférons l'art grec, avec sa précision, ses contours arrêtés, ses nuances franches, son ordre, sa clarté, qui conviennent à notre génie national ; il n'a rien du mystère indécis, des rêveries vagues du Nord.

Mais la Révolution et les guerres de l'Empire avaient fermé les collèges, et avaient préparé des générations ignorantes de l'antiquité. Plusieurs refirent eux-mêmes leur éducation, et revinrent spontanément à nos ancêtres intellectuels (Théophile Gautier, Banville, A. de Musset : « Grèce, mère des arts. »).

En outre, le romantisme a porté le poids de son impérieux individualisme, de son égoïste subjectivité. Il a réduit l'univers et l'infini à la mesure de l'homme ; il a emprisonné le monde dans son âme, — prison trop étroite.

Réduire tout à soi, c'est rapetisser l'univers et lui imposer les bornes trop rapprochées de nos passions. Il faut sortir de soi, connaître, aimer, aider les hommes, s'élever par l'altruisme et la fraternité.

Pour avoir méconnu cette loi humaine, le romantisme a sombré dans l'indifférence, l'amertume, l'impassibilité des Parnassiens, en qui le sentiment mort ne laissa plus qu'un souci vain de jeux formels, d'images et de rimes.

La philosophie attristée de Leconte de Lisle est toute en germe dans *René*.

Parmi les poètes, ceux-là seuls dureront, qui auront aimé, et dont les accents auront apporté au cœur des hommes, non leurs sanglots sur eux-mêmes, mais leur amour fécond pour l'universel bonheur, l'affranchissement, l'idéal, la beauté, le progrès et l'avenir de l'humanité.

Mais, du moins, ce qui résiste, c'est notre gratitude pour une école littéraire qui a délivré, rajeuni, assoupli la poésie, qui l'a retrempée aux sources du pur lyrisme, qui lui a gagné la sincérité, la variété, le coloris, l'aisance, la liberté, qui a donné à l'âme une voix et des ailes, qui a secoué et déchaîné les passions et les haines, et qui par là a décuplé et justifié la vie.

CHAPITRE III

Lamartine.

Sa jeunesse. — Les *Méditations.* — *La Mort de Socrate.* — Les *Nouvelles Méditations.* — *Child Harold.* — Les *Harmonies.* — Révolution de 1830. — En Orient. — *Jocelyn.* — *La Chute d'un ange.* — *Recueillements.* — *Nouvelles Confidences.* — *Raphaël.* — Les petits romans. — Les *Girondins.* — La révolution de 1848. — Dernières œuvres. — Dernières années. — Son caractère.

Sur la route de Mâcon à Cluny, à Milly, vivait un capitaine de cavalerie, qui avait épousé Mlle Alix des Roys, fille d'un intendant général. C'était le chevalier de Lamartine. Il était d'une vieille famille. Son père Louis-François, seigneur de Montceau, put faire les preuves de huit degrés de noblesse pour sa fille, nommée chanoinesse à l'abbaye de Saint-Martin-de-Salles.

A la Révolution, il fut arrêté et mis en prison à Mâcon ; sa jeune femme enceinte habitait en face. Ils correspondaient par la fenêtre. Le 9 Thermidor ouvrit le cachot. Le jeune ménage se réinstalla à Milly. Lui, il était sévère, silencieux, rude et bon. Elle, elle était gracieuse et sensible. Elle tenait les comptes, qui étaient maigres, et s'occupait, quand il le fallait, de faire vendre le cheval, la voiture, ce qui était nécessaire pour subvenir aux dépenses. Car ils n'avaient que 3.000 francs de rentes. Et ils eurent six enfants, cinq filles et un fils, qui allait devenir le grand Alphonse de Lamartine.

Celui-ci naquit le 21 octobre 1790. Il grandit dans ce pays terne et incolore, strié de petites collines, peu ombragé, avec des villages gris qui se perdent dans la monotonie générale entre les sentiers pierreux. Quelques avares champs, quelques ceps appuyés sur le sable, des ronces, de maigres brebis qui laissent leur laine en tribut aux épines, un ciel gris, le chant incessant des cigales : telle est la contrée. Le village de Milly est plus gris et plus terne encore que les autres. Il compte environ 380 âmes. Près de l'humble église, on voit la

maison de Lamartine, qu'il vendit en 1861. Elle surgit comme une grosse borne de pierre noirâtre à l'extrémité d'un étroit jardin, blottie au creux du vallon, et adossée à la colline. Il l'a souvent décrite: carrée, un seul étage, trois fenêtres sur chaque façade; l'entrée était sur la cour, une grosse porte de bois ciselé dominant cinq marches; en bas, un corridor encombré d'armoires et de sacs de blé séparait la cuisine de la salle à manger; dix chambres à l'étage. Le jardin avait de jolies charmilles et de bons poiriers. La mère aimait beaucoup sa maison, qu'elle appelait « sa Jérusalem, sa maison de paix ». C'était une demeure simple, mais agréable, chaude et douce. Bien des fois la pensée du poète a revécu avec une poétique émotion les années passées dans ce nid de verdure, et dans une souriante quiétude.

Sa mère avait connu J.-J. Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre. Elle éleva son fils selon leurs principes. Il lut la Bible, La Fontaine, Mme de Genlis, Berquin, *Robinson Crusoé*, Fénelon, Voltaire, *la Jérusalem délivrée*. Il avait un oncle curé qui s'informait de son éducation, et qui le fit mettre à Lyon dans une pension, d'où il se sauva. Il fut alors transporté au collège de Belley, où il fit des amis qu'il devait garder, Vignet, Virieu surtout. Aux vacances, il lisait les ouvrages en vogue, de Mme de Staël, de Chateaubriand, d'Ossian, et, beaucoup, les petits poètes élégiaques du dix-huitième siècle, qui ont déterminé sa première manière. A vingt et un ans, il aima, et connut la noire mélancolie d'un jeune cœur épris et vivant avec le vague à l'âme. « J'ai assez de la vie, je n'en veux plus », écrit-il à un ami. Il avait encore cinquante-huit ans à s'accommoder d'elle. Sa mère notait en même temps dans son journal : « Ses passions commencent à se développer ;... il est agité, mélancolique, il ne sait ce qu'il désire. » Elle l'envoya en Italie. Il y oublia la jeune fille dont il ne croyait pas pouvoir se séparer sans mourir, et il en aima une autre.

Il avait été recommandé à un parent, M. Dareste de la Chavanne, directeur de la manufacture de tabac à Naples. On conçoit que le jeune homme désœuvré ait rôdé parmi les ouvrières : il y choisit pour passer le temps une petite cigarière, qu'il a poétisée sous le nom de Graziella, plus tard.

De retour à Milly, il se mit au travail. Saül, Clovis, Zoroastre lui parurent des sujets séduisants. Il continua à écrire de petits

vers à la Dorat, les lut à l'Académie de Mâcon, et fit présager un bel avenir de poète local et mâconnais.

La chute de Napoléon fit de lui un officier des gardes du corps en garnison à Beauvais, « le dernier pays du monde » qu'il eût choisi. Au retour de l'île d'Elbe, il s'enfuit en Suisse, et revint, après Waterloo, reprendre son poste de garde du corps. Mais l'état militaire l'attirait moins que la diplomatie. Il fut présenté dans l'hiver de 1815-1816, à Mmes de Duras, de Broglie, à MM. de Talleyrand, Guizot, Villemain, et il allait de salon en salon récitant des petits vers. C'est cette année 1816 qu'il connut Elvire à Aix-les-Bains. Il avait vingt-six ans, et il fut conquis par le charme triste de Mme Charles. Il a finement analysé son bonheur d'alors :

... C'était autre chose : c'était un sentiment désintéressé, pur, calme, immatériel. Le repos d'avoir trouvé enfin l'objet toujours cherché, jamais rencontré, de cette adoration souffrante faute d'idole, de ce culte vague et inquiet faute de divinité à qui le rendre, qui tourmente l'âme jusqu'à ce que nous ayons entrevu l'objet de ce culte, et que notre âme s'y soit attachée comme le fer à l'aimant, ou qu'elle s'y soit confondue et anéantie comme le souffle de la respiration dans les vagues de l'air respirable.

Et, chose étrange, je n'étais pas pressé de la revoir, d'entendre sa voix, de me rapprocher d'elle, de m'entretenir en liberté avec celle qui était déjà toute ma pensée et toute ma vie. Je l'avais vue, je l'emportais en moi, rien désormais ne pouvait enlever de mon âme cette possession : de près, de loin, absente, présente, je la contenais en moi-même ; tout le reste m'était indifférent. L'amour complet est patient parce qu'il est absolu et qu'il se sent éternel. Pour me l'arracher, il aurait fallu m'arracher mon cœur.

La pureté immatérielle de ce sentiment est mise un peu en échec par les vers du *Lac* supprimés après la première édition :

Elle se tut ; nos cœurs, nos yeux se rencontrèrent,
Des mots entrecoupés se perdaient dans les airs,
Et, dans un long transport, nos âmes s'envolèrent
Vers un autre univers.

Nous ne pûmes parler ; nos âmes affaiblies
Succombaient sous le poids de leur félicité,
Nos cœurs battaient ensemble, et nos bouches unies
Disaient l'éternité !

L'hiver suivant, il la rejoignit à Paris et fut l'hôte assidu de

son salon, où il vit de Bonald, Suard, Lainé, des savants, des politiciens qui lui donnèrent le goût de la politique. Mais il ne put rester davantage. Il n'avait plus d'argent. Il habitait une chambre prêtée par un ami. Le concierge lui montait du pain et du fromage. Il rentra à Milly. En son absence, Mme Charles mourut. La douleur éveilla le génie.

Il renonça aux petits vers et laissa pleurer son cœur. Les vers qu'il écrivit de 1816 à 1819, furent *les Méditations* (1820). Hugo ni Vigny n'avaient encore ni tonné ni donné. Ce fut un éclair, et l'on salua un Chateaubriand en vers.

Dans les *Méditations*, le ton général est celui des élégiaques du dix-huitième siècle, en beaucoup mieux. Mais certaines pages, *l'Isolement*, *le Lac*, *le Vallon*, *les Chants de Saül*, *Dieu*, rendaient un son nouveau et inconnu, c'était du lyrisme tout vibrant d'émotion profonde, l'expression d'une grande mélancolie cherchant la consolation dans les beautés de la nature et dans l'amour. Depuis la Bible, depuis Pétrarque et Dante, cette note n'avait plus résonné. Il trouvait dans la partie divine de son être, dans la grandeur de Dieu, le contrepoids aux heures de *Désespoir*, et le spectacle de cette lutte intime contre le doute troubla et charma le monde.

Comme a dit Mgr Perraud dans l'oraison funèbre du centenaire :

Il a soulevé les âmes, il leur a donné des ailes.

Il retourna alors à Aix, chercher des souvenirs. Il trouva une épouse, Élisa Birch, orpheline, fine, intelligente, lettrée, byronienne. Le mariage eut lieu à Chambéry (1820). Les époux partirent pour Naples, où Lamartine fut nommé attaché d'ambassade, et où il écrivit les plus belles de ses *Nouvelles Méditations*. Ils revinrent à Rome, puis à Milly, à Saint-Point, à Mâcon, enfin à Paris où ils s'installèrent, 227, rue Saint-Honoré. Ils avaient deux enfants.

A Paris, Lamartine fréquenta le Cénacle, alla chez Hugo, chez Nodier, connut Vigny, Soumet, Rességuier, Émile et Antony Deschamps, Ulric Guttinguer, Delphine Gay. Mais il était pour eux trop âgé et trop correct. C'est à ce moment qu'il publia *la Mort de Socrate* et *les Nouvelles Méditations*.

La Mort de Socrate est inspirée du *Phédon* et du *Criton* de Platon, renouvelés par un pseudo-christianisme.

Il y salue le retour au spiritualisme, préparé par Chateaubriand, Joseph de Maistre, de Bonald, Joubert dans son cours de philosophie, Victor Cousin dans ses conférences.

Ce poème dut son succès et à sa valeur, ce qui n'est pas toujours une raison suffisante, et à l'opportunité d'une philosophie qui venait à son heure.

Les Nouvelles Méditations recommençaient, sans les renouveler, *les Méditations.*

On y retrouve Graziella dans *Élégie* et dans *Tristesse*, Elvire dans *A El...*, dans l'admirable *Crucifix*, dans *Apparition*, dans *les Étoiles.*

Les Préludes sont une sonate en poésie, faite de phrases musicales dont Liszt s'inspira.

Il y a plus de tristesse abattue dans *le Passé*, plus d'ampleur dans *les Étoiles*, plus de puissance dans *Bonaparte*, à qui il ne pardonne pas d'avoir matérialisé l'idéal de la jeunesse.

Il eut pourtant pitié de cette grande infortune et sacrifia, cette seule fois, au « bonapartisme poétique » sans plus jamais récidiver, car il ne cesse ensuite de dire son horreur, sa haine et son mépris pour l'Empereur.

Alfred de Vigny a écrit à Hugo sur *les Nouvelles Méditations* une lettre curieuse, comme document des dispositions que portaient les jeunes romantiques à l'égard de Lamartine :

> Quant aux *Nouvelles Méditations*, l'ensemble est fort inférieur aux premières, le ton est désuni et m'a l'air d'avoir réuni les rognures du premier ouvrage et les essais de l'auteur depuis qu'il est né. Je ne puis croire qu'il ait pu présider à cet arrangement, et certes, il n'a pu penser qu'une scène de son *Saül* balançât celle de Soumet. Je ne vous parle pas des incroyables fautes qui se trouvent souvent, je veux les donner à l'imprimeur ; mais *dans la danse céleste ils s'élancent*, est un peu fort, et *le branle de la lance*, et un rocher qui *surplombe*. Cependant, et je le dis avec vérité, je ne crois pas que M. de Lamartine ait rien fait qui égale et *les Préludes* et les dernières strophes, surtout *Bonaparte* et *le Chant d'Amour*. Il y a, en général, dans tous ses ouvrages une verve du cœur, une fécondité d'émotion qui le ferait toujours adorer, parce qu'il est en rapport avec tous les cœurs.

Un séjour à Saint-Point, puis à Mâcon (1824), le retour à Paris pour la candidature à l'Académie française, l'échec, la croix de chevalier de la Légion d'honneur, *le Chant du sacre* de Charles X, cette « horreur des horreurs poétiques », selon son expression, qui se vendit à 20.000 exemplaires, *le Dernier Chant*

du pèlerinage de Child Harold, les hommages que lui prodiguent ses confrères, Victor Hugo, Nodier, Sainte-Beuve, ce sont les points marquants de sa vie avant son départ pour Florence comme secrétaire d'ambassade.

Le Dernier Chant du pèlerinage de Child Harold constate l'engouement que lui inspira Byron. Celui-ci avait laissé inachevé son *Child Harold*. Lamartine, qui ne le connut pas, qui lui a dédié une magnifique épître sans la lui envoyer, l'admirait. Ils n'avaient pas la même nature. Le poète anglais était plus combattif, plus agissant, plus hautainement révolté, plus travaillé par le remords. Le poète de Milly subit, comme toute sa génération, son étrange séduction et applaudit à sa chevaleresque entreprise de délivrer la Grèce.

Je jouis, dit-il, quand je le vis se relever de son scepticisme et de son épicurisme, pour aller, de son or et de son bras, soutenir en Grèce la liberté renaissante d'une grande race. La mort le cueillit au moment le plus glorieux et le plus véritablement épique de sa vie. Dieu semblait attendre son premier acte de vertu publique pour l'absoudre de sa vie par une sublime mort. Il mourut, martyr volontaire d'une cause désintéressée. Il y a plus de poésie vraie et impérissable dans la tente où la fièvre le couche à Missolonghi, sous ses armes, que dans toutes ses œuvres. L'homme en lui a grandi ainsi le poète, et le poète, à son tour, immortalisera l'homme.

Il ramassa la lyre des mains défaillantes de Byron, et écrivit le cinquième chant de *Child Harold* inachevé.

C'est une suite forcément disparate, car autant Child Harold ressemblait à Byron, autant à la fin il ressemble à Lamartine. La poésie française n'a pas à regretter ce changement de modèle.

Le voici donc à Florence.

Là il eut un duel retentissant avec un ardent patriote italien, le colonel Pepe, celui qui disait plus tard, devant les monuments pieusement élevés par l'Italie aux vaincus de Novare :

— J'en ai assez d'inaugurer des défaites !

Dans les lettres de la mère du poète à son fils, publiées par R. Doumic, il y a une bien jolie page d'angoisse maternelle :

Oh ! mes enfants, quel événement ! Et quelle révolution m'a fait éprouver votre lettre ! Je ne peux pas encore m'y appesantir sans fré-

mir. Faut-il louer, faut-il blâmer cette terrible action? Les jugements de Dieu sont souvent si contraires à ceux des hommes! Et, dans cette circonstance, ils me paraissent si décidés! Mais je ne suis pas là pour juger; j'y suis pour remercier cette divine Providence, pour me prosterner à ses pieds, soit en expiation, soit en actions de grâces. Quels affreux dangers nous avons courus! Et j'étais tranquille dans ce moment-là! Et vous, mon héroïque Marianne, saviez-vous tout? Comment avez-vous vécu pendant cette attente? Quant à toute la noblesse, la générosité de la conduite d'Alphonse, je le reconnais bien là, et cela ne m'étonne pas du tout. Mais n'y avait-il pas d'autre moyen qu'un... En vérité, je ne puis dire ce terrible mot, tant il m'a toujours fait frémir! Votre pauvre père et votre oncle sont comme moi heureux que tout soit terminé, et combattus entre l'honneur de ce monde et les maximes de l'Évangile, si rarement d'accord... Adieu, mes trop chers enfants. Oui, ma Marianne, vous saviez tout; je le vois par votre précédente lettre. Quelle âme que la vôtre!...

Lamartine revint à Paris à la mort de son oncle le curé, dont il recueillit l'héritage : la terre de Monculot, château d'architecture italienne, du grand goût de Venise, de Bologne ou de la Brenta, qui semblait construit sur un dessin de Piranesi, et qui prend place dans la série des pays que Lamartine a habités : Monceau, Milly, Grand-Lemps, Saint-Point.

Le romantisme avait tout son éclat : Vigny, Sainte-Beuve, Dumas père, Hugo avaient créé une renaissance poétique. Lamartine reprit le rang, et fut élu à l'Académie Française, au moment où mourut sa mère, dont il associa pieusement le souvenir à sa joie, dans son discours de réception (1829).

Il fut informé de son élection à l'Académie Française le jour même, par deux lettres de sympathie admirative, émanant l'une de Cuvier, l'autre de Royer-Collard.

Cuvier s'exprimait en ces termes :

Monsieur et illustre Confrère,

Vous ne serez pas fâché sans doute que je ne me sois pas autant pressé de vous répondre que je l'aurais dû en toute autre circonstance. Il m'a semblé qu'une réponse positive vous plairait davantage bien qu'un peu tardive, et je suis d'autant plus heureux de pouvoir vous la faire, qu'au plaisir que votre élection donnera à tous les amis des lettres, s'en joindra un qui m'est personnel, celui de vous recevoir. Je ne me dissimule pas que c'est une tâche bien au-dessus de mes forces; mais j'espère que j'y serai soutenu par les sentiments que vous m'avez inspirés depuis longtemps.

Veuillez, je vous prie, en agréer la nouvelle expression avec laquelle,

je suis, monsieur et illustre confrère, votre très humble et très obéissant serviteur.

R. G. CUVIER.

Au Jardin du Roi, à Paris, le 6 novembre 1829.

De son côté Royer-Collard écrivait au poète :

MONSIEUR,

Vous êtes instruit que le scrutin d'hier vous a été favorable : nous aurions été malheureux et humiliés qu'il en eût été autrement. Vous n'avez nul besoin, ni aujourd'hui, ni dans la postérité, des honneurs de l'Académie : mais l'Académie avait besoin de votre nom. Vu le temps et la diversité des inclinations, nous sommes contents de notre majorité.

Je vous remercie, monsieur, non de tout ce que vous me dites de trop flatteur, mais de la disposition bienveillante où vous êtes à mon égard. Votre lettre simple et naturelle me fait espérer qu'il y aura quelque commerce entre nous ; j'y mettrai un prix infini.

J'ai l'honneur d'être, avec une haute considération, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur

ROYER-COLLARD.

Le 6 novembre 1829.

Lamartine reçut dans la même journée les reproches de son « papa » pour ne pas s'être appliqué à soutenir sa candidature à l'Académie, et les félicitations de ses amis pour y avoir été élu d'autant plus honorablement, qu'il ne s'était au préalable livré à aucune intrigue d'occasion.

C'est alors que parurent *les Harmonies Poétiques et Religieuses*, que Barthélemy appela des *Gloria Patri* délayés en deux tomes, cantiques modernes écrits par un David bourguignon. La religion en fait le fonds, une religion, selon le mot de son ami Vignet, qui se résout trop en une défaillance voluptueuse de tous les éléments de la vie morale, et qui *détrempe* l'âme. Il cherche Dieu épars dans la nature ; ce sont des sensations, plus que des idées, c'est une musique colorée. Le poème *Novissima Verba* est ce qu'il a écrit de plus beau, comme ton, comme élévation, comme ampleur. L'idée de la mort, la vanité de la vie, l'amour, la vérité, la conscience, l'idée de Dieu sont des motifs qu'il a développés avec une abondance, un charme troublant, une philosophie harmonieuse. Le poème est inachevé : tel qu'il est, il peut être considéré comme le plus admirable testament poétique.

On relira toujours : *L'ode aux chrétiens ; Sur la perte de l'Anio ; Sur le premier amour ; Le tombeau d'une mère*, ces hymmes d'enthousiasme et de grandeur mêlée à une certaine langueur féminine, une *morbidezza* charmante.

C'est là qu'il a le mieux réalisé l'idéal poétique que sa mère rêvait pour lui, quand elle disait du poète :

Sa grande et première vocation est d'élever les âmes à Dieu par sa belle poésie.

La Révolution de 1830 le trouva hésitant entre son antipathie pour Louis-Philippe et son goût médiocre pour la République. Il démissionna, quitta la diplomatie, et partit pour l'Orient sur un vaisseau aménagé pour lui.

On voit à l'Académie de Mâcon, à côté de quelques drapeaux « à la Constance » qui furent offerts à Lamartine en 1848, l'étendard turc qu'il arbora à côté du drapeau français pendant son voyage.

Il écrivait de Marseille à son ami Virieu :

Il faut nourrir l'esprit et l'âme, et quoi de mieux pour eux que Jérusalem, l'Égypte, la Turquie, la Grèce, tous ces peuples primitifs, toutes ces scènes de nature, de religion ou d'histoire de l'humanité ! C'est une belle année de l'éducation d'un homme et même d'un enfant qu'un pareil voyage fait ainsi, avec une bibliothèque à bord, choisie *ad hoc*, et racontant tout ce qu'on voit à mesure que le flot y porte.

Nous avons un brick charmant et excellent, un capitaine admirable, un équipage choisi des hommes les plus forts, les plus alertes et les plus doux et les plus religieux que tu puisses imaginer, — figure-toi une réunion de tout ce que tu connais de mieux parmi tes plus excellents paysans. Nous avons quatre canons, deux tromblons et vingt-deux fusils, plus pistolets, etc., pour armer nos vingt-deux hommes. Nous espérons être vainqueurs si nous sommes forcés à combattre. Nous manœuvrons admirablement.

Comme Chateaubriand, il visita l'Orient, moins en peintre, et, davantage en sociologue. Il avait le tempérament d'un gouvernant. A Beyrouth, sa fille mourut. Il la ramena. Il rentrait à Mâcon en 1833, et il se voua à la politique. Il avait 43 ans. Il écrivait : « L'éloquence est en moi plus que la poésie. » Il devint un remarquable orateur.

Les vers furent le gagne-pain. En 1834 il vendit pour 100.000 francs son *Voyage* et *Jocelyn*, qui parut alors avec un succès immense : 24.000 exemplaires en vingt-neuf jours,

plus 15 éditions à l'étranger. Ce fut le dernier effort poétique.

Le Voyage en Orient, exactement : *Souvenirs, impressions, pensées et paysages pendant un voyage en Orient* est un livre sans ordre, écrit au hasard des impressions et des rencontres ; ce sont des descriptions, des vers, des notes de folklore, des observations politiques, des paysages lumineux et grandioses, des études sur les mœurs et les sociétés. C'est le voyage d'un peintre et d'un ministre.

Il a duré seize mois, et a promené notre touriste en Grèce, en Turquie, en Asie Mineure, en Palestine.

Son récit offre un mélange de réflexions, de descriptions, de prophéties, un ton trop uniforme pour peindre des régions différentes ; une déplorable facilité à résoudre les difficultés sans les avoir étudiées, et à trancher de tout sans autorité, à traiter toutes les questions, art, architecture, religion, politique, à tout deviner et à improviser d'instinct.

Tels sont les caractères d'un livre que terminent inégalement le récit déchirant de la mort de sa fille, et le projet de fonder en Asie des villes neuves, des « Salente » sages et heureuses.

Jocelyn, c'est son ami l'abbé Dumont, curé de Bussières, humble prêtre de campagne, qui vivait avec sa mère et sa nièce, cultivant son jardinet, chassant le perdreau, médiocrement croyant, enlizé dans sa carrière plutôt que fervent dans sa foi. Il y avait un drame moral — ou immoral — dans sa vie. Il avait conspiré sous la Révolution, dans un vieux château du Forez. Tous les conspirateurs furent arrêtés. Il put se sauver avec une des jeunes filles du châtelain. Il la conduisit chez sa vieille nourrice. Ils demeurèrent là cachés. S'aimèrent-ils ? et comment ? Qui peut le dire ? Quand, plus tard, ils se rencontraient, ils rougissaient, pâlissaient, et leurs regards s'évitaient.

Lamartine soupçonna ce mystère, et y vit un beau sujet pour la série de poèmes *les Visions*, qu'il voulait écrire, et dont il ne fit que les deux premiers, *Jocelyn* et *la Chute d'un ange*. Mais Jocelyn n'eut rien du caractère étrange, tumultueux, fatal de l'abbé Dumont. Il devint pur et sympathique en entrant dans la poésie.

Un voyageur visite le hameau de Valneige perdu dans les Alpes. Il frappe au presbytère abandonné : seuls les aboiements d'un chien lui répondent. Une vieille servante explique que le curé est mort. Elle montre au voyageur un manuscrit. C'est le jour-

nal de Jocelyn. Il conte ses impressions d'enfance, et comment, à une fête de village, ses sens s'éveillent à l'amour ; il éprouve un désir vague et inquiet, qui erre entre toutes les femmes.

Jocelyn a seize ans. Il appartient à une famille pauvre. Pour laisser sa modeste part à sa sœur, il entre dans les ordres. La Révolution le surprend au séminaire. Il se réfugie dans les Alpes du Dauphiné, où il vit seul, enivré par les beautés de la nature.

Un jour, des coups de feu troublent cette solitude. Deux proscrits, poursuivis par des sans-culotte, implorent son asile, en tirant leurs dernières balles, qui tuent les poursuivants. Mais l'un des deux réfugiés est mortellement frappé. L'autre, qui se nomme Laurence, demeure là, et une étroite amitié ne tarde pas à unir les deux jeunes gens. Comme dans *Astrée* ou comme dans *Mademoiselle de Maupin*, Laurence est une femme en travesti, et Jocelyn le découvre. L'amitié si tendre devient de l'amour.

A ce moment, l'évêque de Jocelyn, emprisonné et voué à la mort, demande les derniers sacrements. Le pâtre qui, seul, connaît la retraite du jeune prêtre, vient le chercher. Il y va : mais il n'est pas encore ordonné, et il ne peut conférer les sacrements.

L'évêque le consacre prêtre dans le cachot même : le voilà arraché à l'amour de Laurence.

Celle-ci s'éloigne et tâche à s'étourdir dans une vie dissolue. Jocelyn, avec un perpétuel nuage au front, exerce son ministère dans une humble cure au fond de la montagne. Il rencontre un jour Laurence, et il fuit épouvanté.

Quand celle-ci reparaît dans sa vie, elle est mourante. Il lui donne l'absolution, et l'enterre dans ces montagnes où ils connurent des jours d'un bonheur enivrant.

Jocelyn vécut vieux, et mourut obscur. Les paysans apprirent son histoire, et l'ensevelirent auprès de Laurence.

Telle est l'ingénieuse fable. Elle est exposée sans rigueur, sous forme de journal, avec des lacunes supposées et commodes, et aussi, tant le cadre est peu rigide, des digressions, des épisodes, des *morceaux*, des *pages*, des hors-d'œuvre, des suppléments aux *Harmonies*.

Des passages, — qui sont au lyrisme ce que les récitatifs sont à la musique, — sont faibles et lâchés. Mais les parties ache-

vées sont de toute beauté, et on relira le prologue, l'amour naissant de Jocelyn, le secret de Laurence, la scène dans la prison, la rencontre à l'église, le retour à Valneige, l'épisode du chien, tant qu'il y aura des âmes sensibles à la douceur de l'amour, au charme de la douleur, à la mélodie des rythmes et aux sentiments troublants qui firent la fortune littéraire d'*Atala*.

Mme Émile Ollivier a raconté que, dans un dîner, une jeune femme apprenant que son voisin était l'auteur de *Jocelyn*, s'évanouit de bonheur.

Ce fut un succès inouï ; il n'aveugla pas tous ses amis.

Il en eut, — et ce sont les meilleurs, les seuls et les plus rares, — qui ne se gênaient pas pour lui dire ses vérités.

La lecture de *Jocelyn* avait excité chez Béranger un véritable enthousiasme :

— O mon ami, disait-il à Lamartine, c'est un chef-d'œuvre de poésie, d'émotion, d'inspiration !

Puis, avec ce sourire narquois qui lui était propre, il ajoutait :

— Quel malheur qu'il y ait là trois ou quatre cents vers que vous avez fait faire par votre concierge !

Lamartine riait et répétait le mot, qu'il trouvait très amusant.

Il n'était pas tout à fait injuste.

*
* *

Quand, en 1832, Lamartine alla siéger à la Chambre des Députés, un de ses amis lui disait :

— De quel parti serez-vous ?

— Du parti social.

— Social, lui fut-il répondu, qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est qu'un mot.

— Non, dit Lamartine, c'est une idée.

— Mais encore où siégerez-vous ? Il n'y a place pour vous sur aucun des bancs de la Chambre.

— Eh bien, répliqua-t-il avec un demi-sourire confiant et moqueur, je siégerai au plafond.

Et, de fait, jusqu'en 1848, Lamartine fut toujours seul de son parti.

La politique l'attirait, l'absorbait.

Il se rallia à la monarchie de Juillet en faisant ses réserves ; il fut conservateur indépendant. A la Chambre, il prononça d'ardents, de fulgurants discours, qui charmaient, sans convaincre, les esprits positifs : discours de la discussion de l'Adresse (janvier 1834) ; au mois de juin suivant, discours de la loi des Associations ; l'abolition de la peine de mort (1836), la défense des études universitaires attaquées par Arago (1836), sur l'Assistance publique, la question d'Orient, dans laquelle il réclamait radicalement la suppression de la Turquie, de nombreuses questions sociales où il fit preuve d'un grand amour des humbles. La Chambre l'écoutait avec agrément, mais ne le suivait pas. Il versa peu à peu dans l'opposition, et attaqua un gouvernement qui restait immobile, muselait la presse, ne faisait rien pour la masse, et donnait tout aux intérêts politiques privés. Il représenta les générations montantes comme lasses de cette inertie et réclamant des réformes d'un pouvoir fatigué. « La France s'ennuie », cria-t-il en 1839. Il attaqua les conservateurs, « le parti des bornes » et annonça à Guizot « la révolution du mépris » (1845).

Sa carrière poétique se termina par *la Chute d'un ange* (1838) et *les Recueillements* (1839).

Il préféra, comme plus commode parmi ses occupations, la prose poétique dont il écrivit ses *Confidences* (1843-1849), ses *Nouvelles Confidences* (1851), *Raphaël* (1849) qui est une confidence encore, et des récits moins heureux, *le Père Dutemps*, *Geneviève*, *le Tailleur de pierres de Saint-Point*, *Antoniella*.

La Chute d'un ange, pour les imaginations sataniques ou angéliques, répondait au goût du temps, qu'Eloa, avait encore avivé.

Ce poème de onze mille vers (1838) est l'œuvre la plus puissante de Lamartine, et la moins populaire, ou pour mieux dire, la plus inconnue.

Voyons d'abord le sujet :

Cédar, ange gardien de Daïdha, devient amoureux de sa pupille, et renonçant à sa nature céleste, se fait homme pour posséder celle qu'il aime. Sa vie terrestre est agitée par des péripéties incroyables ; sa femme et ses enfants meurent. Il se suicide, en punition de son abdication.

Entrons davantage dans le détail du développement, divisé en onze visions :

Dans les montagnes du Liban vivaient, au commencement du monde, des tribus de pasteurs très beaux, mais soumis à la récente colère de Dieu. Une jeune fille, Daïdha, est aimée par son ange gardien qui la regarde dormir. Des chasseurs surviennent qui vont la violenter : alors, l'ange se change en homme et chasse les brigands. Daïdha est sauvée. Mais cet homme inconnu qui apparaît soudain est suspect à la tribu. On le charge de chaînes, et on lui donne le nom de Cédar. Il garde les troupeaux et songe à Daïdha sans conserver aucun souvenir de son passé d'ange. Daïdha l'aime aussi, et lui enseigne le peu qu'elle sait des choses. Ils se donnent l'un à l'autre. Cédar, c'est Jocelyn marié.

Pour échapper aux jalouses persécutions, les deux amants fuient loin de la tribu. Ils sont découverts, repris. Daïdha périra dans la Tour de la Faim, et Cédar est jeté dans le fleuve. Doué d'une force peu commune, il échappe aux flots et jette à bas la tour, d'où il délivre son épouse.

Les fugitifs atteignent le Mont Carmel, où ils rencontrent un pieux vieillard, — sans doute proche parent du P. Aubry et du P. Souel, — le doux Adonaï, qui écrit sur des feuilles d'airain les paroles sacrées : un aigle les emporte et les fait tomber sur les villes.

Un jour arrivent, en ballon, des séides des Titans : ils tuent Adonaï et enlèvent les deux époux vers le palais merveilleux de Nemphed, un affreux tyran qui contient les autres par la ruse et par le secours d'agents abominables, entre autres Lakmé, une courtisane qui tue avec le dard caché dans son baiser.

Ces tyrans se réjouissent ordinairement par les voluptés, ou bien par le spectacle des plus affreux supplices.

Nemphed rêve au moyen d'affermir son pouvoir. Il médite de livrer Daïdha au désir de tous, afin qu'elle donne au pays de beaux enfants par qui la race sera régénérée. Quant à Cédar, il sera supplicié.

Mais les deux victimes trouvent du secours parmi leurs bourreaux même. L'un d'eux, Asrafiel, aime Daïdha et la désire sans partage. Cédar est aimé par la courtisane Lakmé qui tue avec le dard de son baiser.

La discorde éclate, et à la faveur de la nuit, Lakmé se fait

passer pour Daïdha auprès de Cédar qu'elle emmène dans sa fuite. Aux premiers feux du jour, Cédar, croyant être avec sa femme, voit Lakmé. Il la tue et retourne pour sauver Daïdha. Il arrive à temps pour la ravir à Asrafiel.

Ils repartent, guidés par un faux ami, Stagyr, qui, en route, enlève leur chameau et crève les outres d'eau. Dhaïdha et ses enfants meurent de soif, de faim et de chaleur. Cédar découvre trop tard une source qui les eût tous sauvés : il élève lui-même son bûcher et se précipite dans les flammes, cruellement puni d'avoir voulu modifier les desseins de Dieu.

Cette épopée a soulevé les plus assidues critiques, et il en faut accorder quelques-unes. Oui, sur la quantité, il y a des vers détestables :

> D'un pli tendre et rêveur la molle inflexion
> Adoucissait à l'œil sa mâle expression...
> Cependant, comptant l'heure à ses pulsations,
> Cédar est abîmé dans ses réflexions.

Cédar et Daïdha sont les deux seules figures qui aient de la netteté ; Nemphed, Lakmé et Stagyr sont des traîtres de mélodrame ; l'accumulation des détails horribles rappelle le Crébillon des plus mauvais jours ; les chapiteaux vivants renouvellent sans bonheur les torches vivantes de Néron ; le plan est indécis comme la course vagabonde d'une imagination sans but et sans frein.

Mais, le portrait de Cédar est une énergique peinture, Daïdha est aimable, tendre, belle comme la Nausicaa d'Homère ou la Madeleine du Corrège. Le combat pour sa délivrance est une page neuve et mâle ; la personnification de la nature dans le chœur des cèdres du Liban; le sommeil de Daïdha éclairé par les rayons de la lune qui drapent sa nudité de sa lueur argentée comme dans un pastel plein de grâce et de pudeur ; les amours de Cédar et de Daïdha, dont la peinture fait songer à l'idylle de Longus; l'union de ces jeunes gens sur un tapis de verdure et sous un berceau embaumé, présentée avec une richesse éblouissante d'images, une exaltation pleine de franchise et de pureté ; la découverte de leurs enfants allaités par une gazelle ; la lutte de Cédar contre son chien; l'enlèvement des enfants qu'un aigle dépose sur un palmier; la splendide description du palais des Titans ; l'humanité palpitante de certaines scènes d'amour ou de larmes : voilà de quoi défendre ce poème contre les réserves

dont on a coutume de l'entourer, et voilà qui explique l'admiration de Leconte de Lisle disant :

La critique et le public sont des juges mal informés. Les conceptions les plus hardies, les images les plus éclatantes, les vers les plus mâles, le sentiment le plus large de la nature extérieure, toutes les vraies richesses intellectuelles du poète sont contenues dans *la Chute d'un ange.*

Les parties admirables qui s'y rencontrent sont de premier ordre.

A moins encore que l'admiration soit comme le dédommagement d'une lecture aussi étendue et parfois si confuse. On a toujours un peu de honte d'avoir pris de la peine pour rien.

Dans *les Recueillements poétiques*, il y a des pages de tout premier ordre : les strophes au peintre hollandais Wapp sur la mort de sa fille; *La Cloche* où il corrige l'impression que lui avait laissée en Orient la voix du muezzin vivante et plus belle que la voix inanimée du bronze ; de bonnes épitres familières à V. Hugo, Alphonse Karr, Alex. Dumas, et aussi d'inutiles fragments de tragédies, *Saül* et *Toussaint Louverture.*

Les Recueillements Poétiques sont le dernier recueil. Il parut à une heure où la poésie lamartinienne était déjà un peu passée de mode, parce qu'il ne l'avait pas rajeunie et parce qu'il se recommençait sans se mettre au ton du jour. Il a seulement étendu la gamme de ses thèmes ; aux confidences, il mêle la politique, — une politique vaguement humanitaire, plus généreuse que précise, étalée en molles rêveries, en chimères, en espérances lointaines de fraternelle égalité. Mais son génie n'était pas épuisé. De loin en loin, il écrivit encore des vers par la suite ; *la Marseillaise de la Paix*, *la Vigne et la maison*, la *Fille du Pêcheur* ajoutent au plaisir de l'entendre le regret de le voir cesser.

Lamartine s'est beaucoup confié à nous ; il n'a pas beaucoup fait autre chose, et il l'a fait en vers et en prose. *Les Confidences*, *les Nouvelles Confidences* sont les aveux de son âme et l'histoire de sa vie. Ses préfaces témoignent une certaine gène à se servir ainsi soi-même en pâture à la curiosité publique et à sembler « chercher une misérable célébrité dans les cendres de son propre cœur ». Ce fut surtout de la copie alimen-

taire. Il en avait écrit plus même qu'il n'en plaça, car à sa mort il lui restait en inédit tout un volume de mémoires. Des pages merveilleuses illuminent des fatras et des décombres. Il écrit sans voir où il va, n'ayant d'autre but que soi-même. Il flane à travers ses souvenirs, et quand il rencontre un épisode comme *Graziella,* il atteint au sublime de l'émotion, de l'expression touchante et de la beauté. Peu importe qu'on ait retrouvé, reconnu, identifié la cigarière qui posa pour cette aventure. La cigarière ne nous intéresse pas. Graziella nous ravit. Ce qui nous transporte, c'est ce monde de sensations et de nuances éveillé dans une âme de poète par le souvenir d'un caprice. La sincérité ou l'authenticité n'ont plus de poids ici. Graziella a surgi vivante et vraie de son imagination et de son cœur. Demande-t-on à Rafael quelle femme il a fait poser pour sa Vierge ?

S'il y a un peu trop de complaisance intéressée dans la peinture de son enfance, de sa beauté, de ses yeux noirs, de ses cheveux souples et fins, « je ressemblais à une statue de l'adolescence », par contre d'autres parties, comme le récit de son premier amour avec Lucy, sont charmantes.

Il récidiva et fit ses *Nouvelles Confidences.* Au reproche de présomption, il répondait, pour s'excuser, que parler à tout le monde, c'est ne s'adresser à personne.

Il y a une part de l'écrivain qui est véritablement publique, c'est sa façon de penser et de sentir, qu'il nous communique afin d'éveiller dans nos âmes un écho semblable ou contraire.

Cette rechute ne fut pas tout à fait malheureuse. Il y a des morceaux, comme le portrait de l'abbé de Lamartine, qui ont un relief étonnant.

Toute une partie romanesque est intéressante : les amours de la princesse Régina, escortée de sa vibrante amie Clotilde, avec Saluce.

C'est un petit roman vif et agréable où passe peut-être trop visible le souvenir d'Anne Radcliffe.

R. Doumic a retrouvé le carnet de Mme Julie Charles, sur lequel elle a noté le détail de ce voyage. Il confirme à peu près le récit de Lamartine, en le complétant, par les lettres à Vignet et à Mounier (collections du marquis de Vignet et de M. Chéramy).

Mais voici un petit chef-d'œuvre : *Raphaël.*

Le physicien Charles, de l'Institut, vieux mari d'une jeune femme, envoya celle-ci faire une cure d'air à Genève, où il connaissait son collègue, le physicien Aug. Pictet, à qui il confia la pauvre malade. Elle quitta Paris le 27 juin 1816, fut à Genève le 30 juin, y resta jusqu'au 17 septembre, alla alors à Aix-les-Bains (18 septembre-26 octobre), retour à Paris le 3 novembre.

Son séjour à Aix eut lieu en fin de saison, quand les baigneurs sont déjà partis. Elle logea à la maison Perrier, une modeste pension de famille à un seul étage, à balcon de bois et escalier extérieur, avec un jardin donnant sur la campagne.

Le hasard y amena Lamartine. La vie en commun dans cette solitude les rapprocha vite. Ce fut la banale aventure d'hôtel. Vignet vint passer quelques jours avec son ami Lamartine. Il fut enchanté de Julie. Leur conversation était de littérature et d'art ; le soir, le divertissement était d'improviser des vers, ou d'écrire de mémoire de longues phrases de Chateaubriand.

Vint le moment du retour à Paris. Les deux amoureux partirent ensemble le samedi 26 octobre. Le 27, ils étaient à Lyon, qu'ils quittèrent seulement le 30 ; Julie laissa Alphonse à Mâcon le 31 ; elle s'y arrêta un jour, le temps de faire ses adieux à son récent ami, et elle rentra chez elle le 3 novembre, sinon guérie, du moins rayonnante d'amour.

Comme la cigarière de Naples, Mme Julie Charles est devenue le prétexte à un roman sentimental. Plus tard Lamartine disait :

> Raphaël est le plus mauvais de mes romans, parce qu'il n'est pas vrai.

Ce qui est faux, ce qui sonne faux, c'est le souci constant de la vertu mêlé au récit de cette aventure, — souci superflu qui lui fit biffer deux strophes du *Lac* (1).

Quelle fut sa préoccupation ? Annoblir la fable ? Auréoler de candeur son héroïne ? Ménager Mme de Lamartine mère, qui ne sut jamais rien ? Mais qu'importe Mme Julie Charles, et ses mœurs d'hôtel meublé ? Cet épisode a éveillé chez le poète des sensations, des sentiments, des joies, des douleurs dont l'écho embelli et idéalisé par le génie poétique nous a valu les plus belles pages de passion profonde et touchante. La réalité a

(1) Voir p. 101.

sombré et il vaut mieux la laisser dormir au fond des lacs d'oubli où s'entassent les ruines périssables ; il reste une douce et ineffable image, qui plane au-dessus des décombres, et qui demeurera comme la muse de l'amour et de la fusion des êtres : c'est l'immortelle Elvire.

Raphaël est le journal sentimental d'un cœur éperdu. Où trouver des pages plus vibrantes, plus enflammées, plus délirantes ? Où chercher des accents plus éloquents, une peinture plus délicatement analysée d'une union étroite et délicieusement nécessaire ? Ce sont des larmes douces à répandre, des insomnies, toutes remplies par une seule image, c'est l'enfièvrement, la surexcitation de l'âme et du corps, les promenades errantes à travers bois, la nuit, devant la clarté bleue et moite du ciel étoilé, au bord du lac qu'ombrage la haute crête des montagnes, devant les blanches murailles de l'abbaye de Hautecombe.

Dans cette région pittoresque, au sein de la belle et grandiose nature, au pied des monts au-delà desquels miroitent sous le soleil les neiges éternelles des Hautes-Alpes, au fond de ces vastes vallées où dorment les grands lacs du Bourget et d'Annecy, sous le ciel tiède de la Savoie et dans la silencieuse immobilité de ces sites à demi sauvages, il oublia le monde pour s'envoler par l'espace à la recherche d'une âme sœur échappée à travers l'azur de la rêverie.

C'est là que Jean-Jacques connut et aima la toute ravissante Mme de Warens.

C'est à quelques pas de là, sur l'autre versant du Nivolet, que Lamartine a aimé, pleuré, chanté comme il n'a jamais fait ;

> Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
> Que les parfums légers de ton air embaumé,
> Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on respire
> Tout dise : Ils ont aimé !

Son cœur tout pétri de tendresse et dévoré du besoin d'aimer, son âme expansive et caressante s'attachèrent à la femme aimée comme le liseron au rosier. Il déposa à ses pieds ce trésor immense de sympathie.

Lamartine résume dans l'amour toute la philosophie et toute la morale humaine, amour des êtres et des choses, bonté, pitié, fraternité. C'est la conclusion de ses spéculations sur la

vie ; toute son éthique tient dans cette strophe légère comme les nuages roses qui flottent au-dessus des oliviers de Joppé :

Ainsi qu'on choisit une rose
Dans les guirlandes de Sarons,
Choisissez une vierge éclose
Parmi les lys de nos vallons,
Énivrez-vous de son haleine,
Écartez ses tresses d'ébène
Goûtez les fruits de sa beauté
Vivez, aimez, c'est la sagesse !
Hors le plaisir et la tendresse
Tout est plaisir et vanité.

Lamartine vieilli s'habillait encore comme un jeune homme, avec une redingote étroite qui le serrait à la taille et un pantalon collant.

Lorsque l'Académie française reçut M. de Laprade, il voulut assister à la réception de son fidèle élève. Il vint s'asseoir — cassé, courbé et blanchi, — au milieu de ses collègues. Comme il finissait de prendre une prise de tabac et qu'il se penchait pour se moucher dans un foulard à carreaux, M. de Laprade se tourna vers lui, et le désigna par cette périphrase toute poétique : « L'amant d'Elvire ! »

Tout le monde sourit. M. de Lamartine seul garda son sérieux.

Rarement, il a fait des récits dont il n'est pas le héros, et qui ne prennent pas leur point de départ dans son expérience. Il faut cependant noter ses essais d'exteriorisation, où il étudie et décrit des états d'âme qui ne furent pas les siens, comme le récit, dans *les Nouvelles Confidences*, des amours de son ami avec une princesse italienne, ou comme ses petits romans rustiques ou populaires, dans le ton mis à la mode par George Sand et Hugo, *le Père Dutemps*, *le Tailleur de pierres*, *Geneviève*, où la vérité a du relief et de l'éclat. Mais ce romancier d'occasion resta bien au-dessous du poète.

*
* *

Sa situation littéraire était alors considérable.

A l'occasion de son sacre, le roi avait fait appeler, un matin, M. de Corbière, alors ministre de l'Instruction publique :

— Monsieur le ministre, veuillez dresser une liste de dix écrivains du jour, auxquels nous décernerons la croix de la Légion d'honneur.

Le lendemain, la liste était prête. Au nombre des candidats, se trouvaient Lamartine et Victor Hugo. Charles X prit le papier, le lut avec beaucoup d'attention ; puis, saisissant une plume, il biffa ces deux noms. Grand étonnement du ministre :

— Mais, sire.....
— Mais, Monsieur de Corbière, si je biffe ces deux noms, c'est pour les réserver, MM. de Lamartine et Victor Hugo méritent bien chacun l'honneur d'une ordonnance particulière.

En le recevant à l'Académie française, G. Cuvier lui avait reproché de songer à remplir un rôle politique ; il semblait qu'il n'eût pas le droit de dérober une de ses journées à la poésie.

Lamartine ne tint pas compte de cet avis.

En politique, il penchait de plus en plus à gauche et menait l'opposition contre Louis-Philippe. Il écrivit alors un livre *les Girondins* (1847) qui fut un geste et un acte. Le succès fut prodigieux. Le tirage ne suffisait pas aux demandes. « J'ai gagné mon petit Austerlitz », écrivait-il.

On s'arracha le volume, qui prit l'allure d'un formidable pamphlet.

C'est un ouvrage d'une documentation rapide, mais qui entraîne.

Lamartine se laissait aller au courant de sympathie que Thiers, Mignet, Michelet, Louis Blanc faisaient ruisseler autour du souvenir de la Révolution. Il règne dans sa conviction une certaine indécision. Il réconcilie Vergniaud et Robespierre.

« Il a doré la guillotine », disait Chateaubriand.

L'effet fut immédiat et l'étonna sans doute.

Il voulait étouffer le fanatisme révolutionnaire : il l'attisa.

Il put se rendre compte qu'il avait, malgré lui, travaillé à ce résultat en cédant souvent, — c'est son *mea culpa*, — plus à la popularité qu'à la vérité. Il se censura plus tard.

A Jérusalem, une illuminée, lady Esther Stanhope, lui avait prédit qu'il arriverait au pouvoir.

Ce fut vrai.

La Révolution de 1848, que son livre contribua à déchaîner, le porta au pinacle :

L'*Histoire des Girondins*, déclara Stern, par l'image de si grands héros, est un reproche à nos petitesses. La monarchie de Juillet fut ébranlée par ce souvenir du passé. Guizot était au ministère. Lamartine soutint le rôle que lui donnait le succès de son livre, dans les banquets politiques, à Mâcon, à Paris, le 22 février 1848. Il se déclara pour la République en disant : « Défions-nous des surprises du cœur. » Le 24 février, le peuple envahit la Chambre, le président Sauzet leva la séance au milieu du tumulte. Lamartine quitta la salle et se rendit avec un grand nombre de ses collègues à l'hôtel de ville. Un gouvernement provisoire fut nommé. Il prit le portefeuille des Affaires étrangères. La République fut proclamée. Lamartine fut le héros du jour ; il frôla la dictature.

Il faut lire ses lettres à ses nièces, publiées par Mme Émile Ollivier :

Ah ! quels jours et quelles nuits je viens de passer, les pieds dans le sang, parlant, à la lettre, sur les corps morts, des milliers de piques, sabres, baïonnettes, fusils chargés sans cesse dirigés contre ma poitrine et roulant autour de ma tête ; des colonnes de peuple ivres et furieuses se succédant sans discontinuer demandant *Lamartine !* s'écoulant après d'horribles menaces, puis s'attendrissant, pleurant sur mes mains, m'arrachant mes habits (j'en ai perdu trois) puis devenant sages et doux comme des agneaux ou comme des lions domptés, et m'obéissant de proche en proche ! Jusqu'à ce que d'autres colonnes furieuses viennent les remplacer, inonder les escaliers, les appartements, enfoncer les portes en criant : « Lamartine ! Lamartine seul ! sa tête, sa tête ! » Puis la même scène de menaces et de tendresse. Pendant ce temps-là, pas un morceau de pain ni un verre d'eau en vingt-quatre heures.

Le lendemain, de l'eau et du pain seulement ! ma femme séparée de moi, trente-deux heures sans nouvelles, la presque certitude que pendant que le peuple nous étouffait, la garde nationale et l'armée ralliées à la régence allaient venir d'heure en heure prendre nos têtes ! Soixante coups de fusils tirés contre moi dans la journée du vendredi, soixante débats, deux cents ordres.

Enfin, dans la nuit du vendredi, des messages envoyés par moi à tous les quartiers, appelant homme par homme douze cents braves jeunes gens et gardes nationaux, la peur saisissant tout le monde, le courage revenant au récit de mes efforts pour sauver Paris ; puis la double victoire du gouvernement et les cent mille hommes armés des faubourgs enfin levés en armes *à mon nom seul*. Le samedi, le dimanche, cent-vingt mille baïonnettes dévouées de tous les partis passent devant moi en revue, aux cris de : Vive Lamartine ! doublés au moins de ceux de : Vive la République ! Quarante mille hommes me ramènent deux jours de suite à ma maison ; impossibilité d'aller dans les rues de peur d'être étouffé par les embrassements passionnés du peuple. *Tous les partis, légitimistes, catholiques, républicains, banquiers, militai-*

res bourgeois se rallient à moi comme à un seul parti ! L'adoration universelle ! l'enthousiasme au delà de ce qu'il fut jamais pour un homme dans l'histoire ! Je répète ici les expressions *unanimes*. Aujourd'hui, Paris aussi calme, aussi gardé, aussi heureux qu'un jour de fête au printemps. Pas une victime ! pas une proscription ! pas une vengeance ! La peine de mort politique supprimée par moi après cinq jours d'efforts. Le roi fugitif est caché ; la duchesse d'Orléans et son fils remis à ma responsabilité et, j'espère, sauvés. Voilà le récit court mais littéral de ces six jours.

Il s'affermit par quelques-unes de ces phrases oratoires qui passent jusqu'au cœur du peuple.

Il avait le don de l'éloquence. Un de ses auditeurs, Philibert Audebrand, disait :

J'avais été à même d'écouter tous les maîtres de la parole. Je savais donc Berryer, si superbe ; Guizot, si magnifique de dédain ; Montalembert, si menaçant ; Michel (de Bourges), si âpre ; Thiers, si précis, si captivant ; Dufaure, si clair ; Ledru-Rollin, si coloré ; Victor Hugo, si riche d'effets ; Victor Cousin, si ironique ; Jules Favre, si abondant. J'en oublie dix autres. Lamartine les surpassait tous par le charme et par la grandeur de sa parole.

Émile Ollivier a raconté comment Lamartine préparait ses discours :

Il y pensait partout, en marchant, en causant avec les uns et les autres, avec les hommes spéciaux sur les questions spéciales. Ses premiers discours ont été écrits. Plus tard, il se contenta de prendre des notes. Il ouvrait devant lui une grande feuille de papier, écrivait au milieu les grandes divisions en gros caractères, autour les arguments en caractères plus fins, et rejetait sur les bords les phrases, les mots frappants, à mesure qu'il les trouvait.

Ainsi, sur la feuille memento du discours du banquet de Mâcon, les mots fameux : « *La France s'ennuie*, la révolution du mépris » étaient sur les bords du papier.

Il porta ses soins vers les institutions démocratiques.

Il eut ses belles heures de crânerie. Le 25 février, un groupe d'ouvriers sans ouvrage vint à l'hôtel de ville sommer le gouvernement d'arborer le drapeau rouge. Lamartine refusa et souleva l'enthousiasme par l'éloquence de sa célèbre péroraison :

Le drapeau rouge, s'écriait-il, dans une péroraison restée célèbre ; si vous êtes assez mal inspirés pour imposer une république de parti et un

pavillon de terreur, le gouvernement est aussi décidé que moi-même à mourir plutôt que de se déshonorer en vous obéissant. Quant à moi, jamais ma main ne signera ce décret ! Je repousserai jusqu'à la mort ce drapeau de sang et vous devriez le répudier plus que moi : car le drapeau rouge que vous nous rapportez n'a jamais fait que le tour du Champ de Mars traîné dans le sang du peuple en 1791 et 1793, et le drapeau tricolore a fait le tour du monde avec le nom, la gloire et la liberté de la patrie.

J. Simon, dans le discours du Centenaire, le représentait :

Debout sur la brèche, à toute heure, il apaisait les colères, il attendrissait les cœurs, il enflammait les imaginations. Cette éloquence était la seule force du gouvernement provisoire et de la civilisation. Les rues étaient sillonnées de députations du matin au soir ; dans les premiers jours, les pavés n'ayant pas encore été remis en place, il fallait passer par-dessus les barricades ; on allait sans cesse, dès le matin et jusqu'à la tombée du jour, portant des drapeaux improvisés, avec des inscriptions naïves ou terribles. Tantôt, c'était la Paix religieuse, tantôt la Liberté de conscience, ou la Paix universelle, ou la Sécurité du travail, ou les Invalides civils, ou la Fraternité des peuples.

D'autres pancartes demandaient l'abolition du marchandage, la journée de dix heures, le droit au travail, l'impôt progressif. Toutes les fantaisies se donnaient carrière. Il y avait des députations où les femmes étaient en majorité. Les faubourgs descendaient armés de fusils et de piques, avalanches d'hommes auxquelles le gouvernement provisoire n'avait rien à opposer. Pas un régiment de pantalons rouges dont on fût sûr, pas une escouade. On voyait passer aussi des bataillons entiers de la garde nationale, mais il fallait les discerner par leurs cris. Il y avait les manifestants de Grenelle et de Montrouge, il y avait ceux de la place Royale et des riches boulevards. Où allaient-ils? A l'hôtel de ville ! Ils y trouvaient Lamartine.

Il eut l'à propos, l'esprit, la belle humeur.

Une députation de Vésuviennes fut reçue par lui à l'hôtel de Ville.

— Citoyen, dit l'une d'elles, les Vésuviennes ont tenu à t'envoyer une députation pour t'exprimer toute l'admiration que tu leur inspires. Nous sommes ici cinquante, et au nom de toutes les autres, nous avons mission de t'embrasser.

Sans doute, la corvée n'avait rien de tentant, et les femmes étaient laides.

Lamartine répondit :

Citoyennes, merci des sentiments que vous me témoignez. Mais

laissez-moi vous le dire : des patriotes telles que vous ne sont pas des femmes, elles sont des hommes. Entre hommes, on ne s'embrasse pas, on se tend la main.

Et il se tira ainsi d'embarras.

Il supprima la peine de mort et conjura peut-être une nouvelle coalition de l'Europe.

L'époque était si troublée qu'elle déchaînait les pires instincts. A une manifestation royaliste, les faubourgs répondirent par une contre-manifestation qu'une autre plus grave suivit, le 16 avril. Lamartine la réprima avec l'aide de Changarnier ; mais sa popularité s'émiettait dans ces luttes populaires. S'il avait le tempérament, les aspirations d'un politicien, il n'avait pas l'ampleur, l'envergure, l'énergie d'un pasteur des peuples. Il eut de l'adresse, de l'habileté, du courage : la révolution déborda ses forces et creva la vaine bulle de sa gloire. Le peuple est une bête monstrueuse qui se couche devant la force, et qui dévore celui qu'elle cesse de craindre et d'estimer quand elle a senti sa main hésiter.

En février, en mars 1848, c'était l'ivresse du triomphe :

Quel siècle en quatre ou cinq jours ! Quelles nuits ! Quel peuple ! Quelles scènes !... La république nouvelle, pure, sainte, immortelle, populaire et transcendante, pacifique et grande est fondée... La France est sublime de haut en bas ! Je ne suis qu'un *Curtius* qui veut lui fermer l'abîme.

J'embrasse Mâcon de ces mêmes bras qui ont embrassé 200.000 hommes du peuple de Paris... Adieu, mes enfants !... Adieu toute la famille et tout le pays.

Le 11 septembre de la même année, il écrivait à Lacretelle :

Je suis dans la solitude. Les esprits me reviennent un à un, comme les oiseaux sur l'arbre qui a été frappé de la foudre. Je ne les rappelle pas. Je ne les désire pas, Dieu m'en préserve ! On ne franchit pas deux fois, sans tomber au milieu de l'abîme, des trois mois de février au 11 mai. Que Dieu en charge quelque autre ! J'écris un peu pour vivre en 1849.

La roche Tarpéienne est près du Capitole.

Il voulait contenter tout le monde : c'est le rôle le plus dangereux et le plus ingrat. Il se crut solide au pouvoir. Il avait été élu dans dix départements par 160.000 voix ; la présidence de la République lui paraissait dévolue. Cet espoir sombra dans l'in-

différence de ses électeurs, qui lui crièrent : « Assez de lyre comme ça ! » Ce fut le tour du canon tonnant sur les barricades. Sa gloire s'éclipsa. Napoléon fut élu président de la République par 5 millions de voix.

Lamartine en recueillit 8.000. Il fut à grand'peine élu député de la Constituante, et fit du journalisme dans *le Pays* et *le Conseiller du peuple*. Un des plus récents historiens de Lamartine homme politique, P. Quentin-Bauchart, a bien montré le rôle et la valeur de Lamartine à ce point de vue. Il eut l'ampleur des vues.

Sa conception première d'un parti « social » à la fois conservateur et libéral, qui guérirait la droite de son hostilité aux réformes, la gauche de son intransigeance tapageuse, ne manquait certes pas de grandeur, et méritait d'être prise comme règle d'une carrière politique. De même, après février, sa tentative de dictature des consciences au-dessus des partis réconciliés, témoignait d'un esprit grandiose jusqu'à l'utopie.

Il eût fallu aussi la décision et le don de gouverner. Et l'on se demande ce qui reste des vingt années consacrées par lui à la vie publique ? Il reste les résultats de la Révolution de 1848, le suffrage universel d'où est né le second Empire. Ce sont là des conséquences qu'il n'a pas prévues.

Après 1849, quand Lamartine tombé du faîte et écrasé dans sa solitude put rêver à l'inconstance de la gloire, sa nièce l'entoura des soins de sa consolante affection. Les lettres qu'elle lui écrit avant de venir habiter près de lui sont d'une tendresse enveloppante.

C'était Valentine de Cessiat, fort belle personne et aussi intelligente. Elle a consacré sa vie à son oncle, dont elle fut le secrétaire : leurs deux écritures se ressemblaient à s'y méprendre.

Elle doit prendre place dans la liste des secrétaires du grand homme, avec Eugène Pelletan et Paul de Saint-Victor.

Il avait grand besoin de réconfort.

Il était ruiné par son faste, par le jeu et les spéculations agricoles, par la passion qu'il avait d'étendre ses domaines. Il était resté un vrai paysan du Mâconnais ; il adorait la terre, plantait la vigne, défonçait des prairies, et jardinait avec bonheur.

Il est resté rustique, terrien, ami du sol, de la glèbe et des

arbres, des fleurs et des jardins, « où l'homme tâche de retrouver les paradis perdus ».

On l'a appelé « un paysan de génie ».

Montrant un jour à un visiteur un petit portique affreux, enluminé d'un coloris criard et formé de deux colonnes, appartenant à tous les ordres, il lui disait :

— Mon cher, dans cinquante ans on viendra ici en pèlerinage ; mes vers seront oubliés, mais on dira : Il faut avouer que ce gaillard-là bâtissait bien !

Le peintre Maurice Leloir me racontait qu'il a connu chez son père le tapissier de Lamartine et il a retenu ce trait de vandalisme. Au château de Saint-Point, par ferveur pour le romantisme et le gothique, le grand poète donna l'ordre de réunir tous les meubles de style Louis XV ou Louis XVI, de les monter au grenier, et de les précipiter dans la cour par la lucarne pour les briser et en faire du bois à brûler. Et il remplaça tout cela par des meubles à la mode. En art, c'était un barbare, et, comme il arrive toujours, il avait beaucoup de prétentions à s'y connaître.

N'ayant rien, il faisait royalement la charité, il s'endettait de plus en plus.

Il avait du cœur, et il y a plus d'un fait à son éloge ; celui-ci par exemple :

Lamartine et M. Legouvé vont rendre visite, à l'hôpital Saint-Louis, à un pauvre poète phtisique nommé Lebailly. La conversation fut de la part de Lamartine un mélange de bonté de père et de bonté de poète ; il parlait à Lebailly de ses vers, il lui en citait même quelques-uns. Puis au moment de se retirer, voyant que le malade voulait accompagner ses visiteurs jusqu'à la porte.

— Prenez mon bras, lui dit-il, et appuyez-vous sur moi.

Tous les malades se découvraient devant cette gloire soutenant cette faiblesse.

Le jeune poète était radieux.

Remontés dans la voiture qui les avait amenés, Lamartine dit à son ami :

Ce pauvre jeune homme est bien malade, mais il n'est pas à la veille

de mourir. De longs soins lui seront encore utiles. Joignez ces cinq cents francs à ce que vous lui donnerez.

Trois jours après, M. Legouvé apprenait que Lamartine était poursuivi dans le même moment pour une somme de quatre mille francs qu'il ne pouvait payer !

Tombé de trop haut, il ne se releva pas. Après le 2-Décembre, il vécut en silence sous l'Empire et se contenta de s'indigner des palinodies auxquelles il assistait.

Arthur de la Guéronnière avait été son second dans la rédaction du journal conservateur *le Pays*. Après le 2-Décembre, il alla au nouveau pouvoir, qui le récompensa de sa démarche par l'ambassade de Constantinople. Et Lamartine lui écrivit sévèrement :

Saint-Point, le 6 décembre 1851.

Monsieur,

Le passé nous a fait nous rencontrer, le présent nous sépare, l'avenir ne nous réunira jamais.

Lamartine.

Ces désertions n'étaient pas rares ; le comte de Pastoret, le marquis de La Rochejacquelin passaient du parti royaliste à l'Empereur. Lamartine en était outré, et il écrivit sur un album qu'une dame lui tendait :

Madame,

Laissez-moi placer ici un grand et beau vers tout à fait de circonstance et dont je puis d'autant mieux faire l'éloge qu'il n'est pas de moi :

Chacun baise, en tremblant, la main qui nous enchaîne.

Il repoussa, quant à lui, les avances de la Cour, où il avait des sympathies.

— Quand j'étais jeune fille, racontait l'impératrice Eugénie à Mme Émile Ollivier, j'étais si passionnée pour les poésies de Lamartine que, dans mes promenades, je jetais à tous les arbres, à tous les vents ses vers et son nom.

Il y eut alors un incident célèbre. Lamartine invita Nadaud à

dîner, un soir que le chansonnier était également invité par la princesse Mathilde. Entre Lamartine et la princesse, Nadaud opta pour celle-ci. Voyant que le chansonnier ne venait pas, il fit ôter son couvert et donna le signal de se mettre à table, pensant, comme Dupin aîné en pareille circonstance :

En dînant, nous l'attendrons, tandis qu'en l'attendant, nous ne dînerons pas.

En passant du salon à la salle à manger, Lamartine fredonna cette parodie improvisée des *Deux Gendarmes :*

Un jour, le vaincu de Pharsale
M'offrit un souper d'un écu ;
Le vin est bleu, la nappe est sale,
Je n'irai pas chez le vaincu,
Mais que la cousine d'Auguste
M'invite en sa noble maison,
J'accours, j'arrive à l'heure juste.
Chansonnier, vous avez raison !

Cette pièce fut imprimée dans le *Parnasse satirique* sous la signature de M. Coquenard, nom qu'un erratum à la fin du tome premier explique ainsi : « Il faut faire savoir aux étrangers que M. Coquenard et M. Lamartine, c'est tout un. Et voici comme : en mars 1848, tel était l'amour du peuple de Paris pour M. de Lamartine, qu'il ne voulut plus l'appeler par son nom de famille et offrit son nom à la rue Coquenard, qui l'accepta. Ce que voyant, les farceurs prirent son nom à la rue Coquenard et contraignirent M. de Lamartine à s'en parer, quoi qu'il pût dire pour se défendre de le faire. »

Cet incident n'est pas négligeable ; on lui doit une fort belle lettre de Lamartine qui a été publiée tout récemment. Le poète y fait des excuses affables et émues à ce brave homme qu'il avait blessé :

Mon cher Nadaud,

Il ne faut jamais badiner, même à portes closes, avec l'amitié, et encore moins avec l'honneur ; on risque, pour un petit plaisir, de se blesser soi-même, ou — ce qui est plus grave — de blesser un caractère parfaitement pur et de perdre un ami à jamais regrettable. C'est ce que j'ai éprouvé, il y a quelques jours, en apprenant qu'un de ces journaux qui écoutent aux portes et qui prennent au sérieux ce qui est

plaisanterie, parce qu'ils ne voient pas les visages et n'entendent pas l'accent, venait de me prêter, à votre égard, quelques vers, improvisés avant dîner, et même quelques expressions qui ne sont pas de moi. C'est ainsi qu'un musicien de l'antiquité faisait rire et pleurer avec la même note, en changeant seulement le mode et le ton. Voici le fait :

Il y a quatre ou cinq ans, du plus vieux qu'il m'en souvienne, vous voulûtes bien me promettre de venir dîner en famille, pour le plaisir de quelques amis, hommes d'esprit et de goût, ravis de se rencontrer chez moi avec l'auteur de *Pandore* et de tant d'impérissables badinages, mêlés d'accents si pathétiques, où la musique et la poésie se disputent à qui déridera le mieux les plus graves et même les plus tristes visages. Je me hâtai de faire part à ces amis de cette complaisance et de ma bonne fortune. Ils furent exacts au rendez-vous. J'étais fier de vous et je me vantais de mon ascendant sur un talent qui ne se vend pas, mais qui se donne, quand un billet de vous survint et rabattit mon orgueil en m'apprenant qu'une princesse belle, aimable et impériale venait de vous inviter pour le même jour, et que vous vous étiez vu dans l'impossibilité de refuser, par je ne sais quelle loi d'étiquette que mon amitié ne soupçonnait pas. Vous connaissez l'humeur, bien ou mal fondée d'un hôte malencontreux, forcé de dire à ses convives :

Nous n'aurons, mes amis, ni Nadaud, ni Molière.

J'eus, au premier moment, un court accès de cette méchante humeur, et je m'amusai, pendant qu'on enlevait votre couvert de la table, à parodier, en riant du bout des lèvres, la charmante ironie de votre immortel *Pandore* :

Brigadier, vous avez raison.

Mais je me gardai bien d'*écrire* une seule ligne de cette parodie et même de répéter le couplet à mes amis, de peur qu'il ne s'échappât de leur mémoire sur les échos de l'indiscrétion, pour aller vous atteindre au cœur, vous que j'aimais ! que je voulais bien bouder, mais non contrister, par un fâcheux souvenir. Les vers cités, du reste, *du premier au dernier ne sont pas les miens* :

Je ne vais pas chez le vaincu,

outrage à votre caractère, n'aurait aucun sens à l'égard d'un homme de cœur qui venait régulièrement chez moi et à qui j'avais eu le plaisir d'offrir sans façon le vin du cru à la campagne ; la défaite aurait été plutôt une séduction et la disgrâce un attrait, pour vous comme pour tous les nobles cœurs. Ce n'est pas moi, à coup sûr, qui vous aurais apostrophé dédaigneusement du titre équivoque de *chansonnier*, mot ignoble jeté là comme une injure, au lieu du mot *brigadier*, mot naturel et inoffensif qui avait le bonheur de vous rappeler en riant la plus ravissante de vos compositions. Or, j'ignore comment cette plai-

santerie surannée de quatre ou cinq ans s'est réveillée tout à coup, si mal à propos pour moi et comment elle a couru le monde toute dénaturée, comme un revenant dépaysé, que son entourage même ne reconnaît pas sous un vêtement qui le défigure. Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort, puisque j'ai eu le malheur d'être l'occasion pour vous de la moindre peine : je m'en frappe la poitrine comme d'une mauvaise action et même comme d'une ingratitude, puisque vous m'aimiez et que je vous honore dans mon cœur. Je vous supplie de tout oublier et de ne pas punir par la perte très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie.

LAMARTINE.

P. S. — Si mon repentir vous touche, je désire que vous puissiez le faire connaître à ceux qui vous aiment.

Écrasé de dettes, trop fier pour accepter un secours de l'Empereur, il organisa une loterie, et vendit Milly.

Sa femme écrivait à un ami cette lettre navrante :

Vous ne pouvez vous figurer l'état où il est. Vous comprenez que la perte de nos biens, même du pauvre Saint-Point, mon premier nid et mon premier asile n'est *rien* pour moi si je *le* voyais tranquille.

Mais le voir se miner la santé, se troubler l'esprit, se désespérer sous le poids d'une charge qu'il s'est donnée d'abord pour son pays, et ensuite pour les malheureux et les pauvres honteux dont il a sauvé la vie et l'honneur depuis neuf années, vraiment, il y a de quoi succomber et je chancelle !

Je répète bien : Que la volonté de Dieu soit faite !

Mais est-ce bien sa volonté de laisser périr un homme à qui on ne peut pas reprocher un *vice* comme cause de sa ruine ? Je défie d'en trouver un seul. Prodigalité et *générosité !* Oui ! mais pas pour lui-même, pas pour une satisfaction personnelle, pas pour un vice.

Mais je vous dis ce que vous savez déjà.

Répondez-moi, mais en deux parties, car je ne veux pas que mon mari sache ce que je vous ai écrit. Mon rôle serait de le consoler si toute chance de salut se perd ; mais, hélas ! ce serait trop tard.

Vous ne savez peut-être pas que le *Cours* est empêché de paraître... faute d'argent.

M. de Lamartine n'a pas de quoi payer le tirage.

On se moqua. On le compara à Bélisaire :

— Il tend son casque.

D'autres ricanèrent :

— Il a changé sa lyre en tire-lire.

Alexandre Dumas fils conte à ce propos ce trait piquant. Il avait écrit pour une œuvre de bienfaisance une *Histoire de la Loterie*. Elle lui fut payée 1.500 francs par l'organisateur, M. Rion, un petit homme gros et court. Dumas fils écrivait à un ami :

Ce Rion était un très galant homme, très intelligent et très généreux. Il a été plus tard à la tête du *Bureau Exactitude* qui était le bureau central des billets de loteries organisées en France. Il s'est trouvé ainsi en relation avec Lamartine quand on a organisé une loterie au bénéfice de ce grand homme à la gloire duquel l'ingratitude de ce pays a ajouté ce qui complète toutes les gloires. Ce Rion faisait à Lamartine des avances sur ce que les billets devaient produire, et la loterie terminée, Lamartine redevait 25.000 francs à Rion. Aussi, quand Rion, si bien reçu autrefois quand il venait apporter de l'argent, se présentait maintenant, on ne le recevait pas aussi souvent, et il crut s'apercevoir un jour qu'on aimerait mieux ne pas le recevoir. Alors, il força la consigne et dit à Lamartine : « Cher maître, il y a entre nous un petit malentendu : c'est ce reçu de 25.000 francs. C'est lui qui est cause que vous ne me recevez plus avec autant de bienveillance qu'autrefois. Supprimons-le. » Et en disant cela, il déchirait le reçu et le jetait au feu. Lamartine se leva, ouvrit un meuble de sa chambre, y prit un rouleau et le mettant devant Rion, il dit : « Mon cher monsieur Rion, voici le manuscrit des *Méditations*. Je m'étais promis de ne m'en séparer jamais. Permettez-moi de vous l'offrir. » Rion, qui m'a raconté cette histoire, me disait : « Je ne le donnerais pas pour 50.000 francs. » Quand on a payé *l'Histoire de la Loterie* 1.200 francs, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'on paie *les Méditations* 25.000 francs ! »

Cette loterie fut annoncée à grand fracas. On le lui reprocha :

Que voulez-vous ! répondit-il ; le bon Dieu lui-même a besoin qu'on l'annonce : il a ses cloches.

Il luttait avec âpreté.

En seize ans, il écrivit soixante in-octavo pour payer ses dettes, — les travaux forcés de la plume :

Toussaint-Louverture, drame joué au théâtre de la Porte-Saint-Martin en 1850.

Histoire de la Restauration, 1851-1863.

Histoire de la Turquie, 1854.

Histoire de la Russie, 1855, primes du Constitutionnel.

Nouveau Voyage en Orient, 1853.

Vie de César, 1865, satire des coups d'État.

Fior d'Aliza, 1865, devenu un opéra.

Il avait entrepris la publication d'un cours familier de littérature, à vingt francs par an, en livraisons mensuelles. Il se livrait à tous les travaux avec une bonne volonté désolante. Il fit une histoire de la Révolution de 1848, des biographies de Fénelon, de Gutenberg, prenant à peine le temps de tracer encore quelques beaux vers. C'était la fin, la décadence.

L'Histoire de la Restauration sembla lui donner quelques satisfactions, qui n'ont pas duré.

Il écrivait à sa nièce :

> Je vous donne une bonne nouvelle toute chaude. Les deux premiers volumes de *l'Histoire de la Restauration* ont paru il y a quelques heures. Huit ou dix journaux en sont remplis de fragments. Le *succès est immense, inespéré, universel, dépasse les Girondins*. J'ai rapporté ma lettre pour vous donner cet heureux avis.
>
> Cependant ces deux volumes sont de beaucoup les plus faibles et les plus communs. Mais j'ai le vent à ce qui paraît. Remercions Dieu.

Cette histoire en six volumes est un compromis entre deux autres livres contemporains encore plus oubliés, l'histoire ultraroyaliste de Lubis et l'histoire républicaine de Vaulabelle. Rapidement documentée, elle est une improvisation ingénieuse et passionnée, parfois hasardeuse, quand le front de Napoléon est comparé à une mappemonde et quand Alcibiade est tué (pour Annibal) chez Prusias. C'est un récit dramatique et pittoresque, où Balzac aurait collaboré avec Tacite.

Deux volumes racontent la chute de l'Empire, cinq volumes sont consacrés à Louis XVIII et aux Cent jours : le retour de Napoléon après Waterloo, est un morceau superbe. Charles X emplit le dernier volume.

Lamartine n'a jamais été un historien. Il n'a jamais pâli sur les sources, il n'a même pas étudié ce que l'on appelle les ouvrages de seconde main. Il était fait pour raconter et pour orner l'histoire, mais il fallait qu'on lui en donnât la matière toute préparée. Il en était de même pour la littérature ; il ne travaillait que sur canevas.

Une fois en possession de la trame des événements ou d'un résumé de l'ouvrage, son esprit s'en emparait, le ruminait, le transformait, y faisait des découvertes inattendues, comblait des lacunes, devinait les secrets, reconstruisait les scènes avec

une réalité saisissante, donnait du relief aux caractères et produisait une œuvre qui n'était ni une histoire, puisque la vérité y était sans cesse côtoyée par le roman, ni un roman puisque la fiction n'y apparaissait qu'appuyée sur l'histoire. Il la revêtait de la magie de son style.

L'histoire de la Révolution de 1848 a un caractère un peu trop apologétique. Lamartine oublia d'y être narrateur et portraitiste. Mais on trouve de place en place de superbes coups de griffe et des pages de maître.

Il y a une conversation, un matin d'avril 1848, entre Blanqui et Lamartine en manches de chemise, qui est des plus intéressantes pour connaître le fond de la pensée de Lamartine sur la république, telle qu'il la concevait pour un peuple continental, longtemps façonné au joug monarchique, et où les problèmes du socialisme nés de l'industrie, du luxe et de la misère, agitaient les couches basses de la société, et rendaient nécessaires à la fois des garanties pour la propriété, des assurances et des institutions pour les prolétaires.

Mme de Lamartine mourut en 1863. Ce fut un esprit droit mais médiocre et prude à l'excès. Elle voulait vêtir Ève dans la Bible. Elle corrigea ainsi le dernier vers du *Lac* : « Tout dise : ils ont passé ! »

La nièce du poète devint son Antigone. Elle l'accompagnait à la promenade, elle lui faisait la lecture, et elle écrivait :

Il est si bon ! Il est impossible de vivre près de lui sans l'adorer.

La gène devenait pressante. Sur le rapport de M. Émile Ollivier, le Corps législatif lui vota, en 1867, une récompense nationale, la rente de 500.000 francs, pour réparer vingt ans d'injustice et d'oubli. Il n'en put jouir que deux ans. Il mourut le 21 mars 1869, dans son chalet de Passy, que lui avait offert la ville de Paris, quand il fut obligé de quitter son appartement de la rue de la Ville-l'Évêque.

Il repose à Saint-Point, dans le canton de Tramayes, en Saône-et-Loire, — un coquet village avec la petite église au clocher carré, à la toiture un peu arabe, ceinte d'un verdoyant cimetière.

On visite encore le château que Lamartine a décrit, maison massive flanquée de tours et d'un avant-corps en carré, que pré-

cède une galerie d'arcades. Le buste du poète par d'Orsay orne la bibliothèque: le hall, où l'on voit une belle cheminée aux armes des seigneurs de Saint-Point, a été aménagé en musée. Lamartine est enterré dans le parc, non loin de sa femme et de sa fille. Le monument entouré d'une grille est une chapelle ogivale, dont le fronton porte les mots *Speravit anima mea*.

Une étrange destinée a fait parcourir par Lamartine la plupart des sentiers ouverts par Chateaubriand. Tous deux ont été poètes, et tous deux sont descendus dans la mêlée des intérêts et des faits. L'un a eu sa guerre; l'autre a eu sa révolution. Tous deux ont voyagé en Orient pour en rapporter deux œuvres de beauté, *les Martyrs* et *la Chute d'un ange*.

Au théâtre, les cinq actes de *Toussaint Louverture* ne l'emportent guère sur *Moïse*, parce qu'ils ont été joués, quand *Moïse* ne le fut pas.

Tous deux ont trouvé le chemin de milliers de cœurs par l'expression vibrante et décuplée des sentiments les plus généraux. Mais Chateaubriand nous paraît plus grand par l'énergie, la résistance, la fidélité à sa foi première. Il s'est retiré fièrement de la vie publique. Lamartine en a été écarté. L'un a la majestueuse solidité de Michel Ange ; l'autre a la grâce tendre de Rafael. L'un a été élevé à la dure; l'autre a été choyé dès l'enfance. Tous deux ont eu des embarras d'argent. Ceux de Lamartine furent les moins discrets. En politique, non seulement ils se tournèrent les talons, mais l'un apporta la rigidité têtue du Breton, là où l'autre eut la souplesse des ceps de vigne bourguignonne.

Expliquez-moi, disait un jour M. Legouvé à Lamartine, un fait inexplicable. J'aime également les vers de La Fontaine et les vôtres, j'ai une égale facilité à les apprendre ; j'ai un égal plaisir à me les répéter; mais au bout de six mois je sais encore les vers de la Fontaine et je ne sais plus les vôtres. Pourquoi ?

— Je vais vous le dire, répondit Lamartine; La Fontaine écrit avec une plume et même avec un burin, moi avec un pinceau ; il grave, je colore : ses contours sont précis, les miens sont flottants. Il est donc simple que les uns s'impriment et que les autres s'effacent.

Poète et député, il était d'une époque où l'on croyait fermement à l'action de la poésie et de la littérature sur les masses. C'est l'avis de Malherbe qu'un bon poète n'est pas plus utile à

l'État qu'un bon joueur de quilles. Le poète vit isolé dans sa tour d'ivoire ; il ignore s'il y a des hommes autour de lui, il se soucie peu de les diriger ou de les réformer ; il chante pour lui seul. Il a la solitude fière et un profond dédain du monde extérieur :

Chante ! nul n'entendra ton hymne, et que t'importe ?
Chante pour toi ; ton chant est l'écho de ton cœur !

Ainsi ne pensait-on pas au temps de Lamartine. Le poète de l'école romantique considérait comme le premier devoir, non pas de suivre son siècle, mais de le devancer et de le diriger. Il était le guide des nations. Hugo disait : « Je fais mon métier de flambeau ! » Alfred de Vigny pensait de même : « Il est un élixir qui se nomme poésie ; ceux qui en ont deux gouttes dans les veines sont les maîtres du monde politique. » Lamartine considéra la vie politique comme la principale affaire de son génie.

Non seulement il prit une part active aux affaires, mais *l'Ode sur les révolutions*, le *Toast aux Gallois et aux Bretons* et mainte autre page sont des poèmes purement politiques : sa Muse se met au service de l'Etat. La poésie est la coupe large et pleine qu'il répand sur les peuples, rosée abondante et féconde de principes et de vérités :

Dans notre coupe pleine où l'eau du Nil déborde,
Désaltérés déjà, buvons aux nations :
Iles ou continents que l'onde entoure ou borde,
Ayez part, sous le ciel, à nos libations !
Oui, buvons, et passons notre coupe à la ronde,
Aux convives nouveaux du festin éternel,
Faisons boire après nous tous les peuples du monde
Dans le calice fraternel.

Les cris douloureux et passionnés de son âme retentissent sous l'harmonie savante. Ce n'est pas à chanter des Iris en l'air que le cœur peut rencontrer ou inventer ce langage sincèrement ému et vrai. Les passions imaginaires ne trouvent pour s'exprimer qu'un pastiche quelquefois habile, mais toujours froid, de l'émotion. On n'imite pas l'amour.

Lamartine a vécu les sentiments qu'il a chantés. C'est son cœur qu'il nous ouvre, ce sont ses soupirs qui sanglotent dans ses vers.

L'imagination créatrice fut assez pauvre.

Il excella surtout quand le développement prit son point de départ sur un fait, de préférence un fait de sa vie.

Les funérailles de Laurence dans *Jocelyn* sont la description des récentes funérailles de sa mère (*Manuscrit de ma mère*).

Il sait moins inventer qu'embellir, enrichir, amplifier, idéaliser : c'est un retoucheur de réalité.

Graziella ne commença d'exister pour lui que quand elle fut devenue un rêve.

Il fut l'amant de la Beauté ; il a soulevé les âmes ; il ne les a jamais abaissées ni avilies. Emile Ollivier a raison :

— La laideur seule lui échappe, les marais ne l'attirent pas, et il ne se complait qu'aux étoiles, *réelles* aussi.

Des compositeurs de talent crurent rendre à son mérite un rare et poétique hommage, en écrivant pour ses pièces de vers des airs souvent fort heureux. Plusieurs sont devenus presque classiques. Lamartine reçut froidement cet honneur : il considérait sa poésie comme suffisamment musicale par elle-même pour se passer de musique.

Il écrivait, en généralisant sa pensée : « La musique et la poésie se nuisent en s'associant, de beaux vers portent en eux leur mélodie. »

Le choix des mots, des syllabes même, est tel que le son file sans aucun ressaut, sans nœuds, pour ainsi dire. C'est pur comme l'eau bleue des lacs sur lesquels il méditait, couché au fond d'une barque, à la dérive.

Il a mis dans l'agencement des sons, on pourrait dire des notes, une telle science ou peut-être simplement un tel bonheur, qu'une lecture de ses vers semble la plus douce et la plus exquise symphonie.

Bien des poètes ont eu, à un plus haut point, la science du rythme, la variété et la cadence des strophes ; très peu ont possédé au même degré que Lamartine la science de l'harmonie des mots. Laissez chanter dans votre mémoire ces phrases mélodieuses, et dites si ce n'est pas une jouissance pour une oreille de délicat et d'artiste :

Je suis d'un pas rêveur le sentier solitaire,
J'aime à revoir encore, pour la dernière fois,

Ce soleil pâlissant dont la faible lumière
Perce à peine, à mes pieds, l'obscurité des bois.

Oui, dans les jours d'automne, où la nature expire,
A tes regards voilés, je trouve plus d'attraits :
C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.

C'est la douceur même, cette fluidité délicate et pénétrante que le poète a baptisée de son propre nom, la douceur lamartinienne. Le chantre des *Harmonies* est et restera le plus habile musicien dans le chœur des aèdes.

Un jour, vers 1846, il arriva, au bureau principal de la poste, un pli cacheté de cire rouge, venant de l'étranger avec cette adresse : « Au plus grand poète de France. »

Le directeur éprouva quelque embarras. Il finit par envoyer la missive chez Béranger ; mais le vieux chansonnier, tressautant dans son fauteuil, rendit le pli en disant :

— Portez ça sans retard chez Victor Hugo, place Royale.

Victor Hugo, d'un même mouvement, se donna à peine le temps de lire la suscription et s'écria :

— Portez ça tout de suite rue de la Ville-l'Évêque chez Lamartine.

De son côté, Lamartine, repoussant le paquet, donna l'ordre de le porter à l'auteur d'*Hernani*.

Heureux temps, où la poste n'avait que l'embarras du choix !

CHAPITRE IV

Alfred de Vigny.

Sa carrière d'officier. — Éloa. — La majesté de l'orgueil. — Sa psychologie. — Vigny et Dieu. — Ses œuvres, poésies, romans, théâtres. — Sa fin.

Un ami disait du comte Alfred de Vigny : « Voilà un homme qui n'a pas l'air des trois choses qu'il est : un soldat, un poète et un homme d'esprit. » Il fut, en effet, ces trois choses. Né à Loches, non pas en 1799, comme on l'écrit souvent, mais en 1797, mort à Paris en 1863, il a partagé sa vie entre le service et les lettres.

Il appartenait à une vieille famille, qu'il vieillissait encore, et qui est nommée dans les anciens mémoires. On lit dans ceux du duc de Luynes, le 8 avril 1740 :

Le roi vient d'accorder une pension de douze cents livres à M. de Vigny, lieutenant général de bombardiers, à qui l'on doit l'invention des *carcasses* (espèce de bombe de forme oblongue et chargée de mitraille). M. de Vigny est écuyer du roi depuis environ trente ans ; c'est lui qui a fait le voyage avec Madame jusqu'à la frontière d'Espagne.

Sa famille possédait de grandes terres en Beauce. Elle s'était fixée à Loches pour se rapprocher d'un de ses membres, M. de Baraudin, oncle maternel du poète, ancien ministre de Louis XVI, et qui était tenu en prison pour sa participation aux guerres de la Vendée.

Il fit ses études au lycée Bonaparte, dont il a gardé ce souvenir typique :

Au collège (notes posthumes publiées par M. Louis Ratisbonne), j'étais persécuté par mes compagnons ; quelquefois, ils me disaient : « Tu as un *de* à ton nom, es-tu noble ? » Je répondais : « Oui, je le suis. » Et ils me frappaient. Je me sentais d'une race maudite, et cela me rendait sombre et pensif. Ces infortunes de collège, qu'on ne prend pas assez au sérieux laissent souvent une teinte de sauvagerie difficile à s'effacer durant le reste de la vie.

Sa mère était cousine de Bougainville. Elle donna à son fils un goût persistant des choses marines (*la Frégate*, *la Bouteille à la mer*).

La géographie enchantait, exaltait son âme d'enfant. Il écoutait avec un recueillement béat les récits de son oncle, un marin qui revenait de Chine. Il avait un besoin d'action. Au lycée, le son du tambour l'exaltait. Il n'entendait plus rien autre. Les logarithmes et les tropes n'étaient, à ses yeux, que des degrés pour monter à l'étoile de la Légion d'honneur.

Déjà le démon de la poésie s'emparait de lui. Après une lecture des *Confessions de saint Augustin*, il écrivit des vers que sa mère lut en s'écriant, orgueilleuse :

— Tu seras poète !
— Non, je veux être lancier rouge !

Il était de belle figure et de jolie taille.

A. de Vigny montrant un jour à Victor Hugo un portrait de lui, celui-ci s'écria :

C'est la plus fine et la plus délicate figure de petite fille qui se puisse voir !

Il fut imbu d'idées monarchiques et fières. Sa mère écrivait au ministre de la Guerre en 1814 : « Nous avons élevé cet enfant pour le roi. » Il avait dix-sept ans. Il entra dans les gendarmes de la garde rouge avec le brevet de lieutenant. Sa carrière militaire fut courte. Au 20 mars 1815, il escorte le roi jusqu'à la frontière ; en 1816, il passe dans la garde royale à pied. Il fut ensuite capitaine de ligne. Il se fit réformer pour raison de santé à trente ans, en 1827, dégoûté de n'avoir pas trouvé dans les armes l'occasion souhaitée de se distinguer.

Jusque-là, de son état, il était officier, et il a documenté, d'après nature, son joli livre *Servitude et Grandeur militaires* (1836).

Après les Cent-Jours, il fut attiré vers la poésie ; il écrivit *la Dryade* et *Symétha* d'après Théocrite, et relut la Bible : « Je la savais par cœur », disait le poète du *Déluge*, de *Moïse* et d'*Eloa*.

En 1822, il publia un volume anonyme *Poèmes*, dont le premier, *Héléna*, est l'expression de l'enthousiasme pour la cause des Grecs. Il était alors à l'école néo-grecque d'André Chénier.

Après *le Trappiste*, poème-manifeste royaliste paru en 1823, il partit cette même année pour la guerre d'Espagne, mais fut arrêté avec la réserve pendant de longs mois dans les Pyrénées, qui lui inspirèrent *le Cor*, et il utilisa ses loisirs en écrivant *Cinq-Mars*.

Il affirma sa personnalité par la publication, en 1824, d'*Eloa ou la Sœur des Anges, mystère:* Eloa, cette âme née d'une larme du Christ recueillie dans l'urne de diamant des séraphines, vivifiée par les rayons de l'Esprit-Saint, et attendrie sur le sort de l'ange déchu et honni, Lucifer, dont elle ne peut triompher, qu'elle ne peut racheter, et dont elle devient victime, perdue par celui qu'elle eût voulu sauver. Ah ! les admirables vers et la délicieuse musique ! la prodigieuse variété de l'imagination tantôt vaporeuse et symbolique, tantôt assez précise pour descendre aux tableaux les plus naturels, les moins ambitieux, quand le chasseur aperçoit dans la montagne la jeune Ecossaise, ou quand le colibri se balance sur la liane flexible, ou quand palpite et meurt l'aigle blessé :

> Sur la neige des monts, couronne des hameaux,
> L'Espagnol a blessé l'aigle des Asturies,
> Dont le vol menaçait ses blanches bergeries.
> Hérissé, l'oiseau part et fait pleuvoir le sang,
> Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend,
> Regarde son soleil, d'un bec ouvert l'aspire,
> Croit reprendre la vie au flamboyant empire ;
> Dans un fluide d'or, il nage puissamment,
> Et parmi les rayons se balance un moment ;
> Mais l'homme l'a frappé d'une atteinte trop sûre.

L'inspiration générale est une grande tristesse et une grande pitié pour le malheur et le péché : c'est tout un.

C'est la tristesse de Chateaubriand, moins le sentiment chrétien, il est vrai ; mais l'idée d'Eloa semble bien inspirée du si délicieux chapitre du *Génie du Christianisme* sur *les Anges*.

Trop artiste et trop délicat pour se soucier de la foule, il eut le mépris du profane vulgaire, et il l'exprima de façon grandiose dans cette magistrale page de *Moïse*.

> J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire.
> Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent ?...
> L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche ;

Et quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux...
Oh Seigneur ! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre.

Quelle imposante conception d'orgueil et de souffrance, anxiété d'un ange déchu, en exil sur cette terre, étrange grief d'un athlète poétique montrant le poing au Seigneur, pour lui reprocher ses maladroits bienfaits.

Moïse, c'est l'homme de génie, c'est l'esprit supérieur, c'est le poète, c'est Alfred de Vigny, qui ne se sent pas parmi les hommes comme parmi ses pairs, et qui vit seul dans sa grandeur déserte :

J'ai marché devant tous triste et seul dans ma gloire.

Quel triste cadeau Dieu fait à l'homme en lui donnant le génie. Moïse et Vigny en ont trop souffert, et tous deux s'écrient :

Que vous ai-je donc fait pour être votre élu ?

Car le malheur, c'est la pensée ! (*Satan sauvé*.)

Dans *Moïse*, il a puissamment analysé son état d'âme, son incurable tristesse et son découragement. Il protestait :

La sévérité froide et un peu sombre de mon caractère n'était pas native ; elle m'a été donnée par la vie.

Non, il l'apportait, car il a mis une ingénieuse logique à tout orienter vers la désespérance. Il se trompait lui-même sur sa sensibilité égoïste :

Une sensibilité extrême, refoulée dès l'enfance par les maîtres et à l'armée par les officiers, demeure enfermée dans le coin le plus secret du cœur.

Il a aussi écrit :

Ce qui ne fait qu'effleurer les autres le blesse jusqu'au sang... Ses sympathies sont trop vraies ; ceux qu'il plaint souffrent moins que lui et il se meurt des peines des autres. Les dégoûts, les froissements et les résistances de la société humaine le jettent dans des abattements profonds, dans de noires indignations, dans des désolations insurmontables... De la sorte, il se tait, s'éloigne, se replie sur lui-même, et s'y enferme comme dans un cachot.

Quel cas étrange d'une âme sensible et aimante, qui plaignit l'humanité et ne fit rien pour la secourir, s'isola d'elle, et lança tous les anathèmes contre les hommes.

Nul n'eut l'altruisme plus égoïste. Il excella dans une sorte de casuistique fraternelle. Il était élégant, dandy, fashionable, soigné, coquet par amour des poètes pauvres, et voici comment, c'est Banville qui l'explique :

Non seulement, il était un soldat, un gentilhomme, un comte, mais il paraissait tout cela et voulait le paraître, non certes pour une vaine gloriole, mais par amour pour les poètes pauvres et misérables de tous les âges, dont il s'était fait le représentant et l'avocat, et parce qu'il forçait ainsi le stupide vulgaire à les honorer dans sa personne irréprochable.

Dieu a trouvé en lui un rude jouteur qui l'a malmené pour son indifférence au monde, ce Dieu muet, aveugle et sourd aux cris des créatures.

En vain il interroge les cieux :

Le ciel reste noir et Dieu ne répond pas.

On croirait le ciel vide :

La terre est seule et veuve !

Jésus est le plus impitoyable exemple de la dureté de Dieu qui l'a sacrifié sans utilité ni résultat, puisque l'humanité est toujours malheureuse. (*Le mont des Oliviers*, *les Destinées*.)

Vous avez élargi le collier qui nous lie,
Mais qui donc tient la chaîne ? O Dieu juste, est-ce vous ?

On ne le dirait pas, toute l'humanité pleure délaissée

Tous les vœux élevés à la voûte éternelle,
Encens inaccepté, tombent en pleurs sur elle ;
Il ne lui vient d'en haut que la foudre et l'horreur ;
Quand son Dieu lui parla, ce fut de sa fureur ;
Lui-même, tout heureux qu'il est et qu'il se nomme,
Je l'entendis gémir, devenu Fils de l'homme,
Car rien n'est descendu sur ce monde odieux
Qui ne fût teint de sang en retournant aux cieux.

(*Satan sauvé*.)

On sent que Vigny est surtout nourri et imbu de la Bible, dont le Dieu est terrible, redoutable, jamais souriant comme le Dieu de Fénelon. Dans son projet de poème intitulé *le Compas ou la Prière de Descartes*, il y revient durement :

Dieu nous créa sans amour, et nous abandonne.

L'homme est voué à la misère, et sa supériorité lui est un pire surcroît, un rengrégement de mal.

Dieu n'est pas seulement indifférent, il est injuste (*la Fille de Jephté*).

Dans l'histoire de Caïn et Abel, « Dieu eut les premiers torts en refusant l'offrande du laborieux laboureur pour celle du fainéant pasteur. »

Dieu est méchant.

L'homme aussi, car l'homme est à son image. Il faut fuir, ne rien attendre, ne compter sur personne.

— Mon œuvre est un poème épique sur la désillusion.

Stello dit « l'ostracisme perpétuel » des penseurs, des poètes craints de la société, parce qu'ils détruisent le mensonge social.

La femme est un être impur, frivole, perfide (*la Colère de Samson*). Vigny la redoute, la déteste et prévoit le futur divorce des sexes, « qui mourront chacun de son côté ».

La société est abominable.

Dans *Stello*, dans *Chatterton* (rôles de John Bell et de Beckford) il tendit et monta ses vibrantes diatribes contre la société, dans son étrange désir d'être un peintre assombri, « un Rafaël noir ».

La Nature? elle est sauvage, stupide ; c'est une immense tombe. Le poète voit

Notre sang sous son onde, et nos morts sous son herbe.

Il la hait :

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse,
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.
(*La Maison du Berger*.)

Que faire parmi tant d'hostilités, de périls, de misères, de tristesses? Que dire à Dieu ?

Répondre par un froid silence

Au silence éternel de la Divinité.

Il faut affliger et punir Dieu en lui refusant l'hommage, car « l'homme est plus grand que la divinité ». (*Un Dieu*, projet. Dieu est condamné :

Ce sera ce jour-là du *Jugement Dernier* que Dieu viendra se justifier devant toutes les âmes et tout ce qui est vie. Il paraîtra et parlera, il dira clairement pourquoi la création et pourquoi la souffrance et la mort de l'innocence. En ce moment, ce sera le genre humain ressuscité qui sera le juge, et l'Éternel, le Créateur sera jugé par les générations rendues à la vie. Il viendra se justifier à Josaphat. Sera-t-il temps, après vingt mille ans peut-être de maux dans la vie et après la vie.

Abandonner Dieu à lui-même, et traiter de même l'homme et la nature fut sa seule consolation.

Il n'a cessé de dire son *odi vulgus :*

Oh ! fuir, fuir les hommes et se retirer parmi quelques élus, élus entre mille milliers de mille !

Et même ces quelques élus, c'est trop.

« Le lion marche seul dans le désert »... « La solitude est sainte ». Il aima surtout le silence des déserts.

« Le silence est la poésie même. » Il exalta « le silence adoré des heures noires ». Et il enviait les sourds-muets :

Le silence éternel est votre tabernacle.

Il refusa et repoussa tout adoucissement, tout espoir propre à amollir sa tension et dulcifier sa haine.

L'espérance est la source de toutes nos lâchetés...
L'espérance est la plus grande de nos folies.

Il se plut à irriter sa souffrance, à sonder ou plutôt à creuser la plaie.

L'analyse est une sonde; jetée profondément dans l'océan, elle épouvante et désespère le faible ; mais elle rassure et conduit le fort qui la tient fortement en main.

Et sa détresse lui procurait un « sauvage bonheur ».

Vigny fut véritablement un lyrique. Ses vers sont ses confidents, et la seule originalité de sa confidence, c'est que, par une sorte de pudeur, il nous parle de lui sous un nom emprunté et se masque derrière ses héros.

Il n'a pas exposé sa doctrine dans un résumé méthodique ; il l'a étalée, dispersée, épandue à travers toute son œuvre, qu'elle anime, qu'elle emplit, où on la retrouve avec son amertume, son mépris des hommes hostiles, de la nature immobile et insensible, son jansénisme voilé, qui à plus d'un trait, rappelle Pascal. Cette terre est une vallée de larmes, et la souffrance est le lot de l'humanité. « Il est salutaire de n'avoir aucune espérance ; un désespoir paisible, sans convulsion de colère et sans reproche au ciel, est la sagesse même. »

La vie est pour lui une manière de service militaire : la consigne est de vivre, et il faut l'exécuter, aller au feu, se faire tuer avec l'obéissance passive de l'officier.

L'existence est un héroïsme obscur :

Souffre et meurs sans parler !

Ce pessimisme est tempéré, comme chez Pascal, par la conscience d'une intelligence qui éclaire notre âme.

Il disait :

J'aime la majesté des souffrances humaines.
Ce vers est le sens de tous mes poèmes philosophiques.

Son *Journal*, si heureusement exhumé par son ami Louis Ratisbonne, montre que son superbe isolement lui pesait, et que l'angoisse était la rançon et la morale de son orgueil, pour avoir ignoré le cri de son émule et de son descendant Sully-Prudhomme :

Nul ne peut se vanter de se passer des hommes.

Le scandale de son courageux entêtement, lors de sa réception à l'Académie (1846), et son aversion pour Molé et le roi, le rendirent populaire.

Il rencontra et connut, chez Soumet, Victor Hugo qui improvisa en son honneur un distique :

Je vous répète ici combien j'aime Eloa.
Et fratres Eloæ lucida sidera.

Othello commença l'escarmouche que *Hernani* vint changer en bataille. L'oreiller et le mouchoir furent deux pièces de lingerie qui essuyèrent les pires affronts.

La Maréchale d'Ancre (1831, Odéon) est un drame pathétique coloré.

Quitte pour la peur est une exquise polissonnerie « Régence. »

Chatterton fut sa dernière œuvre dramatique.

Ceux de ma génération connurent et admirèrent Alfred de Vigny par quelques-unes seulement de ses œuvres, qui nous frappaient. Nous savions par cœur tout *le Cor*, nous redisions le refrain de *Moïse*, nous avions lu et relu *la Mort du Loup*, et nous nous délections à la lecture de *Cinq-Mars*, *Servitude et Grandeur militaires*.

Voilà tout ce qui, de Vigny, est resté répandu, populaire ; le reste est peut-être moins accessible. *Cinq-Mars* est déjà moins lu ; *Chatterton* n'est guère plus joué ; *Stello* repose ; *Eloa* ne sera bientôt plus connue que de nom.

Vigny ne jouit pas de la popularité. Il ne l'a pas cherchée ; mais ce n'est pas une raison, car elle va parfois à ses ennemis et se met comme en coquetterie avec eux.

Dans l'admirable poème *le Cor*, passent, avec la fanfare romantique, la brume légère et vaporeuse des bois silencieux, l'air pur des hautes montagnes, le bruissement des sapins, le choc des rochers, tout ce charme écrasant des grandes cimes, dont l'impression a été admirablement sentie et rendue par Vigny, père de nos plus pittoresques paysagistes. Il semble que c'est un côté de son talent qu'on a trop laissé dans l'ombre ; on s'obstine à ne voir en lui que le symboliste, l'idéaliste, le penseur aux aguets des échos de son âme, et l'on ne dit pas assez qu'il avait de bons yeux. Ses spéculations abstraites sont toujours coupées, égayées, animées par des visions concrètes, des scènes, des tableaux d'après nature, et ce songeur est aussi un descriptif, qui a lu Delille, comme il y paraissait à ses premières poésies, où il s'exerce aux rébus à la mode, et définit ainsi la leçon de piano :

> Dansez, car dès demain vos mères exigeantes
> A vos jeunes travaux vous diront négligentes ;
> L'aiguille détestée aura fui de vos doigts,
> Ou, de la mélodie interrompant les lois,

Sur l'instrument mobile, harmonieux ivoire,
Vos mains auront perdu la touche blanche et noire.

Il délaissa vite ce genre d'un réalisme fade ; mais il ne cessa pas d'être un observateur exact et attendri de la nature, dont il aima et goûta la suave poésie :

J'aime le son du cor, le soir au fond des bois,
Soit qu'il chante les pleurs de la biche aux abois,
Ou l'adieu du chasseur que l'écho faible accueille
Et que le vent du nord porte de feuille en feuille.

O montagnes d'azur ! ô pays adoré !
Rocs de la Frazona, cirque du Marboré,
Cascades qui tombez des neiges entraînées,
Sources, gaves; ruisseaux, torrents des Pyrénées,

Monts gelés et fleuris, trône des deux saisons,
Dont le front est de glace et les pieds de gazons !
C'est là qu'il faut s'asseoir, c'est là qu'il faut entendre
Les airs lointains du cor mélancolique et tendre.

Souvent, un voyageur, lorsque l'air est sans bruit,
De cette voix d'airain fait retentir la nuit ;
A ses chants cadencés, autour de lui se mêle
L'harmonieux grelot du jeune agneau qui bêle.

Une biche attentive, au lieu de se cacher,
Se suspend, immobile, au sommet du rocher,
Et la cascade unit, dans une chute immense,
Son éternelle plainte au chant de la romance.

Cela est admirable, et par la magie de la forme, la musique de ces beaux vers, qui semblent s'inspirer du bruit qu'ils décrivent, et par le sentiment profond, la mélancolie délicieuse qui exprime l'émotion pénétrante et ravissante de ces grands sites.

Et aussi, il y a le panache romantique, qui enflammait notre jeunesse par la vision étincelante des heaumes, des palefrois, des cuissards d'acier, et la bravade superbe du paladin, fils de Rodrigue, cousin germain de Matamore, et frère puîné d'Hernani, quand le Maure a lancé son rocher.

Merci ! cria Roland, tu m'as fait un chemin !

Et encore, comme il est beau, ce loup mourant, ce héros, ce

paladin de la classification, qui périt sous le nombre, et qui écrase ses vainqueurs de son mépris :

Alors, il a saisi dans sa gueule brûlante,
Du chien le plus hardi la gueule pantelante,
Et n'a pas desserré ses mâchoires de fer,
Malgré nos coups de feu qui traversaient sa chair,
Et nos couteaux aigus qui, comme des tenailles,
Se croisaient en plongeant dans ses larges entrailles,
Jusqu'au dernier moment où le chien étranglé,
Mort longtemps avant lui, sous ses pieds a roulé.
Le loup le quitte alors, et puis il nous regarde,
Les couteaux lui restaient au flanc jusqu'à la garde,
Le clouaient au gazon tout baigné dans son sang ;
Nos fusils l'entouraient en sinistre croissant.
Il nous regarde encore, ensuite il se recouche
Tout en léchant le sang répandu de sa bouche,
Et, sans daigner savoir comment il a péri,
Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

(*La Mort du Loup.*)

Le mépris ! Quel dommage que ce soit la note dominante dans toute cette harmonie poétique ! Vigny est une supériorité consciente, dédaigneuse, rarement condescendante.

Les païens faisaient de l'orgueil une vertu ; Vigny était très vertueux au sens antique.

Sainte-Beuve lui reprochait des coquetteries de poète, qui aime à rajeunir la date de ses vers pour leur donner plus de valeur par plus de précocité. On essayera vainement de le défendre, il n'y a qu'à ouvrir ses livres : elles y sont.

Mais il serait puéril de ne pas passer condamnation. Ce qu'il faut retenir et éclairer, c'est le côté de son talent par lequel il a agi sur l'esprit public, créé un mouvement dont les dernières ondes ne sont pas encore aplanies, et, en un mot, fait école.

Sa *Dolorida* est la jeune mère de toutes les Andalouses qui ont suivi ; *la Légende des Siècles* n'est pas indemne de toute gratitude envers les *Poèmes antiques et modernes* parus en 1822 ; et son pessimisme a suffisamment embrumé et rembruni tout le milieu de ce siècle : nous commençons seulement à reprendre notre sourire.

Vigny triomphe et domine encore dans l'âme de nos jeunes ; il inspire l'école d'à présent, et je n'en trouverais pas de meil-

leure preuve que tant de réminiscences chez nos récents poètes saturés de sa poésie.

Ces lointains disciples, il les a sentis venir, à sa dernière heure, ces enfants de sa pensée, ces descendants amis qu'il saluait déjà de sa bienvenue :

> Jeune postérité d'un vivant qui vous aime!
> Flot d'amis renaissants ! Puissent mes destinées
> Vous amener à moi de dix en dix années,
> Attentifs à mon œuvre, et pour moi c'est assez.

Alfred de Vigny n'a pas laissé une œuvre considérable, mais elle n'a pas non plus la solidité de sa concision, et le temps mord sur elle ; elle s'effrite et se ronge. Que de pages on ne lit plus ! que d'autres dont on parle encore, parce qu'on en connaît les titres, sans plus : de *la Maréchale d'Ancre*, de *Dolorida*, d'*Héléna*, du *Déluge* et même de *Chatterton*, on peut faire un rouleau pour en bourrer *la Bouteille à la mer*.

On prend encore plaisir à *Servitude et Grandeur militaires*, dont les récits sont des modèles du genre.

La génération de 1800, celle qui fut adulte vers 1817, éprouva la fascination des victoires de l'Empire sans en connaître les misères. Sous le régime pacifique des Bourbons, elle garda l'exaltation ; mais n'ayant plus où la dépenser, elle s'épandit en poèmes et en récits. Vigny a réussi dans ses nouvelles, qui sont le martyrologe du soldat et un bel hommage à l'honneur :

> Ne méritent-ils pas d'être chantés quand nous les devinons : ces dévouements ignorés, qui ne cherchent pas même à se faire voir de ceux qui en sont l'objet ; ces sacrifices modestes, silencieux, sombres, abandonnés, sans espoir de nulle couronne divine ou humaine : ces muettes résignations dont les exemples plus multipliés qu'on ne croit, ont, en eux, un mérite si puissant, que je ne sais nulle vertu qui leur soit comparable.

Laurette, *la Veillée de Vincennes*, *le Capitaine Renaud* ou *la Canne de Jonc* sont des récits pleins d'intérêt et de vie, où l'auteur met au service de son émotion son expérience et son âme entière.

Cinq-Mars (1826) est un chef-d'œuvre injustement oublié, de facture serrée et précise, bien supérieure aux laineuses compositions de Dumas père. Après qu'on a fermé le livre, il vous reste des visions nettes et saisissantes, le procès d'Urbain Gran-

dier, le supplice, les rues d'Issoudun ; la séance du jugement, l'intérieur habité par Richelieu dont les pages semblent être en classe, le camp de Louis XIII, la tente du cardinal. Des types comme le vieux d'Effiat, le triste roi, la reine mère, se détachent avec relief. Bien que le tableau soit historiquement faux, et que le faible Louis XIII de *Cinq-Mars* soit aussi conventionnel et erroné que celui de *Marion de l'Orme*, l'œuvre d'art est de premier ordre, et classe Vigny au meilleur rang des romanciers.

Au théâtre, Vigny, a paru rarement mais non sans éclat, une fois au moins ; car, si *Chatterton* fut froidement accueilli, la postérité a revisé et corrigé le jugement des contemporains.

Chatterton, drame qui mêle le tragique au bouffon, « né dans le silence de dix-sept nuits », est l'apothéose du poète qui tiendra le grand rôle dans la société future. Car l'avenir social, affirmait Vigny, sera aux penseurs. « Au-dessus de toutes les ruines faites par nos révolutions et de tous les abaissements faits par nos démocraties, s'élèvent de plus en plus les têtes pensantes qui parlent aux nations. » (*Discours pour Mlle Sedaine.*)

Vigny disait après la représentation de son drame :

> Tout Français, ou à peu près, naît vaudevilliste et ne conçoit pas plus haut que le vaudeville. Écrire pour un tel public, quelle dérision ! quelle pitié ! quel métier ! Les Français n'aiment ni la lecture, ni la musique, ni la poésie, mais la société, les salons, l'esprit, la prose.

Chatterton est une œuvre supérieure,et jamais on ne poussa si loin et si heureusement l'art dangereux du symbole. Chatterton n'est pas un homme, c'est une idée, et, comme Vigny l'explique lui-même, c'est un *symbole*, celui du poète. Il n'y a pas là « les faits exacts de sa vie ». C'est un type abstrait. L'intrigue est ténue, l'action donne juste ce qu'il faut de mouvement pour éviter l'illusion du repos : le poète la dédaigne, il semble être fâché de devoir y avoir recours. « L'action morale est tout ». Les péripéties? il les résume :

> C'est l'histoire d'un homme qui a écrit une lettre le matin et qui attend la réponse jusqu'au soir ; elle arrive et le tue.

Ni action, ni caractères, ni sentiments, seulement une idée sociale :

J'ai voulu montrer l'homme spiritualiste étouffé par une société matérialiste, où le calculateur avare exploite sans pitié l'intelligence et le travail.

Symbole, Chatterton dégoûté, écrasé, affamé, inutile au milieu d'une société de gens pratiques : symbole, Beckford, sot et bouffi ; symbole, Bell, dur et commun ; symbole, l'exquise Kitty Bell, en qui la commisération fait naître l'amour, et qui ne fait connaître son amour que par sa mort.

Dix ans après *Chatterton*, en 1846, Vigny fut de l'Académie Française. Cette élection a fait date dans les annales des immortels — Sainte-Beuve l'a contée tout au long. Molé molesta le récipiendaire, qui ne le salua plus. Voici une anecdote qui se rattache à cet épisode, et qui sera de nature à justifier en Vigny la réputation d'homme d'esprit.

Alfred de Vigny venait de poser sa candidature à l'Académie Française. Il commença les visites traditionnelles et se rendit chez Royer-Collard, qui était affligé d'un caractère grincheux et d'une humeur acariâtre. Le bilieux doctrinaire n'aimait pas les poètes, les écrivains d'imagination. Il avait d'ailleurs fort mal reçu Victor Hugo, qui était allé le voir quelque temps auparavant et pour le même motif.

Alfred de Vigny sonne ; on lui ouvre, il donne sa carte et attend qu'on l'introduise auprès de Royer-Collard.

Celui-ci arrive tout à coup comme un furieux. Ses yeux jettent des flammes, sa face est congestionnée.

— Monsieur, déclare-il au chantre d'*Eloa*, votre démarche est inutile. Je ne lis rien de ce qui s'imprime depuis trente ans.

— Monsieur, réplique Alfred de Vigny avec une dignité calme, si vous ne connaissez pas mes ouvrages, ce n'est pas moi qui vous les enverrai, je vous le jure ; mais, ajouta-t-il en gagnant la porte et saluant avec ironie, vous pourrez sans beaucoup de peine vous les procurer en russe.

Les œuvres du poète venaient d'être traduites à Saint-Pétersbourg.

On ne pouvait plus délicatement et plus poliment traiter un homme de « cosaque » dans son propre domicile.

Si l'on doutait qu'il fût aussi homme de cœur, il faudrait lire son journal dont la lecture fit dire à ses amis : « Je ne savais pas Vigny si malheureux ! » Et il faudrait aussi se rappeler cette anecdote relative à Sedaine.

En 1841, la fille de Sedaine, dans l'indigence, s'étant adressée à lui, il composa pour la Chambre des députés un opuscule sur la *Propriété littéraire*, raconta la vie de Sedaine, ses travaux, aborda la question générale, et demanda pour les héritiers d'un auteur un droit sur chaque nouvelle édition de ses œuvres.

Voilà une initiative qui l'honore, et qui marque bien de l'humanité. Elle rend sympathique cet homme probe, droit, net, franc, chevaleresque, méconnu ; et, si je cite, pour terminer, son oraison funèbre par les frères Goncourt, le jour de sa mort, en 1863, c'est pour en protester la fausseté séduisante.

27 septembre. — Nous revenons de la campagne, pour le dîner Magny. On cause de Vigny, le mort du jour.

Et voici Sainte-Beuve jetant des anecdotes sur sa fosse. Quand j'entends Sainte-Beuve, avec ses petites phrases, toucher à un mort, il me semble voir des fourmis envahir un cadavre ; il vous nettoie une gloire en dix minutes, et laisse du monsieur illustre un squelette bien net.

« Mon Dieu, nous dit-il avec un geste onctueux, on ne sait pas trop s'il était noble ; on ne lui a jamais vu de famille..., c'était un noble de 1814. A cette époque on n'y regardait pas de si près. Il y a dans la correspondance de Garrick un de Vigny qui lui demande de l'argent, mais très *noblement*..., qui le choisit parmi tous, pour l'obliger. Il serait curieux de savoir s'il en descend... C'était avant tout un *ange* ; il a toujours été ange, Vigny. On n'a jamais vu un bifteck chez lui. Quand on le quittait à sept heures, pour aller dîner, il vous disait : « Comment ! vous vous en allez déjà ! » Il ne comprenait rien à la réalité, elle n'existait pas pour lui... Il avait des mots superbes. Sortant de prononcer son discours à l'Académie, un ami lui dit que son discours était un peu long : « Mais je ne suis pas fatigué ! » s'écrie de Vigny. Avec cela un reste de militaire. Lors de cette réception, il avait une cravate noire, et rencontrant dans la bibliothèque Spontini, qui avait gardé l'étiquette du costume impérial, il lui jette en passant : « L'uniforme est dans la nature, Spontini ! » Par là-dessus très maladroit ; l'arrangement qui le porta à l'Académie, il n'y comprit jamais rien... Quand il recommandait quelqu'un pour les prix, il le perdait. »

A cette page du *Journal Goncourt*, opposez quelle page vous voudrez du *Journal de Vigny*, pour sentir la différence et subir le soubresaut dans la sensation d'une chute. Sainte-Beuve et Goncourt devant le cadavre de Vigny, ce tableau rappelle *la Mort du loup* ; les chiens ont beau mordre, la belle bête

Refermant ses grands yeux, meurt sans jeter un cri.

CHAPITRE V

Victor Hugo.

Sa vie. — Poésies, Théâtre, Romans. — Voyages, Reportage, Histoire, Philosophie. — Sa personnalité. — Sa gaieté. — Sa bonté. — Imagination et érudition. — Conclusion.

Victor Hugo ne se préoccupa point de sa généalogie. Il disait :

— Il y a dans ma famille un cordonnier et un évêque, des gueux et des monseigneurs. C'est un peu l'histoire de tout le monde.

Ces monseigneurs sont peut-être bien là pour arrondir la phrase. Son père, le général Hugo, avait titre de vicomte. Le grand-père était menuisier.

Né à Besançon le 26 février 1802 (Ce siècle avait deux ans), au hasard des garnisons, il est balloté à six semaines, de Besançon à Marseille, puis en Corse, à l'île d'Elbe, à Porto-Ferrajo, à Bastia, à Paris où sa mère s'installe, tandis que le père part pour Gênes. Il a trois ans; il va à l'école rue du Mont-Blanc, chez Mlle Rose. Puis toute la famille, la mère et ses trois fils Abel, Eugène et Victor, vont rejoindre le père en Italie. En passant le mont Cenis, ils mangèrent de l'aigle. Victor seul en garda quelque chose.

Le père, à peine remis de sa campagne contre Fra Diavolo, dut partir pour l'Espagne. La maisonnée revint à Paris (1808). Dans sa chambrette de l'impasse des Feuillantines, Victor regardait longuement une gravure accrochée, la *Mäusethurm*, qui représentait l'affreuse légende de l'archevêque Hatto. Devant ce donjon crénelé et armé, il rêvait déjà aux Sagas rhénanes et aux ondines, qu'il aura joie plus tard à aller saluer sur les bords du Rhin.

Il fréquentait l'école de la rue Saint-Jacques. Les jours de congé, il jouait dans son petit jardin avec Adèle Foucher, dont la mère était la grande amie de sa mère. Un de ses souvenirs d'alors (1809, il avait sept ans) est d'avoir « vu passer Napoléon ». L'asile donné par sa mère au proscrit Lahorie lui enseigna de bonne heure le prix de la liberté.

Un jour, l'oncle Louis Hugo vint chercher sa belle-sœur pour l'emmener avec les enfants rejoindre leur père en Espagne. A Bayonne, — il avait neuf ans — il fut au théâtre. On jouait *les Ruines de Babylone*. Il fut fort exalté par ce spectacle « de chevaliers abricot et d'Arabes gris fer ». Il connut là les premières inquiétudes de l'amour avec une jolie petite voisine « au profil virgilien, coiffée d'un madras thé à bordure verte. » (Voir *Alpes et Pyrénées*.) Il pleura de la quitter, traversa Irun, et coucha à Hernani, — un nom qui le frappa. Après une halte à Torquemada, les voyageurs traversèrent Valladolid, et arrivèrent à Madrid où la jeune Pepita de Monte Hermosa, âgée de seize ans, s'amusa à affoler ce bambin de neuf ans. Celui-ci fut mis au collège, où le veilleur surnommé Corcova éveilla déjà peut-être en son esprit les silhouettes tordues de Triboulet et de Quasimodo. Deux de ses condisciples, qu'il n'aimait pas, ont passé l'un, Frasco de Gubetta, dans *Lucrèce Borgia* ; l'autre, Élespuru, dans *Cromwell*.

En 1812, retour en France, dans le petit jardin des Feuillantines.

Abel fut mis au collège. Eugène et Victor s'abreuvèrent, à plat ventre dans le jardin, au flot parcimonieux que leur fournissait le voisin cabinet de lecture, dont le patron était un ami.

Eugène est bien oublié : il écrivit des vers, mais il fut le Thomas, ou même l'Antoine, de ce Corneille. Eugène Hugo fut couronné aux jeux floraux avant son frère (1818) pour une ode sur la mort du duc d'Enghien. Publiée par le *Conservateur littéraire*, organe de la jeunesse royaliste, en avril 1820, cette poésie de jeunesse rappelle assez, sans leur être ni supérieure, ni inférieure, les premiers essais lyriques de Victor Hugo, vers la même époque et un peu après. C'est la même imitation ou la même réminiscence, naturelle et pardonnable chez un écolier, des mouvements et des procédés du lyrisme ou du pseudo-lyrisme de Jean-Baptiste Rousseau, de Lefranc de Pompignan et de Lebrun-Pindare ; c'est le même don, à très peu de chose près, du rythme et de l'image. Dans Victor Hugo, le rythme est encore plus souple ou plus entraînant, l'image plus variée, plus imprévue et plus éclatante.

Victor est mis au latin, fait ses versions en vers, griffonne des bonshommes sur ses cahiers, construit un fort avec de vieilles caisses, — il était déjà ébéniste, — et se met à adorer

Adèle Foucher. Il écrit des drames, qu'il joue avec ses petits amis et amies : *Les guerres de l'Empire* : il a déjà un recueil de ses poésies (1816-1817) : traductions de Virgile et de Juvénal, odes, épîtres. En marge il écrit modestement :

— Je pourrai faire mieux.

Le collège lui laissa de médiocres souvenirs :

Marchands de grec ! marchands de latin ! cuistres ! dogues !
Philistins ! Magisters ! Je vous hais, pédagogues !
. . . .
Car vous êtes mauvais et méchants ! Mon sang bout
Rien qu'à songer au temps où, rêveuse bourrique,
Grand diable de seize ans, j'étais en rhétorique.

A quatorze ans, il composa pour la fête de sa mère une tragédie *Irtamène* en 1508 vers, dont l'action se passe à Memphis dans le palais de l'usurpateur Actor, et dont le style est d'un bon élève qui a lu et vénéré Racine et Voltaire. La dédicace est charmante :

Ce ne sont pas de ces fleurs immortelles
Dont Racine se pare au céleste banquet ;
Ce sont des fleurs simples et naturelles
Comme mon cœur : Maman, je t'en offre un bouquet.

En même temps, il composait un poème en trois chants, *le Déluge* par Victor-Mary Hugo. C'était déjà la vocation qui se manifestait. Tout cela sans prétention ni fatuité, simplement, en se moquant un peu de lui-même. Il met sur l'exemplaire de son frère Abel :

Je crois, Abel, qu'en mon déluge
Je me suis moi-même noyé.

A quinze ans, nouveau drame, *Athélie* ou *les Scandinaves* déjà le mélodrame romantique à la Bouchardy, avec poison, contre-poison ; puis un vaudeville à couplets, *A quelque chose hasard est bon*, puis un mélodrame, *Inès de Castro*, qui fut reçu en 1817 (il a quinze ans) au théâtre du Panorama Dramatique, et jamais joué ; et il concourut pour le prix de poésie à l'Académie française.

Il disait dans cette pièce de concours : *Moi qui*

De trois lustres à peine ai vu finir le cours.

L'Académie se crut mystifiée. Elle accorda une mention au jeune poète avec des doutes sur son âge. Il produisit son acte de naissance.

Il joignit à tout ce bagage d'autres vers, odes, satires, chansons, et écrivit sur la couverture du cahier : *Bêtises que je faisais avant ma naissance*. Il devint le protégé de François de Neufchâteau, fonda une revue périodique *Lettres bretonnes* de nuance *ultra*, et écrivit un roman dans lequel on trouve déjà Ruy Blas, Hernani et le point d'honneur, Claude Frollo tombant des tours, Quasimodo, et les sentiments qui ont guidé sa vie : pitié des humbles, culte de la liberté, défense des opprimés.

Victor Hugo rendit à François de Neufchâteau le singulier service de lui écrire une préface à *Gil Blas de Santillane* pour réfutur les prétentions et les accusations espagnoles, et restituer à Lesage la propriété de son chef-d'œuvre. Neufchâteau ne savait pas l'espagnol. Hugo le parlait couramment : il fit et ne signa pas ce travail (1), qui parut sous le nom de Neufchâteau (1819).

Paul Meurice l'a fait relier dans les œuvres complètes de Hugo, qui n'y gagne guère, car le style est assez plat, sans trait ni couleur ni nerf. Hugo ne s'est pas fatigué.

En 1818, il entrait dans la vie en déclarant :

— Être Chateaubriand ou rien !

Les mathématiques l'avaient attiré : il y paraîtra plus tard dans ses poèmes philosophiques.

Il les laissa pour les lettres, concourut de ci, de là, remporta le lys d'or à Toulouse (*le Rétablissement de la statue de Henri IV*), l'amaranthe d'or avec *les Vierges de Verdun*, un autre prix avec *Moïse sur le Nil*, et félicita un cousin « d'être royaliste comme nous. Nous regrettons de n'être pas Bretons comme toi, car nous sommes Vendéens par le cœur ! »

Sa mère était Vendéenne. Il eut la douleur de la perdre à ce moment, en 1821.

Il publia *les Odes* en 1822, reçut une pension de 2.000 francs, et se maria à vingt ans avec Adèle Foucher.

A l'occasion de ce mariage, on se plaît à évoquer les figures

(1) Cf. Léo Claretie, *Lesage romancier*, p. 214, et Biré, *Victor Hugo avant 1830*, qui nie le fait.

féminines qui se sont penchées sur le génie robuste et aimant.

La mère, Sophie Trébuchet, était la fille d'un armateur de Nantes. Délaissée, elle se dévoua à ses enfants, Abel, Eugène et Victor. Elle eut celui-ci en 1802, pendant qu'elle était à Besançon, où son mari commandait le 4e bataillon de la 20e demi-brigade. Le ménage habitait place Saint-Quentin. Il espérait une fille. On attendait une Victorine. Ce fut un Victor qui vint. On n'a pas eu à s'en repentir. Mais on eût dit que le petit Victor se rendait compte qu'il n'était pas attendu, il semblait hésiter à rester. Le médecin déclara qu'il n'était pas né viable, comme pour Voltaire qui disait de lui : « Je suis né tué. »

Ce sont ceux-là qui vivent le plus longtemps.

Sa mère racontait qu'il « n'était pas plus long qu'un couteau ». Quand son petit frère, « le gros Eugène », le vit, il s'écria :

— Oh ! la bébête !

Victor Hugo a voué à sa mère un culte touchant ; il l'a souvent célébrée et remerciée :

> Je vous dirai peut-être quelque jour
> Quel lait pur, que de soins, que de vœux, que d'amour,
> Prodigués pour ma vie en naissant condamnée
> M'ont fait deux fois l'enfant de ma mère obstinée.

Quatre ans plus tard, une fillette s'associe à leurs jeux, « avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses ».

En 1818, le jardin des Feuillantines était devenu un loyer trop cher. Mme Hugo habitait un petit appartement, 18, rue des Petits-Augustins. Les soirs, tandis qu'Abel était au lycée, Eugène, Victor et leur mère allaient passer l'après-dîner chez Mme Foucher.

Et Victor était heureux de regarder longuement la fille de la maison, Mlle Adèle.

Le 26 avril 1819, Victor avait dix-sept ans ; Adèle en avait seize. Adèle demanda :

— Tu as donc un secret ?

Victor répondit :

— Oui, c'est que je t'aime.

Bientôt, comme le disent les *Odes et Ballades* :

> Le doux penchant devint une indomptable flamme.

Ce furent les rendez-vous furtifs, les lettres clandestines. Et les deux mères s'alarmaient. Mme Hugo s'opposait à ce mariage. Elle était ambitieuse pour son Victor, dont elle avait pressenti le génie ; et elle savait qu'il pouvait trouver un plus beau parti que la fille d'un chef de bureau. Elle s'opposa à cette union et les relations cessèrent avec les Foucher.

La mort de Mme Hugo, en 1821, dénoua la situation. Victor fit à pied le voyage de Dreux, pour revoir Adèle, demander sa main et se fiancer.

Les Lettres à la Fiancée, si émues, si sincères, si passionnées, si aimantes sont là pour répondre au reproche souvent fait au poète d'avoir eu un génie sans cœur.

Adèle était la sœur de Paul Foucher, de Victor Foucher, qui fut magistrat, et de Julie Foucher, qui vit encore,et qui a épousé le graveur Chenaye.

Mme Victor Hugo avait un joli talent d'aquarelliste. Elle dessinait d'un trait sobre et net. M. Paul Meurice avait d'elle un groupe au crayon d'une expression très vivante et d'une ligne pure, Charles et Léopoldine debout l'un auprès de l'autre.

Son génial mari l'a maintes fois chantée, toujours avec reconnaissance :

> Oh ! si vous rencontrez quelque part dans les cieux
> Une femme au front pur, au pas grave, aux doux yeux,
> Oh ! qui que vous soyez, bénissez-la, c'est elle,
> La sœur visible aux yeux de mon âme immortelle,
> Mon orgueil, mon espoir, mon abri, mon recours...
> Une fleur de beauté que la bonté parfume.

Mais, hélas ! il n'est si pure tendresse qui dure !

Il eut quatre enfants, deux fils, Charles et François-Victor, deux filles, Léopoldine et Adèle.

La seconde fille, Adèle, fut atteinte du mal qui emporta Eugène, dont la raison sombra dans la folie en 1822, et qui mourut en 1837. La folie et le génie voisinent et ont une triste parenté.

Adèle vit encore ; elle est traitée dans une maison de santé à Suresnes ; elle est fort âgée, et sa conversation mêle les souvenirs lucides aux divagations de l'âge et de la déraison.

Léopoldine, adorée de son père (lire *Pauca Meæ* et *les Contemplations*), était mariée depuis peu de temps avec Charles Vacquerie, lorsque l'année des *Burgraves*, l'affreuse catastrophe de Villequier plongea le poète dans un deuil terrible. Il demeura un an sans pouvoir travailler. Quand il reprit la plume, ce fut pour verser l'or pur de ses larmes dans le métal ardent de ses vers.

A cette gracieuse image succède celle de la petite-fille, Jeanne Hugo, que son grand-père a tendrement immortalisée.

Qui sut mieux, dans toutes ses délicatesses et ses touchants subterfuges, *l'Art d'être grand-père*, d'adorer ses petits-enfants, et de se faire leur docile esclave, de leur demander pardon pour les gronderies des autres, de les supplier de ne pas bouder, de revenir dans le grand cabinet de travail, de ne pas rester dans un coin du jardin, de rentrer avec la permission de toucher à tout, aux papiers, aux compas, de monter sur le vieux coffre, et même de feuilleter la vieille Bible :

Où l'on voit Dieu le Père en habit d'empereur !

Jeanne a inspiré à Victor Hugo ceux de ses vers qui sont assurés de ne jamais se démoder ni vieillir, parce qu'ils expriment l'éternelle caresse :

Jeanne, Dieu n'est pas loin, puisque vous êtes là.
Ah ! vous avez un an, c'est un âge cela !
Votre jeune âme vit, songe, rit, pleure, espère.
D'Alice, votre mère, à Charles, votre père,
Tout l'horizon que peut contenir votre esprit
Va d'elle qui vous berce à lui qui vous sourit.

Pendant le siège de Paris, elle fut malade. Quelles alarmes !

Si je ne vous vois pas comme une belle femme
Marcher, vous bien porter,
Rire, et si vous semblez être une petite âme
Qui ne veut pas rester,
Je croirai qu'en ce monde, où le suaire au lange
Parfois peut confiner,
Vous venez pour partir, et que vous êtes l'ange
Chargé de m'emmener.

Tout cet épisode de la tendresse du grand-père est une des

pages les plus charmantes et les plus neuves dans la littérature poétique. Le vœu du poète se réalisera :

Et je ne veux, après mes épreuves sans nombre,
Qu'un tombeau sur lequel se découpera l'ombre
De vos berceaux dorés par le soleil levant.

La veuve de Charles Hugo se remaria et est à présent Mme Lockroy (1).

En 1871, Hugo écrivit ces vers pour Mme Paul Meurice :

Belle âme que le ciel fit sœur d'une âme haute,
Femme du penseur fier et doux dont j'étais l'hôte,
Vous qui saviez donner appui, porter secours,
Aimer, lutter, souffrir et sourire toujours.

Après son mariage, Victor Hugo collabora au journal *le Conservateur littéraire*, fondé par Abel Hugo, et à *la Muse française*. Son père, remarié, vivait retiré à Blois. Il y écrivit ses *Mémoires*, qui parurent en 1823.

Victor Hugo chanta la douleur publique lors de l'assassinat du duc de Berry (1820) en vers si beaux que Chateaubriand salua « l'enfant sublime ». La lecture enfiévrée des *Méditations* de Lamartine qui viennent de paraître, la composition de l'ode à Chateaubriand, *le Génie*, l'amitié qui le lie alors à l'abbé

(1) Voici, pour les curieux de ces choses, l'arbre généalogique :

Léopold-Sigisbert Hugo (1773-1828), ép. Sophie Trébuchet (1772-1821) : 3 enfants, Abel, Eugène, Victor.

Eugène (1800-1837).

Abel Hugo (1798-1855), ép. Mlle de Montferrier : 3 enfants.

Victor (1802-1885), ép. Adèle Foucher (1804-1868) : 4 enfants :

Léopoldine Hugo (1824-1843), ép. Charles Vacquerie.

Charles Hugo (1826-1871), épouse Alice Lahaene (depuis Mme Lockroy) : Jeanne et Georges, père de Jean Hugo.

François-Victor Hugo (1828-1873).

Adèle Hugo (1832).

Et voici les adresses des divers domiciles de V. Hugo à Paris :

Il habita successivement la rue de Clichy à trois ans (1805) ; la rue St-Jacques-du-Haut-Pas (1808) ; l'impasse des Feuillantines (1809) ; la rue des Vieilles-Tuileries, la rue des Petits-Augustins (1813) ; la rue du Cherche-Midi (1814) ; la rue de Mézières (1821) ; la rue du Dragon, la rue du Vieux-Colombier, la rue du Cherche-Midi (1822, année de son mariage) ; la rue de Vaugirard, la rue Notre-Dame-des-Champs (1828) ; la rue Jean-Goujon (1830) ; la place Royale (1832-1848) ; la rue de l'Isly, la rue de la Tour-d'Auvergne (1851) ; puis au retour d'exil, l'avenue Frochot, chez Paul Meurice, la rue de La Rochefoucauld, la rue de Clichy et l'avenue d'Eylau (1878-1885).

de Lamennais, l'exemption du service militaire au titre de maître ès jeux floraux, les réunions avec ses nouveaux amis Emile et Antony Deschamps, Vigny, Nodier, Méry, Deveria, Boulanger, la publication de *Han d'Islande*, la folie et l'internement de son frère Eugène (1822), les beaux vers sur les deux morts de 1824, Louis XVIII et Byron ; l'ode du sacre de Charles X (1825), la croix de chevalier de la Légion d'honneur, une visite à Saint-Point, une revision de *Bug Jargal* ; la triomphale publication des *Odes et Ballades* (1826) ; l'éclatante fanfare de la préface de *Cromwell* (octobre 1827) précédant ce drame écrit pour Talma, qui mourut ; le mariage du frère Abel ; la mort du père, le général Hugo (1828) (voir l'épitaphe des *Voix intérieures* : Général, etc... *Non inscrit sur l'arc de l'Étoile*...) ; l'éducation de ses deux enfants Léopoldine et Charles, l'échec d'*Amy Robsart* à l'Odéon ; de nouvelles amitiés, A. Dumas, Gustave Planche, Sainte-Beuve, Mérimée ; le tintinnabulement des *Orientales* (1829) où il devine la Grèce sans l'avoir jamais vue ; le sombre plaidoyer contre la peine de mort *le Dernier jour d'un condamné*, que complètera *Claude gueux* en 1834 ; cette chaîne d'événements nous amène au milieu de l'année 1829, à l'interdiction de *Marion de Lorme* ou *Un duel sous Richelieu*, que Hugo dut remplacer en hâte par *Hernani* en octobre. Et ce fut la *bataille de Hernani*, les gilets rouges, les initiés montrant à l'entrée du théâtre le billet qui portait le mot de passe *hierro*, les légendaires répétitions où Mlle Mars regimbait :

— Monsieur Hugo, s'il vous plait?... Ah ! très bien, je vous aperçois :

> Moi, je suis fille noble, et de ce sang jalouse,
> Trop pour la concubine et trop peu pour l'épouse.

— Monsieur Hugo, tenez-vous à « concubine » ? « Favorite » remplacerait ce mot avantageusement.

— Madame, soyez assez bonne pour dire le vers comme je l'ai écrit, répondait l'auteur, qui sous une apparence de timidité silencieuse cachait une volonté de bronze.

— On n'a jamais dit « concubine » au théâtre.

— On le dira pour la première fois, madame.

— Comme il vous plaira, monsieur, le public va siffler.

— Il sifflera, madame.

Un autre jour c'était le « lion » superbe et généreux qui était prêt à partir. Mlle Mars voulait dire « mon seigneur ».

— Je ne suis pas une lionne, monsieur Hugo.

— Sans doute, madame, mais la métaphore est permise. Continuons si vous le voulez bien.

Ce fut une révolution. On ne parlait d'autre chose dans les rues : le ministère Polignac lui-même passait au second plan. Dans la salle, chaque soir on se battait, les uns trépignaient, les autres hurlaient. A la porte ! criait une voix au paradis, et le parterre répondait : Jetez-nous le ! Balzac reçut un trognon de chou.

Charles X abdiqua. Le vieillard qui avait été roi « n'avait plus sur la tête que des cheveux blancs ». Hugo exprima ses vues politiques dans *Journal d'un jeune Jacobite de* 1819 et dans *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de* 1830. De l'un à l'autre journal il y avait une nuance. Le royalisme s'attiédissait. A présent il disait : « Les rois ont le jour, les peuples ont le lendemain. » La révolution de 1830 l'enivra, le surexcita. « Plus d'art, s'écria-t-il, plus de théâtre, plus de poésie : on fait de la politique comme on respire ». Louis-Philippe monta sur le trône, mena les affaires publiques et fit entre temps ses confidences à Victor Hugo, qui les a retenues. Il conte que le roi vers cette époque lui confia :

— Je n'ai jamais été amoureux qu'une fois dans ma vie : de Mme de Genlis.

— Mais elle était votre précepteur, lui fit remarquer le poète.

— Et un rude précepteur, je vous jure, répliqua le roi... Elle était systématique et sévère. Tout petit j'en avais peur... En grandissant, je m'aperçus qu'elle était fort jolie. Je ne savais pas ce que j'avais auprès d'elle. J'étais amoureux, mais je ne m'en doutais pas. Elle s'y connaissait, comprit et devina tout de suite... « Mais, monsieur de Chartres, grand dadais que vous êtes, disait-elle, qu'avez-vous donc à vous fourrer toujours dans mes jupons ! » Elle avait trente-six ans, j'en avais dix-sept.

En septembre 1830, Hugo écrivait :

Je suis plongé jusqu'au cou dans Notre-Dame. J'empile page sur page, et la matière s'étend et se prolonge tellement devant moi à mesure que j'avance que je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours.

Le roman qui s'appela d'abord : *Ce que contient une bouteille d'encre*, parut le 13 février 1831. Alors : la levée de l'interdiction de *Marion Delorme*, la publication des *Feuilles d'au-*

tomne (1831), la part poétiquement prise par Hugo à l'aventure de la duchesse de Berry, enfermée à Blaye (1832) ; à la mort du duc de Reichstadt ; l'interdiction du *Roi s'amuse* au lendemain d'un attentat contre Louis-Philippe ; le succès du drame *Un souper à Ferrare* ou Lucrèce Borgia ; le livret d'*Esmeralda* refusé à Berlioz et confié pour la musique à Mlle Louise Bertin ; le drame *Marie Tudor*, une étude sur *Mirabeau* (1834), *les Chants du Crépuscule* (1835), *Angelo, tyran de Padoue* (1835), *les Voix intérieures* (1837), *Ruy Blas* (1838), l'échec de 1839 à l'Académie Française, renouvelé en 1840 ; *les Rayons et les Ombres* (1840) ; *le Salut au retour du cercueil de Sainte-Hélène* (1840), précèdent la réception à l'Académie.

Quand M. Dupaty, dans l'une des élections précédentes, se vit préféré à l'auteur des *Orientales*, il crut devoir s'en excuser ainsi :

> Avant vous je monte à l'autel ;
> Mon âge y pouvait seul prétendre.
> Déjà, vous êtes immortel,
> Et vous avez le temps d'attendre.

Cette fois Alphonse Karr put féliciter le nouvel élu :

> Vous étiez un tout. Pourquoi devenir une partie ? Il y a un grand nombre de pierres à la base d'une pyramide, il n'y en a qu'une au sommet.
>
> Ce n'était vraiment pas la peine d'être Victor Hugo pour devenir l'un des quarante. On dit que vous voulez devenir député, c'est-à-dire un des quatre cent cinquante. Si l'on vous laisse faire, vous serez un des trente-trois millions qui composent la nation française.

En 1841, commence le journal biographique *Avant l'exil*, qui va jusqu'en 1851. En 1842, le voyage du *Rhin* après lequel *les Burgraves* (1843) en font sonner l'écho tonitruant, où passe une vision de la petite gravure de sa chambrette d'enfant, la *Mäuselthurm* ; cette année-là, il maria sa fille Léopoldine (Didine) avec Charles Vacquerie, frère d'Auguste : les deux jeunes mariés se noyèrent en septembre à Villequier.

Nommé pair de France, en 1845, il prononce en 1846 son premier discours politique en faveur de la Pologne, et le 5 juin 1848, il est élu à l'Assemblée nationale et fonde l'*Événement*. Député de Paris, il évolue nettement vers la République prospère

et naissante, sur laquelle il s'apitoie gratuitement et pour cause :

En 1848, je n'étais que libéral ; c'est en 1849 que je suis devenu républicain. La vérité m'est apparue vaincue. Après le 25 juin quand j'ai vu la République à terre, son droit m'a frappé et touché d'autant plus qu'elle était agonisante. C'est alors que je suis allé à elle ; je me suis rangé du côté du plus faible.

Il partage ses jours entre l'Assemblée Législative et l'Académie, dont il crayonne ce croquis en 1850 :

M. de Barante lit une brochure ; M. Mérimée écrit, MM. Salvandy et Vitet causent à voix haute, MM. Guizot et Pasquier causent à voix basse, M. de Ségur tient un journal, MM. Mignet, Lebrun et Saint-Aulaire rient de je ne sais quels lazzi de M. Viennet. M. Scribe fait des dessins à la plume sur un couteau de bois, M. Flourens arrive et ôte son paletot, MM. Patin, de Vigny, Pongerville et Empis regardent le plafond ou le tapis, M. Sainte-Beuve s'exclame de temps en temps, M. Villemain lit le manuscrit, en se plaignant du soleil qui entre par la fenêtre d'en face, M. de Noailles est absorbé dans une manière d'almanach qu'il tient entr'ouvert. M. Tissot dort. Moi, j'écris ceci. Les autres académiciens sont absents. Le sujet du concours est l'éloge de Mme de Staël.

Puis c'est le 2-Décembre, — l'exil, Bruxelles, l'Angleterre, Jersey (Marine Terrace), puis, après l'affaire de *L'Homme*, Guernesey, à Hauteville-House, tout en haut de Saint-Pierre Port, 38, Hauteville street.

Les œuvres se succèdent : *Napoléon le Petit* (1852), *les Châtiments* (1853). Pendant l'exil, l'affaire du journal *L'Homme*, l'expulsion de Jersey, l'installation à Guernesey, en 1854, d'où il lance *les Contemplations* (1856), *la Légende des siècles*, première série (1859), *les Misérables* (1862), l'étude sur *Shakespeare* en préface à la traduction faite par son fils François-Victor ; *les Chansons des rues et des bois* (1865), *les Travailleurs de la mer* (1866) ; une préface au guide de l'Exposition en 1867 : *l'Homme qui rit*, écrit en feuilleton pour *le Rappel*, fondé par les deux fils Hugo et Henri Rochefort, Auguste Vacquerie, Paul Meurice (1869) ; et nous voilà en 1870. *Depuis l'exil* succède à *Pendant l'exil*. Partout s'organisent des lectures de Hugo au profit des blessés ; un canon porte son nom. Il est élu député de Paris, au moment où son fils Charles meurt, et donne en 1872 *l'Année terrible* ; il y ajoute, en 1873, *la Libération du territoire*,

la même année où il publia la deuxième série de *la Légende des siècles*, et où il perdait son second fils, son dernier enfant. *Mes fils*, *Sur un soldat*, *Quatre-vingt-treize* précèdent en 1874 son élection au Sénat en 1875, année de la publication de *Actes et Paroles*, dont il écrivait :

Cette trilogie, *Avant l'exil*, *Pendant l'Exil*, *Depuis l'exil* n'est pas de moi ; elle est de l'empereur Napoléon III. C'est lui qui a partagé ma vie de cette façon ; que l'honneur lui en revienne. Il faut rendre à César ce qui est à Bonaparte.

Ce furent alors, en 1877, *l'Art d'être grand-père*, *l'Histoire d'un Crime* ; en 1878, *le Pape* ; en 1879, *la Pitié suprême* ; en 1880, *Religions et Religion*, *l'Ane* ; en 1881, l'apothéose qui fit défiler, de midi à minuit, cent mille admirateurs sous les fenêtres du poète, avenue d'Eylau ; la publication des *Quatre Vents de l'Esprit*, puis *Torquemada* en 1882, et en 1883 la dernière série de *la Légende des Siècles*, dont Paul de Saint-Victor écrivit :

Son infatigable génie s'est fortifié au lieu de s'affaiblir avec l'âge. Son crépuscule a l'éclat du midi le plus rayonnant. Cette veine épique, que l'on pouvait croire épuisée après de tels épanchements, se remet à bouillonner et à ruisseler comme d'une source qui contient des fleuves !

C'était le dernier chant de l'aigle.

Victor Hugo mourut le vendredi 22 mai 1885 (1).

Ses restes furent déposés au Panthéon.

Il laissait un grand nombre d'œuvres inédites qui ont été successivement publiées par les soins pieux de Paul Meurice : *Choses vues*, *Dieu*, *la Fin de Satan*, *Toute la Lyre*, *le Théâtre en liberté*, *En voyage*, *les Années funestes*, *Tas de pierres*, *Dernière gerbe*, *Lettres à la Fiancée*, *Correspondance*, *Post-scriptum de ma vie*.

Des statues et des monuments à Hugo hérissent le sol de

1. « Nous ne pouvions imaginer qu'il dût nous quitter un jour. Nous croyions à l'éternité de son existence, comme nous croyions à l'existence éternelle de la grande nature dont il nous enseignait la bonté. Il nous disait ainsi qu'il serait toujours avec nous :

— Ma Jeanne, approche, et toi, mon Georges, viens aussi... Voyez-vous mes doux anges, je m'en vais... Je sens que Dieu m'appelle... Je vais retrouver mes autres petits amours qui sont au ciel... Vous ne me verrez plus

France, où il n'est pas de ville dont une rue ou une place ne porte son nom. En 1902, a été inauguré un très pittoresque musée Victor-Hugo dans la maison qu'il habita place des Vosges — ci-devant place Royale.

*
* *

Approchons plus près de l'imposant édifice des œuvres complètes, pour l'entrouvrir.

Les Odes et Ballades (1822-1826) marquent un départ. Elles suffiraient à honorer un poète. Elles ne font pas prévoir *la Légende des Siècles*. Elles sont empreintes d'un classicisme refroidi, et admettent les procédés usés des exclamations à vide. Il y a trop de pièces officielles, morceaux de circonstance, cantates de cour, hommages aux aînés, Chateaubriand, Lamartine, aux grands, à Louis XVII, à Louis XVIII, à Charles X, au duc de Berry, au duc de Bordeaux, à Dieu, aux martyrs de Néron, et même à Andrieux ou à Casimir Delavigne, dont il imite les récits pathétiques et bien ordonnés.

La Lyre et la Harpe, *les Deux Iles*, *Moïse sur le Nil*, *Un Chant de fête sous Néron*, *les Ruines de Montfort-l'Amaury*, et, dans les Ballades : *le Géant*, *la Chanson du Fou*, *la Chasse du Burgrave*, *le Pas d'armes du Roi Jean*, *la Fiancée du Timbalier*, ont fait la fortune du livre, qui constate déjà deux sens supérieurs : le sens du passé et la science la plus extraordinaire du rythme.

mais je serai toujours là, près de vous, bien plus près de vous que maintenant. Et je vous bénirai, comme je vous bénis. »

Alors, il nous baisait au front délicatement, passionnément, et nous comprenions la bienheureuse gravité de ses paroles :

— Mes enfants, mes bien-aimés !

Il sortit de sous le drap sa main déjà toute maigre ; son vieil anneau d'or brillait à son doigt sur sa peau mate.

Il nous fit un signe imperceptible et quand nous fûmes agenouillés :

— Tout près de moi... plus près encore.

Il nous baisa d'un lent baiser avec des larmes aux lèvres. Ses yeux nous riaient sous son beau front tranquille. Le grand soleil de mai entrait par la fenêtre ouverte : il se blottit dans ses couvertures comme s'il eût eu très froid. Sa voix devint plus calme que jamais et plus tendre :

— Soyez heureux... pensez à moi... Aimez-moi...

Ses yeux riaient toujours.

Encore une faible étreinte de ses mains lisses qui tremblent, un baiser de sa bouche brûlante :

— Mes chers petits !

Et le dernier regard de Papa fut sa dernière bonté. GEORGES HUGO.

Il y a de la rhétorique, de l'habileté ; le souffle est court et l'émotion à fleur de peau. Mais quel éclat, quel brio, quelle maîtrise !

Procurez-vous, s'il est possible, disait Devèze à cette époque, les talismans d'Aladin, frottez légèrement la lampe merveilleuse et ordonnez au génie, son esclave, de vous apporter les diamants, les émeraudes, les saphirs répandus avec tant de profusion dans les *Mille et une Nuits* ; agitez, retournez ces pierres précieuses aux rayons d'un soleil éclatant, et il en jaillira moins d'étincelles, d'éclairs brillants et de vives couleurs que n'en reflètent *les Orientales* et *les Odes et Ballades.*

Les Orientales (1829) sont faites, comme disent les artistes, *de chic.* Il n'a jamais vu l'Orient. Il l'a inventé. C'est moins l'Orient que la question d'Orient, égayée par des castagnettes espagnoles. Les vues sont de convention et d'opéra-comique. L'Espagne y est mieux connue, et mieux peinte. Il l'a vue.

Une maestria rare d'habileté technique a fait célèbres les acrobaties des *Djinns* et de *Sarah la Baigneuse.*

On les parodia.

Un souffle large et généreux anime les poèmes de *Mazeppa*, *Fantômes* (très touchant), *Navarin*, *l'Enfant grec* ; et *le Feu du Ciel* est une fresque puissante.

C'est l'Orient de 1830, de Byron, de Missolonghi, de Canaris, l'Orient qui réveille les fusils endormis depuis Napoléon, qui ressuscite l'action, la valeur, et qui séduit Hugo moins encore par sa couleur que par la grande idée qui le domine : affranchissement et liberté.

Alors, l'inspiration s'élargit et prend de l'ampleur.

Virgile est son dieu, et Lamartine est sa bête noire.

Il veut l'éclipser.

Dans *Feuilles d'Automne* (1831), un grand pas est fait vers la cime à laquelle il tend et atteindra. Le savant rythmeur est devenu grand poète, et le flot incandescent de ses émotions bouillonne dans des pages toutes vibrantes, apaisées parfois par de simples tableautins de famille (*Lorsque l'enfant paraît*, *la Prière pour tous*, *Dans l'alcôve sombre.*) La tonitruante harmonie d'un orchestre semble retentir dans ces grandes sonates brillantes : *Soleils couchants*, *Ce qu'on entend sur la Montagne*, *la Pente de la Rêverie*, *le Bonheur*, *Pour les Pauvres.*

La politique envahit *les Chants du Crépuscule* (1835), dont quelques-uns sont des « premiers-Paris » chantés. Mais quelle orchestration ! C'étaient des thèmes de circonstance et d'actualité : nous n'en savons plus rien, ils vivent et vibrent toujours. Hugo leur a donné l'éternité, et l'on redira longtemps *A la Colonne*, *Napoléon II*, l'admirable *Prélude*, *Au bord de la mer*, et le si vibrant *Hymne* aux morts de la Patrie.

Les Voix intérieures (1837) chantent une mélodie toute fleurie de doux vers virgiliens, d'un charme pénétrant et antique (*A Virgile*, *A Albert Dürer*, *à Pollion*), qui disent la mélancolie des jardins abandonnés et des statues aperçues au fond des allées de feuilles mortes. *Le Passé* est la plus troublante évocation des parcs de jadis, que Gérard de Nerval, Th. Gautier, Paul de Saint-Victor referont avec un sentiment moins profond, avant que nos modernes peintres, La Touche ou La Gandara, les interprètent avec leur palette automnale.

La Vache est la superbe apologie de la terre nourricière, dans un hymne éclatant à l'âme des choses, tandis que déjà gronde la mer amie du poète (*Soirée en mer*, *Une nuit qu'on entendait la mer sans la voir*) qui la salue encore (*Cæruleum Mare*, *Oceano nox*) dans un recueil suivant, avec une sorte de pressentiment du lien qu'allait tendre entre eux l'exil de Guernesey.

Poésie, musique, nature, art, vieux faunes moussus, parcs mélancoliques, charme des carillons, symphonie musicale notée avec des mots et des images (*Que la musique date du seizième siècle*), élégie sublime de *la Tristesse d'Olympio* moins menue que *le Lac*, moins diffuse que *Souvenir* de Musset, troublante par le sentiment puissant du passé que rien n'efface ; les beaux vers de *Oceano Nox*, les harmonies délicieuses de *Nuit de Juin* :

Et l'aube douce et pâle en attendant son heure
Semble toute la nuit errer au bas du ciel.

Voilà qui suffit à classer *les Rayons et les Ombres* (1840) parmi les plus beaux recueils de Hugo.

Treize ans après, le poète reprit sa lyre qu'il avait laissée pour d'autres occupations; et il accumula dans *les Châtiments* (1853) des haines, qui aujourd'hui semblent monotones, lassantes et inutiles pour leur excessive brutalité, et des pages éloquentes qui restent belles, en dehors de l'intention hostile qui

les a inspirées (*l'Expiation*, *le Manteau impérial*, *Stella*, etc.).

Combien plus magnifique est le recueil suivant, *les Contemplations* (1856) qui donne l'impression du génie sûr de soi, en parfait équilibre, en pleine possession de ses moyens, soit qu'il chante le foyer (*Aurore*), soit qu'il manie avec virtuosité l'ironie et les rythmes (*A propos d'Horace*), soit qu'il écrive l'hymne, la Marseillaise du romantisme, ou ces charmantes poésies (*la Coccinelle*, *A Rose*, *la Fête chez Thérèse*), qu'il eût pu espacer plus loin des vers consacrés à sa fille morte; *le Rouet d'Omphale* annonce nos néo-hellénisants. Ses madrigaux, ses contes d'amour sont jolis, avec un peu de lourdeur roide. Le livre III, *les Luttes et les Rêves*, est de grande allure dantesque, et le nouveau poète s'annonce, qui grandit ses visions et élargit son geste : *Melancholia*, *Saturne*, *Magnitudo parvi*, *Pauca meæ*, *A Villequier*, *A Charles Vacquerie*, *Trois ans après*, sont des pages déchirantes sur la mort de sa fille, et des méditations grandioses : un souffle ardent et immense effleure les cimes de ses poèmes (*Claire*, *le Mendiant*, *Paroles sur la Dune*, *Lueur au couchant*, *les Malheureux*, *Ibo*, *Pleurs dans la nuit*, *les Mages*, *Ce que dit la bouche d'ombre*), et une note nouvelle retentit, sombre, grave comme un glas de bourdon; sur le concert léger des roses pastorales, des joies familiales, des tendresses, des compassions, résonne l'écho sinistre de l'au-delà, du gouffre, de l'infini, du mystère : et cela, Hugo seul l'a splendidement senti et exprimé après Virgile, et le Dante.

Le génie de Hugo se fait prodigieux, et vaste; des rafales de pensées et d'images balaient ce cerveau puissant.

La Légende des siècles (1re, 1859; 2e, 1877; 3e, 1881), si elle ne justifie pas son titre (car elle est un recueil de légendes et un choix d'époques), est une œuvre magistrale et glorieuse, la seule qui ait porté un démenti à Voltaire refusant aux Français « la tête épique ». Le moyen âge occupe toute la place, comme il préoccupait tous les esprits romantiques. La Bible avec ses scènes les plus frappantes, la Grèce, avec fort peu de motifs, Rome avec deux poèmes en tout, sont les seuls éléments qui figurent dans ce cycle humain en dehors des moyenâgeuses évocations.

Ici le choix se décourage, tout est à lire et à relire : *la Conscience*, *Booz endormi*, *Aymerillot*, *Eviradnus*, *le Satyre* (vision grandiose), *la Rose de l'infante*, *Après la bataille*, *le Crapaud*,

Le récit *Les pauvres gens* est d'inspiration plus faible. La manière d'Andrieux reparaît. C'est de l'imagerie. Hugo n'est pas paysagiste. Son aube est plus philosophique que pittoresque. Il traîne encore dans cette cabane des loques classiques. « Qu'a-t-elle donc volé ? où donc va cette femme ? » On songe à la Jeanne d'Arc de Casimir Delavigne : où courent ces guerriers? pourquoi ces torches qu'on agite ?

Mais quelle grandeur dans les autres pages, *les Bannis*, *l'Aigle du casque*, *Masferrer*, *le cimetière d'Eylau*, *Petit Paul*, *la Chanson des doreurs de Proues*, etc.; tous ces titres bien connus sont comme autant de bulletins de victoire dans l'histoire d'une campagne.

Ce que Michelet, Augustin Thierry, Mignet ont apporté de vie et de vérité prenante à la résurrection de l'autrefois; ce que Hegel, A. Comte et Darwin ont apporté à la notion du devenir; le sens de l'histoire, des époques, des âmes qui ont grandi dans les milieux les plus variés, l'intuition du passé, tous ces éléments ont inspiré à Victor Hugo le plus stupéfiant poème, vigoureux, coloré, haletant, œuvre prodigieuse d'un poète surhumain, brasseur de pensées et de rêves, familier de l'azur et créateur.

Des *Odes*, la courbe avait monté vers *la Légende* ; de là, elle redescendit : *la Chanson des rues et des bois*, qui met Pégase au vert, paraît une facétie oubliée par un Titan ; on l'excuse en faveur de l'admirable *Saison des semailles* (... le geste auguste du semeur).

Le poème de *l'Année terrible* (1872) est animé par un large souffle de patriotisme et la haine du Saxon, symbole arriéré de la féodalité. *Sedan*, *A la France*, *Nos morts*, *la Sortie*, *l'Avenir* sont de fortes et grandes pages, qu'égaye le visage gracieux de sa petite-fille, figure rose et gentille aperçue à travers des roues de canons.

C'était le prélude à *l'Art d'être grand-père*, où l'enfant, être de candeur et d'innocence, défend la Providence contre l'objection tirée du mal moral. La tendresse paternelle n'avait pas encore trouvé en poésie ces accents charmants et caressants, ces notes délicates, ces images exquises ; d'aucuns ont trouvé ridicule, et nous trouvons touchant, ce géant penché vers le berceau et attentif aux souffles, aux rires, aux fleurs, au langage de ses petits. Des pages (*Fenêtres ouvertes*,

Choses du soir, *l'Épopée du lion* sont de la plus belle manière.

Ensuite le Titan devient abrupt, apocalyptique.

Jean Huss dans *la Pitié suprême* : dans *les Quatre vents de l'esprit* : *la Révolution*, *la Promenade dans les rochers*, font de ces *ultima verba* des poèmes dignes encore du passé de Hugo, — si l'on peut laisser dormir *l'Ane*, *le Pape*, *la Pitié Suprême*.

Dans *Religions et Religion*, il fait jaillir d'un chaos d'images et de mots, ses vagues principes religieux, faits surtout de méditation et de sentiment intime, avec de larges échappées et des filets d'amertume, en quatre parties : *les Querelles* mettent le culte en question; *la Philosophie* expose le spiritualisme ; *Rien* réfute le matérialisme, et *Des voix* chantent l'hosannah du Créateur, qui se résout en un credo de déiste ; Dieu est :

Il est ! il est ! il est ! il est éperdument !
Tout, les feux, les clartés, les cieux, l'immense aimant,
Les jours, les nuits, tout est le chiffre; il est la somme.
Plénitude pour lui, c'est l'infini pour l'homme.

Il est ! il est ! Regarde, âme. Il a son solstice,
La Conscience; il a son axe, la Justice ;
Il a son équinoxe et c'est l'Egalité ;
Il a sa vaste aurore et c'est la Liberté.

Voilà l'apocalypse, les battements d'air, les orages des grandes orgues.

Quant aux poèmes posthumes, ils sont de la belle époque et admirables. Le *Gibet* de *la Fin de Satan* est une des plus grandioses visions : *l'Entrée à Jérusalem*, *Deux différentes manières d'aimer*, *Christ voit ce qui arrivera*, *Barabbas* ont un souffle puissant; *Dieu* a une prodigieuse somptuosité; *Toute la lyre* est d'excellent Hugo. Les *Années funestes* ont *Mentana*, *Un Président*, *Coups de clairon*.

La Dernière gerbe est nouée de précieuses bribes, de riches fonds de tiroir, qui appartiennent à toutes les époques de sa carrière, Louis-Philippe, Guernesey, la troisième République. Il n'y a là aucune révélation; c'est le même Hugo, avec sa grandiloquence, ses métaphores hardies, son énorme gaîté de Titan en liesse. Les fragments des scenarios de *Maglia*, de *Une aventure de Don César*, drames restés imparfaits, sont d'une fan-

taisie colossale. Les types de Goulatromba et de Gavoulagoule sont campés fièrement et drôlement. Le dialogue de Jacquot et Chiquot, 7 et 13 ans, est adorable. Quel entrain dans ce chant libatoire : *A table! officions! Alleluia! Pantoufle!* — *La Terre de l'Eau* nous montre une Hollande bien pittoresque. Telle description de salle abandonnée est très poussée et très curieuse.

Dans une jolie poésie, *la Première Epître*, le poète marque spirituellement le moment où le talent assagi descend de l'ode à l'épître, et où l'Orphée éteint finit à Boileau. Il a traversé lui aussi cette phase, d'où il s'est dégagé d'un coup d'aile. Cette poésie même est déjà un modèle de ces dissertations posées, et si vous en voulez un second, lisez le monologue de Maglia :

Se marier ! C'est mettre en cellule son âme !

Boileau eût été ravi, car il eût reconnu son genre, émaillé et adorné de traits plus vifs que les siens.

Il a pris soin de sa gloire posthume, et défié la mort.

Clovis Hugues lui disait un soir :

— Maître, vous êtes une étoile !

Victor Hugo se tourna vers lui :

— Il se trompe, dit-il, je ne suis pas une étoile. Je suis une comète. Car, après ma mort, je disparaîtrai ; on m'oubliera ; on ne me lira plus ; on ne me louera plus. Cela durera une cinquantaine d'années, peut-être un peu moins, peut-être un peu plus, mais à peu près cinquante ans. Et alors je réapparaîtrai dans le ciel de l'art et j'y demeurerai pour toujours... Ces nouvelles générations éprouveront le légitime besoin de se dégager de mon œuvre, de trouver du nouveau, de modifier et de rajeunir les formes de la littérature... Je ne sais pas ce qu'on fera, mais sûrement on voudra faire autre chose, j'ai trop rempli le dix-neuvième siècle, pour qu'il n'y ait pas ensuite réaction contre mon influence.

Il a tenu à retarder cette éclipse peut-être nécessaire. La mort n'a pas tari sa fécondité. Il semble qu'il ait voulu donner l'application ou l'explication du mythe d'Orphée, dont la tête arrachée du tronc chantait encore, emportée par les flots tumultueux du Strymon.

Il y a bien des éléments divers dans ces volumes. La lyre n'a peut-être pas ses sept cordes; il y en a une ou deux qui manquent et dont les clés tournent à vide. Mais le concerto est suf-

fisamment harmonieux et complet. C'est Hugo sous tous ses aspects, avec ses habitudes chères, ses beautés, ses procédés, ses travers.

L'impression est celle que donnerait un recueil factice pour la collection duquel on eût puisé de ci, de là dans les œuvres et les genres les plus caractéristiques du poète. Au fond, n'est-ce pas ainsi qu'ils semblent avoir été composés? De chaque recueil qui parut, il tombait des rognures : fallait-il perdre cette poudre d'or?

On a bien fait de publier cette anthologie d'excédents.

Il n'en sort pas un Victor Hugo inconnu; on prend seulement plaisir à le retrouver en raccourci. C'est un compendium poétique où il est presque tout entier ramassé, facile à embrasser d'un regard, avec son imagination luxuriante, grandiose, fantastique, et sa large érudition.

Il est mort deux fois, en 1885, quand son corps demeura inerte et quand s'endormit pour jamais cette tête pleine encore de chefs-d'œuvre; en 1902, quand eut paru *la Dernière Gerbe* de cette moisson qui aura fleuri et poussé des tiges fraîches pendant quatre-vingt-dix ans, tandis que son nom parcourait le stade d'un siècle complet, 1802-1902.

*
* *

La poésie n'a pas suffi à remplir les loisirs de cette activité toujours alerte.

Hugo a beaucoup écrit pour le théâtre, depuis *Irtamène* jusqu'au *Théâtre en liberté* : *Cromwell*, 1827. *Amy Robsart*, 1828. *Hernani*, 1830. *Marion de Lorme*, 1831. *Le Roi s'amuse*, 1832. *Lucrèce Borgia*, 1833. *Marie Tudor*, 1833. *Angelo*, 1835. *La Esmeralda*, 1836. *Ruy Blas*, 1838. *Les Jumeaux*, 1839. *Les Burgraves*, 1843. *Torquemada*, 1882. *Le Théâtre en liberté* 1886 comprenant : *La Grand'mère*. *L'Épée*. *Mangeront-ils?* *La Forêt mouillée*. *Sur la lisière d'un bois*. *Les Gueux*. *Être aimé*.

On a fait beaucoup de bruit autour de la *Préface de Cromwell*. Ce qu'elle contient de plus méritoire, c'en est le style et la façon piquante, vive, saisissante, pittoresque, agressive, colorée, dont elle présente les idées. Celles-ci sont moins brillantes. La partie historique est à réviser; la partie théorique doit presque tout

au dix-huitième siècle : seulement, Diderot, La Chaussée, Beaumarchais n'avaient pas mis tant d'éclat à leurs discours. Ces pages ont déjà un intérêt rétrospectif; elles représentent l'état de l'âme romantique. Elles énoncent peu de principes d'art dont l'application s'impose encore. Ceux-ci ont fondé le théâtre romantique, qui a eu le singulier mérite de remplacer par une vibrante nouveauté le genre usé et moribond des classiques. Mais le drame romantique est déjà archaïque, et est remplacé. C'est un genre qui n'a, du reste, rien produit de comparable aux grands chefs-d'œuvre classiques. Il a préparé la belle époque théâtrale de Dumas fils et d'Augier. Il a été une transition, non une époque. Les drames de Hugo sont devenus des curiosités théâtrales, et n'ont pas les éléments de durée que, seules, assurent la vérité humaine, l'observation des phénomènes moraux, la psychologie, toutes les qualités par où Racine excella.

Laissez *Lucrèce Borgia*, *Marion de Lorme*, *Angelo*, *Marie Tudor*, qui sont de beaux et populaires mélodrames : *les Burgraves*, *Hernani*, *Ruy Blas* valent seulement par le charme et la perfection de la forme, par la beauté des vers et des tirades, par le lyrisme ardent qui brûlent les lèvres et les cœurs.

Ce sont des opéras dont le livret trouve son excuse dans la musique, et c'est Victor Hugo qui en est le musicien.

Certes, il fut supérieur à Voltaire dont il méprisait la *Zaïre*. Il a créé des situations étranges (un homme forcé de se tuer au son d'une trompette ; un premier ministre reconnu laquais devant sa reine), mais fortes et prenantes encore, par leur pathétique et l'espèce de violence avec laquelle il nous saisit.

M. Victor Hugo, écrivait J. Janin, est, avant tout, l'homme du paradoxe et des paradoxes les plus étranges. Laissez-le faire, il vous démontrera par la pitié, par la terreur et par l'amour, trois grands arguments, il est vrai, les choses les plus impossibles. Que n'a-t-il pas démontré sur ce théâtre qu'il s'est construit à lui-même dans une architecture tourmentée et remplie de ténèbres, de fausses portes, de verrous et de grilles formidables.

Pour prendre un exemple dans sa meilleure œuvre, il n'y a rien de choquant, à la réflexion, — car, au théâtre, vous êtes entraîné, — comme le cinquième acte de *Ruy Blas*, après que la reine connaît l'état civil de son premier ministre. Elle sait que c'est un laquais ; il en a la livrée. Prestige du costume histori-

que! Imaginez qu'au lieu de porter la souquenille du seizième siècle, Ruy Blas soit un laquais moderne, bas blancs, culotte rouge, tunique rouge, perruque poudrée, ou bien huissier en habit à chaîne d'argent, et figurez-vous-le disant à sa maîtresse, à sa patronne : « Vous êtes une femme adorable. » C'est encore de la sympathie démocratique : le peuple peut aimer une reine et s'en faire aimer. Il a cette revanche, — du moins au théâtre.

Mais on ne peut s'empêcher de penser que cet amant délicat brosse les habits et jure à l'office avec les cochers. Rien n'est plus factice ni plus convenu que cette histoire. Le peuple est digne des reines ! Il y a un peu de ce même malaise dans Marivaux, *les Jeux de l'amour et du hasard*, quand Sylvia se laisse aller vers le laquais : celui-ci est un faux valet, mais elle n'en sait rien.

Une reine, qui ne serait pas une parvenue, ne laisserait pas un valet prononcer un mot de plus.

Les romans ne valent pas ceux de Balzac et de G. Flaubert. Les parties les plus belles en sont souvent les hors-d'œuvre. Il a le mieux réussi dans *les Misérables* (le fameux épisode de Waterloo est une résurrection poignante) qui ont écrasé *les Mystères* d'Eugène Sue. Il a insufflé cette fois une vie saine et forte à ses personnages, et conté des scènes qui font frissonner, avec une large abondance et une grande ampleur de touche.

Je reproduis ici cette bonne et claire analyse de ce long ouvrage; elle vous incitera à en aborder la lecture.

Le héros des *Misérables* est Jean Valjean, l'émondeur de Faverolles, condamné au bagne pour un pain volé, un jour que les enfants de sa sœur avaient faim. A titre de prologue, Victor Hugo nous montre un respectable évêque, Mgr Myriel (Bienvenu Miollis), dans lequel il a incarné toutes les vertus du catholicisme primitif. Un pauvre diable déguenillé, hâve, souillé de boue et de poussière, vient demander l'hospitalité à l'évêque. Celui-ci l'accueille, le couche. Au petit jour, l'homme déguerpit, emportant quelques couverts d'argent laissés sur la table.

C'est Jean Valjean. Saisi par les gendarmes, qui l'ont vu s'enfuir, il est ramené chez le prélat pour la constatation du vol, mais le digne homme, lui montrant les deux flambeaux d'argent de sa cheminée, lui reproche doucement de ne pas les avoir

emportés, puisqu'il les lui avait donnés comme les couverts. Écrasé par cette générosité qui le sauve, le galérien prend les flambeaux et se jure d'être honnête homme.

Une jeune fille, Fantine, a été abandonnée : malheureusement, elle a un enfant, la petite Cosette. Pour subvenir à leurs besoins, Fantine est disposée à faire tous les métiers, mais repoussée de partout comme fille-mère, elle est obligée de se livrer à la prostitution.

Une dispute de la pauvre fille avec un imbécile, qui lui jette de la neige dans le dos, l'amène en présence du redoutable Javert, la police faite homme.

Javert donne tort à la fille, tout naturellement, mais il se heurte alors à M. Madeleine, maire de la ville, qui entré, par hasard, dans le bureau, a entendu toute la lamentable confession de Fantine et qui, ému de pitié, prend sur lui de la faire relâcher.

Ce trait impossible, un maire sauvant une fille publique, exaspère Javert et confirme des soupçons que d'autres faits ont déjà provoqués dans son esprit. M. Madeleine ne dissimule-t-il pas sous un faux nom une autre personnalité.

Javert laisse deviner ce doute ; ce qui trouble grandement M. Madeleine, puisqu'il n'est autre que Jean Valjean lui-même, et il se voit sur le point de perdre tout le fruit de dix ans de probité.

Un autre incident vient le troubler plus profondément encore : il apprend qu'un malheureux, arrêté sous le faux nom de Jean Valjean, passe en ce moment même en cour d'assises.

Le malheureux se demande s'il doit laisser s'accomplir la condamnation de l'innocent, condamnation qui assurera son avenir et affermira sa personnalité empruntée, et sans se décider, poussé par une sorte d'instinct, il se rend à la cour d'assises. Là, il voit le malheureux, propre image de l'ancien Valjean, balbutiant, d'un air hébété, des récriminations qui ne convainquent personne, on va le condamner. M. Madeleine se lève et déclare qu'il est Jean Valjean : il se fait connaître par ses compagnons de chaîne, appelés pour être confrontés avec le faux Valjean, et il est ressaisi avec joie par l'impitoyable Javert. Toutefois, on le laisse libre momentanément, et il profite de ce répit pour assister à l'agonie de Fantine, qui meurt sur un lit d'hôpital. Il jure à celle-ci, dont il s'accuse d'avoir causé la mort en la chassant de son atelier, d'adopter sa fille, la petite Cosette, et il par-

vient à s'échapper et à gagner Paris, où il retire 600.000 francs de la banque Laffitte, et il les enfouit dans un bois.

Nous retrouvons Cosette chez un chenapan, Thénardier, qui s'est établi aubergiste à Montfermeil, et chez qui Fantine a placé sa fille. Depuis que sa mère n'a plus payé sa pension, les Thénardier ont fait de Cosette une servante qu'ils bourrent de coups et qui n'a plus que le souffle. Il est temps que Jean Valjean vienne la sauver.

Arrêté par Javert, à la suite d'une nouvelle imprudence, Jean Valjean est réintégré au bagne ; mais il s'en est échappé en se dévouant pour sauver un homme tombé à la mer : tout le monde, Javert lui-même, le croit noyé.

Cependant Jean Valjean arrache Cosette à l'enfer de la maison Thénardier, et, une fois en possession de la fille de Fantine, l'ancien forçat se choisit une retraite obscure, d'abord, sur le boulevard de l'Hôpital, dans cette masure Gorbeau qui devient un des centres d'action les plus caractéristiques dans *les Misérables*.

Là encore, il est dépisté par Javert et obligé de se réfugier à la communauté de l'Adoration perpétuelle comme jardinier, tandis que Cosette y entre comme élève. Un nouveau personnage fait son entrée en scène : Marius. C'est le fils du colonel de Pontmercy, sauvé par Thénardier sur le champ de bataille de Waterloo, et qui se trouvait obligé de travailler pour vivre par suite des événements politiques. Marius est venu habiter par économie la masure Gorbeau. Sa vie est partagée par deux passions : l'amour de la liberté, qui le fait s'affilier à un cénacle de jeunes républicains, et l'amour plus tendre pour Cosette, qu'il a rencontrée au Luxembourg au bras de son père.

Marius a pour voisin un effroyable gredin, le sieur Jondrette, qui vit de chantage et de la prostitution de ses filles, Eponine et Azelma ; son fils est un gamin, Gavroche, que Victor Hugo a rendu populaire.

Ce Jondrette n'est autre que Thénardier, tombé au fond du gouffre. Le vieux monsieur du Luxembourg, toujours trop charitable, vient visiter ce gredin qui écrit des lettres lamentables à toutes les personnes généreuses ; il est reconnu par l'ancien aubergiste de Montfermeil, et Cosette également. Thénardier tend un piège à Jean Valjean, mais Marius qui a entendu s'ourdir le

complot, prévient la police, c'est-à-dire Javert. Jean Valjean, dès son entrée, est saisi et garroté. Toute la bande Thénardier-Jondrette est arrêtée, mais quand Javert veut interroger le respectable monsieur attiré dans le piège, il n'y a plus personne.

Dès lors, tous ces éléments de l'action ayant été mis en présence et combinés, le dénouement est proche ; mais l'auteur ne se hâte pas ; il ne veut pas être que romancier, il veut être aussi le peintre de toute une large époque de notre histoire. Les amours de Marius et de Cosette, ce qu'il appelle *l'Idylle rue Plumet*, ont pour pendant des scènes terribles, l'émeute de 1832, *l'Épopée de la rue Saint-Denis*. Là se dénoue le sort de bien des personnages; sur la barricade meurent presque tous les amis de Marius ; lui-même n'échappe que grâce au dévouement d'Eponine, singulière fille qui l'aime au milieu de la dégradation dont elle vit, et qui meurt en recevant une balle à lui destinée ; Gavroche aussi meurt héroïquement, en vrai gamin de Paris. Javert, déguisé en insurgé et reconnu, va être fusillé ; il est confié à Jean Valjean, qui au lieu de lui brûler la cervelle quand les troupes reprennent la barricade ; le détache et lui dit : « Vous êtes libre. » Marius est blessé ; Valjean le sauve à travers le dédale des égouts de Paris, terrible voyage souterrain dans ce qu'il appelle « l'intestin du Léviathan ». Au bout du cloaque, au moment où il se croit hors de danger avec Marius, se dresse pour la dernière fois la redoutable encolure de Javert, mais le terrible policier a réfléchi profondément depuis que le galérien a dédaigné de se venger ; il aide Valjean à sauver Marius ; puis ne pouvant se résoudre soit à faire réintégrer au bagne l'homme à qui il doit la vie, soit à manquer à son devoir en ne le livrant pas, il sort en stoïcien de sa perplexité : il se tue ! Marius guéri épouse Cosette, et Jean Valjean s'éteint ayant rempli jusqu'au bout la promesse faite à la morte.

Jean Valjean est un type littéraire bien vivant, et Gavroche, et Fantine, dont il trouva le modèle un soir, au poste de police, où il fit libérer une pauvre fille, emprisonnée parce qu'elle avait frappé un passant qui lui avait jeté de la neige dans le cou.

Lamartine fit des *Misérables*, dans son *Cours*, une critique dont le puissant Hugo donnait un peu dédaigneusement son avis :

— C'est un essai de morsure par un cygne.

Un socialiste, Clovis Hugues, jugeait ainsi ce grand roman social qui lui parut insuffisant :

> Ses idées sociales sont intéressantes pour l'époque où elles furent exprimées, et elles furent dictées par un réel enthousiasme et une réelle générosité. Mais elles sont incomplètes, très vagues. Son socialisme est embryonnaire. C'est un instinct seulement. Hugo n'a pas créé une théorie ni une doctrine. Il reprend les idées du christianisme, voilà tout. Ainsi dans *les Misérables*, M. Madeleine est un homme charitable, ce n'est pas un socialiste. Hugo a parlé charité et non pas solidarité.
>
> Sa véritable influence ne s'est exercée que dans le domaine de l'art. Là il triomphe.

Il n'en reste pas moins que Hugo, avant Balzac et Zola, a créé ce nouveau genre, le grand roman social.

Jamais le vieux Paris n'eut un peintre plus merveilleux que le romancier de *Notre-Dame de Paris* qui a su animer d'un souffle de légende les types de Quasimodo, la Esmeralda, Claude Frollo. *Le Dernier jour d'un condamné* est un récit puissamment angoissant. *Han d'Islande* et *Bug Jargal*, *l'Homme qui rit* ont bien pâli. Dans *les Travailleurs de la mer* il a écrit l'épopée de la mer avec des épisodes terribles, comme le combat de Gilliatt et de la pieuvre. Dans *Quatre-vingt-treize*, il a conté une Révolution pittoresque, pour le peuple.

Partout il donne une impression de puissance, d'ampleur, d'éloquence, d'imagination colossale.

Si *Napoléon le Petit* et *l'Histoire d'un crime* sont de l'histoire bien écrite, vivante, intéressante, peut-être un peu trop arrangée pour l'effet personnel, on y trouve les mêmes qualités de vue, d'observation qui recommandent les récits de voyages ; *En voyage*, *le Rhin*, *Choses vues* font de Victor Hugo le prince du reportage.

Il n'y a pas d'offense. Il peut y avoir beaucoup de talent et d'utilité dans le grand reportage. L'histoire se nourrit de lui. L'invention n'est pas nouvelle. Les annalistes ont de tout temps exercé ce genre. Hérodote, se promenant, le carnet à la main, parmi les prêtres d'Égypte? c'est un reporter. Villehardouin, Joinville, Montluc, et plus tard Dangeau, Barbier, Buvat, Collé, Bachaumont, et tant d'autres? ce sont des reporters. Un des documents qui nous font le mieux connaître Buffon, c'est le

récit, nous dirions aujourd'hui l'interview de Hérault de Seychelles qui l'alla visiter à Montbard.

Ces mélanges, qu'on eût appelé jadis une *Miscellanée*, font songer à ces derniers tomes de la collection des œuvres complètes de Le Sage, qui s'appellent *la Valise trouvée* et *le Mélange amusant*, dans lequel l'auteur de *Gil Blas de Santillane* a ramassé et versé toutes ses notes, notules, réminiscences, anecdotes, historiettes, bons mots, réflexions et renseignements biographiques. Ce sont des fonds de tiroir. Mais quand ces tiroirs sont de Hugo, ils sont encore des coffrets précieux.

J'ouvre au hasard et je lis cette note du 16 octobre 1870, un souvenir du siège de Paris :

16 *octobre*. — Il n'y a plus de beurre. Il n'y a plus de fromage. Il n'y a presque plus de lait et d'œufs.

Il se confirme qu'on donne mon nom au boulevard Haussmann.

Tout le livre est là. Des souvenirs familiers, des détails sans façon, des notules de carnet, des réflexions jetées, des bribes du passé, et sur tout cela une personnalité exubérante, qu'on trouverait orgueilleuse, vaniteuse et exigeante, si l'on ne faisait réflexion que tout là-dedans, n'a pas été écrit pour le public, et que la sollicitude des éditeurs a quelquefois joué à l'auteur des tours indiscrets.

Les pages sur Reims ne valaient pas d'être mises en vedette. Il y a mieux dans *Notre-Dame de Paris*. Il a regardé Reims sans connaître la symbolique chrétienne.

Il plaisante : « On avait élevé dans la nef, un édifice de carton pour plus de ressemblance probablement avec la monarchie d'alors. »

Hugo n'avait pas d'esprit. Il avait le génie trop fort, trop brutal, pour réussir dans cette légère et délicate escrime qui est un exercice de salon et de devant de cheminée. Il ne pouvait pas descendre des cimes des Alpes pour minauder à côté d'un piano. Ce n'était pas son genre : il était l'aigle, le vautour : mal lui prenait de faire la mésange en cage. Il regardait Lucain ; il ne pouvait pas être Marivaux. De sa poigne robuste, il frappait les cuirasses et les roches ; les dentelles ne lui convenaient pas.

Les recherches d'expression l'amènent à des formules bien étonnantes. Dans la cathédrale de Reims, on respire quelque

chose d'indéfinissable, qu'il tâche de définir ; ce qu'il fait dans cette phrase digne des honneurs de la citation :

Il semble qu'on ait des siècles mêlés à son haleine.

Mais le mot fin fut celui qu'il dit au prince de Joinville, en 1847. Ce prince était sourd, et il portait, avec une gaie philosophie, son infirmité. Cette année-là, comme il causait avec Hugo, il lui dit en se penchant vers lui :

— J'abaisse le pavillon de l'oreille.

Le poète répartit :

— C'est le seul que Votre Altesse abaissera jamais.

Et il a trouvé le mot digne d'être transcrit par lui.

Le récit de la mort de Louis XVI, racontée à Hugo par un sieur Leboucher, témoin oculaire, méritait d'être rapporté. On a peu de détails, en général, sur ce fait divers sensationnel, qui fournirait aujourd'hui quinze colonnes de reportage à nos journaux et qui est conté en quelques lignes par les journaux de l'époque. C'est une chose vue que le poète a eu raison de relater, même de seconde main.

Au chapitre *Théâtre*, quelques anecdotes curieuses sur Mars, Mlle Georges, sur Frédérick Lemaître. Voici un joli trait sur Mlle Mars à la fin de sa vie.

Le médecin s'approche de son lit et lui dit : « Chère dame, calmez-vous, c'est moi. » Elle ne le reconnaît pas et continue de délirer. Il reprend : « Voyons, montrez-moi votre langue, ouvrez la bouche. » Mlle Mars le regarde, ouvre la bouche et dit : « Tenez, regardez. Oh ! toutes mes dents sont bien à moi. »

Célimène vivait encore.

Le sottisier de l'Académie s'enrichit aussi de quelques traits plaisants, et ces anecdotes inédites figureront désormais dans ses annales déjà si riches en bons mots et en répliques aiguisées, comme ce trait que Hugo a eu raison de transcrire. C'était en séance, au temps des représentations de la *Lucrèce* de Ponsard. Et le dialogue suivant s'échangea :

M. Viennet. — Avez-vous vu la *Lucrèce* qu'on joue à l'Odéon ?
Moi. — Non.

M. Viennet. — C'est très bien.
Moi. — Vraiment, c'est bien ?
M. Viennet. — C'est plus que bien, c'est beau.
Moi. — Vraiment, c'est beau ?
M. Viennet. — C'est plus que beau, c'est magnifique.
Moi. — Vraiment, là, magnifique ?
M. Viennet. — Oh ! magnifique !
Moi. — Voyons, cela vaut-il *Zaïre ?*
M. Viennet. — Oh ! non ! Oh ! comme vous y allez. Diable ! *Zaïre !* Non, cela ne vaut pas *Zaïre*.
Moi. — C'est que c'est bien mauvais, *Zaïre*.

C'est ce Viennet dont Hugo a consigné cette phrase : « Je pense en bronze. »

Autres divertissements académiques qui valent surtout par les noms des acteurs :

22 avril 1847. — Élection de M. Ampère. C'est un progrès sur la dernière. Progrès lent. Mais les Académies, comme les vieux, vont à petits pas. Pendant la séance, et après l'élection, Lamartine m'a envoyé par un huissier ces deux vers :

C'est un état peu prospère
D'aller d'Empis à Ampère

Je lui ai répondu par le même huissier :

Toutefois, ce serait pis
D'aller d'Ampère en Empis.

Hugo s'écoute souvent. Il développe l'idée par le menu, par la répétition ; il la retourne sous toutes ses faces, la ressasse, la présente à coups de métaphores, accumulées et par petites touches ; la pensée n'avance pas ; elle pirouette sur place et agite complaisamment des facettes, des paillettes. Senèque, dans *les Lettres à Lucilius*, a de ces charmants verbiages, quand il traite une idée comme ferait un dextre jongleur de sa balle de cuivre, la faisant sautiller et miroiter comme pour son amusement. C'est du procédé, mais l'agilité est prestigieuse. Hugo raconte que les prisonniers dessinent des fleurs qu'ils envoient aux prisonnières de Saint-Lazare. Vous voyez le thème : fleur et prison. Il est développé jusqu'à s'en trouver étiré, distendu, comme une tapisserie qui va se déchirer.

L'histoire puisera d'utiles renseignements dans les pages qui

suivent : ce sont des portraits, des souvenirs, des mots, des conversations, soit aux Tuileries, avec Louis-Philippe, soit à la Chambre des Pairs, soit à l'Assemblée nationale. Il y a là, sur les années 1844-1852, un anecdotier précieux. Les tableaux du siège de Paris manquent de relief et de largeur ; ce sont des pages de carnet : ce n'est pas le tableau du siège, c'est l'autobiographie d'un assiégé, trop préoccupé de donner son nom à un canon, et de faire des lectures de ses vers. Il a, comme les autres, mangé du cheval et du rat. Il a même lu cette enseigne d'une boucherie hippophagique : « Saucisson chevaleresque ».

Les récits de voyages se recommandent par une verve toute pittoresque.

Les discours *Actes et Paroles* ont la grandiloquence, mais ont été préparés, écrits : il n'improvisait pas.

Certaines pages de philosophie justifient le titre qu'il se donnait : le Songeur. Il fut déiste par raison et panthéiste par goût, spiritualiste à n'en pas douter. Son parent, Paul Chenay, s'en porte garant.

Je voudrais éclairer un coin trop méconnu de l'âme du grand poète.

Victor Hugo croyait sincèrement à Dieu et à une vie future ; il respectait les prêtres, en appréciait le caractère et n'en parlait jamais qu'avec déférence. Il vantait l'instruction et la moralité du clergé français, dont il admirait le dévouement et l'abnégation. Pendant les longues et journalières promenades que je faisais solitairement avec lui à Guernesey à une époque plus heureuse, quoique ce fût celle de l'exil, il m'avait très longuement développé ses croyances et ses convictions religieuses intimes et ses théories sur l'âme après la mort. Il pensait que l'âme des morts restait quelque temps au milieu de ceux qu'ils venaient de quitter, afin de juger du degré d'affection et de respect qu'on avait pour le trépassé. Nul plus que lui ne fut spiritualiste, n'eut davantage la foi dans l'immortalité.

Littérature et philosophie mêlées (1834) est un recueil d'articles publiés dans différents journaux. La première partie est le *Journal des idées, des opinions, des lectures d'un jeune jacobite de* 1819. Il y a mêlé un certain nombre d'études parues dans *le Conservateur littéraire* ou dans *la Muse française*, des vers de forme assez classique, des articles de critique où est sensible l'influence de Chateaubriand, des articles politiques hostiles à la Révolution. La seconde partie a pour titre *Journal des idées et des opinions d'un révolutionnaire de* 1830. En politi-

que comme en littérature, il défend désormais le libéralisme. On trouve là de bonnes pages sur André Chénier et sur *les Méditations* de Lamartine, des articles sur Voltaire, Walter Scott, Lamennais et une étude sur Mirabeau, brillamment écrite, mais tout extérieure.

Le problème du mal l'a surtout inquiété, soit qu'il accepte le dualisme des Manichéens, soit qu'il conçoive la nécessité du mal pour que la création ne soit pas parfaite comme son créateur ; soit que le mal appartienne à un plan général de l'univers qui nous échappe. Il a eu la vision (*Pleine Mer ; Plein Ciel*) d'un avenir où Dieu rapprochera l'homme de lui ; la superstition, la guerre, le vice, le mal s'évanouiront devant le droit, la raison, la fraternité, la vertu, le bien. En attendant ce monde nouveau, que l'homme se console du mal par l'amour et la bonté, par l'espoir d'une autre vie et de la récompense du devoir. « En faisant ton devoir, tu fais à Dieu sa dette. » La pitié, la bonté, la justice seront les grands facteurs d'un avenir meilleur.

*
* *

Quel fut le caractère de l'homme et de l'écrivain? Quels traits essentiels ont formé sa physionomie littéraire ?

Son lyrisme vient de son égoïsme. Pour parler de soi avec cette fougue et cette force, il faut que le moi soit étrangement développé.

A la littérature impersonnelle des classiques, le romantisme avait substitué l'individualisme littéraire, le lyrisme personnel, les confidences, le culte du moi.

Hugo fut à la mode. Son moi, prodigieusement, grandiosement impérieux, s'étala, se carra dans ses actes et dans ses paroles. Cet égoïsme ne gênait pas son tempérament, et servit son génie.

Moins égoïste, il eût été moins grand. Sa gloire et son siècle exigeaient ce débordement opportun.

Que Hugo ait été un entiché de lui-même, toute son intimité, dans sa spontanéité sincère, le proclame, et traduit le sentiment que le poète a de sa valeur, son souci de durer. tout, même les moindres détails, comme le goût de mettre ses initiales partout où elles peuvent tenir, de trouver et de composer des monogrammes V. H., de formes infinies, de marier les lettres de son

nom à des paysages fantastiques, où les caractères rouge feu se détachent sur des fonds de ciels nuageux, de vieux burgs en ruines, ou de fleurs.

Il saisit un panneau de bois, y grave, à la pointe d'un couteau, un croquis, le creuse par la pyrogravure, le colorie de tons éclatants : c'est un clown en équilibre sur le dossier d'une chaise. Mais regardez l'ombre portée : les jambes du clown font un V et les montants de la chaise font un H.

Les tours de Notre-Dame étaient l'H de son nom.

Il datait lui-même les mèches de ses cheveux aux différentes époques de sa vie, et constituait les éléments d'une exposition capillaire hugotienne : *Mes cheveux,* 1835 ; un autre paquet porte de sa main le millésime 1848 ; un autre, 20 *juin* 1857, *V. H. ;* un autre, 22 *avril* 1885 ; sur une boucle donnée à Juliette Drouet, un papier est épinglé : *Mes cheveux*, 6 *juillet* 1858. *Donné à mon doux ange. V. H.*

Après les cheveux, les plumes.

Il a fixé sur une carte sept plumes d'oies avec l'indication manuscrite :

Plumes des Misérables.

Il savait leur valeur et il avait raison. Ne s'arrachait-on pas ses plumes ?

Sur une plume d'oie fixée à une feuille, il a soigneusement écrit :

> 14 avril 1856. — Voilà au moins vingt ans que je n'avais taillé une plume ; j'ai taillé tout à l'heure celle-ci ; vous la voulez, je vous la donne. Mais que voulez-vous faire d'une plume d'oie, vous qui avez des plumes de cygne ?

Le madrigal dissimulait la fatuité. Que ne fait-on passer avec un peu d'encens !

Voici une casquette de drap bleu, plate visière noire. Le poète y a épinglé ce mot explicatif, ce bulletin de célébrité, ce passeport pour l'avenir, ce certificat de beauté :

> J'écris ici que cette casquette est celle avec laquelle j'ai quitté Paris après le coup d'État dans la nuit du 11 au 12 décembre 1851.

Une serviette de cuir à fermoir porte une pancarte manuscrite :

Pour satisfaire au désir qui m'est exprimé, j'atteste ici la petite aventure arrivée à ce sac. Il a fait avec moi six cents lieues. En 1861, m'absentant de Guernesey pour raison de santé, j'emportai le manuscrit des *Misérables* ; il ne m'a pas quitté et il a toujours voyagé avec moi... Guernesey, 26 mai 1863.

Un bulletin de bagage est resté collé, hôtel Rondeel, Amsterdam.

Cette table Louis XIII, maculée de taches d'encre, porte ces mots :

Je donne à Mme Drouet cette table sur laquelle j'ai écrit *la Légende des Siècles*, Guernesey.

VICTOR HUGO, 16 août 1859.

On ferait avec les reliques du grand homme un petit vestiaire, un bureau d'objets perdus par le génie et trouvés par la gloire. Une clé sous laquelle Hugo met cette attestation :

J'atteste que voici la clé de la chambre que j'ai habitée au deuxième étage de la maison, n° 16, sur la Grand'Place de Bruxelles, du 5 janvier au 3 février 1852.

On retrouve un peu partout des galets-reliques.

Le poète ramassait un galet, il écrivait un vers dessus, signait, et voilà un précieux souvenir, un joli cadeau à faire à des amis.

En voici un, daté par lui de Jersey, 13 avril 1855, avec ces mots :

Les flots amers m'ont roulé jusqu'à vous.
Bénis soient-ils !

Il a été son propre historiographe, le conservateur de ses propres reliques, qu'il a étiquetées et explanées d'un commentaire continu.

Au bas des dessins pyrogravés par lui sur le cadre en bois d'une glace, il précise le moment de son travail pour la postérité :

Mai 1870, pendant que l'on me juge et condamne à Paris.

Sur une feuille, grimacent des têtes, un loup, un gavroche, une femme masquée.

Ne demandez pas ce que c'est, l'auteur a déjà répondu :

Dessiné par moi sans lumière à cinq heures du soir, 7 janvier 1865, ce que je vois sur le mur.

Il aimait se promener sur l'impériale du tramway Étoile-La Villette, qu'il appelait son balcon roulant.

Un jour, il pleuvait à torrents. Hugo était insensible aux intempéries. Arsène Houssaye lui demandait :

— Et votre pardessus ?
— Mon pardessus, c'est ma jeunesse, lui répondit-il.

Malgré la pluie, il grimpa comme de coutume sur le tramway, et le conducteur lui dit, goguenard :

— Monsieur va au soleil ?

En rentrant, il dessina sa silhouette assise sur la banquette de l'impériale, sous la pluie, et il écrivit la parole mémorable :

— Monsieur va au soleil ?

Il estimait qu'il ne fallait pas que ce trait fût perdu : et vous voyez qu'on en parle encore.

A Thionville, il dessine les ruines de la salle des séances du conseil municipal en 1871. C'est une belle page, encrée avec largeur et puissance. Un long commentaire l'accompagne, où il dit en substance :

J'ai dessiné cette salle le 30 août 1871, à quatre heures après midi. A côté est le jardin public où des soldats prussiens font le service et des enfants fredonnent *la Marseillaise*. Le portrait de mon père ornait cette salle. Il a été brûlé avec le reste.

Je suis charmé de cette fin pour le portrait de mon père ; il ne convenait pas qu'il fût prisonnier des Prussiens, même en effigie. Il avait sauvé cette ville vers 1814 ou 1815, etc.

A qui conte-t-il tout cela ? Cette longue page n'est pas pour être publiée; il parle à son bonnet ; comme les personnages de théâtre, il se raconte à lui-même des choses qu'il sait très bien ; mais ce qu'il sait aussi, c'est que la postérité recueillera et lira ces notes. Sur tous ses papiers intimes, il faudrait écrire : pages pour être retrouvées après ma mort par l'avenir.

Il dessine un bateau sur une carte de son tailleur. Ce document ne sera ni inutile, ni vain, ni vil ; il écrit au dos :

Au revers de ce carton, j'ai barbouillé ma propre destinée, un bâtiment battu de la tempête au beau milieu du monstrueux océan, à peu près désemparé, assailli par tous les ouragans et par toutes les écumes, et n'ayant qu'un peu de fumée qu'on appelle la gloire que le vent arrache, et qui est sa force.

VICTOR HUGO, Guernesey, 1856.

L'image est, d'ailleurs, jolie, juste et heureuse, et il eût été dommage qu'elle n'eût pas été écrite.

Il écoutait avec une complaisance inépuisable les offres des industriels qui désiraient baptiser de son nom leurs produits : encre, plumes, liqueurs, savons, pipes (Collection P. Beuve).

Tout petit, il portait déjà en lui un besoin de domination morale et d'impérieuse supériorité. Il avait, à la pension où il était interne, un ami, ou plutôt un vassal, qui était externe, et qui lui apportait à midi quelques sous de charcuterie. Quand ils avaient une querelle, Hugo punissait son esclave en lui disant :

— C'est bien ! tu n'iras plus chercher mon déjeuner.

Il disait qu'il était assuré de l'immortalité de l'âme, que son orgueil y était engagé, qu'une âme comme la sienne était la négation logique du matérialisme, car elle ne s'abaisserait jamais à n'être qu'un résidu ou un végétal ; il déclarait avec hauteur sa foi dans l'avenir; il résumait ses espérances ou ses certitudes dans cette formule originale :

— Je suis un têtard d'archange.

Il eut l'orgueil, l'enivrement, cette fierté dont il se moquait dans sa jeunesse quand il appartenait au groupe doré des héritiers de pairie, et qu'il raillait ses compagnons si drôlement :

— Ils sont orgueilleux comme des poux.
— Pourquoi des poux ?
— Parce que les poux marchent sur la tête des gens.

Quelle fureur, quand cet orgueil subit un affront ou un contretemps !

Il reçoit un jour une lettre, la lit et dit à ses amis :

Messieurs, en 1845, je n'étais encore ni pair de France, ni sénateur,

ni même Victor Hugo : un soir je réveillai le roi Louis-Philippe pour lui demander la grâce de Barbès ; à cinq heures du matin j'étais réveillé à mon tour par un exprès : il m'apportait la grâce. En 1862, exilé à Guernesey, j'écrivis à la reine d'Angleterre pour lui demander la grâce de trois fénians. Trois jours après, je recevais de la reine Victoria une lettre m'annonçant qu'elle accordait la grâce. Dans les mêmes circonstances j'ai souvent écrit au csar, à des rois, à des présidents de république. M. de Mac-Mahon, dont je dirai, si je veux être poli à son égard, qu'il n'est que mon égal, m'envoie le billet suivant ; je vous demande la permission de vous le lire :

« Si M. le sénateur V. Hugo désire obtenir une grâce, ce n'est point au président de la République qu'il doit s'adresser, mais à M. Martel, président de la Commission des grâces ».

« Pour le président :

« E. d'Harcourt. »

Puis Victor Hugo froissa, déchira cette note et la jeta à terre.

— Décidément, ajouta-t-il, ceci prouve qu'il ne sait ni lire ni écrire.

Quand Arsène Houssaye envoya, avec un sonnet, son premier volume de vers à Hugo, celui-ci lui répondit :

— Votre sonnet vaut un volume, votre volume vaut un poème, c'est Théocrite et c'est Virgile, je vous admire et je vous aime, Victor Hugo.

Houssaye dit à Théophile Gautier.

— Regarde ce qu'il m'écrit. Il se f... de moi?

— Non, il est très sincère, répondit Gautier, qui fit inviter Houssaye chez Hugo, pour le dimanche suivant. C'était place Royale. Et l'invité se rappelait, longtemps plus tard, avoir été tout d'abord frappé, en entrant dans le salon, par la vue d'un superbe trône doré, — oui, un trône, acheté chez un brocanteur du boulevard Beaumarchais, — et une épaisse bible du quinzième siècle, couchée à plat, servait de marchepied à ce roi de la pensée.

* * *

Ne nous soucions pas de ces menus travers. Et d'abord comprenons, excusons-les.

Comment n'en aurait-il pas été ainsi? On l'adulait, on l'encensait, on en faisait un demi-dieu, une idole. Quel pouvait être

l'état d'âme d'un homme qui a connu des triomphes tels qu'aucun souverain n'en eut de pareils, qui fut béatifié et exalté, adoré et consacré de son vivant ? On lui défendait de monter en ballon, pour ne pas exposer des jours si précieux à la France et au monde. Ses manuscrits étaient pieusement recopiés, logés dans une armoire de fer comme des secrets d'État, et des copies étaient disséminées chez différents amis pour défier toute chance de disparition. On avait raison, et nul n'y contredit ; mais notons seulement ce que ces précautions avaient à la fois et de flatteur et d'enivrant. C'était le pontife, le dieu mystérieux et redouté. Quand Théophile Gautier lui fut présenté pour la première fois, lui, le sceptique gouailleur, ne put proférer une parole et sentit sa gorge se resserrer, plus ému encore que Henri Heine devant Gœthe, à qui il ne trouva rien autre à dire sinon qu'il faisait chaud, et que les pommes de Weimar sont succulentes.

Quand Monselet, ce fougueux et terrible garçon, alla voir Victor Hugo, au moment de tirer le cordon de sonnette, il fut saisi de panique et prit la fuite, moins hardi que ce pauvre bourgeois qui demandait au valet de chambre :

— Peut-on voir M. Victor Hugo, qui est si digne de ce nom ?

L'empereur du Brésil vient en visite. Le poète disait :

— Sire, Votre Majesté...

L'empereur l'interrompit :

— Il n'y a ici d'autre Majesté que la vôtre.

Et c'était ainsi toujours.

Ses proches le divinisaient.

Mme Juliette Drouet fut l'amie, la gardienne, la conseillère. Le brahmane n'est pas plus effondré devant Vichnou que Juliette devant son dieu. Elle conserva des reliques à faire sourire les sceptiques: Une dent molaire de Victor Hugo, et dans une petite bouteille, un morceau d'*ongle* de cet aigle, tout comme, au musée de Copenhague, on montre un ongle de Nabuchodonosor.

On lui rapportait avec fidélité ou exagération tous les mots entendus dans la rue sur son compte.

Tantôt un ouvrier de Belleville a dit de lui :

— Quand il vient aux Buttes-Chaumont, la butte, c'est la montagne !

Tantôt un homme du peuple, l'ayant vu passer, à la fête de Montmartre, près d'une ménagerie, et ayant entendu des lions rugir en cet instant même, s'est écrié :

— Ils ont entendu *l'autre* passer!

Si les attaques arrivaient jusqu'à lui, c'était pour stimuler sa verve et lui fournir des traits qu'on colportait, comme celui qu'il dit à propos d'un Zoïle qui l'appela, non comme Veuillot le Jocrisse de Pathmos, mais le crétin sublime, à quoi Hugo répliqua :

— Mon Dieu, crétin, cela ne me gêne pas beaucoup, et sublime, cela fait toujours plaisir.

Oui, cela lui faisait plaisir. Il aimait les hommages, il aimait qu'on s'occupât de lui, il aimait qu'on lui rendît justice, il s'aimait.

Ce fut une force.

Il fut égoïste, largement, copieusement : c'est ce qu'il fallait être pour devenir le chef et le maître de l'école littéraire qui naquit vers 1825. Le rôle de chef de chœur du romantisme devait appartenir au plus grandiosement personnel de ses choryphées.

La nouveauté du romantisme fut dans l'épanchement de l'âme, les confidences, les confessions, les peintures de soi-même, l'écho de sa vie intérieure : un moi normal et banal n'eût rien donné de puissant.

Il fut le sonore écho des souffrances et des espérances des humbles, la voix de la démocratie montante, qu'il personnifia, et il dut la force expansive et vibrante de son lyrisme à l'extraordinaire vigueur de ce que La Rochefoucauld appelait : l'amour-propre, qui est comme une hypertrophie du Moi.

Un trait le caractérise encore : le parfait équilibre d'une puissante nature, également propre aux sanglots et au rire. On a trop peu marqué le côté gai de son caractère.

Hugo trouvait la mélancolie établie dans la société ; Chateaubriand, Lamartine en étaient imprégnés.

Quant à lui, il n'avait pas le tempérament mélancolique, il chercha autre chose ; il fut plus varié, et quand Grovestius l'appela : « bouffon, polichinelle ! » il outra et exagéra injurieusement une vérité.

Il avait un esprit à lui, railleur et bon enfant, énorme et exquis, un rire de Titan sans façon.

Un jour qu'il se préparait à monter sur l'impériale du tramway Étoile-Villette, à son habitude, — c'était, je vous l'ai dit, son « balcon roulant », — il gelait, et le givre durcissait le sol. Le conducteur de la voiture lui dit :

— Non, monsieur Hugo, pas aujourd'hui, il fait trop froid. Entrez à l'intérieur, sinon pour moi, du moins *pour la France* !

Le trait est typique ; il caractérise l'immense popularité du « bon barde », et ses goûts populaires et simples : il montait sur le tramway.

Il a des côtés brave homme et des heures de bonne humeur. Il est Lorrain. Il descendait de bons paysans. Le grand-père était menuisier à Baudricourt. Il y a, à la mairie de Dauvillers, une armoire qu'il a faite. Le père est né à Nancy. La porte voisine de sa maison natale est celle de la maison de Callot. Le même sang lorrain coule dans leurs veines, les mêmes inspirations, les mêmes gaîtés naissent de leurs deux génies. Hugo décrit des types que l'autre avait déjà campés dans sa série de grotesques, en égratignant le cuivre avec sa pointe. Gueux orgueilleux, *picaros*, Quasimodo, l'Homme qui rit, don César de Bazan qui promène sa cape en dent de scie et ses bas en spirale, Goulatromba, Gavoulagoule, nous les connaissions déjà, et c'est Callot qui nous les avait montrés.

Le père Hugo, général Brutus, fut jovial. Ses ruses contre Fra Diavolo (lisez-les dans *V. Hugo raconté par un témoin*) sont divertissantes. En Espagne, ses soldats n'ayant à boire que de l'eau saumâtre, il creva les réservoirs dans les usines à chocolat pour sucrer les rivières. Il fit un jour sonner l'alerte en voyant à l'horizon un nuage de poussière : c'était un troupeau de mérinos. Il en rit fort, et captura les bêtes : ce sont leurs descendants qui font aujourd'hui l'orgueil de la ferme modèle de Rambouillet.

Hugo a hérité de ces gaîtés ancestrales. Il eut l'ironie, le trait, l'humour. Sa femme disait de lui :

— Il est charmant.

Le mot étonne au premier abord. Il y eut même des esprits pour trouver ce colosse « bête ».

— Oui, disait Leconte de Lisle, bête comme l'Himalaya.

Et l'on est tout surpris que cet Himalaya ait ses coins reposants et souriants, sonores du babil malin des sources. Le Titan fut charmant à ses heures, charmeur, causeur, aimable, enfant, plus encore, gamin. Il a des drôleries de gavroche à son actif. Il voit un jour un âne dans un pré. Ils se regardent tous deux, et l'aliboron se met à braire aimablement. Hugo observe:

Cet âne qui brait si doucement! On dirait qu'il me demande ma voix à l'Académie.

A l'Académie, dans une séance du Dictionnaire, on définissait mal le mot jumart (c'est un métis d'ânesse et de taureau.)

J'avais, dit Hugo, un confrère à l'Académie, X..., vous l'avez bien connu, qui était jumart, il était bête comme un âne et sa femme en a fait un bœuf.

Il aimait le vers comique. Parlait-on d'inversion, il en donnait aussitôt l'exemple :

Et passez de chemin votre petit bonhomme.

Pendant une répétition de *Ruy Blas*, Mme Sarah Bernhardt à l'entr'acte, s'étant assise sur un coin de table, il lui dit :

Une reine d'Espagne, honnête et respectable,
Ne devrait pas ainsi s'asseoir sur une table.

Le calembourg, qu'il appela « fiente de l'esprit qui vole », l'amuse et l'attire. Il eut l'esprit fort relâché, habitude de rimeur attentif au cliquetis des syllabes et au jeu des assonances. Voici de ses charades :

Mon premier à tout chat plaît,
Mon second haut ou bas est,
Mon tout paît.

Le mot est *mouton*.
Sur un album d'autographes, il écrit en riant :

Il aurait volontiers écrit sur son *chapum*
C'est moi qui suis Guillot berger de cet album.

Pendant le siège de Paris, on lui apporta un pâté de souris,

fait par un charcutier voisin d'une maison galante. Il salua aussitôt cette friandise :

> O mesdames les hétaïres,
> A vos dépens je me nourris,
> Moi qui mourrais de vos sourires,
> Je vais vivre de vos souris.

Le soir, il ajoutait :

> Mon dîner me tracasse et même me harcèle,
> J'ai mangé du cheval et je songe à la selle.

Demandez à son secrétaire Richard Lesclide (*Propos de table de Victor Hugo*), à G. Rivet (*Victor Hugo chez lui*), à A. Asseline (*Victor Hugo intime*), à Jules Claretie (*Victor Hugo, souvenirs intimes*), à Paul Chenay (*Souvenirs sur Victor Hugo*), à Challamel, à Gust. Simon, à Paul de Saint-Victor, à tous ceux qui l'ont entendu et, selon son mot, « feuilleté », ils vous diront ses amusantes fantaisies.

Les œuvres reflètent cette disposition d'esprit souriante. Dans les *Odes et Ballades* sonne le rire âpre de Néron, et dans le décor du vieux Paris,

> Un maroufle
> Mis à neuf
> Joue, et souffle
> Comme un bœuf
> Une marche
> De Luzarche
> Sur chaque arche
> Du Pont Neuf.

Dans *les Orientales*, il fit sonner les sequins et les cymbales ; les espagnoles et les houris, les manolas et les sultanes ont des sourires mystérieux et des invitations caressantes.

Ce n'est pas le rêve énorme du Titan. La *Sultane Favorite* et *Juana la Grenadine*, ont l'espiègle malice et le regard moqueur, le sourire.

Des drôleries sont piquées à la cime des rimes, comme des flamants et des ibis perchés sur la pointe des minarets.

Dans *Voix intérieures*,

> L'hiver, morne statue,
> Se chauffe *avec un feu de marbre* sous la main.

Les Châtiments ont *les Trois chevaux*, *la Chanson de Bonaparte et Mastaï*; *le Singe vêtu de la peau du tigre*, et bien d'autres fantaisies qu'émaillent des calembours.

Avec *les Chansons des rues et des bois*, nous passons de l'Apocalypse au bois de Meudon, du Parnasse au Montparnasse.

Les bêtes sont au bon Dieu,
Mais la bêtise est à l'homme.
. . . .
Jupiter aima Latone
Et moi j'aime le tonneau.

Il sonne la diane du printemps dans le bruissement des feuilles et le froufrou des jupes ; il court l'école buissonnière du génie ; l'aigle se fait fauvette, le géant prend le biniou du farfadet.

Il ne forçait ni son talent, ni sa nature, et il avait raison de dire :

— C'est le livre où je suis le plus complètement.

Sur les bords du Rhin, quel agréable compagnon de voyage. *L'Aventure des trois ours* est un petit récit que Paul-Louis Courier eût signé.

Pendant le trajet, il s'égayait d'entendre Paul Meurice parler allemand, et il improvisait :

Lorsque Meurice teutonise,
Je trouve cette langue exquise !

L'Année terrible ! Ouvrirons-nous le volume ?

L'inspiration y porte la trace de sa vaillance et de cette belle humeur bien française, celle du grenadier de Lille qui prenait un fond de boulet pour se raser, celle de Junot qui, écrivant assis sur un tambour, remerciait un biscayen tombé près de lui d'avoir jeté de la poudre sur son encre.

L'Année terrible a vu éclore son plus formidable calembour, celui du général Trochu :

Participe passé du verbe trop choir,

à rapprocher des autres :

As-tu déjeuné, Jacob ?

Saint Roch et son chien saint Roquet, ou *les quarante volants* (d'une robe),

en souvenir d'Ali Baba.

Il est impossible de lire *l'Art d'être grand-père* sans être amusé par ces babillages d'une grâce enfantine et bien observée (lisez *Ce que dit le Public au Jardin des Plantes*, etc.).

C'est bien le grand-père La Joie qui rapportait à ses petits-enfants des pantins et des polichinelles pour jouer à la bataille des députés contre les sénateurs, et qui imaginait ces contes désopilants (sténographiés par Lesclide), *le Méchant Roi et la Bonne Puce* (un petit chef-d'œuvre), *le Bon Chien qui devient ange*, *l'Ermite qui mange du veau*. Les enfants restaient suspendus à ses lèvres jusqu'au moment où le héros entrait au café, dépliait *le Constitutionnel*, lisait : « l'œil soupçonneux de l'Europe... le char de l'État oscille sur sa base... l'horizon se rembrunit... » Alors ils disaient : « Bon, allons nous coucher le voilà qui commence ses bêtises ! »

Il affirme dans *Toute la Lyre* :

Oui, fût-on Homère, il faut rire ;
Il faut rire, fût-on Caton.

Partout sonne l'appel à la gaîté.

La gaîté sainte est la soucoupe
De la tasse où tu bois ton lait.
Les Quatre Vents de l'esprit.

Des comédies injouables sont d'une fantaisie boulevardière, et il se rappelle Margot :

J'avais toute l'orthographe,
Margot avait tout l'esprit.

La chanson du gavroche n'est pas morose :

Pif! paf! boum! ran tan plan!
Tape tambour, tape encor.

Ailleurs, cette boutade :

Monsieur Prudhomme est un veau
Qui s'enrhume du cerveau.

Un mascaron peint le rire d'un pirate et barre d'un X le visage épais du forban :

> Moustaches et sourcils d'une énorme envergure
> Lui dessinaient un X à travers la figure.

Écoutez le boniment de Trianon sur son tréteau, ou bien Gabonus contant ses bonnes fortunes.

> Cherchant les amours comme un lierre les appuis,
> J'ai fait tous les essais possibles... ;
> ... J'ai connu les femmes
> J'en ai connu les cœurs, j'en ai connu les âmes
> Le haut, le bas, le vrai, le faux, le mal, le bien,
> Et la conclusion la voici : Viens mon chien !

Écoutez le dialogue du marquis Gruccia et de Baracca, ou la chanson terriblement salée de Gacquoil le marin.

Bon Conseil aux amants, où l'ogre mange l'enfant de la femme qu'il aime, est l'explication peu philologique, mais comiquement ingénieuse, de l'expression croquer le marmot.

Quant à *la Lune*, c'est la fantaisie débridée, l'étymologie météorologique *a posteriori* du sens hermétique de cet astre ; et elle fait songer à la réflexion qu'il fit un jour : « *essuyer des revers* est plutôt le fait d'une nourrice que d'un général ». Sa verve gauloise se plaisait à regarder l'humanité de tous les côtés.

N'a-t-il pas même écrit ceci :

> J'aurais dans mon éden, jardin à large porte,
> Un doux water-closet mystérieux, de sorte
> Qu'on puisse au paradis mettre *le Syllabus.*

C'est passer la mesure.

Qu'est-ce que *Un mot*, sinon le couplet de la Calomnie de Beaumarchais transcrit en majeur, avec les procédés outrés d'*Angelo*. C'est Beaumarchais qui est sinistre.

La Lisière d'un bois résonne de tous les caquetages et de tous les quolibets des oiseaux siffleurs.

On étendrait aisément cet examen à l'œuvre entière.

Samson faisait tournoyer avec sa gaieté herculéenne une mâchoire d'âne ; le Cyclope forgeait indifféremment des armes pour Achille et des bracelets pour Vénus.

Hugo se plaisait à ces délassements comiques : il ne lui répugnait pas de détendre l'arc et de cabrioler sur l'herbette :

Quand le sentier qui monte aux cimes est rapide,
Bien souvent, fatigués du soleil, nous aimons
Boire au petit ruisseau tamisé par les monts.

Par cette belle humeur, il se rapproche de nous.

Il perd pour un instant son caractère d'exception. Il n'est plus séparé de nous par un abîme. Il cesse d'être un phénomène, un monstre de génie. Ecouter son rire, c'est replonger les racines de cet épanouissement et de cette floraison au cœur même de la masse, dans l'humanité dont nous sommes ; c'est montrer que les grandes flammes jaillissantes partent du foyer commun, le cœur humain ; c'est recréer entre lui et nous un lien intime et étroit de connivence et de sympathie.

Cette simplicité le fait rentrer par instants dans le rang, et coudoyer le commun des hommes. Le Dieu se fait homme, enfant, gavroche.

*
* *

Il sourit aux petits et aux humbles. Sa magnificence olympienne, sa grandiloquence suprasensible se résout en douces paroles de bonté et de pitié, car il fut bon, et son égoïsme s'accommoda des qualités de son cœur.

L'amour, disait-il à son petit-fils, rend l'homme meilleur, quand l'homme est bon. Il faut aimer, mon fils, aimer bien, toute la vie.

Dans un article célèbre écrit en 1836, Nisard reprocha à Victor Hugo une absence presque complète de cœur et de sensibilité. Sa poésie lui paraît consister en une « technologie » froide, où la sensibilité de l'imagination se substitue au sentiment, où la mémoire remplace la pensée, et il exprime, en 1836, le regret sincère de voir « ce déclin si rapide d'un grand talent ». C'était se hâter.

Tout lui semble un argument pour consolider sa prédiction funeste, l'œuvre et le physique même de l'auteur. Son portrait est, d'ailleurs, joliment touché :

La figure du poète est belle, est ouverte ; son front large, en effet. annonce l'imagination et la mémoire. Son œil est doux, beaucoup moins caverneux qu'on ne le fait dans ses portraits. Toute la partie supérieure de la figure est d'un homme éminent par les qualités de l'esprit. Le bas est moins intellectuel. La bouche, les joues, le menton,

et toute cette partie du profil qui s'étend depuis l'extrémité inférieure de l'oreille jusqu'au bout du menton, semblerait trahir de grands appétits physiques et un immense amour de la conservation, chose d'ailleurs si nécessaire à une époque d'encombrement, où cet amour est toujours une prudence, et peut-être, en certains cas, un devoir. L'intelligence et les sens partagent également ce masque, d'ailleurs remarquable : l'intelligence en a pris le haut, les sens en occupent le bas.

Sa conclusion est sévère : « L'imagination fécondée par une grande mémoire, c'est là tout le talent de M. Hugo ». Il va jusqu'à lui reprocher sa bonne mine et sa santé, persuadé que les vrais poètes, qui sentent profondément, doivent être pâles et abattus. Une sensibilité de cerveau, des passions de tête, voilà tout ce qu'il lui peut reconnaître, et il le plaint d'être condamné à n'être qu'un enfant de génie, selon le mot de Chateaubriand, puisque les œuvres de l'homme *font honte* aux œuvres de l'enfant.

Ces œuvres honteuses étaient *Han d'Islande* (1823), *Bug Jargal* (1825), *les Odes et Ballades* (1826), *Cromwell* (1827), *les Orientales* (1828), *le Dernier jour d'un condamné* (1829), *Hernani* (1830), *Notre-Dame de Paris*, *Feuilles d'Automne*, *Marion de Lorme*, ensemble en 1831, *le Roi s'amuse* (1832), *les Chants du Crépuscule* (1835). On ne pouvait pas arguer que le champ d'expérience fût trop restreint pour permettre une vision nette.

Au demeurant, la thèse n'a pas été abandonnée, et plus d'une fois on devait jeter le reproche d'insensibilité à celui qui a pourtant écrit ce livre exquis de tendresse et de bonté, *l'Art d'être grand-père*.

Les *Lettres* intimes de cette époque ont vu le jour. Elles montrent combien ce serait se méprendre que de refuser à Victor Hugo les qualités du cœur.

La table présente des noms célèbres, Alfred de Vigny, l'abbé de Lamennais, François de Neufchâteau, Lamartine, Mlle Mars, David d'Angers, Mérimée, Alexandre Dumas, Thiers. L'excuse des correspondants moins célèbres est d'avoir été davantage pour Hugo les confidents de l'esprit et du cœur. Il descend, dans sa conversation écrite avec ses amis, à des détails menus et charmants : ici un mal de dents déshonore le profil de sa chère femme ; là, on le voit étudier son piano, il exécute déjà avec un seul doigt *Jamais dans ces beaux lieux*. Ce n'est plus le barde solennel, drapé de blanc, debout sur le rocher où dé-

ferlent les vagues ; c'est l'ami sans gène qui cause et rit, coudes sur table, avec plus de bonne humeur que d'esprit. Sa plaisanterie est rarement fine :

Grondez-moi, je n'ai pas encore vu Duponchel. En revanche, j'ai vu Vedel ; cela rime. Cela vous est bien égal, mais j'ai un procès avec les Français ; cela rime encore. Que voulez-vous que j'y fasse ?

C'est l'excellent homme privé berçant sa fille près « de cet ange qui est ma femme », quêtant des articles sur lui dans les journaux de province, baillant à *Bertrand et Ralon*, rèvant d'avoir un théâtre à lui pour y faire jouer ce qui lui plairait, écrivant *Notre-Dame de Paris*, empilant page sur page, « je ne sais si je n'en écrirai pas la hauteur des tours », se proposant d'écrire en quinze jours quelques mots de préface et quelques notes pour *Cromwell*, dont les notes emplissent aujourd'hui trente pages, et dont la préface a quatre-vingts feuillets ; c'est le curieux allant prendre des remarques à Bicètre « un jour de ferrement des chaînes », ou barbouillant des dessins, avec un bout d'allumette et du café au lait,pour illustrer la description de sa missive.

La déclivité progressive de son royalisme est fâcheusement apparente dans ces pages spontanées, et il est piquant de le voir au début se proclamer Vendéen, pour craindre, cinquante lettres plus loin, que sa présence ne compromette une auberge à l enseigne *la Fleur de Lys*. Il ne l'est pas moins, d'ailleurs, d'entendre au début le futur auteur d'*Hernani* mettre le *Saül* et la *Clytemnestre* de Soumet au rang des chefs-d'œuvre du siècle, en s'écriant : « C'est beau comme une pièce grecque ! »

Dans ses lettres à son père, il se montre fils respectueux et soumis, admirateur des œuvres littéraires paternelles, poésies et mémoires, très pressé de recevoir ses papiers pour se marier, inquiet quand tarde le paiement de sa pension, et attristé par la folie d'Eugène. Dans tout cela, le général Hugo apparaît comme un brave homme, faible et distrait, qui ne sait plus au juste l'âge de son fils, qui versifie et qui dessine. Quant à sa femme, la seconde, elle n'a pas les bonnes grâces de son beau-fils, et il y aura toujours, de ce côté, de la tension : « Bonjour à ta femme ! » écrit sèchement Victor en parlant de sa belle-mère. Que sera-ce quand la générale aura une bru !

Il y aura alors de la brouille. En 1825, Victor Hugo fut invité

par le roi à son sacre. Il laissa sa femme chez le général : Adèle et sa belle-mère ne s'entendirent pas, et son mari lui écrivait de Reims pour l'engager à s'affranchir de « cette personne ». Mais là n'est pas l'intérêt de ces délicieuses et affectueuses lettres qu'il envoya à sa femme durant cette séparation « qui me coupe en deux ». Elles sont exquises, à la fois tendres, passionnées, pittoresques, familières, avec un savoureux mélange de lyrisme et de pot-au-feu. Des deux époux, il paraît bien que le mari est le plus affecté de l'absence ; il écrit tous les jours, et les réponses sont plus rares, souvent en retard. Les lettres de Reims sont celles d'un cœur follement amoureux et épris, pleines de délicates tendresses et d'aveux. Le récit du voyage en diligence de Blois à Reims est pittoresque, et rappelle parfois les si charmantes lettres qu'adressait Lafontaine à sa femme quand il alla en Limousin. Le tout fait un pêle-mêle amusant de détails de tous ordres où tout se brouille, la poésie et la cuisine, les honneurs et la friperie. De la même plume dont il conte une visite à M. de la Rochefoucauld, il confie qu'il va commander sa culotte ; son beau-père lui a fait de très bonne sauce au homard ; mais l'ode du sacre le tourmente : « Je suis effrayé de ce qu'ils attendent de moi. » A cause de l'affluence, la vie à Reims est fort chère, une omelette coûte 15 francs, les monuments sont beaux, mais on les répare à l'excès :

On est fâché d'être Français, quand on voit ces profanations commises par des Français sur des monuments français.

Tout aussitôt, sa malle se casse, « les pitons avaient cédé » ; Nodier a perdu trois cols. Quant à lui, il a trouvé une épée à louer, il a payé des petits pois très cher, et il a admiré la cathédrale de Reims, dont la belle description à cette date marque l'avènement du romantisme et l'influence de Chateaubriand.

Non moins édifiante est la correspondance avec Sainte-Beuve. La connaissance se fit, en 1827, par un échange de vers. Sainte-Beuve partit en Angleterre, et les deux récents amis échangeaient leurs impressions romantiques sur les cathédrales de Cantorbury et de Westminster. Ensemble, ils pestaient, au nom de la doctrine romantique, contre « ces misérables Janin et Latouche postés dans tous les journaux, épanchant de là leur envie, leur rage et leur haine ». Et aussi ils cultivaient

Nisard qui, six ans après, allait malmener Victor comme on a vu.

Mme Adèle Hugo était charmante. Le laid Sainte-Beuve ne put approcher impunément sa beauté ; il l'aima, et le mari le sut. Tous en souffrirent, mais l'âme de Hugo était si aimante qu'il tâcha d'oublier, plutôt que de perdre un ami. Il mit cette passion au compte de l'inéluctable Éros, et imposa silence à son ressentiment, sachant qu'il souffrirait davantage dans son amitié perdue. Quel cas complexe, où le dévouement à Sainte-Beuve pourrait aisément faire sourire, ressembler à une faible et complaisante indulgence, et au total désobliger la femme indiscrètement adorée. Et pourtant, on n'y songe pas en lisant ces lettres, tant elles sont pleines de bonne foi, d'ardente affection, de douce tristesse. Il rappelle amèrement « le moment où il a eu à choisir entre elle et Sainte-Beuve », et il apporte une perspicacité clairvoyante à l'analyse de ses propres sentiments :

Quand vous n'êtes pas là, je sens au fond du cœur que je vous aime comme autrefois ; quand vous y êtes, c'est une torture.

Et plus bas :

L'obligation même qui m'est imposée, par une personne que je ne dois pas nommer ici, d'être toujours là quand vous y êtes, me dit sans cesse et bien cruellement que nous ne sommes plus les amis d'autrefois.

Il prend des ménagements que notre indifférence trouve bien excessifs pour pousser doucement dehors le cher intrus, en lui demandant avec intérêt si « sa plaie est fermée ». Il lui fait comprendre qu'il vaut mieux qu'il se retire, mais ce n'est pas dire qu'ils rompront, il n'en a pas le courage : « Nous nous aimerons toujours. Nous nous écrirons, n'est-ce pas ? » Cette bonté colossale étonne et émeut. Il y a tant de sincérité, tant de douleur dans son accent, qu'une grande pitié va de notre cœur vers lui, et que nous le plaignons en l'écoutant :

Je suis vraiment malheureux. Je ne sais plus où j'en suis avec les deux êtres que j'aime le plus au monde.

Voilà un de ces cris de la nature qui partent du fond même de l'être.

Cet épisode ne grandit pas le piètre Sainte-Beuve. L'âme su-

périeure de Hugo souffrit de son départ ; les deux amis se retrouvèrent bientôt, et Hugo déborde de joie, avec cette exagération juvénile qui est le propre de sa nature. Le bonheur de rentrer dans son amitié lui donne l'oubli : « Vous êtes une de mes religions ! » lui dit-il. L'indélicat critique n'avait pourtant rien fait pour cela. Il ne sut pas mériter le pardon. Peut-être trouva-t-il encombrante l'indulgence exubérante de son ami. Il devint plus frais. Victor Hugo le sentit et le lui disait bien joliment, en le remerciant d'un article en 1834 :

J'y ai trouvé, mon pauvre ami (et nous sommes *deux* à qui il fait cet effet) d'immenses éloges, des formules magnifiques, mais au fond, et cela m'attriste profondément, pas de bienveillance. J'aimerais mieux moins d'éloges et plus de sympathie. D'où cela vient-il ? Est-ce que nous en sommes là ? Avant de clore cette lettre, j'ai voulu relire pour la quatrième fois votre article, et mon impression m'est restée. Victor Hugo est comblé. Victor Hugo vous remercie, mais Victor, votre ancien Victor, est affligé.

C'était le commencement de la fin. Ce billet est daté de février. Un mois après, l'affection excédée de Hugo devait rendre les armes, et il envoyait son triste adieu à l'ingrat.

Enterrons chacun de notre côté en silence ce qui était déjà mort en vous et ce que votre lettre tue en moi. Adieu.

Les lettres intimes de Victor Hugo nous découvrent son cœur qui fut excellent.

Il a connu les trahisons et les défections, il a souffert de trop aimer. A son meilleur ami, il écrivait :

Aimer et avoir besoin d'*amour* et d'*amitié*, mettez ces deux mots sur qui vous voudrez, voilà le fond heureux ou malheureux, public ou secret, sain ou saignant, de ma vie, vous n'avez jamais reconnu cela en moi.

La série des malheurs est longue pour lui durant cette période. Il perd un enfant, son père meurt, ses ennemis le harcèlent, ses amis le trahissent. Entendez-le, en 1830 :

La Comédie française, *Hernani*, les répétitions, les rivalités de coulisses, d'acteurs, d'actrices, les menées de journaux et de police, et puis, d'autre part, mes affaires privées, toujours fort embrouillées, l'héritage de mon père non liquidé, nos biens d'Espagne accrochés par Ferdinand VII, nos indemnités de Saint-Domingue retenues par

Boyer, nos sables de Sologne à vendre depuis vingt-trois mois, les maisons de Blois que notre belle-mère nous dispute..., par conséquent rien ou peu de chose à recueillir dans les débris d'une grande fortune, sinon des procès et des chagrins. Voilà ma vie.

Sa grande consolation fut son amour pour ses enfants : et là non plus il ne devait pas être heureux, puisque sa tendresse pour sa Léopoldine ne devait pas préserver celle-ci de l'épouvantable catastrophe de Villequier. Malgré tout l'intérêt qui s'attache aux lettres à sa femme et aux lettres à Sainte-Beuve, ce sont peut-être bien les lettres aux enfants qui sont le joyau de sa correspondance. Celui qui devait poétiser *l'Art d'être grand-père* savait mieux encore l'art d'être père. Les billets qu'il envoie pendant ses voyages à sa Léopoldine sont des fleurs délicates dont le parfum de tendresse nous épanouit encore le cœur. Tout cela est honnête, bon, sain, et vivifiant.

J'ai cueilli pour toi cette fleur dans la dune. C'est une pensée sauvage qu'a arrosée plus d'une fois l'écume de l'Océan. Garde-la pour l'amour de ton petit père qui t'aime tant. J'ai déjà envoyé à ta mère une fleur des ruines, le coquelicot de Gand ; voici maintenant une fleur de la mer. Et puis, mon ange, j'ai tracé ton nom sur le sable : Didi. La vague de la haute mer l'effacera cette nuit ; mais ce que rien n'effacera, c'est l'amour que ton père a pour toi.

Il dessine sur son papier la grande Ourse, « ce beau chariot de Dieu que je t'ai appris à distinguer parmi les étoiles ». Il sait dire les choses les plus graves aux enfants en se baissant à leur portée :

Vois, mon enfant, comme Dieu est grand, et comme nous sommes petits : où nous mettons des taches d'encre, il pose des soleils. C'est avec ces lettres là qu'il écrit. Le ciel est son livre. Je bénirai Dieu si tu sais toujours y lire, ma Didine. Et je l'espère.

Il dit ailleurs :

Tout ce que je vois, le beau ciel, les belles montagnes, la belle mer, tout cela n'est rien, vois-tu. Ma cheminée, mon vieux canapé bleu et vous tous sur mes genoux, cela vaut mieux que les Alpes et la Méditerranée. Je le sens bien profondément en ce moment où je suis seul, isant tes chères petites lettres avec les larmes aux yeux.

Si haut que sa pensée s'élevât, les sentiments humains ré-

chauffaient sa poitrine. Il aimait les humbles, les petits, il idolâtrait ses enfants.

Quand tu recevras *les Burgraves*, écrit-il à sa fille, Mme Léopoldine Vacquerie-Hugo, tu liras page 96 et 97 des vers que je ne pouvais plus entendre aux répétitions dans les jours qui ont suivi ton départ. Je m'en allais pleurer dans un coin comme une bête, ou comme un père que je suis. Je t'aime bien, va, ma pauvre petite Didine.

Ces vers, il n'est pas malaisé de les retrouver, et ce sont apparemment ceux où Job pleure son enfant :

— Quel don du ciel ! J'allais à son berceau sans cesse :
Même quand il dormait, je lui parlais souvent ;...

Il écrivait cela en avril 1843 ; cinq mois après, sa chère Léopoldine se noyait, six jours après avoir reçu de son père une lettre enjouée où il lui disait :

Continue d'engraisser et de rire. Rayonne, mon enfant. Tu es dans l'âge !

Chaque lettre est accompagnée d'un croquis à apparence noire, brusque, abrupte et sauvage. Parfois, il envoie à son Charlot un thème ou une version à faire ; le thème est plein de solécismes, la version n'a pas été faite, et le papa trouve tout très bien.

Les lettres datées d'Espagne ont un intérêt spécial ; il prend des notes : « j'écris toujours mon journal, tu liras cela quelque jour », dit-il. Ces notes ne devaient paraître qu'après sa mort, et les lettres à l'enfant reproduisent les impressions du journal sur cette Espagne, sorte de Chine qu'on ne connaît pas, pays admirable et plein de puces.

Le spectacle de la nature émeut et soulève ce cœur sensible, plein d'indulgence, d'amour, d'admiration :

Je passe ma vie à admirer. Que la création est belle ! On ne peut pas se déplacer sans s'extasier à chaque pas. Avant-hier je voyais la mer, hier l'Espagne, aujourd'hui les montagnes. Tout cela est beau, beau différemment, mais également.

Nous participons à ses infortunes, nous admirons sa douce philosophie, et il se fait aimer par l'expression pathétique des sentiments les plus nobles, les plus tendres, les plus touchants.

Ce colosse a des ténuités délicieuses dans l'âme; ce géant gagne à être vu de près, derrière le rideau, quand il descend de son roc pour embrasser sa femme et sa fille. Son intimité est aimable. On aime assez que les grands hommes qu'on admire soient sympathiques dans leur privé, et que chez eux le cœur vaille l'esprit. L'admiration, comme l'amitié, ne vont guère sans l'estime, et l'on est heureux que Nisard ait fait fausse route.

Que dire de son esprit, de son intelligence, de ses facultés morales et littéraires. Ici, nous entrons dans le fantastique. Rarement on a vu un cerveau si prodigieusement doué et organisé. Homère lui ressemblerait, si Homère avait existé; mais Hugo ressemble, à lui seul, à toute cette collectivité de rhapsodes, dont il a tous les tons, du plaisant au sublime. Les autres poètes n'ont eu qu'une note: Virgile eut la douceur; Dante, la sourcilleuse terreur. Ils n'ont chacun qu'un instrument ou deux, parfois trois, comme Shakespeare ou Gœthe, ou Ronsard. Hugo les a tous.

Son érudition fut formidable, un peu hâtive, mais fort étendue, et même diffuse. Ce fut un jeu pour les savants de s'amuser à relever les erreurs historiques dans ce colossal tableau qui fait voir le panorama du monde, d'Ève ou de Tubalcaïn à Trochu. Le Louis XIII de *Marion de Lorme* n'est plus qu'un fantoche dégonflé. M. Morel Fatio a pris à partie Hugo en Espagne, et il l'a convaincu d'une foule d'erreurs géographiques et historiques.

Le prince de Hohenlohe racontait que Tourguéneff s'amusa fort, en 1876, d'entendre Hugo attribuer *Wallenstein* à Gœthe.

Égyptologues, assyriologues, médiévistes ont pu se repaître sur le colosse, dont la science encyclopédique ne demeure pas moins stupéfiante, aux détails près. Son œuvre est longue et il a beaucoup écrit : on se demande comment il trouva le temps de lire plus encore.

Sa faculté créatrice d'images, sa mémoire, son imagination, sa richesse de vocabulaire, l'éblouissement de ses métaphores, la netteté de ses visions, les frissons de son âme, la commotion que son verbe impérieux nous donne, tout le met à part et au-dessus, et force la vénération stupéfaite.

Quelle puissance abondante d'images !

Son vocabulaire déconcerte l'analyse; il est plus grand que nature. Les mots qui n'existent pas, il les forge. Il les étire, les

renouvelle, les allie, les rapproche, crée ce qu'on a nommé justement les « mots centaures » (cheval aurore, pâtre promontoire, vautour aquilon), différents des mots composés par Ronsard à la mode antique (Bacchus chèvrepied, etc.). Car Ronsard résumait ainsi les traits d'une description, tandis que Hugo choque l'un contre l'autre deux mots éloignés pour faire jaillir la lueur.

Il eut comme un besoin de chercher dans ce qu'il voyait autre chose que la réalité. Il fut en proie au démon de l'analogie. Il créa, à côté et au-dessus de notre monde sensible, un univers fantastique de son invention (lisez Huguet, *le Sens de la forme dans les métaphores de Victor Hugo*). Renan a marqué ce trait :

Le monde est pour lui comme un aimant à mille faces, étincelant de feux intérieurs, suspendu dans une nuit sans bornes. Il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il sent ; matériellement, il ne le peut... Il s'obstine, il balbutie ; il se raidit contre l'impossible... Sa prodigieuse imagination complète ce que sa raison ne perçoit pas. Souvent au-dessus de l'humanité, parfois il est au-dessous, comme un cyclope à peine dégagé de la matière, il a des secrets d'un monde perdu. Son œuvre immense est le mirage d'un univers qu'aucun œil ne sait plus voir.

Il ne voit rien, il ne pense rien qu'il ne lui faille le comparer à quelque vision concrète. Il excelle à rapprocher les idées et les choses, à en saisir les rapports et les similitudes ; on dirait qu'il a voulu tendre sur l'univers de vastes filets, dont les fils minces accrochent, approchent et relient les choses entre elles. Il prend les termes les plus lointains et, par une métaphore inattendue, il les heurte entre eux, il les accole, il les unit dans son étreinte, il les associe en dépit d'eux, comme s'il voulait affirmer, à toute heure, l'immense sympathie, l'universelle fraternité, où chante le grand concert des âmes de tous degrés, depuis l'âme humaine jusqu'à celle des plus infimes êtres (1).

Car le poète est comme le philosophe, il épand sa pitié sur l'espace, il entend toutes les voix de la nuit, il est en communion avec toutes les âmes :

Il sent râler l'espace et souffrir les ténèbres,
Il console et secourt plus bas que l'animal.

1. Voir Ém. Blémont, *Victor Hugo et les Bêtes*.

Les métaphores sont le jeu et la joie de Hugo. Quand une idée surgit, il semble qu'elle apporte toujours avec elle une sœur qui lui ressemble, et qui n'est pas elle.

C'est comme une ombre qui reproduit à peu près sa silhouette. Les nuages sont le

Noir troupeau que le vent lugubre a sous sa garde.

Les astres, qui roulent avec leurs sinistres rondeurs, sont des coques de vaisseaux ou des crânes de géants. L'éclair ressemble à une interjection :

Cette interjection, l'éclair, tombe du ciel.

Étant donnée l'idée de « chiffres », trouvez des similitudes ; Hugo pourrait en prêter aux pauvres :

Les chiffres, ces flocons de l'incommensurable...
Le chiffre, dur scalpel,
Comme un glaive effrayant ouvre et fouille le ciel...
..... et faire, ô songeurs sombres
Ramper sur l'infini la vermine des nombres.
O chapelle Sixtine des nombres!...
Le nombre, horrible mur...
L'addition qui rampe, informe *scolopendre*...
L'inconnu, roc hideux, que rongent des varechs
D'A plus B ténébreux, mêlés d'X et d'Y grecs.

Ces deux mots riment infailliblement, comme *prince* à *province*, et comme dans *Bord de la Mer* :

La route qui descend des plaines à la grève
Ouvre en la rencontrant les deux bras de l'Y grec,
Par où des chariots vont chercher le varech.

Si je cite ces deux passages, c'est pour admirer la souple virtuosité du poète ; des deux parts, les mots sont les mêmes, sans que l'idée se ressente de ce déplacement, tant elle est merveilleusement appliquée à la circonstance ; elle n'est pas plaquée après coup, elle semble sortir naturellement du sujet.

Le procédé des comparaisons se complète chez Hugo par le procédé d'accumulation qui donne à la plupart de ses pièces un dessin net et original. En général, une longue énumération, une période prolongée devance, annonce et prépare l'effet final, qui

tient dans un seul vers. Il affectionne cette disproportion qui divise la pièce en deux parties inégales, et où le dernier mot, à lui seul, semble tenir tête à une armée.

On dirait du dessin que font ces pièces, un I renversé dont le point serait en bas :

Quand Auguste mourut, Rome donnant l'exemple,
Sur le Mont Palatin lui fit bâtir un temple ;
Et Livie y dressa des figures d'airain ;
Elle mit, au sommet du fronton souverain,
Neptune et Jupiter, et, sous le péristyle
Le mime Claudius et le danseur Bathylle.

Il y a une rhétorique de la poésie : Hugo l'a admirablement connue et pratiquée.

Elle éclate quelquefois avec impudence, pareille — au panache près — à quelque travail d'écolier. Regardez *la Vision des montagnes*, il semble qu'on aperçoive, à travers la page, le questionnaire qui l'a précédée. Quelles sont les montagnes célèbres dans l'histoire philosophique et religieuse de l'humanité ?

Le Caucase avec Prométhée, le mont Ararat et le Déluge, l'Olympe et les douze dieux, le Sinaï et Moïse, le Calvaire et le Christ.

Ce sont donc cinq paragraphes encadrés d'un exorde et d'une conclusion. C'est le parfait devoir :

Exorde : Les nuages roulaient...
1. J'aperçus un sommet (*Caucase*).
2. Et j'entendis crier : *Ararat*.
3. Une voix dit : *Olympe*.
4. J'entendis un bruit...
Et l'infini cria : *Sinaï*.
5. Et je vis une colline chauve,
J'entendis dans la nuit : *Calvaire*.
Conclusion : Je contemplais
Comme on verrait tourner des pages de registres,
Ces apparitions de montagnes sinistres.

Dans ces cadres rigides, il jette ses luxuriantes périodes dont l'abondance égale et soutient l'éloquence.

Lisez les six strophes consécutives de *l'Empereur à Compiègne : Est-ce qu'il est permis*, etc., dont les vingt-quatre vers fortement rythmés semblent ajouter à la vigueur de la colère ;

lisez les dix-sept vers de *Après seize ans : Ce qu'il faut à notre âpre insomnie*, et vous retrouverez cette étrange et inépuisable verve dont le torrent entraîne le lecteur comme elle a soulevé et entraîné l'âme du poète.

Quand Hugo nourrit son éloquence d'érudition, il le fait de si heureuse façon que l'érudit ne nuit pas à l'homme ; il excelle à faire disparaître jusqu'aux dernières pièces de l'échafaudage ; on dirait que la science coule de source et se mêle intimement au flot du verbe ; on songe à peine à la prodigieuse mémoire qui seconde ici l'expansion de l'âme.

Cet homme fut une encyclopédie, et nul n'a plus solidement préparé ses sujets. Ce n'est qu'à la réflexion qu'on y prend garde.

On a accusé le savoir d'être de fraîche date : mais l'universelle science est-elle donc quelque part immanente à l'esprit ?

Hugo use amplement des noms propres, non par étalage, mais de manière que le nom englobe, enserre, étreigne et contienne à lui seul tout un groupe d'idées. Le mot alors est gros de pensée ; il est bref et plein comme une formule :

> Revanche ! et de Rosbach, les preux faisaient jaillir
> Iéna !

La nature s'est-elle intéressée au poète des *Châtiments* ? S'est-elle fâchée

> Contre Aman Bonaparte, et pour vous, Mardochée ?

Les noms se rencontrent, se croisent comme des épées, et il en sort des éclairs. Pourquoi l'Empire ?

> Afin que le drapeau de France dans ses plis
> Montre Ricamarie à côté d'Austerlitz !

A quoi bon l'algèbre,

> Échelle, faite d'ombre et dont les échelons
> De Dédale et d'Hermès ont usé les talons ?

Le procédé le soutient surtout et l'inspire là où il est amené par une question à en faire l'historique. Les noms propres ont une sonorité et une éloquence par eux-mêmes.

A propos des mathématiques, voici la revue des grands ma-

thématiciens, l'exposé flamboyant de leur histoire, où resplendissent, comme des astres, les grands noms : Monime, Méron, Aristote, Geber, Euclide, Euler, Hipside, Newton, Halley, Nicétas, Galilée. Ailleurs, ce sont les poètes penseurs, Shakespeare, Eschyle :

> Pindare, front battu du sombre essaim de l'ode,
> David, Ezéchiel, Stésichore, Hésiode,
> Idithun, Salomon, Jean, Isaïe, Amos.

Ou bien, c'est l'histoire du droit (voyez *En plein dix-neuvième siècle*) ou bien Beccaria, ou bien Vouglans ; et la pensée sort vigoureuse, éclatante, comme trempée au creuset et à l'épreuve du passé.

Des noms propres, il en abuse, il en invente même : Jérimadeth, Gès, Anthrops, Scrops, Andès, Béor, et le plus étonnant est qu'ils ont l'air vrai, et qu'on ne comprendrait pas une mythologie où ils manqueraient.

J'aime moins l'érudition des noms communs forçant l'étroite entrée du vocabulaire. Elle prend une allure de violence, d'intrusion pénible, de gêne et de malencontreuse nécessité.

Je n'estime déjà pas à leur juste valeur les connaissances techniques qu'il a peut-être fallu pour me parler de *l'octant* du nécroman qui chante *abracadabra*, ou de *l'abac* de Pythagore ; mais je ne vois plus du tout la raison, — si ce n'est la fâcheuse et impérieuse exigence des rimes, — pour laquelle le poète me parle du *muchir* (dans *Mentana*), ou bien appelle des cuirassiers des « clypeati », ce qui est latin et non franc, ou bien m'étonne en me présentant un monstre à mille mains qu'il nomme *hécatonchire* d'un air si naturel et si entendu, que je rougis presque de ma surprise.

Il est souvent regrettable que cette obscurité dans les termes passe et s'infiltre dans la pensée. Il y a des énigmes dans ces vers, des rébus, comme les gaz qui sont de *confuses abondances* ou encore

> Le grand moi de l'abîme, inutile hypothèse.

Cela frise l'étrangeté ; ailleurs, nous y versons, ainsi quand les clous de la croix du Christ se métamorphosent en oiseaux, quand nous pénétrons

Dans un froid où l'esprit respire de la glace,

ou quand nous surprenons ce lambeau de conversation :

Tiens ! vous me tutoyez? dit le lion au Cid.

La pensée de Hugo, dans son formidable travail d'expansion, de dilatation, ne connaît pas les bornes et dépasse quelquefois celles du goût pur et sûr. Il y a de petites tares dans les plus belles pages ; son éloquence a quelquefois des verrues ; il met des lazzi dans un système du monde ; trois étoiles lui apparaissent comme un triangle, un delta, qui, dans les cieux,

Écrit du nom divin la sombre majuscule.

Le philosophe doux et bon, qui épand sa pitié sur toute la nature,

Sent dans la nuit ses mains par des langues léchées.

Il y a, de ci, de là, de ces écarts. Il brasse ensemble la trivialité et le sublime. Certains alliages sont débilitants. C'est souvent beaucoup risquer que verser quelques gouttes de réalité dans l'idéal, comme on fondrait du plomb dans l'enveloppe d'un aérostat.

Si l'on me dit que l'humanité est fausse, je le crois, mais j'estime médiocrement qu'on évoque, au milieu de ces spéculations d'éthique, le comptoir du marchand.

L'homme, fausse monnaie, écu sinistre et noir,
Et que Satan changeur souvent cloue au comptoir.

Ce prosaïsme de l'idée gagne quelquefois le style, et trop souvent, on lit des vers auprès desquels ceux de Boileau ou d'Empis sont échevelés :

Quelle arche? — Il pleut ! Il pleut ! — Et le reste ? — Englouti !
Eschyle dont le vers fait une fonction.
Il me faut, avant tout, ma liberté d'esprit.
Et c'était là sans doute un inconvénient.
Voyons la question par le côté moral.

Ces faiblesses anémiées détonnent sur l'ensemble vigoureux et cru. Le style est généralement solide, buriné sur le bronze :

c'est un granit au grain serré, que ces phrases courtes, nerveuses, concises, ramassées, trapues, dignes de Tacite. Souvent, elles semblent se replier, se recroqueviller, pour rentrer tout ce qui dépasse et n'offrir plus qu'un petit bloc massif, uni, sans accessoires ni fioritures ; tous les éléments parasites de la phrase ont disparu ; il ne reste plus que le cœur, le noyau, le germe :

> Utilité des traîtres.
> Et c'est fini. Refus.
> Tout est dit.
> Bien. Soit.
> Tout. La fin.
> Tout.
> Nous l'aurons.
> Vous l'avez.
> Duel. Duo.

Ce sont petits moyens dont Hugo se sert volontiers pour traduire l'impatience de l'âme par l'essoufflement de ce style que Buffon eût appelé « asthmatique ». Ils aggravent et soulignent l'intention énergique moins efficacement peut-être que les valeurs rudes et crues de la pensée, dont la violence va jusqu'à la brutalité ;

> Après l'arrêt bavé par vos bouches fossiles,

dit-il à des magistrats ; ailleurs une morte

> Sent fourmiller les vers de terre dans sa bouche

Et cet autre vers ne manque pas d'allure :

> J'ai de ses cheveux blancs à mes souliers ferrés.

Ces facéties amusaient Théophile Gautier et Baudelaire.

Hugo a payé la rançon du génie, et il ne lui a pas pris bien cher : il lui a fait un prix d'ami. Mais quelle mâle et grande allure dans les bonnes pages; quelle ampleur grandiose de conception, quelles fantastiques images et quelle philosophie profonde ! Lisez ces admirables vers dans *le Sommeil du Monde*. Les premiers philosophes de la Grèce n'ont pas trouvé de plus beaux accents :

Qui te dit que le monde, étant un noir vivant,
N'a pas comme toi-même, homme jouet du vent,
Son moment de sommeil où la brume le couvre,
Après quoi son œil sombre et vertigineux s'ouvre !
Cet instant fugitif où le sort a jeté
Les vagues siècles noirs de son humanité,
Peut-être est-ce la nuit du monde ? Sais-tu l'heure ?
Sais-tu si tu n'es pas un être vain qui pleure
Et se déforme, et n'est, en attendant la mort,
Qu'un rêve sur le front de l'univers qui dort ?

Voilà du sublime, et je ne sache rien de plus grandiose ni de plus frappant que l'hypothèse du dernier vers.

Peu d'hommes ont eu une marque si spéciale et si exclusive. Il est souverainement et superbement lui, il n'imite personne, il ne songe à personne. Si, il a songé une fois à Vigny :

Oh ! que la mer est sombre au pied des rocs sinistres !

Par accident le romantique laisse tomber son vers dans le moule classique :

O d'espérance éteinte amas infortuné !
De convois de blessés les chemins sont couverts.

Mais partout éclate un génie robuste, plein de sève et de force, dédaigneux des voisins, fier de son orgueil, novateur résolu et implacable, faisant tonner l'alexandrin aux cassures stridentes, ou sonner les fanfares haletantes, et s'élevant d'un coup d'aile aux plus hautes régions de la spéculation métaphysique, où il croise les plus grands philosophes et donne la main à Pascal :

Ver de terre et rayon, confinant d'un côté,
A l'azur on ne sait par quelle pureté,
De l'autre à la matière on ne sait par quels crimes,
Songeur ! qu'est-ce que l'homme ? Un entre-deux d'abîmes.

Et quel style, qui inspirait à Paul Bourget cette image :

Ces strophes où la rime s'incruste comme une pierrerie qui renvoie la lumière, ces phrases aux cassures hardies qui semblent avoir des portions renflées et des portions creuses comme un métal repoussé, entrent dans l'œil du lecteur par une magie presque physique !

Sans rien imiter, Hugo nous apparaît comme essentiellement

impressionnable. Il faut le dire, pour le défendre du reproche, devenu banal, de versatilité. L'Empire lui a rendu un grand service. En l'exilant, il l'a isolé, il l'a laissé seul en face de lui-même. Le voisinage l'a toujours influencé. Il n'eut pas de résistance. Il a subi son siècle, avec toutes ses fluctuations. Malgré ses airs cassants, ses paroles brèves, ses tirades tyranniques, il n'a rien dirigé; l'autorité verbale a dissimulé la faiblesse et la bonté. Il ne faut pas lui faire un grief de ses changements d'opinions politiques.

Il s'est absout lui-même :

« — Mauvais éloge d'un homme que dire : « son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. » C'est dire que pour lui il n'y a eu ni expérience de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée sur les faits. C'est louer une eau d'être stagnante, un arbre d'être mort; c'est préférer l'huître à l'aigle. Tout est variable au contraire dans l'opinion; rien n'est absolu dans les choses politiques, excepté la moralité intérieure de ces choses. Or, cette moralité est affaire de conscience et non d'opinion.

L'opinion d'un homme peut donc changer honorablement, pourvu que sa conscience ne change pas. Progressiste ou rétrograde, le mouvement est essentiellement vital, humain, social.

Ce n'est pas lui qui a changé, c'est le siècle; il a suivi son temps. Placé parmi les sociétés comme un écho, il a répercuté les sons qu'il ne créait pas. Son génie fut un miroir, dans lequel se reflétaient les aspects changeants du fleuve, qu'est la vie publique. Il a été la conscience sonore de son temps.

Cette évolution n'est nulle part plus sensible que dans sa poésie, qui subit l'aimantation de tous les mouvements de la pensée, de toutes les aspirations, de tous les désirs, de toutes les tendances, de toutes les nouveautés. Lamartine et sa molle harmonie (dans *les Odes* et *Feuilles d'automne*), Sainte-Beuve et la sentimentalité bourgeoise de Joseph Delorme, Delavigne, ont leur écho répercuté, magnifié dans Hugo. On a dit qu'il orchestra *les Méditations* : le mot est joli et vrai. *La Tristesse d'Olympio*, c'est comme un corrigé du *Lac*. *Eloa* et *la Chute d'un ange* précèdent et déterminent *Booz endormi*, *la Fin de Satan*; *les Chansons des rues et des bois* rivalisent avec *les Odes funambulesques*; *les Misérables* refont *les Mystères de Paris*; *les Travailleurs de la mer* ont la hantise de *la Mer* de Michelet. Telle ode est une page de Chateaubriand mise en vers.

Il ne se produisait rien de grand et d'intéressant autour de lui qu'il ne l'adoptât, ne le reconnût aussitôt comme sien, et n'en découvrît en lui la source première. Il portait tout en lui.

Il fut romantique, parnassien, symboliste, naturaliste.

Il est le dix-neuvième siècle littéraire.

Victor Hugo sera, écrit un poète, Fernand Gregh, le poète du siècle. Hugo domine les autres de toute son œuvre énorme, la plus massive à la fois par la quantité et la plus riche par la qualité, la plus architecturale et la plus fouillée, cathédrale vaste comme un monde et ciselée comme une châsse, Notre-Dame de la poésie. Le temps, qui simplifie beaucoup, étouffera de moindres poètes, égaux à lui chacun dans sa forme originale, et dont il a même pu s'inspirer ; Hugo les contiendra, et par son ampleur même demeurera tout entier. Le reste ne vivra qu'à son ombre : colosse de la forêt, Briarée aux cent bras, il absorbera tout le soleil de la gloire.

A. Fontainas a curieusement aussi marqué cet englobement :

L'abondance des métaphores lumineuses de Pindare, la précision courroucée du vers de Dante, le fougueux amour et les jaillissements enflammés de Shakespeare, les invectives prodigieuses de l'austère d'Aubigné, la pureté souriante du cher Ronsard mélodieux, l'élégante érudition fraîche d'André Chénier, je ne sais ce qui ne s'est pas uni, confondu pour former ta splendeur totale ; tes contemporains glorieux, les plus admirables, ne sont qu'un reflet d'une des faces de ton génie ! Je vois en toi contenus de Vigny, Baudelaire, Leconte de Lisle et Banville, et j'indiquerais d'un doigt sûr les sources où se sont en ta magnitude multiforme et complète, abreuvés pour y puiser le courage et l'audace d'être, eux-mêmes, inattendus, originaux et très grands, les meilleurs d'entre ceux et d'aujourd'hui, en tous lieux : Verlaine, Mallarmé, de Hérédia, Dierx, aussi bien que Francis Jammes, Henri de Régnier ou Verhaeren, ou que le merveilleux anglais Swinburne !

La noblesse, l'aristocratie, les élégances, la distinction, le dandysme lui demeurèrent étrangers.

Dans la division — qui a survécu au dix-septième siècle — des deux courants gaulois et précieux, bourgeois et noble, il fut bourgeois et même peuple.

Il resta le petit-fils du menuisier, non pas tant par ses rares aptitudes pour l'ébénisterie, que par ses sympathies pour la masse. Il ne fréquente pas les salons mondains, et toutes ses élégances se bornèrent à baiser la main des dames « en relevant le gant sur le poignet », et à leur offrir le bras gauche pour laisser libre la droite « qui porte l'épée ».

Toutes ses prédilections sociales sont le plus clairement et le plus brillamment exprimées dans *la Grand'mère*, où l'ancien régime est bafoué en faveur de l'esprit des temps nouveaux. La grand'mère est une vieille fée d'opérette. Le jeune prince est le parangon de toutes les perfections et l'avocat de l'égalité : « Nul n'est à moi que moi ». Le libéralisme républicain le conquit tout entier, et la Révolution française finit par gagner cet adversaire à sa cause. Il parcourut le stade qui va du Vendéen au socialiste.

L'antithèse fut l'âme sœur de Hugo. Il ne l'a jamais quittée. Idées, images, phrases, mots, noms, tout lui apparut sous la forme antithétique, qui fut aussi synthétique. Qu'est-ce que c'est que ce nom Ruy Blas ? une antithèse et une synthèse. Ruy, c'est Rodrigue, c'est le côté noble, héraldique, cavalier, galant, élégant de ce héros *bifrons*. Blas, c'est Blaise, le paysan, l'homme du peuple, le laquais. Tout le drame est dans deux mots.

Même le nom du poète, par un hasard qu'on a ingénieusement relevé, présente ce même aspect. *Victor*, le latin, l'amant de Rome, le fils de Virgile et de Dante ; *Hugo*, le saxon, le féodal, le moyenâgeux, le barde des siècles, le Wagner de la poésie.

Il fut Latin et Saxon, et il fallait qu'il le fût pour être le représentant adéquat et total non seulement de son temps, mais aussi de son pays, la France, toute la France, de la Provence à la Lorraine, son pays d'origine. Il a des Latins la netteté, la sûreté des contours, la brièveté, le culte de la terre ; il a des Saxons le rêve nébuleux, l'instinct de l'imprécis, de l'inconnaissable, le goût métaphysique, l'amour médiéval des burgs et des armures féodales, le sens aigu du mystère dans lequel nous vivons et nous respirons, mystère des ténèbres du passé et de l'avenir, du commencement des choses et de leur fin, de notre destinée, de notre passage dans la vie.

Que sommes-nous donc, et qui le saura jamais, si un génie comme Hugo l'a ignoré ? Car il fut privilégié entre les hommes. « Il a des secrets d'un monde perdu », disait Renan. Il fut une des forces inconscientes de la nature.

Une sorte de « Dieu fluide » coulait dans ses veines :

Il a obéi à sa destinée, disait Alexandre Dumas fils à l'Académie, comme le fleuve qui coule, comme le vent qui souffle, comme le nuage

qui passe, comme l'éclair qui luit, comme la mer qui gronde. Il est une force indomptable, un élément irréductible, une sorte d'Attila du monde intellectuel allant dans tous les sens à la conquête de tout ce qu'il voit et de tout ce qu'il veut, s'emparant de tout ce qui peut lui servir, brisant ou rejetant tout ce qui ne lui sert plus. C'est l'implacable génie qui n'a instinctivement souci que de soi-même. Il y a là une de ces fatalités originelles, par moments monstrueuses, dont quelques physiologistes se sont autorisés pour soutenir que le génie n'est qu'une forme resplendissante de la folie. Or, Victor Hugo a le caractère essentiel, inéluctable, de cette folie sublime que la science n'arrivera pas à faire rentrer dans la pathologie. Il a l'idée fixe. Cette idée fixe, c'est tout simplement quand il arrive à l'âge de raison, de devenir le plus grand poète de son pays et de son temps, à mesure qu'il avance dans la vie, le plus grand homme de tous les pays et de tous les temps.

Il fut surhumain, surnaturel, parcelle émanée de Dieu, cerveau favorisé du ciel, génie qui semblait frère des archanges, qui portait en soi quelque chose de rare et d'unique, qui mettait sur la terre un peu de la pensée du ciel, confident favorisé des astres, de la divinité et des arcanes, surhomme parmi les hommes, messie de la lyre, un de ces êtres comme en virent sans doute avant les âges les Indes mystérieuses et l'Égypte, en qui la nature semble, par erreur, par distraction ou par malice, avoir versé une dose anormale de sagesse et de prescience (1), demi-dieu parmi les mortels, à qui Leconte de Lisle disait : « Appelez Dieu : mon cher confrère ! » Si un pareil être n'a pu avancer d'un pas notre recherche de la vérité, ni jeter une lueur sur la nuit de notre ignorance ; si nous n'avons pas autrement profité, que par un vain plaisir de l'oreille, du passage parmi nous de cet élu du destin, quelle apparence reste-t-il que le grand Tout dévoile jamais pour l'humanité les arcanes qui l'enveloppent et qui sont peut-être nécessaires à la vie même de sa pensée !

(1) Sa nature physique même eut quelque chose d'anormal. « Un tempérament prodigieux, ce Hugo, racontait Sainte-Beuve. Son coiffeur me disait que le poil de sa barbe était le triple d'un autre, qu'il ébréchait tous les rasoirs. Il avait des dents de loup-cervier, des dents qui cassaient des noyaux de pêche.» (*Journal des Goncourt.*)

« Quand il y avait un homard, il en arrachait une patte, la broyait de ses dents de loup et avalait le tout, carapace et chair, au grand effroi de ma mère qui craignait que nous le voulussions imiter. Ainsi faisait-il des oranges qu'il mettait tout entières dans sa bouche et qu'il aimait à manger avec leur grosse peau amère. Il ressemblait alors à un bon ogre et souriait de l'étonnement qu'il voyait dans nos yeux écarquillés. » (Georges Hugo).

Son agonie fut longue ; les médecins disaient : « Il déroute la médecine. »

Le nom de Victor Hugo rayonne sur tout le siècle.

L'admiration, le culte des âges va moins à telle œuvre qu'à l'ensemble des œuvres en bloc : grandeur monstrueuse, épopée au large geste, passion violente, idylle fleurissant de sa fraîcheur les murs cyclopéens, grâce ténue qui met sur les monts sourcilleux la poésie des violettes et des roses, océan, forêt, chaîne rocheuse, éclair d'infini, — comme on n'aime pas un arbre ou une vague, mais la forêt et l'océan. Ed. Drumont l'a justement dit :

Ce qu'on aime dans la forêt, ce n'est point un arbre ou une feuille, ce sont ces milliers d'arbres et ces milliers de feuilles qui confondent leur verdure et leur bruit.

Ce qu'on aime dans Victor Hugo, ce sont ces milliers d'images, de sentiments, d'impressions ; c'est l'infini qui est à vous. Ce qu'on aime, c'est soi-même, soi-même idéalisé, grandi, ayant de généreuses pensées plein la tête, des choses incomparables sur son horizon.

L'hommage hésite devant ce prodige, ce cerveau, fournaise d'où jaillit en lumineuse et flamboyante éruption le flot incandescent d'une pensée énorme, gigantesque, fantastique ; jamais encore, dans les temps historiques, une intelligence n'avait été ce volcan stupéfiant, rendant des torrents de verbes, de mots, d'images ; tumultueux, tempêtueux, ruisselant de son abondance, avalanche océanique, épandue sur les merveilleuses beautés d'un poétique Colorado.

CHAPITRE VI

Alfred de Musset.

Sa vie. — Poésies. — Théâtre. — Le dandy. — L'amour. — La débauche. — Conclusion.

Alfred de Musset naquit en 1810 à Paris, rue des Noyers. Il appartenait à une vieille famille du Vendômois. Il y eut un Colin de Musset sous saint Louis. Joachim du Bellay est un de ses ancêtres, et ses *Mélancolies sur les ruines de Rome* présageaient la tristesse de son arrière-neveu.

Il comptait Jeanne d'Arc parmi ses ascendants. Il lui doit peu de chose, — peut-être le patriotisme qui lui inspira sa réponse au *Rhin Allemand* de Becker.

Le père, Musset Pathay, éditeur des œuvres de J.-J. Rousseau, fut un haut fonctionnaire de l'Empire, et laissa à ses enfants une profonde admiration pour Napoléon.

Alfred de Musset venait au monde pendant la plus glorieuse époque de l'Empire. L'éclat en illumine *la Confession d'un enfant du siècle* :

C'était l'air de ce ciel sans tache où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient.

Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hétacombes, mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'Empereur sur un pont où sifflaient tant de balles qu'on ne savait pas s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse.

La Biographie d'Alfred par son frère Paul a conservé une vision singulièrement impressionnante de l'Empereur :

Le père Musset Pathay mena ses fils dans la foule acclamer le retour de l'île d'Elbe, sous le balcon du pavillon de l'Horloge.

L'Empereur y apparut bientôt, entouré de ses grands officiers. Il

portait l'uniforme des dragons, à revers blancs, les bottes à l'écuyère, la tête découverte. Il se dandinait un peu en marchant comme gêné par l'embonpoint. Je vois encore son visage gras et pâle, son front olympien, ses yeux enchâssés comme ceux d'une statue grecque, son regard profond fixé sur la foule. Qu'il ressemblait peu aux hommes qui l'entouraient ! Quelle différence dans ses traits et sa physionomie avec tous ces types vulgaires ! C'était bien César au milieu des instruments aveugles de sa volonté. Alfred de Musset n'avait guère plus de quatre ans alors : mais cette figure poétique le frappa si vivement qu'il ne l'oublia jamais. Nous la dévorâmes du regard pendant un quart d'heure qu'elle posa devant nous, et puis elle disparut pour toujours, laissant dans nos imaginations d'enfants une empreinte ineffaçable, et dans nos âmes un amour approchant du fanatisme.

Waterloo fut pour la famille Musset un coup désastreux. Ils s'en remirent.

Le père devint fonctionnaire sous la Restauration.

Le fils devint républicain.

Son enfance paraissait orientée vers une vie active et héroïque.

Ce fut le calme et l'inaction qui l'attendaient.

Ce contraste fut un heurt, un choc répercuté dans cette âme sensible qu'il meurtrit en la désabusant.

Il occupa sa combativité rentrée en se jetant dans la bataille romantique. Il pria son ancêtre, le poète Colin de Musset, d'intercéder pour lui près de la Muse.

Il fut un combattant nonchalant dans la mêlée littéraire, qui ne l'intéressait pas. Il ne fut romantique que par son lyrisme.

Les deux frères Paul, Alfred, et leur ami Gobert, s'éprirent des épopées et des chansons de gestes. Alfred, au lycée Henri IV, avait tous les prix. Au sortir du collège, il étudia le droit, le dessin, la musique, la médecine, sans trouver sa voie. « Jamais je ne serai bon à rien », concluait-il. Et il fit des vers.

A dix-huit ans, il publiait son premier volume et fut présenté au Cénacle. *Les Contes d'Espagne et d'Italie* le firent célèbre (*le Lever*, *l'Andalouse*, *Don Paez*, *les Marrons du feu*, *Portia*, puis *Mardoche*, improvisé pour enfler le volume).

A vingt et un ans il chantait *Namouna* ; en dix ans, il donna dix volumes. Il fut épuisé à trente ans. Durant seize ans encore il écrivit, sans se reprendre ni se retrouver.

Il fit de nombreux amis, car il était charmant et sociable : V. Hugo, Sainte-Beuve, Émile et Antony Deschamps, G. Sand,

Rachel, M. et Mme Jaubert, prince et princesse de Belgiojoso, Mme Menessier-Nodier, Buloz.

En 1848, il fut couronné par l'Académie, à trente-huit ans, comme « un jeune poète qui donne des espérances ». En 1857 quand il disparut, le poète était mort depuis longtemps. Il y eut peu de monde à son enterrement, « sans doute, explique Faguet, parce qu'il n'avait pas fait de politique ».

Sa biographie est vide de faits ; elle est l'histoire des retentissements que les événements produisirent sur son âme.

De dix-huit à vingt-huit ans, 1828-1838, ce fut la belle époque qui vit naître ces pages lumineuses, merveilleuses de clarté, de rythme, de sentiment profond, de *Don Paez*, à *Namouna* : la *Ballade à la Lune*, qui dit à la fois la poésie et la malice de cet astre, en des vers si variés qu'il faudrait, pour les illustrer, les partager entre les deux artistes qui l'ont si différemment célébré, Falguière, auteur de la *Diane*, et Willette ; *La Coupe et les Lèvres* (1832), où Frank clame l'hymne désespéré du nihilisme et du suicide, *A quoi rêvent les jeunes filles* (1832), élégant badinage, *Vœux stériles*, *Octave, Les Pensées de Rafaël*, *Rolla* (1833), *Le Saule*, un de ses plus admirables poèmes, avec le couplet *Pâle étoile du soir*, qui est parmi ses vers les plus achevés ; *Une Bonne Fortune*, *La Nuit de Décembre* et *la Nuit d'Août*, d'une note apaisée ; *Les Stances à la Malibran*, d'une si belle philosophie ; en prose *André del Sarto*, *les Caprices de Marianne*, *Fantasio*, *On ne badine pas avec l'amour*, *Lorenzaccio*,*Barberine*, *La Confession d'un enfant du siècle* (1836) ; *Le Chandelier*, *Les Lettres de Dupuis et Cotonet*, puis en vers : *La Loi sur la Presse*, *La Lettre à Lamartine*, qui répondit en traitant Musset « en enfant », admirable poème de la plus belle manière (épisode du Laboureur), éloquente profession de foi. Les chefs-d'œuvre se pressent : *Lucie*, *La Nuit de Mai*, où, aux élans désordonnés, succèdent la pleine possession de soi, le souffle large et puissant, la maîtrise du chef de chœur, parmi les visions aimables d'une grâce charmante et rose.

De 1837 *à* 1841, de vingt-sept à trente ans, il composa : *la Nuit d'octobre*, *l'Espoir en Dieu*, bel effort de foi ; *la Mi-carême*, *Idylle*, *Sylvia*, *Simone*, *Souvenir*, qu'il faut mettre en parallèle avec *le Lac* et *Olympio* ; le spirituel et malin dialogue *Dupont et Durand*, des sonnets, et en prose : *le Caprice*,

Frédéric et Bernerette, etc. Alors, la grande inspiration s'éteint et les chefs-d'œuvre se font rares.

Entre trente et quarante ans, 1841-1857, il écrivit encore : *Après une lecture*, *Conseils à une Parisienne*, *Mimi Pinson*, une cousine de Musette, *Sur trois marches de marbre rose* ; en prose : *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée* et *Carmosine*, avec la complainte de Minuccio. C'est la fin : l'homme survécut au poète qui n'eut plus que des éclairs intermittents de génie.

Ses poésies sont une caresse pour l'oreille et pour le cœur. Elles ont une douceur, une fluide harmonie, une limpide facilité, une tendresse, une tristesse, une perfection de forme, et une vérité de sentiment, qui placent Musset parmi les cinq plus grands poètes du siècle.

Le théâtre ne lui a pas rendu ses avances de son vivant.

La Nuit vénitienne fut sifflée deux soirs de suite, et eut tous les malheurs.

Dès la seconde scène, Vizentini se vit interrompre par des sifflets. Des cris de forcenés couvraient la voix des acteurs, et le parterre s'acharnait après les plus jolis mots du dialogue, comme s'il fût venu avec l'intention bien arrêtée de ne rien entendre.

L'auteur, étonné de ce tumulte, ne pouvait croire que la pièce ne dût pas se relever pendant la grande scène entre le prince Eisenach et Laurette. Mlle Béranger, vêtue d'une fort belle robe de satin blanc, était éblouissante de fraîcheur et de jeunesse. Enfin, les rieurs se calment un instant. Par malheur, l'actrice, en regardant du haut du balcon si le jaloux Razetta est encore à son poste, s'appuie sur un treillage vert dont la peinture n'avait pas eu le temps de sécher, elle se retourne vers le public toute bariolée de carreaux verdâtres, depuis la ceinture jusqu'aux pieds. Cette fois, l'auteur découragé s'inclina devant la volonté du hasard.....

Et il publia, sans les faire jouer, ses pièces sous le titre *Spectacle dans un fauteuil*.

Cependant, la scène l'attirait. Il ébaucha, pour Rachel, *la Servante du Roi*, une *Frédégonde* tirée des *Récits mérovingiens* d'Augustin Thierry, dont il nous reste des fragments en vers raciniens, une adaptation de *l'Alceste* d'Euripide, *Faustine*, drame italien, du quinzième siècle. Ce sont des tragédies classiques, et non plus des poèmes vivants.

Et si nous rappelons qu'Alfred de Musset (*Mélanges de littérature*)

prôna, en effet, moitié par goût, moitié par persiflage de Hugo et réaction de dandy contre les excès du romantisme, une renaissance de la tragédie ; si nous relevons la lettre enthousiaste qu'il écrivit à son frère Paul, au lendemain de la *Lucrèce* de Ponsard ; si nous soulignons cette démarche touchante qui le fit, malade déjà, se lever pour aller voter à l'Académie en faveur de qui ? mais d'Émile Augier ! nous verrons l'écart qu'il y avait chez lui, — comme chez tout écrivain, du reste, — entre le théoricien et l'artiste, entre la raison et l'instinct. (*G. Trarieux.*)

Ce théâtre est encore lyrique, et garde le caractère d'une confidence personnelle, par la part de lui-même que Musset a mise dans les rôles de ses héros. Entendez son frère Paul conter la genèse du *Chandelier*.

Alfred travaillait pendant ce temps à *la Confession d'un enfant du siècle*. Un incident vint l'interrompre. Il rentra un soir à la maison, fort troublé par quelques mots à double sens qu'une femme venait de lui dire, en les accompagnant de regards plus significatifs que ses paroles. Brouillé comme il l'était avec l'amour, à peine guéri de cette maladie, Alfred observa les entourages de cette femme avec défiance, et il crut découvrir les indices d'une conspiration entre deux personnes contre son repos. Il n'attendit pas longtemps pour se plaindre. La jeune femme se disculpa complètement ; mais en se défendant d'avoir voulu inspirer de l'amour, elle ne se défendit pas moins bien d'en ressentir, de sorte que l'accusateur se trouva vis-à-vis d'elle dans une position embarrassante !

Alfred de Musset, obligé de revenir de ses injustes soupçons, se demanda ce qui serait arrivé s'ils avaient été fondés, et, en un moment, il imagina toute la comédie du *Chandelier*.

Je n'étais alors qu'un modeste employé n'ayant que deux heures par jour — de quatre à six — à donner aux devoirs du monde et à mes amis, et travaillant le soir pour tâcher d'acquérir un peu de talent, c'est-à-dire l'indépendance après laquelle je soupirais. Un soir, j'étais resté dans ma chambre à écrire je ne sais quoi ; mon frère, plus mondain que moi, était sorti ; il ne rentra qu'après minuit, selon son habitude. Entre deux et trois heures du matin, il arriva chez moi tenant à la main plusieurs feuilles de papier. Il s'assied au pied de mon lit, et commence la lecture de cette scène charmante, où la colère de maître André vient se briser contre le sang-froid de la rusée Jacqueline. Nous voilà riant aux éclats. La seconde scène, celle où Clavaroche invente son odieuse machination, fut écrite avant le jour. J'engageai mon frère à penser à la représentation, en achevant cette délicieuse comédie. Il me répondit que son siège était fait. « Si quelque théâtre veut s'en accommoder, me dit-il, on trouvera *le Chandelier* dans *la Revue* ». Cette pièce y parut, en effet, le 1er novembre 1835.

Le théâtre entier de Musset, publié en 1840, ne fut aucune-

ment remarqué. Il fallut que Mme Allan, en 1847, vît jouer à Saint-Pétersbourg, en russe, *le Caprice*, pour qu'elle eût l'idée de faire traduire cette œuvre et de la rapporter chez nous, où elle fut une révélation.

On découvrit que ce théâtre était viable et jouable.

Quand nous parcourons *les Comédies et Proverbes* de Musset, dit des Essarts, nous croyons assister à un bal masqué de juin. Les salons donnent sur un parc, les musiques se mêlent au chant un peu lointain des rossignols, aux soupirs étouffés de la brise sous les feuillages ; le parfum des fleurs entre largement par les fenêtres avec les rayons de la lune. Cependant, au hasard de la valse, s'enlacent les causeries de *la Porte ouverte*, du *Caprice*, d'*Il ne faut jurer de rien*; le rire étincelant de Fantasio, d'Octave, de Valentin s'accorde aux sonorités de l'orchestre, tandis que sous les ombrages et parmi les allées, s'isolent les mélancoliques tendresses de Rosette, de Fortunio, de Carmosine, et qu'au fond du parc, à l'endroit le plus solitaire, sur un piédestal de marbre, surgit, blanche, dans la nuit bleue, la tragique image de Lorenzaccio ! Trois éléments contribuent à l'ensemble : la fantaisie, le comique, l'accent personnel. Musset doit les deux premiers à l'imitation de Shakespeare. Comme dans le poète anglais, le lieu de la scène change à tout moment, l'action et les personnages sont de fantaisie, le dialogue les lance en plein lyrisme. Le comique de Musset est aussi parent de celui de Shakespeare ; le procédé est le même, par grossissement. Enfin, Musset a mis dans son théâtre sa personnalité qui est double. Il y a deux hommes en lui, l'homme extérieur et l'homme intérieur, le premier, frondeur et sceptique, le second épris de grandes idées (Lorenzaccio), ami du calme et des émotions douces et qui fait ce rêve idyllique : « Quelle belle chose que le coup de l'étrier ! Une jeune femme sur le pas de sa porte, le feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre, le souper préparé; les enfants endormis, toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin de tableau. Et là, l'homme encore haletant, mais ferme sur sa selle, ayant fait vingt lieues, en ayant trente à faire ; une gorgée d'eau-de-vie, et adieu ; la nuit est profonde là-bas, le temps menaçant, la forêt dangereuse ; la bonne femme le suit des yeux une minute, puis elle laisse tomber en retournant à son feu cette sublime aumône du pauvre : « Que Dieu te protège. » (*Fantasio.*)

La postérité a vengé Musset, dont le dialogue trouve à présent à la scène les applaudissements et les interprètes dont il est digne.

Fut-il romantique ?

Il se mit au ton du jour et montra qu'il savait manier l'outrance et la brutalité tout comme un autre. Il imagina Mardoche :

Il eût fait volontiers d'une tête de mort
Un falot, et mangé la soupe dans le crâne
De sa grand'mère : au fond, il estimait qu'un âne,
Pour Dieu qui nous voit tous, est autant qu'un ânier.

Ne vous laissez pas duper. C'est affectation de turbulence, une mode, une bravade, un rôle.

Il manque de conviction. Tant d'excès blessait sa délicatesse. *La Ballade à la Lune* est une parodie ; *les Lettres de Dupuis et Cotonet* sont une satire. Il s'amusait à tirer sur ses troupes.

Salut, jeunes champions d'une cause un peu vieille,
Classiques bien rasés, à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis !
Vous qui, des Grecs défunts, balayez le rivage
Ou d'un poignard sanglant fouillez le moyen âge,
Salut ! J'ai combattu dans vos camps ennemis.
Par cent coups meurtriers, devenu respectable,
Vétéran, je m'asseois sur mon tambour crevé.

Il ne pouvait pas être un bien farouche romantique, un ultra-moderne.

Par goût, il était un ancien ; André Chénier l'attira d'abord.

Il eut l'atticisme, le goût, le sens de la mesure, de la sobriété et de la pureté de la forme.

Il préférait au fouillis du style chirurgueresque, la simplicité sublime du Parthénon.

Ses premiers vers évoquaient Athènes :

Il vint, sous les figuiers, une vierge d'Athènes,
Douce et blanche, puiser l'eau pure des fontaines,
De marbre pour les bras, d'ébène pour les yeux.
Son père est Noémon de Crète, aimé des dieux.
Elle, faible et rêvant, mit l'amphore sculptée
Dans les lions d'airain, pères de l'eau vantée,
Et féconds en cristal sonore et turbulent.....

La Grèce garda sa fervente dévotion.

Grèce, o mère des arts, terre d'idolâtrie,
De mes vœux insensés éternelle patrie,
J'étais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.

Il a la netteté et le charme du dessin et de la couleur. Rappelez-vous *Rolla* :

Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre
Marchait et respirait dans un peuple de dieux
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux.

Dans *la Coupe et les Lèvres*, le Tyrol a de lumineux reflets de la Grèce :

Tressez-moi ma guirlande, ô mes belles chéries,
Couronnez de vos fleurs mes pauvres rêveries,
Posez sur ma langueur votre voile embaumé

et les chœurs semblent chanter sur les pentes de l'Hymette.

Musset a deux pays : la Grèce et puis la France ; c'est le même : par la simplicité, le naturel, la clarté, l'atticisme, nous sommes les petits-fils d'Alcibiade et de Sophocle.

Il fut un attique, un Athénien, un Parisien.

Ses portraits, par Gavarni ou Deveria, nous montrent sa silhouette élégante, sa taille svelte, bien prise, de beau blond, au geste gracieux. Il fut mondain, spirituel, paradoxal, très recherché.

De vrai, c'était un délicat et un sensible, qui admettait la plaisanterie et le dandysme. On fut séduit par ce mélange d'émotion frémissante et d'exquise ironie.

Il y a du dandy chez lui. Sa vieille sœur, qui a vécu jusqu'à ces dernières années, demeurait encore frappée par ce caractère de distinction, d'urbanité, de « chic », qui semblait avoir été prédominant chez son frère. Il allait beaucoup dans le monde, il fréquentait les salons. Il était brillant causeur.

C'est par élégance et par dandysme qu'il était porté vers le libertinage du dix-huitième siècle, dont il a reproduit la sensibilité brûlante de J.-J. Rousseau (édité par son père), la sensualité de Crébillon fils, la perversité de Laclos.

Sa conversation était charmante. Son œuvre est une longue causerie par la composition qui trébuche d'improvisations en digressions.

Il eut l'ironie, la repartie, la malice. Sa sœur avait de lui des caricatures très humoristiques, qu'il crayonnait partout, dans le monde, en promenade, chez Mme Jaubert, ou en bateau.

Le directeur d'un journal religieux avait arrangé sa vie

pour compenser les vices par les vertus, afin de trouver grâce à la fois devant les hommes et devant Dieu.

Après un souper à la Maison d'Or, il envoya un pâté à son confesseur.

— Laquelle des deux actions était la mauvaise ?

demanda Musset.

Il eut l'entrain, la verve, la drôlerie, la gaminerie (lisez l'amusante satire *Dupont et Durand*).

Sa fantaisie fut comique, bouffonne comme celle de Shakespeare, avec une finesse, une légèreté, bien françaises.

Le petit poème *Sur trois marches de marbre rose* a le ton leste, pimpant, dans l'esprit du dix-huitième siècle :

De Sabran et de Parabère
Laquelle était la plus légère?
Est-ce la reine Montespan ?
Est-ce Hortense avec un roman ?
Maintenon avec un bréviaire ?

C'est très régence, très Louis XV, comme il a le ton de Marivaux et de Marmontel dans son théâtre. Il a de l'humeur facétieuse dans *Namouna*.

Il était nu comme Ève à son premier péché.
Quoi ! tout nu! dira-t-on; n'avait-il pas de honte ?
Nu dès le second mot ?
Excusez-moi, Monsieur, je commence ce conte
Juste quand mon héros vient de sortir du bain...
Nu comme un plat d'argent, nu comme un mur d'église.
Nu comme le discours d'un académicien.

Il apparie l'âme et le corps:

Comme s'en vont les vers classiques et les bœufs.

Quelle moqueuse mélancolie dans *Mie Prigioni* :

On dit triste comme la porte
D'une prison
Et je crois, le diable m'emporte
Qu'on a raison.

Une *Soirée Perdue* est d'une ironie mordante :

J'étais seul l'autre soir au Théâtre français
Ou presque seul. L'auteur n'avait pas grand succès,
Ce n'était que Molière, et nous savons de reste
Que ce grand maladroit, qui fit un jour Alceste,
Ignora le bel art de chatouiller l'esprit
Et de servir à point un dénouement bien cuit.
Grâce à Dieu nos auteurs ont changé de méthode,
Et nous aimons bien mieux quelque drame à la mode
Où l'intrigue enlacée et roulée en feston
Tourne comme un rébus autour d'un mirliton.

Léon Séché disait :

Le monde l'a accaparé et il y a trouvé l'amour, qui a pris sa vie. Il en vécut, et il en est mort. Mais quel amour !

Il fit de très bonne heure sa connaissance.

Son premier amour date de l'année 1814, et cet amour, pour avoir été enfantin, n'en fut pas moins profond, bien qu'il se soit changé en amitié longtemps avant l'âge des véritables amours. Alfred n'avait pas encore quatre ans lorsqu'il vit entrer chez sa mère une jeune fille qu'il ne connaissait pas... « C'est, lui dit-on, une cousine à toi. Elle se nomme Clélie. — Ah, elle est à moi, répondit-il ; eh bien, je la prends et je la garde !» Il la garda si bien, qu'il la demanda fort sérieusement en mariage et qu'il exigea d'elle la promesse qu'elle consentirait à l'épouser dès qu'il aurait l'âge. Cela fait, il se crut de bonne foi son mari. Clélie dut partir avec ses parents pour la province. Cette séparation coûta bien des larmes. On s'aperçut que la prédilection de l'enfant avait tous les caractères d'une passion violente : « Ne m'oublie pas, lui disait sa cousine en partant. — T'oublier ! Mais tu ne sais donc pas que ton nom est écrit dans mon cœur avec un canif. »

Le choix d'un canif est bizarre pour un contrat aussi conjugal.

Quand la jeune cousine prit tout de bon un autre mari d'un âge moins tendre, il fallut en faire un mystère et donner le mot à vingt personnes. Un jour, quelqu'un oubliant les recommandations vint à parler de Mme Moulin — c'était le nouveau nom de Clélie — le petit garçon s'élance impétueusement au milieu du cercle : « De qui parlez-vous? dit-il, où est Mme Moulin ? — La voici ! » lui répondit-on en lui montrant une jeune femme qu'il ne connaissait pas et qui se trouvait là fort à propos. Il regarda avec attention la personne désignée et retourna ensuite à ses jeux. Quelques jours après, notre nouveau cousin, M. Moulin, vint à la maison : « J'ai vu votre femme, lui dit Alfred, elle n'est pas mal, mais j'aime mieux la mienne. »

Paul de Musset.

Sa biographie nous apprend qu'elle vint à Paris en 1852 pour assister à la réception de son *petit mari* à l'Académie française. La dernière fois qu'Alfred de Musset la vit, il lui disait : « Quand on fera de mes ouvrages une édition d'un grand format sur du papier solide, je t'en offrirai un exemplaire que je ferai relier en velin blanc, avec un filet d'or, afin qu'il représente exactement un gage de l'amitié qui nous a unis... »

A l'âge de trois ans, le futur auteur des *Nuits* était d'une beauté qui attirait l'attention. Un peintre flamand, nommé Van Brée, eut l'envie de faire son portrait. Le bambin est représenté assis au bord d'un ruisseau, les pieds dans l'eau, les mains appuyées sur sa poitrine, retenant sa petite chemise prête à tomber. A côté de lui, on voit une vieille épée qu'il voulut avoir pour se défendre contre les grenouilles. Girodet, qui arriva un matin par hasard dans l'atelier du peintre, trouva le portrait fort joli, et admira beaucoup son modèle.

Musset est tout entier dans l'épisode de Venise. Le 25 mars 1833, Sainte-Beuve, qui s'occupait volontiers d'arranger des entrevues entre hommes et femmes de talent ou de génie, recevait cette lettre :

... Ne croyez pas trop à tous mes airs sataniques ; je vous jure que c'est un genre que je me donne. A propos, réflexion faite, *je ne veux pas que vous m'ameniez Alfred de Musset*. Il est très dandy, nous ne nous conviendrions pas, et j'avais plus de curiosité que d'intérêt à le voir. Je pense qu'il est imprudent de satisfaire toutes ses curiosités et meilleur d'obéir à ses sympathies. A la place de celui-là, je veux donc vous prier de *m'amener Dumas*...

George Sand.

Il est probable que Dumas fit mal l'affaire. En avril, elle écrivit à Sainte-Beuve :

Mon ami, Je recevrai M. Jouffroy de votre main...

Il s'agissait de M. Théodore Jouffroy, maître de conférences à l'École normale, philosophe spiritualiste et pessimiste. C'est alors que le hasard d'un dîner à la *Revue des Deux-Mondes* mit en présence George Sand et Alfred de Musset.

Le 25 août 1833, nouveau billet à Sainte-Beuve :

Je suis énamourée, et cette fois sérieusement, d'Alfred de Musset. Ceci n'est plus un caprice ; c'est un attachement senti et dont je vous

parlerai avec détail dans une autre lettre..... Je me suis rendue et je suis heureuse de l'avoir fait..... Je suis heureuse, remerciez Dieu pour moi.

Remercier Dieu eût peut-être été bien profane en l'espèce.

Musset emmena G. Sand à Venise.

Elle le quitta pour Pagello.

Il en souffrit affreusement :

Je vous apporterai un corps malade, une âme abattue, un cœur en sang,

écrit-il à sa famille.

Ce fut un coup et un contre-coup :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.

Il sentit une révolution s'opérer en lui.

De retour à Paris, enfermé dans sa chambre, il en sortait seulement le soir pour jouer aux échecs avec sa mère.

Notre jeune sœur, dit Paul, tout enfant qu'elle était, jouait déjà fort bien du piano. Nous remarquions que le beau concerto de Hummel en si mineur le faisait venir. On jouait ce morceau, la porte s'ouvrait et Alfred paraissait. Il venait s'asseoir. On parlait musique, et il trouvait dans nos entretiens une distraction.

La souffrance l'a grandi et l'a révélé à lui-même.

J'ai cloué de ma propre main ma jeunesse dans la bière. Je sens que je vais parler et que j'ai dans l'âme quelque chose qui demande à sortir.

Il fit jaillir des sources profondes de l'être les sanglots et les émotions.

Jamais il n'a aimé sans souffrir, parce qu'il fut orgueilleux et jaloux. Il ne comprenait pas qu'il ne fût pas le tout et le terme de la vie des femmes. Il les voulut toutes, tout entières et à jamais. Il se heurta et se brisa aux aspérités de l'inconstance. Il mit l'éternité dans chaque aventure. Il fut l'Othello lyrique des temps modernes, et il eut moins la grâce de ses tendres sourires, que l'âpreté éloquente de ses colères et de sa douleur.

Chaque infidélité fit dans son cœur un bruit de pierres dans la tombe. Et comme il fut volage et curieux d'amour, il multiplia

lui-même les occasions de souffrir. Il regardait toutes les femmes sans souci du chagrin qu'il causait alors à l'aimée du moment, et il s'étonnait que le permanent ne s'installât pas dans tous les provisoires.

George Sand, Rachel, la princesse Belgiojoso : et tant d'autres renouvelèrent pour lui la même épreuve sans l'instruire.

J'ai nommé la princesse Belgiojoso, l'aventure fut piquante.

Les « salons » étaient nombreux, Mme Récamier avait fait école.

Les plus célèbres étaient ceux de Mme d'Hautpoul, de la comtesse Apponyï, l'ambassadrice de Russie, de la princesse de Liéven, l'amie de Guizot, de la duchesse Decazes au Luxembourg, de Mme d'Arbouville, de Mme Mohl qui habitait l'ancien appartement de Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois, et qui, alors qu'elle n'était que la jeune miss Mary Clarke, avait inspiré Chateaubriand vieilli. Le plus étrange et le plus recherché était celui de la comtesse Belgiojoso.

— Les murs étaient tendus en velours noir parsemé d'étoiles d'argent, les meubles étaient recouverts de la même étoffe, et le soir, lorsque les bougies étaient allumées, on avait l'impression nette de se trouver dans une véritable chapelle ardente, tant l'aspect général offrait un coup d'œil lugubre. (*Beaumont-Vassy.*)

Christine Trivulzio, née en 1808, mariée à dix-huit ans au prince Belgiojoso, était une femme fatale, pâle, énigmatique, brune au teint nacré. On disait d'elle :

Qu'elle a dû être belle quand elle était vivante !

Elle était la statue de la volonté. Elle avait conspiré pour la liberté de l'Italie, avait été exilée, ruinée et, réfugiée à Paris, elle avait vécu de son travail dans une chambrette, et elle écrivit sur sa porte : *Princesse malheureuse.* L'avènement de Ferdinand Ier d'Autriche lui rendit sa fortune avec laquelle elle installa son bel hôtel de la rue d'Anjou.

Son passé était plein d'aventures. Lorsqu'elle conspirait, un policier, Marquis Doria, l'avait espionnée, était devenu son amant, confident de tous ses secrets, et alors l'avait lâchement vendue.

Elle recevait et aidait les conspirateurs italiens. La présence de ces conjurés débraillés contrastait au milieu de l'assistance

élégante et donnait à ces réceptions un cachet particulier. On y croisait des musiciens : Rossini, un compatriote, accompagnait au piano Julia Grisi, Pauline Garcia, ou la Persiani. On y entendait Meyerbeer, Bellini, Liszt, Chopin. Eugène Delacroix fut longtemps l'intime ami de la princesse, jusqu'au jour où une parole blessa la susceptibilité du grand artiste.

Le monde politique était représenté par Ferdinand de Lasteyrie, de Tocqueville, Bixio, Victor de Tracy, Berryer, Odilon Barot, Mignet, Thiers et Cousin. On y rencontrait les littérateurs les plus célèbres, Lamartine, Augustin Thierry alors presque aveugle, Théophile Gautier, Alexandre Dumas père, Henri Heine.

Balzac y vint aussi, mais il ne s'y plaisait que médiocrement. A Mme Hanska, sa grande amie, qu'il devait épouser quelques mois avant sa mort, il écrivait :

La princesse Belgiojoso est une femme fort au-dessus des autres femmes. Elle a le bonheur de me déplaire bien qu'elle ait de l'esprit. Mais elle le montre trop, elle veut trop faire d'effet et manque son but en le visant avec trop de soin et d'application... Sa maison est bien tenue. On y fait de l'esprit... J'y suis allé deux samedis, j'y ai dîné une fois ; ce sera tout.

Le plus illustre des habitués était Alfred de Musset, très lié avec le prince. Tous deux, le major Frayer, d'Althon-Sée et Alfred Tattet formaient un groupe d'amis étroitement unis.

Belgiojoso entraînait Musset dans une vie d'agitation et de plaisir. Le prince avait présenté son ami à sa femme et ces deux natures, pourtant si différentes, s'étaient attirées l'une vers l'autre. La beauté étrange et captivante de la princesse impressionnait vivement Alfred de Musset.

Leurs amours ne furent pas exemptes d'amertumes.

Même aux heures de tendresse et d'épanchement, une sourde hostilité, un indéfinissable besoin de se blesser et de se faire mutuellement souffrir les séparait.

Elle avait de beaux yeux ;

Des yeux terribles de sphinx, disait Alfred de Musset, si grands, si grands, que je m'y suis perdu, et que je ne m'y retrouve pas.

La princesse n'était pas plus fidèle que George Sand, et la jalousie de Musset n'était pas moins exigeante avec cette Italienne

qui divisait les hommes en trois catégories : il l'est, le fut, le doit être.

Musset, l'éternel blessé, souffrit, et la princesse ne savait que guérir ce cœur par une blessure nouvelle. Mme Jaubert a conté ces zizanies :

Un soir où, chez moi, le poète exerçait son crayon à faire quelques caricatures, la princesse le mit au défi de faire la sienne, assurant que cela avait été souvent tenté sans y parvenir.

Musset de se récrier, ajoutant : « La régularité des traits n'empêche rien, je vous assure ! »

« Voici un crayon, dit la princesse, essayez, je vous autorise. »

Un trait rapide traça un petit trois-quarts où l'œil immense était placé de face et, pour la tournure, une pose un peu abandonnée, en exagérant la maigreur, complétait une ressemblance prise en caricature.

Toutes les personnes présentes se précipitaient pour voir et souriaient sans se récrier. Elle, avec un air d'indifférence de très bon goût, répéta :

« Il y a quelque chose », et ferma l'album.

Mon rôle de maîtresse de maison m'y autorisant, je m'emparai du livre et le mis à l'abri des curieux.

— Vous avez brûlé vos vaisseaux, dis-je au poète.

— Cependant, madame, je n'ai jamais été plus épris qu'en la regardant tandis que je traçais ce croquis.

— Tant pis, dis-je vivement, vous l'avez blessée.

Et quelques jours après, Alfred de Musset écrivait à « sa bonne conseillère » :

« Marraine ! Le fieux est déconfit ! Il a écrit à cœur ouvert, et on lui a fait, ô marraine ! une réponse... inexprimable.

« Et savez-vous ce que cette pauvre bête a commencé par faire, en recevant cette réponse immortelle, ou, du moins, digne de l'être ?

« Il a commencé par pleurer comme un veau pendant une bonne demi-heure.

« Oui, marraine, à chaudes larmes, comme dans mes meilleurs temps, la tête dans mes mains, les deux coudes sur mon lit, les deux pieds sur ma cravate, les genoux sur mon habit neuf et voilà, j'ai sangloté comme un enfant qu'on débarbouille, et, en outre, j'ai eu l'avantage de souffrir comme un chien que l'on recoud. »

Et, plus tard : « Vous ne savez pas, marraine, non, vous ne pouvez pas savoir à quel point on m'a tué, éreinté, abîmé ; quelle profonde, perverse et malheureuse coquetterie on a employée de sang-froid avec un pauvre diable qui aime de tout son cœur, qui se livre comme une bête, qui s'en allait bien tranquillement pleurer à chaudes larmes une demi-heure, avant dîner, et qui osait à peine le dire tout bas en offrant son bras pour aller à table, mais qui se réveille tôt ou tard, et qui sait comprendre. »

Musset a écrit le testament de leurs amours « *A une morte* : »

Elle aurait pleuré si sa main
Sur son cœur froidement posée
Eût jamais dans l'argile humain
Senti la céleste rosée.

Elle aurait aimé si l'orgueil,
Pareil à la lampe inutile
Qu'on allume près d'un cercueil,
N'eût veillé sur son cœur stérile.

Elle est morte et n'a point vécu.
Elle faisait semblant de vivre.
De ses mains est tombé le livre
Dans lequel elle n'a rien lu.

Le monde se passionna pour le mystère de cette morte, en qui la princesse se reconnut avec rage.

Plus tard, quand on lui parlait de Musset, elle disait :

— Ah ! oui ! ce monsieur qui portait de si laids gilets !

Elle est morte en 1871.

Il a subi la tyrannie de la douleur, maîtresse de tout ; partout et toujours, il y aboutit. La poursuite du bonheur se résout en douleur. Le souvenir est seul à nous et dure avec nous. Le bonheur fuit ; le malheur passe ; le souvenir du bonheur reste ; le souvenir du malheur demeure intimement doux.

Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

Raconter ses drames de cœur, c'est expliquer son malheur et en marquer les origines ; c'est en même temps découvrir la source de son génie. S'il fut dommage, pour sa tranquillité, il fut mieux pour nous, que Musset ait souffert, car sa souffrance fit son éloquence, et peut-être n'eût-il rien eu à dire, s'il n'eût pas eu à se plaindre.

L'amour lui a donné la gloire comme la rançon de ses déboires. Musset nous a donné son martyre en spectacle, et sa torture en troublante audition.

Pourquoi a-t-il tant souffert ? Par jalousie d'abord, et aussi par un malentendu. Écoutez Perdican dans *On ne badine pas avec l'amour :*

Tous les hommes sont menteurs, inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux ; toutes les femmes sont perfides, artificieuses, vaniteuses.

Tout le monde n'est qu'un égout sans fond.

Mais il y a une chose sainte et sublime ; c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux.

Voilà le sophisme : l'amour étranger à la nature, à la qualité de son objet, la qualité de la sensation indépendante de l'objet qui la donne. Ne pas estimer ce qu'on aime, c'est glisser à la débauche et au vice.

C'est sur lui-même qu'il a jeté l'anathème :

Ah ! malheur à celui qui laisse la débauche
Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.
Le cœur d'un homme vierge est un vase profond ;
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure,
Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Il a versé dans la sensualité grossière, et son œuvre devint la glorification du plaisir.

Sa vie devait aboutir à l'incurable souffrance, au désespoir, à la folie.

Il eut des hallucinations. Il vit s'asseoir près de lui un frère vêtu de noir. La nuit, il fermait ses rideaux, allumait les candélabres, parait de fleurs la cheminée et la table, et voyait venir une forme blanche, sa muse, qui lui dictait les vers de ses *Nuits*.

Il y a dans les *Mémoires* de Liszt une page navrante. Il a rencontré Musset courbé, voûté, méconnaissable. Ils montent chez le musicien, qui se met au piano, et improvise, pendant que Musset sanglote et s'évanouit sur le divan.

Pour prendre l'air, ils redescendent, puis se quittent. Au coin de la rue, Liszt vit le poète entrer dans une taverne de bas étage.

Il est arrivé à Musset le sort qui guette et qui prend ceux qui n'ont pas élevé leur horizon au delà et au-dessus des satisfactions sensuelles, sœurs de l'ennui et de la mort.

La mort hante les rêves effrayés d'un Villon usé par une vie de débauche.

Elle épouvante et elle attire un Guy de Maupassant dont la raison sombre, épuisée, dans la folie et le suicide.

Tel a eu la force de réagir et de se reprendre. C'est Paul Verlaine, que le dégoût de l'orgie a rejeté dans le mysticisme et les effusions de la foi.

Musset a eu le sentiment et l'intuition qu'une porte s'ouvrait par où il eût pu se retrouver, reconquérir le ressort et le vouloir, la foi et l'espoir.

Dans le poème admirable de *l'Espoir en Dieu*, il a tenté de se soulever vers le ciel, mais l'élan a été alourdi par la timidité de l'effort et la tiédeur de la volonté anémiée, et il est retombé lourdement dans la désespérance et le désarroi moral.

Il a manqué à Musset la volonté pour résister au courant des basses misères, l'élévation et la grandeur d'âme pour planer au-dessus des décevances de la réalité.

Le monde des sensations, dans lequel il s'est trop complu, est borné et fini. On en touche bien vite le fond. La satiété est la rançon du plaisir.

On n'y échappe qu'à la condition de lever les yeux, et de regarder en haut vers l'infini, l'espérance et la consolation.

D'autres poètes ont connu un désespoir plus mâle.

Sully Prudhomme, que la douleur éleva vers la bonté et la pitié, a accablé Musset de son invective :

Si tu n'étais pas grand, je t'appellerais lâche !

Sa douleur à lui se résout en un étonnement triste devant l'existence du mal ; elle tâche à y remédier par l'exaltation des courages et l'élévation des âmes.

Musset a trop demandé aux choses. Il a voulu, comme dit Taine, d'un trait, âprement et avidement savourer toute la vie ; il ne l'a point cueillie, il ne l'a point goûtée, il l'a arrachée comme une grappe, et pressée, et froissée, et tordue, et il est resté les mains salies, aussi altéré que devant.

Il fut ce que promettait l'enfant à qui sa mère essayait des souliers rouges neufs, et qui s'écriait :

— Dépêche-toi, maman, mes souliers neufs vont être vieux.

Sa vie fut rapide et dévorante. Tout lui parut vieux et fané avant le temps. Mais qu'importe ? Les jeunes gens et les femmes savent, sous la légèreté, l'impertinence, l'effronterie, découvrir la pensée secrète, la passion sincère, la sensibilité profonde, un grand besoin d'affection qui se raille par crainte du ridicule.

Musset est le poète de la jeunesse et de l'amour.

Les éphèbes le lisent, l'apprennent par cœur, car ils trouvent en lui l'expression délicieuse et aimable des sentiments qui troublaient Chérubin et qui remuent leur âme adolescente.

Aussi Musset n'a pas chanté longtemps.

L'âge devait tuer trop tôt la jeunesse de ses sentiments. Mais il est le truchement, l'interprète, le héraut de toute une période de la vie, que les recrues des générations renouvellent sans cesse.

Taine a joliment noté ce trait de confesseur collectif.

Une causerie d'artistes qui plaisantent dans un atelier, une belle jeune fille qui se penche au théâtre sur le bord de sa loge, une rue lavée par la pluie où luisent les pavés noircis, une fraîche matinée riante dans les bois, il n'y a rien qui ne nous le rende présent et comme vivant une seconde fois. Y eut-il jamais accent plus vivant et plus vrai ? Celui-là au moins n'a jamais menti. Il n'a dit que ce qu'il sentait, et il l'a dit comme il le sentait. Il a pensé tout haut. Il a fait la confession de tout le monde. On ne l'a point admiré, on l'a aimé ; c'était plus qu'un poète, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments les plus fugitifs, les plus intimes ; il s'abandonnait, il se donnait.

Ses derniers vers présagent sa mort :

L'heure de ma mort depuis dix-huit mois
De tous les côtés sonne à mes oreilles ;
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles
Partout je la sens, partout je la vois.

Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur,
Et dès que je veux faire un pas sur terre
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.

Ma force à lutter s'use et se prodigue
Jusqu'à mon repos tout est un combat,
Et comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint chancelle et s'abat.

Il mourut pauvre en 1857.

Un mois après, Paul de Musset adressait au préfet de la Seine cette lettre :

Paris, 2 juin 1857.

Monsieur le Préfet,

Alfred de Musset, dont la mort prématurée cause en ce moment une émotion si profonde, est né à Paris. Comme la plupart des grands poètes, il ne laisse pas de fortune.

Dans une élégie touchante que tout le monde connaît, il a exprimé le vœu suivant :

Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière :
J'aime son feuillage éploré,
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
A la terre où je dormirai.

Afin de pouvoir répondre au désir formulé dans ces vers, je prends la liberté de m'adresser à vous, monsieur le Préfet, pour obtenir la concession gratuite d'un terrain de 5 à 6 mètres carrés, espace rigoureusement nécessaire à l'érection d'un tombeau modeste, orné d'un buste en marbre offert par le statuaire Barré, et accompagné d'un saule pleureur.

Le poète, si justement regretté, n'est pas seulement une des gloires de la France, il est aussi un enfant de Paris, et j'ose espérer que sa ville natale voudra bien accorder à l'un des esprits les plus aimables et les plus aimés qu'elle ait produits, une dernière demeure digne de lui.

Veuillez agréer, etc.

Paul de Musset.

Il repose sous cette épitaphe qui est doublement sienne, et parce qu'il l'a composée (*Lucie*, 1835) et parce qu'elle résume et rappelle la douce mélancolie de sa vie et de sa destinée, vouée à l'amour et à ses souffrances. Il en a souffert, mais il l'a aimé et chanté ; l'amour se fait pardonner comme il pardonne bien des choses.

Aussi, le dernier mot sur Musset doit-il être celui de la femme qui l'a si bien compris et si mal aimé, de G. Sand :

Les femmes de l'avenir, voilà tes sœurs et tes amantes.

Cet aveu suffit à faire de lui le plus heureux, le plus enviable et le plus envié des poètes.

CHAPITRE VII

Théophile Gautier.

Sa vie et ses œuvres. — Ses voyages. — Les Jeune France. — L'artiste. — L'art pour l'art. — L'érudit. — L'impassibilité. — Le culte de la plastique. — Une formidable facilité. — Tableaux à la plume. — Le nabab de l'épithète. — Sa fin.

Théophile Gautier (1) était de Tarbes. Bon élève du collège Charlemagne, il fit de la peinture, puis de la poésie ; Sainte-Beuve qu'il alla voir fut émerveillé par son poème *la Tête de mort*, et le présenta à Victor Hugo.

Hugo était alors dans toute sa gloire et tout son triomphe. Admis devant le Jupiter romantique, je ne sus même pas dire comme Henri Heine devant Gœthe « que les prunes étaient bonnes pour la soif sur le chemin d'Iéna à Weimar » ! Mais les dieux et les rois ne dédaignent pas ces effarements de timidité admirative. Ils aiment assez qu'on s'évanouisse devant eux. Hugo daigna sourire et m'adresser quelques paroles encourageantes.

Il débutait fièrement :

Je suis jeune, la pourpre en mes veines abonde,
Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu ;
Et, sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
Aspire, à pleins poumons, l'air du ciel, l'air de Dieu.

Aux vents capricieux qui soufflent de Bohême
Sans les compter, je jette et mes nuits et mes jours,
Et, parmi les flacons, souvent l'aube au teint blême
M'a surpris dénouant un masque de velours.

Il devint le Goliath du romantisme : on sait son rôle de chef de bande à la première représentation de *Hernani*, où il mena l'assaut avec un gilet rouge dont on parle encore :

— Ce gilet rouge, disait-il, je ne l'ai mis qu'un jour et je l'ai porté toute ma vie !

(1) 1811-1872.

Ce fut son gilet de Nessus.

Il collaborait à diverses feuilles, *le Cabinet de Lecture, la France Littéraire* qui publia en feuilletons ses jolis *Grotesques. Albertus* ou *l'Ame et le Péché*, dizains d'allure cavalière à la Musset, avec *Sabbat final* (1830) ; *la Comédie de la mort*, *Intérieurs*, *Paysages*, miracles de rythmes et de cadences (1832-1840), n'intéressèrent que les connaisseurs.

Les Jeune France (1833) où il ridiculisait certains romantiques, et *Mademoiselle de Maupin*, son hardi et fameux roman dont la préface fit presque autant de bruit que *Cromwell*, commencèrent sa popularité et lui concilièrent l'amitié de Balzac qui le prit pour secrétaire, et le fit vivre d'une existence d'alchimiste nocturne (*Notice sur H. de Balzac*). Il fut vite las de ce régime cabalistique et retourna parmi les vivants, ses amis Gérard de Nerval, Ourliac, Arsène Houssaye, collabora au *Figaro*, à *l'Artiste*, à *la Revue de Paris*, à *la Presse*, qu'il a fournis de feuilletons de critique depuis 1835, ainsi que le *Moniteur* et le *Journal officiel*.

Il réunit, en 1860, en cinq volumes, ses articles sur *l'Art théâtral en France depuis vingt-cinq ans*. Douze volumes de critique d'art et de salons, quatre volumes de voyages, sept de romans et nouvelles, un volume de poésie, voilà son bagage où les cassettes précieuses ne manquent pas : *Fortunio*, apologie de la beauté physique (1838), *Une Larme du diable* (1839), inspiré de *Faust* ; *Émaux et Camées* (1856), un trésor qui porte bien son titre, et qu'on ne se lasse pas de revoir tant il y a d'éclat, de charme, de fantaisie, de coloris, de scintillement, de grâce, d'images dans ces panneaux achevés : *le Carnaval de Venise*, *Symphonie en blanc majeur*, *Lied*, *Fantaisie d'hiver*, *Ce que disent les Hirondelles* (poétique *round*), *l'Art*, *Nostalgie d'obélisques*, *le Souper des armures*, etc.

Le théâtre était mal fait pour ce talent formel, pour ces fantaisies de style et de rythmes.

Le Tricorne enchanté et *Pierrot Posthume*, en 1845, eurent moins de succès que les ballets écrits pour Carlotta Grisi : *Gisèle*, *La Peri*, *Gemma*, *Sacountala* (de 1841 à 1858).

Il les fit jouer chez lui.

C'est la chambre des filles de Gautier qui est la salle de spectacle, où il y a une toile, une rampe, et tous les fauteuils et toutes les chaises de la maison... Sur la porte, au-dessus de laquelle se détire en une

pose anacréontique, une femme nue, est collée l'affiche : Théâtre de *Neuilly. Pierrot Posthume.*

La toile se lève sur la scène, où le peintre Puvis de Chavannes a peint d'assez cocasses décors, une scène où il y a juste la place pour donner un soufflet et un coup de pied dans le derrière. Et la farce commence, une farce qui paraît écrite au pied levé, une nuit de carnaval, dans un cabaret de Bergame, avec des jolis vers qui montent s'enrouler ainsi que des fleurs autour d'une batte. Là-dedans passe et repasse toute la famille, les deux filles de Gautier, Judith dans un costume d'Esméralda de la comédie italienne, développant des grâces molles ; la jeune Estelle, svelte dans son habit d'Arlequin, et montrant sous son petit museau noir de jolies moues d'enfant ; le fils de Gautier en Pierrot, un peu froid, un peu trop dans son rôle, un peu trop posthume; puis enfin Théophile Gautier lui-même faisait le docteur, un Pantalon extraordinaire, grimé, enluminé, peinturluré à faire peur à toutes les maladies énumérées par Diafoirus, l'échine pliée, le geste en bois, la voix transposée, travaillée, tirée on ne sait d'où, des lobes du cerveau, de l'épigastre, du *calcaneum* de ses talons, une voix enrouée, extravagante qui semble du Rabelais gloussé.

Les romans : *Mademoiselle de Maupin*, *le Roman de la Momie* (1856), *le Capitaine Fracasse* (1863), inspiré par Scarron, *Spirite* (1866), constatent moins d'imagination que de brio, de panache, d'érudition. Il excelle surtout dans les œuvres de courte haleine, et son chef-d'œuvre, il le faut chercher dans ses quatre nouvèlles : *Jean et Jeannette* (1846), *les Roués innocents*, *Militona*, *le Roi Candaule* (1847).

Quelle profonde philosophie sous ce conte en apparence étrange et burlesque. Il est banal le cas de Candaule. Les maris fiers de leur femme, qui la sortent, la montrent, l'accompagnent partout où elle trouvera une foule pour l'admirer et des adorateurs pour l'encenser, qui sont heureux des hommages adressés à leur épouse, comme s'ils en prenaient leur part : tous Candaule ! L'admiration et l'adoration pour la femme de son choix sont un dangereux, mais séduisant plaisir ; c'est un témoignage flatteur pour le bon goût de l'heureux possesseur, et il s'y mêle aussi un peu de cette secrète et méchante joie qu'on éprouve à être envié. Mais pour un pareil jeu, il faut être sûr du cœur de l'aimée, il faut surtout savoir se faire aimer, et c'en est un dangereux moyen que la confiance avec laquelle on la veut exposer. Le sentiment qui poussa Candaule à l'imprudence lui coûta la vie. Nyssia n'a jamais été aperçue de personne que de lui ; quand elle sort, un double voile cache sa figure ; le bruit

court même qu'elle est laide et qu'un de ses yeux a deux prunelles. Le roi éprouve le besoin de protester, de crier bien haut sa félicité et l'impeccable beauté de la reine ; il la montre à Gygès, ce qui est plus inconvenant qu'inexplicable ; mais ce ne fut pas là son premier tort, ce fut de n'être pas assez aimé : et, dans ce cas-là, une imprudence de plus ou de moins n'y fait guère, son sort devait être écrit.

Gautier a visité l'Europe et l'Orient comme on regarde un musée : l'Espagne (*Tra los montes*, 1843), la Belgique, la Hollande (*Zigzags*, 1845), l'Italie (*Italia*, 1852), Constantinople (*Constantinople*, 1854), l'Allemagne, l'Algérie, la Russie (*Voyage en Russie*, 1866, *Trésors d'art de la Russie ancienne et moderne*, 1860-1863).

On dirait qu'il a visité des pays inhabités, tant les hommes l'ont peu intéressé.

Mme de Girardin lui demandait :

— Mais, Théo, il n'y a donc pas d'Espagnols en Espagne ?

Ses souvenirs personnels sont racontés avec une bonhomie charmante dans sa *Ménagerie intime* (1869).

Le Théophile Gautier, disons le « Théo » qui sort, tout ruisselant de vie, des souvenirs des Goncourt, ne nous montre qu'un côté de sa robuste personne, et ce n'est pas le plus beau.

C'est le *Jeune France* échevelé, le discoureur hardi, truculent, sans gêne, brutal, fort en bouche, qui juge le mouvement intellectuel de son pays les deux coudes sur la nappe rougie de vin ; qui, par nécessité de milieu et par pose, adapte à la critique littéraire l'argot spécial des ateliers, des tavernes et autres lieux ; qui ôte sa redingote pour danser le *pas du créancier* ; qui se nourrit de zabayon ; qui s'écrie, rouge comme un coq : « Ce Racine, quel porc ! » et qui a des nausées quand il pense à notre civilisation actuelle : « Il y a des moments, oui, où je voudrais tuer tout ce qui est : les sergents de ville, M. Prudhomme, M. Pioupiou, toute cette cochonnerie-là ! »

C'est Théo en gilet rouge, sans cesse à l'affût de théories et de développements qui pourront scandaliser Sainte-Beuve et le bourgeois.

Plein de sève, exubérant d'idées, débordant de paradoxes et de fantaisies humoristiques, c'est Théo, rapin, déclarant :

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines.

Il a été autre chose. Sur d'autres portraits faits par ses amis, par exemple, Maxime du Camp, la finesse et la justesse ont remplacé la brutalité. Ce n'est plus seulement Théo en gilet rouge, c'est le plus exquis de nos écrivains, le plus délicat de nos artistes. Et peut-être, après tout, ne nous montre-t-on alors qu'une des faces du héros, celle qui plaisait, qui séduisait l'esprit élégant et distingué des portraitistes ; peut-être, si l'on veut faire le tour complet de cette large et intelligente figure, n'est-il pas mauvais d'allier un peu de Goncourt à beaucoup de du Camp, pour ne pas perdre de vue l'homme privé dans sa robe de chambre, tandis qu'on nous montre l'artiste et le poète.

Il y a deux hommes en Gautier, sans *h*. (Il avait horreur de cet *h* dont les typographes décoraient son nom.) Il faut distinguer en lui le joyeux drille et le subtil écrivain, l'artiste sensible, amoureux du beau et de la forme, l'orateur bruyant et paradoxal du cénacle ; l'écrivain de génie et le romantique à tous crins, qui craint de n'être jamais assez moyenâgeux, qui laisse croître sa chevelure luxuriante jusqu'aux reins, pour la secouer comme une crinière de fauve dans les bagarres contre les classiques, « ces cagoux et ces marmiteux », au milieu des sergents de ville qu'il assomme avec la conviction de Villon et de Gringoire quand ils rossaient le guet.

Il plane et il patauge, suivant l'heure ; il a les ailes du cygne et les palmes des goules. C'est une âme d'élite engoncée dans une matière épaisse ; il jongle avec les rimes et avec les poids de quarante ; il excelle aux tercets et à la savate ; il cisèle d'admirables camées de la même main qui, sur la tête de Turc, à la foire de Neuilly, frappait des coups de poing qui marquaient 520 livres au dynamomètre.

Cette puissante et massive nature a des trésors de délicatesse exquise, de poésie et de finesse. Comme ces épais chanteurs des chapelles russes, qui susurrent et modulent les plus doux, les plus faibles murmures, ainsi ce solide hercule a des ténuités idéales d'expressions et d'inventions littéraires ; cette bouche largement fendue chante les plus harmonieux lieder d'amour. Ce n'est plus le monstrueux Polyphème écrasant sous un quartier de montagne la blanche et douce Galatée ; le co-

losse a des grâces imprévues pour caresser la frêle muse sans la blesser.

Bien des choses surprennent dans cet homme étonnant. Il eut une facilité merveilleuse ; ses manuscrits sont à peine raturés ; il écrivait avec la plus prodigieuse aisance ; l'idée se faisait image sous sa plume ; sa pensée se colorait en sortant de son cerveau. Son esprit vaste et mobile s'ouvrait avec le même intérêt sur tous les sujets, tout l'intéressait, et il savait tout vivifier, tout rendre sensible et visible par la magie du style.

Quel genre n'a-t-il pas abordé ! Le feuilleton, le voyage, le roman, l'histoire littéraire, le théâtre, la poésie lyrique : il a tout tenté et touché, et partout il a apporté la merveilleuse prestesse, l'éblouissante fantasmagorie de son imagination, les fusées étincelantes et multicolores de sa riche et rutilante fantaisie.

Quand les années auront passé, sans doute beaucoup de ses livres auront subi le sort commun ; on lira encore *Mademoiselle de Maupin*, *le Roman de la Momie*, *le Capitaine Fracasse* et *Fortunio ; les Émaux et Camées* jetteront encore leurs feux doucement tamisés ; beaucoup prendront encore Théophile Gautier comme guide quand ils voyageront aux mêmes pays que lui ; on n'ira jamais sans lui en Espagne ; on le relira en Italie, à Constantinople, en Grèce ; les lettrés conserveront longtemps encore sur les rayons voisins de leur table le délicieux volume des *Grotesques ;* quelques autres de ses ouvrages surnageront et conserveront des lecteurs, en dépit des prophéties des critiques : « Tout périra ! » Non, tout ne périra pas.

Ce qui demeurera autant que notre littérature nationale, c'est le souvenir du plus habile coloriste, du peintre le plus chatoyant, le plus riche en nuances éclatantes ou éteintes, en reflets irisés, en teintes tendres ou crues, en tons savamment combinés, diversifiés à l'infini, habilement massés et fondus.

Il est entré dans la vie par l'atelier d'un peintre : il fut élève de Rioult. L'écrivain n'a jamais oublié ses débuts, il est demeuré artiste, amoureux de la forme et de la couleur. Cette passion fut parfois même exclusive, et l'idée eut à en souffrir : mais il lui plaisait ainsi.

Il disait à Taine :

Demander à la poésie du sentimentalisme, ce n'est pas ça. Des mots rayonnants, des mots de lumière, avec un rythme et une musique,

voilà ce que c'est, la poésie. Ça ne prouve rien. Ainsi le commencement de Ratbert, il n'y a pas de poésie au monde comme cela. C'est le plateau de l'Himalaya, toute l'Italie blasonnée est là... et rien que des mots.

C'est la théorie parnassienne, qui a mal tourné.

Il fut le protagoniste de l'art pour l'art, l'art inutile. Aux partisans de l'art utile, il criait dans la *Préface* de *Mademoiselle de Maupin :*

Non, imbéciles, non, crétins et goitreux que vous êtes, un livre ne fait pas de la soupe à la gélatine ; un roman n'est pas une paire de bottes sans coutures ; un sonnet, une seringue à jet continu ; un drame n'est pas un chemin de fer, toutes choses essentiellement civilisantes, et faisant marcher l'humanité dans la voie du progrès.

Gautier poussait à ses dernières limites cet amour de la belle forme au mépris de l'idée. Penser le contraire, c'était selon lui « donner dans l'idiotisme bourgeois ». Il est fort heureux qu'il y ait donné un tantinet, et que sa prose ou ses vers échappent aux sarcasmes d'Hamlet : « Des mots, des mots ! des mots ! » En dépit qu'il en ait, il a en même temps pensé et bien pensé. Mais il a surtout revêtu l'idée du plus éblouissant costume qu'elle ait jamais porté.

C'est merveille comme il sait la draper, la nuancer, la colorer, et rien n'est surprenant comme cette souplesse et cette richesse de vocabulaire. Bien peu ont eu au même degré une mémoire aussi facile et aussi vaste, une imagination aussi féconde. Il lisait, par divertissement, des dictionnaires ; aussi le nombre des mots qu'il a sus et employés est-il énorme. Il raconte avec tout le lexique spécial de l'archéologie *le Roi Candaule* ou *le Roman de la Momie*, en même temps qu'il possède à fond la technologie du castel moyen âge, de l'armure des chevaliers, des mœurs et coutumes du quinzième siècle.

Ce poète fut un savant, un archéologue, un médiéviste, un critique fort bien informé de notre histoire littéraire. Je ne sache pas de plus délicieux articles que ceux qu'il a consacrés aux *Minores* qu'il appelle, on ne sait trop pourquoi, les Grotesques. Son étude sur Scarron est des plus vivantes et des plus curieuses, ce pauvre Scarron, tout tordu comme un Z et qui souffrait tant

Qu'il pleurait comme un veau, bien souvent comme deux,
Quelquefois comme quatre.

Personne n'a fait de Saint-Amant un portrait qui approche du sien par la vivacité de l'image, la chaleur du plaidoyer, le pittoresque des peintures, l'évocation du milieu, le sens critique des œuvres, l'amour de son sujet.

Gautier a fourni un labeur considérable.

Le piquant est qu'on ne parut pas s'en douter avant qu'on eût réuni la collection de ses écrits.

Ce laborieux passa pour un fanfaron de paresse, après avoir composé, de son propre aveu :

En tout, quelque chose comme trois cents volumes, ce qui fait que tout le monde m'appelle paresseux et me demande à quoi je m'occupe.

C'est encore la meilleure façon : faire beaucoup sans en avoir l'air, vaut mieux qu'être toujours affairé sans affaires.

Il était énorme, ce savoir, comme sa mémoire. Que de fois, ses amis indécis sur un point d'histoire, de linguistique, de géographie, d'anatomie ou d'art, se sont adressés à lui et ont reçu satisfaction immédiate ! On disait : « Il n'y a qu'à feuilleter Théo. »

Cet homme était une encyclopédie vivante.

Gautier contait souvent à ce propos une anecdote bien curieuse que ses amis ont recueillie.

C'était à la campagne dans un château hospitalier, qui, chaque été, réunissait un groupe choisi d'artistes et de savants. Le parc est traversé par un étang poissonneux où vivent, l'annulaire aux ouïes, des carpes séculaires, véritables fiancées du temps. Il prit un jour fantaisie à l'un des hôtes d'en manger une à son déjeuner.

Désaccoutumée depuis cent ans de la crainte des pièges, presque aveugle d'ailleurs, l'aïeule se laissa prendre et fut incontinent portée à la cuisine.

Mais voilà qu'au bout de quelques instants, la cour du château s'emplit de marmitons criant, effarés et donnant des signes de la terreur la plus grande. Le maître-queux lui-même apparaît comme un mort, le visage décomposé, les mains tremblantes, et comme dans Riquet à la Houppe, une agitation extraordinaire se manifeste dans le sous-sol où brillent les grands fourneaux. Tout le monde accourt, et se groupe autour du chef, qui raconte que la carpe aussitôt mise dans le court-bouillon, a poussé des cris à fendre l'âme, et que jamais il n'a entendu plaintes plus déchirantes. Les gâte-sauces groupés autour de leur maître confirment le récit, et tous déclarent qu'ils aiment mieux rendre leurs tabliers que de continuer à faire cuire un poisson aussi extraordinaire.

— Extraordinaire ! fait alors Théophile Gautier. Mais non : tous les poissons crient quand on les fait cuire ; la carpe avait une voix plus forte que les autres, voilà tout.

A cette remarque du poète, tous les savants de s'exclamer, disant que c'est une mystification ou que quelque illusion d'acoustique a trompé les cuisiniers : mais qu'il est bien connu et bien établi que les poissons sont affectés d'aphonie.

— Le fait,concluent-ils, est enseigné dans les parties les plus élémentaires des moindres traités d'histoire naturelle.

— *Savantissimi doctores*, dit Gautier, ce sont les naturalistes qui font les histoires naturelles !

— Comment les poissons crieraient-ils puisqu'ils n'ont pas d'organes vocaux.

— Ils en ont, reprend-il, et c'est là ce qui vous trompe ! Et là-dessus le voilà donnant à l'assemblée une telle leçon d'ichtyologie, avec cette puissance de réalisation qui le caractérisait, qu'il semblait que tous les poissons des rivières et des océans protestassent avec lui contre l'ignorance et la malveillance des savants.

Il détaillait, disséquait, anatomisait les moindres fibres de leur organe vocal. Il les faisait vibrer, chanter, crier, hurler, murmurer, selon les passions qui les animent, colère, joie, désespoir, douleur ou plaisir. Il dévoilait leur vie mystérieuse, leur amour, leurs guerres, et arrivant enfin à l'abominable supplice que l'homme leur inflige de les faire cuire vivants, il les dépeignait en des termes tels que les pauvres marmitons fondirent en larmes, et que, des savants eux-mêmes, pas un ne put toucher au poisson pendant huit jours, et qu'on n'en servit plus sur la table.

Le lendemain de l'aventure, l'un de ces savants, qui était retourné à Paris, lui écrivit :

« Mon cher ami, j'ai passé la nuit à vérifier vos assertions; elles sont toutes d'une exactitude admirable. C'est vous qui êtes le savant, c'est nous qui sommes les poètes. »

De ses voyages dans le passé ou dans le présent, il rapporta, fidèlement notées et sûrement retenues, toutes ses impressions, qu'il avait fort vives. L'Espagne, les manolas, les fandangos, les chulos et les gitanes; l'Orient et ses visions dorées, l'Italie avec ses ruines antiques et ses jeunes femmes aux yeux de velours, tout cela revit devant nous si étincelant, si ensoleillé, si éclatant, que c'est une lecture éblouissante, une fantasmagorie aveuglante.

Le danger était proche, et l'exemple aussi séduisant que perfide. Les imitateurs ont aussi ramassé dans tous les vocabulaires techniques ou exotiques les éléments de ces peintures chatoyantes ; ils n'ont réussi qu'à collectionner un ramassis

factice et poudreux qui semble l'arrière-boutique d'un bric-à-brac.

C'est peut-être qu'il leur manqua, outre le talent de mise en œuvre, l'inspiration, le sentiment, dirai-je, l'amour, sans lequel il n'est pas de poète ?

C'est peut-être bien aussi ce qui manqua un peu à Gautier, il faut en convenir.

Un flegme impassible distingue ses héros.

Dans le vieux castel de Mme Kerkaradec, la cloche de la porte d'entrée n'a pas sonné depuis quinze années ; ce jour-là elle sonne quatre fois de suite et quatre voyageurs se présentent successivement pour demander un abri sous le prétexte que leur chaise est cassée. L'antique douairière reçoit sans émoi ces visiteurs imprévus, et se contente de dire avec un accent de jubilation profonde :

« Le ciel n'a pas voulu que je meure sans jouer encore une fois au whist. Nous voilà quatre : c'est le nombre qu'il faut ; la Providence est grande ! »

Jamais ils ne sont plus émus ni secoués : le ciel leur tomberait dessus qu'ils diraient : Dieu vous bénisse !

Les Goncourt ont sténographié un curieux propos :

Lundi 9 novembre. Dîner Magny.

Théophile Gautier développe la théorie qu'un homme ne doit se montrer affecté de rien, que cela est honteux et dégradant, qu'il ne doit jamais laisser passer de la sensibilité dans ses œuvres, que la sensibilité est un côté inférieur en art et en littérature.

Cette force, dit-il, que j'ai, et qui m'a fait supprimer le cœur dans mes livres, c'est par le stoïcisme des muscles que j'y suis arrivé.

Il y a une chose qui m'a servi de leçon. A Montfaucon, on me montra un jour des chiens. Il fallait passer au milieu du chemin et tenir contre soi les pans de sa redingote. C'étaient des chiens très vigilants, élevés pour la garde des châteaux et des fermes. Quand on leur mettait un âne dans le chemin et qu'on les lâchait, en cinq minutes, l'âne était nettoyé, il n'en restait qu'une carcasse... Après, on me fit passer dans un autre compartiment de chiens : ces derniers tout peureux, rampant à terre autour de vous, léchant vos bottes. C'est une autre espèce? demandai-je à l'homme. Non, monsieur, ce sont absolument les mêmes. Mais les autres, on leur donne de la viande, et ceux-ci on ne les nourrit qu'à la panade.

Cela m'a éclairé... J'ai mangé, par jour, six livres de mouton, et j'allais à la barrière, le lundi, attendre la descente des ouvriers pour me battre avec eux.

On connaît sa devise :

Rien n'est rien. Et d'abord, il n'y a rien. Cependant, tout arrive, mais cela est bien indifférent.

Il l'avait même rimée dans une « profession de foi extra-romantique », parue en 1831 :

C'est qu'il faut être aussi bête à manger du pain,
Rentier, homme du jour et non du lendemain,
Garde national, souscripteur ou poète,
Ou tout autre animal à deux pieds et sans tête,
Pour ne pas réfléchir qu'il n'est au monde rien
Qui vaille seulement les quatre fers d'un chien.

Il indiquait plaisamment son idéal sentimental dans cette boutade qui est son programme d'insensibilité :

Moi, je suis fort, j'amène 520 sur la tête de Turc, et je fais des métaphores qui se suivent. Tout est là !

Quant au cœur, on peut juger la part qu'il lui faisait dans ses affections, à cette définition peu galante :

Les femmes, c'est des choses qui vous empêchent de fumer.

Il eut le culte de la culture physique.

Mademoiselle de Maupin est un hymne à la beauté du corps ; Swinburne appelait ce roman *the golden book of beauty*. C'est le livre d'un poète antique et plastique.

Écoutez-en le héros :

Je suis un homme des temps homériques ; le monde où je vis n'est pas le mien et je ne comprends rien à la société qui m'entoure. Le Christ n'est pas venu pour moi ; je suis aussi païen qu'Alcide et Phidias. Je n'ai jamais été sur le Golgotha cueillir les fleurs de la Passion, et le fleuve profond qui coule du flanc du crucifié et fait une ceinture rouge au monde, ne m'a pas baigné de ses flots : mon corps rebelle ne veut point reconnaître la suprématie de l'âme, et ma chair n'entend point qu'on la mortifie. Je trouve la terre aussi belle que le ciel, et je pense que la correction de la forme est la vertu. La spiritualité n'est pas mon fait, j'aime mieux une statue qu'un fantôme, et le plein midi que le crépuscule. Trois choses me plaisent : l'or, le marbre et la pourpre, éclat, solidité, couleur. Mes rêves sont faits de cela, et tous les palais que je bâtis à mes chimères sont construits de ces matériaux... Jamais ni brouillard, ni vapeur, jamais rien d'incertain et de flottant. Mon ciel

n'a pas de nuage ou, s'il en a, ce sont des nuages solides et taillés au ciseau, faits avec les éclats de marbre tombés de la statue de Jupiter... J'aime à toucher du doigt ce que j'ai vu et à poursuivre la rondeur des contours jusque dans les replis les plus fuyants... J'ai toujours été ainsi. J'ai pour les femmes le regard d'un sculpteur et non celui d'un amant. Je me suis toute ma vie inquiété de la forme du flacon, jamais de la qualité du contenu. J'aurais eu la boîte de Pandore entre les mains, je crois que je ne l'eusse pas ouverte.

Ses romans sont pleins d'esprit, d'érudition, d'humour, d'ingéniosité, d'imagination et de fantaisie. Le cœur est souvent absent.

Il n'a rien imaginé de plus tendre que son conte *Jean et Jeannette*.

C'est bien un roman d'amour, mais il n'y a nulle part une page de passion, un duo tendre. Th. Gautier nous décrit ses amoureux par le dehors, il nous dit leurs démarches, leurs promenades dans la rue, et sous bois, le décor de leur chambrette, la forme de leurs habits ; il étudie à peine leurs sentiments.

Il nous affirme qu'ils s'aiment et se dispense de nous faire savoir comme.

C'est le contrepied de l'art classique. Racine, ou même Pradon, fouillaient le cœur, sondaient les âmes et décrivaient la passion par l'analyse, sans souci de l'extérieur du personnage, de son attitude, de son milieu. Gautier néglige le dedans et nous le laisse deviner.

Il n'a d'yeux que pour les galons, les lambris, les effets de coins de rue et de verdure. Les déclarations du comte de Candale sont des jeux de tête, des habiletés de style maniérées, affectées, où l'âme n'a point de part. Une seule fois, Gautier a trouvé ou simulé le sentiment ; encore ne le prête-t-il pas à son protagoniste. C'est un pauvre diable de droguiste qui a aperçu au bal du Moulin-Rouge la ravissante marquise de Champrosé. Celle-ci est déguisée en une petite lingère, qui, au moment de choisir son nom, se rappela peut-être qu'en ce même mois de juillet 1850, les Variétés avaient donné avec succès, *Les Métamorphoses de Jeannette*, dont Théophile Gautier fit un brillant feuilleton. Le droguiste est aussitôt devenu amoureux fou de Jeannette ; il ne pense plus qu'à elle ; il pousse la hardiesse jusqu'à la venir trouver dans sa chambrette ; la scène entre ce nigaud que l'amour rend plus bête, et la fine lingère est l'une des plus ravissantes et l'une des rares.

Th. Gautier fut éclectique en ses goûts. Il aima l'antiquité, les peuples d'Orient, la Grèce, le moyen âge, le seizième siècle (1), le règne de Louis XIII et aussi celui de Louis XV. Le dix-huitième siècle le séduisit.

Il aimait de prédilection ce temps des minauderies, et il lui empruntait quelquefois ses manières, comme lorsqu'il envoyait des cadeaux, enroulés dans des madrigaux :

> Vous recevrez pour votre fête,
> Si le porteur est diligent,
> Un globe de rondeur parfaite,
> Tout étamé de vif argent.
>
> Dans sa sphère pure et brillante,
> Le ciel reproduit ses couleurs ;
> Votre villa blanche et riante
> S'y mirera parmi les fleurs.
>
> Par malheur, la courbe polie
> Des gens déforme les reflets ;
> Mais vous saurez rester jolie
> Où les autres deviennent laids.

Il fut, comme il convenait alors, satanique, sabbatique, fantastique ; il eut des rêves, des cauchemars ; la fuite éperdue et affolante, la chevauchée fantastique du cheval Imagination poursuivi par le crabe Ennui est une furieuse course à l'abîme.

Le défaut de ses œuvres en prose fut la rapidité. Elles portent des traces de négligence (2), de hâte ou de mauvais goût, les sylphes de l'air « fessés » par les fouets des cochers, le violon grattant « les boyaux de son instrument », ou une soubrette traçant des lettres hiéroglyphiques sur un billet « qu'elle aurait mieux écrit en trempant le bout de son orteil dans l'encre ».

Sa prose coulait en torrent.

Émile Bergerat a conté quel gigantesque et effrayant feuilleton nous aurions, si le maître eût réalisé ses rêves de malade usé,

(1) Cf. t. I, p. 438 de cet ouvrage.

(2) « Elle rentra toute dépitée dans la coulisse, sans même penser au peu d'effet de la gargouillade *qu*'elle venait d'exécuter assez mal, il faut le dire, et *qui* lui eût même attiré, bien réussie, des applaudissements *qui*, certes, eussent fait enrager son amie. » Cette lourde prose est fréquente chez Gautier. Mais quelles trouvailles de style ! On se félicite de la platitude de la Guimard, puisqu'elle nous vaut le plus délicieux pastel dont je reproduis le dernier trait : « Sa poitrine, intrépidement décolletée, étalait les plus délicieux néants, et l'on peut dire que jamais le rien ne fut plus joli. »

quand il projetait d'utiliser les notes et les études de son ami Clermont Ganneau, pour écrire la légende du *Prince des Haschischins* « avec tous les détails », une œuvre colossale, de la famille de *l'Histoire de France à partir de Teutobochus* par le petit Fontanet :

J'aurai autant de secrétaires que le vieux cheikh comptait de *feidawi* ou initiés, et nous vous taillerons, *Nono* et moi, de la besogne à crier grâce, mais nous vous ferons millionnaires! Partout ici, on écrira, au grenier et à la cuisine, sur les escaliers, à la cave et près du calorifère, selon les tempéraments. L'été, je ferai dresser d'immenses tables dans le jardin, et des hamacs se balanceront aux arbres pour les quarts d'heure de repos. Des rafraîchissements, alternant avec des nourritures légères, circuleront autour de ces tables vertes, et, le soir venu, de tous les coins, les orchestres les plus enivrants murmureront avec des bruits de cascatelles. Il y aura des yachts, des périssoires et des gondoles amarrées à la grille, au clair de lune, pour ceux qui voudront fumer et prendre le frais au fil de l'eau, et j'achèterai à Rothschild l'île qui est en face pour les voluptueux. Nono et moi, graves, nous nous tiendrons au centre, à portée de la voix, comme on a son dictionnaire sous la main, lui pour les renseignements scientifiques, moi pour les inventions, les effets et les mots techniques, de telle sorte que les plus ignorants ne seront jamais embarrassés.

Les jeudis et les dimanches, on tirera des feux d'artifice, et la poudre de chanvre sera offerte dans des cassolettes à ceux qui seront chargés de la description des visions, extases et hallucinations, et qui veulent travailler d'après nature. Toute la journée, l'avenue sera remplie d'estafettes de diverses couleurs portant la copie et rapportant les épreuves, s'entrecroisant et brandissant au vent des banderoles, où sera annoncée l'aventure contée dans le feuilleton du jour.

Une de ses métaphores familières, pour dire qu'il allait travailler, était : « Je vais mettre du noir sur du blanc. » Style d'artiste. Il aime à s'arrêter devant un objet d'art, à le décrire, à le refaire, pour ainsi dire, avec la plume, en y ajoutant, avec ses impressions, des nuances nouvelles, des détails imprévus. C'est comme une seconde création ; l'objet lui fournit l'idée première, et il la cisèle à son tour, il la pétrit, il la fait sienne, qu'il décrive soit une calèche lilas tendre, vernie et décorée par Martin, soit des urnes d'argent burinées par Germain, ou le groupe de bronze de Clodion : la nymphe Syrinx poursuivie par le grand dieu Pan. Il a le culte de la ligne, du contour, des teintes. C'est un objectif braqué sur la nature et sur les coins de rue. Il a réuni ainsi une galerie séduisante de paysages, de tableautins de

genre, de vues, de motifs variés et pittoresques, comme des aquarelles dans l'album d'un touriste :

Cet intérieur, que le peintre Chardin, si vanté à bon droit par M. Diderot, eût aimé à reproduire, formait avec sa boiserie grise, son carreau recouvert d'un tapis usé, sa cheminée de faux marbre surmontée d'un camaïeu, sa fenêtre aux vitres étroites et dont quelques-unes avaient un bouillon au milieu, son pot de faïence de Vincennes où trempe une fleur, sa lumière sobre, tranquille, discrète, concentrée sur la table à ouvrage, un fond tout aussi favorable à la beauté.

Voilà la chambrette, peinte par Chardin ; voici la fenêtre :

La fenêtre, car cette chambre avait été celle d'une véritable grisette était entourée d'un cadre de pois de senteur, de liserons et de capucines, les uns en fleur, les autres en train de faire, en attendant mieux, grimper leurs feuilles découpées en cœur, et d'entortiller leurs vrilles après les ficelles tendues par une main prévoyante.

Le mot évoque dans son esprit la vision concrète et complète ; il voit des yeux intérieurs ce qu'il décrit, on dirait qu'il peint d'après nature, tant l'évocation est intense, lumineuse et précise :

Les maisons des cultivateurs, avec leurs toits rustiques, les moulins à vent tournant leur aile flasque, les guinguettes qui rient et qui chantent, animent ce paysage qui, sans être agreste ni pittoresque, a néanmoins de jolis détails et des charmes imprévus.

Et cette délicieuse esquisse :

Le cabaret du *Lapin blanc* faisait assez bonne figure sur le bord de la route.

Son enseigne, connue depuis un temps immémorial, avait été barbouillée par un descendant fort éloigné d'Apelle, des deux côtés d'une plaque de tôle qui brimballait au vent et qu'ombrageait une longue branche de pin : mais l'hôtelier, peu sûr du talent de l'artiste, et se défiant de la fidélité de la représentation du *Lapin blanc*, avait jugé à propos d'établir dans une cage une enseigne parlante, où les yeux les plus ignorants ne se pouvaient tromper.

Un énorme lapin blanc, aux oreilles démesurées, aux gros yeux vermeils, brochait des babines en broutant une carotte à côté de sa fallacieuse image, qu'on aurait pu prendre pour un cheval, un cerf ou un éléphant.

La façade du *Lapin blanc* était enluminée, comme le teint d'un buveur, d'une joyeuse couche rouge, qui indiquait aux desservants de la dive bouteille un temple ou tout au moins une chapelle de Bacchus.

Sur le toit de vieilles tuiles moussues où avaient fleuri quelques jou-

barbes se promenaient des pigeons de toutes couleurs, pauvres oiseaux de Vénus, ne prévoyant pas la crapaudine et les petits pois, et faisant l'amour comme si la broche ne tournait pas incessamment au rez-de-chaussée.

Les poulets montraient dans la cour la même insouciance, bien que quelque gâte-sauce, veste blanche au dos, en casque à mèche, coutelas au côté, sortît de temps à autre de la salle basse et en empoignât un par l'aile, malgré ses piaillements, car le cabaret était bien achalandé, et la vrille de fumée de sa cheminée, qu'on voyait monter en spirale bleuâtre sur un fond de verdure, ne s'arrêtait jamais.

Autour de la maison s'étendaient des tonnelles en treillage formant cabinets, et toutes couvertes de houblon, de vigne vierge, de rosiers grimpants et de chèvrefeuille. C'était champêtre, rustique et galant au possible.

Quels tableaux, ceux du *Capitaine Fracasse*, *le Château de la Misère*, *le Chariot de Thespis*, *Effet de neige*, Matamore mort de froid au pied d'un arbre, éclairé par la lanterne de Blazius.

Tableaux à la plume, a-t-il écrit en tête d'un de ses recueils : il est vrai que c'est là qu'il excelle. Il sait voir et faire voir. Il a des sens, plus que des sentiments. Il est resté l'élève du peintre Rioult.

On est stupéfait par le vocabulaire étincelant de ce nabab des mots, ce sultan de l'épithète, qui gourmandait la langue au dix-septième siècle pour être trop pauvre, et qui disait à Renan :

Je vous défie de faire le feuilleton que je ferai mardi sur Baudry avec les mots du dix-septième siècle !

On a rarement peint d'aussi jolis panneaux, d'une précision si complète, d'un réalisme si aimable, d'une fidélité si surprenante, qu'on croit encore voir le modèle. C'est bien par cette merveilleuse et puissante faculté d'évocation, par cette ingénieuse habileté à fixer l'image dans ses moindres détails, que Théophile Gautier demeurera, grâce aussi au prestige du style, un maître parmi nos descriptifs, un peintre à la plume, un artiste, — dont on nous a conservé les douloureux gémissements, quand il lui fallait écrire « à la ligne, pour le bourgeois », et, comme il disait, « renfoncer son côté sculptural et plastique ».

Sous le second empire, il se rallia à la Cour, chanta la naissance du Prince impérial, et fut bibliothécaire de la princesse Mathilde(1). Il est mort en 1872.

(1) Sa fille Judith Gautier épousa Catulle Mendès : son autre fille épousa Bergerat; son fils, Théo Gautier, fut sous-préfet et littérateur.

CHAPITRE VIII

Poètes.

J.-B. Legouvé. — Soulary. — Bouilhet. — Hégésippe Moreau. — Reboul. — Autran. — Brizeux. — De Laprade. — Lacaussade. — Émile et Antony Deschamps. — Aug. Barbier. — Barthélemy et Méry. — Charles Nodier. — Baudelaire. — Le Parnasse. — Théodore de Banville.
Leconte de Lisle : Sa vie. — Ses œuvres. — Son caractère. — Fausse impassibilité. — Le coloris. — L'artiste.
José-Maria de Hérédia : Ciselures et exotisme. — Hellène et Conquistador.
Sully-Prudhomme : Un philosophe poète. — Les images et le lyrisme.
Anatole France : Un dilettante.
François Coppée : Le poète de la bonté.
Jean Richepin : Dualisme pittoresque. — Matelot et bénédictin. — Vigueur sonore. — Calme final.
Jules Lemaître : Un fantaisiste.
A. Lemoyne. — Eug. Manuel. — Léon Dierx. — A. Silvestre. — E. des Essarts. — Jean Lahor. — A. Mérat. — L. Valade. — Catulle Mendès. — M. Rollinat. — Déroulède. — Vicaire. — Jean Aicard. — Glatigny. — Montesquiou. — Tailhade. — Haraucourt. — Aug. Dorchain. — Samain. — Francis Jammes, etc., etc.
Paul Verlaine : Sensualisme et piété.
Décadents et symbolistes : Jules Laforgue. — Tristan Corbières. — Rimbaud. — Stéphane Mallarmé, etc.
Les verlibristes. — Les étrangers. — Gustave Kahn. — Jean Moréas. — Henri de Régnier. — Fernand Gregh. — Viélé-Griffin. — Hérold. — Éphraïm Mikhaël. — Stuart Merrill, etc., etc.
Le naturisme.
La chanson. — Pierre Dupont. — Béranger. — Désaugiers. — Nadaud. — Les cabarets de Montmartre.
Les femmes-poètes : Mme Desbordes-Valmore. — Mme Ackermann. — Mme Tastu. — Comtesse d'Agoult. — Anaïs Segalas. — Mme de Rohan. — Mme de la Roche-Guyon. — Mme Rostand. — Mme Catulle Mendès. — Mme de Baye. — Mme Vivien. — Mme de Saint-Point. — Mme de Zuylen. — Mme Lucie Félix-Faure-Goyau. — Mme de Noailles. — Mme Daudet. — Mme Mesureur, etc.
Conclusion.

Lamartine, Hugo, Vigny, Musset, Théophile Gautier sont les chefs de file de l'École romantique (1).

(1) Millevoye, Chènedollé, P. Lebrun, tous ces derniers classiques et semi-romantiques ont été étudiés dans le tome III. Les poètes du dix-neuvième siècle sont nombreux; leur revue deviendrait une longue nomenclature. On en trouvera le répertoire complet dans la grande *Anthologie* Lemerre, dans la bonne *Chrestomathie française du dix-neuvième siècle*, colligée par H. Sensine (Lausanne), dans *les Poètes lyriques français* de Fonsny et Van Dooren (Verviers). On peut y joindre, pour être complet, *la Muse parlementaire* de Pétrus Durel (sénateurs et députés poètes).

Leur armée compta d'autres unités, Sainte-Beuve, Auguste Barbier, Marceline Desbordes-Valmore, Auguste Brizeux, Auguste Lacaussade, et après eux Victor de Laprade, Louis Bouilhet, Charles Baudelaire ; Théodore de Banville nous amènera aux Parnassiens.

Voici, au début, Gabriel Legouvé (1), dont on répète encore le vers qui termine son poème *le Mérite des Femmes* (1801) :

Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Le mérite de l'auteur était d'avoir, pour la première fois, renoncé aux madrigaux et aux frivolités, pour parler de la femme sérieusement, en considérant ses droits et ses devoirs, sa fonction dans la société. Il montra ainsi à son fils le sujet que celui-ci développa dans *l'Histoire morale des Femmes*, comme son exemple le dirigea vers le théâtre. Le père fit jouer avec succès *la Mort d'Abel*, *la Mort de Henri IV*, etc., que le fils a analysés dans ses *Souvenirs* pour se persuader de leur valeur.

Joséphin Soulary (2), l'homme aux sonnets exquis (*Les Deux cortèges*, *Rêves ambitieux*, *le Sonnet*, etc.) ; Louis Bouilhet (3), fils d'un héros de la Bérésina, poète des époques lointaines, des temps antédiluviens et des temps antiques, qui brossa à larges traits des scènes grandioses, et peignit d'une pointe patiente les miniatures de ses *Festons*, ont droit au souvenir.

Hégésippe Moreau (4), poète à douze ans, ouvrier typographe, maître répétiteur, conteur agréable des *Petits souliers* et de *la Souris blanche*, a émaillé une vie douloureuse de petites fleurs bleues (*Myosotis*) qui ont un charme attendri et un discret parfum. *La Voulzie* est une page célèbre qui donne la mesure de sa musicale poésie, comme il a mis le meilleur de sa sensibilité dans son poème touchant : *Hélas ! si j'avais su* !

N'oublions pas les fines et déliées enluminures d'Aloysius Bertrand le Bourguignon ; la blanche vision de Reboul, *l'Ange et l'Enfant* :

Un ange au radieux visage
Penché sur le bord d'un berceau.

Reboul, que Chateaubriand et Lamartine tinrent dans une es-

(1) 1764-1812.
(2) 1815-1891.
(3) 1822-1869.
(4) 1810-1838.

time surprenante ; Louis Ratisbonne, le traducteur du Dante, le La Fontaine embourgeoisé des temps modernes, et Joseph Autran (1), un Leconte de Lisle aquatique, qui a inauguré la poésie des grands monstres sous-marins, et des décors, faune et flore, du fond de la mer. Il était le beau-père de Jacques Normand.

*
* *

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortège nombreux ne suivit pas son deuil.
Un seul prêtre, en priant, conduisit le cercueil ;
Puis, venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas,
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal, et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

Ces vers charmants sont dans toutes les mémoires pour rappeler le touchant poète Aug. Brizeux (2), dont l'idylle *Marie* a consacré la réputation.

Ils racontent le convoi de Louise, où le poète trouve un contraste gracieux entre le deuil du cortège et la fraîche éclosion d'avril, fête rose des âmes. Le *Pont Kerloo* est aussi une charmante scène. Brizeux eut le don de toucher et de plaire ; ne lui

(1) 1813-1877.
(2) 1803-1858.

demandez pas la force ou le blasphème : c'est un tendre qui chante d'une voix douce et caressante sa Bretagne, et les mélancolies touchantes de la jeunesse.

Victor de Laprade a pris pour sujet de ses chants le régime vivifiant des campagnes, et l'air pur des monts :

Allons respirer l'air que respirent les chênes.
Les livres sont fermés et les champs sont ouverts.

l'action, la jeunesse, l'espoir, les forêts maîtresses de vigueur, l'avenir que nous devons préparer et ennoblir :

Plus haut ! toujours plus haut, vers ces hauteurs sereines
Où nos désirs n'ont plus de flux et de reflux,
Où les bruits de la terre, où le chant des sirènes,
Où les doutes railleurs ne nous parviennent plus ;

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours ; Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu.

Auguste Lacaussade (1), né, comme Leconte de Lisle, à l'île Bourbon, imprégné de poésie anglaise, inspiré d'une ardeur chaleureuse par son ami Mickiewicz, fit des tableaux fougueux des tropiques et de son âme. Sainte-Beuve crut devoir lui conseiller : « Calmez-vous ! »

Voici les deux frères jumeaux d'Apollon, Émile et Antony Deschamps, Émile (2), dont on cite le *Rodrigue pendant la bataille* ; Antony dont on répète le *Judas dans l'Enfer* ; Émile, fondateur de la *Muse française*, traducteur de Shakespeare, poète des crèches et des distributions de prix ; Antony (3), traducteur du Dante, épris de l'Italie, « terre du vrai beau », tous deux bons et fervents poètes, *Arcades ambo*.

Aug. Barbier (4) fut l'Archiloque moderne. Sa vie poétique a été la série de ses bondissements, et l'indignation en a fait un « vrai et grand poète », a dit Leconte de Lisle.

D'une voix âpre, haletante, fougueuse, il a dénoncé les abus

(1) 1817-1897.
(2) 1791-1871.
(3) 1800-1869.
(4) 1805-1882.

et flétri les objets de sa haine, de Bonaparte aux quémandeurs de Charles X.

D'un ton plus reposé, *Il Pianto* est l'hymne de son amour pour la beauté, entonné gravement sur les ruines de l'Italie antique.

Les Iambes font plus de bruit : on les entend de plus loin. Les tableaux d'*Il Pianto* plairont davantage aux amants discrets de la Muse.

Son fils, Jules Barbier, a lié aussi une poétique *Gerbe* sur des lauriers cueillis au théâtre.

Barthélemy et Méry (1) furent les poètes de l'opposition bonapartiste et libérale dans *Napoléon en Égypte*, *la Villéliade* et les pamphlets hebdomadaires de la *Némésis*.

Barthélemy était violent, amer, vénal; Méry connu, d'ailleurs, par *la Floride* et *la Guerre du Nizam*, *Anglais et Chinois*, fut le méridional copieux, le boulevardier pétillant. Leur guerre en rimes avec Lamartine les mit fort en vue et donna au grand poète l'occasion d'une éloquente réplique. Alexandre Dumas a tracé de Méry ce portrait sur le vif :

Méry sait tout ou à peu près tout ce qu'on peut savoir : il connaît la Grèce comme Platon, Rome comme Vitruve ; il parle latin comme Cicéron, italien comme Dante, anglais comme lord Palmerston.

L'homme le plus spirituel a ses bons et ses mauvais jours, ses lourdeurs et ses allègements de cerveau. Méry n'est jamais fatigué, Méry n'est jamais à sec. Quand, par hasard, il ne parle pas, ce n'est point qu'il se repose, c'est tout simplement qu'il écoute ; ce n'est point qu'il soit fatigué, c'est qu'il se tait. Voulez-vous que Méry parle ? approchez la flamme de la mèche et mettez le feu à Méry. Méry partira. Laissez-le aller, ne l'arrêtez plus, et que la conversation soit à la morale, à la littérature, à la politique, aux voyages ; qu'il soit question de Socrate ou de M. Cousin, d'Homère ou de M. Viennet, d'Hérodote ou de M. Cottu, vous aurez la plus merveilleuse improvisation que vous ayez jamais entendue.

Il est savant comme l'était Nodier ; il est poète comme nous tous ensemble ; il est paresseux comme Figaro et spirituel... comme Méry.

*
* *

Ch. Nodier (2), esprit exalté et capricieux, curieux conteur de

(1) 1796-1867; 1798-1866.
(2) 1780-1844.

Trilby, de *la Fée aux Miettes*, de *Jean Sbogar*, était trop mêlé au mouvement poétique et trop lié avec tous les poètes pour n'avoir pas, aussi lui, sollicité la muse, ce qu'il fit dans *les Essais d'un jeune barde* (1804) et dans ses *Poésies* (1827).

Ses réunions de l'Arsenal furent célèbres. C'est là que sa fille, Mme Marie Ménessier, s'attira l'hommage discret du fameux sonnet d'Arvers.

Arvers était un ancien prix d'honneur de discours latin au concours général, et notaire de son état, mais notaire inflammable et poétique. Il publia, en 1833, *Mes heures perdues* et fit du théâtre, *la Mort de François Ier*, *Plus de peur que de mal*, en tout dix-sept drames ou vaudevilles, bien oubliés. On ne se rappelle que le sonnet d'Arvers *imité de l'italien*.

Cette mention fausse était une précaution pour dérouter les applications. Mme Ménessier, quoiqu'elle adressât des vers à Alfred de Musset, n'a pas répondu à Arvers. De nombreux poètes se sont chargés de répondre pour elle (1) afin qu'il ne fût pas dit qu'une femme s'est tue, et n'a pas eu le dernier mot.

Quant à Nodier, il maniait le vers avec une habileté que témoignent les fameuses stances à A. de Musset :

J'ai lu ta vive odyssée
Cadencée...

Polygraphe fécond, il étudia la littérature légale, écrivit de jo-

(1) Une des plus jolies parmi ces réponses supposées est celle de M. Aigoin, l'historiographe d'Arvers :

Mon cher, vous m'amusez, quand vous faites mystère
De votre immense amour en un moment conçu,
Vous êtes bien naïf d'avoir voulu le taire :
Avant qu'il ne fût né, je crois que je l'ai su.

Pouviez-vous, m'adorant, passer inaperçu,
Et, vivant près de moi, vous sentir solitaire ?
De vous, il dépendait d'être heureux sur la terre :
Il fallait demander et vous auriez reçu.

Apprenez qu'une femme au cœur épris et tendre
Souffre de suivre ainsi son chemin sans entendre
L'aveu qu'elle espérait trouver à chaque pas.

Forcément, au devoir, on reste alors fidèle !
J'ai compris, vous voyez : « ces vers tout remplis d'elle ! »
C'est vous, mon pauvre ami, qui ne compreniez pas !

lies pages de bibliophile, fit un *Dictionnaire des Onomatopées*, des *Essais* de linguistique, un *Examen des Dictionnaires*, et défia, l'épée au poing, quiconque oserait soutenir que *Gil Blas de Santillane* de Lesage n'est pas le chef-d'œuvre de la prose française. Ce n'est pas tout : il fit de longues études sur les insectes ; il fut amené à l'entomologie par la politique. Conspirateur sous le Consulat, emprisonné en 1803 pour une ode révolutionnaire, *la Napoléone*, il s'échappa et erra à travers champs. Le soir, il cherchait asile en quelque cabane ou en un presbytère écarté.

D'abord, il se faisait connaître, exagérant les dangers qui le menaçaient, ceux mêmes auxquels il était contraint d'exposer ses hôtes. Alors, s'engageait un combat de générosité où Nodier se laissait vaincre. Il soupait gaiement, dormait sur la paille et repartait à l'aube, emportant les vœux et les bénédictions du bon prêtre.

Après les curés, c'était aux médecins de campagne qu'il s'adressait d'ordinaire pour se donner ces scènes de roman, si souvent répétées qu'il avait fini par se croire le plus persécuté des proscrits. Habile à discourir sur la médecine comme sur toutes les choses qui s'y rattachent, il étonnait ses hôtes par l'étendue et la variété de ses connaissances. En les quittant, il leur laissait des plantes rares, des insectes curieux, et les engageait à faire des collections. Professeur nomade d'histoire naturelle, il a formé de nombreux élèves dans le Jura, qui se rappellent encore ses leçons, rendues plus attrayantes par le charme merveilleux de sa conversation, et l'intérêt qu'excitait sa mystérieuse existence. (*P. Fabre.*)

Il fit de la physiologie, prédit l'homme de l'avenir tel que l'évolution le fera, nouvel être, l'*être compréhensif* qui ressemblera, dit-il,

à l'homme, comme l'homme ressemble aux animaux, auxquels il ne ressemble que trop, mais avec un développement d'organes dont nous ne pouvons imaginer l'étendue et la portée ; il aura tous les sens que nous avons observés dans le surplus des êtres créés et une multitude d'autres qui nous échappent et sont réservés pour lui.

Il fut aussi médecin, formula la loi d'hérédité de la tuberculose (1) dès 1818, étudia le sommeil, la folie et le choléra (2) et

(1) Dans *Jean Sbogar*. La mère d'Antonia a succombé à une maladie de poitrine : Antonia ne paraissait pas atteinte de cette affection, souvent héréditaire ; — mais elle semblait n'avoir puisé dans son sein déjà habité par la mort qu'une existence fragile et imparfaite.

(2) Paul Fabre. *Nodier médecin.*

fit campagne pour l'orthographe plus rationnelle des termes médicaux.

*
* *

Mais place à Charles Baudelaire (1). Un satanisme fait de perversité lugubre et de mysticisme macabre ; des psaumes virulents, éructés par un enfant de chœur de messe noire ; des résidus expulsés par l'alambic des poisons de l'âme; les rêveries d'une religiosité morbide : tel est le substrat vénéneux où ont poussé les *Fleurs du mal.*

Ames damnées, *la Charogne*, *le Vampire*, *Spleen* ont l'éloquence diabolique et brutale d'une muse qui a braqué sur l'art « un rayon macabre », selon le mot de Hugo.

Et cependant Baudelaire est autre chose qu'un banquiste de terreur, un entrepreneur de poèmes funèbres. Il disait :

— Il ne me déplairait pas, à moi qui suis tendre, raisonnable et croyant, de passer pour le pire des indifférents, des excentriques et des athées.

On pourrait croire qu'une telle déclaration de sa part fût encore un défi à la crédulité publique. Mais son œuvre lui donne raison.

Les Aveugles, *les Chats*, *la Mort des pauvres*, *Harmonie du soir*, d'un symbolisme heureux ; *l'Albatros*, *les Petites vieilles*, *Correspondances*, *le Gouffre*, *Don Juan*, son chef-d'œuvre, composé et campé comme un tableau de Delacroix, *l'Idéal du poète*, exposé avec simplicité et pureté morale, montrent un homme sensible et bon, une haute intelligence, une faculté rare de symbolisme, un musicien de rythmes nets, un cœur vaillant, croyant et droit.

*
* *

Avec Banville, nous entrons chez les Parnassiens. Ceux-ci se distinguèrent par l'impersonnalité de leur inspiration et leur préoccupation raffinée de la forme. Quand l'idée et le sentiment se furent raréfiés, atténués, émaciés, subtilisés, quintessenciés

(1) 1821-1867. Pour la biographie cf. la brutale notice de Feli Gauthier, écrite dans le ton du modèle.

au point de n'être plus ni sensibles, ni réels, les poètes devinrent symbolistes et décadents.

Rien n'est aimable, souriant, facile, reposant comme les poésies de cet élégant funambule, Théodore de Banville (1). Rhétoriqueur des temps modernes (2) et parnassien retors. Peu d'idées, des sentiments dormants, une forme savante, eurythmique, des rimes millionnaires et calembouriques, des virtuosités de cadences, et, passant comme une traînée blanche de lumière sur des oripeaux de cirque, un rayon de la Grèce illuminant le parisianisme boulevardier de ce danseur, qui tend sa corde roide entre Montparnasse et le mont Parnasse. Il a rédigé ses idées en poésie dans un *Traité de versification française*, qui est une ode à la rime. Il excella dans les consonnances ingénieuses : *la Madeleine* appelle *le damas de laine ;* les filles *qu'on marie honnêtes*, et les filles *pauvres mais honnêtes*, déterminent l'écho : des *marionnettes* et des *pauvres maisonnettes*. L'*Himalaya* songe au *drame que lima Laya.*

Très souvent las des Philistins
Et les yeux brouillés, cher Catulle,
Par les cheveux de Philis teints,
Je voudrais aller jusqu'à Tulle.

Peut être qu'on est encore aise
Bien loin d'ici dans la Corrèze,

Un rayon sur mon front a lui
Lorsque l'heure du thé ramène
Ce monstre affreux (*le piano*) comme celui
Du long récit de Théramène.

Mais il fut à ses jours vraiment poète.

Il eut l'envol (*le Saut du Tremplin*) ; l'émotion (*la Morte*, en rimes féminines, d'un effet dolent ; *la Belle Aude*, interprétation émue du *Roland*) ; la force (*Le Sanglier, les Loups*) ; la grâce (*A un enfant*) ; l'hellénisme exquis coloré et lumineux, (*Andromède*, *Chio*, *le Vase*, un camée exquis) :

(1) Moulins 1823 + Paris 1891. *Cariatides*, 1842 ; *Stalactites*, 1846 ; *Odelettes*, 1856 ; *Odes Funambulesques*, 1857, *les Exilés*, 1874, son chef-d'œuvre ; *les Princesses*, 1874 ; *Sonnailles et clochettes*, etc.

Au théâtre, de petites merveilles, *le Baiser*, *Florise*, *Gringoire*, d'une pitié éloquente et émue, bien qu'un peu trop spirituelle.

(2) Cf. Tome I, pages 336-338 de cet ouvrage.

Sculpteur, cherche avec soin, en attendant l'extase,
Un marbre sans défaut pour en faire un beau vase ;
Cherche longtemps sa forme, et n'y retrace pas
D'amours mystérieux ni de divins combats.
Pas d'Alcide vainqueur du monstre de Némée.
Ni de Cypris naissant sur la mer embaumée;
Pas de Titans vaincus dans leurs rébellions
Ni le riant Bacchus attelant les lions
Avec un frein tressé de pampres et de vignes ;
Pas de Léda jouant dans la troupe des cygnes,
De naïades aux fronts couronnés de roseaux,
Ou de blanche Phœbé surprise au sein des eaux.

Qu'autour du vase pur, trop beau pour la Bacchante,
La verveine se mêle à des feuilles d'acanthe ;
Et, plus bas, lentement, que des vierges d'Argos
S'avancent d'un pas sûr en deux chœurs inégaux,
Les bras pendant le long de leurs tuniques droites,
Et les cheveux tressés sur leurs têtes étroites.

Il y a de ces petits chefs-d'œuvre impeccables dans le musée confus de ses œuvres.

Les ballades l'attirèrent, et de cette prédilection est né *Gringoire*.

Car si Louis XI remarqua Gringoire, c'est pour sa ballade des Pendus, et si Loyse aime le pauvre hère, c'est pour sa ballade des Désespérés.

Faire des ballades qui eussent un air du temps ! C'était une joie pour ce virtuose de la rime et du rythme ; car il demeurera comme le plus militant des parnassiens, le Joachim du Bellay de 1860.

Il fut le poète d'une fantaisie éblouissante, qui met des teintes truculentes et lumineuses, des ors, de la pourpre, des lis, des flammes, des roses, sur ses tableaux riches en couleurs, où il fait passer et scintiller, selon le mot de Joubert, « le phosphore que les poètes ont au bout des doigts. »

Il eut une folle gaieté, exagéra les procédés de Victor Hugo en choquant violemment les contrastes et les antithèses, mélangea des façons de parler lyriques et bourgeoises ; des bouffonneries aboutissent à un vers sentencieux ; des vocables majestueux servent pour une idée comique.

Ah ! pour te voir tordu par ce rire usité
Chez ces hommes qu'afflige une gibbosité.

Il a outré la périphrase de Delille.

Même *Gringoire*, drame triste, a de la belle humeur; malgré la situation dramatique, le frisson d'horreur ne passe jamais, et jamais on ne vit apprêts de mort plus gais.

Ce fut une âme pure. Armand Silvestre l'atteste :

Sa plume, qu'il avait arrachée au vol de quelque cygne, dans un de ses beaux voyages à travers l'azur, demeura, dans la sienne, si fort au-dessus des hontes de la foule, que rien n'en salit jamais la triomphale blancheur.

Il la portait glorieuse, comme les saints leur branche de lys, ou comme les héros leur resplendissante épée!

Au-dessus des têtes étonnées, elle faisait passer des souffles ou frissonner des éclairs. C'est sur cette blancheur d'aile que son âme est remontée vers l'infini.

Richepin a porté de lui ce témoignage.

Il rimait comme on respire, comme le flot roule, comme le vent souffle, comme l'étoile scintille.

Et toujours et partout, même dans l'ironie, même dans la fantaisie, même dans le rire, il avait le coup d'aile à quoi se reconnaissent les vrais fils de cet Orphée, son divin patron.

De quelque endroit qu'il prît son vol, il l'achevait toujours en planant dans la pourpre et dans l'azur.

S'il fut le porte-drapeau du Parnasse, il était trop foncièrement poète pour n'avoir pas souvent trahi les siens. La forme savante n'a pas toujours suffi à son inspiration, et il s'en est évadé.

Dans *Socrate*, son héros donne une belle leçon à la femme d'un de ses disciples, émue par la froideur de son mari.

O Myrrhine, dans Cypre, île de fleurs vêtue,
On vit un statuaire épris de sa statue;
Mais par bonheur Cypris vint à passer par là,
Si bien que Galatée eut une âme et parla.
Sans quoi Pygmalion l'eut bien vite laissée.
Ta robe est de couleurs charmantes nuancée;
Mais on épouserait les roses des jardins,
Si les roses, pour nous oubliant leurs dédains,
Ouvraient pour nous ravir leurs corolles sacrées,
Et nous parlaient après qu'on les a respirées!

C'est la plus jolie condamnation des Parnassiens.

De la pure adoration de l'art naît une Galatée de marbre, il faut le courant des idées et des sentiments pour l'animer.

*
* *

Charles-Marie-René Leconte de Lisle est né le 22 octobre 1818 à Saint-Paul, commune de l'île de la Réunion. Sa famille paternelle descend directement de Michel Le Conte, sieur de Lisle et de Préval, mort à Pontorson le 15 octobre 1730. Son père, chirurgien militaire, quitta le service après Waterloo, et émigra à l'île Bourbon ; il s'y maria en 1817 avec Mlle Suzanne de Lanux, d'une ancienne famille languedocienne établie aux colonies vers 1720, en la personne du marquis François de Lanux. Le Régent avait exilé Lanux à la suite de la conspiration de Cellamare. C'est du côté maternel que Leconte de Lisle était arrière-petit-neveu de Parny.

Enfant, il lisait Walter Scott et des romans d'aventure.

La lecture des *Orientales* lui fut une révélation.

Comme une immense et brusque clarté, illluminant la mer, les montagnes, les bois, la nature de mon pays dont jusqu'alors je n'avais entrevu la beauté et le charme étrange que dans les sensations confuses et inconscientes de l'enfance....

Il fut mis au droit à Rennes, et y fonda une revue *la Variété*, dans laquelle il reproche à André Chénier d'avoir eu « les dieux antiques et les poètes grecs comme unique foyer de lyrisme intérieur ». Il changera d'avis. Il y conte son premier amour.

Le régime du fouet sous lequel vivaient les esclaves le révoltait dans sa dignité d'homme ; les cris des suppliciés l'emplissaient de pitié et d'horreur. Il a conté en ces temps-là, dans une nouvelle de *la Variété*, comment son indignation contre ces coutumes barbares fut cause que le poétique roman de son premier amour eut le plus imprévu des dénouements. Il aimait une ravissante créole ; il ne lui avait jamais parlé, il ne savait même pas son nom, mais il la voyait chaque dimanche sur le chemin de l'église, et quand elle passait, il demeurait en extase. Un jour qu'il se promenait à cheval, rêvant à elle, il la rencontra au détour d'une route, comme elle revenait de Saint-Denis, dans un manchy porté par huit esclaves. Il s'arrêta pour la regarder, mais les lèvres purpurines de la belle créole s'entr'ouvrirent, et il l'entendit crier d'une voix aigre et perçante : « Louis, si le manchy n'est pas au quartier dans dix minutes, tu recevras vingt-cinq coups de rotin ». Le jeune homme

arrêta d'un geste les porteurs nègres, puis il descendit de cheval, s'approcha du manchy et, prenant un ton grave et triste, il dit : « Madame, je ne vous aime plus » (1). Leconte de Lisle ayant dépeint cette irascible personne comme une fille du soleil au teint bistré et aux yeux de flamme, ce n'était pas sans doute la vierge blonde dont le souvenir lui a inspiré plus tard l'adorable pièce du *Manchy*. Il y avait à Bourbon beaucoup de manchys et beaucoup de belles créoles et il y avait beaucoup de tendresse dans le cœur de Leconte de Lisle.

La Bretagne, avec son charme mélancolique, le séduisit. Il en parcourut à pied le littoral du mont Saint-Michel à Quiberon.

Rappelé en 1843 à l'île Bourbon par son père qui voulut faire de lui un planteur, il s'y déplut, revint, et fit escale à Sainte-Hélène qui lui parut « un immense cercueil fixé au milieu de l'océan ». A Paris il se lia avec Victor Considérant et écrivit dans les journaux phalanstériens pour y plaider la cause anti-esclavagiste.

Son frère lui écrivit :

On m'a raconté je ne sais quelle histoire prétendant que tu t'es mis à la tête d'une manifestation de créoles en faveur de l'abolition de l'esclavage. Je t'estime incapable d'une pareille folie.

Leconte de Lisle répondit à son frère :

Toutes les fois que j'aurai à choisir entre des intérêts personnels et la justice, je choisirai la justice.

Sa famille lui coupa les vivres. Il donna des leçons et traduisit Homère. L'éditeur à qui il porta sa traduction égara le manuscrit. Il lui offrit en compensation de publier gratuitement ses œuvres de début.

Il fit ses premiers vers qui parurent dans *la Phalange* : *la Robe du Centaure*, *Hylas*, *Niobé*, *Hypathie*, *la Vénus de Milo*.

Les volumes restèrent en magasin, et quand les leçons de grec manquaient, Leconte de Lisle pour vivre, venait prendre à la librairie une dizaine d'exemplaires de son livre et allait les vendre quelques sous aux bouquinistes des quais.

Et ce livre, c'était *les Poèmes antiques !* C'était *Hélène*, *le*

(1) Cf. une anecdote du même genre pour Raynouard, tome III du présent ouvrage, page 447.

Chant alterné, le Réveil d'Hélios, les Études latines, Midi, Dies iræ !

En 1855 il donna *Poèmes et poésies* ; en 1862, *Poèmes barbares*. Il traduisit, après Homère, Hésiode, Théocrite, les Tragiques, et fit ses *Poèmes tragiques*.

Ses œuvres théâtrales sont *Apollonide*, drame en trois parties, musique de Fr. Servais, des fragments d'une *Frédégonde* et les *Erynnies*, jouées à l'Odéon en 1873 avec « musique de support » écrite par un jeune, Massenet. Il consentit à accepter cet étai, à la condition que « le bruit n'empêcherait pas d'entendre les vers ». La musique ayant paru insuffisante à pallier l'étrangeté des noms propres casqués de leur sonorité grecque, on ajouta un ballet. Leconte de Lisle quitta la scène et n'y revint plus. Il fut appelé par l'Académie française en 1886.

Il naquit à la vie sous le soleil en feu des tropiques, et ses yeux se sont ouverts sur des paysages étranges et lointains, rayés par les palmiers, les lataniers, les pamplemousses, les magnolias, les tiges vert et or des champs de cannes, les bambous peuplés de colibris, au pied des hautes montagnes que la neige couronne. Il a vogué sur les lents voiliers qui, en quittant le port de Saint-Paul, longeaient les écueils de corail, sur la mer tantôt lourdement assoupie, tantôt secouée par la convulsion des terribles tempêtes de l'océan Indien.

Sa vision des Indes est si intense qu'il parut impossible qu'il n'ait pas voyagé dans ces parages ; et tous ses biographes l'ont dit. Il n'y a pourtant jamais été, et la seule puissance de son imagination a imposé à l'histoire un mensonge que sa vraisemblance rendait pour ainsi dire nécessaire.

Des deux hémisphères, il a connu par lui-même les aspects affreusement ou gracieusement pittoresques ; une lecture prodigieuse, aidée par une âme ardente, lui faisait revivre tous les âges anciens. Le spectacle de l'univers s'est déroulé devant lui dans un développement magistral et ample qui lui ouvrait à la fois dans leurs secrets les plus précis les temps et les espaces. Il a vécu, souffert, crié la vie universelle et tout le passé de l'humanité.

Avec Caïn le maudit, avec les tribus primitives, il a quitté les hauts plateaux d'Asie, longé le Gange qui baigne de ses larges eaux les forêts mystérieuses, où apparaissent les images monstrueuses des divinités de l'Inde ; par les hypogées égyptiens,

par la Judée, par la Grèce divine, terre du génie et de la beauté, il a gagné les pays du Nord, refaisant la route des Vikings, et redisant l'écho des chants des harpeurs où pleure Hialmar, où hurlent les barbares d'Erin et d'Armor. L'ombre du Golgotha a effleuré son front d'un nimbe de tristesse, et il a ramassé en soi la plainte universelle des êtres et des choses.

Peintre de la vie à tous ses degrés, il a ouvert la poésie aux animaux eux-mêmes, comme Buffon leur avait fait les honneurs de la prose : « Familier des grands fauves », selon le mot d'un autre poète, il en a fait des tableaux à la plume où il a mis toute la vigueur d'un Barye et toute la couleur d'un Desportes.

Le tigre dans la jungle, la panthère noire de Java rampant entre les letchis au fruit pourpre et les cactus écarlates, le condor qui s'enlève en fouettant l'âpre neige des Andes, les éléphants à marche molle, le requin plein de faim dans sa peau flasque et rude, sinistre rôdeur des steppes de la mer,

Entrebâillant d'ennui ses mâchoires de fer,

Les chiens ululant

Devant la lune errante aux divines clartés

tous les êtres ont eu droit à ses chants et à sa sympathie, à la condition qu'ils fussent à la taille de son génie, et que par l'horreur de leur aspect ou la puissance de leurs armes, ils pussent être pris pour des frères attardés des barbares hirsutes et des premiers humains.

Il lui fallait un pittoresque violent ; sa muse avait chez nous la nostalgie de l'autre hémisphère et des siècles de jadis.

Il ne regarda et n'aima rien qui n'eût, par la ligne, la couleur, l'apparence et l'idée, quelque chose d'énorme, de gigantesque, de monstrueux, de surhumain, d'étrange. Il vivait en dehors et loin de ce Paris, dont sa présence faisait la gloire.

L'Asie et ses migrations, ses mystères, ses religions millénaires, ses brahmanes, ses juifs et ses premiers chrétiens, dans le décor ensoleillé des robes bleues et blanches, se détachant sur l'ocre des remparts ; les ancêtres vêtus de peaux de bête, la Grèce dormant sur la nappe bleue de la mer Égée où se mire le ciel céruléen, les visions sombres et brutales du moyen âge féroce, les rocs déchiquetés des côtes armoricaines, les paysages américains des Cordillières ou de la Prairie,

> Houles d'herbes qui vont et n'ont pas d'horizons,

où

> Cent rouges cavaliers sur les mustangs sauvages
> Pourchassent le torrent farouche des bisons,

tout l'attirait, sauf le moderne et le présent. Nul poète ne fut plus savant.

Il serait dommage que Leconte de Lisle méritât cette épithète d'impassible dont on a balafré le marbre de son profil immobile.

— Laissez les palmes, mais coupez les ailes.

— Baliverne ! s'indignait-il.

A la bonne heure ! S'il n'avait pas vibré, senti, porté des émotions fortes, il ne serait pas poète, il ne serait qu'un jongleur qui, durant quarante ans, aurait joué la comédie de la poésie.

Leconte de Lisle fut le chef de l'École parnassienne dressée contre la poésie personnelle des romantiques. Mais le poète ne peut pas plus échapper à ses sentiments que sauter hors de son ombre ; Chateaubriand avait bien marqué le côté subjectif et personnel de *Polyeucte* et d'*Athalie*. Leconte de Lisle a l'air impassible et anonyme : il s'est quand même raconté à nous.

Il dédaigna de nous confier ses amours blessées, ses vanités trompées, ses façons de vivre.

> Les émotions personnelles n'y ont laissé que peu de traces ; les passions et les faits contemporains n'y apparaissent point. Bien que l'art puisse donner dans une certaine mesure un caractère de généralité à tout ce qu'il touche, il y a dans l'aveu public des angoisses du cœur et de ses voluptés non moins amères, une vanité et une profanation gratuites.
>
> (Préface des *Poèmes antiques*).

La pudeur des sentiments n'en est pas l'absence.

> Cet impassible, je l'ai vu si ému à la réception d'une dépêche contenant des nouvelles de l'enfant malade d'un ami, que ses doigts cripsés et tremblants avaient peine à ouvrir lenveloppe. (*H. Houssaye.*)

Dans le sonnet *les Montreurs*, il a dit à la foule :

> Je ne te vendrai pas mon ivresse ou mon mal,
> Je ne livrerai pas ma vie à tes huées,
> Je ne danserai pas sur ton tréteau banal.

Mais le secret de son âme lui échappe malgré lui.

Il a écrit des poèmes de tendresse et de confidences indirectes :

L'Illusion suprême : Ultra cœlos ; les Damnés : la Mort du Soleil; la Chute des Étoiles; Dies Iræ ; le Parfum impérissable ; la Fontaine aux Lianes ; le Manchy : le Colibri, sont d'une infinie douceur et d'une tendresse charmante.

Il n'a pas manqué de sympathie pour la souffrance humaine, celui qui a écrit :

Les flancs et les pieds nus, ma mère Héva s'enfonce
Dans l'âpre solitude où se dresse la faim,
Mourante, échevelée, elle succombe enfin,
Et dans un cri d'horreur enfante sur la ronce,
Ta victime, Javeh ! celui qui fut Caïn !

O nuit ! déchirements enflammés de la nue,
Cèdres déracinés, torrents, souffles hurleurs,
O lamentations de mon père, ô douleurs !
O remords ! vous avez accueilli ma venue,
Et ma mère a brûlé ma lèvre de ses pleurs.

Buvant avec son lait la terreur qui l'enivre,
A son côté gisant livide et sans abri,
La foudre a répondu seule à mon premier cri !
Celui qui m'engendra m'a reproché de vivre,
Celle qui m'a conçu ne m'a jamais souri.

Une longue plainte, la plainte des choses et des êtres, monte de toute l'œuvre du poète. Dès sa jeunesse, il disait :

Une plainte est au fond de la rumeur des nuits,
Lamentation large et souffrance inconnue,
Qui monte de la terre et roule dans la nue,
Soupir du globe errant dans l'éternel chemin,
Mais effacé toujours par le soupir humain.
Sombre douleur de l'homme, ô voix triste et profonde !

Au déclin de la vie, il écrivait en admirables vers :

J'ai goûté peu de joie, et j'ai l'âme assouvie
Des jours nouveaux non moins que des siècles anciens;
Dans le sable stérile où dorment tous les miens,
Que ne puis-je finir le songe de ma vie !...

Ah ! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel,

Emportant à plein vol l'Espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel !

Lui-même en a convenu :

Les sentiments tendres, les délicatesses même subtiles acquièrent en passant par une âme forte leur expression définitive ; et c'est pour cela que la sensibilité des poètes virils est la seule vraie.

Il a transposé sa douleur sous la forme « et dans l'ordre de l'angoisse métaphysique ».

C'est un combat qui s'est livré sous ce front large et olympien, et qui a soulevé le tumulte de ses pensées vigoureuses en révolte contre l'ignorance, la force et la matière, au nom de la raison, de la justice et de la liberté.

Les fanfares de Salamine et de Marathon éclatent encore de toute leur tonitruante immortalité dans ses chants inspirés par l'amour de la Hellade.

Et comment soutenir qu'il n'a pas vibré et porté en lui les émotions les plus élevées et les plus généreuses, celui qui nous a menés devant l'Acropole, d'où rayonnent les gloires d'Homère, d'Eschyle et de Sophocle, comme pour nous convier à revenir vers ces sublimes modèles, enfantés par une race toute faite de lumière, de certitude, d'idéal et d'héroïsme?

Quelle belle âme, celle qui laisse échapper ce cri :

Faire une belle œuvre d'art, c'est prouver son amour de la justice et du droit.

L'univers lui est apparu comme un perpétuel écroulement, un perpétuel écoulement, mais aussi un perpétuel renouveau ; demain s'édifie sur les débris d'hier ; les germes naissent de la splendide pourriture des siècles.

On comprend que l'homme devienne secondaire dans ce grand drame de la nature.

Mais cette vision, cet amour, ce culte de la Nature dans sa beauté, son harmonie, ses lignes grandioses, ses coloris diaprés, ses décors spacieux et ses tableaux admirables ou écrasants, sont le spectacle le plus réconfortant, le plus sain, le plus consolant que la terre et les cieux offrent à l'homme qui les regarde, car il lui donne la certitude que l'ordre naît du chaos, que les forces brutales de la matière finissent par s'assouplir et se lais-

ser dompter, que la Beauté finale est le but de l'Univers ; et comme la nature physique s'est dégagée du désordre chaotique pour tendre vers l'unité et l'harmonie, de même la conscience humaine tendra de jour en jour vers un état meilleur d'équilibre, d'intelligence, de science, de beauté et de bonté.

Prenez dans ce sens, le culte de Leconte de Lisle pour la Beauté, c'est-à-dire l'ordre supérieur, l'Harmonie, l'Idéal, l'aube pure et rayonnante dont l'éclat vivifiant guide et attire l'humanité en marche ; car la Beauté console, la Beauté fortifie, et, sans elle, l'homme retomberait inerte et sans désir dans les ténèbres :

Elle seule survit, immuable, éternelle !
La mort peut disperser les univers tremblants,
Mais la Beauté flamboie et tout renaît en elle,
Et les mondes encor roulent sous ses pieds blancs.

Nul n'a plus tragiquement interprété le cri de l'âme :

En proie au mal de croire et d'aimer sans retour.

Nul n'a placé plus haut, dans une lueur plus pure, la vision rayonnante qui ranime la lente caravane, et la remet en marche vers l'idéal.

Son œuvre chante l'hymne de la force du plein air, de la santé, de l'énergie, de la résistance et de la volonté héroïquement dressée devant la fatalité. Elle a une perfection sévère, définitive, qui lui donne le caractère de l'éternité.

Ce sont des vers noirs de fumée, flambants et rouges de feu et de sang, vibrants des cris d'héroïsme et de fureur ; et souvent aussi c'est la vasque de marbre blanc où le ciel se mire, où l'oiseau vient boire, où la fille de l'Emir respire le parfum des roses.

Si telle est l'idée que donnent les œuvres de Leconte de Lisle, il ne faut pas négliger son volume d'œuvres posthumes, publiées par de Hérédia. Il ne s'y est pas surveillé, et il se relâche davantage de son attitude ; il y est plus lui-même, et, par là, le volume est très édifiant. *Les Derniers Poèmes* sont les uns antiques, les autres barbares, avec des descriptions tropicales, et quelques éléments nouveaux, comme les vers galants, les madrigaux, ou bien la verve comique. On n'avait pas accoutumé à se figurer le sauvage poète tressant des guirlandes à

Chloris ou laissant s'épanouir le rire sur sa face glabre de buste grec. On sent au reste qu'il n'en a pas l'habitude. On dirait un chef indien minaudant au milieu des perches qui portent des têtes coupées. Sa gaieté est satanique et féroce, comme lorsque le diable rappelle à Alexandre VI sa sortie de Constance :

On vous lut l'anathème et ses souhaits moroses.
Vous n'étiez pas, mon bon, sur des lis et des roses,
Et vous fûtes maudit des pieds au sinciput
Aussi complètement que l'Esprit-Saint le fut,
Dans la tête, les reins, le ventre, les narines,
Debout, couché, mangeant et jusques aux latrines.

C'est du Leconte de l'Isle-Adam.

Ses bouquets à Iris n'ont pas de grâce. Ils sont faits avec des feuilles de cactus. Le colosse écrase les roses entre ses doigts trop épais.

Le poète des fleurs de feu tombe dans le banal et le rose crème, en voulant s'essayer aux gentillesses de la villanelle :

Fleur ailée au matin éclose,
L'oiseau s'éveille, vole et fuit
Dans l'air léger, dans l'azur rose.

On reproche souvent au public d'étiqueter les talents. Il a dit à Leconte de Lisle : Tu chanteras les tropiques et les hoplites. Cet exclusivisme a quelquefois tort. Ce n'est pas le cas avec le chantre des *Poèmes antiques*. Combien on aime mieux l'entendre rugir, le voir escalader les pics neigeux et la muraille des raides Cordillières où dort le condor, l'écouter faire gémir Europeia, maudire les moines ou grincer le dernier des Maourys ! Il a réuni en lui seul des qualités chères à plusieurs d'entre ses contemporains de goûts bien divers. Sa poésie est une étrange synthèse, un alliage d'affinités fortes avec le verbe empenné et radieux de V. Hugo, avec les visions ensoleillées de certaines pages de Sully-Prudhomme et de Hérédia, avec les excentricités de Baudelaire ou les vigueurs de Villiers de l'Isle-Adam. C'est, comme dans tous ces poètes à la fois, des pics neigeux, des lacs où dorment les hippopotames, des luttes homériques, des hymnes à Artémis, des autodafés, des théories de cardinaux rouges, des marais où vibrent des reptiles, des casques de

chefs barbares, des plumes de sachems, des supplices rares et raffinés, le tout chanté dans une langue pure, élevée, sans tache ni tare, et avivé par les touches énergiques d'une éclatante couleur locale et d'un étrange instinct plastique.

Leconte de Lisle a fait une découverte en art ; il a soupçonné la puissance évocatrice des noms propres dont la seule musique sollicite et éveille l'imagination. C'est un don des mots, que ses prédécesseurs laissaient dormir, qu'ils méconnaissaient en francisant les noms, ce que nous faisons encore, sinon pour Brute et Cassie, du moins pour Cicéron, Tite-Live, comme pour Achille et Agamemnon. Leconte de Lisle a ressaisi ce pouvoir évocateur, et il a eu raison de prétendre qu'Achille ou Ulysse ne sont pas les mêmes personnages que Akilleus ou Odusseus. Achille fait penser à Racine, à Versailles ; Akilleus sonne tout autrement, et fait surgir dans l'esprit, l'image de ces brutaux égorgeurs qu'ont peints Wiertz et Rochegrosse.

Sa muse érudite, nourrie du suc des Alexandrins et du Bouddhisme, a su réaliser des merveilles chatoyantes de descriptions dont la couleur égale le relief.

Or il vit Ammon-Râ ceint des funèbres linges,
Avec ses longs yeux clos d'un éternel sommeil,
Les reins roides, assis entre les quatre singes,
Traîné par des chacals sur la nef du Soleil ;

Puis tous ceux qu'engendra l'épais limon du Fleuve :
Thoth le Lunaire, Khons, Anubis l'Aboyeur
Qui pourchassait les morts aux heures de l'Epreuve,
Isis-Hathor, Apis et Ptâh, le Nain rieur.

Contemplez ce moine relaps garrotté pour l'autodafé, vision sinistre:

Les reins liés au tronc d'un hêtre séculaire
Par les lambeaux tordus de l'épais scapulaire,
Le moine était debout, tête et pieds nus, les yeux
Grands ouverts, entouré d'hommes silencieux,
Kathares de Toulouse et d'Albi, vieux et jeunes,
En haillons, desséchés de fatigue et de jeûnes.

Entrez dans l'obscur réduit où songe la figure ascétique du pape, vêtu de blanche laine et marqué de sa croix pectorale :

Du dôme surbaissé, seule, une lampe antique,
Argile suspendue au grêle pendentif,

Éclairait çà et là le retrait ascétique,
Et le visage osseux du Saint-Père pensif.

Écoutez Borgia chanter la synthèse de ses débauches et l'hymne de son dégoût, ou tournez plus loin vos regards et méditez sur les majestueux soirs de l'océan Pacifique :

C'était un soir du monde austral océanique.
Écarlate, à demi baigné des flots dormants,
Le soleil flagellait de ses rayonnements
Les longues houles d'or de la Mer Pacifique.

Errez le long du lac visqueux peuplé d'une faune gluante :

C'est une mer, un Lac blême, maculé d'îles
Sombres, et pullulant de vastes crocodiles
Qui troublent l'eau sinistre et qui claquent des dents.
Quand la nuit morne exhale et déroule sa brume,
Un brusque tourbillon de moustiques stridents
Sort de la fange chaude et de l'herbe qui fume,
Et, dans l'air alourdi vibre par millions ;
Tandis que, çà et là, panthères et lions,
A travers l'épaisseur de la broussaille noire,
Gorgés de chair vivante et le mufle sanglant,
A l'heure où le désert sommeille, viennent boire ;
Les unes en rasant la terre, et miaulant
De soif et de plaisir, et ceux-ci d'un pas lent,
Dédaigneux d'éveiller les reptiles voraces,
Ou d'entendre, parmi le fouillis des roseaux,
L'hippopotame obèse aux palpitants naseaux,
Qui se vautre et qui ronfle, et de ses pattes grasses
Mêle la vase infecte à l'écume des eaux.

Il faut feuilleter une série d'articles que Leconte de Lisle a consacrés à ses plus illustres contemporains, Béranger qu'il dédaigne, Lamartine, qu'il tolère ; Alfred de Vigny qu'il encourage ; Aug. Barbier et Baudelaire qu'il admire ; Victor Hugo dont il donne cet éclatant témoignage :

Quand les pluies de la zone torride ont cessé de tomber par nappes épaisses sur les sommets et dans les cirques intérieurs de l'île où je suis né, les brises de l'Est vannent au large l'avalanche des nuées qui se dissipent au soleil, et les eaux amoncelées rompent brusquement les parois de leurs réservoirs naturels. Elles s'écroulent par ces déchirures de montagne qu'on nomme des ravines, escaliers de six à sept lieues, hérissées de végétations sauvages, bouleversées comme une ruine de quelque Babel colossale. Les masses d'écume, de haut en bas,

par torrents, par cataractes, avec des rugissements inouïs, se précipitent, plongent, rebondissent et s'engouffrent. Çà et là, à l'abri des courants furieux, les oiseaux tranquilles, les fleurs splendides des grandes lianes se baignent dans de petits bassins de lave moussue, diamantés de lumière. Tout auprès, les eaux roulent, tantôt livides, tantôt enflammées par le soleil, emportant les îlettes, les tamariniers déracinés qui agitent leurs chevelures noires et les troupeaux de bœufs qui beuglent. Elles vont, elles descendent, plus impétueuses de minute en minute, arrivent à la mer, et font une immense trouée à travers les houles effondrées.

Il y a quelque chose de cela dans le génie et dans l'œuvre de Victor Hugo.

On pourrait aisément extraire de l'œuvre son esthétique poétique, qui tient toute entre le culte absolu du Beau et le mépris du vulgaire. Le Beau est son idole, et nul n'a plus éloquemment parlé de ses droits et de sa portée, qu'il déclare infinie :

Le royaume du Beau n'ayant d'autres limites que celles qui lui sont assignées par l'étendue même de la vision poétique, que celle-ci pénètre dans les sereines régions du Bien ou descende dans les abîmes du Mal, elle est toujours vraie et légitime, exprimant pour tous ce que chacun n'est apte à connaître que par elle, et ne montrant rien à qui ne sait point voir.

L'école réaliste ne saurait trouver une plus magnifique épigraphe.

Le moi et la personnalité décrite de parti pris sont à ses yeux les seules matières réfractaires à la poésie. Il a, avec une piquante brutalité, morigéné le vil bétail de la foule et malmené le sot vulgaire. Du haut de sa tour d'ivoire, il insulte à cette foule imbécile et il lui dicte son devoir, « qui est d'écouter et de comprendre », car « elle n'a point qualité » pour juger du Beau. Il est mécontent de son public français :

Le peuple français est doué d'une façon incurable. Ni ses yeux, ni ses oreilles, ni son intelligence, ne percevront jamais le monde divin du Beau. Race d'orateurs éloquents, d'héroïques soldats, de pamphlétaires incisifs, soit ; mais rien de plus.

Et ailleurs encore :

Dans le monde de l'art, le peuple français est aveugle et sourd.

Il déclare en un autre endroit qu'il serait plus difficile à un

poète d'affiner le goût des Français, qu'à des chimpanzés d'apprendre le zend ou le sanscrit à leurs petits.

Ces propos sentent leur jeunesse. Comme dit la Bruyère, le public rend ce qu'on lui prête. Leconte de Lisle l'a méprisé, et l'autre l'a méconnu. Le poète qui a chanté Hialmar et Angantyr, ne travailla pas pour les foules, et il est demeuré dans un isolement superbe, comme Alfred de Vigny, à qui il en fait d'ailleurs compliment. Voilà pour répondre à ceux qui ont blâmé l'olympienne impassibilité de cet homme de marbre :

> Quant aux insultes imbéciles qui se sont soulevées autour de moi, comme une infecte poussière, elles n'ont fait que saturer de dégoût la profondeur tranquille de mon mépris.

On a déjà oublié ces cris de colère pour ne retenir du poète que sa riche poésie qui s'échappe, puissante et terrible de l'antre sacré où on aperçoit, debout et fier, le barde vigoureux, effrayant et pareil

> A ce sombre Ahriman, le roi de l'Épouvante,
> Couronné de l'orgueil de ses rébellions.

*
* *

José Maria de Hérédia est assuré de n'occuper jamais, ce qui était l'ambition de Fabrice dans *Gil Blas de Santillane*, « un pied de place dans les bibliothèques ». Il n'y aura que quelques centimètres, l'épaisseur d'un in-douze : mais il est sûr de ceux-là. Non pas, à vrai dire, qu'il n'ait, en tout et pour tout, publié que deux cents sonnets : *les Trophées*. Il fit jadis des études d'érudition, dont il avait pris le goût et l'habitude pendant son séjour à l'école des Chartes.

Malgré le prix de ces travaux archaïques, je doute que sur les rayons des bibliophiles, on rencontre souvent, auprès de son volume de vers, son long mémoire sur les chroniques de Bernal Diaz, en quatre volumes in-octavo.

Les Trophées donnent nettement l'impression d'un talent complet, d'ailleurs suffisamment complexe. On peut comparer de Hérédia à quelque ciseleur florentin penché derrière la baie de son atelier sur la garde d'une épée, où il sculpte les plus délicates figurines; ou encore, c'est le berger de Sicile, assis au pied d'un hêtre, et taillant, à la pointe de sa lame, des images de

déesses sur la coupe en bois de coudrier qu'ont chantée et décrite Théocrite ou Méléagre. Ce qu'il n'a pas ? C'est l'ampleur, la largeur de conception, l'enthousiasme débordant et lyrique, la fièvre des sentiments exaltés, le tumulte des passions ou la suave mélancolie des émotions du cœur. Ne lui demandez pas ce qu'il ne peut ni ne veut vous donner. Il est l'artiste délicat et patient, épris de la forme frêle et exquise, amoureux des lignes ténues et des bibelots menus, des vitraux embrasés, des émaux déliés, des vélins finement dorés, des brocarts patiemment tissés, des médailles patinées, des orfèvreries ajourées comme des dentelles ; c'est un curieux, un collectionneur dans son livre comme dans son *home* ; son âme est avide de sensations lointaines, et recueille avec religion sur les richesses de ses vitrines le souffle du passé ; il se plaît loin de nous, dans le temps et dans l'espace, au milieu des antiquités et des curiosités dont chacune semble faire revivre à son imagination les sociétés disparues et

> Évoque je ne sais par quel charme passé,
> L'âme de leur parfum et l'ombre de leur rêve.

Voici l'Hellène, amoureux de l'antiquité grecque, ou plus exactement, des antiquités de la grande Grèce et de l'Alexandrinisme. Il en a senti tout le charme et il l'a serti dans les joyaux de ses sonnets. Alors revit l'âme de Théocrite, et celle de Méléagre ; et des fleurs qu'il cueille dans *l'Anthologie*, il tresse les guirlandes de ses épigrammes, il couronne les héros de la mythologie, Andromède ou Aphrodite, Hermès Criofore ou Artemis. Tantôt c'est Pindare, celui que Voltaire appela avec irrévérence le « poète des cochers » ; et l'on voit passer dans le tourbillon de poussière olympique

> Celui qui, debout au timon d'or,
> Maîtrise d'une main par leur quadruple rêne
> Ses chevaux noirs, et tient de l'autre un fouet de frêne.

De Hérédia a une merveilleuse faculté d'imagination évocatrice et précise. Le tableau se dessine dans son esprit avec une intensité de couleurs, une fermeté de contours, une abondance de détails telles, que dans ses restaurations et ses résurrections, il semble peindre d'après nature. L'image surgit et anime le

panneau comme une projection lumineuse. Voyez ce coin de ruines, on croirait avoir devant soi un décor :

Le temple est en ruine au haut du promontoire,
Et la Mort a mêlé dans ce fauve terrain
Les Déesses de marbre et les Héros d'airain,
Dont l'herbe solitaire ensevelit la gloire.

Seul, parfois, un bouvier menant ses buffles boire,
De sa conque où soupire un antique refrain,
Emplissant le ciel calme et l'horizon marin,
Sur l'azur infini dresse sa forme noire.

Dans cette antiquité, il a une prédilection pour les Centaures, qui lui ont inspiré de fortes et pittoresques pages, et il regrette avec la Centauresse le temps où

Jadis à travers bois, rocs, torrents et vallons,
Errait le fier troupeau des Centaures sans nombre;
Sur leurs flancs le soleil se jouait avec l'ombre ;
Ils mêlaient leurs crins noirs parmi nos cheveux blonds.

Il eût pu ajouter à ces sonnets hippiques celui où il imagine le dernier survivant des Centaures errant seul sur la grève. Tous ses frères sont morts ; il se sent à présent honteux de sa solitude, de sa singularité, qui devient, par l'isolement, une monstruosité. Aussi ne sort-il que le soir pour galoper sur la falaise au soleil couchant, car alors il voit son ombre courir auprès de lui, et il peut croire qu'ils sont encore deux.

Tournez la page : ce n'est plus l'Hellène, c'est le Romain. Mais ne vous y trompez pas, la métamorphose n'est qu'apparente. Sous les traductions habiles et harmonieuses d'Horace, de Catulle, ce qui reparaît encore, c'est toujours l'alexandrinisme, que le poète retrouve à travers les plus alexandrins des Latins. Regardez cette cabane :

Entre donc. Mes piliers sont fraîchement crépis,
Et sous ma treille neuve où le soleil se glisse
L'ombre est plus douce. L'air embaume la mélisse.
Avril jonche la terre en fleurs d'un frais tapis.

De qui est la peinture ? De Catulle ou des paysagistes de l'Anthologie ? de Hérédia aime et imite les lyriques de Rome au même titre qu'un autre de ses favoris, André Chénier, parce qu'ils sont purement grecs : les Romains, ces gros calculateurs-

laboureurs, n'ont rien pour séduire par eux-mêmes une âme artiste et délicate.

Quelques sonnets encore, et voici une incarnation nouvelle du poète qui, cette fois, porte le pourpoint des Vénitiens de la Renaissance, avec la dague ciselée, le collier d'émaux fins, la main posée sur un missel à fermoir d'or, les yeux tournés vers le palais de la dogaresse. Il excelle à saisir le coloris, le pittoresque des choses, à découvrir les motifs, à inventer les sujets en rapport avec son cadre fixe et borné. C'est comme une série de vieilles « ymaiges » qu'on voit, gravées en petits panneaux, aux flancs des grosses cathédrales ou dans les voussures des ogives, avec des titres déjà suggestifs, *le Huchier de Nazareth* ou le *Vieil orfèvre*. Toute la poésie d'antan revit dans ces pages suaves comme l'odeur des myrtes dans *le Paradis* du Dante, ou les guirlandes dont Pétrarque ceignait le front de Laure, ou les traînées de roses que sème sous les pas d'Olive l'harmonieux Joachim du Bellay. Ce sont des visions rapides et nettes, des éclairs qui illuminent vivement des coins du passé, un porche obscur d'église où passe une élégante damoiselle, ou, jetée en travers d'un bahut de chêne sculpté, une lame d'estoc dont le pommeau est merveilleusement ciselé, ou l'atelier d'un vieux maître relieur maniant les fers et les ors, ou le four de brique rougie dans le réduit sombre où ronfle l'athanor de l'émailleur :

Le fer rougit. La plaque est prête. Prends ta lampe.
Modèle le paillon qui s'irise ardemment,
Et fixe avec le feu dans le sombre pigment
La poudre étincelante où ton pinceau se trempe.

Toute l'Italie de la Renaissance renaît dans ces évocations splendides, sobres, vigoureuses et chatoyantes, il n'est pas de toile plus pittoresque ou plus animée que ce piquant croquis du Pont-Vieux de Florence :

Le vaillant Maître Orfèvre, à l'œuvre dès matines,
Faisait, de ses pinceaux d'où s'égouttait l'émail,
Sur la paix niellée ou sur l'or du fermail,
Épanouir la fleur des devises latines.

Sur le Pont, au son clair des cloches argentines,
La cape coudoyait le froc et le camail ;
Et le soleil montant en un ciel de vitrail,
Mettait un nimbe au front des belles Florentines.

Et prompts au rêve ardent qui les savait charmer,
Les apprentis, pensifs, oubliaient de fermer
Les mains des fiancés au chaton de la bague ;

Tandis que d'un burin trempé comme un stylet,
Le jeune Cellini, sans rien voir, ciselait
Le combat des Titans au pommeau d'une dague.

Mais surtout et encore, de Hérédia est un Espagnol, Espagnol de Cuba. Il a derrière lui des générations d'ancêtres qui furent illustres au quinzième siècle, qui ont conquis le Nouveau-Monde, défriché les forêts vierges et fouillé l'or des Indes. En 1532, il y a un José Maria de Hérédia qui fut l'un de ces conquérants de l'or et qui fonda Cartagena de Indias. Claudius Popelin l'a peint sur émail, en lui donnant les traits du poète qui l'a chanté.

Le peintre de Nittis avait noté le côté inquisitorial par où Hérédia regarde Torquemada :

— A table, José Maria de Hérédia raconte une opération chirurgicale avec un luxe de détails imagés et cruels.

— Diable de Hérédia ! dit M. de Goncourt, il cisèle cette charcuterie comme un sonnet.

— Naturellement, répond Hérédia. J'ai du vieux sang d'inquisiteur dans les veines.

Je me sens mal à l'aise, prêt à perdre connaissance, ainsi que cela m'est déjà arrivé dans un cas pareil.

Soudain, l'un de nous tombe en avant, la tête sur la table. C'est M. de Fourcaud qui s'est évanoui.

Hérédia n'est pas dépaysé sous la cape et le feutre du conquistador : il coule encore dans ses veines du sang des aïeux, brûlé aux feux des tropiques, et pétillant comme le pollen des cactus au bord des cratères éteints dans les Chimborazos :

Lorsque, suprême effort de l'antique incendie,
A l'orle de la gueule à jamais refroidie,
Éclatant à travers les rocs pulvérisés,
Comme un coup de tonnerre au milieu du silence,
Dans le poudroiment d'or du pollen qu'elle lance,
S'épanouit la fleur des cactus embrasés.

On croirait entendre Leconte de Lisle : les deux poètes ont un air de famille. Le chantre des Hurleurs marquait un jour une nuance ingénieusement observée entre lui et son émule : « Vous

êtes un coloriste, lui disait-il ; je suis un luministe. » Il est vrai. La lumière des tropiques poudroie, aveuglante et uniforme, dans les vers étincelants des poèmes barbares ; elle est plus douce chez le poète cubain ; elle laisse aux objets leur teinte vive, elle ne les noie pas dans la poussière d'or ; on sent que le barde des Cordillières est d'un pays moins assidûment ensoleillé, où les pluies font quelquefois des ombres et des taches sur les granits brûlants.

Quelle curieuse sympathie entre ces deux poètes d'origine lointaine, venus l'un de l'île Bourbon, l'autre de l'île de Cuba, chanter à Paris les splendeurs du passé de l'Europe ! Tous deux ont connu et aimé les mêmes motifs d'inspiration, l'Espagne et ses romanciers, l'Italie et sa renaissance, la grande Grèce, l'Égypte, les Indes, l'Amérique, les fournaises de l'Équateur : et dans cette diversité apparente des sujets, je crois voir chez l'un comme chez l'autre une préoccupation unique et la même tendance. Du fond de notre Occident terne, tous deux se sont tournés vers le soleil, la lumière, les pays chatoyants et colorés, les hommes vêtus de soies brillantes, de tuniques blanches ou de pourpoints dorés. On dirait des exilés qui regrettent parmi nous les éblouissants spectacles de leur pays natal, qui ont la nostalgie des tropiques, et qui cherchent curieusement quelques rayons d'or dans notre air embrumé. Alors, José Maria de Hérédia s'écarte sur la roche la plus avancée de sa chère Bretagne, entre aussi loin que possible dans cet Océan qui, là-bas, baigne son île, et aspire la brise marine pour y surprendre un peu de la patrie, pour y respirer et y reconnaître l'air natal, le souvenir des aïeux, la poésie des conquistadores et les effluves embaumés des Antilles, tandis que son âme a des réminiscences lointaines, comme si elle revivait des existences antérieures, impatiente de s'envoler de nouveau au pays de l'Ancêtre, dont l'Océan apporte à ses pieds le parfum affaibli :

Et pourtant je ne sais quel arome subtil,
Exhalé de la mer jusqu'à moi par la brise,
D'un effluve si tiède emplit mon cœur qu'il grise ;
Ce souffle étrangement parfumé, d'où vient-il ?
Ah ! je le reconnais. C'est de trois mille lieues
Qu'il vient, de l'Ouest, là-bas, où les Antilles bleues
Se pâment sous l'ardeur de l'astre occidental ;
Et j'ai de ce récif battu du flot kymrique,

Respiré dans le vent qu'embauma l'air natal,
La fleur jadis éclose au jardin d'Amérique.

*
* *

En juin 1865, Sainte-Beuve révéla au public, dans un de ses articles, un grand poète. C'était Sully-Prudhomme, qui venait de faire paraître un volume, *Stances et Poèmes*, chez l'éditeur Achille Faure, un ami des jeunes. Il fit faillite peu après ; ses jeunes n'étaient pas tous des Sully-Prudhomme.

En 1867, dans son rapport à M. Duruy sur les Progrès de la Poésie, Théophile Gautier disait de notre poète débutant :

— S'il persiste encore quelques années et n'abandonne pas pour la prose ou tout autre occupation plus fructueuse un art que délaisse l'attention publique, Sully-Prudhomme nous semble destiné à prendre le premier rang parmi ces poètes de la dernière heure, et son salaire lui sera compté comme s'il s'était mis à l'œuvre dès l'aurore.

C'était être prophète en son pays.

M. Sully-Prudhomme a été un grand poète. Par la pureté de la forme, par la solide vigueur de l'idée et du sentiment, il a approché de la perfection ; les cordes de sa lyre sont de choix. Ce sont les plus beaux mots de notre langue qui voltigent sur ses poésies pour exalter les sentiments les plus nobles. D'autres cisèlent avec amour, comme on ferait d'une garde d'épée, des joyaux brillamment sertis et finement fouillés, où l'on admire seulement la dextérité de l'ouvrier sans qu'il apparaisse lui-même dans son œuvre. Sully-Prudhomme, au contraire, s'est livré à nous corps et âme, et, en ce sens, il est vraiment lyrique.

A feuilleter ses œuvres, on le découvre tout entier, et il apparaît comme le type d'une nature belle et privilégiée, dans ces pages où flamboient, comme des astres, les plus hautes pensées. Il a fait sonner les plus mâles accents qu'aient jamais inspirés l'amour et le devoir, la patrie et l'action, le bien et le beau.

A la fin de sa vie, il n'écrivait plus de vers. Il s'était absorbé dans un grand travail, bien fait pour tenter ses appétits philosophiques et scientifiques : l'étude de Pascal, — ce Pascal à qui il demanda un jour dans une de ses pièces les plus éloquentes :

Pascal ! pour mon salut à quel Dieu dois-je croire ?

La philosophie et la science occupent une large place dans son œuvre. Elles partagent les prédilections du poète avec l'expression des plus délicates affections du cœur, avec les plus braves exhortations à l'action, à l'œuvre utile, au devoir, avec, aussi, de bien séduisantes peintures inspirées par la poésie de la nature, le tout comme baigné dans un nuage de mélancolie, mais une mélancolie spéciale, qui n'a rien de dissolvant, et qui étonne par sa résistance et sa foi persévérante. N'est-ce pas là le crayon d'un bon poète, si l'on ajoute à ces qualités l'exquise sûreté de la forme, et si l'on reconnaît que c'est mettre son talent au service des plus nobles causes, que de célébrer et de propager l'amour du bien et de l'idéal ?

De biographie, il n'en a guère. Il fit ses études au lycée Bonaparte. Il nous contait lui-même :

Dès la troisième, je me sentis attiré vers les sciences. Je passai mon baccalauréat ès-sciences ; j'allai alors à Lyon, préparer mon baccalauréat ès-lettres que je revins passer à Paris. J'eus ainsi mes deux baccalauréats. M. Schneider me donna un emploi au Creusot, je m'y déplus et j'y échouai. J'étais un détestable employé. Je lisais le jeune Anacharsis. Je fis mon droit, j'y pris tous mes grades sauf celui de docteur. Je fréquentai la conférence La Bruyère, qui s'est fondue depuis dans la conférence Molé : j'y lus mes premiers vers et j'y reçus de flatteurs encouragements. Je donnai mon premier volume, *Stances et Poèmes*, chez un éditeur du boulevard Saint-Martin. Un article de Sainte-Beuve me révéla au public, et, depuis, il ne m'est rien arrivé. J'ai fait quelques voyages, avec Georges Lafenestre en Italie, d'où j'ai rapporté quelques croquis italiens ; avec de Hérédia, le paysagiste Lansyer et d'autres camarades, à Douarnenez, d'où j'ai rapporté des croquis bretons : ma vie est retirée, du reste, casanière et n'offre rien qui puisse intéresser le public.

Son talent fut discret, modeste, ennemi de la publicité. En remerciant l'Académie française de l'avoir admis dans son sein, il affirmait ses prédilections pour l'élite et son oubli des masses :

Le plus généreux bienfait de votre institution est de rassurer l'écrivain qui ne s'adresse pas à la foule et de l'encourager dans la poursuite de son idéal austère ou discret. Il sait que, s'il n'a reconnu et souhaité pour juge que l'élite, ce juge ne lui manquera pas, car vous siégez assez haut pour embrasser du regard toutes les productions de l'esprit et n'en laisser aucune échapper à votre protection. Vos arrêts imposent à tous l'estime des formes littéraires, qui ne sont goûtées

que d'un petit nombre. Tel est le service éminent que vous rendez au genre de poésie dans lequel je me suis exercé.

Sa muse aima l'abri discret d'une retraite studieuse, loin des routes bruyantes où s'écrase la foule, les frais ombrages d'Akademos, « la grotte où le poète écoute ce qu'il sent » dans la contemplation du beau éternel.

Ses travaux sur l'ordre logique et intime des *Pensées* de Pascal ont alterné avec sa dernière œuvre, *Que sais-je ?* dans laquelle le poète s'efface — pas tout à fait — derrière le philosophe, le mathématicien, le savant. Sully-Prudhomme a été sollicité d'aborder le problème de la connaissance par les discussions auxquelles il assista sur la faillite de la science défendue par M. Berthelot. Il se demanda si le savant est en état de faire le départ entre les événements qui sont justiciables de sa méthode et ceux qui ne le sont pas. Il fut conduit à établir une distinction entre : 1° l'*inconnaissable* absolu ; 2° le *connaissable*, qui n'est pas le connu, mais que s'assimile progressivement la conscience dans l'être individualisé et de plus en plus personnalisé par l'évolution universelle ; 3° le *connu*, l'état le plus avancé de la science, à un moment donné de cette évolution, dans la personne la plus consciente de l'univers et la mieux organisée de toutes pour connaître ; 4° la science humaine, c'est-à-dire la condition faite et la position tant acquise que promise à l'esprit humain dans l'ordre de la pensée. Après avoir approfondi autant que possible en quoi consistent les relations intellectuelles d'un être quelconque avec le monde extérieur, il fit la part de la métaphysique absolue de l'univers — à savoir ce qui est inconnaissable pour n'importe quel être conscient — et les métaphysiques particulières et relatives, qui l'amenèrent à étudier la nature et l'origine des cultes.

Ce n'est pas la part la moins séduisante de son livre que celle où il passe en revue les diverses religions ou idolâtries, le fétichisme et l'anthropomorphisme. Ce sont des pages pittoresques, documentées, qui prennent un reflet de folklore — le folklore traduit par un grand poète :

Le premier coup de hache porté impunément par une main téméraire sur un bois sacré devait ébranler la pieuse légende qui prêtait à ce bois quelque hôte mystérieux. Le jour, en y pénétrant, dissipa l'horreur des ténèbres qui en faisaient un sanctuaire. La divinité qui le

hantait dut émigrer plus loin, dans un autre asile, lequel, à son tour, perdit son caractère sacré aussitôt qu'on osa le violer. Un fil ne devait-il pas suffire pour conduire et noyer dans un puits la foudre et en même temps le Dieu qu'en avait armé l'imagination populaire ? Ainsi, à mesure que l'esprit humain cherchant à tâtons des issues à son cachot d'ignorance, en explorait les sombres murs, il les sentait céder à ses poussées et se rassurait de plus en plus. Le mystère circonvenu et palpé devenait alors simplement de l'inconnu, puis recuait de proche en proche devant les investigations hardies de l'expérience interprétée par la raison. Délogé des profondeurs de l'ombre presque universelle, mais décroissante, où il régnait dans les premiers âges, il se retira ainsi peu à peu jusqu'à son dernier refuge, désormais fixe et inviolable, jusque dans la région métaphysique dont la frontière pose le nec plus ultra à la science humaine. Cette retraite continue que le mystère effectue de son domaine provisoire vers son domaine légitime et définitif, opérée avec une lenteur variable chez les divers peuples, constitue l'évolution religieuse de l'humanité ; son point de départ est le fétichisme, et elle se poursuit dans les différentes formes du polythéisme pour aboutir à celles du monothéisme.

Après une critique motivée du monisme, le penseur aborde les sciences occultes, dont il constate le regain de vitalité.

Ayant ainsi fait le tour de toutes les avenues par lesquelles l'esprit humain tâche d'approcher et de pénétrer l'inconnaissable, il songe à dresser son bilan :

Je vieillis ; chaque jour me précipite vers le terme où je ne penserai plus, où du moins il y a chance que je ne puisse plus penser... Quelle aura donc été sur la terre la trempe naturelle de mon cerveau ? Quel aura été le fruit mûr de son labeur propre ? Il est temps que je le discerne et le recueille. Mon acquis personnel m'humilie ; mon ignorance, au bout du compte, m'épouvante. Tout l'inconnu m'a tenté, mais je ne suis doué pour aucune découverte ; à peine, le suis-je pour m'assimiler les plus lumineuses conquêtes d'autrui sur l'ombre qui voile la matière et le jeu de ses forces. Je dois aux sciences naturelles quelques notions certaines, les plus générales ; mais les questions y sont d'autant moins élucidées qu'elles m'intéressent davantage ; entre autres celles de la vie. Quant aux mathématiques, le peu que j'en ai effleuré m'a tout de suite averti que ce sont des machines mentales admirablement agencées pour exploiter tous les objets qu'on y introduit, pour en tirer tous les rapports qu'ils impliquent ; malheureusement, les seuls objets qu'on y puisse introduire sont des quantités et des figures, et aucun des problèmes qui m'attirent ne relève de ces données. Restent les doctrines transcendantes, d'ordre religieux, métaphysique, psychologique, dont les objets dépassent et déjouent l'atteinte des sens ; elles traitent précisément de ce qui me passionne et me tourmente, mais elles ne m'ont rien enseigné qui fût inébranlable-

ment prouvé, et l'impossibilité où sont leurs chapelles ou leurs écoles de s'entendre sur n'importe quel article de leur programme, m'en a inspiré une incurable défiance.

Il renonce à la recherche métaphysique, dont il suspecte l'effort et l'efficacité :

L'invincible résistance de l'être à mes tentatives d'effraction m'a rejeté violemment dans le monde accidentel, dans le petit canton que mon for intérieur, théâtre ambulant, y occupe avec toute sa fantasmagorie de phénomènes.

Je m'y enferme pour n'en plus sortir. Je me livre sans réserve à l'ivresse de cette féerie intérieure. Les décors dont elle est faite ne sont que des toiles peintes : il suffirait d'un coup de vent pour les emporter. Dans leur appareil, ce qui offre quelque solidité, c'est précisément ce qui en est caché à mes yeux, c'est l'invincible bâti qui les soutient et dont le sens du toucher seul me révélerait la charpente à travers le voile coloré. Mais je ne veux plus m'occuper de la machine qui fait mouvoir les plans et les figures du tableau et y produit les changements à vue dont je m'émerveille, d'autant que mes mains n'en pourraient tâter que la surface et que le moteur est dans les dessous. Me voilà débarrassé d'un gros souci ; je puis, avec délice, sans trouble, sympathiser aux passions des personnages qui occupent la scène, admirer leurs gestes, rire ou pleurer de leurs discours, approuver ou blâmer leurs actions, épouser enfin leurs intérêts qui m'avaient semblé, je l'avoue, si secondaires, si chétifs quand ceux de l'univers entier en distrayaient mon attention et l'absorbaient tout entière. Je me félicite de mon retour à mes habitudes professionnelles. Je m'aperçois, en effet, que me voilà redevenu poète, ou, plutôt, simplement homme, car la spéculation qui côtoie l'être métaphysique risque de s'égarer dans l'inconnaissable, et cet égarement est une déviation cérébrale qui relève de la tératologie.

Il conclut à la foi en une évolution progressive, c'est-à-dire de plus en plus créatrice de vie :

Il semble, en effet, que l'univers soit un immense atelier de statuaire, jonché d'ébauches au milieu desquelles se dressent les figures en voie d'achèvement et d'autres accomplies. Je me sers de comparaisons, parce que je me reconnais incapable de définir ce que je sens ; je me sens vivre, et je ne saurais pas dire ce que c'est que la vie.

Il précise l'espèce d'évolution qu'il entend, celle qui engendre à la fois le bien et le beau, l'évolution de l'activité qui s'affranchit de plus en plus, et, de plus en plus libre et responsable, devient, en proportion, capable d'effort et digne. Ce progrès laborieux tend à la conciliation de la dignité conquise par le sa-

crifice du bonheur, avec le bonheur retrouvé dans les fruits du sacrifice même :

Par là, l'histoire du monde accidentel ressemblerait à quelque représentation dramatique où, après de longues fiançailles troublées par mille épreuves, le rideau tombe sur le mariage désiré.

Le philosophe aboutit ainsi à une haute et noble morale, faite de désintéressement, de dignité, d'action, qui est le couronnement dû à ces spéculations. Ce livre est beau de grandeur, de clarté, de pensée élevée exprimée dans le style impeccable d'un écrivain à la fois châtié et heureux en son expression. Malgré le caractère abstrait de la matière, l'intérêt s'y soutient partout, relevé par instant par la rencontre de pages délicieuses et pittoresques, qui sont des oasis sur le désert aride de la métaphysique.

L'esprit philosophique et scientifique de son œuvre est ce qui frappe et séduit en lui avec la plus évidente netteté. Il avait le sens profond de ce caractère de sa propre poésie, et il le voyait avec une intensité telle que cette clarté offusquait sa vue et noyait pour lui les traits voisins. Il lui accorda tout au moins une extrême importance.

Son modeste appartement de Paris abritait une belle collection d'œuvres d'art ; on se sentait chez le poète artiste qui a étudié l'expression des beaux-arts. Grand, de haute stature, de belle prestance, le regard bienveillant, les traits réguliers, encadrés par la barbe échancrée, le front dégagé, les cheveux un peu longs, épais, et rejetés en arrière, il était accueillant et bon, aimé de ceux qui l'approchaient.

Il me semble encore l'entendre, le voir, assis au bord de son fauteuil, le corps penché en avant, le coude sur le genou, l'air absorbé, le regard doux, avec un battement régulier de la main, comme ferait un balancier, pour régler et rythmer la pensée, avec aussi l'élocution un peu pénible, des bouts de phrases inachevées, et de ci de là des éclairs, de rares fortunes d'expressions, m'expliquer la genèse de son esprit, dans ces paroles que j'ai recueillies et transcrites :

L'explication est dans l'origine de mes études. A partir de la classe de troisième, je me consacrai aux sciences et je préparai l'examen d'entrée à l'École polytechnique. J'eus une maladie d'yeux au moment de m'y présenter, et je ne pus donner suite à ce projet. Mais j'aimais les

sciences. J'avais pour condisciples Javal, Georges Gueroult, les deux Carnot, en mathématiques spéciales. Mon professeur était M. Bouquet; M. Deltour nous faisait le cours de littérature. J'ai conservé de mes maîtres le plus affectueux souvenir. J'aimais déjà la poésie ; dans la classe de M, Deltour. je versifiais.

Je m'arrête ici pour feuilleter devant vous ces poèmes de jeunesse, inédits, je crois.

Et voici, tout d'abord, un document plein de saveur, un devoir d'écolier, une copie de classe.

En tête, on lit les indications d'usage dans le monde scolaire, le nom et le numéro matricule de l'élève, le titre de l'argument : Prudhomme, n° 39. Lege quaeso. Narration. *La Sœur de charité.*

L'élève Prudhomme avait alors quatorze ans. Il était dans la classe de seconde, au lycée Bonaparte. Il traita le sujet en vers.

J'en cite le début :

Ah ! n'avez-vous jamais, par la pitié conduit,
D'un pauvre visité l'obscur et vil réduit.
Là, dans sa couche étroite et de larmes humide,
Il souffre, et chaque jour creuse une large ride
Sur son front jeune encore. Il ne travaille pas,
Et sa famille, hélas ! ne vit que par son bras.
En vain, il veut lutter contre la maladie,
Son corps chancelle, ô honte ! il faudra qu'il mendie,
Le désespoir l'égare, il blasphème, soudain
La charité lui tend sa bienfaisante main.
« Ne maudis pas ton Dieu, lui dit une voix douce,
Pour soulager tes maux, le ciel vers toi me pousse,
Je suis ta sœur. » Alors, il reconnaît sa voix,
De son lourd chapelet il a baisé la croix,
Ses lèvres l'ont pressé, son cœur plein d'espérance,
Abattu sur ce Christ ami de la souffrance,
Et du lourd chapelet les grains entre les doigts,
Avec une prière ont repassé trois fois.
Les enfants gémissants au chevet de leur père
Se sont rangés autour de leur seconde mère,
Elle donne à chacun des vêtements, du pain,
Chasse loin du logis, la détresse et la faim,
Et sa bonne œuvre apporte un sourire avec elle.
Qu'au milieu des haillons, sa robe noire est belle ! »

De quinze à dix-huit ans, le jeune poète chanta ses mélodieu-

ses mélancolies d'éphèbe et d'enfant prodige. C'est une sensation étrange de feuilleter ces papiers jaunis que griffonnait l'adolescent inconnu, inspiré déjà par le souffle intérieur et ignorant de sa belle destinée. Le mystère de l'avenir est devenu le passé, et l'empire innommé du possible a lâché et semé ses trésors. C'est une douceur singulière de tourner ces feuillets de jadis, de rentrer dans l'autrefois avec la connaissance de ce qui devait venir, de mesurer la distance de l'arrivée au point de départ, et de retrouver sur la page et dans l'écriture juvénile les ardeurs, les espérances que le temps n'a pas voulu démentir et qu'il a voulu dépasser.

Il y a la matière d'un volume dans ces premiers essais d'une muse qui balbutie parfois et qui a souvent de pleins et sonores accords :

Ne nous attachons plus ! L'amour dévore, il tue !
Cruels sont ses désirs, sachons les réprimer ;
Que la femme pour nous soit comme la statue,
Un marbre qu'on admire et qu'on ne peut aimer.

Deux yeux noirs et rêveurs comme les nuits profondes
Imposant à nos cœurs, font plier nos genoux,
Et le bleu firmament de l'œil divin des blondes
Fait pénétrer sa flamme et sa douceur en nous ;

Mais la moindre vapeur fait changer d'apparence
Les admirables nuits, les midis radieux.
Ainsi s'éteint pour nous, voilé d'indifférence,
Tout l'amoureux éclat qui règne dans les yeux.

Le caprice y voltige et les larmes des belles
S'ouvrent par le sourire aux baisers imprudents,
Comme pour se jouer le zéphir d'un coup d'aile
Ouvre la rose humide aux moucherons ardents.

La sortie du collège et l'entrée dans le monde ne l'enchantèrent pas. Tout en se préparant à l'École polytechnique, il regardait d'un œil étonné et blessé les désordres et les joies malsaines de la vie, dont la découverte lui parut amère ; les simples ouvriers lui parurent moins à plaindre que les gens du monde :

Ces hommes sont heureux. Leur paisible pensée
Par le doute irritant n'est jamais traversée,
Mais nous, petits bourgeois, frais sortis du collège,
Qui n'y reconnaissions ni noms, ni privilèges,

Et dans leur république apprentis citoyens,
Avions nourri nos cœurs des beaux livres anciens,
De l'argent et du chiffre ignorant la puissance,
Sans outils, sans l'appui d'une auguste naissance
Nous tombons tout à coup du ciel pur des héros
Pleins d'amour et d'orgueil, dans l'ombre et le chaos.

En même temps, il éprouvait les déboires et les décevances de la première lutte, et il chantait ainsi le thème triste du débutant, dans une note découragée qui tinte en belles vibrations :

Quand le poète, hélas ! pour rendre ce qu'il sent
N'a pas encor trouvé le véritable accent,
Morne et découragé, dès le seuil de la route,
Il rougit du présent, de l'avenir il doute,
Il est abandonné, ses vers ne sont pas lus,
Et les gens sérieux ne le soutiennent plus.
Ainsi, quand, délaissé, dans d'horribles supplices,
Pour un mal dont l'odeur souillait les sacrifices,
Philoctète s'éveille et cherche autour de lui
D'un œil épouvanté, ses amis qui l'ont fui,
Il se lève, il se traîne, étend les bras et pleure
Et crie. Ils sont partis. L'infortuné demeure.
Il est seul, c'en est fait. Lemnos n'est qu'un rocher,
Nul homme, désormais, n'en doit plus approcher.
Il va mourir de faim, de rage et de souffrance,
Le premier des mortels qui n'ait plus d'espérance !

Et ceci encore :

PASSAGE AU CIEL

Le soir, elle tremblait, la simple et douce fille,
Elle accourait vers nous réfugier ses yeux.
Hélas ! la voilà morte ! Entre elle et sa famille,
Un infini silencieux !

L'eau qui fuit dans les prés lui semblait dangereuse,
Son pied sans notre appui ne la traversait pas.
Hélas ! la voilà morte ! Elle était si peureuse,
Pourtant, elle a franchi ce pas !...

Mais, ô toi, l'ange ami, sa blanche providence,
N'as-tu pas sur ses yeux déjà fixes d'horreur
Plié ton aile tendre, et dans sa route immense
De ta main soutenu son cœur?

N'as-tu pas murmuré tout bas à son oreille,
Quand nos adieux lointains allaient en s'étouffant,
Pour tromper sa détresse, une chanson pareille
A l'air qui la berçait enfant ?

Ne l'as-tu pas pressée en ton sein, sur ta bouche,
Pour imiter longtemps sa mère à son chevet,
Ne l'as-tu pas portée ainsi comme en sa couche,
Au ciel, pendant qu'elle y rêvait.

Il faut fermer ce cahier bleu de collégien que notre indiscrète curiosité a entrouvert, non toutefois sans y constater une manière que le poète devait abandonner pour la gravité philosophique, et c'est la manière preste, spirituelle, alerte, des petits vers du dix-huitième siècle, galants, sautillants et sceptiques, comme ces quelques rimes sur un papillon peint dans un panneau de boudoir. Le titre est déjà une épigramme : *le Papillon décoratif*.

..... Mais quel impertinent Apelles
Ou quel ironique pinceau
Fit ce papillon dont les ailes
Planent dans l'azur d'un panneau ?...
Si le plus grand charme des fleurs
Est leur existence éphémère,
Que ces immortelles couleurs
Ne doivent te sourire guère !
Où vas-tu donc chercher butin ?
Dans cette corbeille inodore
Que Chloris reçut ce matin ?
Ou parmi les fleurs de son teint
Que sa servante fait éclore ?...
Tu ne sais pas que les ruisseaux,
Miroirs du ciel et du feuillage,
Miroirs mobiles, dans leurs eaux
Berceraient sa légère image.
Tu ne sais pas ! Rien dans ce lieu
Rien n'est pareil à la nature.
O Papillon, rends grâce à Dieu
De n'être fait là qu'en peinture !

D'entendre ces vers, il semble qu'on écoute l'écho lointain et affaibli d'un luth que les ans avaient endormi et qu'une main brutale réveille et fait gémir, en ouvrant le tiroir où il reposait parmi les reliques de la jeunesse envolée.

Ces chants des jeunes années ont toujours quelque chose de pénible, quand, à leur réveil, ils constatent et rappellent des

espoirs qui furent des leurres. Ce n'est pas le cas pour Sully-Prudhomme, c'est, au contraire, une joie de regarder ce passé qui était une aurore, de feuilleter ces vers juvéniles qui étaient des promesses.

Revenons écouter les confidences que me faisait le poète au cours de nos entretiens :

J'ai donc débuté dans la vie intellectuelle par faire quatre années pleines de mathématiques. Je les aimais.

J'étais un des bons élèves de ma classe de mathématiques. Quand on s'est de bonne heure appliqué à la philosophie, on acquiert une tournure d'esprit, une aptitude à l'analyse, à l'abstraction, des habitudes de logique et d'attention, des facultés telles enfin que, si on les applique aux mathématiques, on est dans les premiers de sa classe ; mais on réussirait pareillement si on les appliquait à quelque autre occupation de l'esprit. Je n'étais nullement mathématicien, j'étais inhabile à résoudre les problèmes, mais je comprenais et je possédais bien le cours. Les mathématiques étaient l'objet auquel j'appliquais mes facultés d'abstraction et d'analyse ; c'était bien les facultés qu'il fallait mais elles eussent pu aussi m'être utiles ailleurs. Elles ont été pour moi les instruments aptes et commodes qui m'ont permis d'aborder la philosophie et les sciences. Encore aujourd'hui, je demeure en correspondance avec mes anciens condisciples, et j'ai un échange de lettres avec Guéroult qui se fie témérairement à mes aptitudes de logique pour me demander mon avis sur une définition en mécanique. Cette discipline de quatre années de mathématiques spéciales a influé sur mon expression poétique. La poésie est née dans l'enfance des moyens d'expression et de définition. Qu'il s'agisse des objets extérieurs ou des faits abstraits, nous les exprimons par des signes de convention. Le mot n'est que par exception imitatif de la chose qu'il signifie. Il n'y a le plus souvent rien de commun entre les qualités acoustiques du nom et l'essence de la chose nommée. Le signe verbal et conventionnel, c'est une image. Nous nous servons d'images pour tout, même pour les faits moraux. Penser veut dire peser. Nous désignons les faits moraux par ce qu'ils ont en commun avec le monde extérieur. Ce procédé a été généralisé. Il dispense de la définition. Il substitue la désignation à la définition.

Pour moi, l'élément scientifique qu'ont introduit, dans ma méthode de penser, quatre années de mathématiques m'a habitué, au contraire, à substituer la définition à l'image.

Je fais des vers où je tâche de faire entrer le plus de sens possible : j'y gagne, d'un côté, mais j'y perds de l'autre. Ce que je donne en pensée, je le perds en couleur. Je n'ai pas l'abondance d'images. Ma méthode doit paraître antipoétique. Je consacre trop à l'idée, et pas assez à l'image. Je crois pourtant atteindre par là encore la poésie. Dans *le Bonheur*, par exemple, je me suis donné le plaisir de mettre en for-

mules les systèmes philosophiques. Pour y arriver sans trahir la poésie, il faut, dans un pareil travail, oublier la méthode de raisonnement logique propre au philosophe, et ne prendre que la moelle du système ; il en faut chercher et trouver le noyau, par je ne sais quel travail d'énucléation. Ce qui se dégage de cette quintessence prend de la poésie par la richesse interne de la formule. Il y a de la grandeur, de la poésie, dans ce drame d'un homme mis face à face avec l'inconnu et cherchant à sonder le mystère : c'est la fonction du philosophe, en cela conforme à celle du poète, de dégager l'élément essentiel et pathétique de ce drame.

Depuis Lamartine, l'emploi de la versification a été de plus en plus restreint à l'expression des émotions vives, tendres ou mélancoliques de l'âme. Aujourd'hui, un sujet est dit poétique, seulement s'il éveille des émotions de ce genre.

C'est un mouvement qui tend à chasser du domaine de notre art la fable, le conte, une grande partie de la comédie et toute la poésie didactique, en somme ce qu'il y a de gaulois dans notre génie littéraire. Les vers de Lafontaine sont pleins de recettes pratiques pour n'être pas dupe; on trouve dans Corneille des vers d'une moralité sévère qui sont simplement des préceptes. J'essaye de réagir contre cette tendance et de rendre à la versification son usage traditionnel qui est d'exprimer n'importe quoi, pourvu que les conditions qui font un vers soient remplies. Coppée dit l'histoire du Petit Épicier, et il ne déroge pas à notre art, malgré l'humilité du sujet. Tout peut être dit en vers: mais il y a façon de dire. C'est une musique d'un certain genre. Le vers commence quand l'expression, pour ainsi dire, se soulève, quand l'aile commence à pousser. Il y a une musique du vers indépendante de ce qu'il contient. L'oreille du poète a été construite pour sentir le rapport des nombres métriques. L'instinct de la versification relève de la physiologie. En vain, l'on cherche à innover, il y a des moules de vers ultra-modernes qu'on n'imposera jamais parce qu'ils violentent, en acoustique, la grande loi qui régit tous nos actes, la loi du moindre effort.

Dans ses vastes et grands poèmes, dans *le Bonheur*, dans *la Justice*, Sully-Prudhomme a manié avec une dextérité rare et une précision admirable les abstractions, les théories, les systèmes.

Il a reçu une profonde et solide éducation philosophique. Il lui doit peut-être une habitude chère, une faculté puissante de pousser l'idée au symbole, de saisir les rapports entre le monde extérieur et les phénomènes de l'âme, d'unir le macrocosme externe au microcosme interne par un réseau de fils ténus et délicats, qui sont les plus poétiques comparaisons. Il épand son âme sur les choses, et les vibrations des choses se répercutent en lui. Comme l'a dit Théophile Gautier :

Les rayons, les souffles, les sonorités, les couleurs, les formes modifient à tout instant l'état d'âme du poète.

Leur influence est telle sur lui, qu'il voit le monde moral à travers le prisme du monde physique, et il réussit merveilleusement dans ces gracieuses assimilations. Comment ne pas se rappeler la poésie fameuse qui fonda et assit sa réputation, où il compare le cœur meurtri à un vase brisé, c'est un gracieux symbole, que Théophile Gautier transformait à son tour :

Le Vase brisé est comme la poésie de M. Sully-Prudhomme : un vase de cristal bien taillé et transparent, où baigne une fleur et d'où l'eau s'échappe comme une larme.

Les poètes sont assez familiers de ces comparaisons avec le monde physique ; l'inspiration poétique a successivement évoqué le cheval de Mazeppa, l'aigle de Ganymède ou la mort du Pélican. C'est une habitude, si l'on n'ose dire un procédé, chez Sully-Prudhomme. Les élans de l'âme vers l'idéal sont l'essor de l'hirondelle, qui va boire au nuage.

La rêverie est pareille à la bulle de savon, dont jamais on ne fit une si splendide peinture.

Elle est pareille à la bulle azurée
Qu'enfle une paille aux lèvres d'un enfant.

La bulle éclôt; de plus en plus ténue,
Elle se gonfle, oscille au moindre vent,
Puis, détachée, elle aspire à la nue
Part et s'envole, et flotte en s'élevant.

Dans un nuage autrefois suspendue
Elle voguait par l'éther en plein jour !...
Et soudain crève, et tombe, et devient boue,
La vagabonde où brillait l'univers !

Comment s'étonner si cet observateur attentif des phénomènes physiques porte en soi le sentiment le plus vif de la nature et de sa poésie ? Il est un exquis paysagiste, et je ne sais si l'on a jamais trouvé, parmi les plus gracieux poètes de l'antiquité, des traits plus justes, des expressions plus pleines, des images plus évocatrices que dans cette peinture du cygne, si reposante, si majestueuse :

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes

Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil ;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire,
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe, gracieux comme un profil d'acanthe,
Et cache son bec noir dans sa gorge éclatante...
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente, et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent; il y rôde, une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire.
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus,
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaieul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi les diamants,
Dort la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

Il compose des tableaux sur les sujets en apparence les plus ingrats, les plus abstraits, *l'Air*, ou *la Pluie*.

Tout l'horizon n'est qu'un blême rideau ;
La vitre tinte et ruisselle de gouttes.

Nous le suivons au village, à l'heure brûlante de midi. Nous nous étonnons avec lui des floraisons polychromes qui couvrent les champs de bataille :

Comment a bleui la pervenche
Comment le lis renaît-il blanc,
Et la marguerite encor blanche,
Quand la terre a bu tant de sang ?

et nous nous agenouillons avec le poète pour dire sa belle et touchante prière au printemps :

O printemps, alors que tout aime,
Que s'embellit la tombe même,
Verte au dehors,
Fais naître un renouveau suprême
Au cœur des morts!

Remarquez ce penchant naturel à la tristesse. Même le soleil et le printemps, qui épanouissent les âmes, lui inspirent des pensées funèbres et le font songer aux morts; c'est sa tournure d'esprit. Il ne dit pas les gaietés et les splendeurs de la nature, il n'a pas l'enthousiasme exubérant, l'ivresse bruyante de la joie; sa poésie est toujours discrète et voilée : il y a toujours un nœud de crêpe à l'ún des montants de sa lyre.

Cette mélancolie est douce, sans énervement ni faiblesse; elle n'est pas débilitante ; c'est cette tristesse résignée, et brave cependant, qui se lisait sur la physionomie pensive du poète qui a écrit *la Première solitude*; c'est comme un besoin de tendresse et d'amitié, un instinct de société, une horreur de l'isolement, un vaste sentiment d'humanité, d'altruisme, une surprise voilée de l'existence du mal et de l'injustice du malheur. Sa plainte est un cri de fraternité et de compassion. Lisez *le Premier deuil*, lisez *la Malade* et tant d'autres pages qui sont de purs sanglots : partout vous entendrez gémir cette note apitoyée qui pleure sur l'infortune humaine et s'en étonne comme d'une iniquité.

On est attendri par cette voix qui part d'une belle âme et d'un bon cœur.

Le cœur est excellent chez Sully-Prudhomme, et ses cris disent de la façon la plus touchante son infini besoin de tendresse :

Et maintenant que les caresses
Ne me bercent plus quand je dors,
J'ai d'inexprimables tendresses,
Et je tends les bras comme alors.

Il faudrait ignorer l'un de ses plus beaux sonnets, *Un songe*, pour méconnaître avec quelle sollicitude il chante l'altruisme et l'humaine charité.

Il aime et il regrette avec la même voix émue et attendrie ; il pleure avec douceur sur la disparition des *Vieilles maisons*, pleines de souvenirs ; il a pour les enfants des douceurs exqui-

ses, et ils lui ont inspiré des pages qui constatent combien il eût excellé, aussi lui, dans l'art d'être grand-père ; le « pauvre oncle » dit gentiment son charmant dépit lorsque entre le père ; sa peinture des enfants marque une observation qui est une adoration :

Ils ont de graves tête-à-tête
Avec le chien de la maison ;
Ils voient courir la moindre bête
Dans les profondeurs du gazon !

Ceux de ma génération ne se rappellent pas sans émotion les larmes qui perlaient sur nos paupières de dix-huit ans, quand nous passions nos heures d'études, sous nos tuniques de rhétoriciens, à relire et à copier les poésies de Sully-Prudhomme. Elles sont si douces, si vraies, si sincères, si profondément émues, ces pages de tendresse, qu'elles nous touchaient au cœur, que nous les savions de mémoire, et que nous admirions en elles l'idéale et exquise glorification de la jeune fille et de la femme. Le poète nous faisait un jour cet aveu ingénu :

Je fus amoureux fort tôt, dès le berceau, je crois. J'aimais une parente, qui se maria, et j'en eus un profond chagrin. J'ai pris de très bonne heure une prédisposition aux émotions du cœur ; je fus très sensible dès l'âge le plus tendre. Cette sensibilité me rendit très malheureux pendant mes études. J'étais timide, je ne me plaignais pas, et je ne pouvais en effet me plaindre de personne. L'éducation d'alors était sévère ; celle d'aujourd'hui n'en donne aucune idée ; nous étions mal nourris et menés durement. Ma sensibilité très tendre était froissée, et je souffris tout ce que j'ai peint dans ma poésie *Première solitude.*

Ses amis savent de quels dévouements, de quels sacrifices, de quelles bontés il était capable, et aussi comme il savait prêcher l'action, le courage viril, le respect du devoir, le culte de la patrie, le souci de se rendre utile. Parmi ses plus beaux vers, on compte des pages vigoureuses, saines, réconfortantes, qu'il a opposées avec énergie au lâche découragement d'Alfred de Musset :

Oui, l'âge d'or est loin, mais il faut qu'on y tâche ;
Le bonheur est un fruit qu'on abat pour l'avoir.
Si tu n'étais pas grand, je t'appellerais lâche,
Car je n'accepte pas le joug du désespoir !

Toute la pièce est à lire. Un pareil langage honore celui qui l'a tenu. Ce petit poème, avec quelques autres de ce genre que les poètes ont quelquefois écrits depuis les vers de Tyrtée jusqu'à l'épigramme de Marot contre le lieutenant Maillard, juge d'enfer, et les protestations de Boileau en faveur de Molière ou du grand Arnauld, — ce petit poème prend place parmi ces pages glorieuses qui sont à la fois un beau geste.

Il tenait en défiance l'habitude, cette étrangère qui supplante en nous la raison, et qui endort la jeune liberté ; il prêcha l'indépendance dans *le Nid brisé*, il préconisa le dévouement aux grandes idées, à la patrie, dont l'amour lui a inspiré tant de nobles accents. Il faut tirer de pair le poème qu'il a appelé *la Charpie*, qui fait songer à l'épisode touchant et pittoresque de Stace dans sa *Thébaïde*, la rencontre d'Antigone et d'Argie sur le champ de bataille, où comme Edith au cou de cygne, elles cherchent le cadavre de l'aimé.

Il touchait à sa fin, qu'il adressait encore, à la jeunesse des écoles, ce sonnet rayonnant et vivifiant, plein d'ardeur :

Ah ! nous vous absolvons, nous les poètes fous,
De préférer à l'or les lèvres satinées,
De ne point sans révolte aux vagues destinées
Sacrifier la fleur d'un présent sûr et doux.

La vie a ses saisons, chaque saison ses goûts,
Le partage est tout fait des rapides années ;
Il les faut accueillir comme elles sont données,
Aux vieillards pour prévoir et, pour sentir, à vous.

Combien, devenus vieux, maudissent leur détresse !
Combien ont dédaigné le rire et la caresse,
Le passé n'a pour eux nuls consolants retours.

Heureux qui sut aimer ! Il en garde une joie,
Printanière senteur du linceul des beaux jours,
Baiser qu'au ciel de mai la rose morte envoie !

Et c'est par cet espoir persévérant, par cette foi soutenue, par ce courage résistant que Sully-Prudhomme prend place parmi nos poètes, je ne dis pas seulement les meilleurs, mais les plus sains. Son livre aussi est une école de grandeur d'âme, et l'on n'y apprend rien que de bon et de grand. On a quelquefois nommé Lucrèce à son sujet : il a traduit en vers, à dix-neuf ans, le premier chant du *De Natura rerum*, et il fit précéder sa traduction d'une préface assez remarquable, pour que Renou-

vier, dans son célèbre rapport, en ait fait le plus précieux éloge. C'est vrai : mais ce serait un sophisme de comparer les deux poètes. Il n'y a pas d'autre affinité entre eux, sinon une commune sympathie pour la philosophie et les descriptions des phénomènes physiques : là s'arrête le parallèle. Il n'y a pas entre eux cette intime parenté qui fait l'attirance des esprits l'un vers l'autre, qui fit lire ou traduire Lucain par Corneille et par Victor Hugo, qui fit traduire Lucrèce par ce grand mélancolique, Molière. Sully-Prudhomme a répudié toute solidarité avec la morale desséchante, la philosophie dissolvante de Lucrèce, son ciel vide, sa vie sans idéal, son matérialisme borné. Il a eu des visées plus larges, des ambitions plus nobles, une fonction plus grandiose, si c'est du moins faire œuvre belle que de convier les hommes au banquet de la fraternité, aux rudes jouissances de l'action utile, au culte du devoir, au respect des autres, et aux tendresses pures de l'humanité.

*
* *

Jamais la poésie française n'a offert une plus riche, une plus ample éclosion que dans la seconde moitié de ce siècle.

C'est un renouveau poétique.

Romanciers, dramaturges et critiques se sont joints au chœur.

Nous retrouverons Sainte-Beuve (1).

Mais voici Anatole France.

Les Poèmes dorés, *Idylles et Légendes*, *Noces corinthiennes*, *Leuconoé*, sont d'un attique.

La forme toute parnassienne est châtiée ; la philosophie en est triste ; les drames, les stèles funéraires de l'antiquité, la solitude, le recueillement, la méditation attirent le poète.

Dans la forêt, il regarde le combat sanglant de deux cerfs pour une biche, et la scène a une sauvage poésie.

Ce duel terrible ne l'émeut pas. Il est le stoïque aux yeux secs. La sensibilité perce rarement sous l'étude de la forme. Sa résignation semble découragée, comme si l'âme manquait de ressort ; c'est l'acceptation tranquille du Musulman ou de l'Hellène que la Moira ne trouva jamais révolté :

> Ce cerf vécut et meurt selon de bonnes lois,
> Car son âme confuse et vaguement ravie
> A, dans les jours de paix, goûté la douce vie.

(1) *Poésies* de Joseph Delorme, 1829 ; *Consolations*, 1830 ; *Pensées d'août*, 1837.

De même, la libellule, épinglée sur le carton d'un botaniste : tout est bien, puisque la mort du bel insecte est conforme aux convenances de la beauté. Partout, la mort est la libératrice. On le conçoit pour le singe, gardé en serre chaude, qui rêve de son tropique natal, mais pour les êtres de la libre nature, il est triste que toute vie soit une prison (1).

La perdrix, les arbres, les sapins, le chêne abandonné sont de bonnes études.

Sa méditation sur une signature de Marie Stuart est touchante :

> Car j'y trouve l'odeur et les reflets rosés
> De ces doigts aujourd'hui muets, décomposés,
> Changés peut-être en fleurs dans un champ solitaire.

On se laisse mener par le poète en Orient, dans la Rome antique, dans l'histoire, ou, en pleine légende, parmi les griffons et les basilics, dans l'Hellade éteinte, parmi les Noces Corinthiennes, sur ce sol sacré et dans cette lumière subtile, où le poète semble retrouver une patrie d'autrefois.

*
* *

François Coppée (2), ancien employé au ministère de la Guerre, bibliothécaire au Sénat et archiviste du Théâtre-Français, publia à vingt-quatre ans (1866) son premier volume *le Reliquaire*, puis *les Intimités*.

Le succès couvait. Il éclata le soir du *Passant*, 14 janvier 1869. Il commençait là une glorieuse carrière théâtrale qu'ont achevée *le Luthier de Crémone* (1876), *Madame de Maintenon* (1881), *Severo Torelli* (1883), *les Jacobites* (1885).

Sa muse a parfois consulté l'histoire (*la Bénédiction*, *la Tête de la Sultane*, *le Liseron*) ; parfois, elle se replie sur elle-même et exalte l'amour de plus en plus épuré et tendre : *les Intimités*, *Olivier*, *l'Exilée*, *Arrière-saison*, *Désir dans le spleen*, *l'Anneau*, *Vieux brouillon de lettre*.

Sa popularité vient de ses chants populaires, faits de mélancolie, d'attendrissement tout ensemble, *la Grève des Forge-*

(1) Le singe mourant est un sujet qui semble porter bonheur. C'est la plus belle page de *Manette Salomon* par Goncourt.

(2) 1842-1908.

rons (1869), *Humbles* (1872), *Poèmes modernes*, *contes en vers*.

Il a introduit avec un ménagement de bon ton le naturalisme sur le Parnasse, et fait succéder la peinture de la vie pauvre et sans éclat, aux tumultueux essors des romantiques.

On dirait qu'il a rapproché l'art de la foule : ce n'est qu'une apparence. Le peuple doit monter les marches du temple, et non le temple s'effondrer sur lui.

Dans *le Luthier de Crémone*, des deux rivaux, l'adulte Sandro et le difforme Filippo, c'est le déshérité, l'humble et disgracieux avorton qui honore l'humanité. Bon, compatissant au malheureux, au pauvre chien que les gamins criblent de pierres, héros obscur de la cité populaire, il aurait droit d'être amer et méchant en songeant à ce que sa laideur lui fait perdre et fait gagner à son rival Sandro :

> Ah ! si j'avais été tel que lui, fort et beau,
> Comme elle m'eût aimé...

Il ne récrimine pas, il se résigne, il pleure en silence, il se dévoue :

> Allons, va te cacher, bossu, dans quelque trou.

Mais le poète l'a doté d'une âme supérieure. Il a voulu lui donner la revanche de sa disgrâce ; il l'a vengé.

Et cela, c'est du pur Coppée. Entre toutes les qualités poétiques qu'on peut, qu'on doit admirer chez lui, aucune ne suffirait à expliquer le succès prodigieux, la popularité débordante de son œuvre, qu'on a taxée de prosaïsme, si on ne lui reconnaissait ce don généreux et humanitaire d'être le champion des petits, des humbles, des misérables, des déshérités, et de porter en lui, comme on voit une veilleuse sainte briller au fond de la nef obscure, la doctrine même de charité, de bonté, de compassion secourable, qui est l'essence du christianisme.

On lui a assez reproché cette prédilection pour les faibles et j'en trouve la critique la plus acerbe dans cette page d'un homme qui l'a mal jugé et peu compris :

> La muse de F. Coppée n'avait rien à dire. Et elle a parlé quand même. Elle m'a dit des riens. Elle doit causer souvent avec sa concierge, car elle m'a raconté des histoires du quartier, quelconques.

Il paraît que, hier, le petit épicier d'à côté est mort ou qu'il s'est marié ; avant-hier, sur un banc de jardin public, un tourlourou embrassa une payse et, quoique ce fussent deux pauvres diables, leur baiser a dû être presque aussi bon que celui d'un richard et d'une comtesse. Ah ! à propos ! dimanche, les orphelines ont passé par notre rue, deux à deux, les yeux baissés, bien sages, bien laides et bien tristes.

Lamentable, le vide de cette prétendue poésie.

Affirmer cela, c'est nier le prestige, même en art, de la bonté, de la charité, dont Pierre Loti fit le magnifique éloge, d'après saint Paul :

Et quand même je connaîtrais tous les mystères et la science de toutes choses, et quand même j'aurais la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien.

Il fut charitable aux petits, dont l'âme souffre et se console à l'unisson de la sienne.

C'est le secret de sa prédilection pour les quartiers populeux de Paris, pour les faubourgs et les banlieues, où il croît plus de misères et de bonheurs modestes.

Il est au diapason de ces êtres-là. Son succès, sa gloire, c'est d'avoir mieux que d'autres senti et éprouvé ce qu'éprouvent et sentent ces infimes ; il les personnifie, il ramasse en lui leurs émotions et leurs douleurs, il est leur triomphal portevoix.

Th. de Banville fait dire à *Gringoire* :

Toutes ces douleurs des autres, il les souffre ; tous ces pleurs inconnus, toutes ces plaintes si faibles, tous ces sanglots qu'on ne pouvait pas entendre passent dans sa voix, se mêlent à son chant, et une fois que ce chant ailé, palpitant, s'est échappé de son cœur, il voltige au loin, sans relâche, à jamais, dans l'air et sur les bouches des hommes.

Voilà tout justement ce qu'a fait Coppée: ceci établi, on a beau jeu à noter dans ses vers, les prosaïsmes de sujets et d'expressions.

L'envolée est assez haute pour que ces vétilles disparaissent dans la solennité touchante et généreuse du sentiment. Avant lui, Delille, La Harpe, Parny, Dorat, tous les descriptifs du premier empire avaient fait des tableaux de chaumière ; le ridicule seul a vécu, parce qu'ils étaient vides de sentiments, et qu'ils

n'avaient pas cette flamme intérieure qui annoblit et poétise l'humilité.

Au demeurant, la muse de Coppée a aussi ses coups d'aile, et je n'en veux d'autre preuve que les lyriques couplets de Filippo dans *le Luthier de Crémone*, ou celui de Sandro :

> Dans le jardin parmi la fraîche obscurité,
> Un rossignol chantait, et ses notes perlées
> Montaient éperdûment aux voûtes étoilées.

Cette attitude de Coppée, modeste par le choix de ses sujets et de ses héros : un forgeron, un matelot, un mécanicien sur la ligne du Nord, le pêcheur à la ligne, les habitants de ces champs oubliés :

> Où l'on tend une corde aux troncs des peupliers
> Pour y faire sécher la toile et la flanelle,
> Près d'un coin, pour pêcher dans l'île de Grenelle,

ce défilé d'êtres inoffensifs, bons et cachés, ces *grillons* de la société, chantés en vers dont souvent la simplicité égale la leur, a fait au poète une originalité tellement nette, décidée et spéciale, qu'on s'en apercevrait à la facilité qu'on a de le parodier.

N'est pas parodié qui veut. Coppée le fut autant qu'il put le vouloir : c'est une gloire.

*
* *

Jean Richepin (1) est né le 4 février 1849 à Médéah (Algérie). Son père était médecin militaire. Quoique lui-même ait la stature imposante, les traits brunis et la belle prestance d'un Kabyle, il ne doit cette affinité avec les spahis de l'Atlas qu'au hasard de sa naissance, car sa race est septentrionale.

Sa famille est originaire d'Ohis, en Thiérache. Ses aïeux étaient de très anciens paysans et vanniers.

(1) Jean Richepin, Poésie : *la Chanson des Gueux*, *les Caresses*, *les Blasphèmes*, *la Mer*, *Mes Paradis*, *la Bombarde*.

Théâtre : *L'Etoile*, *Nana Sahib*, *Monsieur Scapin*, *les Flibustiers*, *Par le Glaive*, *Vers la Joie*, *le Chemineau*.

Romans : *Madame André*, *la Glu*, *les Braves gens*, *le Cadet*, *Miarka*, *le Pavé*, *Césarine*, *Flamboche*. *Contes de la Décadence romaine*.

Son fils, Jacques Richepin, a fait jouer de bons drames d'allure romantique et fantaisiste.

Il y a un Richepin qui fut violoneux-menétrier au dix-septième siècle, à Hirson, capitale de la Thiérache. Les archives publiques ont conservé son nom.

La Thiérache est un pays de l'ancienne Picardie, entre le Laonnais et le Soissonnais, d'une part, le Cambrésis et le Vermandois, de l'autre. Dans *Miarka* et dans *le Cadet*, Richepin a donné de pittoresques descriptions de sa terre natale, dans des pages qu'illuminent de vérité ses impressions de jeunesse.

Il aime ainsi semer ses souvenirs personnels dans ses livres qui prennent parfois, comme *Madame André*, comme *Braves Gens*, comme *Césarine*, l'accent authentique d'une auto-biographie.

L'enfance du futur poète fut, comme il dit, « trimballée » au hasard des garnisons de son père, qu'il suivait comme enfant de troupe de Pau à Bourg, à Uzès, à Lyon, à Cambrai, au camp de Châlons, à Versailles, à Avignon. Quand le père partit en Crimée, le petit fut laissé chez des amis, à Paris, pendant deux ans et demi, en plein faubourg de Belleville, où il lia déjà peut-être connaissance avec l'argot des gueux.

En 1859, le major revenu, l'enfant, âgé de dix ans, fut mis au lycée Napoléon. Il y resta six années, dont il a gardé cet amer souvenir :

> Je ne regrette pas mon enfance. Les cours
> Du collège me sont un souvenir morose :
> Leçons, devoirs, pensums, haricots et chlorose,
> Et l'ennui qui suintait aux quatre murs des cours.

Les circonstances qui l'amenèrent à l'École Normale sont curieuses. C'est à son corps défendant qu'il y entra en 1868. Après avoir achevé ses études au lycée Napoléon et passé son baccalauréat, il voulait rester à Paris pour *être poète !* Mais il n'avait que seize ans. Ses parents le trouvaient bien jeune. Ils n'avaient d'ailleurs pas de quoi lui faire une pension. Son père, médecin militaire, désirait le voir exercer sa profession. On le garda donc dans sa famille à Douai, et pour gagner du temps contre sa prétendue vocation, on le mit externe au lycée de la ville, en philosophie. Une année s'écoula. L'année suivante, il commença des études scientifiques et médicales avec son père. Il voulait toujours retourner à Paris pour *être poète.* Il fit alors une fugue de quatre mois à Londres.

Un de ses professeurs engagea son père à le pousser vers l'École Normale. Un an ou deux pour s'y préparer, trois ans à l'École, ces délais devaient le conduire à ses vingt et un ans passés et lui donneraient ensuite un gagne-pain. Il entra à la pension Massin. Au bout d'un an — il arrivait à tout avec une égale facilité — il était reçu à l'École Normale.

J'y entrai, nous dit-il, avec le ferme propos de ne point suivre la carrière universitaire, et même de demeurer rue d'Ulm le moins longtemps possible.

C'était en 1868. Dans sa promotion, il se trouvait avec B. Zeller, l'historien ; le philosophe Brochard, Collignon, de Crozals, Lippmann, le chimiste. En même temps que lui, parmi ses anciens ou ses conscrits, il connut à l'école des camarades qui ont fait leur voie, Liard, Rabier, Jallifier, Debidour, Couat, Cartault, Renan, l'astronome ; Aulard, Faguet, Hémon, Chantavoine, Burdeau.

Des hommes et des choses, il a gardé ces impressions : « Je passai ma licence, le premier de ma section, je l'avoue. Ma seconde année fut coupée par un congé de quatre mois, soi-disant pour cause de maladie. Puis la guerre arriva, et je ne fus jamais *cube*. De mes seize mois à l'École Normale, j'ai gardé quelques très bons souvenirs, deux ou trois chères et solides amitiés, le bénéfice de vives discussions philosophiques et littéraires dans une société d'esprits alertes, aiguisés, curieux, une copieuse provision de lectures substantielles, et surtout l'entraînement aux longues séances de travail. »

Ces paroles sont aimables et pour l'École et pour les camarades. La trace de ces lectures substantielles n'a pas disparu. Si l'on ouvre le registre des prêts de livres de la bibliothèque de l'École Normale pour l'année 1869, on trouve la liste des livres qu'il emprunta.

Lui-même ne reverrait pas sans émotion, apparemment, ces lignes qu'il griffonnait sur la table de la bibliothèque, petit normalien inconnu et misérable, ignorant de sa destinée et des fortunes qu'elle lui réservait.

Dans la liste de ses emprunts, on distingue deux parts, l'une pour les lectures forcées, exigées par la préparation des travaux de conférences, car il n'y a pas apparence qu'il ait choisi par goût et spontanément l'histoire grecque de Grote, Jules

César, ou le *Calceus Mysticus*. Mais l'autre lot de lectures porte bien la marque d'un esprit curieux et aventureux, ami de la poésie précieuse ou populacière, lisant les rondeaux du duc d'Orléans ou les repues de Villon, les traductions de d'Aubigné, les contemporains de Molière par Fournel, les chants populaires de la Grèce, de Fauriel, les romans d'Athénée, les vers empanachés de Lucain, les Poètes lyriques grecs de Bergk. Le voici même qui prend la grammaire espagnole de Sobrino et qui déchiffre dans le texte *Don Quijote*. En haut de la page, une de ses signatures est restée ; elle n'a pas changé depuis, et c'est encore celle de ses lettres.

Dès seize ans, il a voulu être poète : à travers toutes les péripéties de sa vie cahotée, il n'a jamais perdu de vue son point de mire :

Je ne perdis rue d'Ulm, m'écrivait-il, ni mon invincible désir d'être poète, ni mon amour de l'indépendance. Au contraire, jusqu'à vingt et un ans, ayant la vie faite d'avance si je suivais la filière, je préférai me jeter au hasard dans les sentiers de traverse, sans lendemain assuré, mais en liberté pleine et entière, et poète. Somme toute, ajoute-t-il, je n'ai lieu d'être ni fier ni honteux de mon séjour là-bas, et ceux qui me louent comme ceux qui me blâment d'avoir passé par l'école normale sont à peu près aussi raisonnables que s'ils me louaient ou me blâmaient d'avoir passé par l'école de natation.

Pourtant, il semble bien que Richepin apprit rue d'Ulm autre chose que la natation, car il ne nage pas toujours selon les principes, ce qui importe peu. A coup sûr son stage ne lui a pas nui : mais à considérer son œuvre, on doute lequel est le plus étonnant, ou d'apprendre que Richepin est normalien, ou de trouver dans le mémorial des travaux des anciens élèves de la rue d'Ulm, entre une thèse sur l'induction et un essai philologique, la *Chanson des gueux*, *la Glu* ou *Nana Sahib*.

Richepin doit encore à ce séjour un fonds de rare érudition qui fait bien le plus plaisant contraste avec la brusquerie rustique et la grossièreté périodique de son langage. Le marsouin parle grec, le pêcheur de morue cite et traduit une marine de « l'aïeul Théocrite », le gueux a des réminiscences de Perse, le portefaix latinise comme l'écolier limousin de Rabelais, et dit *suppediter* au lieu de *fournir* ; il connaît et a lu le traité *De Cavillosa simul et inconscia conscientia* et *De arte paralogismi sive diabolus confessor !* à moins qu'il ne feuillette les vieux

parchemins de Goripius, moine du seizième siècle, où il est dit que le Hollandais est la langue des anges au paradis.

La façon dont il crée et fait parler son type de *Monsieur Scapin* constate quelle profonde connaissance il garde de ses classiques, et en quelle grande familiarité il les a. Comment croire que cet humaniste, ce rhétoricien expert, ce linguiste consommé fut ce qu'il fut ? Il n'est pas de cas plus étrange.

La guerre de 1870 arriva. Richepin quitta l'École Normale. Il fut franc-tireur à l'armée de l'Est et se battit bravement, à n'en pas douter. M. Gusse, dans son rapport sur la belle conduite des normaliens pendant la guerre, ne le nomme pas ; c'est un oubli.

Entre temps, Richepin s'exerçait au journalisme, à Besançon. Il revint à Paris le 20 mars 1871 et y passa tout le temps de la Commune.

Alors commence la vie d'aventures avec les déboires, les difficultés, la misère noire. Brouillé avec sa famille, le descendant des touraniens nomades se rappelle ses ancêtres.

Il connut au quartier latin quelques jeunes auteurs faméliques, dont Paul Bourget, et il écrivit, pour vivre, des biographies à cinquante francs. Il biographiait qui on voulait, *la Samaritaine* ou *la Reine de Saba*.

Ne trouvant plus de leçons à donner il connaît la vie de grands chemins, le vagabondage, la promiscuité des claquepatins et des gueux, et il se met à les célébrer dans son épopée d'un réalisme si intense et d'une peinture si vigoureuse, qu'il a dû en effacer quelques traits, comme dans l'Idylle où on lut longtemps cette parenthèse entre des points de suspension :

Ici deux gueux s'aimaient jusqu'à la pâmoison,
Et cela m'a valu trente jours de prison.

La Chanson des gueux lui valut, en effet, malgré la belle défense de Me Rousse, un emprisonnement. Dénoncé par le journal *le Charivari*, ordinairement moins prude, il fut à Sainte-Pélagie.

Aujourd'hui les dernières ondes sonores de tout ce bruit se sont aplaties et éteintes ; *la Chanson des gueux* a été expurgée, et l'auteur réhabilité est rentré dans ses droits civils, dont on l'avait exilé par un ostracisme un peu surprenant aujourd'hui.

Au sortir du cachot, le touranien, dégoûté de la société de ces infâmes et sédentaires Aryas, s'engage comme matelot à bord des navires marchands, et récolte là les éléments du beau livre qu'il devait plus tard, même après Michelet, consacrer à *la Mer*.

Dans son grandiose poème, bien que quinze ans se soient écoulés, la vivacité de l'impression directe ne s'est pas émoussée et ce sont des pages bien vivantes de son autobiographie que celles où il conte son stage parmi les marsouins :

> J'ai travaillé, mangé, gagné mon pain parmi
> Des gaillards à trois brins qui me traitaient en mousse,
> Je me suis avec eux suivé la gargarousse,
> Dans leurs hamacs, et dans leurs bocarts j'ai dormi.

Quel cas étonnant d'un matelot graisseux, poisseux, calleux, tanné par la bise des quarts de nuit, et portant à travers toutes ces hideurs de la vie populacière les splendeurs de son âme de poète, — celle qui contera après *l'Enoch Arden* de Tennyson, la grâce émouvante des épisodes de son *Flibustier*, qui refera après Lucrèce le poème philosophique de la nature, qui réussira là où le *Tarare* de Baumarchais avait échoué, dans la poésie technique et scientifique, et qui d'un tas de sardines fraîches étalées sur le quai, saura tirer les éblouissantes clartés de cette lumineuse vision :

> Qu'il vienne un lapidaire,
> Un peintre, le plus grand, qu'il voie et considère
> Si ce n'est pas assez pour lui faire dire oh !
> Du plus humble de ces poissons, du maquereau,
> Le ventre est d'argent clair et de nacre opaline,
> Et le dos, en saphir rayé de tourmaline
> Se grave d'émeraude et de rubis changeant,
> Au moment de la mort, sur la nacre, l'argent,
> Le saphir, le rubis, l'émeraude, une teinte
> De rose et de lilas s'allume, puis, éteinte,
> Se fond en un bouquet fané délicieux
> Plus tendre que celui du couchant dans les cieux.

Mais à ce temps-là, quinze ans avant le poème, il n'était pas encore à le rimer, et c'étaient de plus durs travaux qui le faisaient vivre. Nous le retrouvons portefaix à Bordeaux, chargeant des ballots et des caisses qui meurtrirent quelque temps ses

larges épaules carrées, et imposant le respect à ses confrères du bord par sa belle stature et la solidité de ses poings.

Lassé de ce métier plastique, mais inférieur, il revint au journalisme, qu'il avait abandonné depuis 1879, donna des articles à *la Tribune* et à *la Journée parlementaire* et monta sur la scène.

Le premier mot de Richepin au public parisien fut un feuilleton sur Jules Vallès, dans *la Vérité*, journal que dirigeait Portalis. Une affinité secrète attirait le chantre des gueux vers le chantre de la rue et des réfractaires. Les deux révoltés étaient faits pour se convenir, par leur communauté d'indignations, de pitiés et d'instincts pittoresques.

A présent il est rangé et apaisé; il vit paisiblement loin des excentricités et du tapage ; mais il lui est resté de son passé la passion de l'indépendance, du grand air, de la libre vie, des mâles et robustes exercices du sport et de la vigueur physique, qu'il recommande aux autres parfois avec humour :

J'ai conseillé la gymnastique à mon médecin, disait-il un jour; il avait une tendance à l'embonpoint, je l'ai guéri.

La grande joie pour Richepin, c'est la vie à l'air libre, le haut ciel ouvert, les senteurs des champs et des grèves, la pèche au chalut sur les flots de Saint-Lunaire, dans une barque épaisse, avec le costume des gars du bord, mollets nus et tricot de laine bleue, avec le dédain des vils *plagiaires* qui viennent de Paris pour respirer un air pur dont ils ne sont pas dignes. Quand ils repartent, il s'en congratule, et il en félicite la mer, son amie :

Tous les gens de Paris sont partis :
Les flots et l'écume qui moutonne
Ne font plus, en esclaves gentils,
Le travail grotesque et monotone
De baigner ces hideux ouistitis.
La plage est à toi, brise d'automne.

Ce sont ses joies à lui de humer à pleins poumons les effluves vivifiants des champs, comme il fit toute sa vie, tantôt en vagabond errant, en gueux indépendant, en picaro superbe, tantôt en matelot musclé, derrière les bastingages des embarcations de haut bord.

Mais ce n'est là qu'une moitié de lui-même. Sportsman robuste, il est en même temps le plus raffiné des intellectuels, le plus habile manieur de mots, le plus indépendant des stylistes, apportant à son écriture l'aisance, le sans-gène, le dédain des traditions et des préjugés, faisant un sort dans ses vers à une locution villageoise ou populacière, s'il lui trouve de la couleur, de la saveur, du pittoresque. Imaginez à présent cet homme, cet hercule doublé d'un Alexandrin, s'amusant à chanter la gloire de la bonne nature dans une opérette qui serait écrite par un poète lyrique : ce sera *le Petit Duc* mâtiné des *Trouvailles de Gallus*, et ce sera *Vers la Joie*. Ce « conte bleu » est une œuvre à tendance et ne prend tout son sens que si on pénètre les dessous. C'est le procès de la vie studieuse et citadine, des livres, des spéculations philosophiques, de la vie contemplative, de tout ce qui est l'apanage des sociétés policées : gouvernement, ministres, médecins. Tout au village ! C'est l'hosannah des champs ! Un rebouteux de campagne en sait plus long qu'un docteur de la Faculté, un batteur en grange est plus expert en politique qu'un « morveux de prince » né sur les marches du trône, et la meilleure drogue, c'est le bon vin de la vigne.

Fier et fort de sa robuste carrure, arcbouté sur sa solide armature, il nargue l'âge et le temps, et nul n'a entonné d'une voix plus claire et plus sonnante l'hymne réconfortant de la résistance aux années.

Santé des quarante ans où semble que renaisse
Tout l'homme reverdi de seconde jeunesse,
Quand il fit de son corps un docile instrument,
Un chien fidèle, un bon serviteur, en l'aimant !...
Et c'est pitié parfois de voir, traînant la quille,
Des jeunes dont la canne a l'air d'une béquille,
Et qui semblent des trois pattes estropiés,
Cependant qu'on va, soi, d'aplomb sur ses deux pieds,
Avec ses quarante ans à l'oreille en cocarde,
L'âge que vous aviez, vieux de la vieille garde !

Représentez-vous ce gaillard, plein de sève et d'orgueil, et jugez le dégât qu'il a dû faire en bousculant préjugés et conventions. Ce Richepin-là, c'est le tigre en délire, piétinant de rage, foulant comme une litière les habitudes de ses contemporains, composant des hymnes ensoleillées de délivrance et rouges de révoltes.

Si le langage y est brutal comme un dialogue de trôleurs, c'est que :

> Les mots, mes bonnes gens, c'est comme les personnes,
> Et ceux qui vont sur mer en reviennent salés.

Excusez donc, eu égard à leurs origines, la Glu qui parle en habituée des cafés borgnes, et Gleude la Quédébinque, le Mercanti, le Wallon, dans *Miarka*, qui ne sont pas fort académiques, et Tombre et Grimblot, qui emploient l'argot des coulisses, et Mickloche et Angyal de *Césarine*, et les villageois du *Cadet*, et les gueux de la chanson, et le poète des *Blasphèmes*, qui s'est livré à des travaux considérables de linguistique pour dresser le dictionnaire de la langue verte avec ses principales règles.

Quant aux sentiments, ils se ressentent aussi du voyage, et la délicatesse n'en est pas la première qualité.

Son amour est sensuel, physiologique. C'est plutôt une fonction qu'un sentiment, et il se complaît dans la description explicite des scènes érotiques qu'il évoque. S'il jette l'effarement et l'épouvante au sein des masses bourgeoises, tant mieux ; il veut secouer, étonner, stupéfier, méduser, fasciner, le profane vulgaire, tas de niquedouilles et balourds béjaunes.

C'est le Hun d'Attila jouant des coudes, de la hache et des poings, pour se faire sa trouée à travers les broussailles des vieux préjugés, des traditions reçues, des sentiments réputés vénérables, comme celui de l'amour filial. On dirait un sauvage et un forcené, un révolté récalcitrant que toute entrave gène et qui brise ses longes, se ruant tête baissée contre tout, contre Dieu, la religion, le spiritualisme, le bourgeois, le mariage, la fortune, les administrations, les médecins, les ministres et l'éducation classique.

Il fait feu des quatre fers et se lance à fond de train contre les préjugés, les modes, les habitudes, la routine. En voyant cet assaut formidable, cette charge effrénée, comment ne pas songer au barbare dont parle Corneille : Le Hun piqua des deux.

Dans ce délire forcené, dans ces imprécations hystériques, il y a, certes, de la conviction, il y a aussi beaucoup de convention. Il tient un rôle.

Pour se faire distinguer, il s'est livré à toutes les excentricités, à toutes les recherches, à tous les raffinements ; et l'on a

ce spectacle rare d'un talent vigoureux, brutal, parfois populacier, dont le fond est fait de préciosité et d'alexandrinisme.

Il prend des attitudes. Fils de bons paysans du Nord, il arrange pour l'effet son histoire. Au lieu d'appeler son pays comme tout le monde, la Picardie, il va rechercher le nom plus poétique de l'ancienne province, la Thiérache, pour éviter la dénomination vulgaire de Picard.

Pour achever de poétiser et d'embellir sa race, il a fouillé les lointaines origines des peuples, il s'est enveloppé d'une légende toute ruisselante et étincelante, comme les casques de bronze sur les chefs des hordes d'Attila. Il a démontré que les hordes des Huns et des Touraniens ont autrefois passé chez lui et furent les premiers hôtes de ses grands ancêtres ; il a tracé et suivi le courant des immigrations : il a reconnu à la piste le passage des Romani, des Bohémiens, qui ont laissé dans le sol du pays et dans le sang des paysans les germes de leur sauvagerie, de leur mobilité nomade, de leur farouche indépendance : s'il ne reste d'Attila qu'un fils, il est celui-là.

Cet homme qui s'est fait le peintre des humbles, le chantre des gueux, des pêcheurs et des paysans, l'apôtre de la nature et le champion de l'animalité, est un raffiné, un fantaisiste, un humoriste macabre. *Les Morts bizarres*, *les Truandailles*, *le Pavé*, sont conçus avec l'intention joyeuse de geler les moelles dans les os de ses contemporains.

Avec une faculté rare d'assimilation, il se pénètre des questions financières et en fait un roman *Flamboche*. C'est, pour un gueux, sortir de ses ordinaires préoccupations. Mais l'érudit plébéien que nous avons connu n'y perd aucun droit.

Entrez à la pension Chugnard :

A travers la cloison, on entendait une voix pointue parler dans la seconde pièce. Chugnard posa mystérieusement son index sur ses lèvres froncées en cul de poule, et fit signe au baron et à Flamboche d'écouter. La voix pointue expliquait du grec.

— Œdipe roi ! chuchota Chugnard. L'immortel et si pur chef-d'œuvre de notre grand Sophocle !

Il se pencha vers le baron, et lui glissa dans l'oreille.

— Remarquez qu'il est prononcé à la moderne et non pas à la façon universitaire selon les errements d'Erasme. Vous distinguez, n'est-ce pas ? C'est toute une révolution.

Et lui-même répétait en iotacisant, en accentuant les th très fort ;

Tuias pot'edrastas de mi thoadzeté
Polis d'omou mèn thimiamat'on guemi...

Et il ajoutait triomphalement :

— Le th anglais, observez-bien ! le même que le th grec. Toujours et partout, l'éducation à l'anglaise, en quelque sorte, si j'ose m'exprimer ainsi, athénienne.

Et il fit entrer le baron dans la classe des lettres. Rien d'une classe. Pas de pupitre ! Pas de chaire ! Le maître et l'élève chacun dans un fauteuil, et, ayant l'air d'amis qui causent *face à face !*

Voilà le savant. Voici le gueux.

S'il fait un coup ! S'il veut me tuer ! S'il veut tuer son oncle ! Si seulement il lui dit que c'est par moi qu'il a été mis au courant de tout ! Alors, moi, une balle dans la gueule, peut-être ! Ou veuve ! Ou divorcée ! Et ma situation, peau de zébi ! Non, mais est-ce idiot, est-ce assez pocheté ! J'en ai-t-il une,de couche !

Pour que Gisette se parlât ainsi en argot, elle, Mme la baronne Miérindel, il fallait qu'elle fût remuée, bouleversée, jusqu'au tuf.

Quant à Flamboche, écoutez-le à la pension Chugnard parler de son professeur, l'ignoble Laffouace.

Les deux faces, croix et pile, y sont :

A propos de Laffouace, il ne tarissait pas, n'en prononçait jamais le nom autrement que Laffoirasse, lui trouvait le nez pareil à un cure-dents, le regard en tire-bouchon, les oreilles en écailles d'huîtres, la barbe en balai de quelque part, et, dans sa haine méprisante contre lui, allait parfois jusqu'à des images incompréhensibles à Chugnard lui-même, et dont Chugnard goûtait cependant comme un régal les lointaines, mais néanmoins très significatives analogies, telles que :

— Tête de souris avec un derrière de rat d'égout.
— Il se mangerait les dents si elles étaient en vrai chocolat.
— Oui, un licencié ès-lettres... anonymes.
— Sa voix louche comme ses yeux.
— C'est une âme qui pue de la gueule.

Ce dualisme qui accole l'érudit et le gueux est la marque persistante de son originalité. Il documente avec science son beau drame de *Martyre* et ses *Contes de la Décadence romaine* ; ceux-ci sont d'un humaniste qui recrée la vie sous Trajan, conte la carrière du général poète Lucien-Valerius Pudens (*opera desunt*), s'inspire de Thucydide et de Lucrèce dans une belle description de la peste, reconstitue le Triumphus antique, galvanise et colore *la Rome au siècle d'Auguste* de Dezobry, et se

plaît de préférence aux scènes populacières. Il y affirme les contrastes violents, les écarts imprévus de cet esprit à la fois attique et faubourien, érudit et plébéien, livresque et banal au sens ancien : savant de carrefour qui aime la rue et les bouquins, qui tache ses doigts d'encre et ses souliers de l'eau du ruisseau, vagabond qui serait demain cuistre, s'il le voulait, et qui promène par les places publiques sa science de licencié et son flegme de *picaro;* vrai licencié de Salamanque, qui parlerait de Cicéron comme Mommsen, dans une taverne de trabans, et qui pourrait piquer à son feutre troué sa plume d'où coulent ensemble la science et l'argot, le madrigal et l'obscénité, le chant des gueux et la prose précieuse d'un Benserade très informé : érudit de plein vent, esprit à la fois brutal et distingué ; écrivain de race et d'originalité que pourraient réclamer avec des droits égaux Montmartre et l'Académie française (1).

Richepin abonde en idées, en projets, en inventions.

C'est un flot qu'aucune entrave ne retient, qu'aucune barre n'endigue.

Sous la brutalité violente de la forme, on sent, malgré tout, l'indécision.

Il s'engage sur toutes les avenues du domaine intellectuel, mais il ne poursuit pas sa route. Ce colosse est faible de vouloir, et c'est le secret de sa naturelle bonté, de sa pitié instinctive.

A un dîner, comme il ne mangeait pas, sa voisine lui dit :

— Vous voudriez ce poulet cru avec ses plumes :

Il répondit gravement :

— Madame, si ce poulet était vivant, je le mettrais dans ma basse-cour, il y serait bien soigné et il y mourrait de vieillesse.

Une grande et douce pitié est aux drames *la Martyre* ou *le Flibustier.*

Il a, surtout dans sa seconde manière, rencontré la vraie grandeur. Un souffle d'héroïsme soulève le grand drame *Par le Glaive.* En lui, le cœur domine la tête.

Le tempérament le plus efficace qui vint apaiser et aplanir ces vagues torrentueuses de la jeunesse, ce fut la pitié profonde, la bonté qui est le fond de cette généreuse nature.

(1) Elle l'a appelé à elle en 1908.

Il connut dès l'abord la misère humaine, l'épouvante du mal, les affres des misérables. Il les prit en pitié, et quand il les eut connus de plus près, il ne les plaignit pas seulement avec une indulgente sympathie, il les chanta, il les aima :

J'aime mes héros, cria-t-il, mes pauvres gueux lamentables, et lamentables à tous les points de vue ; car ce n'est pas seulement leur costume, et c'est aussi leur conscience qui est en loques. Je les aime, non à cause de cela parce que j'ai arrêté mes regards sur leurs misères, fourré mes doigts dans leurs plaies, essuyé leurs pleurs sur leurs barbes sales, mangé de leur pain amer, bu de leur vin qui soûle, et que j'ai sinon excusé, du moins expliqué leur manière étrange de résoudre le problème du combat de la vie, leur existence de raccroc sur les marges de la société, et aussi leur besoin d'oubli, d'ivresse, de joie, de ces oublis de tout, ces ivresses épouvantables, cette joie que nous trouvons grossière, crapuleuse, et qui est la joie pourtant, la belle joie au rire épanoui, aux yeux trempés, au cœur ouvert, la joie jeune et humaine, comme le soleil est toujours le soleil, même sur les flaques de boue, même sur les caillots de sang.

Ses cris d'indignation et de révolte finirent par des murmures de renoncement, de charité, d'amour :

Car le pauvre m'a fait l'aumône en l'acceptant,
A moi, qu'il a prié comme un Dieu, moi son frère !

Il a trouvé des pages d'une haute envolée et d'un large lyrisme, comme celle où il prédit et prévoit le néant final de tout, de l'océan, du monde qui :

Dans ses chaos futurs finira de dissoudre
Pour servir de fumier à des mondes nouveaux.

Comme celles encore où passent, douées d'une vie intense, les hordes des Touraniens faisant trembler la terre sous les pas de leur sauvage armée en marche, ou bien cette belle et ample conception, le périple du bohémien qui repasse tous les cinq mille ans à la même place, où il trouve tantôt une cité florissante, tantôt le désert, ou la grandiose peinture des cathédrales avec leurs fines ciselures,

Et le mystique élan des piliers vers les cieux.

Il a l'inspiration, le souffle poétique, le don de l'image saisissante, multiple, et son astre en naissant l'a bien formé

poète. Mais il est aussi l'expert ciseleur de phrases, l'adroit jongleur de mots, et la forme a toutes ses amours. Il l'avoue lui-même, il se vante d'avoir « rang de bon joaillier » qui sait travailler les mots ; il se laisse séduire par « la toute-puissante magie des mots qui sont aussi multicolores que la matière elle-même, aussi variés, aussi profonds, aussi créateurs ».

Son vocabulaire est curieux comme un cabinet de collectionneur qui aurait patiemment réuni et rapproché les pièces de toutes provenances, depuis les cristaux rares et les émaux fins jusqu'aux grossiers gobelets de terre durcie et aux vieux bâtons noueux et luisants qui guident les pas titubants des mendigots. C'est un capharnaüm où s'effondrent pêle-mêle, dans une coulée confuse et dans une promiscuité déconcertante, des joyaux et des vieilles bottes éculées, des broderies et des besaces trouées, des flots de soie et des loques jaunies, des bijoux et des croûtes de pain bis.

Le poète s'amuse de cet amalgame, de cet aggloméré ; il entremêle la langue bigorne aux néologismes les plus précieux, et foule de ses « ripatons » les parterres où Flore épand ses biens. Il accepte les tentatives décadentes, et dit *assorer*, *fulgorer* ; il s'amuse à des cliquetis de mots :

Une Chimène, une chimère...
Et qui, pris de venette, enfile une venelle.
Amen, qu'on dit plutôt à la paroisse : Amène,
Qu'on dit sur l'eau.

Il déclare dans *Mes Paradis* :

C'est tout moi qui ruissela
Dans ce livre...
Voici mon sang et ma chair,
Bois et mange !

Et qu'est-il, celui qui a ruisselé ainsi dans ces pages ? Le plus insaisissable sceptique, le plus volatil des protéiformes ; le plus habile rhéteur grec, fût-ce Dion Chrysostome lui-même ou Protagoras, n'eût pas été plus expert en l'art de développer sur le champ et avec autant d'éloquence les deux thèses contraires.

Il est avocat des deux parties : c'est dire qu'il ne tient pas plus à l'une qu'à l'autre. Et voilà bien le but auquel le poète touche après tant de courses giratoires et accidentées.

Le cycle est accompli. Voici déjà Richepin sur le retour. Le volcan a jeté feux et flammes, et l'éruption a pris fin. Les amis de ses débuts trouveront qu'il s'embourgeoise.

Parti en guerre avec toute la fougue de la jeunesse et toute la vigueur du premier élan, il menaça et voulut ruiner tout, il injuria la société et la religion, il opposa à l'étable de Bethléem le fossé boueux où vagit le nouveau-né sous la jupe trouée de sa gueuse de mère, il montra le poing au ciel et, selon le joli mot de Jules Lemaître, cet hercule des quais de Bordeaux tendit le caleçon au père éternel.

« Alors, nous avoue-t-il, une terrible fièvre d'orgueil me brûlait et j'étais soûl du vin de ma pensée. »

C'était l'âge des vœux hardis,
De la vaillance, de la force,
Des nerfs d'acier, du sang qui bout,
Du corps toujours prêt et debout,
A toute lutte offrant son torse.

En avant ! Le monde est étroit,
On n'a peur de rien, on se croit,
Étant invaincu, l'invincible.
On a l'arc et l'on est l'archer
Dont tous les coups doivent toucher,
Prît-on le firmament pour cible.

Après tant de bruit, *cur urceus exit?* Voilà déjà le matamore qui s'amende et reconnaît l'inutilité comme l'impuissance de ses cris de bataille. « Alors commença de se dissiper ma farouche ivresse philosophique. »

Le violent et emporté lutteur d'autrefois n'a plus ses nerfs et ses ongles, et un sourire indulgent éclaire cette intelligente physionomie qu'embrasait le feu de ses regards. Il a fini de rugir, lassé par cet exercice épuisant et stérile. Il est redevenu humain et d'autant plus touchant qu'il peut mieux épancher les trésors de pitié et de bonté qui sont au fond de lui, — comme au fond de tous les êtres à grands fracas qui sont des bourrus bienfaisants.

Jadis il foudroyait de son mépris quiconque ne sacrifiait pas sur l'autel voluptueux du matérialisme. Il imposait son dogme et n'en connaissait pas d'autres. En écrivant ses *Blasphèmes*, il promettait au public son évangile qui devait s'appeler *le Paradis d'un Athée*.

L'ancien blasphémateur, revenu à résipiscence, prêche la tolérance et n'injurie plus qui pense autrement que lui.

Il y a maintenant plusieurs demeures dans la cabane de l'ancien gueux ; et l'examen philosophique de l'athée sombre dans le désarroi.

Quelle dure leçon pour la philosophie de l'athéisme et du matérialisme que cet exemple d'un adepte qui fut un de ses vigoureux athlètes, et qui finit par lâcher prise en concluant à l'impuissance de son système et au néant de son orgueil ! Le voici au port. Il a touché le seuil de ses paradis, — des paradis « tout près et sobres d'espérances ». Mais qui eût dit quand il portait les ballots sur le quai de Bordeaux ou quand il bandait son arc pour crever les yeux à Dieu, qui eût dit qu'on le retrouverait, ce fils d'Attila, ce Touranien rugissant, crépu et frénétique, mollement étendu dans sa petite maison de Courcelles, chantant les joies de la paternité, les grâces et les sourires des petits enfants, les douceurs de la vie conjugale :

> Être père, et songer que l'on sera grand-père !
> Ah ! sur ces bonheurs-là, j'en dirais ! j'en dirais !
> Mais les foyers heureux veulent être discrets !

Quel repos, quel calme et quel bonheur tranquille après les bordées, les aventures et les zigzags d'antan !

L'athlète a suspendu aux murs du temple sa cuirasse et son glaive, il goûte une retraite bien gagnée ; et quand on a fermé ses derniers livres, il reste cette vision reposante d'un solide gars qui a trimé et lutté, qui a toujours bon pied bon œil, qui fait sonner fièrement son âge et gonfler ses biceps avec orgueil, et qui se retrempe dans les joies pures du foyer, entouré de son aimable famille ; au dehors il fait froid, il fait nuit, le vent glapit, et le fils d'Attila enfoncé dans son fauteuil, les pieds sur les chenêts, lit paisiblement, et prépare des conférences pour jeunes filles,

> Sous le regard ami de sa lampe de cuivre.

*
* *

Un poète dort, et se réveille parfois, chez le délicat critique qui est Jules Lemaître. Sa muse est amusante ; on sent qu'elle ne s'ennuie pas. Sa poésie est son divertissement, c'est comme une

gymnastique dans laquelle elle est passée maîtresse, et où elle excelle à toutes les acrobaties parnassiennes. Car au temps où Jules Lemaître écrivait ses premiers vers, au fond de sa province, le Parnasse était l'Olympe, et Banville était son Zeus.

Banville tient haut l'oriflamme.

Il l'honore en tête de sa « plus que double ballade » des poètes vivants en 1878. Quant à Hugo, il était le père, plus grand que tous les dieux.

Jules Lemaître se laissa séduire par le jeu des syllabes et des rythmes, la jonglerie des mots retombant juste à leur place avec une exactitude ponctuelle, et ce fut, en fin de compte, la difficulté vaincue. Il se sentit à l'aise parmi ces pointes hérissées, il y évolua galamment et légèrement comme un chevreau de Virgile — qui gambade d'un pied sûr à travers les rocs escarpés ; il folichonna parmi les mètres ardus et s'amusa de les affronter.

Les tendances et les prédilections de sa poésie entreprenante sont de tenir comme une gageure : par exemple de faire un sonnet en vers d'un pied. Un enfant est supposé molester une mouche qui veut se poser sur la louche de la soupière, et il lui dit :

Touche
A
La
Louche,
Mouche !
Ah !
Ma
Bouche !

Je
Te
Pince

V'lan !
Mince !
Pan !

Il fut un temps où ce genre sévit. Léon Valade avait composé ainsi toute une petite comédie :

La mère à la nourrice :
Qu'on
Change
Son
Lange !

Au bébé :
Mange,
Mon
Bon
Ange !

A une dame :

Trois
Mois
D'âge !

Au bébé :

Sois
Sage,
Bois !

Voilà de ces divertissements de nos Parnassiens, modernes Rhétoriqueurs. Jules Lemaître aima ce genre qui demande souplesse et ingéniosité. Il fut attiré par le travail patient de courber et d'arrondir la barre rigide en formes capricieuses, de faire une « sonnerie sur un rythme de Rutebœuf », de varier les strophes et de tordre leur ligne : il « sonnette » sur trois pieds, et nous montre la mouette :

Simulant
D'un vol lent
Et complexe

Un accent
Circonflexe
En passant.

Il a dit :

Je voudrais comme un autre exprimer l'âme humaine,
La vie universelle et ses secrets accords,
Interroger le sphynx, chercher quel Dieu nous mène...
Ma langue balbutie, inégale à mes rêves,
Et jamais leur beauté n'aura fleuri qu'en moi...
Et le souffle me manque, et peut-être la foi.

Habemus confitentem reum. Il eût souffert d'être né en plein romantisme. Sa muse amuse, et est mieux garnie de grelots argentins que de larmes d'argent.

S'il aime, c'est moins son cœur que son esprit qui chante : comme sur une escarpolette, il se laisse bercer par le rythme avec une douce satisfaction qui le fait sourire. Celle dont l'âme luit dans les yeux, il la ferait

Si j'étais Dieu, déesse,
Si j'étais duc, duchesse,
(Commode ce refrain,)

Si j'étais czar, czarine
Et partant mandarine
Si j'étais mandarin.

Parcourez les noms des vierges qu'il célèbre : la phtisique.

la noire, la savante, puis la vierge de tous les pays, et tout enfin, depuis la « cruelle couturière » jusqu'à Vauvenargues et Joubert. Oui, Joubert et Vauvenargues mis en vers. Il versifie en jolis médaillons l'histoire littéraire : Montaigne, La Bruyère, La Rochefoucauld, Rabelais, Descartes, Bossuet, Fénelon, Mme de Sévigné, Corneille, Racine, Boileau, La Fontaine, Molière.

Vous descendez du haut en bas, vous regrimpez, vous planez, vous passez d'un « meeting » aux festins des dieux ou de l'âme pensive ; ce sont les montagnes russes établies sur le Pinde. De la finesse, de la malice, de l'aisance, un talent aimable, gai, sans fiel et sympathique. Il a la touche délicate, légère, et sait rire sans blesser, même le genre irritable des poètes, dont il a fait en vers un amusant tableau, où il groupe les notoriétés du temps, endossant cette fois l'avatar d'un Nadar du mont Parnasse :

Le doux Sully va polissant
Ses vers exquis que rien n'entame ;
Coppée a le charme enlaçant ;
Richepin, que Bouchor acclame,
Chante les gueux, chante la femme
En rimes riches à gogo.
Au fond des bois, Theuriet brame.
Gloire au Père, à Victor Hugo.

Puis, c'est Laprade, Mendès, Hérédia, et cette *crase*, Manuel des Essarts pour Eugène Manuel et Emmanuel des Essarts :

J'honore Soulary tissant
Ses sonnets, Cazalis qui pâme
Dans le grand Tout s'engloutissant,
Mérat qui, sur la Seine, rame
Et ce Bornier qui fit un drame.
Il n'est rien de tel au Congo
Que France ou que Dierx... Mais dame,
Gloire au Père, à Victor Hugo !

Jules Lemaître poète, c'est le styliste expert et s'égayant de sa facilité à sauter les haies, et à tourner court sur la piste du steeple poétique ; c'est le James Fillis de Pégase.

Ernest d'Hervilly mit dans sa fantaisie, tantôt boulevardière, tantôt exotique, la verve de ses improvisations.

Jean Lahor, pénétré du panthéisme grec et de la résignation

hindoue, chante en vers fermes et grandioses la vanité et le néant de tout, même du plaisir, et la joie de la vie contemplative loin du réel (1).

Emmanuel des Essarts, l'élégant humaniste que Théophile Gautier félicitait d'avoir tempéré le vin de Champagne (*les Parisiennes*) par une goutte de nectar mythologique (*les Élévations*), fut encore évocateur vigoureux de l'époque révolutionnaire.

Mentionnons aussi : le délicat Léon Valade, le savant et instinctif Glatigny, archer des *Flèches d'or*, l'ardeur patriotique et guerrière de Paul Déroulède, Catulle Mendès, l'aède fécond, fantaisiste, et sensuel, dont la virtuosité habile se plie à la variété des sujets et des tons, fidèle au charmant lyrisme dont il donna les premiers modèles à *la Revue fantaisiste* ; Armand Silvestre, dont la lyre eut deux cordes, haute et basse, amant fougueux de la beauté plastique, cœur sensible, capable de toutes les délicatesses, de toutes les inquiétudes les plus ténues, des mélancolies les plus gracieuses, et des plus violents transports de la sensualité et du mysticisme, dans des recueils où dominent, comme sur des étoffes de harem, le rose et l'or (2).

Voici Rollinat (3), étrange Berrichon, paysan embourgeoisé, rôdeur des mares aux sorcières, guetteur de feux follets, flaneur des champs humides, complice de la nuit fantômale, évocateur de goules et d'hydres, semeur de cauchemars crochus, amant des monstres, montreur de visions effrayantes à travers lesquelles il laisse des coins de bleu, des aquarelles de prairies ensoleillées, de buissons fleuris où pépient les pinsons ; voici l'art lumineux et chaud d'Albert Mérat ; la philosophie triste et nuancée de Maurice Vaucaire ; les bucoliques odorantes, saines, fraîches, jeunes et rieuses, peintes sur les *Émaux Bressans* de Gabriel Vicaire, qui fut gracieusement légendaire dans son *Miracle de saint Nicolas*, et impitoyable dans ses *Déliquescences d'Adoré Floupette*, célèbre satire des décadents ;

(1) *Mélancholia*, 1868 ; *le Livre du Néant*, 1872 ; *l'Illusion*, 1875 ; *les Quatrains d'Al Gazali*, 1896.

(2) *Ailes d'or*, 1878 ; *le Pays des roses*, 1882 ; *les Roses d'octobre*, 1889 ; *l'Or des couchants*, 1892.

(3) *Dans les Brandes*, 1877 ; *Névroses*, 1883 ; *l'Abîme*, 1886 ; *Nature*, 1892 ; *les Apparitions*, 1896 ; *Paysages et Paysans*, 1899.

l'intensité et la vigueur, le coloris et la douceur de Laurent Tailhade (*Au Pays du Mufle*, *Vitraux*, 1892) ; les étrangetés contournées et raffinées du comte de Montesquiou-Fezensac ; les douces et crépusculaires poésies d'Albert Samain, dont le parterre a des senteurs de chrysanthèmes, un parfum d'adieu, des teintes dorées par de pâles automnes : *Au Jardin de l'Infante*, 1893 ; *Aux flancs du vase*, 1898, sont de précieuses œuvres sculpturales, d'une beauté parfaite ; et aussi Grandmougin, les vers distingués de Henri Chantavoine, le souriant Clovis Hugues, les bardes bretons, Anatole Le Braz et Le Goffic, le flamand Potez, Quillart, Rivoire, Henri Bernès, Émile Blémont à la muse endeuillée, Hippolyte Buffenoir, Léon Cladel, Marsolleau, Jules Truffier, Georges Leygues, le poète du *Coffret brisé* et de *la Lyre d'airain*, Ch. Frémine, Sébillot, le poète folkloriste, Duvauchel, le barde ému de la forêt de Compiègne.

Parmi les nouveaux, tirons à part comme types d'un temps :

Jean Aicard, l'exquis poète de *la Chanson de l'Enfant*, le peintre coloré des *Poèmes de Provence*, au chant des cigales qui sont l'âme du blé ; Auguste Dorchain (1), délicat et pur poète qui a mis au service de sa sensibilité charmante et tendre, de sa droiture, de sa noble pensée, la mélodieuse harmonie d'une facture aimable et sûre ; Edmond Haraucourt (2), dont les vers ont la tenue ferme, l'éclat, l'accent énergique, le ton philosophique, avec une lueur néo-chrétienne ; le penseur remue les idées, les siècles et les mondes ; l'artiste sculpte en plein bloc avec un vigoureux relief ; tout ce qu'il écrit a de la force et de la profondeur. François Fabié donne une voix aux chênes et prête sa lyre aux bûcherons. Jean Rameau colore des visions précieuses de la nature, vue à travers le prisme d'une imagination ingénieuse. Jacques Normand, le peintre de la vie à Paris et sur la Côte d'azur, est observateur spirituel des types et des scènes du « monde ». Charles Guérin, un penseur et un poète, a des vers mélodieux et doux qui caressent l'âme et l'oreille. Maurice Magre a la vigueur et la pitié. *La Chanson*

(1) *La Jeunesse pensive*, 1881 : *Jour sans déclin*, *Sans lendemain*, *Vers la lumière*, 1894, *sur P. Corneille*. Au théâtre : *Conte d'Avril*, *Pour l'Amour*. *Traité de versification française*.

(2) *L'Ame nue*, 1885 : *Seul*, 1891 : *l'Espoir du monde*, 1899 : *la Passion*, mystère, 1890 ; *le Dix-neuvième siècle*, 1900.

des Hommes, *le Comédien* sont d'un envol superbe. Nommons Lucien Pâté, doux poète des champs et des âmes ; Eugène Manuel, le chantre ému des humbles ; André Lemoyne, peintre sobre et discret de paysages normands et de quelques coins de Paris : Victor Margueritte, séduit, tour à tour, par *la Mer*, *Versailles* et *l'Orient*. Citons encore : Jules Bois, Léonce de Larmandie, le comte de Pimodan, Pierre de Bouchaud, épris de l'Italie : Francis Jammes est une âme douce et contemplative, sincère et nue de colifichets, profonde et simple, presque enfantine, et si douce qu'on se penche vers elle avec un intérêt affectueux, et on l'écoute dire :

Mon Dieu, vous m'avez appelé parmi les hommes, me voici. Je souffre et j'aime. J'ai parlé avec la voix que vous m'avez donnée ; j'ai écrit avec les mots que vous avez enseignés à mon père et à ma mère qui me les ont transmis. Je passe sur la route comme un âne chargé dont rient les enfants et qui baisse la tête. Je m'en irai où vous voudrez, quand vous voudrez.

De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir, *le Deuil des primevères*, *les Quatorze prières*, *le Triomphe de la vie* sont de forme placide et d'un sentiment délicat.

Léon Dierx fut foncièrement poète :

Tout ce qui est beau, tout ce qui est tendre et fier, la mélancolie hautaine des vaincus, la candeur des vierges, la sérénité des héros, et aussi le douceur infinie des paysages forestiers traversés de lune, et des méditerranées d'azur où tremble une voile au loin — l'impressionne incessamment, le remplit, devient comme l'atmosphère où respire heureusement sa vie intérieure. S'il était permis au regard humain de pénétrer dans le mystère des pensées, ce que l'on verrait dans la sienne, ce serait le plus souvent, parmi la langueur éparse du soir, des Songes habillés de blanc qui passent deux à deux en parlant tout bas de regret ou d'espoir, tandis qu'une cloche au loin tinte douloureusement dans les brumes de la vallée. (CATULLE MENDÈS.)

*
* *

Paul Verlaine (1) a chanté l'amour, et c'est la note dominante que rend son instrument poétique. Le mot Amour n'est pas si simple. Il y a tant de façons d'aimer, et tant d'objets aimables ! L'amour diffère selon la partie de nous-mêmes que nous engageons dans ce jeu ou dans cette souffrance. Il y a l'Amour

1. 1844-1896.

humain, il y a l'Amour divin ; et dans le premier, que de distinctions, selon qu'il intéresse davantage le cœur, ou non ; l'amour sentimental et l'amour sensuel sont aussi différents l'un de l'autre, que la faim et l'enthousiasme, la soif et l'admiration ; ils sont aussi distincts que possible, car si l'amour sentimental aboutit toujours aux exigences et parfois aux satisfactions des sens, par contre, l'amour sensuel est un exercice physique où le cœur et le sentiment n'ont rien à démêler.

De ces trois sortes d'amour, faites de sentiments, de sensations ou de mysticisme, Verlaine en a connu deux, et il n'en a connu que deux.

Il a ignoré toute sentimentalité ; il a éprouvé l'amour sensuel dans tout ce qu'il a de plus bas, et l'amour mystique dans ce qu'il a de plus pur et de plus élevé. D'où lui vint ce dualisme surprenant d'aspirations opposées ? Comment et pourquoi a-t-il fait mentir Pascal, et a-t-il été, à la fois, « ange et bête »?

L'Amour sensuel ? Verlaine en a été le chantre infatigable et informé. Ses amis nous disent qu'il fit de bonne heure ses lectures de petits poëmes lubriques. Il serait à souhaiter que toutes les lectures portassent autant de fruits. Il a célébré la luxure avec complaisance, expérience et détails.

Elle emplit autant son œuvre que sa vie. Et si c'est là du lyrisme déplacé, ce n'en est pas moins du lyrisme, à savoir, l'expression émue et éloquente des préoccupations de l'individu, de ses préférences, de ses aversions, de ses goûts et de ses dégoûts ; en prose, en vers, au théâtre, le lyrisme est la manifestation vibrante d'une personnalité qui se raconte elle-même. En ce sens, il est très lyrique. Il le savait et il le disait :

N'empêche qu'on doit voir tout de même dans mes vers, le gulf-stream de mon existence, où il y a des courants d'eau glacée et des courants d'eau bouillante, des débris, oui, des sables, bien sûr, des fleurs peut-être.

Son œuvre et sa vie sont enchaînées, amalgamées, soudées, fondues d'une étreinte si étroite, qu'il est devenu impossible de les dissocier, et que pour le juger, il est nécessaire de mêler à la critique le récit de sa biographie.

A quoi bon redire quelle existence fantasque et vagabonde a rempli l'intervalle qui sépare les deux dates extrêmes, de sa naissance en 1844 à Metz — ville alors française, dont il a gardé

toute sa vie, le culte patriotique tout enflammé de chauvinisme, — et la date de sa mort, le 8 janvier 1896, dans un galetas de la rue Descartes, à Paris? Il disait de son père, — un capitaine du génie qui était fort grand :

— C'était un de ces hommes comme on n'en fait plus.

Voilà un père qui peut se vanter d'avoir fait un fils à son image.

Que n'a-t-on pas dit de lui, et que n'a-t-on pas entendu? Il a été appelé de tous les noms imaginables : un sauvage, un Socrate, un fauve, un satyre, un enfant, une femme, un chanteur des rues, un sorcier de village, un vagabond. Lui-même, se mêlant au concert s'était donné pour un Tibère:

Le Tibère effrayant que je suis à cette heure.

Un portrait très poussé a été fait de lui par Max Nordau, dans *Dégénérescence*, et il mérite d'être vu.

Après avoir lu les poésies de Verlaine, après s'être arrêté devant les toiles où Carrière et Aman Jean l'ont représenté, le philosophe allemand a discerné, dans le sujet soumis à sa dissection, un des éléments de la décomposition cadavérique de Baudelaire, dont nos poètes se sont partagé les membres épars, Rollinat ayant hérité de sa « nécrophilie » et de son « anxiomanie » ; Catulle Mendès, de sa sensualité ; Richepin, de ses blasphèmes ; Villiers de l'Isle-Adam, Barbey d'Aurévilly, Joséphin Péladan, de son diabolisme ; car tel est l'héritage d'Alexandre ; quant à Verlaine, son lot fut le mélange de volupté et de piété.

Mais si M. Nordau abandonne les ascendants de l'auteur de *Sagesse*, pour examiner le sujet lui-même, la définition qu'il en donne constate un rare don d'analyse, puisque cette synthese qui fut la personnalité de Verlaine, se dissout dans l'éprouvette en « dégénérescence au crâne asymétrique et au visage mongoloïde de vagabond impulsif », en « dipsomanie paroxystique » ingénieusement rapprochée du cas d'un conducteur d'omnibus qui fut dans le service du docteur Legrain, en « onomatonomie, marmottage, hébêtement », érotisme mysticisme de « circulaire » — encore que ce dernier terme n'ait pas l'allure suffisamment noble, et M. Nordau s'excuse de l'avoir emprunté

à la « psychiâtrie française ». Voilà son diagnostic. Une pareille richesse d'épithètes grêlant sur un seul crâne ne saurait être un indice négligeable. Il en ressort nettement que nous avons devant nous un être bizarre.

Comment le fut-il ?

Ce fut un insociable. N'entendez pas par là un solitaire, et encore moins un révolté.

Il aima les hommes. Mais il ne fut jamais acclimaté à son époque. Il n'a ni admis, ni compris les conventions sociales, il a vécu en marge de la société, non par dégoût de nous, mais par goût de ses préférences, sans amertume, ni colère. Encore J.-J. Rousseau concevait-il un contrat social. Lui, il n'en a que faire. Il lui fut impossible de se plier à nos usages de gens civilisés. Il n'a été ni méchant, ni nuisible ; il n'a pas agi ; il n'a même pas réagi. Il fut l'homme de la nature et se montra docile à tous ses instincts, y compris les pires.

Être instinctif, il fut faible, sans volonté, sans résistance, ballotté sur le lac fougueux des vices, ivrogne, débauché honteux, — mais naïvement, sans cynisme jamais, avec candeur presque, et pareil à un arbuste qui fleurit triomphalement en plein soleil, sans savoir que ses fleurs sont du poison.

Sa morale est si rudimentaire qu'elle existe à peine. Quant à la morale de tout le monde, il l'ignore, il n'en tient pas plus compte que d'une convention négligeable. Il soupçonne bien que ses frères les hommes ont une règle de conduite, des maximes directrices ; il ne sait quelles. Parfois, il pense y avoir atteint, et il en paraît fier :

— Et vous savez, je suis fier et net, et tout !

Net ! il le croyait de bonne foi. Il ressemblait à un aveugle qui parlerait de la lumière. Il vivait à l'égard de la loi morale dans la même ignorance où nous sommes presque tous de la jurisprudence. Et il allait au petit bonheur, et c'était tant mieux quand il ne cassait rien.

Au moins pouvait-il s'instruire, conquérir une Moralité ? Il n'en avait ni le désir, ni la force. Désossé de principes, il traîna sous la houppelande bleue des hôpitaux, sous la veste grise des prisons et sous son paletot de ville, sa veulerie inconsciente et irresponsable. Son soin unique fut de fuir toute obligation, et il ne demandait rien tant que d'être laissé tran-

quille, libre d'aller et venir à sa guise, mais à sa mode et occupé à sa façon.

J.-J. Rousseau portait une lévite, ce qui n'était pas une mode banale. Verlaine a moins de coquetterie, et pour son vêtement, il lui suffit

> Du vêtement de son état avec le moins
> De taches et de trous possible...

Toute sa vie constate un besoin instinctif de ne pas marcher dans le rang, de s'isoler en dehors et au-dessous de la vie sociale.

Ses essais d'y rentrer n'ont jamais été ni durables, ni encourageants. Il fut marié : pouvait-il avoir une ambition plus déraisonnable ? Il en fut puni par une séparation qui lui fut douloureuse. Jeune, on le vit dans quelques salons, chez Nina de Callias, chez Banville, où l'on était entre hommes, et où l'on fumait « des cigarettes comme un tigre ». Qu'allait-il faire là ? Il n'y retourna de sa vie, et plus tard, voulant donner l'idée d'un rêve fou, fantastique d'invraisemblance, il conte qu'il rêvait être au bal.

> Mon rêve était au bal, je vous demande un peu.

Il préféra la rue aux ruelles. Le « monde » fut pour lui comme s'il n'existait pas. Il vécut loqueteux, miséreux, porta son argent, quand il en avait, au café et au cabaret, et fit des stages à l'hôpital entre les visites de Plutus.

Il avait prévu sa vie et pour une fois, l'astrologie avait dit vrai :

> Or ceux qui sont nés sous le signe de Saturne,
> Fauve planète, chère aux nécromanciens,
> Ont entre tous, d'après les grimoires anciens,
> Bonne part de malheur et bonne part de bile.

Je ne sais si Saturne y fut pour quelque chose, mais sûrement l'amour imprévoyant d'une mère qui dorlota cet enfant gâté, le prépara mal à la vie, et le laissa désarmé, faible, impuissant à se diriger par soi-même.

> Mon enfance, elle fut joyeuse :
> Or je naquis, choyé, béni,
> Et je crus, chair insoucieuse,
> Jusqu'au temps du trouble infini.

La tendresse des parents est souvent le plus grand obstacle aux victoires futures des enfants dans le combat pour la vie.

Le récit de sa misère est navrant et vous serre le cœur, quand on lit cette odyssée lamentable, et si quelque considération peut alors consoler le lecteur, c'est de penser qu'il est lui-même presque plus attristé que Verlaine.

A part quelques sanglots célèbres, ce malheureux n'est pas si triste qu'on s'attendrait à le trouver. Il a une merveilleuse dose de résistance, de philosophie, d'indifférence robuste.

Un jour à Bruxelles, s'étant brouillé avec son trop fameux ami Arthur Rimbaud, il lui tira deux balles de revolver. Il apprend ensuite que cet usage n'est pas permis et on le met en prison à Mons.

Allons le voir, pénétrons dans le préau où les captifs vêtus de brun tournent en marquant le pas. Quel est notre étonnement de trouver Verlaine aussi à l'aise, aussi allègre que chez lui. Prisonnier? à peine l'est-il, puisqu'il ne s'en aperçoit pas, et regarde ses camarades en curieux intéressé :

Ils vont et leurs pauvres souliers,
Font un bruit sec,
Humiliés,
La pipe au bec.

Le bâtiment qu'il habite lui paraît « une chose jolie au possible. De brique rouge pâle, presque rosé, à l'extérieur, ce monument est blanc de chaux et noir de goudron intérieurement, avec des architectures sobres d'acier et de fer ».

Il n'y a pas l'ombre d'un « quorum pars ». Il console de loin les captifs :

Allons, frères, bons vieux voleurs,
Doux vagabonds,
Filous en fleurs,
Fumons philosophiquement,
Promenons-nous
Paisiblement,
Rien faire est doux.

Tel est-il. Les calamités ne l'abattent, ni ne l'effleurent même. Il supporte les traverses de la vie et les punitions sociales, comme des nécessités inéluctables, comme on endure les averses et les coups de vent et tous autres phénomènes cli-

matériques : il les supporte même beaucoup mieux, car il pleure quand il pleut, et non pas quand on le met au cachot.

Ses colères sont enfantines, il a tout de suite épuisé son vocabulaire, parce qu'il n'argumente pas, il ne discute pas, il ne raisonne pas. Comme les êtres simples, il ne sait qu'injurier, et quand il a dit et répété à satiété les épithètes de « cuistre » et de « mufle » il est déjà à quia : et il n'a plus de ressources que celles que peuvent lui offrir Cambronne et le sacré nom de la Divinité.

Le diable sait si sa vie fut lamentable et désolante, et c'est pitié de lire sa correspondance, tant la compassion vous arrache les nerfs. Pauvre hère! Pauvre Lélian, comme il disait lui-même en mettant son nom en anagramme. Ecoutez-le, il y a de ces billets qu'il griffonnait sur des chiffons de papier, et qui étonneront la postérité incrédule devant tant de misère d'un beau talent :

Mon cher Vanier, voici. Je pense rentrer dans un hospice et vais m'en occuper demain. Seulement je veux être un peu respectable en me constituant. Une paire de chaussettes, enfin! et un chapeau vraisemblable ne feraient pas mal dans le paysage... Comment garder la dignité à ce prix-là : faim et froid! Enfin on va pouvoir travailler!

Il y a une belle vaillance dans ce billet que Diogène n'eût peut-être pas écrit, de nos jours. Est-ce vaillance? Le mot est trop gros. Comme on sent que cela lui est égal!

L'Hôpital! Enfin, on va pouvoir travailler! Il n'y a pas de plus beau dédain des formes ordinaires et convenues de l'existence moderne et de ce qu'on nomme le confort. Et quand il sort de l'hôpital Tenon, cet autre billet où il confie à Vanier qu'il ne peut s'en aller, parce qu'il n'a plus son pantalon, engagé au Mont-de-Piété. Il en demande un — ici je copie la lettre autographe, pour n'être pas taxé d'exagération.

Et ce pantalon? Trois francs au moins, d'été, gris; pressé!

La lettre est ornée d'un croquis — c'était son habitude d'illustrer à la plume ses billets, — et l'on voit Verlaine dans son lit, au-dessus duquel danse en l'air le Pantalon de ses rêves.

Dans ses plus noires misères, c'est-à-dire dans tous les moments de sa vie qu'il ne passa point à l'hôpital, et quand il fut

commis aux écritures dans une compagnie d'assurances, et quand il donna des leçons de français en Angleterre ou dans les Ardennes, et quand il demandait à Vanier de lui trouver un emploi « fût-ce dans la triperie », Verlaine sut rester supérieur à sa situation, et mépriser assez la vie pour rire, d'un rire franc et large d'enfant.

Il naquit et resta gai, car rien ne l'atteignit ni profondément, ni longtemps. Il a ressenti des frissons, non des douleurs : ses poésies sont courtes comme ses émotions. Dans l'intervalle, il demeure joyeux, insouciant, drôle, gamin, gavroche.

Quand il passa son baccalauréat, on lui demanda la définition de la pompe aspirante et de la pompe foulante. Il répondit :

Monsieur, la pompe aspirante est une pompe qui aspire ; la pompe foulante est une pompe qui foule.

Est-ce bêtise ? Ne le croyez pas. C'est une drôlerie de titi : c'est déjà le gai luron qui rimera des farces pour l'Exposition Universelle de 1867.

L'ANGLAIS

Et dites-moi d'abord ce que c'étaient que ces
Créatioures, et comme on les nomme en français ?

GAVROCHE

Biches à votre choix, Mylord, crevettes, etc.

Plus tard, il aimera toujours le rythme et le ton des refrains populaires de Gavroche, dont la gaieté sautillante le séduit :

C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot,
Pierrot gamin, Pierrot gosse,
Le cerneau hors de la cosse,
C'est Pierrot, Pierrot, Pierrot.

M. Max Nordau appellerait cela de l'onomatonomie ; pour nous, c'est un sémillant écho des couplets de la rue, qui fuse en rire malin.

S'il est gai et amusé ? Relisez ce Pantoum négligé :

Trois petits pâtés, ma chemise brûle.
Monsieur le curé n'aura pas les os ;
Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule ;
Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux ?

Ma cousine est blonde, elle a nom Ursule,
On dirait d'un cher glaïeul sous les eaux ;
Vivent le muguet et la campanule,
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux.

Que n'émigrons-nous vers les Palaiseaux ?
Trois petits pâtés, un point et virgule,
On dirait d'un cher glaïeul sous les eaux,
Vivent le muguet et la campanule.

Trois petits pâtés, un point et virgule,
Dodo, l'enfant do, chantez, doux fuseaux,
La Libellule erre, emmi les roseaux.
Monsieur le curé, ma chemise brûle.

Relisez aussi ses billets par lesquels il annonce à son éditeur la fin du travail en cours ; rien n'est plus drôlatique :

Je vous envoie 24 vers assez amusants pour *Parallèlement*. Ça finira par faire un chic bouquin. Terminé Péladan. Rigolo !

Il désignait ainsi l'article sur le Sâr dans la collection des *Hommes d'Aujourd'hui*, pour laquelle il annonce un autre jour qu'il a terminé Goncourt :

J'ai terminé un chouette Goncourt aux pommes. Vous me devez dix francs pour ce labeur.

Dix francs ! C'était la vie pour quinze jours ! Hélas ! C'était au moins neuf francs d'absinthe, quoi qu'il en ait dit, et toujours drôlement :

Je voudrais bien pourtant qu'il fût connu que je ne suis pas un buveur d'absinthe, non plus qu'un pessimiste, et que je n'ai pas des velléités de mysticisme ! Je suis, et je le répéterai à satiété, un homme au fond très digne, réduit à la misère par excès de délicatesse, un homme avec des faiblesses et trop de bonhomie, mais en tout point *gentleman* et *hidalgo*. Faudra trouver quelqu'un qui écrive ça. Dame ! puisqu'on imprime bien le contraire, qui est faux !

Il n'est rien de comique comme cette protestation de *gentry* par ce débraillé, qui ne savait peut-être pas si bien dire : car la Généalogie du Liégeois Lefort assigne une noblesse authentique à la famille des *de* Verlaine, seigneurs du village de Verlaine, en Ardennes, dès 1534. Pauvre Lélian n'avait rien

hérité d'eux. Il fut même communard, — moins par conviction, il est vrai, que pour être agréable à ses amis.

Gentleman! Hidalgo! Il ne le fut guère dans son œuvre, ni dans sa vie.

Le fut-il au moins en amour? Ah! par toutes les duchesses! Ne cherchez pas de son côté le Lauzun des Salons. Voulez-vous de ses madrigaux? Vous serez fixé aussitôt, car la fleurette est mignonne, quand il écrit à la bien-aimée :

> Lorsque tu cherches tes puces,
> C'est très rigolo!

Ce qui précède a dû laisser entrevoir quelle serait la conception de l'amour chez cet instinctif débraillé, encore tout près de la nature.

Nullement homme du monde, il n'a que faire des raffinements discrets de la vie mondaine. Il va droit au fait et au but.

Si j'osais employer un mot dont la brutalité dépasse un peu, mais enfin explique bien ma pensée, je dirais que son « animalité » ne voit dans la Femme qu'un bel animal, une belle bête à plaisir. Il ne lui demande ni conversation, ni vie intérieure, ni pensée :

> Front peu penseur, mais pour cela bien mieux.

Il n'en estime et n'en regarde que les formes, les chairs ; il ne lui demande que le frisson sensuel, les qualités de la chatte amoureuse, et il la tient quitte d'esprit.

Aussi n'a-t-il pas compris le dix-huitième siècle, qu'il a interprété en fantaisie dans *Fêtes galantes*. Il en a un peu rendu la sensualité, la polissonnerie ; il n'a pas pénétré le charme de la femme en ce temps-là, fait de grâce, de vivacité, de reparties, de nuances, de coups d'œil, de frôlements.

Il veut être badin, et il est grossier : lisez les *Coquillages*, dont Victor Hugo appelle le dernier vers un bijou : oui, mais un bijou indiscret.

Que sera-ce quand la gaze de l'histoire n'estompera plus les formes lointaines, et quand il aura le modèle sous la main? Alors, il n'y aura pas d'autre mot, c'est de la bestialité débridée, du rut, du prurit :

O seins, mon grand orgueil, mon immense bonheur,
Purs, blancs, joie et caresse,
Volupté pour mes yeux et mes mains...
Aisselles, fins cheveux courts qu'ondoie un parfum
Capiteux où je plonge !

L'inspection se poursuit, audacieuse et obscène, sur le ton trivial.

Faut-il sur un autre mode,
Dresser une belle ode
Au glorieux bassin ?

Et le peintre continue, descend, remonte, fait en dix-neuf odes un cours trop complet d'anatomie raisonnée, et la citation hésite, comme quand on marche sur un terrain où les places propres sont rares.

Riche ventre qui n'a jamais porté,
Seins opulents qui n'ont pas allaité,
Bras frais et gras, purs de tout soin servile,

Bouche éclatante et rouge, d'où jamais
Rien n'est sorti que propos que j'aimais,
Oiseux et gais — et quel nid de délices !

Nez retroussé quêtant les seuls parfums
De la santé robuste, yeux plus que bruns
Et moins que noirs, indulgemment complices,

Front peu penseur, mais pour cela bien mieux,
Longs cheveux noirs dont le grand flot soyeux
Jusques aux reins lourdement se hasarde,

Croupe superbe...

On peut s'en tenir là... Verlaine a intitulé ce recueil *Odes en son honneur*. L'honneur est mince, d'avoir confiné la femme dans le rôle d'odalisque de harem ; il y a pour la femme occidentale un autre rôle.

Voilà bien sa conception de l'amour terrestre. Son adoration pour la femme n'est qu'un dévêtement scandaleux, auquel il procède avec sadisme, il faut citer ses termes,

En fou braque, orgiaque,
En apache, en canaque,
Ivre de tafia.

Le sauvage apparaît et nous ne le lui faisons pas dire.

Odes en son honneur? Et quel honneur, qui n'est au fond que mépris, et qui refuse à la femme toute personnalité intelligente ; il lui refuse jusqu'à son nom.

En 1893, il était à Londres. Il y faisait des conférences. A l'étranger plus que dans son pays, on lui rendait hommage. En Belgique, en Hollande, en Angleterre, il donna des séances fructueuses et triomphales. Il l'écrit à son amie, étant à Londres.

Ici je mène une vie de pacha, pour rien, *à l'œil*. Dîners terribles, théâtres, cafés-concerts. Mais cela ne m'amuse guère et j'aimerais mieux être près de ma *Philomène*, même quand elle est méchante, comme ça lui arrive... quelquefois!

Ma Philomène était un lapsus, car la lettre était adressée non pas à son amie Philomène, mais à son autre amie Eugénie ! Il n'y regardait pas de si près. L'une ou l'autre, que lui importait? Un tel quiproquo constate un état d'âme, et le peu d'intérêt qu'avait pour lui la personnalité de l'instrument de ses plaisirs.

Cet instinctif, ce primitif n'a connu que l'amour des sens.

Et là aussi, apparaît cette faiblesse sans ressort, cette docilité, qui le livrait sans défense aux influences comme aux passions. Eugénie le domina, le dompta, le maîtrisa, comme eût fait toute autre, si elle l'eût voulu. Querelleuse et hargneuse, elle le mâta, le fit travailler, le menaçant du manche à balai s'il cessait d'écrire pour lui gagner de l'argent.

On raconte que le poète Delille avait une femme de ce genre, qui le battait pour l'inciter au travail. Chateaubriand le vit un jour avec les joues fort rouges; Mme Delille avait souffleté le mari paresseux. On lui payait ses vers six francs l'un ; elle l'enfermait à clef dans son cabinet de travail en lui intimant ses ordres :

— Va me fabriquer des pièces de six francs.

Et Marie-Joseph Chénier écrivait :

De ces vers-là le tiers vaut six francs pièce.
Mais les deux tiers ne valent pas un sou.

La poésie de Verlaine n'était pas payée aussi cher ; mais les

procédés de fabrication étaient les mêmes. Les Goncourt ont consigné ce trait dans leur *Journal.*

Rodenbach me raconte avoir assisté à un traité entre Verlaine et l'éditeur Vanier, où l'éditeur ne voulait donner que vingt-cinq francs de quelques pièces de poésies qu'il venait d'écrire, et Verlaine tenait à avoir trente francs. Et cela se terminait par Verlaine tenant d'une main son reçu et ne le lâchant que lorsqu'il tenait dans l'autre main, un napoléon et deux pièces de cent sous, s'écriant :

« Un sale Badinguet et deux pièces suisses ! » Et comme Rodenbach le complimentait sur sa victoire : « Non, non, s'écriait-il, je n'aurais jamais cédé, j'aurais eu une scène ! » Il faisait allusion à l'autorité de la femme avec laquelle il vivait.

Sa volonté anémiée le laissa en amour tel qu'il fut dans le reste de sa vie, à la merci des pires dominations, qu'il acceptait comme un doux animal toujours prêt au plaisir, avide de caresses et de câlineries, heureux d'une place où reposer sa tête — et il n'était pas difficile sur le choix.

Ceci amène une parenthèse.

De cette docilité, je trouve le plus frappant exemple dans l'évolution de son esthétique.

Je ne sais trop à quelle école il faudrait le rattacher, ni quelle école pourrait se rattacher à lui, car il appartient à toutes, selon les moments et les influences.

Classique, romantique, parnassien, symboliste, décadent, il serait aisé de tirer de son œuvre les preuves qu'il fut tour à tour tout cela. Il a oscillé à tous les vents ; il a penché de tous les côtés. Barbey d'Aurevilly écrivait : « Un Baudelaire puritain, combinaison funèbrement drôlatique ; sans le talent net de M. Baudelaire, avec des reflets de M. Hugo et d'Alfred de Musset, ici et là. Tel est M. Paul Verlaine. Pas un zeste de plus. Il a dit quelque part, en parlant de je ne sais qui, cela du reste n'importe guère :

. . . . Elle a
L'inflexion des voix chères qui se sont tues.

« Quand on écoute M. Verlaine, on désirerait qu'il n'eût jamais d'autre inflexion que celle-là. » C'eût été dommage. Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Hugo l'ont à leur tour hanté. N'est-ce pas la cadence même des strophes de Musset qui chante dans ces quatrains :

Ce qu'il nous faut à nous, les suprêmes poètes,
Qui vénérons les Dieux et qui n'y croyons pas,
A nous dont nul rayon n'auréola nos têtes,
Dont nulle Béatrix n'a dirigé les pas,

A nous qui ciselons les mots comme des coupes,
Et qui faisons des vers émus très froidement,
A nous qu'on ne voit point, s'en aller, lents, par groupes
Harmonieux au bord des lacs en nous pâmant ;

Ce qu'il nous faut à nous, c'est aux lueurs des lampes
La science conquise et le sommeil dompté,
C'est le front dans les mains du vieux Faust des estampes,
C'est l'obstination et c'est la volonté.

Le Parnassien imaginait des agencements savants de strophes qu'eussent avoués Banville ou Gautier ou Sainte-Beuve, et qui eussent réjoui avant eux Ronsard ou du Bellay, et avant eux encore, Meschinot, Crétin et les grands Rhétoriqueurs :

Dame Souris trotte
Noire dans le gris du soir.
Dame Souris trotte
Grise dans le noir.

Ou encore :

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Il fut aussi quand il voulut, ou plutôt quand Rimbaud voulut, symboliste, flou, morbide, abscons, incompréhensible ; mais les autres mystifiaient, tandis que lui, il apportait à ce jeu poétique sa douce et pleine sincérité, qu'il constatait avec justesse dans ses *Confessions*, quand il se déclarait « naïf et bon ».

Quand Rimbaud mettait ses voyelles en couleurs, et quand René Ghil apportait à sa palette les désopilants correctifs que l'on sait, eux et les autres se gaussaient et se délectaient. Verlaine fit sincèrement et sérieusement des vers amorphes, des vers claudicants de diable boiteux, rechercha le vers scazon, les vers de neuf pieds :

Il ne me faut plus qu'un air de flûte
Très lointain en des couchants éteints.

de onze pieds :

Dans un palais soie et or, dans Ecbatane,

de treize pieds :

Londres fume et crie, oh ! quelle ville de la Bible !

et il poussa jusqu'à quatorze pieds :

En hachis et ragoût, comme on n'en trouve pas chez Dieu.

Il supprime la césure, l'alternance des rimes, la rime elle-même, et jusqu'à l'assonance, pour ne garder qu'un vague mouvement cadencé ; et Banville lui disait :

— Vous tombez dans la musique !

Comment est-ce le même homme qui répudia et malmena plus tard tous ces procédés nouveaux, qui les appela des « trucs niais », et qui rit le premier du temps où il s'était amusé à faire « ces blagues » ? A l'encontre des théories appliquées dans ce démantèlement du vers français et cet obscurcissement voilé de la pensée, écoutez le poète à d'autres heures, et opposez Verlaine à Verlaine :

Vous savez, moi, j'ai du bon sens, je n'ai peut-être que cela, mais j'en ai. Le symbolisme ?..... comprends pas..... Ça doit être un mot allemand..... hein ? Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? Moi, d'ailleurs, je m'en fiche. Quand je souffre, je pleure, je sais bien que ça n'est pas du symbole. Voyez-vous, toutes ces distinctions-là, c'est de l'allemandisme ; qu'est-ce que ça peut faire à un poète ce que Kant, Schopenhauer, Hegel et autres Boches pensent des sentiments humains ! Moi je suis Français, vous m'entendez bien, un chauvin de Français, avant tout. Je ne vois rien dans mon instinct qui me force à chercher le pourquoi de mes larmes ; quand je suis malheureux, j'écris des vers tristes, c'est tout.....

Il le répète en vers :

— L'art, mes enfants, c'est d'être absolument soi-même.

Ailleurs, il est bien explicite, et il brûle ce qu'il a adoré :

Pour qu'il y ait vers, il faut qu'il y ait rythme. A présent, on fait des vers à mille pattes ! Ça n'est plus des vers, c'est de la prose, quelquefois même ce n'est que du charabia.... Et surtout *ça n'est pas français*, non, ça n'est pas français !

Et dans sa correspondance, je trouve encore, en 1887, cette profession de foi dictée par la sagesse et le bon sens et le dédain de toutes les écoles :

Tout est bel et bon, d'où qu'il vienne et par quelque procédé qu'il soit obtenu... Classiques, romantiques, décadents, symboles assommants, assonants ou, comment dirai-je ? obscurs exprès, pourvu qu'ils me f.....ichent le frisson ou simplement me charment, font tout mon compte.

Voilà assurément un décadent mal convaincu. Comment son art poétique comporte-t-il selon les temps, ces divergences et ces désaveux ?

Pour une première raison d'abord. Il n'était pas désigné par la nature de son tempérament pour cultiver avec goût le symbolisme. Il disait un jour :

— Abscons ! Qu'est-ce qu'ils me f.....ichent avec leurs abscons ?

Il n'est lui ni abscons, ni abstrait ; au contraire il est foncièrement concret.

Vous avez comme paysagiste des croquis et des effets de nuit tout à fait piquants, lui écrivait Sainte-Beuve, après avoir lu ses *Poèmes Saturniens*.

Rien n'est plus vrai. Verlaine est un paysagiste, épris des lignes, des formes, des couleurs, et il a écrit des vers qui sont des évocations précises, dans leur sobriété :

O la lune aperçue à travers des mâtures !

Et encore ce croquis de Bournemouth :

Le long bois de sapins se tord jusqu'au rivage,
L'étroit bois de sapins, de lauriers et de pins,
Avec la ville autour déguisée en village :
Chalets éparpillés, rouges dans le feuillage
Et les blanches villas des stations de bains.

Le bois sombre descend d'un plateau de bruyère,
Va, vient, creuse un vallon, puis monte vert et noir,
Et redescend en fins bosquets où la lumière
Filtre et dore l'obscur sommeil du cimetière.

Il nous confie dans ses *Confessions* :

Les yeux surtout furent chez moi précoces, je fixais tout, rien ne m'échappait des aspects : j'étais sans cesse en chasse de formes, de couleurs, d'ombres. Le jour me fascinait, et bien que je fusse poltron dans l'obscurité, la nuit m'attirait, une curiosité m'y poussait, j'y cherchais je ne sais quoi, du blanc, du gris, des nuances, peut-être. C'est sans doute à ces dispositions que je dus, si devoir il y avait là ! d'avoir un goût des plus précoces et très réel pour le gribouillage d'encre et de crayon et le délayage de laque carminée, de bleu de Prusse, et de gomme gutte sur tous les bouts de papier me tombant sous la main. Je dessinais d'épileptiques bonshommes que j'enluminais férocement. Le tout en deux traits et trois coups de plume, de crayon et de pinceau. J'ai gardé la manie de noircir les marges de mes manuscrits, le corps de mes lettres intimes, d'illustrations informes que de vils flatteurs font semblant de trouver drôles.

Ils sont intéressants, ces croquis marginaux des manuscrits, lettres et billets de Verlaine ; ils sont d'une gaieté soutenue même quand ils illustrent des demandes d'argent et des pleurs de misère. On voit par eux combien l'idée, loin de se retirer dans le nuageux de l'Imprécis, va toujours, naturellement et d'elle-même, à la forme définie, concrète, sensible : et c'est là le contraire du symbolisme.

Dans ces fluctuations même, ne voyez-vous pas la marque de cette faiblesse flottante, qui est dans son caractère, avec laquelle il s'attache et se détache aussi aisément, selon l'impulsion extérieure et le vent qui passe.

Il a obéi aux « Symboles » comme il a obéi à Philomène, et comme il a obéi à Dieu, par passivité indolente et impuissante, à la recherche d'une volonté extérieure.

Mais Dieu seul a fait revivre la petite flamme tremblotante de son enthousiasme, qui illumina soudain le sanctuaire secret de sa vie intérieure et de son âme.

*
* *

Nous avons vu ce qu'est l'Amour Humain dans les œuvres de Verlaine. C'est une des formes de l'amour qu'il a chanté. Ce n'est pas la plus noble. Il prit sa revanche.

L'homme est entre deux termes, bassesse et élévation, mais il n'en est pas également éloigné.

En bas, on ne plonge pas longtemps, on a vite descendu toute

la pente, et on touche le fond, le fond des satiétés, des dégoûts et des rancœurs. Le domaine des instincts est borné, étroitement limité.

En haut, il n'y a pas de limites. Verlaine a évolué entre ciel et terre, et son œuvre offre un mélange singulier des pires ordures et des plus sublimes méditations.

Il a corrigé ses humaines amours par l'amour divin. Celui-ci lui a inspiré ses plus purs chefs-d'œuvre. Comme Pascal il a eu sa nuit.

Il était en prison. Il avait appris dans la journée qu'un jugement cassait son mariage. Il eut une affreuse sensation de vide, d'abandon, d'exil. Il souffrit, et la souffrance est la grande pourvoyeuse des religions. Le malheur, — le Chevalier masqué, — lui broya le cœur et lui en refit un autre. Il lut le catéchisme tout le jour. La nuit il eut une crise :

> Je ne sais quoi qui me souleva soudain, me jeta hors de mon lit, sans que je puisse prendre le temps de m'habiller, et me prosterna en larmes, en sanglots, aux pieds du Crucifix. L'heure seule du lever, deux heures au moins après ce petit miracle moral, me fit me relever.

Il se releva chrétien, mystique, extatique, fervent, dévot, voyant, et s'abîma devant la croix, plein de foi, de sincérité, de conviction pieuse, que le Père Pacheu, de la société de Jésus, a pu admirer et approuver sans réserves au nom même de l'Église :

> Tout est là de pure inspiration chrétienne et de franche orthodoxie : c'est bien la conversion par la Pénitence et l'Eucharistie, non les variations d'une religiosité quelconque, mais le chant d'une âme qui retourne vers les bras ouverts de l'Église, comme la guêpe vole au lis épanoui.

Et ailleurs :

> Quel chrétien et même quel religieux ne ferait sienne *la Prière du Matin* ?

L'hômmage est formel.

Mais sa conversion a ses éclipses, ses écarts et ses oublis. Il n'eût pas fait bon que le Père Jésuite Pacheu se fût trouvé à l'église le matin où Verlaine, après une nuit d'orgie, plein de tristesse et de dégoût, s'arrêta devant le portail en s'apostrophant lui-même :

— Pourceau ! Pourceau ! tu n'es qu'un pourceau.

Anatole France a conté ce drame :

Pris d'un violent désir de se confesser, il entre dans l'église qu'on vient d'ouvrir, s'approche d'un confessionnal et le frappe du doigt en disant doucement : Mon Père, mon Père ? Personne ne répond ; il frappe plus fort, mais en vain. Alors, il élève la voix, et, dans l'église muette, sa voix va crescendo : « La confession, s'il vous plaît !... Oh hé le curé !... oh hé le vicaire !... » Rien. Alors exaspéré, il frappe le confessionnal à grands coups de son bâton ferré. A ce bruit formidable, le Suisse qui balayait la sacristie, accourt, lui demande ce qu'il veut, lui déclare qu'à pareille heure ni le curé, ni le vicaire ne sont visibles, et lui ordonne de sortir. « Ah ! ça, est-ce qu'on va me laisser mourir sans confession, s'écrie Verlaine. C'est pire qu'en 93, alors ? tu n'entends donc pas, vieux Barrabas ? Je te dis que je veux me réconcilier avec le Bon Dieu, s..... nom de D..... Jeté à la porte par les épaules, Pauvre Lélian entra se consoler chez un marchand de vin, et, grâce à l'absinthe, il y parvint, du moins pour un moment.

Et cela n'était pas tout à fait orthodoxe. Il eut pourtant la foi, la foi du croyant, la foi de l'apôtre. A l'hôpital Saint-Antoine, il avait entrepris de convertir son voisin de lit, un ancien soldat libéré des compagnies de discipline, qui le berna et ne l'appelait plus autrement que « Ratichon » !

Malades et infirmiers prirent notre poète pour un défroqué.

Cette piété fervente lui a inspiré les plus beaux vers qui aient été poussés vers le Ciel.

Le recueil *Sagesse* est une œuvre admirable par l'accent, la conviction, l'éloquence émue, la contrition sacrée ; ni Corneille dans ses poésies saintes, ni Louis Racine, que Verlaine envia, ni Lamartine et moins encore Musset n'ont atteint cette poignante élévation, cette ferveur, cette langueur céleste, cette piété humble et ce sacrifice de soi. Quel puissant anathème contre les voix du siècle, voix de l'orgueil, voix de la chair, voix de la haine, qu'il somme de mourir devant les Voix d'en Haut.

Ah ! les Voix ! Mourez donc, mourantes que vous êtes !
Mourez parmi la voix que la prière emporte
Au ciel, dont elle seule ouvre et ferme la porte,
Et dont elle tiendra les sceaux au dernier jour ;
Mourez parmi la voix que la prière apporte,
Mourez parmi la voix terrible de l'amour !

Quelle effusion de tout son être qui se fond d'amour devant la couronne d'Épines :

La couronne d'épines est énorme et cruelle,
Sur le front inclinant sa pâleur fraternelle
Vers l'ignorance humaine et l'erreur du pécheur.

Un saint n'a pas de méditations plus belles :

O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,
Et la blessure est encore vibrante,
O mon Dieu, vous m'avez blessé d'amour,

J'ai l'extase et j'ai la terreur d'être choisi ;
Je suis indigne, mais je sais votre clémence.
Ah ! quel effort! mais quelle ardeur ! Et me voici

Plein d'une humble prière, encor qu'un trouble immense
Brouille l'espoir que votre voix me révéla.
Et j'aspire en tremblant. Pauvre âme, c'est cela !

Quelle humilité de cette âme qui s'abîme toute dans la crainte du Seigneur :

Seigneur, j'ai peur. Mon âme en moi tressaille toute.
Je vois, je sens qu'il faut vous aimer. Mais comment,
Moi, ceci, me ferais-je, ô mon Dieu, votre amant,
O Justice que la vertu des bons redoute ?
. . . .

O Seigneur, exaucez et dictez ma prière,
Vous la pleine sagesse et la toute bonté,
Vous sans cesse anxieux de mon heure dernière,
Et qui m'avez aimé de toute éternité.

Et quelles images touchantes, gracieuses, d'un symbolisme naïf :

Donnez-lui l'oraison comme le lit de mousse
Où ce petit oiseau se baigne de soleil.

Et ceci :

Quand Maintenon jetait sur la France ravie
L'ombre douce et la paix de ses coiffes de lin.

N'est-ce pas une évocation reposante des salles de Saint-Cyr

où, entre les boiseries brunes des murs, glissait le pas discret des religieuses blanc-coiffées ?

Et dans cette dévotion je ne vois pas seulement le besoin d'une consolation après le malheur, ce qui est le plus banal motif des entrées en religion ; j'y démêle un besoin aussi d'être dominé, envahi, absorbé par une force et par une idée. Sa faiblesse native a toujours été en quête d'un appui. Celui que lui a donné le monde, là où il l'a cherché, était fragile. Il en a trouvé un meilleur au Ciel, et il s'est laissé avec délices dompter, dominer par la violence impétueuse de la foi. Nulle part et en rien, il n'a su se diriger seul. En poésie, il préférait les poèmes à forme fixe dont la rigidité faisait à ses vers un cadre ferme, un soutien naturel. Il a toujours besoin d'une rainure, d'un mur d'étai.

Dans la vie, ceux ou celles qui le conseillèrent l'ont mené où ils ont voulu, et Belzébuth sait où c'était.

Sa mollesse accepta avec amour les secours de la foi qui sauve, qui guide, qui soutient, qui permet d'abdiquer son être, et de s'en remettre aveuglément, absolument, à la volonté d'en Haut.

Le Ciel hérita du trésor de bonté, de douceur, de docilité qu'il portait en lui et que la vie avait gâché.

Verlaine s'est élevé aux plus sublimes accents de la foi mystique : et de le constater, c'est le plus bel honneur qu'on lui puisse faire : il dépasse ceux qu'il a reçus de son vivant, ou qu'il eût pu espérer.

S'il n'a pas été de l'Académie française, ce n'est pas sa faute. Il s'y présenta, pour remplacer Taine. Quelle figure y eût-il faite ! Sa candidature amusa Paris et fut chansonnée.

Quand Leconte de Lisle mourut, on dédommagea Verlaine de n'avoir pas été son confrère en royauté. Il fut élu Prince des Poètes.

Si la postérité ne ratifie pas intégralement ce jugement, elle admirera sans réserve en lui le meilleur de nos poètes lyriques sacrés, comme on admire une belle cathédrale, celle-ci fût-elle sur ses bas-côtés, flanquée de masures basses et mal famées. Le temps sera le terrassier qui se chargera d'abattre les vieilles échoppes louches.

Mais la cathédrale restera debout dans sa splendeur, dans tout l'éclat de son rayonnement ; l'avenir célébrera le grand

poète de l'Amour Divin, et ses admirateurs, en blanche procession discrète, monteront vers ce monument mystique que Catulle Mendès décrivait sur la tombe encore ouverte du Pauvre Lélian :

Par des escaliers de marbre légers, entre des chuchotements mélancoliques de lauriers roses, on monte vers une auguste chapelle blanche où des cierges ingénus rayonnent, et comme c'est aux pauvres d'esprit qu'est le royaume des Cieux, le royaume de la gloire appartient aux simples de génie.

***

« Un style de décadence est celui où l'unité du livre se décompose pour laisser sa place à l'indépendance de la page, où la page se décompose pour laisser la place à l'indépendance de la phrase, et la phrase à l'indépendance du mot. »

Les Décadents et les Symbolistes ont tenté de la poésie sans pensée ni forme, amorphe, anarchique. Tout n'est pas mauvais dans leurs essais.

Jules Laforgue (1), dans *les Complaintes*, 1885, *l'Imitation de Notre-Dame-la-Lune*, *le Concile féerique*, 1886, *Fleurs de bonne volonté*, fut le précurseur solitaire, morbide, moderniste de l'Inconscient, froid, railleur, révolté, sentimental, pitoyable, obscur, tendu vers des effets de plus en plus surprenants, jusqu'au bizarre et à l'indéchiffrable, dédaigneux de la prosodie connue, sensible, larmoyant, débraillé, avec un mélange de trivialité et d'exquise douceur. Le voici sur l'impériale d'une diligence, après une rupture ; il rêve à l'aimée.

On a dépassé les filatures, les scieries.
Plus que les bornes kilométriques.
De petits nuages d'un rose de confiserie,
Cependant qu'un fin croissant de lune se lève,
O route de rêve, ô nulle musique...
Dans ces bois de pins où depuis
Le commencement du monde
Il fait toujours nuit,
Que de chambres propres et profondes !...
Et je les peuple et je m'y vois...

1 1860-1887.

Et je passe et les abandonne
Et me recouche face au ciel,
La route tourne, je suis Ariel.
Nul ne m'attend, je ne vais chez personne
Je n'ai que l'amitié des chambres d'hôtel.

Voici qu'il fait très très frais.
Si à la même heure
Elle va de même le long des forêts,
Noyer son infortune
Dans les noces du clair de lune !
(Elle aime tant errer tard)
Elle aura oublié son foulard,
Elle va prendre mal, vu la beauté de l'heure.
Oh ! soigne-toi, je t'en conjure !
Oh ! je ne veux plus entendre cette toux.

Ah ! que ne suis-je tombé à tes genoux !
Ah ! que n'as-tu défailli à mes genoux !
J'eusse été le modèle des époux,
Comme le frou-frou de ta robe est le modèle des frous-frous.

Quel mélange de vil concret et de douce bonté : un ange en veston. Son ami Tristan Corbière (1845-1875) fut, de même, ennemi du sens commun, matelot de terre ferme, cherchant dans l'expression « le cinglé, le calembour, la fringance, le haché ». Il les a trouvés.

Arthur Rimbaud (1), ami de Verlaine et globe-trotter, planteur près la mer Rouge, portefaix à Java, poète épuisé à vingt ans, apôtre de la mélodie verbale, maestro de la musique des voyelles (2), maître de chapelle de l'alphabet, fut le benjamin des Vilains Bonshommes, comme s'appelaient les habitués de ce

(1) 1851-1891. *Les Illuminations, le Reliquaire.*
(2) On connaît le fameux sonnet des voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu, voyelles,
Je dirai quelque jour vos naissances latentes.
A, noir corset velu de mouches éclatantes
Qui bombillent autour de puanteurs cruelles.

Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes,
Lance des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles ;
I, pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
Dans la colère ou les ivresses pénitentes ;

U, cycles, vibrements divins des mers virides,
Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
Que l'Alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
Silences traversés des mondes et des anges ;
O, l'Oméga, rayon violet de ses yeux !

dîner qui réunissait Verlaine, Raimbaud, Valade, Mérat, A. Silvestre, E. d'Hervilly, Carjat, J. Troubat.

Quand il voulut parler sans affectation et sans pose, il fut souvent charmant de clarté lumineuse et tendre : *Ophélie*, par exemple.

Stéphane Mallarmé (1) débuta dans la clarté, Edgard Poë le versa dans de fuligineuses rêveries, surprises de l'intellect ; sa prosodie s'en ressentit et consista à

Mettre à côté de l'alexandrin dans toute sa tenue, une sorte de jeu courant pianoté autour, comme qui dirait d'un accompagnement musical, fait par le poète lui-même et ne permettant au vers officiel de sortir que dans les grandes occasions.

Qui fut mystifié, lui ou bien nous ? Voici de ses gentillesses :

SONNET

A la nue accablante tu
Basse de basalte et de laves
A même les échos esclaves
Par une trompe sans vertu

Quel sépulcral naufrage, tu
Le sais, écume, mais y baves
Suprême une entre les épaves
Abolit le mât dévêtu

Ou cela que furibond faute
De quelque perdition haute
Tout l'abîme vain éployé

Dans le si blanc cheveu qui traîne
Avarement aura noyé
Le flanc enfant d'une sirène.

Catulle Mendès eut raison : c'est un auteur difficile.

Les Symbolistes ont eu l'originalité de déterminer la théorie avant de produire les œuvres. Dès 1885, ils protestèrent contre les formules trop nettes des Parnassiens, et firent, du vague, de l'imprécis, du mystère, autant de lois. Ils voulurent créer la renaissance de l'idéalisme, dénoncer l'impuissance du positivisme et de l'esprit scientifique et nager dans le rêve. Ils dou-

(1) 1842-1898, *l'Après-midi d'un faune*, 1876. *Poésies complètes*, 1899.

tèrent de l'existence et des apparences du monde externe ; ils ne connurent et ne reconnurent que le monde intérieur des sensations et des impressions. Ils projetèrent leur âme sur les choses :

> L'aurore et le printemps, le couchant et l'automne
> Sont avec la forêt et le fleuve et la mer
> D'extérieurs aspects de ton toi monotone ;
> Le verger fructifie et mûrit dans ta chair.
>
> La nuit dort ton sommeil, l'averse pleut tes pleurs,
> L'avril sourit ton rire et l'août rit ta joie,
> Tu cueilles ton parfum en chacune des fleurs,
> Et tout n'étant qu'en toi, tu ne peux être ailleurs.
>
> H. DE RÉGNIER.

> Mon cœur est un beau lac solitaire qui tremble,
> Hanté d'oiseaux furtifs et de rameaux frôleurs,
> Où le vol argenté des sylphes se rassemble,
> En un soir diaphane, où défaillent les fleurs.
>
> La lune y fait rêver ses pâleurs infinies,
> L'aurore en son cristal baigne ses pieds rosés ;
> Et sur ses bords, en d'éternelles harmonies
> Soupire l'orgue des grands joncs inapaisés.
>
> ALBERT SAMAIN.

Un tableau n'est plus un paysage vu à travers un tempérament. Il n'y a de réel que des états d'âme.

> La poésie symbolique, c'est le rêve, les nuances, l'art qui voyage avec les nuages, qui apprivoise les reflets, pour qui le réel n'est qu'un point de départ, et le papier lui-même, une frêle certitude blanche d'où s'élancer dans des gouffres de mystères qui sont en haut et qui attirent.
>
> RODENBACH.

Nous revenons avec eux à la Symbolique chrétienne (1). Il faut derrière les apparences sensibles, découvrir le vrai sens, le mystère qu'elles recouvrent : et chacun y voit autre chose, et chaque poète exprime le rêve de façon si large, si diffuse, que même son texte n'est plus qu'apparence vaine, derrière laquelle il faut trouver le vrai sens et le mystère : et chacun encore y peut voir autre chose.

(1) Cf. t. I de cet ouvrage, p. 143.

Les Parnassiens prennent la chose entièrement et la montrent ; par là, ils manquent de mystère. Ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent. Il doit toujours y avoir énigme en poésie.

S. Mallarmé.

Sauf quelques grands qui se sont fait entendre, la plupart se sont ingéniés à être abscons, à dire des choses impalpables, aériennes, impondérables, arachnéennes, à recouvrir des riens avec peu d'étoffe, comme pour réduire à son strict minimum la part du réel et de la matière. De là trop d'exemples de ce que leur ami Huysmans s'est vu contraint lui-même à qualifier « d'inintelligible charabia ». On a été trop sévère aux symbolistes dont l'apparition fut un juste retour des idées philosophiques. Le positivisme prétendait tout expliquer, tout contrôler. Il fallait lui rappeler que, même sous les progrès des sciences, il reste du mystère et il en restera toujours. L'érudition, la critique, l'observation ne suffisent pas à la poésie, dont le règne n'est pas de ce monde, parce qu'elle exprime l'inexprimable, tout ce qui est en dehors des bornes de l'observation scientifique, l'inconnaissable et l'infini. Le symbolisme, ce fut le dégoût du naturalisme.

Comme les romantiques firent tout au contrepied des classiques, ainsi les symbolistes se portèrent à l'opposé des parnassiens, répudièrent la rime riche pour la simple assonance, et firent des vers une prose musicale.

De là sont nés les « verlibristes » qui ont désarticulé, désossé, rompu, chiffonné, étalé, allongé, étiré, aplati l'alexandrin et le rythme.

Le vers est partout dans la langue, où il y a rythme, partout excepté dans les affiches et à la quatrième page des journaux. Dans le genre appelé prose, il y a des vers, quelquefois admirables, de tous rythmes. Mais en vérité, il n'y a pas de prose ; il y a l'alphabet et puis des vers plus ou moins serrés, plus ou moins diffus. Toutes les fois qu'il y a effort au style, il y a versification. (*S. Mallarmé.*)

De Hérédia conseillait à un débutant d'ôter une épithète à un vers de dix-sept pieds.

— Quel dommage, dit le poète, il n'en aura plus que quinze !

Ce n'est pas ici le lieu d'instaurer la discussion du vers libre. Je ferai seulement cette remarque que le plus grand nombre des

verlibristes français sont des étrangers : Kryzinska, une Polonaise ; Papadiamantopoulos Moréas, un Grec ; Psichari, un Grec ; Stuart Merril, né à Hempstead ; Viélé Griffin, né en Virginie ; Fontainas, un Bruxellois ; sans parler des Belges Verhaeren, Eckhoud, etc., ni des Canadiens, des Roumains, c'est-à-dire des poètes qui n'ont pas notre oreille française, qui ont par contre ce qui nous manque : le sens de l'accent tonique, des brèves, des longues. Les vers ne sonnent pas de même pour eux et pour nous.

Ils ont pour eux un rythme qui est insaisissable pour des Français. Ils font dans notre langue des vers pareils aux vers latins, aux vers baïfins, leur prononciation les scande au dedans d'eux-mêmes, et ils jouissent d'une cadence que nous ignorons. Elle a peu réussi et a peu d'avenir chez nous. Les bons symbolistes n'ont pas abusé de cette formule exotique, mais non inutile, car elle a libéré, assoupli, dégagé le vers français.

Cette école est loin d'avoir été stérile, puisqu'elle nous a donné Gustave Kahn qui a semé des perles au milieu de l'explosion de son anarchie prosodique ; Jean Moréas, qui fit *le Pèlerin passionné*, *Enone*, *Eriphyle*, et remonta au seizième siècle avec ses amis de l'école romane (du Plessis, Charles Maurras, etc.) ; Ad. Retté qui chanta La Forêt Bruissante dans un langage ferme et élevé ; Henri de Régnier, le poète mélodieux épris de beauté, de symboles raffinés d'une splendeur somptueuse, chantant la vie, de la jeunesse à la vieillesse, ou l'Homme et la Sirène, un chef-d'œuvre, ou le problème de la destinée. Verhaeren lui a dédié ce médaillon étincelant :

De grandes fresques mélancoliques d'or, des personnages graves comme des siècles, des sceptres et couronnes héraldiques ou légendaires, des antithèses continuelles et poursuivies au long des vers entre les significations des emblèmes évoqués, une lenteur et une calme beauté se mourant dans les paroles et les rythmes, une couleur de soir enveloppant les ensembles, quelque chose d'éternel prolongeant les gestes humains au delà de l'heure qui passe, une tristesse fière, et pour tout dire une solennelle lassitude personnalisent le talent de H. de Régnier. Quoi qu'il écrive, ses dons d'écrivain fastueux et grave s'accusent aussitôt. Les personnages, qu'ils soient le Destin, la Chimère, le Chevalier, la Fée ; ses décors, qu'ils soient des terrasses, des étangs, des grèves ou des jardins anoblis de fleurs ; ses emblèmes,

qu'ils soient la lance, le bouclier, la lyre, le thyrse, le glaive, vivent et s'éclairent d'une beauté nouvelle qui est son rêve à lui.

Fernand Gregh a véritablement une âme de poète, et n'étaient quelques bizarreries par quoi il a cru devoir sacrifier sa pureté native sur l'autel des décadents, il a écrit dans *la Maison de l'Enfance* (1896), et *la Beauté de vivre* (1900) des vers de grand mérite.

Ses maîtres sont, de toute évidence, Alfred de Vigny pour le fond, Verlaine pour la forme.

D'abord Vigny. Il en est hanté. Lisez *le Cor au crépuscule ;* Gregh est le clair de lune de l'autre. Gregh dit :

Le son lointain du cor est lumineux ou sombre,
Éclate ou meurt, chant clair ou rumeurs étouffées.

Vigny avait écrit :

Le cor éclate et meurt, renaît et se prolonge.

Le son lointain du cor, ce cor mélancolique et douteux, dit Gregh, après Vigny qui écrivait presque les mêmes mots :

Les airs lointains d'un cor mélancolique et tendre.

Ces menues rencontres nous servent à montrer combien le poète a lu et relu son auteur, puisque les réminiscences, peut-être inconscientes — tel le cas des musiciens, — sont si fréquentes.

En face de Vigny, Verlaine, tout étonné de se trouver près de ce maître. Gregh l'a en haute estime, et il le dit :

Verlaine, clair de lune odorant des jardins,
Sanglots fous des jets d'eau pleurant dans la nuit vaine, etc.

Le sonnet est joli et dénote un tempérament poétique qui sent avec émotion et couve une originalité. Il est à la remorque des mallarmistes, et il se donne l'originalité facile des hiatus, des assonances, des rimes masculines et féminines alternées au petit bonheur, des rimes bancroches. Pour nouveau que soit le rythme, j'avoue ne pas aimer la pièce *des Amours Défuntes.*

Et ce petit air sournois,
En me donnant le bout de tes doigts,
Alors que deux minutes après
Tu m'ouvrais
Tout grands les deux bras.

Le corps défunt de notre amour
Si lamentable
Nous y renonçâmes tout à fait,
Avec un ensemble parfait, etc...

Le poète se trompe quand il veut être gai. Petit-fils intellectuel de Vigny, il est destiné à l'éternelle mélancolie. S'il veut tenter la caricature, son rire grimace et son dessin aussi, sans esprit. Voici un brave rentier de la banlieue :

Monsieur Paturel, sous un arrosoir,
Inonde à grands flots de vagues pensées.
(Non pas tant que les siennes de pensées)
Heureusement descend le calme soir.

L'esquisse est gauche. Le poète sort de son genre. Celui où il excelle, c'est la peinture volontairement vague et fluide des sentiments de tristesse et de regrets. Comme Chateaubriand avait emporté de Combourg les plus poétiques visions et les pages les plus émues de ses *Mémoires d'outre-tombe*, Gregh se rappelle avec mélancolie la Maison de l'enfance, les années de joie et d'innocence, les amours de l'adolescent, et ces visions rétrospectives ont un charme d'évocation et de poésie. C'est le château antique perdu dans la verdure du parc, dont les statues moussues s'effritent entre les arbres, ce sont d'heureux thèmes de mélancolie, ces chagrins sans cris qu'il compare à la pluie sans bruit. La tristesse l'inspire, et tout lui inspire la tristesse, même le printemps et les roses, ce qui est le fait des byroniens :

Comme un parfum enclos au secret de leur plis,
Les fleurs ont exhalé l'Avril de leurs calices,
Et la brise plus lente aspire les délices
Des roses, des muguets, des lilas et des lis.

Après tant de printemps effeuillés, les lilas
N'ont pas une des fleurs de leurs grappes pâlie ;
Rien, ni même le poids des Mais anciens, ne plie
Le beau jet orgueilleux des grands lis jamais las.

Seul un adolescent erre triste et s'étonne,
Parmi les fleurs dont le parfum l'enivre encore,
De respirer dans l'air le printemps monotone.

Vous avez noté ce trait d'un dessin ferme et expressif :

Le beau jet orgueilleux des grands lis jamais las.

Bien qu'il affecte d'être le contraire d'un imagier, l'imagination reprend parfois avec lui ses droits, et il trace de ces belles images. Mais son talent spécial est dans la peinture de l'impalpable. Il tourne résolument le dos aux descriptifs. S'il a « un soir » à faire, il ne nous dit pas l'aspect extérieur des choses à cette heure de la journée, afin que de ce tableau s'échappe une impression, une émotion qui du dehors pénétrera notre âme ; il néglige le monde extérieur et ne s'attarde qu'à l'analyse de l'état d'âme. Il fait le tableau de sa conscience psychologique à l'heure tardive. Il se renferme en soi. Son être se replie, loin de se projeter sur les choses.

C'est l'heure où l'on entend le silence des chambres...

Dans cette note, les bonnes pièces abondent, et il faut lire *les Cloches d'automne*, *les Souvenirs* et ces lamentations :

J'ai trop pleuré jadis pour des peines légères !
Mes douleurs aujourd'hui me sont des étrangères...
Elles ont beau parler à mots mystérieux
Et m'appeler dans l'ombre avec leurs voix légères,
Pour elles je n'ai plus de larmes dans les yeux.

Il est le peintre de l'abstrait ; il a l'horreur du formel, du précis ; aussi réussit-il dans la peinture flou, la vision voilée des fêtes d'antan et des galanteries de nos grand'mères vaguement aperçues derrière le tulle des années. Son *Menuet* est agréable :

La tristesse des menuets
Fait chanter mes désirs muets,
Et je pleure
D'entendre frémir cette voix
Qui vient de si loin, d'autrefois,
Et qui pleure.

Cette poésie répond au besoin moderne de symbolisme, que

Wagner avait puissamment senti, et qu'il a amplement servi. Par réaction contre le réalisme, la forme matérielle et définie est devenue l'objet haïssable ; elle est l'obstacle au contact direct entre l'âme et l'idée ; elle est méprisable, mais comme elle est nécessaire, on ne peut l'abolir, il la faut supporter ; on peut du moins la réduire à la portion congrue, l'émacier, l'amincir, ne lui laisser que juste le nécessaire, quelques contours indispensables, quelques indications, tout cela un peu nuageux, et comme par symboles, comme les entités indéfinies des drames wagnériens : voilà l'art nouveau, renouvelé des primitifs.

Et c'est encore l'optimisme de Viélé-Griffin en marche vers l'idéal, l'harmonie atavique de Herold, l'orgueil ennuyé de Ephraïm Mikaël, la fougue parfois apaisée et enchanteresse de Stuart Merril « cuivres et violes », a dit Rémy de Gourmont ; l'âme païenne de Joachim Gasquet, pour ne pas parler des fulgurances métaphoriques de Saint-Pol Roux le Magnifique, ni des fantaisies orchestrales de René Ghil.

La dernière née des écoles poétiques (1) fut celle du Natu-

(1) En 1892, Anatole Baju a classé les poètes de son temps. Il y eut, dit-il parmi les écrivains de notre génération, quelque chose comme un syndicat d'efforts pour faire cesser les enfantillages du père Hugo et de ses imitateurs, et pour refouler à l'égout les déjections littéraires de M. Emile Zola et des Naturalistes. Il réunit tous ceux qui s'attaquaient à la littérature pompière et prudhommesque où s'illustraient MM. Jules Lemaître, Pierre Loti, Guy de Maupassant, H. Becque, Anatole France, Richepin, Bouchor et Borelli. Il classifie : les Décadents très distincts des Symbolistes ; les Décadents sont une chose, les Symbolistes sont l'ombre de cette chose : *Décadents* : Paul Verlaine, Ernest Raynaud, Maurice du Plessys, Arthur Rimbaud, Jules Laforgue, Moïse Renault, Stuart Merrill, Valère Gille, Louis Villate, Louis Dumur, Boyer d'Agen, Léo Trézénick, Rachilde, etc...

Symbolistes : Stéphane Mallarmé, Jean Moréas, Edouard Dubus, Charles Morice, Maurice Barrès, Paul Adam, Gustave Kahn, Henri de Régnier, Francis Vielé-Griffin, Francis Poictevin, Louis Pilate de Brinn'-Gaubast, Léo d'Orfer, Raoul Gineste, Jean Lorrain, Jules Bois, Gabriel Mourey, Georges Knopff, Georges Eckoud, Gabriel Randon, Henri Chambige, Léon Durocher, Stephen George, Jean Ajalbert, F. Fénéon, E. Dujardin.

Puis les *Instrumentistes* : René Ghil, Achille Delaroche, Albert Mockel, Emile Verhaeren, Adolphe Retté, Albert Saint-Paul, Dauphin Meunier, Henry Bérenger, Maurice Beaubourg, Jean Carrère, René de la Villoyo, Mme Tola Dorian et Yvanhoë Rambosson.

L'Ecole du *Magnificisme* : MM. Saint-Pol Roux, Jules Méry, Albert Aurier.

Le *Romanisme* : Jean Moréas, Maurice du Plessys, Ernest Raynaud, Raymond de la Tailhède, Charles Maurras.

Les *Magiques* : Joséphin Péladan, Papus, Paul Adam, E. Signoret, Maurice Donnay (du *Chat-Noir*), Maurice Vaucaire (du *Clou*).

risme. La Vie héroïque des Aventuriers, des Rois, des Poètes et des Artisans, l'ouvrage de Saint-Georges-de-Bouhélier, est de 1895. Ce livre, dit Eug. Montfort, est important. Il contient cette note, qui est comme le grain renfermant tout le naturisme épanoui plus tard. Je vous demande de la lire : « Un homme paraît, — c'est un maçon, ou un guerrier ou un pêcheur... Il ne faut pas que l'on s'arrête à ces vaines sensibilités... Mais il s'agit de le surprendre dans un instant d'éternité. Sublime instant où il se penche afin de polir une cuirasse, où il jette vers l'eau ses filets ! Nous savons que son attitude alors est d'accord avec Dieu ». Saint-Georges-de-Bouhélier (*l'Hiver en méditation*), Maurice Le Blond (*Essai sur le Naturisme*), Eugène Montfort (*Sylvie ou les émois passionnés*), Michel Abadie (*les Voix de la Montagne*), Albert Fleury (*Sur la route*) ont jalonné le commencement de la route. La doctrine, intéressante, conseille l'admiration de l'âme individuelle comme un reflet de plus en plus embelli de l'humanité et de l'univers. C'est une école de progrès moral.

*
* *

La chanson eut, au dix-neuvième siècle, ses poètes dont le meilleur fut Pierre Dupont (*les Bœufs*, *Ma Vigne*). Béranger a eu une popularité bruyante, faite de procès, de bonapartisme, de socialisme. Sa gloire est morte, il ne reste plus qu'un gros recueil de chansons laborieusement faites, mosaïques de mots lentement enchâssés, sans largeur, ni envolée, ni souffle puis-

Les *Anarchistes* : Louise Michel, Kropotkine, Sébastien Faure, Charles Malato, Paterne Berrichon, Henri Cholin, Octave Mirbeau, Élisée Reclus, Pouget, Émile Gautier, Chincholle, Ernest Gégout, Alexandre Tisserand, Lucien Mühlfeld, André Gide, Zo d'Axa, Guillaume le Rouge, Alain Desvaux, La Purge, Michel Zévaco, Hamon.

Les *Socialistes :* Jules Guesde, Deville, Paul Lafargue, Rouanet, Rodolphe Darzens, Hippolyte Buffenoir, Anatole Cerfberr, Mme Astié de Valsayre, Josémile Gouzet, etc.

Les *Néo-Décadents* et *néo-Symbolistes* : Jules Fromage, Camille Mauclair, Montoya, Hugues Rebell, l'andalou Sava, le péruvien Gomez Carillo, Oscar Wilde, de Londres, Adrien Remâcle, de Genève.

Les *Indépendants* : Pierre Quillard, A. Samain, Jules Renard, F. Hérold, A. Vallette, Léon Deschamps, Alphonse Allais, Louis Denise, Georges Bonnamour, Pierre Louys, Bernard Lazare, Romain Coolus, Pétrus Ivanoff (de Kiev), Georges Vanor, Mme Jeanne Loiseau, Mlle Hélène Vacaresco, Fernand Clerget, Jacques Ferny (du *Chat-Noir*), Mme Marie Krysinska, etc...

sant ; c'est de la marqueterie à bon marché pour ateliers. Cinq ou six chants à peine surnageront sur l'océan des âges, style du temps.

Gustave Nadaud eut de l'abondance, de la finesse, de la malice et dîna fort en ville. Désaugiers fut charmant de belle humeur, et Gouffé (1) fut souriant et accommodant :

> Que j'aime à voir un corbillard !
> Ce début vous étonne ?
> Je n'aperçois que le plaisir
> De m'en aller en voiture.

La verve a dérivé vers la Butte sacrée.

Montmartre a vu éclore toute une école artistique et poétique qui tenait ses assises dans des cabarets aux ameublements fantaisistes. Le Chat-Noir de Rodolphe Salis fut le prototype de ces cénacles d'où sont sortis quelques talents et quelques réformes. (Vivants, Hydropathes, Roulotte, Tréteau de Tabarin, etc.) La « blague » montmartroise a été un cinglant stimulant en faveur du bon sens contre les sophismes politiques et littéraires, les brutalités réalistes, les brouillards du symbolisme. Un rayon d'art et d'idéalisme a flamboyé devant la lanterne des projections de Henri Rivière, de Caran d'Ache. Sentimentalité, sensualité, sévérité, moquerie, satire, parodie, folie, sagesse, vérité, tout se retrouve dans le fouillis des œuvres montmartroises, qui ont servi la cause du beau et du vrai. La pléiade fut nombreuse, avec Auguste de Châtillon (*la Levrette en paletot*), Fragerolles, Maurice Bouchor, le rubicond Raoul Ponchon, Émile Goudeau, le chantre de la *Houille*, Charles Gros, dont il faut ouvrir *le Coffret de Santal*, Jules Jouy qui fit des chansons jolies (voir notamment la *Chanson des Joujoux*), Meusy, Yann Nibor, barde des matelots, Xavier Privas, Maurice Boukay, Léon Xanrof, Théodore Botrel, barde breton, le précieux Montoya, Maurice Pottecher, Mac Nab, Donnay, Ferny, Yon Lug, Hyspa, Fursy (*Chansons rosses*), Franc-Nohain, Goudezki, Numa Blès, Edmond Teulet, Dominique Bonnaud, Trimouillat, Mévisto, Jehan Rictus (*Soliloques*) : ils sont légion, et tous ont une note personnelle intéressante (2).

(1) Cf. *le Caveau*, t. III, p. 201.
(2) Cf. HORACE VALBEL, *Cabarets de Montmartre;* LÉON DE BERCY, *Montmartre et ses chansons*, etc.

*
* *

Quelques noms de femme, qui ne se recommandent d'aucun programme spécial, mais seulement de leur propre cœur, ont illustré la poésie du dix-neuvième siècle : Mme Marceline Desbordes-Valmore (1), dont le nom est inséparable dans l'histoire poétique de ce siècle, de celui de Mme Amable Tastu, son amie, et de Pauline Duchambge, née pour mettre en musique les romances de Marceline.

Elle fut un poète estimable et surtout sympathique. Ses œuvres sont touchantes, même quand elles n'ont pas une rare valeur littéraire. On sent parfois que l'éducation première fait défaut et que l'auteur a été surtout élevée à l'école du malheur. Ah ! la malheureuse ! Certes elle a bien des qualités, et elle est dévouée ; mais ciel ! qu'elle est geignarde ! M. le professeur Fée la félicitait d'avoir créé un genre nouveau, le genre *plaintif* : n'était la bonne foi de sa lettre, on pourrait prendre le compliment pour une épigramme.

Elle a geint beaucoup. C'était la mode. Il y a en littérature des périodes plaintives. Marceline parut à l'époque de Millevoye, d'Oberman, de René, du jeune malade à pas lents, période de littérature poitrinaire, où la muse plongeait le bout de sa lyre dans un bol de tisane. L'état de son âme était bien à l'unisson de son temps.

Elle n'eut pas de chance.

Quelle existence orageuse et aventureuse ! Elle avait un père qui vivait de son métier de peintre d'armoiries et d'ornements d'église. La Révolution éclate. Il n'y a plus de nobles ; il n'y a plus d'églises. On ne peint plus d'armoiries ; on ne décore plus d'autels.

Dans la *Chronique de Paris*, le sieur Crussaire, dessinateur d'armoiries sans ouvrage, est réduit à faire annoncer qu'il « exécute toutes sortes de sujets agréables ou sérieux relatifs à la Révolution, pour boîtes, bonbonnières, tabatières et autres objets ». Voilà M. Desbordes sur le pavé.

A ce moment, deux oncles émigrés offrent à Marceline leur immense succession. Quelle aubaine dans cette détresse ! ils ont mis à leur legs une condition : toute la famille Desbordes se fera protestante.

(1) 1785-1859.

Aujourd'hui, on n'hésiterait plus. La famille de Marceline gardait encore des instincts nobles et chevaleresques. Les deux oncles étaient centenaires, ils étaient riches; c'est égal, les neveux refusèrent, ne voulant pas « vendre leur âme ».

Après cet acte d'éclat, la misère augmente. La mère se rappelle alors qu'elle a une cousine à la Guadeloupe : elle a dû s'y enrichir, elle lui confiera sa fille.

Voici les deux femmes parties. La mer est horriblement mauvaise. Elles sont malades « à la mort » ; elles arrivent aux Antilles : il y a eu une révolte de nègres, la cousine est ruinée, exilée. Il n'y a qu'à Marceline que ces choses-là arrivent ! La vertu était mal récompensée.

« Devant ces morts, dit Anatole France, devant ces morts, mis en tas dans la rue, son âme se brisa. Elle poussa ce cri : « Je deviendrai folle ou sainte dans cette ville ! »

Et elle jeta aux veuves, aux orphelines, cet appel véhément et pacifique, d'une religieuse grandeur :

Prenons nos rubans noirs. Pleurons toutes nos larmes.
On nous a défendu d'emporter nos meurtris ;
Ils n'ont fait qu'un monceau de leur pâles débris.
Dieu ! bénissez-les tous, ils étaient tous sans armes.

Elle écrivait à Dumas père :

Ma vie n'offre pas d'intérêt, je vis dans une armoire.

Pourtant on puiserait à foison dans sa biographie, ces épisodes romanesques que semble guetter le mélodrame, et qui répandent une grande pitié sur cette pauvre existence, ruinée en outre par un amour malheureux. Elle ne s'en consolera jamais, même mariée avec l'acteur Lanchantin, dit Valmore, car elle fut elle-même actrice, pour vivre. Elle disait plus tard :

— La seule âme que j'eusse demandée à Dieu n'a pas voulu de la mienne.

Quel horrible serrement de cœur à porter jusqu'à la mort !

C'était gai aussi pour le mari.

Elle chanta à l'Opéra-Comique, puis elle joua le drame à l'Odéon, quand elle eut perdu la voix par tristesse d'amour.

Ne pouvant plus chanter, elle ne renonçait pas à l'harmonie.

La musique « roulait en cadence ses idées dans sa tête malade ». Elle fut ainsi amenée à écrire, à penser en vers.

Que pouvait être cette poésie, sinon des cris de détresse, des gémissements propres à emplir un recueil intitulé *Fleurs et Pleurs*?

Sans préparation, par la sincérité spontanée de sa douleur, elle atteignit le beau, et elle a touché nos âmes.

Elle ne connut malheureusement qu'une note. Elle était vouée à la mélancolie par sa nature comme par sa destinée. Déjà, à Douai, ses plus anciens amis furent les saints de pierre abattus par la Terreur et couchés dans l'herbe des tombes fleuries.

Toute sa vie, elle a gémi poétiquement et tendrement, et elle a plus d'une fois chanté *le Credo* lamentable dont la pièce suivante est une des plus heureuses versions :

> Qui me consolera ? « Moi seule, a dit l'étude :
> J'ai des secrets nombreux pour ranimer tes jours. »
> Les livres ont dès lors peuplé ma solitude,
> Et j'appris que tout pleure et je pleurai toujours.
>
> Qui me consolera ? « Moi ; m'a dit la parure ;
> Voici des nœuds, du fard, des perles et de l'or. »
> Et j'essayai sur moi l'innocente imposture ;
> Mais je parais mon deuil et je pleurais encor.
>
> Qui me consolera ? « Nous, m'ont dit les voyages ;
> Laisse-nous t'emporter vers de lointaines fleurs. »
> Mais, tout éprise encor de mes premiers ombrages,
> Les ombrages nouveaux n'ont caché que mes pleurs.
>
> Qui me consolera ? « Rien, plus rien, plus personne !
> Ni leur voix, ni ta voix ; mais descends dans ton cœur ;
> Le secret qui guérit n'est qu'en toi, Dieu le donne :
> Si Dieu te l'a repris, va ! Renonce au bonheur !

Cette disposition morale devait naturellement la porter vers les sujets qui inspirent la pitié, la compassion, la tendresse. Les humbles, les faibles, les déshérités, ont ses prédilections. Un de ses plus touchants poèmes a pour héros un lépreux ; en voici un passage :

> A son livide aspect, la morne inquiétude,
> Dans la foule, pour lui, creuse la solitude :
> Courbé sous l'anathème, il erre en soupirant;
> Le plus beau jour s'éteint sur son œil expirant.

Quelquefois il rugit, il blasphème, il s'abhorre ;
Il cherche sur le sable un rare et vain sommeil ;
Son sommeil est l'enfer, l'enfer est son réveil.
Son nom est le lépreux . . . .
C'est notre frère encore !

Parmi les faibles, ce sont surtout les petits, les enfants, qui l'inspirent : elle leur doit quelques-unes de ses plus jolies pages, comme ces strophes bien connues :

Cher petit oreiller ! doux et chaud sous ma tête,
Plein de plume choisie, et blanc, et fait pour moi !
Quand on a peur du vent, des loups, de la tempête,
Cher petit oreiller, que je dors bien sur toi !

Beaucoup, beaucoup d'enfants pauvres et nus, sans mère,
Sans maison, n'ont jamais d'oreiller pour dormir;
Ils ont toujours sommeil ! O destinée amère !
Maman ! douce maman ! cela me fait gémir.

Je ne m'éveillerai qu'à l'aurore première
De l'aube au rideau bleu : c'est si gai de la voir !
Je vais dire plus bas ma plus tendre prière;
Donne encore un baiser, douce maman ; bonsoir !

Dieu des enfants, le cœur d'une petite fille
Plein de prière, écoute, est sous mes mains ;
Hélas ! on m'a parlé d'orphelins sans famille !
Dans l'avenir, bon Dieu ! ne fais plus d'orphelins !

Laisse descendre, un soir, un ange qui pardonne,
Pour répondre à des voix que l'on entend gémir,
Mets sous l'enfant perdu, que sa mère abandonne,
Un petit oreiller qui le fera dormir !

C'est un sentiment d'une exquise délicatesse qui a dicté ces vers d'une agréable venue. Les enfants ont ses sympathies, parce qu'ils sont l'impuissance, l'innocence, la pureté. Comment encore ne pas relire cette petite pièce, que les bébés récitent toujours :

Maman comme on grandit vite !
Je suis grande, j'ai cinq ans !
Eh bien ! quand j'étais petite,
J'enviais toujours les grands !

Toujours, toujours à mon frère,
S'il venait me secourir,
Même quand j'étais par terre,
Je disais : Je veux courir !

Quand j'aurai de la mémoire,
C'est moi qui tiendrai la clé,
Veux-tu ? de la grande armoire
Où le linge est empilé.

Nous la polirons nous-mêmes
De cire à la bonne odeur.
O maman, puisque tu m'aimes,
Je suis sage avec ardeur.

Nous ferons l'aumône ensemble,
Quand tes chers pauvres viendront.
Un jour, si je te ressemble,
Maman, comme ils m'aimeront !

Je sais ce que tu vas dire,
Tous tes mots, je m'en souviens ;
Là, j'entends que ton sourire
Dit : « viens m'embrasser ! » Je viens.

C'est là sa note habituelle ; il en est de plus bruyantes, il n'en est pas de plus gracieuses. Elle a la grâce douce, chaste et caressante. On comprend qu'elle ait été tentée par le ravissant poèmes *des Roses*, de Saadi, le poète persan, qu'elle a traduit avec un grand bonheur :

J'ai voulu, ce matin, te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds, trop serrés, n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté. Les roses envolées,
Dans le vent, à la mer, s'en sont toutes allées.
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée,
Ce soir, ma robe encore en est tout embaumée ;
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

Ces quelques échantillons de son savoir-faire constatent assez qu'elle eut vraiment le tempérament poétique, et ils marquent quel fut son genre.

Elle fut accueillie et saluée par ses plus illustres confrères du Parnasse ; Victor Hugo, Alfred de Vigny, Béranger, Brizeux, Sainte-Beuve, sans compter Michelet, ce poète en prose, et Alexandre Dumas père, honorèrent cette sœur de leur amitié, et la déclarèrent digne de leur phalange. Quant à Lamartine, il lui dédia une pièce célèbre, dont voici quelques strophes :

Sur la lyre où ton front s'appuie,
Laisse donc résonner tes pleurs !
L'avenir du barde est la vie,
Et les pleurs que la gloire essuie
Sont le seul baume à ses douleurs.

Ta voix enseigne avec tristesse
Des airs de fête à tes petits,
Pour qu'attendri de leur faiblesse,
L'oiseleur les épargne et laisse
Grandir leurs plumes dans les nids ;

Mais l'oiseau que ta voix imite,
T'a prêté sa plainte et ses chants,
Et plus le vent du nord agite
La branche où ton malheur s'abrite,
Plus ton âme a des cris touchants.

Elle dit, quelque part, dans une correspondance inédite :

Vous voulez faire rire celle qui ne rit jamais.

C'était peine perdue. Son défaut serait même d'avoir la mélancolie un tantinet phraseuse. Écrit-elle à son fils ? Elle débute :

Mon fils ! Mon cher enfant, je t'aime !

Et elle finit :

Je te bénis, entends-tu ?

Cela, sans préjudice du milieu :

Mon fils, je ne puis te dire une partie de ce que j'ai dans l'âme ! Que Dieu et ton cœur te l'apprennent !

Toute une correspondance sur ce ton finit par devenir épileptique. La seule note gaie est sur la suscription de ces lettres, adressées à son fils qui était alors en pension chez M. Froussart.

Le recueil de ses œuvres commence par ce vers :

La tristesse est rêveuse et je rêve souvent.

Il donne le ton de tout le reste. C'est comme l'armature d'une portée de musique. Nous savons que nous sommes en *mineur*, et nous y resterons.

Peint-elle son âme, il y fait noir et triste. Peint-elle les champs ? Elle y fait preuve d'un joli sentiment de la nature, mais elle prend de préférence ses paysages aux heures sombres. Elle hante le crépuscule, la pluie, l'orage, la nuit « aux flots d'ébène », l'insomnie qu'elle appelle « une nuit sans pavots ». Il n'est pas jusqu'au printemps ensoleillé qui ne la désole. Et elle verse dans la phraséologie, dans l'imitation indistincte d'un tas de choses, Chénier et Millevoye, Lamartine et aussi Marot, le gothique, et Gessner, la mythologie, le romantisme ou les allégories de pendules.

Mais passons condamnation sur ces taches : quelle excellente et digne âme, élevée, vibrante, bonne, serviable ! C'est un charme que son commerce, parce qu'elle prêche d'exemple la charité. Le livre est une école de beauté d'âme. Elle a des délicatesses infinies pour exprimer la vivacité des impressions qu'elle reçoit et qu'elle ressent, pour consoler, pour solliciter en faveur des malheureux, dont elle a dit ce joli mot :

— Le malheur est une présentation suffisante.

Elle eut le cœur haut placé, refusa les pensions, et préféra à tout sa fenêtre sans rideau, ombragée d'un petit platane dont elle envoyait une feuille à son amie Mlle Mars.

Elle se concilia de grandes, de hautes amitiés. Tous les noms célèbres d'alors figurent dans sa correspondance. Lamartine lui dédia des strophes. A. de Vigny estimait ses vers « tout flamands ». Elle méritait ces hommages.

Trouverait-on de plus beaux accents, de plus nobles conseils que dans cette lettre qu'elle écrivit à Pauline Duchambge en 1836 :

Toutes les humiliations tombées sur la terre à l'adresse de la femme, je les ai reçues. Mes genoux ploient encore et ma tête est souvent courbée comme la tienne sous des larmes encore bien amères.

Mais, écoute, Pauline : il y a pourtant en nous quelque chose d'indépendant de toutes ces blessures, d'abord le pardon. C'est d'un soulagement immense pour un cœur qui éclate d'amertume. Prends-toi de pitié, toi la pitié même, pour tout ce qui vit, pour tout ce qui souffre et pour tout ce qui a mal fait. Descends en toi avec une joie innocente, et rafraîchis tes regards au milieu de toutes les indulgences, de toutes les charités, de tous les dévouements.

Il y a d'autres pages aussi belles dans notre littérature sen-

timentale, il n'y en a pas de plus éloquentes. Ce cri du cœur honore et grandit Mme Desbordes-Valmore. Elle n'en a pas eu d'autres.

Mme Ackermann (Louise Choquet) eut une existence manquée qui la disposa au pessimisme. Sa jeunesse fut austère, studieuse, toute donnée à la lecture, au travail, à l'éducation religieuse, qui assouvit d'abord par la foi son désir de savoir; puis la foi tiédit, et le rationalisme l'emportant, elle sombra dans le doute. Elle alla compléter ses études à Berlin (1838), où elle épousa le philologue français Paul Ackermann établi en Allemagne pour ses recherches. Elle prit une part active aux travaux de son mari, et se plongea dans la philosophie. Au bout de deux ans, elle devint veuve. Elle se retira près de Nice et y vécut dans la solitude et le deuil avec ses livres, recluse laïque. Dans cette retraite cloîtrée mûrirent en silence sa pensée et son talent, qui prirent à l'érudition, à la philosophie, à la réflexion, une force toute virile. Sauf dans les *Contes* où elle se détend, Louise Ackermann a la vigueur et la tension, jamais la sentimentalité élégiaque et mièvre. Fidèle à la mémoire de son mari, elle eût rougi d'un sentiment affectueux comme d'une infidélité posthume, et sa délicate pudeur se cuirassa de dureté.

Elle avait la vocation poétique (1). Dès l'âge de douze ans, elle composait des vers. Elle eut une forme châtiée, pure, solide, sévère. L'inspiration est triste. Sully-Prudhomme a avec elle plus d'une affinité. C'est de part et d'autre le même étonnement mélancolique devant l'existence des maux, de la misère, de la guerre.

Les poèmes antiques sont d'une pureté de lignes qui fait songer aux vases grecs. Dans les *Poésies philosophiques*, elle est maîtresse de son talent, fait d'un alliage résistant où l'idée se mêle au sentiment, la raison à la pitié. Elle marque l'étape la plus avancée à laquelle l'humanité est parvenue sur la route de l'inconnu en passant par la science. Elle a exprimé avec force et grandeur les révoltes de l'esprit emprisonné dans son ignorance et soulevé par son besoin de savoir et de s'affranchir. Elle aboutit à un pessimisme qui n'est pas orgueilleux ni

(1) 1813-1890 : *Contes et poésies. Poésies philosophiques* (1874). *Pensées d'une solitaire*, 1835-1882.

égoïste, mais qui est une protestation contre la souffrance et le mal.

Elle a dit :

Le genre humain est comme le héros d'un drame lamentable qui se joue dans un coin perdu de l'univers en vertu de lois aveugles, devant une nature indifférente, avec le néant pour dénouement.

C'est cette conception noire qui lui a inspiré ses plus beaux accents : *la Guerre*, *un Autre Cœur*, *A un artiste*, *le Nuage*, *le Cri*, *l'Amour et la mort*, *l'Homme*. On ne lit plus guère ces beaux poèmes. Pourquoi ? Ils n'ont pas vieilli, ils ont gardé la robuste fraîcheur du marbre indélébile. Ce qui éloigne, c'est leur désespérance. S'il n'y a que la foi qui sauve, il n'y a qu'elle aussi qui vit et qui survit. Le doute tue et le découragement est un spectacle qui lasse. L'homme aime les forts.

Amable Tastu (1), lauréate des Jeux Floraux et de l'Institut, eut avec la grâce modeste et pudique, une gloire tempérée de mystère.

La comtesse d'Agoult, née de Flavigny (2), compatriote de Gœthe, écrivit sous le nom de Daniel Stern, outre des romans, des livres d'histoire, une bonne étude sur *Gœthe* et *Dante*, des vers où la volonté l'emporte sur la facilité, remarquables de concentration et de belle individualité.

Anaïs Ségalas, aimable auteur des *Algériennes*, des *Oiseaux de passage*, des *Enfantines*, de *Nos bons Parisiens*, des *Poésies pour tous*, a laissé le souvenir d'une inspiration salubre, indulgente, souriante, humaine, dont le modeste éclat est bien celui de son fameux *Petit sou neuf*.

Plus près de nous, les muses ne manquent pas, et Apollon est galant avec elles, car il ne leur est pas avare de ses feux : Mme Rostand (Rosemonde Gérard), excelle dans la préciosité tendre ; Mme la duchesse de Rohan sait faire luire les Lucioles ; Mme de la Roche-Guyon, Mme la baronne de Baye, Mme Jane Catulle Mendès, Mme la baronne de Zuylen écrivent des pages agréablement poétiques ; Mme René Vivien est passionnée de Sapho ; Mme Delarue Mardrus a du vrai talent ; Mme Valentine de Saint-Point est férue d'orgueil et éprise de

(1) 1798-1884.
(2) 1805-1876.

soleil. Mme Lucie Félix Faure-Goyau crée des vers pleins et solides, qui soutiennent le parallèle avec les vers philosophiques de M. Goyau ; Mme Mathieu de Noailles aime la nature avec des grâces ingénieuses, et la célèbre dans une langue savoureuse et étudiée ; Mme Alphonse Daudet, Mme Mesureur ont des tendresses affables.

Les écoles se sont dispersées, et le dix-neuvième siècle s'est clos sur une ère de liberté poétique, chacun allant vers son idéal avec les ressources de son propre tempérament. Ce qui est demeuré de tous ces efforts, ce sont des brèches faites dans la belle prosodie qui suffisait à V. Hugo et à Musset. Elles se répareront. La confusion démocratique des genres n'ira pas jusqu'à confondre la poésie avec la prose. Quelque peu musical que soit le génie français, il ne cédera pas aux sollicitations et à l'invasion des étrangers, qui veulent lui imposer, peut-être pour leur commodité personnelle, le rythme métrique, l'accent tonique, les brèves, les longues : un vers français ne sera jamais un vers latin.

CHAPITRE IX

Le Roman.

Mme de STAEL. — GEORGE SAND. — La femme fatale et l'amour romantique. — Henry BEYLE-STENDHAL. — Prosper MÉRIMÉE. — Alexandre DUMAS, père. — Réflexions sur le réalisme.— Honoré de BALZAC. — Gustave FLAUBERT. — Les GONCOURT. — Émile ZOLA. — Guy de MAUPASSANT. — Alphonse DAUDET. — Revue générale des autres romanciers. — Anatole FRANCE. — Pierre LOTI. — Paul BOURGET. — Principaux romanciers de la fin du dix-neuvième siècle.

Chateaubriand, Hugo, A. de Musset, Lamartine, A. de Vigny (1) ont illustré le genre du roman ou de la nouvelle. Nous les avons étudiés plus haut.

Après ces grands noms, il reste encore toute une phalange que nous allons passer en revue. Aux dames l'honneur. Voici Mme de Staël.

Mme de Staël disait :

Quand on écrit pour satisfaire à l'inspiration intérieure dont l'âme est saisie, on fait connaître par ses écrits, même sans le vouloir, jusqu'aux moindres nuances de sa manière d'être et de penser.

Sa vie et ses ouvrages se pénètrent et s'éclairent. Son éducation lui inspira deux sortes de souhaits : le bonheur familial et une « royauté de salon » (2), tels qu'elle en vit l'exemple chez sa mère.

Germaine Necker (3) fut élevée dans le culte de la vie mondaine. A onze ans, elle était au salon, elle écoutait Buffon, Morellet, Suard, La Harpe, Marmontel. Elle allait au théâtre, écrivait des pièces d'après celles qu'elle avait vues ;

(1) Principaux romans de Chateaubriand : *Atala* (1801) ; *René* (1802) ; *Martyrs* (1809) : Hugo : *Han d'Islande* (1823), *Notre-Dame-de-Paris* (1831), *les Misérables* (1862) ; Alfred de Vigny : *Cinq-Mars* (1826), *Servitude et Grandeur militaires* (1835) ; Alfred de Musset : *Confession d'un enfant du siècle* (1836) ; Lamartine : *Raphaël* (1849), *Graziella* (1852).

(2) Le comte de Sabran disait :

— Elle voudrait que le monde fût un salon, et en être le lustre.

(3) 1766-1817.

à quinze ans, elle résuma *l'Esprit des Lois*, et fit pour Raynal une dissertation sur la Révocation de l'Édit de Nantes. Elle dévorait des romans et des œuvres de J.-J. Rousseau, Clarisse Harlowe, Werther. A dix-sept ans, elle demanda à une dame : Que pensez-vous de l'amour ? Cette précocité étonne moins quand on songe qu'elle était dans le ton ordinaire des éducations de l'ancien régime. A treize ans, les enfants jouaient les comédies singulièrement libres du recueil de M. de Moissy, *la Petite Thalie*. Mais Germaine Necker eut de bonne heure l'esprit mûr et meublé. Elle avait le don de la conversation, de l'improvisation. Sa nature était passionnée. Son imagination fut dévorante. Elle n'aima ni les paysages, ni la solitude. Elle ne vécut que par et pour la société. Elle a donné à Corinne et à Delphine des traits de sa physionomie..

Corinne avait beaucoup de gaieté dans l'esprit. Elle apercevait le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignait avec l'imagination d'une Italienne ; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté: on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d'hostile : car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

... Des expressions toujours choisies et un mouvement toujours naturel, de la gaieté dans l'esprit et de la mélancolie dans les sentiments, de l'exaltation et de la simplicité, de l'entraînement et de l'énergie ! mélange adorable de génie et de candeur, de douceur et de force ! possédant au même degré tout ce qui peut inspirer de l'admiration aux penseurs les plus profonds, tout ce qui doit mettre à l'aise les esprits les plus ordinaires, s'ils ont de la bonté, s'ils aiment à retrouver cette qualité touchante sous les formes les plus faciles et les plus nobles, les plus séduisantes et les plus naïves.

Telle fut Delphine.

Telles furent Delphine et Germaine. Enthousiaste tumultueuse, vertueuse et avide de bonheur, talonnée par l'ennui, éprise d'amour, pas assez belle pour imposer d'abord l'admiration, friande d'hommages, de domination, elle chercha pour l'adorer un de ces hommes

d'une instruction sérieuse, d'un talent supérieur, animés par le désir de plaire, plus encore que par le besoin d'être utiles ; recherchant les suffrages d'un salon même après ceux d'une tribune, et vivant dans la société des femmes, pour être applaudis, plutôt que pour être aimés .

Elle trouva le baron de Staël-Holstein, plus âgé qu'elle de

dix-sept ans, ambassadeur de Gustave III de Suède, diplomate distingué. Plus tard elle devait dire :

Le sort d'une femme est fini quand elle n'a pas épousé celui qu'elle aime; la société n'a laissé dans la destinée des femmes qu'un espoir ; quand le lot est tiré et qu'on a perdu, tout est dit.

C'était le deuil de l'épouse qu'elle portait. Ses joies de mondaine la consolèrent. Son salon de la rue du Bac fut le plus brillant de Paris. Son esprit lui fit des ennemis. Senac de Meilhan la portraitura :

L'ivresse des talents s'est emparée d'elle, et elle s'est fait une habitude de l'enthousiasme... Ses manières ont un fracas qui étourdit ; sa conversation semble un assaut ; c'est plutôt une femme rare qu'une femme aimable ; mais celui qui serait aimé d'elle trouverait dans Hortense une femme unique, un trésor de pensées et de sentiments...

Elle avait de l'orgueil, mais aussi de l'esprit et de nobles qualités :

— Tout comprendre, ce serait tout pardonner, disait-elle.

Mme de Tessé disait :

— Si j'étais reine, j'ordonnerais à Mme de Staël de me parler toujours.

Elle eut des adorateurs, Talleyrand alors jeune et galant, Mathieu de Montmorency, de Narbonne, qui fut le héros de cette jolie historiette.

Il venait de quitter le ministère ; il n'avait pas profité, comme tant d'autres, de sa position pour rétablir sa fortune, et se voyait impitoyablement poursuivi par ses créanciers. Un ami indiscret apprend à Mme de Staël que M. de Narbonne va être conduit le même jour en prison, s'il ne peut se procurer à l'instant la somme de 30.000 francs. Alors cédant à un mouvement d'une vive amitié, elle va trouver son mari, lui peint la triste situation du comte Louis, et lui demande s'il n'aurait pas un moyen de le sauver.

— Ah ! vous me comblez de joie, lui dit M. de Staël.

Puis tirant d'un portefeuille la somme qui devait assurer la liberté de M. de Narbonne, il la remet à sa femme et ajoute d'un ton pénétré :

— Jugez de mon bonheur ; je le croyais votre amant.

Mme de Staël ne méritait pas en l'espèce une si bonne opinion de sa délicatesse.

La Révolution lui procura d'abord la joie théâtrale du retour de son père. Elle se mêla aux affaires publiques, et devant l'ouragan déchaîné, elle partit pour Coppet, où elle s'ennuya. Elle passa en Angleterre, où elle retrouva ses amis et souffrit du détachement de Narbonne infidèle. Elle apprit que :

> Les hommes peuvent passer pour bons et avoir causé aux femmes la plus affreuse douleur qu'il soit donné à l'être mortel de produire dans l'âme d'un autre ; ils peuvent passer pour vrais et les avoir trompées ; ils peuvent avoir reçu d'une femme les services, les marques de dévouement qui lieraient ensemble deux amis... et se dégager de tout en attribuant tout à l'amour, comme si un sentiment, un don de plus, diminuait le prix des autres.

L'idée d'une rupture lui donnait des transes qu'elle a dites avec une exaltation éloquente :

> Jamais! jamais! quelle parole de fer et de feu! Les supplices inventés par les rêves de la souffrance, la roue qui tourne sans cesse, l'eau qui fuit dès qu'on veut s'en approcher, les pierres qui retombent à mesure qu'on les soulève, ne sont qu'une faible image pour exprimer cette terrible pensée, l'impossible et l'irréparable.

Elle se consola en entendant Pitt, Fox, en allant voir jouer Shakespeare, puis elle revint à Coppet, y retrouva son mari, discuta avec Joseph de Maistre, et écrivit un ardent appel en faveur de Marie-Antoinette. Alors elle fit connaissance avec l'aimable et brillant Benjamin Constant, un élégant dandy de vingt-sept ans aux boucles blondes, et elle finit par l'adorer quand déjà il se lassait. Leur liaison fut une série d'orages (1794). Le 9-Thermidor rendit l'essor à ses projets politiques, et elle parla à l'Europe. Elle rouvrit son salon de Paris, rêva d'installer en France les États-Unis d'Amérique, se compromit et dut cesser de s'occuper d'affaires pour se consacrer à la littérature, tout en maugréant :

— Dans un pays où on coupe la tête aux femmes, elles ont bien le droit de savoir pourquoi.

Chênedollé préférait ses improvisations à ses écrits. Ceux-ci sont brillants, mais décousus. Elle y met tant de soi que la vérité et l'émotion rachètent la composition.

Le livre des *Passions* (1796) conte ses déceptions de 1793. Elle fut déçue aussi quand parut Bonaparte. Elle rêva de devenir son Égérie. Il ne voulut pas d'elle et elle fut médusée par son regard d'acier.

Elle se fit présenter au général Bonaparte à son retour de l'armée d'Italie. Après quelques phrases louangeuses, Mme de Staël, espérant un compliment, lui dit :

— Voyons, général, quelle est la femme que vous aimez le plus ?
— La mienne.
— C'est tout simple ; mais, quelle est la femme que vous estimez le plus ?
— Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage.
— C'est encore très naturel ; mais enfin, quelle est, pour vous, la première des femmes ?
— Celle qui fait le plus d'enfants, madame.

Mme de Staël comprit qu'elle ne réduirait pas cet homme terrible dans son esclavage.

Je ne trouvai pas de paroles, dit-elle, pour lui répondre quand il vint à moi me dire qu'il avait cherché mon père à Coppet... Lorsque je fus un peu remise du trouble de l'admiration, un sentiment de crainte très prononcé lui succéda... Je le vis plusieurs fois et jamais la difficulté de respirer que j'éprouvais en sa présence ne put se dissiper... Chaque fois que je l'entendais parler, j'étais frappée de sa supériorité.

Elle lui sacrifiait Wellington, dont elle disait :

— Il faut convenir que jamais la nature n'a fait un grand homme à moins de frais.

Elle rendit un jour cette justice à l'Empereur.

Un complaisant qui connaissait la rancune que portait Mme de Staël à Napoléon I[er], croyant flatter la haine de l'auteur de *Corinne*, lui disait que Bonaparte n'avait jamais eu ni talent ni courage.

— Monsieur lui répondit sévèrement Mme de Staël, vous aurez beaucoup de peine pour me persuader que l'Europe s'est prosternée pendant quinze ans aux pieds d'un imbécile et d'un poltron.

C'était d'un ton noble et digne. Mais elle préférait à l'Empire, soit Moreau, soit Bernadotte, soit la République genre amé-

ricain. Benjamin Constant, en 1800, attaqua la tyrannie naissante et vida de la moitié de ses hôtes le salon de son amie. Elle fut en coquetterie réglée avec le premier Consul et remplit de malices, de louanges et d'allusions son ouvrage *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, où elle souhaita à la littérature de se régénérer par le républicanisme et la connaissance des littératures étrangères. Elle glissait vers la haine de ce grand homme qui ne tenait pas compte de son existence. Elle conspirait, se raillait, attaquait, excitait ses amis, se débattait. Bonaparte eut le tort de sévir et d'exiler. C'était trop d'importance donnée à un salon jaseur. Elle le remercia spirituellement : J'aurai une ligne dans votre histoire. »

Notez qu'alors elle était veuve et mère de trois enfants. Pourquoi n'épousa-t-elle pas Benjamin Constant? Peut-être pour rester ambassadrice et baronne; peut-être parce que Benjamin se lassait de cette influence dominatrice. Il demanda poliment la main; elle lui fut refusée non moins poliment. Il se résigna avec une docilité qui vexa Mme de Staël, et elle conta ses peines au papier dans *Delphine*, le plus confidentiel de ses livres, dans lequel Fiévée lui reprocha de parler de l'amour comme une bacchante à califourchon sur le sublime.

Les abords de Paris lui étaient toujours interdits. Elle alla en Allemagne, pour voir un pays qui l'attirait, pour visiter Gœthe et Schiller, et pour opposer :

L'accueil bienveillant des anciennes dynasties à l'impertinence de celle qui se préparait à subjuguer la France.

A Weimar, elle eut les plus grands succès. Elle entra là « comme un écureuil dans une fourmilière. » Reçue à la Cour sur le pied de l'intimité, elle effarait les gens par sa volubilité, parlait toujours et n'écoutait pas, se renseignait en bavardant elle-même, était un peu ahurissante.

Nous sommes dans une perpétuelle tension d'esprit, ajoute Charlotte Schiller... Il faut, quand on aimerait se recueillir, se tenir sur les pointes, chercher des traits et s'ingénier... C'est un mouvement perpétuel : elle veut tout savoir, tout voir, tout connaître...

Quand elle partit, Schiller déclara : « Il me semble que je relève de maladie. » Elle demanda à Fichte de lui expliquer sa philoso-

phie en un quart d'heure, et le compara avec impertinence au baron de Munchhausen. Elle refuse aux Allemands le don de la société agréable, parce qu'ils n'avaient ni le temps ni l'habitude de papoter si longuement qu'elle. Gœthe la tint à distance et elle le trouva fort laid.

Rappelée par la mort de Necker, elle repartit pour l'Italie, monta au Capitole, y reçut des hommages en vers latins, s'entretint avec les plus grands esprits, admira peu la nature, aima les ruines et observa les mœurs.

Elle revint à Coppet, elle avait trente-neuf ans, c'était en 1805. Elle écrivit *Corinne*. Napoléon guerroyait au loin. Elle rôda autour de Paris, désireuse de revenir. Mais Fouché veillait, et l'Empereur averti ordonna qu'on éloignât cette femme, en l'appelant corbeau (1).

Elle réunit à Coppet la plus brillante société ; on y vit le prince Auguste de Prusse, la duchesse de Courlande, Mme Récamier, Barante, Montmorency, Sabran, Voght, Werner, Sismondi, Bonstetten, Guizot, Schlegel, précepteur des enfants, et toujours Benjamin Constant, de plus en plus inconstant (2). Elle eut un théâtre, y joua des tragédies, et en écrivit elle-même.

Dans *Andromaque*, Mme de Staël fit Hermione au naturel, car Benjamin Constant voulait rompre et épouser une calme Allemande pour changer. Il le fit et regretta son volcan.

Mme de Staël en vieillissant tourna vers la bonté et la piété, et se détacha des succès frivoles: elle écrivit avec plus d'élévation. Elle composa son livre *De l'Allemagne* et *Dix années d'exil*. Retirée à Coppet, tenue sévèrement à l'écart par l'Empereur (3), elle s'apaisa, devint silencieuse et rencontra enfin le bonheur au moment où elle n'y comptait plus, dans l'amour du jeune Rocca, qui l'épousa. Ce fut la joie, et le théâtre de Coppet vit, au lieu d'*Andromaque*, des vaudevilles et des opérettes. Benjamin Constant ranima ses feux, mais Rocca l'emportant, il céda la place.

Napoléon frappait les amis de Mme de Staël, les éloignait. Elle jugea que la place devenait dangereuse et partit pour la

(1) « Cette femme est comme un corbeau, elle croyait déjà la tempête arrivée et se repaissait d'intrigues et de folies. »

(2) « Tous les volcans sont moins flamboyants que cette femme... Je suis las de l'homme-femme dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans. »

(3) « C'est une machine à mouvement, elle remue les salons ; ce n'est qu'en France qu'une pareille femme est redoutable et je n'en veux pas. »

Suède en 1812. Elle traversa la Russie, accompagnée d'hommages, causa avec l'empereur Alexandre, qu'elle retrouva en 1815, à Paris, maître de la France. Napoléon était à bas. Sa haine fut satisfaite. Elle revit Paris, maria sa fille au duc Victor de Broglie, et rouvrit ses salons, rue Royale, où vint la société qu'a décrite Balzac. Elle excéda ses forces. A un bal chez le duc Decaze, elle tomba paralysée (1817). C'était pour elle le pire supplice. Elle mourut.

Elle fut enterrée à Coppet.

Le convoi, rapporte Bonstetten, a passé lentement entre deux haies d'enfants et de vieillards — tous les hommes étaient occupés à la moisson — jusqu'à l'intérieur des murailles, vers le bosquet de hêtres, entourés de peupliers, où est la maisonnette dans laquelle le père et la mère reposent à côté l'un de l'autre. La matinée était magnifique et les chants joyeux des oiseaux contrastaient avec la solennité du cortège ; les hommes noirs semblaient des ombres venues de l'autre monde dans l'épaisseur du bois. Le cercueil frôlait les feuilles des arbres...

Elle a laissé des œuvres de rare intérêt : *De la littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions sociales*, intéressant essai de littérature comparée ; *Delphine*, 1802 ; *Corinne*, 1807, ses deux fameux romans ; *De l'Allemagne*, 1813, son livre le plus célèbre ; *Considérations sur la Révolution française*, *Dix années d'exil*.

Delphine et *Corinne* ont fait rêver et pleurer des générations.

Le penchant de Corinne pour lord Nelvil, gêné par Lucile Edgermont ; celui de Delphine d'Albémar pour Léonce, contrarié par Mathilde, ne fournissent pas beaucoup de variété à ses romans, qui sont deux études psychologiques d'un même sujet, écrites d'un style ardent parmi d'agréables tableaux.

La fameuse toile de Gérard, *Corinne au Cap Misène*, accrochée dans le salon de Mme Récamier, a fixé l'une des plus belles scènes de Corinne exhalant en vers transparents son amour pendant une fête qu'elle a organisée.

Mme de Staël a peint surtout avec maîtrise des états d'âme.

Elle était insensible à la magie des formes et de la lumière, celle qui disait que le voyage est un des plus tristes plaisirs de la vie, et qui ajoutait :

Je n'ouvrirais pas ma fenêtre pour voir la baie de Naples pour la

première fois, tandis que je ferais cinq cents lieues pour aller causer avec un homme d'esprit que je ne connais pas.

Dans une de ces jolies villas romaines aux jardins enchantés, elle ne dit rien, sinon cette phrase banale : « Jardin solitaire et sans autre ornement que des arbres magnifiques. » Et devant le Baptistère de Florence : « Quelle patience ! » Elle ne sait pas exprimer ce qui n'est pas elle, et comme elle n'a pas d'impressions d'art ou de pittoresque, la nature ni l'art n'entrent pas en elle, ne sont pas elle, lui demeurent extérieurs. *Corinne* est un décor en grisaille à un drame de grande passion. Le décor est pâle ; le drame est intense : les adieux de Venise, la poursuite éperdue de Corinne, son fier renoncement, voilà le vrai et grand cri d'humanité. Le contraste entre la brune prêtresse du Cap Misène et la douce Lucile, et Oswald le flegmatique Écossais, est une peinture qui ne pâlira pas. On l'a dit avec justesse : c'est en Angleterre qu'il faut lire *Corinne ou l'Italie*.

Les mœurs du peuple allemand, les différences qui le séparent du peuple français, l'importance des langues étrangères, la marche philosophique de l'humanité (héroïsme, patriotisme, chevalerie, liberté) et c'est la première partie ; la littérature et les arts dans l'Allemagne qu'elle a vue, et c'est la seconde partie ; les systèmes de Kant, de Fichte et de quelques autres, exposés dans la troisième partie ; la religion, christianisme et protestantisme et c'est la fin ; voilà ce que contient ce beau livre *De l'Allemagne*, trop germanophile pour que le duc de Rovigo, ministre de la police, dans son rapport, ne l'ait pas noté : « Votre ouvrage n'est pas français ».

Douée d'une imagination fiévreuse, elle conçut un idéal de bonheur et de justice, une haine de l'oppression, qui eurent pour corollaire une grande pitié.

Un des traits les plus nets de sa physionomie fut son cosmopolitisme de Suissesse placée au confluent des quatre courants français, allemand, italien, anglais. Elle eut le sens des peuples divers, l'intuition de leurs caractères, de leur vie intérieure. Elle ne fit que traverser la Russie et ce court passage lui a suffi pour deviner l'âme du moudjick. Elle a bien compris l'âme allemande.

Dans ses livres, ne cherchez ni sensations d'art ni paysages ; ne cherchez qu'elle-même, car elle s'est mise tout entière dans ce qu'elle a écrit, et elle n'a guère mis autre chose.

Elle fut, en politique, libérale. De la Révolution, elle donne des explications courtes ; elle ne voit ni assez haut ni assez loin.

Elle inventa le libéralisme parlementaire, mais laissa dans l'ombre la plèbe. On dirait à l'écouter qu'il n'existe que des gens distingués et gantés. Elle n'a vu et connu que des habitués de salons.

* * *

Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George Sand, naquit le 2 juillet 1804 à Paris. Son père était officier. Son grand-père, Dupin de Francueil, était fermier général ; il est fort question de lui dans les Mémoires de Mme d'Epinay. Sa grand'mère était une fille naturelle du maréchal Maurice de Saxe. G. Sand était, par ainsi, et elle s'en vantait, apparentée avec le roi de Pologne, avec Louis XVIII et Charles X. Toute cette généalogie est au long déduite dans sa copieuse *Histoire de ma vie*.

Elle grandit chez sa grand'mère, au château de Nohant, près La Châtre, dans l'Indre, parmi ces paysages joyeux qu'elle mettra comme toile de fond à ses romans. Elle fut élevée dans les idées de J.-J. Rousseau, ce qui la préparait assez peu au couvent, où elle entra comme pensionnaire, à Paris en 1817, âgée de treize ans : elle y demeura jusqu'à seize ans. A dix-huit ans elle fut mariée à un officier retraité, M. Dudevant, à qui elle donna un fils Maurice et une fille, la future Mme Clesinger.

Après neuf années de ménage, — elle avait 27 ans — elle se sépara de son mari, et vécut avec un ami, Jules Sandeau, qui l'orienta vers le journalisme. Ils écrivirent en collaboration des articles et des romans, comme *Rose* et *Blanche* qu'ils signèrent Jules Sand.

A partir d'*Indiana*, George Sand entra seule dans la carrière qu'elle allait emplir du bruit de ses romans, de ses pièces de théâtre, de ses articles de revues.

Elle est la fille intellectuelle de J.-J. Rousseau, et la conformité de ses idées avec les théories du citoyen de Genève suffit à constituer l'unité de sa vie littéraire.

Elle pense que tout est bien sortant des mains de la nature, et que la vie sociale et la civilisation ont gâté la pureté des primitifs instincts. Ses premiers livres sont des cris de fureur, des paroxysmes contre la société, les bals, les salons, les villes ;

elle ne retrouve le repos que dans les forêts désertes où l'éclair sillonne la nue au-dessus des âpres cascades.

La seconde manière continue la première : elle fait du socialisme, c'est-à-dire elle s'emporte contre la société actuelle, qu'elle trouve mauvaise, et elle rêve aux moyens de l'améliorer.

Ses derniers romans ne sont pas pour démentir cette continuité. Ils nous conduisent parmi les paysans, êtres simples, plus proches de la bonne nature, purs et bons en contraste avec les vices et les tares des cités.

Ajoutez quelques touches de couleur historique dans de jolies évocations du passé, et quelques lueurs d'illuminisme pour correspondre aux goûts d'occultisme qui étaient fort répandus : toute son œuvre tient dans ce cadre, avec beaucoup plus de cohésion qu'on ne le dit.

Il ne faut guère chercher dans la vie et dans les œuvres de George Sand que l'amour, tel qu'elle le comprit, et l'éprouva, et le peignit.

L'amour romantique répondait à une conception particulière, éclose dans ces cerveaux exaltés dont je vous ai donné un crayon (1). Il leur fallait une nature de femme à leur goût, un être contre lequel ils pussent hurler des imprécations, un démon né de l'enfer, pâle, mystérieux, terrible de beauté et d'horreur, à la fois adorable et redoutable dans sa force paisible qui torture. Cette sphinge, cette sirène, donne, répand, prodigue, fait rayonner et papilloter l'amour autour d'elle : elle ne le sent ni ne le ressent ni ne le reçoit. Elle dégèle, gelée, — glaçon incendiaire. Insensible, elle met sa prise sur les sensibilités ambiantes. Elle sème le mal, la douleur ; elle appelle, provoque, défie la malédiction, la damnation. Elle est l'objet adoré et abhorré. L'amour est un philtre, un sortilège, un poison. La femme est d'autant plus aimable qu'elle est plus énigmatique. Stenio dit à Lelia :

Qui es-tu ? et pourquoi ton amour fait-il tant de mal ? Il doit y avoir en toi quelque affreux mystère inconnu aux hommes. A coup sûr, tu n'es pas un être pétri du même limon et animé de la même vie que nous ! Tu es un ange ou un démon, mais tu n'es pas une créature humaine. Pourquoi nous cacher ta nature et ton origine ? Pourquoi habiter parmi nous, qui ne pouvons te suffire, ni te comprendre ? Si

(1) Page 91.

tu viens de Dieu, parle, et nous t'adorerons. Si tu viens de l'enfer. . Toi, venir de l'enfer! toi si belle et si pure ! Les esprits du mal ont-ils ce regard divin et cette voix harmonieuse et ces paroles qui élèvent l'âme et la transportent jusqu'au trône de Dieu!

Et cependant Lelia, il y a en toi quelque chose d'infernal. Ton sourire amer dément les célestes promesses de ton regard. Quelques-unes de tes paroles sont désolantes comme l'athéisme; il y a des moments où tu ferais douter de Dieu et de toi-même. Pourquoi, pourquoi, Lelia, êtes-vous ainsi? Que faites-vous de votre foi, que faites-vous de votre âme, quand vous niez l'amour ? O ciel, vous proférez ce blasphème ! Mais qui êtes-vous donc, si vous pensez ce que vous dites parfois? Lelia, j'ai peur de vous. Plus je vous vois et moins je vous devine. Vous me ballottez sur une mer d'inquiétudes et de doutes. Vous semblez vous faire un jeu de mes angoisses. Vous m'élevez au ciel et vous me foulez aux pieds. Vous m'emportez avec vous dans les nuées radieuses et puis, vous me précipitez dans le noir chaos ! Ma faible raison succombe.

Une puissance étrange émane de ces êtres pâles comme les statues de marbre blanc qui veillent auprès des tombeaux ; sur leur front, le doigt de Dieu a imprimé le sceau d'une mystérieuse infortune.

Les cheveux noirs de Lelia, rejetés en arrière, laissaient à découvert ce front où le doigt de Dieu semblait avoir imprimé le sceau d'une mystérieuse infortune. Le manteau de Lelia était moins noir, moins velouté que ses grands yeux couronnés d'un sourcil mobile. La blancheur mate de son visage et de son cou se perdait dans celle de sa vaste fraise, et la froide respiration de son sein impénétrable ne soulevait pas même le satin noir de son pourpoint et les triples rangs de sa chaîne d'or. Regardez cette grande taille grecque sous ces habits de l'Italie dévote et passionnée, cette beauté antique dont la statuaire a perdu le moule, avec l'expression de rêverie profonde des siècles philosophiques ; ces formes et ces traits si riches. C'est le marbre sans tache de Galatée, avec le regard céleste du Tasse, avec le sourire sombre d'Alighieri.

C'est l'attitude aisée et chevaleresque des jeunes héros de Shakespeare : c'est Romeo, le poétique amoureux ; c'est Hamlet, le pâle et ascétique visionnaire, c'est Juliette, Juliette demi-morte, cachant dans son sein, le poison et le souvenir d'un amour brisé. — Vous pouvez inscrire les plus grands noms de l'histoire, du théâtre et de la poésie sur ce visage, dont l'expression résume tout, à force de tout concentrer. Le jeune Raphaël devait tomber dans cette contemplation extatique, lorsque Dieu lui faisait apparaître ses visions pures et charmantes. Corinne mourante devait être plongée dans cette morne attention lorsqu'elle écoutait ses derniers vers déclamés au Capitole par une jeune fille. Le page muet et mystérieux de Lara se renfer-

mait dans cet isolement dédaigneux de la foule. Oui, Lelia réunit jusqu'aux faiblesses innocentes, jusqu'aux sublimes légèretés de la femme, jusqu'à la mobile insouciance qui est peut-être son plus doux privilège et sa plus puissante séduction.

Elle est maudite, par définition, et bouleverse la vie de l'homme qui l'aime ; elle est « son fléau », son génie du mal. Trenmor dit à Lelia en parlant du jeune Stenio : « Ne jetez pas votre haleine glacée sur ses belles journées de soleil et de printemps. » Son âme, si on la voyait, serait sombre, livide, avec des ailes de feu et des ongles ensanglantés. A sa vue, les roses se changent en couleuvres et se tordent sur leurs tiges.

Il n'y a en elle qu'orgueil et révolte. L'orgueil fut une des fiertés du romantisme, et ce fut le corollaire logique du développement qu'il accordait à l'individualisme. Dans Musset, l'amour est fait de ce même sentiment (*On ne badine pas*, *la Coupe et les lèvres*) auquel G. Sand a adressé le plus dithyrambique couplet :

Orgueil, sentiment et conscience de la force, saint et digne levier de l'univers ! sois édifié sur des autels sans tache, sois enfermé dans des vases d'élection ! Triomphe, toi qui fais souffrir et régner ! J'aime les pointes de ton cilice, ô armure des archanges.

Sa Lélia exprime, avec l'excès de la belle rhétorique, ses révoltes, son indignation pessimiste devant le monde tel qu'il est fait, et les hommes tels qu'elle les voit :

La colère fermente dans mon sein. Voulez-vous blasphémer pour moi ? Cela me soulagera peut-être. Voulez-vous jeter des pierres vers le ciel, outrager Dieu, maudire l'éternité, invoquer le néant, adorer le mal, appeler la destruction sur les ouvrages de la Providence et le mépris sur son culte ? Voyons, êtes-vous capable de tuer Abel pour me venger de Dieu mon tyran ? Voulez-vous crier comme un chien effaré qui voit la lune semer des fantômes sur les murs ! Voulez-vous mordre la terre et manger du sable comme Nabuchodonosor ? Voulez-vous comme Job exhaler votre colère et la mienne dans de véhémentes imprécations ! Voulez-vous, jeune homme pur et pieux, vous plonger dans le scepticisme jusqu'au cou et rouler dans l'abîme où j'expire ? Je souffre, et je n'ai pas de force pour crier. Allons, blasphémez pour moi !

G. Sand a eu de la femme, dont elle se sait un rare spécimen, une idée avantageuse, et le contraire eût été étonnant. Ses héroïnes, en qui elle mit tant d'elle-même, sont toujours

supérieures aux hommes qui les admirent, les aiment, les implorent et ne leur ménagent pas les hyperboles.

— Êtes-vous donc une puissance au-dessus de Dieu ? demande un amant à sa maîtresse ; et encore :

— Pourquoi vous qui pouvez des choses plus difficiles, n'avez-vous pas fait descendre d'en haut un nuage pour me voiler votre face ?

L'amour est donc inséparable de la douleur et voisin de la mort. L'homme veut mourir par la torture de son désir stérile, dans son impuissance à réchauffer son idole de marbre ; la femme veut mourir par la tristesse de son isolement supérieur, dans l'exil de sa suprématie, comme le Moïse de Vigny. Elle ne parle que des voluptés de la mort (*Indiana*, etc.).

Car elle demande trop à la vie et aux hommes. Ceux-ci forment à ses pieds une lointaine et innommable tourbe. Qui s'y distinguera ? qui se fera remarquer par cette sphinge altière ?

Ah ! Celui-là n'aura rien de banal sous la mamelle gauche. S'il n'est pas un être d'exception, il peut s'aller cacher. S'il n'est pas intéressant, rare, sensible, bandit (*Hernani*, *le Corsaire*), valet (*Ruy Blas*), forçat, moribond, tuberculeux, damné, que vient-il faire ? Trenmor a connu toutes les ivresses, tous les crimes, les passions, le bagne, les orgies ; il a brisé ses meubles en or, tué ses maîtresses et traîné leur cadavre dans des mares de sang et de vin ; il frappait les femmes pour jouir de leurs pleurs. Voilà un homme ! « Vraiment cet homme a l'âme noble et grande, dit Lelia, nulle amitié ne m'a plus flattée que la sienne. » Les pirates et les bandits sont grands. Celui qui se distingue par des crimes audacieux ou des vices d'exception, devant lui la foule émue doit s'ouvrir avec respect.

L'homme supérieur ? Le voici, c'est par exemple Bambucci :

« Bambucci était le premier homme du monde pour payer un cheval, une femme ou un tableau sans marchander et sans se laisser friponner. Il savait le prix des choses à un sequin près. Son œil était exercé comme celui d'un huissier-priseur ou d'un marchand d'esclaves. Le sens olfactif était si développé en lui, qu'il pouvait dire rien qu'à l'odeur du vin, non seulement quel était le degré de latitude et le nom du vignoble, mais encore à quelle exposition du soleil était situé le versant de la colline qui l'avait produit. Nul artifice, nul miracle de sentiment ou de coquetterie n'était capable de faire qu'il se méprît de six mois sur l'âge d'une actrice : rien qu'à la voir marcher au fond du théâtre, il était prêt à dresser son acte de naissance. Rien qu'à

voir courir un cheval à la distance de cent pas, il pouvait signaler à sa jambe l'existence d'une mollette imperceptible au doigt du vétérinaire. Rien qu'à toucher le poil d'un chien de chasse, il pouvait dire à quelle génération ascendante la pureté de sa race avait été altérée, et sur un tableau de l'école florentine combien de coups de pinceau avaient été donnés par le maître. En un mot, c'était un homme supérieur.

Étrange supériorité ! L'âme féminine d'alors demande l'exception, la rareté, une supériorité ou une infériorité quelconque. Eloa aime Satan damné. La déchéance et la souffrance sont des titres. G. Sand aima Chopin parce qu'il était malade. Jean Sbogar, de Ch. Nodier, séduisit Antonia par ses airs de beau corsaire et d'aimable banditisme. Dans *Indiana*, Raymon aima Noun parce qu'elle était femme de chambre.

Le contact de ces femmes astrales est délicieusement terrible. Si l'on effleure leurs doigts, on croit sentir « une étincelle électrique ». On ne leur parle qu'avec du paroxysme. « Doute de Dieu, doute des hommes, doute de moi-même, mais ne doute pas de mon amour » est de formule. Comment dire les maux et les tortures que la jalousie inspire à ces pauvres épris ? Musset en a donné quelques vigoureux crayons. Si vous voulez une étude à vif de cette jalousie, G. Sand vous l'offre dans *Lucrezia Floriani*.

C'est son histoire. Elle se rencontra un soir avec Chopin. C'était dans un salon ami. Chopin improvisait au piano. Il était nerveux. Dans l'escalier, tout à l'heure, bien qu'il fût seul, il avait eu l'impression d'être suivi par un fantôme de femme qui dégageait un parfum de violette. Le motif de son improvisation était une ballade : un uhland quitte son village, et revient sur ses pas pour embrasser encore sa fiancée. Le galop, le duo d'amour, toute la scène était exprimée avec une vérité saisissante, un sentiment profond. En levant les yeux, Chopin vit dans l'embrasure de la porte une femme vêtue de noir, pâle, olivâtre, avec des cheveux en ailes de corbeaux, des yeux pénétrants et vifs, qui le fixaient. Il en fut troublé. Son jeu devint plus vif, plus saccadé. Ils firent connaissance. Et ils allèrent passer l'hiver à Majorque.

G. Sand était l'aînée. C'était quelques années après le roman de Venise. Elle eut pour Chopin malade une affection dans laquelle il entrait quelque chose de maternel.

Mais son malade lassa sa patience par ses caprices et sa jalousie. Elle s'éloigna de lui.

Elle eut la malice raffinée de raconter ses ennuis dans un roman, *Lucrezia Floriani*, où Lucrezia, c'est elle, et Karol, c'est Chopin. Elle lui fit même corriger les épreuves, sans que Chopin se reconnût. C'était moins une audace ou une vengeance qu'une précaution contre toute application, pour se défendre d'avoir fait un portrait.

Karol est très jaloux. Voici l'un des cent traits de son humeur :

— C'était la veille de l'anniversaire de Célio, et sa mère voulut mettre le joli et léger fusil de chasse sous le traversin de l'enfant pour qu'il le trouvât le soir au moment de se coucher. Le commis voyageur s'empressa de la suivre dans sa chambre, sans trop lui en demander la permission, pour cacher lui-même le fusil sous le chevet de Célio et recevoir le paiement convenu. Karol, qui avait été faire la sieste, entra en cet instant et trouva la Floriani dans sa chambre, en tête-à-tête avec un beau garçon à gros favoris noirs, qui lui parlait d'un air animé, la regardait avec des yeux hardis, et arrangeait la couverture d'un lit, tandis qu'elle souriait avec bonhomie des hâbleries qu'il débitait, et qu'elle songeait à l'ivresse de Célio lorsque la surprise ferait son effet.

Il n'en fallait pas tant pour que l'imagination de Karol, prompte à l'insulte, et s'emparant toujours du fait apparent sans le comprendre et sans l'expliquer, prît un essor funeste. Il laissa échapper une exclamation bizarre, outrageante, sur le seuil de la chambre de Lucrezia, et s'enfuit comme un homme qui vient d'être témoin de son déshonneur. Il lui fallut tout le reste du jour pour se calmer et ouvrir les yeux. Il fallut que la Floriani descendît à une explication avilissante pour elle et pour lui. Elle le traita, cette fois, comme un malade qu'il faut persuader et guérir, sans prendre ses hallucinations au sérieux. Mais que devient l'enthousiasme, que devient l'amour, quand celui qui en est l'objet se conduit comme un maniaque ?

Un soir, Berryer et sa femme, E. Delacroix et quelques amies étaient réunis chez Mme Jaubert, qui a raconté la scène. Mme de T... joua une rêverie de Chopin.

Delacroix, accoudé, caresse sa sombre chevelure aux reflets bleuâtres comme de l'acier bronzé. Son regard voilé et lointain semblait atteindre la pensée du compositeur, tandis que le puissant orateur, l'œil humide, sa large poitrine oppressée, troublé par l'étrange harmonie des accords plaintifs, demeurait immobile comme si quelque vision funèbre lui fût apparue. A la dernière vibration de ce ton mélancolique, le silence succéda. Berryer le rompit en s'écriant :

« Quel diable d'homme que ce Polonais. Il remue les tombes, évoque les morts ! »

Et prenant Lucy par la main :

« Chère, je vous assure que cette musique est malsaine », répéta-t-il en ramenant la comtesse près de Mme Berryer, assise sur un canapé.

Celle-ci lui adressa le plus flatteur compliment sous forme de reproche. Mme de T... avait trop bien joué, en provoquant l'émotion jusqu'à la souffrance.

— Et nous ne voulons pas de cela, continua-t-elle du ton d'une douce raillerie, ni en amour ni en musique. Qu'en pense monsieur Delacroix ?

— En effet, Madame, le rôle de dilettante n'implique pas celui de désespéré.

— Ce dernier rôle serait-il celui qu'a pris Chopin près de Mme Sand ? demandai-je. Dans le monde l'on parle d'une passion persistante et d'une ténacité fatigante.

— Il demeure idolâtre, paraît aveugle ; enfin, Madame, il agit en enfant gâté. Telle fut la réponse lancée d'un ton sarcastique.

— Il y a de la faute de Mme Sand, dit Berryer. Pourquoi, dans ses livres, se plaît-elle à revêtir l'amour d'une teinte maternelle ? elle est prise au mot. L'enfant pleure, l'obsède, quand elle veut s'éloigner.

— Mon Dieu, mon Dieu, que je la plains ! m'écriai-je d'un ton si lamentable que tout le monde éclata de rire.

— Madame, votre pitié s'amoindrirait, répliqua Eugène Delacroix, à voir comment elle exprime la fatigue de l'ennui. Croiriez-vous que Mme Sand imagina de nous lire un soir, à tous deux, le manuscrit de sa *Floriani*, roman où se retrouvent l'adoration entêtée de Chopin et la bizarrerie de son caractère, peints avec une vérité transparente ? Ce héros ne comprend que ce qui lui est identique, n'ayant pas le sens de la réalité ; intolérant d'esprit et d'une jalousie effrénée, il est tout naturellement despote. Comme ce héros, cependant, est parfaitement élevé, il persécute la femme qu'il aime poliment et gracieusement sur chaque chose. Il lutte contre les idées. Pour lui, une femme n'existe que d'une manière relative. Il ne laisse aucun moyen indirect à la femme qui n'aime plus de faire connaître ses sentiments ; elle ne le peut qu'avec dureté, brutalement même.

J'étais au supplice pendant cette lecture.

Et qui a connu Delacroix, être nerveux et susceptible, pouvait aisément s'imaginer ce qu'avait dû être ce supplice.

— Mais, demanda Berryer, pendant cette lecture, que devenait la nature sensitive de Chopin ?

— Ma foi, je ne pourrais le dire : le bourreau et la victime m'étonnaient également. Mme Sand paraissait absolument à l'aise, et Chopin ne cessait d'admirer le récit. A minuit, nous nous retirâmes ensemble. Chopin voulut m'accompagner, et je saisis l'occasion de sonder ses impressions. Jouait-il un rôle vis-à-vis de moi ? Non, vraiment ; il n'avait pas compris, et le musicien persista dans l'éloge enthousiaste du roman.

— Voilà qui prouve bien, remarqua la comtesse, que pour être compris il faut parler aux gens leur langue. A la place de Mme Sand, je mettrais des paroles sur la *Marche funèbre* de Chopin, avec ce titre : *Enterrement de nos amours !* et je placerais la pièce sur son pupitre.

— C'est évident, fit Rikomski, qui, guettant le moment d'entrer en scène, saisissait le joint quand la musique cessait ; et je lui dirais à ce Chopin : « Je n'ai jamais été votre mère ; je ne suis plus votre amante ; me prenez-vous pour votre nourrice ? «

G. Sand mit de l'imprudence, non de l'impudence dans *Lucrezia Floriani*. Elle ne cessa sinon d'aimer, au moins de plaindre Chopin (1). Elle se retrouva en soirée avec lui. Elle alla à lui, et lui dit d'une voix douce :

— Frédéric !

Chopin pâle se leva, et s'éloigna sans répondre, comme la Didon blessée de *l'Énéide*, au VIe livre.

Telle lettre de G. Sand à Gutman montre sa bonté et sa pitié persistante. En 1847, elle sut que Chopin était très malade. Elle avait elle-même tous les ennuis du mariage de Mme Clésinger auquel le père mettait mille obstacles. Elle écrivit :

Merci, mon bon Gutman, merci du fond de mon cœur, pour les soins admirables que vous lui prodiguez. Je sais bien que c'est pour *lui*, pour vous-même, et non pour moi que vous agissez ainsi ; mais je n'en éprouve pas moins le besoin de vous remercier. J'ai bien du malheur que cela arrive dans un moment comme celui où je me trouve. Vraiment, c'est trop d'anxiétés à la fois ! Je serais devenue folle, je crois, si j'avais appris la gravité de son mal avant d'apprendre que le danger était passé. Il ne sait pas que j'en ai connaissance, et à cause surtout des embarras où il sait que je me trouve, il veut qu'on me le cache ! Il m'a écrit hier, comme si rien ne s'était passé, et je lui ai répondu comme si je ne me doutais encore de rien. Ne lui dites donc pas que je vous écris et que j'ai mortellement souffert pendant vingt-quatre heures. Grzymala m'écrit sur vous de si bonnes paroles, à propos de la tendresse avec laquelle vous m'avez tous remplacée, auprès de *lui*, et *vous* surtout, que je veux vous dire que je le sais, et que mon cœur vous en tiendra compte sérieusement et à jamais. Le mariage de ma fille aura lieu ici, nous l'espérons, dans peu de jours. Cependant nous ne sommes pas absolument fixés encore, parce que M. Dudevant, qui ne fait rien de bonne grâce, s'amuse à nous retarder. Dans tous les cas, j'irai à Paris à la fin du mois, soit avec ma fille mariée, soit pour l'y marier de suite, si son père s'obstine à nous faire

(1) Voir S. Rocheblave, *G. Sand et sa fille* et surtout Karlowicz, *Souvenirs Inédits de Chopin*, Leipzig, et le *Chopin* de la Société Musicale de Varsovie avec des lettres de G. Sand dont la publication est interdite en France.

attendre jusque-là. J'ai eu bien des agitations à propos de ce mariage, mais elles sont passées ; chaque jour me donne plus de confiance et d'affection pour Clésinger, et sans ce terrible et douloureux incident de Chopin, nous serions tous dans la joie, maintenant.

Au revoir donc, à bientôt, mon cher enfant, et recevez ma bénédiction maternelle. Puisse-t-elle vous porter bonheur comme je le souhaite.

George Sand.

Nohant, 12 mai 1847.

L'amour était parti, mais l'amitié dura. G. Sand et Chopin se revirent et s'estimèrent ; le temps emporta les folies, les fureurs du début, et tout s'apaisa.

Mais il reste *Lucrezia*, comme un témoin des scènes et des jalousies que tout amour semble comporter pour les romantiques.

Car ils ne concevaient pas qu'on aimât sans orages, — orages de l'âme et orages des cieux. Le décor joue un rôle important dans leurs furieuses idylles. Venise, Majorque ou la Grèce semblent des toiles de fond indispensables. Tout au moins, faut-il un site choisi loin des cités, des éboulis de roches, une cascade, des montagnes, des ruines d'un monastère. Ils passent la nuit dans quelque cabane déserte au fond des bois, et le matin dès l'aube ils jettent dans l'espace des strophes de feu. Voici de ces paysages nécessaires à leur amour :

L'abbaye était nue et dévastée. Mais en errant un jour parmi les décombres, j'avais découvert l'entrée d'un caveau qui, grâce aux éboulements dont elle était masquée, avait échappé aux outrages d'un temps de délire et de destruction. En m'ouvrant un passage parmi les gravois et les ronces dont elle était obstruée, j'avais pu pénétrer jusqu'au bas d'un escalier étroit et sombre qui conduisait à une petite chapelle souterraine d'un travail exquis et d'une intacte conservation,

La voûte en était si solide, qu'elle résistait au poids d'un amas énorme de débris. L'humidité avait respecté les peintures, et, sur un prie-Dieu de chêne sculpté, on distinguait dans l'ombre je ne sais quel sombre vêtement de prêtre qui semblait avoir été oublié la veille. Je m'en approchai, et me penchai vers lui pour le regarder. Alors je distinguai, sous les plis du lin et de l'étamine, la forme et l'attitude d'un homme agenouillé ; sa tête, inclinée sur ses mains jointes, était cachée par un capuchon noir; il semblait plongé dans un recueillement si profond, si imposant, que je reculai frappée de superstition et de terreur.

Je n'osais plus faire un mouvement ; car l'air extérieur auquel

j'avais ouvert un passage agitait le vêtement poudreux, et l'homme semblait se mouvoir; on aurait dit qu'il allait se lever.

Était-il possible qu'un homme eût survécu au massacre de ses frères, qu'il eût pu exister trente ans, confiné par la douleur et l'austérité dans ces souterrains dont j'ignorais la profondeur et les issues? Un instant je le crus et, craignant d'interrompre sa méditation, je restai immobile, enchaînée par le respect, cherchant ce que j'allais lui dire, prête à me retirer sans oser lui parler. Mais, à mesure que mes yeux s'accoutumèrent à l'obscurité, je distinguai les plis flasques de l'étoffe tombant à plat sur des membres grêles et anguleux. Je compris le mystère dont j'étais témoin et je portai une main respectueuse sur cette relique de saint. A peine eus-je effleuré le capuchon, qu'il tomba en poussière, et ma main rencontra le crâne froid et desséché d'un squelette humain. Ce fut une chose effrayante et sublime à voir pour la première fois, que cette tête de moine où le vent agitait encore quelques touffes de cheveux gris et dont la barbe s'enlaçait aux phalanges décharnées des mains croisées sous le menton.

G. Sand symbolise l'Amour romantique, et elle l'a analysé avec maestria et expérience dans ses romans. Liszt pouvait lui dire :

Brune et olivâtre Lélia, tu as promené tes pas dans les lieux solitaires, sombre comme Lara, déchirée comme Manfred, rebelle comme Caïn, mais plus farouche, plus impitoyable, plus inconsolable qu'eux.

Ne nous moquons pas. Cette conception tumultueuse de l'amour a un sens, une portée. Un tel sentiment élève, exalte, et purifie ; il inspire des pages admirables comme cet hymne de toute beauté :

Il y a des heures où nous sommes forcés d'aimer, des heures où la poésie nous inonde, où notre cœur bat plus vite, où notre âme s'élance hors de nous et brise tous les liens de la volonté pour aller chercher une autre âme où se répandre. Combien de fois, à l'entrée de la nuit, au lever de la lune ou aux premières clartés du jour, combien de fois dans le silence de minuit et dans cet autre silence de midi si accablant, si inquiet, si dévorant, n'ai-je pas senti mon cœur se précipiter vers un but inconnu, vers un bonheur sans forme et sans nom, qui est au ciel, qui est dans l'air, qui est partout comme un aimant invisible comme l'amour. Et pourtant, ce n'est pas de l'amour, vous le croyez, vous qui ne savez rien et qui espérez tout; moi qui sais tout, je sais qu'il y a au delà de l'amour des désirs, des besoins, des espérances qui ne s'éteignent point, sans cela que serait l'homme? Il lui a été accordé si peu de jours pour aimer sur la terre!

Mais à ces heures-là, ce que nous sentons est si vif, si puissant, que nous le répandons sur tout ce qui nous environne ; à ces heures

où Dieu nous possède et nous remplit, nous faisons rejaillir sur toutes ses œuvres l'éclat du rayon qui nous enveloppe.

N'avez-vous jamais pleuré d'amour pour ces blanches étoiles qui sèment les voiles bleus de la nuit? Ne vous êtes-vous jamais agenouillé devant elles, ne leur avez-vous pas tendu les bras en les appelant vos sœurs? Et puis, comme l'homme aime à concentrer ses affections, trop faible qu'il est pour les vastes sentiments, ne vous est-il point arrivé de vous passionner pour une d'elles? Oui, vous avez interrogé ces astres avec d'ardentes sympathies, et vous avez cru rencontrer des regards d'amour dans le tremblant éclat de leurs rayons; vous avez cru sentir une voix qui tombait de là-haut pour vous caresser, pour vous dire : Espère, tu es venu de nous, tu reviendras vers nous! C'est moi qui suis ta patrie, c'est moi qui t'appelle, c'est moi qui te convie, c'est moi qui dois t'appartenir un jour!

L'amour, Stenio, n'est pas ce que vous croyez; ce n'est pas cette violente aspiration de toutes les facultés vers un être créé, c'est l'aspiration sainte de la partie la plus éthérée de notre âme vers l'inconnu. Êtres bornés, nous cherchons sans cesse à donner le change à ces insatiables désirs qui nous consument; nous leur cherchons un but autour de nous et, pauvres prodigues que nous sommes, nous parons nos périssables idoles de toutes les beautés immatérielles aperçues dans nos rêves. Les émotions des sens ne nous suffisent pas. La nature n'a rien d'assez recherché dans le trésor de ses joies naïves pour apaiser la soif de bonheur qui est en nous; il nous faut le ciel, et nous ne l'avons pas!

C'est pourquoi nous cherchons le ciel dans une créature semblable à nous, et nous dépensons pour elle toute cette haute énergie qui nous avait été donnée pour un plus noble usage. Nous refusons à Dieu le sentiment de l'adoration, sentiment qui fut mis en nous pour retourner à Dieu seul. Nous le reportons sur un être incomplet et faible qui devient le dieu de notre culte idolâtre.

Aussi quand tombe le voile divin, et que la créature se montre chétive et imparfaite, derrière ces nuages d'encens, derrière cette auréole d'amour, nous sommes effrayés de notre illusion, nous en rougissons, nous renversons l'idole et nous la foulons aux pieds.

Et puis nous en cherchons une autre! car il nous faut aimer, et nous nous trompons encore souvent, jusqu'au jour où, désabusés, éclairés, purifiés, nous abandonnons l'espoir d'une affection durable sur la terre et nous élevons vers Dieu l'hommage enthousiaste et pur que nous n'aurions jamais dû adresser qu'à lui.

Cet amour crée la pitié, l'amour des humbles, des déshérités, des malheureux; il élargit le champ de la morale et le domaine de la conscience.

Il exhausse l'être au-dessus des conventions sociales, vers un idéal d'indépendance et d'indulgence.

On en peut sourire : mais reconnaissons que ces romantiques

farouches ont créé de la force, de la liberté, de l'audace, et qu'ils ont jeté avec leur geste théâtral de grands d'Espagne, le manteau pourpre de l'illusion fière, de l'attendrissement fraternel et de l'altière noblesse, sur les faiblesses et les tares de la mesquine humanité!

Mais ne soyons pas dupes! Et ce serait duperie de prendre à la lettre toutes ces déclamations qui tournoient comme des épées. C'est de l'escrime. Combien il faut défalquer, élaguer, écarter, supprimer d'ornements, d'astragales, de motifs, d'exclamations, d'anathèmes, de blasphèmes, d'adjurations, d'imprécations : ce sont les paquets de mousse, de feuilles mortes, de scories, d'écume qui recouvrent l'eau pure du torrent.

G. Sand ne fut pas dupe elle-même de tout ce tintamarre,car après l'avoir fait, elle fut la première à se moquer et même à le parodier. A cet égard lisez *Cora* : le persiflage y est déconcertant. Un jeune homme aime la fille de l'épicier d'en face, et ce sont les mêmes tumultes que s'il s'agissait du trio satanique, Lelia, Stenio et Trenmor. Georges a rencontré Cora au bal de la sous-préfecture. Il a bien hésité à la porte de la salle de danse :

Enfin la force de ma volonté l'emporta; je me demandais si j'avais lu pour rien Locke et Condillac,et poussant la porte d'une main ferme, j'entrai par l'effet d'une résolution désespérée. J'ai vu de près d'affreux événements, je puis le dire : j'ai traversé les mers et les orages, j'ai échappé aux griffes d'un tigre dans le royaume de Java, et aux dents d'un crocodile dans la baie de Tunis, j'ai vu en face les gueules béantes des sloops flibustiers, j'ai mangé du biscuit de mer qui m'a percé les gencives; j'ai embrassé la fille du roi de Timor...eh bien ! je vous jure que tout ceci n'était rien au prix de mon entrée dans cet appartement.

Il aperçoit et il aime aussitôt *Cora*, car elle porte elle aussi le sceau du malheur :

Un air de dignité calme et inflexible qui aurait été sublime sous la couronne de diamants d'une reine espagnole, et qui, chez cette pauvre fille, semblait être le sceau du malheur, l'indice d'une organisation exceptionnelle.

Car c'était la fille..... le dirai-je? il le faut bien : Cora était la fille d'un épicier.

O sainte poésie, pardonne-moi d'avoir tracé ce mot ! Mais Cora eût relevé l'enseigne d'un cabaret. Elle se fût détachée comme l'ange de

Rembrandt au-dessus d'un groupe flamand. Aucune créature sous le ciel ne semblait être un type plus complet de la beauté fantastique et de la poésie allemande, que Cora aux yeux verts et au corsage diaphane.

Ses jours, ses nuits, et ses veilles sont désormais pour Cora qu'il regarde de sa fenêtre, derrière le rideau.

Je me gardais bien de me montrer, car au moindre mouvement du rideau, au moindre bruit de ma fenêtre, elle disparaissait comme un songe. Elle s'évanouissait comme une vapeur argentée, dans le clair-obscur de l'arrière-boutique ; je me tenais donc là, immobile, retenant mon souffle, imposant silence aux battements de mon cœur, quelquefois à genoux implorant ma fée dans le silence, envoyant vers elle les bruyantes aspirations d'une âme que son essence magique devait pénétrer et entendre. Parfois je m'imaginais voir mon esprit et le sien voltiger enlacés dans un de ces rayons de poussière d'or que le soleil de midi infiltrait dans la profondeur étroite et anguleuse de la rue. Je m'imaginais voir partir de son œil limpide comme l'eau qui court sur la mousse, un trait brûlant qui m'appelait tout entier dans son cœur.

Je restai là tout le jour, égaré, absurde, ridicule, mais exalté, mais amoureux, mais jeune ! mais inondé de poésie et n'associant personne aux mystères de ma pensée et ne sentant jamais mes élans entravés par la crainte de tomber dans le mauvais goût, n'ayant que Dieu pour juge et pour confident de mes rêves et de mes extases.

Puis quand le jour finissait, quand la pâle Cora fermait sa fenêtre et tirait son rideau, j'ouvrais mes livres favoris, et je la retrouvais sur les Alpes avec Manfred, chez le professeur Spallanzani avec Nathanaël, dans les cieux avec Obéron.

Tonnerre et damnation : paraît le rival, qui va épouser Cora. Georges songe à la mort, mais sans excès.

Bien magnanimes sont ceux qui enfoncent le rasoir jusqu'à l'artère carotide, ou qui avalent le poison jusqu'au fond de la coupe. (Je dis la *coupe* parce qu'il n'est pas séant et qu'il est presque impossible de s'empoisonner dans un vase qui porte un autre nom quelconque.)

Maladie. Convalescence. Le père de Cora mariée, l'épicier, offre à Georges de venir s'asseoir à l'air devant la boutique. Il le laisse seul avec sa fille, en se justifiant : elle est mariée à présent... et puis pâle et faible comme vous voilà...

La scène est exquise, et elle rend un son bien imprévu sous la plume de G. Sand :

Il sortit... Je restai encore une fois seul avec Cora, et cette fois elle avait une *affaire délicate* à traiter avec moi : elle allait me confier un secret peut-être, une peine de son cœur, un malheur de sa destinée. Ah ! sans doute, il y avait un grand et profond mystère dans la vie de cette fille si mélancolique et si belle ! Son existence ne pouvait pas être arrangée comme celle des autres. Le ciel ne lui avait pas départi une si miraculeuse beauté sans la lui faire expier par des trésors de douleurs. Enfin, me disais-je, elle va les épancher dans mon sein, et je pourrai peut-être en prendre une partie pour la soulager !

Elle resta un peu confuse devant moi. Puis elle fouilla dans la poche de son tablier de taffetas noir et en tira un papier plié.

— En vérité, Monsieur, dit-elle, c'est bien peu de chose ; je ne sais pourquoi mon père me charge de vous le dire; il devrait savoir qu'un homme d'esprit comme vous ne s'offense pas d'une demande toute naturelle... Sans tout ce qu'il vient de dire, je ne serais pas embarrassée, mais...

— Achevez, au nom du ciel, m'écriai-je avec ferveur; ô Cora ! si vous connaissiez mon cœur, vous n'hésiteriez pas un instant à m'ouvrir le vôtre.

— Eh bien, Monsieur, dit Cora émue, voici ce dont il s'agit. Elle déplia le papier et me le présenta. J'y jetai les yeux, mais ma vue était troublée, ma main tremblante, il me fallut prendre haleine un instant avant de comprendre. Enfin je lus : « Doit M. Georges à M... épicier droguiste, pour objets de consommation fournis durant sa maladie :

12 livres de cassonnade pour sirops et tisanes . . .
Savon fourni à la garde-malade ci-contre . . . . .
Chandelle. . . . .
Centaurée fébrifuge, etc..., etc . . . .

Total . . . . 30 fr. 50

Pour acquit, CORA.

Il revit Cora, et son amour se fit entendre. Confiant dans les lois scientifiques de la force attractive.

Mon cœur volait vers elle et convoitait le sien avec une puissance attractive dont il devait lui être impossible de ne pas sentir la puissance. Je m'endormis dans ce doux rêve. Pourquoi Cora ne m'aurait-elle pas aimé ? Je l'aimais si éperdument, moi ! toutes mes facultés intellectuelles se concentraient pour produire une force de désir et d'attente qui planait impérieusement sur Cora. Son âme, faite du plus beau rayon de la divinité, pouvait-elle rester inerte sous le vol magnétique de cette pensée de feu. Je ne voulus point le croire, et je sentis mon cœur si pur, mes désirs si chastes, que je ne craignis bientôt plus d'offenser Cora en les lui révélant. Alors je lui parlai cette langue des cieux qu'il n'est donné qu'aux âmes poétiques d'entendre. Je lui exprimai les tortures ineffables et les divines souf-

frances de mon amour. Je lui racontai mes rêves, mes illusions, les milliers de poèmes et de vers alexandrins que j'avais faits pour elle. J'eus le bonheur de la voir, attentive et subjuguée, quitter son livre et se pencher vers moi d'un air pénétré pour m'entendre, car mes paroles avaient un sens nouveau pour elle et je faisais entrer dans son esprit un ordre de pensées sublimes qu'il n'avait encore jamais osé aborder.

— O ma Cora, lui disais-je, que pourrais-tu craindre d'une flamme aussi pure? L'éclair qui s'allume aux cieux n'est pas d'une nature plus subtile que le feu dont je me consume avec délice. C'est la partie éthérée de ton âme que je veux, c'est ton aspiration brûlante vers le ciel que je veux étreindre et saisir, afin d'être ton ciel et ton âme, comme tu es mon Dieu et ma vie.

Cora prend de plus en plus peur. Les pompiers se précipitent sur Georges, le garrottent et l'internent comme fou.

On ne peut pas se moquer plus agréablement de soi-même, des exaltations romantiques, des influences occultes, des théories attractives, et de la mode littéraire à laquelle G. Sand avait obéi.

Elle lui avait obéi avec une docilité d'autant plus empressée qu'elle y trouvait la satisfaction de ses instincts artistiques. L'invraisemblance ne lui déplut pas et lui parut être une condition de l'art. Elle s'en explique dans l'introduction du « Compagnon du Tour de France ».

Depuis quand le roman est-il forcément la peinture de ce qui est, la froide et dure réalité des hommes et des choses contemporaines? Il en est peut-être ainsi, je le sais, et Balzac, un maître devant le talent duquel je me suis toujours incliné, a fait la Comédie Humaine. Mais, tout en étant lié d'amitié avec cet homme illustre, je voyais les choses humaines sous un tout autre aspect et je me souviens de lui avoir dit : Vous faites la Comédie humaine. Ce titre est modeste, vous pourriez aussi bien dire le drame, la tragédie humaine. — Oui, me répondit-il, et vous, vous faites l'épopée humaine. Cette fois, repris-je, le titre serait trop élevé; mais je voudrais faire l'églogue humaine, le poème, le roman humain. En somme vous voulez et vous savez peindre l'homme tel qu'il est sous vos yeux, soit ! Moi, je me sens porté à le peindre tel que je souhaite qu'il soit, et comme nous ne nous faisions pas concurrence, nous eûmes bientôt reconnu notre droit mutuel.

Elle eut du mariage une conception évaporée. Il lui semble fatal qu'une épouse déteste son mari « parce qu'elle ne l'a pas choisi ».

Son mari ne put vivre avec elle. Le procès en divorce rappela le procès de Sophocle.

Son mari accusait sa femme d'immoralité, comme devaient faire les critiques littéraires de ses romans.

Son avocat Michel de Bourges lut des pages de ses œuvres et les fit applaudir.

Les hommes payèrent ces premiers ennuis, et G. Sand dénonça leur égoïsme, auquel elle proposa en modèles son idéal, sir Ralph, Jacques, Don Aleo, de *Leone Leoni*; Max, du *Secrétaire intime*; Palmer, dans *Elle et Lui*; Sylvestre, dans le *Dernier Amour*, qu'elle oppose aux types qu'elle a connus, Karol (Chopin) dans *Lucrezia Floriani*, ou Laurent (Musset) dans *Elle et Lui*, présentés avec plus de vigueur parce qu'ils ne sont plus faits « de chic ».

Il y avait déjà un élément révolutionnaire dans la chaleur ardente de ses premiers livres, où elle ne tient compte que de la vie intérieure, qui se heurte au monde externe et le contredit. Les maris et même le mariage sont mis en question; l'adultère est idéalisé. Un mari trompé déclare :

Nulle créature humaine ne peut commander à l'amour, et nul n'est coupable pour le ressentir ou pour le perdre... Ce qui avilit la femme, c'est le mensonge. Ce qui constitue l'adultère, ce n'est pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras de son mari...

Borel à ma place aurait tranquillement battu sa femme, et il n'aurait peut-être pas rougi ensuite de la recevoir dans son lit tout avilie de ses coups et de ses baisers. Il y a des hommes qui égorgent sans façon leur femme infidèle, parce qu'ils la considèrent comme une propriété légale. D'autres se battent avec leur rival, le tuent ou l'éloignent, et vont solliciter les baisers de la femme qu'ils prétendent aimer, et qui se retire d'eux avec horreur ou se résigne avec désespoir. Ce sont là, en cas d'amour conjugal, les plus communes manières d'agir, et je dis que l'amour des pourceaux est moins vil et moins grossier que l'amour de ces hommes-là.

Elle évolue dans des sphères supérieures, faites de vœux ou d'espoirs, et sans réalité. Les réalistes ne l'ont ni goûtée ni comprise.

Je ne saurais exprimer l'effet que me produisent de pareilles figures; elles me déconcertent, elles me surprennent, comme si elles avaient fait la gageure de marcher la tête en bas et les pieds en l'air. Je n'entends rien à leurs lamentations, à leurs éternelles amertumes. De quoi se plaignent-elles, que veulent-elles ? Elles prennent la vie à l'envers.

(E. Zola.)

Elle tend à régénérer l'homme.

Nous croyons que la mission de l'art est une mission de sentiment et d'amour, que le roman d'aujourd'hui devrait remplacer la parabole et l'apologue des temps naïfs... Son but devrait être de faire aimer les objets de sa sollicitude, et au besoin, je ne lui ferais pas un reproche de les embellir un peu. L'art n'est pas une étude de la réalité positive; c'est une recherche de la vérité idéale.

George Sand plane en plein idéalisme, au-dessus des conventions sociales et des lois morales, qu'elle bouscule du bout des ailes. Lucrezia Floriani est une fille pour le monde, un ange pour George Sand, qui l'a parée de ses plumes.

Ses liaisons furent multiples, et ce n'en est citer qu'une part de nommer : Jules Sandeau, A. de Musset, Pagello, Michel de Bourges, F. Rollinat, Chopin, J. Neraud, Liszt, Meyerbeer.

Elle regretta Musset. Elle écrivit à Rollinat en 1835 :

Écoute une histoire, et pleure. Il y avait un bon artiste, qu'on appelait Watelet, qui gravait à l'eau-forte mieux qu'aucun homme de son temps. Il aima Marguerite Le Conte et lui apprit à graver à l'eau-forte aussi bien que lui. Elle quitta son mari, ses biens et son pays pour aller vivre avec Watelet. Le monde les maudit; puis comme ils étaient pauvres et modestes, on les oublia. Quarante ans après on découvrit aux environs de Paris, dans une maisonnette appelée Moulin-Joli, un vieux homme qui gravait à l'eau-forte et une vieille femme qu'il appelait sa meunière et qui gravait à l'eau-forte assise à la même table. Le premier oisif qui découvrit cette merveille l'annonça aux autres, et le beau monde courut à Moulin-Joli pour voir le phénomène. Un amour de quarante ans, un travail toujours assidu et toujours aimé; deux beaux talents jumeaux... Cela fit époque, et le couple miraculeux eut ses flatteurs, ses amis, ses poètes, ses admirateurs. Heureusement le couple mourut de vieillesse peu de jours après, car le monde eût tout gâté. Le dernier dessin qu'ils gravèrent représentait le Moulin-Joli, la maison de Marguerite.

Il est encadré dans ma chambre, au-dessus d'un portrait dont personne ici n'a vu l'original. Pendant un an, l'être qui m'a légué ce portrait s'est assis avec moi toutes les nuits à une petite table, et il a vécu du même travail que moi... Au lever du jour, nous nous consultions sur notre œuvre, soupions à la même petite table, tout en causant d'art, de sentiment et d'avenir. L'avenir nous a manqué de parole. Prie pour moi, ô Marguerite Le Conte !

C'était l'aveu de sa faiblesse. La femme, a-t-on dit, est comme la vigne : elle enivre et elle s'appuie.

Je ne suis propre qu'à exécuter bravement et fidèlement un ordre. Je puis agir et non délibérer, car je ne sais rien et ne suis sûre de rien.

Je ne puis obéir qu'en fermant les yeux et en me bouchant les oreilles, afin de ne rien voir et de ne rien entendre qui me dissuade; je puis marcher avec mes amis, comme le chien qui voit son maître partir avec le navire et qui se jette à la nage pour le suivre, jusqu'à ce qu'il meure de fatigue. La mer est grande, ô mes amis ! et je suis faible. Je ne suis bon qu'à faire un soldat, et je n'ai pas cinq pieds de haut.

Ses amours appartiennent à l'histoire, parce qu'elles ont formé du génie. Elle chercha toujours un maître qu'elle ne trouva pas, ni en Jules Sandeau, ni en Mérimée, ni en Musset, ni en Michel de Bourges, ni en Pierre Leroux, le philosophe humanitaire, ni en Chopin. Mais à chacune de ses tentatives correspondent des œuvres qui en furent le reflet.

Il faut parler des amants de Venise. Ils ont fait tant de bruit qu'ils sont entrés dans l'histoire littéraire. George Sand et Alfred de Musset ont écrit en collaboration ce roman par lettres qu'ils destinèrent à la publication, pour faire suite à la *Nuit d'octobre*, à *Elle et Lui* (1), à *Lui et Elle*, *Lui*, à la *Confession d'un enfant du siècle*, à *l'Histoire de ma vie*, aux *Lettres d'un voyageur*, à tous les livres qu'ils avaient déjà remplis de leur banale aventure. Après leur rupture, chacun ficela son paquet de ses lettres, apposa un cachet, confia le dossier à un ami sûr avec la recommandation de ne publier que plus tard (2).

Les documents suffisent actuellement pour résumer l'aven-

(1) *Elle et Lui* par George Sand, 1859. Clef :

Mademoiselle Thérèse Jacques : George Sand
Laurent de Fauvel : Alfred de Musset
Dick Palmer : Pagello
M. de Vérac : Alfred Tattet
Le comte de D. : Le baron Dudevant
Vincentino : Antonio
Un petit garçon : Maurice Sand

(2) *Cf.* les travaux de Maurice Clouard, Paul Mariéton, Spoelberg de Lovenjoul, A. Lumbroso, docteur Cabanès, Léon Séché, A. Barine. D'autres documents seront publiés en 1910. Ce n'est pas ici le lieu de résoudre les questions qui ont agité la critique depuis la récente publication de tant de lettres inédites. Je les pose seulement ici pour délimiter le débat; ceux qu'il intéresse trouveront les plaidoyers dans les livres que j'ai cités : G. Sand et Pagello se sont-ils embrassés dans la chambre de Musset malade ? (preuves contestables). Ont-ils bu à la même tasse ? G. Sand a-t-elle

ture. Celle-ci nous montre du côté d'Alfred de Musset une fidélité singulièrement tenace et tumultueuse, du côté de George Sand une infidélité pour ainsi dire tendre et involontaire, qui tâche à guérir avec douceur mais sans retour, la blessure après l'avoir faite. Mais voyons les faits.

Je vous ai dit à propos d'Alfred de Musset comment il connut George Sand. Tous deux collaboraient à la *Revue des Deux Mondes*. Musset parle pour la première fois de George Sand dans une pièce intitulée *le Songe du Reviewer*.

George Sand est abbesse
Dans un couvent lointain.

Puis il lui adressa à propos d'*Indiana* le 24 juin 1833, des vers accompagnés d'un billet cérémonieux. Les visites et les lettres se succèdent. Musset ayant eu mal à l'estomac, elle lui a conseillé un remède dont il la remercia respectueusement encore :

Votre aimable lettre a fait bien plaisir, madame, à une espèce d'idiot entortillé dans de la flanelle comme une épée de bourgmestre.

Dans les billets suivants, le ton se familiarise. Musset lui écrit :

Ne regardez pas trop la lune, je vous en prie, et ne mourez pas avant que nous ayons exécuté le beau projet de voyage dont nous avons parlé. Voyez quel égoïste je suis, vous dites que vous avez manqué d'aller dans l'autre monde, je ne sais vraiment trop ce que je fais dans celui-ci.

Tout à vous de cœur.

A propos de *Lélia* qu'il a lu l'un des premiers, il lui envoie ce mot :

— J'étais, dans ma petite cervelle, très inquiet de savoir ce que c'était. Cela ne pouvait pas être médiocre, mais... Enfin ça pouvait être bien des choses avant d'être ce que cela est.

... Il y a dans Lélia des vingtaines de pages qui vont droit au cœur, franchement, vigoureusement, tout aussi belles que celles de René et de Lara.

refusé de montrer à Musset une lettre qu'elle écrivait ? Était-ce un billet à Pagello ? ou un billet à l'ami A. Tattet où elle disait craindre la folie pour Musset ? On peut nier les faits à la charge de G. Sand ; mais il y a une présomption morale (si l'on peut dire) en faveur de l'infidélité.

Vous voilà George Sand, autrement vous eussiez été madame une telle faisant des livres.

Voilà un insolent compliment; je ne saurais en faire d'autres. Le public les fera.

Je puis être — si vous m'en jugez digne — non pas votre ami, c'est encore trop moral pour moi, mais une espèce de camarade sans conséquence et sans droits, par conséquent sans jalousie et sans brouille, capable de fumer votre tabac, de chiffonner vos peignoirs et d'attraper des rhumes de cerveau en philosophant avec vous sous les marronniers de l'Europe moderne. Si, à ce titre, quand vous n'avez rien à faire ou envie de faire une bêtise (comme je suis poli !) vous voulez bien de moi pour une heure ou pour une soirée, au lieu d'aller ce jour-là chez Madame une telle faisant des livres, j'aurai affaire à vous, mon cher monsieur George Sand, qui est désormais pour moi un homme de génie. Pardonnez-moi de vous le dire en face : je n'ai aucune raison pour mentir.

La correspondance s'attendrit entre Elle et Lui

Aimez ceux qui savent aimer, je ne sais que souffrir. Il y a des jours où je me tuerais. Mais je pleure ou j'éclate de rire ; non pas aujourd'hui par exemple.

Adieu George ; je vous aime comme un enfant.

Le 1[er] août, Alfred est heureux et il chante :

Te voilà revenu dans mes nuits étoilées,
Bel ange aux yeux d'azur, aux paupières voilées,
Amour, mon bien suprême et que j'avais perdu !

Il lui donne des dossiers, fait son portrait, et l'amour se met de la partie.

Un mois après le 25 août 1833, elle confiait à Sainte-Beuve la grande nouvelle.

Je me suis énamourée et cette fois très sérieusement, d'Alfred de Musset. Ceci n'est plus un caprice, c'est un attachement senti... Beaucoup de fantaisies ont traversé mon cerveau, mais mon cœur n'a pas été aussi usé que je m'en effrayais : je le dis maintenant parce que je le sens.

Je l'ai senti quand j'ai aimé P. M. (Prosper Mérimée). Il m'a repoussé, j'ai dû me guérir vite. Mais ici, bien loin d'être affligée et méconnue, je trouve une candeur, une loyauté, une tendresse qui m'enivrent. C'est un amour de jeune homme et une amitié de camarade. C'est quelque chose dont je n'avais pas l'idée, que je ne croyais rencontrer nulle part et surtout là... Je l'ai niée, cette affection, je l'ai repoussée, je l'ai refusée d'abord et puis je me suis rendue

par amitié plus que par amour et l'amour que je ne connaissais pas s'est révélé à moi.

Elle congédia le critique Gustave Planche, et Musset rompit alors une liaison de deux ans avec Mme Groisellier.

Ils vivent ensemble. Ils font un séjour à Fontainebleau, visitent Franchard où Musset a des hallucinations, et l'hiver suivant, ils partent pour l'Italie, tirent à pile ou face le nom de la ville où ils iront, et c'est ainsi qu'ils arrivent à Venise, où G. Sand se prend d'affection pour le docteur Pagello qui soigna Musset après le docteur Rebizzo. Musset devenait cassant, faisait des scènes. La brouille est déclarée, et Musset s'en va (1). Ils n'ont de décision ni l'un ni l'autre et leur correspondance devient aussitôt incohérente. Musset est repris par de furieux désirs; G. Sand garde une tendresse émue pour son difficile ami. Ils échangent les douceurs et les aigreurs, se haïssent en se jurant qu'ils s'adorent, continuent à s'aimer tout en se fuyant, et mêlent à leurs incroyables divagations le nom et l'image du plus heureux des trois.

G. Sand écrit à Alfred de Musset :

Pierre venait me voir et me soignait, tu ne pensais guère à être jaloux et certes je ne pensais guère à l'aimer. Mais quand je l'aurais aimé dès ce moment-là, quand j'aurais été à lui dès lors, veux-tu me dire quels comptes j'avais à te rendre, à toi, qui m'appelais l'ennui personnifié, la rêveuse, la bête, la religieuse, que sais-je? Tu m'avais blessée et offensée et je te l'avais dit aussi : « Nous ne nous aimons plus, nous ne nous sommes pas aimés. »

Eh bien ! à présent, tu veux l'historique jour par jour et heure par heure de ma liaison avec Pierre et je ne te reconnais pas le droit de me questionner. Je m'avilirais en me laissant confesser comme une femme qui t'aurait trompé. Admets tout ce que tu voudras pour nous tourmenter, je n'ai à te répondre que ceci : Ce n'est pas du premier jour que j'ai aimé Pierre...

Et un autre jour :

De quel droit d'ailleurs, m'interroges-tu sur Venise? Étais-je à toi à Venise? Dès le premier jour, quand tu m'as vue malade, n'as-tu pas pris de l'humeur en disant que c'était bien triste et bien ennuyeux, une femme malade? et n'est-ce pas du premier jour que date notre rupture? Mon enfant, moi je ne veux pas récriminer, mais il faut bien que tu t'en souviennes, toi qui oublies si aisément les faits. Je ne

(1) 29 mars 1834.

veux pas dire tes torts, jamais je ne t'ai dit seulement ce mot-là, jamais je ne me suis plainte d'avoir été enlevée, à mes enfants, à mes amis, à mon travail, à mes affections et à mes devoirs pour être conduite à trois cents lieues et abandonnée avec des paroles si offensantes et si navrantes, sans aucun autre motif qu'une fièvre tierce, des yeux abattus et la tristesse profonde où me jetait ton indifférence.

Je ne me suis jamais plainte, je t'ai caché mes larmes et ce mot affreux a été prononcé, un certain soir, que je n'oublierai jamais, dans le casino Danieli : « George, je m'étais trompé, je t'en demande pardon, mais *je ne t'aime pas.* » Si je n'eusse été malade, si on n'eût dû me soigner le lendemain, je serais partie, mais tu n'avais pas d'argent, je ne savais pas si tu voudrais en accepter de moi et je ne voulais pas, je ne pouvais pas te laisser seul, en pays étranger, sans entendre la langue et sans un sou. La porte de nos chambres fut fermée entre nous et nous avons essayé là de reprendre notre vie de bons camarades comme autrefois ici, mais cela n'était plus possible.

Cette mentalité spéciale nous étonne. Si G. Sand aimait encore Musset et n'aimait point Pagello, ce malentendu pouvait s'éclaircir sans tant de bruit. Mais elle avoue son amour pour Pagello et elle voudrait lui acquérir l'assentiment de Musset ! Le rôle du poète fut net : il ressentit le dépit, la douleur, l'indignation devant une trahison qui ne guérit pas et exaspéra son amour jaloux. Le cœur féminin de George Sand est insondable. Elle veut garder l'estime et la tendresse d'un homme qu'elle a blessé, mais auquel elle tient. Elle lui garde, comme plus tard à Chopin, une affection quasi maternelle, dans son étonnement que Musset n'accepte pas Pagello c'est-à-dire sa liberté à laquelle elle a droit.

Il y a toujours un fonds de tendresse maternelle dans ses amours. Elle s'est analysée dans Lucrezia :

— « Elle avait voulu être la mère de ses amants. »

Elle multiplie ses lettres maternelles, amoureuses, suppliantes et tendres, remplies de détails familiers, où les préoccupations d'argent apparaissent souvent.

Et toujours Pagello est en tiers, comme si on le convoquait pour assister à ces épanchements.

Adieu, adieu, mon ange, que Dieu te protège, te conduise, et te ramène un jour ici si j'y suis. Adieu, mon petit oiseau. Aime toujours ton pauvre vieux George.

Je ne te dis rien de Pagello, sinon qu'il te pleure presque autant que moi, et que quand je lui ai redit tout ce dont tu m'avais chargé pour lui, il a fait comme avec sa femme aveugle. Il s'est enfui de colère et en sanglotant.

G. Sand aima-t-elle Pagello ? on ne le lui fait pas dire, et elle en convient. On a de ses lettres :

Je ne crois pas que j'en puisse aimer un autre à présent, si je cessais de t'aimer. Je vieillis, et mon cœur s'épuise, mais je puis devenir de glace pour toi d'un jour à l'autre. Prends garde, prends garde à moi ! Pour conserver mon amour et mon estime il faut se tenir bien près de la perfection...

...Mon cœur est-il pur comme l'or pour demander un amour irréprochable ? Hélas ! j'ai tant souffert, j'ai tant cherché cette perfection sans la rencontrer ! Est-ce toi, est-ce enfin toi, mon Piétro, qui réaliseras mon rêve ? Je le crois, et jusqu'ici je te vois grand comme Dieu. Mais non, mon cœur n'est pas usé. Il est sévère, il est méfiant, il est variable, mais il est fort, et passionné. Jamais je n'ai mieux senti sa vigueur et sa jeunesse que la dernière fois que tu m'as couverte de tes caresses...

Alfred Tattet l'avait dénoncé à Musset, semble-t-il.

Le 11 juillet, Musset, qui a reçu une lettre de Pagello, lui répond sur un ton d'amitié qui nous déroute :

Al mio caro Pagello.

Mon cher, vous êtes bien gentil de m'avoir un peu écrit ; je dis un peu, car ce n'est guère, mais si petit que soit le morceau de papier qui me parle de votre amitié, en quel moment de ma vie ne sera-t-il pas bien reçu ?

En même temps il pleure son amie, et il a des crises d'amour :

Voilà huit jours que je suis parti et je ne t'ai pas encore écrit. J'attendais un moment de calme, il n'y en a plus. Je voulais t'écrire doucement, tranquillement, par une belle matinée, te remercier de l'adieu que tu m'as envoyé. Il est si bon, si triste, si doux, ma chère amie : tu as un cœur d'ange. Je voulais te parler seulement de mon amour. Ah ! George ! Quel amour ! Jamais homme n'a aimé comme je t'aime ! je suis perdu, vois-tu, noyé, inondé d'amour ; je ne sais plus si je vis, si je mange, si je marche, si je respire, si je parle ; je sais que j'aime. Ah ! si tu as eu toute la vie une soif de bonheur inextinguible, si c'est un bonheur d'être aimée, si tu l'as jamais demandé au Ciel, oh ! toi, ma vie, mon bien, ma bien-aimée, regarde le soleil, les fleurs, la verdure, le monde !

Tu es aimée, dis-toi cela, autant que Dieu peut être aimé par ses lévites, par ses amants, par ses martyrs. Je t'aime, ô ma chair et mon sang ! Je meurs d'amour, d'un amour sans fin, sans nom, insensé, désespéré, perdu ! Tu es aimée, adorée, idolâtrée jusqu'à en mourir ! Eh non, je ne guérirai pas ! Eh non, je n'essayerai pas de vivre, et j'aime mieux cela ; et mourir en t'aimant, vaut mieux que de vivre. Je me soucie bien de ce qu'ils en diront. Ils disent que tu as un autre

amant, je le sais bien, j'en meurs, mais j'aime, j'aime, j'aime! qu'ils m'empêchent d'aimer!

Qu'est-ce que je viens faire, dis-moi, là ou là? Qu'est-ce que cela me fait tous ces arbres, toutes ces montagnes, tous ces Allemands qui passent sans me comprendre avec leur galimatias? Qu'est-ce que c'est que cette chambre d'auberge? Ils disent que cela est beau, que la vie est charmante, la promenade agréable, que les femmes dansent, que les hommes fument, boivent, chantent et les chevaux s'en vont en galopant. Ce n'est pas la vie tout cela, c'est le bruit de la vie. Écoute George, plus rien, je t'en prie. Pas un mot pour me dissuader : pas de consolations, de jeunesse, de gloire, d'avenir, d'espérance, pas de conseils, pas de reproches.

Je ne suis pas un fou, tu le sais. Je lutterai tant que je pourrai; j'ai de la force encore. Mais de la force, mon Dieu, à quoi sert d'en avoir quand elle se tourne elle-même contre l'homme? Rien, rien! Je t'en supplie, ne me fais pas souffrir, ne me rappelle pas à la vie. Je te promets, je te jure de lutter, si je puis. Ne me dis pas que je t'écris dans un moment de fièvre ou de délire, que je me calmerai ; voilà huit jours que j'attends un quart d'heure de calme, un seul moment pour t'écrire.

Et ailleurs :

Je suis parti, j'ai tout quitté ; qu'ont-ils à dire? Le reste me regarde. Il serait trop cruel de venir dire à un malheureux qui meurt d'amour qu'il a tort de mourir. Les taureaux blessés dans le cirque ont la permission d'aller se coucher dans un coin avec l'épée du matador dans l'épaule, et de finir en paix. Ainsi, je t'en supplie, pas un mot. Écoute : tout cela ne fera pas que tu prennes ta robe de voyage, un cheval et une petite voiture, et que tu viennes. J'aurai beau regarder, me voilà assis devant cette petite table au milieu de tes lettres, avec ton portrait que j'ai emporté. Tu me dis que nous nous reverrons, que tu ne mourras pas sans m'embrasser. Tu vois que je souffre, tu pleures avec moi, tu me laisses emporter de douces illusions. Tu me parles de nous retrouver. Tout cela est bon, mon ange, tout cela est doux.. Dieu te le rendra. Mais j'aurai beau regarder ma porte, tu ne viendras pas y frapper, n'est-ce pas? Tu ne prendras pas un morceau de papier grand comme la main, et tu n'écriras pas dessus : « Viens! » Il y a entre nous, je ne sais quelles phrases, je ne sais quels devoirs, je ne sais quels événements ; il y a entre nous cent cinquante lieues. Eh bien, tout cela est parfait, il n'y en a pas si long à dire. Je ne peux pas vivre sans toi, voilà tout.

Si tu avais voulu, j'aurais loué aux environs de Moulins ou de Châteauroux un grenier, une table et un lit. Je m'y serais enfermé. Tu serais venu m'y voir une ou deux fois seule, à cheval ; moi je n'aurais vu âme qui vive. J'aurais écrit, pleuré. On m'aurait cru en Allemagne. Il y aurait eu là quelques beaux moments. Tu n'aurais cru trahir personne, j'espère.

O ma fiancée, je te demande encore pourtant quelque chose. Sors un beau soir au soleil couchant, seule. Va dans la campagne, assieds-toi sur l'herbe, sous quelque saule vert. Regarde l'occident et pense à ton enfant qui va mourir. Tâche d'oublier le reste : relis mes lettres, si tu les as, ou mon petit livre. Pense, laisse aller ton bon cœur, donne-moi une larme, et puis rentre chez toi, doucement, allume ta lampe, prends ta plume, donne une heure à ton pauvre ami. Donne-moi tout ce qu'il y a pour moi dans ton cœur : efforce-toi plutôt un peu.

O ma vie, ma vie, je te serre sur mon cœur, ô mon George, ma belle maîtresse, mon premier, mon dernier amour.

L'exaltation s'élève à la plus belle éloquence amoureuse, et c'est une page d'admirable lyrisme.

G. Sand et Pagello quittèrent Venise en août 1834 et ne devaient pas tarder à se séparer, aigris et déçus.

George Sand et Musset voulurent de nouveau tenter l'aventure de s'aimer. On ne ramasse pas les débris cassés du bonheur.

A la fin de 1834, le roman est devenu un « affreux cauchemar ». Elle conte à Sainte-Beuve :

Alfred m'a écrit une petite lettre assez affectueuse, se repentant beaucoup de ses violences. Son cœur est si bon dans tout cela ! Je lui ai envoyé, pour toute réponse, une petite feuille de mon jardin et il m'a envoyé une mèche de ses cheveux, que je lui avais beaucoup demandée autrefois, c'est-à-dire il y a quinze jours; et voilà, c'est fini...

Je ne désire plus le revoir, cela me fait trop de mal. Mais il me faudra de la force pour lui refuser des entrevues, car il m'en demandera. Il ne m'aime plus, mais il est toujours tendre et repentant après la colère ; il voudra effacer le triste souvenir qu'il m'a laissé de nos adieux; il croira me faire du bien et il se trompera, car je me retrouverai tout à coup l'aimant et ayant travaillé en vain à me détacher.

J'aurai cette force de le fuir, je vous le promets: je sens bien qu'il me la faut.

En 1835, elle donna encore un souvenir ému à Musset, et ce fut l'admirable page de Watelet et Marguerite.

Plus tard, beaucoup plus tard, en 1845, elle « en est revenue ». Elle a quarante et un ans.

Une affection sûre et sans mélange de mal (Chopin) est venue doucement clore ma vie, écrit-elle ; mais ce n'est plus la passion et je ne regrette pas cette ennemie qui m'a brisée...

Je suis occupée à m'abrutir à la campagne. C'est, de toutes mes passions, la seule qui n'ait rien perdu. Cette vie de paresse morale, d'ignorance et d'activité physique a toujours pour moi des charmes infinis. C'est que c'est le vœu de la nature jusqu'à un certain point et que l'excès contraire dans lequel nous vivons ailleurs révolte nos facultés et dépasse nos forces.

J'aurai le courage de le dire à présent, ces amours qui font souffrir ne sont pas les amours que Dieu nous destinait et nous nous sommes trompés en croyant qu'ils venaient de lui. Il a fait la passion calme quoique cela paraisse un paradoxe et ce sont nos mauvaises idées et nos fausses croyances qui en ont fait un martyre.

C'est la fin. Aux amants de Venise ont succédé les amants de Majorque. Ce qui est peut-être la plus intéressante constatation à faire après de tels orages, c'est la solidité robuste qu'ils constatent dans le génie propre de l'un et l'autre artiste. Ils se sont pénétrés, mêlés, aimés, injuriés, sans que la forme de leur art ni leur mode d'expression s'en soient ressentis. Ils n'ont pas agi ni réagi l'un sur l'autre dans leur talent, qui est demeuré indemne et intact. Ils se sont fourni mutuellement la matière de leurs expansions, sans influencer leur manière.

George Sand a eu le goût très vif du théâtre auquel elle a heureusement sacrifié. Elle s'y préparait familièrement chez elle, avec ses fameuses marionnettes. Ses œuvres dramatiques « de Société » sont moins des pièces que des scènes dialoguées dans la formule de nos petites saynètes modernes. Elles exposent des situations piquantes et courtes de la vie intime pour charmer l'esprit sans gros effets, dans le genre mondain. Parfois les interprètes devaient développer les indications du livret, qui était un canevas. Toutes ces bluettes tendent à l'émotion douce et tempérée pour amateurs à la campagne :

Ces petit essais, dit-elle, conviendraient moins aux salons de Paris, où il faut de l'esprit et point du tout de naïveté, de l'art un peu factice comme les rapports superficiels que le monde exige et très peu d'étude des passions.

Veut-on un exemple ? Dans *le Pavé*, un géologue a recueilli une jeune orpheline dont il fait sa servante. Celle-ci s'éprend du valet de chambre. Ce n'est pas le compte de notre savant, qui se prend à aimer sa pupille et lui propose de l'épouser.

Désespoir des deux amoureux qui aiment bien leur maître, mais qui aiment encore plus leur amour. Le vieux surprend leurs doléances et renonce à ses projets conjugaux pour se consacrer à l'étude de ses pierres. C'est charmant, moral et court. George Sand a eu la passion du théâtre privé. Elle et son fils Maurice ont renouvelé la comédie de salon et le théâtre des marionnettes, qu'ils ont fait prospérer avec éclat au château de Nohant de 1846 à 1872. Chopin était au piano.

D'abord, il n'y eut pas de public ; on jouait pour jouer. Quand il y eut des spectateurs, une simple ligne à la craie les séparait de la scène idéale.

Puis le décor devint plus exigeant : « On avait déjà fait de grands progrès pour la mise en scène. Le paravent, coupé en deux, était devenu la coulisse de droite et de gauche. Nous avions peint une toile de fond qui représentait, d'un côté, une rue, de l'autre, un intérieur, dont la perspective était combinée seulement par l'illusion des acteurs. Pour la scène du tombeau du Commandeur, dans *Don Juan*, on avait poussé le luxe jusqu'à poser un rideau pour isoler la scène de la salle et du public fictifs. Les costumes en toile, en papier, en chiffons de toutes sortes étaient pourtant fidèles quant à la forme et à l'arrangement. »

George Sand habillait elle-même ces marionnettes célèbres. Les « montreurs » improvisaient ; et quand ils ne savaient plus comment finir la pièce, ils lançaient à la volée les personnages sur les spectateurs.

Douée d'une facilité parfois gênante, elle n'a pas su composer; sa plume courait sans but. Sentiments et caractères gagnèrent à ces hasards d'improvisations un air flottant qui ressemble à la vie.

Impressionnable et malléable, si elle a eu l'originalité persistante du style, elle a subbi les influences de sa vie dans les genres qu'elle a traités : romantique, rousseauiste, primitive dans *Indiana*, *Lelia*, *Jacques*, *Mauprat* ; socialiste entre 1840 et 1850 avec *le Compagnon du Tour de France*, *Consuelo*, *le Meunier d'Angibaut*, *le Péché de M. Antoine*, d'un socialisme romanesque qui fond les classes par l'amour ; rurale et berrichonne dans ces exquis chefs-d'œuvre, la *Mare au Diable* (1846), la *Petite Fadette* (1848), *François le Champi* (1850),

Claudie, le Pressoir; aimable conteuse avec *les Beaux Messieurs de Bois Doré*, 1858, *Jean de La Roche*, 1860, *le Marquis de Villemer*, 1861.

Son imagination fervente enfantait à foison les intrigues et les sujets : idéaliste et rêveuse, mystique parfois, elle se rattachait par de solides liens à la réalité, et ses paysages sont admirables de vérité et d'impressions profondes, comme aussi ses tableaux de la société sentent l'expérience d'une femme du monde. Elle a beaucoup écrit ; on ne lit plus tout ; mais elle demeure dans l'histoire du roman comme le plus important de ses représentants.

Elle mourut en 1876. Sa vieillesse fut terne et éteinte. Comme Musset, elle a survécu à elle-même. Accrochons ici cette charmante estampe anecdotique que dessinait Alexandre Dumas fils, et où l'on voit une George Sand vieillie, retirée, solitaire, gênée, presque oubliée :

Il est midi, l'heure où l'on voit tout. Regarde cette femme qui descend les marches de son perron. Elle a les cheveux grisonnants sous son petit chapeau de paille ; elle est toute seule ; elle se promène au soleil, doucement ; elle contemple son horizon vulgaire ; elle écoute les bruits vagues de la nature ; elle s'amuse à suivre de l'œil ces nuées dont tu ne veux pas. Elle cause avec le jardinier, elle se penche pour respirer ses fleurs qu'elle se garde bien de cueillir ; elle s'arrête, elle écoute ! Quoi ? Elle n'en sait rien elle-même ! quelque chose qui n'est pas encore et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus. La voilà fondue dans l'immensité, la voilà plante, étoile, brise, océan, âme ! Elle se souvient ! Elle devine ! Tout ce que tu entends au milieu des flots, elle l'entend aussi bien que toi sous son dôme de lilas, et les oiseaux et les tempêtes et tout ce qui chante et tout ce qui pleure et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule du jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine, — comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible ; car, cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques. Léonard dessine sa phrase et Mozart la chante. Mme de Sévigné lui baise les mains et Mme de Staël s'agenouille quand elle passe. Ce morceau de terre qu'elle habite, ce n'est ni le rocher de Prométhée, ni le rocher de Sainte-Hélène, ni le rocher de Guernesey ; c'est Palaiseau, non pas même le Palaiseau de la Pie voleuse, c'est Palaiseau (Seine-et-Oise), un Palaiseau banal, qui ne la

connaît pas, qui ne sait pas ce qu'il possède, qui n'a jamais entendu son nom, ou qui n'y a rien compris.

Elle était là depuis dix-huit mois ; je reviens de voyage, j'accours pour la voir. Ne connaissant pas le chemin, j'entre dans une boutique et je demande à l'honnête commerçant dont le nom ne peut rester inconnu dans le pays, puisqu'il a eu le soin de le faire peindre sur son enseigne, je demande à cet homme de m'indiquer la maison de Mme George Sand.

— Comment dites-vous ?

— Mme George Sand.

— George Sand ? Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame ?

— Elle *écrit* ! Enfin, c'est George Sand.

— George Sand ? Je ne connais pas ça ici.

Je vois encore un tonnelier à qui je fis la même question pendant qu'il rinçait ses bouteilles sur la porte de son cellier et qui me fit la même réponse, que je reçus une troisième fois d'un paysan qui passait. J'avisai enfin une maison *cossue* sur le seuil de laquelle une femme âgée, très proprette, au bonnet ruché, lisait un journal. Elle lisait. Elle devait avoir lu au moins la *Mare au Diable* ou *François le Champi*. Elle me répondit cette phrase admirable :

— N'est-ce pas une dame qui est dans les papiers ?

Quels papiers ?

Je répondis oui. Au fait, les papiers *imprimés*. C'est ainsi que je trouvai la dame que je cherchais.

Voilà ce que c'était que la gloire en 1865.

Les années ont rendu l'éclat à cette gloire ternie, qui a résisté au temps et repris la vie dans la mort.

*
* *

Du côté des hommes, je mets à part, puisqu'ils ne relèvent d'aucune école ni d'aucune formule spéciale, et se recommandent surtout par leur originalité et leur personnalité : Stendhal-Beyle, Mérimée, A. Dumas père.

Beyle fut un logicien. Il fut attiré vers la pensée complexe, mystérieuse, vers les types énigmatiques, au sourire séducteur. Il y a de l'analogie entre sa Sansévérina et la Monna Lisa de Léonard de Vinci.

L'ombre de Napoléon, qu'il avait vu, a plané sur sa vie. Né à Grenoble (1), orphelin de sa mère, il fut élevé par son père et un abbé avec tant de rudesse qu'il écrira plus tard :

— Nos parents et nos maîtres sont nos ennemis naturels.

(1) 1783-1842.

Indépendant, énergique, il vit tous ses instincts contrariés, et fut réduit à une obéissance qui tendit et contint tous ses ressorts, au risque de les débander trop violemment plus tard.

A demi Italien par sa race, il était sérieux, délicat, et prétendait avoir hérité de la ruse prudente de Louis XI, qui, étant dauphin, gouverna son pays.

Au collège et à l'Ecole centrale, il fut malheureux par les déceptions que lui causèrent ses camarades.

Ce désappointement, dit il à son ami Colomb, je l'ai eu à peu près dans tout le courant de ma vie. Je ne réussissais guère auprès de mes camarades ; je vois aujourd'hui que j'avais un mélange fort ridicule de hauteur et de besoin de m'amuser. Je répondais à leur égoïsme le plus âpre par mes idées de noblesse espagnole; j'étais navré quand dans leurs jeux, ils me laissaient de côté.

Tel Fabrice dans *la Chartreuse de Parme* souffre des railleries de ses camarades de régiment.

Il fut un brillant lauréat en mathématiques, pour ressembler à Napoléon.

Il alla à Paris où son parent Daru le casa dans les bureaux du ministère de la Guerre; il y fit des fautes d'orthographe, comme Julien chez le comte de la Mole dans *Rouge et Noir*. Il mettra des réminiscences dans ses romans. Il vénérait Napoléon, et il l'accompagna dans la campagne d'Italie, où il fit provision de décors pour ses futurs récits. Il se battit à Marengo, il prit part comme sous-lieutenant à plusieurs engagements. Il se les rappellera dans *la Chartreuse*. Il vécut avec ivresse la vie des libérateurs étrangers dans les camps et les salons, eut des duels, des amours. La paix d'Amiens le renvoya à Grenoble, où il lut avec passion les Idéologues ; il aima et suivit une actrice à Marseille, reprit du service, fut à Iéna, fit l'entrée à Berlin, défendit bravement un hôpital attaqué, fut mêlé aux préliminaires du mariage de Marie-Louise, à qui il fut présenté, séjourna à Milan, suivit la campagne de Russie.

Après son départ pour la Russie, il écrit à sa sœur :

Hier soir, ma chère amie, après 72 heures de voyage, je me trouvais deux lieues plus loin que la triste ville de Feulde, à 171 lieues de Paris.

Je viens de m'arrêter pour la première fois depuis Paris dans un petit village que tu ne connaîtras pas davantage quand je t'aurai dit qu'il s'appelle Ekatesberg, ce qui veut dire, ce me semble, la montagne

d'Hécate. Il est à côté de la bataille de Iéna et à 12 lieues en deçà de la pierre qui marque l'endroit où Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de Lutzen. On sent à Weimar la présence d'un prince ami des arts, mais j'ai vu avec peine que là comme à Gotha la nature n'a rien fait, elle est plate comme à Paris. Tandis que la route de Haaven à Eisenach est souvent belle par les beaux bois qui bordent la route. En passant à Weimar, j'ai cherché de tous mes yeux le château du Belvédère, tu sais pourquoi j'y prends intérêt. Give me some news of mistress Vict.

Vais-je en Russie pour quatre mois ou pour deux ans ? Je n'en sais rien. Ce que je sais bien, c'est que mon contentement est situé dans le beau pays

Che il mare circonda
E che l'Alpe et l'Apenni parte.

Voilà deux vers italiens joliment arrangés.

Ce voyageur parla toutes les langues, étudia les peuples et les races, et se dégoûta de la guerre.

Comme l'homme change ! Cette soif de voir que j'avais autrefois s'est tout à fait éteinte; depuis que j'ai vu Milan et l'Italie, tout ce que je vois me rebute par la grossièreté. Croirais-tu que, sans rien qui me touche plus qu'un autre, je suis quelquefois sur le point de verser des larmes ? Dans cet Océan de barbarie, pas un son qui réponde à mon âme ! Tout est grossier, sale, puant, au physique comme au moral. Je n'ai eu un peu de plaisir qu'en me faisant faire de la musique sur un petit piano discord, par un être qui sent la musique, comme moi la messe. L'ambition ne fait plus rien sur moi ; le plus beau cordon ne me semblerait pas un dédommagement de la boue où je suis enfoncé. Je me figure les hauteurs que mon âme habite comme des collines délicieuses ; loin de ces collines, dans la plaine sont des marais fétides; j'y suis plongé...

Il vit l'incendie de Moscou :

— L'incendie s'approchait rapidement de la maison que nous avions quittée. Nos voitures restèrent cinq ou six heures sur le boulevard. Ennuyé de cette inaction, j'allai voir le feu et m'arrêtai une heure ou deux chez Joinville (intendant militaire)... nous bûmes trois bouteilles de vin qui nous rendirent la vie. J'y lus quelques lignes d'une traduction anglaise de *Paul et Virginie* qui au milieu de la grossièreté générale me rendit un peu de vie morale.

Il fut chargé du service des approvisionnements, fit preuve de sang-froid dans la déroute, toujours rasé de frais, il fut

assez distrait pour donner à un malheureux son pardessus, dont les boutons étaient des loui d'or recouverts d'étoffe et prudemment cousus par sa sœur. La chute de Napoléon le rendit à la vie civile. Il habita Milan, fréquenta les salons, fit de la musique chez le comte Porro, connut Silvio Pellico, Manzoni, Byron, Mme de Staël, eut des intrigues et fut banni en 1821. Il aimait alors, et il fit son livre *De l'Amour*. Il n'avait encore écrit que quelques pages sur des musiciens et des peintres.

A Paris, il fut introduit chez Destutt de Tracy et connut La Fayette, Benjamin Constant, Mérimée, et de jolies femmes. Il avait avec Duvergier de Hauranne des assauts et des reprises d'esprit qui charmaient la galerie. Delécluze nous en a gardé l'amusant souvenir, comme dans cette scène toute moliéresque :

Beyle était en train de faire ses petites mystifications habituelles. On parlait des Académiciens, de leur importance, et surtout de leur utilité, et nous nous accordions tous sur ce point que, quand on se fait marchand de livres et que l'on a l'intention de se faire une célébrité littéraire, rien n'est meilleur que de se fourrer dans une grande ou une petite Académie, où l'on convient de se distribuer réciproquement les louanges que le public ne manque pas de répéter : « — Eh bien ! va comme il est dit, s'écria Beyle. Louons-nous, défendons-nous. Tenez, Duvergier, j'ai commencé mon rôle, hier, pour vous. Je vous ai défendu ! On me disait : « Votre Duvergier ! Mais c'est un petit fat ! Il fait la cour à... — Ce n'est pas vrai, ai-je dit. On prétend que Duvergier est un fat, parce que c'est un jeune et joli garçon. C'est un brave jeune homme qui a fait deux vaudevilles, une fois en sa vie, pour lesquels son père a dépensé six mille francs, afin de les faire tomber. C'est un garçon plein de mérite; on vous a trompé, ce n'est pas un fat.

Duvergier ne manque pas de présence d'esprit... il a voulu rendre à Beyle la monnaie de sa pièce et lui a répondu avec gaieté : « — Je vous remercie de m'avoir défendu, mais nous sommes quittes, car j'en ai fait autant, hier, pour vous. — Et à propos de quoi ? dit l'autre. — Je ne sais pas, a repris Duvergier, si c'est à tort ou à raison, mais on vous attribue les articles *Peinture* insérés dans le *Journal de Paris*. Quelqu'un donc, disait hier, en parlant de ces feuilles, qu'outre les erreurs qu'elles contiennent, il n'est pas possible de s'exprimer avec un plus mauvais ton... et entre autres passages, on citait celui où l'écrivain dit qu'il voudrait bien dire du mal du tableau de P. Guérin, mais que, la femme de ce peintre étant en couches, il s'abstient de donner son avis dans la crainte d'occasionner des malheurs. Je vous assure, Beyle, que je vous ai défendu, et que j'ai assuré qu'un homme comme vous, qui fréquente la bonne société et qui a la juste préten-

tion d'en faire partie, ne pouviez pas être l'auteur d'un passage où il y a tant de mauvais goût. »

Pendant que Beyle disait à Duvergier qu'il avait eu raison et que le baron de Stendhal n'avouait ni se désavouait formellement l'écrit, les rires devinrent universels; puis la conversation devint presque sérieuse à propos du discours qu'Artaud a prononcé, il y a quatre jours, à l'Athénée...

Nommé consul en Italie, il vécut à Civita-Vecchia et à Rome. Il finit de mort subite à Paris.

Durant toute sa vie, il avait exprimé le désir d'avoir une sépulture choisie. Faisant et refaisant son testament, il composait son épitaphe, préparait ses notices nécrologiques. Lors de son séjour à Civita-Vecchia, il rêvait de reposer dans le cimetière protestant de Rome, tout rempli de camélias, de roses et de violettes. Revenu à Paris, il exprimait le vœu dans son treizième testament d'être inhumé au cimetière d'Andilly, près de Montmorency, d'où l'on découvre un immense panorama. Il ajoutait toutefois qu'en cas de prix trop élevé pour une telle sépulture, il désirait être enterré au cimetière Montmartre. C'est ce qui arriva. M. Romain Colomb, son exécuteur testamentaire, crut devoir épargner à la succession une dépense supplémentaire.

Henri Beyle repose au cimetière Montmartre (18me division, 4e ligne, n° 11, au Rond-Point) et par une dernière ironie, lui qui avait toujours eu le goût des belles vues, il dort « entre un talus pelé et un cercle de maisons de rapport », sous un viaduc de fer. Le marbrier a interverti les mots de l'épitaphe que Beyle avait composée avec un soin pieux. Il n'est pas jusqu'aux colonnes qui soutiennent ce pont, qui sont comme une caricature du temple de Pœstum.

Ni lyrique ni romantique, il fut un attardé du XVIIIe siècle rationaliste et sensualiste. Il réprouva Corinne, qui lui déplut par son pathos. Il était ennemi né de l'exagération. Il fut athée. Il disait : « Ce qui excuse Dieu, c'est qu'il n'existe pas. » Personnel et épicurien, il assigna l'égoïsme et l'intérêt, l'amour propre de La Rochefoucauld à nos actes même héroïques. L'homme est « un être qui part tous les matins à la chasse du bonheur ». Peu banal, indépendant, à la fois actif et rêveur, il fut un psychologue défiant, pessimiste ; le concret lui échappait. Il visa à l'originalité à travers la bizarrerie, et ne compta jamais

sur aucune sympathie. Il souhaitait « un lecteur unique ». Il se dissimulait sous des pseudonymes, et ne nomma jamais les lieux ni les gens par leur nom.

Il débaptisait les gens. Il appelle son ami Delécluze *M. de Létang*.

Il se singularise; il voudrait n'être connu que de quelques initiés.

L'héroïsme et l'amour lui paraissent être les seuls ressorts de la vie.

Dans l'introduction de *la Chartreuse de Parme*, Beyle parle de Milan :

Le départ du dernier régiment de l'Autriche marqua la chute des idées anciennes; exposer sa vie devint à la mode. On vit que, pour être heureux, après des siècles d'hypocrisie et de sensations affadissantes, il fallait aimer quelque chose d'une passion réelle et savoir dans l'occasion exposer sa vie.

Il chercha partout l'imprévu. Il n'aima pas les femmes françaises parce qu'il les connaissait, et devinait d'avance toutes leurs démarches. Il aima l'énergie, Napoléon, la canaille de Rome, les Italiennes amoureuses, l'Italie du quinzième siècle, lord Byron.

Il eut en particulier un sang-froid rare, qui lui permettait de s'observer au milieu du péril, de l'action, de la passion, de la canonnade :

Nous voyons fort bien, de midi à trois heures, tout ce qu'on peut voir dans une bataille, c'est-à-dire rien. Le plaisir consiste à ce qu'on est un peu ému par la certitude qu'on a que là se passe une chose qu'on sait être terrible. Le bruit majestueux est pour beaucoup dans cet effet... Si le canon produisait le bruit aigu du sifflet, il me semble qu'il ne donnerait pas tant d'émotion. Je sens bien que le bruit du sifflet deviendrait terrible, mais jamais si beau que celui du canon.

Son analyse de l'amour est fameuse. On l'a simplifiée :

Une brindille de bois mort, placée dans certaines grottes où l'air humide est chargé de certains sels, se couvre de brillants cristaux et devient une aigrette de diamants. L'amour proprement dit, à sa naissance, c'est cette brindille de bois mort; l'imagination, lentement, la rêverie solitaire en fait ce bijou rayonnant où scintillent tous les feux du ciel.

Elle est plus complexe :

Voici ce qui se passe dans l'âme :

1° L'admiration.

2° On se dit : quel plaisir de lui donner des baisers, d'en recevoir, etc...!

3° L'espérance.

On étudie les perfections... Même chez les femmes les plus réservées, les yeux rougissent au moment de l'espérance ; la passion est si forte, le plaisir si vif, qu'il se trahit par des signes frappants.

4° L'amour est né.

Aimer, c'est avoir du plaisir à voir, toucher, sentir par tous les sens, et d'aussi près que possible, un objet aimable et qui nous aime.

5° La première cristallisation commence.

On se plaît à orner de mille perfections une femme de l'amour de laquelle on est sûr ; on se détaille tout son bonheur avec une complaisance infinie... Laissez travailler la tête d'un amant pendant vingt-quatre heures, et voici ce que vous trouverez :

Aux mines de sel de Salzbourg, on jette dans les profondeurs abandonnées de la mine un rameau d'arbre effeuillé par l'hiver; deux ou trois mois après on le retire couvert de cristallisations brillantes : les plus petites branches, celles qui ne sont pas plus grosses que la patte d'une mésange, sont garnies d'une infinité de diamants, mobiles et éblouissants, on ne peut plus reconnaître le rameau primitif.

Ce que j'appelle cristallisation, c'est l'opération de l'esprit, qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections.

Ce phénomène, que je me permets d'appeler la cristallisation, vient de la nature qui nous commande d'avoir du plaisir et qui nous envoie le sang au cerveau, du sentiment que les plaisirs augmentent avec les perfections de l'objet aimé, et de l'idée : elle est à moi. Le sauvage n'a pas le temps d'aller au-delà du premier pas. Il a du plaisir, mais l'activité de son cerveau est employée à suivre le daim qui fuit dans la forêt, et avec la chair duquel il doit réparer ses forces...

Un homme passionné voit toutes les perfections dans ce qu'il aime; cependant l'attention peut encore être distraite, car l'âme se rassasie de tout ce qui est uniforme, même du bonheur parfait. Voici ce qui survient pour fixer l'attention :

6° Le doute naît.

Après que dix ou douze regards, ou toute autre série d'actions qui peuvent durer un moment comme plusieurs jours, ont d'abord donné et ensuite confirmé les espérances,... l'amant demande des assurances plus positives, et veut pousser son bonheur.

On lui oppose de l'indifférence,de la froideur ou même de la colère, s'il montre trop d'assurance... et ainsi il arrive à douter du bonheur qu'il se promettait; il devient sévère sur les raisons d'espérer qu'il a cru voir.

Il veut se rabattre sur les autres plaisirs de la vie, il les trouve anéantis. La crainte d'un affreux malheur le saisit et avec elle l'attention profonde.

7° Seconde cristallisation produisant pour diamants des confirmations à cette idée :

Elle m'aime.

A chaque quart d'heure de la nuit qui suit la naissance des doutes, après un moment de malheur affreux, l'amant se dit : « Oui, elle m'aime : » et la cristallisation se tourne à découvrir de nouveaux charmes; puis le doute à l'œil hagard s'empare de lui, et l'arrête en sursaut. Sa poitrine oublie de respirer; il se dit : « Mais,est-ce qu'elle m'aime ? » Au milieu de ces alternatives déchirantes et délicieuses, le pauvre amant sent vivement : « Elle me donnerait des plaisirs qu'elle seule au monde peut me donner.

Ne pas se connaître,voilà le malheur. Il veut que l'homme ait une pleine clarté de lui-même et du mécanisme de l'âme. Avec cela, sensuel au point d'avoir dégoûté George Sand qui le rencontra en Italie.

Musset fit sa charge (1), Stendahl dansant en manteau à collets et en grosses bottes fourrées.

Il étaitg ros, grand, ventru, col court, épaules larges, œil vif, bouche malicieuse, collier de barbe, « un physique de droguiste », disait Monselet. Henry Monnier l'a drôlement caricaturé.

Il eut le souci de cacher une sensibilité chatouilleuse sous un masque d'ironie.

Ses deux grands romans, *Rouge et Noir* (1831), *la Chartreuse de Parme* (1839) nous présentent le jeune homme qui eût agi sous Napoléon, et qui après la chute de l'Empire, ne pouvant parvenir que par l'hypocrisie, y passe maître. Julien et Fabien, nés pour être officiers, deviennent prêtres.

Il fit de l'hypocrisie le tout de la société moderne.

On peut se représenter la société perfectionnée du XIXe siècle comme un toit couvert de tuiles à crochet... Un homme franc est une tuile renversée en sens contraire ; il nuit à la régularité du toit.

Dans ses peintures, il est peu sensible aux détails du monde extérieur, et la réflexion a plus de part que le lyrisme. Ses héros se sont fait une morale à eux, se proposent un modèle, un but qu'ils imaginent et placent devant eux, se prescrivent eux-mêmes un devoir, une tâche, se comparent avec un idéal qu'ils ont créé pour eux. Peintre perspicace des luttes intérieures et

(1) Le dessin a paru dans *la Mandragore briançonnaise*.

du travail de l'imagination, il démêle les joies courtes et relatives qui font trêve aux tristesses, et donne toujours à ses personnages une certaine noblesse, un héroïsme singulier.

Le style dédaigne le souci artistique de la forme.

En composant la Chartreuse, pour prendre le ton, je lisais chaque matin deux ou trois pages du Code civil afin d'être toujours naturel ; je ne veux pas, par des moyens factices, fasciner l'âme du lecteur.

Il avait le culte des grands classiques en un temps où ceux-ci étaient bien abandonnés. Il conseillait à sa sœur Pauline :

Lis Racine et Corneille, Corneille et Racine, et sans cesse; puisque tu ne sais pas le latin, tu peux lire les Géorgiques de Delille. Ne pouvant pas lire Homère et Virgile, tu peux lire la Henriade. Tu y prendras une très légère idée du genre de ces grands hommes. Lis la Harpe. Son goût n'est pas sûr, mais il te donnera les premières notions, et si jamais j'ai le bonheur de pouvoir passer deux mois à Claix avec toi, loin des ennuyeux, nous parlerons littérature. Je te dirai ma manière de voir et j'espère que tu sentiras de la même manière, il y a en toi de quoi faire une femme charmante ; mais il faut l'accoutumer à réfléchir, voilà le grand secret.

Pour bien sentir la mesure du vers, il faut en avoir dans l'oreille. Tu me ferais bien plaisir de chercher le quatrième acte d'Iphigénie, scène quatrième : et d'apprendre la tirade qui commence par ces mots *mon père* jusqu'à *je me faisais conter*. Je te conseille de les copier et de les lire le soir. Il est très essentiel de bien lire les vers, je voudrais que d'ici au mois de septembre prochain, tu susses tout le rôle d'Iphigénie, je t'apprendrais à le déclamer. Tu pourras te borner à lire de Corneille les pièces suivantes, *le Cid*, *les Horaces*, *Cinna*, *Rodogune* et *Polyeucte*; prie le grand papa de te prêter *le Misanthrope* de Molière. Tu pourras lire *Rhadamiste et Zénobie*, de Crébillon, *Mérope*, *Zaïre* et *la mort de César*, de Voltaire. Si ton goût est juste, tu placeras Corneille et Racine au premier rang des Tragiques français, Voltaire et Crébillon au deuxième (1).

Il excelle à poser une idée, à en montrer le développement, l'enchaînement aux autres, leur complication, leur imbrication.

Il n'a ni abondance ni essor ; mais la pensée est toujours forte.

Il fut Italien de cœur. Sur sa tombe il voulut qu'on mît : Beyle, Milanais. Dans *la Chartreuse de Parme*, à part la bataille

(1) Publié par P. Brun.

de Waterloo vue de son petit coin par un conscrit, les scènes sont italiennes.

La Chartreuse de Parme est une galerie de types vrais, bien campés, brillant tableau d'une petite cour, animé de passion folle, dans un décor brillant où circulent des diplomates, des cardinaux, des conspirateurs, des femmes : Mosca, copié sur Metternich ou le comte de Sauran ; Rassi, l'âme damnée ; Gina, future duchesse de Sanseverina, vraie fille de Stendahl, belle et intelligente ; son neveu, Fabrice, brave, galant, aimé de sa tante et de la jolie Clelia Conti ; Ferrante Palla, poète et bandit ; Ernest IV, plaisant potentat, tous jaloux, jalousés, impliqués dans un réseau de passions qui étourdissent par la confusion.

Le Rouge et le Noir nous ramène en France dans la société qui suivit la Révolution. D'un simple fait de cour d'assises il a tiré une vigoureuse étude de philosophie, d'égalité, d'ambition, d'intrigue au milieu d'un monde qui n'apporte que déceptions à des jeunes gens enivrés par une éducation prometteuse. Les forts n'acceptent pas cette faillite de la société qui tient mal ses engagements, et ils bousculent la foule, se frayent un chemin les poings serrés, frappent, tuent : c'est Julien Sorel, le plus remarquable type d'ambitieux qui ait jamais paru dans un roman.

Le Rouge et le Noir (le rouge, c'est l'uniforme d'officier, et le noir, la soutane de prêtre), cas d'un séminariste assassin par amour, reprise d'un sujet déjà traité par Beyle dans *Armance*, offre d'exquis paysages et une étude fouillée du cœur et de ses raisons, dans la biographie de Julien Sorel, précepteur chez M. de Renal et amant de Mme de Renal, secrétaire chez M. de la Mole et amant de Mathilde de la Mole, tentant de tuer sa première maîtresse.

Le séminaire, le monde, les types, le curé Chilan, les deux femmes, Julien : quelles pages fortes de couleur et de pensée, de passion et de férocité ! C'est son chef-d'œuvre.

Lucien Leuwen, un roman que Coppée taxe de « Notes de blanchisseuse », et *Lamiel*, des nouvelles, *Vanina Vanini* (*les Carbonari*), *le Coffre et le Revenant*, *les Cenci*, *l'Abbesse de Castro* ne valent pas son beau livre *l'Amour* écrit par un éternel amoureux.

Ajoutez le critique littéraire (Racine et Shakespeare), le critique d'art, peinture et musique (Haydn, Mozart, Raphaël, Rome

Naples et Florence, Mémoires d'un touriste), dont la solidité apparaît partout, même dans ses lettres intimes. Il écrivait au peintre Hébert :

Un jour Descartes se dit : Il faut jeter par la fenêtre toutes mes idées actuelles et ne les admettre de nouveau dans ma tête qu'après avoir vérifié si elles sont vraies.

Je vous conseille, Monsieur, de jeter par la fenêtre toutes les idées de Paris et d'aller voir les trois chambres de Raphaël et la Sixtine deux fois la semaine. Vous prendrez en horreur les grâces de la lithographie et les keepsakes anglais... je pense que vers le mois d'août, après six mois, vous aurez jeté par la fenêtre les idées de Paris. L'unique talent de Paris, c'est de faire le *Charivari* et les Comédies de M. Scribe...

Sa correspondance, son Journal, sa Vie d'Henri Brulard nous révèlent le fond de cet esprit pénétrant, raisonneur, sceptique, épicurien, socialiste, sur tous les points en avant de son temps, et mal accessible à tous.

Il fut un isolé, un *beyliste*.

Quand il mourut, trois amis seulement suivirent le cortège.

Il fut un esprit moderne et en avance. Il avait prédit : « Je serai lu vers 1880-1900. » C'était vrai.

*
* *

Prosper Mérimée, dont Victor Hugo fit l'anagramme flatteur : M. Première Prose, eut un père et une mère qui faisaient de la peinture. Il les a continués en faisant des tableaux à la plume (1).

On raconte que son scepticisme naquit en voyant sa mère rire devant ses larmes d'enfant grondé. Admettez qu'il avait d'ailleurs la vocation.

Il ne fut jamais baptisé. A une dame qui le priait de réparer cet oubli, il répondit :

Je veux bien, mais à condition que vous serez ma marraine, que j'aurai une longue robe blanche et que vous me porterez dans vos bras.

Il débuta dans les lettres à vingt-deux ans, fut lancé dans la vie mondaine et dans l'opposition libérale, fut nommé en 1831 inspecteur des monuments historiques, voyagea en Espagne

(1) 28 septembre 1803-23 septembre 1870.

en Angleterre, en Orient, en Grèce ; il parlait avec aisance toutes les langues européennes. Il publia des études d'histoire romaine, et fut appelé en 1844 par l'Académie des Inscriptions, en 1844 par l'Académie française.

Il fréquenta et aima plusieurs dames, dont George Sand.

Sous le second Empire, il fut, avec Octave Feuillet, l'ornement littéraire de la Cour.

Il en régla les divertissements variés, comédies, lectures et même séances de *dictées* pour prouver à l'Impératrice que l'orthographe est chose ardue. La dictée de Mérimée, nid à pièges, est célèbre.

En 1853, il fut nommé sénateur. Il vit éclater la guerre de 1870, tomber l'Empire et mourut à Cannes, où il repose.

Timide, il affectait le cynisme. Il fut affligé en entrant dans le monde de le trouver si mauvais. Il écrivait à son inconnue :

Défaites-vous de votre optimisme et figurez-vous bien que nous sommes dans ce monde pour nous battre envers et contre tous... Sachez aussi qu'il n'y a rien de plus commun que de faire le mal pour le plaisir de le faire.

Il avait l'esprit critique, la franchise, la brutalité avec les femmes (*Lettres à une Inconnue*), même à la cour de Napoléon III, et une bonté cachée que Jules Sandeau a révélée :

Il y avait un cœur sous la glace de ces apparences. Point d'épanchements, de démonstrations verbeuses; toujours quelque chose de discret, de contenu, de timide, de pudique dans l'expression des sentiments intimes. Il se gardait de l'enthousiasme comme d'un ridicule, de l'attendrissement comme d'une faiblesse : sa préoccupation constante était qu'on ne le surprît pas en flagrant délit d'émotion, mais malgré tout, le côté affectueux ne tardait pas à se trahir... Ce sceptique était le meilleur et le plus obligeant des hommes; il a vécu et il est mort irréprochable dans l'amitié.

Mérimée a fait son portrait dans le *Vase Étrusque*, en décrivant Saint-Clair :

Il était né avec un cœur tendre et aimant ; mais à un âge où l'on prend trop facilement des impressions qui durent toute la vie, sa sensibilité trop expansive lui avait attiré les railleries de ses camarades... Dès lors, il se fit une étude de cacher tous les dehors de ce qu'il regardait comme une faiblesse déshonorante... Dans le monde, il obtint la triste réputation d'insensible et d'insouciant... Il avait beau-

coup voyagé, beaucoup lu et ne parlait de ses voyages et de ses lectures que lorsqu'on l'exigeait.

Il connut Beyle chez la Pasta, et se lia avec lui, sans trop subir son influence. Beyle maniait les idées générales. Mérimée ne fait pas de réflexions dans ses récits, ni de considérations sociales ; il n'a pas de vues d'ensemble prises de haut. Il est réaliste. Il ne veut pas même mettre de symbole dans Don Quichotte.

Mais ils furent aussi peu lyriques l'un que l'autre. Mérimée ne défend aucune cause et ne s'enthousiasme de rien à une époque où l'air était imbu d'enthousiasmes et de passions. Il n'a pas d'idéal. Ses héroïnes, Arsène Guillot, Julie de Chavernay, Carmen, Colomba, ont plus de vigueur que de grâce. Beyle lui disait : « Vous n'êtes pas assez délicatement tendre. » Les soldats de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme* ont l'exaltation, la fougue, la religion de l'Empereur ; ceux de l'*Enlèvement de la Redoute* vont au feu par devoir.

Mérimée n'a ni système, ni doctrine, ni foi. Suivez-le aux Thermopyles :

J'ai eu le bonheur, il y a quelques années, de passer trois jours aux Thermopyles et j'ai grimpé non sans émotion, tout prosaïque que je sois, le petit tertre où expirèrent les derniers des trois cents... On m'a montré à Athènes des pointes de flèches persanes... elles sont en silex. Pauvres sauvages, n'ayez jamais rien à démêler avec les Européens ! S'il y a lieu de s'étonner de quelque chose, c'est que ce passage extraordinaire ait été forcé. Léonidas eut le tort d'occuper de sa personne un poste imprenable, tandis qu'il abandonnait à un lâche la garde d'un autre défilé moins difficile... Il mourut en héros ; mais qu'on se représente, si l'on peut, son retour à Sparte, annonçant qu'il laissait aux mains du barbare les clefs de la Grèce.

Il ne croit à rien. Il est le néant moral. Il subit l'influence du cosmopolitisme littéraire qui abaissait les frontières et compromettait déjà le patriotisme. Il a raillé les Français et les Parisiens avec une malice soutenue. Il dut plier son génie aux platitudes sonores des discours officiels et ce rôle ne lui allait pas. Il s'arrêta dans sa carrière littéraire par la peur de compromettre sa situation acquise.

Il puisait son inspiration dans des archives ethnographiques ou archéologiques (*La Chronique du Règne de Charles IX*, *Lokis*, *La Vénus d'Ille*, *Carmen*) et il excella à classer ses

documents, à les encadrer, à les entraîner dans un récit vivant et captivant comme le réel. A l'opposé des romantiques, il ne parle pas de lui et cache ce qui se passe en lui, peut-être parce qu'il ne s'y passe rien. Ses types ont tous une certaine rudesse, une mâle énergie.

Tous ces héros de tragédie ne sont que des philosophes flegmatiques, sans passions, qui n'ont que du jus de navet au lieu de sang dans les veines, de ces gens enfin à qui la tête tournerait en serrant un hunier. Si quelquefois un de ces messieurs tue son rival en duel ou autrement, les remords l'étouffent aussitôt et le voilà devenu plus mou qu'une baderne. J'ai vingt-sept ans de service, j'ai tué quarante et un Espagnols et jamais je n'ai rien senti de pareil... Personnages, sentiments, aventures, tout nous paraissait faux. Ce n'étaient que princes soi-disant amoureux fous qui n'osent toucher seulement le bout du doigt de leurs princesses. Cette conduite et leurs propos d'amour nous étonnaient, nous autres marins, habitués à mener rondement les affaires de galanterie.

(*La famille de Carvajal.*)

Il réagit contre la sensiblerie ambiante par la vigueur, l'insouciance, le défi à la mort, qu'il appelle dans tous ses récits. Il disait en parlant de V. Jacquemont :

C'était une nature aimante et tendre, mais il apportait autant de soin à cacher ses émotions que d'autres en mettent à dissimuler de mauvais penchants. Dans notre jeunesse, nous avions été choqués de la fausse sensibilité de Rousseau et de ses imitateurs. Il s'était fait une réaction exagérée, comme c'est l'ordinaire. Nous voulions être forts et nous nous moquions de la sensiblerie.

L'horrible, le terrible, l'attirèrent. Même au milieu des gaîtés lestes du théâtre de Clara Gazul, le sang coule. Lokis égorge sa fiancée. L'influence satanique du temps est sensible. Son inconnue, la comtesse de Przezdzieska, fit dire des messes pour son âme.

Il préféra les pays et les âges de bestialité : la Jacquerie avec le type barbare du capitaine Siward, Sylla, Catilina, les bandits de *Carmen*, les Corses de *Colomba*, le tricheur de *la Partie de Trictrac*, qui se tue, les horreurs de *la Vénus d'Ille*, et de *la Double Méprise*, Mateo Falcone, l'adultère, le suicide, les drames et romans russes, qu'il traduisit et qui convenaient à ses préférences.

Il a aimé l'histoire et la géographie qui le lui ont rendu, car

ses descriptions et ses touches de couleur locale, sobres et franches, sont fort réussies. Ses fausses ballades illyriennes de *la Guzla* tirent des dupes, comme avait fait Clara Gazul. Il goûtait une joie âpre à ces mystifications. Comme Beyle, il se plaisait à se dissimuler sous un masque et un faux nom ; mais au contraire de Beyle, il gardait toujours le masque et ne se révélait pas : son œuvre, au point de vue sentimental, est d'une impersonnalité classique. Il n'apparaît pas. Ses héros le cachent.

Il mystifia, plaisanta, critiqua, mania l'ironie dans ses comédies, (*les Mécontents*, *les Deux Héritages*,) et l'indifférence partout. Lisez le duel de Saint-Clair et Thémines dans *le Vase étrusque*, l'assaut de la redoute, le traitement des esclaves dans *Tamango*, le suicide manqué d'Arsène Guillot, toujours l'ironie vient arrêter l'émotion.

A l'opposé de Beyle, il donna beaucoup au style, qu'il voulut sobre, condensé, précis, poli comme acier, ennemi de tout excès, beau dans sa nudité artistique : pas un coup de ciseau sur la sombre effigie, a dit Musset. Il porta un casque uni parmi les feutres empanachés des romantiques.

De nombreuses correspondances de Mérimée ont été récemment publiées : sa gloire littéraire n'y a rien gagné, mais sa personne en sort beaucoup plus sympathique. L'écran derrière lequel il se cache dans son œuvre tombe ; l'homme est aimable.

* * *

Petit-fils d'une négresse d'Haïti, Cessette Dumas, et du marquis Davy de la Pailleterie, fils d'un général de l'Empire célèbre pour sa force physique et surnommé l'Horatius Coclès du Tyrol, Alexandre Dumas père naquit le 24 juillet 1802. A quatre ans, il perdit son père, et visa le ciel avec un fusil pour « tuer le bon Dieu » et le punir de cette mort.

C'était un bel enfand blond aux yeux bleus, nez droit, grosses lèvres, rageur. Il apprit le latin chez l'abbé de Villers-Cotterets pour trois francs par mois, et vagabonda librement à travers la forêt. Il devint clerc de notaire, et vit jouer *Hamlet* à Soissons. Ce fut une grande émotion. Il fit, grâce à des amis, quelques connaissances à Paris dans le monde des lettres, fut présenté à Talma, et finit par abandonner l'étude du notaire et Villers-Cot-

terets avec 53 francs, produit de la vente de quelques gravures et du jeu de billard.

Il avait une lettre pour le général Foy qui lui demanda :

— Voyons, que savez-vous ? un peu de mathématiques ?

— Non, général.

— Vous avez au moins quelques notions de géométrie, de physique ?

— Non, général.

— Vous avez fait votre droit ?

— Non, général.

— Vous savez le latin et le grec ?

— Très peu.

— Vous vous entendez peut-être en comptabilité ?

— Pas le moins du monde.

Et à chaque question, Dumas sentait la rougeur lui monter au visage.

Puis le général lui dit avec bonté :

— Donnez-moi votre adresse, je réfléchirai à ce qu'on peut faire pour vous.

Alexandre Dumas écrivit son adresse.

— Nous sommes sauvés ! s'écria le général en frappant dans ses mains; vous avez une belle écriture !

Dumas laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

Trois jours après, il entrait dans les bureaux du duc d'Orléans, aux appointements de douze cents francs. Quand Dumas alla remercier le général Foy, il lui dit :

— Je vais vivre de mon écriture; mais je vous promets de vivre un jour de ma plume.

Il écrivit pour le théâtre; la plus fructueuse de ses premières comédies, *la Noce et l'Enterrement*, lui rapporta dix francs.

Il trouva le sujet d'*Henri III et sa Cour* en cherchant du papier au bureau de la comptabilité, où un volume d'Anquetil traînait ouvert sur une table.

Il prit part aux journées de Juillet et fit la fusillade, caché derrière un lion de l'Institut.

Sous Louis-Philippe, ses premiers succès lui ouvrirent les salons et le palais royal : *Henri III et sa Cour* 1829, une trilogie sur *Christine*, 1830, *Antony*, 1831, *Charles VII chez ses grands vassaux*, 1831, commencèrent brillamment la série de ses œuvres dramatiques, que devaient continuer *la Tour de Nesle*, 1831, *Kean*, 1832, *Caligula*, 1837, *Mlle de Belle-Isle* 1839, *Un mariage sous Louis XV*, 1841, *les Demoiselles de Saint-*

Cyr, 1843, *Catilina*, 1848, *la Jeunesse de Louis XIV*, 1854, *l'Invitation à la valse*, 1857 : au total 91 ouvrages dramatiques.

Antony fut un des chefs-d'œuvre du drame romantique. Il mit toute sa passion sauvage dans le récit dialogué de l'aventure d'Adèle Hervey, de son mari, colonel Hervey, et d'Antony. C'était l'époque où il aimait (après Adèle Dalvin, Catherine Labay, et avant Belle Krelsamer, la Gondosa, Adah Merken et quelques autres), une certaine Mélanie Waldor à laquelle il écrivait des lettres de ce style.

— Oh oui, je t'aime, je t'aime, je t'aime... ! Oui, cette fièvre m'a passé dans le sang, et il y a plus de passion, plus de frénésie dans mon amour qu'il n'y en a jamais eu ! Ne crains rien, je t'aime, je t'aime, et ne puis aimer que toi seule au monde... Je t'aime, ô ma Mélanie ; ma tête brûle, et je suis bien plus près en ce moment de la folie que de la raison...Tu m'as enfin compris,tu sais ce que c'est qu'aimer, puisque tu sais ce que c'est que la jalousie...Connais-tu quelque chose de pareil ? Et ces imbéciles de faiseurs de religion qui ont inventé un enfer avec des souffrances physiques ! Qu'ils se connaissaient bien en tortures ! Cela fait pitié ! Un enfer où je te verrais continuellement dans les bras d'un autre ! Malédiction ! Cette pensée ferait naître le crime.

Dans Antony,le retour du mari fait un drame. Dans la réalité, Dumas écrivait à Mélanie, à l'approche du retour du capitaine Waldor :

— Il faut le faire nommer major, mon ange,il n'y a que ce moyen de nous tirer d'affaire.

Et le mari reçut de l'avancement,ce qui l'éloigna.

On sait le succès de ce drame vécu.

La dernière phrase d'*Antony* constituant seule la morale de l'ouvrage, les spectateurs restaient jusqu'à la chute du rideau pour entendre ces mots, dits par Bocage :

« Elle me résistait, je l'ai assassinée ! »

Or, au Palais-Royal, un régisseur mal renseigné, fit, certain soir, tomber la toile sur le coup de poignard de l'amante. Ce n'était pas l'affaire du public qui se mit à crier avec énergie : « Le dénouement ! le dénouement ! »

Les réclamations devinrent telles qu'on jugea bon de relever le rideau pour permettre aux artistes de terminer la pièce.

Mme Dorval reprit docilement sur un fauteuil sa pose de femme tuée, mais Bocage, furieux d'avoir manqué son plus bel

effet, refusa de sortir de sa loge. Cependant Dorval attendait, le bras pendant, la tête renversée en arrière ; le public un instant calmé, ne voyant pas venir l'acteur, se mit, après une minute d'attente, à crier de plus belle.

Craignant une bourrasque, Dorval ranima son bras inerte, redressa la tête, se leva, s'avança jusqu'à la rampe, et au milieu du silence ramené comme par miracle au premier mouvement qu'elle avait risqué.

— Messieurs, dit-elle, je lui résistais, il m'a assassinée.

La liste de ses romans est un catalogue copieux. Il avait projeté d'écrire l'Histoire de France non pas en rondeaux, mais en romans. De 1361 à 1832, il a raconté, dans l'ordre chronologique des sujets :

Le Bâtard de Mauléon, *Isabel de Bavière*, *la Comtesse de Salisbury*, *Charles le Téméraire*, *Ascanio*, *les deux Diane*, *le Page du duc de Savoie*, *la Reine Margot*, *la Dame de Monsoreau*, *les Quarante-cinq*, *les Trois Mousquetaires*, *Vingt-ans après*, *le Vicomte de Bragelonne*, *le Chevalier d'Harmental*, *Une Fille du Régent*, *Olympe de Clèves*, *Joseph Balsamo*, *le Collier de la reine*, *Ange Pitou*, *la Comtesse de Charny*, *le Chevalier de Maison-Rouge*, *les Blancs et les Bleus*, *les Compagnons de Jéhu*, *le Comte de Monte-Cristo*, *les Mohicans de Paris*, *Salvator le commissionnaire*, *les Louves de Machecoul*.

Il écrivit aussi, a dit son plus récent et très informé biographe, L. Henry Lecomte, d'intimes études comme *Amaury* et *Fernande*. Ce n'est pas un monde, mais vingt mondes différents qu'on voit dans les œuvres de Dumas, passer comme un rêve. Les péripéties s'y succèdent avec tant de rapidité, les personnages subissent, dans leurs caractères ou leur fortune, des transformations si complètes que le lecteur, arraché aux platitudes de la vie, dévore jusqu'à la dernière ligne du volume et, ce volume fini, étend la main pour en saisir un autre, sans s'occuper du style, parfois incorrect, ni des pensées, rarement profondes.

Si ce n'est pas de l'histoire d'après les méthodes critiques les plus sévères, c'est un peu de l'histoire, et bien des gens n'en connaissent pas d'autre, ce qui vaut mieux encore que de n'en pas savoir.

Ajoutez des récits de voyages, études, biographies, chapitres de critique.

Il fut même poète (*Élégie sur la mort du général Foy*).

Dans un journal qu'il avait fondé, *la Psyché*, il publia des poésies de 1826 à 1829 et aussi dans *l'Almanach des Muses*, *les Annales Romantiques*, *le Talisman*.

Ses vers n'ont jamais été réunis.

Il perdit sa mère en 1838.

Il édifia à Port-Marly un château qu'il appela Monte-Cristo.

Il créa *le Mousquetaire*, journal éphémère, travailla comme un nègre qu'il était, et il mourut à Puys, le 4 décembre 1870, attristé par la funeste guerre dont il vit les premiers revers.

Ce qui étonne d'abord, c'est la somme de travail qu'il a pu fournir, même en tenant compte de ses collaborateurs Gaillardet, Maquet, P. Meurice, Bocage et vingt autres.

En 1848, il se présenta aux élections avec ce programme.

Aux Travailleurs.

Je me porte candidat à la députation; je demande vos voix : voici mes titres :

Sans compter six ans d'éducation, quatre ans de notariat et sept années de bureaucratie, j'ai travaillé vingt ans à dix heures par jour, soit 73.000 heures. Pendant ces vingt ans, j'ai composé 400 volumes et 35 drames.

Les 400 volumes tirés à 4.000 et vendus 5 francs l'un, ont produit 11.853.600 francs, que se sont partagés compositeurs, libraires, dessinateurs, imprimeurs, etc., etc.

Les 35 drames joués 100 fois chacun l'un dans l'autre ont produit 6.360.000 francs que se sont partagés les directeurs, acteurs, décorateurs,etc...

En fixant le salaire quotidien à 3 francs, comme il y a dans l'année 300 journées de travail, mes livres ont donné pendant vingt ans le salaire à 692 personnes.

Mes drames ont fait vivre à Paris, pendant dix ans, 347 personnes.

En triplant le chiffre, pour toute la province, 1.041. Ajoutez les ouvreuses, chefs de claque, fiacres, 70 personnes. Le total se monte à 1.458.

Drames et livres en moyenne ont donc soldé le travail de 2.160 personnes.

Ne sont point compris là-dedans les contrefacteurs belges et les traducteurs étrangers.

De Dumas fils, ces quelques détails typiques sur les habitudes, le tempérament de son père :

Mon père ne travaillait pas par coups de collier. Il travaillait dès qu'il était réveillé, le plus souvent jusqu'au dîner. Le déjeuner n'était qu'une parenthèse. Quand il déjeunait seul, ce qui était rare, on lui apportait une petite table servie dans son cabinet de travail, et il mangeait de très bon appétit tout ce qu'on lui servait. Après quoi, il se retournait sur sa chaise et reprenait la plume. Il ne buvait que de l'eau rougie, ou du vin blanc avec de l'eau de Seltz : pas de café noir, pas de liqueurs, pas de tabac. Dans le courant de la journée, de la limonade. Il travaillait quelquefois le soir, mais pas avant dans la nuit; très bon sommeil.

Il avait besoin de beaucoup de sommeil. Quelquefois, dans le jour, il dormait pour ainsi dire à volonté, un quart d'heure avec gros ronflements, et il repartait de la plume...

Pas de ratures et la plus belle écriture du monde.

Le cerveau faisait, chez lui, diversion à tout. Le travail était sa panacée à tous les ennuis et à tous les chagrins.

On l'accusait de plagier, de copier, de prendre son bien partout où il le trouvait. Il s'en défendait sans émoi :

Ce sont les hommes et non pas l'homme qui inventent. Chacun arrive à son tour et à son heure, s'empare des choses connues de ses pères, les met en œuvre par des combinaisons nouvelles, puis meurt après avoir ajouté quelques parcelles à la somme des connaissances humaines. Quant à la création complète d'une chose, je la crois impossible. Dieu lui-même, lorsqu'il créa l'homme, ne put ou n'osa point l'inventer ; il le fit à son image. C'est ce qui faisait dire à Shakespeare, lorsqu'un critique stupide l'accusait d'avoir pris parfois une scène tout entière dans quelque auteur contemporain : C'est une fille que j'ai tirée de la mauvaise société pour la faire entrer dans la bonne. C'est ce qui faisait dire plus naïvement encore à Molière : je prends mon bien où je le trouve. Et Shakespeare et Molière avaient raison, car l'homme de génie ne vole pas, il conquiert.

Alexandre Dumas qui avait la conscience de son mérite, disait un jour au roi Louis-Philippe :

— Vous savèz, Sire, que je suis le fils de mes œuvres.

— C'est vrai, répondit le roi, car on prétend que vous n'en êtes pas le père.

Le travail ne l'abattait pas et sa belle humeur était égale.

Il avait des mots charmants.

On discutait chez un banquier, l'existence de l'Être Suprême

— Oh ! dit le général de X..., comment peut-on, à notre époque, s'occuper de pareilles vétilles? Quant à moi, je ne me figure pas du tout ce mystérieux personnage qu'on appelle le Bon Dieu.

— Général, répliqua Alexandre Dumas, j'ai chez moi des chiens, des singes et un perroquet qui sont absolument du même avis que vous.

Un soir, au Théâtre-Français, il vit un spectateur dormant pendant la représentation d'une pièce de Soumet :

— Tiens, dit-il à son confrère, voilà l'effet que produisent tes œuvres.

Le lendemain, on jouait une comédie de Dumas ; l'auteur se tenait à l'entrée de l'orchestre, quand tout à coup Soumet lui montra un monsieur assoupi dans sa stalle, en disant avec satisfaction :

— Vous voyez, mon cher Dumas, qu'on peut dormir aussi en écoutant votre prose.

— Ça, riposta Dumas, c'est le monsieur d'hier qui ne s'est pas encore réveillé.

Entrant dans un salon, la poitrine chamarrée de décorations, il se vit aborder par un jaloux qui, désignant du doigt certain ordre étranger, s'écria sur un ton d'ironie :

— Mon cher Dumas, vous avez là un cordon de couleur singulière.

— Oui, riposta l'auteur, il est du vert des raisins de la fable.

Un écrivain de second ordre, Adolphe Dumas, avait fait jouer à l'Odéon un drame modérément applaudi, le *Camp des Croisés*. Rencontrant quelques jours plus tard, au foyer, son célèbre homonyme, il lui tendit la main en s'écriant : « On parlera de nous désormais comme des deux Corneille. » Alexandre Dumas s'inclina poliment, mais prenant un instant plus tard congé de l'assistance : « Adieu, Thomas ! », dit-il à son prétentieux confrère.

Une dame avait un album d'autographes ; elle était atteinte de cette manie que Massenet, par un mot célèbre, a appelée l'*albuminurie*. Elle demanda à Dumas quelques lignes de son écriture. Il répondit par ce billet :

— Tous mes regrets, Madame, mais je ne donne jamais d'autographes.

— Quel dommage, dit la dame. Et elle déchira la lettre.

C'est du moins Dumas qui le dit.

Il mena la vie de Bohême, endettée, sans compter.

Il devait 250 francs à son bottier, qui venait les lui réclamer chaque dimanche à Saint-Germain. Il le gardait à dîner, et quand il s'en allait, lui mettait un louis dans la main en disant : « Pour votre chemin de fer. » Au bout de l'année, le bottier avait touché mille francs d'indemnité, et Dumas continuait à lui devoir sa facture intégrale.

On lui présentait un jour une traite. Il la regarde, la retourne.

— Qu'est cela ? qu'est-ce que ce billet? Il n'est même pas protesté!

Il ne fut pas de l'Académie. Il y avait songé. Le jour de la mort de Parseval de Grandmaison, il vint trouver le secrétaire perpétuel Michaud, pour poser sa candidature.

— Déjà ! dit Michaud. Par où êtes-vous venu ? Par le corbillard ?

Dumas fils disait :

— Mon père a tant de vanité qu'il est capable de monter derrière sa voiture pour faire croire qu'il a un nègre.

Dumas parlait un jour de sa noblesse et de ses armes ; son fils, qui se gênait peu avec son père, murmura :

Beaucoup de gueule sur très peu d'or !

A un dîner de jeunes hommes de lettres, on racontait une histoire, où le débiteur en usait comme Don Juan vis-à-vis de M. Dimanche. Dumas fils riait aux éclats.

Un des convives lui dit à l'oreille :

— Ignorez-vous qu'il s'agit de votre père ?

— De mon père? C'est impossible; il aurait écrit cela dans ses *Mémoires*.

Quand Amédée Achard publia son roman de *Belle-Rose*, il envoya un exemplaire au grand romancier.

A quelque temps de là, Achard rencontre Dumas :

— Eh bien ! cher maître, avez-vous lu mon livre ? lui demanda-t-il.

— Certainement, répondit Dumas, et il m'a amusé comme s'il était de moi.

Charles Monselet a dit de lui :

La vanité fait partie de son talent; il est comme un ballon qui ne s'élève que lorsqu'il est gonflé.

Son style ? Il le jugeait sans vanité.

Il écrivait trop vite pour ne pas laisser échapper des négligences, des redites, des métaphores incohérentes, des images impossibles, des « torpeurs veloutées », ou « le duvet évaporé au vent des conseils orthodoxes ». On relève des audaces : il *faillissait*, afin qu'ils ne *fuyassent* point, *sentè-je*.

Mais qu'importe ! Il y a le mouvement, le sens du concret et du précis, la verve, le naturel; Nisard le loua d'écrire dans une meilleure langue que Balzac.

Il passionne. Sarcey a connu un enfant qui pleurait de n'avoir pas fini aux vacances la lecture des *Trois Mousquetaires*. Lord Salisbury vit une nuit de la lumière dans le cabinet du prince de Galles jusqu'à quatre heures du matin. Il lui demanda s'il avait été malade :

— Non, je lisais *Monte Cristo*.

Il n'a pas été sans influence.

Pailleron (*la Souris*), E. Augier (*le Gendre de M. Poirier*), appellent *le Mari de la veuve* ou *le Mariage sous Louis XV*; Sardou (*Patrie*, *la Haine*) doit beaucoup à Dumas père, et aussi Meilhac et Halévy dans un genre bien différent (*Fanny Lear* e *Paul Jones*).

Il faut relire les jolies pages qu'Edmond About récita devant sa statue :

Cette statue qui serait d'or massif si tous les lecteurs de Dumas s'étaient cotisés d'un centime, cette statue, messieurs, est celle d'un grand fou qui dans sa belle humeur et son étourdissante gaîté, logeait plus de bon sens et de véritable sagesse que nous n'en possédons entre nous tous. C'est l'image d'un irrégulier qui a donné tort à la règle, d'un homme de plaisir qui pourrait servir de modèle à tous les hommes de travail, d'un coureur d'aventures galantes, politiques et guerrières qui a plus étudié à lui seul que trois couvents de bénédictins. C'est le portrait d'un prodigue qui, après avoir gaspillé des

millions en libéralités de toute sorte a laissé, sans le savoir, un héritage de roi. Cette figure rayonnante est celle d'un égoïste qui s'est dévoué toute sa vie à sa mère, à ses enfants, à ses amis, à sa patrie; d'un père faible et débonnaire qui jeta la bride sur le cou de son fils, et qui pourtant eut la rare fortune de se voir continué tout vivant par un des hommes les plus illustres et les meilleurs que la France ait jamais applaudis...

Ce n'est pas seulement par son incomparable génie de conteur que Dumas appartient à notre vieille et fraternelle société; c'est aussi par son caractère, par ses mœurs, ses qualités, ses défauts, ses erreurs même. Nous avons eu parmi nous d'aussi grands écrivains, jamais un type d'homme de lettres aussi parfaitement accompli. Il a fait bien des choses en dehors de son état, par exemple, la révolution de 1830 et la conquête des Deux-Siciles; mais on peut dire sans exagération qu'il n'a vécu que pour écrire. Lorsqu'il se plongeait dans l'histoire, c'était comme un pêcheur de perles pour en rapporter un roman. Lorsqu'il voyageait en Afrique, en Syrie, au Caucase, en Suisse, en Italie, c'était pour raconter ses voyages. La rencontre la plus vulgaire, la conversation la plus insipide lui fournissait au moins une page intéressante.

Il a nourri des animaux, chiens, chats, singes, tortues, grenouilles, et même un ours, si j'ai bonne mémoire; c'était pour leur prêter de l'esprit. Les femmes ont pris beaucoup de son cœur et fort peu de son temps; je doute que la plus aimée ait eu assez d'empire sur lui pour le détourner du travail, car il n'a cessé de produire que lorsqu'il a cessé de vivre. Et que fût-il advenu, bonté du ciel ! si la manne que tout son peuple attendait bouche bée avait fait défaut un seul jour ? Rappelez-vous ce temps, cet heureux temps, où les grands journaux politiques se disputaient la clientèle à coups de feuilleton, où le premier-Paris n'était pour ainsi dire qu'un hors-d'œuvre, car la France s'intéressait plus vivement à d'Artagnan ou à Edmond Dantès qu'à MM. Duvergier de Hauranne et Guizot. C'était l'âge d'or du roman, le règne de Dumas Ier qui fut d'ailleurs un bon roi; car il n'abusa du pouvoir que contre les libraires et les éditeurs de journaux au grand profit de tous ses confrères. En faisant admettre l'esprit à la cote des valeurs mobilières, il servit le prochain autant et plus que lui-même et il améliora largement la condition de l'écrivain...

Il n'avait pas de besoins personnels, sauf l'encre et le papier. Je me trompe : il lui fallait encore des collaborateurs, et il en a fait une large consommation. Il ne s'en est jamais caché, et, d'ailleurs, le simple bon sens dit assez qu'un seul homme était incapable d'écrire plus de cent volumes par an. Les envieux et les impuissants lui ont fait un reproche de cette nécessité...

Sous le bon écrivain qui ne tardera pas à devenir classique, grâce à la limpidité de son style, on trouve toujours le bon homme et le bon Français. Il aime son pays par-dessus tout, dans le présent et dans le passé, sans rien sacrifier à l'esprit de parti, sans tomber dans les déplorables iniquités de la politique. Nul n'a parlé de Louis XIV

avec plus de respect, de Marie-Antoinette avec plus de pitié, de Bonaparte avec plus d'admiration, que ce républicain déclaré et convaincu. Il a été concurremment avec Michelet, avec Henri Martin, avec les plus ardents, avec les plus austères, un vulgarisateur de notre histoire, et c'est ainsi qu'il a mérité l'amère faveur du destin qui l'a fait mourir à la fin de l'année terrible, l'a retranché de la France en même temps que l'Alsace et la Lorraine, et l'a enseveli, comme un héros vaincu, dans le drapeau national en deuil.

Il fut une force de la nature ; il eut la puissance, l'abondance, le goût du panache, la sensibilité, l'esprit ; ce fut un fleuve impétueux, un torrent qui garde parmi les rocailles et les gorges âpres la pureté limpide de ses origines. Son inspiration fut honnête, vivifiante, féconde de force, de bonhomie, de majesté et de bonté.

*
* *

Nous arrivons à Balzac, père de ce Réalisme, qui fut la forme imposée par l'esprit scientifique à l'imagination. Doctrine dangereuse, courte et stérile, déjà morte aujourd'hui. Avec elle, le peintre devient photographe. Combien pensent décrire qui tout simplement énumèrent !

L'imitation artistique se fait catalogue, répertoire ou dénombrement. En vérité, ce serait trop facile, et nous décernerions le brevet au reporter le plus patient, le plus scrupuleux, le plus fureteur et le moins myope.

Ce n'est point par le détail accumulé qu'on peut donner l'impression du réel. Regardez de près une toile de Millet, de Corot ; ce sont de vagues taches. Reculez de trois pas, et soudain vous reconnaissez un noyer, ou un orme, ou un chêne. D'où sort-il, cet arbre si nettement reconnaissable ? La toile figure-t-elle les feuilles avec leur véritable forme ? Point, mais ce que le peintre a uniquement observé, conservé et retenu, c'est l'aspect général de l'arbre, l'*idée* qu'il donne de lui, selon le mot de Claude Bernard.

Les dessins des maîtres, sont faits d'indications évocatrices.

La description littéraire est une peinture, un dessin : l'important y est de saisir, de noter, de rendre le trait caractéristique, brièvement, sommairement, mais habilement.

Il semble naturel, pour un romancier, de décrire tout d'abord le milieu, le décor où vont se mouvoir ses personnages ;

il semble également naturel de les habiller, de les costumer, de leur faire « leur tête ».

De nos jours le public ne soupçonne pas l'idée d'un récit où l'on ne saurait pas si le jeune homme avait un veston gris ou un chapeau de paille, si les lilas étaient en fleurs, si la jeune femme était brune ou blonde, et de quelle couleur était son corsage. L'habitude est prise aujourd'hui; tous ces détails matériels nous intéressent et nous apparaissent comme une des conditions indispensables à une imitation parfaite de la réalité.

S'il y a des réalistes, il y a des écrivains qui ne le sont pas, ou qui sont le contraire, qui retournent à la manière des classiques. Pour eux, ce qui importe, c'est la série logique des états d'âme, l'analyse, la succession des sentiments.

Le réaliste a le souci de placer ses personnages dans un milieu sensible; il les plonge pour ainsi dire dans notre air respirable, il les soumet à nos propres conditions d'existence.

L'école idéaliste nie que ce milieu matériel soit nécessaire aux créatures de l'imagination : les héros de fiction vivent d'une vie spéciale, intellectuelle et littéraire, à part, en dehors, et au-dessus des nécessités terrestres.

Les créations artistiques en littérature, comme en peinture, comme en sculpture se meuvent dans les sphères de l'art et du génie, dégagées de nos humaines faiblesses.

Un spirituel académicien prétendait que la Vénus de Milo serait bien incapable d'avaler et de digérer une aile de dindon rôti; et que si Antigone était invitée à dîner, elle ne se tiendrait pas sur ses pieds pour passer du salon à la salle à manger.

— « On dit que cela n'est pas vivant et on croit prononcer par là un arrêt de mort contre une tragédie ancienne, et la tragédie ancienne est fort belle. Croyez-vous que si vous invitiez Antigone à dîner, elle fût capable d'aller sur ses pieds du salon à la salle à manger, quand même M. Boissonade et M. Schlegel lui donneraient le bras pour la soutenir! L'art vole, et ne mange pas, ne marche pas; où est le mal? C'est cette fausse théorie des êtres vivants qui nous a valu toutes ces abominations de nos jours. J'aime incomparablement mieux que vous soyez de ce marbre blanc immobile, éthéré, qu'on appelle l'Apollon, que si vous étiez capable de manger six livres de pain et un dindon rôti et de sauter un fossé de quinze pieds. Il y a du din-

don rôti au fond des principes nouveaux de l'esthétique de nos jours. » (*Doudan.*)

Ainsi ne pensent pas les réalistes.

Bien que le principe du réalisme n'ait pas varié, ses applications ont subi des modifications. A ceux qui salueraient en Balzac le père de cette école, il serait utile de rappeler que l'apparition de ce principe en France date de la fin du dix-septième siècle ; que La Bruyère l'a formulé et appliqué, et qu'on ne l'a plus oublié depuis. Son extension n'a pas été soudaine ; il s'est développé et répandu chez nous d'une façon lente et progressive.

Au sortir de l'idéalisme abstrait auquel Racine avait accoutumé son public, — on peut aujourd'hui jouer la tragédie de Racine en habit noir devant un paravent ; elle ne demande ni décors, ni costumes, — l'attention des descriptifs fut d'abord dirigée vers la peinture des personnages, de leur visage, de leur air, de leurs habits. Gil Blas et ses compagnons sont solidement campés, costumés, animés ; le crayon de l'illustrateur est guidé par le texte de l'auteur, et la figure apparaît aussitôt complète et vivante. Lisez les notes de Beaumarchais concernant la mise en scène de ses drames : ce sont de véritables livrets de tailleurs et de couturières, et elles nous renseignent admirablement, à l'égal des estampes de l'époque, sur les modes du temps.

Voltaire poussa plus loin le souci de sa peinture ; il s'inquiéta aussi du décor, et pour ainsi dire, de la toile de fond. On voulut alors replacer les personnages dans leur milieu ordinaire, paysage ou intérieur, masure ou salon, temple ou mosquée, caravansérail ou palais royal. Drames et romans furent des études savantes de couleur locale : pendant la période romantique, on ressuscita avec exactitude le moyen âge, ses cathédrales, ses chevaliers bardés de fer, ses belles châtelaines coiffées du hennin. L'Espagne fut à la mode et ce ne furent que guitares, tambourins, sombreros et castagnettes, alguazils et gitanes.

L'attention publique tourna vers l'Orient, et la littérature prit la couleur orientale, ce furent des almées, des houris, des sultanes validés, des mosquées, des vizirs, des eunuques aux dents blanches et des cimeterres damasquinés.

En d'autres termes, au caractère de généralité qui distin-

guait le genre classique, on opposa le goût du particulier qui distingue les types, les pays, les provinces, les professions, les climats, les latitudes, les costumes, les coutumes. Aux idylles fraîches et fausses de jadis, aux pastorales enrubannées de faveurs, on substitua les ouvriers des usines, noirs de fumée et de sueur, les paysans vrais, sales, malodorants.

Quand l'imagination de nos auteurs eut suffisamment voyagé, fait le tour de l'Europe et du monde habité, elle rentra en France. L'érudition archéologique ou ethnographique qui distillait la couleur locale au théâtre ou dans le roman, fit place à l'observation immédiate de ce qui est sous nos yeux.

On en était là à la fin du dix-neuvième siècle dans ce processus, dans cette évolution d'un genre.

Par quelle prédilection bizarre et maladive, nos écrivains ont-ils cru le plus souvent bien faire en allant observer, scruter et décrire, le laid, le bas, les milieux infects, orduriers, populaciers? Le fait est que le mot réalisme est synonyme de brutalité, d'indécence et d'ordure. C'est Balzac, Flaubert et surtout Zola qui ont donné la poussée dans ce sens; ils ont été distancés par leurs indiscrets disciples.

Et déjà à la fin du siècle, le réalisme était jugé dangereux.

Le romancier, écrivait Sully-Prudhomme, a-t-il le droit de tout dire au nom de l'art? La dissection publique des mœurs est-elle par son objet, comme un cours d'anatomie et au même titre nécessairement chaste? La réponse n'est pas aussi aisée qu'il lui semble à première vue.

La curiosité des lecteurs de romans n'est pas de même espèce que celle des étudiants en médecine; elle est évidemment loin d'être tout intellectuelle. Quand un romancier dépeint une chose quelconque, morale ou physique, il s'efforce naturellement d'en suggérer une idée ou une image aussi adéquate que possible. Aujourd'hui cette fidélité scrupuleuse prend même un caractère sacré, quasi sacerdotal; elle tend à constituer tout le beau de l'œuvre littéraire.

Décrire quoi que ce soit avec une froide exactitude et faire admirer cette exactitude seule, voilà, je crois l'idéal, de l'école la plus avancée. Mais cet hommage au grand art de l'écrivain ne risque-t-il pas souvent de coûter cher à la délicatesse des lecteurs d'élite?

Si la chose décrite est repoussante, si c'est, par exemple, un sale vice, une ordure, ceux-ci doivent à la description consciencieuse tout ensemble le plaisir de l'admiration et le déplaisir du dégoût, conflit fâcheux de deux impressions contraires.

Mais, à tout prendre, ce n'est encore là qu'un inconvénient et la première de ces impressions peut être assez vive pour primer la

seconde. Malheureusement il y a pis à redouter : il est à craindre que chez le commun des lecteurs, le tableau ne délecte moins le goût des mots justes savamment disposés que l'animalité persistante dans l'essence humaine, animalité ou cynique ou sournoise ou même inconsciente.

Il s'en faut de beaucoup, en effet, que chez tous le sens de la dignité humaine accompagne le sens littéraire. Dès lors, en dépit de ses intentions irréprochables, se trouve engagée la responsabilité de l'écrivain sinon devant les lois de son genre, du moins devant celles de la concurrence vitale entre les peuples, car c'est à la plus forte santé morale que demeure l'avantage. Sans doute l'art et la morale ont des disciplines distinctes, mais enfin, bon gré, mal gré, leurs départements se côtoient et il importe au romancier, pour peu que le salut et le rang de sa patrie l'intéressent, de n'en pas étaler les hideurs seules et de ne pas, même sans le vouloir, contribuer à l'énervement national en faisant le jeu des instincts dépravés.

*
* *

Balzac (1) est né à Tours, et fit ses études au collège de Vendôme.

Il a conté dans *Louis Lambert* ses propres souvenirs de classes, la plume à trois becs pour pensums, la cellule dite « Culotte de bois », son poème sur l'Amérique, qui contenait des vers étranges,

O Inca, ô Inca, ô Roi infortuné et malheureux.

Il vint à Paris pour conquérir gloire et fortune, et dans sa mansarde, il entassa ses premières études, faites par lui ou en collaboration avec Le Poitevin Saint-Alme, et sous divers pseudonymes comme *Horace de Saint-Aubin* ou *lord Rhoone*. Ainsi parurent *le Centenaire*, *l'Héritière de Birague*, *Wann Chlore* et autres romans oubliés. Sainte-Beuve les a lus et n'en conseille pas l'approche. Tout en écrivant, Balzac était de son métier typographe ; une entreprise d'imprimerie ayant échoué, il déclara que l'imprimerie lui rendrait ce qu'elle lui avait pris.

Il entreprit d'éditer les classiques, et son idée, comme toujours enrichit d'autres que lui. Il tenta d'être tout ensemble fondeur, imprimeur, éditeur, auteur, avec cette tendance qui lui était

(1) 1799-1850.

innée de ne devoir rien qu'à lui-même (1). Il a conté sa mésaventure dans *Ève et David*. Il vécut dressé contre l'armée de ses dettes, qui furent son vivant et perpétuel cauchemar.

Il faisait là de la besogne alimentaire. Il écrivait à sa sœur :

> Je ne t'ai pas envoyé *Birague* parce que c'est une vraie cochonnerie littéraire... La seule chose bonne en ces livres, ce sont les mille francs qu'ils me rapportent.

Il commença une tragédie, *Cromwell*.

Sa sœur Laure Surville a conté la genèse de cette tragédie dont Balzac voulait qu'elle fût « le bréviaire des peuples et des rois ». « Il faut débuter par un chef-d'œuvre ou me tordre le cou. »

Le scenario fut jugé médiocre par les parents et amis auxquels il le soumit. Il déclara :

> Les tragédies ne sont pas mon fait.

Et il reprit la plume.

Ses premiers succès furent *le Dernier Chouan* (1827), *Catherine de Médicis*, *la Physiologie du mariage* (1829), *la Maison du Chat qui pelote*, *le Bal de Sceaux* et surtout, en 1830, *la Peau de chagrin*, conte inspiré d'Hoffmann.

Le moment le plus éclatant de la carrière de Balzac, et qui marque en quelque sorte la floraison de son génie, c'est l'époque où il publia les nouvelles et romans qu'il a classés en *Scènes de la vie privée* et *Scènes de la vie de province*. On peut voir ces classifications dans la *Comédie humaine*, avec d'autres auxquelles, dans l'origine, il n'avait pas songé. Les principaux de ces tableaux de genre sont : *la Femme abandonnée*, *la Femme de Trente ans*, *la Grenadière*, *les Célibataires*, *le Lis dans la Vallée*, la *Vieille Fille*, etc..., au premier rang, *Eugénie Grandet*.

Il imita d'abord Walter Scott, mais le présent l'attirait trop pour que le passé l'intéressât longtemps.

La *Physiologie du mariage* lui donna l'occasion de dénoncer cette institution comme une nécessité sociale tragi-comique

1. Logis de Balzac : rue Lesdiguières, 9 ; rue Visconti (où il fonda son imprimerie) : rue de Tournon ; rue Cassini, 6 ; rue des Batailles, 12 ; les Jardies ; rue Basse, 17 (rue Raynouard) ; rue Fortunée (rue Balzac.)

qui met aux prises deux égoïsmes ; c'est une œuvre d'analyse et de dissection brutale.

Il enveloppe habilement d'une forme naïve et archaïque les audaces de ses *Contes drolatiques*. Un jour de désespoir, il implora

le gentilhomme d'En Haut, le dict Très-Hault, luy fit jecter par Mercure un escriptoire sur lequel estoyent engravées ces trois lettres: *Ave*... Lors, force de tourner, retourner ce dict escriptoire, il lut à contrefil, Eva. Que est Eva sinon toutes les femmes en une seule? Doncques par la voix divine estoyt dict à l'autheur : — « Pense à la femme : la femme guarrira ta playe, bouschera le voide de ta gibessière ; la femme est ton bien, n'aye qu'une femme... *Ave*, salue, Eva, la femme.

Et il composa de très libres histoires d'amour avec le coloris chaud et la charnelle somptuosité d'un Rubens.

Dans *la Peau de chagrin*, il trouva la formule de la vie : *pouvoir*, *vouloir*, et dans un décor fantastique, il traça sa première grande vision de la société, ces jeunes gens qui craignent plus une tache de boue sur leurs escarpins qu'un coup de pistolet, qui ont le mépris des malheureux, toutes les complaisances pour le vice et toutes les tendresses pour l'argent. Ce fut la nouveauté du livre : l'amour cessait d'être le ressort de tous les romans ; Balzac le remplaça par l'âpreté dans la conquête de l'or.

Gœthe lut ce livre à la fin de sa vie et il en fut frappé. Il en dit son admiration dans ses lettres à Riemer, en 1831.

Le labeur de Balzac était formidable, ininterrompu.

Le monument n'est pas achevé, mais tel qu'il est, il effraye par son énormité et les générations surprises se demanderont quel est le géant qui a soulevé seul ces blocs formidables et monté si haut cette Babel où bourdonne toute une société.

TH. GAUTIER.

Couché à huit heures, debout à minuit, enroulé dans sa robe de moine, il passait la nuit au travail et allait se rafraîchir dans la rue (1), pour se rendre à l'imprimerie, où il corrigeait

(1) Il allait quelquefois s'y réchauffer. En visite chez Mme de Girardin qui habitait aux Champs-Élysées un glacial temple grec au coin de la rue de Chaillot, il en sort aussitôt en maugréant :

— Habiter un temple quand on n'est pas un dieu ! c'est-à-dire quand on n'a pas le privilège de se mettre à l'abri, par sa nature divine, des rhumatismes

durant deux heures ses laborieuses épreuves, et de là chez quelque ami.

Quelquefois, le matin, il nous arrivait, haletant, épuisé, étourdi par l'air frais, comme Vulcain s'échappant de sa forge, et il tombait sur un divan : sa longue veille l'avait affamé, et il pilait des sardines avec du beurre, en faisant une sorte de pommade qui lui rappelait les rillettes de Tours, et qu'il étendait sur du pain. C'était son mets favori ; il n'avait pas plutôt mangé qu'il s'endormait, en nous priant de le réveiller au bout d'une heure. Sans tenir compte de la consigne nous respections ce sommeil si bien gagné, et nous faisions taire toutes les rumeurs du logis. Quand Balzac s'éveillait de lui-même et qu'il voyait le crépuscule du soir répandre ses teintes grises dans le ciel, il bondissait et nous accablait d'injures, nous appelant traîtres, voleurs, assassins, nous lui faisions perdre 10.000 francs, car, étant éveillé, il aurait pu avoir l'idée d'un roman qui lui aurait rapporté cette somme (sans les réimpressions). Nous étions cause des catastrophes les plus graves, et de désordres inimaginables. Nous lui avions fait manquer des rendez-vous avec des banquiers, des éditeurs, des duchesses, il ne serait pas en mesure pour ses échéances; ce fatal sommeil coûterait des millions. Mais nous nous consolions aisément en voyant ses belles couleurs tourangelles reparaître sur ses joues reposées.

Lamartine a fait de lui ce crayon :

Son extérieur était aussi inculte que son génie. C'était la figure d'un élément : grosse tête, cheveux épars sur son collet et sur ses joues comme une crinière que le ciseau n'émondait jamais, traits obtus, lèvres épaisses, œil doux, mais de flamme : costume qui jurait avec toute élégance, habit étriqué sur un corps colossal, gilet débraillé, linge de gros chanvre, bas bleus, souliers qui creusaient le tapis, apparence d'un écolier en vacances, qui a grandi pendant l'année et dont la taille fait éclater les vêtements. Voilà l'homme qui écrivait à lui seul une bibliothèque de son siècle, le Walter Scott de la France, non le Walter Scott des paysages et des aventures, mais ce qui est bien plus prodigieux, le Walter Scott des caractères, le Dante des cercles infinis de la vie humaine, le Molière de la comédie lue,

et des fluxions ! un temple, avec portique, colonnes ioniennes, pavé de mosaïque, revêtements de marbre, murs en stuc poli, corniches d'albâtre et autres agréments grecs, par quarante-huit degrés cinquante minutes de latitude nord ! Et sous prétexte que nous sommes au mois de juin, aucun feu dans la cheminée ! D'ailleurs toute la forêt de Dodone sciée en trois traits, ne suffirait pas pour chauffer un pareil monument. Mais autant vaudrait, ma parole d'honneur ! recevoir ses amis, sur la mer de glace en Suisse. Aussi quand Mme de Girardin, me voyant me lever pour partir, m'a dit : « Vous nous quittez déjà, de Balzac? » je n'ai pu m'empêcher de lui répondre : « Oui, Madame, je vais dans la rue me réchauffer un peu. »

moins parfait, mais aussi créateur et plus fécond que le Molière de la comédie jouée. Pourquoi le style en lui n'égale-t-il pas la conception? la France aurait deux Molière et le plus grand ne serait pas le premier (1). »

Gros, large et court, cheveux bruns et hérissés, il avait des yeux vifs qui traversaient l'homme jusqu'à l'âme. On a bien critiqué la statue de Rodin. Hélas! c'était peut-être la plus spirituelle, puisqu'elle exprimait l'impuissance à statufier un être *instatufiable*, si l'on peut dire. Il n'a jamais été réussi qu'en buste.

Depuis 1822 il était soutenu par l'amitié fidèle de Mme de Berny, son « ange », son « soleil moral », qui lui était « plus qu'une créature peut être pour un autre ».

Albert Savarus conte une histoire de relations intellectuelles entre un homme et une femme, qui étaient Balzac et la comtesse russe Hanska. C'est à son influence qu'on doit *Seraphita*, roman mystique.

Il habita chez elle au château de Wierzchownie en Ukraine. L'esclave qui lui servit de valet de chambre vit encore, et se plaît à parler de ce maître d'un jour (2).

(1) « On le trouvait toujours chez lui, vêtu d'une large robe de chambre de cachemire blanc doublée de soie blanche, taillée comme celle d'un moine, attachée par une cordelière de soie, la tête couverte de cette calotte dantesque de velours noir adoptée dans sa mansarde, qu'il porta toujours depuis, et que sa mère seule lui faisait. Selon les heures où il sortait, sa mise était fort négligée ou fort soignée... Il triomphait de la vulgarité que donne l'embonpoint par des manières et des gestes empreints d'une grâce et d'une distinction native. » (Mme Surville.)

« Il s'enfermait ordinairement pour six semaines ou deux mois, volets et rideaux fermés, ne lisant aucune lettre, travaillant parfois dix-huit heures par jour à la clarté de quatre bougies, en robe de chambre de dominicain. » (Werdet.)

Ad. Brisson a eu l'idée amusante, pendant les fêtes du centenaire à Tours, de se faire donner les mesures de Balzac par l'ancien tailleur du grand romancier, le père Pion. Mesures de Balzac: Paletot : carrure, 21; dos, 52-78; grosdu haut, 104; ceinture, 104; manche coude, 50-76; largeur, 23-22-16. Gilet : 132-52-52-56-7. Pantalon : côté, 92; entre-jambe, 68; largeur, 40-28-22; pieds, 27. Ces petits détails expliquent la difficulté qu'eurent les sculpteurs de représenter ce gros homme court (Vasselot, Rodin, Falguière).

(2) Dans ce beau château de Wierzchownie, immortalisé par son séjour et par la gloire de son souvenir, rien n'a changé, ou presque rien.

Le propriétaire actuel de Wierzchownie, le comte Adam Rzewuski, un grand seigneur extrêmement lettré et intelligent, grand et sincère admirateur des œuvres du maître, conserve pieusement tous les souvenirs du temps de Balzac, depuis l'admirable portrait de Boulanger dont nous n'avons

Il épousa Mme Ève Hanska en 1849, peu de temps avant sa mort, sur laquelle plane un mystère qu'ont créé les dénégations opposées par la famille aux récits de V. Hugo, et d'Octave Mirbeau d'après J. Gigoux.

Le tombeau de Balzac est à l'ouest de la colline du Père-Lachaise, dans une petite allée aboutissant à l'avenue Frédéric-Soulié. Une grille de fer entoure la maçonnerie de dimensions moyennes qui supporte une colonnette carrée au-dessus de laquelle est placé le buste en bronze de l'écrivain, que modela en 1844 son ami David d'Angers. Sur trois côtés de la colonnette, encastrées à la surface : des croix. Un livre en bronze est disposé au bas de la colonnette, avec ces deux mots : *Comédie humaine*. Une plume de bronze est placée au-dessus. Deux brèves épitaphes inscrites sur les côtés nous apprennent que dorment aussi là, Ève Hanska comtesse Rzewuska, qui fut la muse et la femme de Balzac, morte à Paris, le 2 avril 1882, et le comte Georges Wandalin de Mniszech, son allié. Autour de Balzac, quelques tombes d'écrivains : Charles Nodier, Émile Souvestre, et en face, sous une pierre délabrée, Gérard de Nerval.

Cet esprit fut surprenant, non qu'il n'ait pas ses limites : style parfois faible, longueurs et dissertations prétentieuses, exagérations moitié romantiques, moitié mélodramatiques, peintures fausses de l'aristocratie qu'il ignorait. Mais nul ne l'a approché dans le tableau des caractères généraux du peuple

que des copies en France, jusqu'aux moindres détails d'ameublement dans l'appartement que le grand romancier occupa jadis dans l'aile droite du château et dont il a fait, plus d'une fois, la description dans ses lettres.

Le plus jeune de mes frères, le comte Léonce Rezwuski, qui est lui aussi un très brillant officier, d'une rare et haute culture intellectuelle, amateur éclairé et très fin connaisseur des belles-lettres, esprit aussi charmant, aussi européen d'idées que son frère Adam, admirateur fervent de Balzac lui aussi, lorsqu'il vient à Wierzchownie pour quelques jours, habite l'appartement du maître, mais rien n'y a changé.

Et l'auteur de la *Comédie Humaine*, s'il revenait au beau château ukrainien, dont il parle avec tant d'admiration dans sa correspondance, y retrouverait, aussi, son fidèle valet de chambre, très vieux maintenant, cela va sans dire, mais toujours bien portant et alerte, seul survivant de cette époque et se souvenant parfaitement de Balzac, qui avait d'ailleurs produit une impression profonde sur les indigènes du pays. Dans mon enfance, que j'ai passée tout entière à Wierzchownie, combien de fois ai-je entendu de vieilles gens en parler avec une animation, une sympathie, une curiosité que rien n'avait pu affaiblir. »

(Stanislas Rzewuski.)

et de la bourgeoisie. Nul n'a su mieux déduire les conséquences fatales d'une seule manie pour toute une vie ou toute une race, que ce soit l'avarice de Grandet, la jalousie de Cousine Bette, le vice de Hulot, la folie de Balthasar Claës. Il a tellement vécu avec ses personnages, qu'il nous les présente avec une vérité saisissante, et nous les voyons. Il n'a pas l'air de faire du roman, mais de l'histoire.

Il avait le travail laborieux. Il estimait :

— Si l'artiste ne se précipite pas dans son œuvre comme Curtius dans le gouffre, comme le soldat dans la redoute, sans réfléchir, et si, dans ce cratère, il ne travaille pas comme le mineur enfoui sous un éboulement, s'il contemple enfin les difficultés, au lieu de les vaincre une à une... il assiste au suicide de son talent.

Il disait encore :

Je me mets au travail avec désespoir, et je le quitte avec chagrin.

Il lui manqua le don d'écrire, auquel il suppléa par un travail acharné. Il enviait Th. Gautier; il l'a copié et plagié dans *Béatrice*, où l'on trouve des passages d'articles de Théo sur Mlle Georges et Jenny Colon, transposés en faveur de Camille. Gautier avait le coloris, et Balzac avait l'âme. Ils se fussent complétés. Balzac n'a pas le sens plastique. Il n'aperçoit pas son modèle en une attitude fixe et éloquente; il le voit s'agiter, vivre, parler, vieillir, et il lui faut un flot de mots pour rendre ce mouvement perpétuel. Il est rare que l'expression soit sobre, condensée : elle est entraînée par le flux des observations et des idées. Il doit la retoucher, faire tirer dix, quinze, vingt épreuves qu'il rend toutes couturées de retouches.

Il écrit plutôt mal (1). Il a été défendu contre ce grief par Brunetière.

(1) Il nous parlera des *projections fluides des regards qui servent à toucher la peau suave de la femme*; de l'*acutesse* des passions; de l'atmosphère de Paris, où tourbillonne un *simoun* qui enlève les cœurs; de la lente action du *sirocco* de l'atmosphère provinciale; de la *raison coefficiente des événements*; de *la mnémotechnie pécuniaire*, de *phrases jetées en avant par les tuyaux capillaires du grand conciliabule femelle*; d'un enfant (Louis Lambert) dont il *partageait l'idiosyncrasie*; *d'idées dévorantes distillées par un front chauve*; d'un

Lui reprocher d'avoir mal écrit, comme on le fait encore, et comme je l'ai fait moi-même, il y a bien des années, quand j'étais encore jeune, c'est se rapporter à une conception du style un peu étroite et un peu abstraite, qu'on pourrait définir par le mot fameux de Winckelmann : « La beauté parfaite est comme l'eau pure qui n'a point de saveur particulière ». Elle date du temps où l'Apollon du Belvédère, avec ses formes idéales, ou plutôt théoriques, et surtout dépouillées de tout accent individuel ou caractéristique, passait pour le chef-d'œuvre de l'art. Et il est d'ailleurs certain que de bonne eau est bonne quand elle est bien pure, ou pour mieux dire, bien insipide. Il est certain qu'en littérature, ou tout au moins en prose, on éprouve un vif plaisir, très naturel et très légitime, à voir se dessiner sous la transparence des mots les contours précis de l'idée. Mais nous sommes devenus plus exigeants depuis lors. Et dans le roman comme au théâtre nous nous sommes aperçus que le style ne consistait essentiellement ni dans une correction dont le mérite en somme ne va pas au delà de mettre l'orthographe, ni dans une facilité, dans une abondance qui finissent (ainsi la prose de George Sand) par donner la sensation de la monotonie, ni dans cette écriture *artiste* qui a fait le désespoir de Flaubert, mais peut-être et uniquement dans le don de faire *vivant*. Ou plutôt encore, faire vivant, voilà ce que l'artiste moderne se propose avant tout, c'est là-dessus que nous le jugeons; c'est ce qui assure, en dépit des maîtres d'école, la durée de son œuvre, et en ce sens, le style, tel que les grammairiens l'entendent, ne doit être qu'un moyen (1).

amant qui enveloppe sa maîtresse dans *la ouate de ses attentions*, des *avortements où le frai du génie encombre une grève aride*, des *landes philosophiques de l'incrédulité*; des *marais de l'espérance ou de l'incertitude*; des *souterrains minés par le malheur et qui sonnent creux dans la vie intime*; d'une ville qui est troublée *dans tous ses viscères publics et domestiques*: de l'*éblouissante fascination et de la paleur male du son*; de *paroles échevelées ou constellées*: d'*impressions fertiles et touffues*: des *chaudes inflexions de la voix*, de *regards aigres*.

« Wilfrid arrivait chez Séraphita pour dire sa vie, pour peindre la grandeur de son âme par la grandeur de ses fautes, pour montrer la ruine de ses déserts : mais, quand il se trouvait dans la zone embrassée par ces yeux dont le scintillant azur ne rencontrait point de bornes en avant et n'en offrait aucune en arrière, il redevenait calme et soumis comme le lion qui lancé sur sa proie dans une plaine d'Afrique, reçoit sur l'aile des vents un message d'amour, et s'arrête. Il s'ouvrait un abîme où tombaient les paroles de son délire. »

Et ce début du *Lis dans la vallée*.

« A quel talent nourri de larmes, devrons-nous un jour la plus émouvante élégie, la peinture des pâtiments subis en silence par les âmes dont les racines, tendres encore, ne rencontrent que de durs cailloux dans le sol domestique, dont les premières frondaisons sont déchirées par des mains haineuses ?.... »

(1) Cf. Alexandre Dumas fils, préface du *Père Prodigue*, mêmes idées, mais il ne s'agit pas des livres.

Il lui fallait vingt épreuves raturées, zébrées d'ajoutés et de renvois. Les typographes refusaient de faire « plus d'une heure de Balzac ».

Le style est martelé, la pensée compliquée, bourrée de détails, d'incidences; c'est un flot qui s'échappe en bouillonnant et il n'en est pas maître.

Insensible à l'art grec, il n'étudia pas la beauté plastique, il ne vénéra ni statues, ni déesses : il arrêta son observation sur la Parisienne de son temps, connut tous les artifices de sa toilette, les secrets de son boudoir, les détours de son pauvre cœur et les misères de sa nature. Il néglige les jeunes filles, les jeunes femmes ; il prend ses héroïnes à trente ans, elles sont averties, parfois meurtries, déçues, avides d'une dernière et grande passion, qui les secouera toutes et les laissera désespérées.

Elles sont du temps de la Restauration, bien que Mme Dey, type touchant de l'amour maternel, dans *le Réquisitionnaire*, soit une Parisienne de la Terreur, et qu'il ait brossé de larges tableaux de l'Empire, dans *la Femme de trente ans* et *la Paix du ménage*. Et dans son cabinet, il avait une statuette de Napoléon sur l'épée de laquelle il avait écrit : « Ce qu'il n'a pas achevé par l'épée, je l'accomplirai par la plume. »

Je vous ai dit qu'il se mit d'abord à l'école de Walter Scott, et fit du roman historique : *les Chouans*, *Une Ténébreuse Affaire*, où l'audience donnée par l'Empereur à Mlle de Cinq-Cygnes sur le champ de bataille d'Iéna est une page admirable. Il plaça sous la Restauration : *Un ménage de garçon*, *la Cousine Bette*, avec les types de Hulot et de Crevel.

Il fait peu de cas de l'histoire, qu'il ignore avant 1789. Il fut moins historien que naturaliste, « docteur ès sciences *sociales* ». La société lui paraît reproduire la variété des espèces animales : le loup, le renard, le lion, correspondent à des types humains ou professionnels. La seule différence est l'impossibilité pour un animal de passer d'une espèce à l'autre, volontairement, et la possibilité pour l'homme de changer d'état. Or, cela, c'est la part de la liberté, de l'effort, de la volonté, qui fait fissure dans le système et le désagrège. Le souci scientifique de Balzac explique son désintéressement, l'absence de dégoût, de mépris, d'enthousiasme. Mais les drames de la vie ordinaire qu'il raconte lui semblent plus beaux, plus grandioses, que

les plus belles légendes et les plus héroïques histoires.

Ce qui gêne son opinion sur le vice et la vertu, c'est d'une part sa volonté de respecter la morale catholique, et d'autre part la conviction où il est que vertu et vice sont des conditions déterminées par des antécédents logiques.

La Restauration le séduisait par son air de brillante aristocratie. Il se comptait parmi les nobles, et le faubourg Saint-Germain eut ses indulgences. La duchesse d'Abrantès et la duchesse de Castries (la duchesse de Langeais de *l'Histoire des Treize*) furent ses amies.

Il se réclamait des de Bonald et des Joseph de Maistre. Au fond, il n'eut sur la morale, la philosophie, la politique que des idées confuses. Il manqua d'idéalisme.

Le marquis de Villedeuil a vu Balzac dans le monde.

Balzac venait au faubourg Saint-Germain, chez ma mère. Nous habitions rue de l'Université. C'est là que j'ai fait la connaissance du romancier. Je me souviens encore de son habit bleu à boutons d'or et de son jabot de dentelle. Les cheveux en coup de vent, les pouces passés dans les emmanchures de son gilet, il parlait, il pérorait à perte de vue. Son légitimisme était farouche ; il n'y avait pas plus légitimiste que lui à l'entendre. Sa cocarde blanche, sa cocarde enfarinée ne me disait rien qui vaille. J'ai toujours pensé que, flatté d'être reçu dans le faubourg, il s'évertuait à faire la cour aux espérances royalistes. Surtout il désirait être député. Il se peut qu'il ait été royaliste. A cette époque, beaucoup d'hommes de lettres et d'artistes l'étaient par esthétique. Le romantisme a refait d'ailleurs une virginité à la royauté. Les costumes, les mœurs, la vie d'autrefois exerçaient un attrait véritable. On se sentait l'âme moyen âge. Le sentiment et l'imagination se plaisaient à cette résurrection généreuse et élégante. La vanité n'était pas, je crois, étrangère à cette mode. Les hommes de lettres sont le plus souvent des aristocrates qui s'ignorent ou qui se cherchent. Et quand on prend de l'aristocratie..... *Je veux qu'on me distingue*, diraient-ils comme Alceste bien qu'à l'inverse de celui-ci ils ne rêveraient pas d'aller au désert, et qu'ils ne redouteraient pas d'avoir le genre humain pour ami et pour lecteur. Bref, je ne sais si la foi royaliste de Balzac était sincère, mais elle n'a pas agi. Au moment du mariage de la princesse Louise avec le prince de Lucques, plus tard duc de Parme, les royalistes se sont cotisés pour lui donner un cadeau royal. Balzac avait promis un envoi digne de lui. Il a oublié sa promesse.

Il apportait à chaque roman une préparation énorme et une érudition de fraîche date.

— Balzac a voulu tout savoir et il a tout su de ce que l'on savait à son époque. Il s'est tout assimilé. Quand, dans *le Curé de Tours*, il

parle en archéologue de la cathédrale et de la Psallette, on est effrayé des études qu'il a dû entreprendre pour arriver à nous les décrire d'une façon aussi magistrale. Dans *César Birotteau*, quelle *science* du commerce et de la comptabilité ! Il a pénétré les arcanes des trafics de toutes sortes quand il s'étend en de longues pages sur les spéculations du quartier de la Madeleine, si meurtrières au pauvre César. J'y trouve même des aperçus ingénieux sur la Réclame, cette réclame qui semble ne dater que la deuxième moitié du siècle.

Parle-t-il de la terre, mais c'est comme un rural ! Il connaît à fond les rendements des terres et des vignes. Ces comptes de blé, de récoltes de vin qui paraissent si fastidieux dans *Eugénie Grandet*, comme ils sont logiques et bien étayés. Que l'on s'amuse à refaire tous les calculs de ce Tourangeau avisé, et l'on constatera qu'ils ne sont pas faux. Balzac a été aussi un admirable observateur de la vie et dans ce qu'elle a de plus frivole. Il a dû être un « gandin », aller aux « Italiens » pour écrire *Splendeur et Misère des Courtisanes*. En quittant le baron Hulot ou d'Esgrignon, ou bien encore le banquier Nucingen, il a dû faire un tour dans les coulisses pour aller causer avec Joseph ou avec Aquilina. Il a dû se faire habiller par le tailleur de Rastignac ou par celui du duc d'Hérouville. Je l'imagine dans son habit de drap bleu à boutons d'or, caquetant avec les jolies filles qui écoutent d'un air un peu narquois les propos du gros homme à l'air commun, mais aux yeux expressifs qu'a décrits Mme de Girardin.

Un reproche, c'est d'avoir peu connu et peu apprécié la nature. Je suis persuadé que Balzac ne mérite pas d'être ainsi apprécié ; ceux qui parlent ainsi de Balzac n'ont certainement pas bien lu certaines pages d'*Eugénie Grandet* et surtout celles impérissables du *Lys dans la vallée*. Ah ! cette description de la vallée de l'Indre et du château de Clochegourde, maintenant château de Chevrières ! Je les ai lues et relues bien souvent ces pages, assis près du château qui a appartenu à Balzac et qui est situé presque en face de Chevrières, sur la rive opposée de l'Indre, qui roule à travers la vallée un flot paresseux, ceinturé de verdure. Comme Balzac a bien senti le paysage français qui pour composer ses lignes aimables n'a besoin que d'un ciel pommelé de nuages, de peupliers agités par le vent ou d'un petit village aux toits rouges dans le lointain !...

Milly Tréfontaine.

Dans *Mercadet* et dans tous ses romans il y a des affaires d'argent, de spéculation, de bourse : il y était maître et en avait le goût, l'instinct, sinon le bonheur. C'était un brasseur d'idées et d'entreprises sages ou bizarres.

Il y avait en lui un homme d'affaires qui ne sommeillait pas. Dans la vie, il éternuait les projets de combinaisons commerciales.

Henri Monnier fut un jour accosté par l'auteur de *la Comédie humaine*, sur le boulevard.

— J'ai une idée sublime, lui dit Balzac.

— Peste ! Voyons cette idée.

— Voilà : je loue une boutique sur le boulevard des Italiens. Tout Paris passera devant, n'est-ce pas?

— Oui ; après ?

— Après, j'y établis un fond de denrées coloniales, et j'inscris au fronton en lettres d'or :

Honoré de Balzac, épicier.

Cela fera scandale, tout le monde voudra me voir servant la pratique, orné de la classique serpillière. Je gagnerai cinq cent mille francs, la chose est certaine. Voici mon raisonnement : il passe journellement tant de personnes sur le boulevard ; elles ne manqueront pas d'entrer chez moi. En admettant que chacune ne fasse qu'un sou de dépense, comme je gagne moitié sur la marchandise, cela fait tant par jour, par conséquent tant par semaine, ce qui me donne par mois la somme de.....

Et là-dessus, il se lançait à perte de vue dans des chiffres merveilleux de bénéfice.

Monnier, après l'avoir écouté attentivement, lui dit avec la gravité qu'il prêtait à Joseph Prudhomme.

— Avancez-moi cent sous sur l'affaire.

Dans *l'Histoire de la Société des gens de Lettres*, dont il fit partie, chaque page porte ou rappelle quelque proposition de Balzac à l'effet de fonder une banque intellectuelle, un syndicat de Lettres ou une Encyclopédie.

Victor Hugo était allé déjeuner aux Jardies. Après le repas, Balzac lui fit voir les « beautés » de sa propriété. Le poète fut très sobre d'éloges, cela se conçoit ; mais en arrivant devant un grand noyer, il s'écria :

— Enfin, voilà un arbre !

Balzac tout heureux de ce cri de satisfaction, répond :

— Oui, c'est un fameux arbre encore... Savez-vous ce qu'il rapporte?

— Comme c'est un noyer, je présume qu'il rapporte des noix.

— Vous n'y êtes pas : il rapporte quinze cents livres par an.

— De noix ?

— Non pas de noix, il rapporte quinze cents francs d'argent.

— Mais alors ce sont des noix enchantées, dit Victor Hugo.

— A peu près, voici : j'ai acheté ce noyer à la commune, à un prix élevé parce qu'un vieil usage oblige tous les habitants de Ville-d'Avray à déposer leurs immondices au pied de cet arbre séculaire.

Hugo recula.

— Rassurez-vous, lui dit Balzac, le noyer n'a pas encore repris ses fonctions, depuis que je le possède.

Et voilà Balzac qui énumère tous les profits que va lui rapporter cet arbre vespasien au pied duquel on va déposer des montagnes d'engrais qu'il vendra aux fermiers, vignerons, maraîchers, propriétaires voisins, etc...

— C'est de l'or en barres, que j'ai là ; enfin, tranchons le mot, c'est du guano comme en déposent sur les îles solitaires de l'Océan Pacifique des myriade d'oiseaux.

— Ah ! oui, repartit Hugo avec son flegme olympien, c'est du guano, moins les oiseaux.

Il possédait une maison construite sur ses plans. Elle n'avait pas d'escalier pour monter au premier étage, il répara cet oubli en mettant, comme il le disait, « l'escalier à la porte ».

Il espérait cultiver en grand, aux Jardies, des ananas dont il voulait faire un immense commerce, il avait calculé qu'il lui rapporterait 200.000 francs par an. A sa première récolte, il vit que les ananas lui revenaient à 20 francs pièce.

Cette petite et maussade propriété était située sur la route qui va de Ville-d'Avray à Sèvres. Léon Gozlan en a fait ce croquis :

Il serait, je crois, difficile à un arbre de quelque dimension de prendre racine sur un sol aussi diagonal. Les peintres décorateurs de théâtre ont le droit de le trouver extrêmement original ; mais il est furieusement antipathique au plaisir de la promenade. Les jardiniers-architectes, sous la direction fantasque de Balzac, ont dévoré des mois entiers pour soutenir à force d'art et de petites pierres, tous ces plateaux successifs, toujours disposés à descendre gaiement les uns sur les autres à la moindre pluie d'orage. Pourtant un seul arbre, un arbre acrobate, un noyer d'assez belle venue était parvenu à prendre pied sur cette pente périlleuse. Sur un plateau de quelques mètres, il avait assis sa domination isolée.

Une de ses inventions n'était point si mauvaise : il voulut achever d'exploiter les mines que les Romains mal outillés avaient amorcées en Sardaigne.

— Ils ont laissé des richesses dans leurs scories!

Aux objections de sa sœur, qui lui demandait où il trouverait l'argent nécessaire à ce projet, il répondait :

— Je parcourrai ce pays à pied, le sac sur le dos, vêtu comme un mendiant, faisant peur aux brigands et aux moineaux : j'ai tout calculé, six cents francs me suffiront.

Il fit ce voyage en 1833, il rapporta du minerai qui contenait beaucoup de métal.

Malheureusement Balzac était bavard ; dans la traversée, il raconta ses projets : quand il demanda la concession, on lui dit qu'elle avait été accordée au capitaine du bâtiment, une des personnes qui l'écoutaient dans le voyage avec le plus de plaisir.

Quant à sa méthode de travail, il échauffait et allumait lentement sa fournaise : il travaillait au fond de noirs ateliers fumeux où il préparait les fanaux qu'il allait planter par milliers et dont les feux concentrés et entrecroisés ont illuminé le champ de l'âme.

Il eut le don des vues d'ensemble, des idées générales. Son regard est étendu et va des scélérats mondains, de la haute et basse pègre aux espions, banquiers, politiciens, libertins, fous, avares, déments de l'art, de l'amour paternel, de l'amour. Séraphita, Louis Lambert sont l'aboutissement philosophique de l'œuvre.

La minutie des descriptions est le complément de son enquête psychologique, car l'être tient au milieu par mille invisibles liens. Le milieu, a dit Lamartine, est la préface de l'homme.

Souvent il a deviné et inventé par analogie ce qu'il ne voyait pas. Une part de son œuvre sonne faux. Il y règne une tristesse permanente qui n'est pas la vie. Sa religion est satanique ; sa conception du pouvoir repose indifféremment sur Vautrin, sur Napoléon, sur Robespierre ou le général des Jésuites, sur Ricci ou Attila. Son spiritualisme se documentait parmi les carabins. Il entrait au salon « par la cuisine ou par le cabinet de toilette (1) ». Il a décrit des mœurs qui n'ont existé qu'après lui. Ce sont ses romans qui ont fait des Eugénie Grandet, des Mme de Mortsauf, des Mme Claës. Il a créé un monde sur lequel la société s'est modelée par mode.

Mais si le monde est une machine, c'est aussi un poème. Il

(1) Arsène Houssaye.

l'a oublié. Il n'a pas décrit l'amour virginal, il n'a pas exprimé la poésie ingénue. Les droits de la grâce et de la pureté sont représentés par Eugénie Grandet, Ursule Mirouet, Laurence de Cinq-Cygne. C'est peu dans un monde si touffu.

Il lui manqua le sens de la mesure, de la proportion, le goût. Étant à la fois sensuel et mystique, il déchaîne le rêve et l'appétit, il oublie l'homme entre les deux.

C'est en 1836, que brandissant sa canne à pommeau de turquoises (1), il trouva l'idée de sérier et de classer ses romans sous le titre général *la Comédie humaine*, pour en faire une sorte d'histoire contemporaine à trois mille personnages.

L'État de Balzac a « comme l'État réel, ses ministres, ses généraux, ses financiers, ses industriels, ses marchands, ses paysans, il a ses prêtres, ses médecins de ville et de campagne, ses dandys, ses peintres, ses sculpteurs, ses dessinateurs, ses poètes, ses écrivains, ses journalistes, son ancienne et sa nouvelle noblesse, ses femmes vaines et perverties, aimables et dévouées, ses bas-bleus pleins de talent, ses vieilles filles et ses actrices, et enfin ses nombreuses courtisanes. Et l'illusion est frappante et complète. Car, comme les personnages passent continuellement d'un roman à l'autre, comme nous les voyons dans toutes les phases de leur développement, comme on parle d'eux, même lorsqu'ils n'apparaissent pas, comme nous possédons sur leur physionomie, leurs costumes, leurs demeures, leur manière de vivre, des renseignements aussi exacts que ceux qu'aurait pu nous fournir un marchand de nouveautés, un juriste, un brocanteur ou un médecin, comme en même temps la peinture est si vivante qu'on se figurerait devoir rencontrer le personnage dans la rue ou la maison désignée ou bien chez telle dame de l'aristocratie que les romans ont rendue célèbre et dont il fréquente habituellement chaque jour le salon, il semble presque incroyable que ce soient là des êtres imaginaires et involontairement, on croit les retrouver dans la France d'alors (2) », capitale (3) et province (4).

(1) Il y avait fait graver en turc : *Je suis briseur d'obstacles.* Cf. Mme de Girardin, *la Canne de M. de Balzac.* Elle appartient à la baronne de Fontenay. Cf. Jules Claretie, *Le Temps*, 12 juin 1908.

(2) Brandès, 176.

(3) *La Fille aux yeux d'or*, introduction.

(4) Issoudun, dans *Un ménage de garçon*, Douai, dans *la Recherche de l'absolu*,

Quel don d'évocation! Les héros, avec lesquels il passe sa vie, ont cessé depuis longtemps d'être pour lui des êtres fictifs. Ce sont gens plus vivants que ses contemporains eux-mêmes. Il écrit comme une nouvelle d'importance : « Savez-vous qui Vandenesse épouse? » A Sandeau qui lui parle de sa sœur malade, il répond : « Bien, mais revenons à la réalité et parlons de Grandet. »

Ses amoureuses, Ève de Rubempré, Mme de Beauséant, Mme de Firmiani, Marguerite Claës sont ardentes et frissonnantes.

En général ses personnages prennent à la fin du récit un grossissement fâcheux : le chanoine Troubert, dans les *Célibataires* ; la cousine Bette, dans *Parents pauvres* ; Rastignac, de Marsay, de Trailles, Vandenesse, Lucien de Rubempré, célèbres *struggleforlifers* ; Vautrin, le forçat, Mme Marneffe, le baron Hulot, Nucingen, la cousine Bette, Ferragus, Quinola, Mercadet, Mme de Mortsauf ou le mysticisme sensuel, Modeste Mignon, le père Goriot, Eugénie Grandet. Vieilles filles, vieilles femmes, filles disgraciées et contrefaites, jeunes femmes étiolées et malades, amantes trompées et dévouées ; types drôlatiques, philosophiques, économiques, magnétiques, théosophiques, ils commencent toujours très bien, puis leur narrateur perd pied.

Mais quelle souplesse pour se faire quand il le faut : architecte, tapissier, marchande de modes, valet de chambre, coiffeur, usurier.

Le crayon des dessinateurs n'a qu'à suivre les traits qu'il a marqués, comme ont fait Daumier pour *Vautrin* ; Tony Johannot pour *Mme Crochard et sa fille*, *la comtesse de Vandenesse*, *le Père Goriot* ; Meissonnier pour *M. Guillaume* ou *M. de Fontaine* ; Henry Monnier pour *le Père Grandet*, *l'abbé Birotteau* (Le curé de Tours) ; Gavarni avec Fourchon (*les Paysans*), Adolphe et Caroline (*Vie conjugale*) ; Bertall avec *le Colonel Chabert*, Gobsek, l'élégant Henri de Marsay (*Histoire des Treize*), Le Bon Monsieur Mathias (*le Contrat de mariage*), Gaudissart.

Alençon dans *la Vieille fille*, Besançon dans *Albert Savarus*, Saumur dans *Eugénie Grandet*, Angoulême dans *les Deux poètes*, Tours dans *le Curé de Tours*, Limoges dans *le Curé de village*, Sancerre dans *la Muse du Département*, etc.

Ce sont des types d'une vitalité si forte qu'ils se confondent avec les êtres.

Balzac fait concurrence à l'état civil.

V. Hugo a puissamment dit :

Il saisit corps-à-corps la Société moderne ; il arrache à tous quelque chose, aux uns l'illusion, aux autres l'espérance, à ceux-ci un cri, à ceux-là un masque ; il fouille le vice, il dissèque la passion ; il creuse et sonde l'homme, l'âme, le cœur, les entrailles, le cerveau, l'abîme que chacun a en soi.

Dans *les Illusions Perdues* il attaque le journalisme. Les auteurs qui n'atteignent pas la vieillesse ont pour l'ordinaire peu à se louer des journaux, où ils sont discutés, dépréciés, méconnus. Il peignit Janin dans le personnage d'Étienne Lousteau, — Jules Janin qui se reconnut et le lui fit bien voir dans son cruel article de la *Revue de Paris* (1839).

Il vit la sensualité déchaînée sur le monde, l'Église lui parut être un utile frein. Et il réclama pour les Congréganistes le monopole de l'enseignement public. On n'eût, en tout cas, point mis ses livres dans les écoles.

La puissance de ce génie est admirable ! Cette énorme machine de la *Comédie humaine* où les mêmes familles, les individus reparaissent et suivent le récit, il l'a maniée avec une aisance d'hercule littéraire.

Il dénombre l'inventaire exact des milieux où se place l'action ; on dirait qu'il copie d'après nature. Il expose un projet financier dans un roman comme il l'eût fait pour la tribune du Parlement.

Un trait le montre et fût arrivé à bien peu d'autres romanciers.

Mme d'Agoult voulait accaparer Liszt encore jeune, dont elle prévoyait le brillant avenir. Celui-ci regimbait contre la moderne Égérie. Il lui avait même répondu assez brutalement :

— Madame, ce sont les Dante qui font les Béatrix,et les vraies Béatrix meurent à dix-huit ans, après quoi on n'en parle plus.

Balzac fit de ce sujet, du grand homme récalcitrant et de la

femme pressante, son roman de *Béatrix ou les Amours forcées*. Tout le monde reconnut Mme d'Agoult, qui se reconnut elle-même et entra en fureur. Elle somma Liszt d'aller gifler Balzac. Le virtuose lui répondit :

— Donne-t-on dans ce livre votre prénom, votre adresse, votre rue et votre numéro ? Non ! Alors, il n'y a rien qui puisse justifier l'opinion où vous êtes de vous reconnaître.

Et il ne bougea pas. Mais il disait à ses amis :

— Ce Balzac est extraordinaire. Il y a pourtant longtemps que je vois Mme d'Agoult et je la connais bien ; eh bien, lui, qui l'a si peu vue, il la connaît mieux que moi !

C'est un des plus beaux hommages qu'on puisse rendre à la merveilleuse perspicacité de Balzac.

La société qui se donne rendez-vous chez les Nucingen est désolante. Un océan de boue. Un tissu de crimes mesquins. Les filles renient et abandonnent leur père; et enjambent un cadavre pour aller au bal. Regane et Goneril du *Roi Lear* n'ont pas l'intense et effrayante vérité des filles de Goriot.

A mesure qu'il avançait dans la série de ses œuvres et dans la connaissance du monde, la pureté et la poésie se retiraient pour laisser place à la noirceur et à la fièvre de l'or. Grandet, Goriot, Rastignac sont les images qui surgissent de la société après 1830. Mme de Beauséant résume le cathéchisme des jeunes gens, le credo des parveneurs :

Plus froidement vous calculerez, plus avant vous irez. N'acceptez les hommes et les femmes que comme des chevaux de poste que vous laisserez crever à chaque relai, vous arriverez ainsi au faîte de vos désirs... Mais si vous avez un sentiment vrai, cachez-le comme un trésor, ne le laissez jamais soupçonner, vous seriez perdu. Vous ne seriez plus le bourreau, vous deviendriez la victime... Si les femmes vous trouvent de l'esprit, du talent, les hommes le croiront, si vous ne les détrompez pas... Vous saurez alors ce qu'est le monde, une réunion de dupes et de fripons. Ne soyez ni parmi les uns, ni parmi les autres.

Vautrin complète cette estampe à la manière noire ;

Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. L'honnêteté ne sert à rien. L'on plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de le calom-

nier, parce qu'il prend sans partager; mais on plie s'il persiste; en un mot on l'adore à genoux quand on n'a pas pu l'enterrer sous la boue... Je vous défie de faire deux pas dans Paris sans rencontrer des manigances infernales... Aussi l'honnête homme est-il l'ennemi commun. Mais que croyez-vous que soit l'honnête homme? A Paris, l'honnête homme est celui qui se tait et refuse de partager.

Balzac s'est placé au confluent de tous les courants d'idées et il les a remontés pour en découvrir les origines, ce qui est le moyen d'en révéler les conséquences; aussi la société qui ressemble le plus à celle qui fut contemporaine à ses romans, c'est celle qui a suivi. Il a prédit ou façonné l'avenir.

Il a égalé le roman à la totalité de la vie et il n'est pas de romancier qui l'ait suivi sans lui rien devoir. *Le Lis dans la Vallée* a inauguré le roman psychologique, comme *Eugénie Grandet* ou *Cousine Bette* firent le roman de caractère. *La Dernière incarnation de Vautrin* est le prototype de tous les romans policiers. Il vit et il agit toujours. La mort n'a pas épuisé son œuvre de création. Même au théâtre, Augier, Dumas (1), Labiche n'auraient pas été exactement ce qu'ils ont été, si Balzac ne les avait précédés.

Au début de sa carrière, il déclarait :

J'allais vivre de pain et de lait comme un solitaire de la Thébaïde, au milieu de ce Paris si tumultueux, sphère de travail et de silence, où, comme les chrysalides, je me bâtissais une tombe pour renaître brillant et glorieux. J'allais risquer de mourir pour vivre.

L'avenir devait seconder son audace. Il est à présent immortel, et pour lui brille la gloire, qu'il a si joliment appelée « le soleil des morts ».

* * *

Gustave Flaubert (2) est né dans un hôpital, à l'Hôtel-Dieu de Rouen, où son père était médecin, parmi les tristesses et les souffrances de l'humanité. Il semble qu'il ait pris là cette mélancolie qui teinte de sévère tristesse toute son œuvre.

Amoureux de bonne heure (16 ans, à Trouville, voir *l'Édu-*

(1) *Mariage d'Olympe*, *les Lionnes pauvres*, *Maître Guérin*, — *le Demi-monde*, *la Question d'argent*.

(2) G. Flaubert (1821-1880), *Mme Bovary* 1857, *Salammbô*, 1862, *l'Éducation sentimentale*, 1869, *la Tentation de Saint-Antoine*, 1874, *Trois Contes*, 1877, *Bouvard et Pécuchet*, 1881.

cation sentimentale, qui est son histoire), il n'eut qu'une liaison sérieuse, avec Louise Collet ; elle fut orageuse (1846-1854). Voici son portrait à 18 ans :

Gustave Flaubert était alors semblable à un jeune Grec. Il était grand, mince, souple et gracieux comme un athlète, inconscient des dons qu'il possédait physiquement et moralement, peu soucieux de l'impression qu'il produisait et entièrement indifférent aux formes reçues. Sa mise consistait en une chemise de flanelle rouge, un pantalon de gros drap bleu, une écharpe de même couleur serrée étroitement autour des reins et un chapeau posé n'importe comment, souvent tête nue. Quand je lui parlais de célébrité ou d'influence à exercer, comme de choses désirables et que j'estimerais, il écoutait, souriait et semblait superbement indifférent. Il admirait ce qui était beau dans la nature, l'art et la littérature, et vivrait pour cela, disait-il, sans pensée personnelle. Il ne songeait nullement à la gloire, à aucun gain. Sa grande joie était de trouver quelque chose qu'il jugeât digne d'admiration. Le charme de sa société était dans son enthousiasme pour tout ce qui était noble, le charme de son esprit dans une individualité intense. Ce qui manquait à sa nature, c'était l'intérêt aux choses extérieures, aux choses utiles. S'il arrivait à quelqu'un de dire que la religion, la politique, les affaires avaient un intérêt aussi grand que la littérature et l'art, il ouvrait les yeux avec étonnement et pitié...

Il a fait quelques voyages, a vécu presque tout le temps à Croisset, venait à Paris voir ses amis réunis dans son logement qu'il appelait son *grenier*, et travailla « comme un taureau ». Ses documentations étaient interminables et laborieuses. (Voir sa correspondance.)

Le trait le plus gros par lequel l'opinion générale marque la physionomie de Flaubert est son souci du style. On redit avec complaisance qu'il éprouvait de la douleur à être forcé de répéter la même préposition dans l'expression toute faite : une couronne de fleurs d'oranger, et qu'il avait coutume de lire haut ses phrases pour s'assurer de leur harmonie, en disant : « Je ne les connais que quand elles ont passé par mon gueuloir. »

Il a fort soigné son style et il n'a jamais admis qu'on écrivît mal. Sa correspondance est remplie de jugements pareils : « C'est mal écrit. »

Rouge et *Noir* de Beyle-Stendahl ?

Je trouve cela mal écrit et incompréhensible comme caractères et

intentions... On se pâme d'admiration devant des talents qui ont pour toute recommandation d'être obscurs.

Les *Misérables* de Hugo ?

Quant au style, il me semble volontairement incorrect et bas. C'est une façon de flatter le populaire...

Il y a, faut-il le dire, autre chose en lui qu'un styliste, et s'il ressemble à Balzac, qu'il a surpassé dans *Mme Bovary*, il est tout différent de l'autre Balzac, le premier, l'ermite de la Charente, qui ne fut qu'un styliste, lui.

Il fut un érudit, très averti des temps passés et très amplement informé des marques de la bêtise contemporaine. Bovary, Homais, Bouvard et Pécuchet constatent des masses d'observations sur le bourgeois. Il collectionnait les discours de comices agricoles et les réflexions à la Homais. Quant à ses travaux d'approche ou d'archéologie, ils furent énormes et lents, presque disproportionnés avec l'effet.

Il fut romantique en ce sens qu'il aima l'éclat, la couleur, la lumière, comme Théophile Gautier.

Je suis las des choses laides et des vilains milieux... Je vais pendant quelques années peut-être vivre dans un sujet splendide et loin du monde moderne dont j'ai plein le dos. Ce que j'entreprends est insensé et n'aura aucun succès dans le public. N'importe ! Il faut écrire pour soi avant tout. C'est la seule chance de faire beau.

Le voici en face des Pyramides :

Nous sommes arrivés au bas de la colline où se trouvent les Pyramides, il y a aujourd'hui huit jours, vendredi (7 décembre 1849) à quatre heures du soir. C'est là que commence le désert. Ça été plus fort que moi, j'ai lancé mon cheval à fond de train. Maxime m'a imité et je suis arrivé au pied du Sphynx. En voyant cela qui est indescriptible (il faudrait dix pages et quelles pages !) la tête m'a un moment tourné et mon compagnon était blanc comme le papier sur lequel j'écris. Au coucher du soleil, le Sphynx et les trois Pyramides toutes roses semblaient noyés dans la lumière ; le vieux monstre nous regardait d'un air terrifiant et immobile. Jamais je n'oublierai cette singulière impression. Nous y avons couché trois nuits, aux pieds de ces vieilles b... de pyramides et franchement c'est chouette. Plus on les voit, plus elles paraissent grandes ; les pierres qui, à vingt pas, semblent grosses comme des pavés de rue, ont la taille d'un homme environ et quand on monte sur elles, cela grandit au fur et à mesure comme lorsqu'on gravit une montagne...

Suivez-le en Grèce :

J'ai passé trois fois par Éleusis. Au bord du golfe de Corinthe, j'ai songé avec mélancolie aux créatures antiques qui ont baigné dans ces flots bleus leurs corps et leurs chevelures. Le port de Phalère a la forme d'un cirque. C'est bien là qu'arrivaient les galères à proue chargées de choses merveilleuses, vases et courtisanes. La nature avait tout fait pour ces gens-là, langue, paysage, anatomies et soleils; jusqu'à la forme des montagnes qui est comme sculptée et a des lignes architecturales plus que partout ailleurs... Avoir choisi Delphes pour mettre la Pythie est un coup de génie. C'est un paysage à terreurs religieuses, vallée étroite entre deux montagnes presque à pic, le fond plein d'oliviers noirs, les montagnes rouges et vertes, le tout garni de précipices, avec la mer au fond et un horizon de montagnes couvertes de neige... La route de Mégare à Corinthe est incomparable : le sentier taillé à même la montagne à peine assez large pour que votre cheval y tienne à pic sur la mer, serpente, monte, descend, grimpe et se tord aux flancs de la roche couverte de sapins et de lentisques. D'en bas vous monte aux narines l'odeur de la mer; elle est sous vous, elle berce ses varechs et bruit à peine ; il y a sur elle, de place en place, de grandes plaques livides comme des morceaux allongés de marbre vert, et derrière le golfe s'en vont à l'infini mille découpures de montagnes oblongues à tournures nonchalantes. En passant devant les roches scironiennes où se tenait Sciron, brigand tué par Thésée, je me suis rappelé le vers du doux Racine :

Reste impur des brigands dont j'ai purgé la terre.

— Était-ce comme l'antiquité de tous ces braves gens-là ! Il n'y a qu'à voir au Parthénon, pourtant, les restes de ce qu'on appelle le type du beau. S'il y a jamais eu au monde quelque chose de plus vigoureux et de plus « nature », que je sois pendu ! Dans les tablettes de Phidias les veines des chevaux sont indiquées jusqu'au sabot et saillantes comme des cordes. Quant aux ornements étrangers, peintures, colliers en métal, pierres précieuses, etc..., c'était prodigué. Ça pouvait être simple, mais en tous cas c'était riche.

Quelle netteté intéressante d'impressions. Il nous mène en Corse :

Je puis maintenant te parler de la Corse, sciemment, puisque j'ai vu une bonne partie du littoral occidental. Tout le pays est couvert de montagnes et les chemins montent et descendent continuellement, de sorte qu'on est enfoncé dans les gorges et les makis. Tout à coup le paysage change comme un tableau à vue et un autre horizon apparaît. La route que nous parcourions contournait le bord de la mer et nous marchions sur le sable ; il y avait un soleil comme tu n'en connais pas, qui dominait toutes les côtes et leur donnait une teinte

blanche et vaporeuse. Tous les rochers à fleur d'eau scintillaient comme du diamant et à notre gauche les buissons de myrte embaumaient.

Il fut en même temps anti-romantique par le souci de faire œuvre impersonnelle et de ne rien laisser paraître de lui dans son œuvre.

Bovary aura été un tour de force inouï, dont moi seul jamais aurai conscience : sujet, personnages, effet, etc... tout est *hors de moi...* Je crois, du reste, qu'en cela je suis dans la ligne. Ce que vous faites n'est pas pour vous, mais pour les autres; l'art n'a rien à démêler avec l'artiste. Tant pis s'il n'aime pas le rouge, le vert ou le jaune. Toutes les couleurs sont belles, il s'agit de les peindre.

Et plus loin :

Tu prendras en pitié l'usage de se chanter soi-même. Cela réussit une fois, dans un cri, mais quelque lyrisme qu'ait Byron par exemple, comme Shakespeare l'écrase à côté avec son impersonnalité surhumaine ! Est-ce que l'on sait seulement s'il était triste ou gai ? *L'artiste doit s'arranger de façon à faire croire à la postérité qu'il n'a pas vécu.* Moins je m'en fais une idée et plus il me semble grand. Je ne peux rien me figurer sur la personne d'Homère, de Rabelais, et quand je pense à Michel-Ange, je vois de dos seulement un vieillard de stature colossale sculptant la nuit aux flambeaux.

Et ailleurs :

Que de sentiments, que de tendresses, que de larmes ! Il n'y aura jamais eu de si braves gens. Il faut avoir avant tout du sang dans les phrases et non de la lymphe... La fable des *Deux Pigeons* m'a toujours plus ému que tout Lamartine, mais si La Fontaine avait dépensé d'abord sa faculté aimante dans l'exposition de ses sentiments personnels, lui en serait-il resté suffisamment pour peindre l'amitié de deux oiseaux ?... »

Par l'impassibilité, il tient aux Parnassiens dont il goûta la théorie de l'art pour l'art.

L'artiste ne doit pas plus apparaître dans son œuvre que Dieu dans la nature... Que pensait Homère ? Que pensait Shakespeare ? on ne le sait pas.

Il n'a cessé de l'affirmer :

Nul lyrisme, pas de réflexions, la personnalité de l'auteur absente !... La personnalité sentimentale sera, ce qui, plus tard, fera passer pour puérile et un peu niaise une bonne partie de la littérature

contemporaine... Moins on sent une chose, plus on est apte à l'exprimer comme elle est toujours en elle-même, dans sa généralité, et dégagée de tous les contingents éphémères...

Il veut une continuelle surveillance de son propre élan, la défiance de cette espèce d'échauffement que les niais appellent l'inspiration.

... Il faut écrire froidement, dit-il... Tout doit se faire à froid, posément. Quand Louvel a voulu tuer le duc de Berry, il a pris une carafe d'orgeat et n'a pas manqué son coup. C'était une comparaison de ce pauvre Pradier qui m'a toujours frappé. Elle est d'un haut enseignement pour qui sait la comprendre...

Il fait choix à dessein de sujets qui le mènent loin de son milieu, de sa nature, de ses goûts :

Ouvrez maintenant *Madame Bovary*, qu'y rencontrez-vous ? Le tableau, scrupuleux jusqu'à la minutie, des mœurs les plus violemment contraires à cette pure et fière existence d'un jeune Faust emprisonné dans sa cellule. Ce ne sont dans les scènes décrites par cet implacable roman, qu'espoirs médiocres, passions mesquines, intelligences avortées, sensibilités basses, une déplorable légion d'âmes grotesques au-dessus desquelles plane le sourire imbécile du pharmacien Homais, de ce bourgeois grandiose à force de sottise ! Cet effet d'ébahissement rêvé par Flaubert est obtenu. Cette prose impeccable tour à tour colorée comme une peinture flamande, taillée en plein marbre comme une statue grecque, rythmée et souple comme une phrase de musique, s'emploie à représenter des êtres si difformes et si diminués que l'application de cet outil de génie à cette besogne vous étonne, vous déconcerte et vous fait presque mal.

Que pense l'auteur des misères qu'il examine d'un si lucide regard, qu'il raconte dans cet incomparable langage ? Vous ne le saurez jamais.

(Paul Bourget.)

Ce que nous savons du moins, c'est que *Madame Bovary* (1857) dénonce le danger du romantisme, de l'exaltation, de l'aspiration dans une existence humble vers les élans lyriques qui retombent dans l'immoralité et la misère.

L'Éducation sentimentale (1869), c'est l'effondrement des rêves juvéniles de ce médiocre Frédéric Moreau.

Salammbô (1862), *la Légende de saint Julien l'hospitalier*, (1877), *Herodias*, (1877), *la Tentation de saint Antoine* (1874), sont du *réalisme* rétrospectif.

Bouvard et Pécuchet (1881) est la dure vengeance du poète ascétique contre les bourgeois. Et par suite, l'impersonnalité de Flaubert dans ses œuvres n'est qu'une fiction.

Malgré lui, il y est ; — ce qu'il y a de meilleur, d'essentiel, de plus vivant en elles, ce n'est pas ce que l'artiste a médité et voulu, c'est l'élément inconscient qu'il y a déposé, le plus souvent à son insu, et quelquefois, malgré lui. J'ajoute qu'il faut saluer dans cette inconscience, non pas une humiliation pour l'artiste, mais un ennoblissement de sa tâche, et une récompense d'un autre travail ; celui qu'il a fait, non pas sur son œuvre elle-même, mais sur son propre esprit.

Ce don de mettre dans un livre plus de choses qu'on ne le soupçonne soi-même, et de dépasser sa propre ambition par le résultat, n'est accordé qu'aux génies de souffrance et de sincérité qui portent dans le fond de leur être le riche trésor d'une courageuse et haute expérience désintéressée.

C'est la pensée, mal comprise, égarée par un faux idéal, par une littérature inférieure, mais la pensée tout de même qui précipite Emma Bovary dans ses coupables expériences, et tout le livre apparaît comme une violente et furieuse protestation contre les ravages que la disproportion des rêves imaginatifs et du sort produit dans une créature assurément médiocre, mais encore trop fine, trop délicate pour son milieu. Et ce même thème du danger du rêve et de la pensée court d'un bout à l'autre de cette *Éducation sentimentale*, dont Flaubert aurait pu dire plus justement encore que de *Bouvard et Pécuchet*, que c'était « le livre de ses vengeances ». Ce même thème soutient *Salammbô* où l'empoisonnement de la pensée et du rêve est montré agissant sur des âmes barbares, avec la même force destructive que sur des âmes civilisées. Ce même thème circule dans la *Tentation de saint Antoine* où la pensée et le rêve sont de nouveau aux prises, cette fois, avec une âme croyante qui en agonise de douleur, en sorte que cet homme de raisonnement et de doctrine, qui s'est voulu impassible, impersonnel et glacé, se trouve avoir donné comme motif profond à tous ses livres le mal dont il a souffert : l'impuissance d'égaler sa vie à sa pensée et à son rêve.

(P. Bourget.)

Ce qu'il a fait est consciencieusement étudié et travaillé, limé et poli, fouillé et creusé ; c'est patiemment observé, scruté, sondé, analysé, combiné ; de ce travail curieux et inquisiteur, de cette chimie littéraire sont sortis les types les plus cruellement vivants, les plus crûment exacts, pris sur le vif, et comme arrachés à la réalité passée ou présente, au milieu de la société carthaginoise, ou dans la petite ville de province où luisent les bocaux du pharmacien Homais. Un livre conçu, vécu, créé et animé comme le fut *Bovary* suffit à immortaliser un nom.

La légende — déjà ! — veut que Flaubert sentait des relents d'arsenic pendant qu'il empoisonnait son héroïne : cette fiction est un heureux symbole de la part active prise par lui dans les actions de ses personnages; il vivait avec eux d'une seconde existence.

Cette seconde vie était chez lui si intense, qu'elle exigeait toutes les conditions de la réalité. Flaubert décrit minutieusement, tout comme s'ils posaient devant lui, la physionomie, l'air, l'extérieur, le costume, l'allure de ses acteurs; il les entoure d'un décor soigneusement étudié, rigoureusement vrai, les rues, les maisons, les meubles, les fiacres, les boutiques, tout cela chez lui est réel, solide.

Le théâtre l'attira modérément. *Le Candidat* a été comparé à *l'Ennemi du Peuple*, d'Ibsen ; il est plus comique. *Le Château des cœurs* est une énorme féerie, ou l'invocation du Grand Pontife est demeurée célèbre :

— Colonnes de la patrie, exemple du commerce, base de la moralité, protecteurs des arts, épiciers... !

Comme homme, il fut irascible, insociable, brutal. Aux bons avis de son ami Maxime du Camp, il répond par des rugissements de lion crucifié.

Je trouve ton affliction à mon endroit comique, et voilà tout. Est-ce que je te blâme, moi, de vivre à Paris et d'avoir publié ? Si ta conscience t'a ordonné de me donner ces conseils, tu as bien fait, je te remercie de l'intention. Mais je crois que tu l'étends aux autres, ta conscience, et que ce brave Louis ainsi que ce bon Théo, que tu associes à ton désir de me façonner une petite perruque pour cacher ma calvitie, se f..... complètement de ma pratique..... Tâche de faire comme eux..... Nous ne suivons plus la même route, nous ne naviguons plus dans la même nacelle. Que Dieu nous conduise donc où chacun demande ! Moi je ne cherche pas le port, mais la haute mer. Si j'y fais naufrage, je te dispense du deuil.

Et il raconte son exploit :

Je crois qu'il sentira longtemps l'étourdissement d'un tel coup de poing et qu'il se le tiendra pour dit. Je suis très bon enfant jusqu'à un certain degré, jusqu'à une frontière, celle de ma liberté, qu'on ne passe pas. Or, comme il a voulu empiéter sur mon territoire le plus personnel, je l'ai recalé dans son coin et à distance. Comme il me disait qu'on se devait aux autres, qu'il fallait s'aider, et autres phrases, après lui avoir exprimé fort net que je me f..... de tout et de tous,

j'ajoutais : « Les autres se passeront de mes lumières et je demande en revanche qu'ils ne m'empoisonnent pas de leurs chandelles » et de même pendant quatre pages. Je suis un barbare, j'en ai l'apathie musculaire, les langueurs nerveuses, les yeux verts et la haute taille. Mais j'en ai aussi l'élan, l'entêtement, l'irascibilité...

Quand on lui reprochait de ne pas sortir davantage, de ne pas se délasser dans la campagne :

Mais la nature me mange ! s'écriait-il indigné ; si je reste étendu longtemps sur l'herbe, je crois sentir pousser des plantes sur mon corps.

Et il ajoutait :

Vous ne savez pas le mal que tout dérangement me procure.

Ce fut un solitaire, un bougon ombrageux, pessimiste.

J'ai des recoquillements si profonds que j'y disparais, et tout ce qui essaie de m'en faire sortir, me fait souffrir.

Et ailleurs :

C'est étrange comme je suis né avec peu de foi au bonheur. J'ai eu tout jeune un pressentiment complet de la vie. C'était comme une odeur de cuisine nauséabonde qui s'échappe par un soupirail. On n'a pas besoin d'en avoir mangé pour savoir qu'elle est à faire vomir....

Entendez Bergerat :

Quand il quittait sa solitude de Croisset pour venir à Paris voir ses éditeurs et cultiver ses amitiés, mais, surtout, se décongestionner la cervelle gonflée de mots et d'images, il semblait qu'il tirât une bordée dans un port, car, lui aussi, il aimait son navire, le navire littéraire, le doux bateau toujours en partance de Virgile.

Il arrivait aux barrières de la capitale, le chapeau sur l'oreille, les pouces renversés dans les entournures du gilet, romantiquement décidé à dévorer tout crus des cœurs de femme, à bastonner des bourgeois hideux, à tourner en soirées *d'Hernani* les premières de ses amis, et à se ruer en autres orgies de ce caractère babylonien. L'olifant sonnait sur les collines et annonçait aux « vieux fidèles » la réouverture du grenier et les massacres des vêpres flaubertines. Elles commençaient par l'histoire du mât presse-papiers d'abord, et puis par l'apologie-réhabilitation du marquis de Sade, l'un de ses dadas bousingots et son discours de rentrée, pour ainsi dire.

C'était l'heure démoniaque et Ivan Tourguneff était virtuellement chargé d'y faire diversion. Il s'y prenait avec une habileté slave. Il

flattait d'abord la manie de son illustre ami et renchérissait sur la défense du marquis charentonnesque. Puis, peu à peu, sous couleur de contraste violent, il s'engageait dans le récit de quelque aventure de jeunesse advenue là-bas, en Moscovie, quelque roman d'amour héroïque et doux, avec la blonde fille d'un moujick, une histoire pure, tendre, blanche comme la neige immaculée, qui ridait tout de suite le front de Zola, collait à Daudet son monocle dans l'œil et agitait dans la joue du bon patron cette espèce de chique gonflante et mobile qu'y mettait l'émotion et dont elle était le signe. Car Flaubert était surtout, à fonds et à tréfonds, d'une sensibilité d'écorché, et il n'y eut jamais de meilleur homme sur la terre.

Il fut lié avec Goncourt, Daudet, Maupassant, Ivan Tourgueneff et Émile Zola, alors à l'aurore de sa carrière. L'éditeur Georges Charpentier fréquentait aussi chez lui, le poète José-Maria de Heredia quelquefois, de temps à autre Catulle Mendès, et la causerie ne tardait pas à prendre un tour prodigieux.

Il eut l'orgueil de soi, et c'est évidemment qu'il se compare, puisqu'il mit de l'âpreté à découvrir les bêtises et les petitesses, et à en rire. « La bêtise entre dans mes pores. »

Notez encore qu'il fut infécond en idées, en raisonnements. Il ne comprit pas les philosophes, les sociologues, les moralistes.

J'ai lu à Jérusalem un livre socialiste, *Essai de philosophie positive* par Auguste Comte. C'est assommant de bêtise. Il y a là-dedans des mines de comique immense, des Californies de grotesque.....

Ou encore :

Ne lisez pas la *Politique tirée de l'Écriture Sainte*. L'aigle de Meaux me paraît décidément une oie.

Hors de l'observation, il étouffe. Il n'a ni logique, ni esprit, ni charme. L'ombre de l'hôpital natal s'est étendue sur sa vie.

Il y avait des sujets qui l'attiraient, mais qu'il n'osait traiter parce qu'ils lui faisaient peur. Il était malade, d'un mal nerveux, de vertiges.

Il s'est bien rendu compte de sa double nature.

Il y a en moi *deux bonshommes distincts*, un qui est épris de *gueulades*, de lyrisme, de grands vols d'aigle, de toutes les sonorités de la phrase et des sommets de l'idée ; un autre qui creuse et qui fouille le

vrai tant qu'il peut, qui aime à accuser le petit fait aussi puissamment que le grand, qui voudrait vous faire sentir presque matériellement les choses qu'il reproduit. Celui-là aime à rire et se plaît dans les animalités de l'homme.

Guy de Maupassant disait :

Peu d'existences témoignent d'une unité aussi complète que la sienne : ses lettres le montrent à neuf ans préoccupé d'art comme il le sera à cinquante. Sa vie, comme l'ont d'ailleurs observé tous ceux qui ont parlé de lui, ne fut, depuis l'éveil de son intelligence jusqu'à sa mort, que le long développement d'une même passion, « la littérature ». Il lui sacrifia tout ; ses amours, ses tendresses ne l'enlevèrent jamais à son art. Dans les dernières années regretta-t-il de ne pas avoir pris la route commune ? Quelques paroles émues sorties de ses lèvres un jour où nous revenions ensemble le long de la Seine, me le feraient croire. Nous avions visité une de mes amies que nous avions trouvée au milieu d'enfants charmants. « Ils sont dans le vrai », me dit-il, en faisant allusion à cet intérieur de famille honnête et bon. « Oui, » se répétait-il à lui-même gravement. Je ne troublai point ses pensées et restai silencieux à ses côtés. Cette promenade fut une de nos dernières.

Lui qui avait tant vanté l'impassibilité littéraire, l'isolement méprisant de l'écrivain et de l'artiste, lui qui avait tant raillé les bourgeois, la guerre, la garde nationale et l'idée même de patrie, devant la France vaincue et ensanglantée, il oublia toutes ses théories et tous ses dédains : il pleura, il souffrit et il exprima cette souffrance aussi simplement que le plus humble bourgeois, fidèle à son pays ; il devint lieutenant de la garde nationale, et à quarante-neuf ans, il se désespéra, obligé de rester auprès de sa mère malade, de ne pouvoir prendre le fusil et le sac, et se battre aux côtés de ceux dont il avait peint avec amertume l'éducation sentimentale, les incertitudes morales, mais qui, la patrie envahie, se retrouvaient hommes et soldats.

Tous ceux qui ont traversé ces jours tragiques, qui jamais ne les oublieront, qui jamais ne s'en consoleront, ne peuvent lire sans émotion les *Lettres* que Flaubert ne destinait pas à la publicité. Ces phrases simples, décousues, ces alternatives d'espoir et de désespoir, ces sanglots, ces imprécations, ces cris d'un homme atteint au plus profond de son être, valent les plus belles pages de l'artiste.

* * *

Edmond (1) et Jules (2) de Goncourt ont suivi l'entraînement vers le réalisme le plus sombre ; ils ont été les collectionneurs de notes prises au vol ; ils ont eu une prédilection décidée pour les tares pathologiques, les cardiaques, les hystériques, les tuberculeux, les déclassés, les miséreux, les milieux orduriers et populaciers. Pour eux le beau, c'est le laid. C'est la loi. Habitués à vivre parmi les belles estampes anciennes et japonaises, parmi les bibelots d'art et tous les plus délicieux exemplaires de la « joliesse » et de la beauté, ils se reposaient de ce rayonnement lumineux et pur par des incursions de leur imagination dans les ténébreux sous-sols de la société, tout glissants du pus des malades et des déjections vicieuses.

Ils furent artistes, collectionneurs, critiques, romanciers, auteurs dramatiques, et partout ils apportèrent de l'originalité. Dans *la Maison d'un artiste*, Edmond de Goncourt a dit leur goût du bibelot, qu'ils ont remis en honneur, et qu'ils ont appelé dans leurs études comme témoin pour aider à la résurrection du passé. Ils ont créé la mode de la japonaiserie. Ils eurent une prédilection pour le dix-huitième siècle, dont ils ont étudié les grâces et les faiblesses. Ils ont curieusement fait revivre à l'aide de tous les souvenirs, bibelots, estampes, brochures, la femme du dix-huitième siècle.

C'est la part la plus neuve, la plus vivante et la plus durable de leur œuvre. Ils furent là, historiens très documentés et peintres agréables, inspirés de leurs modèles. Ils ont renouvelé la méthode historique en élargissant l'importance accordée à la vie privée dans l'histoire des sociétés, autrefois toute contenue dans les souvenirs de la diplomatie, de la politique et des guerres. Ils ont consigné dans leur journal des traits, des anecdotes, des indiscrétions, conversations qui constatent une singulière intensité d'observation et de mémoire, et qui fournissent quantité d'utiles informations sur les choses et les gens.

Dans leurs romans *Sœur Philomène*, *Charles Demailly*, *Manette Salomon*, semblables à des cartons d'aquarelles et d'eaux-fortes, ils ont étudié les cas de la religieuse tremblante et troublée, de l'homme de lettres torturé par sa femme sotte et

(1) 1822-1870.
(2) 1830-1896.

perfide, du peintre jugulé par une femme impérieuse. *Renée Mauperin* est une vierge folle et charmante dont le frère est infâme. *Germinie Lacerteux* est tout imprégnée de pitié sociale. *Madame Gervaisais* est le drame d'une conscience secouée d'une pitié fiévreuse dans le pâle soleil de Rome. *La Faustin* dit l'âme angoissée de l'artiste, son inquiétude affinée, les angoisses visionnaires de son âme chargée de rêves et de déceptions, en face de son indigne amie, une actrice qui étudie des « effets » sur l'agonie de son amant. *La Fille Elisa* est une pitoyable agonie d'âme. *Chérie* est l'étrange jeune fille que les raffinements morbides de son organisme jettent dans la névrose.

Ils ont fait du théâtre, disait A. Daudet, et nos directeurs les plus intelligents ont laissé à une scène étrangère l'honneur de jouer ce beau drame de *la Faustin* et il en sera peut-être de même pour *Manette Salomon*, la pièce la plus passionnée et la plus spirituelle qu'il m'ait été donné d'entendre depuis longtemps. Et pourquoi? parce que Manette, la Faustin, Germinie sont découpées en tableaux, à la manière des romans dont Edmond de Goncourt les a lumineusement fait jaillir. Une suite de tableaux que la force d'une idée mère et le talent savamment mené et gradué d'un interprète, homme ou femme, dramatisent et mouvementent d'un bout à l'autre.

Henriette Maréchal, *la Patrie en danger*, *Germinie Lacerteux* (1), *A bas le progrès*, témoignent de leur violente originalité.

Leur style leur appartient bien; il a de la curiosité. La phrase est désarticulée, sans gonds ni charnières; c'est un peu du langage aggloméré, où ne subsistent que les termes expressifs; les copules ont fondu. Il ne reste que les taches, touches, tons et valeurs qui émergent au-dessus du niveau de la phrase et font impression. Ce qui ne frappe pas est inutile. Ce style heurté secoue, écartèle, brutalise l'esprit; la lecture devient courbature.

Pour celui qui pénètre en ces lignes de fièvre, où la phrase part en coup de fouet, où le relief des choses frappe à vif la rétine, où le style, tour à tour, eau fraîche, forêt verte, chair de femme, épouse avec une souplesse de protée les formes et les couleurs, plie son essence fluide aux états d'âme les plus complexes, aux repliements de

(1) Ajoutez : *Etienne Marcel*, *Sans Titre*, *Abou Hassan*, *Mam'zelle Zirzabelle*, etc.

la pensée comme aux détentes de la passion, pour celui-là, le rideau se lève sur la prestigieuse révélation d'un monde nouveau.

(Paul MARGUERITTE).

C'est le style « claquant », révolté, indépendant de toute syntaxe, pétri du salpêtre des barricades. Paul Marguerite dit encore :

L'ivresse intellectuelle qui me saisit à entrer dans cette œuvre où la vie fuse, se crispe, éclate de partout, ne se peut comparer qu'au haschich.

C'est juste, et c'est le reproche à faire à ces romans exacerbés : il leur manque l'équilibre, la santé, la vraie force, celle qui ne doit rien aux toxiques et aux excitations factices de l'imagination débridée et affolée.

*
* *

Émile Zola est né à Paris (1), rue Saint-Joseph ; sa mère était française et son père italien, ingénieur : il a fait le canal Zola à Aix. Emile Zola fut boursier au lycée Saint-Louis, et eut M. Levasseur comme professeur. Tout enfant, il fit un roman sur les Croisades, et un vaudeville *Enfoncé le pion* ! Il fut refusé au baccalauréat et fut employé aux Docks, rue de la Douane, à 60 francs par mois, puis garçon ficeleur à la librairie Hachette. En 1864 il écrit *les Contes à Ninon*, *la Confession de Claude* et des articles de journaux, réunis plus tard dans *Mes Haines*. Il fit le *Salon* à *l'Événement* (1867), puis le *Vœu d'une morte*, *les Mystères de Marseille*, *Thérèse Raquin*, *Madeleine Férat*, *la Fortune des Rougon* (1869), *la Curée* (1872), *le Ventre de Paris*, *la Conquête de Plassans*, *l'Assommoir*, *Une page d'Amour*, *Nana*, *Pot-Bouille*, *Au Bonheur des Dames*, *la Joie de Vivre*, *Germinal*, *l'Œuvre*, *la Terre*, *le Rêve*, *la Bête Humaine*, *l'Argent*, *la Débâcle*, *le Docteur Pascal*, qui clôt la série des *Rougon-Macquart*, *les Trois Villes* : *Rome*, *Lourdes*, *Paris* ; en critique : *le Roman expérimental*, *les Romanciers naturalistes*, *Documents Littéraires*.

(1) 1840-1902... *Contes à Ninon* (1864), *Thérèse Raquin* (1867), *les Rougon-Macquart* (1871-1893), *la Conquête de Plassans* : *la Curée*, *l'Assommoir* (1877), *Germinal* (1885), *la Débâcle* (1892), les Trois Villes : *Lourdes* (1894), *Rome* (1896), *Paris* (1898), les Quatre Évangiles : *Fécondité* (1883), *Travail* (1901).

Émile Zola a porté à ses limites extrêmes le développement de la formule réaliste, née du progrès des sciences physiologiques, et de la réaction contre le romantisme, qui le contenait en germe (1) par l'importance accordée au pittoresque, à la couleur locale, aux sensations. Et c'est pour cette raison que Zola, tempérament romantique par la fougue, le don de grossissement, l'exaltation, n'a pas été dépaysé dans le domaine qu'il s'est choisi, province annexée du romantisme.

L'audace indécente de certaines peintures, le goût épais, l'absence de distinction, la sensualité bestiale, les prédilections plébéiennes, feraient mal juger de lui s'il n'avait protesté de ses intentions édifiantes. Il eut une vie studieuse et retirée. Il n'eût pas mené à bonne fin une œuvre si gigantesque, s'il eût été un dissipé. Il voulut répandre la morale par l'horreur du vice. Il écrivit une morale en actions qui furent pour lui un bon placement. Cette page, plaidoyer pour *l'Assommoir*, est, à cet égard et à d'autres, intéressante.

Lorsque *l'Assommoir* a paru dans un journal, écrivait-il, il a été attaqué avec une brutalité sans exemple, dénoncé, chargé de tous les crimes. Est-il bien nécessaire d'expliquer ici, en quelques lignes, nos intentions d'écrivain? J'ai voulu peindre la déchéance fatale d'une famille ouvrière, dans le milieu empesté de nos faubourgs. Au bout de l'ivrognerie et de la fainéantise, il y a le relâchement des liens de la famille, les ordures de la promiscuité, l'oubli progressif des sentiments honnêtes, puis dénouement, la honte et la mort. C'est de la morale en action, simplement.

L'Assommoir est à coup sûr le plus chaste de nos livres. Souvent j'ai dû toucher à des plaies autrement épouvantables. La forme seule a effaré. On s'est fâché contre les mots. Mon crime est d'avoir eu la curiosité littéraire et de couler, très travaillée, la langue du peuple. Ah ! la forme, là est le grand crime ! Des dictionnaires de cette langue existaient ; pourtant, des lettrés l'étudient et jouissent de sa verdeur, de l'imprévu et de la force de ses images. N'importe, personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail philologique, que je crois d'un vif intérêt historique et social.

Je ne me défends pas, d'ailleurs. Mon œuvre me défendra. C'est une œuvre de vérité, le premier roman sur le peuple qui ne mente pas et qui ait l'odeur du peuple. Et il ne faut point conclure que le peuple tout entier est mauvais, car mes personnages ne sont pas mauvais, ils ne sont qu'ignorants et gâtés par le milieu de rude besogne et de misère où ils vivent. Seulement, il faudrait lire mes romans, les comprendre, voir nettement leur ensemble, avant de porter les jugements

(1) Cf. p. 95.

tout faits, grotesques et odieux, qui circulent sur ma personne et sur mes œuvres. Ah! si l'on savait combien mes amis s'égayent de la légende stupéfiante dont on amuse la foule! Si l'on savait combien le buveur de sang, le romancier féroce, est un digne bourgeois, un homme d'étude et d'art, vivant dans son coin, et dont l'unique ambition est de laisser une œuvre aussi large et aussi vivante qu'il pourra.

Il restera l'historien naturel de la famille des Rougon-Macquart, le zoologiste de ces ménages qui sont, en effet, des ménageries.

Il l'affirme lui-même, à tout bout de champ :

Je ferai voir ce groupe à l'œuvre comme acteur d'une époque historique.

Ou bien :

Ils racontent le second Empire à l'aide de leurs drames individuels, du guet-apens du coup d'État à la trahison de Sedan.

Et encore :

J'ai fait le tableau d'un *règne mort*.

C'est une mauvaise posture pour être vivant, actuel, vécu, réel, immédiat.

Car prenez garde que son sujet est mal choisi pour un naturaliste. Tous ses romans de la série des *Rougon* ont été écrits après 1871, et ils racontent l'histoire d'une famille sous le second Empire, c'est-à-dire une époque qui reculait à mesure qu'il écrivait. Il a fait du roman historique, et son œuvre « vécue » est en réalité rétrospective. Il lui a fallu se documenter dans le passé, les livres, les souvenirs. Étant peu livresque, il a modernisé la peinture, et son épopée en prose manque d'exactitude, puisqu'elle ne donne pas l'impression particulière d'un temps. Il a imposé à l'Empire la couleur locale de l'âge suivant, tout comme les peintres du seizième siècle costumaient les apôtres à la moderne. Ses tableaux ne sont pas une évocation de jadis; ils ne se datent pas. C'est une Iliade de mastroquets. Ils sont contemporains à lui-même, et ainsi la fantaisie préside à ces études prétendues rigoureuses.

L'étalage scientifique est confus comme devant un bazar, et il serait aisé de casser le fil qui relie les romans de la série, — en

l'espèce, l'hérédité. Le souci de peindre l'un après l'autre des milieux, finances, plèbe, peintres, chemins de fer, mines, magasins de nouveautés, constate plutôt la curiosité du chroniqueur flânant à travers Paris, que la méthode du savant accumulant les arguments autour d'une thèse. Gervaise est une Rougon Macquart, mais l'ivrognerie de Coupeau, plus que l'atavisme, fait son dam.

Zola a remplacé la psychologie par la physiologie, suivant en cela l'entraînement de la science elle-même, qui a intronisé des recherches nouvelles sous le nom nouveau de physiopsychologie. Mais il a négligé la vie intérieure, et n'a connu que des accidents physiques. N'étant pas dualiste, il a ignoré l'âme, il l'a supprimée, et n'a vu que la matière : c'était se condamner à être fort incomplet.

Sa valeur serait moindre, littérairement, sans un don prodigieux et essentiellement romantique de fougue, de rêve, de fantaisie effrénée, d'allégorie grandiose, de symbolisme majestueux, de visions tumultueuses. Romantique, il le fut parce qu'il fut passionné, enthousiaste, lyrique, obstiné, capable de haines vigoureuses et d'exaltations courageuses.

La haine est sainte, écrivait-il. Elle est l'indignation des cœurs forts et puissants, le dédain militant de ceux que fâchent la médiocrité et la sottise. Haïr, c'est aimer, c'est sentir son âme chaude et généreuse, c'est vivre largement du mépris des choses honteuses et bêtes.

La haine soulage, la haine fait justice, la haine grandit.

Je me suis senti plus ferme et plus courageux après chacune de mes révoltes contre les platitudes de mon âge. J'ai fait de la haine et de la fierté mes deux hôtesses. Je me suis plu à m'isoler, et dans mon isolement à haïr ce qui blessait la fierté et le vrai. Si je vaux quelque chose aujourd'hui, c'est que je suis seul et que je hais.

Et ailleurs.

On m'a reproché ma passion. C'est vrai, je suis un passionné, et j'ai dû être injuste souvent. Ma faute est là, même si la passion est haute, dégagée de toutes les vilenies qu'on lui prête. Mais, je l'avoue encore, je ne donnerais pas ma passion pour la veulerie complaisante et le misérable aplatissement des autres. N'est-ce donc rien, la passion qui flambe, la passion qui tient le cœur chaud ? Ah ! vivre indigné, vivre enragé contre les talents mensongers, contre les réputations volées, contre la médiocrité universelle. Ne pouvoir lire un journal sans pâlir de colère. Se sentir la continuelle et irrésistible envie de crier tout haut ce qu'on pense, surtout lorsqu'on est seul à le penser, et

quitte à gâter l'espoir de ma vie ! Voilà quelle a été ma passion. j'en suis tout ensanglanté, mais je l'aime, et si je vaux quelque chose, c'est par elle et pour elle seule.

Le savant en lui manqua d'éducation première et de méthode. L'artiste eut le goût laborieux et lourd.

L'érudit fut de trop fraîche date. Le philosophe et le sociologue eurent l'esprit fuligineux. L'observateur fut pénétrant, perspicace, et il y avait en lui un poète de faubourgs et d'usines.

Ses derniers livres sont plus complets, plus décisifs dans sa carrière (sauf *l'Assommoir*, son chef-d'œuvre). Il tient sa formule, il est maître de son genre, et on l'y trouve tout entier.

La fresque la plus vaste, la plus compliquée, la plus copieuse dont se soit avisée sa colossale imagination, brasseuse de masses, c'est *Fécondité*, dont l'idée est généreuse. Vous y retrouvez *l'Assommoir*. A côté des acteurs directement engagés dans le drame, c'est tout un monde louche et gluant de comparses horribles, qui croupissent dans leur ignominie, dans la boue et dans le sang : chirurgiens criminellement complaisants, comme le docteur Gaude, comme le docteur Mainfroy, sages-femmes que le bagne guette et qui ne doivent la vie sauve qu'à leur audace et à leurs mensonges ; mégères épouvantables aux mains sanglantes, qui sèment la mort et barrent le chemin à la vie. C'est Mme Bourdieu, trop habile opératrice ; c'est la Rouche, l'étrangleuse ; c'est la Couteau, la meneuse de nourrices, croques-morts en jupons des nouveau-nés ; c'est la Couillard, dont la masure est la tombe des nourrissons et qui vit du trafic des petits à tuer. Toute cette partie du tableau est sombre à faire frémir d'épouvante, à faire crier les nerfs : et l'horrible, c'est que cela est !

Voici le médecin et le sociologue. La fable se double de quelques enquêtes sur la question des nourrices, sur l'ovariotomie, sur les sages-femmes. Ce sont là des problèmes à la fois de physiologie, de gynécologie, de sociologie. Il a exposé, toutes pantelantes devant nous, les horreurs de notre société dégradée, le marchandage des nourrices, le commerce du lait humain, les atrocités de la nourriture en province, le voyage des nouveau-nés dans les trains de nuit, à travers l'air glacé, les maisons de nourrices devenant des maisons mortuaires, avec les courants d'air, la malpropreté, les imprudences, les bouillies épaisses qui font à l'enfant, s'il résiste, le ventre ballonné et

hideux ; il a dit et décrit avec sincérité les prévoyances criminelles des sages-femmes et leurs réparations meurtrières ; il a donné tous les repoussoirs les plus sombres à la cause qu'il veut défendre, la maternité triomphante et l'orgueil de l'allaitement par la mère. Voilà le côté social de l'œuvre, qui n'est pas un roman, mais un évangile, et qui doit semer le bon exemple par la bonne parole.

Zola n'est pas un délicat : il a la puissance, la force, l'ampleur ; il n'a pas eu la grâce, et l'étonnant serait qu'il l'eût. Mettons-le en face du petit poupon rose qui gazouille au sein de sa mère, en face de la jeune fille en toilette claire, qui gambade, rit et met l'éclair de sa gaîté dans le tableau de sa jeunesse, Zola ne sera pas embarrassé et il fera fort proprement son ouvrage : mais il sera facile de sentir qu'il n'est pas dans son élément et qu'il force son talent vers un genre pour lequel il est moins désigné. Gustave Droz et Legouvé ont certainement plus de grâce et plus d'agrément à peindre, l'un les bébés, l'autre les fillettes.

Viennent les scènes brutales, douloureuses, les martyres, les morts, les atrocités de l'égoïsme bourgeois, les horreurs des bas-fonds populaires, les terreurs du luxe inquiet (car Zola ne peint jamais le luxe heureux et avenant), le crime des escarpes, la mélancolie douloureuse des petits ménages bourgeois que rongent l'ambition et l'avidité, les scènes affreuses que cachent les maisons humides et noires, aux allées gluantes, les cris des opérées dans une clinique, les déchirements d'un cœur de mère blessée à mort dans son enfant : alors Zola n'a pas son pair pour brosser des toiles vigoureuses qui donnent le frisson et émeuvent dans les âmes le frémissement de la pitié et de la douleur.

Dans *Fécondité*, il s'essaya à la poésie des fillettes roses et fraîches.

A mesure que l'œuvre et le temps avançaient, la brutalité initiale diminua. Elle fut tempérée, nettoyée, relevée par une certaine poésie, par des élans de lyrisme que soulève la parabole du grand semeur, semeur d'enfants et semeur de blé.

Le Docteur Pascal fut le dernier volume de la série des *Rougon-Macquart*. L'œuvre immense finit avec décence et timidité, par un petit duo discret au fond d'un village du Midi.

Le docteur Pascal Rougon vit dans une modeste résidence

qu'entoure un jardin et qui s'appelle la Souléiade, près de Plassans et des Tulettes. Il y mène une existence calme et retirée, n'exerçant plus, ou à peine, sa profession, attiré et absorbé par ses études sur les injections hypodermiques et tout entier à la fabrication d'un liquide vivifiant qui rendra la jeunesse aux vieillards. Il pile des cervelles et autres ingrédients et il emplit des fioles de la précieuse liqueur. Il a aussi entrepris un gros travail sur l'hérédité, et s'étant aperçu qu'il ne trouverait nulle part de plus riches exemples que dans sa famille, il a fait un arbre généalogique des siens, marquant ce que chacun doit à son ascendant ou à son aïeul, et tenant ainsi au courant le volumineux dossier de sa parenté.

C'est un roman de caractère ou de mœurs, et nullement un roman d'intrigue. Pascal et sa nièce Clotilde ont de fréquentes discussions où Clotilde défend la religion et Pascal la science ; la mère Félicité vient de temps en temps faire des scènes ; peu à peu le sujet se dessine, qui est l'éclosion de l'amour entre le vieux savant de soixante ans et sa jeune pupille.

Leur roman, c'est le duel de la religion contre la science; la défaite de Clotilde fait litière de la dévotion au matérialisme. La servante Martine résiste seule jusqu'au terme, car elle ne raisonne pas, elle croit avec son âme, elle a la foi du charbonnier.

Pascal vit en mauvaise intelligence avec sa mère, Mme Félicité Rougon. Celle-ci n'a qu'une marotte, qui est l'ambition d'un beau nom et d'une famille sans tache. Elle est mal tombée au milieu des siens, qui sont tous plus ou moins tarés. Pour nous en tenir aux personnages qui figurent dans le roman, l'oncle Macquart est alcoolique et tellement imbu, imprégné d'alcool, qu'il s'allume lui-même avec sa pipe, prend feu et se consume en flambant comme une omelette au rhum. La tante Dide, enfermée à l'hospice, est folle, clouée sur son fauteuil, le cerveau éteint, l'œil troublé, la bouche bégayante et baveuse. Le neveu Maxime, celui de Paris, est déjà, bien que jeune encore, paralytique, ataxique, menacé et guetté par le gâtisme. Le petit-neveu Charles, un petit bâtard que Maxime a fait à une servante, n'est pas mieux réussi « avec sa beauté de mort, son air royal d'imbécillité maladive ». Quand on le touche, la peau crève et il perle du sang. Il a le corps comme pourri ; un jour, il s'endormit en regardant des images ; pendant son sommeil, il se

prit à saigner du nez ; tout le sang coula et il mourut vidé, mis à sec sans s'en apercevoir. Quelle famille ! tous détériorés, maladifs, endommagés, pétris et brassés sous la main brutale de l'atavisme. Mme Félicité représente la protestation contre ces injustices que Pascal accepte, classe, enregistre ; elle est la récrimination vivante et active ; elle veut réagir, effacer le passé, préparer l'avenir et il y a quelque grandeur dans ce rôle opiniâtre qui la met face à face avec l'inexorable nature et la jette dans une lutte inégale où elle apporte toutes les armes.

On sent l'effort, l'épuisement, la contrainte surtout. Zola excella à mouvoir les masses, à peindre en larges fresques de vastes épopées ou d'amples sujets, à écouter et à comprendre l'âme des foules. On ne voit pas qu'il ait pu imaginer de composition plus grandiose et plus saisissante que *Germinal* ou *la Débâcle*. Puis, il a changé de manière et rétréci son champ d'études, qu'il borne à l'observation de deux âmes ; le brosseur de fresques se penche sur une miniature ; Fra Angelico veut sertir un camée. Il y avait assez réussi autrefois, et il fit même un vrai petit chef-d'œuvre quand il promena l'abbé Mouret et Albine parmi les splendeurs ensoleillées et épanouies des bosquets embaumés du Paradou.

Mais la main du peintre n'est plus la même ; elle a pris des habitudes de large touche et d'amples conceptions : la psychologie du *Docteur Pascal* nous montre des âmes inconsistantes, dilatées, comme désagrégées par le grossissement exagéré d'une lentille trop puissante.

L'encyclopédie de ce romancier nous étonne plus qu'elle ne nous émeut. Peut-être parce qu'on ne peut pas dire de lui ce qu'on disait de Guizot : « Il a toujours l'air de savoir de toute éternité ce qu'il a appris le matin. »

Il a voulu rassembler l'aboutissement de toutes les histoires antérieures relatives à la famille Rougon. Zola pensa à Balzac et il espèra sans doute qu'il serait fait pour lui, comme pour les Nucingen, les Goriot, les Rastignac, un annuaire ou un bottin ou un gotha, de la famille Macquart.

Dans l'histoire du roman de mœurs, Zola tiendra une part considérable. Il a été le terrassier patient et opiniâtre des documents, il a déterminé un mouvement, une orientation dans notre littérature ; des tableaux comme *Germinal*, *l'Assommoir* sont des toiles imposantes.

Elles ont une double valeur et par l'effort qu'elles représentent et par le fait qu'elles sont une importante manifestation de l'esprit public. En effet, les progrès de la science sont la caractéristique de ce siècle, à qui ils ont imprimé une forte teinte de rationalisme. On n'a plus voulu rien savoir que sur preuves et documents. L'esprit d'examen, d'analyse, de critique, a prédominé au point d'asseoir le positivisme sur des bases qu'on croyait solides et qui commencent à se crevasser. L'œuvre de Zola, telle qu'elle fut, a été l'immense écho de ces principes ; elle est la manifestation littéraire de l'esprit scientifique ; il a fait du roman un laboratoire d'expériences. Mais le rationalisme n'a pas tenu ses promesses ; on se prend à douter de la science, à lui prédire la banqueroute et déjà nous voici au mysticisme, à l'occultisme, aux apparitions, comme par un retour à la foi. L'œuvre de Zola a suivi cette courbe. Il a orienté son observation vers d'autres sphères que la réalité, vers l'avenir, vers la théorie, vers la philosophie des masses et l'avènement du socialisme.

C'est ce qu'il fait dans son livre de *Rome*, qui constate de formidables qualités de travail, d'assimilation, de réflexion, et qui met vivement en lumière les caractères de sa science et ses procédés de composition.

Rome est un monument colossal. Peut-être même est-il trop vaste. L'auteur a voulu tout dire, tout y faire entrer ; la bâtisse est tellement surchargée que par endroits elle crève. La façade n'offre pas une large et imposante unité ; c'est fouillé, confus. Tant d'éléments divers ne sont pas amalgamés dans la cuve et l'alliage est hétérogène. On dirait du bronze de Corinthe où le cuivre n'aurait pas absorbé l'or.

L'histoire de *Rome* dans le passé, son avenir politique probable, l'état actuel de ses édifices, et l'histoire de Benedetta, sont quatre parts dont la juxtaposition constitue toute la teneur du livre.

On passe de l'une à l'autre, pour varier, et l'on peut dire que le roman est tout fait de digressions. C'est à peine un roman.

C'est presque un fragment d'autobiographie. L'abbé Pierre dont le livre a été dénoncé à l'index, c'est Zola ; c'est lui que nous voyons débarquer un matin à Rome à la gare du chemin de fer, c'est lui qui prend un fiacre et, avant de se rendre à l'hôtel, fait faire un coude au cocher pour jouir tout de suite

du panorama général de Rome, tandis que sa valise chauffe au soleil sur le strapontin ; c'est lui qui est pris de cette fièvre de tout voir, de tout visiter, de faire sa tournée de touriste, au point que, quand l'abbé Pierre visite les Catacombes, il ne peut s'empêcher de se rappeler les fosses houillères de la Belgique, tout comme s'il avait écrit *Germinal*. C'est Zola en personne, cet abbé qui sollicite vainement audience du pape, qui est réduit à le regarder passer, derrière un massif, dans ses jardins, qui visite le Vatican à vide, le soir, quand tout dort, en catimini, à qui on reproche ses pages sur Lourdes, qui a étudié le cérémonial de la cour papale dans les pages de la *Gerarchia* et noté sur son calepin les noms techniques de la carrosserie italienne.

L'auteur procède par grands morceaux, reliés ensuite. Il a été frappé par un assez grand nombre de motifs, qui sont bien traités si on les prend isolément. On aperçoit derrière le récit les dossiers classés, les chemises bourrées de notes et étiquetées, dont la réunion a formé un volume. Le démontage se fait tout seul, comme dans une composition de savante rhétorique : visites aux monuments anciens, puis aux quartiers neufs, l'histoire romaine, la Rome du moyen âge, l'Italie de Garibaldi, le Quirinal, la villa Médicis, le palais Farnèse, Saint-Pierre, le Vatican, un pèlerinage du denier de Saint-Pierre, la messe du pape, le quartier des Prés-du-Château, la chapelle Sixtine, une soirée mondaine dans le monde noir, un bel enterrement romain: ce sont des panneaux brossés avec talent et juxtaposés comme dans une galerie de vigoureuses aquarelles, ou dans le voyage du jeune Anachrasis.

Ce morcellement est rendu plus sensible par la négligence aisée que l'auteur apporte à ses transitions.

Pierre arrive. « Sa première visite fut pour les ruines du Palatin. » Ou bien : « Le lendemain de bonne heure, Pierre pris de la fièvre de tout voir revint à la voie Appienne pour visiter les catacombes de Saint-Calixte » ; puis : « L'après midi du même jour Pierre tint à visiter la basilique de Saint-Pierre. »

En vain nous distrait-on par des surprises ou des détails matériels : « Après des côtelettes aux tomates, le garçon apportait un poulet frit. Et Narcisse conclut en disant : Je vous ai dit les sommes considérables fournies par le denier de Saint-Pierre. »

Les impressions naissent, toujours accompagnées ou d'une « angoisse poignante » ou d'une « soudaineté surprenante », ou d'une « passionnante curiosité » rarement justifiée. Pierre monte à la tour : « Et ce qui le passionnait, c'était de comprendre clairement, en un coup d'œil, les divisions de la Ville. »

Suivons-le dans une autre ascension :

« Mais bientôt Pierre par un secret instinct ne s'intéressa plus qu'à trois points de l'horizon. »

Ce *secret instinct* est un peu solennel pour regarder un panorama.

Cette complexité de procédés, malgré tout monotones, est la rançon de la largeur du plan.

C'était une grosse ambition de vouloir ainsi tout embrasser, de Romulus à Léon XIII. La Rome actuelle est de beaucoup celle qui sort plus vigoureuse, nette et franchement tracée. La toile pâlit, quand passent la Rome archéologique, la Rome chrétienne, la Rome des investitures. Il savait regarder, observer, voir agir les personnes vivantes, noter leurs démarches, leurs avis, soupçonner leurs secrets motifs. Son érudition est bien inférieure à son observation. Un an, deux ans même, ne suffisent pas à improviser un Desjardins ou un Boissier.

Il a beau s'extasier : le récit de la promenade de l'abbé dans les ruines romaines ne diffère pas des impressions banales d'un amateur ; il arrive à l'Asylum sans que les brigands de Romule surgissent à ses yeux ; il passe devant le Tullianum sans nommer Catilina ; il traverse le forum sans songer aux Gracques, et foule sans le savoir la place du milliaire d'or.

Il loge les Sabins de la Sabine sur le Capitole. Il vante le luxe de l'habitation d'Auguste, quand chacun sait, depuis Suétone, qu'Auguste affectait la simplicité du logement et de la table, et faisait filer ses vêtements par sa femme ; quant à la politique d'Auguste, fondant le culte *Romae et Augusto* pour créer un lien entre les parties éloignées et hétéroclites du vaste empire romain, elle n'est ni comprise ni expliquée dans le passage qui la concerne. Cicéron n'est pas nommé une seule fois, et Virgile n'apparaît jamais. L'abbé Pierre n'a pas lu Tite-Live, non plus que Grote, Niebuhr ou Taine. C'est un manque.

Il en est encore à parler de la *nuit du moyen âge* comme au temps de Fénelon.

Zola sait mieux voir que lire. Aussi est-il mieux à l'aise à

Paris. Mais son livre *Paris* est gêné par tous ceux qui précèdent.

L'auteur se butait à une difficulté. Dans ses romans précédents, il avait tant décrit Paris qu'il ne lui restait plus beaucoup à faire, sous peine de se redire. Les grands magasins, les bas quartiers, les théâtres, les vues et panoramas de Paris, il avait tout dit déjà. Il a fallu choisir dans la ville moderne ce qui n'existait pas au temps d'une famille sous le second Empire, comme l'église du Sacré-Cœur, qui se trouve former un triangle avec Notre-Dame de Lourdes et Saint-Pierre de Rome. Il a aussi une description curieuse du bois de Boulogne, et de la fuite folle de l'anarchiste par les taillis.

Nous allons au cabaret des Horreurs, à Montmartre, et ce côté nouveau des mœurs parisiennes est pittoresquement rendu.

Tous les motifs encore possibles sont ainsi ménagés, disposés comme pour un diorama : ateliers, journaux, théâtres, cabarets, taudis, ventes de charité, butte Montmartre, Sacré-Cœur, Chambre des députés. C'était un travail immense de refaire ainsi ce tableau de Paris après Mercier et après Zola lui-même.

Le sociologue a sauvé le peintre embarrassé. La partie philosophique et sociale tient beaucoup de place. Il s'y agite la grave question de l'existence du mal et de la misère, de son remède que n'ont procuré à l'abbé Pierre ni la foi ni la prière. C'est un essai de réponse, de satisfaction donnée aux inquiétudes et aux interrogations de l'âme moderne, telle que l'ont faite les conditions nouvelles de la vie. Il y disserte sur l'art religieux dans ses rapports avec la foi mourante :

De la main, il avait désigné l'autre maquette, celle dont les praticiens commençaient l'exécution, un ange correct aux ailes d'oie symétriques, avec le corps ni fille ni garçon, la tête poncive, exprimant l'extase niaise que la tradition impose.

— Que voulez-vous ? reprit-il, tout cet art religieux est tombé à la banalité la plus écœurante. On ne croit plus, on bâtit des églises comme des casernes, on les garnit de bons dieux et de bonnes vierges à faire pleurer. C'est que le génie n'est que la floraison du sol social, le grand artiste ne peut flamber que de la foi de son époque... Ainsi, moi, je suis petit-fils d'un paysan beauceron, j'ai grandi chez mon père venu à Paris pour s'établir marbrier en haut de la rue de la Roquette. J'ai commencé par être ouvrier; toute mon enfance s'est passée parmi le peuple, sur le pavé des rues, sans que jamais l'idée

me vienne de mettre les pieds dans une église... Alors, quoi ? que va devenir l'art dans un temps qui ne croit pas à Dieu, ni même à la beauté ? Il faut bien aller à la foi nouvelle, et c'est la foi à la vie, au travail, à la fécondité, à tout ce qui besogne et enfante.

La science l'a déçu comme elle a déçu le monde un instant soulevé par elle vers l'espoir de connaître l'inconnaissable. S'il eût vécu il fût devenu mystique (*le Rêve*), croyant, idéaliste. Le dégoût et la déception le prenaient déjà.

Nous assistons à l'inévitable fatigue des longs voyages ; on s'asseoit au bord de la route, on désespère d'arriver jamais, en voyant l'interminable plaine, un autre siècle se dérouler encor ; on finit même par douter du chemin parcouru, par regretter de ne s'être pas couché dans un champ, pour y dormir l'éternité sous les étoiles.

Faguet a bien dit :

M. Émile Zola, c'est Flaubert, moins la puissance de réflexion sur les matériaux fournis par l'observation attentive. Elle est attentive, l'observation, mais Flaubert la ramassait, la concentrait, et la vivifiait par cette puissance intérieure qui, ramenant la pensée sur la chose vue, ne la fait voir que plus juste et plus précise, et c'est cette puissance qui manque, autant que le sens psychologique à M. Émile Zola. Cette réflexion est remplacée chez lui par une sorte d'imagination ou de vision grossissante qui lui fait revoir les choses vues, non point plus précises, mais plus amples, plus colorées, plus accidentées, et plus formidables, de telle sorte que le réaliste qui fut consciencieux et s'appliqua de tout son courage, au commencement de son travail, devient en le poursuivant un romantique, un fantastique, un immodéré au moins et un intempérant.

Étrange exemple d'un romancier dont on peut contester la valeur, mais non l'importance. Ses tableaux demeurent gravés dans la mémoire, et le poids colossal de son labeur étonne. Que restera-t-il de lui et de son œuvre ? Sera-t-il le vain chef d'une école morte ? Parlera-t-on de lui, comme nous parlons aujourd'hui de Marmontel, de l'abbé Prévost, de Palissot, de tous ces féconds et heureux romanciers dont le nom seul a duré ? Si le style était plus châtié, si le ton était de meilleure compagnie, il eût été le peintre du peuple devant les générations futures. Sa gloire dépendra de la délicatesse de l'avenir.

*
* *

Guy de Maupassant (1), filleul de Gustave Flaubert, avait vingt-huit ans quand il écrivit à son parrain :

Paris ce 21 août 1878.

Je ne vous écrivais point, mon cher maître, parce que je suis complètement démoli moralement. Depuis trois semaines, j'essaye de travailler tous les soirs sans avoir pu écrire une page propre. Rien, rien. Alors je descends peu à peu dans ces noirs de tristesse et de découragement dont j'aurai bien du mal à sortir. Mon ministère me détruit peu à peu. Après mes sept heures de *travaux administratifs*, je ne puis plus me tendre assez pour rejeter toutes les lourdeurs qui m'accablent l'esprit. J'ai même essayé d'écrire quelques chroniques pour le *Gaulois* afin de me procurer quelques sous. Je n'ai pas pu. Je ne trouve pas une ligne et j'ai envie de pleurer sur mon papier.

Le petit gratte-papier eut des débuts pénibles.

En 1880, à trente ans, lorsqu'il se sent sûr de lui, lorsque Gustave Flaubert lui a dit : « C'est bien ! c'est très bien ! » Maupassant publie deux volumes, un volume de vers et un volume de prose : *Au bord de l'eau* et *Boule-de-suif*. Il débute par deux chefs-d'œuvre. Et, tout aussitôt, quel succès! Inconnu, la veille ; célèbre, le lendemain. La langue était si ferme, si sobre, si pleine, si tranquille ! Aucun artifice, aucune affectation, aucune supercherie, aucun souci de l'adjectif *rare* : l'adjectif *juste* lui suffisait. Maupassant écrivait comme il voyait, comme il pensait, comme il sentait, avec assurance, clarté, concision. Jamais le mot de Vauvenargues n'a mieux trouvé son application : *La netteté est le vernis des maîtres* . Quel art savant et délié dans ces merveilleux petits contes de trois ou quatre cents lignes ! Maupassant savait y faire tenir plus de choses que dans bien des romans de trois ou quatre cents pages.

Puis les livres succèdent aux livres, romans, voyages, nouvelles, vingt-cinq volumes, et Maupassant publie en 1890, *la Vie errante* et *Notre Cœur*, deux œuvres supérieures. Il n'avait été d'abord qu'un observateur, — parfois trop cruel, — des faiblesses et des détresses humaines, mais peu à peu la pitié lui est venue, et la bonté et l'attendrissement. Et tout

(1) 1850-1893.

d'un coup, la nuit se fait dans ce grand esprit. Maupassant est foudroyé en pleine jeunesse.

Il mourut fou à Cannes. Voilà toute sa biographie, par Ludovic Halévy.

Maupassant n'entendait pas s'enrégimenter.

Il commença par bafouer Zola :

Que dites-vous de Zola ? moi je le trouve absolument fou. Avez-vous lu son article sur les poètes contemporains et sa brochure, *la République et la Littérature ?* — « La République sera naturaliste ou elle ne sera pas », — *Je ne suis qu'un savant* — !!! (rien que cela ! — quelle modestie), — « l'enquête sociale », — le document humain, — la série des *formules* ; — on verra maintenant sur le dos des livres : « Grand roman selon la formule naturaliste : *Je ne suis qu'un savant* !!! cela est pyramidal !!! et on ne rit pas.....

Il fut lui-même le plus décidément *naturaliste.*

Comme devant tous les naturalistes, le style attire d'abord l'attention. C'est la part de l'artiste dans une œuvre où il se dissimule, et souvent il y a contraste entre la pureté de la forme et l'impureté du fond.

Ce contraste frappait Sully-Prudhomme :

Maupassant écrit sans nulle affectation, mais de haut : son regard perçant lui permet de se tenir à distance des matières qu'il étudie. On ne découvre aucune promiscuité de sa plume avec les sanies qu'elle analyse ; elle n'en mêle rien à son encre. Elle a des crudités saines, et dédaigne de tout accorder à la curiosité des lecteurs, aux risques d'en limiter le nombre.

Ce style fut d'une limpidité conforme à l'esprit de notre race.

Depuis La Fontaine, si l'on excepte Mérimée, rarement on avait lu des nouvelles aussi achevées que les siennes.

La Bruyère estimait qu'entre toutes les expressions qui peuvent rendre une pensée, il n'y en a qu'une seule qui soit la bonne. C'est toujours celle-là que Guy de Maupassant a trouvée. Son style a un air si naturel qu'il semble qu'il n'ait coûté aucun effort. C'est le sommet de l'art. Boileau apprenait à Racine à faire difficilement des vers faciles, Gustave Flaubert a rendu le même service à Maupassant. Durant sept années, il lui fit déchirer tout ce qu'il écrivait. On a dit que Maupassant produisait ses petits chefs-d'œuvre comme les pommiers de son pays pous-

sent des pommes. C'est peu probable. On disait la même chose de La Fontaine, ce fablier qui produisait des fables, comme les vignes, du raisin ; et l'on a retrouvé un brouillon de l'une de ses fables, dont les ratures, les surcharges, les corrections constatent un travail patient, minutieux et difficile.

Il faut beaucoup de peine pour arriver à l'aisance, même en matière de style. Celui de Maupassant est prestigieux. Il ne laisse soupçonner ni l'effort, ni la préparation.

On dirait que jamais le langage humain n'a été mieux plié pour recouvrir, revêtir et mouler les aspérités et les nervures de la réalité, avec laquelle son style fait corps. Le mérite fut de résister à la tentation tumultueuse que crée le réalisme, de faire foisonner, multiplier, grouiller et pulluler les menus détails.

Il sait choisir. Et c'est bien là peut-être sa plus grande force comme sa plus décisive originalité.

Eclos au sein des cénacles réalistes, il n'a pas été gâté par leurs errements, et il a ramené le réalisme à ce qu'il doit être, à ce qu'il a déjà été avec un Villon, et avec nos vieux auteurs de fabliaux. Cet esprit ultra-moderne a fait du réalisme classique. Il l'a fait sciemment, volontairement, par raison autant que par instinct.

Le réaliste, s'il est un artiste, cherchera, non pas à nous montrer la photographie banale de la vie, mais à nous donner la vision plus complète, plus saisissante, plus probante que la réalité même. Raconter tout serait impossible, car il faudrait au moins un volume par journée pour énumérer les multitudes d'incidents insignifiants qui emplissent notre existence. Un choix s'impose donc, ce qui est une première atteinte à la théorie de toute la vérité.

Sa qualité maîtresse a été celle de bien choisir. Cela ne s'apprend pas, c'est un don. L'important est de savoir discerner le trait essentiel, éloquent, suggestif et de laisser tomber tout le reste.

Il existe un rayonnement pour les faits, comme pour les foyers. Un détail bien choisi produit sur l'imagination l'effet d'une étincelle qui éclaire autour d'elle. De même qu'en art, une simple esquisse au trait peut palpiter de vie et d'expression, si le trait passe précisément par la place qu'il devait prendre : — tels les croquis de Holbein, — de même en littérature, dans ces peintures à la plume, il y a des mots évocateurs et des détails fertiles. Autour de l'indication donnée par l'auteur, on dirait

qu'il règne une buée lumineuse à la clarté de laquelle nous plongeons dans ce qu'il ne nous montre pas, et dans ce qu'il nous laisse et nous fait deviner.

Ce petit phénomène ne se produit pas dans le monde des idées. Là, il faut tout dire et tout enchaîner. Il a lieu dans la représentation du monde concret, où Maupassant excella ; il n'a pas fait autre chose. Il ignore les abstractions. Le concret fut son royaume. Là, un détail bien choisi ne va pas sans son cortège de satellites complémentaires. Quand vous regardez un bibelot d'une époque passée, un objet ayant appartenu à quelque grand personnage, un instrument rapporté d'un pays lointain, l'intérêt que vous prenez à ce spectacle vient de l'évocation plus ou moins sensible de votre imagination. Maupassant a connu et soumis à lui cette magie suggestive des choses, et ses récits font voir toujours plus qu'ils ne disent.

Guy de Maupassant est un rare exemple d'une gloire dès le début acquise et assise, qui ne s'est jamais démentie. Non pas que son talent n'ait pas varié ; il a subi au contraire une évolution continue et incessante dont le succès a constitué l'unité. Mais il a évolué du pessimisme gai au pessimisme triste. Entre ses débuts et sa fin, il y a la différence de *la Maison Tellier* à *Mademoiselle Perle*, *la Petite Roque* ou *Pierre et Jean* et *le Horla*.

Il a commencé par le rire cynique, la grosse gaieté gouailleuse, la satire épanouie des grotesques ; il a fini dans l'attendrissement, la pitié et la peur. C'était fatal. Dans ce beau et solide talent, il a manqué une philosophie, une morale, une pensée. Il fut victime de la théorie décevante de l'art pour l'art. Il n'eut d'autre but que la perfection esthétique et la jouissance de ses instincts d'artiste. La société, ses lois, ses espérances, ses devoirs, furent pour lui comme si rien de tout cela n'existait. Il y a toute une part de son œuvre qui est plantée en mauvaise terre. *La Maison Tellier* lui a fourni trop de types. Ce bas monde l'amusa sans l'étonner. Il démonta avec habileté toute la psychologie, toute la physiologie des vices et des lâchetés, des ridicules et des misères de l'humanité. Il les peignit pour l'unique plaisir de les peindre, et sans les juger.

Ses contes laissent une impression de sécheresse, de dureté. Il ne communie pas avec ses pauvres frères, et il se rit d'eux dans un orgueil qui ne désarme pas.

La charité, la sympathie naissent de la réflexion autant que de l'instinct ou de l'expérience. Maupassant y serait venu, s'il eût vécu. Il commençait à plaindre ses grotesques, au moment où il les a quittés.

Son orgueil initial fut celui de l'artiste qui considère le monde comme la matière de son travail, et les hommes comme les modèles de son imitation. Ceux-là ne songent pas aux autres ; la société est leur proie et rien n'existe pour eux qu'eux-mêmes.

Dans cet isolement superbe, que devient le malheureux qui s'exile ainsi volontairement en dehors et au-dessus de l'humanité, s'il n'a pour le soutenir, le guider et l'accompagner le fermes principes d'une philosophie élevée ou d'une religion acceptée ?

Maupassant n'eut ni l'une ni l'autre ; il s'embarqua sans gouvernail sur la mer orageuse de l'inconnu et de l'infini. Il a sombré.

Rien de grand, de généreux, de lyrique n'émane de ces pages désespérément humaines. Tout est désolé, desséché : il a fait du nihilisme littéraire. Ce fut un esprit effroyablement concret. Il regarda, il vit, il fit voir; il ne pensa pas. Il ne comprit pas qu'on pût penser, chercher, ni même être tourmenté par le problème de la destinée. Il n'admit pas que ces questions fussent dignes d'occuper l'esprit, car la pensée qui pense lui faisait l'effet d'une mouche qui se cogne aux parois d'une bouteille. Alors, à quoi bon? Laissez cela ! Ni philosophie, ni religion, ni science, ni morale, ni rien : la vie matérielle vaut seule le mal de la vivre et de la soigner. Dieu n'étant « qu'un Poisson prolifique », qu'allez-vous vous embarrasser de métaphysique ? Et il baissa ses regards vers la terre, vers les hommes ; le ciel n'exista plus pour lui ; il traversa la vie le regard ee bas.

Il en est mort. Penchez-vous vers les bas-fonds, fouillez les profondeurs : vous ne descendrez pas sans cesse. En revanche, levez les yeux : rien ne vous arrêtera, l'espace semblera reculer.

Maupassant a choisi le plus petit côté. Alors la philosophie d'abord dédaignée prend sa revanche : c'est ainsi que Bossuet ne philosophe pas mieux, ou presque, que *le Vieux Marcheur*, ce type cruellement vrai de Lavedan, ou le Norbert de *Bel Ami* :

« Derrière tout ce qu'on regarde, c'est la mort qu'on aper-

çoit ». La mort, c'est la terreur lancinante et inexorable, symbole de la fin, de la caducité, du terme auquel tout ce qui est matériel doit aboutir. Elle effraie qui n'a jamais songé à l'au-delà. Il faut alors se distraire, n'y point penser, s'étourdir, pour lutter contre l'obsession de cette crainte, de ces morts qui à chaque minute jonchent le sol de la terre, « car la vue du massacre sans fin nous rendrait fous ! » Ainsi, disait-il, dans *Fort comme la Mort*, et il pensait de même dans *Miss Harriett*, où il s'étonnait qu'on puisse rire « sous cette éternelle certitude de la mort ».

Est-il rien de plus surprenant que cette surprise ! Un homme qui pense à la mort ! C'est un cas véritablement unique et bien original. Bossuet, qui avait pourtant sondé bien des consciences, n'en connaissait pas un pareil, lui qui disait : « Les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts mêmes ! »

La règle, c'est de ne pas songer qu'il faut mourir. C'est le joli mot de Xavier de Maistre.

Personne ne songe qu'il doit mourir. S'il existait une race d'hommes immortels, l'idée de la mort les effraierait plus que nous !

Maupassant a souffert d'un matérialisme assombri par la désespérance, le découragement, le scepticisme, la seule certitude que tout est inutile, que rien ne sert à rien, que le progrès est un mot creux, que l'amour même ne fait que jeter des proies nouvelles à la mort et au néant. Rien n'est plus sombre, rien n'est plus dissolvant.

L'amertume et le pessimisme furent la conséquence de cette conception. N'a-t-il pas écrit :

Le dégoût que m'inspire cette humanité me fait regretter plus encore de n'avoir pu devenir ce que j'aurais voulu être avant tout, un satirique destructeur, un ironique féroce et comique, un Aristophane ou un Rabelais.

Pierre Loti regrettait :

Nulle part, même chez les naturalistes les plus outrés, on ne rencontre cette absence complète d'envolée, ce terre-à-terre tranquille et satisfait, cette joie à constater que nous ne sommes que matière lourde et mauvaise.

Dans la peur seulement et dans la folie, il apparaît comme un poète, — bien grand, mais si sombre !

Ce côté prosaïque de son talent explique la boutade de Stuart Merrill :

Guy de Maupassant est un auteur prisé des commis-voyageurs. Ses nouvelles se laissent lire d'une gare à une autre ; ses phrases courtes sont rythmées aux cahots des wagons, et ses personnages, qui sont ses admirateurs, se retrouvent à chaque table d'hôte de province. Aussi acquit-il rapidement la fortune et la popularité que mérite tout naturaliste. Il dut en souffrir, car il révèle, dans tels contes, une âme supérieure à son public, une âme révoltée contre les Bouvard et les Pécuchet, dont il sollicita trop les suffrages.

Et pourtant, il avait du cœur, et un excellent cœur, capable de sentir et d'exprimer toutes les nuances, toutes les délicatesses de l'amour le moins brutal, le plus timide, le plus épuré ; il savait, quand il voulait, se dépêtrer de la matière et faire les peintures les plus sentimentales qui soient. (Relire ce petit conte qu'il a intitulé *Alexandre*, — l'histoire d'un soldat d'ordonnance qui aime la femme de son officier, et qui a blanchi dans le service et sous les brutalités du maître pour vivre silencieusement près de l'aimée, qui n'en sut jamais rien. C'est un chef-d'œuvre de finesse et de discrétion attendrie.)

Guy de Maupassant vécut caché, à l'abri des biographes. Il ne livra jamais sa photographie à la publicité, disant : « Nos œuvres appartiennent au public, mais non pas nos figures. » Il était nerveux, de gestes brusques et courts, comme ses œuvres. Il donnait toute sa mesure en peu d'espace. Ses romans sont des agrégats de nouvelles. Il a vivifié ce genre qui s'éteignait, et il y a excellé.

La postérité lira et relira les nouvelles de Maupassant.

Devant sa triste fin, les terreurs et la folie de ses dernières années qui brisèrent lamentablement une vie si glorieusement commencée et si pleine de promesses, on serait tenté de lui attribuer le mot de George Sand : « L'avenir m'a manqué de parole ».

Mais devant le marbre de son monument, il est doux de penser que du moins, après sa mort, l'avenir réparera son parjure.

***

Revenons à des réalistes moins noirs.

Charmant conteur et styliste de valeur, à qui il n'a manqué

qu'une philosophie et des idées générales, Alphonse Daudet (1) fut l'homme du particulier: aussi fut-il ondoyant, divers et complexe. Il avait l'instinct, l'horreur des étiquettes parce qu'il aurait pu les porter toutes. Que ne fut-il pas ? Auteur gai, auteur triste, féroce ou compatissant, il offre tous les contrastes, et son premier mérite est d'avoir su les accorder.

Après avoir fait ses études au lycée de Lyon, il fut « pion » à Alais, puis vint à Paris, où il connut les écrivains illustres d'alors. Il a fait des poésies charmantes, du théâtre (*la Dernière Idole*, *les Absents*, *l'Œillet blanc*, *le Frère aîné*, *le Sacrifice*, *l'Arlésienne*, avec la musique de Bizet). Ses romans et ses contes sont surtout connus: *le Petit Chose*, presque une autobiographie, *Fromont jeune et Risler aîné*, histoire d'une maison de commerce où la ruine s'installe avec la petite Chèbe, *Jack*, ou les malheurs d'un pauvre enfant, depuis son berceau et le pensionnat de Moronval, jusqu'à la chambre de chauffe d'un steamer; *le Nabab* qui oblige tout le monde et meurt ruiné; *les Rois en exil* qui se consolent à Paris; *Numa Roumestan* ou le politicien; *l'Évangéliste*, histoire de la puritaine Mme Autheman; *l'Immortel*, diatribe contre l'Académie française et les collectionneurs d'autographes (2).

Il eut le style souple et délicat, la phrase alerte au milieu de l'abondance des détails; il ne fut jamais rebutant ni grossier, eut le tact, la légèreté, la grâce souriante, et ces titres sont suffisants pour expliquer qu'il ait eu la fortune de concilier à la fois la faveur du public et l'estime des lettrés.

Son esprit était un appareil impressionnable, qui regardait et notait tout. Il était, selon son expression, un « regardeur d'humanité ». Pour lui, inventer, c'est se souvenir. Il a conté lui-même, dans *Trente ans de Paris*, comment il trouvait et étudiait ses types : celui-ci, c'est en réalité « un mobile de la 6me de la 96me », qu'il voit encore, avec ses pieds trop grands; les autres, il les a pris autour de lui, dans sa famille. Les détails, ils viennent des *Grandes Usines* de Turgan, ou des

(1) Nîmes 1840, Paris 1897.

(2) Les Daudet sont une dynastie littéraire. Mme Alphonse Daudet écrit de jolis vers et d'agréables impressions de voyages. Le fils, Léon Daudet, a une touche vigoureuse et un don énergique d'attaque; c'est un polémiste même dans ses romans *les Morticoles*, *les Kamtchatka*. Le frère, Ernest Daudet, est l'historien érudit et le romancier documenté de la Chouannerie, de l'Empire et de la Restauration.

Manuels Roret, de son propre aveu. Toujours il s'appuie sur le réel. Mais il sut mêler l'art à l'imitation. De bonne heure, il eut ce don de l'observation et de l'étude des êtres :

J'avais dix ans alors, a-t-il écrit, et déjà tourmenté du désir de sortir de moi-même, de m'incarner en d'autres êtres, dans une manie commençante d'observation, d'annotation humaine, ma grande distraction pendant mes promenades était de choisir un passant, de le suivre à travers Lyon, au cours de ses flâneries ou de ses affaires, pour essayer de m'identifier à sa vie, d'en comprendre les préoccupations intimes (1).

Et ailleurs :

Quelle merveilleuse machine à sentir j'ai été, surtout dans mon enfance. A tant d'années de distance, certaines rues de Nîmes, où j'ai passé à peine quelquefois, noires, fraîches, étroites, sentant les épices; la droguerie, la maison de l'oncle David, me reviennent dans une lointaine concordance, si vague d'heure, de couleur de ciel, de sons de cloches, d'exhalaisons de boutiques. Fallait-il que je fusse poreux et pénétrable !

Cette prédilection pour l'étude des cas et des types a eu pour conséquence d'assurer à son œuvre la vie et la vérité, non pas cette grande vérité générale qui domine et précède les générations, mais cette vérité particulière et du moment, qui est celle de la chronique et des mémorialistes.

Autre chose est se documenter, autre chose utiliser habilement ses documents, et il savait mieux que personne l'inutilité « des archives les plus curieuses aux mains d'un imbécile ».

La matière de son observation fut complexe comme la nature elle-même. Elle visita tous les points cardinaux, en partant de

(1) Cf. Balzac dans *Facino Cane* :

Lorsque entre onze heures et minuit, je rencontrais un ouvrier et sa femme revenant ensemble de l'Ambigu-Comique, je m'amusais à les suivre. Ces braves gens parlaient d'abord de la pièce qu'ils avaient vue; de fil en aiguille, ils arrivaient à leurs affaires; la mère tirait son enfant par la main sans écouter ses plaintes. Les deux époux comptaient l'argent qui leur serait payé le lendemain; ils le dépensaient de vingt manières différentes. C'étaient alors des détails de ménage, des doléances sur le prix excessif des pommes de terre ou sur la longueur de l'hiver, enfin des discussions qui s'envenimaient, où chacun déployait son caractère en mots pittoresques. En entendant ces mots je pouvais épouser leur vie, je me sentais leurs guenilles sur le dos, je marchais les pieds dans leurs souliers percés. Leurs idées et leurs besoins passaient dans mon âme; c'était le rêve d'un homme éveillé.

Paris qu'il connaît bien, dont il a décrit avec justesse les milieux étranges et la vie trépidante, les salons académiques et ceux du commerce, où la maîtresse de maison attend toute la journée des visites qui ne viennent pas, et les rois qui courent après l'omnibus, et les fous, inventeurs, hâbleurs, fanfarons du vice, brasseurs d'affaires, lutteurs pour la vie, coquettes et ambitieuses ; nobles qui font leur dîner aux buffets des soirées ; tout cela plein de heurts, de croisements, de drames, de folies, de l'usine au boudoir, de l'agence Levis aux ministères.

Daudet a surtout peint le Midi, de toutes les façons, avec lyrisme et avec gaîté.

Il éclaire toute l'œuvre : *Tartarin*, *Numa*, *Lettres de mon Moulin*, *Petit Chose*, *Sapho*, *l'Arlésienne*, *les Rois en exil*.

On pourrait s'étonner que Daudet se soit fait le satirique du Midi, étant lui-même Méridional. Il y avait dans l'ancienne scolastique un sorite célèbre : Démocrite dit que les Abdéritains sont menteurs. Or Démocrite est Abdéritain. Donc il est menteur. Donc il ment quand il dit que les Abdéritains sont menteurs. On serait tenté de l'appliquer à Alphonse Daudet ; car, quand il nous dit que les Méridionaux sont hâbleurs, il est méridional lui-même, étant natif de Nîmes. Non, Alphonse Daudet n'est pas ou n'est plus un méridional. Il juge le Midi en le regardant du Nord. Vous est-il parfois arrivé d'être en soirée dans un salon où il fait très chaud? Les vitres sont gelées, les lustres embrasent l'air épais, et cependant vous circulez et vous respirez à l'aise. Mais sortez un instant, puis rentrez : la chaleur vous prend alors à la gorge, et vous suffoque, et vous vous apercevez seulement qu'il fait chaud.

Voilà ce qui est arrivé à Daudet. Il est sorti du Midi, il l'a vu de l'autre côté de la Loire et il en a jugé les traits et les travers. Il y a dans son œuvre deux façons de Midi, selon qu'il s'occupe de la nature ou des gens.

Les paysages l'enchantent et le ravissent, et il en a dit délicieusement toute la poésie, les prairies parfumées de lavande, les oliviers poudreux, les torrents, les jeux de lumière entre l'ocre du sol et le bleu du ciel, le rayonnement poudroyant du soleil, la vie dans les mas, la farandole au son des fifres, tout ce décor enchanteur des *Lettres de mon moulin*, de *Numa Roumestan*, du *Trésor d'Arlatan*, une vision précise et colorée de la Crau, du conte si poétique *les Étoiles* ; les murs

tapissés de romarin où chantent les courlis, la montagne fleurie où gambade la petite chèvre de M. Seguin. Et c'est le pays aussi, où passent, comme les trombes furieuses du mistral sur la Crau brûlante, les fièvres implacables qui soulèvent les sombres drames de *l'Arlésienne*.

Mais dès que Daudet parle, non plus du Midi en tant que contrée, mais des Méridionaux, le ton change et le sourire railleur apparaît. Il adore le pays, il bafoue les habitants. Lisez cette page du *Trésor d'Arlatan*.

A mesure que le soleil descendait lentement sur l'eau, le vent s'apaisait. On n'entendait que le léger déferlis des vagues et la voix d'un gardien de chevaux rappelant son troupeau dispersé au bord de l'étang : « Lucifer !... l'Estelle !... l'Esterel !... » A l'appel de son nom, chaque bête accourait, la crinière au vent et venait manger l'avoine dans la main du gaucho qui, descendu de cheval, sa veste de fusain sur l'épaule, de grands houseaux montant par-dessus le genou, s'accotait à la lourde selle en lisant un petit livre à couverture rose. C'était si beau, sous le soleil tombant, toutes ces crinières envolées, et le geste majestueusement distrait, puisant l'avoine qu'il tirait d'une cartouchière de cuir, sans se détourner de sa lecture !

Danjou s'approcha, curieux de l'homme et de son livre : « Ce que vous lisez là doit être bien intéressant ? » Une tête assyrienne, aux grands traits corrects, à la barbe longue et grisonnante sur un teint de vieil ivoire tout carrelé de petites rides, se releva et prononça d'un voix rauque, d'un ton satisfait, zézayant entre des dents blanches et luisantes comme des amandes : « Très intéressant, en effet, mon cér ami... Ça s'appelle *l'Anti-glaireux*. » Voilà ce qu'il lisait dans ce cadre grandiose, avec cette pose de héros, une de ces notices qui entourent les fioles pharmaceutiques, *l'Anti-glaireux* !... Et pour achever d'éblouir le monsieur de Paris, il ajouta : « J'en ai une provision de ces broçurettes. Je les ai achetées à la vente d'un apothicaire de la Tour-Saint-Louis. Tout ça fait partie de mon trésor, le trésor d'Arlatan, fameux dans toute la Camargue. Si vous venez me voir un jour, je vous le montrerai. Ma cabane est là, dans ce creux. Bonnes vèpres, mon cér garçon. » « Bonsou, maître Arlatan. »

C'est bien là Daudet. Il fait poser un grotesque dans un splendide décor. Voilà comme il a vu le Midi.

Le spectacle de ses compatriotes a suffi pour réveiller en lui un vieux fonds de gaieté que le soleil avait glissé dans son berceau. Il écrivait :

Il y a dans la langue de Mistral, un mot qui résume et définit bien tout un instinct de la race : galeja, railler, plaisanter. Et l'on voit l'éclair d'ironie, la pointe malicieuse qui luit au fond des yeux pro-

vençaux... Et moi aussi, je suis un galéjaïre ! Dans les brumes de Paris, dans l'éclaboussement de sa boue, de ses tristesses, j'ai peut-être perdu le goût et la faculté de rire ; mais à lire *Tartarin*, on s'aperçoit qu'il restait en moi un fonds de gaieté brusquement épanoui à la belle lumière.

Son pays a furieusement pâti de cette verve comique, Daudet a décrit avec humour et ingratitude ce Midi natal, qu'il nous dépeint avec les traits comiques de l'expansion bavarde et bienveillante, hâbleuse, solennelle, tumultueuse et prudente, le Midi de Tartarin, celui de Numa Roumestan, ce Midi où le soleil semble tout grossir et exagérer, où l'exubérance éclate sur les bonnes figures rebondies encadrées du collier de barbe, sur les gilets blancs bien tendus, dans les propos tapageurs où triomphent *l'assent*, et cette volubilité qui arracha un jour à un Nordien ce cri : « Vous tairez-vous, bouches du Rhône ? » C'est le Midi enfin, si admirablement défini par Daudet lui-même :

Il est temps de s'entendre une fois pour toutes sur cette réputation de menteurs que les gens du Nord ont faite aux Méridionaux. Il n'y a pas de menteurs dans le Midi, pas plus à Marseille qu'à Nîmes, qu'à Toulouse, qu'à Tarascon.

L'homme du Midi ne ment pas, il se trompe. Il ne dit pas toujours la vérité, mais il croit la dire. Son mensonge à lui, ce n'est pas du mensonge, c'est une espèce de mirage... Oui, de mirage ! Et pour bien me comprendre, allez-vous-en dans le Midi et vous verrez. Vous verrez ce diable de pays, où le soleil transfigure tout et fait tout plus grand que nature. Vous verrez ces petites collines de Provence, pas plus hautes que la butte Montmartre, et qui vous paraîtront gigantesques ; vous verrez la Maison carrée de Nîmes, — un petit bijou d'étagère, — qui vous semblera aussi grande que Notre-Dame. Vous verrez... Ah ! le seul menteur du Midi, s'il y en a un, c'est le soleil... Tout ce qu'il touche, il l'exagère !... Qu'est-ce que c'était que Sparte aux temps de sa splendeur ? Une bourgade... Qu'est-ce que c'était qu'Athènes ? Tout au plus une sous-préfecture... Et pourtant dans l'histoire elles nous apparaissent comme des villes énormes. Voilà ce que le soleil en a fait.

Est-il supérieur ? Durera-t-il ? Il dit quelque part :

J'indique en passant le manque qu'a fait dans mon éducation l'absolue absence d'algèbre et de géométrie, mon année de philosophie tronquée et sans direction. De là ma répugnance aux idées générales, aux abstractions, l'impossibilité où je me trouve d'avoir une formule quelconque sur toute question philosophique.

Il manque d'idée dominante, de système ; il n'a nul souci de

la destinée, de la nature de l'homme : il n'élève pas. Il s'est borné à ce moment imperceptible qu'est la vie. Mais il a cependant entrevu un idéal, un idéal de pitié.

On s'en est moqué ; on lui a reproché ses récits d'enfances navrantes, d'infirmités, de morts, toute cette sensiblerie humide. Elle fait de son œuvre une lecture saine qui révèle toute une population vaillante et humble, et qui tend toute vers le pardon et la vertu. Il aime les hommes et il aime les enfants de son imagination. Il les appelle, il les exhorte : « pauvre fille, tu croyais ! Ah ! malheureuse enfant. » Il est pour les faibles, pour la mule contre le méchant Tistet Vedène, pour la bonne justice et la générosité native.

Sa popularité est faite du bruit des foules riant et pleurant avec lui, et jetant aux échos les noms des enfants de son imagination. Il a écrit quelque part : « La vraie joie du romancier restera de créer des êtres, de mettre sur pied, à force de vraisemblance, des types d'humanité qui circulent désormais par le monde, avec le nom, le geste, la grimace qu'il leur a donnée et qui font parler d'eux en dehors de leur créateur et sans que son nom soit prononcé. Pour ma part, mon émotion est toujours la même quand, à propos d'un passant de la vie, d'un des mille fantoches de la comédie politique, artistique ou mondaine, j'entends dire : « C'est un Tartarin, un Monpavon, un Delobelle ! » Un frisson me passe alors, le frisson d'orgueil d'un père caché dans la foule, tandis qu'on applaudit son fils, et qui tout le temps a l'envie de crier : « C'est mon garçon ! »

Ce n'est pas un petit mérite d'avoir mis au monde plusieurs garçons de très bonne venue, qui prennent place parmi ces types que la littérature crée et que la légende anime. Daudet a enrichi la galerie où déjà trônaient don Quichotte, Gil Blas et Figaro : il leur a présenté Tartarin, et les ancêtres ont souri.

Quel type amusant, vivant, réel, que ce redoutable petit homme, à forte barbe, l'œil flamboyant, sortant de son cabinet tout tapissé de *kriss* malais et de flèches caraïbes, marchant en équilibre sur la margelle de son bassin pour s'aguerrir aux précipices des Alpes, pris, au Righi, pour un rétameur, tant il porte d'ustensiles d'alpinisme, racontant ses grandes chasses, sa lutte pour délivrer un lion aveugle qui tient une sébile, et son chameau qui ne veut plus le quitter : « Noble bête ! il m'a

vu tuer tous mes lions! » Non moins comique Tartarin dans la vie de sa ville, avant ses exploits, chantant des duos :

Qui n'a pas entendu cela n'a rien entendu... Pour moi quand je vivrais cent ans, je verrais toute ma vie le grand Tartarin s'approchant du piano, d'un pas solennel, s'accoudant, faisant sa moue, et, sous le reflet vert des bocaux de la devanture, essayant de donner à sa bonne face l'expression satanique et farouche de Robert le Diable. A peine avait-il pris position, tout de suite le salon frémissait; on sentait qu'il allait se passer quelque chose de grand... Alors, après un silence, Mme Bézuquet la mère commençait en s'accompagnant :

Robert toi que j'aime
Et qui reçus ma foi,
Tu vois mon effroi (*bis*);
Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi.

A voix basse, elle ajoutait : « A vous, Tartarin ! » et Tartarin de Tarascon, le bras tendu, le poing fermé, la narine frémissante, disait par trois fois d'une voix qui roulait, comme un coup de tonnerre, dans les entrailles du piano : « Non !... Non !... Non !... Ce qu'en bon Méridional, il prononçait Nan !... Nan !... Nan !... Sur quoi Mme Bézuquet la mère reprenait encore en fois :

Grâce pour toi-même
Et grâce pour moi !

Nan !... Nan !... Nan... hurlait Tartarin de plus belle et la chose en restait là... Ce n'était pas long, comme vous voyez ; mais c'était si bien jeté, si bien mimé, si diabolique, qu'un frisson de terreur courait dans la pharmacie et qu'on lui faisait recommencer ces: « Nan!... nan ! » quatre et cinq fois de suite.

Là-dessus Tartarin s'épongeait le front, souriait aux dames, clignait de l'œil aux hommes et se retirant sur son triomphe, s'en allait dire au cercle d'un petit air négligent : « Je viens de chez les Bézuquet chanter le duo de *Robert le Diable*.

Et le plus fort, c'est qu'il le croyait !...

Voilà un type admirablement posé, campé, il vit, il se meut, il est vrai. Que d'autres ! Et comment ne pas évoquer le fameux Delobelle, le cabotin raté et prétentieux, dont toute la vie est consacrée au souci de paraître, et dont le caractère se résume dans ce mot admirable : il enterre sa chère fille qu'il aimait profondément, et en suivant le corbillard, il se penche vers sa femme : « Tu as vu ? — Quoi ? — Il y a deux voitures de maître ! » Et Valmajour le tambourinaire de *Numa Roumestan*, brillant,

pimpant, alerte dans son beau costume pailleté dont les broderies luisaient au soleil de Provence, et que nous retrouvons lourd, pataud, laid et nigaud dans son habit noir, à Paris, avec ses patoches rouges et son teint trop noir.

Et Paul Astier, le féroce lutteur pour la vie, et Sidonie la petite Chèbe, ambitieuse, envieuse, déshonnête, avide de luxe et incapable d'un bon sentiment, — petite parvenue du pavé et de l'usine ; — et le pauvre vieux Astier Rehu, dupé par le marchand d'autographes qui lui vend une lettre manuscrite de la sainte Vierge, et dont la femme a sa voilette qui sent le tabac, bien que son mari ne fume pas; et tous ces héros si vivants, si connus de ses romans et de ses contes, du révérend. P. Gaucher à ce pauvre Bixiou, fanfaron de truculence, dont on suppose le portefeuille bourré de croquis mordants et scabreux ; quand ce portefeuille roule à terre, il en sort une lettre à fleurs qui commence par: « Mon cher papa » et une mèche des cheveux de sa fille: « cheveux de Céline coupés le 13 mai » ; comme aussi le vieux Hauser épelant son alphabet dans un coin de l'école, le jour de la dernière classe, et M. Majesté, le fabricant d'eau de Seltz, qui a le Réveillon visionnaire, ou encore les singuliers effets que produit une petite pendule de Bougival chez les austères Schwanthaler de Munich : Minna demandait une patte de homard, Otto frappait des mains : « de la gaîté, mes enfants, de la gaîté! »

Le rire s'allie en Daudet à une pitoyable mélancolie, qui le fait souffrir du mal des autres, et qui jette parfois dans son œuvre une note navrée. Ce fut un cœur compatissant et plaintif, qui a vibré des souffrances des autres, et frémi devant les gémissements des misérables et des faibles. La note mélancolique sonne tristement dans ses livres et dans son âme, d'autant plus douloureusement, que la foi ni l'espérance ne soutenaient ni ne réconfortaient son courage alangui d'incrédule Il a eu des débuts amers, comme le *Petit Chose*. Il lui en est resté une tristesse intime et une grande pitié.« Je compatis aux malheureux, parce que j'ai connu la souffrance », a dit le poète.

Il y a, à ce point de vue entre Dickens et Alphonse Daudet, une affinité qu'il marquait lui-même.

Je me sens au cœur l'amour de Dickens pour les disgraciés et les pauvres, les enfances mêlées aux misères des grandes villes; j'ai eu,

comme lui, une entrée de vie navrante, l'obligation de gagner mon pain avant seize ans ; c'est là, j'imagine, notre plus grande ressemblance.

Cette sympathie pour les humbles, il la portait dans la vie. Il allait chaque matin aux Thermes pour prendre sa douche. Il arrêta un jour, pour l'y mener, un pauvre vieux cocher de nuit, type de ces tristes et minables automédons qu'on voit à l'aube devant les sorties de bal ou de gare. Le cheval était une haridelle efflanquée, dont on comptait les côtes, et dont la tête se baissait bien au-dessous de son échine ; les brancards étaient décolorés et tout en échardes; les harnais étaient réparés avec de la corde ; la caisse de la voiture attestait par ses horions et ses plaques écaillées une existence longue et agitée ; quant au cocher, c'était un gros vieux, grisonnant, à la moustache encore épaisse, au nez écarlate, le chef orné d'un chapeau ciré, déverni et craquelé, « truité », comme on disait au siècle dernier, le cou emprisonné dans un laid cache-nez gris, le corps enveloppé dans plusieurs collets superposés devenus d'un vert pisseux ; et tout en mâchonnant sa queue de pipe, il exhortait son cheval, son unique ami, de sa voix de rogomme, qui tâchait d'être sympathique. Quand il mena une première fois Daudet à la douche, il flaira une habitude, un habitué, donc un client. Il revint le lendemain à la même heure et aussi les jours suivants. Ils firent un pacte. Daudet fut ravi de faire gagner quelques sous à ce pauvre homme, qui s'attacha à lui, vint le prendre tous les matins, et, par une délicate attention, peignit sur ses lanternes et sur ses glaces deux DD entrelacés : ce fut le fiacre de Daudet.

La reconnaissance d'un cocher de fiacre est chose rare.

Dans cet élan de naïve gratitude, nous aimons à reconnaître et à saluer l'hommage des humbles, des amis des humbles, de tous ceux qui remercient Daudet d'avoir ennobli et relevé son art en le mettant au service de la plus noble des causes, celle de la bonté, de l'amour, de la fraternité.

Lisez Aphonse Daudet ; dans ses récits vous sentirez palpiter et vivre une bonne âme d'artiste, charitable et douce, qui a fini par beaucoup aimer les hommes à force de les regarder, quand le contraire n'eût pas été autrement surprenant.

*
* *

Bien des noms encore se pressent sur la liste des Princes de Romancie.

Adolphe (1816) est une étude de l'inconstance et des inconséquences du cœur, dans le cas d'Adolphe épris et las d'Éléonore, comme Benjamin Constant (1) fut vis-à-vis de Mme de Stael ; la part de l'expérience assure la finesse et la vérité à cette fable simple et sans action, qui semble être le journal d'une longue passion, écrit avec la vertu singulière de nous attirer pour nous pencher sur cette crise morale, d'une particularité précise et aussi d'une généralité troublante. G. Planche doutait qu'il y eût dans notre langue « trois poèmes aussi vrais que celui-là ». C'est un des plus émouvants chefs-d'œuvre de la littérature personnelle inaugurée par le romantisme.

Le talent fin et spirituel de Ch. Nodier (2) conta de la même plume les aventures délicates de *Trésor des Fèves* et les amours sauvages de *Jean Sbogar* (1818), fit de la philologie amusante, des contes de fée, et des préfaces.

Paul de Kock (3) éclaira de son sourire bon enfant les claires enluminures de Romainville, des Lilas, de Bagnolet et de Montfermeil.

Saintine, qui, sous le nom de Xavier, signait des pochades grotesques comme *l'Ours et le Pacha*, et deux cents autres vaudevilles, a laissé un roman d'une délicatesse charmante, où la fleur des sentiments a la fraîcheur et les pâles couleurs de l'innocence : c'est *Picciola*, histoire d'une plante et d'un prisonnier. Ce petit livre reçut l'hommage d'un prix académique, et de ces paroles du secrétaire perpétuel Villemain :

— Dans notre existence moderne surchargée de travail et avide de distractions, les romans, il faut l'avouer, sont de puissants précepteurs pour le bien ou pour le mal... La société doit donc reconnaissance aux hommes de talent qui font servir cette voie de communication rapide et populaire à l'encouragement de nobles penchants, à la culture de l'âme, ou même à de purs et gracieux délassements de l'esprit. A ce titre, un roman à demi

(1) Benjamin Constant de Rebecque, 1767-1830.
(2) 1780-1844.
(3) 1794-1871.

psychologique, à demi mondain, *Picciola*, l'histoire d'une fleur et d'un prisonnier pour principaux personnages, a paru présenter un intérêt moral. Il suppose un homme comblé de tous les biens de l'esprit et de la fortune, mais devenu sceptique par l'abus du raisonnement et la satiété du bonheur des sens. Ce bonheur cesse; prisonnier d'État, tout à coup, l'homme incrédule à Dieu et aux affections de la vie, est averti de la Providence par l'aspect d'une petite fleur qui croît entre les pavés de la sombre cour de son cachot. Il s'y attache comme à la compagne de sa solitude: il la contemple, il l'aime; et ce faible ouvrage de la nature le ramène insensiblement vers le Dieu qu'il a méconnu, et en attirant sur lui, dans sa prison même, d'autres regards humains, le conduit vers une affection plus réelle et plus douce, à laquelle il doit bientôt la liberté et le bonheur de l'âme. Cette fiction, placée sous la date de Marengo et de l'Empire, contraste un peu avec la fierté politique et guerrière d'une telle époque; mais cela même n'est pas sans quelque charme. On croit lire, parfois, un de ces poètes mystiques de l'Orient qui, dans les jardins délicieux de Schiraz, chantent les amours du rossignol et de la rose, et d'une image gracieuse font sortir un élan vers le ciel. La raison et le goût sévère ont bien quelque chose à dire. Mais le roman de M. Saintine a deux mérites assez rares, même de nos jours; l'imagination y est pure et la sensibilité vraie.»

Frédéric Soulié (1800-1847) accumula drames sur romans et remua l'histoire, l'enfer et les faubourgs.

Elie Berthet, Amédée Achard, Méry firent des romans géographiques dont la tradition fut brillamment continuée par la féconde imagination de Jules Verne.

Desnoyers (1802-1868) fut le père du fameux Jean-Paul Choppart, martyr trop oublié de l'Anangkè des cirques.

Léon Gozlan (1803-1866), d'un style spirituel, étudia les classes sociales, raconta Balzac en pantoufles, et composa un grand nombre de romans et de drames dont on se rappelle à peine *Aristide Froissard* et *Polydore Marasquin*, car *le Vampire du Val-de-Grâce*, *les Nuits du Père Lachaise* ou *l'Histoire de cent trente femmes* ne se lisent plus guère.

Paul de Musset (1) n'a pas seulement répondu par *Lui et Elle* pour défendre Alfred, au livre de George Sand, *Elle et*

(1) 1804-1857.

Lui, bien que ce soit son plus sérieux titre au souvenir. Il écrivit force romans et nouvelles, *la Table de Nuit*, et quelques jolies études sur le dix-septième et le dix-huitième siècle, *l'Italie et la Sicile*.

Les Mystères de Paris et *le Juif errant* prolongeront longtemps encore la réputation d'Eugène Sue (1804 ✝ 1857), et ces gros romans populaires ont plus fait pour lui que ses études documentées sur l'histoire des marins français. Le père avait étudié l'anatomie, la physiologie, les phénomènes produits par la guillotine sur les corps décapités. Le fils appliqua à la population des faubourgs les procédés paternels d'analyse, de dissection et de curiosité. Il a créé des types. Ce privilège si rare en littérature constate la vigueur de ses œuvres fécondes, qu'il mit au service du parti socialiste ; et il déchira le voile qui cachait aux gouvernants les plaies du peuple. Celui-ci le remercia en le nommant député.

Il avait de l'esprit. On parlait devant lui d'un spéculateur peu scrupuleux. Quelqu'un dit pour le défendre.

— Mais enfin il est dans l'industrie !

— Comment ! s'il en est, s'écria Eugène Sue, il y a même un grade : il en est chevalier.

Il gardait ces malices pour la vie privée. Elles n'ont point passé dans son œuvre, qui a de plus larges proportions et de plus sérieuses ambitions d'épopée populaire.

La Bretagne, ses légendes, ses côtes rocheuses et déchiquetées où déferle la mer, ses landes où sonne le biniou, tout ce pays mystérieux est retracé avec un charme triste dans les nombreux récits bretons d'Émile Souvestre (1806-1854), le peintre fervent de son pays.

Alphonse Karr, que nous retrouverons parmi les journalistes, excitant ses *Guêpes*, a prêté de son esprit prime-sautier et alerte au roman, qu'il a doté de *Sous les Tilleuls*, *le Chemin le plus court*, *Fort en thème* et vingt autres.

Xavier Marmier (1) eut de bonne heure le goût des voyages. D'un style alerte et coloré, il a narré les diverses expéditions qu'il fit au Spitzberg, en Norvège, en Russie, en Allemagne, en Amérique (*Lettres sur l'Amérique*, *Grazida*). Il a su voir et faire voir le paysage, analyser l'âme d'un peuple et ses

(1) 1809-1892.

aspirations. C'est un des précurseurs de la littérature pittoresque.

Jules Sandeau (1), l'ami délaissé de George Sand, mit de la grâce, de l'ironie, de l'attendrissement et du style dans les œuvres de son veuvage consolé : *Un jour sans lendemain*, *Valcreuse*, *Mlle de la Seiglière*, son chef-d'œuvre, *Sacs et Parchemins*, *la Roche aux mouettes*.

Maurice de Guérin (1810-1839) fit, devant les flots bretons, des tableaux graciles et séduisants de la Grèce, inspiré par l'amour fervent de sa sœur, Eugénie de Guérin (1805-1848), la druidesse du Périgord.

Le Normand Barbey d'Aurevilly (2) commença par répondre à George Sand en donnant à *Lelia* sa contrepartie, son roman *l'Amour impossible*. Et déjà il écrivait son admiration pour G. Brummel et le dandysme, en quoi il excella.

Son dandysme est fait de dédain, du besoin de convaincre ses frères de stupidité, de traduire sa supériorité à coups de cravache. Aux journaux *le Pays*, *le Réveil*, *le Nain jaune*, il prodigua l'acide abondance de son âcreté. Catholique violent, à la manière de Veuillot, qu'il fustigea comme tous les autres, il établit le pouvoir sur le droit divin, et l'Église sur les braises rouges des bûchers.

Nos pères ont été sages d'égorger les huguenots, et bien imprudents de ne pas brûler Luther. Si, au lieu de brûler les écrits de Luther dont les cendres retombèrent sur le monde comme une semence, on avait brûlé Luther lui-même, le monde était sauvé, au moins pour un siècle. (*Les prophètes du passé.*)

Dans son roman *Une vieille maîtresse*, il mêle bizarrement l'indécence à l'apologie chrétienne. *L'Ensorcelée*, suivie du *Chevalier Destouches*, d'un style plus surveillé, lui donna le prétexte d'insérer, dans un épisode de chouannerie, ses prédilections monarchiques et religieuses. Hugo, les quarante académiciens, les œuvres, les hommes furent traités de belle façon par le bâtonniste dont Paul de Saint-Victor écrivait :

L'Église militante n'a pas de champion plus fougueux que ce templier de la plume, dont la critique guerroyante est une croisade perpétuelle. Mais le polémiste intraitable est en même temps un écrivain

(1) 1811-1883.
(2) 1808-1891.

de l'originalité la plus fière... On peut séparer en lui l'artiste du croisé, l'homme d'invention et de style, de l'homme de lutte et de paradoxes... Il y a un roman anglais intitulé *A outrance*, ce pourrait être la devise du talent de M. d'Aurevilly. Jamais peut-être la langue n'a été poussée à un plus fier paroxysme. C'est quelque chose de brutal et d'exquis, de violent et de délicat, d'amer et de raffiné. Cela ressemble à ces breuvages de la sorcellerie où il entrait à la fois des fleurs et des serpents, du sang de tigre et du miel.

Un Prêtre Marié, *les Diaboliques* sont des titres qui promettent, et les livres qu'ils recouvrent tiennent la promesse. Ce furent autant de scandales et de saisies. Un critique s'écriait :

— « L'intelligence proteste, mais l'imagination est fanatisée. »

Par la violence passionnée et brutale des convictions et du style, par l'expansion tumultueuse de ses pensées, par la fougueuse et impérieuse furie d'asséner les idées sur le crâne de ses contemporains, Barbey d'Aurevilly fut un romantique à tous crins.

Il s'adonna abondamment à la critique, il rêvait d'un immense monument à édifier.

Voici, écrivait-il dans la préface de la première série de *les Œuvres et les Hommes* (1860), le premier volume d'un ouvrage qui doit en avoir beaucoup d'autres, si la vie, avec ses ironies et ses trahisons ordinaires permet à l'auteur de réaliser au moins en partie l'idée qu'il a eue depuis longtemps. Cette idée serait de dresser, dans un cadre, qui prendrait chaque année plus de profondeur et d'espace, l'inventaire intellectuel du dix-neuvième siècle.

Il a pu l'ériger en partie, et ses feuilletons réunis constituent une œuvre imposante par le bon sens joyeux et sonore, l'originalité d'esprit et d'humeur, l'imagination opulente, la sensibilité brûlante, les sentiments nobles, une puissante faculté de mépris, la haine des métaphysiciens allemands, les sommations impérieuses, la logique d'un système dominant les espèces, la prose éloquente et la fantaisie colorée.

Eugène Fromentin (1), peintre des smalas et des douars, des caravanes et de la chiffa, eut un joli brin de plume au bout de son pinceau, et expliqua par l'écriture les impressions qu'il communiquait d'autre part au public par ses toiles ensoleillées. *Un été dans le Sahara*, 1857, *Une Année dans le Sahel*, 1858, sont des pages d'art lumineux, dont ce fragment peut donner l'idée.

(1) 1820-1876.

Les Sahariens adorent leur pays, et pour ma part, je serais bien près de justifier un sentiment si passionné, surtout quand s'y mêle l'attachement au sol natal. Les étrangers, ceux du Nord, en font au contraire un pays redoutable, où l'on meurt de nostalgie quand ce n'est pas de chaleur ou de soif. Quelques-uns s'étonnent de m'y voir, et, presque unanimement, on me détournait de m'y arrêter plus de quelques jours, sous peine d'y perdre mon temps, ma peine, ma santé et ce qui est pis, tout mon bon sens. Au demeurant, ce pays très simple, très beau, est peu propre à charmer, je l'avoue; mais, si je ne me trompe, il est aussi capable d'émouvoir fortement que n'importe quelle contrée du monde. C'est une terre sans grâce, sans douceurs, mais sévère, ce qui n'est pas un tort, et dont la première influence est de rendre sérieux, effet que beaucoup de gens confondent avec l'ennui. Un grand pays de collines expirant dans un pays plus grand encore et plat, baigné d'une éternelle lumière: assez vide, assez désolé pour donner l'idée de cette chose surprenante qu'on appelle le désert; avec un ciel toujours à peu près semblable, du silence et de tous côtés, des horizons tranquilles. Au centre, une sorte de ville perdue, environnée de solitude; puis, un peu de verdure, des îlots sablonneux, enfin quelques récifs de calcaires blanchâtres ou de schistes noirs, au bord d'une étendue qui ressemble à la mer; dans tout cela peu de variété, peu d'accidents, peu de nouveautés, sinon le soleil qui se lève sur le désert et va se coucher derrière les collines, toujours calme, dévorant sans rayons; ou bien des bancs de sable qui ont changé de place et de forme aux derniers vents du sud. De courtes aurores, des midis plus longs, plus pesants qu'ailleurs, presque pas de crépuscule: quelquefois une expansion soudaine de lumière et de chaleur, des vents brûlants qui donnent momentanément au paysage une physionomie menaçante et qui peuvent produire alors des sensations accablantes; mais plus ordinairement une immobilité radieuse, la fixité un peu morne du beau temps, enfin une sorte d'impassibilité qui, du ciel, semble être descendue dans les choses et des choses, dans les visages. La première impression qui résulte de ce tableau ardent et inanimé, composé de soleil, d'étendue et de solitude est poignante et ne saurait être comparée à aucune autre. Peu à peu, cependant, l'œil s'accoutume à la grandeur des lignes, au vide de l'espace, au dénument de la terre et si l'on s'étonne encore de quelque chose, c'est de demeurer sensible à des effets aussi peu changeants et d'être aussi vivement remué par les spectacles en réalité les plus simples.

Son roman *Dominique* est d'une belle tenue littéraire, et prend place avec *Adolphe* de B. Constant parmi les plus beaux romans psychologiques du siècle.

Octave Feuillet (1821-1890) après quelques succès au théâtre (*Echec et Mat*) se voua au genre honnête qui l'a consacré romancier de la vertu « recouverte d'un vernis élégant », comme

a dit Hippolyte Lucas. *Le Roman d'un jeune homme pauvre*, *Sibylle*, *Monsieur de Camors* demeurent les types agréables d'un genre qui eut une vogue étendue, et que Monselet appelait « une aimable réduction des esprits élégants de 1830 ».

Champfleury (1), de son vrai nom Jules Fleury, fantaisiste, érudit, auteur de jolis romans d'un réalisme tempéré, *les Confessions de Sylvius*, *les Aventures de mademoiselle Mariette*, tableaux de la vie de bohême, et surtout *les Bourgeois de Molinchart* et *les Souffrances du professeur Delteil*, spirituelles peintures de la vie de province, fut encore, avec goût et savoir, l'historien de la *Faïence* et *de la Caricature*.

Ernest Feydeau (2) mit de l'observation et de l'audace dans *Fanny*, qui proclame le divorce « de l'art et de la morale ».

Le nom de Henri Mürger (1822-1861) reste attaché à la peinture des rapins jeunes, pauvres et gais, des étudiants sans pécune, des grisettes, des lorettes et de la vie de bohême (*la Vie de bohême*, *le Bonhomme Jadis*, *le Pays latin*, *Scènes de la vie de jeunesse*, etc.). Ces récits ont un charme de sensibilité généreuse, c'est la jeunesse non flétrie encore par les calculs de l'ambition ; Mürger a habilement rendu le côté touchant de ces types insouciants, faits de loyauté et d'amour, mais toute une part de ces peintures, les bons tours et les facéties, a perdu de l'intérêt et de la vraisemblance ; ces fantoches en pantalons étriqués à carreaux, cheveux longs, feutre large, pipe aux lèvres ont un air arrangé et convenu ; mais Musette est si touchante !

Plus que tout autre, a dit Arsène Houssaye, Mürger a fait vibrer en nous la chanson des vingt ans. Pareil à la belle fille d'Ionie qui n'avait pas une cithare dorée, mais qui était plus écoutée parce qu'elle chantait les airs chers aux amoureux, il nous charmait bien plus que ceux-là qui jouent les grands airs savants avec l'archet d'Apollon. Son Parnasse n'était pas si haut ; son violon n'était pas un stradivarius ; mais il avait une âme comme celui d'Hoffmann, et il en jouait jusqu'aux larmes.

Il a connu cette vie de misère folâtre, et il est de ses lettres qui pourraient prendre place dans ses romans.

... Mon patron m'a avancé 350 francs en m'assurant que j'en aurais

(1) 1821-1889.
(2) 1821-1873.

encore 150 dans quelques mois. Juge de ma jubilation quand cette foudroyante nouvelle m'est arrivée ; j'en ai frissonné de défunte ta cravate à feu mes souliers. J'ai couru tout d'un trait toucher ma traite chez Rothschild, de là chez le libraire, de là chez le tailleur, de là au restaurant, de là au théâtre, de là au café, de là chez moi où je me suis plongé dans des draps neufs et dans une atmosphère de fumée parfumée et où j'ai rêvé que j'étais l'empereur du Maroc et que j'épousais la Banque de France.

Il mourut pauvre, et appela la mort dans sa sinistre *Ballade du Désespéré* :

Entre sous mon toit, bois et mange,
Dors et quand tu t'éveilleras,
Pour payer ton écot, cher ange,
Dans tes bras, tu m'emporteras.

Erckmann (1) et Chatrian (2) firent une collaboration si étroite que l'on ne songeait pas à dissocier Pierre Chatrian et Émile Erckmann. Ils furent les conteurs de l'Alsace, et la ligne bleue des Vosges borne leur horizon. L'ami Fritz Kobus, le rabbin Sichel, la gracieuse Suzel, le Conscrit de 1813, les Rantzau, Mme Thérèse sont des types que le succès populaire a consacrés pour leur sympathique pureté, pour leur vaillant patriotisme, et parce qu'ils traduisent ce que Lamartine saluait en eux : la naïveté de la vie.

Charles Monselet (3), plus connu comme gastronome, fit d'aimables romans dont le meilleur fut *Monsieur de Cupidon*, roman à tiroirs où il mêle, à de frais tableaux de jeunesse, le panorama de Paris et de la société sous Louis-Philippe et Napoléon III.

Edmond About (4), journaliste, politique, eut l'esprit, la gaieté, la malice, la verve : si le théâtre (*Guillery* et *Gaetana*), lui réussit mal, on lit encore aujourd'hui avec joie *la Grèce contemporaine* et la série pétillante de ses romans et nouvelles : *le Roi des montagnes*, *le Nez d'un notaire*, *l'Homme à l'oreille cassée*, *les Mariages de Paris*, *les Mariages de province*, meilleurs que ses romans à sentiments, *Germaine* ou *Madelon*, d'ailleurs tous remarquables. Par un style clair, net, d'une pureté charmante.

(1) 1822-1899.
(2) 1826-1890.
(3) 1825-1888.
(4) 1828-1885.

Francisque Sarcey (1828-1899) dans le gentil conte de *Minette et Pataud* a mis des qualités de cœur et de forme qui sont exquises.

Alfred Assollant (1) amusa les enfants avec *Pierrot*, *Butterfly*, *Acacia* et *le Capitaine Corcoran* et les grands avec ses récits, dont l'action est placée dans les États-Unis qu'il visita, ou au moyen âge, qu'il connaît moins (*Quaterquem*, *la Mort de Roland*, *Marcomier*, *Jean Rosier*, *Rose d'amour*).

Le Génevois Cherbuliez (2) eut un style aimable et sûr pour conter avec finesse ces petits chefs-d'œuvre, *l'Idée de Jean Têterol*, *la Ferme du Choquard*, *Ladislas Bolski*, *Olivier Maugant*, *le Comte Kostia*, *Meta Holdenis*. Il signait du nom de Valbert de fines chroniques politiques. Érudit, porté vers les généralités ingénieuses, il eut le savoir et l'imagination. Il a fait renaître le génie grec dans *le Cheval de Phidias*, la Renaissance italienne dans *le Prince Vitale*, le moyen âge dans *le Grand Œuvre*. Ses romans fourmillent de pensées délicates dignes du pays de Töpffer et de Petit Senn.

« Le contraire de l'amour n'est pas la haine, c'est l'indifférence; la haine n'oublie pas. »

On ferait un ample choix de ces maximes profondes et brillantes dans l'œuvre de cet exquis écrivain, qui lia sa vie à la *Revue des Deux-Mondes*.

Il y a tant d'esprit et de délicieuse fantaisie dans les *Nouvelles Génevoises* et dans les *Voyages en zigzag*, *le Presbytère*, *la Peur*, les histoires de tous ces personnages Jules, Pencil, M. Crépin, M. Vieux-Bois, M. Jabot, docteur Festus, M. Cryptogame, que nous ferons une place ici à ces exquis chefs-d'œuvre du suisse Töpffer, français par le talent (3).

Ferdinand Fabre (1830-1898) fut l'annaliste intéressant et émouvant du clergé. Hector Malot (4), avec une exactitude laborieuse, traça des types vrais et mollement agités. Gustave Droz (5), conteur exquis, fut attentif au langage des enfants et aux petits ridicules de la vie.

Le breton Villiers de l'Isle-Adam (6), outre ses poésies et

(1) 1827-1886.
(2) 1829-1899.
(3) 1799-1846.
(4) 1830-1907.
(5) 1832-1895.
(6) 1833-1889.

ses œuvres dramatiques, a écrit des contes d'une imagination féroce, humoristique, macabre, assurés d'un gros effet. C'est un maître tortionnaire, que Torquemada intéresse et inspire.

Ses premières poésies fulgurèrent avant les romans *Isis*, *Elën*, *Morgane*. La *Révolte*, drame joué, et le *Nouveau-Monde*, drame injouable, firent attendre les Contes cruels, *Vera*, *l'Impatience de la Foule*, *Vox populi*, *l'Intersigne*, *Souvenirs occultes*, *l'Ève Future* pour rêveurs et railleurs, *Akedysseril*, étrange poème hindou, *les Histoires Insolites*, qui ne mentent pas à leur titre.

La Torture par l'Espérance est un chef-d'œuvre angoissant qui donne la note des Nouveaux Contes cruels. *Tribulat Bonhomet* cingla les positivistes, et *Axel* stigmatisa l'homme sans foi.

Talent impressionnant, prestigieux, lancinant, il déroute, il étonne, il apeure. « Je n'écris que pour les personnes atteintes d'âme », disait-il. C'était une façon bizarre de donner la définition adéquate de son genre.

André Theuriet mêla, à la sentimentalité douce de ses héroïnes, le parfum pénétrant des bois et des champs.

Jules Claretie (1840), avec *Monsieur le Ministre*, *Candidat*, *les Muscadins*, *le Prince Zilah*, *le Million*, *le Troisième Dessous*, *Boum-Boum*, *Brichanteau Comédien*, *le Mariage d'Agnès*, etc., a pris dans le roman contemporain une place qu'un nombre incalculable d'éditions fait fort large, et dont la parenté m'interdit d'apprécier les mérites.

Paul Arène fut un conteur charmant. Georges Clemenceau (1841) se repose de la politique par l'étude des drames de la paternité (*les Plus Forts*). Catulle Mendès (1843), fouille avec préciosité des sujets d'une psychologie étrange et diabolique ; Léon de Tinseau, François de Nion, d'une plume distinguée, dépeignent les scènes de la vie mondaine. Le vicomte Melchior de Vogüé, (1), a vulgarisé chez nous avec talent le roman russe, et a écrit aussi d'excellents récits, en un style châtié et coloré, *le Maître de la Mer*, *Jean d'Agrève*, etc.

Anatole France (2) est un esprit élégant, distingué, châtié,

(1) Né en 1850.

(2) Anatole France, né en 1844. Principales œuvres : *le Crime de Silvestre Bonnard* (1881), *le Livre de mon ami* (1885), *Thaïs* (1890), *la Rôtisserie de la*

délicat, artiste, et quand il lit Zola, il repousse le livre : « Ce sont les Géorgiques de la crapule ! » Mais feuilletez *la Reine Pédauque*, ou entr'ouvrez *l'Étui de nacre* : ce délicat vous étonnera, de ci de là, par une brutalité imprévue. Chacune de ses qualités semble ainsi accompagnée de son contraire fort affaibli, qui gravite auprès d'elle, comme un petit satellite près d'une étoile.

M. France n'est pas seulement un Athénien, disciple et ami de Platon, il est encore un médiéviste érudit et bibliophile, né, élevé, vivant parmi les livres, comme un moine penché sur les in-folios. Car cet Athénien tient aussi du moine, et par son éducation ecclésiastique, et par sa belle humeur, et par ses spéculations sur les destinées du monde. Il y a bien un peu de tout cela en lui, et cependant il n'a rien du moine, si vous considérez que son humeur doucement sceptique ferait de lui le plus narquois des bénédictins. Le plaisant esprit, discrètement railleur, mordant à froid, dont la satire semble une caresse enveloppée dans une perfide naïveté ! Ses étonnements sont malicieux, sa feinte candeur est redoutable ; il est le plus implacable des démolisseurs, et jamais un mouvement trop brusque ne dérange un pli de la robe, jamais une flamme de colère ne traverse cette figure dédaigneusement impassible, cette âme inaltérable, façonnée, dirait-on, par le commerce de Philinte et de Le Sage.

A un autre moment, vous pourrez le saisir en flagrant délit de lyrisme, dans lequel il y aura très souvent autre chose que de la rhétorique. Je ne l'appelle pas seulement lyrique parce qu'il a de hautes envolées quand il aborde de graves problèmes : il l'est foncièrement, par le besoin constant d'étaler sa personnalité, d'en pénétrer ses livres, ses héros, de s'insinuer derrière les masques qu'il agite, de se répandre lui-même dans son œuvre, jusqu'à nous avoir, par bribes, conté toute sa vie, depuis l'enfance de son ami, jusqu'à sa bonne qui est Bretonne, ses chats et ses bouquins : cela c'est, au juste, le lyrisme d'Horace et de Sainte-Beuve. En philosophie et en morale, il a des pages désolantes, au verso desquelles on trouverait les exhortations les plus réconfortantes, les constatations les plus

reine Pédauque (1893), *le Lys rouge* (1894), *Histoire contemporaine, l'Orme du Mail*, etc., etc. 4 vol. (1897-1900).

étrangement bienveillantes au milieu de tout ce que nous voyons : « Il y a beau temps que la vertu est de chez nous ; elle tenait nos pères par la main, et aujourd'hui nous la suivons encore. »

Tels sont quelques-uns des principaux traits de cette physionomie ; ils sont tous marqués en double, comme sur une figure dessinée avec un crayon à deux pointes. Le dessin en demeure un peu trouble : les contours flottent, mais cet aspect indécis est plein de charme et de modernisme, il était à la mode à la fin du dix-neuvième siècle. L'esprit public prenait de plus en plus l'horreur de la netteté, de l'affirmation tranchée, de la décision catégorique ; le scepticisme s'infiltrait partout, même en art. Les peintres nouveaux affectionnèrent un certain coloris flou, lavé, comme noyé dans un frottis vaguement estompé. Si l'on remonte aux causes, la faute en fut à Renan. Par ses habitudes hésitantes, louvoyantes, qui l'empêchaient d'appuyer d'un trait ferme, il fut le père lointain de l'impressionnisme, et le père direct de M. France.

Le nacrier prend un morceau de bois des îles, une planchette inutile, mise au rebut, et il se plaît à la couvrir des incrustations les plus déliées. Le ciseleur s'empare d'une plaque de cuivre dont un chaudronnier ne voudrait plus, et il y trace à la pointe de son burin, les dessins les plus serrés. Le marteleur japonais achète et rapporte précieusement chez lui, un cylindre de bronze, et sous la caresse lente de son ciseau, les écailles, les fragments, toute une industrieuse mosaïque de porcelaine morcelée, vont venir prendre place sur les parois du plus admirable vase cloisonné.

C'est une tâche analogue, celle du styliste. Il brode sur une trame légère : il est le ciseleur de phrases, l'habile assembleur de mots, le savant burineur de l'expression.

Le style n'est plus seulement alors la forme qui revêt l'idée, le moyen commode et nécessaire pour communiquer à nos semblables les impressions de notre conscience. Le moyen devient le but, et l'art d'écrire devient un plaisir qui se suffit à lui-même.

M. Anatole France est un artiste de style. *Thaïs*, est un chef-d'œuvre de forme aisée, souple, chatoyante de tons, riche en reflets multiples ; on dirait une tenture de Memphis, miroitante, lamée d'or et d'acier, zébrée, pailletée, fulgurante, diaprée sous le soleil que reflète le sable du désert.

On y rencontre le plus habile pastiche des conversations de Socrate avec ses disciples, telles que nous les a conservées Platon ; les questions métaphysiques y sont examinées la coupe en main et les couronnes de fleurs sur les têtes : Timoclès, assis immobile, les jambes croisées, sur la berge du fleuve, le corps nu, la chevelure blanche, la peau rouge brique, expose à Paphnuce dans ses grandes lignes le système du pyrrhonisme, et cela est exquis.

J'imagine qu'il n'est pas là pour les dattiers d'alentour, ce Pyrrhonien à la peau rouge comme la brique ; l'auteur a pour lui une prédilection justifiée par la sympathie des idées, l'analogie des tendances, la communion dans le scepticisme. Car il est, au fond, aussi sceptique que Timoclès. Il a un mysticisme qui mystifie, des gaietés de majesté qui s'amuse, de sphinx qui ricane en levant la patte.

Ce sont des qualités analogues qui font le charme d'un autre recueil *l'Etui de nacre* où reposent des contes agréables : *Amycus et Célestin*, *le Jongleur de Notre-Dame*, *Oliverie et Liberette*, et toute cette première série qui a l'air d'être tombée de la poche d'un très ancien et très expert conteur de romances, allégories et autres gentillesses.

On y retrouve ainsi le ton, la crédulité des vieux trouvères, et les travaux d'art au couvent, et les contes anciens, où des licornes appuient leur tête sur les genoux des vierges, et les riches barons qui collectionnent des oiseaux mécaniques ou des miroirs déformants.

Certaines pages rappellent Thaïs, les fées du *Livre de mon ami* y reviennent aussi, et c'est sans sans doute la grand-maman Nozière qui y a envoyé la troupe de sans-culottes dont les clameurs épouvantaient Mme de Luzy. Il y a là une poignée d'anecdotes révolutionnaires qui ont leur charme.

La Rôtisserie de la reine Pédauque a l'humeur verveuse, l'esprit, la science, les paradoxes, les monstrueuses naïvetés et les raffinements profonds de la pensée ou de l'analyse.

Là, Jérôme Coignard, gros et réjoui, aussi grand beuveur de science que de pichets, et grand assommeur, s'attable sans façon, pareil à un homme qui n'aurait vu depuis longtemps ni cuisse ni aile de dinde, et discourt longuement sur toutes choses, le sel, l'existence de Dieu, l'évêque de Séez, sainte Marie l'Égyptienne qui, n'ayant pas d'argent pour payer le bac, offrit

son corps, et autres belles histoires. Que se passe-t-il ensuite ? Qu'importe ? L'action est ici ce qui chaut le moins. Ce qu'il faut goûter c'est le charme de ce style doucement narquois, follement érudit, naïvement cynique ; ce sont ces caractères, ces types de vieilles estampes : le rôtisseur prudhommesque, sa naïve et blanche femme, le frère Ange, capucin indigne : mais il faut pardonner aux capucins, « car ils pèchent sans malice » ; et le grand phraseur érudit Jérôme Coignard, et l'alchimiste, et le vieux juif, et le galant seigneur, et Catherine et Jahel, les affriolantes filles. On a la sensation d'avoir lu un livre qui serait illustré. Ici, la rôtisserie, le château d'Astarac, l'île touffue de la Seine où d'Astarac prêche l'occultisme sous la pluie des étoiles, la chambre de Catherine, le voyage en poste sur la grand'route, tout cela est si nettement marqué et dépeint, que le crayon de l'artiste n'aurait qu'à suivre le texte pour en tirer une suite de fort agréables estampes.

L'œuvre d'Anatole France ne peut pas devenir populaire, elle est trop distinguée. Par les sujets qu'il traite, par la façon dont il les traite, il écarte la foule. On peut disserter spirituellement sur toutes choses, et cependant plaire à tous. Un des prédécesseurs intellectuels d'Anatole France, celui qu'il rappelle le plus par ses habitudes de passer du coq à l'âne et de s'asseoir pour entamer des digressions d'ailleurs charmantes, je veux dire Xavier de Maistre, celui-là a agréablement bavardé dans ses voyages, et il a été très lu. Tout comme Anatole France, il se laissait aller à la dérive, au fil de ses idées, mais il savait que cette exquise divagation lasse vite, et il la cessait après quatre-vingts pages. Mais venez près de *l'Orme du mail*. C'est un chef-d'œuvre de finesse : on ne peut le lire d'un bout à l'autre sans fatigue. Il faut le déguster par petites doses.

Il n'y a pas l'ombre d'un plan. Vous ne lirez pas d'une seule traite les *Essais*, de Montaigne. France, le rappelle un peu, et va comme il se pousse. Il pose clairement le conflit de l'évêque et du préfet dans une petite ville, et la situation a l'air établie : et il n'y a rien d'établi. Tous ces personnages, qu'on prévoit si vivants, ne vont pas agir, mais causer ; à la page 200, à la page 300, on nous présentera encore des personnages nouveaux, que nous n'avions pas vus, et qui viennent là simplement pour prendre part à la conversation générale. Ce livre est un drawing room.

Ces gens sont vivants, bien qu'ils n'aient rien à faire : le préfet juif, l'évêque prudent, l'ambitieux directeur de séminaire, le prêtre professeur d'éloquence, le professeur laïque de philosophie à la faculté, la préfete qui fait acheter les vieilles chasubles pour en faire, dit un abbé, « cette sorte de siège communément appelé pouf » ; et le libraire, et le substitut, et le général ! Vous avez là, prise sur le vif, toute la population ordinaire d'une ville de province. D'action ? point. Tous bavardent.

Et tous, ils ont l'air de parler de la même voix, avec le même geste ; il semble qu'on les voie, la tête un peu penchée, l'œil clignotant, l'index à la hauteur de l'œil.

La raillerie perpétuelle contribue à donner de la sécheresse. L'enthousiasme réchauffe le cœur ; la moquerie continue, fatigue. Pourtant quelle dépense d'esprit ! Le supérieur du séminaire dépose devant son évêque contre son professeur d'éloquence : « J'ai deux chefs d'accusation. J'incrimine : 1° sa doctrine ; 2° ses mœurs. Je dis que j'incrimine : 1° sa doctrine, et cela pour quatre motifs : 1° ... » On s'aperçoit, au plan vagabond du livre, que l'auteur n'est pas de cette école-là. Mais écoutez le quatrième motif ou chef contre l'abbé Guitrel :

« 4° M. Guitrel a coutume de se rendre tous les jours à cinq heures de relevée, dans la boutique de la dame Magloire pâtissiere, place Saint-Exupère. Et là, penché sur les buffets, les consoles, les tables, il examine avec un intérêt profond et une assiduité laborieuse les friandises amassées dans les assiettes et dans les plats. Puis s'arrêtant à l'endroit où sont dressées ces sortes de gâteaux qu'on m'a dit se nommer éclairs et babas, il touche du bout du doigt une de ces pâtisseries, puis une autre, et il fait envelopper ces bagatelles de bouche dans une feuille de papier. Loin de moi, de l'accuser de sensualité, pour ce choix minutieux et ridicule de quelques crèmes ou pâtes sucrées. Mais si l'on considère qu'il se rend chez la dame Magloire à l'heure même où les personnes élégantes des deux sexes affluent dans la boutique, et qu'il s'y livre aux risées des gens du monde, on se demandera si... »

Le Mannequin d'osier fait suite à *l'Orme du mail*, si tant est que les récits où il ne se passe rien aient besoin d'une suite. Mais il y a bien des moments dans la vie où il ne se passe rien, et ce rien a tout de même de la suite, et quelquefois des suites.

L'auteur nous transporte dans la petite ville provinciale de N...., où l'on cause beaucoup, chez le professeur Bergeret, chez le préfet, chez le curé, sur le cours du Mail planté d'ormes, sur le pas des portes, chez le libraire Paillot. Il y a parmi toute cette population quelques ambitions, beaucoup de clabaudage et un drame. Mme Bergeret trompe M. Bergeret avec un élève de son mari, et elle est punie par le dédain silencieux de celui qu'elle a appelé « foutriquet », étant née Pouilly, — les Pouilly du dictionnaire !

Cette trame légère porte et comporte des ornementations variées et qui sont des dissertations sur des actualités, des chroniques sémillantes et le plus souvent paradoxales sur une foule de sujets, ce qu'on appelait autrefois, au temps de Villemain, des miscellanées : ici c'est Bergeret qui caractérise les anciens Romains, avant tout excellents terrassiers; c'est le soldat Roux qui s'explique sur le militarisme; c'est une théorie du vers libre, un pastiche décadent.

Nous ne pensons pas, en les écoutant, à juger de leur ressemblance avec la vie, ni de leur conformité avec le réel; ils sont des amuseurs qui nous divertissent par leur étourdissante facilité à ratiociner, à brasser les idées, à en faire des mixtures inconnues, des inventions imprévues, des arabesques ingénieuses enchevêtrées sur les blanches murailles de la rhétorique. C'est comme un jeu auquel nous nous prêtons volontairement, parce que la partie est attrayante et nous empaume.

Au demeurant, le réalisme apparaît de ci de là, par places, comme pour consolider et conglutiner le tout, ainsi qu'on connaît la consistance d'un parterre de fleurs en apercevant entre les branches des plaques d'humus.

Depuis ses débuts, une évolution s'est faite. D'abord, il erra seul dans les vallées vierges où fleurit l'asphodèle. Cet homme n'était pas des nôtres. Il rêvassait haut et loin. Il semblait séparé de nous par le haut mur d'un séminaire, par des vitrages poudreux de bibliothèque, par des verrières multicolores de vieilles cathédrales, par un des obstacles graves et imposants. Mais voici que l'ascète a fait trois pas. Il s'est rapproché de nous. Il est sorti de son ermitage. Il a regardé autour de lui, et il a souri de voir qu'il y avait des hommes, et qu'il avait des contemporains. Il les a curieusement contemplés, et l'effet de la découverte a été de rire, tant nous sommes drôles. Il en est

là, il nous découvre. Ses œuvres plus récentes sont animées de la *vis comica*.

Imaginez un pauvre professeur de province assis devant sa table, dans son petit cabinet rétréci par le monstrueux ventre de maçonnerie que pousse la cage de l'escalier, ne laissant pour toute place que deux angles déraisonnables et inhumains. Sa femme entre. Elle ôte les gros volumes du dictionnaire de Freund qui aplatissaient un fauteuil, et elle s'assoit sur ce siège qu'elle a débarrassé. Voilà un acte en apparence simple, peu dramatique, peu propre à suggérer des pensées profondes ou des spéculations métaphysiques. C'est là que gît l'erreur. Tout le monde dirait : Mme Bergeret ôta le dictionnaire et s'assit. Mais Bergeret ? En quelles méditations ce phénomène négligeable l'induit ! Son esprit songe aussitôt à la création du monde et à la nébuleuse primitive :

— « M. Bergeret considéra tour à tour les in-quarto poussés contre le mur et Mme Bergeret qui y avait été substituée dans le fauteuil, et il songea que ces deux groupes de substance, si différenciés qu'ils fussent à l'heure actuelle et si divers quant à l'aspect, la nature et l'usage, avaient présenté une similitude originelle et l'avaient longtemps gardée lorsque l'un et l'autre, le dictionnaire et la dame, flottaient encore à l'état gazeux dans la nébuleuse primitive. Car enfin, se disait-il, Mme Bergeret nageait dans l'infini des âges, informe, inconsciente, éparse en légères lueurs d'oxygène et de carbone. Les molécules qui devaient un jour composer ce lexique latin, gravitaient en même temps, durant les âges, dans cette même nébuleuse d'où devaient sortir enfin des monstres, des insectes et un peu de pensée. Il a fallu une éternité pour produire mon dictionnaire et ma femme, monuments de ma pénible vie, formes défectueuses, parfois importunes. Mon dictionnaire est plein d'erreurs. Amélie contient une âme injurieuse dans un corps épaissi. C'est pourquoi il n'y a guère à espérer qu'une éternité nouvelle crée enfin la science et la beauté. Nous vivons un moment et nous ne gagnerions rien à vivre toujours. Ce n'est ni le temps ni l'espace qui fit défaut à la nature, et nous voyons son ouvrage. » Cet homme n'est-il pas extraordinaire ?

M. Anatole France nous fait sourire en usant d'un ton grave, solennel, empesé pour des circonstances évidemment intimes, basses, humbles et vulgaires, comme quand un prélat parle

d'une omelette au rhum sur le ton qui convient aux bulles papales. D'autres fois, c'est l'opposé. Un balai et une pelote de ficelle interviennent au milieu des tristesses et des doléances, dans des circonstances tragiques qui inspireraient à quelque autre des sentences austères et de tenue contrite.

Ainsi la gaieté sort toujours du contraste, de l'opposition que font, en se choquant, l'idée et la forme. Jamais l'idée n'a la vèture qu'on s'attendrait à lui voir et on rit. Avec *Crainquebille*, un peu de pitié commence à s'insinuer dans les drôleries. Ce serait une jolie fin.

*
* *

Un don rare de vision et d'impression, le paysage aperçu à travers un tempérament sensible et vibrant, endeuillé par la nostalgie du passé et le souvenir des vies antérieures, une singulière faculté de se sentir en communion avec tous les êtres même les plus inférieurs, fillettes négligeables d'Extrême-Orient, un bœuf, un chien noyé; une compassion infinie et doucement exprimée; un sens délicat de la poésie de la nature, un style oscillant du maniérisme à l'incorrection (1), toujours imagé, évocateur et suggestif, un talent fin de peintre à la plume : c'en est assez pour définir P. Loti (2) et justifier la faveur où le public tient son œuvre.

A beau mentir qui vient de loin. Il a divulgué l'Extrême-Orient en un temps où on y allait peu. Il a parfois abusé de notre crédulité. Le Japon est mieux connu depuis la guerre russo-japonaise et nous savons aujourd'hui que le Japon de Loti, en papier et en porcelaine, est de pure imagination. Un Japonais disait : « Imaginez un étranger vous présentant comme type de la Française la dernière des filles du port de Marseille, et la vie en France d'après son existence dans un petit village perdu au fond de la Bretagne, vous aurez une peinture aussi exacte que l'est *Madame Chrysanthème*. » Constantinople, où le contrôle est plus aisé, lui a inspiré moins de fantaisie et non moins de jolis ta-

(1) « Des dames pas comme il faut. Sa toilette est aussi comme il faut que les leurs. Il y en a de trop. Moi ça m'agace pour tout de bon. Pour en retard, ou ils le sont, etc. »

(2) JULIEN VIAUD, pseudonyme littéraire Pierre Loti né à Rochefort en 1850. Principales œuvres : *le Mariage de Loti* (1880), *le Roman d'un spahi* (1881), *Mon Frère Yves* (1883), *Pêcheurs d'Islande* (1886), *le Roman d'un enfant* (1890) *le Désert* et *Jérusalem* (1895).

bleaux. La vie à bord, les nuits en mer, les pêcheurs d'Islande, les matelots, le pays basque lui ont fourni des pages merveilleuses. On peut le critiquer, sourire de sa fatuité : on ne résiste pas au charme. C'est un pur et grand romantique, le plus délicieux représentant parmi nous de la littérature personnelle. Il souffre de toutes les souffrances, il vibre de toutes les émotions, on ne peut le lire sans cette sympathie, dont l'étymologie dit la communion des cœurs.

Ses nouvelles ont les mêmes qualités que ses plus célèbres romans, et ceux-ci sont égalés par les moins connues de ses œuvres. Après *Mon Frère Yves* et *Pêcheurs d'Islande*, vous pouvez lire *Matelots* : c'est encore le bon peintre des affligés de la mer. C'est toujours cette grande et profonde mélancolie, la tristesse sans recours, le malheur acharné et immérité, raconté avec le ton pénétrant d'une sensibilité souffrante et triste. Des descriptions estompées des pays lointains, des scènes de mœurs à bord, des amourettes de séjour dans les ports, et, au-dessus de tout cela, la grande image endeuillée de la mère, la mère sainte et adorée, dont le deuil final est parmi les récits les plus désolants qui soient; toute l'histoire est dite sur un ton doucement voilé et poétiquement enfiévré par les sublimités intimes de l'amour des mères et des fils.

Accompagnez-le en pays basque : ce pays n'a pas sa littérature, et on a vite fait de donner la liste de ses peintres. Encore n'ont-ils fait que traverser la région, comme Théophile Gautier qui écrivit :

> Urrugne,
> Nom rauque dont le son à la rime répugne.

Victor Hugo a exploré le pays; Taine aussi. Dumas père, dans sa relation amusante, *De Paris à Cadix*, nous promène aussi par là au galop des mules qui emportent la diligence et son mayoral dans les tourbillons de poussière de la route rocheuse, excitées par les sauts, et les cris du postillon bondissant, le zagal. Voilà tout ce qu'on n'a plus, tout ce qu'on ne voit plus, tout ce qui ôte par son absence bien du pittoresque à ce pays autrefois aussi étrange qu'étranger. Le mayoral ! le zagal ! le sota cachero ! Fini, ce délicieux défilé coloré, chamarré, scintillant des types et des costumes, chapeaux de peintres, vestes à incrustations de velours, bottes ou sandales. Ah ! le merveilleux pays, où l'on entend derrière les

falaises ce mugissement majestueux qui est la respiration de l'Océan au fond des criques semblables à de petits fjords tout dentelés d'écume. Les filles sont jolies, avec la peau blanche, les dents belles, la taille souple; la Gracieuse de Loti, dans son roman, en est le type accompli.

Chaussés de la sandale ezpartinac multicolore, les gars vont par les villages organiser la contrebande, armés de la canne en bois de néflier, garnie de cuivre et plombée, la makila, retenue au poignet par un cordon de cuir.

Tous ces types, toutes ces visions reparaissent en lisant *Ramuntcho* qui demeurera l'épopée pittoresque de cette région.

Loti la connaît. Il y a longtemps commandé le *Javelot*, petite canonnière amarrée à la rive française de la Bidassoa, en face de la canonnière espagnole qui garde l'autre rive. Et à le lire, tout ce beau pays revit, reparaît : en pleine eau, sur la Bidassoa, c'est l'île des Faisans, aujourd'hui morne et abandonnée, mais qu'on se représente au moment du mariage de Louis XIV, tout le pays couvert par les uniformes blancs et rouges des escortes, les routes sillonnées sur les deux rives par les carrosses dorés, l'air retentissant des fifres, des longs tambourins et des trompettes à gonfanons. A présent, au lieu des Mazarin, des don Luiz de Haro, de Philippe IV, de Louis XIV, de Marie-Thérèse d'Autriche et de leurs cortèges, dans la petite île toute verte, à peine plus grosse qu'un paquebot, on ne rencontre plus que le jardinier international qui fume des papelitos, accoudé au monument commémoratif qui décore cet îlot, indécemment comparé par Théophile Gautier à une sole frite. Si P. Loti a donné à Ramuntcho un père inconnu et étranger, ce n'est pas sans motif, c'est pour peindre l'état d'une âme qui n'est pas autochtone, indigène, qui a des liens avec cet *ailleurs*, des souvenirs, des réminiscences de l'autrefois, des ancêtres qui vivaient autrement : en un mot, Loti veut décrire les sensations d'un homme qui a le pays basque sous les yeux sans l'avoir dans le sang, comme c'est le cas de Loti lui-même. Et ceci nous permet de généraliser. L'auteur copie son héros sur un modèle qui pose sans cesse devant lui, et ce modèle, c'est lui-même. Il a ressenti et éprouvé ce qu'il prête à Ramuntcho ; autrement dit, Loti imagine peu. Il reproduit fidèlement et artistement : il n'invente pas. Il est un réflecteur. Son talent, c'est, étant placé comme un miroir au centre du monde, de

refléter le monde extérieur avec une vigueur, un relief, une coloration, une vérité rares.

Cette image que les choses extérieures projettent en dedans de lui ne laisse pas de l'émouvoir, de solliciter sa sensibilité nerveuse et irritable ; son esprit n'est pas une glace insensible. Et c'est ici le grand art et le grand mérite. Il renvoie, il réfléchit, il projette à son tour cette image faite des éléments réels et des émotions de son être, il la pousse dehors, et elle nous apparaît dans le livre avec le charme pénétrant et exquis que nous lui voyons.

Il n'imagine pas, il ne tire rien de son propre fonds : il s'ouvre à nous, ses livres sont les confidences de sa personnalité : égoïsme légitime et fécond, que les poètes ont sacré du beau nom de lyrisme.

On a cette impression, soit qu'il nous mène parmi les péripéties vécues de la contrebande, ou à la partie de *pelote*, — ce jeu que les Espagnols ont laissé derrière eux en quittant les Flandres, où il est florissant dans les parties de *balle au tamis* ; laissez-vous aussi délicieusement conduire à la petite église pour la messe de la Toussaint, au cimetière où les tombes ont, à la tête, de grosses pierres rondes plantées de champ ; au fandango, dont la description est jolie après tant d'autres déjà faites ; au couvent modeste et silencieux dans la montagne perdue ; au fond des gorges sombres où bondit le gave impétueux ; arrêtez-vous à considérer la nature avec ses plus admirables effets de nuit, d'aube, de crépuscule, de pluie, d'hiver.

Laissez-vous emmener en Galilée : Loti fait flotter par-dessus les vallons pierreux la grande image de l'enfant de Nazareth et celle de Bonaparte ; mais l'histoire et l'art se fondent mal ensemble sous sa plume, et ce placage d'information livresque s'appuie mal sur le reste, et gondole. On eût préféré qu'il laissât décidément de côté toute exégèse : ce n'est ni son métier, ni sa fonction, ni son aptitude ; il y est gauche. On dirait un fin ciseleur martelant de la fonte. — C'est pour nous, du temps et de la poésie qu'il nous dérobe : il excelle tant à peindre, que nous avons regret quand nous le surprenons à lire.

Un exemple rendra sensible cette différence. Voici deux fragments tirés de la même page, à quelques lignes de distance. D'abord l'histoire :

Les Samaritains, comme on sait, ont pris naissance, en tant que peuple distinct, après la destruction du royaume d'Israël par Salmanazar; ils sont issus de ces idolâtres amenés de Babel, de Couth, de différents points de l'Assyrie, qui se mêlèrent aux quelques Hébreux demeurés dans la Judée presque dépeuplée. Au retour de la captivité de Babylone, les Israélites refusèrent de les reconnaître comme descendants d'Abraham.

Ce document est quelconque, froid, insipide comme un lambeau de manuel ou de guide book. Loti a disparu, il fait éclipse; l'insecte aux élytres dorés charge ses ailes fines de deux gros dictionnaires de toile grise. Mais le supplice dure peu, et le poète s'échappe aussitôt de sa gangue pour chanter en plein et libre lyrisme :

Dans notre France si neuve, dans tout notre Occident né d'hier, s'il nous arrive de nous recueillir en présence de ruines romaines, ou même seulement gothiques, on conçoit ce que peut advenir cette oppression du passé, dont l'existence est connue dans les annales des hommes depuis près de cinq mille ans.

La pensée est profonde dans ce deuxième passage : il exprime un des sentiments que Loti a éprouvés mieux et plus que tout autre, d'une façon pittoresque et neuve : la poésie du temps, le charme du passé, le trouble de l'avenir, de « ces époques conjecturées où, après l'épuisement des races, la nature verte lentement s'étendra pour recréer ses forêts primitives ».

L'érudition lui joue de vilains tours. Il écrit Thanagra, comme si c'était un thêta en grec. Il est mal à l'aise sur le plancher ciré des bibliothèques, lui qui est né pour le plein air, la poésie de la nature, l'ivresse des sens, « les aspects intimes de la campagne, la couleur, les sons et les parfums ». Voilà son vrai domaine, il y est roi. Il excelle aux effets pittoresques de pluie ou de soleil, de fleurs ou de forêts. Regardez, du haut de Nazareth, le paysage qui fut familier à l'enfance du Christ. C'est une toile de maître :

Pas un arbre ne vient rompre la monotonie de ces plans de montagnes, qui n'ont du reste aucune forme heurtée, dont les courbes sont adoucies comme les nuances. Au delà des nappes vertes qui simulent à nos pieds une eau profonde, sur le versant de la baie opposé au nôtre, paissent des troupeaux de chèvres, lentes traînées noires — dirait-on d'où nous sommes — qui se déplacent en ondulant,

qui peu à peu descendent toutes, comme si elles coulaient, vers les gorges d'en bas. De temps à autre, les bergers les appellent et nous entendons au loin l'écho prolongé de leurs cris ; ou bien ils jouent du pipeau et alors une petite ritournelle sauvage, un petit turlututu naïvement plaintif monte jusqu'à nous, au milieu du silence de ce lieu presque saint. Le Thabor élève là-bas sa cime un peu bleuie par la distance, et à l'extrême horizon s'esquissent les monts de Galaad. L'air est suave et léger. De tout petits souffles passent, sans froid et sans chaleur, idéalement purs.

Voilà bien le type de la description de Loti : elle est merveilleuse, lumineuse, vaporeuse ; les mots se font lumières, la plume est plus chargée de couleurs qu'un pinceau, le style a des éclairs.

Un caractère curieux de ces pays d'Orient, c'est leur monotonie et leur uniformité. L'islamisme leur a imprimé à tous une marque commune, et tous se ressemblent. Il y a le « pays d'Orient » pris en soi, et il est malaisé de différencier entre elles les régions du Levant. Un marabout au dôme blanc sur le fond sombre des oliviers tordus ou sur l'ocre vive des sables, — mettez cela où vous voudrez, là où il y a du soleil, en Maroc ou en Syrie, vous êtes assuré de copier la nature. Les souks de Naplouse ou ceux de Beyrouth, avec leurs industries cantonnées et classées, comme dans nos grandes foires du dix-huitième siècle, diffèrent peu de ceux que vous visitez à Tunis pu à Alger.

Loti a merveilleusement ressenti le trouble et le charme de ces lointains mystères, qui font de ce coin modeste une terre d'élection, sacrée par l'homme divin, ennoblie par les croisades, et tout imprégnée de poésie.

Un sentiment aussi qu'il porte avec lui partout, dans ses voyages comme dans ses œuvres et qui nous le rend infiniment sympathique, c'est la pitié. Il nous attendrit devant la mort du *Bœuf*, et quand il se détourne pour ne pas assister à l'hécatombe pascale de Garizim, et quand, à Damas, il s'intéresse en de fort gracieuses pages, à une petite fillette qui s'est blessée.

L'âme de Loti est une belle âme, sensible et vibrante, tout entière épandue sur la nature, qu'elle pénètre intimement, qu'elle aime, qu'elle comprend. Il porte en lui l'esprit des choses. Nul n'a mieux su éprouver et rendre le sentiment de la nature, le sens et l'expression de ses aspects, avec un bonheur

de forme qui ne connaît plus dans les dernières œuvres, les négligences osées des premières.

*
* *

Paul Bourget, peintre de la haute société, de l'aristocratie cosmopolite, maître du roman psychologique après Benjamin Constant (*Adolphe*), après Beyle-Stendahl, excelle dans un genre qui, sans lui, ne produirait de nos jours qu'Émile Olivier (*Madeleine*) et *Jean* d'*Agrève* par Melchior de Vogüé ; expert aux analyses perspicaces des états d'âme, décrits longuement, dans *Cruelle énigme*, *Crime d'amour*, *André Cornelis*, l'Hamlet moderne, *Mensonges*, les duperies de l'amour, *le Disciple*, le meilleur de ses livres, tableau puissant et fouillé de l'influence du maître, et de l'âme résolue à conformer sa vie à une doctrine philosophique ; *Un cœur de femme*, *Cosmopolis* ; il est un de nos meilleurs écrivains : sa courbe n'est pas achevée, et ce qu'il fera complètera la valeur de ses livres passés.

Après des débuts pénibles dans les plus modestes fonctions de l'université, il est devenu non seulement le peintre des grands, mais l'hôte de ses modèles. Les livres qu'il a écrits depuis *le Disciple* ont une tendance, qui pourrait devenir regrettable, à l'intrigue mélodramatique et à l'emploi du fait divers : c'est du feuilleton distingué.

Il aime, dans l'aristocratie, la distinction dédaigneuse, la bravoure, l'allure décidée, la branche, l'élégance, le luxe, les goûts sportifs, chasse, cheval. Il est un admirateur de la force physique ; il en parle avec le culte d'un Athénien. Dans le roman *le Disciple*, un précepteur décompose le sentiment d'envie qu'il éprouve en regardant un bel officier, vigoureux, élégant, leste et décidé : il est même son rival en amour. Le sport exerce sur M. Bourget un charme. Il estime les jeux qui donnent la vigueur et partant l'assurance, la fierté du caractère ; il y retrouve la religion de la beauté plastique. L'Amérique lui a plu à cet égard.

Les *Essais de psychologie contemporaine* constatent de

(1) Paul BOURGET né en 1852. Principales œuvres : *Cruelle énigme* (1885) ; *Crime d'amour* (1886) ; *André Cornélis* (1887) ; *Mensonges* (1887) ; *le Disciple* (1889) ; *Un Cœur de femme* (1890) ; *la Terre promise* (1892) ; *Cosmopolis* (1893) ; *Essais de psychologie contemporaine*, 2 séries (1883-85) ; *Études et portraits*, 2 vol. (1888) ; *Sensations d'Italie* (1891).

fermes qualités de style et de jugement. *Les Sensations d'Italie* honorent le critique d'art, comme le philosophe sociologue a fait d'intéressantes trouvailles en Outre-Mer.

Le récit de son voyage est une pénétrante étude de psychologie, où l'écrivain applique à l'âme américaine les résultats acquis par l'auteur de *l'Intelligence*, Taine, sur la multiplicité des *moi*, que Descartes croyait *un*. Elles sont solides et utiles, ces pages du penseur qui croit à la diffusion et à la portée de l'idée écrite. On sent sous le texte une âme vibrante, un peu personnelle comme celle de tous ceux qu'on pourrait appeler les auto-analystes, à commencer par Montaigne, — un esprit ouvert sur toutes les démarches et sur tous les mouvements du corps social, sur toutes les péripéties du monde moral, un écrivain qui n'est pas seulement un artiste, qui a conscience de sa mission, de sa fonction et qui écrit pour préparer l'avenir.

Il est le disciple de Taine, dont il tâche à retrouver la rigueur nette d'exposition. Aussi bien est-ce à Taine que M. Bourget semble songer sans cesse quand il raisonne :

> Pour ma part, comme si pendant quelques minutes l'esprit de Thomas Graindorge, le marchand de porcs philosophe, cher à mon maître Taine, eût passé en moi...

En Amérique, il ne fut pas dépaysé, et il trempa sa plume dans la calebasse de Dur-à-Cuire pour nous conter la vengeance de l'Irlandais ou la mort du convict, voire l'enlèvement de Sarah Bernhardt par les Sioux.

C'est un voyageur philosophe; il n'est pas un intuitif. En Amérique, il a peu vu, il a beaucoup lu, il a échangé et brassé des idées, il a philosophé. Il ne nous fait pas voir le paysage, et la nature le laisse plutôt froid. Il a aperçu le Niagara, il lui consacre vingt lignes. Il a été à Saint-Paul-Minneapolis et il ne dit rien de ce coin si pittoresque, avec ses chalets de style suédois piqués dans la verdure, ses rues bordées de villas qui montent le long des côtes et le panorama splendide du Mississipi roulant ses eaux jaunes dans un lit large entre les deux cités sœurs que relient des ponts de fer treillagés et coudés à angles droits. Et de Saint-Paul, il n'a pas été tenté de pousser, à quelques heures de là, jusqu'à Livingstone et Cinnabar, pour pénétrer dans les pays splendides des

Rocky Mountains et du Yellowstone Park. La nature l'attire faiblement. Il a plus de tendresse de cœur pour les idées que pour les images ; son carnet porte moins de croquis que de pensées.

Il n'a pas d'esprit ; il est grave. Il plaisante peu et mal. Il faut, pour être lui-même, qu'il demeure austère, sérieux, profond. Veut-il sourire et égayer sa philosophie ? Sa plaisanterie étonne et détonne comme une gambade dans un salon. La cloche des locomotives qui semble sonner d'avance le glas des voyageurs qui seront écrasés, la ligne des trains Baltimore et Ohio, dont le vulgaire traduit les initiales B. and O. par « Beefstaeck and Onions » ne nous font même pas sourire. D'ailleurs, ils sont rares, ces passages où l'auteur se départit de sa dignité. Partout la gravité, une grande décence de maintien. Il n'a ni la verve gauloise, ni l'allure parisienne.

Dans toute son œuvre, le style est ferme et net. La langue est précise, pure, sans contorsion ni acrobatie. Il a rompu avec les décadents, qu'il soutenait de son autorité au temps où il envoyait des vers sur les fleurs à *la Vogue*. Il a repris le style classique.

Huysmans (1), l'auteur de *A Rebours* (1884), *A Vau l'eau*, *En route* (1894), *Là-Bas* (1891), *la Cathédrale* (1898), essai de symbolique chrétienne (2), de *l'Oblat*, *de Sainte-Lydwine de Schiedam*, eut un talent curieux, original, il « recommença la Commune dans la langue française », comme lui dit Jules Hetzel à ses débuts.

Sous-chef de bureau retraité, il partagea sa vie entre les cités, les villages pieux et les couvents, à Ligugé ou chez les Bénédictins de la rue Monsieur. Il y avait en lui des aspirations contraires qu'il analysait : « Je n'ai pas été élevé dans les écoles congréganistes, mais bien dans un lycée ; je n'ai jamais été pieux dans ma jeunesse, et le côté de souvenir d'enfance, de première communion, d'éducation qui tient si souvent une grande place dans la conversion, n'en a tenu aucune dans la mienne. Et ce qui complique encore la difficulté et déroute toute analyse, c'est que, lorsque j'écrivais *A Rebours*, je ne mettais pas les pieds dans une église, je ne connaissais aucun

(1) 1848-1907.
(2) Cf. Tome I de cet ouvrage, p. 143.

catholique pratiquant, aucun prêtre; je n'éprouvais aucune touche divine m'incitant à me diriger vers l'Église; je vivais dans mon auge, tranquille; il me semblait tout naturel de satisfaire les foucades de mes sens. *A Rebours* a paru en 1884 et je suis parti pour me convertir dans une Trappe, en 1892; près de huit années se sont écoulées avant que les semailles de ce livre aient levé; mettons deux années, trois même, d'un travail de la Grâce, sourd, têtu, parfois sensible; il n'en resterait pas moins cinq ans pendant lesquels je ne me souviens d'avoir éprouvé aucune velléité catholique, aucun regret de la vie que je menais, aucun désir de la renverser. Pourquoi, comment ai-je été aiguillé sur une voie perdue alors pour moi dans la nuit? Je suis absolument incapable de le dire; rien, sinon des ascendants de béguinages et de cloîtres. »

Il a franchi la distance qui sépare les paradoxales fantaisies de des Esseintes, les horreurs sataniques et cabalistiques de la *Messe Noire* et de *Là-Bas*, des saintes résignations de *la Martyre Lydwine* et de la piété humiliée, saisissant exemple des déceptions que trouve au fond de son néant le rationalisme impuissant.

Il fut supérieur dans l'art d'analyser le spleen. Tandis qu'il écrivait *la Vie de Monsieur Folantin* ou celle du fameux des Esseintes il accrochait autour de lui des cadres fantaisies de Raffaelli ou charges de Forain, apocalyptiques visions d'Odilon Redon, luxurieuses fantaisies de Rops. Puis apparurent des Bibles, des morceaux de riches chasubles, des statues de sainteté. Il était alors embrigadé dans le groupe des naturalistes, fréquentait au grenier des Goncourt, où il rencontrait Alphonse Daudet, Jeanniot, Ziem, Lavedan, Rosny, Rodin; il était lié avec Zola, Henry Céard, Léon Hennique, Maupassant. Il approuva le schisme des Cinq qui se séparèrent du clan naturaliste (Paul Bonnetain, Rosny, Lucien Descaves, Paul Margueritte, Gustave Guiches) et se convertit au catholicisme, déçu par la faillite du positivisme.

Les frères J.-H. Rosny ont eu de puissantes visions des âges préhistoriques et de la vie paludéenne, dont ils retrouvent les instincts primitifs dans les nihilistes qu'ils ont mêlés à leurs romans modernes.

Félicien Champsaur et Jean Lorrain, les chroniqueurs subtils et pervers du vice à Paris ; Paul Bonnetain, le conteur colonial ; Lucien Descaves, dont le livre *Sous-off* fit scandale ; Roujon dans *Miremonde* ; Octave Mirbeau, au talent incisif et cruel, ont leur place dans la littérature.

Paul et Victor Margueritte, évadés du naturalisme, ont la vue large, mais précise, la pitié, le sens des souffrances et la bonté pour y pourvoir en étudiant les problèmes sociaux. Leurs tableaux de la guerre de 1870, où leur père se distingua, sont d'une puissante venue.

Paul Adam, peintre abondant des scènes antiques, néroniennes ou byzantines, et des batailles, champs de peur et de mort ; Pierre Louÿs, le romancier néo-grec, qui mit dans *Aphrodite* les frissons érotiques et étranges d'un alexandrinisme raffiné ; Maurice Maindron qui fait revivre avec science et conscience la brutalité joviale des soudards du seizième siècle, sont intéressants.

Édouard Rod a le talent austère du protestant que les sites montagneux de son pays ont laissé rêveur ; la note touchante et attendrie des romans de Jean Aicard n'est pas indifférente.

Marcel Prévost (1) est l'exquis truchement des âmes féminines, de *Françoise* aux *Demi-Vierges*, de *Chonchette* aux *Vierges fortes*.

Alphonse Allais mit de l'humour dans ses burlesqueries à l'allure majestueuse.

Henri Lavedan, avec une malice amusante et dans un style coloré, a décrit en romans dialogués certains côtés de la vie parisienne qui a pour cadre les restaurants mondains et les endroits de joie, dans un genre où ont aussi réussi Abel Hermant, Gyp, Jeanne Marni. Dans le même temps, il mettait une douce sensibilité dans des sujets très moraux, sur lesquels il fait s'épanouir la petite fleur bleue des sentiments intimes et purs.

Paul Hervieu est l'observateur sévère des mondains peints par eux-mêmes, ou dissimulés derrière leur Armature.

Abel Hermant est l'historiographe cinglant et spirituel du

(1) Œuvres : *le Scorpion* (1887), *Mademoiselle Jauffre* (1889), *Lettres de femme* (1892), *les Vierges fortes* (1900).

monde diplomatique, des étrangers à Paris, des rastaquouères, des transatlantiques, des ambassades vues à l'heure du thé ; il note les vibrations du *Frisson de Paris*, et il s'est fait le confident des aïeules aux jeunesses tumultueuses.

D'Esparbès donne une vie intense aux demi-soldes, épaves de la grande armée. Estaunié écrit des pages senties et très soignées.

Maurice Barrès a posé les principes d'une religion connue, le culte du moi. Élève de Renan, il a fait de l'ingénieuse psychothérapie, et surtout il nous a émus par ses sensations d'Alsace-Lorraine, en exprimant avec une chaude éloquence la tristesse des annexés, et les espoirs de leurs anciens frères. Ses paysages de là-bas sont frémissants de vie et de belle douleur. Il a su animer la glèbe, ce qu'a fait aussi, avec un charme plus discret, René Bazin.

Encore n'ai-je pas nommé dans cette rapide revue : Mario Uchard, Pierre Véron, Privat d'Anglemont, Louis Reybaud, Jules Moinaux, Henry Gréville, Albert Delpit, Louis Enault, Philibert Audebran; les romanciers populaires : Xavier de Montépin, Émile Richebourg, E. Gaboriau, Dubut de Laforest, Paul Alexis, Pierre Decourcelle, Henri Demesse, Jules Lermina, Georges Ohnet; les romancières : Mmes Juliette Adam, Lecomte du Nouy, Jean Bertheroy, Paul Junka, Camille Pert, Georges Peyrebrune, comtesse Lydie Rostopchine, Jane de la Vaudere, Daniel Lesueur, Marie-Anne de Bovet, Arvède Barine, Jane Dieulafoy, Camille Bruno, comtesse de Noailles, Henri de Régnier, Colette Yver, Claude Ferval, et tant de romanciers encore : Pierre Veber, Ad. Aderer, Léon Barracand, Georges Beaume, Boussenard, J. Case, Michel Corday, Georges Duruy, Maurice de Fleury, Charles Foléÿ, Hector France, Edmond Frank, Léon Frapié, J. des Gachons, Gauthier-Villars, Paul Ginisty, Georges Lecomte, Marcel Lheureux, Emile Pouvillon, Michel Provins, Georges Renard, Pierre Valdagne, Jean Reibrach, etc. Il y a peu d'époques dans l'histoire littéraire qui offre une plus riche phalange de romanciers : les auteurs dramatiques ne le cèdent pas en nombre, et c'est ce que nous allons voir.

CHAPITRE X

Le Théâtre.

I. Du romantisme au réalisme. — Le Théâtre héroïque. — Les romantiques. — Les deux Dumas. — Henri de Bornier. — Parodi. — Banville. — François Coppée. — Richepin. — Mendès. — Rostand, etc.
II. Les bourgeois. — Ponsard. — Casimir Delavigne. — Scribe. — Legouvé. — Balzac. — Sardou. — Émile Augier. — Pailleron. — Daudet. — Erckmann. — Chatrian. — Porto Riche. — Jules Lemaître. — Abel Hermant. — Bernstein. — Pierre Wolf. — Henri Bataille. — H. Lavedan. — Capus. — Maurice Donnay.
Les Comiques. — Lockroy. — Duvert et Lauzanne. — Labiche. — Auteurs gais modernes. — Les petits genres.
III. Un nouvel idéal. — Rôle social du théâtre. — F. de Curel. — Paul Hervieu. — Henri Becque. — Brieux. — Descaves. — Émile Fabre. — Mirbeau. — Caractère du théâtre à la fin du dix-neuvième siècle.
IV. Histoire des comédiens. — Talma. — Mlle Mars. — La Duchesnois. — Mlle Georges. — Bocage. — Déjazet. — Dorval. — Frédérik Lemaître. — Rachel. — Sarah-Bernhardt — Mounet-Sully. — Coquelin aîné. — Réjane. — Autres comédiens célèbres. — Conclusion à tirer de cet examen. — Organisation matérielle des théâtres. — La conférence dramatique.

La succession que nous avons constatée, pour la poésie et le roman, des écoles romantique et réaliste, vérifie la grande loi qui a présidé à toute cette histoire littéraire, à savoir que notre esprit national a sans cesse oscillé entre les deux tendances opposées qui le caractérisent, la distinction élevée, et la trivialité. Nous retrouvons ici les deux courants parallèles. Au temps de Corneille, la distinction l'emportait, et les précieux en furent les champions. Au temps d'Émile Zola, ce fut l'autre plateau de la balance qui emporta le fléau. Notre histoire est ainsi la succession des défaites et des victoires de deux camps. Le théâtre du dix-neuvième siècle a connu les unes et les autres. Les romantiques ont représenté les droits de l'idéal; les réalistes ont rendu la plus belle part à l'esprit bourgeois, puis populaire; les symbolistes ont protesté. Voyons ce jeu alterné d'aspirations inverses.

L'interprétation artistique, ou bien imite ou bien déforme : en bien, elle idéalise; en mal, elle ridiculise, elle empire, elle

enlaidit la nature. De ces trois modes possibles naissent trois genres : le théâtre héroïque (idéal), le théâtre d'observation (imitation), le théâtre comique ou brutal (déformation).

*
* *

Le théâtre héroïque prend son inspiration dans l'enthousiasme, l'élévation, la noblesse des sentiments ; il tend à être une école de grandeur d'âme. C'est le trait commun qui rapproche, rassemble, confond la tragédie classique et le drame romantique ; celui-ci est essentiellement noble, chevaleresque, lyrique, tumultueux, plus beau, plus moral, plus exemplaire que la tragédie. Hernani, esclave de la parole donnée, Ruy Blas, victime de son amour, sont des gens plus héroïques que l'immorale Phèdre ou l'affreuse Hermione ou l'abjecte Athalie. Les plus beaux sentiments sont dans le théâtre de Victor Hugo, d'Alfred de Vigny, d'Alexandre Dumas père, de tous ces romantiques que j'ai étudiés et classés comme poètes, la poésie ayant été la principale affaire de leur vie et de leur travail : je n'y reviens pas, et je renvoie le lecteur à ce qui est dit à leur propos ci-dessus.

Je nomme ici le dernier tragicographe classique, Alexandre Soumet (1) (*Clytemnestre*, *Saül*, *Une fête de Néron* (1830), *Norma*). Il mit très haut son idéal qu'il ne put atteindre, mais qu'il entrevit.

Carion de Nisas, un camarade de Napoléon Ier, échoua dans ses nobles essais. Pélissier de Laqueyrie, apporta à la scène de beaux exemples.

La lignée de ces écrivains de race qui mettent la vraisemblance au-dessous de l'effet moral, qui exaltent les plus purs et les plus hauts sentiments, s'est continuée jusqu'à la fin du siècle.

Ce fut le drame échevelé, passionné, brûlant d'amour et de haine, et non indifférent ou impassible, vibrant de passions orageuses, et se traduisant en un langage sonore et prestigieux, comme ces drames de l'amour et de l'orgueil, dans Alfred de Musset (*Perdican*, *Frank*). Jamais on ne mit plus de suave poésie et de brame ensoleillée sur des aquarelles lumineuses de jeunesse et de ferveur.

Le théâtre d'Alexandre Dumas père est débordant d'exalta-

(1) 1788-1845.

tions héroïques, tragiques, admirables, ensoleillées d'idéal (voyez *Charles VII*, l'épisode du lion).

D'Alexandre Dumas père à Alexandre Dumas fils, il n'y a pas d'intervalle : le second procède du premier, et tous deux sont romantiques. La *Dame aux Camélias* est un généreux plaidoyer, comme *Marion Delorme*, pour la réhabilitation de la courtisane.

Le même souffle ardent et chevaleresque a inspiré *Diane de Lys, le Fils naturel, l'Ami des Femmes, les Idées de Mme Aubray, la Princesse Georges, la Femme de Claude, Monsieur Alphonse, Denise, Francillon. Le Demi-Monde, la Question d'argent, le Père Prodigue*, sont du théâtre de mœurs. Ce n'est pas là ce qui l'a attiré avec prédilection. Il a tourné les aspirations généreuses en austérité évangélique, en prédication, en désir de sauver et de réformer la société, de reconstituer la famille sur l'égalité, la justice et l'amour. Sa carrière fut un apostolat.

Il a attaqué les mœurs qui autorisent et excusent l'inconduite de l'homme ; l'éducation qui prépare mal à la vie, les préjugés qui ne tiennent pas compte du repentir, les lois qui sacrifient la femme et l'enfant.

Il a fait des pièces à thèse, de construction solide, de dialogue étincelant ; son théâtre est lyrique, personnel, confidentiel comme celui de Hugo et de tous les romantiques.

La voix de l'auteur domine celle des personnages qui deviennent des symboles. Mais il a mis sur la scène de graves problèmes avec l'ardent désir de faire faire un pas à l'humanité sur le chemin du progrès et de l'idéal.

Les classiques ne pouvaient pas toucher à ces questions. Ils ont inventorié la nature humaine, toutes ses qualités, tous ses défauts, ils ont catalogué ses penchants, ses travers, ils ont donné des noms de gens à des passions, à des vertus : « L'homme moral est déterminé, l'homme social reste à faire, disait Dumas fils. » Et il est parti en guerre contre les abus et les erreurs, les maux à guérir.

C'était une noble tâche. Il y a consacré son talent, sa verve, sa logique si particulière, car le plus souvent il pose un principe général sur une monstruosité. Il l'a fait avec un entrain vigoureux et qui fait illusion. C'est moins un penseur qu'un remueur bruyant d'idées. Il a écrit des préfaces hautaines

faites d'injonctions et d'invectives : « Tue-la ! Chasse-la ! » Ce ne sont pas de larges déductions, mais quel mouvement endiablé ! Quel style vif et tumultueux, et quelle verve ! Ceci est une vérité à la Prudhomme ? Présentée par lui, on la prend pour un paradoxe. Ceci un paradoxe ? Il fait une charge à fond, et finit par vous persuader que c'est un truisme.

« On est, disait F. Sarcey, roulé comme dans une avalanche de sophismes, d'apostrophes, d'anecdotes, de comparaisons, d'images, d'éloquence et d'argot. Vous ne pouvez pas vous retenir, vous êtes boulé. On ne sait où s'accrocher et on arrive en bas de la page tout effaré, tout haletant, en se tâtant l'esprit pour voir si rien n'est cassé dans le tumulte. »

Qu'il avait donc d'esprit ! Ses mots resteront :

La chaîne du mariage est si lourde qu'il faut se mettre à deux pour la porter — quelquefois à trois.

Les affaires, c'est l'argent des autres.

J'aime mieux les méchants que les imbéciles, parce qu'ils se reposent.

Toutes les femmes veulent qu'on les estime, elles tiennent beaucoup moins à ce qu'on les respecte.

La femme a été faite le samedi soir, en fin de semaine : Cela sent la fatigue.

Il s'est élevé au-dessus du théâtre de mœurs, car il a eu l'inspiration chaleureuse due à la noblesse des intentions et des sentiments, la grande pitié dont le courant réchauffe toute l'œuvre ; pitié dans *la Dame aux Camélias* ; pitié dans *les Idées de Mme Aubray*. Il a cinglé les Pharisiens avec le fouet de cuir à nœuds épais et durs. C'est une figure évangélique. Il a dit la bonne promesse de rachat qui ouvre et qui découvre à tous les misérables un ciel inespéré. Et de cela, De Bornier l'a remercié :

La pitié, l'auguste présence
De la femme vouée aux malheurs,
C'est là que ta gloire commence
Et te rend égal aux meilleurs !

Dumas a été très maltraité à la fin de sa vie par les jeunes gens, les uns le trouvant trop *timide* pour un naturaliste, les autres trop *précis* pour un symboliste.

Ce fut une haine et un déchaînement de sévérités. On lui reprocha de s'être agité dans les *contingences*, d'être dénué d'humanité, de « parler une langue de modiste » ; on lui concéda « l'esprit d'un haut *commis-voyageur* ; on le salua *hypocrite mulâtre* ou *nègre aveugle, puéril et retors*.

Il s'est expliqué sur la question du style au théâtre dans la préface du *Père Prodigue*. « Pensez comme Eschyle, écrivez comme Scribe, on ne vous en demande pas davantage. » (Lisez toute la page, elle est d'un tour charmant.)

Son esthétique théâtrale est dans ses préfaces, où il a étalé son système. Il faut consulter encore l'édition de Dôle, cette édition définitive en six volumes que l'auteur de la *Dame aux Camélias* fit imprimer à Dôle et tirer à quatre-vingt-dix-neuf exemplaires, pas un de plus, pour la distribuer à ses interprètes et à ses amis, au désespoir des bibliophiles. Elle est pleine de notes inédites, d'autant plus curieuses qu'elles ne sont pas destinées au public. Ce sont les confidences de celui qui a dit en parlant du théâtre :

Pour être un maître dans cet art, il faut être un habile dans ce métier.

Nul n'a vu plus clairement les exigences spéciales et les conditions premières de l'art dramatique. Avec un rare et double bonheur, il les a pareillement appliquées et expliquées ; le sens critique se greffait en lui sur la faculté créatrice et il a démonté pièce par pièce cette machine compliquée et délicate qui est le théâtre. Il en voyait nettement les difficultés et les prétentions, qui l'effrayaient :

L'auteur dramatique qui a le plus à dire doit tout dire de huit heures du soir à minuit, dont une heure d'entr'actes et de repos pour le spectateur.

La préface du *Père Prodigue* est particulièrement à relire sur ce sujet. Mais où l'on trouvera une riche abondance de conseils efficaces, d'observations piquantes, c'est dans les lettres qu'il écrivait à ses amis et qu'il prodiguait avec autant de largesse et d'esprit que Voltaire. Il m'écrivait un jour ces spirituelles lignes, encore inédites :

J'entends dire quelquefois, quand je vais à Paris, que Rossini et Meyerbeer n'avaient aucun talent et que dans deux ans d'ici il ne sera plus question de Gounod.

Je trouve cette prétention très cocasse, et je reviens à Marly où j'attends sans la moindre impatience, celui ou ceux, car ils feront bien de se mettre à plusieurs pour y arriver, qui feront mieux que *Guillaume Tell*, *les Huguenots* et *Faust*. Si je veux passer une bonne soirée, je vais revoir un de ces trois opéras, quand il y a de la place. Ce que vous pouvez tenir pour certain, c'est que si ces trois rengaines, c'est ainsi qu'on les appelle, n'existaient pas, et que, tout à coup, trois jeunes musiciens les faisaient représenter telles qu'elles sont, tout Paris et toute l'Europe courrait les applaudir et que ces trois jeunes passeraient immédiatement pour ce qu'ils seraient : pour des hommes de génie. Espérons qu'on nous donnera un jour tous les chefs-d'œuvre dramatiques et lyriques qu'on nous promet continuellement pour le lendemain, mais jusque-là, contentons-nous de ce que nous avons. Il n'y aura même pas besoin de les déloger pour installer les autres. Il y aura toujours de la place en France pour les chefs-d'œuvre que l'on fera; seulement il faut les faire.

N'est-ce pas là une page pleine de bon sens, solide et droit?

Auguste Vacquerie, Paul Meurice, ont suivi la poussée romantique.

Je nommais tout à l'heure de Bornier. Il est le chef d'une phalange poétique qui a maintenu au théâtre la tradition de grande éloquence, d'enthousiasme, de beauté, dont le romantisme entretenait l'ardeur sur l'autel sacré des Muses.

Henri de Bornier (1), François Coppée, Richepin, Parodi, Catulle Mendès, Rostand, sont les poètes, les exaltés, les ardents qui évoluent dans l'éther lumineux. Ils sont les prêtres des sources castaliennes, dont les ondes reflètent mystérieusement les cieux.

La Muse de de Bornier fut altière et majestueuse. Son œuvre féconde fut une école de droiture, d'honneur, de vertu, d'amour et de patriotisme. Il a fait souffler le vent fécond sur le champ des défaillances humaines.

Il fut le barde national. Il n'en avait pas l'apparence : petit homme à grosse tête rouge, cheveux et barbe blancs, jovial vigneron de l'Hérault, il était de sa profession bibliothécaire, et s'amusait dans le privé à des anecdotes littéraires ou professionnelles.

Dans son roman, *la Lézardière*, qui est comme une autobiographie, il s'est comparé au chêne de la forêt qui résiste et

(1) 1825-1901.

qui lutte contre la tempête, contre la hache du bûcheron, fier dans son isolement aristocratique, tout rayonnant de sa vieillesse, de son passé, de sa force.

Il fut cet aristocrate, il a lutté.

Il tenait de race. Son père, avec le père de Rochefort, en 1814, avisant un soldat anglais qui fumait une pipe, assis sur un tambour au milieu d'un carré, s'écria : « A qui de nous deux la pipe ? » Ils chargèrent sept fois. Rochefort reçut une balle dans la mâchoire. De Bornier fut blessé à la jambe. Il eut la pipe. On la conserve aujourd'hui au Mas de Bornier.

Le fils du héros se devait de chanter des héros. Il n'y a pas manqué. Dans *l'Apôtre*, *la Fille de Roland*, *le Fils de l'Arétin*, *Mahomet*, il a toujours exprimé les plus hautes pensées et fait jouer les ressorts les plus puissants et les plus nobles de la nature humaine.

La Fille de Roland, représentée après nos désastres de 1871, prit l'ampleur d'une épopée nationale vengeresse, et l'on ne redira jamais chez nous sans un frisson la belle ballade de Gérald :

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées,
Deux glaives, l'un royal et l'autre féodal,
Dont les lames d'un flot divin furent trempées ;
L'un a pour nom Joyeuse, et l'autre Durandal.

Roland eut Durandal, Charlemagne a Joyeuse,
Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,
En qui vivait du fer l'âme mystérieuse,
Que pour son œuvre Dieu voulut s'associer.

Toutes les deux, dans les mêlées
Entraient jetant leur rude éclair,
Et les bannières étoilées
Les suivaient en flottant dans l'air !
Quand elles faisaient leur ouvrage,
L'étranger frémissant de rage,
Sarrazins, Saxons ou Danois,
Tourbe hurlante et carnassière,
Tombait dans la rouge poussière
De ces formidables tournois.

Durandal a conquis l'Espagne.
Joyeuse a dompté le Lombard.
Chacune à sa noble compagne

Pouvait dire : « Voici ma part » !
Toutes les deux ont, par le monde,
Suivi, chassé le crime immonde,
Vaincu les païens en tout lieu ;
Après mille et mille batailles,
Aucune d'elles n'a d'entailles,
Pas plus que le glaive de Dieu !

Hélas ! La même fin ne leur fut pas donnée :
Joyeuse est fière et libre après tant de combats
Et quand Roland périt dans la sombre journée,
Durandal des païens fut captive là-bas !

Elle est captive encore, et la France la pleure,
Mais le sort différent laisse l'honneur égal,
Et la France, attendant quelque chance meilleure,
Aime du même amour Joyeuse et Durandal !

A cette même école appartient Parodi qui a contribué à entretenir la flamme pure de la belle poésie en ce temple marmoréen que ne baignent pas les fleuves des cités. Je vois encore sa fine figure à favoris, son air doux, son œil intelligent et timide. Lui non plus n'était pas l'homme de son œuvre, et on ne l'eût pas soupçonné de ce sang fougueux et vigoureux qui lui inspirait ces admirables tableaux d'histoire : *La Reine Juana*, où la figure de Charles-Quint se détache avec grandeur, et *Rome Vaincue*, menacée par Annibal pour la faute d'une Vestale coupable, que sa mère poignarde. Dans toutes ces pages résonnent les plus éloquents cris de passion, les plus fougueux anathèmes lyriques, les plus brûlantes pages d'angoisse, d'émotion, de fureur que la scène ait entendus en ce temps-là.

Théodore de Banville (1), d'un ton moins altier, a servi aussi la grande cause, il a porté au théâtre les effusions d'enthousiasme et de tendresse que ses acrobaties poétiques ne promettaient pas.

Le théâtre le tenta, il écouta la Muse Thalie qui lui disait :

J'y consens, dans tes rages,
Flétris par les derniers
Outrages
Mes trésors printaniers.

(1) 1823-1891.

Je dédaigne un cœur lâche.
Sois rude et triomphant.
Mais tâche
De me faire un enfant !

L'enfant est né viable. Il eut des frères. Le plus typique de ses drames est *Gringoire*, comédie en un acte en prose, qui fut jouée à la Comédie-Française, juin 1866.

La scène est à Tours, chez le riche drapier, Simon Fournier, en mars 1469. Sa fille est filleule de Louis XI, qui a reçu, étant dauphin, de ce Simon, d'importants services. Pendant que le roi dîne chez Simon, Gringoire passe dans la rue. Le roi a le caprice de le faire venir.

Olivier le Daim convoite Loyse. Il veut perdre Gringoire en lui faisant réciter sa *Ballade des Pendus*. Mais le roi est dans un moment de bonté. Il pardonnera si Gringoire, en une heure de tête à tête, se fait aimer de Loyse. Alors se produit une péripétie. La Balue a trahi le roi. L'affaire s'arrange en un instant dans la coulisse. En réalité, ce fut après les États de Tours et le traité d'Ancenis, l'entrevue de Péronne, où Louis XI jura tout, ne tint rien, et empoisonna son frère en l'honneur de qui il institua l'*Angelus*, que depuis ce temps-là les cloches sonnent trois fois par jour.

Gringoire parle si bien qu'il se fait aimer. Banville se plut à cette évocation du quinzième siècle, dans le décor romantique d'un intérieur chez un drapier de Tours.

Rubé et Chaperon ont créé pour moi un intérieur du quinzième siècle, gai, naïf, irréprochablement fidèle, dont Théophile Gautier a écrit : « Viollet-le-Duc dans ses restaurations d'anciens mobiliers ne serait pas plus exact. »

Louis XI devait attirer notre poète. C'était l'époque où on lisait *Quentin Durward*, *Notre-Dame de Paris*, le *Louis XI*, de Casimir Delavigne, le *Louis XI*, de Michelet, les *Joyeusetés de Louis XI*, et les *Contes Drôlatiques*, de Balzac.

Rien n'était populaire comme cette longue et grande figure de vieillard osseux et sec, aux jambes maigres, le corps enveloppé d'une grande pelisse de fourrure, le visage long, jaune, menton et nez pointus, les yeux perçants, le front caché par la fameuse casquette à visière ornée de médailles et d'une petite statuette de la Sainte Vierge. Quant à Gringoire, si ce n'est pas

celui de l'histoire, né onze ans après, il ne faut pas regretter que Banville l'ait transfiguré pour en faire ce type inoubliable, bon, sympathique, loyal et brave, mausant dans sa candide misère, rêveur affamé, un Don César de Bazan, moins l'assurance insolente, un Villon plus timide,un pauvre diable de génie inoffensif et indépendant.

Il respire une mélancolie touchante qui fait sourire d'une bonne pitié. Car sous l'humilité de ces haillons et la faiblesse du pauvre hère, on sent battre un cœur généreux, et la noblesse du génie lui met au front la fierté inconsciente des grands poètes.

Je vous ai déjà nommé François Coppée (1), et son beau drame *Pour la Couronne*. Cette inspiration généreuse était annoncée par ses autres drames, dont le chef-d'œuvre est peut-être bien, *le Luthier de Crémone*.

Crémone, la vieille cité romaine dont Virgile a pleuré les malheurs, a inspiré deux fois le génie littéraire. Hoffmann a écrit *le Violon de Crémone*, avant que François Coppée ait fait représenter *le Luthier de Crémone*. Les deux œuvres n'ont d'analogie que le titre.

La Giannina de F. Coppée n'a rien de commun avec l'Antonia d'Hoffmann, dont l'âme est identifiée avec celle du violon de Crespel.

Ce qu'Hoffmann a voulu, c'est dire l'impuissance de l'artiste à exprimer ce que sent son âme. L'objet de Coppée fut autre et plus touchant. Sa comédie fut représentée en mai 1876.

Auparavant, il n'avait donné au théâtre, qu'une délicieuse fantaisie, *le Passant*, car pour les *Deux Douleurs* (1869), *Fais ce que dois* (1870), *l'Abandonnée* (1875), le succès ne fut pas comparable.

La scène du *Luthier* se passe en 1750 dans l'atelier de lutherie du Maître, Taddeo Ferrari, le jour d'un concours ; Taddeo a promis sa fille Giannina au vainqueur. Il n'y a pas de concurrents hors de l'atelier.

Les deux candidats sérieux, sont Sandro, le beau jeune homme, Filippo, laid et bossu. Tous deux aiment Giannina. Celle-ci aime Sandro.

Filippo sait qu'il fait mieux que son rival, qu'il aura le prix,

(1) 1842-1908.

que Giannina ne peut l'aimer, difforme comme il est. Par un sacrifice sublime, il change les violons de boîte, pour assurer la victoire de Sandro et le bonheur de Giannina, qu'il donne héroïquement à son rival.

Celui-ci, par vilenie, ignorant cette substitution, en fait une autre, pour avoir dans sa boîte le violon de Filippo assuré du prix. Il défait ainsi l'arrangement généreux de son magnanime concurrent.

Filippo gagne et la chaîne d'or, et la main de Giannina. Il se sacrifie encore, et il cède à nouveau sa fiancée à l'autre, pour qu'elle soit heureuse : il part avec son violon qui le consolera.

On voit l'intention du poète, mettre les plus purs élans du cœur, les plus nobles qualités, le plus généreux don de soi, le plus beau sacrifice, l'amour le plus admirable chez un être disgracié de la nature, laid par le corps, superbe par sa beauté ntérieure.

Le modeste petit ouvrier bossu renouvelle les magnifiques renoncements des âmes d'élite, dont l'histoire des devouements a gardé la mémoire.

Richepin donne la même note dans *Par le Glaive*, le drame de Ravenne opprimée, où Rinalda déteste et épouse l'odieux Conrad pour sauver sa patrie. Il y aura toujours un public pour ces explosions de lyrisme, de noble folie, de foi et de patriotisme. Richepin, est bien un romantique attardé. Son fils, Jacques Richepin, est de même lignée.

Catulle Mendès, dans la *Reine Fiammette*, dans *Médée*, a serti l'or de ses rimes riches et les joyaux de ses stances sonores comme le cristal, dans l'harmonie précieuse.

Mais parmi les jeunes, il en est un qui s'est fait une place à part et au-dessus des autres, et qui a recueilli avec un bonheur rare tous ces éléments poétiques, c'est Edmond Rostand (1).

Son succes fut rapide, car son bagage est bref, *les Musardises* en 1890, *les Romanesques* en 1894, *la Princesse Lointaine* en 1895, *la Samaritaine* en 1897, *Cyrano de Bergerac* en 1897, *l'Aiglon* en 1900.

Il n'est ni créateur, ni précurseur. Il n'a rien bouleversé. Il a utilisé les trésors que le passé lui offrait, et il l'a voulu ainsi :

(1) Né en 1868.

On peut faire sonner le talon des aïeux,
Même sur nos trottoirs modernes et paisibles.

Il a procédé en littérature, comme Balzac en Sardaigne voulait exploiter les mines de charbon laissées par les Romains. Il a eu l'intuition que le passé renferme encore de riches filons. Il a fait revivre la préciosité, et je ne parle pas du rôle de Cyrano. Il était dans la vérité que Cyrano fût précieux, lui qui, dans ses œuvres, cultiva ce genre avec prédilection.

Voici son éloge du Printemps :

Monsieur, ne pleurez plus, le beau temps est revenu. Le Soleil s'est réconcilié avec les hommes, sa chaleur a fait trouver des jambes à l'Hiver, tout engourdi qu'il fût ; il ne lui a prêté de mouvement que ce qu'il fallait pour s'enfuir ; et cependant, ces longues nuits, qui semblaient ne faire qu'un pas en une heure (à cause que pour être dans l'obscurité, elles n'osaient courir à tâtons), sont aussi loin de nous que la première qui fit dormir Adam.

Le froid a-t-il gelé les rivières ?

Le vieux jaloux d'Hiver avait fait cela, afin que les animaux n'y pussent voir leur image : il avait malicieusement tourné vers eux la glace de ces miroirs qui coulent, du côté du vif argent, et ils y seraient encore, si le Printemps à son retour ne les eût renversés.

Plus loin :

La Terre, dépitée de s'être vue au pillage de cet Automne, s'était tellement endurcie contre nous, avec les forces que lui prêta l'Hiver que, si le Ciel n'eût pleuré deux mois sur son sein, elle ne se fût jamais attendrie.

C'est donc le faire parler justement, dans la Comédie, que lui faire dire de son amour naissant :

Ce nouveau-né, Madame, est un petit Hercule,
Vous me tueriez si de cette hauteur,
Vous me laissiez tomber un mot dur sur le cœur...

Mais Rostand est précieux pour son propre compte, et là où on s'y attendrait le moins.

On dit les bras d'un fleuve ; on ne parlait pas de leurs mains. Dans *la Samaritaine*, sorte d'évangile, Rostand écrit :

Et les fleuves de tous côtés,
L'applaudissent de leurs mains vertes.

L'Italie a la forme d'une botte ; le Péloponèse sera donc une main, *avec pour bague d'or Athènes*, et *Sparte pour bague de fer*.

La Samaritaine fait à Jésus des concetti :

> Je t'apporte
> Les clefs de tous les cœurs sur le coussin du mien.

Et ces miévreries ont plu. C'est très français. Rostand aima de bonne heure ce genre délaissé. Son père nous le présente à l'âge de trois ans comme un oiseau bavard. Il jase,

> Et ce sont des gazouillements,
> D'inimitables tours de phrases,
> Des poses, des chuchottements,
> Des mots qu'il façonne à sa guise,
> Des diminutifs inédits,
> Une petite langue exquise
> Un vrai jargon du Paradis.

Il était déjà précieux au berceau. Cette préciosité ne déplut jamais en France, non plus que le symbolisme dont Rostand a recueilli les débris. *La Samaritaine ?* Symbole d'amour et de volonté. *Les Romanesques?* Aspiration vers le monde rosé, ailé, fleuri de la fantaisie et de la féerie. *La Princesse Lointaine ?* effort vers l'idéale vertu, l'idéale beauté. Mélissant, comtesse de Tripoli, fut délaissée en 1162, par l'empereur grec Manuel son fiancé, elle se consacra à des œuvres pies. Les pèlerins disaient sa bonté. Épris de loin, Jofre Rudel lui voua sa vie, et mourut en touchant le but. Heureux qui, comme lui, voit un instant, fût-ce l'instant suprême, son rêve réalisé se pencher vers lui, et qui meurt en emportant sur ses lèvres le baiser pour lequel il fait le sacrifice de sa vie.

Rostand a encore la gaieté, la vieille gaieté française qui fuse et éclate dans les rôles de Cyrano (la tirade des nez) ou de Flambeau.

Il a aussi la bonté et la pitié. L'aventure de Cyrano est d'un attendrissement délicat. Rien n'est touchant comme son amour discret, et son obscur dévouement à son ami Christian.

Le talent de Rostand abonde en qualités qui ne lui sont pas propres. Il est harmonieux comme Lamartine, parnassien comme de Banville, fantaisiste comme Théophile Gautier, bur-

lesque comme Scarron, amusant et vif comme Gherardi, délicat et galant comme Marivaux, idyllique comme Florian, brutal comme Richepin, sceptique comme Renan, lyrique, clair, limpide. Il a des bonheurs de rythmes, des trouvailles de plume, d'adorables légèretés de vers. Ajoutez l'enthousiasme, le sens du sacrifice émouvant.

Il donne en exemple le courage, le sacrifice, la loyauté, la bonté, la franchise, l'amour, la fraternité, le renoncement, l'héroïsme. Il ressuscite la valeur des preux, la ferveur, la croyance à l'action, la galanterie rayonnante, la valeur chevaleresque ; il fait revivre ces deux grandes victimes de leur idéal et de leur héroïque chimère : Cyrano, Jofre Rudel, et il fait œuvre utile, car sans chimère et sans idéal, il n'est de salut, ni pour les individus, ni pour les sociétés.

Il célèbre la saine gaieté. Les moroses sont des destructeurs, des découragés, des inactifs. Pour aller de l'avant, il faut la verve, l'entrain, la belle humeur qui rit franc et sonne clair. Il faut le souffle généreux de la foi et de l'enthousiasme. Il faut croire à quelque chose et s'y vouer. Voilà qui fait agir, à l'opposé de l'ironie stérile, du scepticisme desséchant, des rancœurs amères. Il a cru à la ferveur de l'effort, au courage, à l'éclat, aux fanfares des prouesses, en un mot, au panache. Toute son œuvre, il l'a résumée dans ces vers qu'il adressait aux jeunes gens de son vieux collège :

Monsieur de Bergerac est mort ; je le regrette.
Ceux qui l'imiteraient seraient originaux.
C'est la grâce, aujourd'hui, que moi je vous souhaite
Voilà mon conseil de poète :
Soyez des petits Cyranos.

Ayez une âme ; ayez de l'âme ; on en réclame.
De mornes jeunes gens aux grimaces de vieux
Se sont, après un temps de veulerie infâme,
Aperçus que n'avoir pas d'âme,
C'est horriblement ennuyeux.

Balayer cet ennui, ce sera votre tâche.
Empanachez-vous donc ; ne soyez pas émus
Si la blague moderne avec son rire lâche
Vient vous dire que le panache
A cette heure n'existe plus !

Il est vrai qu'il va mal avec notre costume
Et devant la laideur des chapeaux londoniens...
Le panache est toujours, pour les yeux clairs et graves,
Aussi distinct au front des braves
Que l'auréole au front des saints.

La forme a pu céder, mais son âme s'entête ;
Le panache ! et pourquoi n'existerait-il plus ?
Le front bas, quelquefois, on doute, on s'inquiète,
Mais on n'a qu'à lever la tête :
On le sent qui pousse dessus !

Une brise d'orgueil le soulève et l'entoure,
Il prolonge en frissons chaque sursaut du cœur ;
On l'a, dès que d'un but superbe on s'énamoure,
Car il s'ajoute à la bravoure,
Comme à la jeunesse sa fleur !

Et c'est pourquoi je vous demande du panache.
Cambrez-vous. Poitrinez. Marchez. Marquez le pas.
Tout ce que vous pensez, soyez fiers qu'on le sache,
Et retroussez votre moustache,
Même si vous n'en avez pas !

⁂

Mæterlinck est plus artiste que dramaturge, mais sa jolie et pure prose a servi au théâtre les plus nobles aspirations.

Maurice Bouchor a élevé vers un idéal de pureté et de lumière les exquises sonorités de ses pieux mystères.

Tous les auteurs de cette première catégorie offrent ainsi ce caractère de lyrisme, d'élévation, d'orientation au-dessus de la réalité vers l'idéal et la beauté.

⁂

Un peu au-dessous de ce temple, où rayonne le feu de l'art nous trouvons un autre camp.

Revenons en arrière vers ceux qui opposèrent au courant romantique et aux aspirations généreuses la sage et calme raison, la modération, la peinture exacte de la vie, le réalisme, les ambitions modestes de l'honnête bourgeoisie, les Casimir Delavigne, les Ponsard, les Scribe et leur postérité.

Ponsard (1) débuta par un triomphe en 1843, avec *Lucrèce*,

(1) 1814-1867.

alors qu'il habitait encore en province, dans l'Isère, à Vienne, où l'avait déterré son ami Charles Reynaud. Celui-ci, ayant lu la pièce, en fut frappé, et la porta à l'Odéon. Le directeur de ce théâtre en fut aussitôt ravi, déclara qu'il la jouerait, et qu'il l'acceptait tout de suite, sans consulter « sa bourriche ». Ce qu'il appelait, irrévérencieusement, sa « bourriche », c'était son comité de lecture. Le succès de la pièce fut considérable ; et, comme il arrivait à un moment où les esprits étaient très surexcités par la lutte entre romantiques et classiques, on y vit un affront fait aux Burgraves et à toute l'école romantique ; il en résulta des batailles.

Ce fut la gloire.

Agnès de Méranie (1846), *Charlotte Corday* (1850), puis après un long intervalle, *le Lion Amoureux* (1866), *Galilée* (1867), ont marqué les étapes de sa carrière théâtrale. Je prendrai le premier acte du *Lion Amoureux* comme type de sa manière et de son talent. Il est notable par la netteté du dessin. Cette précision est habituelle chez Ponsard, qui a l'esprit rigoureux.

J'ai feuilleté le manuscrit du *Lion Amoureux*, je devrais dire les manuscrits, car cette pièce lui a coûté assez de mal ; il l'a raturée, recommencée jusqu'au dernier moment ; et on voit encore aujourd'hui à la Comédie-Française le manuscrit de la représentation, sur lequel de grands passages sont supprimés ou marqués à supprimer : jusqu'à la dernière minute, il travaillait et remaniait.

Ce manuscrit est agrémenté de dessins de Ponsard : tantôt une danseuse, tantôt une petite maisonnette dans les arbres, mais surtout des carrés, des losanges, des cercles, des figures géométriques. Il aima la géométrie. Aussi ses plans sont-ils rigoureusement solides. Voyez ce premier acte du *Lion Amoureux*. Rien d'important, dans une pièce, comme un premier acte. C'est ce qu'on appelait autrefois une exposition. L'exposition est capitale. Dans la vie, nous mettons à connaître les gens des mois, des années ; quelquefois même nous ne les connaissons jamais : au théâtre, un acte dure en moyenne une demi-heure, et quand on a affaire à un auteur de talent et à une pièce bien faite, dans ce peu de temps, nous connaissons les personnages, nous savons leur nature, leur tempérament, leurs tendances, comment ils se comporteront dans telle ou

telle circonstance de la vie ; et, pour cela, il a suffi de quelques conversations pendant un acte, conversations qui doivent être artistement faites, qui doivent avoir, — et la difficulté en est grande, — un air de naturel. Il ne faut pas que les personnages paraissent causer pour nous, et viennent dire sur le devant de la scène : C'est moi qui suis Oreste, ou bien Agamemnon.

Ils doivent converser pour eux, comme s'ils avaient besoin de dire ce qu'ils disent, et en même temps nous donner sur eux-mêmes, sur leurs caractères, sur la situation, sans y songer, tous les renseignements qui nous sont nécessaires.

Les bonnes expositions sont rares. Celle du *Lion Amoureux* est de celles-là.

Lorsque le rideau se lève, le décor représente le modeste intérieur du général Humbert. C'est la chambre très austère d'un conventionnel, d'un rigoriste, d'un puritain. Humbert fait honte au général Hoche qui fréquente le salon de la Tallien, de cette Notre-Dame de Thermidor, chez qui tous les partis se rencontrent sans hurler. C'est une époque précise : après Thermidor et la mort de Robespierre. Nous ne sommes pas encore au Directoire, qui ne commencera qu'à la fin de 1795.

La révolution de Thermidor est de juillet 1794. L'action se passe dans l'hiver de 1794 à 1795 ; le dernier acte se date par la reddition de Stofflet et l'affaire de Quiberon, c'est-à-dire de mai à juin 1795. C'est une ère de transition après la Terreur rouge et avant la Terreur blanche. Les chefs de la réaction relèvent un peu la tête, ils reviennent à Paris, ils se rencontrent tous sur ce terrain commun : le salon de la Tallien, où l'on reçoit les ci-devant, les aristocrates, et d'où l'on ne chasse pas les révolutionnaires et les conventionnels, parce qu'ils sont tout-puissants, qu'on a besoin d'eux, et qu'on obtient tout avec un joli sourire.

Le général Humbert est indigné qu'un homme comme Lazare Hoche fréquente un tel milieu.

Et cette première scène est bien conduite. On voit que Ponsard a été avocat : il plaide bien le pour et le contre, il donne de chaque côté de si bons arguments, qu'il est impossible de savoir son avis.

Les deux hommes sont convaincus. Ajoutez que le personnage du général Humbert est dédoublé habilement ; tout ce qu'il y a d'excessif et d'un peu comique dans ce rigorisme, est

rejeté sur un petit rôle à côté, une espèce de lieutenant qui s'appelle Aristide.

A eux deux, ils font le procès de l'époque. Ils ne comprennent pas comment on peut fréquenter ces freluquets, ces collets noirs, cette jeunesse dorée qui fraternise avec le boucher Legendre. Et ils bannissent les femmes de la politique, parce que leur vanité ne rêve que titres, tabourets, dentelles, du rouge à leurs talons, du noir à leurs paupières. Pour lui, il n'a qu'une passion, celle de la patrie.

Hoche répond dans un langage très sensé et très modéré : c'est Philinte à côté de cet Alceste bourru et grognon. Quel mal y aurait-il, s'il revenait un peu d'apaisement dans les cœurs? La République ne peut-elle donc vivre à moins qu'elle ne tue ? La femme reparaît, son règne recommence. Pourquoi la confiner dans l'amour des dentelles? Parfois de beaux mouvements la portent aussi vers de fiers sentiments. Pour lui, il donnera à son ami un avis salutaire : la France et le monde marchent ; celui qui ne suivra pas ce mouvement restera avec les impuissants, en arrière. Il faut être de son temps.

Et comme le théâtre est l'art des préparations, Ponsard jette un jalon sur la suite en parlant de ces fiers Hippolytes qu'un lien imprévu enchaîne parfois.

Voilà, dès le début, la situation posée. Et cependant il faut que dans cinq minutes, ce même homme, par un revirement complet, soit aux pieds d'une femme, et s'étudie à arranger sa cravate devant la glace pour aller au bal.

Un tel changement dans un personnage, en si peu de temps, constituait, pour rester naturel et vraisemblable, un problème ardu.

A peine Humbert a-t-il refusé à Hoche d'aller avec lui chez la Tallien, qu'on annonce la marquise de Maupas, qui pénètre toute tremblante dans cet antre.

La marquise vient trouver ce révolutionnaire pour lui demander deux faveurs : la grâce de son père, le comte d'Ars, qui est sur la frontière ; la liberté de son beau-frère le comte de Maupas, qui est en prison. Il y avait un danger : le revirement trop brusque. Mais tout ceci est bien conduit.

D'abord la marquise apprend à Humbert qu'ils sont du même village. Elle habitait le château qui dominait la bourgade où le père d'Humbert était tonnelier. Faible argument, et qui reste

inutile, car Humbert répond : « Eh ! que m'importe ? Ce château, cette communauté d'origine dont vous me parlez, ne me rappellent que d'affreux souvenirs, les impôts féodaux, la mainmorte, la taille, la gabelle, tous ces droits qui fondaient sur nous comme des corbeaux. Il n'y avait rien de commun entre vous et nous : les enfants de châtelains ne frayaient pas avec les enfants de vilains. » Repoussée de ce côté, la marquise continue : « Parmi ces femmes aristocrates, il y en avait de bienfaisantes, de charitables, qui quelquefois, sauvaient les braconniers de la mort, qui dotaient des jeunes filles pauvres. » Humbert répond : « C'est vrai : j'en ai connu une. Il n'y en a pas beaucoup ». — « Celle-là, c'était moi. Je suis la marquise de Maupas ». Déjà, voilà Humbert moins farouche. Il regarde cette femme plus attentivement, et les souvenirs d'enfance commencent à revenir ; il se rappelle la chasse aux insectes, les petits moulins dont il était l'architecte, les feux de broussailles qu'ils allumaient ensemble. Le prestige de ces souvenirs agit et opère, délicieux et poétique sortilège. Le rigide conventionnel faiblit. Alors l'assaut est mené avec une tactique savante par la marquise.

Lorsqu'Humbert fut parti comme volontaire, quand le comte d'Ars avait, de colère, froissé le journal qui contait les victoires du héros, sa fille, la marquise, ramassait la gazette, s'en allait à la petite cabane de la mère du général Humbert et lui portait la feuille, pour qu'elle lût le succès de son fils. C'était là un argument bien touchant, et qui ne manque pas, en effet, de toucher Humbert. Plus encore : lorsque le père d'Humbert, fut mort, les droits de main-morte allaient s'abattre sur la petite maison. Mais elle est intervenue, elle a fait abolir les droits, « et votre mère, dit-elle, a pu s'endormir sous son toit ».

Voilà un homme de plus en plus ému, et qui, en outre, se trouve être l'obligé de cette femme. Enfin elle lance son dernier argument. Elle était aristocrate. Mais, depuis ce temps, elle aussi, s'est « encanaillée ». A l'étranger, elle a servi, pour vivre, dans un cabaret ; elle a lavé la vaisselle et porté à boire aux Allemands ; elle a travaillé, elle a gagné son pain, elle a connu l'existence que mènent les femmes du peuple. Ainsi progressivement et en très peu de temps, les distances se rapprochent, Humbert cède. La marquise lui demande d'aller chez la Tallien décider les membres du Comité à accorder les deux grâces

qu'elle sollicite ; il ne se sent plus la force de refuser, et la marquise sort victorieuse.

Humbert, demeuré seul, conçoit de sa défaite un violent dépit. Son premier mouvement est de se reprendre : « Tètebleu ! Suis-je assez lâche ! Ne suis-je donc pas un triple chêne ? » Et son agitation se traduit par un monologue, bien en situation. Il n'y a de monologues intéressants et admissibles que ceux qui présentent un combat de l'âme. Prenez tous les monologues célèbres, celui du Cid, de Polyeucte : ils sont dits dans un moment d'hésitation où le personnage se dédouble, où il balance entre deux partis à prendre ; il est alors successivement l'avocat de l'une et l'autre cause. En un mot, il n'y a de monologue théâtral, qu'à une condition : c'est qu'il soit un dialogue. Tel est le monologue d'Humbert, qui, d'abord furieux, se laisse ensuite envahir par tous ces souvenirs d'enfance. Il se résigne à aller chez Mme Tallien et il se fait beau, non pas par coquetterie, mais afin que ces aristocrates ne puissent pas se moquer de lui et — le mot bien humain — « humilier en lui la République » !

Tel est le genre de Ponsard. Tout y est solide, logique, classé. Il ne manque que la flamme et la fantaisie.

La Révolution occupe une ample place dans son théâtre. Elle y est représentée par *Charlotte Corday* et par *le Lion Amoureux*. Ponsard a voulu donner à la Révolution française un rôle dans notre littérature dramatique. Il désirait voir cet événement historique prendre dans nos annales littéraires la même place que la prise de Troie dans la littérature antique. Il a mis deux fois la Révolution au théâtre. Il avait l'intention de l'y porter trois fois.

Dans ses papiers inédits, son fils a retrouvé le plan d'une pièce qui eût eu pour sujet celui qui a été repris et traité par Sardou dans *Thermidor*. Elle devait s'appeler *Robespierre*. Dans une lettre inédite, Ponsard disait : « Ces scènes de la Révolution me trottaient par la tête, m'enflammaient le cerveau. J'avais imaginé quelque chose qui me paraissait grand et élevé, sur Mme Tallien et la mort de Robespierre : ce qui m'avait rendu infidèle au *Lion Amoureux*, mais la censure n'aurait pas permis la représentation de ce drame... et puis, il y a plus d'intérêt, de coquetterie, de choses amusantes dans le sujet du *Lion Amoureux*. Je suis rentré en lui. »

Ponsard travailla quelque temps à ce troisième drame révolutionnaire, qui aurait complété la trilogie. Le sujet en était la chute de Robespierre. La marquise de Fontenay, celle qui devait divorcer et devenir Mme Tallien, poussait Tallien à renverser Robespierre, dont la mollesse l'indignait. Finalement, elle se faisait arrêter, et disait à Tallien : « Vous n'avez plus maintenant qu'un moyen de me délivrer, faire tomber Robespierre. »

Toute la pièce était fortement étayée avec des documents historiques si exacts, que ce scénario resssemble à un recueil de notes.

On devait y lire ce fameux billet de Mme Tallien, où elle disait, du fond de la Conciergerie : « On m'appelle demain au tribunal, c'est-à-dire à l'échafaud. Cela ressemble bien peu au rêve que j'avais fait : Robespierre était tombé et nous étions tous délivrés. Mais votre lâcheté à tous fera que jamais mon rêve ne sera réalisé. » Tallien reçut ce billet en séance, monta à la tribune, parla contre Robespierre. Celui-ci essaya en vain de répondre. De toutes parts on criait : « Le sang de Danton t'étouffe ! » Ce fut alors la chute, ce fut Thermidor. Robespierre tombé, les portes de la Conciergerie s'ouvrirent. On aurait vu, dans le drame, la séance même de la Convention, et, au dernier tableau, la cour de la Conciergerie, l'appel des condamnés, et l'arrivée de la nouvelle que toutes les exécutions étaient suspendues. Tel était le projet de Ponsard, qui a ainsi laissé quelques plans inachevés, entre autres une *Frédégonde*. Mais Apollon le protégea, et le poète laissa ce sujet à d'autres moins heureux que lui.

Ces scènes de la Révolution, qui trottaient ainsi dans sa tête, y entrèrent pour une cause que sa biographie nous révèle. Il était ami de Lamartine. Lamartine avait voulu en 1848, le pousser dans la politique, et Ponsard s'était présenté aux élections à Vienne. Mais les montagnards de son pays étaient très avancés, et considéraient déjà Lamartine comme un réactionnaire et un aristocrate. Ponsard leur fut suspect. De plus, il avait signé sa profession de foi : « Ponsard, homme de lettres ».

Dans cette région un peu arriérée, on l'avait pris pour un employé des postes, et, comme ces gens ne voulaient pas envoyer un facteur à la Chambre des Députés, Ponsard avait échoué. A cette occasion, cependant, il avait lu beaucoup d'histoire, Lamartine lui ayant dit : « La meilleure préparation à la

tribune, c'est l'histoire ». Et Ponsard avait étudié, entre autres, l'*Histoire des Girondins*.

Une histoire encore à laquelle Ponsard doit le meilleur de son œuvre : c'est la sienne propre. Où aurait-il pris de tels accents, d'une telle passion, si sincère, si forte, si impérieuse, s'il ne l'avait ressentie, s'il ne l'avait vécue ? Ponsard fut un passionné, il eut la passion du jeu, il eut la passion de la femme. La passion du jeu lui servit du moins à montrer qu'il avait de l'honneur une idée assez haute, pour avoir pu puiser dans son propre cœur les belles paroles qu'il met dans la bouche de ses héros.

Un jour Ponsard avait perdu au jeu une forte somme, il était dans un mortel embarras. Des amis le sauvèrent ; il accepta leur secours ; mais, peu après, il les désintéressait tous, s'étant fait un point d'honneur de tout payer et de ne plus rien devoir. C'est à cette heure solennelle de sa vie qu'il écrivit l'*Honneur et l'Argent*. Relisez ce drame, et dites s'il n'est pas rempli d'une intense vérité, d'une sincérité qui sent l'expérience.

La passion de la femme, il l'a éprouvée au dernier degré ; il a aimé à la folie Mme de S..., qu'il disputait à Eugène Süe, et il a retrouvé, dans les accents de fauve ardeur qu'il prête à ses amoureux, les souvenirs de son ancien amour.

Dans son théâtre, Ponsard a mis beaucoup de son âme et de son histoire, ne fût-ce que l'ivresse du petit provincial honoré et flatté de l'amour aristocratique d'une princesse.

Ses pièces eurent un très grand succès. Il serait constaté par ce seul fait que *le Lion Amoureux* fut joué cent vingt fois de suite à la Comédie-Française, et qu'il fournit au crayon amusant de Cham une série de caricatures. Tantôt on voit le dompteur de ce temps-là, Batty, menaçant le lion de Ponsard, qui fait concurrence au sien. Dans un autre dessin, le même dompteur, Batty, se trouve devant la Comédie-Française. Des affiches du *Lion Amoureux* couvrent le monument. Le caissier sort, ployant sous le poids des sacs de la recette. Le pauvre Batty se croise les bras, et la légende lui fait dire : « Ah ! si au moins tous mes lions étaient amoureux comme celui de Ponsard. »

La caricature l'a souvent servi. Déjà le succès de *Lucrèce*, si fatal aux *Burgraves* qu'il sembla sonner le glas du romantisme, avait inspiré à Cham une caricature de Victor Hugo ; dans la

rue déserte, devant le Théâtre-Français délaissé et les affiches impuissantes de son drame, regardant au ciel la comète qu'il envie d'avoir une « queue », quand les *Burgraves* n'en ont pas : car tout Paris était à *Lucrèce*.

Ponsard tomba malade et souffrit atrocement pendant un an. Il prenait de l'arsenic ; malgré ses souffrances, il trouvait encore des mots de gaieté. Faisant allusion au procès de Mme Lafarge : « L'arsenic me fait du bien, disait-il ; il me réussit mieux qu'à ce pauvre M. Lafarge. » Il mourut l'année suivante.

Il a laissé un nom qui ressemble bien à celui d'un auteur arriéré. Cette opinion commune n'est pas exacte.

Ponsard n'est pas un classique ; je verrais plutôt en lui un romantique, mais un romantique d'un certain tempérament. Il a été plus timide que les autres : il a rajeuni la tradition. Il y a sur lui un mot très juste de Mme d'Agoult, qui signait Daniel Stern, l'amie de Liszt, l'héroïne de la *Béatrice* de Balzac : « Il nous fallait, à ce moment-là, un art plus tranquille ». Le romantisme fougueux, passionné, représentait un état de paroxysme aigu qui n'était pas durable. Ponsard a été jeté dans la mêlée un peu malgré lui. On l'a qualifié de « chef de l'école du bon sens », sans qu'il soit autrement prouvé que cette école ait existé. On a voulu par là lui infliger un déni de poésie et de fantaisie. Il a paru très sensé, à côté de ces énergumènes qui venaient boxer au théâtre et promener au parterre leurs gilets rouges. Mais la révolution romantique avait appelé un moment d'accalmie. Nisard, dans son discours à l'Académie Française, où il répondait à Ponsard lorsque celui-ci y fut admis, Nisard lui disait : « On vous attendait. »

Après toutes les révolutions, on attend l'équilibre, le juste milieu, le point d'arrêt de la balance. Les modes littéraires passent, mais elles remuent des idées neuves et il en tombe assez à terre pour que quelques-unes germent, fleurissent, mûrissent, et l'avenir s'en enrichit.

Ponsard est venu à un de ces moments-là. Il a profité des tentatives du romantisme. Il s'est paré des couleurs, des plumes de choix qui ont convenu à son tempérament, qui ont convenu à sa timidité, à sa placidité, surtout à son goût sévère. Il a pensé qu'il y avait un rôle à prendre, celui d'être, si l'on veut, un classique, mais un classique qui a traversé tout le romantisme, qui a bénéficié de ce mouvement, et qui n'a pas oublié, que, s'il est

plus aisé d'outrer la nature, il est plus artistique et plus difficile de l'imiter. Ponsard a été un classique, parce qu'il a toujours eu les yeux tournés vers Corneille, dont il a tâché de reproduire l'inspiration : encore Corneille était-il réclamé par le romantisme ; — classique encore, si l'on veut, parce que son modèle a été aussi l'antiquité grecque, non pas celle qu'André Chénier aima, l'antiquité de l'*Anthologie*, un peu mièvre, un peu précieuse, mais la saine et robuste antiquité, celle d'Homère, celle d'Ulysse, celle de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. En ce sens, il a montré des qualités qu'on ne saurait trop apprécier, des qualités d'atticisme, de sobriété, de réserve, de mesure ; et c'est là ce qu'il doit aux classiques.

Ponsard fut un Hellène et un Athénien, donc un Parisien et un Français. Les contemporains nous disent qu'il éprouvait un malaise visible, une antipathie « qu'on pourrait dire gauloise », si l'on disait devant lui que la poésie slave ou scandinave offrait autre chose que des fantômes nébuleux ; et le mysticisme du moyen âge ne le séduisait pas davantage. Il fut clair, précis, concret, et par là bien différent du génie purement classique. Racine est le pointre de la vie intérieure, sans un geste, sans costume, sans toile de fond; son inspiration évolue à travers le monde immatériel des sentiments.

L'auteur de *Lucrèce* fut de son temps ; il doit beaucoup à son époque. Il lui doit d'avoir introduit dans le théâtre une nouveauté : la vérité conforme à la nature, mais conforme sans excès ; le réalisme, mais le réalisme pris dans son acception la plus tempérée.

Voici le costume des merveilleuses :

On les voit afficher au théâtre Feydeau
Leur coiffure bouclée où s'enroule un bandeau,
Leurs pieds nus appuyés sur la sandale plate
Que rattache à la jambe un ruban écarlate,
Et leur tunique grecque et leur corsage ouvert
A peine retenu sur le bras découvert.

Et voici les femmes du peuple et les tricoteuses :

... Des femmes du peuple en coiffe de basin,
En fichu de coton croisé devant le sein,
En jupons, en sabots, de bonnes patriotes
Qui tricotent nos bas.

Regardez cette petite auberge d'Allemagne, avec la vigne qui monte contre les murs :

> Une vigne grimpait sur la muraille blanche,
> Et ces bons Allemands, accoudés sur la planche,
> De leurs yeux rêveurs, pleins d'étonnements naïfs
> Admiraient ma tournure et mes mouvements vifs.
> Parfois en me voyant de gros souliers chaussée
> Avec un tablier sur ma jupe troussée,
> Il me semblait devant un public diverti
> Jouer, pour mon plaisir, un rôle travesti.

Ce sont autant de véritables aquarelles, qui semblent épinglées sur le texte. On ne peut refuser à Ponsard les qualités de pittoresque et de réalisme, mais, dans le sens élevé où le prenait Gounod, lorsqu'il le définissait : « En art, le réel tout seul, c'est la servilité de la copie ; l'idéal tout seul, c'est la divagation de la chimère. »

Le théâtre de Ponsard a un caractère d'élévation morale et d'honnêteté. C'est une leçon de tolérance, de concorde, de fraternité, d'apaisement, de conciliation. Cette morale-là est toujours bonne à entendre. Que chacun reste fidèle à ses opinions, que chacun garde sa foi, comme il le dit dans le prologue de *Charlotte Corday* et comme il le répète dans *le Lion Amoureux*. Toute opinion est respectable. Mais que les adversaires soient au moins dignes de s'estimer ; qu'ils puissent se saluer sans déchoir. Voilà ce qu'a rêvé Ponsard, ce qu'il a mis dans son œuvre, et ce qu'il n'est pas mauvais d'en faire sortir de temps en temps pour l'édification des masses. En ce sens, il a fait une œuvre utile et saine, — utile au projet de la liberté de conscience, utile à l'esprit de tolérance, utile en un mot, au profit de ces principes de 1789, dont Nisard, peu suspect d'émancipation, parlait comme d'une source précieuse d'inspiration :

> Ces grands principes, lorsqu'ils inspirent un poète, ce sont de très hautes vérités, qui passent de l'âme du poète dans les faits : et c'est par conséquent du beau qui devient du bien.

Casimir Delavigne (1), son frère Germain Delavigne et son ami Scribe, étant jeunes, se réunissaient dans un petit café du Palais-

1. 1793-1843.

Royal, où ils avaient juré de se retrouver pendant toute leur vie.

Ils y revinrent en 1825 pour fêter l'élection de Casimir Delavigne à l'Académie Française et le grand succès de l'*École des Vieillards*.

Casimir à ce moment entrait en pleine gloire.

Jules Janin disait à un débutant : « Si vous voulez réussir dans la vie, tâchez d'avoir un bel enterrement. »

La vie de Casimir tient entre deux grands enterrements, celui de Delille et le sien.

Pendant sa jeunesse mourait le fameux poète Delille, célèbre par son art d'envelopper le mot vulgaire sous de poétiques périphrases. Sa mort fut un deuil national. Son corps embaumé fut exposé, entouré de lauriers, sous le péristyle du Collège de France, et l'on conserva un morceau de sa peau pour relier un volume des *Géorgiques*.

Casimir avait alors vingt ans. Sa première œuvre fut une ode à Delille. C'était en 1813.

En 1843, autre grand enterrement : c'était le sien.

Son corps fut rapporté de Lyon. Des discours furent prononcés par Montalivet, Tissot, Soulié, V. Hugo, Samson, Ostrowski, au nom du Gouvernement, de l'Académie, du Théâtre-Français, de la Société des Auteurs Dramatiques, de la Pologne.

Des statues et des bustes de Delavigne s'élevèrent à Versailles, au lycée Henri-IV, à la Comédie-Française, au Havre, et le journaliste Desnoyers écrivait :

Habitants du Havre, Havrais,
Je viens de Paris tout exprès,
Pour jeter à bas sa statue :
Il est des morts qu'il faut qu'on tue.

Quels avaient été les éléments d'un tel succès ? Quelles furent les assises de cette gloire ?

Fils d'un armateur havrais, élève du lycée Henri-IV, puis protégé et employé irrégulier du comte François de Nantes, directeur des Droits Réunis, il chanta *le Roi de Rome* (1811), puis la *Vaccine* (1813), (ces utiles poisons d'une mamelle impure), puis Napoléon Ier ; ses *Messéniennes* le firent remarquer et lui valurent l'emploi de bibliothécaire de la Chancellerie que lui donna le baron Pasquier. Elles avaient de l'élan, de la vigueur, de beaux vers.

Il disait des soldats de la vieille garde :

En les voyant couchés sur la poussière,
L'ennemi, l'œil fixé sur leur face guerrière,
Les regarda sans peur pour la première fois.

En un temps où le nom de Napoléon était une arme contre les Bourbons, il était bonapartiste, libéral, hostile aux Alliés, à cause desquels les *Vêpres Siciliennes* furent refusées à la Comédie-Française : elles triomphèrent à l'Odéon, on applaudit pendant tout l'entr'acte du quatrième au cinquième acte. Tous les poètes venaient le consulter

En 1830, son hymne, la *Parisienne*, eut une large popularité, comme aussi sa *Varsovienne* pour la Pologne, sa *Napoléone*, et la plupart de ses poésies : *Jeanne d'Arc*, *Christophe Colomb*, le *Jeune Diacre*, *Parthénope et l'Étrangère*, *Tyrtée aux Grecs*, et les croquis poétiques rapportés d'Italie (*la Brigantine*, etc.).

Au théâtre, après les *Vêpres Siciliennes*, il donna *les Comédiennes* (1820), *le Paria*, inspiré du *Lépreux* de X. de Maistre (1821), *l'École des Vieillards*, son début au Théâtre-Français (1823), dont Lamartine le complimenta en vers ; *la Princesse Aurélie*, *Marino Faliero* (1829), *Louis XI* (1832), *les Enfants d'Edouard* (1833), *Don Juan d'Autriche* (1835), *Une famille sous Luther* (1836), *la Popularité*, où il visait Mme de Girardin, *la Fille du Cid* (1839), *le Conseiller Rapporteur* (1841), *Charles VI*, opéra (Non, non, jamais en France, Jamais l'Anglais ne régnera), *Mélusine*, tragédie inachevée.

Il se présenta à plusieurs reprises à l'Académie Française. La première fois on lui préféra Frayssinous, évêque d'Hermopolis ; la seconde, ce fut M. de Quélen, archevêque de Paris. « La troisième fois, dit-il, ce sera le pape » ! Ce fut bien son tour en 1825.

Malgré la grandeur des sujets qu'il a portés au théâtre, il n'a pas laissé l'impression d'un génie flamboyant et supérieur. Ce sont de grands tableaux, un peu lourds ; mais la msrale en est impeccable. Son œuvre porte le caractère du temps, l'époque Louis-Philippe, qui vit le triomphe de la Garde Nationale et du Notaire, cet être alors demi-sacerdotal et confident des familles, et que la malice populaire a symbolisée par le para-

pluie et la poire : époque savoureuse comme celle-ci, inoffensive comme celui-là.

C'est le temps où le poète s'appelle Casimir, où sa fiancée s'appelle Élisa. Le fiancé serre sur son cœur un morceau de ganse qu'elle lui a donné, il fait de la tisane avec de la fleur d'oranger cueillie par elle.

Nous sommes à l'opposé des rêveurs, de la chimère, de l'utopie. Ce ne sont que sentiments sages, louables, ordinaires.

La mère, sans danger, y conduira sa fille.

Ce sont des œuvres que ne soulève pas le souffle ardent et dévorant du génie divin et du grand art.

Il ne jette dans la masse ni ferment malsain, ni espoirs impossibles. Mais il a compris et incarné son temps, et c'est quelque chose d'avoir porté pendant vingt ans presque toute l'âme de la France.

Son ami Scribe (1) qui fit ses études avec lui et avec Germain Delavigne, est plus bourgeois encore. Il est né rue Saint-Denis, et il est toujours resté de ce quartier-là. Bien qu'il ait été à l'école, il n'a pas fait de longues études.

Dans son discours à l'Académie Française, il reprochait à Molière de n'avoir pas parlé de l'*Édit de Nantes*. Molière était mort depuis douze ans (1673-1685). C'était une raison valable.

Scribe avait débuté modestement dans la vie par un petit emploi de clerc d'avoué. Il était aussi irrégulier que Casimir, et son patron lui écrivait : « Si Monsieur Scribe passait par hasard, dans le quartier, il serait aimable de venir au bureau où il y a de la besogne pour lui. »

Il eut d'abord quatorze chutes au théâtre et se jura alors qu'il y renonçait, — du moins quand il aurait achevé les quatre ou cinq plans, qu'il avait en tête.

Son œuvre se compose de 365 pièces : Vaudevilles, Comédies, Grandes Comédies, Comédies Politiques, Drames Historiques, Opéras, Ballets, Opéras-Comiques, Romans. A une pièce par jour, un théâtre vivrait un an sur ce fonds. Il commence par le menu vaudeville : *les Montagnes Russes*, *le Café des Variétés* (2), *l'Ours et le Pacha*, — cette amusante pochade de deux commis voyageurs qui se déguisent en ours pour remplacer

(1) 1791-1861.

(2) Il y attaquait les calicots qui firent une émeute, il fallut fermer, et l'on disait : « les calicots ont fait baisser la toile. »

l'ours blanc d'un potentat d'Orient, et dans laquelle Scribe inventa le jeu de scène classique et souvent reproduit : l'ours blanc et l'ours noir dans leur précipitation se trompant de tête.

La deuxième période fut celle du Théâtre de Madame : il y a plus de structure, le ton est enjoué et sentimental.

Le sujet perpétuel est le mariage : *le Mariage de raison*, *Malvina*, *l'Héritière*. Au Théâtre de Madame, les jeunes filles étaient en nombre et il ne se faisait pas moins de présentations de fiancés dans la salle, que sur la scène.

Puis ce furent les grandes pièces de la belle période, au Théâtre-Français : *Bertrand et Raton*, *la Camaraderie*, *la Calomnie*, *le Verre d'Eau*, *Une Chaîne*, drame dans lequel Scribe mettait sa propre expérience, car il portait une chaîne : Une dame, fière de lui, lui imposait l'obligation de venir chaque jour lui faire visite de cinq à six heures pour affirmer son empire.

Scribe accoudé négligemment à la cheminée, de sa main passée derrière son dos, avançait l'aiguille de la pendule, puis se retournant, il s'écriait : « Déjà six heures ! Comme le temps passe auprès de vous !... » Et il en profitait pour s'esquiver.

Il a eu des qualités maîtresses et rares : un don extraordinaire d'invention, d'ordre, d'organisation.

Il savait classer, numéroter les scènes. C'était un carcassier. Une logique abondante jaillissait de son cerveau. On venait le trouver pour lui demander des dénouements, des moyens de sortir d'une situation compliquée. Il sauva ainsi en deux minutes Véron, directeur de l'Opéra, pour un ballet dans lequel dansait la Taglioni. Véron le remercia en mettant 2.000 francs dans une enveloppe et Scribe disait : « C'est la première fois que je gagne 2.000 francs en si peu de temps. »

Son style a des négligences restées célèbres, et dont on s'est égayé : « Il faut savoir se taire sans murmurer » ; « Du haut du ciel ta demeure dernière, mon colonel, tu dois être content » ; « Ce ruban teint de mon sang me permettra de vous en acheter d'autres. »

C'est le style vieilli, vieillot, style de la Restauration, style qui date, et qui plaisait alors parce qu'il était du temps et en vogue.

Dans la langue de toutes les époques il y a deux éléments,

l'un supérieur et durable, l'autre qui est de mode. Scribe a un style d'actualité, et comme l'actualité, il a vieilli.

Les caractères de ses drames remplissent leurs rôles, mais ne les dépassent pas. Ils ne font pas songer, on ne prolonge pas leur existence au-delà de la pensée ; ils n'ont pas de retentissement, de largeur. On voit bien ce que ces gens font dans la pièce, mais on ne se demande pas et on ne devine pas quelle serait leur attitude dans toute autre circonstance de leur vie. Les types sont marqués de traits un peu rapides et conventionnels : vieux généraux de la Bérésina, le colonel fringant, le vieux sergent, le gros industriel, le médecin qui a remplacé comme confident de la famille le curé d'autrefois ; le notaire, qui l'aide dans cette mission.

Les maris ont le beau rôle toujours, les femmes sont modérées, sensées, les pères ne sont pas des Gérontes, les veuves sont exquises, et tout finit toujours par un mariage.

C'est de l'art bourgeois.

Le succès de Scribe a été un succès anti-romantique.

On voit bien ce que Scribe a voulu : donner leur revanche aux bourgeois, c'est-à-dire aux esprits positifs et pratiques ; s'opposer aux rapins, aux poètes chimériques, fous, utopistes, métaphysiciens. Il représente ceux pour qui il est des maux nécessaires : la souffrance, la laideur, l'inégalité sociale, la misère, la guerre, qui se résignent à les subir, qui tout au plus tâchent de les réduire et de les diriger, mais qui ne s'engagent pas à les supprimer.

Les Bousingots et les Décousus l'appelèrent le *Sancho Pança* de Corneille. Il écrivit pour ceux qui estiment toute chimère dangereuse ; ils ne montent pas très haut leur idéal, ils se gardent des utopies et des nuages. Ils ne croient pas que la perfection soit réalisable en ce monde. Ils répudient les préjugés sonores et creux qui sont beauxd'apparence, mais qui sèment les illusions, les espérances trompeuses, les ferments pernicieux. Ceux-là pensent qu'il est facile de promettre l'impossible, qu'on a beau jeu de faire des promesses à si long terme, dont l'échéance est dans l'autre monde ou dans des âges trop lointains pour nous.

Scribe représente quelque chose : le bon sens, le bon cœur, les vertus domestiques, de pot au feu et de coin du feu : la

famille, le foyer, la paisible quiétude bourgeoise qui veut jouir tranquillement de ses jours.

Il est pour l'autorité paternelle ; il a travaillé à fortifier ces rengaines qui sont, au demeurant, les assises de la société, les garanties du bonheur et de la paix sociale.

Après *Malvina*, une jeune fille qui devait se faire enlever le lendemain, raconta tout à sa mère et dit au jeune homme : *Laissez-moi*. Après *Antony*, elle lui aurait dit : *Enlève-moi*. Tel est le mérite moral de son Théâtre. Quant à son mérite littéraire, il est assurément grand puisqu'il a fait école. Il a créé une esthétique dramatique : celle du Théâtre qui ne cherche autre chose sinon à distraire au moyen de pièces bien faites, bien charpentées, et vraisemblables.

Legouvé a conté sur son ami Scribe une touchante anecdote qui enrichit royalement la liste de nos auteurs :

Après la Révolution de 1848, Louis-Philippe vivait dans son exil de Claremont. Scribe fut appelé à Londres pour la représentation de son opéra *La Tempête*, d'après Shakespeare. Le roi Louis-Philippe était un aimable causeur. Il dit à Scribe d'un ton à moitié sérieux :

— Savez-vous, monsieur Scribe, que j'ai l'honneur d'être votre confrère ?

— Vous, sire !

— Oui vraiment. Vous venez à Londres pour un opéra; eh bien, moi aussi j'ai fait un opéra dans ma jeunesse et je vous jure qu'il n'était pas mal.

— Je le crois, Sire, vous avez fait des choses plus difficiles que celle-là·

— J'avais pris pour sujet les Cavaliers et les Têtes Rondes.

— Beau sujet.

— Voulez-vous que je vous le raconte ? Le hasard m'a fait retrouver ce matin mon manuscrit. Je serais heureux d'avoir votre sentiment.

— Je suis à vos ordres, Sire.

Et voilà Louis-Philippe, avec sa verve de conteur, qui entame la narration de son premier acte. Scribe l'écoute d'abord sérieusement comme il aurait écouté un discours du trône, puis peu à peu, à mesure que la pièce avance, son naturel d'auteur dramatique reprenant le dessus, il ne voit plus qu'un plan d'opéra, et arrêtant le narrateur :

— Oh ! cela c'est impossible !

— Comment impossible ? dit le roi piqué.

— Parce que c'est invraisemblable, sans intérêt.

— Sans intérêt, sans intérêt !... Permettez.

Mais c'était fini, Scribe était lancé. Les rôles étaient intervertis.

— Il faudrait là une scène d'amour. Dans un opéra, il faut de l'amour.

« Soit, mettons de l'amour », dit Louis-Philippe. Et les voilà tous deux cherchant, travaillant jusqu'à ce que l'heure chasse Scribe.

— Déjà ! dit le roi, mais je ne vous laisse pas partir sans promettre de venir déjeuner demain, notre opéra n'est pas fini. A demain.

Le lendemain, à la porte du Cabinet royal, la reine l'attendait. Elle lui prit les mains avec émotion : « Soyez béni, Monsieur Scribe. Pour la première fois le roi a dîné de bon appétit. Le soir il a été gai, causeur. Ce matin, je l'ai trouvé assis sur son lit, se grattant le front comme son aïeul Henri IV, et se disant : Ce diable de Scribe, il croit que c'est facile !... Et il souriait. Revenez, revenez souvent, revenez tous les jours. »

Scribe promit et revint pendant une semaine verser un peu de joie dans ce cœur navré, un peu de lumière dans ce sombre exil, et rapporta en France les plus beaux droits d'auteur, la reconnaissance d'un exilé et la bénédiction d'une sainte.

Celui qui m'a conté ce trait fut son collaborateur : E. Legouvé, l'auteur d'*Adrienne Lecouvreur*.

Il y eut trois Legouvé : l'avocat, auteur d'*Attilie* ; — l'auteur du *Mérite des Femmes* et de plusieurs tragédies, *la Mort d'Abel*, *Epicharis et Néron*, *la Mort d'Henri IV* (1). Il donna des conseils à la Duchesnois qui paraît en avoir eu besoin. A une personne qui revenait de Troyes en Champagne, elle exprimait ce regret : Que vous êtes heureux d'avoir vu Troyes ! Moi qui en parle sans cesse dans mes tragédies, je n'y ai jamais été !

Enfin, Ernest Legouvé (2), que nous retrouverons comme moraliste.

Il fit du théâtre lui aussi. Il soumit à Scribe son premier projet : *La fin du monde*.

Scribe le déconseilla de travailler à un sujet aussi dénué de vraisemblance.

Il écrivit alors le *Soleil couchant*, avec Goubaud. Le jour de la répétition générale, il écrivit à Arago : « Nous retirons notre pièce, veuillez regarder notre Soleil Couchant, comme un Soleil Couché ». La lettre ne fut pas remise. La pièce fut jouée et sifflée comme jamais pièce ne le fut. Goubaud recevait les acteurs comme des blessés sur un champ de bataille. L'un dit qu'il voudrait bien boire, l'autre : « c'est trop fin pour le public ». Il y eut 7 fr. 50 de droits d'auteurs. Legouvé se releva avec *Louise de Lignerolles*, *Guerrero* qui le fit inviter chez le duc de Nemours, où il fallait paraître en habit à la française, culotte de casimir blanc, bas de soie blanc, épée. Legouvé a spirituellement conté combien cette tenue le gênait.

(1) 1764-1812.
(2) 1807-1903.

Il me semblait que j'étais décolleté par le bas. Mais les princes avaient les tibias si minces et si grêles qu'on eût dit qu'ils avaient été commandés exprès pour nous mettre à notre aise.

Alors commença une belle carrière théâtrale, *Adrienne Lecouvreur* avec Rachel; *Médée*, *Une séparation*, *les Contes de la Reine de Navarre*, *la Cigale chez les Fourmis*, avec Labiche, *Bataille de Dames*, qui est bien le type du Théâtre de Legouvé : Aimable et souriante histoire d'un proscrit qu'un préfet pourchasse, et que deux femmes défendent. Il inventa le genre de la Comédie de salon, la *saynète*. Son œuvre est sans haute portée, ni morale, ni philosophique, ni sociale. Elle obtint toujours le succès devant le grand public dont elle suffit à contenter les modestes aspirations, la nature, et les exigences.

Balzac a fait du théâtre qui n'a rien d'héroïque.

Mercadet, comédie en trois actes en prose, fut représentée au théâtre du Gymnase, le 9 septembre 1851. Balzac avait le don dramatique par son observation implacable, sa fidélité d'image, la vivacité de son dialogue: mais il ne fut pas homme de théâtre. Ses drames sont des masses puissantes, mais lourdes et peu agiles : c'était un de ses gros chagrins de n'avoir pas réussi à la scène. Ce ne fut pas faute d'essayer. Avec l'impétuosité naturelle à sa fougue, il brochait de truculents scenarios, et les portait à Laurent-Jan, qui les dégonflait, les réduisait à rien.

C'est ainsi qu'il a souvent projeté des drames qui ne furent jamais écrits. En 1846, on lit sur les registres de la Comédie-Française que celle-ci, ayant l'habitude d'accorder des entrées aux personnages de haute célébrité, les donna à Balzac.

Celui-ci écrivit aussitôt pour remercier, et dans sa lettre il annonçait qu'il faisait pour la Comédie-Française une comédie en cinq actes; l'*Éducation des Princes*. Elle ne fut jamais achevée.

C'était un de ces scénarios qu'il prodigua sans sanction.

Le répertoire dramatique de Balzac se compose effectivement de cinq œuvres : *Vautrin* (1), à la Porte Saint-Martin, le 14 mars

(1) Théophile Gautier raconte que Balzac le fit venir un matin chez lui :
— Je lis demain un grand drame en cinq actes à Harel.
— Et vous désirez avoir mon avis, dit Gautier, en s'établissant dans un fauteuil, comme un homme qui se prépare à subir une longue lecture.

1840, les *Ressources de Quinola*, à l'Odéon, le 19 mars 1852; *Paméla Giraud*, à la Gaieté, le 26 septembre 1843; *la Marâtre*, au Théâtre Historique, le 25 mai 1848, et *Mercadet*. Aucune de ces pièces n'a jamais fait ni ne fera recette. Elles ne sont pas scéniques.

Mercadet était à l'origine une pièce sociale. Elle devait avoir cinq actes. Balzac en lut les quatre premiers à la Comédie-Française en 1848. On raconte que, pour le cinquième acte, il l'improvisa, et produisit plus d'effet par son résumé que par sa lecture, car il lisait mal, avec brutalité et monotonie.

La pièce ne fut pas reçue.

Balzac mourut en 1850. Sa veuve retrouva les cinq actes écrits de *Mercadet*. Elle les porta à Montigny, directeur du Gymnase, qui les déclara injouables. Il fallait remanier, raccourcir. Ce fut d'Ennery qui fit ce travail.

Mercadet le Faiseur est une comédie qui a l'argent pour nerf et pour ressort. C'est tant pis.

L'argent n'est pas un sujet pour le théâtre, qui n'admet que les sentiments collectifs et communicatifs. Le son métallique des écus ne se répercute pas sur la foule, parce que dans des sujets de cette nature, rien ne parle au cœur, rien ne va aux entrailles; tout est sec et froid comme l'or; il n'y a ni sympathie, ni communion de sentiment; l'argent ne peut devenir un sujet pathétique que par ses effets, par les souffrances poignantes ou les passions qu'il déchaîne, et celles-ci alors seraient aussi dramatiques si elles avaient une autre cause. Le désespoir d'Harpagon est émouvant, il le serait autant si le motif était différent. Nous sommes apitoyés par les spectacles de la souf-

Balzac devina la pensée de Gautier à son attitude :

— Le drame n'est pas fait, répondit-il; mais nous allons bâcler le *dramorama* pour toucher la monnaie. Je vais avoir une échéance bien chargée.

— D'ici à demain, objecta son interlocuteur, c'est impossible; on n'aurait pas le temps de le recopier.

— Voici comment j'ai arrangé la chose; vous ferez un acte, Ourliac un autre, Laurent-Jan le troisième, de Belloy le quatrième, moi le cinquième et je lirai à midi, comme il est convenu. Un acte de drame n'a pas plus de quatre ou cinq cents lignes; on peut faire cinq cents lignes de dialogue dans sa journée et dans sa nuit.

— Contez-moi le sujet, indiquez-moi le plan, dessinez-moi en quelques mots les personnages, et je vais me mettre à l'œuvre, répondit Théophile quelque peu effaré.

— Ah! s'écria Balzac avec un air de dédain magnifique, s'il faut vous conter le sujet, nous n'aurons jamais fini.

Ce drame, c'était *Vautrin*.

france humaine plutôt que touchés par la musique des ducats.

L'Avare est le seul cas d'une pièce d'argent qui fasse de l'argent. D'ailleurs, elle est très peu financière. L'expérience a été bien souvent tentée, depuis les attaques de La Bruyère et de Lesage contre la Ferme. Le *Turcaret* de Lesage demeure le chef-d'œuvre du genre : et pourtant la pièce ne fait jamais recette ; dans ces affaires de bordereaux, le cœur ne vibre jamais : ce sont des calculs de tête qui laissent la sensibilité trop libre.

La veine des « pièces d'argent », à peu près intacte avant *Turcaret*, n'a jamais été fermée depuis au théâtre, et ce serait une curieuse revue à faire ailleurs que celle des pièces dramatiques dont l'argent est le héros, comme les *Agioteurs*, la *Guinguette de la Finance*, *l'Usurier gentilhomme*, *l'Arlequin traitant*, *le Diable d'argent*, *le Triomphe de l'Intérêt*, sans compter *les Deux Amis* de Beaumarchais, *la Question d'argent*, *la Bourse*, de Ponsard, et bien d'autres.

Mercadet le Faiseur est un des plus étonnants exemplaires de cette race des financiers agioteurs, spéculateurs.

Mercadet, c'est le Turcaret moderne ; mais Lesage, en reconnaissant à son traitant les qualités de corsaire, d'arabe, d'habile homme nécessaire au financier, en montrait le ridicule en le traînant dans le monde, chez sa maîtresse, dans les salons, où il se promène avec la grâce et l'aisance d'un éléphant marchant entre des porcelaines sur un plancher ciré.

Balzac a laissé Mercadet dans ses affaires de bourse, il l'a oublié dans sa caisse ; il le confine derrière son grillage ; d'un bout à l'autre de la comédie, c'est une musique de gros sous ; il faut relier la pièce avec le cuir vert d'un brouillard ou d'un journal : les scènes semblent écrites sur des feuillets de livrets à souche : les mots d'esprit tintent comme des louis dans une sébile, et les tirades ont des airs de bordereaux. On a envie de donner à Balzac quittance de son plaisir.

C'est peut-être un peu beaucoup d'argent, pour faire de l'art.

La Duchesse de Maillé disait à sa fille, qui donnait de sa main non gantée un écu à un pauvre : « Ma fille, mettez vos gants ; même aux plus nobles mains, l'argent sent mauvais. »

Je sais bien que Mme de Sévigné ne pensait pas de même, et déclarait : « Les millions sont de bonne maison. »

Mais elle fut un peu femme d'argent, la belle marquise. C'est

elle qui un jour, comptant chez le notaire la dot de sa fille, disait :

— Quoi ! tant d'argent pour forcer M. de Grignan à coucher avec ma fille !

Puis réfléchissant, elle continuait :

— Il y couchera demain, après-demain, toujours ! Allons ! ce n'est pas trop d'argent !

Au théâtre il faut autre chose. La richesse ne figure point parmi les muses. Il faut, quand elle va au spectacle, qu'elle laisse sa roue au contrôle et son bandeau au vestiaire. La scène n'admet que par métaphore les rôles de personnages qui ont un cœur d'or.

Mais venons au drame lui-même. La toile se lève sur le salon de la famille Mercadet. Les domestiques jasent assis dans les fauteuils. Le patron est ruiné. Un associé infidèle, Godeau, est parti en emportant la caisse, ce qui donne à Mercadet un air de victime innocente. Il n'est nullement odieux. C'est un pauvre homme. Il n'est pas responsable de cette faillite. En somme, il a été volé.

Il y avait là tout un côté de sensiblerie sentimentale que Balzac eût pu faire vibrer. Mais s'il sait frapper fort, il ne sait pas apitoyer. Il oublie cet élément de pitié dont il eût pu rendre son Mercadet attendrissant. Nous ne verrons que le faiseur effronté.

En apparence, la maison est encore riche, tout est cossu, il y a du personnel, Mercadet ne veut rien diminuer, pour ne pas donner l'éveil, ruiner son crédit, sonner le glas de la banqueroute. On assiste au défilé des créanciers, que Mercadet éconduit, dupe, roule avec aisance, tirant 6.000 francs de celui auquel il a donné un acompte de 60 francs, et faisant taire les dettes criardes par de fallacieuses promesses.

Mais il est à bout de ressources. Il ne lui reste plus qu'un espoir. Il faut qu'il marie sa fille richement, pour qu'elle puisse payer les dettes de son père. Il découvre un élégant jeune homme, comte de la Brive. Mais à coquin, coquin et demi. Ce fiancé trop empressé est un aventurier dont le faux nom cache un jeune joueur criblé de dettes et en quête d'une dot. Mercadet

a même entre les mains, sans le savoir, toutes les créances qui ne valent rien.

Ils s'apparaissent l'un à l'autre pour ce qu'ils sont. Du moins, ils s'aideront. M. de la Brive se déguisera en Godeau, et on fera croire au retour de l'associé enrichi.

Détourné de cette comédie par la brave Mme Mercadet, de la Brive ne bouge pas. Et cependant la nouvelle du retour de Godeau se répand ; on a vu arriver un voyageur plein de poussière ; les créanciers ont dit :

— Il faut revenir des Indes pour être couvert d'autant de poussière!

C'est Godeau lui-même, qui arrive à point nommé, et désintéresse les usuriers.

Le dernier mot de Mercadet est fameux. Il supplie de la Brive de lui emprunter 10 francs, et ce fait, il s'écrie :

— Enfin ! je suis créancier ! le rêve de ma vie !

Toute cette intrigue est d'ailleurs mal menée, invraisemblable, caboteuse. Les mêmes scènes se reproduisent ; et chacune est longue ; il n'y a pas de développement ; on piétine. Ce n'est pas théâtral.

Mais quel style ! et quelle observation ! Il n'y a qu'un rôle, Mercadet le faiseur, brouillon, agité, nerveux, tout salpêtre ; c'est le Figaro de l'agio. Il ne doit être ni rassis, ni paterne. On le voit en gros méridional ou en anguleux Normand, fine mouche, alerte, débrouillard, galvanisé, électrisant, infatigable brasseur de plans ; les projets lui partent comme des étincelles ; quand on le touche, il en sort des combinaisons ; il éternue des devis, il parle d'or, et il hausse le verbiage de la spéculation à la taille des tactiques d'un Napoléon de marché ; c'est un général de coulisse, un officier de bourse, un pétulant tripoteur, un violeur de crédit, tout nerf, tout chiffres, tout fièvre, un insconscient de la faillite, une brave canaille accrochée au bord du Code, qui met son honnêteté dans son porte-monnaie et son porte-monnaie dans sa poche, et qui montre une pièce de cent sous en s'écriant :

— Voilà l'honneur moderne.

Théophile Gautier a donné une bonne définition de ce roi de l'argent :

— Mercadet, c'est Robert Macaire d'extérieur honnête, sans gendarme et sans Bertrand, car ce type dévoué n'existe qu'au bagne. On pourrait écrire sur la tombe de Mercadet : « Bon époux, bon père, bon garde national. » Il va, comme tout le monde, jusqu'à la limite du Code civil, pensant que tout ce qui n'est pas défendu est permis. Il a des qualités, il est serviable, il a du cœur; chez lui point de vice, point de libertinage, point de passions. On se demande pourquoi cette soif, et ce besoin d'argent : « Pour la famille. »

Ce côté moral dans l'indélicatesse, sauve le personnage de l'odieux et en fait une physionomie bien originale.

Dans ce Mercadet, le brasseur d'affaires, Balzac a mis beaucoup de lui-même. Il y avait du Marcadet en lui.

Il méditait sans cesse des affaires, des combinaisons, des spéculations. Il les a mieux racontées et exploitées dans le roman (1).

Camille Doucet, né en 1812, fut clerc de notaire, et sa fortune commença en 1852, quand il devint chef de la division des théâtres, puis en 1863, directeur de l'Administration des théâtres au ministère de la maison de l'empereur. Il tenait au théâtre par d'autres nœuds, et ses comédies sont nombreuses, toutes aimables et morales, avec un vague reflet des comédies de Sedaine : *Un jeune homme* (1841), où un père digne de Térence ramène un fils débauché moins par ses sermons que par sa tendresse : *le Baron Lafleur* (1842), que Jules Sandeau appelait « le dernier grand jour de la livrée » ; *la Chasse aux fripons* (1846), comédie morale et de mœurs, digne de Regnard ; les *Ennemis de la Maison*, tentative de réhabilitation des belles-mères, *le Fruit défendu*, qu'on joue toujours, et la *Considération* (1860), et tant d'autres. Qui ne se rappelle l'avoir vu, avec sa tête ronde aux cheveux blancs, sa figure rasée et souriante, ses yeux pétillants de malicieuse bonhomie, sa face toute plissée, sa voix un peu enrouée, ses mains tordues par la goutte, lisant quelqu'un de ces exquis discours qui faisaient affluer la foule sous la Coupole ? Très empressé auprès des dames qu'il savait complimenter avec esprit et à propos, charmant causeur, bienveillant et dévoué pour ses amis, il était bien l'homme de sa fonction, et l'Académie française avait rarement eu un aussi parfait secrétaire perpétuel. Ses rapports sur les prix de vertu resteront comme un modèle du genre. Il les disait à merveille,

(1) Cf., p. 445 sq. du présent volume.

et il était fier de sa savante diction. Il reconnaissait volontiers qu'il la soignait et qu'il y réussissait.

— Voyez-vous, me dit-il un jour, un discours n'est pas fini quand il est écrit. Il faut savoir le dire. Beaucoup le gâtent en le lisant. C'est une grand supériorité dans ce genre d'avoir fait du théâtre.

Comme censeur dramatique, comme auteur dramatique, comme secrétaire perpétuel de l'Académie, Doucet était en relation avec tout le monde lettré et artiste de Paris. La publication de ses Mémoires et de sa correspondance sera une histoire anecdotique et littéraire du siècle.

C'était un esprit fin. On eût pu réunir ses mots et ses pensées en un petit Manuel de philosophie souriante.

— Il ne faut pas se plaindre, disait-il, quand on n'a pas de gros maux : le bonheur est fait de petits malheurs.

Il souriait à tous ; même ses refus étaient gracieux, et on le remerciait. Aimable, il l'était au dernier point. Il entre un jour chez le peintre Bonnat, qui allait commencer son portrait, — ce portrait si expressif et si pétillant que vous connaissez.

Sur un fauteuil était adossée une toile représentant un merveilleux portrait de Léon Cogniet, plein d'expression et de vie. Camille Doucet eut la plus exquise façon de l'admirer : il feignit de se méprendre, s'avança vers le fauteuil, la main tendue, en disant :

— Eh, bonjour, cher monsieur Léon Cogniet.

Nommons Empis (1), pour ses comédies : *la Mère et la Fille*, *Une liaison* (1835), *l'Héritière* (1844), esprit aimable, lettré et distingué.

Voici Victorien Sardou (2), ce petit homme vif et pétulant comme le salpêtre, avec son béret et son foulard blanc, metteur en scène étourdissant, qui joue à la fois tous les rôles, qui mène les figurants de *Patrie* à l'assaut des canons, qui va, vient, crie, pleure, rit, se démène, tout de vivacité, d'activité, diable d'auteur qui est le théâtre fait homme.

Il a tenté tous les genres : le comique, le vaudeville, avec *les Premières armes de Figaro* ou *le Roi Carotte* ; la féerie : *Don Quichotte* ; la bouffonnerie : *les Pommes du voisin* ; le spec-

(1) 1795-1861.
(2) Né à Paris en 1831, mort en 1908.

tacle archéologique : *Theodora*, *Gismonda* ; la pièce à thèse : *Odette*, *Georgette* ; la pièce mêlée de comédie et de drame : *Nos Intimes*, *la famille Benoiton*, *nos Bons Villageois*, *Divorçons*, la fantasmagorie : *les Diables Noirs* ; le drame historique : *Patrie*, *la Haine*, *Thermidor*, *Madame Sans-Gêne*, *Paméla*, *la Sorcière* ; le drame judiciaire : *Ferréol* ; le spiritisme : *la Spirite*.

Il a fait le tour du monde dramatique, toujours fécond, toujours jeune, incroyable par cette imagination capable de donner à des millions d'hommes le plaisir des yeux et des oreilles, la joie et l'émotion d'une heure.

Son observation est rapide et de surface : c'est un homme d'imagination. Il reconstitue. Vaudevilliste éminent, il a peut-être la verve un peu facile, mais il sait les effets qui forcent les applaudissements. Il a le génie des procédés, des machines scéniques, des coups de théâtre. Rappelez-vous *Paméla* : des conjurés sont réunis dans un souterrain. On soupçonne la présence d'un espion. La maréchaussée arrive, arrête les conspirateurs réunis pour l'enlèvement de Louis XVII au Temple. L'un des conjurés s'approche de l'officier, lui montre sa carte de police. Les soldats de la maréchaussée se démasquent alors ; et s'écrient : Nous le tenons. C'étaient des conjurés déguisés qui avaient eu recours à ce stratagème pour reconnaître parmi eux le traître. Ce sont ces péripéties imprévues dans lesquelles Sardou excelle.

Et quel art merveilleux d'embrouiller et de débrouiller l'écheveau de l'intrigue ! Voyez quel imbroglio dans *les Pattes de Mouche* : l'odyssée d'une lettre oubliée pendant trois ans sous une statuette, retrouvée, glissée dans un vase, ressaisie par une jeune fille, prise par un tiers qui s'en sert pour allumer la lampe. Les restes à demi consumés tombent entre les mains d'un collectionneur qui en fait un cornet pour les insectes. Un collégien y écrit une déclaration ; le mari jaloux a enfin ce papier entre les mains et, rassuré, il le brûle.

La morale est de lieu commun. N'étant pas observateur, mais imaginatif, c'est un optimiste. Ce sont donc des vérités admises : « l'argent ne fait pas le bonheur ; le luxe est un abîme d'immoralité ». Les pensées ne sont ni profondes ni neuves mais elles sont admirablement amenées, démontrées, démontées et mises en œuvre, tout le monde y consent et y applaudit. Il apporte u

soin minutieux et une vaste érudition dans le décor, le costume, le bibelot. D'heureux effets sont tirés de la mise en scène, de l'apparence extérieure des personnages. Tout concourt à l'action : même le cadre, le salon des premières sur un steam boat, un hôtel de la cinquième avenue, un escalier où a lieu un duel.

Dans *la Haine*, le décor est pris à Sienne, ville montueuse, aux ruelles étroites, aux costarelles bordées de murs sinistres. « Dans cette cité, disait-il, mes décors semblaient tout placés. » Quant à la psychologie : elle n'est pas compliquée. Ce sont des types généraux et habituels : le mari, l'amant, l'intime, le villageois, tous en général très bons.

Ils parlent une langue facile sans effort, ni effets, ni largeur, ni recherche, ni durée. Vous faites de l'opposition ? Oui, on commence toujours par là. Mais enfin vous avez des principes ? Si j'en ai, Monsieur le maire ! J'en ai à choisir.

Sardou est universellement connu et joué, aimé et apprécié. C'est donc qu'il représente l'art dramatique dans une de ses formes les plus généralement admises et recherchées : c'est un amuseur. Il travaille pour ceux qui viennent au théâtre se distraire.

Au-dessus de Sardou, plus artiste que lui et pourtant ne nous sortant pas encore de cette même lignée bourgeoise, c'est Émile Augier (1).

Quelle belle époque c'était ! La même année voyait avec Al. Dumas fils, au Théâtre-Français, et Émile Augier, au Gymnase (1855) : *la Question d'argent*, *le Mariage d'Olympe* ; en 1858, *le Fils Naturel* et *les Lionnes Pauvres* ; en 1866, *l'Ami des Femmes* et *Maître Guérin*.

C'était tout l'éclat de l'Empire, les Compiègne, les fêtes, l'Exposition, les réceptions royales, le retour des armées, la richesse, la prospérité, la vie brillante de la Cour.

Augier contribua à cet éclat par son théâtre.

Il est le plus artiste et le plus important des auteurs de ce genre, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

Il était né en 1820, et quand on lui demandait des détails sur sa vie, il répondait : « Depuis ma naissance, il ne m'est rien arrivé ». Il avait l'esprit souriant, et ne détestait pas la plaisanterie. Il restait le petit-fils de Pigault-Lebrun.

Cette belle humeur n'a pas passé dans son théâtre, qui est sérieux. Bourgeois, il représente la bourgeoisie moyenne et la

(1) 1820-1889.

famille française, il fait agir l'homme d'affaires, l'homme de bourse, l'homme de loi, l'homme de lettres, avec qui nous entrons dans les salons politiques, nous y croisons la bourgeoise née courtisane, la courtisane devenue honnête femme. Il met en face l'honnêteté intransigeante et rigide des jeunes fils de vingt-cinq ans et la défaillance morale, la confusion des pères de cinquante ans. Il étudie le divorce (Mme Caverlet).

Il crée des types : Lestiboudois, préfet du second empire, maître Guérin, Navarette, la femme galante, femme d'affaires ; Gabrielle, l'épouse incomprise, Poirier, le bourgeois ambitieux, *la Lionne pauvre*, Giboyer, d'Estrigaud.

Dans tous ces tableaux, il nous apparaît bien comme un bourgeois de 1850, prêchant pour l'âme saine, le sens droit, la conscience pure, et s'élevant contre l'idéal romantique.

Gabrielle montre le danger de la passion effrénée, de la sentimentalité à la mode, il proteste contre la réhabilitation attendrie de la courtisane dans *le Mariage d'Olympe*.

Il est pour ses pairs, il ne méconnaît pas leurs défauts, il leur fait aussi la leçon. Il attaque l'intérêt qui est Dieu et maître de leur vie, il est contre la dot, pour le mariage d'amour, dans *Philiberte* (1853), *Ceinture Dorée* (1855), *Un Beau Mariage*, *les Fourchambault*.

Il dénonce la fièvre de spéculation qui comporte l'adresse, l'effronterie ; les manières équivoques de certains journalistes dans *les Effrontés* ; les dessous des affaires louches dans *Maître Guérin* ; il s'emporte contre la blague, l'ironie stérile qui mène droit à l'égoïsme, au matérialisme, au néant de tout dans *la Contagion*, dans *Jean de Thommeray*.

Au total, ce sont des œuvres saines, robustes, avec peut-être un peu trop de jeunes savants vertueux, de polytechniciens candides, proches parents des colonels de Scribe. Ces types ne sont pas des symboles.

Émile Augier a eu au plus haut degré le sens de la réalité, du relief des figures, de l'agencement scénique capable de donner l'illusion de la vie et de la réalité. Il n'a pas de coups d'aile.

Il y a moins de profondeur, mais il y a du talent, de l'esprit et du mordant dans le théâtre de Pailleron (1) que nous pouvons mettre tout près d'Émile Augier.

(1) 1834-1899.

Il ne se destinait pas, tout d'abord, au théâtre. Entré à l'École Navale, il ne partit pas en mer ; il fit son droit et devint clerc d'avoué. Avocat, il plaida : son client fut condamné au maximum. Pour s'ôter l'envie de recommencer, il s'engagea dans les dragons, puis se lassa et prit un remplaçant. Son colonel le regrettait, il voulait refuser cet homme. « Il est trop grand », dit-il à Pailleron, qui répondit : « Eh bien, vous en ferez deux, mon colonel. »

Il entra dans la poésie et dans la littérature par la petite porte en écrivant un prospectus pour un dentiste. Il parodiait des vers célèbres :

Oh ! n'arrachez jamais même une dent qui tombe,
Qui sait si quelque jour l'homme adroit qui la plombe
N'aura pas réparé, soit en haut, soit en bas,
Cet attrait au sourire et cette aide au repas.

Il a raconté ce début dans *le Monde où l'on s'ennuie*. Mais le théâtre l'attira. Au collège il avait écrit en quatre études de deux heures, avec son camarade Dutrou, une tragédie : *Inès ou le Brasero*, où un pâtre aime une reine :

Elle est belle, elle est reine, elle est fille de roi,
Et moi je l'aime, moi, moi, pauvre pâtre, moi.

Il envoya le manuscrit à V. Hugo, alors à Guernesey, avec cette adresse flatteuse : — *A Victor Hugo, Océan.* — Le maître répondit comme d'usage : « Vous êtes l'aurore, je suis le déclin, vous êtes la lumière, je suis les ténèbres, etc... » Il garda cet autographe précieux (1).

Il écrivit d'abord des poésies : *Amours et haines*, *Vers pour être lus*, *Vers pour être récités*, *Pièces et Morceaux*. Il préféra le théâtre (2).

L'Age Ingrat, *les Faux Ménages*, *l'Autre Motif*, *l'Étincelle*, *Pendant le Bal*, *le Monde où l'on s'amuse*, *le Monde où l'on s'ennuie*, *la Souris*, *Cabotins*, offrent un mélange d'esprit

(1) Lisez dans *Pièces et Morceaux* le très amusant compte rendu de la représentation de cette tragédie à Montmartre : c'est un récit spirituellement déduit : la jeune première aphone, le spectateur se levant et demandant : « Est-ce qu'il y a quelqu'un de malade dans la maison » ; le Caballero éternuant au moment où le roi lui dit : « Couvrez-vous donc, monsieur, vous êtes grand d'Espagne ! »

(2) Il a conté ses frayeurs d'auteurs dans le ton comique *les Eugène* ; dans le texte épique *le Belluaire* ; et dans l'histoire du petit ramoneur (souvenirs épars).

et de blague, de sentiment et de bonté, de touchante sympathie pour les enfants (1), pour les jeunes filles.

Il a aimé et observé la jeune fille, il a dit ses étonnements naïfs, ses inquiétudes, sa fraîcheur, sa grâce de fleur délicate et fragile, ses caprices de rieuse, tantôt moqueuse, tantôt attendrie, aimable dans ses chagrins, fière dans ses regrets, muette, gentiment dissimulée dans ses préférences, puis comment elle se trahit, rougit, devient soucieuse, rêveuse, quand l'amour a frappé, quand l'étincelle a jailli, quand l'éveil du cœur marque la fin de l'âge d'or et des heures égales. *L'Étincelle*, le petit drame qui émeut Antoinette, Mme de Renal et Raoul ; *la Souris*, où Marthe de Moisan s'éprend si nerveusement de Max de Cimier ; *le Monde où l'on s'ennuie* (2), où Suzanne a de si gentilles audaces, sont en ce genre de petits chefs-d'œuvre.

Les types de cette dernière comédie sont devenus classiques : la spirituelle duchesse de Réville ; la sévère comtesse de Céran, Roger et Suzanne, Bellac et Lucy Watson, dissertant dans le *refuge psychique des pures extases*. Tout cela est plein de gaieté, de grâce, d'observation.

Pailleron regarda ses contemporains avec une malice amusée (*Mieux vaut douceur*, *Cabotins* et son amusant *prologue*, retranché à la scène : *Un grand enterrement*.)

C'est un théâtre charmant, fait d'esprit et de finesse, mais qui ne veut rien réformer, rien révolutionner. Il est bien imaginé, bien construit avec d'habiles procédés, (la migraine dans *le Monde où l'on s'ennuie*) ; il est sans élévation, ni prétention mais assez intéressant pour expliquer que le succès en ait persisté.

De même encore Alphonse Daudet observe sans rien régenter. Pour lui, inventer, c'est se souvenir : *la Dernière Idole*, *les Absents*, *l'Œillet blanc*, *l'Arlésienne*, puissant drame d'amour, *la Lutte pour la Vie*, ont établi à la scène une réputation qui ne vaut pas celle du romancier. Il n'a pas de philo-

(1) Le petit poème de *la Poupée* est célèbre.

(2) Le *Monde où l'on s'ennuie* a failli n'être pas joué. Il était dit que miss Watson a 25 ans, des lunettes, et pas de gorge. L'artiste qui tenait ce rôle, n'accepta pas d'être ainsi traitée. Il fallut transiger : miss Watson eut 24 ans, ses lunettes furent sans verres, et Madeleine Brohan ajouta à son rôle : « Tiens, tiens, elle n'est pas si maigre que je croyais. » La cloison n'étant plus si mince, miss Watson accepta de paraître.

sophie, d'idée dominante, de système sur la destinée, sur la nature, pas d'au-delà, ni d'envolée. Ses personnages vivent dans le présent, mais son œuvre est saine et vaillante. Penché vers les petits, les humbles, il a su donner une forme riante à la compassion.

Notons aussi le ton aimable de quelques-unes des meilleures pièces d'Erckmann-Chatrian, comme *l'Ami Fritz*, sinon *le Juif Polonais*, drame sombre.

Et ceux-là sont déjà des anciens, auprès des jeunes auxquels j'arrive, de ceux qui, bien qu'ils s'en défendent, ont continué cette tradition du théâtre, sinon réaliste, tout au moins fait d'observation et calqué sur la vie. Ainsi Porto-Riche, l'auteur du *Passé* et d'*Amoureuse*, le peintre cruel et implacable de l'amour physiologique tendu et exaspéré avec fureur, il a une paresse d'artiste, de l'élégance, des audaces prodigieuses, une volonté sans fracas, qu'on dirait inconsciente, une perversité de bon ton, une immoralité qui nous fait assister à de si étranges dialogues conjugaux dans *la Chance de Françoise* :

Le mari :

— Je veux que tu sois heureuse.

La femme :

— Mais si tu me trompais ?

— Tu as le bonheur, si tu n'as pas le plaisir.

— Las ! On se passe plus volontiers de bonheur que de plaisir.

Dans *Amoureuse*, le mari à son ami : « Tiens, tu aimes ma femme ? J'en ai assez, je te la donne, prends-là. »

Tous ces personnages sont au fond odieux, mais ils le sont avec un sourire, avec tant de douceur et de perverse naïveté qu'elles voilent le pessimisme et le désenchantement qui sont au fond.

Il faut nommer encore Jules Lemaître avec son théâtre original et vécu, *Révoltée*, *le Député Leveau*, *Flipotte*, *les Rois*, *Bertrade* ; Abel Hermant (*la Carrière*, *l'Archiduc Paul*, *les Transatlantiques*), peintre amusant du monde diplomatique et l'exotique ; Bernstein (*le Détour*, *Joujou*), dont le talent annonçait dès la fin du dix-neuvième siècle, la vigueur brutale qu'il a prise depuis ; Pierre Wolff (*le Secret de Polichinelle*) ; Henri Bataille, âpre, amer, violent, poussant les conséquences aux extrêmes.

Il y a plus de sourire dans Henri Lavedan, le peintre de la fête parisienne, de ces créatures qui tiennent de la statuette de Tanagra et de la poupée : viveurs, vieux marcheurs, héros du nouveau jeu, amusants avec leurs mots d'argot, leur dialogue sémillant et vif et, au fond, cette note sentimentale qu'il a laissé s'émouvoir dans ce petit chef-d'œuvre, *Catherine*, histoire d'une maîtresse de piano qui épouse un duc après avoir failli épouser un paysan, mais elle commet la faute d'installer sa famille chez son mari, et celui-ci revient à une ancienne amie, Hélène, à qui Catherine furieuse dit :

— Je vous le donne, Hélène !

— Je le prends.

Et ils se réconcilient ; mais c'est égal, Hélène fera bien de retourner à Rome.

Le talent de Lavedan s'est beaucoup relevé dans ses dernières œuvres qui sont d'un caractère nouveau : *le Prince d'Aurec* et sa folle Princesse, la sage mère, Duchesse de Talais, qui paie ; le Baron juif de Hora, qui fait à la princesse des prêts intéressés, et tous les types amusants de ce milieu, le vicomte de Montréjeau, qui s'arrête devant un portrait de Louis XV : *Grand Roi, five o'clock avec Molière* ! Puis, *les Deux noblesses*, la noblesse réhabilitée par l'industrie, M. Roche, roi du pétrole, fils du prince d'Aurec, *le Marquis de Priola*, œuvre de grande allure. Il y avait, à la fin du siècle, beaucoup à attendre de cet homme doux, à l'œil malin, qui, sans bruit, travaille à des œuvres nouvelles pour lesquelles il a renoncé au genre, qu'il ne répudie pas, mais qu'il reconnaît inférieur, du vieux marcheur et du nouveau jeu.

Alfred Capus (*la Veine*, *la Châtelaine*, *l'Adversaire*) est le truchement de l'optimisme, de la morale vulgaire et bourgeoise de Georges Ohnet. Tout s'arrange, ne nous frappons pas. Il plaît à la bourgeoisie calme, égoïste, amie surtout de son repos. *Brignol et sa fille* nous mène dans un cabinet d'affaires. Un commandant joueur réclame à Brignol les 30.000 francs qu'il lui avait confiés parce qu'il veut aller les jouer, et Brignol, qui ne les a plus, lui persuade qu'ils sont mieux chez lui.

Elle est touchante l'histoire de *Rosine*, cette jeune fille abandonnée par son premier amant, restée seule dans la petite ville où les dames la plaignent d'abord, puis en sont jalouses ; le chef d'usine, M. Hélion, veut l'entretenir. Mme Hélion la chasse :

elle est méprisée. Heureusement, elle trouve un jeune docteur, Desclés, qui l'aime, et qui part avec elle. C'est déjà un côté du féminisme amené sur la scène : l'embarras de la femme seule au milieu de la société.

Partout Capus développe une théorie optimiste : dans *les Deux Écoles*, dans *la Veine*, dans *la Châtelaine*, dans *Notre Jeunesse* où il écrit :

Mon Dieu, cher monsieur Briant, je n'ai évidemment aucune qualité pour prendre la défense de notre époque. Le monde est plein de gens qui la déclarent, chaque matin, sans grandeur morale, sans noblesse et sans beauté, et qui semblent avoir pour mission sacrée de nous dégoûter des autres hommes, de la vie et de nous-mêmes. — Si quelqu'un ose insinuer que nos ancêtres ne valaient pas mieux que nous, on le traite de cerveau débile, de mauvais citoyen ; et il faut, aujourd'hui, pour louer ses semblables, plus d'audace qu'autrefois pour les flétrir... Eh bien ! moi, monsieur Briant je ne sais si notre époque laissera dans l'histoire une éclatante réputation d'héroïsme et de beauté, mais je la trouve, malgré ses tares et ses vices, plus cordiale et plus habitable que la vôtre. Nous n'avons plus certaines vertus que vous aviez : mais nous avons une sensibilité que vous n'aviez pas ; et nous sommes plus émus que vous par la souffrance, l'inégalité et la misère.

Ses meilleures œuvres sont pour la plupart postérieures à 1900. Il n'y cherche ni élévation, ni lyrisme, ni regard vers l'au-delà.

Avec plus d'éclat, plus de distinction, Maurice Donnay, ancien habitué du Chat Noir, où ses premières œuvres dramatiques parurent derrière des silhouettes de zinc découpé, *Ailleurs*, *Phryné*, irrévérencieusement dédiée à feu M. Patin, adapta *Lysistrata* d'Aristophane au féminisme le plus aigu et le plus moderne, et l'on y voit les Athéniens faire blanchir leur linge à Corinthe. Maurice Donnay est un ironiste qui prodigue sans compter les mots d'esprit, mots d'auteurs ou mots de situation, qui passent la rampe, et aussi une certaine sentimentalité à demi sensuelle, qui a inspiré le thème préféré de son œuvre : *l'Escalade*, *le Torrent*, *la Douloureuse*, *l'Autre Danger*. Il a fait la peinture amusante du demi-monde moderne avec ses allures patriarcales.

Maurice Donnay a une physionomie à part, avec sa grosse tête lippue et en broussaille. C'est l'homme de la nature ; celle-ci l'a doué, et il la récompense en la défendant. Sa

carrière fut une vocation qui résista à l'École Centrale et aux affaires. De Montmartre à la Comédie-Française, l'ascension a été progressive.

Comme Porto-Riche, il a fait du théâtre d'amour, un amour primitif, sauvage. Il est ironique, tendre, voluptueux ; son indulgence est une bonté qui tient le milieu entre la tolérance antique et la miséricorde chrétienne. Ses personnages ont une honnêteté embryonnaire. Il n'est pas un professeur d'énergie. Il n'ambitionne pas les envolées, les élans, les beaux gestes. Entendez-le parler des femmes ; son féminisme est plaisant :

> Si elles prétendent à nos emplois, ce sera le krach de la galanterie ; lorsqu'elles auront notre force, il ne faudra plus qu'elles comptent sur leur faiblesse; elles perdront sexuellement ce qu'elles gagneront socialement. Déjà ce que nos pères appelaient « la bagatelle » et qui fut pour eux la chose principale, n'est vraiment plus pour nous que la bagatelle ; déjà l'importance de leurs petites infamies, de leurs trahisons, de leurs faveurs ou de leurs refus a beaucoup diminué. — Si nous avions à refaire Antony, nous dirions : « Elle me résistait, je n'ai pas insisté. » Et si nous surprenions notre pire maîtresse avec notre meilleur ami, nous ne rugirions pas : « Tue-les ! » nous murmurerions : « Je le suis. »
>
> *L'Affranchie.*

Son œuvre n'a pas le caractère factice ; c'est du fait divers, sans art d'expression, spontané. Il semble qu'il n'y ait ni plan, ni scénario. Depuis il a dû y venir.

L'Affranchie, *le Retour de Jérusalem* constatent la puissance régulière de son travail.

Dans *l'Escalade*, Guillaume Soindres dit à Mme de Gerberoy : — « L'Amour ! L'Amour ! il n'y a donc que cela dans la vie ! »

Il n'y a que cela dans ses premières œuvres, mais il a fui le drame ; il n'emploie ni le revolver, ni le vitriol. Ses amants sont fous de douleur en se quittant : quand ils se rencontrent plus tard, ils ont un sourire : — Vous rappelez-vous ? comme c'est loin ! — Et c'est tout : c'est la vie.

Il y a là quelque chose de bien spécial, de capiteux, de doucement pervers et frissonnant.

Maurice Donnay a eu depuis de plus hautes ambitions, et dans *le Retour de Jérusalem* il a attaqué de front les questions politiques et religieuses, adoptant la formule moderne de ce théâtre social auquel nous allons bientôt arriver, et qui sembla séduire les nouveaux venus.

Dans tous ces auteurs, observateurs réalistes, ironistes, gracieux ou aimables, pervers ou féroces, nul souci d'enseigner, de répandre un dogme ou une doctrine ; de grandir, d'exalter, de soulever par la foi la conviction, l'enthousiasme, le sacrifice, le dévouement à une cause, à une idée, à un principe ; de nous apprendre le sens des grands sentiments qui font les héros et les libérateurs ; c'est le théâtre qui amuse, qui intéresse et qui distrait (et c'est peut-être le *seul et véritable théâtre*).

Avant de poursuivre notre examen, il faut laisser notre route faire un crochet, et s'infléchir par de là Scribe et Sardou, vers le théâtre franchement gai, amuseur. De l'école de Scribe dérive tout le vaudeville.

Philippe-Simon Lockroy, le père du député actuel, Édouard Lockroy, fut d'abord acteur à l'Odéon, où il joua Lorédan des *Vêpres Siciliennes*; puis auteur, collaborateur d'Anicet Bourgeois, de Cogniard, de Cormon, il fit représenter une *Catherine II* en 1831, et *Périnet Leclerc*, écrivit les livrets des *Dragons de Villars* pour la musique de Maillard, et de *la Reine Topaze* pour la musique de Victor Massé. Il dirigea la Comédie-Française avant Arsène Houssaye. Il faisait le désespoir de ses voisins, rue Billot, ayant installé sur son balcon, au cinquième étage, un champ de culture maraîchère et un parc de pisciculture. On joue encore de lui un petit acte fort comique *Passé Minuit*, qui donne une idée des mœurs simples et provinciales du Paris de 1839. Il eut comme interprète le fameux Arnal, auteur-acteur plein de fantaisie et de gaîté, qui fut alors l'idole du public, et dont les facéties (1) ont été publiées en même temps que ses épîtres littéraires dédiées à Bouffé.

(1) Voici le genre des plaisanteries dont Paris raffolait :

LES BONS GENDARMES.

Poème Epice.

Y avait une fois cinq, six gendarmes
Qu'avaient de bons rhumes de cerveau.
Il s'en va chez des épiciers
Pour avoir de la bonne réglisse.
L'épicier donne des morceaux de bois
Qu'étaient pas sucrés du tout.
Puis il leur dit : sucez moi ça !
Vous m'en direz des bonnes nouvelles.
Les bons gendarmes suce et resuce
Les morceaux de bois qu'est pas sucré.

Duvert et Lauzanne étaient les vaudevillistes à succès.

Félix-Auguste Duvert (1795-1876) était le fils d'un petit marchand de mousseline de la rue des Bourdonnais.

Commis de magasin à douze ans, il s'engagea à dix-huit ans dans les dragons, fut blessé au siège de Paris en 1815, licencié avec l'armée de la Loire, et il entra comme employé dans une banque. Il y connut le père de Desmousseaux, l'acteur des Français, qui le fit aller au théâtre, où sa vocation se décida.

Avec Edmond Nicolle, le père de l'acteur Léonce, il fit *les Frères de lait*, dans la note militaire.

Il déposa son manuscrit chez le concierge du Gymnase, dont le directeur le donna à lire à Viennet, l'auteur d'*Arbogaste*. La pièce fut jouée, et Duvert, encouragé, continua.

Il écrivit, entre autres, deux opéras à l'Odéon, qui était un théâtre lyrique ; ils servirent de début au chanteur Duprez.

En 1830, quatre jours après la fameuse première d'*Hernani*, tout Paris applaudit une spirituelle parodie *Harnali ou la contrainte par Cor*, fine satire du drame romantique, d'une désopilante fantaisie. C'était au fort de la bataille des classiques et des romantiques. Une supplique avait été adressée à Charles X pour qu'il usât de son pouvoir afin de « maintenir le théâtre dans son ancienne dignité », et s'opposât aux audaces des Flamboyants et des Bousingots. Le monarque répondit avec esprit :

— Que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'ai comme vous que ma place au parterre !

Mais sous main, le duc d'Orléans, le futur Louis-Philippe, avait fait demander le manuscrit de Hugo, et en avait commandé une parodie à Duvert, pour apaiser le public et donner cette moquerie en satisfaction aux « épiciers », comme les Barbares appelaient les classiques.

Cette parodie, que devaient suivre d'autres, *Cornaro, tyran pas doux*, pour *Angelo, tyran de Padoue*, et pour *Marion Delorme*, une fantaisie appelée *Marionnette du passage*

Ils s'en va chez les épiciers :
— Epicier !, tu nous as trompés.
L'Epicier prend les morceaux de bois
Il les fourre dans la castonnade.
Les bons gendarmes n'a plus eu de rhume.
Ils ont vécu en bonne intelligence.

Il n'en fallait pas plus pour amuser les Parisiens d'alors.

Delorme était signée de deux noms : Duvert et Lauzanne.

Auguste-Théodore de Lauzanne de Vaux Roussel, natif de la Brie, était noble et pauvre.

En 1830, il avait vingt ans. Duvert avait trente-cinq ans ; ils ne devaient plus se quitter après une première rencontre. Duvert avait connu en pension le père de son ami. Ils se lièrent, et Lauzanne épousa la fille de Duvert. C'était être bien vieux pour un gendre, ou bien jeune pour un beau-père. Ils n'eurent pas à se repentir de cette alliance, qui scellait du sceau de la famille leur perpétuelle société.

Ils étaient le contraire l'un de l'autre, c'est dire qu'ils étaient faits pour s'entendre, car la loi des bonnes associations, c'est de réunir les contraires et non pas les semblables. Ainsi chacun apporte et donne à l'autre ce que l'autre n'a pas.

C'était le cas ici. Duvert était, à l'époque de sa gloire, un petit vieillard vif et vert, avec son gros nez voluptueux au vent, son sourire malicieux, ses yeux pétillants de gaminerie, ses récits émaillés d'histoires aventureuses : c'était un fringant voltigeur en cheveux blancs, caquetant, riant ; les mots, les traits crépitaient dans sa conversation comme des coups de bec d'oiseau piquetant une vitre.

Lauzanne, par contre, était posé, calme, rassis, méthodique ; c'était un gros homme bedonnant, portant lunettes, la raie de côté, toujours irréprochable, parlant avec mesure, ordre, componction. C'était le gendre qui pouvait dire à son beau-père :

— Jeune homme, taisez-vous !

Et c'est ce qui arrivait. En général Duvert avait l'idée de la pièce. Lauzanne la prenait, l'emportait chez lui, et par un travail minutieux, patient, étalait cette idée sur un assemblage solide et résistant, sur une charpente à toute épreuve, en une contexture vigoureuse.

Il rapportait ce scenario bien bâti, bien quadrillé, mathématiquement calculé. Duvert s'escrimait là-dessus. Son rôle, à lui, était d'y semer l'esprit, les traits, les répliques drôles.

Cela ne le gênait pas. C'était sa spécialité. Il éternuait les bons mots. Les traits fusaient de son esprit en gerbes d'étincelles.

Il les a semés et dans sa vie et dans son œuvre. On en ferait un recueil.

Un jour, il était avec un ami dans la rue ; ils lisent une enseigne : Bains russes, douches à vapeur, douches écossaises.

L'ami demande ;

Des douches écossaises? Qu'est-ce que cela?

Duvert imperturbable :

— Parbleu, ce sont des douches à grands carreaux.

Une autre fois, en Périgord, il voit un matin un paysan qui mène son cochon à la recherche des trufles, et il dit :

— Voilà un cochon qui va à son bureau.

Ce sont ces mots-là, bons enfants et franchement gais, qui émaillent son œuvre. Tantôt ce sont des lapsus populaires de cet argot spécial qu'il inventa. Une grisette s'écrie :

Je te tresserai des autels de ma propre main.

Un désespéré gémit :

Je m'en irai seul, à pied, comme un pestiféré, comme un reptile dangereux !

Tantôt ce sont des pointes assez fines.

Je ne sais pas dormir sur une chaise, je n'ai jamais été dans la magistrature.

Ou encore :

L'Empire français compte trente-six millions de sujets, sans compter les sujets de mécontentement.

On ferait une ample moisson de ces drôleries.

Il semait tout cela sur la charpente, il l'enjolivait, l'ornait, la fleurissait, y saupoudrant les fantaisies de sa gaieté qui l'amusait lui tout le premier; il riait à gorge déployée de ses trouvailles : pour lui le travail était un long éclat de gaité.

On lisait l'œuvre en famille, au milieu d'une hilarité folle. Seul Lauzanne ne riait pas. Il remportait gravement le manuscrit, en disant à son beau-père :

— C'est bon. Maintenant, je m'en vais ratisser vos allées.

Alors cet homme prudent épluchait, émondait, choisissait, échenillait le travail beau-paternel.

Mais en homme économe il ne jetait pas le surplus. Il ran-

geait soigneusement les traits qui ne servaient pas, dans un tiroir, en conserves ; et on les utilisait plus tard.

C'est ainsi qu'ils ont écrit les cent cinquante ou deux cents pièces de leur répertoire, qui furent autant de succès : *le Pont cassé*, *les Cabinets particuliers*, *l'Omelette fantastique*, *la Vie de Napoléon*, contée à la Foire, *la Clé dans le dos*, *l'Homme blasé*, *Actéon et Chiron*, qui inaugura la série de ces parodies mythologiques continuées par *la Belle Hélène*, etc.

Ce sont d'amusants vaudevilles, mêlés de couplets, et certains valent les meilleures pièces de Labiche. Les situations y sont toujours imprévues, comiques, et les mots, soigneusement triés sur le volet par Lauzanne, jaillissent toujours de la situation et du sujet.

Duvert et Lauzanne eurent en outre cette chance, sans laquelle il est malaisé à un auteur de réussir, de trouver l'interprète tout désigné de leurs vaudevilles, qui semblait avoir été désigné pour eux seuls.

C'était le fameux Arnal, dont les cocasseries s'appelaient des Arnaleries et qui avait une façon à lui de lancer un trait ; celui-ci dépassait toujours la rampe.

Il semblait que Duvert écrivît pour Arnal, et qu'Arnal n'existât que pour Duvert.

Il avait au reste une digne partenaire dans Mlle Brohant, la mère d'Augustine et de Madeleine.

Le théâtre de Duvert et Lauzanne est déjà oublié ; il mérite mieux que ce vilain sort. Sarcey disait :

> Si j'ai quelques moments d'ennui, je suis sûr qu'un volume de Duvert dissipera mon chagrin.

C'est le plus bel éloge et le plus grand hommage.

Plus d'un de nos vaudevillistes actuels s'est mis sans le dire à l'école de Duvert.

Pour mémoire, il convient de mentionner quelques-uns des trop féconds auteurs d'alors : Barré, Radet, Desfontaines, Théaulon, Dumersan, Brazier (dont les *Mémoires* sont ce qu'il a fait de mieux), Carmouche, Melesville, Brisebarre, les frères Cogniard, Clairville, — si l'on peut négliger le genre populaire du mélodrame entretenu après Pixérécourt (1) par Anicet Bourgeois, Dupaty, Gaillardet, Dennery, Théodore Barrière, avec *les Filles*

(1) Cf. t. III, p. 456.

de Marbre, et un petit chef-d'œuvre gai *les Faux Bonshommes*, digne de Labiche (1) auquel j'arrive.

Il fut leur plus brillant successeur. Son talent fut fait de verve, d'abondance, de facilité, de vérité cachée sous la forme comique. *Le Voyage de Monsieur Périchon* met en œuvre une maxime d'Aristote : On s'attache plus pour avoir rendu, que pour avoir reçu un service. *La grammaire*, *Mon Isménie*, *Oscar et sa bonne*, *le Chapeau de paille d'Italie*, *la Cagnotte* sont des pièces où triomphent la logique dans l'absurde, l'imbroglio, le quiproquo, en une allure dévergondée, avec entrain et élan ; les caractères sont déterminés par des mots, par des détails de costumes et de constitution, la calvitie, la surdité. Et quel imprévu dans les apophtegmes ! Un misanthrope s'écrie :

Mon coutelier m'a dit que ce rasoir couperait, et ce rasoir ne coupe pas, et l'on veut que j'aime le genre humain ! Oh ! les hommes, je les ai dans le nez !

Pour jouer cela, il faut brûler les planches. Ces mots-là se balbutient, se bredouillent, se pleurnichent à la volée. Les trouvailles d'expressions renforcent le comique de la situation : Cléopâtre se poignarde avec un aspic ; ou bien Périchon déclare :

Je ne sais pas faire de phrases moi, mais tant qu'il battra, vous aurez une place dans le cœur de Périchon.

Et il écrit :

Que l'homme est petit vu du Mont Blanc.

Tout est mouvement, brouhaha, brio. Par là-dessus une petite morale bien bourgeoise et peu exigeante (*Célimare le bien-aimé*), et un don charmant d'observer et de peindre à vif. Ce n'est pas de la caricature, c'est du dessin gai.

C'est un chef-d'œuvre que *la Poudre aux yeux*, où deux familles veulent unir leurs enfants et se laissent entraîner aux plus folles dépenses, chacun voulant éblouir l'autre avec un nègre, avec un dîner aux truffes, avec un appartement trop cher.

Telle est la haute fantaisie de Labiche, alimentée par un trésor de gaieté, trésor naturel qu'il gardait dans la vie privée (2).

(1) 1815-1888.
(2) Lire les *Souvenirs* de Legouvé.

C'est évidemment de Scribe que procèdent nos vaudevilles et nos opérettes. Ici, il faut nommer d'abord Meilhac et Halévy et leur collaborateur inséparable Offenbach : Meilhac, ce gros poussah, avec la moustache d'un guerrier tartare, et le teint mat d'un Fils du Ciel ; Halévy, le neveu du musicien, fils d'un chef de bureau des monuments historiques, professeur de littérature à l'école Polytechnique, élevé à l'Institut, chef de bureau lui-même au ministère des Colonies, décoré comme tel, assez peu préparé au genre de littérature pimpante et frivole qui a fait sa réputation, et qui l'a mené jusqu'à l'Académie Française, où certainement Minerve devait mettre son casque d'or sur l'oreille quand il passait dans la Cour de l'Institut. Délicieux romancier de *Madame Cardinal* et de *l'Abbé Constantin*, il a, avec Meilhac, animé toutes ces créatures dansantes, rieuses, chargées de grelots, touchantes et spirituelles, depuis l'infortunée *Froufrou* jusqu'à la *Belle Hélène*, où les Grecs jouent au jeu de l'oie et aux charades, ou Chalcas regrette trop de fleurs dans les offrandes ; *le roi Candaule*, où les deux jeunes filles seraient beaucoup mieux dans leur loge que dans le couloir et au foyer, *la Petite Marquise*, où triompha Céline Chaumont, *la Grande Duchesse*, *les Sonnettes*, où l'acteur Dupuis était inoubliable, *la Boule*, *la Vie parisienne*, *le Brésilien*, *le Petit Duc*, le livret si dramatique *de Carmen*, l'aventure amusante de *Tricoche et Cacolet*, ces deux associés qui se dupent et se volent l'un l'autre avec un crescendo d'ingéniosité :

> Tricoche : — L'imbécile n'a pas deviné que je sauterais par la fenêtre.
>
> Cacolet : — L'imbécile n'a pas deviné que je devinerais qu'il sauterait par la fenêtre.

Ce furent les amuseurs du second Empire, et ils prodiguèrent le libertinage souple, sémillant, scintillant dans les milieux de club, de fumoir, de boudoir, de sport et de théâtre qu'ils ont habilement évoqués.

Ils furent complétés par Offenbach dont les frelons ont chanté comme l'hymne national de cette époque riche, brillante et victorieuse, parmi la joie, le luxe et la gaieté, Offenbach : — compositeur et violoncelliste à 8 ans, musicien à l'Opéra-Comique, chef d'orchestre à la Comédie-Française, créateur du théâtre des Bouffes aux Champs-Élysées : Offenbach qui mit en liesse

la Cour avec ses *Deux Aveugles*, Patachon joueur de trombone et Girafier joueur de guitare. Le premier soir, l'incertitude était telle que le grand chambellan Bacciochi ayant levé sa baguette, les aveugles crurent qu'on était scandalisé de leur audace et s'enfuirent. On les rappela. Le signe du chambellan était pour bisser.

Et comment aussi ne pas nommer l'interprète qui a assuré la fortune de ces soirées : Hortense Schneider, si blonde que sa mère disait, quand elle était petite : « Elle n'est pas sortie pour ne pas faire de la peine au soleil. »

Orphée aux Enfers, *la Belle Hélène*, *la Vie parisienne*, *la Fille du tambour major*, etc., ont marqué la mesure de la marche triomphale que fut la vie d'Offenbach.

Aujourd'hui encore, il n'est pas un bourg où ses airs ne soient fredonnés. Il a élevé à la hauteur d'un grand art l'opérette gracieuse, légère, boulevardière. Il est resté le roi de son genre ; un roi qui est mort et qui, malgré le mérite de ses successeurs: Hervé, Audran, Lecoq, Varney (1), etc., n'a pas encore été détrôné.

Nos vaudevillistes modernes continuent la tradition : Courteline, l'auteur de *Boubouroche*, *les Femmes d'amis* (1888), *le Train de* 8 h. 47 (1889), *Potiron* (1890), *Messieurs les ronds-de-cuir* (1892), *Lidoire*, saynète militaire, *les Joyeuses Commères de Paris* (1892) en collaboration avec Catulle Mendès ; A. Allais, Tristan Bernard, Gandillot, Valabrègue, Bisson, Paul Bilhaud, Hennequin (*Florette et Patapon*).

Un de ceux qui, dans ce genre, occupent les premiers rangs, est Feydeau. Dès le collège il écrivait des pièces, des monologues. Il est doué. Son cerveau est une machine à produire le rire, plutôt avec excès. C'est un talent à canaliser, à endiguer, à diriger. Il possède l'art spécial de débrouiller les fils dont il a la main pleine. Avec lui le vaudeville devient une équation, une algèbre par chiffres et formules : sur tout cela il sème des arabesques, des fusées d'une folie logique. Sa méthode de travail consiste à préparer tout en vue d'un tableau ou d'une scène qui

(1) Il convient de signaler que la pantomime a eu ses heures d'éclat au dix-neuvième siècle, avec Debureau père, Debureau fils, Paul Legrand, patronnée par Georges Sand, Théophile Gautier, Ch. Nodier, G. de Nerval, Champfleury, Théodore de Banville, avec un regain de faveur vers la fin du siècle : *L'Enfant prodigue*, *Chand d'Habits*, *la Statue du Commandeur*, avec Mmes Félicia Mallet, Litini, MM. Séverin, P. Franck, Wague, Jacquinet, etc.

paraît d'abord impossible. Il serait énorme de voir dans un salon une baignoire renversée, sous la baignoire une duchesse à quatre pattes, cherchant à se sauver, car elle n'est pas chez elle. Un visiteur ahuri regarde cette tortue automobile, c'est le mari; il ne se doute pas que le moteur est sa femme. Expliquez cela? Eh bien, tout semble si naturellement amené que non seulement on l'accepte, mais que l'événement finit par devenir logiquement nécessaire; il serait absurde qu'il ne se produisît pas.

Le défaut de ce genre de talent, est dans la spécialité de l'effort cérébral; rien n'est senti, tout est égal, rien ne fâche, rien n'attendrit, ni n'indigne. Déraisonner logiquement, c'est faire œuvre de raison. Pour être complet, il faut frémir, vibrer, frissonner, faire autre chose que de la scolastique joviale; à l'esprit, il manque la collaboration du cœur.

Une petite province du même genre, c'est la revue de *fin d'année*, faite de malignité, d'allusions aristophanesques à tous les faits et à tous les contemporains. C'est, non l'histoire, mais l'historiette de notre époque, de ses événements, scandales, grandes inventions. Les anciennes revues sont curieuses à consulter. Elles sont des annales amusantes, l'utopie d'hier est devenue la vérité d'aujourd'hui depuis les chemins de fer, le pavé de bois, les automobiles, le féminisme. Enfin, signalons, à côté des théâtres réguliers, les petits théâtres, théâtres à côté, où règnent ici la terreur, l'horreur physique; là les grivoiseries épicées et égrillardes; ailleurs, la petite pièce audacieuse et faite spécialement pour le monde. Ils ont du moins remis en honneur les pièces en un acte, qui étaient sacrifiées, et jouées en lever de rideau devant les banquettes.

Il faut ajouter les opérettes ou revues-ballets qu'offrent maintenant tous les music-halls, — sans compter les théâtres de société, qui s'ouvrent partout où l'on peut mettre un paravent, et trois lampes à terre (1).

Ce rapide aperçu constate la prédominance du théâtre amuseur sur le théâtre qui fait penser. L'idéal est en baisse. Le grand art est délaissé. De même que les chefs-d'œuvre classiques sont moins et moins bien représentés qu'autrefois, de même les œuvres nouvelles témoignent d'une tendance inférieure et d'un goût moins exigeant. On peut invoquer ici un curieux argument

(1) Léo Claretie, *Histoire des théâtres de société* (1905).

fourni par le souverain d'un grand empire voisin, qui disait à nos artistes en tournée :

J'entends dire qu'en France le goût et le culte de la tradition classique s'affaiblissent un peu, qu'on y joue moins souvent Molière et Racine. Quel dommage ! Notre peuple, au contraire, reste encore aujourd'hui fidèle à ses grands classiques et se plaît à leurs œuvres.

Après le gymnase vient l'université, et après l'université, le théâtre. Le théâtre pour élever les âmes et les grandir !

Le peuple n'a pas besoin qu'on lui donne la représentation de ce qu'il est : il le sait, il le voit tous les jours. Il faut lui montrer quelque chose de plus grand et de plus noble, quelque chose qui soit un peu au-dessus de la *Dame aux Camélias*.

Il est des cas où l'on aimerait entendre tenir à nos amis le langage de nos ennemis.

Est-ce à dire qu'il faille dénoncer la faillite de l'idéal ? Non. Un peuple sans idéal serait un peuple perdu. Il brille et luit encore chez nous, sous un nouvel avatar qu'il me reste à vous expliquer.

En 1893, j'écrivais ceci :

— Trois faits dominent et caractérisent la saison qui vient d'être close : l'abstention des maîtres reconnus, le grand nombre des nouveaux venus, l'appel aux théâtres étrangers. — Ces trois constatations, rapprochées l'une de l'autre, sembleraient condamner l'impuissance des nouveaux à nous donner la monnaie des anciens, et dénoncer la nécessité où leur incapacité nous met de tourner les yeux vers les littératures étrangères pour faire venir, d'au delà des frontières, les chefs-d'œuvre que nous ne trouvons plus chez nous. Cette conséquence serait vraie et logiquement déduite si les dramaturges allemands, suédois, flamands, avaient déjà pris pied chez nous, alors qu'ils sont seulement mis à l'essai sur d'infimes scènes, où ils reçoivent du public un accueil équivoque. L'avenir dira ce que deviendra cette ébauche de décentralisation internationale, et si les brumeuses cervelles du nord séduiront notre public. Pour le présent, rien n'est moins redoutable ; les petits théâtres libres imposeront plus difficilement encore aux grands l'exotisme que le réalisme : et, pour celui-ci, l'infiltration a été si lente et si peu considérable, que la Comédie-Française et le Théâtre du Gymnase sont les seuls à y avoir pris garde, sans récidive d'ailleurs. Au contraire, un grand nombre d'écrivains

apparaissent qui cherchent moins à faire neuf qu'à faire bien, ce qui est le plus grand succès. — Il y a une poussée vigoureuse vers l'art dramatique qui reprend une vie intense et active : elle se traduit par la quantité d'auteurs qui s'y adonnent, — laborieuse et ardente phalange d'où sortiront les maîtres de demain. Si le mouvement est une manifestation de la vie, il est facile de constater que notre théâtre national est des mieux portants, qu'il peut se passer des apports extérieurs, et qu'il a devant lui un avenir digne de son long passé. »

Depuis, l'événement a confirmé cette manière de voir. De très nombreux auteurs ont donné des œuvres intéressantes, et nous n'avons pas laissé envahir notre art par les étrangers. Une phalange drue et dense a défendu la place. Nous avons pourtant profité à ouvrir un instant nos fenêtres sur l'Europe.

Je vous ai cité ce mot typique d'Alexandre Dumas fils : « L'homme moral est déterminé... » Ceci n'est pas juste. L'homme moral ne sera jamais déterminé définitivement, car il est différencié par les influences innombrables et infinies de milieux, de circonstances, de philosophies, de systèmes. « L'homme moral est déterminé, disait Dumas, l'homme social reste à faire. »

Plusieurs, nous l'avons vu, ont été attirés par cette formule. De là est sorti le théâtre nouveau : le théâtre social. Il devait naître à notre époque, où toutes les questions sociales se posent avec ardeur, violence et acuité.

Le développement en fut favorisé par l'audace entreprenante et obstinée de M. Antoine qui, après avoir échoué au Théâtre Libre, dans l'art réaliste et naturaliste, se tourna vers le symbolisme, puis se mit sous le patronage de l'art social d'Ibsen et de Tolstoï, secondé dans cet effort par le travail parallèle de Lugné Poé et du théâtre de *l'Œuvre*.

Soucieux du détail de la mise en scène, du jeu naturel des acteurs, ayant aboli le vaudeville aux combinaisons adroites, ils ont réussi à faire aimer les idées philosophiques, psychologiques, morales, traduites dramatiquement en états de consciences, en crises de volontés.

Ils ont peu utilement lutté contre les conventions qui sont l'ensemble des fictions nécessaires pour donner instantanément à des êtres assemblés, l'impression de la vérité et de la vie. Mais ils ont ouvert les portes au théâtre social qui aujourd'hui déjà

dans son ensemble nous donne un état de tous les grands problèmes qui peuvent préoccuper et que l'on peut se poser à tous les étages et dans les différentes classes de notre société.

S'agit-il de noblesse? C'est François de Curel qui, dans les *Fossiles*, nous montre la noblesse accablée de son farouche isolement, en proie aux regrets impuissants, épouvantée par l'avenir qui se dérobe ; dans *le Repas du Lion* : la noblesse, alliée à la féodalité moderne de l'argent, aspire à l'œuvre socialiste ; elle échoue et n'aboutit qu'à la guerre civile.

La nouvelle Idole tente une synthèse de la foi et de la science, nous émeut devant ce grand corps à demi couché, qui cherche à se redresser.

F. de Curel écrivait un jour à un conférencier qui s'en allait parler du théâtre français à travers l'Europe :

Lorsque nous sommes entre nous, il est d'usage que nous soyons très sévères les uns pour les autres, on n'a de profondeur qu'en Allemagne, d'humanité qu'en Russie, de génie qu'en Danemark... Là-bas, je crois que vous avez le droit d'être un peu plus satisfait de nous. Vous le sentirez lorsque se presseront sur vos lèvres les noms de Donnay, Hervieu, Brieux, Descaves, Courteline, Lavedan, Mirbeau, etc. Quel pays peut en ce moment jeter de pareils noms sans compter? Vous y ajoutez Curel... Pour lui, cependant, je fais une réserve : il n'est pas populaire ! Être auteur dramatique et n'être pas populaire ! Débrouillez-vous là dedans.

Il est vrai, de Curel a un talent trop aristocratique, un esprit trop élevé, un art trop philosophique et trop spéculatif pour plaire à la foule : mais il est compris et apprécié d'une élite. C'est la plus belle récompense que puisse espérer le talent.

Si de la noblesse nous passons à la grande bourgeoisie, le nom d'Hervieu se présente aussitôt.

Hervieu et Maurice Donnay sont peut-être les deux plus grands noms de notre art dramatique contemporain, mais quelle différence ! Donnay, c'est le tempérament, Hervieu, c'est la volonté. Donnay est l'épicurisme, Hervieu c'est le stoïcisme ; Donnay est pour l'homme, dont il défend les droits, les prérogatives, les privilèges. Hervieu est contre la loi et pour la femme.

Son œuvre est déjà considérable : *la Course du flambeau*, *la Loi de l'homme*, *l'Énigme*, *les Tenailles*, *Théroigne de Méricourt*, *le Dédale*.

Dans tous ces drames, l'unité de l'œuvre est constituée par

le souci qu'ont tous les personnages de combattre pour leur droit. Tous réclament quelque chose, tous protestent contre l'état social actuel.

La femme surtout s'insurge dans cette œuvre.

Dans *les Paroles restent*, c'est Régime de Vasles, dont la réputation peut mal se défendre contre la calomnie.

La Loi de l'homme, voilà un titre qui est un programme.

Toujours fort peu de personnages. Ce sont les termes d'une équation.

La Loi de l'homme devait d'abord être un drame populaire. Hervieu l'a mondanisé pour le public de la Comédie-Française.

Il y fait ressortir l'infériorité de la femme mariée, qui ne peut pas se servir du commissaire de police pour le constat légal de l'adultère du mari ; qui n'a pas la libre disposition de sa fortune. Elle est liée par un contrat de mariage qu'elle a signé sans savoir. Elle n'a pas d'autorité sur ses enfants mineurs. On passe outre à son veto. Elle est l'hilote conjugale.

Dans *les Tenailles*, Irène Fergan n'aime pas son mari. Elle aime Michel Davernier. Elle ne peut pas s'évader. Elle en veut à son époux de n'avoir pas su se faire aimer. On lui objecte qu'elle l'aimait quand elle s'est mariée. « Ce n'est pas moi qui me suis mariée il y a dix ans : c'est une autre femme que j'ai été. Aimant Michel, pour ne pas mentir, elle veut le divorce. Le mari refuse de créer un motif.

— Et si je m'enfuis.
— Je vous ferai ramener par les gendarmes.
— Et si je vous déshonore ?
— Je vous garderai quand même.

La femme est prisonnière du mari.

Dix ans après. Un enfant est né, le petit René. Le père prétend l'élever à sa guise. Colère, résistance de la femme, querelles.

— Il est à moi qui suis père.
— Vous n'êtes pas son père.

L'enfant est à elle, à elle seule.

Le père aperçoit l'enfant : il n'a pas le courage de lui faire du mal. Il veut divorcer. Il le laissera à sa mère. Refus de la

mère qui ne veut plus divorcer : « Ma jeunesse est passée, mes espérances sont envolées. »

Hervieu excelle à ces peintures d'unions manquées et douloureuses.

Dans *la Course du flambeau*, il pose le conflit entre une femme et les deux générations dont elle est l'intermédiaire : sa mère et sa fille.

L'Énigme étudie les difficultés des causes obscures. Dans la première version, rien n'était découvert et cette incertitude était une souffrance.

Hervieu est un tempérament à part. Grand, le teint mat, la figure comme ravinée, sobre de gestes, le regard timide, le langage prudent, lent et juste d'un homme qui a été dans la diplomatie, il est discret. Il a la méthode et la force.

C'est un être tout de raison. Il ne s'incarne, il ne se dédouble pas. Curel se demande : Que dirais-je si j'étais une religieuse qui n'est pas rentrée chez elle depuis vingt ans et à laquelle on montre le lit sur lequel son père est mort ?

Pour Hervieu, l'art dramatique est un devoir. Il regarde par le dehors ses personnages. Il s'interroge : Qu'est-ce que je suis en droit de répondre. Il n'a pas l'inspiration abondante. Il creuse, il médite. C'est un talent tout de volonté et d'énergie.

Un reporter psychologue l'a étudié en sept séances lui posant des questions, prenant des notes et la mesure de son crâne et de son menton. Il lui a trouvé le menton volontaire. Tous les personnages d'Hervieu sont volontaires, ils ont tous son menton. Ils revendiquent leur droit, ils ne se sacrifient pas.

L'homme est calme et posé. Il ne pétille pas, il ne s'agite pas, comme Sardou. Il est médiocre metteur en scène. Il ne sait pas guider ses acteurs. Dans *le Dédale*, Mlle Bartet disait : *Ah !* avec force. Non, dit Hervieu, faites « *Ah !* », Mlle Bartet sourit. « Exprimez par des phrases ce que vous désirez.

— Ah ! il est jaloux ! Monsieur de Pogis veut dire à Marianne : Ce n'est pas à vous que je dispute notre enfant, mais à votre second mari que je hais. Il faut rendre la satisfaction secrète de la femme devant cet hommage.

— Bien, voici », et elle le fit aussitôt.

Ce trait est typique. Chez lui, l'expression est bourrée de pensée. Il condense, comprime, résume. Mais surtout, il pense.

Dans une de ses lettres, je retrouve ce joli passage inédit :

Pour les uns, le théâtre est de la littérature, ainsi que les poèmes, les romans, l'histoire...

Pour un grand nombre d'autres, le théâtre est un lieu où passer sa soirée, en s'y pénétrant du plaisir d'être oisif.

Chez les amateurs de cette seconde catégorie, on hésite aisément avant de savoir si l'on va se décider ce soir-là, pour le théâtre, ou le cirque, ou le music-hall, ou encore pour quoi? Je ne saurais dire.

De là un fréquent malentendu dans le public sur ce que valent les pièces ; ceux qui voulaient entendre de la littérature grondent d'être tombés sur une clownerie au théâtre. Ceux qui avaient failli aller à l'Hippodrome ou dans une ménagerie sont fâchés d'une rencontre avec de la littérature.

Un peuple antique nous a laissé un grand théâtre. Ce sont les Grecs; ils aimaient la littérature.

Un autre grand peuple d'autrefois nous a laissé un petit théâtre. Ce sont les Romains : ils aimaient trop les Gladiateurs, les combats de lions et d'éléphants, ce qui occupait les yeux, les nerfs, sans faire travailler la pensée, sans cultiver l'âme.

Cette page ne nous étonne pas. Elle confirme la distinction que je vous indiquais.

Sans appeler clownerie, le théâtre d'intrigues, de machination adroite, de péripéties ingénieuses, il convient de distinguer le théâtre amusant, et le théâtre qui fait penser, le théâtre où il faut travailler.

Hervieu écrit pour les gens qui veulent réfléchir en vue d'un but, d'une œuvre à accomplir, d'une action à exercer, d'une réforme à apporter. Hervieu est le chef de l'École du théâtre social.

Si ses pièces nous font pénétrer dans la grande bourgeoisie, la petite bourgeoisie a eu aussi ses observateurs, ses champions, et en première ligne Henri Becque, un esprit fait d'intelligence égoïste et suraiguë, de vaillance indiscrète, qui s'est buté contre lui-même et contre les autres, qui a frappé un grand coup; mais sa main en est restée comme engourdie. Il avait débuté par la bouffonnerie vaudevillesque : *l'Enfant Prodigue*, dont Sarcey écrivait :

Ce jeune homme a reçu le don du théâtre qui tient lieu de tous les autres : la gaieté.

Il y a en effet là des types amusants, comme Bernardin, le maire pompeux et verbeux qui fait un discours au percepteur. « Il est sourd », lui dit-on :

— « C'est possible ; mais je suis censé ne pas le savoir. » Et Mme Delaunay, pervenche de sous-préfecture, mère mélomane qui tient son enfant d'une main, et qui de l'autre joue du Beethoven. Et Chevillard, le bohême débraillé :

— Les femmes, écoutez-moi ça, Théodore, c'est comme les photographes : il y a un imbécile qui conserve précieusement le cliché, pendant que les gens d'esprit se partagent les épreuves.

On retrouve cet humour dans la première scène de la *Parisienne.*

Résistez, Clotilde, résistez ! en me restant fidèle vous restez digne et honorable. Le jour où vous me tromperiez...

— Prenez garde, voilà mon mari !

L'auteur de *Michel Pauper*, *la Navette*, *les Honnêtes femmes*, *les Corbeaux*, *la Parisienne* a eu l'observation perspicace et pénétrante, l'intuition des dessous, le comique cruel ; son œuvre est sombre, d'une ironie mauvaise et mordante. Il fut scruteur, hargneux et défiant. Les optimistes l'ont accusé de fausseté :

« Une becquinade, a-t-on dit, n'est pas plus vraie qu'une berquinade. » Ce n'est qu'un mot.

Il a fait une étude implacable des vices de la société, des dangers qu'ils présentent pour l'individu, pour la femme sans défense.

Lisez *les Corbeaux* (Comédie-Française, 1882). Les associés Vigneron et Tessier sont heureux. Mme Vigneron a quatre enfants : Gaston, Marie, Judith, Blanche, fiancée à M. de Saint-Genis.

Vigneron meurt d'apoplexie.

Tessier, d'accord avec un notaire véreux Bourdon, fait vendre la fabrique et la rachète à vil prix.

Pour les terrains, la liquidation est désastreuse.

Le fils, Gaston, s'est engagé. La mère demeure seule contre les corbeaux qui la dépouillent. Il lui reste en tout 50.000 francs.

Mme de Saint-Genis rompt le mariage de son fils et de Blanche. Mais Blanche a failli. Traitée par Mme de Saint-Genis de fille perdue, elle devient folle.

Cependant les factures pleuvent.

Judith donne des leçons, et songe à entrer au Conservatoire.

Son professeur la désabuse, et lui montre crûment qu'elle n'a aucun talent.

Tessier veut pêcher en eau trouble. Il propose à Marie d'être sa maîtresse. Elle le chasse. Mais le vieillard est épris. Il aime cette jeune fille. Marie se sacrifie et l'épouse pour sauver sa famille.

Vous voyez quelle cruelle étude sociale, quelle situation dont toutes les anxiétés naissent du pouvoir des hommes de loi, quelle gradation de fatalité, quel crescendo d'infortunes.

Après Becque c'est Brieux qui a le mieux étudié la situation, les rêves ou les regrets de la petite bourgeoisie.

Chaque pièce de M. Brieux pose un problème troublant. Le *Berceau* constate une des plus gênantes conséquences du divorce.

Nous sommes chez M. et Mme Marsanne, père et mère d'une fille qui épousa d'abord M. Chantrel, puis celui-ci ayant eu une maîtresse, elle divorça. Elle avait de ce premier mariage un enfant. Pour assurer au petit un protecteur, et sur le conseil de son père, elle convola en secondes noces avec M. de Girieux, quoiqu'il fût un peu grisonnant.

Voilà le thème. Une femme C, divorcée, remariée avec B, a un enfant de A, et A vit encore. Le chimiste va amalgamer ces éléments dans son mortier, et il va en faire un mélange détonant, tout plein de catastrophes.

Mme de Girieux est venue voir ses parents, avec son enfantelet. Celui-ci tombe malade. Il n'est pas transportable. Il faut qu'il reste chez le grand-père.

La mère est inquiète et se tourmente. M. de Girieux, le mari B, est agacé par cette sollicitude pour un enfant qui n'est pas le sien. Cet enfant, c'est comme si l'autre s'immisçait à chaque instant dans sa vie. Il est jaloux des caresses de la mère au petit, comme si elles allaient à l'autre. Lui, il serait volontiers plus dur, plus carré. Il faut corriger cet enfant de ses défauts, il faut le mettre au lycée. Le beau-père obéit instinctivement à une haine encore inconsciente.

La mère bondit, et précise ce sentiment qu'elle devine :

— Vous n'aimez pas mon fils comme vous me l'aviez promis ! Vous le haïssez !

Le mari en convient. Il se découvre une jalousie latente

contre le père absent et toujours présent, le divorcé qui est toujours là, dont il est toujours question, car il faut lui envoyer l'enfant à jours fixes, et il a le droit de dire son avis sur toutes les questions d'éducation qui intéressent le petit. C'est une intrusion perpétuelle. Le mari B en a assez de ce partage obligatoire ; il voudrait être maître et de son foyer et de sa femme. S'il savait ce qui l'attend !...

Arrive le docteur. Il déclare le malade intransportable. Il est ami du divorcé, et celui-ci, comme c'est son jour de voir son enfant, est en bas dans la voiture, il attend son petit qu'il ne sait pas alité. Va-t-on le chasser loin de ce berceau de souffrance où halète son fils ? On lui permet de monter le voir. Il est médecin. Il juge le cas grave. Il ne veut plus s'éloigner, il veut veiller sur son fils en danger. On ne peut pourtant pas le chasser ! Ce serait de l'inhumanité.

Voilà donc le tableau : L'enfant malade chez ses grands-parents, le mari B qui rentre chez lui furieux et seul, sa femme qui demeure à côté du berceau dans sa famille, et de l'autre côté du berceau, le père, le premier mari.

Vous pressentez le danger que court l'honneur du second mari ainsi confié au premier. La pauvre femme ne sait plus où se tourner.

Ce drame c'est un peu de vie, un morceau d'existence. Chacun s'y sent peu ou prou intéressé par des possibilités éventuelles. La salle prend une part active à la représentation, murmure, approuve, discute : c'est la preuve que l'œuvre n'est pas indifférente. La vie a de ces conjonctures étranges qui mettent en présence le successeur et le prédécesseur, à l'avantage de celui-ci et au détriment de celui-là.

Voilà la thèse. Elle prêche le divorce pour les seules unions stériles. Elle le défend aux ménages où il y a un enfant. En cela, son inspiration est généreuse et élevée. L'enfant doit tout faire pardonner et oublier ; son bonheur et son avenir passent avant les querelles conjugales. A ce point de vue, cette pièce est d'une bonne portée sociale, et c'est un sermon utile. Car le théâtre est devenu une tribune et une chaire. Il agit par les exhortations, et surtout par l'exemple. Au sortir de cette représentation, tenez pour assuré qu'un homme qui serait sur le point d'épouser une divorcée avec un enfant dont le père serait vivant, hésiterait ou reculerait. Et peut-être des mères irri-

tées s'apaiseront-elles et retireront leur instance, pour l'enfant.

Ainsi Brieux sème de bonnes pensées, de sages conseils, des paroles d'apaisement, des craintes pour l'avenir : il a fait en cela œuvre utile et salutaire. Il corrige les mœurs, et il ne rit pas.

Tous les problèmes sociaux l'ont attiré, l'instruction primaire dans Blanchette, l'institutrice pauvre et affinée qui souffre de sa culture ; le monde des arts dans *Ménage d'artiste ;* la science dans *l'Évasion*, qui pose la contradiction troublante entre l'hérédité et le libre arbitre.

Le suffrage universel dans *l'Engrenage* qui nous montre le politicien dupe de ses mots glissant aux tentations louches et se libérant dans un beau geste d'honnêteté ; la charité dans *les Bienfaiteurs*, où il accumule deux problèmes : M. Landrecy et ses ouvriers, ou l'organisation du travail, Mme Landrecy et ses comités ou l'extinction du paupérisme.

La question des nourrices est agitée dans *les Remplaçantes ;* il y fustige les mères qui abdiquent leur devoir au détriment des enfants qui sucent avec le lait les vices et les hérédités monstrueuses.

Puis, c'est la question de la population dans *Maternité*; puis la magistrature dans *la Robe rouge* ; puis *les Avariés* ; puis l'union libre dans *Petite Amie*, ou l'âpreté dure et bornée du petit bourgeois commerçant.

La carrière des femmes l'inquiète dans les trois *Filles de M. Dupont*, trio navrant : l'une, célibataire, rougit ses yeux à peindre de la porcelaine. L'autre est mariée et est la plus malheureuse. La troisième, avec ses robes trop voyantes, disparait dans le tourbillon d'une existence irrégulière.

Si nous descendons un degré pour arriver au peuple, c'est Mirbeau qui avant de nous montrer le Turcaret ou le Mercadet moderne, dans *les Affaires sont les Affaires*, faisait un tableau de grévistes, qu'il appela *les Mauvais Bergers*. C'est Émile Fabre, qui nous peint les mœurs électorales dans *la Vie publique*, et dans *les Ventres dorés* la misère des petits rentiers volés par les banquiers véreux ; c'est Brieux qui nous fait entrer dans l'atelier parisien avec *Résultats des courses*. Jean Julien qui nous dénonce la dureté du paysan dans *le Maître*. C'est Lucien Descaves qui nous montre dans *la Clairière* avec Maurice

Donnay une colonie communiste aux prises avec la société, avant d'évoquer ces types si caractéristiques des nihilistes, enfants de la grande religion de l'humanité et de la fraternité universelle, *les Oiseaux de passage*.

Ce théâtre moderne auquel travaillent aussi : Jules Case, Méténier, Jauvier, Ballot, Guinon, etc., présente des caractères particuliers ; il en est un qui les domine tous, c'est l'amertume, le pessimisme. C'est comme une plainte desolée et lamentable, ce ne sont que catastrophes et détresse. Il semble qu'on assiste à la fin de quelque chose, à l'agonie d'un monde. Le tableau est sinistre, fait de misères, comme s'il présageait la destruction et le néant de tout.

C'est la rançon de la religion du progrès qui échafaude l'avenir sur une série d'essais manqués et de tentatives infructueuses, qui fait de nous des générations sacrifiées et, de la série des temps, des séries d'avortements, comme si l'humanité, semblable au vieux vin, était assurée de s'améliorer avec les siècles. Théories séduisantes, mais au fond périlleuses et contestables, car à qui ferait-on admettre que les grands siècles de civilisation brillante en Égypte, sous Périclès, Auguste, les Médicis, Louis XIV furent des erreurs et des tentatives avortées ? Mettre le progrès si loin et si haut, n'est-ce pas risquer de le rendre inaccessible, et donner le découragement d'y jamais atteindre ? Le théâtre social met tout son espoir dans les générations qui viendront. Comme dit Robert de Chantenelle, mort pour son fils, dans *les Fossiles* de Curel : On a fauché toute la prairie pour sauver une petite fleur. L'enfant y représente l'avenir et l'espoir.

L'intrigue a pris dans ce théâtre une grande simplicité. On a réduit les conventions. Il n'y a plus de confident ; c'est une difficulté nouvelle. Les anciens naïvement faisaient venir un Prologue. Le théâtre classique avait des expositions conventionnelles. Dans le théâtre de Dumas, d'Augier ou de Labiche, il y avait toujours là un ami arrivant de voyage, un domestique nouvellement entré dans la maison, qui posait pour nous les questions, auxquelles il nous semblait utile qu'on répondît tout d'abord.

L'art moderne a renversé ces moyens. Mais surtout, il s'assigne un rôle nouveau : sa fonction n'est plus de distraire, mais d'instruire.

Il prend trop souvent texte de ce devoir pour se complaire en peintures osées et inconvenantes, sous prétexte de rendre le vice odieux par le spectacle, comme faisaient les Spartiates en enivrant des esclaves.

Le vrai rôle des auteurs dramatiques doit être de répandre les grands et nobles sentiments qui nous soulèvent au-dessus du commun, les instincts de générosité, de dévouement, de sacrifice, de bonté et de fraternité. C'est là la notion supérieure qui doit dominer toutes les divisions théoriques et c'est là, à n'en pas douter, quels que soient la classe et le genre auxquels appartient une œuvre, ce qui en détermine toujours son sens et son action sur le public, venu pour se laisser guider vers les cimes, et non pour imposer à l'art ses goûts vulgaires et bas.

*
* *

Une histoire du théâtre est incomplète sans une histoire des comédiens. Je ne puis qu'à peine l'esquisser ici, à titre d'indication. Les comédiens sont les collaborateurs de l'auteur, dont ils portent souvent l'œuvre plus avant encore vers l'idéal rêvé : ils ont droit au souvenir, seul privilège qui survive à leur sonore célébrité. Le dix-neuvième siècle a vu de très grands noms, que j'évoque ici rapidement.

J. Boutet de Monvel (1745-1811) brilla surtout au siècle précédent, et fut considéré dans la tragédie comme l'héritier de Lekain. Il se tut en 1806.

Talma (1763-1826), fils d'un dentiste, élevé à Londres où il débuta, vint à Paris faire une révolution dans le costume théâtral, qu'il voulut exact et documenté, et dans la diction qu'il souhaita plus naturelle.

Chargé du rôle insignifiant de Proculus, qui n'a pas vingt vers dans le *Brutus* de Voltaire, il sortit de sa loge avec cet habit austère qui fit crier à Mademoiselle Contat : « Ah ! mon Dieu ! il a l'air d'une statue ! » En jouant Titus, dans la même pièce, il se fit couper les cheveux sur le mode d'un buste romain, ce qui introduisit la mode de se coiffer à la Titus. Ce fut surtout pour la coiffure et le caractère de la tête que Talma compléta l'œuvre de Lekain : il joignit la beauté artistique à l'exactitude historique. Il se laissa trop dominer par les idées exclusives de David et de son école, qui, dans l'ardeur de leur réaction, n'avaient vu qu'un point de l'antiquité, le coin le plus austère, le plus dépourvu de grâce, et l'avaient rendu avec une roideur majestueuse et gourmée.

Napoléon, qui rêvait l'éducation morale du peuple par le théâtre, se l'attacha comme un utile auxiliaire, en fit son ami, et lui ménagea des parterres de rois.

Son nom illumine le début du siècle. Les *Réflexions sur Lekain et l'art théâtral* ont encore beaucoup d'intérêt, et nous livrent ses idées sur ses rôles qui, du répertoire classique (Cinna, Néron, Joad, Oreste, César) s'étendirent à ses nombreuses créations, Charles IX, Jean Sans Peur, Egisthe, Leicester, Charles VI, etc. Doué d'un pathétique puissant et communicatif, il remuait les cœurs, et il élevait les âmes. Il est peu d'artistes dont l'influence et le souvenir aient obtenu après la mort une si durable survivance.

Mlle Mars (Anne Boutet) (1) fille de comédiens, protégée de la Contat, ne fit pas prévoir par ses débuts sa brillante carrière. Elle était ingénue et grande coquette au choix, Betzy ou Célimène ; elle trouvait de jolies finesses dans les rôles de Marivaux, et mettait des nuances charmantes dans la préciosité. Napoléon Ier en fut épris, et ne fut pas le seul, comme l'attestaient les parures de Mlle Mars qui furent célèbres. La cigale sut devenir fourmi, et mourut riche, à 68 ans.

Elle eut le courage d'être fidèle à son impérial amant après sa chute.

Les gardes du corps organisèrent une cabale terrible contre mademoiselle Mars, connue par ses sentiments napoléoniens. — Prévenue de leurs projets : « Qu'est-ce que Messieurs les gardes du corps ont de commun avec Mars ? » avait-elle répondu. — Ce persifflage envenima les colères. — L'actrice ayant paru sur la scène avec une robe semée d'abeilles et de violettes, symbole adopté par les napoléoniens pour marquer leur espoir du retour de l'Empereur au printemps, l'exaspération fut à son comble. Mars ne consentit point à parler au public pour s'expliquer sur le propos qu'on lui imputait, malgré le tumulte des tapageurs. — On voulut lui faire crier : Vive le roi ! Et comme on insistait avec fracas : « Eh bien, dit-elle, j'ai crié ; j'ai crié pendant le bruit. » Et la représentation eut lieu.

Elle fit de brillantes créations dans le répertoire romantique, la duchesse de Guise dans *Henri III et sa cour*, Dona Sol, Thisbé, Desdemona, Hortense (*École des Vieillards*), Élisabeth des *Enfants d'Édouard*. A 62 ans, elle jouait encore Célimène. Elle défendit comme Talma l'exactitude dans la reconstitution des costumes, et le ton naturel dans la déclamation.

(1) 1779-1847.

Joséphine Rapin (1780-1835), dite la Duchesnois, naquit à Saint-Saulves près de Valenciennes, où se dresse sa statue. Femme de chambre, puis demoiselle de comptoir, elle ne put résister à sa vocation et s'enfuit de sa famille. Legouvé père fut son protecteur et son professeur, et la fit débuter à la Comédie-Française dans *Phèdre* avec un succès tel, qu'elle reparut bientôt dans Roxane, dans Ariane, dans Hermione. L'arrivée de la belle Georges, « douée de la splendeur des formes », fit tort à sa chétive personne. Mais le génie et le feu de l'art l'emportèrent : la Duchesnois triompha, émut, charma, remua les foules, et s'usa à force de secouer les nerfs de sa faible nature. Elle dut se résigner à de fréquents repos, à des absences qui se prolongèrent en une retraite définitive. On n'entendit plus parler d'elle que pour annoncer sa mort.

Ses yeux noirs pleins de feu donnaient une grande expression à sa physionomie : le son de sa voix était propre à exciter la pitié et à exprimer les accents de la passion. — Aussi aucune actrice n'a joué Ariane avec autant de vérité. — L'effet qu'elle avait trouvé au moment où l'héroïne apprend que sa sœur vient d'être enlevée est d'une incomparable beauté. — Sa surprise, sa douleur, le subit anéantissement de son être, le regard qu'elle fixait sur le public, et ce mot de sensation intraduisible : *Je tremble*, qu'accompagnait le frémissement de son corps offraient le tableau le plus complet de ce que l'art peut trouver. — Lafon qui, dans cette scène remplissait le rôle de Pirithoüs en fut un jour si frappé, qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : « Ah ! mon amie, c'est sublime ! » Le public fit entendre aussitôt des applaudissements frénétiques.

On a affirmé d'ailleurs que dans ce rôle, elle dépassait Mlle Clairon. — On a souvent parlé de l'espèce de hoquet qui accompagnait sa diction, surtout dans les tirades de quelque longueur. « Si je voulais le combattre, disait-elle à ceux qui le lui reprochaient, le sang m'étoufferait ; car dans les émotions de la scène, il me remonte à la gorge et ne me laisse pour m'en soulager que le moyen dont le reproche m'est d'autant plus pénible qu'il m'est impossible de l'éviter.

Outre les classiques, elle a créé Marie Stuart, Archedamie, et une Jeanne d'Arc dont le curieux costume, à la mode de 1830, est conservé à l'hôtel de ville de Valenciennes.

Mlle Georges Weimer (1787-1867), fille de comédiens, débuta jeune en province. Mlle Raucourt la remarqua à Amiens, la conseilla, et la fit débuter à Paris en 1802 dans Clytemnestre. Elle fit sensation, avec sa beauté majestueuse, et toute la passion répandue dans sa personne, ses gestes, son

jeu. Elle fut en rivalité avec la Duchesnois, moins belle, mais plus tendre, plus expressive, plus animée d'une ardeur intérieure et d'une flamme géniale. Elle quitta Paris, pour Vienne et la Russie. Napoléon Ier la rappela et confia son talent à Talma, qui la forma et la porta à un point rare de perfection artistique.

Le reine Hortense la protégeait. En 1816, elle quitta de nouveau Paris, et fut exclue de la Comédie-Française. Elle rentra à à l'Odéon où elle joua les drames romantiques de V. Hugo. Après 1840, la déchéance vint, et la misère. Elle mourut pauvre et délaissée, en 1867, lamentablement (1).

Sa rivalité avec la Duchesnois est célèbre.

Ses amis la poussèrent à se montrer dans les rôles de Mlle Duchesnois, et même dans celui de *Phèdre*, qui était le triomphe de celle-ci. Cette prétention de se poser en rivale d'une actrice qui du premier coup s'était placée au rang des plus grandes souleva contre Mlle Georges les partisans de Mlle Duchesnois, et ils témoignèrent vivement et tumultueusement leur indignation. Le parterre du Théâtre-Français se divisa en deux camps, où il n'était pas permis de rester indifférent. Chacun tint à honneur d'applaudir frénétiquement sa divinité, et de siffler à outrance la divinité rivale.

Sans l'intervention de l'impératrice Joséphine qui fit ordonner sa réception en 1804, il est probable que, malgré la supériorité de son talent, Mlle Duchesnois eût été vaincue. — L'admission des deux antagonistes et une ligne de démarcation nettement tracée entre leurs emplois apaisèrent enfin ces troubles, en attendant que Mlle Georges, par sa fuite imprévue à Vienne, puis en Russie (1808) laissât le champ tout à fait libre à sa rivale.

Bocage (1797-1863), talent fait de force sans grâce, après de curieuses créations dans *Schœnbrunn et Sainte-Hélène*, *la Cure et l'archevêché*, *le Dernier Jour de Missolonghi*, fut un Antony remarquable, courbé sous sa fatalité, et un Buridan qui incarna le courage du lion, la générosité du chevalier, la férocité du bandit, la rouerie du courtisan (*Tour de Nesle*). Après un court passage à la Comédie-Française, où il n'avait pas le ton de la maison, il alla triompher à la Porte-Saint-Martin et à l'Ambigu. Il aida au succès classique de *Lucrèce* à l'Odéon en 1843, et devint directeur de ce théâtre. Il reprit du service actif au

(1) Cf. V. Hugo, *Choses vues*.

cirque Impérial, puis dans *le Barde Gaulois*, 1860, *les Beaux Messieurs de Bois Doré*, 1862, et mourut en pleine force. La période romantique avait été le plus beau temps pour son type mélancolique et sa beauté byronienne, qui enthousiasma Henri Heine.

Virginie Déjazet (1797-1875), la frétillante actrice débuta à 5 ans aux Capucines, joua à 12 ans la fée Nabotte de la *Belle au Bois Dormant*, et entra à 16 ans dans le travesti qu'elle n'allait plus guère quitter et qui lui allait fort bien. La jalousie de Léontine Fay et de Jenny Vertpré lui créa des embarras que son talent surmonta, et elle fut acclamée sous l'uniforme blanc du duc de Reichstadt, dans *le Fils de l'homme*, un rôle qui convenait à son charme androgyne. *L'Enfance de Louis XII*, *Sophie Arnould*, *J.-J. Rousseau aux Charmettes*, *les Premières Armes de Richelieu*, *Gentil Bernard*, *les Trois Gamins*, servirent à souhait et longtemps ses dons de gamin égrillard et de chérubin remuant qui ne vieillissait pas, et Jules Janin s'émerveillait :

C'est si fin, ce qu'elle fait, si intelligent, avec tant d'esprit, de grâce et d'à-propos ! Ah ! l'aimable femme en qui respire encore à si haute pression la gaieté d'autrefois ! Elle ne sait pas ce que c'est que de vieillir ! On compte ses années, elle montre ses dents ! On dit son âge, elle chante une chanson à boire, elle rit au nez de qui l'approche, elle a vingt ans, ces éternels vingt ans que les autres créatures humaines n'ont qu'une fois pendant vingt-quatre heures. Et puis, mon bonhomme, cours après ces vingt ans-là ! Mlle Déjazet les a toujours, et toujours les mêmes, la même jambe en fuseau bien tourné, la même taille en jonc bien droit. Elle chante à ravir, passant du grave au doux... Et du courage, en a-t-elle ! et des luttes avec des gens d'esprit qui lui font dire tant de bêtises !...

Ça lui est égal, ça ne lui fait rien, ça ne la gêne pas : elle sourit et rit de tout, elle rit même de ce qui ne fait pas rire et elle le rend risible. — Bonne, accorte, alerte et dansante, et sautante, avec des enjambées à casser le cou le plus leste, à lasser le pied le plus hardi ! Elle est un problème ! un problème surtout pour les visages d'hier, étonnés d'avoir des cheveux blancs, quand leur aïeule a la tête de la corneille, le regard de la colombe, et jasant comme une pie, et chantant comme un rouge-gorge, mêlé de moineau et de rossignol.

C'est Déjazet qui a révélé au public et à lui-même Victorien Sardou, qui fit pour elle *les Premières Armes de Figaro* et *Monsieur Garat*, et Legouvé se rappelait avoir souvent vu, à Seine-Port, le jeune Sardou sonner alors à la porte du pavillon de

Déjazet, pour lui soumettre ses rôles avec l'inquiète anxiété du débutant.

Dorval (1798-1849), nature puissante, belle, fougueuse, passionnée, résolue, a incarné de façon inoubliable Adèle d'Hervey, dona Sol, Catarina (*Angelo*), Béatrix Cenci, Kitty Bell, Lucrèce, Marie-Jeanne, un de ses plus beaux rôles (1), dans lequel elle sut réunir sous les haillons d'une femme du peuple

> la biblique Rachel qui ne pouvait se consoler, Niobé, dont les yeux de marbre sont toujours humides, Hécube, qui, selon l'expression grecque, *aboyait* de douleur.
>
> (Théophile GAUTIER.)

Cependant à la tourmente romantique succédait une période littéraire mesurée et *raisonnable*; quelques tragédies déposées sur l'autel du bon sens furent le signal d'une réaction : Mme Dorval, cette reine du drame, se trouva tout à coup déchue de ses grandeurs, et Rachel la détrônait, comme Ingres détrônait en peinture, Eugène Delacroix. — Subitement on s'éprenait de toutes parts d'un bel amour pour l'antique, et les beaux jours de la tragédie classique semblaient devoir renaître. La grande actrice qui avait si merveilleusement joué Adèle d'Hervey, Marie-Jeanne et Marion Delorme voulut, après *Lucrèce*, jouer Agnès de Méranie (Odéon, décembre 1846). Hélas ! elle sentit ce que pesaient les alexandrins de Ponsard, devenu le dieu du jour. — Pendant que le silence et le vide succédaient au bruit et aux luttes, et qu'à des œuvres brillantes, vivantes et hardies succédaient des œuvres ternes, languissantes et timides, hautement prônées, Marie Dorval, oubliée, allait finir dans la retraite et la pauvreté une vie consacrée tout entière à son art. La grande comédienne mourut à la suite d'une longue et douloureuse maladie, laissant deux enfants. — Elle avait épousé, en secondes noces, Merle, journaliste et auteur dramatique. — Quand, après sa mort, on pénétra chez cette glorieuse et pauvre femme dont le souvenir était resté si sympathique et si touchant, sa maison était démeublée ; rien ne restait des splendeurs du temps passé ; rien, si ce n'est une couronne donnée par une main illustre lors des débuts de l'actrice, une couronne qu'elle avait gardée toujours et partout avec un soin pieux.

Fréderick Lemaître (1800-1876) fut le Talma du boulevard.

(1) Cf. F. CHOPIN, *Correspondance*, 12 décembre 1845.

Robert Macaire, Othello, Kean, Vautrin, le chiffonnier de Félix Pyat, Tragaldabas, le Vieux Caporal, Bilboquet sont les figures puissantes de l'album que son talent a créé. Il fut l'acteur du geste violent et inattendu, tout d'expansion.

Il ne réussissait pas dans les rôles ténébreux et renfermés. Il s'enivrait, mais l'ivresse décuplait ses forces.

Les autres, a dit Théophile Gautier, sont des masques. Fréderick est un homme. Il passera, dans son panthéisme intelligent, de Ruy Blas à Pâris le bohémien, de Kean à don César de Bazan, de Robert Macaire à Paillasse, de Buridan au père Jean, laissant partout sa marque. Les grandes élégances de l'homme du monde, les ambitions sourdes, les avarices âpres, les ironies goguenardes, il se les assimile, il les conçoit, il les exécute. Habit de velours des gentilshommes, costumes de parade des acteurs forains, haillons philosophiques du cynisme, garde-robe du pauvre tachée par la misère, travestissements du crime tachés par la débauche, manteau fleurdelisé du ministre, livrée piteuse du valet, abat-jour en taffetas vert de Jacques Ferrand, manteau d'amadou déchiqueté en barbe d'écrevisse de Don César, toile à matelas quadrillé et fraise exorbitante de Paillasse, ce sont pour lui des dominos neutres, car son cœur bat là-dessous.

Rachel (Élisa-Félix (1821-1858), Suissesse, chanteuse des rues, cantatrice, puis, ayant perdu sa voix, soubrette au Théâtre-Molière, petite, noire, voix rauque, « Elle a contre elle la voix et la taille », dit Cherubini à son entrée au Conservatoire), avec des yeux ardents et profonds de Juive, surprit le public et la critique par ses débuts au Théâtre-Français dans la tragédie (Camille, Emilie, Hermione, Eriphile, Monime, Roxane). Elle fut superbe et vibrante.

Qui ne se souvient, dit Paul de Saint-Victor, de l'étrange contraste de vie et de mort qu'offrait chacune des représentations de la tragédienne ? Tant qu'elle était en scène la tragédie marchait, vivait, passionnait, exaltait la foule ; dès qu'elle l'avait quittée, le froid de marbre qui tombe de la voûte des nécropoles reprenait l'action et ses personnages.

La tragedie resplendit et revécut avec elle. Mme de Girardin écrivit pour elle une tragédie de *Judith*, estimant qu'il n'y en avait pas assez. Elle dut beaucoup à son maître Samson. Legouvé observa :

La génie était en elle, mais s'y débattant comme un captif enchaîné par une puissance étrange ; elle a le talent des détails, des effets isolés,

mais le dessin général lui échappe ; elle a des idées à elle, mais qui se complètent par ses idées à lui. Enfin, une fois sur la scène, elle transfigure à sa manière, elle refrappe à son empreinte les intonations de son maître et les rend comme par inspiration. — Je ne sais pas de mot plus expressif, plus profond, plus caractéristique. Certes, bien aveugles et bien ingrats seraient ceux qui ne voudraient voir dans cette merveilleuse artiste qu'un écho de son maître. La preuve du contraire est bien simple. Il a soufflé ses intonations et ses intentions à bien d'autres et il n'a produit qu'elle de semblable à elle. Non, M. Samson n'a pas créé Mlle Rachel, mais il l'a évoquée ; il ne lui a pas donné ses ailes, mais il leur a ouvert l'espace.

Adrienne Lecouvreur, Lady Tartufe, Jeanne d'Arc, Lucrèce, Mlle de Belle-Isle, Angelo, Diane, Louise de Lignerolles furent les belles créations qui s'ajoutèrent à son interprétation de tous les grands rôles classiques.

Elle voyagea, erra, quitta la Comédie-Française, y revint, alla en Égypte, en Amérique. Elle mit toute son âme, toute sa flamme à jouer ses rôles qui l'exténuaient. Théophile Gautier en a modelé ce charmant médaillon :

Mlle Rachel, sans avoir de connaissances ni de goûts plastiques, possédait instinctivement un sentiment profond de la statuaire. Ses poses, ses attitudes, ses gestes s'arrangeaient naturellement d'une façon sculpturale et se décomposaient en une suite de bas-reliefs, Les draperies se plissaient comme fripées par la main de Phidias. sur son corps, long, élégant et souple ; aucun mouvement moderne ne troublait l'harmonie et le rythme de sa démarche ; elle était née antique, et sa chair pâle semblait faite avec du marbre grec, Sa beauté méconnue, car elle était admirablement belle, n'avait rien de coquet, de joli, de français, en un mot ; longtemps même elle passa pour laide, tandis que les artistes étudiaient avec amour et reproduisaient comme un type de perfection ce masque aux yeux noirs, détaché de la face même de Melpomène !... Seule, elle a fait vivre pendant dix-huit ans une forme morte, non pas en la rajeunissant, comme on pourrait le croire, mais en la rendant antique de surannée qu'elle était peut-être. Sa voix grave, profonde, vibrante, ménagère d'éclats et de cris, allait bien avec son jeu contenu et d'une tranquillité souveraine. Personne n'eut moins recours aux contorsions épileptiques, aux rauquements convulsifs du mélodrame, ou du drame si vous l'aimez mieux. Quelquefois même on l'accusa de manquer de sensibilité, reproche intelligent à coup sûr : Mlle Rachel fut froide comme l'antiquité qui trouvait indécentes les manifestations exagérées de la douleur, permettant à peine au Laocoon de se tordre entre les nœuds des serpents, et aux Niobides de se contracter sous les flèches d'Apollon et de Diane. Mlle Rachel eut donc raison de ne pas avoir, comme on dit, des larmes dans la voix, et de ne

pas faire trembloter et chevroter l'alexandrin avec la sensiblerie moderne. La haine, la colère, la vengeance, la révolte contre la destinée, la passion, mais terrible et farouche, l'amour aux fureurs implacables, l'ironie sanglante, le désespoir hautain, l'égarement fatal, voilà les sentiments que doit et peut exprimer la tragédie, mais comme le feraient des bas-reliefs de marbre aux parois d'un palais ou d'un temple, sans violenter les lignes de la sculpture et en gardant l'éternelle sérénité de l'art. Aucune actrice mieux que Mlle Rachel n'a rendu ces expressions synthétiques de la passion humaine personnifiées par la tragédie sous l'apparence de dieux, de héros, de rois, de princes et de princesses, comme pour mieux les éloigner de la réalité vulgaire et du petit détail prosaïque. Elle fut simple, belle, grande et mâle comme l'art grec, qu'elle représentait à travers la tragédie française.

Mme Sarah Bernhardt a une notoriété universelle. Elle est la plus glorieuse des actrices françaises, et s'il fallait désigner le nom de la comédienne qui fait le plus honneur à son pays, ce serait le sien. Le monde entier la connaît et l'a acclamée.

Elle est célèbre partout ; tous les peuples ont vu passer Sarah la voyageuse, dans la pompe et le faste de ses grands manteaux de pourpre, dans le vacarme des trains express emportant ses deux cents malles, ou dans le hourvari des gens de la rue l'acclamant et dételant sa voiture.

Étoile filante, météore ou bolide, secouant l'or de sa chevelure en broussaille, vêtue d'un pan d'azur et de robes couleur du temps, fée ou reine, chargée de broderies ou d'orfèvreries, ou à peine voilée de la tunique souple des nixes, des elfes ou des ondines, une flamme étrange dans ses yeux, qui semblent des regards de fournaise et par lesquels on aperçoit son âme tumultueuse, impérieuse et indomptable, calme et maîtresse de soi dans le tourbillon de ses passions, de ses haines, de ses regrets, de ses désirs, de ses caprices et de ses volontés, elle a intéressé les cinq parties du monde par son étrangeté de sphynge intelligente. Qu'y a-t-il dans cette gloire ? Tout d'abord, il y a un immense orgueil et un violent désir de dominer. Au jeu de cartes, comme au jeu de la vie, elle n'admet pas qu'elle perde :

— Je ne peux pas souffrir qu'on me gagne, dit-elle.

Elle veut être première, supérieure. Elle est énergique ; elle n'aime pas les façons. Quand elle joua Sylvia, du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, elle échoua : les minauderies salonnières du marivaudage ne sont pas son fait.

Elle n'est pas Parisienne ; elle est plus que cela ; nullement poupée, mais point statue, elle incarne le mouvement, la nerveuse trépidation de l'action, l'agitation, la volonté, la force, l'âme humaine, cosmopolite, et plutôt l'exotique que la Française. Elle préférerait le Gange au ruisseau de la rue du Bac. Ni les salons, ni les pavés. Ni la rue, ni les ruelles. Elle a du peuple, le même dégoût que des pecques mondaines.

Je ne sais qui l'appela Notre-Dame d'Énergie. Le nom est juste et bien trouvé. Énergie physique et énergie morale. Elle a une santé de fer. Elle peut mener de front cent entreprises sans lasser, ni épuiser sa redoutable activité.

Elle joue en scène, elle peint, elle sculpte, elle fait des livres, elle voyage, elle traite des affaires, achète des théâtres, dirige des troupes, fait répéter, inspecte les costumes, dispose les figurants, apprend des rôles, lit et choisit ses pièces, est à la fois régisseur, chef des comparses, administrateur, directeur; elle a cent cases dans la tête pour toutes ces opérations distinctes ; elle est idéale, flottante, nébuleuse et dans le même temps elle est positive et pratique. Elle tient de race la superstition des chiffres, qui occupent toujours une grande place dans ses propos. Ses appointements, le prix de ses robes, le nombre de ces colis ne sont un mystère pour personne.

Elle écrit ses impressions de voyageuse qui a colporté à travers la terre des drames d'exportation, des costumes très byzantins, et surtout la silhouette légendaire d'une femme souple et tortueuse qui porte comme un nimbe un diadème de légendes ; et les Argentins médusés lui ont donné 6.000 hectares de terre en cadeau, et les Canadiens exaltés composèrent des chants français en son honneur.

L'imagination des peuples très lointains a été frappée vivement par ces contes mystérieux ; et quand cette sylphide de Folk Lore traversait les villes de l'Amérique du Sud, en long manteau royal à traîne, les femmes émues lui lançaient des pétales de fleurs par les fenêtres, comme à la Madone.

De tous les détails de sa vie, nous ignorons fort peu ; et cette vie a paru admirable au monde entier. Ce n'est pas un banal hommage. Mais songez à tout cela et vous comprendrez certaines confidences ; vous comprendrez qu'elle n'est pas venue au monde avec la vocation du théâtre, qu'elle songea à tout autre chose en entrant dans la vie, qu'elle hésita à faire

de la peinture ou à entrer en religion, et qu'elle déclarait encore, il y a peu de temps :

Au conservatoire, je travaillais sans aucun enthousiasme ; j'étais là parce qu'on m'y avait amenée, mais sans goût et sans vocation... La scène ne m'attirait pas.

Et plus tard, après ses débuts, ayant déjà joué Iphigénie et Valérie, donc en pleine carrière :

Je continuais de trouver le théâtre assez ennuyant.

On ne peut contester cet admirable talent très personnel, très prenant, très passionné ; ce jeu très sensuel d'une femme qui se donne toute, sans réserve ni honte ; cet art exquis des attitudes, des draperies, des gestes et de la plastique milésienne ; ces lassitudes d'idole indolente ; cette voix étrange et chantante, qui fait naître l'impression d'entendre et d'applaudir une grande artiste d'une ville lointaine ; ce tempérament original d'une actrice qui, n'ayant ni la grâce mièvre et spirituelle, ni la puissance retentissante des vastes poitrines, a su, par la volonté, se faire sa place à part et si haute, qu'elle n'a pas d'égale.

Mais il faut distinguer, dans cette longue carrière : il y a l'actrice, il y a la femme. Je crois bien qu'en dernière analyse, Sarah est aussi célèbre comme femme que comme actrice.

Son caractère a fait concurrence à son talent. Elle a donné à l'univers, non le spectacle de ses rôles, mais celui de son existence. Elle a repoussé du pied le théâtre de planches, et elle a voulu vivre toute sa vie, art et réalité, comme une Sémiramis ou une Cléopâtre, sur une scène plus vaste, sur le théâtre du monde.

Mounet-Sully, familier des chefs-d'œuvre, des Grecs, des Romains, des Byzantins, des Burgraves, des rois et des seigneurs dont les drames ont fait tressaillir l'humanité, promène dans le domaine de l'art son front auréolé par le rayonnement de l'idéal. Quand il se retirera, la Muse de Beauté pleurera l'un de ses derniers champions. C'est un favorisé de la nature. Il a tous les avantages physiques, grand, bel homme, belle tête, gestes magnifiques, un art savant de l'attitude, des effets plastiques. Il avait peu à faire pour être sculptural, l'étant de naissance. Il a une voix rare, d'un timbre sonore, d'une in-

tensité qu'il peut monter à des vigueurs peu communes, d'une souplesse que l'art dirige aisément, d'une belle netteté d'articulation ; la diction est merveilleuse.

Il a l'esprit élevé, fermé à tout ce qui n'est que joli, attiré par ce qui est grand et sublime.

Il n'a jamais l'émotion à demi. Son génie se donne entier, ou se refuse ; il n'est pas savant, quoique d'intelligence éclairée et de goût sûr. Dans l'intimité, c'est un charme de l'écouter disserter d'art ou de lettres. Il a le raisonnement fort, la conviction arrêtée, l'élocution agréable.

Comme tragédien, il passe pour improviser, pour se livrer au hasard de l'heure, à la chaleur et au bonheur de l'inspiration. Non. C'est travaillé, étudié, arrêté. Il détermine tout le dessin et comme le support de son rôle. Ce que le bonheur de l'heure lui apporte, c'est la vibration intérieure, le tressaillement sincère des nerfs ; les soirs où il n'y atteint pas, il est le seul à le savoir.

Coquelin aîné est un homme rond, corps et tête, figure, menton, nez, front : il est la rondeur même.

Il n'est pas laid, mais il n'est pas beau. Les narines sont larges et inclinées, les lèvres grosses, les joues fortes, les yeux petits, les sourcils séparés par un pli attentif, le menton débonnaire, la lèvre supérieure très haute. L'ensemble de la physionomie rasée fait penser à une tête de dominicain très placide et très intelligent.

Il est incontestablement l'une des gloires de notre art dramatique national. Sa vie d'artiste représente quarante ans de triomphes.

Il a réussi tout de suite. Deux ans après sa sortie du Conservatoire en 1862, il étonna dans *le Dépit* et dans *le Figaro* ; deux ans plus tard il était sociétaire, après des rôles d'une variété souple : John, de *Trop Curieux*, Duvivier, de *la Loge d'Opéra*, Aubin de Mai, et Destournelles et Balandart et Tabarin.

Ce qui fait l'originalité de son talent, c'en est le double don de gaieté et d'émotion. Son frère, Cadet, a fait rire. Constant connaît à la fois les secrets de la gaieté et les sources des larmes. Sur la gamme de toutes les notes que donne l'expression dramatique, depuis le gros rire de la farce jusqu'à l'horreur tragique, il possède un registre de mezzo soprano, il sait communiquer la gaieté la plus délicate et pareillement l'émotion la plus dis-

crête, il est à mi-chemin entre Scaramouche et Mounet-Sully. Nul n'a mieux discerné tous les degrés du rire, et ce talent l'a consacré l'interprète le plus complet et le plus parfait du répertoire de Molière.

Lisez sa brochure de *Tartufe*, il vous dira toutes les nuances de la gaieté, que le rire des *Précieuses* n'est pas celui des *Femmes Savantes*, et qu'il y a toute une série graduée depuis le hé! hé! de bonne compagnie qui salue les fines railleries du Sicilien, jusqu'au hou! hou! à ventre déboutonné que soulève *le Médecin Malgré Lui* s'enquérant si la matière est louable. Sur le clavier du rire, le ha! le ha! que mérite Alceste n'est pas le ho! ho! qui attend Arnolphe, ni le hu! hu! qui hue Tartufe.

Ses conseils sont judicieux :

— Il faut toucher juste et ne pas tirer du public cette dissonance cruelle, le rire de la farce se fourvoyant dans la comédie.

Rien n'est plus judicieux et nul n'a à cet égard un doigté si alerte, si sûr, si adroit. Il sait doser, raréfier en proportions congrues la gaieté convenable, jusqu'à la rendre touchante, car il n'y a pas plus loin du rire aux larmes que des lèvres aux yeux. Rappelez-vous le Flambeau de *l'Aiglon*, rappelez-vous surtout Gringoire, de Théodore de Banville.

Dans ce genre mitoyen de la comédie et du drame, dans cette zone flottante entre la joie et la pitié, il se meut à l'aise, il touche à coup sûr, il est inimitable.

Il agit sur tous les publics de tous les pays, par une sorte d'emportement dans la gaieté, de lyrisme dans le rire, et ce grain de sentimentalité qui répond à un des instincts les plus communs de la masse. Il a élevé le monologue à la hauteur d'une œuvre d'art, et l'on garde longtemps l'image du comédien détaillant avec finesse ses récits drôles, d'un ton à la fois naïf et malin, les deux bras à demi-levés, les lèvres plaisamment pincées, les yeux demi-clos, la voix basse, comme dans une confidence d'ami à ami.

Cette supériorité a été l'écueil. D'où vient, cher Mécénas, demandait Horace, que l'on n'est jamais content de ce que l'on a? On a vu Corneille se complaire dans de faibles comédies, et donner *la Galerie* ou *la Veuve* pour sœurs aînées et malingres au *Cid*.

On a vu Molière farcir sa perruque du laurier de César, se faire siffler à Limoges dans la tragédie, et écrire une *Thébaïde*.

Coquelin ne dément pas tant d'illustres précédents et, surtout, dans la seconde partie de sa carrière, sa vie aura été un duel contre sa nature. Rien de moins héroïque que sa tournure ? Et il lui a fallu des rôles de Napoléon, de Jean Bart, de Duguesclin.

Le succès de ses incursions sur les domaines du drame l'a induit en erreurs et en tentations ; il a ambitionné le privilège de renoncer tout à fait au rire et d'utiliser ses seules facultés d'émouvoir : il a haussé le diapason et forcé son talent, il est sorti de sa nature et, comme il se privait de sa plus incontestable supériorité, qui est sa force comique, il est demeuré désarmé, désemparé, incomplet sur le terrain, qui n'est plus sa province, du drame, du mélodrame et des rôles graves, héroïques et épiques. Restons chacun chez nous.

Là où il triomphe, c'est dans le classique gai, les valets de Molière ou Figaro. Il n'y a pas d'égal et le jugement de Sarcey subsiste :

— Il n'est pas un rôle de son emploi dans notre vieux théâtre classique où il n'ait été excellent ; dans quelques-uns il s'est montré exquis : on peut dire qu'il en a renouvelé le charme pour nous, qu'il nous les a, pour ainsi dire, révélés. Il n'y a guère de rôle de valet et de comique où il n'ait laissé sa marque. En ce genre il est le premier et digne d'être mis à côté des comédiens les plus illustres.

Mme Réjane est un des grands noms de notre théâtre. La formule de son talent ? Pour comprendre l'artiste, cherchez ses rôles à succès. Ici vous avez *Lysistrata*, *Amoureuse*, *Ma Cousine*, *Madame Sans-Gêne*, pour ne citer que les caractéristiques, c'est-à-dire des rôles où apparaissent et ressortent avec une importance permanente les deux tendances de sa nature, les deux ressorts de son tempérament, les deux aspects de sa physionomie, et ils se résument dans la devise : Peuple et Volupté.

Peuple ? Elle est adorablement peuple, même dans ses coûteuses toilettes, et au milieu des bibelots rares de ses collections dix-huitième siècle. Elle fait penser à la Jeannette de Théophile Gautier, courant les bals-musettes, et se faufilant à pied dans la boue, entre les carrosses et la brouette du vinaigrier. Réjane n'a jamais « dépouillé la vieille femme », c'est-à-dire la fillette qui dormait dans le buffet de l'Ambigu que tenaient ses parents, et qui suçait des oranges à un sou en regardant le mélodrame.

Les lettres que lui adressa son vénéré maître Régnier sont, à cet égard, instructives. En 1876, après *le Verglas* :

— Sois dame... que ton maintien ait bon air, surveille ta tenue...

L'année d'après, à la première du *Club* :

Que l'on sente la dame... ta toilette t'enlève de la tenue.

Après *Perfide comme l'Onde* de Gastineau.

— Tiens toujours, et surtout, à être distinguée !

Peine perdue. La distinction n'est pas de l'emploi de Mme Réjane ; elle est aussi dans la vie une Mme Sans-Gêne qui garde un fonds de roture, une Réjane populaire et sensuelle — et c'est l'autre trait dominant de son caractère qui se concilie heureusement avec le premier, car il se marierait moins bien avec le cant et l'hypocrisie des femmes du monde, qui jouent la réserve. Elle porte dans son art — rappelez-vous *Amoureuse* — une franchise aimable et un tantinet canaille, un voluptueux abandon, la souplesse ardente d'une Lysistrata.

Quant à son jeu fin, savant sans raideur, naturel sans faiblesse, il renferme une dose d'émotion vraie et communicative qui lui assure la sympathie des foules à défaut de la grandeur qui la recommanderait aux suffrages d'une élite.

Elle a eu le sens de ne pas lutter contre son tempérament et de n'accepter que des rôles en conformité intime avec sa propre nature. Elle l'a fait dès qu'elle a pu choisir. Le choix lui a réussi. Il a été d'un funeste exemple, en ce sens qu'il a encouragé les « actrices d'un rôle », incapables de souplesse et de variété.

A ces grands noms, joignez, sous le Second Empire :

Mmes Fargueil, Marie Favart, Eugénie Doche, Desclée, Léonide Leblanc ; MM. Grassot, Bressant, Geffroy, Regnier, Provost, Samson, Maubant ;

Puis, Mmes Barretta, Croizette, Samary, Reichemberg, Céline Montaland ; MM. Got, Delaunay, Thiron, Febvre, Worms.

Et aujourd'hui : Mmes Bartet, Marie Magnier, Segond Weber, Leconte, Roch, Berthe Cerny, Van Doren, Jane Hading, Moreno, Laparcerie, Jeanne Granier, Lavallière, et MM. Paul Mounet, Silvain, Le Bargy, Albert Lambert fils, De Féraudy, Truffier,

Berr, Dumény, Tarride, Janvier, Signoret, Baron, Huguenet, etc.

Cette revue est instructive. S'il est vrai que la fonction crée l'organe, le contraire ne l'est pas moins. La rareté des œuvres de haut vol a pour corollaire l'absence de nouveaux interprètes capables de les produire devant le public. Mme Sarah Bernhardt, M. Mounet-Sully ont fort peu d'héritiers présomptifs. Stendahl disait que la liberté tue le sens de l'art. Celui-ci n'est pas encore compromis, mais il est devenu plus accommodant, et accepte des œuvres qui n'auraient pas eu de tous temps les mêmes honneurs. Il convient de souhaiter qu'une part plus congrue soit faite au genre du vaudeville, et qu'une place plus digne soit réservée aux œuvres de haute et belle tenue, expression d'un idéal élevé et lumineux, sans lequel un peuple ne saurait prétendre à un rang illustre dans l'histoire du monde, car si la gloire est le soleil des morts, la beauté est le soleil des vivants (1).

*
* *

L'organisation matérielle du théâtre en France est déplorable, routinière; elle n'a pas changé depuis Louis-Philippe, et elle ne vaut pas celle des salles de Louis XIV. Dans tous les autres pays (2), les questions irritantes chez nous (la queue, contrôle, ouvreuses, chapeaux de dames, etc.), ont été résolues au bénéfice du public. Pour nous en tenir aux points de vue qui touchent à la littérature, l'heure tardive des dîners et la longueur des entractes sont très préjudiciables à l'art. Jadis un auteur avait cinq actes et quatre heures pour s'expliquer. Il n'a plus que la moitié de ce temps, et il est à peu près assuré que le

(1) Nous devons à l'obligeance de M. Coüet, l'érudit archiviste de la Comédie-Française, ce tableau complet de la série des directeurs de ce théâtre :

Commissaires du Gouvernement près le Théâtre-Français : J. F. Maherault (1799-1813) ; Bernard (1813-1815). [Sauf pendant la 1re Restauration]. De 1815 à 1822, la surveillance est exercée uniquement par le duc de Duras, premier gentilhomme de la Chambre du Roi, dont les ordres sont transmis par M. de la Ferté, intendant des Menus Plaisirs. Fr. Chéron (1822-1825) ; Baron Taylor (1825-1838) ; Fr. Buloz (1838-1847), puis administrateur du 30 août 1847 au 1er mars 1848 ; Lockroy (1848) ; Bazenerye (1848-1849). Directeurs : Jouslin de la Salle (1833-1837) ; Vedel (1837-1840). Administrateurs : Arsène Houssaye, d'abord Commissaire-Administrateur (1849-1850) ; puis Administrateur (1850-1856) ; Empis (1856-1859) ; Edouard Thierry (1859-1871) ; Emile Perrin (1871-1885). Pendant la dernière maladie de M. Perrin, M. Kæmpfen a rempli les fonctions d'Administrateur intérimaire. Jules Claretie (1885).

(2) Cf. Albert Carré, *les Théâtres en Allemagne et en Autriche*. 1898.

début de sa pièce ne sera pas entendu par une quantité de retardataires. La science de l'*exposition* est devenue vaine. L'art dramatique est beaucoup plus difficile qu'autrefois. Ajoutez que, par la presse, le public est averti de tout, il connaît les mœurs du grand monde, du demi-monde, des milieux professionnels, et il exige, sous peine de sévérité ou d'indifférence, des peintures exactes.

La mise en scène est devenue luxueuse, minutieuse ; des meubles de prix, des objets artistiques de valeur décorent les salons de toile peinte. L'introduction de l'éclairage par l'électricité offre plus de sécurité et une agréable variété d'effets lumineux pour reproduire les heures du jour et pour projeter les rayonnements éblouissants des féeries.

La machinerie est ingénieuse, sans dépasser les merveilles qu'on nous raconte des spectacles royaux du dix-septième siècle.

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, le théâtre s'est adjoint des conférenciers commentateurs des œuvres représentées, professeurs apportant comme une préface orale, un cours souriant et familier sur l'auteur et sa pièce.

Sarcey, Lapommeraye, Brunetière, Larroumet ont ainsi créé un genre qui a aujourd'hui de nombreux pratiquants. A la conférence littéraire s'est adjoint un genre nouveau, la conférence-audition, où des artistes viennent réciter ou lire au cours même de la causerie, les citations choisies à l'appui du développement et de la démonstration.

Le public témoigne à ces manifestations d'enseignement attrayant et rapide une grande faveur, parce qu'elles s'accordent avec la fièvre des temps et la rapidité des jours ; c'est un moyen de gagner du temps, c'est un chemin plus court, c'est une route de traverse qui n'est pas seulement la plus brève, mais encore la plus agréable : elle a tout ce qu'il faut pour plaire à notre époque.

Le théâtre, à la fin du dix-neuvième siècle, fut l'un des plaisirs les plus recherchés du public. A Paris, chaque soir, quarante-deux scènes offraient des spectacles variés et sans cesse renouvelés : ceci suffit à expliquer le grand nombre des auteurs dramatiques. C'est la profession la plus difficile et la plus encombrée.

CHAPITRE XI

Histoire.

1800 à 1815. — Michaud, Sismondi.

Après 1815. — De Barante. — Augustin Thierry. — Guizot. — Thiers.

MICHELET. Sa vie, ses œuvres. Histoire. Histoire sociale. Histoire naturelle. Le poète de la bonté.

Mignet. — Lamartine. — Louis Blanc. — Henri Martin. — Edgard Quinet. — A. de Tocqueville. — Victor Duruy.

RENAN. L'homme. L'écrivain. Le professeur. L'esprit de Renan.

HIPPOLYTE TAINE. Sa vie. Ses œuvres. Son caractère.

Fustel de Coulanges. — Historiens récents.

Mémoires et correspondances. La vie moderne et les genres littéraires. Les deux Ampère, Eugénie et Maurice de Guérin. — Mme Swetchine, Doudan, Mme Cavaignac. — Mme de Rémusat. — Pasquier, Beugnot, Chaptal.

Mémoires militaires. Le sergent Fricasse. — Le capitaine Coignet. — Seruzier. Thiébault, Marbot, etc., etc.

La renaissance historique en France au dix-neuvième siècle — car c'est bien une renaissance, l'histoire ayant toujours été en faveur dans la patrie des chansons de geste — a débuté et s'est trouvée entretenue par toutes les causes qui ont fait l'activité morale de ce siècle.

La crise révolutionnaire calmée, le spectacle d'une large rupture avec l'ancien régime donna plus vif qu'à aucune autre génération, le sentiment presque naïf, de savoir mieux « ce qui était auparavant ».

La guerre réveilla en même temps le patriotisme et le goût de mieux connaître cette « Nation », qui demandait tant de sacrifices, et qui reprenait à la face des peuples séduits et des rois inquiets sa mission séculaire d'initiatrice.

Les grandes publications de textes, les premiers essais, dans tous les arts, d'un romantisme mal conscient, appelèrent et alimentèrent la curiosité. Le roman gallo-romain de Chateaubriand, ceux de Walter Scott, les *Mémoires* du duc de Saint-Simon, psychologiques et « à la diable » suggéraient ou la couleur, ou le ton, ou le sentiment, ou le mouvement.

La politique, à quoi presque tous nos historiens mirent la main, ou donnèrent un regard, les retint encore par l'histoire quand ils eurent quitté le journal ou la tribune.

Le plus généralement, l'histoire a été écrite pour raconter; *scribitur ad narrandum, non ad probandum*, cette devise d'un des précurseurs serait encore celle de bien des historiens du siècle finissant. Mais conter pour conter ne fit pas l'affaire d'un grand nombre : ce conte, qui n'en était pas un, dut faire passer sa morale avec lui. Il y eut donc deux courants de littérature historique, l'école philosophique et l'école narrative ; l'une est l'école de Barante et de Thierry, l'autre celle de Guizot et de Tocqueville. Mais il en faut distinguer encore et l'école technique de Thiers et H. Martin, et une école lyrique avec Michelet, et l'école scientifique avec F. de Coulanges et sa laborieuse lignée. Encore, où placer Quinet ? et Renan ?

En 1815 la moisson lève. Auparavant il n'y a que deux ou trois ouvrages considérables, mais on constate une orientation de plus en plus nette. Une revue, le *Magasin encyclopédique*, les belles gravures des *Antiquités romaines*, le Musée des monuments français, attestent qu'il y a des amateurs, et les quatorze volumes du facile et honnête Anquetil (*Histoire de France*) ou ceux du censeur impérial Lemontey prouvent qu'il y a des lecteurs. Mais il y a plus en cette aurore des temps nouveaux de l'Histoire, il y a le *Génie du christianisme* et les *Martyrs* de Chateaubriand (1) dont nous parlons ailleurs, livres tout pleins de la vieille France catholique et royale, livre que lit le jeune Augustin Thierry, un écolier, à l'heure où le petit apprenti Michelet rêve dans les musées.

Deux noms doivent nous retenir, ceux de Michaud et de Sismondi.

Le Savoyard Michaud, né en 1767, fut d'abord un journaliste contre-révolutionnaire dénué d'impartialité. Une circonstance fortuite, une préface à faire pour un roman du temps des croisades, lui révéla à la fois un vaste sujet de narrations inexploité et sa propre vocation. Son *Histoire des Croisades*, dont le premier volume, tout influencé du *Génie* de Chateaubriand, parut en 1808, en eut bientôt six.

Michaud y respecte la grandeur et la vérité de son sujet. Il a su dire avant tout autre que les Croisades n'avaient pas toujours

(1) Je signale de Chateaubriand les *Etudes historiques*, 1, 6, « *Notre nouvelle Ecole historique* » et les *Mélanges littéraires*, t. VIII, ses études sur Michaud, de Barante et les historiens de 1820.

été de pieux pèlerinages, et il l'a dit sans amoindrir l'héroïsme de ces épiques aventures. Son langage est simple, grave et suivi. De plus, il est consciencieux et exact. Le premier, Michaud est allé aux sources françaises et étrangères, a dépouillé les pièces, cherché avec amour le document de première main. Enfin il n'a pas été inférieur à la psychologie ni à la moralité de son sujet : lisez les pages où il décrit l'enthousiasme des croisés, ou bien indique les résultats et les suites des première et quatrième de toutes ces expéditions d'Orient. Ayant, dans cette bonne et saine histoire, manqué de couleur et de profondeur, Michaud n'a pas été mis au nombre de nos grands historiens. Peut-être reste-t-il l'un des pères du romantisme ; il reste certainement l'initiateur de l'orientalisme romantique.

Nous parlons ici de Sismondi bien que son principal titre à la célébrité soit son *Histoire des Français* commencée sous la Restauration. D'une part, son premier livre important est déjà de 1807 ; mais surtout il fut un maître pour plusieurs de ses contemporains et toute la pléiade des historiens de la génération suivante. Mignet en convient, Guizot a, dans ce protestant genévois, un modèle complet, et, rencontre plus particulière, c'est notre quinzième siècle qui lui a, comme à Michelet, et à de Barante, suggéré ses meilleures pages.

Sismondi naquit en 1777, d'une famille où l'on se transmettait depuis trois siècles un héritage d'idées libérales et des souvenirs d'exil subis pour ces idées. Il dut lui-même plusieurs fois fuir persécutions et tracasseries. Momentanément professeur d'économie politique, c'est en alternant avec divers traités de cette science qu'il a donné son *Histoire des Républiques italiennes* (1807) et sa vaste *Histoire des Français* (1818). Dans le premier comme dans le second de ces ouvrages, il a résolu la difficulté de démêler des sujets confus, des matières complexes et les synchronismes multiples que son point de vue simplificateur assemblait devant lui.

Déjà on peut dire de ce premier de nos philosophes historiens que « son œuvre est l'honneur d'une vie ». Son noble esprit, sa conscience droite autant que scrupuleuse ont fixé déjà par un labeur immense la règle, qui prévaudra bientôt dans l'Histoire, de préciser tout en raisonnant, d'évoquer les grands problèmes, de concentrer les solutions de détail. Mais il n'est moderne que par le savoir et le patriotisme, et nullement par

l'art qui fait revivre le passé. C'est un historien de transition. Il se place bien, comme l'a dit Mignet, « entre l'école du dix-huitième siècle dont il a suivi les principes généreux sans en avoir la légèreté railleuse, et celle de nos jours, dont il a possédé la science sans en avoir toute la liberté d'esprit. »

De 1815 à 1830, ce fut l'ère féconde. Les deux grandes « écoles » se manifestent avec la puissance du génie. C'est le temps des grandes œuvres de Guizot, des premiers chefs-d'œuvre d'Augustin Thierry et du bon modèle proposé par Barante.

C'est pourtant au milieu de polémiques contre-révolutionnaires, doctrinaires et libérales de 1820, que ces monuments se sont élevés. Leurs auteurs même s'y sont associés dans le journal et la chaire. Ensuite, pendant que les volumes ou les leçons de Barante, Guizot et Thierry se succédaient, des émules plus jeunes se révélaient, qui encore par le livre, qui dans la chaire : c'est Thiers, ou Mignet, ou Michelet, historiens de la Révolution. De nouvelles tendances se marquent par ceux-ci ou par d'autres, les grandes collections se forment, les Musées et les Écoles s'organisent ; et, pendant que le Triumvirat de la Sorbonne exalte la jeunesse des écoles sur les intérêts du temps présent, l'Asie, et l'Égypte, et la vieille France intéressent et se dévoilent presque autant que naguère la Grèce et Rome, et l'on écrit aussi l'histoire des Littératures et celle de la Philosophie.

Cependant de Barante, Thierry, Guizot peuvent suffire à personnifier cette deuxième époque, les autres noms déjà fameux vers ce temps, devant, par la suite, revenir avec une plus solide gloire.

Le baron de Barante, né en 1782, à Riom en Auvergne, descendant d'écrivains et fils d'un préfet de Napoléon, depuis le premier Empire et jusqu'à sa retraite au lendemain de 1848, fut investi de fonctions publiques : auditeur au conseil d'État, préfet, conseiller d'État, député, directeur des contributions indirectes, pair de France, ambassadeur. Les travaux d'histoire l'ont toujours occupé, surtout lorsqu'il eut décidé de prendre une laborieuse retraite, et sa grande *Histoire des ducs de Bourgogne de la maison de Valois*, en 13 volumes, dont la première édition est de 1824, a été sans cesse perfectionnée.

Barante a lu directement toutes les chroniques, tous les

mémoires relatifs à son sujet, a fait un choix, non pas toujours en donnant la préférence aux plus extraordinaires, et, dans une rédaction suivie, discrète de ton, a relié ces narrations primitives. Ce sont les témoins oculaires, et quelquefois vulgaires, qui parlent dans ces nombreux volumes, avec la claire et souvent forte vision des choses elles-mêmes; l'imagination reproductrice domine ce domaine historique. L'époque choisie est précisément celle de notre histoire, où le costume et la couleur locale semblent bien offrir l'effet le plus particulier et le plus pittoresque.

Charmé des récits contemporains, j'ai cru, dit l'auteur, qu'il n'était pas impossible de reproduire les impressions que j'en avais reçues et la signification que je leur ai trouvée. J'ai tenté de restituer à l'histoire elle-même l'attrait que le roman historique leur a emprunté.

C'est notre Walter Scott, mais un Walter Scott qui trouve à la réalité assez de mouvement et d'éclat pour ne rien inventer, rien ajouter; et ce n'est pas une tâche toujours aisée que de s'effacer ainsi derrière ses témoins, surtout si l'on écrit en période de crise politique. C'est la grande vertu de Barante. Livre à livre, on citerait des narrations qui sont des merveilles de simplicité et de clairvoyance, de poésie et de bon sens. Indiquons tout au moins : les Parisiens allant au devant de Charles VI après la bataille de Roosebeck, — l'entrée à Paris de la reine Isabeau, la mort de Philippe le Hardi, le pacte passé entre les bouchers de Paris et le duc de Bourgogne. Où de Barante a dû faire œuvre plus personnelle, dans les portraits, l'excellence de son inspiration directe et vivifiante se constate : il semble que ses portraits de Philippe VI, du Téméraire et de Louis XI soient aussi œuvre de chroniqueurs ou de peintres du temps.

Par la date, par l'initiative, il serait le chef de l'école pittoresque et narrative, si un autre ne l'était pas par le génie. Cet autre, c'est Augustin Thierry.

Augustin Thierry naquit à Blois, le 10 mai 1795, d'une famille pauvre. Sa précoce intelligence lui valut la faveur d'une éducation complète au collège universitaire de sa ville natale. Il s'y distingua. Il grandit au milieu des émotions inouïes de ce temps. C'est au collège qu'il lut *les Martyrs* de Chateaubriand avec un enthousiasme dont il ne perdit jamais le souvenir.

En 1810, raconta-t-il trente ans après, j'achevais mes classes au collège de Blois, lorsqu'un exemplaire des *Martyrs*, apporté du dehors, circula dans le collège. Ce fut un grand événement pour ceux d'entre nous qui ressentaient déjà le goût du beau et l'admiration de la gloire. Nous nous disputions le livre; il fut convenu que chacun l'aurait à son tour, et le mien vint un jour de congé, à l'heure de la promenade. Ce jour-là je feignis de m'être fait mal au pied et je restai seul à la maison... A mesure que se déroulait à mes yeux le contraste si dramatique du guerrier sauvage et du soldat civilisé, j'étais saisi de plus en plus vivement ; l'impression que fit sur moi le chant de guerre des Franks est quelque chose d'électrique. Je quittai la place où j'étais assis, et marchant d'un bout à l'autre de la salle, je répétai à haute voix et en faisant sonner mes pas sur le pavé : « Pharamond ! Pharamond ! nous avons combattu avec l'épée !... » Ce moment d'enthousiasme fut peut-être décisif pour ma vocation à venir.

Il put se familiariser avec les êtres de ce château royal qui domine Blois et évoque des temps bien singuliers.

Avec la reconnaissance d'un enfant pauvre mais bien doué, il adopta d'abord la profession à laquelle il devait sa propre élévation intellectuelle, l'Enseignement. Mais ce n'était point sa vocation. Le journalisme, dont il essaya bientôt après à vingt ans, l'était-il mieux ? Il écrivit au *Censeur Européen*, feuille grave et libérale. Il en sortit et entra au *Courrier français*, autre publication libérale, mais en fut renvoyé, à cause de la hardiesse de ses opinions. Entre temps, il était devenu, sinon saint-simonien, du moins secrétaire du célèbre novateur socialiste, dont il se disait aussi, en riant, le fils adoptif ; il publia avec lui divers ouvrages aux titres étranges. Augustin Thierry cherchait sa voie.

Ses facultés l'orientaient vers différentes directions. Il avait l'imagination vive et le cœur chaud. Mais ses tendances étaient philosophiques, systématiques. Sous la Restauration il fut orléaniste, et, parmi les orléanistes, il fut « peuple ». Il fréquenta A. Comte, mais il lisait W. Scott. Ferait-il du roman ? du théâtre ? Et déjà la lecture de Michaud lui a suggéré des articles de journaux où il a émis ses idées sur la nécessité de réformer la science et l'art historique. Il a fulminé contre Velly et Anquetil. Il a prouvé qu'il a le sens des résurrections historiques, l'intelligence et l'amour du travail exact, l'imagination épique, et la sympathie pour les pauvres gens d'autrefois. Dans ses articles, il a des hypothèses, des intuitions, des illuminations d'écrivain aussi idéaliste que réaliste. A-t-il alors rêvé

pour lui-même l'œuvre d'un Homère ou d'un Hérodote? Il a, c'est vrai, rêvé d'écrire en style épique, mais il y avait en lui une passion qui y contredit presque : la passion du détail précis.

De 1817 à 1827 il composa successivement des études réunies plus tard sous le titre *Dix ans d'Études historiques*. Il y mit, en les donnant en 1834, une préface qui est une véritable autobiographie, une histoire de sa pensée et de ses livres jusqu'à cette date. C'est dans cette préface que l'on trouve ces belles pages si sincères, si dignes de leur célébrité sur le dévouement à la science et sur ses extases dans les bibliothèques devant les résurrections du passé.

Concurremment il donna au *Courrier français* quelques-unes de ses *Lettres sur l'Histoire de France*. A la dixième lettre, 1821, des abonnés du journal se plaignant et les déclarant trop savantes, on pria le rédacteur de changer de sujet. Thierry répondit qu'il avait fait vœu de ne plus écrire que sur des sujets historiques. Il avait entendu sa vocation. Il la suivit sans esprit de retour. En 1827, il put réunir en volume ses vingt-cinq *Lettres sur l'Histoire de France*. C'est là surtout qu'il faut chercher son manifeste et le programme explicite de sa méthode, et, il faut bien en convenir, on y trouve aussi d'autres choses.

Il a donc jeté ses premiers regards — hélas! ce sont aussi les derniers — vers les sources historiques, de là pour lui la Révélation de l'histoire! L'histoire doit être une analyse de textes, un dépouillement d'archives. Quant à la forme de l'exposition, Thierry la définit ainsi : « Allier par une sorte de travail mixte, au mouvement largement épique des historiens grecs et romains, la naïveté de couleur des légendaires et la raison sévère des écrivains modernes. » Il faut faire ressemblant et vivant, et il faut assez aimer sa patrie pour chercher, pour trouver sa vivante ressemblance; il faut assez l'aimer pour trouver aussi dans son image pure et vraie le réconfort parmi les impatiences et les lassitudes. Toutes les généreuses passions de Thierry allaient se réunir dans son patriotisme, vaillamment civique et rural. Au fond, ce qu'il chercha dans les chartes, ce qu'il voulut montrer quand il s'épuisa à vivifier l'amas de ses notes, ce furent les titres de noblesse du tiers état français.

Lui-même nous a raconté, dans des pages qu'on n'a pas oubliées, ses longs voyages de découvertes à travers le onzième siècle ; ses stations de huit heures dans les galeries glaciales de la bibliothèque Richelieu ;

au plus fort de l'été dans l'atmosphère caniculaire de l'Arsenal, de Sainte-Geneviève et de l'Institut. Penché sur ces morceaux de papiers et de parchemins noirs de poussière, il va, fouillant les chartes, les hroniques, les manuscrits, les légendes; il écoute les chants des bardes, les cris de désespoir des vaincus; il rassemble pièce à pièce, membre à membre, tous ces morts tombés en poussière, et au bout de longues années de séjour dans le royaume des ombres, il en sort les yeux perdus, mais un livre à la main, un livre qui est à la fois une histoire et un poème : *la Conquête de l'Angleterre par les Normands*.

(E. LEGOUVÉ.)

Le premier paru de ses ouvrages historiques est de 1825 : l'*Histoire de la Conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'abord en quatre volumes. « Livre surprenant! » a-t-on dit. Ç'aurait été le dernier de son auteur, si celui-ci n'eût eu son ardent enthousiasme. C'est en 1826, qu'usés par le travail, les yeux de Thierry, ses yeux dont il a en quelque sorte chanté les divinations, s'éteignirent. C'est le moment où il venait de faire avec Mignet un projet d'association pour une plus vaste entreprise d'extraits et de dépouillements des mémoires et chroniques. — Thierry ne se découragea pas, il fit, comme il dit simplement, amitié avec les ténèbres, et entouré de secrétaires, il poursuivit son œuvre. L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres l'accueillit parmi ses membres et lui obtint une pension du roi Charles X. En 1830, Augustin Thierry alla rejoindre à Vesoul son frère Amédée, préfet de la Haute-Saône. Le voyageur travailla en route, il se fit décrire les lieux, les monuments et il nota et classa dans le merveilleux répertoire de sa mémoire. A Vesoul il épousa Mlle de Guérangal, qui devint la collaboratrice de ses enquêtes et de ses compositions, tout en donnant elle-même au public ses propres essais moraux et littéraires.

En 1833, commence à paraître dans la *Revue des Deux-Mondes* l'ouvrage qui est le chef-d'œuvre de son auteur, les sept *Récits des temps mérovingiens*, réunis sous ce dernier titre, en 1840. Ces récits se rapportent tous aux fils de Clotaire Ier, et surtout à Frédégonde. Ce livre dicté est le plus parfaitement fini de notre historien, que l'on nomma dès lors l'Homère de l'histoire.

Revenu à Paris en 1834, Thierry fut en 1835 chargé par le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, d'administrer la bibliothèque du Palais-Royal; en 1836, le ministre Guizot lui confia

la direction de la publication des *Documents relatifs à l'histoire du Tiers État*. Il dut pour ce grand travail prendre des aides : ce furent principalement Bourquelot, Charles Louandre, Ludovic Lalanne, Bordier. La lucidité de son esprit était plus grande que jamais. La gloire couronna son œuvre : il travailla au milieu d'un bruit d'admiration qui réjouit et rajeunit ses forces.

En 1840, il donna ses *Considérations sur l'Histoire de France*, écrites depuis 1838. C'est une apologie de la révolution de 1830, considérée en quelque sorte comme le point d'aboutissement logique et légitime de toute l'histoire de France. L'Académie française décerna à Thierry le grand prix Gobert, en 1841, et le lui maintint tous les ans jusqu'à sa mort. Veuf en 1844, le savant chercha la consolation dans le travail des lettres et l'art.

En 1850, il joignit au premier volume des documents sur le tiers état, son *Essai sur l'Histoire de la formation et des progrès du Tiers État*. Il lui restait six ans à vivre. Il ne dicta plus d'œuvre nouvelle ; il reprit ses livres imprimés, en prépara de nouvelles éditions, toutes plus soignées, plus complètes, parfois entièrement remaniées, toujours plus scrupuleuses :

Même dans cette période, raconte F.-T. Perrens, la seule où j'ai eu l'honneur de l'approcher, son âme d'artiste se montrait admiratrice du beau sous toutes les formes. Il vivait seul à son foyer désert... Tous les soirs, sur le coup de neuf heures, deux domestiques le descendaient et le déposaient négligemment, sachant son pauvre corps insensible, sur deux fauteuils dans son salon où l'attendaient quelques amis, entre autres Ernest Renan, F. Bourquelot, Charles Louandre et celui qui écrit ces lignes. On causait d'histoire, puis on écoutait avec respect une sonate de Mozart ou de Beethoven, que faisaient valoir de bons exécutants.

Le dernier jour de sa vie, il se fit encore relire par son domestique un passage qui lui donnait des doutes, et il indiqua quelques corrections.

Ce dernier jour fut le 22 mai 1856.

On lit toujours Thierry. Pourquoi ? Des mains mieux outillées ont, depuis, porté une lumière plus sûre, versé une science plus exacte dans les difficultés de notre histoire. Peut-être va-t-on à lui comme aux poètes, aux tragiques, aux romanciers, mais aussi en songeant qu'on reverra dans ses œuvres du réel et du bien, qu'on s'instruira en s'amusant noblement, et ce n'est pas

un succès médiocre. Thierry fut un romantique et quelquefois un romanesque, mais il est philosophe à force d'être représentatif ; il a trop cru à la lutte des races et, en dépit de lui-même, il a failli verser dans le symbolisme qu'il condamna chez quelques-uns ; mais jamais son haut esprit, on peut dire sa Muse, n'a manqué au spiritualisme de sa jeunesse, jamais la pitié qu'il a accordée au petit peuple, voire aux femmes de l'histoire de France, ne s'est, malgré les révolutions de son temps et les tristesses de sa vie, mélangée d'amertume. Ce noble barde du tiers état, est resté chez nous, en histoire, le Père plutôt que le Maître, et c'est son cœur, son âme, sa sympathie, que les plus laborieux, aussi bien que les plus sensibles, cherchent à faire passer dans leurs travaux ou solides, ou suggestifs : ses disciples ne sont pas seulement Amédée Thierry, son frère, ou Fauriel, mais H. Martin, mais Renan, et, par un saisissant retour de l'influence du génie, c'est l'auteur des *Martyrs*, c'est Chateaubriand écrivant ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Certaines ressemblances entre Thierry et Guizot ne sont que des coïncidences. Entre eux le contraste est complet. Néanmoins Thierry, contemporain de toute l'œuvre historique militante de Guizot, l'a fort clairement comprise et jugée :

> Ses travaux sont devenus le fondement le plus solide, le plus fidèle miroir de la science moderne dans ce qu'elle a de certain et d'invariable. Avant lui, Montesquieu seul excepté, il n'y avait que des systèmes. C'est de lui que date l'ère de la science proprement dite.

La vie de Guizot fut longue et l'œuvre est immense.

Guizot naquit à Nîmes, en 1787, d'une vieille famille de gens de robe protestants. En 1794, son père mourut sur l'échafaud, victime de la Terreur. Quelques mois après, un soir, la mère du jeune François l'appela avec son autre enfant, et sur la terrasse de leur maison, tous les trois s'agenouillèrent pour remercier Dieu : on venait d'apprendre à Nîmes la chute de Robespierre. Toute la famille s'exila néanmoins à Genève. De là, le futur homme politique vint à Paris, en 1805, pour faire son droit. Ses études ne suffisaient déjà point à sa puissance de travail. Il se livra à d'arides compilations, comme son Dictionnaire des Synonymes, en deux volumes, à ses essais de critique d'art et de littérature, ou à des traductions de l'allemand et de l'anglais. Ses articles de journaux le firent remarquer. Le salon de

M. Suard lui procura des relations où s'adoucit sa juvénile roideur. Il a lui-même déclaré que ce sont les habitués des salons qui lui apprirent l'équité de l'esprit et le respect de la liberté d'autrui. Heureux temps, que celui où les salons enseignaient la vertu !

Mlle Pauline de Meulan, habituel feuilletonniste littéraire et moral du journal *le Publiciste*, tomba malade et allait suspendre sa collaboration. Un inconnu lui offrit de continuer la série d'articles commencée. Elle accepta. Nul ne s'aperçut de l'intérim. Quand cet intérim put cesser, l'inconnu se fit connaître à Mlle de Meulan, c'était F. Guizot, et bientôt, sans autre entraînement que celui de l'esprit, les deux écrivains s'épousèrent (9 avril 1812). Mme Guizot avait quinze ans de plus que son mari.

Cette même année M. de Fontanes, grand maître de l'Université, donna à Guizot la suppléance d'une chaire d'histoire à la Sorbonne. La part du jeune professeur était de traiter des origines de la civilisation. Il assuma cette tâche, mais refusa de mettre dans sa première leçon l'éloge attendu de l'Empereur.

A la première Restauration, Guizot fut fait secrétaire général du ministre de l'intérieur et conseiller d'État. Aux Cent-Jours, il fut délégué par les monarchistes constitutionnels pour porter l'assurance de leur dévouement au roi Louis XVIII à Gand. A la seconde Restauration, il devint secrétaire général du ministre de la justice. En 1820, un changement de ministère le rendit à la Sorbonne. Il remonta dans sa chaire le 7 décembre. La jeunesse libérale se pressa pour l'entendre traiter des institutions de la France. Il le fit dans l'esprit de l'école doctrinaire. Son cours fut frappé de suspension en 1822. Guizot commença alors deux de ses immenses publications. De 1823 à 1828, parurent successivement les vingt-six volumes de la collection des *Mémoires relatifs à la Révolution d'Angleterre* et les trente et un volumes des *Mémoires relatifs à l'Histoire de France*.

En 1828, sa chaire lui fut rendue. Aussitôt, il donna les cinq volumes de ses leçons sur l'*Histoire de la civilisation en Europe et en France*, les deux volumes de son *Histoire de la Révolution d'Angleterre* et de nombreux autres travaux sur des sujets littéraires ou politiques, en même temps qu'il fondait ou dirigeait deux revues d'histoire.

Ce fut un professeur infatigable, passionné, et, dans ses livres, c'est la même puissance, la même grave ardeur.

Guizot avait l'abord sec et froid. Sa haute taille était rigide, ses manières étaient guindées. Son flegme, qui était presque de la morgue, fit dire « lord Guizot ».

La révolution de 1830 le ramena à la politique. Pendant dix-huit ans, il fut par elle complètement repris et détourné de l'histoire.

Nous n'avons à parler ni des cabinets, ni de son ambassade à Londres, ni du long ministère où, pendant sept ans, il fut avec le roi presque seul tout le gouvernement. Disons seulement qu'il ne demanda rien au pouvoir, qu'il avait fondé et qu'il servit si longtemps.

A peine sous le régime de Juillet trouva-t-il le temps de donner un court volume sur Washington (en 1841). Mais s'il n'écrivit guère, il sut, aux heures qu'il put passer à son foyer, stimuler l'inspiration des siens. La première, Mme Guizot, morte en 1827, a laissé, sans parler de ses articles, une dizaine de livres qui se lisent encore. Leur fils aîné, mort à vingt-deux ans, en 1837, avait déjà consacré, précisément à cette femme supérieure, le premier essai de son talent. Mme Élisa Guizot, née en 1804, nièce de la précédente (épousée en 1828, suivant la dernière prière de la défunte et emportée soudain par la mort en 1833), fit aussi preuve de talent dans des œuvres destinées à la jeunesse. On sait que le second fils de Guizot, Guillaume Guizot, fut professeur au Collège de France et que sa sœur, Mme de Witt, a, dans le même genre que sa mère, encore plus écrit que la première femme de son père.

C'est pendant cette interruption de ses travaux d'histoire que Guizot fut appelé à l'Académie des Sciences morales et politiques, à celle des Inscriptions et Belles-Lettres et à l'Académie française.

La révolution de 1848 le mit à jamais hors de la politique qui se fait, mais non de celle qui s'écrit.

Au début de sa retraite, il acheva les six volumes de sa *Révolution d'Angleterre*, et, pendant la crise de 1848 à 1852, il donna des écrits plus courts qui sont, au fond, et malgré leurs dehors de généralisations philosophiques, des œuvres polémiques. Chagrin de n'avoir pu appliquer toutes ses idées, et effrayé des progrès du pouvoir absolu, il chercha à justifier ses propres actes et à prévenir ses concitoyens. Une fois l'Empire établi, il revint plus exclusivement à l'histoire, soit qu'il donnât de brefs

récits d'histoire anglaise, comme *l'Amour dans le mariage* (1855), ou qu'il rédigeât les *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps* (neuf volumes), ou formât cinq volumes des discours prononcés avant 1848, et nous ne parlons pas des ouvrages de philosophie religieuse qui se sont régulièrement succédés à partir de 1861. Guizot laissait encore quand il mourut, en 1874, le manuscrit de quatre volumes du plus populaire de ses écrits, *l'Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, plus tard achevée et publiée par Mme de Witt.

Certaines circonstances analogues, dans les vies de Thierry et de Guizot, ne sont, disais-je, que des coïncidences : les dates de leur naissance et leurs débuts, leur passage par le journalisme et l'enseignement ; d'autres semblent des grâces de l'état d'historien : leurs opinions libérales, la dignité de leur personne, leur zèle laborieux, le choix de certains sujets. L'opposition est néanmoins complète entre les chefs des deux écoles.

L'alliance de l'esprit de tradition, de patriotisme et d'une sorte d'impérialisme romain et anglais, ou simplement la foi religieuse et la foi libérale, voilà ce qui fait l'unité de l'œuvre et de la vie de Guizot.

Considérons seulement de ses livres ceux qui doivent prendre une incontestable priorité dans la haute littérature.

Les *Essais sur l'Histoire de France* sont une première réponse à la question de savoir : « Pourquoi en Angleterre le ferme établissement de la liberté politique avec le maintien des éléments essentiels de la vieille société anglaise, et, en France, le mauvais succès des tentatives de liberté politique avec la destruction à peu près complète de l'ancienne société française? » Or, par ancienne société, l'auteur veut dire celle dont l'esprit religieux garantissait l'ordre. L'*Histoire de la Civilisation en Europe et en France* pose qu'il y a eu trois éléments de transformation pour le monde moderne : les traditions romaines et germaines, et aussi, et surtout le christianisme. La Révolution d'Angleterre a été choisie à son tour parce que nulle autre ne pouvait mieux montrer l'adaptation possible, en un commun esprit politique, du sentiment de la liberté civile et de la foi religieuse, et parce qu'en la rapprochant de notre Révolution française, elles lui semblaient toutes deux sortir du christianisme et même de l'Église : « Elles ont demandé (ces deux révolutions) que les fonctions publiques fussent ouvertes à tous les

citoyens, distribuées selon le mérite seul, et que le pouvoir se donnât au concours; c'est le mérite fondamental de la constitution intérieure de l'Église, et elle l'a non seulement mis en vigueur, mais hautement professé. »

L'*Histoire de France racontée à mes petits-enfants* écrite en partie pendant ou après la catastrophe de 1870-71, est surtout empreinte d'une patriotique confiance aux destinées de la France, de la France missionnaire évangélique et libérale du monde.

La même pensée grave guide son style. Comme les hommes de Port-Royal avec lesquels ce grand écrivain offre quelque ressemblance, Guizot paraît avoir par conscience éteint son style. Au sortir de la lecture de Thierry, ce style semble terne. Il est froid, il est autoritaire, sentencieux, hautain. Mais il est net, ferme, fort, profond et non pas sans délicatesse. C'est la sobriété d'un logicien, d'un protestant et, si l'on veut, d'un janséniste. Mais une passion latente anime cette logique et la solidité majestueuse de ses développements. « Pour lui trouver des pareils, a dit Taine, il faudrait remonter à Thucydide ou à Machiavel. »

Que de belles narrations on pourrait extraire particulièrement de la *Révolution d'Angleterre !* Plusieurs sont déjà classiques.

C'est bien certainement à toutes ces causes que Guizot doit d'avoir fondé une école en histoire; mais, parmi elles, c'est à son patriotisme qu'il faut attribuer l'origine et la perpétuité de son influence. Il ne fut pas le philosophe pour qui la théorie suffit; ce grand homme d'État savait que la politique n'est pas tout dans la vie d'un peuple, et l'on a eu tort de dire que, pour lui, toute l'histoire de France se ramenait à 1830 et au « ministère Guizot ». Lui aussi, comme Thierry, il est l'historien français, avec d'autres facultés, dans une autre manière. Guizot et Thierry furent animés d'un même idéal qui était de remémorer et expliquer l'honneur et la gloire de leur pays, et de rappeler la France à sa mission universelle.

C'est ce qui a valu à Guizot, après vingt-cinq ans de retraite, un soudain regain de popularité. Un jour de l'année 1872, son fils Guillaume reprenait son cours au Collège de France. Le grand vieillard vint prendre place dans l'auditoire comme d'autres l'avaient fait pour lui soixante ans auparavant, et à la sortie de la leçon du fils, l'élite de la jeunesse studieuse, toute vibrante, accompagna de ses respects et de ses acclamations jusqu'à sa

voiture celui en qui la France ne voyait plus le ministre autoritaire de Louis-Philippe, mais comme le prêtre auguste de la Muse de l'histoire, l'homme à la vertu antique, l'historien au labeur incommensurable, le patriote et le libéral irréductible (1).

*
* *

Vue d'ensemble, avec Guizot et Thierry, la littérature historique trouva des formes distinctes qui allaient tendre à se rapprocher, à s'unifier. L'avenir devait harmoniser l'art et la philosophie avec la science pure.

Adolphe Thiers, né à Marseille en 1797, presque le compatriote de Guizot, commença par faire son droit et du journalisme. Son premier écrit lui valut une piquante célébrité locale. L'Académie d'Aix avait mis au concours l'éloge de Vauvenargues. Thiers envoya un manuscrit. Tout en le jugeant digne du premier rang, on l'écarta à cause des opinions politiques qu'il constatait. Thiers composa un second *Éloge de Vauvenargues*, le fit envoyer cette fois de Paris, remporta le prix, et son nom divulgué ne mit pas à Aix les rieurs du côté des juges. A vingt-quatre ans, il était déjà notoire dans les grands journaux libéraux de Paris. Il écrivait sur tout, mais dès lors il ambitionna d'élever un monument à l'histoire récente de son pays. Il jeta comme au courant de la plume, en 1823, les deux premiers volumes de son *Histoire de la Révolution française*. Il en acheva les sept autres moins vite (en 1827), quoique en ne se documentant guère que de souvenirs oraux. Le succès fut très grand, c'était la première fois que l'on osait parler favorablement de la Révolution. On a dit que ce livre était « la campagne d'Italie » de son auteur. Écrit en pleine fièvre de conspirations contre la Restauration, il prouva par son calme la positive lucidité d'esprit du jeune historien.

Il rêva d'écrire une histoire universelle, et se prépara à faire un voyage autour du monde. Mais il apprit que Charles X, résolu à tout, confiait le gouvernement à M. de Polignac. Thiers resta pour défendre la Charte, et il fonda le *National*. Il eut pour collaborateurs son compatriote Mignet et Armand Carrel. Désormais, et pour quinze années, il n'appartint plus au genre historique ; mais de toute sa carrière, à ce moment et plus tard,

1. Guizot est mort en 1874.

il se dégage plus d'une leçon, ne serait-ce que l'exemple de sa dignité politique.

Lorsque, pour sa patriotique et belliqueuse attitude dans la question d'Orient, il dut quitter le pouvoir, c'est à l'histoire qu'il voua son activité et sa surprenante puissance de travail. L'*Histoire du Consulat et de l'Empire* lui coûta vingt deux ans de labeurs (le vingtième et dernier volume parut en 1862). La documentation en est vaste. On ne peut énumérer tous les travaux préparatoires, voyages, enquêtes et dépouillements d'archives qu'il dut accomplir. La géographie, la stratégie, la diplomatie, le droit, l'économie politique, la finance, Thiers a dû tout apprendre et a tout appris pour comprendre, c'est bien le mot, son sujet, chronologiquement restreint, mais techniquement universel. Napoléon III, que Thiers n'aimait pas malgré, ou peut-être à cause de son admiration pour Napoléon Ier, a un jour pu solennellement déclarer l'auteur *du Consulat et de l'Empire* « notre historien national ».

Sous l'Empire libéral, Thiers, député de Paris, se fit le champion des « libertés nécessaires » et resta l'adversaire de la politique des nationalités. Désormais, il mit son patriotisme à sacrifier « ses chères études ». Presque seul à prévoir, au sein du Corps législatif, les conséquences de la guerre franco-allemande, il eut à accepter la mission d'en suspendre, si possible, les dégâts, puis de les réparer ; il eut à tenter de remédier à la fois aux blessures de la guerre civile. Septuagénaire, celui qu'on appelait le plus petit des grands hommes trouva une énergie et une vigueur égales à tous ces devoirs. Il était chef du pouvoir exécutif de la République française depuis deux ans à peine, que déjà l'œuvre accomplie dans l'armée, dans la vie économique, dans le relèvement moral et le rétablissement de la France devant l'Europe, lui valut de l'Assemblée nationale l'honneur d'un ordre du jour déclarant qu'*il avait bien mérité de la Patrie*.

Quelques semaines après cette apothéose, il dut donner sa démission à une assemblée hostile au régime de République libérale, qu'il croyait seul possible en France. Il s'éteignit en 1877, dans sa retraite paisible de Saint-Germain-en-Laye.

Depuis lors, les partis ont rivalisé à le répudier, ce qui n'est à l'honneur d'aucun. Et nous, historiens de la littérature, devons-nous en croire ceux qui soutiennent qu'il est destiné à s'amincir

comme littérateur ? Non, si l'intelligence est toujours en bonne estime chez nous. L'intelligence a fait l'œuvre historique de Thiers, comme la sympathie celle de Thierry, l'imagination celle de Barante, la raison celle de Guizot, et la pitié celle de Michelet ; ajoutons : une intelligence cherchant la clarté en tout et la mettant à la portée de tous par une pensée exclusivement française. Par le langage, en effet, par les vingt manières qu'il connaît de dire, il rappelle Voltaire ; mais c'est toujours même clarté, lisibilité parfaite, sans art apparent et certainement sans effort. Il se fait suivre, il se fait saisir par tous. L'homme d'État ne pouvait cependant guère s'abstenir de conclure, et il dit souvent, avec ce qu'on a fait et pu, ce qu'on aurait dû faire ; il moralise à sa manière : « il faut aimer la France ! » L'historien français du dix-neuvième siècle ne pouvait non plus ne point connaître le scrupule scientifique. Il en fait le formel aveu : « Je n'ai aucun repos que je n'aie découvert la preuve du fait objet de mes doutes : Je la cherche partout où elle peut être, et je ne m'arrête que lorsque je l'ai trouvée ou que j'ai acquis la certitude qu'elle n'existe pas ». C'est déjà de nos historiens actuels l'esprit positif, plutôt que le positivisme ; c'est l'intelligence des affaires, et non du déterminisme.

Et pourtant Thiers n'a pas été en histoire un chef d'école, précisément parce qu'il a fui l'esprit de système et pour les choses humaines et pour la science qui les décrit.

∴

Jules Michelet (1) était fils d'un imprimeur. L'entreprise que dirigeait son père à cette époque n'était pas prospère : les mesures qui, sous le Consulat et l'Empire, frappèrent les journaux et les livres causèrent la ruine définitive. Réduit aux expédients, le père de Michelet essaya de lutter contre la mauvaise fortune.

(1) Paris (1798-1874). Œuvres : *Tableau chronologique de l'histoire moderne* (1825); *Tableau synchronique de l'histoire moderne* (1826); *Précis d'Histoire moderne* (1827); *Introduction à l'Histoire universelle* (1831); *Œuvres choisies de Vico* (1835, 2 vol.). *Histoire romaine* (1831-39) ; *les Mémoires de Luther* (1835) (2 vol.) ; *Du Prêtre, de la Femme et de la Famille* (1844) ; *le Peuple* (1846) ; *le Procès des Templiers* (1841-52) (2 vol.) ; *l'Oiseau* (1856) ; *l'Insecte* (1857) ; *l'Amour* (1858) ; *la Femme* (1859) ; *la Mer* (1861) ; *la Sorcière* (1862) ; *la Bible de l'Humanité* (1864) ; *la Montagne* (1868) ; *Histoire de France* (Moyen Age, 1833-43, 6 vol. Révolution, 1847-53, 7 vol. Renaissance et Temps modernes, 1855-67, 11 vol.).

Œuvres posthumes : *Histoire du dix-neuvième siècle*, 3 vol. (1876), *Ma Jeunesse* (publ. par Mme Michelet, 1884) ; *Mon Journal* (*id.*) 1888); *Un Hiver en Italie* (1879) *Sur les chemins de l'Europe* (1893).

Il emprunta de l'argent et remonta son imprimerie, rue des Saint-Pères : cette suprême tentative ne réussit pas mieux que la précédente. L'usurier Vatard exigea le remboursement des sommes prêtées : ne pouvant l'obtenir, il fit conduire son débiteur à la prison de Sainte-Pélagie : après un arrangement, Michelet père rouvrit boutique, boulevard Saint-Martin, dans un local triste, humide :

Pour remonter l'imprimerie, c'était déjà toute une entreprise, et nous manquions de bras, n'ayant pas de quoi payer des ouvriers. Il nous fallut donc faire le travail nous-mêmes. Mon oncle Narcisse, qui imprimait à son compte, nous vint de temps en temps en aide. Mon pauvre grand-père se mit aussi à l'ouvrage, il imprima de ses mains tremblantes. Ma mère, déjà atteinte de la cruelle maladie qui devait l'emporter prématurément, se fit brocheuse, coupa, plia. Et moi enfant, je composais, m'apprenant seul à assembler les lettres.

Ces privations furent inutiles ; en 1812, on mit les scellés sur les presses ; ce fut la ruine. Tous ces revers se traduisirent en cruelles souffrances pour l'enfant :

L'âge de ma première enfance, écrivait-il plus tard, est précisément celui qui m'a laissé les traces les plus durables comme des brûlures qui ont d'autant plus marqué sur un âge si tendre : malgré les adoucissements qui sont venus plus tard, je porte toujours ces temps en moi. Ma petite taille, ma maigreur, rappellent que mon enfance ne fut point nourrie... ma chétive figure resta comme un monument de ces temps de deuil ; les cicatrices que garde ma main droite témoignent de tant d'hivers passés sans feu.

La sensibilité, l'imagination, l'intelligence, au lieu de s'émousser, s'aiguisèrent par ces heurts ; l'enfant échappait à la tristesse de la vie, et s'évadait en beaux voyages aux pays du rêve.

Tandis que Michelet sentait sa vocation se révéler, le sentiment religieux s'éveillait en son âme d'enfant :

Dans les détresses extrêmes où nous nous trouvâmes, je ne sais quel instinct solitaire me poussa à ouvrir un livre de piété. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ* précédée de l'ordinaire de la Messe... Je ne lisais pas, j'entendais... comme si cette voix douce et paternelle se fût adressée à moi-même. Timide, ne connaissant les hommes que par le mal qu'ils nous avaient fait, je goûtais avidement les louanges de la solitude dont ce livre est plein... Il me faisait apercevoir, tout à coup, au bout de ce triste monde, la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance. Je vois encore la grande chambre démeublée et froide,

elle me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse... *Je sentis Dieu*. Ma plus forte impression après celle-là, c'est le Musée des monuments français. — C'est là, nulle autre part, que j'ai reçu d'abord la vive impression de l'histoire. Je remplissais ces tombeaux de mon imagination, je sentais ces morts à travers les marbres, et ce n'était pas sans quelque terreur que j'entrais sous les voûtes basses, où dormaient Dagobert, Chilpéric et Frédégonde.

Mais ces dons précoces de vive imagination et de sensibilité avaient besoin de la culture de l'éducation. Son père avait confié le soin de l'instruire à un vieux magister, « vieux Jacobin, autrefois maître de pension en province, » qui s'appelait M. Mélot. — Bientôt il sut tout ce que pouvait lui apprendre son maître. On offrit à sa famille, alors dans une extrême détresse, de le faire accepter à l'Imprimerie impériale ; son père refusa, et employa ses dernières ressources à payer la pension de son fils au lycée Charlemagne. Celui-ci entra dans la classe de troisième, alors dirigée par M. Andrieux d'Alba. — Cette première année de lycée fut dure pour la créature délicate et sensible qu'était Michelet. Il a conté ses misères :

M. Andrieux me dit de lire mon thème ; me voilà tout déconcerté. Je commence d'une voix si tremblante, si tremblante qu'un rire universel s'élève de tous les coins. Ce rire cruel augmenta mon trouble, et rendit ma lecture plus difficile ; à la fin de chaque phrase, ma voix tombait ; impossible de la soutenir. Avec cela ma parole était claire, ma prononciation distincte ; je n'étais que mieux entendu de ceux qui se moquaient de moi. — Une classe est l'endroit le plus commode pour être bafoué. L'un vous fait son compliment, l'autre jette votre livre ou votre cahier par terre ; souvent on rit de vous à poings fermés. M. Andrieux eut pitié de moi et ne me laissa pas achever... Dès ce moment je fus leur jouet. — On ne me battait point ; quoique moins habitué à donner et à recevoir des coups de poing que les pensionnaires, et d'ailleurs moins fort qu'un grand nombre de mes adversaires, je les aurais repoussés. Mais à l'entrée, à la sortie de la classe, on m'entourait comme une curiosité. Ceux de derrière poussaient les autres et j'avais peine à écarter cette foule hostile qui ne m'interrogeait que pour rire de mes réponses quelles qu'elles fussent. J'étais au milieu d'eux comme un hibou en plein jour, tout effarouché.

Sa frêle enveloppe recouvrait une invincible énergie. Pendant l'année scolaire 1813-1814, il redoubla sa troisième et fut le premier de sa classe. Il eut faim plus d'une fois, et partit souvent au collège l'estomac et la tête vides. Le deuil entra dans

la pauvre maison, le grand-père mourut, et la mère de Michelet succomba peu de temps après, aux fatigues et aux privations.

Enfin le père de Michelet trouva un emploi chez un médecin, M. Duchemin, à qui il avait rendu service pendant la Révolution. La vie de chaque jour était maintenant assurée : c'était aussi pour Michelet la joie de voir la pleine lumière du soleil et la verdure, joie inconnue de lui jusqu'alors, car il avait vécu comme « une herbe sans soleil entre deux pavés de Paris ». Ce fut aussi la tendresse et la sollicitude de Mme Hortense, gouvernante de la maison de santé du docteur Duchemin.

L'année 1816 fut heureuse. Villemain et Leclerc, deux maîtres éminents, s'intéressèrent à leur élève : et il acheva sa rhétorique, terme alors des études scolaires, par des succès remarquables au Concours général. Il importait de choisir une carrière ; Michelet n'avait pas encore pris de décision à ce sujet : il était tourmenté par une sorte d'exaltation fébrile, un grand trouble de l'esprit, de l'imagination et du cœur. Pour faire diversion à cette nervosité inquiétante, le père emmena son fils dans les Ardennes, au pays maternel. Ce fut une révélation pour l'adolescent, qui n'avait jamais connu que la maigre verdure des paysages parisiens. Il découvrit les immenses plaines de Champagne, les forêts, et les sites pittoresque de l'Argonne. — Il s'intéressa passionnément aux récits légendaires que lui racontait sa tante Alexis : il sentit qu'il était né pour l'histoire ; mais il lui fallait assurer son existence matérielle et celle des siens. Il entra comme répétiteur de philosophie et d'histoire à l'institution Briand : il conquit successivement les grades de bachelier en 1817, de docteur en 1819, d'agrégé en 1821, et il fut nommé, cette même année, professeur au collège Sainte-Barbe-Rollin. Les premières années d'enseignement furent pour lui une période de recueillement : Vico lui fournit une philosophie pour débrouiller et classer les faits, et il écrivit en 1827 un *Précis d'Histoire de France*. Le succès obtenu par cet ouvrage lui ouvrit les portes de l'École normale : il y resta comme maître de conférence jusqu'en 1838. De 1833 à 1836, il suppléa Guizot dans la chaire d'Histoire à la Faculté des Lettres de Paris. Cependant il avait commencé d'écrire son *Histoire de France*. Il fut nommé remplaçant de Daunou, à la chaire d'histoire et de morale du Collège de France. En 1851, après le coup d'État du 2 décembre, sa chaire lui fut retirée. En 1852,

son refus de prêter serment à l'Empire l'obligea de quitter les Archives, où il était chef de la section historique depuis 1830. Ses ouvrages composés pour l'enseignement, furent interdits dans les lycées et collèges. La solitude qui peu à peu s'était faite autour de lui commençait à lui peser, maintenant qu'il n'avait plus l'agitation de la lutte pour le soutenir. Sa femme était morte en 1839, sa fille s'était mariée en 1842, son fils habitait loin de lui.

C'est alors qu'il rencontra celle qui devint sa compagne durant les vingt-cinq dernières années de sa vie, celle qui lui inspira ces œuvres charmantes : *l'Oiseau*, *la Mer*, *la Femme*, etc.

Il s'était d'abord retiré auprès de Nantes ; il alla s'établir quelques mois après à deux lieues de Gênes, dans un pli de l'Apennin.

A l'âge de soixante-douze ans, il n'avait rien perdu de son activité intellectuelle ; le soir de sa vie fut attristé par les désastres de la guerre de 1870-71. On sait les patriotiques angoisses de l'historien et aussi le cri d'indignation qu'il jeta à l'Europe. « Dans cet effroyable silence, moi seul, en Europe, je parlai. Mon livre, que je fis en quarante jours, fut la première, et longtemps la défense unique de la patrie. Il rompit l'unanimité de malveillance que l'or de M. de Bismarck avait facilement obtenue. La conscience publique fut avertie de la Tamise au Danube. J'intitulai ce cri du cœur : *la France devant l'Europe*, lui donnant pour épigraphe ce grave avis d'avenir : « les juges seront jugés. »

Quoique gravement malade, il consacra le reste de ses forces à une histoire du dix-neuvième siècle qu'il ne put achever. Il mourut à Hyères, le 9 février 1874.

Après le *Précis d'Histoire Moderne* (1827), Michelet composa son *Histoire Romaine*. Commencée en 1828, la première partie, qui raconte l'histoire de la République, parut en 1831. La *Science Nouvelle* de Vico avait été son guide à travers l'antiquité romaine, et Virgile son premier maître. Les travaux de Niebuhr et ses hypothèses sur les origines de Rome mettaient en émoi le monde savant ; enfin, dès 1827, Michelet songeait à écrire l'*Histoire de France*, dont l'*Histoire de Rome* était la préface nécessaire.

Il fit un voyage en Italie pour réunir ses matériaux, et pour étudier le pays.

Son histoire débute par un tableau de Rome, et par une description de la campagne romaine :

Quoique Rome soit toujours une grande ville, le désert commence dans son enceinte même. Les renards qui se cachent dans les ruines du Palatin vont boire, la nuit, au Vélabre. Les troupeaux de chèvres, les grands bœufs, les chevaux à demi sauvages que vous y rencontrez, au milieu même du bruit et du luxe d'une capitale moderne, vous rappellent la solitude qui environne la ville. Si vous passez les portes, si vous vous acheminez vers un des sommets bleuâtres qui couronnent ce paysage mélancolique, si vous suivez, à travers les marais Pontins, l'indestructible voie Appienne, vous trouverez des tombeaux, des aqueducs, peut-être encore quelque ferme abandonnée avec des arcades monumentales ; mais plus de culture, plus de mouvement, plus de vie. De loin en loin un troupeau sous la garde d'un chien féroce qui s'élance sur le passant comme un loup, ou bien encore un buffle sortant du marais sa tête noire, tandis qu'à l'orient des volées de corneilles s'abattent des montagnes avec un cri rauque. Si l'on se détourne vers Ostie, vers Ardée, l'on verra quelques malheureux en haillons, hideux de maigreur et tremblants de fièvre... Au milieu de cette misère et de cette désolation, la contrée conserve un caractère singulièrement imposant et grandiose. Ces lacs sur des montagnes, encadrés de beaux hêtres, de chênes superbes ; ce Nemi, le miroir de la Diane taurique ; cet Albano, le siège antique des religions du Latium ; ces hauteurs, dont la plaine est partout dominée, font une couronne digne de Rome. C'est du monte Musino, c'est de son bois obscur qu'il faut contempler ce tableau du Poussin. Dans les jours d'orage surtout, lorsque le lourd sirocco pèse sur la plaine, et que la poussière commence à tourbillonner, alors apparaît, dans sa majesté sombre, la capitale du désert.

Il dit les mœurs rudes de ces peuplades de bergers et de laboureurs :

C'était un peuple patient et tenace, rangé et régulier, avare et avide. Supposé qu'un tel peuple devienne belliqueux, ces habitudes d'avarice et d'avidité se changeront en esprit de conquête. Tel a été au moyen âge le caractère des Normands, de ce peuple agriculteur, chicaneur et conquérant, qui, comme l'avouent les chroniques, voulaient toujours *gaigner* et qui gagnèrent, en effet, l'Angleterre et les Deux-Siciles. Rien n'est plus semblable au génie romain.

Le secret de la grandeur romaine réside dans la vigueur de ces races presque barbares. Michelet passe rapidement sur les quatre premiers siècles de Rome, et arrive à la lutte entre Rome et Carthage : c'est le point culminant de l'histoire des guerres de la République romaine. Carthage vaincue, les contrées

situées au bord de la Méditerranée, centre de la civilisation antique, tombaient aux mains des Latins. Deux civilisations différentes de mœurs, de religion, d'esprit se trouvèrent en présence.

Les Carthaginois, comme les Phéniciens d'où ils sortaient, paraissent avoir été un peuple dur et triste, sensuel et cupide, aventureux sans héroïsme. A Carthage aussi, la religion était atroce et chargée de pratiques effrayantes. Dans les calamités publiques, les murs de la ville étaient tendus de drap noir. Lorsque Agathocle assiégea Carthage, la statue de Baal, toute rouge du feu intérieur qu'on y allumait, reçut dans ses bras jusqu'à deux cents enfants... Carthage représentait sa métropole, mais sous d'immenses proportions. Placée au centre de la Méditerrannée, dominant les rivages de l'Occident, opprimant sa sœur Utique et toutes les colonies phéniciennes de l'Afrique, elle mêla la conquête au commerce, s'établit partout à main armée, fondant des comptoirs malgré les indigènes, leur imposant des droits et des douanes... Cette domination violente s'appuyait sur deux bases ruineuses : une marine qu'à cette époque de l'art les autres nations pouvaient facilement égaler, et des armées mercenaires aussi exigeantes que peu fidèles.

La défaite de Carthage par Rome, la conquête de la Macédoine, de la Grèce et des provinces d'Asie avaient apporté à Rome des idées nouvelles, elles avaient révélé à ces rudes soldats du Latium une vie nouvelle. Michelet déplore cette influence :

Les premières relations de Rome avec la Grèce, fournies par la haine contre Philippe, furent d'amitié et de flatteries mutuelles. Elles se souvinrent de la communauté d'origine ; les deux sœurs se reconnurent ou firent semblant. La Grèce crut utile d'être parente de la grande cité barbare qui avait vaincu Carthage ; Rome trouva de bon goût de se dire grecque. La Grèce y perdit sa liberté, Rome son génie original.

Rome perdit, dans ses immenses conquêtes, ce qui avait fait sa force : le mépris du luxe, le respect des traditions religieuses et familiales, l'amour de la liberté ; puissance, honneurs, tout appartint désormais au dictateur assez habile pour capter et retenir la faveur du peuple et des soldats : le régime des Césars commence.

Ce fut un spectacle merveilleux et terrible à la fois que le triomphe de César... D'abord il distribua aux citoyens du blé et trois cents sesterces par tête; vingt mille sesterces à chaque soldat. Ensuite il les traita tous, soldats et peuple, sur vingt-trois mille tables de trois lits chacune... Et quand la multitude fut rassasiée de vin et de viandes,

on la soûla de spectacles et de combats... Dans le large front chauve et l'œil du faucon reconnaîtriez-vous le vainqueur des Gaules, couronné de toutes sortes de fleurs ? Venez tous de bonne grâce chanter, déclamer, combattre, mourir dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de la tête fardée du fondateur de l'Empire. La vie, la mort, c'est tout un. Déjà le Vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir après le triomphe ; combien d'autres vont tantôt mourir parmi ceux qui sont ici. Ne voyez-vous pas près de César la gracieuse vipère du Nil, traînant dédaigneusement après elle son époux de dix ans, qu'elle doit aussi faire périr ; c'est son Vercingétorix à elle. De l'autre côté du dictateur, apercevez-vous la figure hâve de Cassius, le crâne étroit de Brutus, tous deux si pâles dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang.

Michelet n'acheva pas cette *Histoire Romaine* ; il devait publier l'histoire de l'Empire Romain, seconde partie de l'ouvrage ; mais l'histoire de France l'attirait : il lui consacra le reste de sa vie.

Dès 1830, Michelet avait commencé l'*Histoire de France* ; il passa quarante années à en réunir les éléments pour conduire son récit jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle. Il fut souvent interrompu par d'autres travaux. Il établit un plan d'ensemble, et conta les épisodes reliés entre eux par la succession des faits ; ils sont la caractéristique de chaque époque.

« C'est la première fois que l'histoire eut une base si sérieuse », écrit Michelet dans sa préface. Oui, ce fut un entassement de faits, de documents. Il fut historien, il fut plus encore artiste. Les textes et les faits « ne sont que des matériaux avec lesquels il s'agit de construire un édifice », il faut raconter et peindre. Michelet sut retrouver l'âme des générations disparues :

Je ne tardai pas, dit-il en parlant de ses premières séances aux archives, à m'apercevoir dans le silence apparent de ces galeries, qu'il y avait un mouvement, un murmure qui n'était pas de la mort. Ces papiers, ces parchemins laissés là depuis longtemps ne demandaient pas mieux que de revenir au jour. Ces papiers ne sont pas des papiers, mais des vies d'hommes, de provinces, de peuples... Si on eût voulu les écouter tous, comme disait ce fossoyeur au champ de bataille, il n'y en aurait pas un de mort.

Michelet écouta ces voix d'outre-tombe : elles lui révélèrent le passé ; non pas seulement le milieu où elles vivaient, mais leur âme même : il eut « l'imagination non des yeux, mais du cœur ». Il a voulu « retrouver cette idée que le moyen âge eut de lui, refaire son élan, son désir, son âme, avant de le juger ».

Refaisant la légende des peuples ensevelis, je réveillais en eux mille choses évanouies. Certains chants de nourrice dont j'avais le secret étaient d'un effet sûr. A l'accent, ils croyaient que j'étais un des leurs. Le don que saint Louis demande et n'obtient pas, je l'eus : « le don des larmes ».

Esprit et imagination, science et poésie, Michelet a réuni ces facultés; son histoire est vraiment une « résurrection ».

Il commence l'historique de la France en 395. C'est l'époque des grandes invasions et de la chute de l'Empire romain. Passant rapidement sur les premiers siècles du moyen âge, il arrive à l'année 843, date à laquelle la France forme un tout distinct. Il décrit le sol français, ses divisions, ses productions, ses habitants. La France est « un vaste et puissant organisme, où les parties diverses sont habilement rapprochées, opposées, associées, le faible au fort, le négatif au positif », et il conclut : « Tandis que l'Angleterre est un empire, l'Allemagne un pays, une race, la France est une personne ». Voici le régime féodal ; l'absence de toute autorité publique fait de la France, vers le dixième siècle, un immense champ de bataille. Les famines, les maladies décimaient les populations. Les guerres continuelles entravaient le commerce, l'industrie, l'agriculture : les hommes « aspirèrent à l'ordre, et l'espérèrent dans la mort ». On crut la fin du monde prochaine :

Cette fin d'un monde si triste était tout ensemble l'espoir et l'effroi du moyen âge. Voyez ces vieilles statues dans les cathédrales du dixième et du onzième siècle, maigres, muettes, grimaçantes dans leur roideur contractée, l'air souffrant comme la vie et laides comme la mort. Voyez comme elles implorent, les mains jointes, ce moment souhaité et terrible, cette seconde mort de la résurrection qui doit les faire sortir de leurs ineffables tristesses, et les faire passer du néant à l'être, du tombeau en Dieu. C'est l'image de ce pauvre monde après tant de ruines.

L'an 1000 passa ; peu à peu les terreurs se dissipèrent, mais la servitude, l'oppression, les guerres sévissaient toujours ; l'Église tenta de les modérer en lançant l'excommunication contre les seigneurs cruels, et en instituant la Trêve de Dieu. C'est vers l'Église que vont toutes les pensées, tous les espoirs, et cette foi naïve, ardente, fit éclore, sur le sol de France, l'admirable floraison de pierre des cathédrales (1), comme elle entraîna les croisés vers la lointaine Palestine :

(1) Cf. E. Male, *l'Art religieux au treizième siècle*.

On vit les hommes prendre en dégoût tout ce qu'ils avaient aimé. Leurs riches châteaux, leurs épouses, leurs enfants ; ils avaient hâte de tout laisser là. Il n'était besoin de prédication ; ils se prêchaient les uns les autres, dit le contemporain, et de parole et d'exemple.

Sous la tutelle de l'Église, une puissance grandissait ; la dynastie capétienne, après d'humbles débuts, prenait en France une place prépondérante. Elle donna « son idéal, sa fleur, et son fruit », avec saint Louis :

Cette âme tendre et pieuse, blessée au dehors dans toutes ses amours, se retirait au dedans et cherchait en soi. La lecture et la contemplation devinrent toute sa vie. Il ne pouvait rassasier son cœur d'oraisons et de prières. Il restait souvent si longtemps prosterné, qu'en se relevant, dit l'historien, il était saisi de vertige et disait tout bas aux chambellans : « Où suis-je ? » Il craignait d'être entendu de ses chevaliers. Ces pieuses larmes, ces mystiques extases, ces mystères de l'amour divin, tout cela est dans la merveilleuse petite église de saint Louis, dans la Sainte-Chapelle. Un monde de religion et de poésie, tout un Orient chrétien est en ces vitraux, dans cette fragile et précieuse peinture.

Le moyen âge s'acheva au milieu du sang et des ruines. La guerre de Cent Ans mit aux prises deux peuples. Et pourtant cette époque a vu naître une grande chose, le sentiment patriotique. Michelet a raconté comment la haine de l'étranger a créé ce sentiment ; il a raconté les glorieux épisodes de dévouement et de bravoure pendant la lutte contre l'envahisseur ; il a surtout fait revivre, en des pages poétiques comme celle d'une légende, l'histoire de Jeanne d'Arc.

Il s'arrêta après Louis XI, attiré vers une autre époque par les préoccupations politiques du moment.

L'*Histoire de la Révolution* (1), dit Michelet, « n'a pas eu la bonne fortune des improvisations venues en temps paisible, elle a été écrite en plein événement ». Elle fut composée aux approches de la révolution de 1848. Les illusions des révolutionnaires de 1848, et les espérances déçues après le coup d'État de 1851, trouvèrent leur écho dans l'œuvre de Michelet. Son livre débute par un acte de foi en la Révolution de 1789 : « Je définis la Révolution l'avènement de la Loi, la résurrection du Droit, la réaction de la Justice. » Et toujours le don de faire revivre l'âme du passé :

(1) 1845-1853, 7 vol.

La poussière du temps reste. Il est bon de la respirer, d'aller, venir, à travers ces papiers, ces dossiers, ces registres. Ils ne sont pas muets et tout cela n'est pas si mort qu'il semble. Je n'en touchais jamais sans que certaine chose en sortît, s'éveillât... C'est l'âme.

Le peuple fut l'instigateur et l'acteur principal des journées du 14 juillet 1789, de juillet 1790, des 9 et 10 août 1792 :

A mesure que je suis entré profondément dans l'étude de la Révolution, j'ai vu que les chefs de parti, les héros de l'histoire convenue, n'ont ni prévu, ni préparé, qu'ils n'ont eu l'initiative d'aucune des grandes choses, d'aucune spécialement de celles qui furent l'œuvre unanime du peuple au début de la Révolution. Laissé à lui-même dans ces moments décisifs par ses prétendus meneurs, il a trouvé ce qu'il fallait faire et il l'a accompli.

C'est le peuple qui lui inspira ses plus belles pages. Il voulait, nous dit-il dans la préface de son *Histoire de France*, établir en lui « l'âme et la foi du peuple », pour mieux comprendre les siècles monarchiques. Il a senti profondément l'élan spontané d'enthousiasme, de sympathie et d'espérance qui fut l'âme de la Révolution à ses débuts.

Cependant, l'*Histoire de France* était demeurée en souffrance. Il y revint en 1855. Successivement, il écrivit *la Renaissance*, *la Réforme*, *les Guerres de religion*, *la Ligue et Henri IV*, *Henri IV et Richelieu*, *Richelieu et la Fronde*, *Louis XIV et la Révocation de l'édit de Nantes*, *Louis XIV et le duc de Bourgogne*, *la Régence*, *Louis XV*, *Louis XVI*. Il termina son œuvre en 1867.

Son enseignement, devenu un apostolat et un panégyrique du gouvernement républicain, l'avait fait exclure du Collège de France. Son histoire se ressent des luttes auxquelles il a participé. Plus encore que l'histoire du moyen âge, elle est une résurrection, mais une résurrection passionnée; les textes, les documents sont moins fournis. L'imagination supplée à leur insuffisance. « Le cadre étroit de la narration est brisé, l'histoire devient un poème » (Taine). Sauf les livres sur la Renaissance et la Réforme, cette partie de l'œuvre est une magistrale leçon d'éloquence et une vaste épopée.

Pendant la Révolution, les femmes avaient joué un grand rôle ; les unes par leur courage, les autres par leur intelligence ou leur beauté. Michelet, dans son *Histoire de la Révolution*, n'avait pu leur donner qu'une place mesurée. En 1854, il compléta les

portraits qu'il avait seulement esquissés et fit une série de biographies, les *Femmes de la Révolution*, pour que « nos mères et nos femmes lisent l'histoire de nos mères de la Révolution », où « elles trouveront leur ligne de conduite toute tracée quand la lutte entre l'ancienne foi et la foi révolutionnaire atteindra la plus intime fibre morale ». La femme commence au dix-huitième siècle à avoir une influence au point de vue de l'humanité et de la maternité :

Ce qui dès le milieu du siècle change toute la situation, c'est qu'en ces premières lueurs de l'aurore d'une nouvelle foi, au cœur des femmes, au sein des mères, se rencontrent deux étincelles : humanité et maternité. Depuis, cette étincelle est devenue un brasier.

Il réunit de nombreux exemples. Dans la classe populaire, c'est Mme Legras qui se dévoue pour arracher Latude aux cachots de la Bastille ; ce sont les femmes de Paris marchant sur Versailles pour ramener à Paris Louis XVI et le forcer à prendre des mesures contre la famine ; des femmes de l'aristocratie et de la bourgeoisie se distinguèrent aussi par leur courage, par leur intelligence, par leur caractère. Dans la galerie de ces portraits d'héroïnes révolutionnaires, il mit Mme Roland, Charlotte Corday, Mme de Staël, Théroigne de Méricourt, etc.; l'historien apporte peu de détails nouveaux, mais sa plume ranime ces figures héroïques ou gracieuses, qui furent mêlées aux romans et aux drames de la Révolution.

Le savant italien Vico, dont Michelet fut le disciple intellectuel, avait écrit « que le droit romain dans son premier âge fut un poème sérieux ». Michelet n'accepta pas cette opinion. Dans *l'Origine du Droit français* (1), il exposa les deux théories : origine poétique, origine prosaïque. Il y eut d'abord des deux. A la fin de l'époque féodale, le droit délaisse le symbolisme juridique pour aboutir à l'interprétation. Le sujet se prêtait peu à l'ornementation littéraire, et l'imagination ne pouvait guère s'évader des formules abstraites et sèches des lois saliques ou ripuaires, et des capitulaires ; Michelet, par la largeur des aperçus, par la richesse du langage, sut vivifier ces vieux textes juridiques : les chapitres sur l'État, sur la famille, sur la propriété sont à lire.

Son *Histoire* achevée, Michelet, exténué, quitta Paris pour

(1) 1837.

l'Océan, puis l'Italie. En sortant des cités, il s'éprit de la nature, « du petit peuple des lézards qui courent sur le roc », des bêtes, des oiseaux, et il entreprit d'écrire le poème de la nature en quatre livres : *l'Oiseau*, *l'Insecte*, *la Mer*, *la Montagne*.

L'art et l'imagination s'y marient avec l'observation. Il fut poétique comme La Fontaine, savant averti et grand écrivain comme Buffon ; de même qu'il avait cherché l'âme des générations dans le passé, il évoqua l'âme de l'oiseau, et il convoqua toute la gent ailée, depuis les plus simples, pingouins, manchots, qu'il comprend et qu'il aime :

A leur tenue verticale, à leur robe blanche et noire, on croirait voir des bandes nombreuses d'enfants en tabliers blancs. Ces fils aînés de la nature, confidents des vieux âges de transformation, parurent aux premiers qui les virent d'étranges hiéroglyghes. De leur œil doux, mais terne et pâle comme la face de l'Océan, ils semblaient regarder l'homme, ce dernier-né de la planète, du fond de leur antiquité.

L'aile devient plus aérienne : ce sont les goélands à l'œil clair et froid, couleur de mer, l'aigle marin, prince de la tempête, le héron, « rêveur des marais, » avec ses airs de grand seigneur ruiné. C'est le colibri, l'oiseau mouche, « flammes ailées, » c'est l'hirondelle, qui offre à nos extases la merveille du nid et le vol le plus admirable ; c'est le rossignol :

Artiste ! Le rossignol, à mon sens, n'est pas le premier, mais le seul, dans le peuple ailé, à qui l'on doive ce nom. Pourquoi ? Seul, il est créateur ; seul, il varie, enrichit, amplifie son chant, y ajoute des chants nouveaux. Seul, il est fécondé et varié par lui-même ; les autres le sont par l'enseignement et l'imitation. Seul, il les résume, les contient presque tous; chacun d'eux, des plus brillants, donne un couplet du rossignol. Un seul oiseau avec lui, dans le naïf et le simple, atteint des effets sublimes : c'est l'alouette, fille du soleil. Et le rossignol aussi est inspiré de la lumière, tellement qu'en captivité, seul, privé d'amour, elle suffit pour le faire chanter. Tenu quelque temps dans l'ombre, puis tout à coup rendu au jour, il délire d'enthousiasme ; il éclate en hymnes. Il y a toutefois cette différence : l'alouette ne chante pas la nuit ; elle n'a pas la mélodie nocturne, l'entente des grands effets du soir, la profonde poésie des ténèbres, la solennité de minuit, les aspirations d'avant l'aube, enfin ce poème si varié qui nous traduit, nous dévoile, en toutes ses péripéties, un grand cœur plein de tendresses. L'alouette a le génie lyrique : le rossignol à l'épopée, le drame, le combat intérieur : de là une lumière à part. En pleines ténèbres, il voit dans son âme et dans l'amour ; par moment, au delà, ce semble, de l'amour individuel, dans l'océan de l'amour infini...

L'émigration du rossignol qui, petit, seul, timide, part pour le grand voyage d'Asie, est une épopée dramatique et lumineuse. La traversée d'Italie est un des plus magnifiques morceaux.

L'insecte est un être mystérieux, fils de la nuit.

Point de regard dans ses yeux. Nul mouvement sur son masque muet. Sous sa cuirasse de guerre, il demeure impénétrable. Son cœur (car il en a un) bat-il à la manière du mien? Ses yeux sont infiniment subtils; mais sont-ils semblables à mes yeux? Il semble même qu'il en ait à part d'inconnus, encore sans nom; ils nous échappent.

Michelet s'est penché après Bernardin de Saint-Pierre vers ce monde de légers bruissements. Êtres étranges, troublants!

« Trouvés, pris, ouverts, disséqués, vus au microscope et de part en part, ils restent encore pour l'homme une énigme. »

On les tue, et on ne comprend pas les organes minuscules qui paraissent confus, parce qu'ils sont invisibles. Un Allemand a dit : « Dieu a fait le monde, le diable a fait l'insecte. » Michelet s'élève contre cette erreur. Le petit a son droit, lui aussi. L'insecte est un merveilleux ouvrier, admirablement outillé; il est l'amant le plus touchant, car l'amour le tue. Il est le citoyen le plus intelligent car il forme des cités et des républiques qui sont des modèles. La métamorphose est le plus splendide des phénomènes. Vous dites que l'insecte ne parle pas?

Si fait, il parle par ses énergies : 1° par l'action immense de destruction qu'il exerce sur le trop plein de la nature, sur une foule d'existences trop lentes ou morbides qu'il a hâte de faire disparaître; 2° il parle encore par ses énergies visibles surtout au moment de l'amour (ses couleurs, ses yeux, ses poisons, dont plusieurs sont nos remèdes); 3° il parle enfin par ses arts qui pourraient féconder les nôtres.

Les abeilles, les fourmis, les araignées lui inspirent des pages où il met tout son cœur.

Hélas, l'araignée est solitaire. Sauf quelques espèces (mygales) où le père aide un peu la mère, elle n'a nul secours à attendre. Le mâle, après l'amour, est plutôt un ennemi. Cruels effets de la misère! Il s'aperçoit que ses enfants peuvent être un aliment; mais la mère, plus grosse que lui, fait la même réflexion, pense que le mangeur est mangeable et parfois croque son époux. Un cruel tyran, le ventre, domine toute la nature.

Gloire à l'insecte, dont la fonction est des plus hautes : il est

le sauveur du monde, et malheureux ceux qui ne le comprennent pas, car la guerre acharnée qu'il fait à toute vie morbide ou encombrante assure le salut de l'humanité et les conditions salubres sans lesquelles la terre serait inhabitable.

La *Mer* est une vision puissante d'un monde fantastique : la mer, l'empire de la crainte et de la nuit.

Grande tristesse de voir tous les soirs, le soleil, cette joie du monde et ce père de toute vie, sombrer, s'abîmer dans les flots. C'est le deuil quotidien du monde et spécialement de l'Ouest. Nous avons beau voir chaque jour ce spectacle, il a sur nous même puissance, même effet de mélancolie.

La mer vue du rivage, les plages, les grèves, falaises, les tempêtes, les phares, les explorateurs, lui fournissent des tableaux, des développements, des récits que son génie coloré, lumineux, violent pousse au drame palpitant et aux proportions d'un gigantesque panorama.

Deux idées surtout sont originales et l'ont bien inspiré : la fécondité de la mer, et sa bienfaisance.

Fécondité. La mer stérile, disaient les Anciens. Rien n'est plus faux. Les êtres de la mer n'ont qu'une fonction : aimer et multiplier. Ils l'accomplissent avec une puissance qui est pour le monde un danger, et la mer elle-même a peine à le conjurer.

Dans la nuit de la Saint-Jean (du 24 au 25 juin), cinq minutes après minuit, la grande pêche du hareng s'ouvre dans les mers du Nord. Des lueurs phosphorescentes ondulent ou dansent sur les flots. « Voilà les éclairs du hareng ! » c'est le signal consacré qui s'entend de toutes les barques. Des profondeurs à la surface un monde vivant vient de monter, suivant l'attrait de la chaleur, du désir de la lumière. Celle de la lune, pâle et douce, plaît à la gent timide ; elle est le rassurant fanal qui semble les enhardir à leur grande fête d'amour. Ils montent, tous d'ensemble, pas un ne reste en arrière. La sociabilité est la loi de cette race ; on ne les voit jamais qu'ensemble. Ensemble ils vivent, ensevelis aux ténébreuses profondeurs ; ensemble, ils viennent au printemps prendre leur petite part du bonheur universel, voir le jour, jouir et mourir. Serrés, pressés, ils ne sont jamais assez près l'un de l'autre, ils naviguent en bancs compacts. « C'est (disaient les Flamands) comme si nos digues se mettaient à voguer. » Entre l'Écosse, la Hollande et la Norvège, il semble qu'une île immense se soit soulevée et qu'un continent soit près d'émerger. Un bras s'en détache à l'Est et s'engage dans le Sund, emplit l'entrée de la Baltique. A certains passages étroits on ne peut ramer ; la mer est solide.

Millions de millions, milliards de milliards, qui osera deviner le nombre de ces légions? On conte que jadis, près du Havre, un seul pêcheur en trouva un matin dans ses filets huit cent mille. Dans un port d'Écosse, on en fit onze mille barils en une nuit. Ils vont comme un élément aveugle et fatal, et nulle destruction ne les décourage. Hommes, poissons, tout fond sur eux; ils vont, ils voguent toujours. Il ne faut pas s'en étonner : c'est qu'en naviguant ils aiment. Plus on en tue, plus ils produisent et multiplient chemin faisant. Les colonnes épaisses, profondes, dans l'électricité commune, flottent livrées uniquement à la grande œuvre du bonheur. Le tout va à l'impulsion du flot et du flot électrique. Prenez dans la masse au hasard, vous en trouvez de féconds, vous en trouvez qui le furent et d'autres qui voudraient l'être.

Dans ce monde qui ne connaît pas l'union fixe, le plaisir est une aventure, l'amour une navigation. Sur toute la route, ils épanchent des torrents de fécondité.

A deux ou trois brasses d'épaisseur, l'eau disparaît sous l'abondance incroyable du flux maternel où nagent les œufs du hareng. C'est un spectacle, au lever du soleil, de voir, aussi loin qu'on peut voir à plusieurs lieues, la mer blanche de la laitance des mâles.

Épaisses, grasses et visqueuses ondes, où la vie fermente dans le levain de la vie. Sur des centaines de lieues en long et en large, c'est comme un volcan de lait et de lait fécond qui a fait son éruption et qui a noyé la mer.

Pleine de vie à la surface, la mer en serait comble si cette puissance indicible de production n'était violemment combattue par l'âpre ligue de toutes les destructions. Qu'on songe que chaque hareng a quarante, cinquante, jusqu'à soixante-dix mille œufs! Si la mort violente n'y portait remède, chacun d'eux se multipliant en moyenne par cinquante mille, et chacun de ces cinquante mille se multipliant de même à son tour, ils arriveraient en fort peu de temps à combler, solidifier l'océan, ou à le putréfier, à supprimer toute race, à faire du globe un désert. La vie, impérieusement ici appelle l'assistance de sa sœur, la mort. Elles se livrent un combat, une lutte immense qui n'est qu'harmonie et fait le salut.

Dans la grande chasse universelle sur la race condamnée, ceux qui se chargent de rabattre, d'empêcher la masse de se disperser, ceux qui la poussent au rivage, ce sont les géants de la mer. La baleine et les cétacés ne dédaignent pas ce gibier; ils le suivent, plongent dans les bancs, entrent dans l'épaisseur vivante; de leur gueule immense, ils absorbent par tonnes la proie infinie qui n'en est pas diminuée et finit vers les côtes. Là s'opère une bien autre et plus grande destruction. D'abord les petits des petits, les moindres poissons avalent le frai et les œufs du hareng, se gorgent de laite, mangent l'avenir. Pour le présent, pour le hareng, tout venu, la nature a fait un genre glouton qui, de ses yeux écartés, ne voit guère, n'en mange que mieux, qui n'est qu'estomac, la gourmande tribu des gades (merlan, morue, etc.). Le merlan s'emplit, se comble de harengs, et devient gras. La morue

s'emplit, se comble de merlans et devient grasse. Si bien que le danger des mers, l'excès de la fécondité, recommence ici plus terrible. La morue est bien autre chose que le hareng, elle a jusqu'à neuf millions d'œufs ! Une morue de cinquante livres en a quatorze livres pesant, le tiers de son poids ! Ajoutez que cette bête de maternité redoutable est en amour neuf mois sur douze! C'est celle-ci qui mettrait le monde en péril. Au secours ! lançons des vaisseaux, équipons des flottes. L'Angleterre seule y envoie vingt ou trente mille matelots. Mais qu'est-ce que l'homme peut faire ? La nature sait que nos petits efforts, nos flottes et nos pêcheries ne seraient rien pour son but, que la morue vaincrait l'homme. Elle ne se fie point à lui. Elle appelle des forces de mort bien autrement énergiques. Du fond des fleuves à la mer arrive l'un des plus actifs, des plus déterminés mangeurs, l'esturgeon. Venu aux fleuves pour faire paisiblement l'amour, il en sort maigri et âpre; il rentre d'un appétit immense dans le banquet de la mer. Grande douceur pour l'affamé de trouver la grasse morue qui a assimilé en elle les légions du hareng. Bonheur infini pour lui de trouver là concentrée la substance, de mordre en chair pleine. Le vaillant mangeur de morue, quoique moins fécond, l'est encore : il a quinze cent mille œufs.

Un esturgeon de quatorze cents livres a cent livres de laite ou quatre cent cinquante livres d'œufs. Le danger se représente. Le hareng a menacé de sa fécondité terrible ; la morue a menacé ; l'esturgeon menace encore.

Il faut que la nature invente un suprême dévorateur, mangeur admirable et producteur pauvre, de digestion immense et de génération avare. Monstre secourable et terrible, qui coupe ce flot invincible de fécondité renaissante par un grand effort d'absorption, qui avale toute espèce indifféremment, les morts, les vivants, que dis-je ? tout ce qu'il rencontre. Le *beau mangeur* de la nature, mangeur patenté, est le requin.

Bienfaisance : les bains de mer, la pureté de l'air sur les plages rendent la vie aux santés condamnées.

L'océan clame une leçon de bonté, de solidarité humaine :

La mer, très distinctement, dans ses voix que l'on croit confuses, articule de graves paroles. Mais l'homme n'entend pas aisément quand il arrive au rivage assourdi par les bruits vulgaires, las, surmené, prosaïsé. Le sens de la haute vie, même chez le meilleur, a baissé. Il est en garde contre elle. Qui aura prise sur lui ? La Nature ? Non pas encore. Adouci par la famille, par l'innocence de l'enfant, par la tendresse de la femme, l'homme reprend d'abord intérêt aux choses de l'humanité. On voit là que les âmes ont des sexes et sentent très diversement. Elle, elle est plus touchée de la mer, de la poésie de l'infini ; mais lui, de l'homme de mer, de ses dangers, de son drame de chaque jour, de la flottante destinée de sa famille. Quoique la femme soit tendre aux misères individuelles, elle ne donne pas aux

classes, un aussi sérieux intérêt. Tout homme laborieux qui vient à la côte fixe son attention principale sur la vie des hommes de travail, pêcheurs, marins, cette vie rude, hasardeuse, de grand péril, de peu de gain.

Je le vois, pendant que la femme se lève et qu'on habille l'enfant se promener sur la grève. Par une froide matinée, après une nuit de grande pluie, une à une les barques reviennent: tout est trempé, morfondu, les habits de ces gens dégouttent. Les jeunes enfants aussi ont passé la nuit en mer. Que rapporte-t-on? Pas grand'chose. On revient en vie pourtant. Au vent violent de cette nuit, les bateaux embarquaient des lames. On a vu de près la mort. Grande occasion pour l'homme qui se plaignait tant hier de revenir sur lui-même, de dire : « Mon sort est plus doux. »

Le soir, par le couchant douteux, où des nuages cuivrés montent sur une mer sinistre, il les voit déjà repartir. « N'aurons-nous pas de mauvais temps ? » leur dit-il. « Monsieur, il faut vivre. » Ils portent avec eux leurs enfants. Leurs femmes, plus que sérieuses, suivent des yeux, et plus d'une fait tout bas quelques prières. Qui ne s'y joindrait? L'étranger fait des vœux lui-même ; il dit : « La nuit sera mauvaise. On voudrait les voir revenus. »

Ainsi la mer ouvre le cœur.

L'Océan est une voix. Il parle aux astres lointains, répond à leurs mouvements dans sa langue grave et solennelle. Il parle à la terre, au rivage, d'un accent pathétique, dialogue avec leurs échos ; plaintif, menaçant tour à tour, il gronde ou soupire. Il s'adresse à l'homme surtout. Comme il est le creuset fécond où la création commença et continue dans sa puissance, il en a la vivante éloquence, c'est la vie qui parle à la vie. Les êtres qui, par millions, milliards, naissent de lui, ce sont ses paroles. La mer de lait dont ils sortent, la féconde gelée marine, avant même de s'organiser, blanche, écumante, elle parle. Tout cela ensemble, mêlé, c'est la grande voix de l'Océan.

Que dit-il ? *Il dit la vie*, la métamorphose éternelle. Il dit l'existence fluide. Il fait honte aux ambitions pétrifiées de la vie terrestre.

Que dit-il ? *Immortalité*. Une force indomptable de vie est au plus bas de la nature. Combien plus, au plus haut, dans l'âme !

Que dit-il ? *Solidarité*. Acceptons le rapide échange qui, dans l'individu, existe entre ses éléments divers. Acceptons la loi supérieure qui unit les membres vivants d'un même corps : humanité. Et au-dessus, la loi suprême qui nous fait coopérer, créer, avec la grande Ame, associés à l'aimante Harmonie du monde, solidaires dans la vie de Dieu.

Et voici la Montagne, aux voix édifiantes aussi :

Ces vierges de lumière qui nous donnent le jour quand le ciel même est sombre encore dans son azur d'acier, elles ne réjouissent pas seulement les yeux fatigués d'insomnie, elles avivent le cœur, lui parlent d'espérance, de foi dans la Justice, le retrempent de force virile et de ferme résolution.

Jamais on n'avait écrit une pareille histoire naturelle, toute emplie de lyrisme, de lectures, d'observations, mais surtout de leçons. La Nature enseigne à l'homme les grandes lois de la vie, que domine la Bonté. C'est à la fois l'optimisme de J.-J. Rousseau, l'extase de B. de Saint-Pierre, et un hommage religieux au créateur qui mit tout le divin génie dans les moindres détails comme dans les plus vastes ensembles de l'univers.

C'est toujours, comme dans l'historien, l'âme exquise, et bonne, et toute épandue vers les humbles, toute fondante de sensibilité qui ruisselle au devant des faibles : il y a dans Michelet un philanthrope du dix-huième siècle qui aurait beaucoup lu Virgile. Sa force est dans sa commisération, dans sa faculté d'aimer et de croire : car il a la foi robuste. Il croit au ciel, à l'âme, à l'immortalité, à l'avenir. Ce n'est pas en pure perte qu'il s'apitoye, c'est parce qu'il espère, et il attend dans une extase mystique, les regards portés si haut et si loin, qu'il fut meilleur historien, meilleur prophète, meilleur naturaliste même que politique.

De son histoire sociale (*La Bible de l'Humanité. Les Origines du droit. Le Peuple. La Sorcière. L'Étudiant. Nos fils. La Femme. L'Amour*), ce n'est pas ici le lieu de discuter les théories chères aux philosophes de 1848, à Lamennais comme à Buchez ou à Pierre Leroux, à Edgard Quinet, à Jean Reynaud, qui traversèrent la société comme éblouis de leur rêve intérieur.

La *Bible de l'humanité* est l'histoire de la civilisation à travers les âges, depuis les Védas hindous jusqu'à la déclaration des Droits de l'homme.

L'humanité, dépose incessamment son âme dans une Bible commune. Chaque grand peuple y écrit son verset. Les versets sont fort clairs, mais d'une forme diverse, d'une écriture très libre : ici en grands poèmes, ici en récits historiques : là en pyramides, en statues. Un dieu, parfois une cité en dit beaucoup plus que les livres, et, sans phrases, exprime l'âme même. Hercule est un verset, Athènes est un verset, autant et plus que *l'Iliade*, et le haut génie de la Grèce est tout entier dans Pallas Athéné.

Le *Ramayana* hindou, « doux poème… un chant délicieux… une Bible de la bonté… » le ravit d'admiration ; la réconciliation d'Ormuzd et d'Ahriman, l'esprit du bien et l'esprit du mal, lui inspire des pages d'une étincelante poésie sur la religion et les mœurs de la Perse. Il s'enthousiasme pour le génie grec :

La Grèce, a fait plus que tous les empires... Telle y fut la force de vie que, deux mille ans après, il suffit d'une ombre légère, d'un lointain reflet de la Grèce pour faire la Renaissance.

L'Egypte, la Syrie, la Phrygie, la Phénicie, sont pays orientaux où les mœurs sont déréglées, la religion cruelle, le peuple sans valeur intellectuelle ni morale. En Judée, il fait des descriptions de paysages d'un coloris éblouissant, et une interprétation profane de la Bible. C'est ensuite Jésus et le christianisme, qui n'a pas les sympathies de Michelet.

Et maintenant marchons, marchons aux sciences de la vie. Une énorme lumière et de rayons croisés terriblement puissante, foudroyant le passé, a montré l'accord à sa place, l'accord victorieux des deux sœurs, Science et Conscience. Toute ombre a disparu. Identique en ses âges, sur sa base solide de nature et d'histoire, rayonne la Justice éternelle.

Telle est la conclusion de cet ouvrage où, malgré les jugements hasardeux, le ton de polémique agressive et le parti pris, l'historien et l'artiste ont brossé de magnifiques tableaux. On est séduit par la forme heureuse, le sentiment de tendresse pour les faibles, l'instinct de la poésie touchante qu'il découvre au fond des drames populaires ou des légendes des paysans (*Légendes du Nord*, les plus belles pages qu'ait inspirées la Roumanie). Toujours il est lui-même : vastes regards pénétrants, jetés sur d'immenses espaces, pour en rapporter l'esquisse de larges et puissantes fresques, où le goût et le jugement ont parfois des atteintes, mais où flamboie le feu des poètes. Son âme amollie et pitoyable a des accents émus plus beaux que ses gestes de colère, et je ne sache rien de plus charmant que ses peintures des enfants et des mères. Sa philosophie des poupées est bien jolie :

C'est ici un premier essai d'indépendance, l'essai timide de l'individualité. Sous cette forme toute gracieuse, il y a, à son insu, une velléité de poser à part, quelque peu d'opposition, de contradiction féminine. La fillette commence son rôle de femme : toujours sous l'autorité, elle gémit un peu de sa mère, comme plus tard de son mari. Il lui faut une petite, toute petite confidente, avec qui elle soupire. De quoi ? De rien aujourd'hui peut-être, mais de je ne sais quoi qui viendra dans l'avenir.

C'est surtout l'hiver, au foyer, que vous observerez la chose, quand on est plus renfermé, qu'on ne court plus et qu'il y a moins de mouvement extérieur. Un jour qu'on l'a un peu grondée, vous la voyez dans

un coin envelopper tout doucement le moindre objet, un petit bâton peut-être, de quelques linges, d'un morceau d'une des robes de sa mère, le serrer d'un fil au milieu, et d'un autre un peu plus haut, pour marquer la taille et la tête, puis l'embrasser tendrement et le bercer : « Toi tu m'aimes, dit-elle, à voix basse ; tu ne me grondes jamais. »

Le style de Michelet, heurté, frissonnant, secoué de spasmes, saisit et violente, happe et enchaîne : c'est irrésistible. Faguet (1) l'a bien démontré :

Il ne fait jamais, lui historien, ni « portrait » ni « narration ». La disposition patiente, avisée et concertée pour un effet d'ensemble, des traits d'une figure ou des détails d'un récit, lui répugne absolument ; il procède par grands traits détachés. Le personnage, mêlé aux événements, aux considérations, aux émotions de l'auteur, se dessine peu à peu, par apparitions successives, par retours en scène, d'autant plus vivant, du reste, qu'il n'est jamais isolé, peint en l'air, toujours entouré au contraire de toutes les choses réelles, qui le soutiennent.

Les récits de Michelet sont faits de même. Je ne crois pas qu'il ait *raconté*, dans le sens ordinaire du mot, une bataille, une entrevue, une anecdote. Toutes ces choses il les montre, les jette brusquement au jour, comme dans la traînée de lumière qui vient s'arrêter sur un tableau noir et tout à coup disparaît. Ici, il y a un vrai défaut. Souvent la suite des temps, la série des événements se brouille à nos yeux. Nous perdons avec lui le sentiment de la continuité. A chaque instant on sent le besoin de savoir l'histoire pour l'apprendre chez lui. A la vérité, il l'illumine magnifiquement.

Tout ce qui dans le style est *émotion* et *peinture*, il l'a plus que personne au monde. Le relief dur, le dessin net, la saillie vigoureuse d'un mot qui semble un jet de flamme, c'est où il excelle. Et aussi la tendresse, la pitié, la haine et la colère anime, contracte, adoucit, ou fait grimacer son style comme une figure humaine.

Sa phrase est un geste.

Par l'imagination ardente comme une fournaise, par le don d'expression, par la sensibilité communicante, la passion forcenée, la foi solide, le mysticisme nerveux, le symbolisme brumeux, il plaît, il subjugue, il élève, il nous arrache au présent, qu'il n'a pas vu ni compris, étant l'homme d'hier et de demain, l'homme des sphères supérieures aux mesquineries actuelles, le poète des âmes, des faits et des choses, l'apôtre d'amour et de bonté.

(1) Il relève ingénieusement des vers saccadés, hachés, des strophes même dans cette prose souvent lyrique. « Nous sera-t-il donné de venir à tir(e) d'ailes revoir ce cher foyer de travail et d'amour ; de dire un mot encore en langue d'hirondelles à ceux qui même alors garderont notre cœur. » etc.

∴

Mignet, contemporain, compatriote et ami de jeunesse de Thiers, fit son droit avec lui à Aix sa ville natale ; comme lui, il remporta un premier succès devant une académie provinciale pour un essai historique (*Charles VII*) ; avec lui il vint à Paris, fit du journalisme, collabora au *Courrier Français*, où Thierry avait débuté lui-même, fit un cours libre sur la Révolution d'Angleterre, et, en même temps que Thiers, donna une Histoire de la Révolution française plus courte, mais solide et où l'on sent que l'auteur pense beaucoup plus qu'il n'en dit. Un incident de presse lui valut un procès où il fut défendu par La Fayette. Il obtint un acquittement et Mignet appartint désormais à l'opposition. Il fut aux côtés de Thiers et d'A. Carrel dans la campagne du *National* contre les Ordonnances.

La Révolution de 1830, qui lui parut une fin de tout repos pour la France, termina aussi la période d'activité extérieure de sa vie. L'histoire seule eut alors ses soins. C'était plus qu'une vocation, ce fut pour lui une fonction. Conseiller d'État, directeur des Archives au Ministère des Affaires étrangères jusqu'en 1848, membre de l'Académie française en 1836, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences morales et politiques en 1837, et pour près d'un demi-siècle, il n'eut bientôt plus qu'une charge, charge inamovible, l'Histoire, ou plutôt la Monographie, mais il l'exerça comme une magistrature. A l'Institut, ses *Éloges* des membres défunts sont des études complètes et profondes dans leur élégante brièveté, et les livres courts et soignés qu'il donna au grand public sont des modèles de science concentrée, en même temps de psychologie et de style.

Déjà son *Histoire de la Révolution* qui s'arrête en réalité à la fin de la Convention, le reste n'étant qu'un abrégé, doit son originalité à la puissance des portraits qui s'y succèdent. Si l'on met à part l'*Introduction à l'Histoire de la succession d'Espagne*, qui est une préface à quatre volumes de documents (1835-42), l'œuvre caractéristique de Mignet est une suite de monographies sur le seizième siècle. Il avait rêvé d'écrire une histoire générale de la Réforme protestante, mais, par excès de conscience et de labeur, il s'est attardé à quelques épisodes : *Établissement de la Réforme religieuse et constitution du cal-*

vinisme à Genève (1837), *Antonio Perez et Philippe II* (1844-46), *Histoire de Marie Stuart* (1847-51), *Charles Quint, son abdication, son séjour et sa mort au monastère de Yuste* (1852-54), *Rivalité de François Ier et de Charles Quint* (1875). On croirait, à la lecture de cette liste, que cet écrivain au style si classique avait l'imagination romantique ; il avait aussi des romantiques le spiritualisme, en même temps que, des classiques, le goût de la psychologie : « Le véritable historien, a-t-il dit, sait assigner dans l'accomplissement des faits la part des volontés particulières qui attestent la liberté morale de l'homme et l'action des lois de l'humanité vers des fins supérieures sous l'action cachée de la Providence. » Souvent il narre comme Barante avec les paroles des contemporains comme dans *la Rivalité*, mais toujours il entend que l'historien ait le droit de conclure, et ses fins d'ouvrage sont précisément des pages caractéristiques de sa méthode : là, les faits et les idées se ramassent, les mots se serrent, la lumière des recherches minutieuses éclate, et, avec le noble ton et le sang-froid énergique d'un Guizot qui serait sobre de développement, il pose, avec le dernier trait d'un tableau buriné, la dernière preuve d'une thèse.

*
* *

Je vous ai parlé déjà de Lamartine (1), je n'y reviens pas.

Louis Blanc a, lui aussi, donné une *Histoire de la Révolution*. Elle a été précédée d'une tentative volumineuse, l'*Histoire de Dix Ans* qui ne vaut pas l'*Histoire de la Révolution*. Celle-ci composée en exil à Londres, est le fruit de travaux consciencieux faits dans de très mauvaises conditions. La méthode en est scientifique, les références sont sûres, l'impartialité est, dans les intentions, certaine ; la critique historique trouve à apprendre dans les appendices où l'auteur s'explique sur son travail ; mais la rhétorique trouverait trop aisément à s'instruire dans le corps de l'ouvrage, celle en particulier qui élabore des réquisitoires pour réunions publiques, et des articles pour journaux pamphlétaires.

Pendant que travaillent les nouveaux, les précédents mettent encore au jour des œuvres de grande valeur, puisque c'est

(1) Cf. p. 99-136 de ce volume.

le temps où Guizot, fini comme homme politique, revient à ses robustes travaux, où H. Martin reprend le vaste sujet de Sismondi dans une manière voisine de celle de Barante et de Thierry, où Tocqueville porte l'esprit de Guizot dans l'étude de l'ancien régime et de la Révolution ; où Quinet rend plus mordante l'hyperbole de Michelet ; mais c'est celui où d'une part, Thierry découragé cesse d'écrire et meurt, où Michelet s'égare dans l'illuminisme, où Thiers achève son *Histoire de l'Empire* avant de rentrer dans la politique : et d'autre part, c'est le temps où une milice nouvelle de professeurs, mêlée de quelques hommes du monde, débute presque à la fois dans tous les genres de l'histoire érudite. S'ils sont encore moins nombreux que dans la génération qui a suivi, ils sont moins attirés vers la politique ou moins détournés de l'enseignement, et partant peuvent être plus efficacement fidèles à leur tâche.

Paraissent ensemble les premiers livres de Taine, de Renan, de Fustel de Coulanges, novateurs que nous retrouverons, pour les étudier dans la période suivante, plus féconde encore pour eux ; ensemble les initiateurs de l'histoire religieuse, MM. de Broglie, de Pressensé, de Champagny, A. Maury, de Montalembert, Denis, Ménard préparent l'esprit public à s'intéresser à une science que Renan fera sienne, et l'on voit simultanément toute une lignée de grands chartistes et médiévistes, Quicherat, Bourquelot, Boutaric, de Rozières, L. Delisle, Pâris, Meyer, Arbois de Jubainville, Gaidoz, toute une famille d'historiens des administrations modernes, Clément, Rousset, Dareste, et au-dessus d'eux tous Chéruel, dont la vie n'est pas moins belle que l'œuvre ; toute la famille encore des historiens français de nations étrangères : Geoffroy, Rosseeuw Saint-Hilaire, Perrens, Zeller, Wallon ; le bataillon des gréeisants et des romanisants : Beulé, Heuzey, Perrot, L. Rénier, Le Blant, Desjardins, Blacas, N. des Vergers, Bréal, Deloche, Himly, sans oublier Napoléon III lui-même. Le chef de l'État et les corps savants rivalisent pour encourager les grandes missions et les sciences annexes nouvelles de la science historique, l'égyptologie en la personne de Mariette, l'assyriologie avec Oppert et quelques-uns de ceux que nous avons nommés. C'est, en deux mots, le temps du ministère Duruy, et celui où naît l'École des Hautes Études.

H. Martin, E. Quinet, A. de Tocqueville et V. Duruy, voilà

les hommes qui devant la postérité représenteront sans doute, du genre historique, l'évolution que nous venons d'indiquer.

Henri Martin, né en 1810, eut une existence quelque peu semblable à celle de Mignet. Jusqu'en 1837, il se livra à des essais plus variés sans doute : journalisme littéraire et fantaisiste, et entreprises de librairie. Sa grande *Histoire de France* ne fut d'abord pas autre chose. Mais avec le labeur, l'idéal se précisa et s'éleva ; bientôt l'auteur s'y voua exclusivement, et l'ouvrage entièrement récrit par H. Martin seul s'acheva en 19 volumes (1854). A la mort de Thierry, titulaire depuis quinze ans du grand prix Gobert, l'Académie le décerna à H. Martin. L'*Histoire de France* fut encore refondue et reçut sa forme définitive en 1860. L'auteur avait un moment, vers 1848, occupé une chaire de Sorbonne, et un moment aussi, après 1870, la politique parut le tenter. Au retour d'un voyage en Grèce, il mourut âgé de soixante-treize ans.

On est aujourd'hui, en général, sévère pour la compilation (dix mille pages) d'H. Martin. Elle manque, en effet, d'originalité : c'est le tableau de ce qui ne peut laisser indifférent le lecteur curieux de connaître le passé. Peut-être ce lecteur a-t-il quelque effort à faire pour soutenir ces longues et grises narrations semées de réflexions banales. Mais il y a de bonnes parties dans cette histoire de la France : c'est une œuvre très profondément française, où, disons-le pour plaire à la mémoire d'H. Martin, profondément celtique. « Je suis un Celte incorrigible ! » proclamait-il, et, comme tel, cet ennemi de l'Église a encore été spiritualiste, car il croyait à la Providence. Il y a des mérites de fond et de plan à signaler : le premier dans une vaste histoire de notre passé, Martin parle des révolutions artistiques et littéraires, le premier il a toujours rattaché nos évolutions à celle de l'Europe. Constatons encore, avec Villemain, et ce ne sera que justice, qu'H. Martin est devenu de plus en plus impartial au fur et à mesure qu'il se rapprochait, dans son ouvrage, des temps sur lesquels les passions se manifestent encore, et qu'enfin dans le panorama qu'il en a fait, la longue vie de la France a été reconnaissable.

A s'en rapporter aux titres seuls des œuvres d'Edgard Quinet il semblerait que l'histoire n'ait été pour lui qu'une occupation passagère parmi de très différentes. Néanmoins elle a fusionné

avec tous ses écrits, et sa vie même est un reflet très particulier de l'histoire d'un siècle singulier.

Né en 1803, à Bourg-en-Bresse, il reçut les leçons d'une sévère mère protestante, mena de bonne heure la vie ballottée de l'armée du Rhin où son père était officier, fit des études irrégulières, fut admis à l'École polytechnique, mais ne voulut pas y entrer.

Les lettres l'attirèrent, il y débuta par la traduction d'un livre de Herder (*Philosophie de l'Histoire*), qui lui valut les encouragements de V. Cousin, et chez ce dernier, la connaissance et bientôt l'amitié de Michelet. Comme on dit toujours : « Thiers et Mignet, » on peut dire « Michelet et Quinet. »

Le jeune homme visita l'Allemagne, la Grèce, l'Italie, et, aux intervalles de ses séjours en France, s'adonna aux recherches dans les bibliothèques, prodigua ses articles dans les journaux, et fit imprimer son admirable et trop oublié poème allégorique en prose d'*Ahasverus* (1833) « histoire du monde, et de Dieu, et du doute dans le monde, » ses poèmes en vers *Napoléon* (1836), et *Prométhée* (1838).

Nommé professeur de littérature étrangère à la Faculté des lettres de Lyon en 1838, il fut quatre ans après appelé à la chaire de Langues et Littératures de l'Europe méridionale au Collège de France, où il retrouva Michelet et Mickiéviez, professeurs suspects au pouvoir pour leur ultra-libéralisme. L'esprit avancé de ces cours, parus en volumes sous les titres : *le Génie des religions*; *l'Ultramontanisme*, *le Christianisme et la Révolution française* ; l'esprit de ces cours et les incidents qui s'y produisirent en amenèrent la fermeture, bientôt suivie, après 1848, d'une réouverture qui fut un événement. C'est alors qu'il donna son grand ouvrage, les *Révolutions d'Italie*, pour montrer comment une nation chrétienne « peut mourir et renaître plusieurs fois ».

Député à la Constituante et à la Législative, il dut quitter son pays au 2 décembre. Retiré à Bruxelles, il épousa la fille d'Asaki, l'écrivain roumain, lui aussi poete, historien et homme politique.

C'est en exil qu'Edg. Quinet a le plus et le mieux travaillé à de nouvelles œuvres symboliques (*les Esclaves*, *Merlin l'enchanteur*) et à de nouvelles œuvres historiques : *la Fondation de la République des Provinces-Unies* (1854), *l'Histoire de la Campagne de 1815* (1862) et enfin *la Révolution* (1865).

Député de l'Assemblée Nationale en 1871, il mourut à Versailles en 1875.

Tout ce qui, dans l'œuvre de Quinet, n'est pas proprement histoire, est l'expression d'une imagination émue par les grands faits et les grandes légendes. De ses trois grandes histoires on relit encore des pages célèbres, comme celles qu'on devra toujours lire dans *Révolutions d'Italie* sur *la Divine Comédie* de Dante, sur les révolutions dans l'art, sur la terreur, principe des républiques italiennes, les récits colorés de *la Campagne de* 1815, ou bien les portraits isolés ou collectifs de *la Révolution*. C'est le ton toujours vibrant, et l'exaltation soutenue qui fait le plus de tort à Quinet, devant une génération assagie. Mais l'auteur de *la Révolution* est un véritable historien par la volonté de se documenter exactement et l'aptitude à faire la cohésion entre les faits morcelés d'un grand sujet. Le lien des choses dans l'édifice de la Révolution a été pour lui, comme il le dit, l'affaire capitale. Quant à son ton habituel de pamphlétaire, il l'a pris aussi bien contre certaines parties de la Révolution, comme la Terreur, au point de choquer ses amis, et c'est son impartialité à lui qu'une pitié éloquente devant le malheur.

La Révolution de Quinet s'oppose en tout au livre d'Alexis de Tocqueville, *l'Ancien Régime et la Révolution*, qui l'a précédé. Les vies de ces deux hommes ne seraient pas sans quelques ressemblances, mais leurs génies sont entre eux comme ceux de Michelet et de Guizot.

L'arrière-petit-fils de Malesherbes, Alexis de Tocqueville, fils et frère d'hommes politiques attachés à la branche aînée de la Maison de France, mais d'une tournure d'esprit très indépendante, resta comme eux royaliste et catholique.

Juge à Versailles à vingt-deux ans, en 1827, il se lia avec le substitut du même tribunal G. de Beaumont, et les deux jeunes gens obtinrent une mission aux Etats-Unis, où Louis-Philippe les chargeait d'étudier le système pénitentiaire. L'un en rapporta l'idée d'un roman sur l'esclavage, l'autre un énorme dossier de notes : c'est de là que devait sortir le premier et le plus étendu des ouvrages de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique* (trois volumes dans l'édition définitive de 1874), « consultation sur la nature, le régime, la marche de la démocratie, une

œuvre de philosophie expérimentale, qui repose sur une intelligente et sérieuse enquête de la civilisation américaine. »

Peu après son retour, Tocqueville quitta la magistrature par amitié pour G. de Beaumont destitué. Il plaida à Paris, voyagea, se maria à l'étranger. Revenu en France, il fut élu député en 1839, se montra, sous Louis-Philippe, le plus libéral des légitimistes; fut réélu à l'Assemblée Nationale de 1848, fit partie du ministère O. Barrot, fut incarcéré au coup d'État. Remis en liberté, il parcourut l'Italie, et acheva *l'Ancien Régime et la Révolution*, son livre le plus court et le plus durable (1856). Il mourut à Cannes en 1859.

On a dit que ce dernier livre était avec *la Cité Antique* de Fustel de Coulanges, l'œuvre historique la plus originale et la mieux faite que le dix-neuvième siècle ait produite. C'est par la conscience intelligente et l'habile méthode que cet ouvrage fait contraste avec celui de Quinet sur la Révolution. Ces trois cents pages de Tocqueville lui ont coûté quinze ans de travail. On y trouve tout ce qui amena la Révolution et tout ce qu'elle a détruit.

Le style a la rigueur et la simplicité qui conviennent au procédé sévère de l'exposition; il a plus de souplesse que celui de Guizot, et quelque chose de plus indulgent.

Il a dit sur la Révolution les choses les plus raisonnables, et Quinet lui a rendu cet hommage : « C'est un écrivain fait pour tout éclairer d'une lumière sereine. »

V. Duruy, né en 1811, entra à l'École Normale supérieure à dix-neuf ans. Depuis lors il fut et demeura professeur d'histoire.

Depuis 1843, il travaillait à une histoire des Romains, deux volumes avaient paru, le troisième était prêt (1849). Le livre montrait l'établissement de l'empire par César et par Auguste comme une conséquence nécessaire des fautes de l'oligarchie romaine. Duruy craignit de paraître avoir écrit des pages de circonstance. Il attendit.

Nommé inspecteur de l'Académie de Paris, reçu docteur, Duruy rentra à l'École Normale; cette fois pour y enseigner. Il donna alors une *Histoire de la Grèce* en deux volumes. Le chef de l'État, qui travaillait à une *Vie de César*, lui demanda sa collaboration. Duruy n'en accepta d'autre prix que d'être

nommé professeur d'histoire à l'École polytechnique et inspecteur général. En 1863, il devint ministre de l'Instruction publique, ayant, par le prestige de sa haute conscience professionnelle, conquis le prince. Duruy mit à profit sa situation et son ascendant personnel pour assurer, avec des réformes dans les divers ordres d'enseignement, le progrès des sciences historiques, notamment par la fondation de l'École des Hautes Études.

Il quitta le gouvernement en 1868, et, au 4 septembre, put reprendre son *Histoire des Romains*. Les cinq derniers volumes se succédèrent de 1871 à 1885. L'un des plus beaux chapitres est précisément celui qu'il a dérobé vingt ans au public par scrupule de savant et d'honnête homme.

Il eut le goût des vérités générales, et encore une élégance, un charme intime dans l'expression.

***

De 1870 à 1900, les grands maîtres déjà cités achèvent leur carrière, escortés par des disciples dont la gloire donne ses premières lueurs.

Renan naquit à Tréguier, petite ville des Côtes-du-Nord, vieille cité monastique, le 27 février 1823. Son père était capitaine au cabotage; on trouva son cadavre, un jour, sur la grève du Goëlo.

> Mon père me donna le jour, écrit-il dans ses *Souvenirs*, au retour d'un long voyage. Dans les premières lueurs de mon être, j'ai senti les froides brumes de la mer, subi la bise du matin, traversé l'âpre et mélancolique insomnie du banc de quart.

Après la mort du capitaine Renan, la famille connut l'extrême misère; elle se retira quelque temps à Lannion, puis revint à Tréguier.

Sa sœur se fit institutrice d'une petite école mixte où le futur académicien apprit à lire avec les petites filles du village, avant qu'on l'envoyât au collège de Tréguier, puis avec bourse entière, au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il nous a laissé un joli portrait de sa mère :

> Ma mère, gaie, ouverte, curieuse aimait plutôt la Révolution qu'elle ne la haïssait. A l'insu de ma bonne maman, elle écoutait les chan-

sons patriotiques. Le *Chant du Départ* lui avait fait une vive impression, elle ne récitait jamais le beau vers prononcé par les mères :

De nos yeux maternels ne craignez point les larmes...

sans que sa voix fût émue. Ces grandes et horribles scènes avaient laissé en elle une empreinte ineffaçable. Quand elle s'égarait en ces souvenirs indissolublement liés à l'éveil de sa première jeunesse, quand elle se rappelait tant d'enthousiasmes, tant de joies folles, qui alternaient avec les scènes de la Terreur, sa vie semblait renaître tout entière. J'ai pris d'elle un goût invincible de la Révolution qui me la fait aimer malgré ma raison et tout le mal que j'ai dit d'elle. Je n'efface rien de ce que j'ai dit; mais depuis que je vois l'espèce de rage, avec laquelle des écrivains étrangers cherchent à prouver que la Révolution Française n'a été que honte, folie, et qu'elle constitue un fait sans importance dans l'histoire du monde, je commence à croire que c'est peut-être ce que nous avons fait de mieux, puisqu'on en est si jaloux.

(*Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*.)

Au bout de deux ou trois ans, il fut envoyé au collège, où il était cité comme modèle pour le travail et la conduite.

Ses succès lui valurent d'être envoyé à Paris, en 1838 (il avait quinze ans), sous la direction de l'abbé Dupanloup; il refit sa rhétorique au petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Il ne passait pas pour un brillant rhétoricien; en philosophie il prit sa revanche dans la maison d'Issy, où il eut pour maître l'abbé Gosselin et l'abbé Magnier. A Saint-Sulpice, il fut entraîné vers les études linguistiques, et il prit auprès de l'abbé Le Hir, ses premières leçons d'hébreu. Déjà le rationalisme l'emportait sur le dogmatisme; la foi s'en allait : l'abbé Renan, qui n'était que clerc minoré, refusa d'entrer plus avant dans les ordres, recula devant le sous-diaconat, et sortit de l'Église.

C'est alors que je passai les jours les plus cruels de ma vie. Figurez-vous l'isolement le plus complet, sans ami, sans conseil, sans connaissance, sans appui, au milieu de personnes froides et indifférentes, moi qui venais de quitter ma mère, ma Bretagne, ma vie toute dorée, tant d'affections pures et simples ! Seul maintenant dans ce monde pour qui je suis étranger ! O ma mère, ma petite chambre, mes livres, adieu pour toujours ! Adieu à ces joies pures et douces où je me croyais près de Dieu ; adieu à mon aimable passé ; adieu à ces croyances qui m'ont si doucement bercé. Plus pour moi de bonheur pur. Plus de passé, pas encore d'avenir. Et ce monde nouveau voudra-t-il de moi ? J'en quitte un qui m'aimait et me caressait.

Il menait la vie pénible de maître d'études, trois semaines

seulement au collège Stanislas sous l'abbé Gratry, puis dans une institution de la rue des Deux-Églises (aujourd'hui rue de l'Abbé-de-l'Épée). Dans cette maison il connut Berthelot ; il a raconté la jeunesse des deux illustres amis.

En 1848, il obtenait le prix Volney ; en 1850, l'Institut lui décernait un autre prix pour son *Étude de la langue grecque au moyen âge*. En 1849, il suppléa M. Bersot au lycée de Versailles. Il collabora alors à la *Liberté de penser*, dirigée par son compatriote et ami M. Jules Simon, au *Journal de l'instruction publique*, à la *Revue asiatique*, au *Journal des Débats*, à la *Revue des Deux-Mondes*, etc., etc.

Sa sœur Henriette revint de Pologne, où elle exerçait un préceptorat, en 1850 ; Renan alla au-devant d'elle jusqu'à Berlin ; puis, le frère et la sœur prirent un appartement dans la rue du Val-de-Grâce, en face du couvent des Carmélites. C'est dans cet endroit discret, propice au travail, sur les conseils de cette sœur qui fut un esprit distingué, que fut peut-être décidé l'avenir à la fois littéraire et scientifique de Renan.

En septembre 1862, il fit tirer à cent exemplaires une plaquette devenue rare, intitulée : *Henriette Renan. Souvenir pour ceux qui l'ont connue*. Dès le début, il y avait une défense d'entrer pour le public : « Ces pages ne sont pas faites pour le public ».

Il écrivit en 1883 dans la préface de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse :

La personne qui a eu la plus grande influence sur ma vie, je veux dire ma sœur Henriette, n'occupe ici presque aucune place. En septembre 1862, un an après la mort de cette précieuse amie, j'écrivis, pour le petit nombre de personnes qui l'avaient connue, un opuscule consacré à son souvenir. Il n'a été tiré qu'à cent exemplaires. Ma sœur était si modeste, elle avait tant d'aversion pour le bruit du monde, que j'aurais cru la voir, de son tombeau, m'adressant des reproches, si j'avais livré ces pages au public. Quelquefois, j'ai eu l'idée de les joindre à ce volume. Puis j'ai trouvé qu'il y aurait là une véritable profanation. L'opuscule sur ma sœur a été lu par quelques personnes animées pour elle et pour moi d'un sentiment bienveillant. Je ne dois pas exposer une mémoire qui m'est sainte aux jugements rogues qui font partie du droit qu'on acquiert sur un livre en l'achetant. Il m'a semblé qu'en insérant ces pages sur ma sœur dans un volume livré au commerce, je ferais aussi mal que si j'exposais son portrait dans un hôtel de ventes. Cet opuscule ne sera donc imprimé qu'après ma mort. Peut-être pourra-t-on y joindre quelques lettres de mon amie, dont je ferai moi-même par avance le choix.

Mme Cornélie Renan a réuni et publié et l'opuscule, *Ma sœur Henriette*, et les *Lettres intimes*, échangées entre Renan et sa sœur de 1842 à 1845. C'est l'époque pendant laquelle il se trouva aux prises avec les difficultés de la vie, et surtout avec les hésitations de sa conscience. Il était au séminaire d'Issy ; sa mère était en Bretagne. Sa sœur, cette sœur chérie et dévouée, type déal de dévouement, d'intelligence et de raisonnement, était institutrice chez le comte Zamoyski, en Pologne. Elle conseillait et réconfortait de loin son frère inquiet, plongé dans la philosophie :

Je ne saurais trop te le répéter, mon Ernest chéri, ni te le demander avec une tendresse presque maternelle, que rien de précipité ne te lie ; que tu sois capable de connaître avant de les accepter, les engagements qui fixeront ton sort. Je pourrais, peut-être, cher ami, employer envers toi l'ascendant que me donne mon amitié et l'expérience d'une vie éprouvée ; mais j'en serai plus sobre parce que je crois en ta raison et que je me contenterai toujours d'y faire appel. Tu le dois avec vérité, mon Ernest, tu n'es point né pour une vie légère, et je conviendrai avec toi, que celle dont tu te fais l'idée serait peut-être la meilleure pour tes goûts, si elle pouvait se réaliser. Plus que tout autre, ta sœur est capable de comprendre le charme d'une vie *retirée, libre, indépendante, laborieuse* et surtout *utile*. Mais où la trouver ? Partout je vois cette indépendance, sinon impossible, du moins accordée à un bien petit nombre, et, pour ma part, je ne l'ai jamais connue. Comment puis-je espérer qu'elle sera ton partage dans une société dont la hiérarchie est la première base et où tu entrevois avec raison une autorité soupçonneuse ?

Renan, à ce moment, était en proie au doute, hésitant entre son désir d'entrer dans la carrière ecclésiastique qui lui assurerait le repos pour se livrer à l'étude, et la crainte de n'avoir pas la foi assez robuste.

Le moment arrivait, où il fallait se présenter à la tonsure. Il luttait, et l'échange des lettres entre le frère et la sœur est le dialogue sublime de deux âmes élevées. Enfin, il prit parti. Il écrivit, en 1845 :

Je dois d'abord t'annoncer, ma bonne Henriette, que, conformément à tes conseils, et, à ce que j'ai cru mon devoir, j'ai refusé d'avancer, cette année de sous-diaconat, auquel j'ai été incité, ce qui, comme tu le sais peut-être, compte pour le pas irrévocable. Cette démarche n'aura, j'en suis sûr, aucune suite fâcheuse. Avant d'entrer dans la discussion de nos projets, je veux, bonne Henriette, compléter les notions que je t'ai déjà données sur mes dispositions actuelles, afin que cette

connaissance serve à te diriger dans les démarches que tu veux bien entreprendre pour moi. Je ne me rappelle pas t'avoir jamais exposé les motifs pour lesquels la carrière ecclésiastique a cessé de me sourire : je veux le faire aujourd'hui avec toute la netteté d'une âme farouche et droite, parlant à une intelligence capable de la comprendre. Eh bien ! le voici en un seul mot : je ne crois pas assez.

Sœur Henriette répond en ces termes :

Ta lettre, mon Ernest, m'a fortement émue, mais elle m'a donné une grande joie, car j'y vois percer enfin de la résolution. J'y trouve quelques traces de cette énergie, de cette force de volonté que j'ai tant désirées pour toi et sans lesquelles nous ne sommes toute la vie que de grands enfants.

Il faut alors songer à vivre. Il entre comme répétiteur dans une pension et s'y prépare à l'École Normale. Mais bientôt, il renonce à ce projet, par la crainte de ne pas sauvegarder toute son originalité à travers l'enseignement qu'il recevra :

— Chère amie, n'es-tu pas effrayée comme moi de ces dix ans d'engagements. Et si quelque coup de vent inattendu venait à souffler, si quelque heureuse circonstance s'offrait à moi, et que je me visse retenu par ce fatal lien ? D'ailleurs, en ce sens, une obéissance plus passive est par là imposée, on risquerait de se voir gêné dans ses goûts et son développement intellectuel et on m'en a bien cité quelques exemples. D'ailleurs, si mes études faites solitairement avaient un cachet plus personnel et moins accommodé à la manière de ceux qui en jugeront, elles auront aussi plus d'indépendance et d'originalité, et j'éviterai de les faire passer à ce moule commun que je redoute par dessus tout.

Il prépare alors librement le baccalauréat, la licence et le doctorat. Les lettres se terminent ici; la suite se trouve dans les *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*. C'est dans l'opuscule *Ma sœur Henriette* qu'il faut aller chercher, évoquer et bénir cette sainte image de la sœur dévouée qui a inspiré les plus belles pages de notre prose française au plus parfait, sans conteste, de nos prosateurs.

C'est d'abord à Lannion, la sœur qui mène son jeune frère à l'église en l'abritant de son manteau. Elle vient à Paris, où elle a trouvé un emploi de sous-maîtresse dans une petite institution. Elle prend son frère avec elle, et elle se charge de son éducation.

A son retour de Pologne, elle retrouva son frère pour ne plus le quitter :

> Alors commencèrent pour nous ces douces années dont le souvenir m'arrache les larmes. Nous prîmes un petit appartement au fond d'un jardin, près du Val-de-Grâce. Notre solitude y fut absolue. Elle n'avait pas de relations et ne chercha guère à en former... Je l'ai vue, le soir, durant des heures, à côté de moi, respirant à peine pour ne pas m'interrompre ; elle voulait cependant me voir, et toujours la porte qui séparait nos deux chambres était ouverte.

Napoléon III envoya Renan en mission en Phénicie, en 1860. Sœur Henriette partit avec lui.

Elle prit les fièvres en Syrie, après avoir montré un courage héroïque à travers toutes les épreuves. Le mal ne l'épargna pas.

Sœur Henriette fut déposée dans le caveau de Mikaël Tobia, à l'ombre de palmiers :

> C'est là qu'elle est encore. J'hésite à la tirer de ces belles montagnes où elle a passé de si doux moments, au milieu de ces bonnes gens qu'elle aimait, pour la déposer dans nos tristes cimetières qui lui faisaient horreur. Sans doute, je veux qu'elle soit un jour près de moi : mais qui peut dire en quel coin du monde il reposera ? Qu'elle m'attende donc sous les palmiers d'Amschit, sur la terre des mystères antiques, près de la Sainte-Byblos.
>
> Que son souvenir nous reste comme un précieux argument de ces vérités éternelles que chaque vie vertueuse contribue à démontrer. Pour moi, je n'ai jamais douté de la réalité de l'ordre moral ; mais je vois maintenant avec évidence que toute la logique du système de l'univers serait renversée, si de telles vies n'étaient que duperie et illusion.

Quelle belle et consolante conclusion qui élève l'âme vers ces hauteurs sereines où se plaisait son esprit grave, et parmi lesquelles resplendit, dans un sourire divin, l'image de la tendre amie.

Mais après ce souvenir donné à la plus douce des sœurs, revenons à 1849. Renan alla en Italie.

Il en rapporta les matériaux d'un ouvrage sur *Averroès et l'averroïsme*, dont il fit sa thèse de doctorat.

En 1851, il fut nommé au département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et, en 1856, à l'âge de trente-trois ans, il fut élu membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, en remplacement d'Augustin Thierry. Un brillant article sur la

Poésie des races celtiques avait paru, deux ans auparavant, dans la *Revue des Deux-Mondes*, et l'avait déjà désigné à l'attention.

C'est en 1860, qu'il entreprit le célèbre voyage de Phénicie, en compagnie de sa femme (1) (Mlle Scheffer, fille du peintre Henry Scheffer et nièce d'Ary Scheffer), et de sa sœur Henriette. De cette mission est sortie la *Vie de Jésus*. A son retour, Renan fut nommé chevalier de la Légion d'honneur, puis chargé, en 1863, du cours d'hébreu au Collège de France. Dès la leçon d'ouverture, où il était question de la divinité du Christ, ce cours fut fermé, sous la pression des désordres de la rue. Le ministre offrit une compensation au professeur, en le nommant à la Bibliothèque impériale. M. Renan répondit à M. Duruy : *Sit tecum tua pecunia*... Le professeur continua ses cours dans sa propre maison jusqu'en 1870, où M. Jules Simon restitua sa chaire au savant fièrement obstiné.

Il fut candidat aux élections législatives dans la Seine-et-Marne et aux élections sénatoriales dans les Bouches-du-Rhône :

> Je me tiens, disait-il, à la disposition de mon pays, pour les affaires générales, jusqu'à l'âge de soixante ans ; passé ce temps, je ne me crois utile qu'à ce que vous appelez si bien les *Lettres*.

Élu à l'Académie Française, en 1878, en remplacement de Claude Bernard, il fut reçu en 1879.

Il succéda à M. Laboulaye comme administrateur du Collège de France ; suivant l'usage, il était réélu par ses pairs, les professeurs, tous les trois ans.

Le 26 mai 1888, il fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur ; il était membre du Conseil de l'ordre depuis la mort de Mignet.

Son œuvre est considérable (2).

(1) Il avait épousé la fille du peintre Scheffer, une protestante dont il a eu deux enfants : une fille mariée à M. Psichari, professeur de Langues Orientales et directeur à l'école des Hautes-Études, et un fils Ary Renan, peintre distingué.

(2) *L'Avenir de la Science* (1848) ; *Mission de Phénicie* (1851) ; *Averroès et l'averroïsme* (1852) ; *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques* (1855) ; *Études d'histoire religieuse* (1857) ; *Essais de morale et de critique* (1859).

Les *Origines du Christianisme*, comprenant 8 volumes : 1° Vie de Jésus (1863) ; 2° Les Apôtres (1866) ; 3° Saint Paul (1869) ; 4° L'Antechrist (1873) ; les Évan-

La Société asiatique surtout lui tenait à cœur. C'est un trait, entre beaucoup d'autres, qu'il avait en commun avec Eugène Burnouf. Il est remarquable de voir deux grands esprits placer si haut un titre qui ne pouvait guère ajouter à leur gloire. Rien ne prouve mieux à la fois et l'importance des recherches désintéressées et le rôle capital qu'ils assignaient aux études orientales dans l'ensemble de nos connaissances. A l'Institut, une de ses plus constantes préoccupations a été le *Corpus inscriptionum semiticarum,* auquel il a consacré une grande part de ses forces.

C'est en 1867, que l'Académie des Inscriptions, sur son initiative et celle de W. Waddington, avait adopté le principe de cette grande publication. Grâce aux travaux des savants français et allemands, l'intelligence des inscriptions sémitiques était assez avancée pour qu'on pût tenter l'entreprise. Les recueils de Gésénius, de Lévy, du duc de Luynes, avaient déjà groupé un grand nombre de textes. Les recherches du marquis de Vogüé avaient posé les fondements d'un classement historique des alphabets sémitiques ; mais il fallait réunir tous les textes, provoquer de nouvelles découvertes. Une commission composée des plus illustres orientalistes de l'Académie se mit à l'œuvre. Renan en était l'âme.

Le professorat l'enchantait, et ses cours du Collège de France lui étaient un plaisir.

Il y avait foule, on venait voir et entendre l'homme. Renan était gros et court ; la figure était ronde et pleine ; entièrement rasée, les cheveux longs, à la mode bretonne, et blancs. Il avait le nez fort, les sourcils épais et proéminents, les yeux vifs avaient une expression de bonhomie vaguement malicieuse et indulgente. Le teint était plus mat que dans le fameux portrait de Bonnat.

giles (1877) : L'Église chrétienne (1879) ; Marc Aurèle (1881), et un Index général (1883).

Histoire du peuple d'Israël (1888-1894), 5 volumes.

Pendant la publication de ces deux grands ouvrages ont paru : *Questions contemporaines* (1868) ; *Dialogues philosophiques* (1876) ; *Nouvelles études d'histoire religieuse* (1884) ; *Mélanges d'histoire et de voyages* (1878).

Drames philosophiques (*Caliban*, l'*Eau de Jouvence*, le *Prêtre de Némi*, l'*Abbesse de Jouarre*), 1878-1886.

Conférences d'Angleterre (1880) ; *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse* (1883) ; *Feuilles détachées* (1892) ; *Discours et conférences* (1887).

Ceux qui venaient au cours d'hébreu pour le voir, le couvaient des yeux. Ceux qui étaient venus pour l'entendre avaient une légère surprise. Ce styliste impeccable, quand il parlait, faisait penser à Buffon qui écrivait si bien, et qui s'exprimait en propos familiers dont l'écho nous est parvenu :

— Tout ça ! Parbleu ! Venez donc manger la soupe avec nous ! — Ah ! le style, c'est une autre paire de manches, et il faut savoir jusqu'à quel degré de l'échelle il faut grimper.

Et pour excuser ses trivialités, il disait :

Bah ! c'est le temps de mon repos !

Il semble que la nature rançonne les écrivains et se plaise à refuser la grande éloquence quand elle accorde le beau style. Le cours de Renan était une causerie toute familière, les coudes sur la table. Les mains, très blanches, s'agitaient par petits gestes saccadés qui scandaient la phrase,.ou annonçaient une remarque piquante. La physionomie mobile s'animait comme dans un sourire quand le texte à expliquer offrait une difficulté ; c'était le sourire anticipé de la victoire.

La grosse tête se penchait de droite et de gauche, demeurait inclinée comme pour regarder le livre de biais, à la façon dont un artiste contemple son œuvre

La voix parcourait avec une agilité surprenante toute la gamme des tons, des plus aigus aux plus graves, avec de brusques sauts. Quelquefois le Maître se levait et se dirigeait lentement, pesamment, vers le tableau noir pour y vérifier une faute de texte due à la confusion de deux lettres. On le sentait aussi à l'aise que chez lui, au milieu de ses auditeurs, dont les premiers rangs étaient composés d'habituées assidues, suivant sur leurs livres hébraïques et prenant des notes. Son regard restait quelquefois comme accroché quelques instants à la plume d'un de ses auditeurs fidèles : on eût dit qu'il contemplait sa pensée tandis qu'elle se fixait ainsi sur ce papier inconnu et anonyme qui allait l'emporter on ne sait où.

Ce fut un événement d'attirer au pied d'une chaire où l'on expliquait et où l'on discutait des textes hébreux, un public dont la majorité était faite de profanes, d'amateurs, de curieux, de gens habitués à dire de tout ce qui leur est grimoire : « C'est de l'hébreu ! » comme on disait autrefois : « graecum est, non

legitur » ! C'est que ce cours était un charme. On s'amusait des locutions triviales qui passaient à travers le commentaire érudit, comme un bout de fil de Bretagne qui nouerait un collier de perles fines. Dans un flot de petites réflexions profondes ou judicieuses s'entre-mêlaient les rapprochements les plus imprévus avec d'autres époques, surtout la nôtre. Renan fut hanté par le modernisme. Les prophètes devenaient les « protestants » du judaïsme; il retrouvait dans Isaïe les théories sociales de nos jours, et un mot hébreu lui rappelait la lettre d'un Arabe à M. Wolff :

Tu cherches à savoir ce que sont ces deux étoiles qui tournent l'une près de l'autre ? Quel mal inutile tu te donnes ! Laisse donc, et n'aie pas peur ! Celui qui les a créées saura bien les faire marcher.

M. Barrès n'a-t il pas rapporté ce plaisant propos du grand homme :

Les journalistes de jadis, c'étaient les prophètes ; ils faisaient des premiers-Paris très violents sur la place publique : Rochefort ou mieux Mlle Michel m'aident souvent à me figurer Ézéchiel.

Ses leçons étaient charmantes pour ses auditeurs comme pour lui. Il ne donnait pas à chacune d'elles une longue préparation spéciale : nul homme n'a moins songé à « composer », comme on dit, une leçon, à en faire une sorte de morceau oratoire avec exorde, développement, péroraison. Il prenait chaque fois le sujet où il l'avait laissé quand l'heure avait interrompu son discours, et le poussait jusqu'au moment où il était interrompu de nouveau.

Ce sujet était d'ordinaire un texte, soit la Bible, soit quelque inscription : il l'expliquait abondamment, s'arrêtant à toutes les difficultés pour les résoudre ou avouer qu'elles n'étaient pas résolues, émettant dans une causerie incomparablement libre et familière, toutes les conjectures pui lui venaient à l'esprit, les rejetant souvent lui-même avec un sourire, invitant les auditeurs à lui en soumettre d'autres, livrant à pleines mains les trésors de son savoir, de sa pensée, de son imagination ; attentif comme le plus méticuleux des paléographes et des grammairiens aux détails infiniment petits, et lançant parfois au milieu de ces études de microscopie quelque vue large et originale qui illuminait d'un large éclair l'horizon le plus lointain.

Il est mort en 1892. Il a beaucoup souffert avant de mourir, mais il a supporté ses souffrances avec une sérénité qui ne s'est pas démentie jusqu'à la fin. Sa philosophie était faite de convictions scientifiques très arrêtées, et d'un sentiment profond de la grandeur de l'infini et de la petitesse de l'homme. La veille de sa mort, il disait à sa femme : « Courage, il faut nous soumettre aux lois de la nature dont nous sommes des manifestations : le ciel et la terre restent. » Et les derniers mots qui revenaient sur ses lèvres étaient des réminiscences du Cantique de Moïse : « Les jours de l'homme sont de soixante-dix ans. » Il y avait en lui de l'âme de ces grands sages de l'Orient qu'il a si bien compris, un mélange de la philosophie résignée, de l'Ecclésiaste, et des doutes de Job.

Qu'il ait été une figure originale, le journal *Le Times* l'affirma un jour :

— Il n'y a plus en France que trois personnalités bien tranchées : Renan, Paul de Cassagnac et Louise Michel.

Il eut une grande faculté d'enthousiasme, quoi qu'on ait dit de son scepticisme. Il se passionna pour ce qu'il fit, de l'hébreu ou du théâtre. Il le savait, il le disait à M. Maurice Barrès :

Toute ma vie, je fus consumé de passion. Pour la satisfaire, j'ai repoussé des vieux amis et peiné les êtres qui m'étaient les plus chers. J'ai renoncé à un succès certain et immédiat à l'âge où on y trouve réellement de grands avantages. Jusqu'à cinquante ans, je ne me suis jamais couché avant deux heures du matin. Enfin j'ai abîmé mon estomac ; n'est-ce pas, monsieur, le fait d'un homme passionné ? Pour connaître les origines de notre foi, j'ai appris l'hébreu, le syriaque, le chaldéen. Ce m'étaient des travaux délicieux et tels qu'aucune amante n'aurait su comme eux remplir ma vie. Je crois que Don Juan eut un cœur moins ardent que ce petit philosophe que j'étais sous la froide charmille janséniste de Saint-Sulpice.

Madame Sand qui m'aimait beaucoup, me pria un jour au Magny; elle voulait qu'en dînant je séduisisse son ami Gautier. Nous passâmes deux heures d'une fine intimité d'esprit. J'admirais Gautier. Je fus frappé du découragement de ce grand artiste. Quoi ! ses phrases éclatantes, la belle netteté de sa vision, lui laissaient le loisir d'être inquiet ! C'est que de courts poèmes, un conte parfait, ne nourrissaient pas assez sa passion. Son enthousiasme avait des répits, des jours de diète, ou de viande creuse de journaliste. Il lui fallait s'efforcer ensuite, comme un amant mal entraîné, et repartir sur de nouveaux frais: Pour moi, j'ai donné, chaque matin, à ma passion un dictionnaire et un lexique à dévorer. Le champ des études historiques où je vis est

immense, et, s'il venait à nous manquer, j'entrevois les sciences naturelles, qui sont inépuisables.

Il crut à Dieu, et il crut à la patrie (1). Il écrivait :

Une nation est une âme, un principe spirituel. Un passé héroïque, de grands honneurs, de la gloire, voilà les bases sur lesquelles est assise une nation. Faire de grandes choses ensemble, vouloir en faire d'autres encore : c'est être un peuple. Avoir souffert, joui, espéré ensemble, voilà ce qui vaut mieux que les douanes pour indiquer une nation. Avoir souffert, surtout. Les douleurs valent mieux que les triomphes, car les deuils imposent les devoirs, et les devoirs, l'effort commun.

Maurice Barrès a constaté le caractère pieux qui fâche les athées :

Le bienfait dont nous remercions le maître, c'est qu'il a trouvé un joint pour conserver à l'esprit moderne le bénéfice de cette prodigieuse sensibilité catholique dont la plupart d'entre nous ne sauraient se passer, car elle a façonné trop longtemps nos ancêtres. Les jeunes gens et les femmes, à une certaine heure, suivirent l'auteur de la *Vie de Jésus*, l'aimèrent comme un apôtre, parce qu'il portait dans ses bras les beaux trésors héréditaires mêlés au bagage de la critique moderne.

En philosophie, il n'est pas cartésien, ou spinoziste, ou Kantiste ou hégélien, ou plutôt il est tout cela à la fois. Il admet toutes les philosophies comme il admet toutes les religions. Dans son œuvre, il y a place pour toutes les conceptions du monde. Il sent bien le particulier, le passager de chaque système, mais il voit aussi la part de vérité.

Ainsi s'explique cette déclaration :

La forme du dialogue est, en l'état actuel de l'esprit humain, la seule qui, selon moi, puisse convenir à l'exposition des idées philosophiques.

Et cette autre :

Nul n'est sûr d'avoir le mot de l'énigme de l'univers, et l'infini qui nous enserre, échappe à tous les cadres, à toutes les formules que nous voudrions lui imposer.

Et cette autre encore :

La philosophie moderne aura sa dernière expression dans un drame

(1) Les positivistes et les libres penseurs ont souvent renié Renan. Voir le réquisitoire publié par le *Figaro* (n°277).

ou plutôt dans un opéra ; car la musique et les illusions de la scène lyrique serviraient admirablement à continuer la pensée, au moment où la parole ne suffit plus à l'exprimer.

Qu'on ajoute à cela le goût de Renan pour les sciences naturelle, dont il a si magnifiquement parlé dans l'éloge de Claude Bernard à l'Académie Française, dans la lettre à M. Berthelot, dans la réponse au discours de réception académique de M. Pasteur. « Que l'on fasse la récapitulation de cette vie : une crise de conscience qui a eu le retentissement que l'on sait, et qui peut fort bien rester une date dans l'histoire du catholicisme, — un résumé respectueux, une interprétation par la sympathie de tout ce qui a été la vie, le lien de l'humanité passée, — une nette affirmation que le seul rôle positif et possible pour l'humanité est actuellement dans l'ardente recherche scientifique, — et que l'on dise si Renan n'apparaît pas une sincère et haute intelligence ayant tout naturellement commandé une phase de l'évolution humaine. Il a changé, insensiblement, le sens des idées et des symboles, il a dissous les conceptions toutes faites, il a cherché plus de vérité. » (G. Geffroy.)

Il écrivit lui-même son épitaphe, qui est son examen de conscience :

Ce que j'ai toujours eu, c'est l'amour de la vérité. Je veux qu'on mette sur ma tombe (ah ! si elle pouvait être au milieu du cloître de Tréguier ! mais le cloître, c'est l'Eglise et l'Eglise, bien à tort, ne veut pas de moi) je veux, dis-je, qu'on mette sur ma tombe : *Veritatem dilexi.*

Oui, j'ai aimé la vérité, je l'ai cherchée ; je l'ai suivie où elle m'a appelée, sans regarder aux durs sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les liens les plus chers pour lui obéir. Je suis sûr d'avoir bien fait.

Je m'explique. Nul n'est sûr d'avoir le mot de l'énigme de l'univers, et l'infini qui nous enserre échappe à tous les cadres, à toutes les formules que nous voudrions lui imposer. Mais il y a une chose qu'on peut affirmer, c'est la sincérité du cœur, c'est le dévouement au vrai et le sentiment des sacrifices qu'on a faits pour lui. Ce témoignage, je le porterai haut et ferme sur ma tête au jugement dernier.

En cela j'ai été vraiment Breton.

Il unit l'esprit positif, critique, exigeant, avec une philosophie aimable, douce, enjouée, sans aigreur, ni amertume, dont on a pu dire qu'elle aboutissait au Bon Dieu de Béranger. Écoutez-le s'expliquer sur Béranger, la page est de bonne critique :

Je n'ai lu M. Béranger que fort tard, et comme on lit un document historique. Je suis donc mal placé pour le bien comprendre, et je me défie d'une certaine injustice dans les sentiments qu'il m'inspire. Sa langue qui me paraît manquer de limpidité et de vraie légèreté, fait peut-être meilleur effet quand on l'entend chanter. Plusieurs de ses motifs poétiques qui sont pour nous dénués de sens, en avaient sans doute lorsqu'ils furent accueillis avec tant de faveur. Un perpétuel malentendu auquel il ne paraît pas que le public ait été fort sensible, me gâte d'ailleurs ses chansons les mieux réussies et se mêle comme une dissonance à ses rythmes harmonieux. Je veux parler de cette prétention qui lui a fait si souvent payer tribut à un des défauts de notre temps, à la manie de confondre les genres et de transformer tout en déclamation. Chaque genre est bon, pourvu qu'il soit franc et tranché. Nos vieux chansonniers de l'école provençale sont des classiques à leur manière. Anacréon chanta le plaisir d'une façon qui fut presque une leçon de morale, puisqu'elle fut une leçon de simplicité, de grâce et de bon goût. Haphise surtout est un incomparable débauché. La profonde mélancolie de la condition humaine, l'instabilité du sort, la fatalité qui nous presse n'eurent jamais de plus profond interprète. La pensée de la mort est son compagnon d'ivresse ; derrière le plaisir se cache pour lui, non la vulgaire gaieté, mais le repos dans l'infini, la vision de Dieu. Tout ce qui est vrai doit avoir sa place en esthétique. Le mauvais est ce qui est artificiel : c'est l'honnête et pédant Chapelain usurpant gauchement le rôle de l'aède et du trouvère ; c'est le poète du dix-huitième siècle, un J.-B. Rousseau, un Piron, faisant à volonté des cantiques pieux, des odes pindariques et des épigrammes obscènes ; c'est le chansonnier respectable, chantant le vin par conscience et « célébrant les faveurs de Glycère » comme le thème obligé de quiconque veut faire des vers.

Certes, il serait injuste de placer M. Béranger dans cette classe d'écrivains artificiels ou sans valeur. Mais on ne peut nier que son œuvre ne soulève aux heures de critique une singulière difficulté. La légèreté chez lui est réfléchie et voulue. C'était, dit-on, un homme sobre, d'un jugement rare, plein de bons conseils, buvant peu et beaucoup plus prévoyant qu'il ne voudrait le faire croire dans ses chansons. Quand on m'apprend tout cela, je suis presque tenté de m'écrier : « Tant pis ! » Viveur, je l'eusse placé à côté de ses confrères, représentants de l'antique gaieté, fous de bon aloi, buveurs sincères, qui ne faisaient pas de chansons sociales et philosophiques et ne voyaient rien au-delà de leurs joyeux refrains. Mais si l'on m'apprend que Lisette et le chambertin ne sont que des figures de rhétorique, que ce chanteur insouciant qui prétend n'avoir d'autres soins que les dîners du Caveau et sa maîtresse, a une philosophie, une politique, et, Dieu me pardonne ! une théologie, toute mon esthétique est en désarroi. Je ne vois plus dans l'expression de cette gaieté menteuse qu'une amplification d'écolier, quelque chose d'analogue aux vers latins que, du temps de l'Empire, l'homme le plus rangé faisait sur le vin et l'amour, par système poétique et comme signe de son admiration pour Horace.

En vérité conçoit-on qu'en un siècle préoccupé de problèmes aussi sérieux que ceux qui nous obsèdent, un homme de sens ait accepté devant le public ce rôle de faux ivrogne et de faux libertin? Comment choisir de sang-froid un genre de littérature où la condition essentielle pour rester dans le vrai est d'être un mauvais sujet?

Désaugiers, si inférieur à Béranger en ce qui peut s'appeler portée d'esprit, me semble un bien meilleur chansonnier, car il n'a pas d'arrière-pensée; sa gaieté est bien la vieille gaieté sans conséquence; il n'aurait pu quand il eût voulu, faire autre chose que des chansons. Mais M. Béranger a fait des épopées; il a été à son jour poète solennel d'une école politique.

Tout nous le montre comme un homme fort avisé, d'un esprit peu étendu, mais très clairvoyant. Sa modestie est donc feinte, et en effet, lui-même sur la fin de ses jours, laissa là cette poétique de convention pour chercher la popularité dans la chanson philanthropique et le socialisme sentimental.

Les tendances de Renan semblaient devoir le porter du côté de Schopenhauer, vers le désenchantement et la mélancolie. Il offrit l'exemple rare d'un positivisme heureux et souriant, d'un scepticisme aimable qui fait songer à l'indulgente morale d'Horace. Il cherche? Il doute? Il n'est sûr de rien? Et cette incertitude ne crée en lui nulle inquiétude; elle lui est un mol oreiller. Il trouva la vie bonne après une existence dont les débuts furent une suite de mécomptes, d'épreuves, de déboires, depuis les misères du pensionnat de la rue Saint-Jacques, jusqu'aux tracasseries du ministère Duruy. Il ne lui en tint pas rancune, il l'estima bienfaisante, il crut au bonheur et il s'écria : « Le soleil n'est jamais pâle, il est seulement voilé quelquefois! » Loin de désespérer, il condamna le pessimisme, il le désigna à tous les opprobres, il regarda en souriant vieillir le monde avec la foi dans un avenir souhaitable qu'il prévit tout près de nous, et il prédit avec la satisfaction d'un homme doublement heureux de son propre bonheur et du bonheur futur qu'il annonçait à ses descendants : « *Carpe vitam*, la vie est bonne, et ce n'est rien encore; vous verrez le vingtième siècle. »

Sur sa tombe, Gaston Boissier disait :

Il avait visité pieusement Athènes et adressé à « la déesse aux yeux bleus » qui habite l'Acropole une prière dont on se souvient. Il faut croire que la déesse écouta favorablement son orateur puisqu'elle voulut bien lui accorder, avec l'aimable souplesse du génie grec, ce don charmant d'égayer la gravité par un sourire, et lui permettre de

nous rendre quelquefois une image des fantaisies ailées du divin Platon.

Il voltige en effet un aimable sourire sur l'œuvre de ce savant. Ses apophtegmes sont malicieux et spirituels avec humour :

L'huître à perles me paraît la meilleure image de l'univers et du degré de conscience qu'il faut supposer dans l'ensemble. Au fond de l'abîme des germes obscurs créent une conscience singulièrement mal servie par les organes, prodigieusement habile cependant pour atteindre ses fins. Ce qu'on appelle une maladie de ce petit *cosmos* vivant amène une secrétion d'une beauté idéale que les hommes s'arrachent à prix d'or. La vie générale de l'univers est comme celle de l'huître, vague, obscure, singulièrement gênée, lente par conséquent. La souffrance crée l'esprit, le mouvement intellectuel et moral. Maladie du monde, si l'on veut, en réalité perle du monde, l'esprit est le but, la cause finale, le résultat dernier et certes le plus brillant de l'univers que nous habitons. Il est bien probable que, s'il y a des résultantes ultérieures, elles sont d'un ordre infiniment plus élevé.

Quelle jolie page, et comme elle réhabilite le plus infime des mollusques. Ceci n'est-il pas amusant :

Je me figure souvent qu'à la veille du jugement dernier, quand les signes du ciel seront si évidents que le doute ne sera plus possible, il y aura encore des gens pour briguer l'honneur d'être maire du village ou conseiller municipal.

On a souvent cité, et il faut relire, la boutade dite du Purgatoire, qui a fait fortune :

A vrai dire, comme je l'ai déjà laissé entendre, le lot qui m'irait le mieux en toute justice, ce n'est pas l'enfer, c'est le purgatoire, lieu mélancolique et charmant où ceux qui ont quelque peine correctionnelle à purger seront très bien pour attendre. Je me figure le purgatoire comme un immense parc, éclairé par un jour polaire et percé de charmilles sombres, où s'épurent les amours commencés sur la terre en attendant la complète éthérisation. Que de romans exquis s'achèvent là ! Comme on ne doit pas être pressé d'en sortir, vu surtout le peu d'attraction du paradis ! Ce qui parfois ne me fait pas beaucoup désirer ce lieu de délices, c'est sa monotonie. Y pourra-t-on changer de place ? Mon Dieu ! qu'on aura vite épuisé son voisin ou sa voisine ! Les voyages de planètes en planètes m'iraient assez ; mais ils n'iraient guère aux vieilles dévotes, qui, dit-on, formeront la majorité des élus. Que la volonté de Dieu soit faite !

Il y a dans son caractère tout un côté galant qui le porte à

s'occuper des femmes, à les observer, à parler pour elles. Il y a un Renan des femmes, pour lesquelles il rêvait de faire un petit livre d'église. Du moins leur a-t-il donné ces chefs-d'œuvre de grâce et de pureté, *le Broyeur de lin* et *la Petite Noémi*.

Il transpose en philosophie les manœuvres de la coquetterie :

La vérité est une grande coquette ! Elle ne veut pas être cherchée avec trop de passion. L'indifférence réussit souvent mieux avec elle. Quand on croit la tenir, elle vous échappe : elle se livre quand on sait l'attendre. C'est aux heures où on croyait lui avoir dit adieu qu'elle se révèle; elle vous tient, au contraire, rigueur quand on l'affirme, c'est-à-dire quand on l'aime trop.

Quel style ! C'est une merveille, et Renan est l'un des plus purs et des plus grands écrivains de nos temps. Ph. Berger l'a regardé écrire :

Il cherchait longtemps, la plume en l'air, soulevée par un léger balancement de la main; puis, soudain, elle s'abaissait sur le papier, comme un aigle fond sur sa proie, et traçait quelques lignes, d'une belle écriture, ferme et bien moulée. Son premier jet était très brillant. Il lançait sur le papier, sur son sous-main, n'importe où, les formules qui se présentaient à son esprit. Mais comme il retravaillait tout cela ! Il couvrait ses marges de corrections, par un système de renvois très clair et très ingénieux; et, quand les marges étaient pleines, il ajoutait des feuilles supplémentaires à l'aide de pains à cacheter. Aussi ses livres, que l'éclat incomparable de la forme fait paraître faciles, sont le produit de la plus solide érudition.

Laujol (Henry Roujon) a justement analysé le charme de ce style :

La phrase de ce prestigieux virtuose possède le charme des vers de Racine. L'analyse est impuissante à en saisir la structure; le lecteur ne s'explique pas comment il est emporté par le courant limpide. Sous cette plume magnétique, la langue acquiert des valeurs ignorées; le plaisir de l'oreille accompagne celui de l'intelligence; l'harmonie et la mélodie se fondent dans une sensation unique; le miracle du beau est accompli à souhait. Il s'est rencontré en ce siècle plusieurs prosateurs pour nous faire douter de la suprématie du vers. Parmi les maîtres de cet art si moderne, M. Renan tient la place d'un Mozart; c'est lui qui, à l'aide des procédés les plus simples, obtient les effets les plus sûrs et les plus prolongés.

Le style de Renan est de toute beauté, clair, lumineux, sûr,

élégant, harmonieux, évocateur d'idées. Il délasse et il enchante.

Il ne fut pas un peintre, un coloriste; sa Galilée n'est pas celle de Pierre Loti. Il fait penser. Le jeu des idées fut pour lui le plus sublime divertissement.

Ses paysages d'Orient, ses récits d'histoire, ses mélanges (lisez cette merveille, le *Voyage en Sicile*), toutes ces pages ont une limpidité lumineuse et forte, image d'un esprit puissamment constitué.

Que de pages admirables et déjà classiques depuis l'invocation à l'âme de sa sœur, en tête de *l'Histoire des origines*, jusqu'à la *Prière sur l'Acropole*, et à la *Résignation à l'oubli !* Quelle variété de tons et de sujets, sévères pages d'histoire ou touchants tableaux d'enfance, dissertations profondes ou feuilles de route. Partout il donne une impression de plénitude, de classique perfection. Il eut le charme et l'acquis, la conscience et la grâce, la poésie et le réalisme scientifique, le dilettantisme et la prodigieuse volonté d'un labeur entraîné vingt-six ans dans le même sillon.

Il a réuni l'érudition, l'ironie, la ferveur de Bayle, de Voltaire, de Rousseau. Il a agi puissamment sur les âmes, sans le chercher; car il se complaisait dans la haute curiosité philosophique et dans le dédain transcendant. Il s'isolait dans ses travaux, et rayonnait sans le savoir sur les mentalités ambiantes. Savant et poète, croyant et incrédule, optimiste et désespéré, spontané et artiste, naïf et osé, il offre un déconcertant tableau de contradictions morales. Par ses origines, c'est un gascon et un breton : il tient des deux races. Il est à la fois Lamennais et Montaigne. La fée des landes de l'Armorique se joue chez lui avec les farfadets de Gascogne.

Il a été un théologien laïque. Il a retrouvé l'âme simple des vieilles mythologies. Il recréait l'esprit des temps qu'il étudiait avec une versatilité calquée sur la variété de ses objets d'étude. Son idéalisme d'ensemble a l'inconsistance de ses curiosités vagabondes. Il n'a pas donné un viatique pour le voyage de la vie, et il a mêlé le sourire à la gravité, le dilettantisme à la réflexion.

Il s'est si copieusement analysé lui-même qu'on ne fera pas mieux. Il faut l'écouter :

J'ai parmi mes défauts une sorte de mollesse dans la communication verbale de ma pensée, qui m'a presque annulé dans certains cas.

Le prêtre porte en tout sa politique sacrée; ce qu'il dit implique beaucoup de convenu. Sous ce rapport, je suis resté prêtre; et cela est d'autant plus absurde que je n'en retire aucun bénéfice ni pour moi, ni pour mes opinions.

Dans mes écrits, j'ai été d'une sincérité absolue. Non seulement je n'ai rien dit que ce que je pense; chose bien plus rare et plus difficile, j'ai dit tout ce que je pense. Mais dans ma conversation et ma correspondance, j'ai parfois d'étranges défaillances. Je n'y tiens presque pas et, sauf le petit nombre de personnes avec lesquelles je me reconnais une fraternité intellectuelle, je dis à chacun ce que je suppose devoir lui faire plaisir.

Ma nullité avec les gens du monde dépasse toute imagination. Je m'embarque, je m'embrouille, je patauge, je m'égare en un tissu d'inepties. Voué par une sorte de parti pris à une politesse exagérée, une politesse de prêtre, je cherche trop à savoir ce que mon interlocuteur a envie qu'on lui dise. Mon attention quand je suis avec quelqu'un, est de deviner ses idées, et, par excès de déférence, de les lui servir anticipées. Cela se rattache à la supposition que très peu d'hommes sont assez détachés de leurs propres idées pour qu'on ne les blesse pas en leur disant autre chose que ce qu'ils pensent. Je ne m'exprime librement qu'avec les gens que je sais dégagés de toute opinion, et placés au point de vue d'une bienveillante ironie universelle.

Quant à ma correspondance, ce sera ma honte après ma mort, si on la publie... Écrire une lettre est pour moi une torture. Je comprends qu'on fasse le virtuose devant dix comme devant dix mille personnes : mais devant une personne... Avant d'écrire, j'hésite, je réfléchis, je fais un plan pour un chiffon de quatre pages, souvent je m'endors.

Il n'y a qu'à regarder ces lettres lourdement contournées, inégalement tordues par l'ennui, pour voir que tout cela a été composé dans la torpeur d'une demi-somnolence. Quand je relis ce que j'ai écrit, je m'aperçois que le morceau est très faible, que j'y ai mis une foule de choses dont je ne suis pas sûr. Par désespoir, je ferme la lettre, avec le sentiment de mettre à la poste quelque chose de pitoyable.

Il afficha clairement ses faiblesses pour la religion du succès, qui manque de désintéressement, de force et de noblesse :

J'accepte pour moi et pour Berthelot cette affirmation. Oui, nous aimons le succès. C'est que nous sommes des savants, l'un et l'autre, et doués du sens historique. Moi qui ai écrit les origines du Christianisme, et lui, qui étudie les origines de la chimie, nous sommes accoutumés à considérer chaque forme du génie humain dans son développement depuis la racine, depuis la germination sourde jusqu'à la fleur. J'ai vu que Jésus n'était le Christ qu'on adore que pour avoir réussi ; s'il n'eût pas su manier les hommes, il ne conquérait pas ses apôtres, il n'émouvait pas le peuple; il demeurait un rêveur sans histoire. Berthelot m'affirme qu'il y eut parmi les alchimistes des intelligences

de premier ordre, des génies en puissance à qui il n'a manqué, pour être les véritables serviteurs de l'intelligence humaine, que d'être reconnus par elle, en un mot d'avoir le succès.

Il était positiviste par son esprit critique et l'exigence logique de sa raison. Il n'admit pas le surnaturel. Pour lui le Divin n'était que le progrès final auquel aboutirait l'humanité, qu'il croyait perfectible indéfiniment par la science. Il devait tant de joie au savoir, qu'il souhaitait à tous les hommes de passer comme lui par les chemins fleuris des vastes connaissances. Il rendait à Aug. Comte le service de faire charmantes ses théories.

Il était méditatif, isolé, éloigné du siècle, toujours un peu moine, patient, obscur, chaste; mais il tenait la vertu pour une duperie, ce qui est une fragile assise à la morale. Il fut honnête, têtu, dévoué à ce qu'il crut être la vérité. Il a risqué la misère plutôt que de ne pas exprimer ce qu'il pensait.

Sa philosophie, que Faguet trouve succulente et parfumée, fut douce en effet. Par une étrange contradiction, lui qui croyait au progrès, estimait que l'humanité se répète, et expliquait le présent par des analogies avec le temps des apôtres. Il estimait donc le progrès très lent, mais très sûr, et cette certitude était le substrat de sa confiance. Quant à la métaphysique et à l'au-delà, il en a parlé en poète qui conte ses rêves. Il fit ruisseler les feux de son imagination sur ce vide. Loyalement, il n'affirmait rien.

Sa dialectique était onctueuse, insinuante, malicieuse, il renversait, ayant l'air de bénir et d'approuver.

Robert de Bonnières a conté :

Étant de passage à Naples, et déjà célèbre, M. Renan entendit un soir frapper à la porte de sa chambre. Il va ouvrir et se trouve en face d'une des servantes du modeste hôtel où il était descendu.

La jeune Italienne était venue prier Son Excellence de vouloir bien lui choisir un terne pour la loterie publique.

Les prédicateurs de la cathédrale avaient, à plusieurs reprises, nommé M. Renan en chaire devant elle.

Si c'était un saint ou un diable, elle avouait n'en rien savoir, et d'ailleurs s'en souciait peu.

— Si c'est un saint, se disait-elle, ses numéros ne peuvent manquer d'être excellents : si c'est un diable, meilleurs encore.

Que M. Renan ait été un diable, beaucoup le croient et surtout beaucoup l'ont cru, car bien des ressentiments se sont apaisés depuis la *Vie de Jésus*,

Qu'il ait été un saint, il ne faudrait qu'un peu d'effort et de bonne volonté à ceux qui ont connu son détachement des choses et son infinie douceur, pour qu'ils se l'imaginent en un état de perfection voisine de celle que l'Église recommande.

La Postérité en usera envers lui comme cette jeune servante. Elle aussi hésitera à se décider.

*
* *

Hippolyte Taine (1) fut studieux dès l'enfance. Un de ses oncles qui avait voyagé en Amérique lui apprit l'anglais. Son père l'envoya à Paris, au collège Bourbon. A vingt ans, en 1848, il fut admis le premier à l'École Normale Supérieure dans la promotion d'Edmond About, de Weiss, de Paul Albert, d'Assolant, de Merlet, et de Francisque Sarcey, qui écrivait : « Taine était arrivé à l'école précédé d'une de ces réputations merveilleuses que se font entre eux les jeunes gens qui distribuent la gloire, sans compter, à pleines mains. Il avait eu l'année précédente le prix d'honneur de rhétorique. About avait remporté l'année suivante, en 1848, celui de philosophie. C'étaient là deux

(1) 1828-1893. Bibliographie : Articles publiés dans la *Revue de l'Instruction Publique, le Journal des Débats, la Vie Parisienne*, et la *Revue des Deux-Mondes*.

De Personis platonicis (1853) ; et *Essai sur les fables de La Fontaine* (1853), ses thèses de doctorat ; *Essai sur Tite-Live* (1854), couronné par l'Académie Française ; *Voyage aux eaux des Pyrénées* (1855), réédité sous le titre, *Voyage aux Pyrénées*. Les *Philosophes Français au dix-neuvième siècle* (1856), réédité en 1888 sous le titre de *Les Philosophes classiques du dix-neuvième siècle en France* ; *Essais de critique et d'histoire* (1857); *La Fontaine et ses fables* (1860), édition refondue et très souvent rééditée depuis sa thèse de doctorat. *Histoire de la Littérature anglaise* (1864, 4 vol.), une de ses œuvres capitales augmentée depuis d'un cinquième volume : *Les Contemporains*; *L'Idéalisme anglais*, étude sur Carlyle (1864) ; *Le Positivisme anglais*, étude sur Stuart Mill (1864) ; *Les Ecrivains anglais contemporains* (1865) ; *Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire* (1865) ; *Philosophie de l'Art* (1865) ; *Philosophie de l'Art en Italie* (1866) ; *Voyage en Italie, Naples, Rome, Florence, Venise* (1866, 2 vol.); *Notes sur Paris ou Vie et Opinions de M. Frédéric-Thomas Graindorge* (1867), recueil d'articles publiés dans *La Vie Parisienne*, sous le pseudonyme de Frédéric-Thomas Graindorge. *L'Idéal dans l'Art* (1867), leçons professées à l'école des Beaux-Arts ; *Philosophie de l'art aux Pays-Bas* (1868) ; *De l'Intelligence* (1870, 2 vol.) ; *Du suffrage Universel et de la manière de voter* (1871) ; *Un séjour en France de* 1792 à 1795 (1872), lettres d'un témoin de la Révolution Française, traduites en anglais. *Notes sur l'Angleterre* (1872) ; *Les Origines de la France Contemporaine*, comprenant : *l'Ancien Régime, la Révolution* (*L'Anarchie, La conquête Jacobine, Les Gouvernements révolutionnaires*), *le Régime moderne* (1875-1890). Le sixième volume des *Origines de la France Contemporaine* (5 vol.), complément du *Régime moderne*, est resté inachevé, par la mort de Taine. Plusieurs fragments de cet ouvrage ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes*.

grands rivaux. Taine avait, au concours pour l'entrée à l'École, battu About d'une longueur ; il était le premier de la promotion, le cacique, comme nous disions, en ce temps-là... Taine était entré le premier ; il resta le premier durant nos trois années, de l'aveu de tous ses camarades, de l'aveu même d'About, qui avait, sans aucun doute, des parties plus brillantes que lui, mais qui ne possédait ni la même solidité de jugement, ni la même étendue de connaissances, ni surtout cette incroyable puissance de travail qui était une des qualités les plus caractéristiques de Taine. About l'avait surnommé « le grand bûcheron », et de fait, dans le milieu d'étourdis qui perdaient leur temps à causer et à lire, il était le seul qui fût sans relâche, avec une application d'esprit extraordinaire, enfoui dans ses études.

« Il s'intéressait à tout, il s'occupait de tout, parfois avec passion, toujours avec une obstination réfléchie. Il visait l'agrégation de philosophie ; mais il cultivait en même temps les mathématiques, la physique, les sciences naturelles, l'histoire, les langues vivantes qu'il a fini par savoir à fond, la musique, le dessin. Je ne sais pas, en vérité, ce qu'il ignorait. C'était une encyclopédie vivante, et ce qu'il y a de plus merveilleux chez lui, c'est que cet amas prodigieux de connaissances qu'il enfournait d'un mouvement continu dans son esprit toujours ouvert, s'y organisait sans peine, s'y rangeait dans un ordre si méthodique qu'au premier appel de sa mémoire, chacune sortait de sa case et se répandait sur le papier ou dans la conversation. Nous étions éblouis, confondus de cette universalité. C'était un des mots familiers d'About, quand nous avions besoin d'un renseignement : « Allons feuilleter le grand bûcheron ». Le grand bûcheron dérangé de son travail, nous souriait doucement, et d'un geste familier, raffermissant ses lunettes sur son nez, se mettait à causer sur le sujet dont on venait l'entretenir. »

Cet homme doux, réservé, presque timide, nous dit son biographe Castets, avait dans le domaine de la pensée et de la spéculation pure des idées systématiques d'une singulière hardiesse. Elles le firent mal noter, refuser à l'agrégation, et lorsqu'il entra dans le professorat, on le vit descendre de disgrâce en disgrâce ; il renonça à l'enseignement. Lorsqu'il voulut passer son doctorat, il fit lire une partie de sa thèse sur les *Fables de La Fontaine* à Jules Simon, qui, pour éviter un nouvel échec, la recommanda à Adolphe Garnier : « Savez-vous, dit J. Simon, ce

que celui-ci me répondit après l'avoir lue? C'est que l'auteur n'était qu'un sot et qu'on avait eu mille fois raisons de l'écarter de la philosophie. « Et puisque j'ai été votre professeur, me disait A. Garnier en terminant, voulez-vous que je m'autorise de ce titre pour vous reprocher comme une faute et même une faute contre la morale, d'avoir voulu m'arracher l'approbation d'un ouvrage aussi dépourvu de jugement, de talent, etc., etc.

Taine fut pourtant reçu avec éclat.

Il postulait en 1862, la place de professeur de littérature à l'École Polytechnique ; la princesse Mathilde et le prince Napoléon voulaient le faire nommer. Il fut écarté et l'on donna la chaire à M. de Loménie, que Taine devait remplacer plus tard à l'Académie Française. Mais en 1864, il fut nommé professeur d'esthétique à l'École des Beaux-Arts (1).

Étant professeur en province, pendant un an, il avait lu Hégel tous les jours.

Hors des livres, il a rapporté de ses voyages, dans les Pyrénées, en Italie, en Angleterre une masse énorme de notes : « Chacune de ses impressions, chaque notion nouvelle, dit M. Ph. Berthelot, était aussi écrite, notée, classée par lui. Il a constitué ainsi un répertoire immense de faits et de documents. Pour en comprendre tout l'intérêt, il faut savoir que la *Vie et les Opinions de M. Thomas Graindorge* ont été extraites presque textuellement de ces notes ; la sensation se présentait à son esprit, immédiatement sous forme littéraire. Cette bibliothèque lui fut parfois utile.

Il a prêté de ses traits à son Thomas Graindorge, qui « parlait sans geste et d'un visage uni, non par manque d'imagination, mais par habitude de se contenir et par horreur de s'étaler ». Comme ce M. Paul, sous les traits duquel il s'est encore mieux dépeint dans le chapitre final de ses *Philosophes Français*, il y avait en lui « l'homme de tous les jours qui était le plus conciliant des hommes et presque timide, et le philosophe rigide dans ses dogmes comme une chaîne de théorèmes ou comme une barre d'acier ».

Taine aimait la nature. « Pendant une grande partie de l'année, dit M. Ph. Berthelot, il vivait en Savoie, à Menthon-Saint-

(1) En juin 1868, M. Taine avait épousé la fille d'un architecte et décorateur renommé, M. Alexandre-Dominique Desnuelle, mort en 1879. De ce mariage sont nés deux enfants, une fille et un fils.

Bernard, travaillant avec passion, dès qu'il le pouvait, ou promenant son âme inquiète sous les ombrages de Boringe, où il avait installé un cottage anglais dans un domaine de *gentleman farmer*. Il y retrouvait comme un reflet de cette Angleterre dont il aimait tant la hiérarchie et le sens pratique. Il rêvait parfois d'y fonder une famille à la mode d'autrefois, qui, bienfaitrice de la contrée, après plusieurs générations deviendrait le centre vivant du pays. C'est là que ses amis venaient le voir ; c'est tout près que Renan passa deux saisons : c'est là que sous les vieux noyers de l'abbaye de Talloires, ils discutèrent pour la première fois de leur vie ; Renan défendait son cher Lamartine, et Taine, son poète préféré, Musset. »

Sa vie fut retirée, chaste et laborieuse. A sa mort, M. de Vogüé écrivit ces paroles émues :

Je viens de m'agenouiller devant le lit mortuaire d'un saint. Si les mots, sous leurs emplois transitoires, gardent un sens intime et durable, si le plus beau titre qu'aient inventé les hommes se justifie surtout par l'abnégation des choses terrestres, par le don de toute une vie aux vérités éternelles et par la pratique du bien, — nul n'a mérité ce titre mieux que ce bénédictin égaré dans notre âge où il semblait un moine en peine de son couvent.

En critique, il fut le doctrinaire du positivisme. Il eut le dogmatisme dans les principes et la rigueur dans les déductions. Il ne posait aucune différence de nature entre le monde moral et le monde sensible. Il estima que l'histoire humaine et l'histoire naturelle subissent les mêmes lois organiques, et que par conséquent la méthode qui s'applique à l'histoire naturelle doit aussi s'appliquer à l'histoire humaine. Une œuvre littéraire n'est pas un simple jeu d'imagination, mais le signe de tel ou tel état d'esprit :

Elle est, résume G. Pélissier, un indice au moyen duquel nous reconstruirons d'abord l'homme corporel, ensuite l'homme intérieur. Mais reconstruire un individu, ce n'est pas seulement noter ses particularités saillantes. Quand l'étude de quelque écrivain nous aura mis en possession d'un certain nombre de formules propres à le caractériser, nous apercevrons tout de suite que ces formules dépendent les unes des autres, que les qualités dont elles sont le signe s'enchaînent entre elles, et que, si l'une variait, les autres varieraient dans la même proportion. C'est là ce que Taine appelle *les dépendances*. Outre les dépendances, il y a des *conditions*. Toute œuvre d'art est conditionnée soit par des circonstances antérieures, soit par la nature propre de

l'artiste, cette nature n'étant elle-même que le produit de facteurs préexistants. Après la liaison des choses simultanées, voilà la liaison des choses successives ; et de ces deux lois dérive toute la méthode de Taine. A celle des dépendances se rattache la théorie de la *faculté maîtresse* ; à celle des conditions, la théorie des *trois influences primordiales*, la race, le milieu, et le moment.

La part du libre arbitre est dans tout ceci chichement réduite, puisque « tous les mouvements de l'automate spirituel qui est notre être, sont aussi réglés que ceux du monde matériel où il est compris ».

Vice et vertu lui ont fourni sa fameuse déclaration :

Que les faits soient physiques ou moraux, ils ont toujours des causes ; il y en a pour l'ambition, pour le courage, pour la véracité, comme pour la digestion, pour le mouvement musculaire, pour la chaleur animale. Le vice et la vertu sont des produits comme le sucre et le vitriol, et toute donnée complexe naît par la rencontre d'autres données plus simples dont elle dépend. Cherchons donc les données simples pour les qualités morales comme pour les qualités physiques.

Dire que le vice et la vertu sont des produits comme le vitriol et le sucre, ce n'est pas dire qu'ils soient des produits chimiques comme le vitriol et le sucre. Ils sont des produits moraux, que des éléments moraux créent par leur assemblage, et de même qu'il est nécessaire pour faire et défaire du vitriol de connaître les matières chimiques dont le vitriol se compose, de même pour créer dans l'homme la haine du mensonge, il est utile de chercher les éléments psychologiques qui par leur union produisent la véracité.

Aussi n'a-t-il qu'une médiocre confiance dans ces laboratoires automatiques qu'on nomme des électeurs :

Dix millions d'ignorants ne font pas un savoir. Un peuple consulté peut à la rigueur dire la forme de gouvernement qui lui plaît, mais non celle dont il a besoin. Il ne le saura qu'à l'usage.

Dans la préface des *Essais de critique et d'Histoire*, Taine se défend d'avoir compromis la morale et la foi : il ne le peut faire sans illogisme. Mais quelle élévation et quelle beauté dans l'expression de cet instinct qu'il eut d'un idéal au-delà du monde physique et de ses lois :

Sous son enveloppe grecque, catholique ou protestante, le christianisme est encore pour quatre cent millions de créatures humaines, l'organe spirituel, la grande paire d'ailes indispensables pour soulever l'homme au-dessus de lui-même, au-dessus de sa vie rampante et de ses horizons bornés, pour le conduire, à travers la patience la rési-

gnation et l'espérance, jusqu'à la sérénité ; pour l'emporter, par delà la tempérance, la pureté et la bonté, jusqu'au dévouement et au sacrifice. Toujours et partout, depuis dix-huit cents ans, sitôt que ces ailes défaillent ou qu'on les casse, les mœurs publiques et privées se dégradent. En Italie pendant la Renaissance, en Angleterre sous la Restauration, en France sous la Convention et le Directoire, on a vu l'homme se faire païen comme au premier siècle ; du même coup, il se retrouvait tel qu'au temps d'Auguste et de Tibère, c'est-à-dire voluptueux et dur ; l'égoïsme brutal et calculateur avait repris l'ascendant, la cruauté et la sensualité s'étalaient, la société devenait un coupe-gorge et un mauvais lieu. Quand on s'est donné ce spectacle, et de près, on peut évaluer l'apport du christianisme dans nos sociétés modernes, ce qu'il y introduit de pudeur, de douceur et d'humanité, ce qu'il y maintient d'honnêteté, de bonne foi, de Justice. Ni la raison philosophique, ni la culture artistique et littéraire, ni même l'honneur féodal, militaire et chevaleresque, aucun code, aucune administration, aucun gouvernement ne suffit à le suppléer dans ce service. Il n'y a que lui pour nous retenir sur notre pente natale, pour enrayer le glissement insensible par lequel incessamment et de tout son poids originel notre race rétrograde vers ses bas-fonds; et le vieil Évangile, quelle que soit son enveloppe présente, est encore le meilleur auxiliaire de l'instinct social.

Au fond, il a trop simplifié la psychologie. Il le fallait pour bâtir l'édifice qu'il voulait, à la façade cimentée, rejointoyée, fortifiée de tenons et de mortaises, de moises et de chevêtres : mais une poussée emporte tout.

Dans la préface de son premier ouvrage : *La Fontaine et ses fables*, lui-même, dit G. Pélissier, indique le point de vue auquel il se place, celui d'un naturaliste qui, devant une ruche, vous dirait :

Nous allons disséquer des abeilles, examiner leurs organes, marquer la classe à laquelle elles appartiennent. Nous regarderons alors les organes en exercice ; nous observerons comment l'insecte recueille le pollen des fleurs et l'élabore ; nous étudierons les procédés de tout son travail et nous tâcherons d'indiquer les lois chimiques et les règles mathématiques, d'après lesquelles les matériaux qu'il emploie sont fabriqués et équilibrés... (1)

Taine a exposé son système philosophique dans trois ouvrages : *Les Philosophes classiques en France au dix-neuvième siècle*, le cinquieme volume de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, le livre *l'Intelligence*. Les deux premiers contiennent

(1) Il s'agit des fables de La Fontaine. Tant de lourdeur les écraserait, mais il nous fait seulement peur.

des études : l'auteur y indique ses idées personnelles, pour les opposer à celles des philosophes dont il parle. Le troisième nous donne la doctrine philosophique de Taine systématisée. Malheureusement il n'y en a que la moitié : la théorie de l'intelligence ou la psychologie. La mort ne lui a pas permis d'y ajouter la volonté et la morale.

« Décomposer la connaissance, dit Pillon, remonter à son origine, puis la recommencer et en suivre la marche : tel est le plan très simple et très méthodique de Taine. Comment l'esprit se manifeste-t-il ? Par le langage. Le langage est le caractère psychologique sensible qui sépare l'homme de l'animal. Le mot est la réalité psychologique qui s'offre d'abord à l'examen ; c'est par le mot que Taine commence l'analyse de la connaissance. Du mot il nous conduit à l'image, de l'image à la sensation, de la sensation composée à la sensation élémentaire, et enfin au phénomène physiologique correspondant.

« Les mots sont des signes. Les signes naissent de la loi d'association des phénomènes psychologiques. Qu'est-ce qu'un nom propre ? Une certaine sensation qui éveille dans l'esprit l'image d'un objet déterminé, une certaine image qui est éveillée dans l'esprit par la sensation ou l'image de cet objet. Qu'est-ce qu'un nom commun ? Une certaine sensation qui a la propriété d'éveiller en nous les images des individus qui appartiennent à certaines classes et de ces individus seulement, une certaine image qui est éveillée en nous toutes les fois qu'un individu de cette même classe se présente à notre mémoire ou à notre expérience. »

Les idées sont réduites aux images, l'image est réduite à la sensation : « Chaque sensation faible ou forte, chaque expérience grande ou petite, tend à renaître par une image intérieure qui la répète, et qui peut se répéter elle-même après de très longues pauses, et cela indéfiniment. Mais comme les sensations sont nombreuses et à chaque instant remplacées par d'autres, sans trêve ni fin, jusqu'au terme de la vie, il y a conflit de prépondérance entre ces images, et, quoique toutes tendent à renaître, celles-là seules renaissent qui possèdent les prérogatives exigées par les lois de la renaissance, toutes les autres demeurent inachevées ou nulles selon les lois de l'effacement. »

L'analyse de la sensation dégage trois principes importants. Le premier est que deux sensations successives qui, séparées,

sont nulles pour la conscience, peuvent, en se rapprochant, former une sensation totale que la conscience aperçoit. Le second est qu'une sensation indécomposable pour la conscience et en apparence simple, est un composé de sensations successives et simultanées, elles-mêmes fort composées. Le troisième est que deux sensations de même nature et qui diffèrent seulement par la grandeur, l'ordre et le nombre de leurs éléments, apparaissent à la conscience comme irréductibles entre elles et douées de qualités spéciales absolument différentes.

Au bout de l'analyse psychologique, à la limite du monde moral, à la rencontre des phénomènes physiologiques, un problème se pose : celui des conditions physiques des événements moraux. Taine conclut que l'événement moral est la réalité, l'événement physique le signe. « Le monde physique, dit-il, se réduit à un système de signes, et il ne reste plus pour le construire et le concevoir en lui-même que les matériaux du monde moral. »

Après l'analyse de la connaissance vient naturellement l'étude des conditions auxquelles la connaissance se constitue, de ses objets considérés en général et de sa portée. « Notre perception extérieure est un rêve du dedans, qui se trouve en harmonie avec les choses du dehors ; et au lieu de dire que l'hallucination est une perception extérieure fausse, il faut dire que la perception extérieure est une *hallucination vraie.* »

Il montre alors comment se constituent les diverses sortes de connaissances. Il emprunte à l'école associationniste anglaise nombre d'observations et d'analyses. L'influence des travaux de cette école sur son esprit est incontestable. Toutefois, il se sépare de Stuart Mill et de Bain. « Les corps, demande-t-il, ne sont-ils qu'un simple faisceau de pouvoirs ou possibilités permanentes desquels nous ne pouvons rien affirmer sinon les effets qu'ils provoquent en nous ? Bien mieux, comme le pensent Bain et Stuart Mill, d'après Berkeley, ne sont-ils qu'un pur néant, érigé par une illusion de l'esprit humain en substances et en choses du dehors ? N'y a-t-il dans la nature que les séries de sensations passagères qui constituent les sujets existants, et les possibilités durables de ces mêmes sensations ? N'y a-t-il rien *d'intrinsèque* dans cette pierre ? » Taine veut que la plante, la pierre, tout objet inanimé, soit non seulement la possibilité permanente de cer-

taines sensations d'un sujet sentant, mais en outre une série distincte de faits ou d'événements réels ou possibles, événements qui se produiraient encore si tous les êtres sentants faisaient défaut.

Quant au moi, l'analyse de Taine détruit le moi substantiel et métaphysique et ses pouvoirs et facultés. « En fait d'éléments réels et de matériaux positifs, je ne trouve pour constituer mon être que mes événements et mes états, futurs, présents, passés. Ce qu'il y a d'effectif en moi, c'est leur série ou trame. Je suis donc une série d'événements et d'états successifs, sensations, images, idées, perceptions, souvenirs, prévisions, émotions, désirs, volitions, liés entre eux, provoqués par certains changements de mon corps et des autres corps, provoquant certains changements de mon corps et des autres corps. Tous mes pouvoirs et facultés se réduisent à des possibilités : ils ne font que poser comme présentes les conditions d'un événement ou d'une classe d'événements. Nous sommes tentés d'en faire des entités distinctes, de les considérer comme un fonds primitif, un dessous stable, une source indépendante et productive d'où s'épanchent les événements. La vérité est pourtant qu'en soi un pouvoir n'est rien, sauf un point de vue, un extrait, une particularité de certains événements, la particularité qu'ils ont d'être possibles parce que leurs conditions sont données. »

Qu'est donc la vraie notion du moi ?

« C'est, répond Taine, quelque chose d'analogue à ce qui, d'après notre analyse, constitue la substance des corps. Ce quelque chose est la possibilité permanente des mêmes événements sous les mêmes conditions, et la nécessité permanente des mêmes événements sous les mêmes conditions, plus une complémentaire, tous ces événements ayant un caractère commun et distinctif, celui d'apparaître comme internes. »

Avec moins d'hésitation que Stuart Mill, aussi résolument que Hume, Taine généralise le phénoménisme, jugeant que l'idée de substance doit être entièrement rejetée, parce qu'elle n'est pas plus nécessaire et qu'elle est aussi illusoire lorsqu'il s'agit de l'esprit que lorsqu'il s'agit des corps (*F. Pillon*).

Enfin que sont les idées que nous nous en formons et les jugements qui s'y rapportent ? Taine distingue deux espèces d'idées générales : celles qui sont des *copies*, c'est-à-dire aux-

quelles correspondent des caractères généraux fournis par l'examen de la nature ; celles qui sont des *modèles*, c'est-à-dire que nous construisons sans examiner s'il y a dans la nature des objets qui leur correspondent.

La loi mathématique s'étend à tous les ordres de phénomènes. La psychologie de Taine est sensationniste et nominaliste. Mais son nominalisme — il serait facile de le montrer — tend à se transformer en conceptualisme. La métaphysique qui couronne cette psychologie présente, par son intempérance et son assurance hardie, un contraste curieux avec l'esprit positiviste. L'identité de Condillac et celle de Hégel s'y unissent et s'y fondent. Il est à remarquer que cette métaphysique se retrouve dans la conclusion de *l'Intelligence* telle qu'elle était déjà dans la conclusion des *Philosophes Classiques*.

La philosophie de Taine se présente comme un système de phénoménisme, mais différent du phénoménisme de Hume et du phénoménisme néo-criticiste. Le phénoménisme de Hume est absolument empirique. Le phénoménisme néo-criticiste reconnaît plusieurs lois mentales aprioriques distinctes. Dans le phénoménisme de Taine règne la pure nécessité logique, avec laquelle se confond, parce qu'elle s'y ramène, la nécessité causale (*id*).

La philosophie absorba toute sa pensée : son disciple Paul Bourget l'a bien marqué :

Essais de critique, travaux d'histoire, livres de fantaisie, tout a servi une passion dominatrice : la philosophie. M. Taine n'a jamais été qu'un philosophe. Rarement l'unité d'une œuvre fut plus forte et la spécialité d'une nature plus accusée.

Le dialecticien était entraînant, attachant, passionnant. Il y a toujours joie à le lire. Son ami Jules Simon l'a justement dit : « On a dit de certains journalistes qu'ils ont écrit toute leur vie, de certains historiens qu'ils ont trouvé toute leur vie : il faut dire de Taine qu'il a écrit, trouvé et pensé toute sa vie.

Chacune de ses phrases exprime une doctrine et crée à celui qui l'a écrite des admirateurs ou des adversaires. Il n'est pas de ceux qui amusent ou intéressent le lecteur : il est de ceux qui le passionnent. Il faut qu'on dise comme le plus grand nombre : « c'est un esprit de premier ordre », ou comme le prince Napoléon : « C'est un pamphlétaire. »

Taine est une volonté encore plus qu'une intelligence. Il n'a pas donné à sa pensée un instant de repos. Il ne l'a jamais laissée

s'égarer sur des sujets de peu d'importance. Je le connaissais depuis 1847. Je puis attester qu'il pense depuis ce temps-là sans interruption.

Et Faguet ne le contredit pas :

Ce très grand esprit, quelquefois faussé par la rigueur de sa logique aux choses où il fallait de la souplesse à la Sainte-Beuve, a eu une très grande influence sur les esprits de la classe lettrée en France.

Plus grande que celle de Renan qui était d'assimilation plus difficile, qui était plus lentement pénétrable. C'est surtout à cause de Taine qu'à peu près tous les hommes de trente à cinquante ans, en France, sont positivistes. L'influence de Darwin et de Spencer n'est venue en France qu'après celle de Taine et la confirmant.

Taine historien est encore philosophe. Chaque grande période de la vie sociale manifeste une force directrice issue de la période précédente et génératrice du siècle suivant. Le but de l'histoire est « de remonter jusqu'à cette force maîtresse, de l'enfermer pour chaque siècle dans sa formule, de lier les formules entre elles, de noter les nécessités par lesquelles elles dérivent les unes des autres, et de démêler enfin le type héréditaire et la situation primitive d'où tout le reste est provenu ».

Cette théorie de la faculté maîtresse a pour complément celle des influences primordiales : la race, le milieu, le moment. Elle exige la méthode des naturalistes.

Il y a une anatomie dans l'histoire humaine comme dans l'histoire naturelle ; il y a deux parts en nous : l'une que nous recevons du monde, l'autre que nous apportons au monde ; l'une qui est acquise, l'autre qui est innée ; l'une qui nous vient des circonstances, l'autre qui nous vient de la nature.

L'histoire ainsi entendue n'est pas matière d'imagination, mais matière d'intelligence. Elle est une géométrie des forces.

Prenez *les Origines de la France contemporaine*. Voici la clé : l'esprit classique était au dix-huitième siècle impuissant à produire autre chose que des abstractions. Les insurrections populaires, puis les lois de la Constituante inspirées de cet esprit ont fini par détruire en France tout gouvernement. Grâce à l'anarchie, une minorité violente a pu imposer à la France entière un système criminel et préparer ainsi le despotisme.

Un ouvrage de Taine a l'air solide. Approchez, vous voyez

la charpente. Le principe a été posé d'abord, avec quelques corollaires, puis la diversité des faits de détails a été se loger, se répartir, chacun dans sa case.

La matière documentaire en histoire est si malléable qu'elle se prête à ce jeu d'échiquier : mais une collection de faits et de citations invoquée en argument pour prouver une idée ne vaut pas la preuve morale qui se dégage du raisonnement, de l'impression, de l'opinion. En tout il faut convaincre et persuader, et cela ne se peut par chiffres et alignements. L'effet moral reste plus fort que le fait physique.

Mme Pernelle ne croira jamais Orgon, et pourtant Orgon est documenté.

Taine a boulonné et bétonné l'appareil critique. Ce n'est pas ce dont on le remerciera le plus, et c'est ce qu'on oublie tout à fait en le lisant, en se laissant aller au charme de ses tableaux, de ses peintures : la Cour de Louis XIV d'après les fables de La Fontaine (dont il a rapetissé la portée à la copie d'une époque, quand elles contiennent une part si large de vérité générale et d'humanité), Rome d'après Tite-Live, la vie à Versailles, les chasses royales, les cas extraordinaires et les phénomènes psychiques de *l'intelligence*, les écrivains et philosophes anglais, les jolies pages sur La Bruyère, les impressions de voyages, les croquis d'art et les coins de Paris.

Taine eut le tempérament d'un romancier naturaliste. Son esprit est de la famille des esprits d'Alphonse Daudet, de Zola (1), de Balzac.

Il y a en lui du chroniqueur (Graindorge), du reporter, de l'interviewer, du journaliste, du satirique, de la verve comique. Écoutez ces dames causer entre elles :

(1) Daudet et Zola ont été vivement attirés à lui comme vers un grand modèle.

« Taine était un travailleur, un travailleur infatigable. Il semble que c'est à coup de volonté que son talent ait été fait. Il aimait le travail isolé, il aimait qu'on le laissât tranquille, et le bruit l'effrayait. C'est ce qui explique que tout le tapage fait autour de Zola, cette popularité un peu bruyante, ne lui aient point plu. » (Alphonse DAUDET.)

« J'ai subi trois influences, celle de Musset, celle de Flaubert, celle de Taine. C'est vers l'âge de vingt-cinq ans que j'ai lu ce dernier et en le lisant, le théoricien, le positiviste qui est en moi s'est développé. Je puis dire que j'ai utilisé dans mes livres sa théorie sur l'hérédité et sur les milieux, que je l'ai appliquée dans le roman. En effet sa méthode de critique consiste à étudier le personnage pris dans son entourage, au lieu de l'isoler de son milieu, et cela je l'ai retenu et m'a guidé lorsque j'ai écrit moi-même. » (Emile ZOLA.)

Faisons, s'il vous plaît, une petite statistique : des cinquante personnes qui sont ici devant vous, dans un salon, combien y en a-t-il dont la conversation soit amusante et intéressante ?

Vingt-cinq sont des gens convenables, simples serinettes à phrases. Rien de plus rare dans la nature que l'originalité, et l'éducation la diminue; les bienséances emprisonnent l'esprit et l'âme; on n'ose remuer, on a peur de se livrer et de se compromettre. On répète pendant quinze jours durant l'idée à la mode, puis encore quinze jours l'idée qui suit. Il y a deux phrases possibles sur *l'Africaine*, deux sur le discours de M. Thiers, deux sur le Mexique, deux sur l'Académie, deux sur toute chose humaine : selon le personnage, vous aurez l'une ou l'autre, parfois une anecdote, mais un jugement sincère et personnel, jamais. L'impression propre manque ; les yeux ont vu, les oreilles ont entendu, la mémoire a retenu, les convenances dictent, la bouche prononce, rien au-delà.

Cela est encore plus notable chez les femmes que les hommes. Vous êtes entré par un vestibule paré d'arbustes et de fleurs, où, parmi les blancheurs des marbres et les rosaces mates des tapis, des femmes montraient les épaules nues, les cheveux constellés de diamants, traînant leur ample jupe de moire lustrée, parfumées, orgueilleuses, étalées de marche en marche, comme des paons multicolores ou des oiseaux flamboyants des tropiques. Vous en avez remarqué deux ou trois qui, après s'être un peu promenées, ont fini par s'assembler en un bouquet. L'une, épanouie, en jupe blanche ouvragée, avec un corsage plissé, semblait une Vénitienne de la Renaissance ; au-dessus de cette divine douceur du satin, on voyait une nuque courbée, nacrée, et, sur les torsades blondes des opulents cheveux, pour tout ornement, une bandelette flottante de dentelles. La seconde, grande, élancée comme une Diane, arrivait dans les longs plis de sa robe mauve : son corsage, agrémenté de broderies d'argent, laissait entrevoir la vague idée d'un hussard héroïque ; elle marchait vite et la jupe traînée frissonnait comme une stola de déesse, pendant que les pierreries blanches en bouquet dans ses cheveux dardaient des scintillements d'épée. La dernière, frêle, maigre, le visage tout en avant, le nez effilé, les lèvres frémissantes, les yeux pâles et les cheveux ébouriffés sous ses diamants, semble souffler par toute sa personne des pétillements d'étincelles et d'éclairs ; assise ou debout, elle ne touche pas la terre; la fougue intérieure, les indomptables élancements et redressements de la vie nerveuse font à chaque instant tressaillir la forme grêle. Autour de ce col mince ruisselle un collier de diamants, comme un cercle d'yeux vivants, comme les pâles yeux flamboyants d'un cercle de serpents magiques. Elles causent et semblent ravies de leur entretien ; que ne donnerait-on pour l'entendre? On approche et l'on découvre qu'elles discutent sur les manches d'ombrelles : l'une les aime mieux en ébène, l'autre en nacre de perle.

Il circule et voyage avec les poches bourrées de carnets

noircis. Il amasse les observations, puis les digère, et les restitue dans un ordre qui est son œuvre et sa fierté.

La pensée de ce puissant esprit, a dit Anatole France, nous inspira, vers 1870, un ardent enthousiasme, une sorte de religion, que j'appellerai le culte dynamique de la vie. Ce qu'il nous apportait, c'était la méthode et l'observation, le fait et l'idée, c'était la philosophie et l'histoire, c'était la science, enfin.

Il fut le Titan de la méthode et le patient et perspicace témoin du passé.

*
* *

Fustel de Coulanges, comme Mignet, comme Duruy, ne fut jamais qu'historien et professeur. Né à Paris, en 1830, de condition très modeste, à 27 ans, après l'agrégation et un séjour à l'École française d'Athènes, il fut nommé professeur d'histoire au lycée d'Amiens. Il passa à la Faculté des Lettres de Strasbourg en 1860, et c'est là qu'il composa sa *Cité Antique*. La solidité de ses leçons le désignait pour l'École normale supérieure, où il entra comme maître de Conférences en 1870.

En 1878, il fut nommé à la Faculté des Lettres de Paris, et bientôt l'autorité qu'il avait acquise au dedans et au dehors de l'Ecole normale lui valut d'être appelé à diriger ce savant établissement. Il avait en 1875 donné le premier volume de son *Histoire des Institutions politiques de l'ancienne France*. Deux autres avaient paru en 1888, et les notes des deux derniers étaient prêtes, quand, en 1889, il mourut.

Son œuvre est un modèle pour la science elle-même.

L'histoire, a-t-il dit, n'est pas un art. Elle est une science pure. Elle ne consiste pas à raconter avec agrément ou à disserter avec profondeur. Elle consiste, comme toute science, à constater des faits, à les analyser, à les rapprocher, à en marquer le lien. Il se peut, sans doute, qu'une certaine philosophie se dégage de cette histoire scientifique ; mais il faut qu'elle s'en dégage naturellement, d'elle-même, presque en dehors de la volonté de l'historien. Il n'a, lui, d'autre ambition que de bien voir les faits et de les comprendre avec exactitude. Ce n'est pas dans son imagination ou dans sa logique qu'il les cherche ; il les cherche et les atteint par l'observation minutieuse des textes, comme le chimiste trouve les siens dans des expériences minutieusement conduites. Son unique habileté consiste à tirer des documents tout ce qu'ils contiennent, et à ne rien ajouter de ce qu'ils ne contiennent pas. Le meilleur des historiens est celui qui se tient

le plus près des textes, qui les interprète avec le plus de justesse, qui n'écrit et ne pense que d'après eux.

La Cité Antique montre que dans l'antiquité grecque et romaine, la religion a été le germe de toute la vie sociale. La thèse essentielle de la transformation du culte des morts en législation universelle fût-elle contestée, il reste que chacun des développements purement historiques sur ce culte, sur la famille, sur la cité, sur les révolutions, sur l'avènement de l'unité romaine est complet et de belle venue : rien n'y manque, ni l'exactitude des documents, ni l'art de les grouper, ni l'habileté à les faire valoir, ni la belle ordonnance de l'exposition, ni la progressive séduction de la lecture.

Ce jugement convient encore aux *Institutions de l'Ancienne France*. Fustel rattache la féodalité aux pratiques romaines de la clientèle et du patronat, et à celle du compagnonnage de guerre des Germains.

Dans l'âme germano-romaine de la France, il a retrouvé les sentiments permanents de l'humanité.

En un style clair, précis, sobre, élégant, il éclaire les temps les plus reculés et les plus obscurs, et il dramatise sa doctrine par la vérité et la délicatesse.

Il défendit les droits du style dans l'érudition :

C'est une chose singulière que, dans ce pays, qui est si sensible au mérite de la forme, ce soit pourtant, une mauvaise fortune, pour un homme de science et d'érudition, de savoir écrire ; puisqu'il sait écrire, on en conclut qu'il n'est pas savant ; puisqu'il donne quelque attention à la manière d'exprimer ses pensées, on en conclut qu'il ne donne aucune attention aux faits et à ce qui constitue la science... Buffon aimait la science avant tout, ne vivait que pour elle, s'isolant du monde, pour se donner à elle tout entier, cherchant la vérité, même dans les moindres détails, très épris de synthèse, mais non moins attentif à l'analyse. « La justesse précise, l'exacte propriété des termes » qu'il emploie, son style uni, simple, grave, un peu fier... « c'est le style d'un homme qui, s'il pense au style, pense encore bien plus à la vérité (1). »

Vivant dans le passé, il ne se désintéressait pas du présent. Il faut lire les pages de ses élèves et émules, Jullian, Guiraud, pour comprendre la finesse de cet esprit et l'élévation de cette

(1) *Annales de l'Académie*, t. CX, p. 915 et suiv.

âme. Albert Sorel lui a consacré une excellente notice qui fut lue à l'Institut, et à laquelle il faudra toujours se référer.

L'histoire, y est-il dit, est une science. Le principe de toute méthode est d'en bannir le préjugé moderne qui engendre l'anachronisme des idées : c'est pour M. Fustel le péché sans miséricorde. Mais on jugerait mal cette intelligence, à la fois très limpide et très complexe, si on imaginait que, pour chasser de son laboratoire d'érudit les fantômes de l'esprit moderne, M. Fustel prétendait faire, dans son œuvre, abstraction de la société où il vivait et des destinées de la patrie où il était né. Bien loin de là, lorsqu'il combattait les faux jugements portés sur l'antiquité, il ne songeait pas seulement à restituer la science dans ses droits, il pensait à préserver la société moderne, la française, en particulier, d'assimilations utopiques et dangereuses. Il voulait exclure toute considération étrangère de l'histoire ancienne, et cependant cette préoccupation civique de l'histoire à venir réchauffait son ouvrage et faisait que cette étude savante du droit antique nous atteignait et nous pénétrait de tous les côtés. En même temps que M. Taine signalait dans son *Histoire de la Littérature anglaise* l'idée qui devait être l'idée maîtresse de son livre des *Origines de la France contemporaine*, l'abus de l'esprit classique, M. Fustel de Coulanges montrait comment une conception imaginaire de l'antiquité avait causé les pires aberrations de la Révolution Française, et comment, systématisé par plusieurs historiens de la Révolution, ce culte superstitieux d'une antiquité chimérique faussait la science dans le passé et risquait de dérouter la politique dans le présent.

Son histoire eut pour objet l'âme humaine.

On peut dire, après l'avoir lu, que la science et l'art ont fini par extraire du philosophisme et de l'épopée leurs éléments divergents, ils se sont épurés de ce qu'ils contenaient d'alliage (polémique, satire, note sentimentale), ils ont achevé leur évolution dans le sens de la pureté de leur essence.

***

Combien il en faudrait nommer encore parmi les plus récents qui forment une phalange serrée d'historiens : duc de Noailles, duc de Broglie, le duc d'Aumale, l'éminent historien de Condé qui a corrigé Bossuet (Rocroy), Thureau-Dangin, marquis de Ségur, Sorel, Vandal, Lavisse, Aulard, Gebhardt, le fin connaisseur de la Renaissance, Émile Ollivier, le magistral historien de l'Empire libéral, Henry Houssaye, Frédéric Masson, les historiens de Napoléon Ier (1), etc.

(1) De 1870 à 1900 ont paru de nombreux et bons travaux de Baudrillart

*
* *

La littérature historique comprend encore les Mémoires et les Correspondances.

De tout ce qui a été écrit dans le dix-neuvième, nous n'avons encore qu'une faible partie. On en verra sans doute davantage dans le cours du siècle qui commence, si surtout, comme il en donne déjà des indices, sa curiosité continue à se porter non seulement sur les petits côtés des grandes choses, mais encore sur les petites choses elles-mêmes.

Le Mémorial de Sainte-Hélène, de Las Cases, les mémoires de Berthier, Savary, Bourienne, Fouché, Talleyrand, comtesse de Boigne, etc., sont une mine de documents précieux pour le commencement du siècle.

Les Correspondances sont multiples pour cette époque, plus rares pour les dates plus récentes (comme les Lettres de G. Flaubert).

Combien nous sommes différents de nos grands-pères et de nos arrière-grands-pères ! Eux se laissaient vivre à l'aise, de sang-froid, sans se presser. Le bon bourgeois de Molière demande sa canne, son chapeau tricorne, et le voilà parti tout tranquillement pour faire un petit tour à la foire Saint-Germain, ou pour aller promener à l'Arsenal. Les jeunes gens flânaient sous les galeries du Palais, ou devant les boutiques du Pont-Neuf; les énormes carrosses circulaient lourdement dans les rues étroites, s'arrêtaient patiemment jusqu'à la fin des encombrements, et quand Boileau nous raconte les embarras de Paris, nous le trouvons embarrassé pour bien peu de chose. Les jours de pluie, on savait attendre ou que le ruisseau diminuât de largeur, ou qu'un faquin numéroté fît devant son client une sorte de pont, avec la planche qu'il portait sous son bras.

(Histoire du luxe), Croiset, Bouché Leclercq, G. Perrot (*Histoire de l'art*), Ph. Berger, F. Lenormand, d'Arbois de Jubainville, Clermont-Ganneau, Mariette, Oppert, Bergaigne, Babelon, Maspero, Foucart, Collignon, Homolle; Geoffroy, G. Boissier, Schlumberger, Diehl; de Pressensé, E. Havet, abbé Duchesne, Müntz, Le Blant; Aucoc, Laboulaye, Paul Leroy-Beaulieu, Longnon, G. Monod, A. Rambaud, Glasson, Dareste, Levasseur, A. Luchaire, E. Desjardins ; — G. Picot, Wallon, de Lasteyrie, Siméon Luce, Bardoux, Beulé, Jurien de la Gravière, Hauréau, Léon Gautier, Himly, Zeller, A. Sorel, E. Lavisse, duc de Broglie, Chéruel, G. Hanotaux ; C. Rousset, H. Houssaye, A. Vandal, F. Masson, de Viel Castel, E. Ollivier, Thureau-Dangin, Cucheval-Clarigny, Louis Léger, Gebhardt, Costa de Beauregard, Block, Aulard, Chuquet, etc.

Le soir, les piétons se faisaient escorter par un lanternier, et ils prenaient une épée en cas de surprise dans la solitude des rues à la brune.

A présent, nous sommes entraînés dans un tourbillon. Nous tassons, nous bourrons nos actes dans la plus courte durée qu'il nous est possible. La rue est une fourmilière; la circulation est une presse de gens affairés, bousculés et bousculant, qui vont vite, qui ont peur de manquer l'heure, qui sont talonnés par le temps, qui courent en jetant de furtifs regards sur les horloges publiques qu'on a multipliées pour eux. Les communications sont plus fréquentes et plus rapides. Les distances sont abrégées, presque supprimées. Les lenteurs solennelles et majestueuses d'autrefois ont fait place aux occupations hâtives et fébriles.

Il est aisé de constater l'influence de ce nouveau mode de vivre sur la littérature moderne. Elle aussi, elle va son train; elle aussi, elle s'électrise; elle aussi, elle accélère sa marche: elle aussi, enfin, elle subit les modifications qu'exige cette nouvelle allure. Les genres littéraires suivent dans tous ses contours et dans tous ses caprices la grande force des lois de l'existence; ils tâchent à s'y accommoder, et tout comme les êtres que détruit la lutte pour la vie, ceux qu'elle incommode, meurent.

Ce genre éminemment littéraire qui produisit jadis tant de chefs-d'œuvre et qu'on appelle la correspondance est en voie de disparaître. Où sont nos Sévigné, nos La Fontaine, nos Boursault, nos Grimm, nos J.-J. Rousseau, nos Voltaire, car ils sont nombreux les recueils de lettres familières qui ont franchi l'écueil de l'impression et que nous avons encore plaisir à relire. Aujourd'hui nous ne savons plus ce que c'est qu'une missive de quatre pages. Le commerce — qui donne souvent de précieux indices sur les goûts d'une époque, parce que son intérêt le force à les épier — s'est conformé à ces habitudes nouvelles. Le format du papier à lettre s'est rapetissé pour laisser au destinataire l'illusion flatteuse des quatre pages noircies d'encre, tout en évitant à l'auteur la fatigue et la perte de temps. La carte-lettre a été accueillie avec faveur, parce qu'on peut s'excuser de n'en pas dire plus long sur le manque de place. Le télégraphe a porté le dernier coup à la correspondance et au style même. Il dispense de la rédaction, et on a trouvé un plaisir étange à parler la langue des bons nègres. Le télégramme pneumatique règne en maître; et si, comme au temps

de Le Sage, un chasseur retrouvait et éventrait la sacoche d'un courrier dévalisé, de la « valise trouvée » il tomberait aujourd'hui une pluie de « petits bleus ».

Est-il besoin de marquer pourquoi le genre de la correspondance est un genre mort, et ne voit-on pas aussitôt que ses meurtriers, ce sont les savants, ce sont ceux qui ont inventé des locomotives attelées à des trains courriers, qui ont lancé des paquebots sur tous les Océans, qui ont réglé la surface du sol avec des fils télégraphiques, qui ont déroulé, dans le sous-sol des grandes villes, des kilomètres de tubes pneumatiques, qui ont appris l'alphabet à l'aiguille aimantée, et qui ont enfermé Mercure aux talons ailés dans la petite capsule des appareils à air comprimé : ils y ont enfermé, asphyxié avec lui, un genre littéraire et un genre charmant.

Jadis, le courrier poudreux, ou le coche, passait une fois par semaine, ou une fois par mois, ou une fois par hasard, ou bien il fallait guetter une occasion et en profiter.

On échangeait des missives qui étaient des mémoires, des gazettes; et qui tenaient lieu du journal absent.

Mais à présent, si on laisse de côté les lettres d'affaires, les invitations, les refus ou les demandes, nos facteurs ont bien rarement l'occasion de porter dans leur boîte une missive qui soit un récit amusant, une dissertation digne de l'impression, une chronique spirituelle, ou même une série de riens présentés avec liberté, avec la négligence décousue et adorable de nos grandes épistolières du temps passé.

A-t-on par aventure une idée ou deux ? Ce n'est pas l'ami ou l'amie qui en aura la primeur et le développement. On en fera un article pour un journal ; quelquefois même on l'enflera jusqu'aux proportions d'un volume qui sera vraisemblablement un volume creux. Tout le monde y perd, et les idées aussi. Le volume ne se vend pas, ou, s'il est acheté, il n'est pas coupé, ou il échoue chez le bouquiniste, ou il a enfin l'une quelconque de ces fortunes lamentables qui guettent le livre à peine sorti des mandibules de la presse ; le journal est froissé, jeté, oublié en wagon ou en voiture. C'est le dédain et l'oubli qui attendent la plupart des choses imprimées; tandis qu'autrefois, ah ! autrefois, l'ami ou l'amie lisait, relisait l'épître savoureuse; on la prêtait, on se la passait de mains en mains, on en faisait la lecture au salon, puis, quand elle avait charmé

les amis, elle rejoignait ses sœurs dans le coffret précieux, d'où on les tirait toutes un jour pour en faire un recueil attendu de chacun et déjà apprécié de tous.

Les deux Ampère, le père et le fils, ont laissé une correspondance, un journal intime et des souvenirs écrits entre 1805 et 1864. Curieux ouvrage que ce recueil de pages si simples, si tendres, si filiales, si paternelles, ne serait-ce que par le contraste qu'il offre avec leur œuvre multiple et leur action publique. On y retrouve, derrière l'inventeur de l'électro-dynamique, l'algébriste, le classificateur des sciences, cette âme naïve, fraiche, aimante, dont parle Sainte-Beuve ; et derrière le voyageur, critique et poète, l'ami touchant et bon dont Barthelémy Saint-Hilaire fit le portrait attendri.

Eugénie et Maurice de Guérin, la sœur et le frère, qui vécurent peu (la première de 1805 à 1848, et le second de 1810 à 1839), sont, celle-là dans son immortel *Journal intime*, celui-ci dans ses essais en prose, et tous les deux dans leurs lettres, des paysagistes admirables de la nature et de l'âme. Leurs « Reliques » sont la plus délicate et la plus pénétrante contribution à la psychologie du dix-neuvième siècle.

Madame Swetchine (1782-1857), russe, tint quarante ans à Paris un salon qui fut un cénacle et une chapelle. Elle laissa en manuscrit de quoi former plus de trente volumes. Une partie de sa correspondance en a fourni quatre ou cinq. Plusieurs de ses correspondants sont ceux de J.-J. Ampère. « Fille aînée de J. de Maistre et fille cadette de saint Augustin », a dit Sainte-Beuve. Ses lettres nous offrent de l'élite catholique et royaliste qui entoura Montalembert, Falloux, Lacordaire, une noble image.

La célébrité littéraire n'est venue au nom de Ximénès Doudan (1800-1872), comme à celui de Mme Swetchine, qu'après sa mort, et c'est exclusivement à des lettres intimes qu'il la doit. Une assez longue vie de la plus parfaite unité, une fonction modeste avec le contact des hautes affaires politiques, d'illustres amitiés, des relations exquises, c'en est assez pour expliquer que X. Doudan, secrétaire de V. de Broglie au ministère de l'Instruction publique, aux Affaires étrangères, à la présidence du Conseil, puis secrétaire de la famille de Broglie, ait pu laisser une correspondance dont les écrivains comme MM. d'Haussonville, S. de Sacy, Cuvillier-Fleury ont tenu à fournir les notices

et les notes. Je vous ai cité une page de ces lettres, à propos du réalisme (1). Je vous y renvoie : elle donne le ton spirituel, vif, et fin des missives de Doudan.

Les *Mémoires d'une inconnue* de Mme Cavaignac sont curieux. Partie du culte de la liberté, elle finit en bonapartiste irréductible. L'exaltation patriotique a opéré ce changement.

De Mme de Rémusat (1780-1821), qui écrivit deux fois ses Mémoires, nous possédons aussi des lettres. Dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, tandis que son mari était préfet du Palais, Mme de Rémusat consigna presque chaque jour le récit de ce qu'elle a vu, de sa situation si exceptionnelle. Au divorce, elle resta fidèle à celle qui avait été plus que reine, et connut ainsi la disgrâce. Un jour, une appréhension trop justifiée, à l'annonce du retour de l'île d'Elbe, lui fit brûler son manuscrit. Elle reprit la plume sur les instances de son fils, et récrivit ses Mémoires. Ils s'arrêtent en 1808. Mme de Rémusat avait mis une passion d'historien soucieux « de voir clair et de dire vrai » à étudier Napoléon, sa famille et sa cour. Elle avait le cœur calme, l'esprit pénétrant et le goût délicat, une pointe de romanesque raisonnable. Elle a bien vu, bien entendu. Il faut apprécier la valeur historique de son témoignage. Cette femme qui fut aussi charmante qu'elle était bien née, très supérieure par l'éducation à presque tout le milieu observé, et qui ne pouvait plus, quand elle reprit la plume, penser à faire aimer Napoléon, a généreusement donné d'excellentes raisons de l'admirer. Elle l'a aimé, si c'est aimer que de souffrir pour autrui des défauts et des fautes qui le perdent. Ce fut pour elle une douleur de montrer le maître de tant de destinées de plus en plus inquiet, sombre, exigeant, impérieux, de plus en plus atteint de l'égoïsme de la domination et du mépris des hommes, à mesure que son pouvoir grandissait, que son règne s'étendait, et que l'horizon de ses vastes projets reculait; cœur et intelligence furent en elle d'une bonne française. Sa plume légère est bien française aussi : elle eut l'esprit, la justesse, l'agrément, la finesse, la souplesse, la variété. Il faut la lire.

Voici trois grands fonctionnaires de l'empire, Pasquier, Beugnot, Chaptal, qui ont eux aussi pris leurs notes au cours

(1) Tome IV, pag. 432.

des événements, et en ont, les uns par les autres, quoique à l'insu les uns des autres, assez fidèlement complété le tableau. *Chargés* de fonctions, on peut le dire, et l'un d'eux en riait tout le premier, ils ont avec un égal patriotisme, une même modération d'idées, et une même estime de la part de tous, fait chacun une longue et belle carrière sous l'Empire et sous la Restauration. Leurs *Mémoires* sont presque également précieux à l'histoire, puisque ces hommes courbés vers les réalités par leur besogne quotidienne ont supputé le gloire et en ont fait le bilan.

Le chimiste et administrateur Chaptal a laissé beaucoup d'écrits techniques sans être un écrivain. Ses *Mémoires* ne prétendent qu'à dire ce qui fut.

Le comte Beugnot l'un des hommes les plus spirituels de son temps, ne s'est pas interdit l'ironie. Beugnot dit volontiers qu'un jour on l'a traité d'imbécile, et qu'un autre jour il a bien agi comme tel, mais le lecteur tient pour lui. Il est telle scène où il se raconte voulant travailler avec Louis XVIII comme il l'avait fait avec Napoléon, et ne réussissant qu'à ennuyer à la mort le plus incompétent et le moins convaincu des rois. Il n'est guère de comédie comparable à celle-là. Il y a aussi des drames dans le récit du comte Beugnot, contés avec un souriant attendrissement, comme lorsqu'il rapporte, sans pose romantique, l'histoire d'Eglé « fille plus que fille », condamnée à mort comme aristocrate.

Pasquier, préfet de police sous l'Empire, pair de France à la Restauration, fait duc et chancelier par Louis-Philippe, n'était cependant pas un politicien. Sa haute valeur d'homme et de magistrat l'a seule servi même contre certaines fatalités ou malchances. Il a raconté l'*Histoire de son temps* avec des détails précis et sûrs. C'est pour la période impériale qu'il est le plus parfait de fond et de forme. L'Empereur, ses frères, ses sœurs, Cambacérès, Talleyrand, Fouché, Lebrun sont, par ce témoin bien placé et judicieux, portraicturés en des tableaux sévères, mais calmes, impartiaux, bien faits.

De bien autres témoins sont les soldats, les « bas-officiers », les généraux, le sergent Fricasse, le capitaine Coignet, le colonel Seruzier, les généraux Thiébault, Macdonald, Marbot, en attendant les autres ! Tous gaillards qui en renversant les royaumes au pas de charge, ne rêvaient de repos que pour pouvoir écrire ; et Napoléon la connaissait bien, un peu pour l'avoir partagée, leur

humeur chroniqueuse, lui qui, dans ses adieux de Fontainebleau, promit à ses braves de n'employer ses loisirs de l'île d'Elbe qu'à écrire ce qu'il avait fait avec eux.

Fricasse, qui ne fut que sergent, Fricasse, champenois comme Villehardouin et Joinville, comme eux, n'accepte le repos imposé par les blessures que pour se souvenir et narrer, et nous lui devons les fastes de la glorieuse 128e demi-brigade!

Coignet est un gascon de Bourgogne, un gascon vérace. Ce qu'il dit est vrai, mais il en a trop vu, aussi lui a-t-on prêté des collaborateurs. Il eut des collaborateurs, c'est certain, dans les troupiers ses camarades, dont il fit siens les propres souvenirs, et peut-être les exploits. Eut-il d'autres aides ? On dit que, vers 1849, à Auxerre, où il s'était retiré et marié, des gens habiles lui lurent les neuf premiers volumes du *Consulat et de l'Empire* de Thiers. Il y aurait des souvenirs de Thiers dans les premiers mémoires de Coignet *Aux Vieux de la vieille* ! et dans le manuscrit trouvé à sa mort, vers 1860, entièrement écrit de sa main, celui des fameux *Cahiers* publiés en 1883. En 1849, il y avait trente-cinq ans que, presque tous les jours, au Café Milon d'Auxerre, les flâneurs faisaient auditoire autour du vieux capitaine et ancien vaguemestre des équipages de l'Empereur, et depuis trente-cinq ans ses récits s'étaient ébruités et popularisés. Il n'a eu qu'à les écrire, et ils sont demeurés vivants, pittoresques, par le fait, par le détail, par l'anecdote, par l'abus même du *moi*. Mais ce n'est pas le *moi* d'un homme isolé, d'un obscur capitaine, c'est celui de tout un peuple d'humbles héros, convaincus que, si le grand homme leur a été nécessaire, il n'aurait rien fait sans eux.

Les Mémoires du colonel Seruzier, édités en 1823 et réédités de nos jours, ne sont pas aussi populaires que ceux de Coignet, bien qu'ayant les mêmes raisons de l'être et quelque mérite littéraire en plus. Ce sont encore, malgré le grade plus élevé de l'auteur et « héros », les souvenirs d'un enfant du peuple. Ils furent mis en ordre sans art ni style. Un compagnon d'armes bel esprit, le musicien-chansonnier Lemierre de Corvey, a tenu la plume du vivant de Seruzier, et, sur le canevas de son camarade, écrit une œuvre « style empire ». Lemierre était bien un soldat épris de son métier, mais c'était l'auteur de romances pour harpe. *Ma peine a devancé l'aurore*, ou *Un jour un roi bon chrétien*, et les airs les plus applaudis sur les lèvres d'Elle-

viou, étaient de lui : un soir, au bivouac, il avait mis en musique, en musique de salon « empire », un article de journal sur les Mayençais de Custine. Il ne mit pas en musique les campagnes de l'artilleur Seruzier, surnommé par ses hommes *le père aux boulets*, et par Napoléon lui-même *Jupiter moustache* ; il en adoucit seulement le ton, et en fit une chanson de geste.

Les officiers supérieurs à qui nous devons d'autres souvenirs ne furent guère moins *troupiers* que les précédents. Leur religion de l'empereur est moins superstitieuse ; ils ont d'un peu plus haut le culte de l'armée et de cette Révolution à qui ils doivent leurs panaches, leurs étoiles, et l'un d'eux, son bâton de maréchal.

Celui-ci, Macdonald, déjà général au début du Directoire, a vu toutes les grandes campagnes, celles d'Italie, d'Espagne, de Russie, d'Allemagne et de France, sans y perdre son civisme : il sut défendre Moreau contre l'Empereur, et s'abstenir aux Cent jours. La Restauration ajouta aux titres qu'il devait à Napoléon. Son franc parler n'en fut point altéré devant Charles X. Ses Mémoires, écrits en 1825, sont d'un homme cultivé. C'est la défense de l'armée, qui est pour lui toute la France.

Le général de division Thiébault, fils de littérateur, fut fait baron par l'Empereur. Il a raconté en des livres séparés, le siège de Gênes, l'expédition de Portugal et la défense de Paris, toutes affaires auxquelles il assista ; il a donné un « Recueil de pensées », et enfin ses Mémoires qui vont de 1795 à 1820. C'est surtout un collectionneur d'anecdotes.

Il n'avait pas obtenu le bâton de maréchal auquel il prétendit. Son dévouement sincère pour son métier qui, au fond, n'était pas sa vraie vocation, tourna à l'aigre, et il en résulta un réquisitoire contre ceux qui avaient été mieux favorisés. S'il sourit, c'est lorsqu'il conte ses bonne fortunes.

A son retour d'Allemagne, ce qui l'a frappé chez nous, c'est la laideur des femmes.

Les Françaises lui en ont tenu rigueur.

Voici enfin le maître de toute cette littérature guerrière. C'est Marbot.

Son père, député à la Constituante et au Conseil des Anciens, était général sous le Directoire. Le fils fut sous-lieutenant à dix-huit ans. Nous le trouvons alors à Gênes avec son père, qui y

mourut, au temps où Thiébault s'y trouvait colonel, et où Macdonald, général de division, y rejoignait Masséna.

Marbot fut à Auerstaedt, à Iéna, à Eylau, à Saragosse, à Wagram, à Moscou, à Leipzig, enfin, alors seulement avec le grade de général, à Waterloo. La Restauration le bannit.

En 1816, le général Rogniat, ancien officier de l'Empire, avait publié des *Considérations sur l'art de la guerre* autour desquelles on avait fort discuté. La tactique de Napoléon y était critiquée en détail et jugée sévèrement. Quatre ans plus tard parurent des « Remarques critiques » sur ce livre, où l'on prenait la défense de l'Empereur. Napoléon, du fond de l'exil, avait été douloureusement sensible aux reproches du général Rogniat, son ancien officier.

Il fut d'autant plus heureux d'apprendre qu'il avait un défenseur : il sut que cet officier s'appelait Marbot, et inscrivit son nom sur son testament pour une somme de 100.000 francs « à charge de continuer à écrire pour la gloire des armées françaises, à en confondre les calomniateurs et les apostats ». Marbot accepta le don et la tâche. Toutefois sa réintégration dans l'armée lui avait ôté ses loisirs, et ce n'est que plus tard, en 1848, qu'il se consacra entièrement à sa fonction d'historiographe des campagnes impériales. Enfin, pour des raisons que nous ignorons, les héritiers de Marbot, gardèrent longtemps encore le secret de ses Mémoires, et ne les publièrent qu'en 1892. Leur succès fut immense et provoqua presque aussitôt l'apparition d'un grand nombre d'ouvrages analogues, de « Souvenirs », de « Récits » et de « Cahiers » qui ne les valent pas.

Ces Mémoires, au point de vue purement historique, sont assez précieux. Marbot ne nous raconte que ses campagnes, mais il a pris part à toutes, ou presque toutes les guerres de l'Empire. Fils de soldat, il s'engage de très bonne heure dans les hussards, devient sous-lieutenant au siège de Gênes ; obtient presque aussitôt d'être nommé à l'État-Major d'Augereau, qu'il suit dans les campagnes d'Ulm et d'Austerlitz, d'Iéna et d'Eylau. En 1807, il accompagne Murat en Espagne. L'Allemagne est apaisée pour un moment ; c'est en Espagne que se joue maintenant la partie, et il a encore le bonheur d'en être. Avec Murat, puis Lannes, puis Masséna, il fait les rudes campagnes de 1808, et assiste au siège de Saragosse. En 1809, l'Autriche se lève ; Napoléon rappelle sa Grande armée. Marbot la suit ; nous le

retrouvons, sous Masséna, à Ratisbonne, à Essling, à Wagram. Il quitte l'état-major à la veille de la dernière coalition, et commande un escadron de hussards dans la campagne de Russie. On peut dire qu'il a vécu l'histoire de l'Empire, et qu'aucune des grandes opérations militaires ne lui a complètement échappé. Enfin sa situation d'officier d'État-major lui a permis de voir les faits d'un peu haut, et de peindre dans les batailles quelque chose de plus que des épisodes. Il eut le tort de ne pas trouver la matière assez belle, et de vouloir nous raconter quelquefois ce qu'il n'avait pas vu. On s'est aperçu récemment qu'en dépit de ses affirmations et des détails qu'il nous donne, il n'avait pu assister ni à la journée d'Austerlitz, ni à l'entrevue de Bayonne. La faute est assez vénielle : mais ce que nous demandons à Marbot, ce sont ses propres souvenirs, non ses lectures. D'autant plus qu'il est un véritable artiste partout où il nous rapporte ses propres impressions. Il a sur Saragosse, Eylau, Wagram, des pages vraiment belles et qui lui donnent rang d'écrivain : Marbot sait voir les choses, les physionomies, les couleurs, le détail des épisodes, et l'ensemble des batailles. Son récit est alerte et brillant : on a, lorsqu'on le suit dans ses campagnes, l'impression d'une chevauchée joyeuse, menée de ville en ville, de combats en combats, au grand trot.

Il trouve au besoin le mot pittoresque et fort. Vous connaissez cette célèbre page sur la bataille d'Eylau, si pleine de verve et si émouvante : la charge à corps perdu de l'aide de camp, vers le régiment menacé, la mêlée terrible dans la neige, où Lisette, son cheval, emportant d'un coup de dent la face d'un grenadier russe, en fait « une tête de mort vivante et toute rouge ».

Voici de son style :

Ce fut dans une revue improvisée en présence de l'ennemi, que Napoléon accorda pour la première fois des dotations à de simples soldats, en les nommant chevaliers de l'Empire, en même temps que membres de la Légion d'Honneur. Les présentations étaient faites par les chefs de corps ; mais l'Empereur permettait cependant que les militaires qui se croyaient des droits incontestables vinssent les faire valoir devant lui ; puis il décidait et jugeait seul. Or, il advint qu'un vieux grenadier, qui avait fait les campagnes d'Italie et d'Égypte, ne s'entendant pas appeler, vint d'un ton flegmatique demander la croix : « Mais, lui dit Napoléon, qu'as-tu fait pour mériter cette récompense ? — C'est moi, sire, qui dans le désert de Jaffa, par une chaleur affreuse,

vous présentai un melon d'eau. — Je t'en remercie de nouveau, mais le don de ce fruit ne vaut pas la croix de la Légion d'Honneur. » Alors le grenadier, s'exaltant jusqu'au paroxysme, s'écrie avec la plus grande volubilité : « Eh bien, comptez-vous donc pour rien sept blessures reçues au pont d'Arcole, à Lodi, à Castiglione, aux Pyramides, à Saint-Jean-d'Acre, à Austerlitz, à Friedland... Onze campagnes en Italie, en Egypte, en Autriche, en Prusse, en Pologne, en... » Mais l'Empereur l'interrompant et contrefaisant en riant la vivacité de son langage, s'écria : « Ta, ta, ta, comme tu t'emballes, lorsque tu arrives aux points essentiels ! car c'est par là que tu aurais dû commencer, cela vaut bien mieux que ton melon !... Je te fais chevalier de l'Empire avec douze cents francs de dotation... Es-tu content ? — Mais sire, je préfère la croix !... Tu as l'un et l'autre, puisque je te fais chevalier. — Moi j'aimerais mieux la croix !... » Le brave grenadier ne sortait pas de là, et l'on eut toutes les peines du monde à lui faire comprendre que le titre de chevalier de l'Empire entraînait avec lui celui de la Légion d'Honneur.

Il ne fut tranquille à ce sujet que lorsque l'Empereur lui eut attaché la décoration sur la poitrine, et il parut infiniment plus sensible à cela qu'au don des douze cents francs de rente.

Enfin les Mémoires de Marbot ne sont pas l'histoire impersonnelle ; ils nous peignent un homme ; et c'est un caractère intéressant que celui de l'auteur. Ce Gascon qui déclare avoir été toujours heureux, qui prend la vie en bon garçon et sait être à la fois très brave et très habile, qui est toujours, comme à Eylau, « prêt au sacrifice de sa vie avec toutes les précautions nécessaires pour la sauver », qui s'échauffe un peu en parlant et quelquefois enjolive ses souvenirs, mais nulle part vraiment ne « pose », est somme toute un homme charmant, agréable à vivre.

CHAPITRE XII

La Presse (1).

I. — Histoire du journalisme pendant le dix-neuvième siècle.
II. — La Presse politique. — Le journalisme de la Restauration. — Émile de Girardin. — Armand Carrel. — Louis Veuillot. — Rochefort, etc.
III. — La presse littéraire. — Le *Journal des Débats*. — Théophile Gautier. — Jules Janin. — Sainte-Beuve. — Edmond About. — Villemessant. — Roqueplan. — Alphonse Karr. — Chroniqueurs et critiques dans la seconde moitié du siècle.
IV. — Les journaux illustrés.
V. — Caractères du journalisme contemporain.

« Sur la route qui vient de Hollande, un reître aux bottes évasées se dirige vers Paris au galop de sa bête. Toute l'attention du cavalier est pour le paquet ficelé qu'il cache dans les fontes de sa selle. Au milieu de la forêt prochaine, il les confie à un courrier venu à sa rencontre, et celui-ci rentre de nuit, prudemment par une porte dérobée dans l'hôtel armorié de son maître. Le lendemain, il n'est bruit que du dernier numéro de la *Gazette de Hollande*, où Dubourg bafoue impitoyablement le Roi. Personne n'a vu cette brochure, et tout le monde la connaît, en parle ; elle file sous les manteaux avec une discrète habileté, elle se répand clandestinement ; le roi même finit par en avoir vent, et Dubourg attiré dans un guet-apens va finir ses jours au fond d'un cachot noir du Mont Saint-Michel, où les rats le dévorent vif (2). »

Voilà le journalisme d'autrefois ; comparez celui d'aujourd'hui. Chaque matin des centaines de mille exemplaires s'envolent des presses comme une nuée papillotante.

> La presse roule et notre œil étonné
> Y voit un plomb mobile en lettres façonné.

(1) Ce chapitre est un remaniement complété sur certains points, revu et corrigé de mon étude sur la *Presse au dix-neuvième siècle*, dans l'*Histoire littéraire* collective, publiée chez A. Colin sous la direction de Petit de Julleville.

(2) *Loc. cit.*

Les vendeurs se répandent par les carrefours, les porteurs déposent les numéros sous bandes chez les concierges ; petits employés et ouvrières lisent, tout le long du chemin de l'atelier, les dernières nouvelles ou le feuilleton en grignotant un petit pain. Chez lui le bon bourgeois en robe de chambre déplie ses feuilles.

Le bourgeois de Paris, dit Alfred de Vigny, est un roi, qui a chaque matin un complaisant, un flatteur à son lever, qui lui conte vingt histoires. Il n'est point obligé de lui offrir à déjeuner, il le fait taire quand il veut, il lui rend la parole à son gré ; c'est son journal.

Les temps ont changé. Ils changeront encore.

Le Presse de jadis fut plus littéraire qu'elle ne l'est devenue, et à ce titre, elle a sa place ici.

L'opinion, les traditions républicaines élevaient contre la volonté de Bonaparte, en fait maître indiscuté, des barrières qu'il jugea prudent d'abattre. Par décret du 27 nivôse, an VIII, les Consuls supprimèrent soixante journaux sur soixante-treize. Quelques mois après, Bonaparte devenu seul maître du gouvernement écrivait à Fouché, ministre de la police, qu'il eût à surveiller les treize survivants ; il institua un bureau de la presse chargé de censurer les articles, et de supprimer les journaux à la première incartade.

Napoléon exagéra les mesures que Bonaparte avait prises quelques mois auparavant. La presse dut insérer sans commentaires les « notes » gouvernementales. C'est le « Moniteur », qui donnait le mot d'ordre.

La presse fut bridée, et Napoléon souriait du zèle de ses agents, en disant : « Les imbéciles ! » Ils en faisaient plus qu'on ne leur en demandait.

Le décret de 1810 réorganisa la censure et la rendit plus rigoureuse ; le directeur de la librairie put interdire la publication d'un livre ou d'un journal : il eut le droit de faire briser les presses, de déférer les écrivains devant les tribunaux stylés d'avance.

Aussi les journaux disparurent les uns après les autres : de treize (en 1800), leur nombre descendit à six en 1810, à quatre en 1811. L'année suivante, la Presse devenait propriété d'État.

Le nouveau régime installé en France après la chute de l'Empire, accordait par l'un des articles de la Charte Constitutionnelle de 1814, la liberté de la presse.

Bientôt Louis XVIII céda aux demandes réitérées du comte d'Artois et des ultra-royalistes ; une série de décrets parut qui imposait des limites étroites aux écrivains ; la censure préventive était rétablie, les délits de presse devaient désormais être jugés par des tribunaux d'exception dits « cours prévôtales », et le roi par un arrêté pouvait suspendre ou supprimer un journal.

Des adresses à la Chambre exprimèrent le mécontentement des partis : écrivains et publicistes, tant conservateurs que libéraux, s'unirent pour lutter, et parmi eux Chateaubriand, Benjamin Constant, de Bonald, Camille Jordan, Royer-Collard, Lamennais, de Barante, Cousin, Guizot, Villemain, Mignet, Saint-Marc Girardin, etc., etc.

La protestation allait d'ailleurs être inutile : le duc Decazes, chef du parti libéral, arrivait au pouvoir. Le fait capital de la session de 1819 fut le vote d'une loi sur la presse, où, pour la première fois, le principe de la liberté de la presse trouvait sa formule légale et ses applications essentielles.

Un événement malheureux, dont à l'époque on accusa le parti libéral, l'assassinat du duc de Berry, mit un terme à cet état de choses, et amena une violente réaction. De nouveau sévirent les lois d'exceptions : on créa un bureau de l'esprit public dont chacun des membres reçut un traitement annuel de 24.000 francs, et travailla pour le prix. Les protestations grondaient sourdement dans les « Ventes » secrètes. La minorité libérale se sentant soutenue au dehors par l'opinion publique, suscita à la Chambre de nombreux et tumultueux incidents, et Chateaubriand disgracié accrut sa popularité en protestant contre la censure.

La Restauration payait des écrivains 1.500 francs par mois pour se taire. Le seul journal *l'Époque* reçut 1.100.000 francs. Le gouvernement appelait cette manœuvre « amortir l'opposition ».

Charles X fit applaudir le premier acte de l'ancien comte d'Artois : l'abrogation du décret de 1824 sur la censure. A la faveur de cette apparente sécurité, les journaux publièrent de violents articles, et Montlosier écrivit ses pamphlets : « Mémoires à consulter », et « Dénonciation aux Cours Royales contre les Jésuites et contre l'Association de Saint-Joseph qui enrégimentait jusqu'aux domestiques. La répression fut rude : Villèle

soutint devant les Chambres le projet de loi connue dans l'histoire sous le nom de « loi de justice et d'amour », œuvre de son collègue de Peyronnet, ministre de la Justice.

Chateaubriand, dans un mouvement oratoire d'une éloquence indignée, flétrissait la « loi vandale ». Casimir-Perier la résumait : « L'imprimerie est supprimée en France ». L'Académie Française s'émut et rédigea une supplique au roi : Charles X répondit en destituant des divers emplois qu'ils occupaient Lacretelle, Villemain et Michaud.

La discussion donna lieu à un magnifique tournoi oratoire : Casimir-Perier et Benjamin Constant furent pressants, incisifs, et Royer-Collard épuisa sur le projet sa grave et forte ironie. Salaberry appelait cette loi « la dixième plaie d'Égypte ». Adoptée par la Chambre des députés, elle fut repoussée par la Chambre des Pairs.

Le projet Portalis (14 avril 1827), plus libéral, ne contenta personne. Sous le nom de *Société aide-toi, le ciel t'aidera*, des publicistes tentèrent de tourner les défenses que la censure imposait à la presse ; ils eurent des sociétés affiliées en province et des « Comités de consultation ». La voix du peuple grondait. Quand Charles X passa en revue la Garde Nationale, le 29 avril, des cris retentirent : « Vive la liberté de la Presse ! A bas les ministres » ! Les obsèques de Manuel, celles de La Rochefoucauld-Liancourt furent l'occasion de manifestations qui préparèrent l'émeute du 20 novembre. La libération de la Grèce soulevait dans les cœurs un ferment d'indépendance. Villèle se sentit débordé, il démissionna.

Les actes de violence se succèdent : Cauchois-Lemaître, Béranger sont condamnés pour avoir fait paraître des articles séditieux ; Polignac fait interdire plusieurs journaux. Le *Journal des Débats* publie un violent article et ose écrire : « Coblentz, Waterloo, 1815, voilà les trois principes, voilà les trois personnes du ministère. Pressez-le, tordez-le, il n'en dégoutte qu'humiliations, malheurs et dangers ».

Le National publiait des articles de Thiers et de Mignet, qui attaquaient violemment les ministres.

Pour faire diversion aux événements intérieurs, la « camarilla », qui avait fait la guerre d'Afrique, se termina par la prise d'Alger. Le moment semblait propice à un coup d'État. Charles X n'hésita pas et publia le 26 juillet 1830, les quatre

Ordonnances. La première portait un coup mortel à la liberté de la presse en établissant l'autorisation préalable.

Réunis au *National*, les journalistes rédigèrent une protestation qui devint le manifeste de la Révolution.

Les journées de Juillet décidèrent du sort de la dynastie bourbonienne. Charles X était en fuite : il alla chercher un refuge en Angleterre. Le « roi citoyen », Louis-Philippe, fut reconnu par les Chambres, et devint roi des Français, parce qu'il était des 221 et de la branche cadette.

Comme don de joyeux avènement, Louis-Philippe remercia la Presse, à qui il devait son trône, en abrogeant la loi de 1825 ; la presse fut libre.

A la période agitée, violente, combative du règne de Charles X succéda l'accalmie.

Le journal vécut de cette vie paisible, sans agression contre le pouvoir, laissant à la petite presse illustrée le soin de manquer de respect à la personne royale. *La Caricature* figura Louis-Philippe en maçon occupé à effacer les inscriptions de Juillet. Charles Philippon essaya d'établir que ce maçon ne ressemblait pas au roi ; il le prouva en montrant par quatre croquis que la tête du roi ressemblait à une poire. Il fut condamné à six mois de prison et à 2.000 francs d'amende. Le mouvement rétrograde s'accusa. Le Ministère du 13 mars (1831), avec Casimir-Perier, par réaction contre les émeutes qui mirent à sac l'Archevêché et l'Église Saint-Germain l'Auxerrois, multiplia les rigueurs contre la presse libérale que ne contentaient ni la substitution de la branche cadette, ni les tendances arriérées du pouvoir. Le socialisme et les idées communistes se faisaient jour. Le parti républicain s'affirmait et cria : Vive la République ! aux obsèques du général Lamarque devant 75.000 fusils.

Les intentions libérales du pouvoir s'évanouirent tout à fait. Un citoyen tira, en revanche, un coup de pistolet sur le roi à l'ouverture des Chambres (19 novembre 1832).

La Presse ne désarmait pas et combattait à présent dans les rangs des deux partis de résistance, qui s'affirmaient l'un près de l'autre en face du pouvoir ; républicains et bonapartistes. Après l'émeute de Barbès et Blanqui d'une part, après le débarquement de Louis-Napoléon à Wimereux, les procès de presse se multiplièrent. La résistance s'organisa ; aux banquets réformistes les citoyens allumés, commentaient les articles des journaux.

Les journées de Février 1848, renversèrent par les barricades le monarque intronisé sur des barricades.

La République de Février laissa la Presse livrée à sa fantaisie. Ce fut alors le déchaînement de la licence pour la première fois conquise; les journaux naissaient innombrables. Plus d'entraves: timbre, cautionnement, déclaration, autorisation, condition de nationalité, d'âge, de moralité, on n'exigeait plus rien. Il n'en coûtait que le prix du papier pour fonder un journal.

La répression s'imposa bientôt. Barbès avait ajouté au mot République : *Démocratique* et *Sociale*. Le parti républicain se scindait. Les socialistes dirigèrent, le 15 mai, une manifestation contre l'Assemblée Constituante, tandis qu'on apprenait les massacres de Rouen et de Limoges. Les clubs de Barbès et de Blanqui furent fermés. Le général Eugène Cavaignac fut nommé ministre de la Guerre. Il réprima *manu militari* les effervescences populaires des journées de Juin. Le cautionnement des journaux et le timbre furent rétablis. Douze feuilles furent supprimées, parmi lesquelles la *Presse*, dont le directeur Émile de Girardin fut jeté en prison.

Celui-ci devait s'en souvenir plus tard, lors des élections à la Présidence, et Louis-Napoléon trouva en lui un chaud partisan.

Une des mesures prises contre la presse trop libre fut d'exiger la signature des articles. Le journal cessa d'être un bloc uni et fort; il se désagrégea en individualités distinctes, et celles-ci seules y gagnèrent. C'était servir les intérêts de l'ascendant personnel de l'écrivain sur les masses. Ainsi se formèrent Louis Veuillot, Henri Rochefort, Paul de Cassagnac.

Après le vote de la Chambre qui donna raison à Louis-Napoléon contre Ledru-Rollin à propos de l'expédition en Italie, la seconde République française n'existait plus, et la presse napoléonienne redoubla d'audace. A la Revue de Satory, on cria *Vive l'Empereur* ! et celui-ci vécut à partir du 2 décembre.

La presse fut aussitôt bridée par « le décret organique de 1852 » qui prodigua les amendes et ouvrit les prisons.

Le *Figaro* fut blâmé pour avoir osé constater qu'un soir les réverbères du boulevard du Prince-Eugène ne furent pas allumés à l'heure.

L'opposition se réfugia dans la petite presse frondeuse qui marquait la température de la foule avec autant de justesse que les opérettes d'Offenbach, et dont les représentants por-

taient des titres expressifs : *le Rabelais*, *le Dandy*, *le Mousquetaire*, *le Bridoison*.

Plus grave, *le Courrier du Dimanche* protestait et raisonnait avec Prévost-Paradol : il fut supprimé.

L'opposition put bientôt grandir, à mesure que le pouvoir se détendait. Dès 1864, la *Rive Gauche* faisait entendre les *Propos de Labiénus* : Aurélien Scholl, Castagnary, Siebeker, Weiss se postent aux avant-gardes ; Neftzer fonde le *Temps*, de tendance libérale, tandis que Moïse Millaud crée le *Petit Journal* à un sou, qui donne à la presse une diffusion encore inconnue parmi le peuple ; celui-ci y lut avec avidité les chroniques de Timothée Trimm.

En 1867, l'esprit public se réveille. L'opposition compte des tirages de 128.000 exemplaires ; les journaux officiels ne tirent plus qu'à 42.000, malgré la vigilante oppression de Latour-Dumoulin.

L'approche des élections législatives de 1869, « le grand redan à enlever », inquiétait le pouvoir, qui sema l'or et les fers.

« La presse se releva de son accablement. Elle fut vaillante et forte, et combattit l'Empire. Rochefort alluma sa *Lanterne* et Barbey d'Aurévilly sa *Veilleuse*, Ulbach sonna sa *Cloche*.

Les trois Hugo, Vacquerie, Meurice, Pyat, Louis Blanc, Lockroy, battirent le *Rappel* avec énergie et audace. Les événements de 1870-71 les aidèrent dans leur lutte contre l'Empereur, qui tomba.

Pendant la Guerre et la Commune, on eut toute licence, et plus de deux cents journaux furent créés. Le soir même du 4 septembre parut une feuille appelée la *République*. Les autres journaux sont intéressants à titre de documents ; ils suivent la marche des événements et reflètent l'état du peuple et des choses. Les leaders sont Blanqui, Vallès dans le *Cri du peuple*, Félix Pyat (*le Vengeur*), Rochefort dans le *Mot d'ordre*, Paschal Groussèt (*la Bouche de fer*).

La presse fut belliqueuse. Félix Pyat ouvrit dans son journal une souscription à un sou pour offrir un fusil d'honneur au soldat qui viserait et toucherait l'empereur d'Allemagne. Il récolta 300 francs. Sur le canon de l'arme, le nom et la date sont restés en blanc.

La bonne humeur ne perdait pas ses droits, et le rire écla-

tait encore au milieu des obus dans les petites feuilles illustrées de André Gill, de Moloch, de Lepetit. Durant le bombardement — l'organe des Peureux, *le Trac* annonçait que le journal serait porté à domicile « jusque dans la cave du souscripteur ».

D'autres rient moins. *Le Feu Grégeois* conseille, si les Prussiens entrent dans Paris, de tout faire sauter et s'effondrer dans la nitroglycérine, le picrate de potasse, le pétrole, la poudre à canon.

Durant l'investissement, l'aspect des journaux se conforma aux exigences des temps. Jouaust inventa le journal pelure : *le Moniteur aérien*, *la Dépêche Ballon*, *le Ballon Poste*.

Dans l'intérieur des murs, le papier étant rare, le journal diminua son format, n'eut plus qu'une feuille sur deux : ce fut la pénurie, la privation, le siège !

Dans les trente dernières années du dix-neuvième siècle, la presse a pris des développements et un caractère de plus en plus précis : elle est devenue l'organe de l'information, au détriment des doctrines et de la chronique.

Le pouvoir s'est rallié à l'opinion de Thiers :

— La Presse peut être libre sans danger, et il n'y a que la vérité de redoutable ; le faux est impuissant et il n'y a pas de gouvernement qui ait péri par le mensonge. »

« La Presse est libre, pourvu que l'imprimeur et le gérant responsables signent le journal, que la déclaration de leur publication soit dûment déposée et légalisée, et qu'ils se soumettent aux lois ordinaires relatives soit à la diffamation, soit aux outrages et aux bonnes mœurs. Il ne leur est permis d'insulter ni le Président de la République, ni les ambassadeurs : on leur livre seulement les ministres.

Une des rares obligations qui leur soient imposées est celle de rectifier dans les trois jours toute fausse nouvelle pouvant porter dommage. Les responsabilités sont étendues libéralement sur le gérant, l'éditeur, l'auteur, l'imprimeur et le vendeur.

La seule restriction apportée à leur développement est la défense faite aux colporteurs de crier et d'annoncer autre chose que le titre du journal.

Les directeurs de journaux ont tourné la difficulté, et remplacé l'annonce orale par les sommaires écrits et les *titres à cheval*.

Il y a tout un art pour le libellé de ces « vedettes ». Il faut

frapper le regard, fixer l'attention des gens affairés et qui courent, les arrêter par une rédaction brève.

L'actualité est à présent le Sésame du journalisme. La littérature et les développements s'en éloignent ; tout est à l'information rapide, et la presse est le royaume du reporter. Le journalisme contemporain se fait avec une bicyclette ou une automobile, un kodak et un fountain penn.

Nos journaux ont, ou ont eu quelquefois, à leur tête des hommes de valeur comme Magnard, Adrien Hébrard, Yves Guyot, J. Reinach, Arthur Meyer, sans oublier le sympathique président de l'Association des Journalistes, M. Alfred Mézières, ni des hommes éclairés comme Paul de Cassagnac, Ranc, Lockroy, Cornély, ni des esprits ou des professionnels exercés comme Xau, Judet, Périvier, Calmettes, Drumont, etc.

*
* *

On n'a jamais pu sans violence bâillonner l'opinion en France. La Bruyère disait : « Un homme né chrétien et Français se trouve contraint dans la satire, les grands sujets lui étant interdits. »

Cependant la liberté de penser savait se faire jour dans les chansons narquoises du moyen âge, dans les satires, ballades, pamphlets de tous temps. Le dix-neuvième siècle a vu l'éclosion et l'explosion de la presse politique. Il faut nommer tout d'abord Chateaubriand que j'ai étudié plus haut (1).

De Bonald, son compagnon au *Conservateur*, optimiste et dogmatique, fut le champion de la Monarchie. Joseph de Maistre, le théoricien de la théocratie et l'âpre vengeur des rois, pouvait dire de lui : « Je n'ai rien pensé que vous ne l'ayez écrit, je n'ai rien écrit, que vous ne l'ayez pensé. » Lamennais, le libéral ardent, le prêtre tribun, le romantique de la soutane, « l'enfant de la tempête », chercha avec Montalembert et Lacordaire, dans leur journal *l'Avenir*, des garanties tant contre les despotisme que contre l'anarchie, et crut les trouver dans le développement complet de la liberté, selon l'Évangile ; écrivain pathétique, fantastique, apocalyptique, visionnaire troublant, grandiose et vigoureux créateur de symboles, il fut l'apôtre

(1) Cf. pag. 181 de ce volume.

des tendances démocratiques et socialistes diffuses dans les Ecritures.

Paul-Louis Courier, officier amateur qui s'absentait selon le besoin, paysan têtu, propriétaire bourgeois, érudit atrabilaire qui tomba sous la balle d'un garde-chasse, confia au journal sa pensée politique, c'est-à-dire : un gouvernement qui soit « une sorte de cocher à qui la nation puisse dire : Mène-moi là » ! Il se montra ennemi déclaré du trône et de l'autel, des émigrés, des curés, des magistrats, des gendarmes, avocat des mesquines tracasseries du village, qu'il rehaussa par la finesse et l'ironie.

Benjamin Constant, théoricien d'un libéralisme distingué, moins brillant journaliste qu'agréable romancier, flotta dans ses contradictions qu'il reconnaissait, qu'il admirait et qui laissaient le public chaleureux mais méfiant.

Fiévée, le petit typographe, chanta la Révolution dans la *Chronique de Paris* et dans ses opéras comiques, regretta en prison la royauté, loua Napoléon en Angleterre, le blâma quand il s'aperçut que l'Empereur l'embrigadait dans sa police, et alla louer l'ancien régime dans son exil de Nevers, assuré qu'il faut souvent changer d'opinion pour rester de son parti.

Sous Louis-Philippe, la politique entraîna presque tous les écrivains : Chateaubriand vieilli, Lamartine rêvant d'unir en 1831, « les royalistes modérés et les libéraux très élevés et à manches larges » (Lettre à Aimé Martin), d'abord indépendant, puis évoluant à gauche, hostile à ce qu'il appelait « le parti des bornes » et à l'immobilité gouvernementale, à la politique de Thiers comme au doctrinarisme solennel de Guizot. Il formula par la voix de la presse ses projets et son programme dont les grandes lignes étaient marquées par une Chambre unique, liberté de la presse, liberté de l'enseignement, séparation de l'Église et de l'État, le suffrage universel à plusieurs degrés, la centralisation des pouvoirs, l'abolition de la peine de mort, la paix extérieure, la charité sociale.

Lamartine, rare orateur, devait être bon journaliste. Il avait le sens et le don de la *phrase*. Chez lui la pensée se tasse en une vibrante formule, comme sous la frappe.

Son rôle final dans le journalisme fut la publication d'une revue, *les Entretiens Littéraires*, et de biographies populaires, Fénelon ou Gutemberg. Il écrivait autrefois pour penser : à présent il écrivait pour vivre.

Guizot avait débuté dans le journalisme au *Publiciste* de Suard, à raison de 150 francs par mois pour six articles. Il lutta pour la liberté politique. Le pouvoir absolu ne lui plaisait guère; mais la démocratie lui semblait impuissante. Il connut Royer-Collard, qui lui marqua la grandeur de l'idée royale, mais il montra à son tour à son illustre ami, par l'étude du passé, l'alliance séculaire de la royauté et du peuple. Ils fondèrent, avec le mélange de leurs opinions, une minorité d'élite dans le parti monarchiste constitutionnel, *les doctrinaires*. Ils n'étaient pas nombreux, et Rémusat chansonnait gaiement son propre groupe :

Le parti s'était attroupé;
Toute la faction pensante,
Se tenait sur un canapé.

Ce canapé était divisé en deux fractions, les jeunes et les vieux. Ceux-ci étaient Royer-Collard, de Serre, Camille Jourdan, Beugnot; les jeunes comptaient Charles de Rémusat, le duc de Broglie, Germain.

Guizot, malgré son âge, marchait avec les vieux.

Thiers a été un brillant journaliste. Il le disait lui-même : « Je n'ai connu dans ma vie que trois journalistes, Rémusat, Carrel et moi ».

Il y en eut d'autres; mais Thiers eut au plus haut point les qualités de la profession, les connaissances étendues, la rapidité de décision, le style aisé, logique, précis.

Il écrivit dans les journaux sur la peinture, la littérature, les actrices, les cathédrales et les finances.

Très répandu, très occupé par les débuts de son Histoire, et par ses voyages, très assidu dans les salons, chez M. Laffitte, chez M. Ternaux, chez M. de Flahaut, il séduisait les hommes politiques par la vivacité de sa conversation et sa curiosité toujours en éveil.

Le 3 janvier 1830 il fonda le *National* avec Mignet et Armand Carrel.

C'est là que brillèrent vraiment ses qualités pétulantes, qui étaient mal à l'aise dans la rédaction du vieux *Constitutionnel*, où il n'avait réussi qu'une fois, dans un long article, « article ministre », comme on a dit, consacré à la brochure de M. de Montlosier « un cauchemar de 300 pages ».

Au *National*, il donna sa mesure; il y débuta par un article sensationnel sur la Charte, qu'il présenta comme un contrat bilatéral liant aussi bien le roi que le peuple, et laissant à celui-ci, avec le vote de l'impôt, une influence suffisante. Il fallait s'y enfermer, y enfermer avec soi le gouvernement, et s'il voulait en sortir, l'obliger « à sauter par la fenêtre ».

Ses articles contre la branche aînée, contre l'expédition d'Alger, contre la politique du ministère de Polignac dans les affaires de Grèce, frappaient comme des balles.

Augustin Thierry vécut trois années dans le commerce de Saint-Simon, qui ne méconnaissait pas l'importance du mouvement communal, et mettait dans l'affranchissement des populations urbaines le triomphe des idées modernes. Ces germes portèrent leurs fruits dans le cerveau du grand historien mérovingien. Celui-ci collabora au *Censeur Européen*. Il fut indépendant non pas par scepticisme, mais par la difficulté de trouver un gouvernement qui le pût satisfaire :

> J'aspirais, dit-il, avec enthousiasme, vers un avenir, je ne savais trop lequel, vers une liberté dont la formule, si je lui en donnais une, était celle-ci : Gouvernement quelconque avec la plus grande somme possible de garanties individuelles, et le moins possible d'action administrative. Je me passionnais pour certain idéal de dévouement patriotique, de pureté incorruptible, de stoïcisme sans morgue et sans rudesse, que je voyais représenté dans le passé par M. Algernon Sidney, et dans le présent par M. de La Fayette.

Dans le journal il abandonna vite la politique et les diatribes contre le pouvoir, pour se consacrer à l'histoire.

P.-J. Proudhon fut l'orgueilleux rédacteur du *Peuple*, l'apôtre de la thèse, de l'antithèse et de la synthèse, logicien vigoureux, journaliste déclamatoire qui trouva dans l'association seule la sauvegarde des libertés individuelles et confondit le vol et la propriété, qui rêva une sorte de fédéralisme économique, à l'écart de la politique, prêt à le réaliser fût-ce par l'Empire, qui souhaita une juxtaposition d'individus collectifs, et le remplacement de la propriété par la possession transitoire et méritée.

Les Rémusat furent une dynastie : le fils de la célèbre et spirituelle Mme Rémusat, Charles, formé à l'école des doctrinaires, ami de Thiers, auteur de vigoureux articles au *Globe*, libéral d'abord, puis hostile à la démocratie, par un virement commun à tout son parti, sous Louis-Philippe, pour aboutir à un libéra-

lisme mitigé, et surtout à de hautes études philosophiques; le fils de Charles, Paul, qui partagea sa vie entre ses travaux scientifiques et son dévouement à M. Thiers. La Guéronnière, fut le clair de lune de Lamartine, le caméléon politique, rédacteur en chef au *Pays*, fondateur de la *France*.

De Genoude, le royaliste endurci du *Conservateur*, du *Défenseur*, de *l'Étoile*, de la *Gazette*, fils de cabaretiers, fut commode aux princes, journaliste fécond et incorrect, défenseur gagé et renté de la légitimité ; Louis XVIII, l'annoblit en disant : « Nous allons lui flanquer du *de* par devant et par derrière, à ce vaillant chevalier du trône et de l'autel ».

Ce fut la grande époque du journalisme politique et militant, le temps d'insurrection et de loyale audace, où Martin Bernard le burgrave de la liberté disait :

On venait chez nous chercher des papiers, on y trouvait des balles! » Ou encore : « le plomb des soldats de Louis-Philippe nous tuait, l'échafaud du roi frappait, ses agents arrêtaient, mais ses juges croyaient en notre parole d'honneur !

Mais par-dessus tous, deux figures se détachent en relief, deux journalistes de pur tempérament, Émile de Girardin et Armand Carrel.

Emile de Girardin demeurera comme le type le plus accompli du journaliste moderne actif, entreprenant, brasseur d'idées et d'affaires, inventif, une sorte de négociant de la littérature, qui relève le commerce par la doctrine, un Voltaire au petit pied, un séide de la renommée, un flatteur de la réclame, un écrivain hâtif dont Sainte-Beuve disait sévèrement : « Il paraît difficile de conquérir ce nom aux lettres ».

Émile de Girardin est né à Paris en 1802, sous l'Empire; il est mort le 27 avril 1881, sous la Présidence de Jules Grévy. Si l'on faisait l'historique de sa vie, véritable roman, on y verrait un nouveau-né, fruit des amours adultères de la femme d'un conseiller à la Cour, Mme Dupuy, et d'un lieutenant général qui allait devenir premier veneur sous la Restauration, le Comte Alexandre de Girardin, appartenant à une des grandes familles de l'ancien régime. Cet enfant fut attribué à une lingère suisse et appelé Emile.

L'homme mûr devait lui-même rectifier les faits. Il écrivait dans la *Liberté* du 26 mars 1867.

Bien qu'il ait convenu à M. Vapereau de persister, malgré mes rectifications à me faire naître en Suisse, je suis né à Paris le 22 juin 1802, ma mère Mme Dupuy, née Fagan, serait-elle donc la seule femme du Premier Empire qui ait eu le tort d'avoir mis au monde un enfant qui ne fût pas de son mari ? Ne suis-je pas né ainsi en très haute compagnie? De quoi donc me plaindrais-je ? J'avais le choix entre trois noms : le nom d'Émile Dupuy, qui m'appartenait légalement : le nom d'Émile de Girardin qui m'avait appartenu de 1802 à 1815 par les tendresses et les soins dont m'avait comblé mon père, et le nom d'Emile sans y rien ajouter.

Malheureusement en 1827, je ne possédais pas l'expérience que j'ai acquise, et je n'avais pas, sur beaucoup de points, les idées qui me sont venues trop tard ; autrement j'eusse mis mon orgueil à m'appeler simplement Émile.

Emile ! c'est le nom qu'aimait J.-J. Rousseau, et le futur doctrinaire de la Presse était ainsi mis dès le bas âge sous le patronage du philosophe qui fut le précepteur de son grand-père, Louis-Stanislas de Girardin, l'auteur de l'*Itinéraire des jardins d'Ermenonville*.

Émile n'a pas voulu se soustraire à ce parrainage, et il fut vraiment le filleul de Jean-Jacques, dont le souvenir était encore tout chaud dans la famille qui l'avait hébergé.

Quand Mme de Girardin écrivit plus tard *la Joie fait peur*, elle portait à la scène une anecdote vraie qui se passa dans la famille de Lessert, chez les descendants de cette Mme Boy de la Tour, qui logea le philosophe à Motiers.

Mme Dupuy, mère d'Émile de Girardin était née Fagan : c'est elle qui est la fameuse *Jeune fille à la colombe*, de Greuze. M. Alexandre de Girardin avait le goût bon. Émile a quelquefois signé Fagan.

A l'époque où Emile entra dans la vie, la génération nouvelle portait en terre les derniers fils de René et se tournait vers l'action. Il fut bien de son temps par son activité et sa résolution.

L'enfant trouvé se campa en face de la société et se promit d'y conquérir sa haute place. Il se trace à lui-même son programme dans son premier livre, cette curieuse autobiographie qu'il a appelée Émile, et où il se raconte :

Il y aurait, dit-il, un caractère intéressant à développer dans un roman ; ce serait celui d'un jeune homme né comme moi sans famille, sans fortune, suffisant à tout ce qui lui manquerait par sa seule énergie

et dont les forces croîtraient avec les obstacles; un jeune homme qui se placerait au-dessus d'une telle position par un tel caractère; qui, loin de se laisser abattre par les difficultés ne penserait qu'à les vaincre, et, esclave seulement de ses devoirs et de sa délicatesse, aurait su parvenir, en conservant son indépendance, à un poste assez élevé pour attirer sur lui les regards de la foule et se venger ainsi de l'abandon.

Il a vu et prévu avec précision les exigences de la lutte pour la vie et il s'y élance sans illusion, avec le courage de la clairvoyance :

Pour surgir de l'obscurité il n'est plus qu'un moyen : grattez la terre avec vos ongles, si vous n'avez pas d'outils, mais grattez-la jusqu'à ce que vous ayez arraché une mine de ses entrailles... Quand vous l'aurez trouvée on viendra vous la disputer, peut-être vous l'enlever, mais si vous êtes le plus fort, on viendra vous flatter, et, quand vous n'aurez plus besoin de personne, on viendra vous secourir.

Il s'arme en guerre dès le début et il n'a pas été vaincu.

Il força l'entrée du monde; il était élégant, distingué, hardi, courageux, fortifié par la libre éducation qu'il avait reçue en Normandie chez un palefrenier des haras du Pin. De santé robuste, il déclarait avec orgueil qu'il ne savait ce que c'était que la maladie. Il tenait d'ailleurs de race, était d'une figure agréable et de manières courtoises, intrépide et ambitieux. Le fond de sa nature fut une grande délicatesse de cœur.

Il comprit vite que l'argent est le nerf de la lutte. Il avait perdu en spéculations mauvaises ce qu'il possédait, il secoua la poussière d'or de ses chaussures éculées sur les marches de la Bourse, et ramassa une plume et un nom. Il signa sans y être autorisé : Émile de Girardin, prêt à plaider la cause des enfants trouvés si son père protestait. Le général de Girardin ne dit rien, soit qu'il aimât cette crânerie, soit qu'il flairât un lutteur redoutable.

Explorant de son regard de fauve le champ de la littérature, il aperçut une place à prendre, dont nul ne s'était douté ni soucié. Il inventa la Presse à bon marché, et devina l'avenir puissant de cette institution aujourd'hui prospère et riche. Il en est le créateur, et c'est là sa plus grande œuvre.

Il se rappela peut-être le mot de Benjamin Constant qui voulait qu'on fît du journal « le livre de ceux qui n'en ont pas, lu par le mendiant comme par le roi ».

La presse de son temps ne portait pas assez loin. Les abonnements coûtaient cher, et il y avait peu d'abonnés.

Il fallait étendre et vulgariser ce commerce.

Émile de Girardin s'y consacra. Il s'essaya d'abord par des publications populaires de reproductions littéraires ou de modes. La révolution de 1830 lui offrit le moyen d'appliquer son idée et de tenter l'expérience sur un champ plus vaste, au moment où les esprits échappés, les idées en ébullition, les partis en effervescence allaient se heurter et couvrir le monde d'une pluie d'étincelles.

Il soumit son projet à Casimir-Perier, et lui proposa de mettre le *Moniteur* à un sou, en faisant des annonces. On ne lui répondit même pas. Il fit alors l'essai lui-même. Son *Journal des Connaissances utiles*, à 4 francs par an, eut 130.000 abonnés. Il était fixé sur la valeur de son idée, il pouvait l'utiliser, et il n'y manqua point. Le succès favorisa son journal *le Musée des Familles* ; son *Almanach de France* eut un tirage de 1.200.000 exemplaires, et il en alla à l'avenant de ses autres entreprises : *l'Atlas Universel* à un sou la carte, ou le *Journal des Instituteurs* à 36 sous par an.

Ce n'étaient là que des affaires simplement commerciales, et on ne parlerait plus aujourd'hui de M. de Girardin, s'il eût borné son rôle à gagner beaucoup d'argent en distribuant en pâture au public des romans coupés en tranches ou des feuilles d'intérêt local.

Cet esprit audacieux conçut le projet d'appliquer son système dans une sphère plus haute, de vulgariser même les doctrines, de répandre à des milliers d'exemplaires l'œuvre des penseurs et la parole des hommes politiques, de démocratiser la philosophie de l'histoire.

Il a créé la grande presse à bon marché !

Il eut tout d'abord le sort commun des inventeurs, il vit le propriétaire du *Droit*, Dutacq, s'approprier l'idée qu'il lui avait soumise, et publier le *Siècle* suivant la formule nouvelle.

L'associé devenait le concurrent. Émile de Girardin ne se rebuta pas, refit des capitaux, confia la rédaction du prospectus à Victor Hugo, qui écrivit : « Cette œuvre, ce sera la formation paisible, lente et logique d'un ordre social où les principes nouveaux dégagés par la Révolution française trouveront enfin

leur combinaison avec les principes éternels et primordiaux de toute civilisation. Tâchons de rallier à l'idée applicable du progrès tous les hommes d'élite et d'entrain, un parti supérieur qui veuille la civilisation de tous les partis inférieurs qui ne savent ce qu'ils veulent. »

Il s'entoura de collaborateurs qui furent, F. Soulié, Al. Dumas, Th. Gautier pour les Beaux-Arts : pour les Courriers de Paris, Granier de Cassagnac, Méry, Esquiros, Fiorentino, Léon Gozlan. Sa glorieuse femme, née Delphine Gay, faisait la chronique dans les journaux que fondait son mari ; esprit délié, souple, piquant, léger, paradoxal, l'auteur ondoyant et divers du *Chapeau d'un horloger*, et de *la Joie fait peur* traitait spirituellement les sujets les plus frivoles, avec des pointes très fines qui jaillissaient de source, et avec une émotion qu'elle ne ressentit jamais.

Elle signa le Courrier de Paris, dans la *Presse* du pseudonyme de Vicomte de Launay.

Les actions furent enlevées d'assaut, et la *Presse* fut une arme puissante, un engin formidable (1er juillet 1836).

Une pareille innovation alarma deux catégories de confrères : les commerçants de la plume qui redoutaient une concurrence terrible, et aussi les représentants du journalisme pur, chevaleresque, de l'apostolat par la presse.

Le type le plus accompli de ce parti était alors Armand Carrel, l'un des plus beaux caractères de cette époque, celui dont Victor Hugo écrivait :

> Tout ce que je sais de lui, soit par ses ouvrages, soit par ses amis, la nature âpre et forte de son talent et de son caractère, cette vie pleine d'honneur et de courage, de si bonne heure disputée aux Tribunaux politiques, tout jusqu'à cette seule fois où j'ai causé avec lui chez Rabbe et où j'ai eu, m'a-t-on dit, le malheur de le blesser, animés que nous étions tous deux alors d'exaltation politique bien contraire, tout cela m'a inspiré depuis longtemps pour Monsieur Carrel une de ces fortes sympathies qui d'ordinaire se résolvent tôt ou tard en amitié.

Armand Carrel avait alors 36 ans. Sorti de l'École de Saint-Cyr, il avait toujours donné les marques d'un esprit droit et d'un courage éprouvé. Il gardait le tempérament militaire, l'allure décidée, le caractère absolu. Après avoir écrit des livres d'histoire et collaboré à divers journaux, il fonda le *National* avec

Thiers et Mignet en 1830, pour renverser les Bourbons et préparer l'avènement de la branche d'Orléans. Après deux ans de sympathie pour Louis-Philippe, Armand Carrel, devenu le rédacteur en chef de son journal, dénonça les mesures rétrogrades du gouvernement, et répudia son alliance avec la monarchie dont il désapprouvait l'essai infructueux.

Il prit rang parmi les premiers journalistes de son temps par ses qualités de sobriété, de netteté, de vigueur et de clarté, par sa langue pure et colorée, par son énergie calme et froide, sa sincérité généreuse et sa fierté. Avec ses instincts de combativité, il provoquait les actes et les occasions de résistance, de défi au gouvernement, de harangues hardies ou d'articles agressifs.

On l'appela le Bayard du journalisme.

Quand Émile de Girardin fonda la *Presse*, Armand Carrel désapprouva cette promiscuité d'œuvres et d'annonces. Ses amis du *Bon sens* n'eurent pas de peine à le jeter dans la polémique qu'ils avaient engagée. On sait le reste, le leader de la *Presse* releva vertement la note de son confrère, et un duel fatal jeta sur les bas côtés de la route de Saint-Mandé, dans le bois de Vincennes, Armand Carrel et Émile de Girardin blessés tous deux : Armand Carrel ne devait pas se relever. Il faut lire dans les émouvantes pages qu'ont écrites Louis Blanc et Littré le récit de ce duel dont le souvenir est vivant encore.

Girardin blessé d'abord cria : — Je suis blessé à la cuisse ! tandis qu'il tirait à son tour, et qu'à son cri répondait celui de Carrel :

— Et moi à l'aîne !

Pendant qu'on portait Carrel jusqu'à la voiture, il demanda à son adversaire étendu sur le sol :

— Souffrez-vous M. de Girardin ?

Celui-ci répondit :

— Je désire que vous ne souffriez pas plus que moi.

Ces adversaires se connaissaient à peine, ne se haïssaient pas, s'estimaient.

Carrel est mort pour une idée, en paladin.

Quel tableau poignant que celui de cette mort. Carrel porté jusqu'à la porte du bois, chez un ami voisin, après avoir fait à son meurtrier cet adieu généreux.

— Adieu, Monsieur, je ne vous en veux pas.

Un vieux millitaire passait, Carrel l'interpella :

— Vous avez servi : avez-vous quelquefois été blessé au ventre ?

— Non, Monsieur, seulement au bras et à la jambe ; mais j'ai eu plusieurs camarades blessés au ventre qui en sont revenus.

— Triste blessure que celle-là, ajouta Carrel.

Quelle scène lugubre, la petite chambre où on le déposa chez M. Peyra. Il voulut monter tout seul l'escalier. Alors ce furent la péritonite, la fièvre, le cauchemar, la cécité envahissant les pupilles.

— De la lumière ? de la lumière ! Il voulut à toute force prendre un bain. Il fallut le porter dans une baignoire, il fut pris de suffocation. On le replaça sur le lit. Il murmura : France ! République ! Amis ! Liberté ! et il expira.

Émile de Girardin porta noblement et avec dignité le deuil de cette mort dont on ne saurait le rendre responsable. Il avait essuyé le premier le feu de l'adversaire, et il sut avoir la victoire affligée. Quand Dujarier périt quelques années après, en 1844, il prononça sur sa tombe des paroles qui lui font honneur.

Si je suis venu, disait-il, ce n'est pas seulement pour exprimer de vains regrets et rendre un pieux hommage aux rares qualités que m'avaient fait reconnaître et honorer en lui des relations dont chacune était une preuve journalière et décisive... Mais placé entre la tombe qui est sous mes yeux et celle *qui demeure ouverte et cachée dans mon cœur*, je sens que j'ai un devoir impérieux à remplir, devoir trop douloureux pour n'être pas solennel ! Que ces mots : *Je vais me battre en duel pour la cause la plus futile et la plus absurde*, écrits d'une main calme et ferme par Dujarier, une heure avant qu'il reçût le coup mortel ne s'effacent jamais de la mémoire d'aucun de nous. Moins qu'à tout autre, je le sais, il m'appartient en cette douloureuse circonstance de prononcer ici les noms de la Religion et de la Raison ; aussi leur langage élevé n'est-il pas celui que je viens de faire entendre, mais l'humble langage qui me convient...

Il faut rapprocher de la déclaration qu'il fit ce jour-là, les paroles qu'il dit encore trois ans après, à la cérémonie expiatoire organisée par les Saints-Cyriens à la mémoire d'Armand Carrel. Il y fut des premiers ; sa tenue et son langage furent d'une correction parfaite et d'un à propos plein de tact.

CITOYENS,

En venant me mêler à cette grave et douloureuse solennité, nul de vous ne se méprendra sur le sentiment qui m'y amène.

Je réponds à un noble appel qui m'a été adressé. Un tel appel n'a pu que m'honorer; car ce n'était pas assurément traiter mon cœur en cœur vulgaire.

C'était me dire qu'on ne doutait ni de la sincérité ni de la durée du deuil que, dans une autre circonstance, je n'avais pas hésité à rendre public.

Si les regrets que j'éprouve de la perte fatale et prématurée du citoyen éminent qui avait donné à ses croyances républicaines le double éclat d'un rare talent et d'un courage éprouvé, si ces regrets avaient pu être accrus, ils l'auraient été par les événements qui viennent de s'accomplir.

Dire que le citoyen Armand Carrel manque à ces événements, c'est rendre à sa mémoire l'hommage le plus flatteur.

Je me trompe; il est un hommage plus digne d'elle que nous pouvons lui rendre : c'est de demander au gouvernement provisoire, qui vient de se glorifier en abolissant la peine de mort, qu'il complète son œuvre en proscrivant le duel.

Sainte-Beuve a marqué avec justesse les termes du parallèle entre eux.

L'un, homme d'épée, républicain plus théorique que pratique, sachant l'histoire, se rattachant aux anciens partis ayant ses principes, mais ausi ses prédilections, ses antipathies, ses haines, cherchant à combiner et à nouer dans un seul faisceau plus de choses sans doute qu'il n'est donné d'en concilier, représentait avec un talent vigoureux et des mieux trempés la presse sévère, probe, mais fermée, exclusive, ombrageuse et méfiante, un peu sombre, la presse à la fois libérale, guerrière, patriotique et anti-dynastique; moins encore un ensemble de doctrines ou un système d'idées qu'une position stratégique et un camp.

L'autre représentait, à cette date, l'esprit d'entreprise, l'innovation hardie, inventive, l'esprit économique et véritablement démocratique, le besoin de publicité dans sa plénitude et sa promptitude, les intérêts, les affaires, les nombres et les chiffres avec lesquels il faut compter; la confiance qui est l'âme des grands succès, l'accès à tous, l'absence de toute prévention contre les personnes, y compris les personnages dynastiques, l'indifférence aux origines pourvu qu'il y eût valeur, utilité et talent. Il était l'un des chefs de file et des éclaireurs de cette société moderne qui n'est ni légitimiste, ni carboniste, ni jacobine, ni girondine, ni quoi que ce soit du passé et qui rejette ces dénominations anciennes surannées déjà; qui est pour soi, pour son développement,

pour son progrès, pour son expansion en tout sens et son bien-être; qui, par conséquent est pour la paix, et pour tout ce qui la procure et qui l'assure, et pour tout ce qu'elle enfante; qui aurait pris volontiers pour son programme, non pas la revanche des traités de 1815 ou la frontière du Rhin, mais *les chemins de fer* avant tout.

Émile de Girardin s'est avisé que l'un des premiers devoirs du publiciste est d'avoir le démon de la publicité.

Quel fut son rôle? Si l'on essaye de délimiter la part de son influence, on entre en défiance quand on lit le titre d'un de ses derniers ouvrages qui achevèrent le couronnement de sa carrière : *l'Impuissance de la Presse*! Est-ce donc là le terme auquel aboutissaient tant d'efforts énergiques et surhumains, tant d'activité dépensée, tant de questions soulevées, et résolues, d'attaques, de ripostes, de polémiques?

La presse est une puissance dont l'action bonne ou fatale est toujours considérable. Si Girardin fut mécontent des résultats de sa carrière, c'est à lui, non à l'institution, qu'il devait s'en prendre. C'est avec les idées générales et les systèmes logiques qu'on agit sur les masses.

Girardin manqua de doctrine. Il fut l'homme de chaque jour, et son talent fut fait d'à propos plus que de constance, de furia plus que de patience.

Les solutions sont improvisées plutôt que méditées, et il n'y tient guère, comme on le vit quand il suspendit ses attaques contre Guizot, à la condition qu'il obtiendrait la pairie pour son frère. Il est l'exemple de l'insuffisance d'une plume qui n'a à son service ni une théorie profondément réfléchie et arrêtée, ni une éloquence solide. L'encre du polémiste a besoin pour l'effet efficace, de charrier de grandes idées.

Il échoua aux élections pour la Constituante; le pouvoir ni le peuple ne lui confièrent leurs destinées, ni la monarchie constitutionnelle, ni la république, ni l'empire ne se l'attachèrent, bien qu'il eût fait des avances à tous les régimes: il passait pour faire plus de bruit que de besogne. Il chercha plus l'éclat que la profondeur; ce fut un virtuose de l'exécution, qui fit chaque matin admirer la crânerie et l'adresse de ses paradoxes. Esprit vivement impressionnable et spontané, il tomba dans les contradictions par la faute de sa rapidité. Sa ligne politique fut ondoyante. Il accepta d'avance n'importe quelle forme de gouvernement, comme un fait.

Une seconde cause de la stérilité de son œuvre, et celle-ci plus étonnante, c'est sa fécondité. Il eut trop d'idées ; aucune ne porta. Son esprit est trop touffu. Il avait dans son journal *la Presse*, une rubrique intitulée : *Une Idée par jour*, ce qui fait un compte de trois cent soixante-cinq idées à l'année. C'est beaucoup trop.

Il joua pourtant un rôle actif dans les affaires de son temps. Les idées jaillissantes, il les assouplissait à sa formule. Malgré leur nombre, elles se rangeaient comme des pelotons disséminés dans les petites phrases courtes, nerveuses, pleines d'alinéas dont il eut le secret et dont il sut la force.

Émile de Girardin a défini le pouvoir des mots :

La puissance des mots est immense ; il n'en est peut-être pas de plus grande sur la terre. Un mot heureux a souvent suffi pour arrêter une armée qui fuyait, changer la défaite en victoire et sauver un empire... Il y a des mots souverains : tel mot fut plus puissant que tel monarque, plus formidable qu'une armée. Il y a des mots usurpateurs : tel mot se décorant d'une fausse acception, appelant *pouvoir* ce qui est *abus*, où *liberté* ce qui serait *excès*, disant la *gloire* pour la *guerre*, ou la *foi* pour la persécution, peut semer la propagande, égarer les esprits, soulever les peuples, ébranler les trônes, rompre l'équilibre des empires, troubler le monde, et retarder de cent ans la marche de la civilisation ! Il y a des mots qui sont vivants comme des hommes, redoutables comme des conquérants, absolus comme des despotes, impitoyables comme le bourreau ; enfin il y a des mots qui pullulent, qui, une fois prononcés, sont aussitôt dans toutes les bouches...

Il est d'autres mots qui, pris dans une mauvaise acception, énervent, glacent, paralysent les plus forts, les plus ardents, les plus utiles, les plus éminents, tous ceux enfin sur qui ils tombent, mots plus funestes au pays qui ne les repousse pas que la perte d'une bataille ou d'une province.

Il est l'homme du mot. En février 1867, Rouher avait dit à la tribune :

— Nous avons conduit le pays graduellement, et chaque année a des destinées meilleures.

Il reprend le terme, et écrit sous le titre : *les Destinées meilleures*, un article à sensation qui le fit condamner à 5.000 francs d'amende et lui permit de signer pendant quelque temps ses articles : « Le condamné du 6 mars ».

L'expression incisive, le mordant, la verve, des ressources

inépuisables de polémiste, agencées comme dans un arsenal, des redondances d'arguments, des excès dont son goût médiocre ne l'avertissait pas, des formules bien trouvées, de forte matière et de bonne frappe, une vivacité intellectuelle et commerçante qui fait songer à Beaumarchais, tels sont les traits essentiels de cette figure de journaliste. Il a recueilli en volumes la majeure partie de ses articles. On ne trouve dans cette masse ni la délicatesse du style ni le sens littéraire, mais une richesse surprenante de connaissances et la marque d'un esprit ouvert sur toutes les avenues du savoir humain. Ses ennemis ont marqué ce trait, en appuyant trop fort et trop noir, comme c'était leur rôle.

> C'est un courtier d'idées, de style, d'art, de philosophie, de diplomatie, qui touche tout sans laisser son empreinte, qui prend le bruit pour la gloire, le succès pour la morale, et qui furetant, disputant avec cette verve française, tire assez bien parti des infirmités de toutes les coteries pour que les badauds de chaque opinion le croient supérieur à l'opinion qu'ils détestent.
>
> Ferragus.

Au total, ce fut un homme merveilleusement armé pour son métier ; lequel est, comme il fut lui-même appelé à le constater et à l'écrire, impuissant à agir sur les masses quand il n'a pas pour appui une puissante instruction foncière et un système raisonné, étayé par l'étude et la méditation.

*
* *

Sous le Second Empire, les journaux de l'opposition étaient les plus éloquents. L'attaque est toujours plus brillante que la défense.

A droite, il y avait *l'Union*, *la Gazette de France*, *le Courrier du Dimanche*, *l'Univers*.

Le gouvernement impérial avait *le Constitutionnel*, *le Pays*, *la France*, *le Siècle*, de M. Havin.

Les républicains luttaient dans *l'Avenir National*, *les Débats*, *le Temps*.

Le comte de Chambord avait donné la direction de *l'Union* au comte de Riancey, qui avait à ses côtés Laurentie, né le jour de la mort de Louis XVI.

C'était encore l'époque des Nettement, des Poujoulat, Baptistin

et Augustin, celui qui brûlait ses longs cheveux aux candélabres de la cheminée contre laquelle il s'adossait dans les salons, d'Escande, que Félix Pyat appelait « petit vieillard escarpé et raboteux ». Granier de Cassagnac, M. de la Guéronnière, John Lemoine, Neftzer, le fondateur du *Temps* et du système des correspondants étrangers, l'érudit Coquille, formaient une phalange drue et forte, d'où quelques physionomies se détachent à part. Voici Veuillot d'abord, Veuillot qui fit ce conte :

Il y avait une fois, non pas un roi et une reine ; mais un ouvrier tonnelier qui ne possédait au monde que ses outils, et qui, les portant sur son dos l'hiver à travers la boue, l'été sous les ardeurs du soleil, s'en allait à pied de ville en ville et de campagne en campagne, fabriquant et réparant tonneaux, brocs et cuviers. Il se nommait François ; il était né dans la Bourgogne, il ne savait pas lire, il ne connaissait que son métier.

Il ajoutait ; « c'était mon père », avec l'orgueil d'un grand parvenu qui fait sonner ses quartiers de *paysannerie*, comme disait Prudhon.

Il naquit en 1813 ; sa mère tenait un débit de vins à Bercy. Il fit ses études très sommairement à la *mutuelle*. Il fut d'abord saute-ruisseau au service d'un cabinet de lecture ; il portait des paquets de livres et les lisait en route. Il fit de bonne heure ses délices de Pigault-Lebrun et de Paul de Kock, ses premiers maîtres.

Il devint employé chez le père de Casimir Delavigne, vit quelques gens de lettres, se sentit piqué par la tarentule, se mit à écrire, montra ses élucubrations à Fulgence qui l'approuva et l'attacha à un journal de province ; il avait 17 ans. Il se sentit aussitôt la vocation de la polémique, mit des brûlots dans sa critique théâtrale, bouscula tout et tous, eut duels sur duels, composa des romans à la Paul de Kock, but du champagne avec Romieu, défendit le général Bugeaud qui venait de tuer Dulong en duel, étudia ses classiques pour apprendre à écrire, et se campa en franc tireur à tous crins. Il disait de lui en parlant de ce temps-là : « J'étais alors un obus ! »

Il fut tout de suite enrôlé par le gouvernement du juste milieu, qui essayait de se fonder après la Révolution de juillet, et qui avait besoin de plumitifs.

« Sans aucune préparation, conte Veuillot, je devins journa-

liste. Je me trouvais de la Résistance : j'aurais été tout aussi volontiers du Mouvement. »

Il écrivait de droite et de gauche, n'étant, comme il dit lui-même « qu'un de ces condottieri de la plume qui passe alternativement d'un camp dans l'autre pour vendre moins encore leurs travaux que leur inactivité. »

Après son voyage d'Italie, grisé par le parfum de Rome, écœuré par les odeurs de Paris, il se jeta éperdûment et sincèrement dans les bras du Christ, dont il devint, non pas le terre-neuve mais le bouledogue.

Quand il fut secrétaire du maréchal Bugeaud qu'il avait autrefois défendu, et que celui-ci l'appela en Algérie pour l'aider à administrer la colonie, le maréchal dut le renvoyer en disant : « Veuillot n'est bon que dans la polémique ; c'est un pamphlétaire, et voilà tout. » C'était juger sainement.

Veuillot demeurera dans l'histoire avec les traits que lui prêtait Gill dans ses charges à la plume, avec sa large figure trouée de petite vérole, comme un Mirabeau d'église. Nadar le représenta un jour sous la forme d'une écumoire coiffée d'un chapeau.

Quelle que soit la variété des partis qu'il servit tour à tour, et il les a servis tous, Veuillot reste comme le champion mal embouché du parti catholique ; c'est celui de ses avatars qui dura le plus longtemps et sous lequel l'histoire l'a stéréotypé ; c'est le Veuillot se vengeant de l'écumoire de Nadar en lui criant le jour où l'illustre aéronaute partit dans le ballon *le Géant* : « S'il y a péril, jetez l'ancre en haut! »

Depuis son voyage de Rome et sa conversion, il défendit le Christ à coups de crosse et de crucifix, comme un moine soldat. Il appuie son ironie cinglante à la foi, et il s'y arcboute pour flageller le siècle, pour canonner et balayer la société, pour faire le carnage à feu et à sang. Il est d'une virulence copieuse. Émile Augier disait de lui :

> C'est le batonniste devant l'arche, chantant le *Dies Iræ* avec un mirliton.

C'est juste, au mirliton près ; car ses hallalis et ses alleluias font plutôt songer au cor funèbre ou à l'orgue des couvents maudits, qu'à la fête de Saint-Cloud.

Veuillot avait vu plus nettement son propre rôle quand il l'avait défini :

Il y avait dans la primitive Église des porteurs de la bonne nouvelle qui couraient les grands chemins tenant à la main un bâton. Les routes alors n'étaient pas sûres, et, ma foi, à l'occasion, ils se servaient du bâton. Je suis comme eux un porteur de la bonne parole, j'ai mon bâton, et, dame je m'en sers !...

Le monde vu à travers son optique spéciale prend des déformations étranges, grimace et devient affreux. Il porte et étale « la haine de son pays » ; il est l'Alceste de la critique, et nul n'est épargné : Molière est un moineau lascif, Jean-Jacques est une espèce ; il a des aversions vigoureuses qu'il justifie : il hait Marc Aurèle « parce qu'il n'a pas fait tuer son fils Commode », il hait Charles IX parce qu'il n'a pas assez « égorgé de huguenots ». Parle-t-il des Juifs ? Il faut « leur prendre non seulement leur or, mais *leur peau* ! » C'était le *compelle intrare* à coups de fourche et de bottes.

Mgr Dupanloup en était suffoqué. Veuillot avait la vocation du journaliste à férule : il a fait sa confession à cet égard dans son roman : *l'Honnête Femme* :

Quel plaisir de dauber sur ce troupeau de farceurs illustres et vénérés ! Croirait-on, à les voir couverts de cheveux blancs, de croix d'honneur, de lunettes d'or, de toges et d'habits brodés, fiers, bien nourris, maîtres de cette société qu'ils administrent, qu'ils jugent et qu'ils grugent... croirait-on que leurs calculs sont dérangés, que leur sommeil est troublé par le bruit du fouet dont ils ont eux-mêmes armé un pauvre petit diable sans nom, sans fortune et sans talent... Grosses outres gonflées de fourberie et d'usure, je saurai tirer de vous quelque chose qui pourra suppléer au remords ! Croyez qu'il n'y a pas de Dieu ; mais il y a un journaliste, un gamin... car enfin je ne suis qu'un gamin...

Au fait, je ne sais pas jusqu'à quel point je vaux mieux qu'eux... Je fais un métier de bourreau, et je ne suis pas absolument sûr de le faire par conscience.

Veuillot n'eut pas que la brutalité en partage. Il fut un observateur vif, rapide et sincère, un portraitiste consommé.

Ses croquis de parlementaires, au temps où il fut feuilletoniste des Chambres, sont des silhouettes pleines de finesse et de malice ; on sent qu'il a lu La Bruyère et relu Lesage.

Il conte qu'au temps de sa jeunesse il feuilletait les volumes en vogue, de Michelet, de Janin, de G. Sand ; ils pensèrent le gâter. Il fut sauvé par *Gil-Bas de Santillane*. Ce livre à peine lu « le dégoûta à l'instant de la faconde moderne, du roman

de thèse, du roman de passion et de tout cet absurde et de toute cette emphase qu'il avait tant aimés ».

C'est une conversion littéraire qui est un beau titre à l'actif de *Gil-Blas*, dont l'air simple et naturel fut plus fort que l'afféterie et la complication.

Il est seulement regrettable que Veuillot ne lui en ait pas un peu plus de reconnaissance. Gil-Blas passe comme le reste sous ses étrivières et fut déclaré par lui au point de vue religieux « un mauvais livre ». Il lui trouve même du venin ! Voilà une découverte qui eût bien étonné le doux Lesage.

Quelle carrière remplie, et quelle activité, depuis 1843 et la période de Louis-Philippe où il fait de la polémique sur la liberté d'enseignement, sur la question des Jésuites, jusqu'à l'Empire qu'il admire d'abord pour le fouailler ensuite ! Elle n'a pas eu grande efficacité : allié de la cour de Rome contre l'épiscopat, Veuillot a eu la douleur d'assister à la déchéance temporelle du pape : sa lutte pour la monarchie ne fut pas plus heureuse, et il est mort sans avoir pu appliquer la devise de son drapeau qu'il a brandi pendant quarante années en secouant des flammèches au-dessus des institutions : « Le Christ, solution de toutes les difficultés. »

Quelle étonnante figure encore, ce comte Henri de Rochefort de Luçay, qui a laissé ses quartiers de noblesse pour prendre et brandir ses quartiers de roture, ce Rochefort hâve et pâle comme un ascète, la figure longue et pointue, osseuse et énergique, surmontée d'un toupet cotonneux, avec des yeux perçants et vifs, lutteur nerveux et violent dont on ne compte plus les duels, les blessures, qui mania l'injure avec la dextérité prodigue d'un postillon faisant tourbillonner son fouet, et dont la vie offre plus d'aventures que le roman d'un conjuré. Émeutes, triomphes, insultes, prison, amendes, déportation, captivité en forteresse, séjour à la Nouvelle Calédonie, évasion romantique, mariage au couvent, fuites déguisées, exils répétés, publication clandestine, pamphlets introduits à la frontière sous le manteau ; il a tout connu, et ses mémoires semblent être du domaine de la fiction.

Il a agi par la plume, et son influence fut considérable. Il a contribué à renverser l'Empire, qu'il sapait vigoureusement et dans *la Lanterne* et dans *la Marseillaise*, bafouant, raillant,

frappant et cinglant le pouvoir. C'est un violent, une tête chaude, un fiévreux, il aime l'à-coup ; il vous met le pamphlet sur la gorge ; il est le condottière du Premier-Paris. C'est sa nature. Son style est un stylet. Dès le lycée, il effarouchait un jour l'archevêque Sibour en lui lisant des vers républicains, à l'occasion de la première communion. Il a des surprises violentes, spirituelles, l'énergie, le nerf, l'indignation éloquente.

Il représenta l'opposition la plus intransigeante sous l'Empire. Il obtint gain de cause, et la République le délivra de prison pour l'appeler au conseil. La Commune alla trop loin, pour son goût ; il la blâma et fut vilipendé par Flourens : la Révolution dévore quelquefois ses enfants.

Il avait réclamé la République sous l'Empire. Sous la République il lutta, au nom des radicaux contre l'opportunisme.

Il faut toujours un obstacle à ces natures combatives, nées pour bousculer et démolir ; le vide les réduit à l'inertie.

Pour cogner il faut rencontrer une résistance. Rochefort, dont l'activité sommeillait, retrouva les beaux jours d'estocade dans l'aventure boulangiste. Il éclaboussa le gouvernement, prodigua l'injure et amusa la galerie par le pittoresque et la brutale variété de ses épithètes, qu'il déversait à seaux sur les crânes des gouvernants.

A côté de ces leaders il faudrait évoquer et convoquer combien d'autres écrivains de haut style qui furent journalistes à leurs heures : Prévost-Paradol, normalien à l'esprit brillant, qui dans le *Courrier du Dimanche*, harcela l'empire de son ironie hautaine pour se rallier plus tard à lui, dupé par les formes constitutionnelles ; qui mit le poing sur les plaies du pays, qui dénonça la désorganisation militaire, les prodromes de guerre, la démocratie grondante, et se tua à Washington persuadé que le suicide est un moyen commode pour sortir de difficulté ; Louis Blanc, cet Espagnol humanitaire, fondateur du *Bon Sens*, devint le fauteur de l'association solidaire. Martyr d'une Assemblée affolée au 15 mai, promoteur d'une doctrine d'amour et de dévouement, dont la forme fausse était celle des couvents : « A chacun selon ses besoins, de chacun selon ses facultés, » il fut un homme intègre, pur, bon, qui rêvait le bien-être du peuple, et proposait dans son âme douce, après la guerre franco-prussienne, qu'on ajoutât une colombe aux

armes de la Ville de Paris en souvenir des pigeons voyageurs du siège.

L'austère Eugène Pelletan, le dénonciateur de la nouvelle Babylone, fut le tribun d'une prédication militante comme son Jarousseau du *Pasteur du Désert*.

Sa plume est irritée, il est l'Alceste du second Empire, pessimiste et puritain.

L'ancien secrétaire de Lamartine avait gardé l'élévation des idées et le sens de la dignité.

Le sourcil hérissé, la barbe longue, la taille haute et voûtée, il mettait une plume preste et cruelle au service de ses principes arrêtés. Il quitta George Sand, alors qu'il était précepteur de son fils, pour une question de philosophie, pour un dissentiment sur *Lucrézia Floriani* et le rôle de la femme, qu'il voulait discret. C'est lui qui racontait avec une ironie âpre, avoir vu dans le Midi, au 15 Août, cette pancarte au-dessus de la porte d'un épicier : « Ce n'est pas moi, c'est ma femme qui illumine. »

Il ne voulait pas que la femme illuminât, quand le mari éteint ses lampions. L'auteur de la « Charte du Foyer » fut un écrivain de race, doublé d'un honnête homme.

Combien d'autres encore, dans des camps divers : le Bruxellois Francis Magnard, qui fut d'abord colleur de bandes au *Figaro*, et qui ensuite racheta les libertés de son *Abbé Jérôme* par une politique plus conservatrice, défendue au jour le jour dans de petites notes toujours fort remarquées, pleines de bon sens, de justesse et d'un léger scepticisme ; il succéda dignement à Villemessant dans la direction du *Figaro*.

A l'opposé, Jules Vallès, le photographe excentrique des femmes à barbe et des hercules, le porte-voix des réfractaires, l'Homère de la Rue, mal préparé à ce rôle par ses premières études en vue de l'École Normale, et son poste de secrétaire chez Gustave Planche, révolté qui eut l'horreur éloquente de la pauvreté, au demeurant bon cœur et ami dévoué, qui laissera dans les lettres le souvenir d'un bohème endiablé, épris de réalisme brutal et de rêves communistes.

⁂

La Presse littéraire, plus libre de ses mouvements que la Presse politique, eut beaucoup d'éclat dans la première moitié

du siècle. — La *Muse Française*, la *Minerve*, durent leur éclat à leur brillante rédaction.

Ce fut le temps des belles études qui parurent dans les feuilles publiques et que nous relisons encore. A cette époque-là le journal coûtait cher et n'allait pas aux foules. On écrivait pour une élite.

On eut des journalistes de très grande valeur, comme les critiques du *Journal des Débats*.

L'écrivain rattachait ses développements à une doctrine, à sa doctrine, à des idées générales, sans perdre de vue l'absolu.

Quand Geoffroy, abbé à petit collet et précepteur des fils du financier Boutin, entra dans la presse, celle-ci était encore purement littéraire. Il dirigea d'abord l'*Année Littéraire*, où il sut continuer les traditions de causticité qu'y avait établies Fréron.

C'est lui qui a créé au *Journal des Débats* le feuilleton dramatique dont on n'avait encore pris qu'une idée par les *Examens* de Corneille, la critique de l'*École des Femmes* ou les Commentaires de Voltaire.

Il y mêla d'ailleurs toutes les polémiques et lui dut une grosse influence, faisant et défaisant les réputations, frappant de sa main trop lourde sur ceux qui lui déplaisaient, favorisant les intrigues de coulisses, allumant la guerre entre les partisans de Mlle George et ceux de Mlle Duchesnois, opposant Lafon à Talma qui vint le souffleter, et accordant un peu trop à la vénalité, à la partialité, à la rudesse, à la courtisanerie. On le chansonnait à ce propos :

Si l'empereur faisait un..... bruit,
Geoffroy dirait qu'il sent la rose,
Et le Sénat aspirerait...
A l'honneur de prouver la chose.

On l'appelait Geoffroy L'Asnier. Il fut détesté et redouté : on le lui fit bien voir à sa mort quand courut cette épigramme :

Nous venons de perdre Geoffroy ;
— Il est mort ? ce soir on l'inhume.
— De quel mal? Je ne sais, — je le devine, moi ;
L'imprudent, par mégarde, aura sucé sa plume.

Duviquet lui succéda. il écrivit d'excellents articles difficiles à retrouver, car il ne les a pas réunis.

Dorimon de Feletz, rédacteur chez les Bertin, ses anciens condisciples, fut un adversaire habile des philosophes du siècle précédent ; nourri de la tradition classique, inféodé au service de Louis XVIII qui en fit un inspecteur d'Académie, il joignit à une grande solidité de principes un goût classique et sévère, servi par un bon style ; il travaillait à la restauration du sens moral, dont il n'était peut-être pas l'apôtre le plus éloquent, mais dont il fut le propagateur le plus efficace par sa fréquentation assidue du monde et des salons. Il savait mieux que personne ce que voulait la société parce qu'il l'entendait de sa bouche ; son ami Villemain a pu le prendre comme centre d'une belle et vaste étude sur les cercles d'alors, où il fréquentait, le salon diplomatique de Mme de Montcalm, celui de Mmes de Duras ou de Saint-Surin ; il était fort répandu, et exerça durant trente années, tant aux *Débats* qu'au *Mercure*, une véritable magistrature littéraire.

Les belles traditions du journalisme de la Restauration se continuèrent d'abord par Villemain ; Villemain, avec sa tête contrariée, son crâne dénudé et bossué, sa figure ravinée, toute pétillante d'intelligence ; le savant Fauriel, le rigide Nisard, l'aimable Saint-Marc-Girardin, l'historien de la littérature dramatique, et de J.-J. Rousseau ; Émile Deschanel, l'aimable professeur du Collège de France, dont le nom continue à être brillamment porté ; Théophile Gautier, dont je vous ai parlé plus haut, et qui fit du journalisme alimentaire.

Le feuilleton était pour lui le martyre et le gagne-pain. Il en voyait arriver l'heure avec angoisse, et il y peinait. Il eut l'imprudence de dire son dégoût à propos de la mort du poète Chaudesaigues « un poète devenu critique faute de pain, comme nous tous ». Son directeur Émile de Girardin le tança vertement.

Gautier disait à ses amis à ce propos :

Je n'ai pour toute réponse qu'à donner ma démission de rédacteur de la *Presse*, mais je ne le veux pas, je subis l'outrage, et cela seul affirme que j'ai eu raison de dire que faute de pain, le poète en est réduit à des travaux qui lui sont antipathiques; non je ne peux pas jeter mon feuilleton au nez de Girardin, car je n'ai que cela pour vivre et d'autres en vivent après moi.

Il tira peu de profit de sa plume, et cette probité faisait sou-

rire de pitié ce Yankee, brasseur d'affaires, que fut Girardin, lui qui disait cyniquement :

> Gautier est un imbécile qui ne comprend rien au journalisme : je lui avais mis une fortune entre les mains, son feuilleton aurait dû lui rapporter trente ou quarante mille francs par an, il n'a jamais su lui faire produire un sou. Il n'y a pas un directeur de théâtre qui ne lui eût fait des rentes, à la condition de l'avoir pour porte-voix.

Un autre fantaisiste d'envergure plus modeste fut Fiorentino.

Il était un vrai journaliste, dans la pure acception du terme, et il ne s'est pas survécu. Tenez pour véritablement digne de ce titre l'écrivain qui sait trouver le mot de la situation à un moment donné, qui sait se mettre à la température exacte de l'opinion à une certaine heure, qui vibre à l'unisson de la foule mobile à tous les instants, mais dont la prose chaude et réconfortante à cet instant-là, devient, aussitôt l'actualité passée, de la lave figée. Les professionnels se condamnent par métier à n'être pas relus.

Le peintre, le poète, laissent en expirant d'immortels héritiers, mais les journalistes sont comme les chanteurs, ils ne laissent après eux qu'un souvenir. On ne peut être à la fois l'homme du moment et l'homme de toujours.

C'est bien le cas de Fiorentino. Nous savons par nos pères quel succès il eut, mais nous ne le lisons plus.

C'est une figure pittoresque dans l'histoire du journalisme que cet italien dont Émile de Girardin dit un jour : « Il est Italien, il doit être musicien ! » Il lui confia la critique musicale.

Il avait une double et simultanée collaboration dans les deux journaux qui s'arrachaient les barbes de sa plume, le *Constitutionnel*, le *Moniteur Universel*. Au premier, il donnait des études de large envolée, des articles d'art pur signés de Rouvray ; dans l'autre feuille, il reprenait le même sujet, le traitait sur le ton facile et enjoué, incisif et paradoxal. Durant quinze ans, il joua ce double personnage, il fut le maître Jacques du journalisme, le Janus biformis de la Presse, le critique volant, le voltigeur de l'art, pontifiant ici, minaudant là-bas, et revenant après quelque lazzi à son sacerdoce.

Parmi les hors-d'œuvre dont les journaux s'émaillaient, causeries, chroniques, feuilletons de théâtre, poussait un autre

bourgeon qui allait devenir un taillis — le Roman-feuilleton, avec Alexandre Dumas père et Eugène Sue.

Le Second Empire ne fut pas moins bien partagé.

Paul de Saint-Victor, au *Pays*, à la *Presse*, au *Moniteur Universel*, à la *Liberté*, a donné au monde le spectacle incessant d'une fantasmagorie scintillante, d'une pluie éblouissante de métaphores. L'ancien secrétaire de Lamartine aveuglait de son éclat et de ses paillettes son ancien patron qui disait : « Chaque fois que je lis de Saint-Victor je me trouve éteint. »

Il eut une prodigieuse richesse de vocabulaire et d'images; il n'eut pas le tact de se mesurer; il fut trop prodigue de son bien et ne sut pas écouter le conseil de Fénelon, qu'il ne faut pas charger une étoffe de trop de broderies :

Le goût exquis craint le trop en tout, sans en excepter l'esprit même. L'esprit lasse beaucoup dès qu'on l'affecte et le prodigue. C'est en avoir de reste que d'en savoir retrancher.

Un auteur qui a trop d'esprit et qui en veut toujours avoir lasse et épuise le mien. Je n'en veux point avoir tant ; s'il en montrait moins, il me laisserait respirer et me ferait plus de plaisir.

Tant d'éclairs m'éblouissent, je cherche une lumière douce qui soulage mes faibles yeux.

Paul de Saint-Victor ne vous laisse pas respirer, et sa lecture fatigue. Comme les précieux de l'hôtel de Rambouillet, il ne quitte pas une métaphore avant de l'avoir épuisée; comme Sénèque, il ne lâche pas une idée avant de l'avoir exprimée cinq ou six fois en trop par comparaisons nouvelles et variées ; il piétine, il s'amuse, il tire des feux d'artifice, il lance des gerbes de fusées, il constelle de points d'or son champ d'expériences.

Ses idées et ses comparaisons se choquent; c'est un tourbillon où tournoient les êtres et les choses, qui hurlent souvent d'être ensemble ; il découvre et invente des rapports surprenants, compare Antigone à Marie Madeleine, le pape Léon X à Thémistocle ou Piron au prophète Isaïe, et semble vouloir affirmer seulement l'originalité de sa pensée dans sa persistance à brouiller les traditions chrétiennes avec le paganisme hellénique ou les vieilles religions d'Orient. C'est un styliste qui a lu les livres et vu les tableaux dont il parle; mais c'est aussi un lyrique. Il n'abdique jamais son intéressante personnalité.

Il demande à la lecture ou au spectacle des motifs d'impres-

sions personnelles à exprimer dans un éblouissement de truculences de couleurs et de projections lumineuses ; c'est une jonglerie de gemmes.

« Oh 1804! la belle époque pour naître » disait Jules Janin. Comme il naquit cette année-là, voilà un homme qui fut très tôt content de son sort. Par la suite il n'eut pas à s'en plaindre ; il parvint assez rapidement à la tribune littéraire du journal des *Débats*. Pendant vingt ans, il fréquenta les théâtres avec sa figure épanouie dans un collier de barbe, riant et causant avec l'attitude qu'on lui voit dans le tableau de Lazergues, *Le Foyer de l'Odéon*, jovial et de belle humeur, ayant le mot piquant et la raillerie aisée.

Ce gros homme était abondant, amusant, pittoresque ; ses lecteurs étaient ses confidents ; il leur parlait beaucoup de sa personne, avec rondeur et sympathie.

D'influence, comment en aurait-il eu, ne défendant rien de précis et s'amusant de tout ? Il applaudissait Andromaque et approuvait Hermione ; il rompit quelques premières lances pour Ponsard, quitte à lui casser les dernières sur le dos ; il s'extasia sur Balzac avant de demander des « bottes d'égouttier » pour s'aventurer dans la fange de ses œuvres. Il n'eut que de l'agrément, il n'eut pas d'effet, ayant négligé de rattacher ses jugements à une doctrine, et cette doctrine à quelque principe qui donnât à son œuvre le caractère de l'éternité. Il fut un franc journaliste.

M. Janin s'amuse évidemment de ce qu'il écrit. C'est le moyen le plus sûr de réussir, de se tenir toujours en veine et en haleine; il se met donc avec joie, avec légèreté à ce qui ferait la tâche et la corvée de tout autre. Embrassant dans sa juridiction universelle (ce qui, je crois, ne s'était pas encore vu jusqu'à lui) tous les théâtres, jusqu'aux plus petits théâtres, obligé de parler de mille choses qui le plus souvent n'en valent pas la peine, et qui n'offrent aucune prise sérieuse ni agréable, il s'est dit de bonne heure qu'il n'y avait qu'une manière de ne pas tomber dans le dégoût et l'insipidité, c'était de se jeter sur Castor et Pollux, et de parler le plus souvent qu'il pourrait à côté, au-dessus, à l'entour de son sujet. Il a beaucoup demandé à la fantaisie, aux hasards de la rencontre, à tous les buissons du chemin : les buissons aussi, lui ont beaucoup rendu. C'est un descriptif que M. Janin, qui vaut surtout par le bonheur et les surprises du détail. Il s'est fait un style qui, dans ses bons jours et quand le soleil rit, rappelle ces étoffes de gaze, transparentes et légères, que les anciens appelaient

de *l'air tissé*, ou encore ce style prompt, piquant, pétillant, servi à la minute, fait l'effet d'un sorbet mousseux et frais qu'on prendrait en été sous la treille (SAINTE-BEUVE.)

Mais voici Sainte-Beuve, c'est un des plus grands noms, il mérite de nous arrêter un moment.

Sainte-Beuve (1) fit d'excellentes études.

J'ai sous la main une quinzaine de « compositions françaises » faites par lui à dix-huit ans, en 1822, quand il était élève de rhétorique au Collège royal de Bourbon. Elles ne sont ni banales ni médiocres ; elles dérangent un peu la légende qui menace d'un fatal rond-de-cuir les forts en thème. Ce n'est pas nécessairement une mauvaise note pour la vie d'avoir eu de bonnes notes au lycée et des prix au concours.

Ils sont curieux, ces devoirs de l'élève Sainte-Beuve, ces développements qu'une rhétorique artificielle assignait comme exercices à l'esprit où devaient éclore les *Lundis*.

Deux choses surtout les distinguent : la solidité des dessous et des connaissances, l'élégance abondante de la forme. Et pourtant ces qualités avaient du mérite à se faire jour à travers les sujets ennuyeux qu'il fallait développer : *Timoléon défendant la statue de Gélon devant le peuple*, ou *Discours de Pinto au duc de Bragance !* L'élève Sainte-Beuve excelle dans l'art d'amener, d'agencer, de faire servir tous ses souvenirs, de bourrer sa période. Il sait beaucoup, et il sait le prouver sans trop le faire voir. C'est déjà un ami du document, des jugements personnels ; il a déjà une énorme lecture et des liasses de notes. Il fait de sa prose un mortier solide et compact, que consolident des poignées de faits. Ce sont des résumés habiles, des revues bien introduites, des aperçus bien ménagés, soit qu'Alexandre mourant jette un regard sur sa vie, soit que l'abbé de Saint-Denis retrace la vie de saint Louis dans une page qui ne déparerait pas son histoire. C'était la mode alors de forcer des rhétoriciens à s'incarner dans la personne des rois, des généraux, des leaders politiques et d'imaginer leurs discours. Aujourd'hui on fait des dissertations morales et littéraires à leur portée : c'est mieux. En ce temps-là, on chargea Sainte-Beuve et ses condisciples de prendre la parole au nom de Louis XII devant le con-

(1) Né à Boulogne-sur-Mer, 23 décembre 1804, mort 13 octobre 1869.

cile de Tours; il n'est pas sûr que le roi ait aussi bien parlé que le rhétoricien :

Faudra-t-il donc, messieurs, qu'un roi de France s'humilie devant l'ascendant d'un pontife criminel ? Faudra-t-il qu'il respecte ses ennemis parce qu'ils se couvriront de la pourpre romaine ? Qu'il reçoive leurs coups sans se défendre, qu'il se laisse dépouiller sans combattre? Ou, s'il osait opposer la raison au fanatisme, le châtiment à l'outrage, s'il repoussait Gonzalve par Bayard, un prêtre guerrier par la guerre, aurait-il à redouter pour lui l'indignation de ses sujets, l'abandon de ses proches, les anathèmes de son clergé, en un mot tout ce qu'on raconte du fils de Charlemagne, du second des Capets et de l'aïeul de Philippe-Auguste ? Grâce à nos illustres prédécesseurs, une telle question n'est plus à décider. Saint Louis le modèle des rois et des chrétiens, tout à la fois l'honneur de la monarchie et de l'église osa résister à Rome, quand Rome demanda des injustices; il sut distinguer l'homme du pontife, respecter l'un et ne pas craindre l'autre.

Observez combien ce style est ferme, et lisez ceci encore dans un devoir sur Périclès :

Périclès avait éprouvé le sort des grands hommes d'Athènes, une excessive faveur suivie d'une accablante disgrâce. Toutefois malgré sa puissance passée et son abaissement présent, il manquait d'accusateurs; les gens de bien respectaient ses vertus, les méchants redoutaient ses talents; les uns se souvenaient qu'il n'avait fait porter le deuil à personne, les autres qu'il lançait de sa bouche, des tonnerres et des éclairs. Trop lâches à la fois pour l'affronter en face et pour lui pardonner, ses ennemis l'attaquèrent dans les affections de son cœur : on accusa d'impiété envers les dieux Phidias et Anaxagore : le premier qui les avait si magnifiquement représentés; le second qui les avait si profondément connus. Ému d'un péril qu'il a causé, Périclès, pour le dissiper, sacrifie son orgueil; il revêt l'habit des accusés, prend dans ses mains le rameau des suppliants et s'avance sur la place publique, incertain s'il va chercher une dernière faveur ou un nouve affront.

Il est notable qu'il n'y a encore chez lui aucune trace de prédisposition au romantisme, malgré l'invitation des sujets, soit que Charlemagne rassemble les grands dans son palais, soit que les cendres de saint Louis soient déposées à Saint-Denis, soit que Charles le Téméraire parcoure la Suisse. Il n'y a dans ces pages ni couleur ni panache : c'est froid et classique, soit que le romantisme n'ait pas franchi le mur du collège, soit qu'on se garde bien devant le professeur de paraître ne pas l'ignorer.

Un autre trait encore : c'est la fécondité abondante et lim-

pide du style. Il en serait volontiers fatigant. Il ressasse l'idée sous des formes variées : il piétine dans son raisonnement : il donne quatre ou cinq habits à la même pensée, en fripier prodigue; il devait beaucoup lire Sénèque. Oyez Bellièvre, — car tel était le cas, — parler du duc de la Valette à Louis XIII :

Je n'examinerai point ici si le duc de la Valette est innocent ou coupable : c'est ce que discutera bientôt le tribunal qui se forme pour le juger; l'essentiel, sire, le nécessaire, c'est qu'il n'y ait que des juges légitimes, et que les suffrages qui vont le condamner ou l'absoudre soient librement donnés. Or si, comme vous l'avez témoigné, vous vous constituez président de ce conseil déjà formé de membres de votre choix, si vous vous réservez de proclamer au milieu de nous votre opinion sur l'accusé, ne dira-t-on pas que le jugement porté aura été porté par vous seul, et que la main de chaque juge qui signera aura été conduite par la vôtre ? Des soupçons éternels couvriront toujours la justice de notre décision : reconnu innocent, La Valette ne le paraîtra qu'à demi; on rejettera sa grâce sur l'indulgence du roi qui l'aura jugé coupable; il sera plaint comme une victime du pouvoir, sa prétendue innocence percera sans cesse à travers l'arrêt prononcé sous les yeux et sous l'influence du monarque. D'un côté, c'est votre sujet dont la vertu restera enveloppée de nuages; de l'autre, c'est votre équité, sire, qu'on soupçonnera d'avoir été corrompue par la vengeance. Votre conduite sera traitée de faiblesse ou de rigueur, la nôtre de lâcheté; on nous accusera, vous de nous avoir séduits, nous de nous être laissé séduire; et peut-être ce reproche n'aura-t-il d'autre fondement que l'apparence, et sera-t-il vrai en même temps que vraisemblable.

Il ignorait alors qu'il serait romantique : il ignorait plus encore peut-être qu'il serait libre penseur, et que ses obsèques civiles feraient scandale. Son abbé de Saint-Denis, s'écriait avec ferveur :

Oh ! qu'elles sont pures ces joies du héros chrétien qui va conquérir le sépulcre de son Dieu ! Qu'elles sont vives et inépuisables, ces ardeurs qui embrasent son âme à la pensée de Jérusalem ! Comme il aime à verser du sang non loin du Calvaire, à laver ses blessures dans l'onde du Jourdain, à étancher sa soif au torrent du Cédron ! Et, si son heure dernière est venue, comme la mort lui paraît douce aux lieux où le Christ est mort !

On voit qu'il ne faisait nulle difficulté de se prêter aux élans de la foi par l'imagination ! Quelle ardeur juvénile ! Quelle fougue ! Quel feu ! Et les exclamations ! Et les interjections ! Et pour qui, grands dieux, tout ce tintamarre ? pour Calliphon, pour

Biron le coupable, pour Démonax ou pour Pinto! Il se trémousse; c'est un rude avocat et ce n'est pas sa faute si son client ne gagne pas sa cause. C'est un ouvrage de dialectique. Est-ce qu'on ne parla pas à Athènes, cent vingt ans avant Jésus-Christ, de faire des combats des gladiateurs? Quoi? Quelle honte? Il ferait beau voir qu'on y vint.

Que firent les Romains pour être braves? Ils eurent des mœurs austères, une vie dure, une mâle pauvreté. Avaient-ils des gladiateurs sous Romulus, sous Brutus? Eh bien! étaient-ils moins vaillants alors qu'ils ne le furent après l'Italie vaincue et Tarente conquise? Vos ancêtres eux-mêmes avaient-ils besoin de ce spectacle pour nourrir leur courage? Thémistocle assista-t-il aux jeux de l'arène avant d'aller vaincre les Perses? Vit-il égorger quelques prisonniers ou quelques esclaves pour apprendre à combattre en homme libre? Ah! c'était ailleurs qu'il puisait son audace!

Ils seront bien reçus, les gladiateurs. Heureuse jeunesse qui s'exalte avec cette aisance pour le compte de l'Athénien Démonax!

Ah! ces personnages exhumés par le professeur et galvanisés par Sainte-Beuve : il a fait prévoir par Charlemagne la Renaissance et la Pléiade, et Philippe le Hardi raconte à l'avance l'histoire de France. Mais n'y regardons pas de si près. Ces devoirs sont ceux d'un excellent élève qui promettait, et pour cette fois au moins, l'arbre devait tenir la promesse des fleurs, qui n'étaient pourtant que fleurs de rhétorique.

En entrant dans la vie, il s'interrogea et examina d'un regard le champ des lettres.

La poésie en France allait dans la fadeur,
Dans la description sans vie et sans grandeur,
Comme un ruisseau chargé dont les ondes avares
Expirent en cristaux sous des grottes bizarres,
Quand soudain se rouvrit avec limpidité
Le rocher dans sa veine. André ressuscité
Parut : Hybla rendait à ce fils des abeilles
Le miel frais, dont la cire éclaira tant de veilles.
Aux pieds du vieil Homère il chantait à plaisir,
Montrant l'autre horizon, l'Atlantide à saisir.
Des rivaux, sans l'entendre, y couraient pleins de flamme;
Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,

Tentaient le grand succès et disputaient l'Empire.
Lamartine régna; chantre ailé qui soupire,
Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal, combattit sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure;
Il la maintient encore; et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.
Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
Que faire? Où mettre pied? En quel étroit espace?
Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits.
Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris.
Les sentiments du cœur, dans leur domaine immense,
Et la sphère étoilée où descend la clémence,
Tout ce vaste de l'âme et ce vaste des cieux,
Appartenaient à l'un, au plus harmonieux.
L'autre à de beaux élans vers la sphère sereine
Mêlait le goût du cirque et de l'humaine arène;
Et pour témoins, au fond, les lutins familiers,
Le moyen âge en chœur, heurtant ses chevaliers,
Emerveillaient l'écho! Sous ma triste muraille,
Loin des nobles objets dont le mal me travaille,
Je ne vis qu'une fleur, un puits demi-creusé,
Et je partis de là pour le peu que j'osai.

Il fut poète (*Poésies de Joseph Delorme*, *Consolations*), romancier même (*Volupté*) (1). Mais sa véritable vocation fut la critique.

Théophile Gautier l'appelait familièrement l'oncle Beuve, ce qui fleure une douce affection. Mais ses ennemis — et sa critique littéraire les fit pulluler — le surnommaient *Sainte Bave*. C'est cruel et injuste. Il n'y a pas de méchanceté dans les *Causeries du lundi*, les *Nouveaux lundis*, les *Portraits littéraires*. C'est le répertoire des gens de goût; le style est si facile, si aisé, qu'on le suit longtemps sans fatigue, qu'on est charmé de l'entendre, et qu'on le quitte à regret, comme on prend congé d'un agréable causeur (2).

(1) Voir Lacordaire, page 785 du présent volume.

(2) J'avais une manière, je m'étais fait à écrire dans un certain tour, à caresser et à raffiner ma pensée; je m'y complaisais. La Nécessité, cette grande muse, m'a forcé brusquement d'en changer: cette Nécessité qui, dans les grands moments, fait que le muet parle et que le bègue articule, m'a forcé, en un instant, d'en venir à une expression nette, claire, rapide, de parler à tout le monde, et la langue de tout le monde, je l'en remercie.

(*Portraits Littéraires.*)

La variété même de ses articles, loin de se ressentir du morcellement, repose. Il est le dernier représentant de ces bons journalistes d'autrefois, qui faisaient des articles assez mûris et assez solides pour survivre je ne dis pas à leur signataire, mais au jour de leur naissance.

Sainte-Beuve est un curieux charmant, un fin connaisseur, un critique solidement averti, qui parle la langue la plus souple, la plus séduisante, la mieux imagée, la plus riche en bonheurs et en trouvailles d'expression. Il a tout lu, tout vu, tout jugé ; il faut le consulter et le citer sur tous les sujets de notre littérature et sur bien des points de notre histoire, et ses portraits sont si vivants, si merveilleusement expressifs, qu'ils n'ont pas encore été révisé, sauf exception.

Jules Levallois, qui fut au fait de sa méthode de travail, nous confie :

Dès que le choix de l'écrivain s'était arrêté sur un personnage, il multipliait avec infiniment d'habileté les moyens d'information. A vrai dire, il paraissait posséder son sujet avant de l'aborder. Une lecture immense, une mémoire docile, une pénétration étonnante à saisir les rapports les plus éloignés, les plus cachés, à les combiner ensemble, une adresse particulière à mettre en relief les détails que l'on pouvait croire, au premier abord, insignifiants, et des circonstances que les plus intéressés n'avaient même pas remarquées, tout se réunissait pour lui permettre d'entrer de plain-pied dans l'étude qu'il allait entreprendre. Songez que pour accomplir ce travail, il n'avait, la plupart du temps, qu'une huitaine de jours. Dans ce court espace, il fallait dépouiller de nombreux et gros volumes, choisir les parties qui pouvaient sembler les plus caractéristiques, fouiller les biographies, recueillir les renseignements, les contrôler. On aurait cru que cela était impossible, et pourtant l'évocation s'accomplissait avec une rapidité prestigieuse, avec une régularité qui dénotait autant la sûreté de la main que la puissance du cerveau.

Un jour suffisait pour la mise en œuvre et l'harmonieuse fusion de tant de matériaux. Il y avait là une rédaction première, tout entière de la main de Sainte-Beuve, car, contrairement à ce que l'on croit, il n'improvisait pas et ne dictait pas d'abondance. Seulement, le manuscrit autographe offrait l'inconvénient d'être difficilement lisible et aurait fait le désespoir des typographes. Force était donc de le mettre au net. C'est alors que le maître dictait, et il fallait que la main du secrétaire ne fût pas paresseuse. Sainte-Beuve s'impatientait vite. On n'eût pas été bien venu, dans cette première période de travail, à multiplier les haltes, sous prétexte de faire des observations. « On n'agace pas le cheval pendant qu'il court », disait-il quelquefois. La part des réserves ou même des contradictions, très respectueuses,

mais très sincères, venait plus tard, à la correction des épreuves, quand on relisait l'article à tête reposée.

Oh! les épreuves! c'était la grande affaire, l'importante et délicate opération. Assurément, il est beau d'avoir créé et mis au monde, en huit jours, un nouveau sujet bien conformé, mais encore faut-il, pour qu'il se présente décemment devant le monde, lui faire sa toilette. Il fallait lire avec scrupule, relire avec acharnement. Quelle chasse aux expressions douteuses, aux détails parasites, surtout à ces répétitions qui sont la plaie du style! On ne devait livrer au public qu'un texte rigoureusement nettoyé. Il ne faudrait pas croire que ce soin méticuleux s'appliquât uniquement à l'article du jour. Jamais Sainte-Beuve ne réimprimait un de ses ouvrages sans le soumettre à la plus attentive revision. On reprenait telle épreuve jusqu'à sept fois avant de donner le bon à tirer.

Malgré ses aspirations, il a manqué d'une élévation suffisante dans sa doctrine, dont la teneur est parfois craquelée; il voit plutôt de près que de haut; il a des curiosités de micrographe qui s'amuse sans jamais nous ennuyer, et qui s'écrie : « La critique est une légère dissection ».

Ces réserves mises à part, quel charmeur et quel aimable guide! Il fait songer à l'impatience que devaient ressentir les abonnés du *Moniteur*, le jour où leur journal leur apportait le nouveau *lundi* et à leur joie de lire dans leur primeur ces pages délicieuses, qui resteront longtemps la plus séduisante encyclopédie littéraire de notre temps! Elles n'ont nullement vieilli; elles ont toujours bonne et fraîche mine sous la reliure des volumes.

Voilà bientôt quarante ans qu'il est mort, et déjà sa figure s'efface et s'estompe derrière le voile épaissi des années et derrière la pile de ses volumes. Il entre déjà dans l'histoire ou, du moins, dans l'historiette, et on se hâte déjà de recueillir les éléments d'un *Bovaeana* qui deviendra de plus en plus difficile à faire. Les bons mots, les souvenirs des contemporains, les anecdotes sont des fleurettes qui poussent quelque temps sur les tombes fraîches et qui se dessèchent assez vite; elles disparaissent si on ne les fixe pas dans les herbiers des archives.

Il y a eu trois Sainte-Beuve de ce nom : le nôtre (1804-1869), natif de Boulogne-sur-Mer, ce qui lui faisait dire :

Je voudrais être Anglais; un Anglais, c'est au moins quelqu'un. Du reste, j'ai un peu de sang anglais. Je suis de Boulogne, vous savez? Ma grand'mère était Anglaise.

Sainte-Beuve, avocat-député de l'Oise (1819-1855), et, avant ces deux-là, un Jacques de Sainte-Beuve qui vécut sous Louis XIV, professeur de théologie et casuiste renommé, quelque peu Janséniste ; c'est en son honneur, et pour établir une filiation d'ailleurs douteuse, que notre éminent critique signa quelque temps *de Sainte-Beuve* et fit son beau et grand travail sur Port-Royal.

L'œuvre de Sainte-Beuve demeure le répertoire le plus littéraire, le plus attrayant, le plus sûr, le plus varié pour qui veut éclairer sa religion à propos de n'importe quel sujet, de l'antiquité à ce siècle, de Méléagre à Gil Blas, de Sapho à Mme de Verdelin, de Turenne à Lamennais ; c'est une des plus vastes enquêtes qu'un littérateur exquis ait jamais menée.

Quant à l'homme, nous avons de lui des portraits, ou des caricatures faits par ceux qui l'approchèrent. Entrons d'abord chez lui, dans cette petite maison de la rue Montparnasse, qui existe toujours et qu'une plaque commémorative décore. Nous sommes introduits par les frères de Goncourt, ces bavards croquenotes, qui venaient ce jour-là quémander un compte rendu.

Sainte-Beuve demeure rue Montparnasse. Sa porte, une toute petite porte, nous est ouverte par la gouvernante, une femme de quarante ans, à tenue d'institutrice de bonne maison.

On nous introduit dans un salon à papier grenat, aux meubles en velours rouge, aux formes Louis XV d'un tapissier du quartier latin. Salon bourgeois solennellement froid. Le jour y vient, triste et pauvre, d'un jardinet fermé par un grand mur, et à travers le tortillage d'une vigne aux sarments maigres et noirs. Nous montons, par un petit escalier compliqué, à la chambre de Sainte-Beuve, juste au-dessus du salon, chambre où l'on voit en entrant un lit avec un édredon; en face, deux fenêtres sans grands rideaux; à gauche, deux bibliothèques d'acajou pleines de reliures genre Restauration, et montrant sur le dos des fers dans le goût du gothique de Clotilde de Surville; au milieu de la pièce est une table chargée de volumes, et dans les coins, contre les bibliothèques, des amas de journaux et de brochures, un empilement, un fouillis, un désordre de déménagement : l'aspect d'une chambre d'hôtel garni, habitée par un bénédictin.

Voici Sainte-Beuve à dîner :

Sainte-Beuve arrive dans la toilette d'un petit mercier de province, tire de sa poche une petite calotte de soie noire qu'il met sur sa tête pour se défendre des courants d'air.

Je lui parle des articles du *Constitutionnel :*

« Oui, je compte aller encore vingt mois, avec deux mois de congé.

C'est le temps de mon traité, mon Dieu! J'ai de certaines facilités de sauter d'un sujet à un autre quoique ce soit le plus fatigant de mon affaire. J'ai professé à Liège trois fois par semaine. J'ai fait vingt-deux leçons sur Bossuet... Et puis je donne tout ce que j'ai : le fond de mes notes. Je vide mon sac. Je suis à mes dernières cartouches et je tire tout. »

Sainte-Beuve au dessert :

A ce moment du dîner, Sainte-Beuve, mis en gaieté par ses souvenirs, se fait des pendants d'oreilles avec des bouquets de cerises.

Sainte-Beuve après dîner :

Après dîner, Sainte-Beuve parle de ses grandes colères à l'Académie — le jeudi — quand il avait les nerfs montés, et toutes les susceptibilités hérissées par l'excitation de son article du *Constitutionnel*. Il avoue qu'il est allé un jour, chez lui, à la suite d'une petite altercation avec Villemain, jusqu'à lui crier qu'il était aussi méprisable que... et à lever son parapluie sur lui. Car il y a toujours un parapluie dans toutes les grandes actions de Sainte-Beuve.

Sainte-Beuve après avoir pris congé :

En revenant sur la route de Versailles, par une belle nuit froide, Sainte-Beuve, en son paletot gris déboutonné et son gilet chamois — il affectionne les couleurs claires, jeunettes, printanières — Sainte-Beuve, marchant d'un pas nerveux, presque rageur, nous entretient de l'Académie, qui n'est pas, dit-il, ce qu'on pense... l'Académie a une peur atroce, c'est la peur de la bohème. Quand ils n'ont pas vu un homme dans leurs salons, ils n'en veulent pas; ils le redoutent; ce n'est pas un homme de leur monde. C'est ce qui fait, je crois, qu'Autran a des chances. C'est un candidat des bains de mer; on l'a rencontré aux eaux et il a de la fortune. Et puis il est de Marseille. Il a pour lui Thiers, Mignet, Lebrun, les trois frères provençaux, qui se pousseront le coude pour voter pour lui.

La petite touche, c'est le charme et la petitesse de la causerie de Sainte-Beuve. Point de hautes idées, point de grandes expressions, point de ces images qui détachent en bloc une figure. Cela est aiguisé, menu, pointu; c'est une pluie de petites phrases qui peignent à la longue et par la superposition et l'amoncellement. Une conversation ingénieuse, spirituelle, mais mince; une conversation où il y a de la grâce, de l'épigramme, du gentil ronron, de la griffe et de la patte de velours.

Entendez-vous jusqu'au son de sa voix :

Sainte-Beuve a un petit ânonnement qui le mène d'une pensée à une autre et lie sa parole : « Hum! hum! » fait-il encore une fois, et il continue.

Il dit nonobstant des choses intéressantes, et il y a plaisir à l'entendre.

Mais poussons un panneau de ces projections. Sainte-Beuve sollicité de présider le banquet annuel des anciens élèves du lycée Bonaparte; Sainte-Beuve s'excusa d'abord pour des raisons de santé. Il pouvait à peine sortir; le cahot des voitures lui faisait mal. C'était presque porté qu'il s'était rendu au Sénat pour y parler à propos des bibliothèques populaires.

Et puis, me dit-il, les anciens élèves, les camarades, est-ce que je les connais? Est-ce qu'ils me connaissent? Est-ce qu'ils m'aiment? Je n'ai jamais eu une amabilité, une seule, de la part de ces camarades-là. Ils m'ont oublié jusqu'au jour où j'ai été célèbre. Ils ne me trouvaient même pas de talent la veille de mon élection à l'Académie. Ils ne se sont inclinés que devant ce titre : *académicien*, Ces fraternités-là sont factices. Réservez à un autre l'honneur que vous me décerniez!

C'est le mot des labadens de Labiche : c'est curieux comme on a peu de choses à se dire quand on ne s'est pas revu depuis vingt ans.

C'était au fond, un grincheux. Il n'est pas étonnant qu'il se soit attiré quelque affaire, et, tenez, voici le dernier panneau. Sainte-Beuve sur le terrain :

Le spirituel critique, étant rédacteur au *Globe*, eut un jour une querelle avec un des propriétaires de ce journal, M. Dubois.

Une rencontre ayant été jugée nécessaire, on se rendit sur le terrain.

Il pleuvait à torrents.

Sainte-Beuve avait apporté son parapluie et des pistolets dignes de figurer au musée de Cluny; ils dataient du seizième siècle.

Au moment de faire feu, les témoins veulent exiger de Sainte-Beuve qu'il ferme son parapluie; celui-ci résiste énergiquement en disant avec colère : « Je veux bien être tué, mais je ne veux pas m'enrhumer ». Il fallut bien accepter, et Sainte-Beuve se battit en tenant son parapluie ouvert.

Quatre balles furent échangées, heureusement sans résultat.

Goncourt ne vous le disait-il pas tout à l'heure? Il y a toujours un parapluie dans les grandes actions de Sainte-Beuve.

Mais si c'est appliquer à Sainte-Beuve sa propre méthode que d'exhumer l'homme auprès du rayonnement de l'écrivain, celui-ci apparaît dans la gloire qu'éclairent le génie inventif et le travail. Il est le plus grand des critiques, sinon le plus puissant.

Il a pénétré, compris, expliqué un nombre prodigieux d'esprits différents du sien. Il a renouvelé la critique non dans le

sens de la hauteur, mais dans le sens de la profondeur, en y mêlant le lyrisme d'un tempérament décidé et frémissant, qui s'est révélé dans des poésies, dans un roman autobiographique, dans des lettres d'amour adressées à Mme V. Hugo (1834-37), ou à Mme d'Abouville (morte en 1850), et dans ses façons personnelles de regarder les œuvres des autres et d'en être pénétré et impressionné, comme l'artiste devant un site de la nature. Il a insufflé la vie, la vérité, la curiosité dans l'art, et il s'en vantait heureusement à Ernest Bersot :

L'art et surtout l'art moral est difficile à manier et il ne vaut que ce que vaut l'artiste. Après cela, n'est-il pas nécessaire de rompre avec ce faux convenu, avec ce cant qui fait qu'on juge un écrivain, non seulement sur ses intentions, mais sur ses prétentions? Il était temps que cela finît. Quoi ! je ne verrai de M. de Fontanes que le grand-maître poli, noble, élégant, fourré, religieux et non l'homme vif, impétueux, brusque et sensuel qu'il était!..... Voilà trente-cinq ans et plus que je vis devant Villemain, si grand talent, si bel esprit, si déployé et pavoisé en sentiments généreux, libéraux, philanthropiques, chrétiens, civilisateurs, etc., et l'âme la plus sordide, le plus méchant singe qui existe! Que faut-il faire en définitive?... Faut-il être dupe et duper les autres? Les gens de lettres, les historiens et les prêcheurs moralistes ne sont-ils donc que des comédiens qu'on n'a pas le droit de prendre en dehors du rôle qu'ils se sont arrangé et défini? Ou bien est-il permis, le sujet bien connu, de venir hardiment, bien que discrètement, glisser le scalpel et indiquer le défaut de la cuirasse? de montrer les points de suture entre le talent et l'âme, de louer l'un, mais de marquer aussi le défaut de l'autre qui se ressent jusque dans le talent même et dans l'effet qu'il produit à la longue? La littérature y perdra-t-elle? C'est possible : la science morale y gagnera.

(Mai 1863.)

Il a renouvelé un genre, et Sainte-Beuve a été un plus grand réformateur et innovateur dans la critique, que chacun de ses contemporains dans son genre respectif.

Edmond About disait :

Le journal est comme les petits pâtés : il doit être mangé à la bouche du four.

S'il est bon encore après des années, ce n'était pas du petit pâté. Les articles de Sainte-Beuve sont à peine du journalisme.

Par contre, Auguste Vacquerie, dans le *Rappel*, eut la science de grimaçantes attaques et des formules décisives lancées comme avec une fronde.

Normalien, voltairien, d'esprit plus agile que fort, tapageur et impertinent, nettement anticlérical, indépendant que l'Empire décora, Edmond About fit les délices des lecteurs du *Figaro*, du *Moniteur*, de l'*Opinion nationale*, du *Gaulois* et du *XIXe Siècle*, qu'il fonda.

Après la guerre de 1870, ce Lorrain fit de son patriotisme et de son républicanisme naissant un amalgame d'où jaillirent de belles étincelles dans des gerbes d'articles drus et forts, plus agréables peut-être de forme que solides de fond.

Désiré Nisard apportait au *Journal des Débats* et au *National* son esprit systématique et pénétrant, sagement habile à comprendre les auteurs que lui permettait d'étudier son intransigeance purement classique ; Schérer, un protestant à l'esprit libéralement ouvert, subtil et hardi, analysait avec son style impeccable les littératures étrangères et nos grands philosophes.

Mais la chronique nous réclame et nous éloigne de ces esprits sages et pondérés. Grelots et cravache ! c'est Villemessant. Il vendit d'abord des rubans en province avant de faire les feuilletons de modes à Paris. Après 1848, il s'essaya à la satire et débuta à la *Chronique de Paris*, dans la carrière du persiflage, où il allait au *Figaro* passer maître, « raconter le demi-monde aux gens du monde » et babiller sur des vétilles, ce qui était le seul amusement permis sous l'Empire. Le gouvernement appuya ce journal qui empêchait le public de s'ennuyer et de réfléchir. Léger, gouailleur, futile, il excella dans ce genre qu'il définissait nettement le jour où il déclarait : « Un chien qu'on écrase sur le boulevard est plus important qu'un grand homme qui meurt à New-York. »

Quand l'opposition releva la tête, il laissa ses rédacteurs, notamment Henri Rochefort, railler les hommes et les choses, transforma le *Figaro* en journal politique et créa, à côté de lui, le *Petit Figaro*, d'allure toute littéraire. L'Empire se débarrassa de ses attaques en l'achetant. Après la guerre, il se voua au comte de Chambord, qu'il alla voir à Frohsdorf et dont il disait au retour : « C'est un terre-neuve qui n'ose pas se jeter à l'eau. »

Il avait une piètre idée de son public, et le tenait pour une franche bête qu'il faut berner et réjouir. Il montrait une lettre d'un abonné qui, averti par le *Figaro*, qu'une affaire financière

trop légèrement recommandée était sans garantie, lui écrivait : « Je vous remercie de m'avoir mis en garde. J'allais prendre mille francs d'actions; mais comme l'affaire est mauvaise, ayez la bonté de ne m'en acheter que pour cinq cents ! »

Il fut un pur Parisien, si l'on accepte la définition connue : « Un sceptique dans le paletot d'un naïf. » Au fond, il était bon.

Il pleurait sur le sort de Marie-Antoinette, et secourait les amis en détresse.

Voici à ses côtés Roqueplan, le distillateur pervers de la parisine, type sémillant du boulevardier pour qui l'Opéra et le Vaudeville étaient les octrois de Paris, qui s'habillait chez lui tout de rouge, botté de grands mocassins brodés, « l'air à moitié bourreau, moitié Ojibervas ».

Au *Figaro*, au *Constitutionnel*, il observait et dépeignait hommes et choses, en sceptique railleur, créait au besoin des mots comme celui de *lorette*.

Tous les quartiers nouveaux ont une destination assez curieuse, écrivait-il. La nécessité de donner au plus vite les apparences de la vie et du mouvement à leurs bâtisses fraîches et solitaires rend les propriétaires des maisons neuves peu exigeants sur la solvabilité de leurs locataires, les portiers plus tolérants sur leur moralité. Chassées des quartiers sérieux les plus ou moins jeunes personnes qui se livrent à la perdition des fils de famille refluent donc sous ces constructions fantastiques, moyen âge, Renaissance, italiennes, espagnoles qui forment une espèce de ville nouvelle partant de la rue Laffitte jusqu'à la rue Blanche, comprenant les rue Neuve-Saint-Georges, La Bruyère, Bréda, Navarin et prenant son nom de la rue principale Notre-Dame-de-Lorette. L'ensemble de ces rues a été nommé le quartier des lorettes et, par extension toutes les demoiselles à qui on fait essuyer les plâtres reçoivent dans le langage de la galanterie le nom de lorettes.

On sentait du reste la nécessité de remplacer par un autre mot ce vieux, vilain et impropre mot de filles entretenues, attendu qu'il n'y en a plus et que dans un temps où quatre familles d'avoués se réunissent pour avoir un jour de loge par semaine aux Italiens, et dans un temps où la ladrerie et l'avarice sont des vertus publiques, on se trouve très ridicule d'entreprendre à soi seul le bonheur de qui que ce soit. Il n'y a donc plus que des lorettes.

Doué d'une activité que ne lassa pas la direction d'une demi-douzaine de théâtres, on le voyait dans tous les cafés à la mode, dans tous les théâtres, il fut l'arbitre des élégances, et l'un des princes du dandysme.

*
* *

On montre encore à Saint-Raphaël en face de l'Oustalet dou Capelan qu'habita Gounod, une maison nichée et enfouie dans la verdure silencieuse et recueillie devant la mer bleue. C'est la *Maison close*, le dernier abri d'Alphonse Karr, le nourricier des Guêpes.

Il appartient au journalisme par ses articles du *Figaro* et surtout par ses Guêpes, d'abord vives, alertes, spirituelles, piquantes ; elles vieillirent cependant et firent plus tard entendre de monotones *bourdonnements*.

Il avait l'humour, la fantaisie, le mordant.

Il a laissé des pensées justes.

Le métier d'écrire et celui de gouverner sont les seuls qu'on ose faire sans les avoir appris.

Il reprenait, pour l'exprimer avec moins de force mais non sans bonheur, la pensée de Pascal, *pourquoi me tuez-vous ?*

On adore la gloire militaire, qui consiste à tuer sans haine, sans motifs le plus grand nombre possible d'hommes, nés sous un autre ciel, et cela dans des conditions tellement singulières que si demain ce pays se soumet, après avoir été suffisamment ravagé, il devient un crime puni par les lois, par l'horreur et par le mépris universel, de tuer un seul de ses habitants qu'il était si glorieux de massacrer hier.

Il eut des trouvailles comme son fameux cri à propos de l'abolition de la peine de mort : « Que messieurs les assassins commencent ! »

Son talent est fait d'esprit et de douce philosophie :

— On se plaint que les roses ont des épines ; pour moi, je m'estime heureux que les épines aient des roses.

La politique ne lui réussit pas ; il gagna la retraite du sage, taquina le goujon et fit un traité de pêche, développa la culture des violettes, découvrit Étretat, puis Saint-Raphaël, et entra dans l'horticulture. Quand parurent ses derniers articles, bien des gens ne pensaient plus à lui, et il fit l'effet d'un revenant. D'ailleurs ils étaient si ternes qu'on fit courir le bruit de sa mort,

et l'on disait que sa cuisinière abusait de son nom pour écrire ses commérages et ses mémoires.

*
* *

De nos jours, comme la carte-télégramme a tué le genre épistolaire, l'information par fil spécial a porté le dernier coup au genre aimable de la chronique qu'illustrèrent après Mme de Sévigné, Colnet et de Jouy, Guinot de Pontmartin, Paul d'Ivoy, Altaroche, Taxile Delort, Villemot avec sa verve endiablée si joliment dépeinte par Edmond About dans ses lettres à sa cousine Madeleine.

L'excellent petit homme! il nous contait les histoires les plus drôles, sans qu'on fût jamais obligé de faire sortir du salon. Il avait énormément d'esprit sans dire du mal de personne. Grand papa l'écoutait en se frottant les mains, et il me disait de temps à autre : « Valentin, si jamais tu écris dans les Gazettes, tâche de ressembler à Villemot. »

Ajoutez Timothée Trimm que la caricature représentait portant à bout de bras, 365 chroniques par an; Arsène Houssaye, le spirituel historien des *Mille et une nuits parisiennes* dont l'élégante galanterie a laissé comme un parfum capiteux dans son œuvre, l'aimable fantaisiste qui fut médaillé de Sainte-Hélène, parce qu'il fut blessé en 1815 étant encore dans le sein de sa mère; Champfleury, le souriant collectionneur de faïences, de mots drôles et d'anecdotes; Albert Wolff, ce cousin éloigné d'Henri Heine, qui brilla au *Figaro*, qui se fit pardonner la laideur de son visage par l'éclat de son esprit, et qui remarquait non sans à propos :

Depuis bien des années, je me demande pourquoi la Providence m'a fait naître en Allemagne, quand elle me destinait à écrire en français ou à peu près.

Il fut un de ces sémillants représentants de l'esprit parisien qui naquirent pourtant loin de Paris, comme Hamilton ou Galiani, Grimm ou Gleichen, Henri Heine, Fiorentino ou Tcheng Ki Tong!

La brillante ou solide chronique languit; Rigault, Villemot et Wolff, Cuvillier-Fleury, John Lemoine, Vinet, Magnin n'ont pas été remplacés. Tout le monde aujourd'hui se pique de chroniquer, et bien peu se survivront. Mme Séverine a de l'allure, du cœur, de l'esprit, de la verve et du mordant; Bergerat-Caliban

a de la fantaisie; Alphonse Allais et quelques autres ont fait rire ou sourire; la *Vie à Paris*, de Jules Claretie, est l'une des meilleures manifestations de la chronique contemporaine. Le reste de la foule chroniqueuse est composé par tout ce qui tient une plume à Paris, romanciers, dramaturges, poètes, qui disent leur avis de tout, là où on le leur laisse dire.

Les livres ne sont plus l'occasion de ces aimables et fines causeries qu'écrivaient Villemain, Gustave Planche, Hippolyte Rigault, Scherer, Caro, Ernest Legouvé, Montégut.

Quelques noms importants surgissent : Brunetière, Faguet, J. Lemaître.

J'étais à l'École normale quand M. Brunetière vint y faire ses débuts dans l'enseignement, désigné, sans aucun titre universitaire, par la seule autorité de son nom et de ses travaux. Aucun de nous ne le connaissait personnellement et notre intérêt était fort en éveil, le jour où M. G. Perrot, le directeur de l'École, l'introduisit dans la salle des conférences pour l'installer dans sa chaire. Nous vîmes entrer un petit monsieur à la barbe courte, la figure sabrée par le cordon du lorgnon, le front plissé par cette contraction familière aux gens myopes, d'une mise élégante, l'air jeunet : nous l'eussions pu prendre pour un camarade. Il avait alors trente-cinq ans (1).

Ses leçons étaient de tous points remarquables.

L'autorité et le savoir étaient tels, sous le verbe impérieux on sentait des dessous si profonds et si solidement étayés qu'il était assuré de contraindre, de subjuguer, d'entraîner.

On sait sa doctrine de l'évolution appliquée aux genres littéraires qu'il traitait comme des familles végétales ; sa prédilection bien connue pour le siècle de Louis XIV dont il était le

(1) Il était venu de Marseille au lycée Louis-le-Grand préparer ses examens à l'École normale. Il est entré en effet, plus tard, dans le célèbre séminaire de la rue d'Ulm, mais, comme professeur, n'ayant pas réussi à s'y faire recevoir comme élève, faute de talent en vers latins. Il est assez curieux que cette intelligence si souple, si impatiente de tout s'assimiler, ait toujours été réfractaire à cet exercice. Il n'est pas moins remarquable que, dans le catalogue de sa bibliothèque, les ouvrages de théologie et de philosophie foisonnent, que nos auteurs des dix-septième et dix-huitième siècles abondent et que les grands classiques latins et grecs soient absents. Ce petit fait n'éclaire-t-il pas un des aspects les plus caractéristiques du génie de Brunetière. Il paraît bien que l'influence de l'antiquité païenne fut presque nulle sur l'homme.

Paul Bouget.

représentant parmi nous : ses sévérités pour tout ce qui n'était pas du domaine de la raison pure et de l'abstraction, pour le réalisme qu'il trouvait concret, trop « chronique », pour les descriptions qui intéressent l'œil plus que l'intelligence.

Tous les volumes de sa riche bibliothèque étaient hérissés de fiches remplies de notules et placées au cours de la lecture. Il fut l'exemple unique d'un dépouillement aussi complet, appliqué à l'ensemble des œuvres littéraires.

Il discutait ainsi, le crayon à la main, avec Montaigne, avec Joseph de Maistre, avec Bossuet, avec l'abbé Prévost — un autre signe de cette infinie curiosité que je signalais — avec Rousseau, avec Laharpe, avec Renan surtout. A la fin du tome VII de l'*Histoire des origines du Christianisme* se trouve ce jugement tracé de sa main, qui résume d'innombrables heures de polémiques muettes soutenues par lui en tête-à-tête avec l'auteur de la *Vie de Jésus*. Je le transcris intégralement.

« Achevé de lire le 5 juin 1905, non sans fatigue, à cause : 1° de la longueur de l'ouvrage (qui devrait tenir en trois ou quatre volumes tout au plus) ; 2° de la prolixité du style (qui, si l'on y regarde de près, dépasse tout ce que je connais en ce genre) ; 3° de la monotonie de la méthode (qui dégénère en procédé) ; 4° de l'incohérence de la composition (qui n'a d'unité que celle qu'elle doit à la chronologie) et 5° de l'affectation de philosophie. » Tout Brunetière est dans la rédaction de cet arrêt dont la rigueur impérative fait songer aux conclusions sans appel d'un tribunal ecclésiastique. (P. Bourget.)

Il était également familier avec les sermons de Massillon et ceux du P. Lingendes. Il professa une admiration fort grande pour Bossuet : si l'on avait seulement égard à l'érudition et à la solidité du raisonnement, on dirait qu'il se sentait avec lui en famille.

Il y avait dans sa dialectique impérieuse comme un secret défi à la contradiction qu'il attendait, pour la recevoir avec des arguments tout frais et écrasants. La conscience de sa vigueur le rendait terrible. Il ne réfutait pas, il pulvérisait. Il fut dans le domaine littéraire un engin qui émietta ce qu'il attaquait. Les ripostes, les preuves, les invectives ou les railleries retombaient sans force au pied de ce granit dont rien n'entama le grain dru et serré.

L'apparence archaïque de sa prose le rendait mal accessible aux profanes. Il prenait plaisir à enchevêtrer sa phrase, à la faire passer, comme dans un laminoir tortueux, à travers de grosses

chevilles, au milieu desquelles il se jouait avec complaisance : il boulonnait sa période avec des *encore que*, *si pourtant faut-il*, *aussi lui*, *y ayant quelque embarras*.

Avec une intransigeance digne de son aïeul littéraire, il a étrillé les Rolets et les chats, qui lui en gardèrent rancune. C'était là un rôle difficile à tenir. Il y eut dans cette attitude fière beaucoup de courage et de valeur, en tous sens.

L'indulgence est comme les lunettes, ceux-là s'en servent qui en ont besoin.

* * *

Émile Faguet (1) écrit dans les journaux et les revues.

Dans ses livres, par l'élévation de la pensée, par la finesse, par la rigueur quelquefois perfide des conclusions, par l'aisance avec laquelle le raisonnement évolue au milieu des abstractions, par l'ingéniosité bien personnelle des aperçus et la science de la déduction, il est assuré de prendre place aux premiers rangs parmi les critiques de notre temps.

C'est un plaisir de goûter ce style ferme, nerveux, plein de sens et d'idées, gracieux rarement (lisez pourtant les pages sur *Adolphe*), mais grave à dessein, fertile en maximes et en axiomes d'une concision ingénieuse et éloquente, en conformité avec le caractère et le talent des hommes que le critique étudie et qui semblent l'inspirer.

Cette sagacité passe dans ses articles qui deviennent la matière de ses volumes. Il écrit aussi sur des questions à l'ordre du jour des chroniques dont l'esprit a parfois de la gaîté.

Jules Lemaître a accroché dans sa galerie des *Contemporains* des portraits littéraires faits avec finesse et subtilité. Nous le retrouverons à la critique dramatique.

Henri Bérenger, Gaston Deschamps, Doumic d'un jugement très personnel, l'ingénieux Chantavoine, l'agréable Philippe Gille, G. Pélissier, Ed. Petit, Parigot, Charles Foley, Marcel Ballot, d'Almeras, Ledrain, Ph. Glaser, J. Ernest-Charles, Paul Flat, Bernardin, etc., forment la phalange de plus en plus réduite des liseurs et des juges.

(1) E. Faguet né en 1847 : *Seizième siècle : dix-septième siècle : dix-huitième siècle ; dix-neuvième siècle ; Politiques et moralistes du dix-neuvième siècle ; Notes sur le théâtre contemporain* (8 vol.) de 1885 à 1891. *La tragédie au seizième siècle* (1 vol.) 1883.

Le public est dérouté, désorienté sur l'océan des livres nouveaux dont la marée monte toujours, il s'y perd, il renonce à choisir, et, sollicité d'autre part par les exercices à la mode, les sports variés : le yacht ou la bicyclette, l'automobile, ennemis jurés de la librairie, il se complaît dans l'abstention.

La critique dramatique a résisté plus longtemps que celle des livres : elle est sapée et elle périra par des causes différentes, en particulier par la hâte qu'a le public d'être renseigné. Autrefois le critique prenait son temps pour juger, et consacrait aux grandes œuvres le loisir et le soin qu'elles méritaient. Il n'en est plus ainsi. Il existe encore deux ou trois feuilletons du lundi : il y a toute apparence qu'ils disparaîtront. Le journal est trop pressé pour attendre. Le rideau se baisse à une heure du matin sur la pièce nouvelle, et il faut que deux heures après les machines roulent et qu'aussitôt la poste distribue à tous les coins du monde les trois ou quatre colonnes imprimées où le critique ordinaire de la feuille dit son avis motivé sur la nouveauté. Où prendre le temps matériel de les écrire ? Il est donc nécessaire que le compte rendu soit fait non pas immédiatement après la première représentation, mais avant ! Ce n'est pas un compte rendu, c'est une prophétie : de là l'institution des répétitions générales. Bientôt elles ne suffiront plus, que dis-je ? elles ne suffisent déjà plus. Des gens appelés *courriéristes*, *soiristes* racontent la pièce non pas devant que les chandelles soient allumées, mais bien devant qu'elle ait quitté le tiroir de l'auteur, ou même sa cervelle. On sait un mois d'avance quels seront les décors, quels seront les interprètes, quels costumes ils porteront, et le soir de la *première*, des papiers distribués donnent leur nom et leur âge, la biographie de l'auteur, le sujet de la pièce : le théâtre lui aussi fera bientôt faire aux directeurs de journaux l'économie d'un critique dramatique et aura ses « prières d'insérer » grassement rétribuées.

Notez le talent perspicace et pénétrant d'Émile Faguet, la science de Larroumet ; la facilité aimable de Paul Perret, l'ingéniosité d'Adolphe Brisson ; Henri Fouquier, Pessard, Emmanuel Arène, Duquesnel, Léon Kerst, E. Lintilhac, Jean Jullien, Aderer, H. Bauer, Catulle Mendès, Bernard Derosne, F. de Nion, Nozière, ont constitué un corps assez vaillant de critique théâtrale. Au-dessus d'eux, et autrement, deux noms partagent l'attention. C'est Francisque Sarcey et Jules Lemaître. Le sens commun est

leur point commun. Ils se complètent agréablement l'un par l'autre.

Ce furent deux figures bien distinctes. L'un fut le représentant fidèle et adéquat de l'opinion du grand public, dont il eut une intuition singulière. L'autre représenta l'esprit, la finesse, le dilettantisme délicat, les impressions vives et distinguées. Le premier parla au nom du bon goût, de l'art classique si l'on entend par ce mot celui qui répudie les excentricités, les acrobaties de style ou de composition, les essais aventureux. Le second ne connut d'autre goût que le sien, qui fut éclectique, ondoyant et indulgent. L'un défendit et imposa sa doctrine, très nette, très ferme, très pénétrée du principe de la nécessité pour les œuvres dramatiques de s'astreindre à de certaines règles qui sont celles des maîtres, netteté d'exposition, clarté de l'intrigue, progression de l'intérêt, précision des caractères, unité de l'action qui doit s'agencer autour du point culminant ou « scène à faire »; l'autre, n'affirma pas, ne demanda rien, n'infligea et ne réclama aucun postulat, et se fit une double loi de n'écouter que son caprice et ne considérer que son plaisir.

La forme dans laquelle ils s'exprimaient n'offrait pas moins de diversité. L'un écrivait avec bonhomie et sans gêne, sans souci de la lime, avec des vulgarités qui bousculaient de délicieuses trouvailles de style, d'expressions et d'heureuses rencontres de plume. Il le sut et il le voulut. Il écrivit pour le lundi, non pour le livre, et il se refusa à réunir en volumes la collection de ses précieux articles.

Il a pleine conscience que ses articles avaient été écrits pour la semaine qui les avait vu naître, avec le sans-façon qu'il aimait, il jugea inutile de les fixer dans un in-douze, de se soumettre à une critique minutieuse qu'il ne cherchait pas et dont il n'avait cure ; et d'autre part il se refusa à donner à ses chroniques un tour différent, une forme plus châtiée, une tournure compassée : il savait qu'il les priverait d'un grand charme.

L'autre aime et soigne la forme, il a réuni en volumes annuels ses *Impressions de théâtre* qui conservent toujours leurs qualités de finesse, d'agrément, de perspicacité pénétrante et ironique. Il a promené à tous les spectacles sa curiosité en éveil et il se laissa aller à ses paradoxes inoffensifs et à ses émotions douces. C'est un délicat, un penseur, qui philosophe spirituel-

lement sur les sujets les plus humbles et qui cherche les contrastes comme il aime les contradictions.

Celui, dit-il, qui étant entré le matin à l'église s'en va le soir à l'Eden-Théâtre après avoir flâné sur les boulevards a pu, s'il sait voir, apprendre des choses qui ne sont pas dans les manuels.

L'innombrable quantité de toiles mal peintes et de sculptures affolées qui tombent en avalanches périodiques et demeurent quelque temps accrochées aux murs de nos multiples expositions artistiques sont appréciées, vaille que vaille, par une armée de critiques, dont la plupart seraient aussi parfaitement désignés pour suivre les grandes manœuvres. Il faut tirer de pair des hommes comme Eugène Müntz, Charles Yriarte, Paul Mantz, André Michel. Ajoutez, si vous voulez, Arsène Alexandre et Roger Marx, ces pâles descendants des Ch. Blanc, Louis Vitet (1), Gustave Planche, Eugène Guillaume, Viollet-le-Duc, comte de Laborde, des Paul de Saint-Victor, des Théophile Gautier, des Delécluze, que renierait Diderot lui-même (2). Aborder leurs théories et leurs dissensions, ce serait agiter les graves questions que soulève l'apparition de ce qu'on appelle l'Art nouveau, qui s'inspire du symbolisme et de l'idéalisme, ce n'en serait pas ici le lieu, mais il est regrettable de constater que l'art trouve dans le journal un champ de discussions, après tout intéressantes, qui est de plus en plus refusé à la littérature.

Les sciences aussi ont leur petite place dans le journal, vulgarisées au jour le jour par des spécialistes à rôle d'intermédiaires. Ils sont le canal entre le savant et la foule, ce sont les commissionnaires du laboratoire, les nouvellistes de l'amphithéâtre, les chroniqueurs de la chambre noire, et ils s'appellent : Max de Nansouty, Émile Gautier, Arthur Good, docteur Bianchon, etc. De Parville, de Cherville font la chronique du plein air, de la pêche, de la chasse.

Chacun a son département et son district : tel suit et annonce les découvertes de l'archéologie, tel dénonce les on dit des académies, tel autre est affecté aux nouvelles militaires, à celles de la Bourse et de la spéculation ; Bataille s'était taillé une ma-

(1) Louis Vitet (1802-1873), collaborateur du *Globe*, auteur de scènes dramatiques. (*les Barricades, les Étals de Blois*) et d'études d'art. *Lesueur*, 1843, est un ouvrage classique.)

(2) Prudhon, David, Ingres, Eugène Delacroix, Fromentin, Benjamin Constant ont écrit aussi, sur leur art, des pages utiles.

nière de réputation à résumer l'histoire, au jour le jour, des tribunaux et l'aspect des procès ; cet autre « fait » les sports, pronostique les gagnants, et disserte sur les questions de yachting, rowing, records, cycles, football, trotting, steeple-chase, flyers ; il écrit autant en anglais qu'en français.

Reyer, Véber, Bruneau, Lalo tiennent la tête de la critique musicale où Castil-Blaze s'adonnait autrefois à toutes les excentricités, et où Berlioz se complaisait à raconter d'amusantes anecdotes parmi ses souvenirs.

Chaque spécialité a sa presse. Les sciences naturelles, les sciences historiques ont leurs journaux et leurs revues (1), qui intéressent un public averti et préparé à les lire.

Il faut faire aussi une place à la presse satirique et frondeuse, goguenarde, tournant tout en charge, en caricatures, en chansons, faisant la guerre à coups d'épingles et tenant les rieurs de son côté, narguant le pouvoir en s'abritant derrière ses malices et dissimulant ses insolences avec des gambades. C'était le *Figaro* de Lepoitevin Saint-Alme, ou le *Nain jaune* de Cauchois-Lemaire, dont Louis XVIII se débarrassa en lui faisant insérer la phrase : « Le roi s'endort tous les soirs aux Tuileries dans la peau d'une bête. » Le lendemain, le journal était supprimé. Puis ce furent le *Miroir*, le *Corsaire*, la *Caricature*, avec les poires de Philipon, le *Charivari* qui ne démentit pas son titre. La Restauration et le règne de Louis-Philippe

(1) *Revue des Deux-Mondes. Le Correspondant. La Grande Revue. La Nouvelle Revue. La Revue de Paris. La Revue* (*des Revues*). *La Revue politique et littéraire* (Revue Bleue). *La Revue politique et parlementaire. Revue archéologique* (dirigée par MM. G. Perrot et S. Reinach). *Revue critique d'histoire et de littérature. Revue d'histoire littéraire de la France, Revue d'histoire moderne et contemporaine. Revue d'histoire*, rédigée par l'État major de l'armée (section historique). *Revue de philologie, de littérature et d'histoire ancienne. Revue de synthèse historique. Revue des études historiques. Revue des questions historiques. Revue historique* (dirigée par MM. G. Monod et Ch. Bémond). Compte rendu de l'Académie des inscriptions et belles lettres. Bulletin du Comité des travaux historiques institué au Ministère de l'Intérieur. Bulletin de la commission des recherches des documents relatifs à la vie économique de la Révolution, instituée au ministère de l'Instruction publique. Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France. *Journal des Savants. Journal asiatique. Le Moyen Age* (dirigé par MM. Marignan, Prou et Wilmotte). *La Révolution française* (rédigée par la Société d'Histoire de la Révolution française, sous la direction de M. Aulard). Bulletin de la Société archéologique, historique et artistique : *le Vieux Papier. Annales de Bretagne* (par la Faculté des lettres de Rennes). *Annales de l'Est et du Nord* (par les Facultés de Nancy et de Lille). *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux. Annales du Midi*, par la Faculté des lettres de Toulouse. *Revue d'Alsace* (fondée en 1850). *Revue historique de Lyon. Revue de la Haute-Auvergne*. Bulletin de la Société de *l'Histoire de Paris et de l'Ile de France*, etc.

furent la belle époque de ces tirailleurs en belle humeur.

La race de ces petits corsaires gouailleurs ne devait pas disparaître sous Napoléon III, puisque Monselet, Scholl, Banville, Léo Lespès, Meilhac, Taine lui-même, éparpillaient les fusées sonores de leur esprit frondeur au sommet des colonnes du *Figaro* bihebdomadaire, de la *Vie parisienne*, du *Grand Journal*.

Les feuilles fantaisistes pullulaient : le *Sans le sou*, autographié, la *Bohème*, le *Triboulet*, le *Rabelais*, la *Balançoire*, la *Lune* qui devint l'*Éclipse*, le *Sifflet*, le *Tam-tam*.

La verve des caricaturistes s'exerçait à plaisir et à foison dans ces pamphlets illustrés où Daumier prodiguait ses silhouettes inoubliables, où André Gill, Bertall, Cham, Moloch, Lepetit, Gavarni, haussaient la « charge » à la hauteur d'un art dont la tradition se perpétue de nos jours par les fantaisies de Caran d'Ache, de Robida, les croquis pessimistes et cruels de Forain, les « pierrots » de Willette, ce grand artiste, les « mousquetaires » de Henri Pille, les « bourgeois » des Veber's et les portraits de Léandre, les charges de Abel Faivre, Capiello, Sem.

La distinction s'atténue et s'efface peu à peu entre la petite et la grande presse, elles se rapprochent, se pénètrent et fusionnent. L'image et la caricature ont pris droit de cité dans les grands journaux.

Les plus graves, comme le *Temps*, acceptent et accueillent des clichés de cartes géographiques, de vues, de documents graphiques.

Toutes les publications, périodiques ou quotidiennes, leur font une place. Il y a dans ce goût et cette prédilection de plus en plus exigeante une évidente conséquence des nouvelles méthodes d'éducation, où l'enseignement par la vue, les tableaux, les *compendiums*, a pris une part prépondérante, due logiquement à la double renaissance de l'esprit scientifique et de l'esprit critique en ce siècle.

Dans les dernières années du siècle, la presse illustrée a pris un développement considérable dû à l'application pratique de la photographie et aux procédés de clichage en similigravure (l'*Illustration*, le *Monde illustré*, etc.). Parallèlement, les dessins se sont multipliés avec une tendance fâcheuse et décidée vers la grossièreté et l'obscénité. Une nuée de petites feuilles immondes s'est abattue sur les kiosques des boulevards, les gares

des chemins de fer, et les pays étrangers où ils sont très demandés et où ils répandent la plus fâcheuse opinion sur nos goûts et nos habitudes. C'est un danger public et un dommage national.

*
* *

Le mécanisme du journal moderne a atteint un fonctionnement régulier, simple et précis.

Un journal est ordinairement dirigé par un rédacteur en chef assisté d'un secrétaire de rédaction pour établir la mise en pages, d'un administrateur pour la partie commerciale et d'un gérant pour purger les condamnations.

L'article de tête, dit *Premier* Paris ou Éditorial, ou article de Leader, est confié à une plume autorisée et connue, et traite un sujet d'actualité.

On appelle *Échos* les nouvelles mondaines contées en filets minces, et souvent taxés par l'administration, qui met à prix des places réservées à la vanité humaine. C'est la partie vivante et variée du journal, le tableau de la vie dans les mondes les plus intéressants, et chaque journal choisit le sien pour plaire à ses lecteurs. L'*échotier* qui dirige et insère ces notes a une certaine influence par son pouvoir de distribuer la publicité dans la mesure où l'administration, qui veille, le tolère.

Suivent les comptes rendus des séances du Parlement et du Conseil municipal, des tribunaux, les dépêches de l'étranger, les premières représentations theâtrales de la veille, en deux parties, confiées au critique et au soiriste, les faits divers colligés par les reporters, le courrier des théâtres, l'article sur la Bourse et les valeurs, l'article sur les sports, les annonces de la quatrième page, qu'on désigne du nom pittoresque « le mur ». Au bas des colonnes, au rez-de-chaussée s'allongent les feuilletons. Le mouvement de la librairie n'est plus guère marqué que par l'insertion payée de notules que rédigent les auteurs et qui déclarent l'ouvrage le chef-d'œuvre des temps. Un critique artistique visite, pour les lecteurs, les expositions de peinture. Un liseur découpe dans les journaux rivaux des extraits d'articles qui sont jugés dignes d'être reproduits.

Les journaux paraissent à toutes les heures du jour. Les feuilles du soir commencent leur apparition vers 3 heures de l'après-midi et font, selon les événements, trois ou quatre édi-

tions successives dont chacune ne diffère de l'autre que par un petit paragraphe ajouté en « Dernière Heure ». Les relations sont minutieuses et longues.

La mort de Louis XVI est racontée en soixante-dix lignes dans les journaux du temps les plus prolixes : que de suppléments exigerait aujourd'hui un fait-divers de cette envergure !

Le dernier journal de la journée paraît à 10 heures du soir. L'actualité est un champ que drainent sans cesse d'heure en heure les appareils compliqués de la Presse : elle n'y laisse rien, que ce qu'elle veut, préfère ou doit laisser. Le silence aussi s'achète. Ce vice compromet le journalisme : tout y est taxé, affaires ou vanités.

Sieyès ne savait pas si bien dire ou prédire quand il s'écriait :

La presse est le commerce de la pensée !

La partie typographique est importante et encore imparfaite. L'information qui a à son service le téléphone, le vélocipède et l'automobile manque d'un moyen rapide de composition.

La nouvelle immédiate est la seule qui ait son prix. Le journal de la veille — ou le soir celui du matin — est aussi méprisé que les vieilles lunes.

Au temps de La Bruyère, le devoir du nouvelliste était de dire : « Il y a tel livre qui court qui est imprimé chez Cramoisy » ; de faire du raisonnement creux sur la politique et de se coucher le soir sur une nouvelle qui se corrompait la nuit et qu'il fallait abandonner le matin.

C'était l'enfance de l'art. Aujourd'hui, il ne se couche pas sur une nouvelle, quand il se couche, la nouvelle est déjà imprimée et répandue par la poste à des milliers d'exemplaires : il ne sait pas seulement qu'il y a tel livre qui court : mais que tel livre est en projet chez tel éditeur et en germe dans le cerveau de tel écrivain. Il donne les faits du jour et du lendemain et de l'avenir. Il se trompe souvent. Alors il rectifie.

Un journal annonça — ce qui est fréquent — la mort d'un monsieur qui se portait à merveille et qui protesta. Il ne mourut que dix ans plus tard.

Le journal imprima alors triomphalement :

— Ainsi que nous avons été les premiers à l'annoncer, M. X... est mort.

Le reporter, armé de son calepin et de son crayon, exerce un

dur métier; il court de porte en porte, visite tous les commissariats de police, où il copie les résumés qui notent les chiens noyés, les assassinats, suicides, faits divers, incendies, écrasés; il fréquente les secrétariats d'administration de ministères, de théâtres, les concierges, les boutiquiers, interroge les passants, écrit sur ses manchettes, et revient haletant au bureau de rédaction pour que la dernière nouvelle soit rédigée et composée avant l'heure du tirage.

A l'école de la Bédollière ou de Champfleury, et de Privat d'Anglemont, le chroniqueur curieux a parcouru et décrit les coins de Paris, les paysages citadins, les quartiers humbles et pittoresques.

La renaissance et le développement de l'esprit scientifique dans la seconde moitié du siècle ont une influence décisive sur la littérature devenue précise, réaliste, documentée.

Le reporter écoute et fait parler. Il est alors *interviewer*. L'interview est l'art d'écouter les paroles d'autrui à domicile pour les défigurer à l'impression.

Le reportage et l'interview ont attiré Fernand Xau, Pierre Giffard, Paul Ginisty, Hugues le Roux; Fernand Calmette a été faire causer les rois.

Charles Chincholle traversa les pays avec la mobilité d'un explorateur, et Ad. Brisson, Jules Huret interrogèrent les notoriétés littéraires; Paulian se déguisa en loqueteux pour étudier chez eux les misérables.

Le nombre des journaux augmente chaque année. A la fin du dix-neuvième siècle, la presse française était représentée par 5.787 feuilles.

A Paris, on comptait à cette date 2.401 journaux, dont 166 étaient politiques et se décomposaient en 128 républicains, 38 conservateurs ou neutres.

Il n'y avait qu'un journal tri-hebdomadaire, et 16 bihebdomadaires, 78 hebdomadaires, 5 bi-mensuels, et 1 annuel : c'est le *Premier mai*.

En province, c'est la Gironde qui a le plus de périodiques. On y compte 1 journal pour 5.242 habitants; dans le Finistère, il y en a 1 pour 39.323 habitants. La presse départementale se compose de 1.102 organes républicains, 410 conservateurs, 1.874 divers.

Ces « divers » tant à Paris qu'en province, offrent une grande

variété : photographie, ballons, bicyclettes, électricité, mécanique, médecine, magnétisme, religion, sports, modes, musique, théâtre, finances, jeux, syndicats, science héraldique, bibliographie, il n'est rien qui n'ait son organe. Il y a quatre journaux de mariages, deux de naissances, et un pour la mort.

Il y a au dépôt du ministère de l'Intérieur une collection de titres de périodiques : nul ne peut les prendre ; et on en trouve toujours de neufs ! Quelle ingéniosité ! A côté des titres entachés de banalité : l'*Écho*, le *Courrier*, l'*Impartial*, l'*Éclaireur*, le *Phare*, la *Vigie*, la *Vérité*, l'*Avenir*, le *Progrès*, l'*Univers*, le *Monde*, le *Matin*, le *Soir*, le *Jour*, la *France*, le *Pays*, la *Liberté*, le *Temps*, la *République*, il y en a de plus particuliers, le *Corps gras* ou le *Gymnase* et le *Carabinier* ou *A gens s'amuse*, sans compter 4 *Espérance*, 9 *Étoile*, et quantité d'animaux, 20 *Abeilles*, 1 *Chat noir*, 1 *Chien*, 1 *Cheval de guerre*, 1 *Cigale*, 1 *Fourmi*, 1 *Mouette*.

Le métier de journaliste en province est surtout l'art de manier les ciseaux.

A part quelques articles d'intérêt local, le journal reproduit des coupures des journaux de Paris.

Cependant en ces derniers temps de décentralisation, de grandes feuilles de province ont pris un important développement, ont agrandi leur format, abaissé leur prix : les nouvelles, les articles même leur sont téléphonés de Paris ; les abonnés sont nombreux et le tirage monte.

Le journal moderne est une encyclopédie quotidienne, donc rapide, superficielle, vouée à la caducité précoce, à l'évanouissement immédiat. Tout ce qui présente quelque apparence de généralité et de durée, tenez pour assuré, qu'il est étranger au journalisme, et que tous les directeurs le refuseront comme étant « de la mauvaise copie ». Faire du journalisme, c'est mettre sa gloire en viager.

Les rédacteurs de journaux l'ont ainsi voulu, eux qui ont à leur usage ce paradoxe : Un journal est fait non par ses rédacteurs, mais par ses abonnés.

Quelle erreur ! Et de quoi donc servirait l'ascendant considérable de la presse sur l'esprit public si elle renonce à le diriger.

Je l'ai dit ailleurs, et j'y reviens ici : la presse littéraire n'est plus qu'un souvenir. Émile de Girardin l'a tuée. Aujourd'hui le journalisme guette la mode et prend le vent. Elle était le

guide. Elle est passée à l'arrière-train. Elle flatte la foule, lui emprunte ses prédilections, ses engouements, son langage ; elle n'agit plus, elle fait recette.

Tout homme qui sait tenir une plume peut entrer dans la cohorte.

Le style? « Il gênerait l'abonné. »

Autrefois, l'écrivain puisait ses idées aux sources, chez les grands penseurs ; il se faisait leur truchement et leur vulgarisateur auprès des foules et certains savent encore aujourd'hui et s'en rendent compte, que toutes les idées sur lesquelles nous vivons et qui forment le fond commun de l'intelligence de ce siècle, nous viennent des philosophes ; c'est Kant, c'est Hégel, c'est Comte et Darwin, Claude Bernard et Pasteur, Taine et Renan qui ont formé ce substratum sur lequel nous nous tenons et nous circulons.

Le journalisme s'en passe. Il s'est intellectuellement démocratisé, il ne devance ni ne dépasse le suffrage universel.

Les journalistes sont par profession les acrobates de la facilité et de la rapidité.

Combien ils dépensent, dissipent, gaspillent de verve, d'esprit, de talent ! Que de poudre aux moineaux ! Combien de poètes, d'auteurs dramatiques, de romanciers la presse a dévorés !

En lui souhaitant de s'élever, il faut néanmoins saluer la presse contemporaine, garantie de la liberté de penser, vulgarisatrice du bien, du mal et du vrai, commentatrice des faits et des choses.

Nous n'irons pas jusqu'à la louer, comme le faisait un Allemand, d'entretenir le peuple dans la connaissance de l'alphabet, par un service analogue à celui que rendit la traduction de la Bible par Luther, mais elle répand ce qui sans elle demeurerait obscur, et on peut dire que ce qui n'a pas été enregistré par les journaux n'existe pas. La presse eût divulgué aussitôt la découverte de Papin, comme elle a fait pour Roentgen ou Vilbur Wright.

L'abonné finit par adopter les opinions de son journal, ce qui est mieux que de n'en pas avoir ; il y a peut-être un petit dommage : le public se déshabitue de penser et s'inféode aux idées de son journal dont il subit fatalement la suggestion.

Cette désuétude de la réflexion personnelle engendre une paresse intellectuelle qui écarte le public des idées générales

et de toute philosophie. C'est un abaissement, une capitulation de la personnalité devant une institution.

Les inconvénients même constatent la puissance formidable de ce levier. Il a une faiblesse, qui la compense et c'est sa caducité éphémère. L'arbuste se dépouille tous les jours et n'a jamais de fruit. Dans la presse, les feuilles vivent ce que vivent les roses : si elles avaient aussi la durée, elles seraient des talismans trop redoutables.

CHAPITRE XIII

Orateurs. — Hommes d'État. — Politiques. — Philosophes. — Savants. — Étrangers de langue française.

I. — Orateurs. — Napoléon. — Villèle. — Neuville. — Chateaubriand. — De Serre. — Jordan. — Benjamin Constant. — Lainé. — Royer-Collard. — Manuel. — V. de Broglie. — Général Foy. — Casimir-Périer. — Montalembert. — Berryer. — Guizot. — La Fayette. — V. Hugo. — Dufaure, etc.

1848. Lamartine. — Michel de Bourges. — Louis Blanc. — Ledru-Rollin. — Falloux. — Baroche. — Rouher. — Jules Favre. — E. Picart. — Émile Ollivier. — Jules Simon. — Thiers.

Après l'Empire. — Jules Grévy. — Madier de Montjau. — A. de Broglie. — Audiffred-Pasquier. — Buffet. — Chesnelong. — Dupanloup. — Gambetta. — Paul Bert. — Challemel-Lacour. — Waldeck-Rousseau. — Goblet. — Jules Ferry. — Freycinet. — Méline. — Clemenceau. — De Mun. — Ribot. — Paul Deschanel. — Bourgeois. — Poincaré. — Barthou. — Millerand. — Jaurès.

Éloquence du barreau. — Dufaure. — Berryer. — Thiers. — Dupin. — Chaix-D'Est-Ange. — Floquet. — Lachaud. — Allou. — Rousse. — Barboux. — Pouillet. — Demange.

Professeurs et conférenciers. — Patin. — Saint-Marc Girardin. — Philarète Chasles. — Ozanam. — Edgar Quinet. — Michelet. — Renan. — Caro. — Larroumet. — Brunetière. — Lavisse. — Faguet. — Legouvé. — Sarcey.

Éloquence de la chaire. — Frayssinous. — Mgr Dupanloup. — Le P. Ravignan. — Lacordaire, l'homme et l'orateur. — Le P. Hyacinthe. — Le P. Montsabré. — Mgr D'Hulst. — Mgr Freppel. — Cardinal Lavigerie. — Le P. Didon.

II. — Écrivains politiques. — De Bonald. — Royer-Collard. — Benjamin Constant. — P.-L. Courier. — Casimir-Périer. — V. de Broglie. — Cormenin. — Berryer. — Michel de Bourges. — Dufaure. — Jules Favre. — Montalembert. — Falloux. — De Laboulaye. — Ledru-Rollin. — Buffet. — A. de Broglie. — E. Picart. — Challemel-Lacour. — Boutmy. — Politiciens d'aujourd'hui : De Mun. — Ribot. — Freycinet. — Clemenceau. — Brisson. — Poincaré. — Léon Bourgeois. — Jaurès. — Méline. — Louis Barthou. — Deschanel. — Leygues. — Caillaux. — Trouillot. — Pichon, etc. — Les Femmes et la Politique.

III. — Sociologues. — Saint-Simon. — Fourier. — Auguste Comte. — Littré. — Proudhon. — Michelet. — Le Play. — Laffitte. — Bastiat. — Frédéric Passy, etc.

IV. — Philosophes. — Destutt de Tracy. — Laromiguière. — Maine de Biran. — Ballanche. — Joubert. — Victor Cousin. — Jouffroy. — Pierre Leroux. — Vacherot. — Jules Simon, l'homme et l'écrivain. — Théodule

Ribot. — Taine. — Abbé de Broglie. — Le P. Gratry. — Secrétan. — Levêque. — Ravaisson. — Caro. — A. Fouillée. — Guyau. — Lachelier. — Renouvier. — Ollé-Laprune. — Paul Janet. — Boirac. — Brochard. — Lévy-G. Brühl. — G. Lyon. — Séailles, etc.

V. — Moralistes. — Schérer. — E. Legouvé, l'homme et l'écrivain. — Divers.

VI. — La Pédagogie. — V. Duruy. — Jules Simon. — Bersot. — Legouvé. — Lavisse. — Liard. — Dupanloup. — Le P. Didon. — Compayré. — Octave Gréard, son œuvre.

VII. — La Littérature scientifique. — Les astronomes : Monge. — Laplace. — Arago. — Géologues et géographes : De Beaumont. — Lapparent. — Élisée Reclus. — Physiciens : Fourier. — Ampère. — Fresnel. — Geoffroy-Saint-Hilaire. — D'Arsonval. — Chimistes : J.-B. Dumas. — Wurtz. — Berthollet. — Sainte-Claire Deville. — Berthelot. — Pasteur. — Naturalistes : Lacépède. — Lamarck. — Cuvier. — Flourens. — Quatrefages. — Physiologistes : Claude Bernard. — Paul Bert. — Vulpian. — Richet. — Sadi Carnot. — Duclos, etc. Mathématiciens : Billot. — M. Chasles. — J. Bertrand, etc.

VIII. — Philologie : Fauriel. — Raynouard. — Paulin Pâris. — Gaston Pâris. — Bréal. — Renan, etc...

IX. — La langue française a l'Étranger. — L'Alliance française pour la propagation de la langue et de l'influence françaises à travers le monde. — Les missions. — Le comité français des Expositions à l'Étranger. — Journaux étrangers en langue française : Belgique. — En Suisse. — En Roumanie. — En Algérie. — Amérique du Sud. — Haïti. — Canada. — Conclusion.

I. — « Tant que j'aurai une épée au côté, je compte pouvoir leur couper la langue », écrivait Napoléon à Cambacérès au sujet des avocats de Paris, dont trois à peine sur deux cents avaient voté pour l'Empire, et, en effet, il y eut bien trois ou quatre assemblées politiques sous le Consulat et l'Empire, mais il n'y eut pas d'orateurs, ou plutôt il n'y en eut qu'un, comme il n'y eut qu'un législateur, et ce fut Napoléon.

Ses premières harangues de l'armée d'Italie sont dans le style des Montagnards, des démocrates antiques.

Il sut bientôt l'art de reproduire en tableaux d'apothéoses et ce qu'on vient d'accomplir et ce qu'il reste à faire. Le Génie planant sur l'armée, la devançant et la guidant, les morts glorieux sortant des tombeaux pour la voir passer, les Romains et Alexandre, voilà les images qu'évoque le Consul. En Allemagne, avant et après Austerlitz, l'Empereur sourit à l'orgueil de ses enfants. Après le retour de Russie, où il a été vaincu par les éléments et les distances, Napoléon dans ses proclamations semble faire encore le geste rassurant que David lui prête dans la *Distribution des Drapeaux* !

Après la Campagne de France, le ton devient haineux, sauf dans ses touchants adieux de Fontainebleau. Au retour de l'Ile d'Elbe, il ne trouve que de la grandiloquence, son geste de « roi constitutionnel » est embarrassé, et son verbe incorrect.

Les Chambres de la Restauration ont été l'école de l'éloquence politique, l'art des orateurs y fut peu spontané ; on compose à l'avance, on lit à la tribune. Les discours suivent les règles de la rhétorique : propositions, divisions, blâmes et hardiesses enveloppées de formules restrictives. C'est l'asile de l'art classique, le romantisme en serait éconduit comme un mal appris. Les orateurs d'affaires furent alors nombreux et compétents, on l'oublie aujourd'hui ; c'est le destin des exposés techniques, même goûtés et applaudis des contemporains, de périr les premiers et le plus complètement.

Élite sociale, nommée par une élite, Pairs et Députés ont, du moins par la parole, représenté tous les sentiments, toutes les pensées dont le royaume de France eut alors conscience. L'étroite mentalité de la Droite avait ses orateurs, et non des moins diserts. Beaucoup de doctrinaires, élargissant d'eux-mêmes le rôle qu'ils tenaient de collèges électoraux si restreints, ont fait parler à la tribune toutes les voix de la Patrie. Si l'on reprenait un à un tous les grands débats de cette époque, on verrait quelle variété, quelle fécondité la vie parlementaire avait alors. Libéraux de Gauche et « Jacobins de Droite », pouvaient déjà sentir la vie intense d'une nation à la fois antique et nouvelle, toute pétrie de traditions et toute rajeunie.

S'il ne s'est point fait de belle politique dans tous les camps, dans tous il y eut de beaux caractères et de grands talents. Du comte de Villèle (1), longtemps chef de la droite, et qui garda sept ans le pouvoir sous deux rois, ce que l'on cite encore montre une force sèche et froide, une compétence précise et obstinée. C'est l'homme de gouvernement qui ne fait point de phrases.

Le baron Hyde de Neuville (2) ne fut pas grand orateur, mais il est de ces hommes qui représentent avec honneur une cause justement perdue, la défendent en quelque sorte par leur fidélité, par leur dévouement, leur clairvoyance héroïque.

Chateaubriand parla admirablement et avec pathétique. Son

(1) 1773-1854. — (2) 1776-1857.

discours pour « sa guerre », la guerre d'Espagne, est écrit dans une langue claire, ferme, avec une large et haute ironie. Son discours le plus fameux est le dernier de sa carrière, celui qu'il prononça pour ses princes, le 7 août 1830, après leur chute. Quelques vastes images dans la manière de David y étaient inévitables, et la conjoncture était trop troublée pour avoir permis à l'orateur une composition cohérente. Mais précisément par son désordre et sa simplicité — qui dut être un effort et est ici un acte de vertu — il donne l'impression de l'improvisation sincère.

Le comte de Serre (1), qui a prononcé cette forte parole : « indigne d'être un législateur français celui qui méconnaît le caractère ancien, lointain de la Révolution », passa néanmoins, en 1820, de la gauche à la droite, et fut jusqu'à sa mort l'orateur de ce parti. Un de ses contradicteurs (le duc V. de Broglie), note un peu après l'avoir entendu : « Il fit tête à tout et à tous avec un degré d'intrépidité, de sang-froid, de présence d'esprit, d'à-propos, qui n'ont jamais été égalés peut-être et probablement jamais surpassés dans aucune assemblée délibérante : rendant coup pour coup, raison pour raison, sarcasme pour sarcasme, invective pour invective » ; et, quelques années plus tard, un critique d'accent ordinairement débonnaire, Sainte-Beuve, le peignit en ces termes, rares sous sa plume : « Cette grande âme oratoire, au large essor, au coup d'œil étendu, à l'inspiration palpitante et passionnée, un de ces oiseaux de haut vol qui ne s'élèvent jamais plus haut que dans la tempête ».

Les orateurs libéraux furent nombreux.

Jordan parlait avec une abondance et une clarté relevées d'alerte ironie. La dernière fois qu'il parut à la tribune, ce fut pour se mesurer avec M. de Serre, et l'on put bien voir que la plus grande éloquence politique n'est pas toujours celle des mots.

Benjamin Constant (2) qui, de la même plume, écrivit des romans individualistes et des constitutions monarchiques, chercha toujours sa voie et ses principes. Il fut un cas psychologique : ses facultés étaient supérieures à ses procédés, et son influence fut supérieure à ses ressources. Sa parole fut inquiète, toute frémissante de sensibilité tendue, insolente souvent.

(1) 1776-1824. — (2) 1767-1830.

Lainé (1) obtint l'admiration de Lamartine.

Royer-Collard sera devant la postérité *l'Orateur* du temps de la Restauration. Son temps déjà le jugea tel : il fut porté à la présidence de la Chambre des Députés pour avoir été élu par sept collèges à la fois. Ayant traversé les assemblées de la Révolution, et ayant employé des loisirs forcés sous l'Empire à des travaux d'histoire et de philosophie, il se trouva tout formé à l'éloquence politique renaissante. Chef des Doctrinaires, s'il fut le créateur de l'éclectisme philosophique, il eut des doctrines en politique, et, au sens parlementaire du mot, des idées. Il eut le culte de l'égalité civile, du gouvernement représentatif et de la Charte, et il fut l'orateur le plus complet par le bel équilibre des forces intellectuelles et physiques, la vigueur saine d'un caractère et d'un talent qui allèrent s'affermissant et s'imposant toujours de plus en plus. Son imagination avait un rayonnement. « Des flots de métaphores, dit Taine, jaillissent au milieu de son raisonnement sans le noyer ni le briser. Qu'il soit dans une tribune ou dans une chaise, il imagine. » Et aussi il généralise, il prouve, il entraîne.

Dans le même groupe doctrinaire était M. de Martignac, aussi honnête homme, moins puissant, plus fin, plus souriant, mais à l'occasion capable de la plus chevaleresque générosité.

Un peu plus à gauche, voici Manuel, le duc V. de Broglie et le général Foy.

Manuel ne sera-t-il pour l'histoire que *l'expulsé* ? « C'était, a dit le duc V. de Broglie, un homme d'un caractère élevé, d'un grand courage et d'un désintéressement à toute épreuve, plutôt révolutionnaire de circonstance que de nature, plutôt démocrate de position que de préjugé, plutôt démagogue de talent que d'entraînement. »

La Chambre des Députés était alors un salon où l'on siégeait en costume protocolaire, et l'on comprend que dans les fameuses séances de l'expulsion (car l'incident occupa deux séances) une appréciation présentée sans réticences auliques a pu agacer la Droite, très préoccupée de respectabilité monarchique.

Le duc V. de Broglie, excellent orateur, doué de facultés moyennes, un peu hautain de ton, respecté pour ses œuvres philanthropiques, reprit le thème de Manuel et fit entendre aux

(1) 1767-1835.

Ultras, satisfaits dans leur vengeance, la même leçon. La parole serrée, harmonieuse de son lumineux bon sens fut écoutée et applaudie.

Le général Foy est la plus originale et la plus populaire physionomie des Chambres de la Restauration. On veut ordinairement que puisqu'il fut soldat, son éloquence ait été fruste et rude. Il fut simple, mais réfléchi et très habile. De son métier de soldat il s'est souvenu pour se réserver la spécialité de traiter des choses militaires, mais avec quelle savoir-faire oratoire et parlementaire! Il a des débuts de discours très insinuants, pose la question comme ses adversaires, et semble tout à eux; il développe leur thèse jusqu'à donner l'illusion: c'est un converti, murmure-t-on. Tout à coup, sur un mot, il s'arrête, il essaie de poursuivre, mais non, et soudain la thèse apparaît inadmissible. Alors vif et chaleureux, heureux d'être débarrassé du poids d'un doute, avec la vie même de l'improvisation, il présente sa doctrine et conclut pathétiquement. Voilà bien l'action oratoire, et celle qui se prolonge au-delà de l'enceinte d'une assemblée. Par sa loyauté, par sa bravoure d'orateur et de soldat, par l'esprit de ses nettes répliques, Foy avait conquis une immense renommée, et elle ajoutait à l'autorité de son geste. Quand il mourut, en 1825, Paris se dédommagea de ne pas posséder les cendres de l'Empereur en faisant de grandioses funérailles à ce général de brigade, et la France dota généreusement ses enfants.

Sous la monarchie de Juillet les orateurs furent encore nombreux, mais peu rivalisèrent avec leurs illustres précurseurs: il y eut moins de questions vitales et plus de débats d'affaires; les députés et les pairs furent élus ou nommés dans des milieux plus bourgeois, d'où moins d'élévation dans le ton et de distinction dans la forme.

Au premier rang on doit placer Casimir-Périer, Montalembert, Berryer, Guizot, Thiers et Lamartine. Ces deux derniers ont surtout donné leur mesure sous la deuxième République et le second Empire.

Casimir-Périer (1) eut le verbe strident, le geste hautain, l'autorité roide. Ce tempérament fougueux n'était pas celui d'un diplomate, peut-être se serait-il bien vite usé ou dégoûté.

(1) 1777-1832.

Le comte Charles de Montalembert (1) est, dans l'histoire politique du dix-neuvième siècle, le premier des orateurs catholiques. On l'a même appelé « un doctrinaire clérical ». Il n'a point dogmatisé. C'est aussi bien aux grands débats sur la Pologne, sur l'Irlande, ou à propos de la défaite du Sonderbund en 1848, qu'aux discussions sur la politique religieuse et tout autre des ministères français, qu'il a apporté l'élégance grave et la dignité recueillie de son attitude et de son geste de patricien anglais, sa voix claire, et son noble style.

Berryer (2) avait aussi été à bonne école sous un père avocat, en prenant part à la défense du maréchal Ney et du général Cambronne, et sa place sera la première quand on fera l'histoire de l'éloquence judiciaire. Malgré bien des différences, il est de la famille oratoire des Mirabeau, des Danton, des Gambetta. Il avait le physique et tous les dons de l'homme de tribune, sa tête était belle, son geste sympathique, ses répliques triomphantes, l'imagination entraînante, la conviction solide, le patriotisme vibrant. Ayant toujours assez de puissance intérieure et de force d'action, il était parfois d'une extrême bonhomie. En séance, Berryer se confesse, se raconte, s'analyse. Il dit ses raisonnements, ses douleurs. On l'écoutait comme quelqu'un qui a quelque chose sur le cœur.

Le gouvernement du Prince-Président demandait la révision de la Constitution de 1848. Berryer qui avait d'abord accepté la République, s'en effraya, et ce champion du parti bourbonien s'écria :

Vous êtes peuple, dites-vous ; vous êtes le fils de vos œuvres. Je le suis des miennes ; je suis plébéien comme vous ; je suis mêlé au peuple comme vous ; je ne le sers pas moins que vous ; je l'approche, je le secours, je le plains autant que vous ! Je le connais ce peuple, il ne cédera pas à ces excitations funestes, il recueillera ses souvenirs (il en a de récents !) il interrogera les souvenirs de ses pères, il comptera ce qu'il a eu de misère, ce qu'il a eu de souffrance, ce qu'il a eu d'égarement, de honte, quand il a obéi à la voix de ces enfants du doute qui prétendent être la raison même ! Et nous ! nous ! mes amis, nous ! il serait vrai de dire que nous aussi, malgré nous, nous serions, nous dit-on, pareils à vous ! Et pourquoi ?... (*Berryer résume les arguments des républicains, puis il reprend pour son compte*) : Dans mon existence, j'ai traversé quatre grandes formes de gou-

(1) 1810-1870. — (2) 1790-1868.

vernement. Arrivé à l'adolescence sous ce grand établissement de l'Empire, mon imagination, ma jeune ardeur, furent enthousiasmées de cette situation qui portait si loin et si haut la grandeur du nom de la nation au milieu de laquelle j'étais né. Ah! cela m'a séduit; j'étais bien impérialiste à vingt ans encore. Oh! la gloire de l'Empire! mais je suis sorti du collège au bruit du canon d'Iéna, et quelle tête n'eût pas été enivrée alors? Mais j'ai vu, j'étudiais alors... j'ai commencé à comprendre, j'ai senti le despotisme et il m'a été odieux. Je n'ai pas attendu sa chute : j'ai ici mes amis d'enfance, ils savent qu'avant la chute de l'Empire, je leur disais : Vous ne vous rendez pas compte de votre gouvernement ; il est odieux, il est intolérable ! la gloire ne couvre pas cela !

(*Se tournant vers M. de Granville* :) Tu m'es témoin... (*longue agitation.*)

Messieurs, je vous demande pardon de la familiarité de mon langage...

Puis il trace un tableau de la succession des rois de France, et ajoute) :

J'ai été royaliste, alors, royaliste de principe, royaliste national, royaliste (passez-moi le mot, ne riez pas, car vous blesseriez par des rires le plus vrai, le plus profond, le plus sincère de mes sentiments), royaliste parce que je suis patriote, très bon patriote...

Il fallait bien quand Berryer parlait que l'on crût à sa sincérité et qu'on l'écoutât comme on l'aurait fait de la France royale heureuse ou désespérée, ou de la royauté. On a voulu que ce fût finesse de la part de ce représentant modéré d'un parti qui ne l'était pas. Non : cordialité loyale et simplicité pathétique, ce fut tout l'art de Berryer.

Guizot fut le plus grand orateur du régime de Juillet. Il avait commencé, je l'ai dit, par enseigner en Sorbonne. Ses cours, hardie profession de doctrine libérale, l'avaient toujours montré réservé, sobre de manières, on l'avait cru froid, il était maître de lui même. Sur le marbre de la tribune, comme l'a dit Sainte-Beuve, il polit son style. Il l'anima aussi, et avec l'âge, toute la beauté expressive de sa haute personnalité physique et intellectuelle se révéla. Une tragédienne disait qu'elle aurait voulu jouer la tragédie avec lui, et Royer-Collard qui l'entendit avant et après 1830 a même soutenu que ses gestes excédaient sa parole, et sa parole sa pensée. Tous les témoins parlent de l'émotion que répandaient ses yeux ardents. Le plan était solide comme les principes, ces principes prétendaient à une sorte d'infaillibilité, les arguments d'affaire et de statistique formaient une robuste charpente sous les motifs psychologiques et

moraux, les généralisations de l'historien de la Civilisation s'y répandaient, mais avec l'accent d'une âme. Des interruptions cherchaient-elles à troubler cette pompe sereine et dramatique, alors de vives déclarations personnelles, d'écrasantes répliques, de fulgurantes improvisations l'affirmaient orateur.

Nous retrouverons Lamartine et Thiers. Je nommerai les autres orateurs du règne de Louis-Philippe.

Quelques-uns d'ailleurs ont d'autres titres à l'attention comme, au début du règne, La Fayette qui continua alors sa tactique de se jeter dans l'opposition dès que ses idées arrivaient au pouvoir ; comme, encore, en face de Montalembert, Victor Hugo, qui eût été peu de chose, s'il n'eût été qu'orateur.

Bien supérieurs, dans le même camp, autour de Thiers, furent Arago, si poétique et si littéraire ; Charles de Rémusat, homme du monde, souriant et gracieux ironiste ; Odilon Barrot qu'on voyait toujours avec une rose à la boutonnière et en des poses théâtrales. Il fut, à la fin du règne, le héros de la campagne des banquets, peu original, mais clairvoyant.

Encore dans le même camp, il faut mettre plus près de Thiers par l'amitié et le talent, Dufaure qui avait fait ses débuts sous la Restauration et fut ministre de Louis-Philippe, celui-là même qui servit la Patrie et la Liberté sous la Troisième République. Ce vigoureux paysan, aux rudes boutades, était la clarté même dans son argumentation de dialecticien et de juriste ; il s'éleva même à une élégance simple et sobre, et il fut de l'Académie française. Comme quelqu'un s'en étonnait, M. de Rémusat, qui avait voté pour lui, répondit : « Dufaure nous a donné de Démosthènes tout ce qu'un Français du dix-neuvième siècle peut nous en donner. »

*
* *

Au lendemain du 24 février 1848 et, jusqu'au coup d'État, l'éloquence française s'est soutenue à la tribune et par la persévérance méritoire des fidèles de la monarchie, et par l'arrivée tumultueuse des enfants terribles de la République.

Lamartine les domina tous pendant quelques jours.

De Lamartine orateur il faut retenir plus que son intention de *siéger au plafond*, mieux surtout que les prophéties faciles et déprimantes de la campagne des Banquets, plus même que sa belle inspiration sur le drapeau tricolore, le 25 février 1848.

Il débuta à la Chambre des Députés en 1835, illustre déjà depuis quinze ans comme poète. Il fut bien tout de suite le poète orateur. A voir son aristocratique allure et son beau visage, à entendre sa voix profonde, déroulant en phrases suaves des images grandioses, ou encore à le voir descendre de la tribune « haletant d'émotion et écumant comme un noble coursier », on avait réellement le spectacle de tout ce que peut être la beauté oratoire, et l'on pouvait, tout en applaudissant, craindre que de tout ce beau spectacle il ne restât rien. A nous qui avons lu nos orateurs de tribune depuis 1815, il nous a semblé en écoutant Lamartine dans les Chambres du régime de Juillet, que la poésie oratoire se dévoilait tout à coup pour la première fois. Nul verbe n'est resté plus beau : il est harmonieux, ample, calme, tendre, riant, dominateur, humain, inspiré.

Michel de Bourges ne fit que passer : petit avocat à lunettes « comme M. Thiers, » il parlait puissamment dans le style de Rousseau ; Louis Blanc, à la Constituante, montra éloquemment que la question sociale était posée ; Ledru-Rollin, lui aussi, réussit mieux dans l'opposition qu'au pouvoir : gros avec les bras courts, il cherchait en séance les effets de sonorité, il y apporta les cris, les mots, les hyperboles, toute la rhétorique des réunions publiques. Il affirme, définit sans preuves, ne définit même pas, et conclut avec assurance. Il avait assez de force pour faire mieux. Son triomphe est son procès avec Louis Blanc et Caussidière, où il soutint presque seul la dispute pendant une audience de seize heures. Ou plutôt son triomphe à la fois oratoire et « social », c'est le suffrage universel dont il est devant l'histoire l'apôtre et le fondateur.

Parmi les orateurs de droite, presque tous vétérans des Chambres et résignés à la République, il y eut un nouveau venu, aussi habile parlementaire que parleur disert et mesuré, le Comte de Falloux.

***

A son arrivée au pouvoir le Prince-Président Louis-Napoléon fit détruire et brûler sous ses yeux la tribune de l'Assemblée Législative, et des orateurs comme Guizot, Lamartine, Odilon Barrot, Berryer, Dufaure, Thiers, Montalembert quittèrent l'arène politique. Beaucoup d'autres moins illustres, mais ajoutant à leur

force ou à leur puissance, les suivirent dans la retraite ou durent passer des prisons du Coup d'État dans l'exil.

Jusqu'au 10 mars 1861, jour où l'Adresse fut discutée pour la première fois, il n'y a pas lieu de demander ce que fut l'éloquence politique. Ce jour-là, les *Cinq* proposèrent le premier amendement. Peu à peu leur intervention s'enhardit. En 1863, Thiers, Jules Simon, suivis de quelques autres, vinrent augmenter le nombre et le poids des voix de l'opppsition. Enfin le décret du 19 janvier 1867 marqua la transformation de l'Empire autoritaire en une monarchie libérale, transformation qui ne fut réellement achevée qu'en mars 1870. Entre temps les avocats du gouvernement et leurs adversaires avaient pris position, s'étaient éprouvés, et avaient accentué l'évolution de l'éloquence parlementaire dans le sens de la liberté.

Baroche, Rouher, défenseurs ordinaires du pouvoir, se sont cru la partie assez belle pour se dispenser de flamme et de style. Parmi les *Cinq*, deux, Hénon et Darimon, marquèrent honorablement d'honnêtes intentions, les trois autres Jules Favre, Ernest Picard, Émile Ollivier, furent des orateurs.

Jules Favre, plus grand comme avocat, était un catholique de nuance mystique et sentimentale. Ce « tribun adouci » fut néanmoins le chef de l'opposition jusqu'à l'arrivée de Gambetta. Il s'est montré vraiment supérieur dans les séances où l'on s'occupa de la guerre du Mexique. Les caricatures le représentaient avec un dard de serpent. Il n'était cependant venimeux ni retors. Il improvisait dans un langage d'une admirable pureté : sa parole une fois échauffée s'amplifiait et prenait une mâle fermeté.

Ernest Picard était plus alerte et plus incisif. Émile Ollivier se rallia à l'Empire à la fin de 1869. Il avait la parole élégante. Il honora la tribune par son abondante et forte éloquence.

C'est sous l'Empire Libéral que se révéla Jules Simon, un professeur de l'École Normale, qui avait suppléé Cousin à la Sorbonne, sans faire preuve d'autre chose que d'indépendance. Ayant refusé le serment au 2 décembre 1851, il dut renoncer à sa chaire. Député de la gauche, il se montra habile plutôt que véhément, pathétique plutôt que mâle; il ne s'imposait pas de haute lutte aux esprits, il s'y glissait par l'effet d'un charme nuancé, d'une action pénétrante. Membre du Gouvernement de la Défense Nationale, comme Jules Favre, il fut plus

longtemps que lui orateur du parti libéral sous la Troisième République.

C'est encore dans l'opposition libérale et « anticléricale » qu'il faut ranger le prince Jérôme Bonaparte, cousin germain de l'Empereur, gendre de Victor-Emmanuel. Contre Rouher, avant et après 1870, il a fait preuve de nerf et de justesse.

Afin de ne point morceler ce grand souvenir, j'ai attendu pour parler de M. Thiers. L'ordre des dates nous le montrait en face de Guizot, sous Louis-Philippe, au cours de son duel oratoire de huit années avec Guizot. Caractère, opinions, éducation, talent, tout était opposé. « Tous les deux avec des qualités et des procédés différents, ont agi puissamment sur le monde parlementaire ; Thiers avec moins de hauteur et de généralité dans l'esprit, mais avec plus d'étendue et de mouvement ; avec moins de méthode et d'entraînement dans l'argumentation, mais avec plus d'abandon et de naturel ; avec moins de gravité, mais avec plus de saillies et d'imprévu ; le premier convainquant plus par la logique, l'autre intéressant davantage par la vivacité et la dextérité du langage ; l'un ayant plus d'optimisme, l'autre plus de perspicacité ; l'un sachant mieux les livres, l'autre connaissant mieux les hommes ; l'un avec une voix harmonieuse qui entrait dans l'oreille comme le son d'une cloche, l'autre se faisant entendre à force de se faire écouter, tous deux s'étant développés avec la lutte, de telle sorte que jamais leur talent ne fut plus grand que dans les dernières années de leur vie publique (Bardoux). »

C'est surtout de Thiers qu'il faut connaître les quinze dernières années pour savoir lui rendre justice et le replacer en son rang, qui est un des premiers dans l'éloquence comme dans l'histoire. Il n'y est arrivé qu'à force de volonté et de travail. Son physique était défavorable, sa voix était nasillarde, et pourtant il aimait à mettre en vue sa petite taille.

Cormenin l'a appelé « le Bosco de la tribune » ; on a dit qu'il était « profond comme Scribe ». Mais on a pu dire aussi qu'il avait élevé la causerie familière à la hauteur de l'éloquence, et le saluer le plus grand orateur public de notre pays. Jules Simon, son collaborateur des quinze dernières années, a fait de lui un beau portrait.

Oui, si l'on veut, son style oratoire est lâche et négligé, quelquefois vulgaire. Il eut des « idées portatives », ses collègues

ignorants lui savaient gré de tout leur expliquer du détail des affaires. Son débit transparaît encore dans ses discours imprimés, son débit marseillais, leste, ponctué de traits malicieux, d'accents imprévus, mais vrais. La parole se répète, veut convaincre par l'insistance. Écoutez cet épisode caractéristique :

Il y a vingt et quelques années, j'ai vu pour la première fois un grand pays : l'Autriche. C'est un bon peuple, bon et brave que ce peuple autrichien. Je l'ai vu, dis-je, il y a vingt et quelques années; sa sérénité était parfaite. Les uns cultivaient leurs champs, les autres se livraient au négoce, et le gouvernement gouvernait : c'était sa profession à lui. C'était, je le répète, un peuple bon et tranquille. Savez-vous quelle singulière liberté il avait? Lorsque je l'ai vu pour la première fois, il avait un vieux souverain que le peuple de Vienne appelait le vieux François. Ce prince qui avait partagé les bonnes et les mauvaises fortunes de son pays, était très populaire. Il se promenait tous les jours dans les rues de Vienne, avec ses vêtements usés, tout seul, sans aide de camp, et entretenait tout le monde. Il allait même dans certains quartiers obscurs de Vienne voir des amis avec lesquels il avait de fréquents entretiens, et quand il rentrait tout seul dans son palais, objet de l'affection universelle, il savait la vérité. Voilà la liberté qui régnait sur les bords du Danube il y a vingt-cinq ans. Eh bien! je m'adresse à tous les hommes de bon sens : y a-t-il aujourd'hui un peuple qui s'accommoderait de cette liberté?...

Il disait cela en 1864, dans son chef-d'œuvre *les Libertés nécessaires*. Après 1871, la manière du chef de l'État devint plus noble et plus habile. Son action oratoire était servie, jusque devant un auditoire hostile, par le souvenir du long et brillant passé du vieillard, la popularité de ses grands travaux, l'image inoubliée des catastrophes anciennes et récentes qu'il avait sincèrement voulu détourner de son pays, le prestige incontestable et auguste des services rendus.

Nous voici à la Troisième République.

Tous les hommes politiques sont, depuis 1871, des improvisateurs; les différences entre nos grands *debaters* n'ont été le plus souvent que des nuances, et l'on ne pourra s'en tenir rigoureusement aux choix de l'Académie française.

Dans les trente dernières années du siècle, le Midi a été moins éloquemment représenté que le Nord, et surtout que l'Est.

Au demeurant les discours célèbres n'ont pas tous été de beaux discours.

Au début, il y eut pour et contre Thiers, deux générations d'orateurs, celle des vétérans de 1848 ou des militants de l'Empire, et celle des « hommes de 1870 » ou des amis de Gambetta.

A l'Assemblée Nationale, Thiers put bien compter, sur lui-même d'abord, sur Jules Favre un moment, et sur Jules Simon toujours, mais de quoi pouvaient lui servir oratoirement ces deux « souvenirs de 1848 » : Jules Grévy et Madier de Montjau? Le premier avait conservé une sévère éloquence, mais au fauteuil présidentiel de l'Assemblée, il devait peu agir. Le second, vieux barricadier et brave homme, demeura un ancêtre.

Le duc A. de Broglie, chef du parti royaliste, et sa suite, un peu vieillie elle aussi, fut aux prises avec la fougue de Gambetta et de son jeune état-major.

Le duc Albert de Broglie (1), fils du duc Victor, mit au service de son prince un beau dévouement, une parole fière, mais une voix trop faible. On l'entendit mal. Aujourd'hui, on peut le relire.

Ses lieutenants MM. d'Audiffret-Pasquier, Buffet et Chesnelong furent, comme lui, des hommes de dignité personnelle, de talent parlementaire et oratoire.

Le duc d'Audiffret-Pasquier (2), fils adoptif du chancelier Pasquier, a été un parlementaire au plus noble sens du mot. La présidence de l'Assemblée nationale finissante et la présidence du premier Sénat de la République couronnèrent une carrière récemment commencée, et l'Académie Française l'admit quoi qu'il n'eût rien publié.

Buffet (3), qui avait débuté dans les Chambres sous Louis-Philippe, et avait été de l'opposition de 1863, eut l'éloquence nerveuse.

Chesnelong, un négociant entré dans la politique en 1848, parlait avec correction, et abondance.

Ces trois orateurs excellèrent dans les discussions financières, mais le cours des événements leur fit, après 1873, un devoir de se jeter, malgré leur âge, dans les débats irritants des questions religieuses et d'enseignement. Ils y trouvèrent l'infatigable évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup, mais ne purent avec lui que faire estimer leur dévouement.

(1) 1821. — (2) 1823. — (3) 1818-1898.

Ils avaient tous les trois renversé Thiers, et conseillé au « prince » d'accepter le drapeau tricolore. Ils échouèrent. Ils avaient affaire à trop forte partie dans la Gauche des premières Chambres de la République où domina Gambetta (1). Les discours imprimés comme étant de lui après sa mort ont été refaits par d'autres : quant à le lire à l'*Officiel*, il est illisible. Ce fougueux méridional, presque italien, fut vigoureux et hardi, lui, si tendre et si délicat dans sa correspondance intime et si mesuré dans son idéal politique. Torse de tribun, tête renversée, aux grands cheveux, voix d'abord bien timbrée, mais de bonne heure éraillée, geste large : il produisait un effet superbe. Rarement on pouvait lui répondre sur l'heure. Véritable homme d'État, il était avisé, intelligent : on croyait qu'à la réflexion l'on allait découvrir le faible de son esprit dans ce flot trouble, irrégulier, de paroles incorrectes. Il ne restait que l'embarras d'apercevoir tout ce qui se dégageait de raisonnable, de sérieux, de sage parmi ses éclats. « Je suis fort, a-t-il dit en terminant le discours de Romans, je suis invulnérable, parce que je suis libre et pacifique », et, peut-on ajouter, parce que son cœur était bon et ouvert à tout ce qui est français. Il rêvait d'établir en France une république « athénienne ». Beaucoup de gens ont souri de ce mot, c'est tant pis pour ceux-là.

Quand Gambetta mourut, son ami et disciple Paul Bert (2), n'eût-il jamais dit que le simple et touchant adieu prononcé par lui à la fin de ses grandioses funérailles, il faudrait mettre Paul Bert parmi les orateurs de ce temps-là.

Gambetta avait encore autour de lui et laissait dans les Chambres ou au pouvoir Challemel-Lacour, Waldeck-Rousseau, J. Ferry, Goblet, Brisson, de Freycinet, Méline et d'autres, la plupart ses collaborateurs en 1870, ou encore des jeunes gens qu'il avait découverts.

Challemel-Lacour (3) fut le plus académique de cette pléiade; Waldeck-Rousseau (4) sans rival au barreau, ministre à trente-quatre ans, et revenu au pouvoir peu d'années avant de mourir épuisé, parlait avec moins de grandeur, mais avec une nette fermeté, et Goblet avec précision et facilité.

Quant à Jules Ferry, le plus grand des héritiers du maître, il lui fut supérieur par le savoir et la diction, et s'il n'eut pas sa

(1) 1838-1882. — (2) 1833-1886. — (3) 1827-1896. — (4) 1846-1906.

puissance, il l'égala par la chaleur de ses convictions, la loyauté et la largeur de son idéal.

De Freycinet et Méline, que la bataille a séparés et différemment traités, laisseront des modèles d'une éloquence fine et séduisante.

Avec les orateurs de la nouvelle génération apparue dans les Chambres vers 1885, il nous faut mettre Clémenceau, quoique ses débuts dans la politique datent de 1871, et que son habileté d'orateur et de parlementaire ait successivement renversé du pouvoir Gambetta, Ferry et Brisson. Qu'il fût médecin, journaliste, romancier, auteur dramatique, *leader* d'un parti, on s'est toujours aperçu de son existence quand il était dans l'opposition, et depuis que les situations sont changées, rien n'a fait oublier la diversité de ses ressources intellectuelles.

Les noms qui marquèrent encore dans les dernières années du dix-neuvième siècle parmi les hommes de la Droite et du Centre, sont ceux de M. de Mun, nouveau Montalembert, à théories généreuses et superbes paroles, de M. Ribot, chef savant et éloquent du parti républicain, de Paul Deschanel que sa brillante et littéraire éloquence et son urbanité portèrent, à quarante-deux ans, à la présidence de la Chambre des Députés.

A gauche, se distinguèrent MM. Bourgeois et Poincaré, le premier plus chaleureux et entraînant, le second plus sobre et solide. Louis Barthou a une éloquence mordante.

A l'extrême gauche sont MM. Millerand et Jaurès qu'il sera malaisé de surpasser, le premier en clarté ferme, le second en pathétique.

Nous arrêtons cette revue des orateurs parlementaires, à la date de 1900, qui ne clôt pas une époque politique, et ne marque pas une évolution littéraire. Qu'il nous suffise d'avoir montré que dire maintenant : « tout dépend du peuple et le peuple dépend de la parole », c'est affirmer que le peuple ne doit désormais dépendre que de la compétence et de la véracité de ses interprètes, et que sa sagesse doit consister à choisir les meilleurs.

* * *

En nommant les grands orateurs politiques du siècle, nous avons nommé la plupart des grands avocats et quelques-uns des

plus éminents professeurs ou conférenciers. Il me reste à indiquer ceux qui ne se sont pas mêlés en même temps aux conflits de l'arène publique.

Au barreau, sous la Restauration, les débutants purent écouter le bâtonnier Delamalle (1) ancien avocat au Parlement de Paris, à la parole savante et lourde. Il était la « tradition ».

J'ai déjà nommé : Dufaure, Berryer, Thiers, Odillon Barrot. Il reste Dupin aîné, Mauguin, Chaix-d'Est-Ange.

Dupin aîné (2) plaida dans les grands procès de la Terreur blanche. Il usa encore quelque peu des procédés classiques et dogmatiques. C'était surtout un juriste. On a préféré se souvenir de l'homme d'esprit qu'il était aussi.

La tribune, disait-il, après une averse de discours insignifiants, ressemble à un puits : quand un *seau* descend, l'autre remonte.

Berryer, dans l'affaire des « flétris » de Belgrave square, ayant fait bondir sur son banc de douleur un des ministres de Louis-Philippe, le président Dupin agita bruyamment sa sonnette et dit d'un ton sévère : « Si vous persistez sur ce ton, je serai obligé de vous rappeler à l'ordre ». Puis, tout bas : « Tape dessus, tu es en verve ! »

Dans un dîner, où deux des convives se faisaient attendre, le maître de la maison demande à Dupin s'il ne pensait pas qu'il devait faire servir. « Je suis de cet avis, dit le président, et d'autant plus qu'en dînant nous les attendrons, tandis qu'en les attendant, nous ne dînerons pas. »

Lorsque Thiers fut ministre en 1849, il y eut entre Dupin et cet homme d'État, un petit orage qui se traduisit par une grêle d'épigrammes, dont Alphonse Karr se fit l'écho dans les *Guêpes*. Un ami en parlait à Dupin : « Bah ! dit-il, je me moque du tiers et du quart ! »

Abraham Dubois lisait un discours qui semblait ne devoir jamais finir. Dupin l'engagea à passer quelques pages. Mais le discours traînant toujours en longueur, Dupin revint à la charge, en lui disant avec un grand sérieux : « Allons, Abraham, encore un sacrifice ».

Le dernier mot parlementaire de ce sceptique fut adressé,

(1) 1752-1834. — (2) 1783-1865.

dans la salle des conférences, le 2 décembre 1851, à un groupe de députés qui étaient parvenus à pénétrer dans le palais Bourbon : « Messieurs, leur dit-il, la Constitution est violée; nous avons pour nous le droit, mais nous ne sommes pas les plus forts. Je vous engage à vous retirer. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Dupin prodigua ainsi toute sa vie, sa malice et son ironie sur son entourage, qui, il faut le dire, le lui rendit (1).

Mauguin (2) construisait bien ses plaidoiries et y mêlait des hardiesses et de l'ironie.

Chaix-d'Est-Ange (3), plus académique que les précédents, n'était pas moins spirituel.

Tous les trois, après 1830, se donnèrent à la politique. Le pauvre Mauguin échoua dans de mauvaises spéculations commerciales. Ses deux anciens confrères firent de belles carrières dans les honneurs officiels sous Louis-Philippe et Napoléon III.

Il n'y eut pas au barreau, dans le cours du dix-neuvième siècle, de renommées plus grandes. Il y en eut d'aussi bien fondées.

Malgré l'exemple, le succès et même la gloire des Jules Favre, Jules Grévy, Crémieux, Em. Arago, Charles Floquet, Jules Ferry, Gambetta, Waldeck-Rousseau, il y en eut, et des plus capables de grands services législatifs, qui restèrent plus fidèles à leur vocation première. Ce sont, pour ne citer que les plus notoires : Lachaud (4), défenseur convaincu de Mme Lafarge, avocat dévoué de Bazaine, toujours émouvant; Allou (5), aussi facilement pathétique que disert; Rousse (6), d'une haute distinction morale, et d'une grande élégance de parole; Barboux

(1) Voici, en effet, quelques distiques qui furent décochés à l'amusant Dupin :

« Tout pouvoir à son tour peut dire : il est des nôtres :
Aux proscrits Dupin dur, Dupin mollet aux autres. »
— Pour reprendre son siège, il n'est pas indécis,
A soixante-quinze ans, c'est bien Dupin rassis.
« Dupin voulant rester au Palais-de-Justice
Se vendra désormais comme Dupin d'épice. »
« Jamais ses auditeurs, plus ou moins ébahis
Depuis son dernier spech, ne crieront : « Dupin, *bis* ! »
« D'un citoyen, d'un homme, il n'est qu'un faux semblant :
Il fut gris, il fut rouge, il serait Dupin blanc ! »
« D'accord avec le diable, il a tant travaillé
Qu'il pourrait bien un jour être Dupin grillé. »
« Il me semble qu'on l'a par trop cher acheté,
Car voyez, c'est Dupin dernière qualité ! »

(2) 1785-1854. — (3) 1800-1876. — (4) 1818-1882. — (5) 1820-1888. — (6) 1817-1906.

(né en 1834) savant dans les causes financières, spirituel dans les procès mondains; Pouillet, spécialiste des affaires de propriété littéraire ou artistique; Demange (né en 1841) grand avocat d'assises.

*
* *

L'Enseignement Supérieur a ses gloires oratoires depuis Fontanes qui, lui, se contenta d'un discret vernis d'éloquence.

C'est encore sous la Restauration, et grâce à des « opposants », qu'il a été donné à l'éloquence professorale le même retentissement qu'à la tribune et au barreau.

V. Cousin, suppléant de Royer-Collard à vingt-trois ans, en 1815, improvisait alors ses leçons. « La jeunesse écoutait avec enthousiasme ce jeune homme à l'œil ardent, à la parole inspirée, au geste quasi prophétique (Sainte-Beuve) ». En 1828, il fut rappelé à l'École normale en même temps que Guizot l'était à sa chaire de Sorbonne, et que Villemain était nommé au Collège de France.

« Il n'est pas aisé, a-t-il dit lui-même (Cours de 1828, préface de la deuxième édition), de se faire une idée de la noble ardeur qui enflammait alors le génie français dans les lettres et dans les arts, aussi bien qu'en politique. L'esprit public faisait des chaires de M. Guizot, de M. Villemain et de la mienne, de véritables tribunes. Depuis les grands jours de la scolastique au douzième et au treizième siècles, il n'y avait pas eu d'exemple de pareils auditoires dans le quartier latin. Deux à trois mille personnes de tout âge et de tout rang se pressaient dans la grande salle de la Sorbonne. Cette foule immense agissait inévitablement sur le professeur, animait, élevait, précipitait sa parole. Ajoutez qu'aussitôt prononcée, chaque leçon, sténographiée et à peine revue, paraissait bien vite, se répandait d'un bout de la France à l'autre, et devenait dans la presse le sujet d'une ardente polémique. »

Il y avait entre eux, et aussi entre chacun d'eux et son rôle, une singulière harmonie. On sait quelle était la dignité grave de Guizot. V. Cousin et Villemain avaient aussi de belles voix et de belles attitudes, et tous les trois ont eu de leur mission une conception tout à fait favorable à l'éloquence : par la critique oratoire, par l'histoire oratoire, par la philosophie oratoire, ils

ont mis l'enseignement en communication avec le monde (Brunetière) et ont contribué à la formation du romantisme. Mais ce ne serait pas justice envers Guizot que de l'assimiler à ses deux confrères, brillants rhéteurs. L'Université doit plus en Cousin au ministre qu'au philosophe, et Villemain fut plus un provocateur qu'un formateur d'esprits.

Dans la suite, les Facultés, l'École normale et le Collège de France ont fait d'aussi bonne besogne avec Patin, Saint-Marc-Girardin, Philarète Chasles, Faugère, Gilbert, Bordas-Demoulin, Gidel, Ozanam qui eut tant d'action sur les âmes religieuses, Ch. Lenormant malgré quelques difficultés avec son jeune auditoire, et Quinet, et Michelet qui ont vu, un moment, se reproduire en faveur de leur enseignement anticlérical et mystique l'engouement public du temps des triumvirs; et plus tard Taine, Renan, Littré, ont tout le long du siècle, jusqu'à Caro, Larroumet, Brunetière, Aulard, Lavisse et Faguet, continué la grande tradition d'enseigner savamment et dans un captivant langage.

Bien que les dames se soient accoutumées à prendre « le chemin de la savante montagne », un autre enseignement s'est de toutes parts offert au grand public, celui des Conférences multipliées sous toutes les formes depuis le second Empire.

Ce fut d'abord l'essai d'Albert le Roy, en 1852, à la salle des Conférences. En 1867 on ouvrit la salle des Capucines; bientôt Ballande à la Gaîté, d'autres à l'Odéon, à la Bodinière, et ailleurs, et partout enfin (nous savons que des villages ont leur « société des conférences »), on a prodigué les conférences littéraires, politiques, économiques, scientifiques, anecdotiques, humoristiques. Tout le monde s'y est mis, des avocats, des officiers, des professeurs, des députés, des comédiens, des femmes. Le genre a déjà ses gloires, Legouvé, F. Sarcey, pour ne point nommer les vivants qui sont la plupart des jeunes. Le premier, fin diseur et lecteur unique, a été, est resté jusque dans un grand âge, aussi sérieux qu'élégant dans des leçons pour les jeunes filles. Le second, critique dramatique du *Temps* de 1867 à 1899, date de sa mort, avec son génie jovial et débonnaire, éleva son dogmatisme très personnel à la hauteur d'un lyrisme bourgeois.

*
* *

Les grands orateurs sacrés ne sont pas nombreux en France au dix-neuvième siècle, bien que la Restauration du Catholicisme, le mouvement littéraire du romantisme et surtout une prédication admirablement organisée ait pu raviver l'éloquence religieuse. Les grands orateurs sont peu nombreux, ceux qui sont estimables forment légion. Le Père Lacordaire les domine tous à une grande hauteur.

Avant lui, on ne voit guère à nommer que l'abbé de Frayssinous (1). Il était capable de restaurer l'art sacré, mais il avait le goût trop sage et trop élégant pour une ardente évangélisation.

Au temps du grand dominicain, l'église catholique eut d'autres porte-parole qui lui valurent honneur et conquêtes : Deguerry, curé de la Madeleine, homéliste élégant qui mourut fusillé par la Commune ; les pères jésuites Combalot, Caussette, Matignan, Clair ; les évêques Donnet, de Jerphanion, Sibour, Thibault, Pie, Parisis, Cœur, mais surtout le Père de Ravignan et Mgr Dupanloup : l'oraison funèbre de Lamoricière par le véhément évêque d'Orléans est un chef-d'œuvre. Quant au Père Ravignan, magistrat avant d'être jésuite, il faut dire, à ne considérer que l'action sur les âmes redressées par lui, qu'il a eu plus d'influence que Lacordaire ; mais les foules ont peu compris ses plans nets et nourris, son langage harmonieux et tendre.

Lacordaire (2) fut un homme courageux, loyal, croyant et convaincu. En lui tout fut sympathie, franchise, poésie, charme.

Un contemporain raconte qu'à la sortie de ses sermons, il y avait foule à la sacristie ; les hommes disaient :

« Ah ! qu'il est beau ! » Les femmes disaient : « Ah ! qu'il est bon ! » Elles pensaient sans doute aussi : ah ! qu'il est beau !

Car il l'était, avec ses grands cheveux noirs, ses yeux noirs et ardents, bordés de longs cils noirs, son visage pâle, son front sculptural, le port souverain de la tête, le regard comme illuminé, l'aspect de l'ascète et de l'apôtre.

(1) 1765-1841. — (2) 1802-1861.

Et quelle fougue, quelle force, quelle conviction, quel art de persuader, dans ses séances fameuses, quand il prêcha vers 1845, ses conférences à Notre-Dame. La foule prenait la cathédrale d'assaut. Quand il prêchait, il y avait cohue. Un jour, à la chapelle du collège Stanislas, Berryer dut, tant la porte était encombrée, passer par une fenêtre et rester accroché aux barreaux. Lacordaire agissait sur la foule par le feu intérieur et la passion de son inspiration.

La voix était merveilleuse, d'abord faible et voilée, puis elle s'échauffait et emplissait la nef. Il ne criait pas aux beaux endroits ; au contraire, il baissait le ton, et ses plus beaux cris étaient dits à mi-voix, comme une confidence pleine de tendresse, le corps penché en avant, les mains fébrilement attachées à la chaire, et quand le dernier mot de la phrase était dit, il se relevait, se redressait, la tête en arrière : alors, comme dans le mythe antique où des chaînes d'or relient la bouche qui parle aux oreilles qui l'écoutent, l'auditoire se soulevait, se redressait insensiblement, se trouvait debout, et les applaudissements retentissaient sous la voûte étonnée.

Tant de belle inspiration venait à Lacordaire des qualités rares de son cœur. Voici comme il refusa un évêché :

> Imaginez, dit-il, ce que doit être l'existence de ces prêtres qui ne disent pas un mot, qui ne font pas un geste, sans le souci de leur ambition et de leur carrière à ménager. Ils ne songent qu'au présent, ils ne songent pas à l'avenir. Le moindre Frère convers dominicain est plus heureux qu'eux. Celui qui ne songe qu'à vivre son petit moment imperceptible ressemble à un homme qui aimerait mieux manger un pépin que de planter un arbre pour sa postérité. Les amateurs de pépins sont innombrables, depuis les oiseaux mouches, jusqu'à ceux qui convoitent la mitre.

C'était avec cette franchise et cette netteté qu'il s'exprimait. Il ne prenait pas de ménagements, il bousculait tout, avec violence et brutalité.

> Ne cherchez pas, disait-il, la direction du fleuve ou des montagnes : allez droit comme le vent, comme la foudre de celui qui vous envoie, comme les aigles.

Et c'est ainsi qu'il allait.

Il se fût laissé tuer plutôt que de reculer d'un pouce. Quand il eut rétabli l'ordre des Dominicains, on lui conseilla de ne pas

porter, pour revenir de Rome, le costume de cet ordre interdit en France. Et on lui donna une soutane de rechange en cas de besoin. Il jeta la soutane, et reparut fièrement dans la chaire de Notre-Dame avec la robe blanche et la pèlerine noire.

Un jour qu'il prononça à Saint-Roch un sermon crânement libéral et réactionnaire, il déclarait :

Il ne faut pas une armée pour arrêter mes paroles; il suffit d'un soldat; mais Dieu a mis en moi, pour défendre sa parole et la vérité qui est en elle, une force qui défie tous les empires du monde.

C'était un roc et un volcan. Son éloquence faisait explosion. Il n'écrivait pas; il improvisait, il parlait d'abondance; on lui avait imposé le visa préalable de l'archevêché pour ses discours; il ne s'y soumit pas, ne pouvant pas écrire d'avance ce qu'il dirait.

Il payait cette faculté rare d'improviser par des licences, des lapsus, des incohérences d'images, qui, dans sa bouche, devenaient autant d'effets imprévus. Un jour, il évoqua l'étrange image des vieilles cathédrales pleurant aux funérailles du catholicisme, et s'en allant en procession, deux à deux, comme des fleuves qui vont se perdre dans l'Océan.

C'est extravagant; dit par lui, c'était d'un effet intense.

Une autre fois, un assistant accourt :

— Mon père, c'est très bien, mais je dois vous prévenir que vous avez laissé échapper trois fautes de français.

— Vous m'étonnez !

— Oh ! je les ai notées et comptées !

— C'est surprenant ! J'en fais toujours une bonne douzaine. Est-ce que je baisserais ?

Son succès fut prodigieux. Les femmes portèrent des robes d'une étoffe d'un certain vert qui s'appela le vert Lacordaire, comme on avait eu des mouches à la Massillon.

Lacordaire se punissait de ce succès. Il se mortifiait. Il y a dans la crypte de la petite chapelle des Carmes, rue de Vaugirard, une grande croix de bois sur laquelle, le vendredi saint, il se faisait attacher avec des cordes, et il restait crucifié de midi à trois heures.

Sait-on qu'il y a dans l'œuvre de Sainte-Beuve six pages qui ne sont pas de Sainte-Beuve, mais de Lacordaire ?

Et elles sont dans un livre où on n'aurait pas l'idée d'aller les

chercher. C'est dans le roman intitulé *Volupté*. Sainte-Beuve voulait des renseignements sur la vie au séminaire. Il demanda des notes à Lacordaire. Celles-ci furent rédigées avec tant d'éloquence et de charme, que Sainte-Beuve n'y changea rien, et les inséra tout simplement dans son récit. C'est tout le chapitre qui commence par ces mots : « En entrant au séminaire... » Voilà une collaboration imprévue.

Mais Lacordaire n'était-il pas, lui aussi, journaliste ; il fut l'une des têtes de colonnes du journal *l'Avenir*. Il se jeta à corps perdu dans la politique militante, et la fit entrer à flots dans l'éloquence de la chaire qu'il a révolutionnée, supprimant le « texte » et les trois points traditionnels ; et l'on entendit tomber de la chaire des paroles inconnues : « Le premier arbre de la liberté a été planté par Dieu dans le paradis terrestre », ou encore : « Je souhaite seulement que Dieu soit un citoyen de la France. »

Lacordaire est bien l'une des plus étonnantes figures de ce siècle par la fougue de la passion puissante, la vigueur et le courage. Il force l'estime.

Ses conférences à Notre-Dame marquent une date dans l'histoire. Tel sermon sur la Passion du Christ, telle conférence sur la chasteté, sur le rôle de la femme, sur l'amitié, tel emportement contre le matérialisme, telle page sur Élisabeth de Hongrie ou sur l'immutabilité de la doctrine catholique, méritent l'éloge de Chateaubriand, qui déclarait n'avoir rien lu de plus beau dans aucune littérature. Après lui, les meilleurs orateurs de l'Église de France se sont succédé dans la chaire de Notre-Dame, et plusieurs, appartenant à sa propre congrégation, ont naturellement cherché à l'imiter.

Le carme Hyacinthe (abbé Loyson), bientôt dévoyé, avait plus d'idées que d'intelligence, et surtout que de force persuasive, sous beaucoup d'emphase. Le Père Montsabré, dominicain qui a rempli longtemps la chaire de son consciencieux labeur, laissa trop sentir qu'il s'en acquittait par devoir. Mgr d'Hulst y exposa la doctrine avec érudition et goût. Mgr Freppel, évêque et député, ne fut pas dans la chaire moins piquant ni mordant qu'à la tribune. Le cardinal Lavigerie restera populaire pour un beau geste patriotique, son toast du 12 novembre 1890 : « A la Marine française ! » Enfin, le plus moderne de tous et peut-être le premier après Lacordaire.

et par des moyens très semblables, c'est le Père Didon, lui aussi dominicain. C'était un homme singulièrement fait pour l'éloquence publique : belle prestance, voix grave, savoir varié, imagination hardie, volonté droite, cœur aimant, langage clair et sonore.

Mais laissons l'éloquence, pour nous tourner vers les hommes politiques, dont l'étude des journalistes et des orateurs a presqu'épuisé le dénombrement, et vers les philosohes et les savants.

II. — Dans le monde politique, tous ceux qui parlent, écrivent en général ; et ce serait recommencer la revue que je viens de faire des orateurs, que de faire défiler à part les écrivains politiques. Je nommerai seulement ceux dont les livres ont eu un particulier retentissement.

Je ne reviendrai pas sur ce qui a été dit de Joseph de Maistre, Chateaubriand, Lamartine, Victor Hugo, Edgar Quinet, A. de Tocqueville, Louis Blanc, Prevost-Paradol, Guizot, Thiers, Émile Ollivier.

Quelques figures peuvent être évoquées à part : Lamennais (1) rêva un catholicisme démocratique qu'il voulut dresser contre la monarchie bourgeoise, matérialiste ; il rompit avec le pape et avec les rois, et mit dans la liberté la condition de l'ordre social d'après l'Évangile, dont l'esprit socialiste lui apparut. Tour à tour prêtre et défroqué, député, il fit de la charité ardente et parfois révoltée l'unité de sa vie. Il fonda le journal l'*Avenir* avec Montalembert et Lacordaire. Dans ses livres, *Essai sur l'Indifférence en Matière de religion*, *Paroles d'un Croyant*, *Affaires de Rome*, *Amschaspands et Darvands*, il apporte un lyrisme fougueux, coloré, passionné, puissant ; le pathétique et le fantastique s'y mêlent ; le frisson secoue la phrase, qu'illuminent de violents éclairs. Il fut « l'enfant de la tempête ». Son agitation fut stérile.

De Bonald (2) le théocrate défendit avec une dialectique forte, mais trop apparente, ses idées contre le dix-huitième siècle, les philosophes, l'individualisme, et pour la Société fondée sur le Pouvoir, interprète des volontés divines, étayé sur la Force.

Royer-Collard (3), dans un beau style, avec une véritable

(1) Saint-Malo, 1782-1854.
(2) 1754-1840. — (3) 1763-1845.

maîtrise, une clarté précise et une froide raison, souhaita une dynastie héréditaire, encadrée de deux Chambres, et enseigna son spiritualisme libéral de commande à ses disciples, les Doctrinaires. Rémusat le louait d'avoir « écrit la raison de nos lois et fondé la philosophie de la Charte ».

Benjamin Constant de Rebecque (1), dont je vous ai parlé en même temps que de Mme de Staël, fut par tempérament un homme d'opposition. Deux fois, depuis 1800, il avait dû quitter la France en raison de ses opinions politiques, sous le Consulat d'abord, et ensuite sous le règne de Louis XVIII.

Il revint en 1819, fut élu député, et mit au service de la cause libérale un véritable talent d'orateur. Son égoïsme de viveur lui suggérait sa théorie intéressée de l'individualisme à outrance.

Paul-Louis Courier (2), officier sans vocation, esprit libéral et voltairien sans élévation ni lyrisme, fut le censeur amusant des tracasseries municipales, et ne permit pas qu'on empêchât les vignerons tourangeaux de danser en rond. Le politicien s'est depuis longtemps effondré ; il reste un conteur exquis (Une nuit en Calabre ; l'Arrestation des paysans), un helléniste qui a traduit de façon exquise Xénophon et Longus (Daphnis et Chloé) ; un peintre attrayant des mœurs rustiques, un artiste épris des beautés de l'Italie, de ses musées, de ses archives, un homme aussi aimable par saccades qu'il est grognon quand il se plaint.

Casimir-Périer (3), officier de génie, banquier, député (1817), président de la Chambre (1830), président du Conseil (1831), homme d'énergie, de sens droit, de rudesse, de volonté, lutta pour écraser l'émeute et « réserver à la France le sang des Français ». Le duc Victor de Broglie (4), gendre de Mme de Staël, eut de la lucidité, une logique rigoureuse, de la sincérité, de la réserve ; très froid, très distant, il fut impopulaire et s'en consola en vivant dans la région des idées générales. Cormenin (5) aiguillonna de ses pamphlets la monarchie de Juillet. Berryer (6), avec éclat, défendit Ney et Cambronne, Chateaubriand, Louis Bonaparte, et, nous l'avons vu, fit retentir la

(1) 1767-1830. ŒUVRES. *Adolphe*, roman, 1816. *Livre des Cent et Un : De la religion dans sa source, ses formes et ses développements : Waldstein : Journal intime.*

(2) 1772-1825. — (3) 1777-1832. — (4) 1785-1870. — (5) 1788-1868. — (6) 1790-1868.

Chambre de ses accents émus et éloquents, au nom des grands principes.

Michel de Bourges (1), député en 1837, membre de la Législative en 1849, exprima sa passion avec des cris sonores qui n'ont laissé dans ses livres qu'un vague souvenir des effets produits. Dans sa crainte d'une monarchie, il contribua sans le savoir à l'avènement du second Empire, et se retira avec ses regrets. Dufaure (2), ministre à de nombreuses reprises, établit son ascendant sur l'éloquence, la logique, l'intégrité de sa vie, la rudesse, parfois l'obstination. Il fonda avec Thiers la Troisième République. Jules Favre (3), avocat lyonnais, député, membre du Gouvernement de la Défense nationale, sénateur, adversaire de l'Empire, défenseur d'Orsini, animé d'un vague et sentimental mysticisme, d'une éloquence un peu solennelle, atteignit à la force dans la modération. Montalembert (4), député durant presque toute sa vie, eut de l'élan, de la passion, et joua un rôle considérable dans les destinées du pays : il combattait tous les résultats de la Révolution avec âpreté, mépris, mêlant l'ironie à l'injure et fut le leader des conservateurs. Falloux (5), député en 1848, ministre sous l'Empire, fut le rempart du parti catholique et monarchique. Il avait une vigueur impassible et un sens vif de l'à-propos. Il a donné son nom à la loi de 1850 sur la liberté de l'Enseignement, que Montalembert fit voter. Il travailla à rendre à l'Église ce que la Révolution lui avait ôté. De Laboulaye (6), épris de la constitution américaine, voulut donner au libéralisme une teinte de sagesse modérée, qu'un Empire libéral lui parut devoir réaliser. Ses ouvrages, *Études Morales et Politiques*, *l'État et ses limites*, *le Parti Libéral* (le plus important), ses *Lettres Politiques*, sont faits avec la finesse et le talent d'un véritable écrivain. Ledru-Rollin (7), avocat, député, ministre de l'Intérieur en 1848, a combattu, pour barrer la route au Prince-Président et sauvegarder la République, avec une grande chaleur d'éloquence. Il dut subir la tyrannie de la popularité, lui qui disait : « Il faut bien que je les suive puisque je suis leur chef! » Buffet (8) fut fermement attaché aux principes religieux et conservateurs ; il les soutint avec une âpreté nerveuse et une connaissance

(1) 1798-1864. — (2) 1798-1881. — (3) 1809-1880. — (4) 1810-1870. — (5) 1811-1886. — (6) 1811-1883. — (7) 1817-1874. — (8) 1818-1898.

approfondie des questions d'administration et de finances. Le duc Albert de Broglie (1), servit avec savoir et distinction la cause conservatrice. Ernest Picard (2) fut le champion de la répartie vive au profit de la République. Challemel-Lacour (3), professeur, journaliste, ambassadeur, ministre, académicien, président du Sénat, donne par ses écrits et ses discours l'idée d'un écrivain pur et complet, à la forme soignée, aux idées larges et philosophiques. Boutmy (4) a consacré de fortes études aux constitutions de l'Angleterre et de l'Amérique, et fonda l'École libre des sciences politiques.

Je nomme seulement tous ceux que nous venons de saluer à la tribune : Rouher, ministre d'État de 1863 à 1869, rempart de l'Empire ; l'honnête Odilon Barrot, fils du Conventionnel André Barrot, qui lutta contre Guizot, et fut, en 1847, le promoteur des banquets réformistes ; Baroche, qui après une carrière agitée, se fixa dans la fidélité à l'Empire ; Gambetta (5), fougueux tribun, grand patriote, se fit connaître dans le procès Delescluze, en 1868, et joua dans la guerre de 1870-71, un rôle considérable qui lui fait le plus grand honneur. Doué d'une large intelligence et d'une belle volonté, il appartient à la politique plus qu'à la littérature. Il agissait sur les foules par ses dons puissants d'orateur. Il fut débordé par le flot populaire qu'il déchaîna et ne put retenir. Les « flotes ivres » sortirent de leurs « repaires » pour chasser leur meilleur chef, dont les théories politiques ne sont pas mortes avec lui.

Le Vosgien, Jules Ferry (6), député en 1869, membre du gouvernement de la Défense Nationale, ministre, président du Conseil, a attaché son nom aux réformes de l'enseignement public (surtout l'enseignement primaire), et à notre politique coloniale. Ses discours et ses écrits témoignent d'une grande élévation d'âme et d'une solide valeur morale, d'une foi trop confiante dans la raison et d'un sincère patriotisme.

Ajoutez : Waldeck-Rousseau, esprit précis d'une élégance non exempte de rigueur ; M. de Mun, qui a mis sa parole élégante et chaude au service de l'Église, des humbles et de la tradition ; Alexandre Ribot a une connaissance étendue et profonde de toutes les questions qui intéressent la vie publique ; il possède le sens des situations et sait dire au moment voulu, ce que

(1) 1821-1901. — (2) 1821-1877. — (3) 1827-1896. — (4) Né en 1835. — (5) Cahors, 1838-1882. — (6) 1832-1895.

beaucoup souhaitent qui soit dit ou écrit. De Freycinet, lieutenant de Gambetta, en 1870-71, député, ministre, président du Conseil, académicien, donne l'impression d'un esprit élevé, distingué, ingénieux, agile et fin. Groupons encore : Goblet, radical libéral, abondant et disert, Brisson, radical grave, solennel et sincère, Clemenceau, démolisseur devenu gouvernant, homme d'esprit éloquent sans doctrine arrêtée. Raymond Poincaré, intelligence méthodique et nette, sobre et sévère, qui se pénètre des sujets à traiter, et les développe avec un ordre lumineux et fort ; Léon Bourgeois met un don facile et abondant de parole, au service des grandes questions de paix et de progrès social ; Jaurès qui est surtout, nous l'avons vu, un orateur, a le feu, l'éclat, la force, la dialectique vibrante ; il défend avec conviction l'utopie socialiste du bonheur futur égal pour tous. MM. Méline, Louis Barthou, Paul Deschanel, Leygues, Caillaux, Trouillot, Pichon, Doumergue, Cruppi, etc., apportent à la science politique le fruit de leurs études, de leur expérience, de leurs travaux.

Des femmes même se sont mêlées de politique : Louise Michel, Séverine, ou Mme Adam (Juliette Lamber) toute vibrante de patriotisme et versée dans l'étude de la politique étrangère.

* * *

III. — Il faut signaler, mais ils appartiennent moins à la littérature qu'à l'histoire des idées et de la société. — les réformateurs.

Le Cte Henri de Saint-Simon (1), descendant du grand Saint-Simon des *Mémoires*, et même, disait-il, de Charlemagne, voyagea, spécula, étudia, accumula les livres et les matériaux, prôna le travail, flétrit « le propriétaire oisif », voulut réorganiser la Société *européenne* (Augustin Thierry dans sa jeunesse l'y aida), améliorer le sort de l'humanité, associer les travailleurs, refaire la propriété, la famille, la religion, se tua, se manqua, revint à la vie pour écrire le *Catéchisme des Industriels* (1824), et ne vécut pas assez pour assister à l'application de ses théories socialistes par les Saint-Simoniens Enfantin, Bazard (fondateur de la *Charbonnerie*), Olinde Rodrigues, Auguste Comte, Armand Carrel, Blanqui, Pierre Leroux, Jean

(1) 1760-1825.

Reynaud, Buchez, Émile Péreire, avec la fameuse devise : « A chacun suivant sa capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres ». Toute cette agitation aboutit à des manifestations étranges, à des cortèges qui égayèrent Paris, en petit pourpoint et béret à plume, à la Communauté de Ménilmontant, aux outrances consécutives du *Mapah*, et à une condamnation en Cour d'Assises (1833).

C'étaient, au fond, de braves gens qui voulaient affranchir la femme, sanctifier le travail et améliorer le sort des malheureux, ce que ne peuvent faire ni l'utopie ni l'excentricité ; on le leur fit bien voir.

François-Marie-Charles Fourier (1), inventeur du Fouriérisme, devenu le Socialisme, pauvre employé, rêva de fonder le bonheur par le travail attrayant et collectif des *phalanges*, sur la base trinitaire du capital, du travail, du talent. Il expliqua ses idées dans son *Traité de l'association domestique agricole* (1822) et les appliqua au phalanstère de Condé-sur-Vesgre, qui ne dura pas. Il fut l'Arioste des utopistes.

Six volumes d'un Cours de philosophie positive (1830-1842), une *Circulaire* proposant une Association libre pour l'instruction du peuple dans tout l'Occident Européen (1848) ; le *Calendrier Positiviste*, le *Traité de Sociologie* instituant la religion de l'humanité, le *Catéchisme positiviste*, l'*Appel aux Conservateurs* (1855), la *Synthèse subjective*, etc., voilà qui range Auguste Comte (2) parmi ceux qui ont écrit. Disciple de Saint-Simon, fou, puis guéri, prétend-on, mathématicien, astronome, philosophe, pensionné de l'Angleterre (Stuart Mill, etc.), il versa de la philosophie dans la sociologie, puis dans le mysticisme (la vierge-mère, le culte de la terre, etc.) ; grand-prêtre de l'Humanité, il finit par chagriner les positivistes ses disciples. Littré l'a exalté.

M. Comte fut illuminé des rayons du génie. Celui qui, à l'issue de la mêlée confuse du dix-huitième siècle aperçut au début du dix-neuvième, le point fictif ou subjectif qui est inhérent à toute théologie et à toute métaphysique ; celui qui forma le projet et vit la possibilité d'éliminer ce point, dont le désaccord avec les spéculations réelles est la grande difficulté du temps présent ; celui qui reconnut que pour parvenir à cette élimination, il fallait d'abord trouver la loi dynamique de l'histoire, et la trouva ; celui qui, devenu, par cette

(1) 1772-1837. — (2) 1798-1857.

immense découverte, maître de tout le domaine du savoir humain, pensa que la sûre et féconde méthode des sciences particulières pourrait se généraliser, et la généralisa; enfin, celui qui, du même coup, comprenant l'indissoluble liaison avec l'ordre social d'une philosophie qui embrassait tout, entrevit le premier les bases du gouvernement rationnel de l'humanité; celui-là, dis-je, mérite une place et une grande place, à côté des plus illustres coopérateurs de cette vaste évolution qui entraîna le passé, qui entraînera l'avenir.

Cette grande place, l'avenir devait la lui mesurer chichement.

Littré fut le meilleur élève d'Auguste Comte. Il connut toutes les sciences et les subordonna à la science de l'ordre social. Il eut une sincérité austère, il nia la métaphysique, la religion, de bonne foi, et laissa surtout un bon dictionnaire après soixante années d'un labeur acharné.

« La propriété, c'est le vol. » Voilà une de ces formules qui éternisent, sinon la pensée, du moins le nom de leur auteur. C'est tout ce qu'on a retenu de Pierre-Joseph Proudhon (1), qui eut du style, de la lecture, et qui semble avoir pratiqué Hégel dont il emprunte la méthode par thèse, antithèse et synthèse. Ce rêveur imagina une humanité qui réaliserait l'idéal, et présenterait la perfection, subordination de l'individu à l'association, de la possession et de la liberté individuelle à la possession et à la liberté des associés, substitution de l'individu collectif à l'individu isolé, suppression — d'ailleurs louable — des politiques. Des rêves !

Laffitte fut le dernier champion du positivisme théorique, qui a pénétré toutes les méthodes de recherches, et la plupart des sciences physiologiques.

Michelet, nous l'avons vu, a songé au bonheur du peuple, et fait, avec sa poétique éloquence et toute l'émotion de sa bonté, de l'histoire sociale.

Le Play a mis dans ses enquêtes sociales une méthode rigoureuse et formelle.

La sociologie n'a pas découragé ses adeptes, qui se multiplient : Espinas, Tarde, Durkheim, Fournière. Frédéric Passy, après Bastiat, a clairement exposé les lois de l'économie politique.

(1) 1809-1865.

* * *

IV. — Le dix-neuvième siècle fut le siècle de la pensée, et compte de nombreux et illustres philosophes.

Destutt de Tracy (1) fut le dernier des Idéologues. Il ramena toute la psychologie à la sensation, et développa une intéressante théorie du langage. Laromiguière (2) vulgarisa et idéalisa la théorie sensualiste de Condillac. Maine de Biran (3) excella dans l'analyse de la vie intérieure, qu'il scruta avec sincérité et faveur. Ballanche (4), en vers et en prose, exprima ses idées incertaines et curieuses, et composa un éloquent poème, *Orphée*. Joubert (5), l'intime ami de Fontanes, et par Fontanes, de Chateaubriand, n'avait jamais écrit d'ouvrage achevé. Quand on lui demandait de publier quelque chose, il répondait : « Pas encore, il me faut une longue paix ». Plus tard, en vieillissant « le ciel, disait-il, n'avait donné la force à mon esprit que pour un temps, et le temps est passé. » Joubert, semblait-il, ne devait laisser après lui que le souvenir d'un excellent ami et d'un fin causeur. Mais en 1838 parut, par les soins de Chateaubriand, un volume de ses *Pensées*. Ce livre nous permet d'ajouter son nom à cette série de penseurs et d'écrivains délicats qui commence à La Rochefoucauld et se continue par Vauvenargues. « Le ciel, disait-il, n'a mis dans mon intelligence que des rayons et ne m'a donné pour éloquence que de beaux mots. » Ce sont ces mots et ces rayons que Chateaubriand a recueillis. Les *Pensées* nous montrent en Joubert une âme généreuse et droite, un goût littéraire délicat et sûr. Il a le sentiment profond et l'amour de la poésie ; beaucoup de ces Pensées concernent les poètes, ou lui sont inspirées par eux. « Les beaux vers, dit-il, sont ceux qui s'exhalent comme des sons ou des parfums... Naturellement, l'âme se chante à elle-même tout ce qui est beau ». « La lyre est en quelque manière un instrument ailé. » Dans ses jugements littéraires, peut-être faut-il reprocher à Joubert un penchant trop marqué pour la grâce et la délicatesse du style. Le même défaut se retrouve dans l'expression de sa pensée, dans quelques comparaisons mièvres : « je suis semblable au papillon... je ressemble à un peuplier, cet arbre a

(1) 1754-1836. — (2) 1756-1837. — (3) 1766-1824. — (4) 1776-1847. — (5) 1754-1824.

toujours l'air d'être jeune, même quand il est vieux. » Mais la pensée avait la finesse et la force ; son livre a vécu.

Victor Cousin (1), inventa l'éclectisme, défendit la morale, le spiritualisme, en belles pages d'harmonie. Il était professeur en Sorbonne à vingt-trois ans ; son talent le porta au Ministère et à la Pairie. Il eut l'art de vêtir de lumière des idées abstraites, de dérouler en belle ordonnance les systèmes philosophiques, d'élever l'âme aux régions du *vrai, du beau, du bien* (1853), parmi la pureté et l'éclat de la forme. Ses divers *Cours* publiés ont perdu de leur jeunesse. Après 1852, il charma sa retraite par de jolies études littéraires sur Pascal et les siens, Mmes de Longueville, de Sablé, de Chevreuse, de Hautefort : c'est une agréable galerie.

Jouffroy (2) vint du hameau des Pontets, sur les hauteurs du Jura, où ses parents étaient cultivateurs. Il fut admis à l'École Normale, où il eut comme condisciples Beautain et Damiron, futur philosophe comme lui. Il suivit avec enthousiasme les cours de Cousin. Esprit inquiet et tourmenté, il accueillit la Restauration comme une ère promise ; puis il s'en défia. Son âme fut le théâtre d'un drame moral, dont il a dit les péripéties pathétiques.

En 1822, il tenait chez lui, dans sa petite chambre de la rue du Four-Saint-Honoré, des conférences dont l'écho se répandait au dehors. Il avait un charme pénétrant, une figure grave et mélancolique, un air de lenteur réfléchie. En 1830, il suppléa Royer-Collard en Sorbonne et professa son fameux cours de *Droit Naturel*. Au Collège de France, à la Chambre, il porta sa sincérité triste, sa nostalgie de la vérité. A l'encontre de Royer-Collard qui refusait de faire au scepticisme sa part, il aboutit à l'incertitude, et au doute dans lequel il avait vécu. Il souhaita vainement d'assurer à la philosophie la rigueur d'une science positive. Il se sentit plus ferme sur le terrain de la psychologie. Il tendit à se rapprocher de la source de toute paix et de toute vérité, là d'où « les agitations de la surface ne semblent plus qu'un vain bruit et une folle écume ». Voici de son style ample et méthodique :

Dans le sein des villes, l'homme semble être la grande affaire de la création ; c'est là qu'éclate toute son apparente supériorité : c'est là

(1) 1792-1867. — (2) 1796-1842.

qu'il semble dominer la scène du monde, ou, pour mieux dire, l'occuper à lui seul. Mais lorsque cet être si fort, si fier, si plein de lui même, si exclusivement préoccupé de ses intérêts dans l'enceinte des cités et parmi la foule de ses semblables, se trouve par hasard jeté au milieu d'une immense nature, seul, en face de ce ciel sans fin, en face de cet horizon au delà duquel il y a d'autres horizons encore, parmi ces grandes productions de la nature qui l'écrasent, sinon par leur intelligence, du moins par leur masse; lorsque, voyant à ses pieds, du haut d'une montagne et sous la lumière des astres, de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective il songe que ces villages sont peuplés d'êtres infimes comme lui, lorsqu'il compare ces êtres et leurs misérables habitations avec la nature qui les environne, cette nature elle-même avec notre monde qui n'est qu'un point dans l'espace, et, ce monde, à son tour, avec les mille autres qui flottent dans les airs, et auprès desquels il n'est rien : à la vue de ce spectacle, l'homme prend en pitié ses misérables passions toujours contrariées, ses misérables bonheurs qui aboutissent invariablement au dégoût, et alors se pose le problème de sa destinée.

C'est une belle phrase, agencée et nombreuse, où la majesté de la forme fait un manteau noble à la richesse de l'idée.

Pierre Leroux (1), successivement maçon, imprimeur, philosophe, directeur du *Globe*, benjamin de la famille Saint-Simonienne, ami de Jean Reynaud, déversa dans son Encyclopédie la richesse de ses notions, malmena rudement Cousin et l'éclectisme, et écrivit un livre intéressant *De l'Humanité, de son principe, de son avenir*. De tant d'agitation rien ne reste, pas même sa traduction de *Werther*, préfacée par George Sand. Vacherot (2) est un grand nom dans la psychologie, la métaphysique et l'étude de la démocratie. Jules Simon (3) a laissé une œuvre riche et variée, où Platon et Aristote, l'École d'Alexandrie, Victor Cousin encadrent des livres de morale sociale, *le Devoir*, *l'Ouvrière*, *l'École*, *l'Ouvrier de huit ans*, *la Peine de mort*, *la Famille*, des ouvrages de politique, des études et des portraits, des mémoires. Il fut l'homme de ces divers genres, professeur, philosophe, moraliste, politique, critique littéraire, historien. Dès l'École Normale, il charmait par sa parole.

Chacune de ses conférences était un régal, écrit M. Mezières. Il parlait sans préparation apparente, sans aucune note, en tenant

(1) 1798-1871. — (2) 1809-1897. — (3) Lorient, 1814-1896.

toujours l'attention en éveil par la finesse de son sourire, et par les inflexions variées d'une voix pleine de nuances... Chez lui, l'orateur était déjà de premier ordre. Toutes ces qualités qu'on a admirées depuis à la tribune des Assemblées, il les possédait déjà au plus haut degré : l'abondance, la souplesse, la variété des arguments et du ton, l'art merveilleux de se ménager en commençant, de procéder par gradation, de passer peu à peu du discours le plus uni et le plus simple, aux mouvements, à l'autorité de la grande éloquence.

Il a conté ses débuts politiques, son triomphe oratoire à Lannion, où il parla d'une fenêtre aux électeurs assemblés dans le cimetière. On lui avait recommandé de crier fort.

Ils étaient plusieurs milliers de paysans, et il n'y en avait pas un qui ne fût sérieusement résolu à m'embrasser. Je passai de mains en mains au milieu des cris les plus étourdissants et je me trouvais dans la rue avant que mes pieds eussent touché la terre. Je commençais à avoir peur de ma gloire et à me demander si je sortirais vivant de tant d'accolades. Mes amis, qui avaient le même souci, firent amener nos chevaux au milieu de la foule. On nous hissa sur nos selles, et Savidan, qui a été depuis et pendant plus de trente ans, le juge de paix de Lannion, se mit à *toucher* nos montures, c'est-à-dire à les frapper à coups de gaule et à les lancer au grand galop au milieu de cette multitude. « Nous allons les écraser, m'écriai-je. » Allez toujours, répondaient les autres en frappant à coups redoublés. Mon auditoire approuvait cette manœuvre, mais il n'entendait pas me tenir quitte et, prenant ses sabots dans ses mains, il nous suivit à la course en poussant des Jules Simon ! à fendre l'air. C'était une course de démons. Je n'ai jamais vu depuis ni pareil spectacle, ni pareil enthousiasme.

Il fut fort étonné d'apprendre que pas un de ces paysans ne comprenait le français. Victor Cousin envoya aussitôt Barthélemy Saint-Hilaire qui fit voter pour Cormenin. Jules Simon eut sa revanche dans une longue et importante carrière politique qui le mena au Ministère, au Sénat, à l'Académie, et pendant laquelle il défendit noblement les notions de Dieu et de Patrie.

Il fit échouer au Sénat le fameux article 7 des lois Ferry; il demanda l'introduction dans les programmes de l'enseignement des devoirs envers Dieu et envers la Patrie (1881); il prit la défense des associations religieuses (1883) ; il prononça un éloquent discours contre le rétablissement du divorce (1884).

Sa morale fut toute de bon sens et de bonté. Il fit résider le Devoir dans la Justice et dans la Charité. Il est l'homme qui a créé ou provoqué le plus grand nombre d'œuvres philanthro-

piques, pour l'enfant, la femme et l'ouvrier, de mutualité, de prévoyance, d'épargne, de cités ouvrières. On l'a appelé socialiste : il fut surtout ami des malheureux.

Il est agréable à lire. Mais il fallait l'entendre. Il parlait d'abord d'une voix mourante et faible; puis il s'animait, s'échauffait, et trouvait de magnifiques formes à de philosophiques pensées.

Il excella surtout comme moraliste, dans l'étude des solutions pratiques aux graves problèmes sociaux. Voici sa manière. Il s'agit dans *l'École*, de l'éducation des filles :

On ne laisse pas que d'être embarrassé pour établir que les filles ont autant de droits et de capacité que les garçons. D'où vient cet embarras ? Ce n'est pas de l'absence de preuves, c'est de leur multiplicité et de leur peu de nouveauté. Dans l'histoire, nous voyons toujours que les femmes sont traitées en inférieures par les sociétés à demi barbares ; elles reprennent leur rang peu à peu et arrivent à l'égalité quand la civilisation est complète. Cette égalité de droits entre l'homme et la femme bien admise, bien reconnue, est le signe même d'une civilisation achevée. Mais il arrive à cette égalité, comme à l'égalité civile et à l'égalité politique de se concilier très bien avec beaucoup d'inégalités. Chez les peuples les plus polis et même les plus raffinés, les femmes obéissent à leurs maris dont elles sont les égales. Dans deux ou trois pays, elles héritent de la couronne ; excepté la fonction de régner, qui a pourtant son importance, on ne leur confie nulle part aucune fonction politique. Il est remarquable qu'elles exerçaient plusieurs sacerdoces chez les peuples de l'antiquité, qui les traitaient en créatures inférieures, et qu'elles ne sauraient plus en être revêtues depuis l'avènement du christianisme, qui les a émancipées. Tout n'est pas bien réglé sans doute, même dans la société la mieux réglée, mais c'est surtout quand il s'agit des femmes et de leurs droits qu'il faut bien se rappeler que l'égalité n'est pas l'identité. L'égalité en matière d'éducation, ne consiste pas à leur donner la même éducation, mais à leur en donner autant. On ne demandera jamais qu'on enseigne l'algèbre aux femmes. Pourquoi ? parce qu'elles la comprendraient mal et qu'elles n'en ont aucun besoin. Nous passons condamnation sur l'algèbre et sur la géométrie ; nous ne renoncerions pas si aisément à la littérature, même la plus sérieuse, aux beaux-arts et aux diverses études philosophiques. Est-ce que les femmes, quand elles sont instruites, ne sentent pas aussi vivement que nous les plaisirs de l'art et les plaisirs littéraires ? N'ont-elles pas le goût aussi délicat et la mémoire aussi sûre ? N'ont-elles pas produit, même de nos jours, de grands écrivains et des artistes de premier ordre ? On accuse l'esprit des femmes d'être frivole, c'est l'éducation qu'on leur donne qui est frivole, mais leur esprit ne l'est point ; il est un heureux mélange de bon sens et d'enthousiasme ; et comme toute femme est une artiste,

la façon a toujours de la grâce, pourvu que le fonds ne fasse pas défaut. Mme de Sévigné a reçu dans son enfance des leçons de ménage; elle a enseigné elle-même le latin et l'italien à Mme de Grignan ; en est-elle moins femme et la plus charmante des femmes dans chaque page, dans chaque ligne et presque dans chaque mot de ses immortelles lettres ?

Il atteint à la persuasion par le charme. Il y eut du Massillon dans ce prêcheur laïque.

M. Jules Simon est inimitable. C'est l'art parfait. Lorsque les Gracques parlaient au peuple, ils se faisaient accompagner, dit-on, par un joueur de flûte. Quand M. Jules Simon parle, une flûte délicieuse l'accompagne; mais elle est invisible et chante sur ses lèvres. M. Jules Simon est philosophe autant et plus que M. Challemel-Lacour. Il sait l'oublier à propos. Il sait tout. Tour à tour insinuant, ironique, tendre, véhément, il a toutes les parties de l'orateur. Quand il monte à la tribune, il semble accablé. Appuyé des deux mains à la tablette d'acajou, il promène sur l'assemblée des yeux mourants qui tout à l'heure se chargeront d'éclairs; il traîne les sons d'une voix éteinte qui peu à peu se ranime, s'enfle, puis se mouille de larmes ou gronde ainsi qu'un tonnerre mélodieux. Il est maître de lui comme de l'auditoire. Ému, mais vigilant, il saisit les interruptions, il les emporte dans le mouvement harmonieux de sa pensée, comme un fleuve entraîne les rameaux qu'on lui jette. Tout lui sert; il est le grand artiste dont le génie plastique transforme aisément toutes les matières que rencontre sa main, et il n'a à redouter que sa perfection même.

(Anatole France.)

Son ami Henri Meilhac a écrit sur lui de touchantes pages; celle-ci parmi les dernières :

A qui n'a-t-il pas fait de bien? Parmi tous ceux qui sont entrés chez lui, depuis Renan qui, sa soutane sur le dos, venait lui soumettre les hésitations de sa conscience, jusqu'à moi, infime, qui venais lui demander sa voix, combien sont sortis de son cabinet consolés, remis dans leur chemin, réconfortés par une bonne parole, et combien avant, et combien depuis ! Tous ces gens que j'ai rencontrés dans son escalier et qui aujourd'hui le montent pour la dernière fois, je voudrais les arrêter, les interroger, causer avec eux, et puisqu'aux heures suprêmes, l'usage est de donner des fleurs, de tous leurs regrets, de tous leurs souvenirs pour les services rendus, de leur admiration pour l'orateur qui n'est plus, de leur désolation et de leurs larmes, je voudrais composer une gerbe que j'offrirais à la mémoire du mort et à la douleur de cette famille qui reste là inconsolable, inconsolable à juste titre.

Comme je rentrais derrière lui, un jour de la semaine dernière, le

cocher de remise qui venait de le conduire s'adressa à moi : « Il est bien bas, dit-il, bien bas, ce pauvre monsieur Simon, et c'est grand dommage, on le pleurera pour tout de bon, celui-là ! »

Et c'était vrai, on le pleurera, on le pleure déjà pour tout de bon.

(Henri MEILHAC.)

*
* *

Théodule Ribot (1), s'est consacré à la psychologie allemande contemporaine, qu'il a exposée avec clarté et pénétration. Ses études sur les maladies de la mémoire, de la volonté, de la personnalité, de l'attention sont magistrales et classiques. Il faut ici nommer à nouveau Taine, que je vous ai déjà présenté assez longuement pour n'y pas revenir. L'abbé de Broglie (*le Positivisme et la Science expérimentale*), professeur à l'Institut Catholique, mêla à la philosophie, la science, l'histoire et la morale. Le P. Gratry espéra l'accord du dogme et de la science, la paix universelle, et exprima ses larges idées avec une poésie souvent grandiose. Le Suisse Secrétan développa sa belle théorie de la liberté divine et humaine. Lévêque a posé les lois de l'esthétique. Ravaisson, peu connu du vulgaire, a mis le plus pur de sa pensée dans son admirable rapport sur *la Philosophie en France au dix-neuvième siècle*, et le plus clair de son goût artistique dans ses études sur la Vénus de Milo. Caro eut un esprit curieux et aimable qui se plut aux études philosophiques et littéraires, au centre desquelles il mit comme soutien l'Idée de Dieu. Alfred Fouillée, avec une large compréhension de tous les systèmes, a défini les « idées forces » qui font de l'idéal le principe du réel. Guyau dans *la Morale sans obligation ni sanction* et dans *l'Irréligion de l'avenir* a donné les premiers et excellents essais d'un génie trop tôt enlevé à la philosophie. Lachelier et Renouvier ont fait connaître, répandu et magistralement interprété la philosophie de Kant, que Burdeau, Boutroux — un de nos philosophes les plus remarquables — Bergson, Delbos ont propagée et élargie.

La philosophie contemporaine peut citer les noms de Ollé Laprune, Paul Janet, Boirac. Brochard étudia la philosophie antique. Lévy-Brühl connaît la philosophie des Allemands

(1) 1839.

G. Lyon celle des Anglais, et Séailles, les systèmes nés en France.

*
* *

V. — A côté des métaphysiciens, des psychologues ont ingénieusement scruté et conseillé les âmes, en fins moralistes.

Edmond Scherer (1) rapporta d'Angleterre et d'Allemagne les principes de sa morale protestante et de sa critique avisée. Ses études sur Diderot, Grimm, et sur la littérature contemporaine, ont un charme austère et beaucoup de finesse.

Legouvé fut un aimable moraliste. La liste de ses œuvres est longue, depuis le poème *la Découverte de l'Imprimerie* couronné par l'Académie Française, depuis les *Morts bizarres*, *Max*, *Edith de Falsen*, depuis le succès théâtral de *Louise de Lignerolles*, depuis *Adrienne Lecouvreur*, les *Contes de la Reine de Navarre*, *Bataille de Dames*, *Médée* que Rachel regretta d'avoir cédée à la Ristori, les *Doigts de Fée*, *Miss Suzanne*, jusqu'à ces ravissants et délicieux petits livres d'une forme si pure et si séduisante, *la Femme en France au dix-neuvième siècle*, *l'Art de la Lecture*, *Un élève de seize ans*, *Nos fils et nos filles*, *Fruits d'Automne*, *Fleurs d'Hiver*, et tant de jolies conférences dites par le meilleur diseur de France.

Ce qui met l'unité dans la diversité apparente de l'œuvre, c'est le sentiment profond de la famille ; et partout on sent le souci de la condition de la femme, des enfants ; dès 1847, c'est Legouvé qui dans *l'Histoire morale des Femmes*, recueil de conférences faites au Collège de France, posa tous les problèmes du féminisme en ce qu'il a de plus sage et de plus logique ; et quand en parut la dernière édition, avec un légitime orgueil, il marquait sur la table des matières, les points sur lesquels son opinion a obtenu gain de cause, depuis l'éducation des jeunes filles, la libre disposition, pour la femme, du salaire de son travail, ou le divorce, dont il avait dramatisé le plaidoyer, en 1877, dans *Une Séparation*.

Car c'est ainsi qu'il fit du théâtre, pour mettre en action ses idées sur la famille et sur la femme. La scène lui fut une tribune.

Et sa tribune fut aussi la chaire, quand il s'agit de créer cette

(1) 1815-1889.

organisation des lycées de Jeunes Filles dont il avait prôné et prêché la nécessité. Celui que M. Zevort désigna aussitôt comme directeur de l'École Normale Supérieure de Sèvres pour les jeunes filles, ce fut Legouvé, prenant ainsi rang de professeur de Faculté, sans diplômes universitaires. Il a apporté dans cette fonction tout le tact, toute la délicatesse de sa nature supérieure, et ses conférences aux jeunes filles sont à relire.

Il fut bon, affable, soucieux du bonheur des autres, fidèle à l'amitié. Ceux qui l'ont connu se rappellent ses yeux vifs et pétillants sous la toque noire, sa figure rasée, son nez arqué, son sourire spirituel, et toute sa silhouette droite et svelte.

Il donna l'exemple d'une verte vieillesse. Ce couplet de lui pourrait s'appeler la Marseillaise des Vieux :

> L'heure du réveil est une heure triomphale pour le jeune homme. Il rentre dans la vie comme un jeune souverain dans sa capitale, au bruit de toutes les fanfares que sonnent à son oreille l'Espérance et la Santé.
>
> Le réveil est moins gai pour le vieillard. Il se lève souvent fatigué. Le repos ne l'a pas détendu, il l'a engourdi : ses organes rentrent en fonctions un peu comme des ressorts qui grincent, et il est souvent tenté de dire : Ma foi ! je ne travaillerai pas aujourd'hui. Gardez-vous en bien ! A la besogne ! L'effort soutient. A notre âge, il faut s'habituer à marcher dans la vie avec des souliers qui font mal.

Il avait la surdité gaie, comme Lesage à Boulogne, et il se plaisait à rappeler le mot d'Augier à Sandeau, qui lui disait :

— Mon cher ami, je crois que je deviens sourd. — « Sourd ? mon rêve ! » Dans *Fruits d'hiver*, il a écrit des pages si délicieuses sur les sourds, qu'il nous donnerait l'envie de le devenir, ou le regret de ne pas l'être.

Il ne l'avait pas toujours été, car il fut un mélomane passionné, ami de Berlioz, de Liszt, de Chopin (lisez ses *Souvenirs*) ; il avait commencé sur la musique un petit travail qu'il ne termina pas. J'en ai sous les yeux les premières lignes encore inédites :

> La musique, une de mes meilleures armes contre les années. Je pourrais dire contre toutes les années. Elle embrasse ma vie tout entière. J'avais quinze ans quand éclata mon goût pour elle. J'en ai quatre-vingt-seize. Je l'adore toujours, et elle m'aime encore un peu. Elle a eu sa part dans toutes mes joies. Elle a présidé à mon plus grand bonheur. Elle m'a valu quelques-unes de mes plus chères amitiés.

Son humeur était joyeuse, malicieuse : il était d'un commerce charmant, avait des mots vifs, des traits sûrs.

On sait avec quelle régularité il pratiquait l'escrime : il lui dut sa santé ; il l'a remerciée par des chapitres exquis dans ses *Souvenirs* : il ne se peut rien de plus pimpant que son couplet sur « l'amour et l'épée ».

Son entretien rappelait ces contes de derviches et de sages d'Orient, qui ont accumulé le suc et l'essence de la sagesse des nations. Il abondait en pensées ingénieuses, fines et consolantes dans leur aimable confiance :

— Quand on sait très bien quelque chose, cela sert à tout.

— Ne cherchez pas à faire disparaître vos défauts, mais à accroître vos qualités : elles les absorberont.

Il était dans la vie le fin moraliste qu'attestent ses œuvres. Quelle acuité dans cette page inédite qu'il écrivait un jour de novembre à Seine-Port, sur « le regret qui dure » ! C'est du Sully-Prudhomme en belle prose :

De tous les sentiments humains, le plus rare et le plus touchant c'est, selon moi, *le regret qui dure*. Aimer n'est rien, tout le monde aime, mais regretter, c'est-à-dire aimer ce qui n'est plus là, l'aimer plus que ce qui est là, l'aimer pendant de longues années, c'est presque contre nature. Il y a un duel incessant en nous entre le présent et le passé. Tout combat et assiège le passé. Ce sont nos besoins qui le font oublier : ce sont nos passions qui le détruisent, ce sont les années qui l'effacent. Que vous dirai-je ? Un regret qui dure me fait penser à ces rochers granitiques, plantés au milieu de la mer, et qui résistent au choc des vagues furieuses et des vents déchaînés... Avouez qu'un sentiment humain en granit, c'est bien beau et bien rare. (Seine-Port, 9 novembre.)

Son père avait écrit : *le Mérite des Femmes*, poème qui eut alors une vogue que nous ne soupçonnons plus. Pour la première fois, le poète renonçait à la vieille habitude de prodiguer au beau sexe épigrammes ou madrigaux. Il considérait la femme dans ses rôles d'épouse, de sœur, de mère ; il abandonnait les errements du dix-huitième siècle ; la femme cessait d'être un objet de luxe, de frivolité et de parade, fait pour la vie aux lumières et les triomphes mondains ; on la prenait au sérieux ; elle avait sa mission dans la vie et dans la société : ce fut la grande nouveauté et la cause du succès du *Mérite des Femmes*. On ne se rappelle plus aujourd'hui qu'un titre, et deux vers qui font sourire :

Et si la voix du sang n'est pas une chimère
Tombe aux pieds de ce sexe à qui tu dois ta mère.

Le fils a repris cette tâche de réhabilitation, et l'a fait aboutir. Une de ses fiertés était d'avoir continué le mouvement commencé par *le Mérite des Femmes* en travaillant à leur relèvement par ses cours, ses conférences et surtout son *Histoire morale des Femmes.*

Le Mérite des Femmes était à la fois œuvre de moraliste et de poète. Notre Legouvé tient bien de son père, car il fut l'un et l'autre. La poésie le charmait. Il lisait, il apprenait, il récitait et il faisait des vers avec une égale prédilection. Il aimait à versifier, à inventer des quatrains, à résumer quelque vérité sous la forme concise d'un Pibrac.

S'il dut quelque chose à son sang, à sa race, il ne dut qu'à lui-même sa ténacité dans le labeur, sa fermeté, sa volonté. Son œuvre se recommande par la sincérité du sentiment et la sévère précision de la forme. Il se plaisait à rechercher et à déterminer l'unité de sa vie et de ses travaux : il la rencontrait dans le souci constant de servir la cause du bonheur familial, par le livre et par le théâtre qu'il ne séparait pas ; il se flattait d'avoir, par ses comédies, comme par ses livres de moraliste, amélioré la situation des femmes, et, parallèlement, d'avoir toujours apporté dans ses travaux les qualités de l'homme de théâtre : le mouvement, la progression des arguments, l'action, l'agencement des idées, toutes convergentes vers un but précis.

Il vivait une partie de l'année à Seine-Port, endroit charmant, discret, au bas de la colline qu'arrose le fleuve. Le village n'a jamais été sur la grande route de roulage, et ne recevait que rarement les nouvelles. Legouvé y a vu de vieux paysans qui ont ignoré la Révolution Française, pendant qu'elle bouleversait Paris.

C'est là qu'il passait ses étés, soignant et cultivant ses arbres et ses fleurs, pareil au vieillard de Tarente. Il se promenait, tout jeunet, à travers ses allées, et, en rentrant, il écrivait sur son carnet ces jolies réflexions, où paraît toute sa nature saine, honnête et droite :

Je regardais mon jardinier plantant un poirier.

— Pourquoi donc, lui dis-je, ne mettez-vous pas de fumier sur les racines ?

— Oh ! jamais, monsieur ! Cela les pourrit et l'arbre meurt.
Bon à retenir. Plantons toujours notre talent, notre réputation, notre fortune, notre avenir en bonne terre franche. Rien de putréfié à la racine. Empoisonner la source, c'est empoisonner le fleuve.

Chaque matin une main chère mettait sur sa petite table de travail un bouquet dans un vase ; il me disait, un jour :

— Ce bouquet de tous les matins, je le regarde, je l'admire, la nature s'y montre belle, aimable, bonne conseillère ; il y a tant d'harmonie et de discrétion dans l'agencement et le rapprochement des teintes, que j'en étudie les effets, les rapports, les nuances ; j'apprend la mesure, la discrétion, le goût ; mon bouquet me donne une leçon de style.

A Paris, il se tenait au troisième étage du fameux hôtel de la rue Saint-Marc, dans sa chambre, près de la salle de billard, entouré par tous les portraits de ses amis qui tapissaient le mur, et qu'il saluait souvent de son regard souriant et consolé. Il avait connu et reçu toutes les célébrités de son siècle.

Il avait eu un fils qu'il perdit jeune. C'est en songeant à lui qu'il écrivait cette touchante confidence, demeurée inédite, et qui est comme la confession d'un éducateur, l'hymne d'un père reconnaissant à un fils regretté :

Il y a trois paternités : on est père, grand-père, arrière-grand-père : j'ai été tout cela, j'ai connu et pratiqué les devoirs et les droits attachés à ces trois fonctions; eh bien, il n'en est pas une seule à qui je ne doive quelque chose que je n'ai dû qu'à elle.

C'est moi qui ai élevé mon fils, entendons-nous bien, non pas moi seul. Un père n'a presque jamais le loisir et les qualités nécessaires pour être l'unique précepteur de son fils. Je n'ai été que l'auxiliaire de ses maîtres. A eux l'instruction ; à moi, l'éducation morale. Ce rôle d'éducateur n'a duré, hélas ! que trois ans. Années fécondes où se sont formulés en moi les principes fondamentaux de la famille moderne.

Les pères d'aujourd'hui ne sont plus des rois absolus, mais des rois constitutionnels. Leurs droits ne sont pas des devoirs. Leur autorité ne se justifie que par leurs bienfaits. L'éducation des enfants par le père, c'est l'éducation du père par l'enfant.

La Providence a violemment coupé court à ce préceptorat béni. Elle m'a infligé une douleur incurable, parce qu'elle est plus qu'une blessure, c'est une amputation.

Rejeté dans la vie avec mon amer chagrin, je ne trouvai quelque consolation, quelque réconfort, qu'en tâchant de revivre ces trois années ; je me mis à écrire ce que j'avais fait. Ce qui adoucit le plus

ma peine, ce fut de me rappeler et de rappeler tout ce que j'avais gagné à devenir son élève, à refaire mon éducation en faisant la sienne.

Les bons exemples que je m'étais efforcé de lui donner, et qui nous avaient également profité à tous deux, les sacrifices que je lui avais faits, et dont il me savait tant de gré, se réveillaient sous ma plume si vivement, si vivants, que, peu à peu, tous ces souvenirs formèrent un ouvrage, *les Pères et les Enfants au dix-neuvième siècle*, qui est mon titre au rôle d'éducateur. A qui le dois-je ? A mon fils.

Ce qu'il a dit de l'attente de la mort atteint à la noble élévation de la philosophie antique par la sagesse, la résignation, la prévoyance consciente :

A mon âge, on se sent dans la vie comme dans une maison où l'on a encore un logement, mais plus de bail ; ou bien, on se fait l'effet de quelqu'un qui attend une visite, et qui, à chaque coup de sonnette, se dit : « la voilà » ! Eh bien, à chaque indisposition un peu sérieuse, on se dit : « C'est peut-être *elle* » ! *Elle*, vous devinez de qui je parle ? Cette idée n'est pas aussi désagréable qu'on pourrait le croire. Elle calme parfois singulièrement. Tout ce qu'il y a dans la vie de mesquin, de factice, de misérable, disparaît devant cette rude perspective. Les choses grandes et durables restent seules en face de vous. Il est bon d'avoir certains dangers pour voisins.

Il m'écrivit quelques mois avant sa mort une admirable lettre dont je détache cette méditation.

Je me suis senti cet été, dans une disposition d'esprit singulière. La saison dernière m'a fait l'effet du quatrième acte de ma vie, quatrième acte qui est bien rempli et bien terminé : la publication de mon volume et l'heureuse reprise d'*Adrienne Lecouvreur*.

Maintenant, j'entre dans le cinquième, *l'acte du dénouement*. Je voudrais bien que, selon nos lois de théâtre, il fût court et concordât bien avec la pièce. Malheureusement, je ne suis pas le seul à le faire, j'ai un collaborateur qui se réserve le scénario et qui ne me laisse guère, à moi, qu'un rôle à jouer. Enfin, je ferai de mon mieux. Vous ne sauriez croire dans quelle agitation de pensée vous jette cette prévision de l'au-delà. Il n'y a pas à dire, *on vit à la fois dans deux mondes*. Lorsque, dans une promenade dans la forêt, j'arrive à un certain point très élevé qu'on appelle la Roche Cavalière, d'où je vois au-dessous de moi le cours de la Seine, et au-dessus, cette large voûte du ciel, je me demande qui m'a lancé dans l'infini ! Je me demande si j'aurai encore une petite place personnelle dans cet azur sans bornes, ou si je resterai enfoui dans un petit trou de notre sol, et n'ayant pour fonction que de faire pousser quelques brins d'herbes...

Il laisse un nom aimé, estimé, respecté pour la netteté, pour

l'honnêteté familiale du talent, pour l'influence heureuse de cet esprit laborieux et bienfaisant.

Cette belle vieillesse a semblé réaliser le rêve du poète et du sage :

Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

M. de Vogüé initia la France à la littérature russe et aux œuvres de Tolstoï pour en extraire la doctrine de la pitié. Paul Desjardins dicta *le Devoir présent* à ses contemporains. J.-F. Denis fit l'histoire des *Idées morales dans l'antiquité* pour nous en proposer des exemples.

*
* *

VI. — La pédagogie a inspiré de belles pages et de grandes œuvres à Victor Duruy, Jules Simon, Bersot, Legouvé, dont je vous ai parlé déjà (lire *Une Élève de seize ans*, *Dernier travail*, *Nos fils et nos filles*), Lavisse, historien et conducteur de la jeunesse, Liard, Marion (enseignement des jeunes filles, pédagogie de la bonté), P. Dupanloup, digne continuateur de Fénelon, au fougueux P. Didon. Compayré a écrit une utile histoire des éducateurs.

Une des plus grandes figures est celle de Gréard. Né à Vire (1), élève à l'École Normale, il débuta dans le professorat à Metz, où l'ombre de Bossuet lui inspira sans doute le goût pur et élevé de la simplicité forte et sobre ; puis ce furent les thèses à soutenir pour le doctorat, dans lesquelles ce futur éducateur avait étudié, comme par manière d'escrime, les grands moralistes, Senèque et Plutarque ; nommé inspecteur d'Académie par M. Duruy qui devina en lui un auxiliaire précieux, il a gravi tous les degrés. Directeur de l'Enseignement Primaire de la Seine, inspecteur général de l'Instruction publique, puis directeur de l'Enseignement Primaire au Ministère, recteur de l'Académie de Paris, il obtint le prix Halphen, en 1874, fut reçu en 1886, à l'Académie Française ; il fut grand officier de la Légion d'Honneur et membre du Conseil de l'Ordre.

Notre Enseignement Public est son œuvre. Si Duruy a inauguré le travail et frayé la voie, c'est Gréard à qui la France est redevable de la réalisation.

(1) 1828-1904.

L'Enseignement fut sa chose, et sa gloire. Il s'y est consacré exclusivement, et il a acquis sur ce terrain cette puissance que donne une existence consacrée au service d'une seule idée.

Duruy lui dit un jour :

— Voulez-vous être secrétaire général du ministère ?

Il refusa, pour ne pas quitter l'œuvre inachevée.

— Voulez-vous être sénateur ?

Il méprisa cet intermède à ses travaux.

— Voulez-vous prendre en mains les deux grandes Directions du Ministère ?

Tant de grandeurs ne séduisirent pas cette volonté tenace, toute tournée vers le but proposé dont rien ne put la distraire ; son caractère fut à la hauteur de sa tâche et de sa situation. Très décidé dans ses avis, n'adoptant une opinion qu'après l'avoir assez éprouvée pour être sûr de ne plus la répudier, il avait pourtant de l'aménité dans ses rapports. Il se passionna pour ses idées, mais au milieu des discussions les plus chaudes, à l'Académie, quand il s'agissait de la réforme de l'orthographe qui souleva des tempêtes, jamais on ne l'a vu se départir de son calme.

Cette longue carrière résume des efforts qui ont porté sur quatre objets :

Organisation de l'Enseignement Primaire en France.

Réorganisation de l'Enseignement secondaire et de l'Enseignement Moderne.

Création de l'Enseignement des Jeunes Filles.

Réforme de l'Orthographe.

Pour l'Enseignement Primaire, il en a fait ce qu'il fallait qu'il fût, organisant l'École Maternelle de façon que des classes différentes fussent affectées aux différents âges, au lieu qu'auparavant, la même leçon servait aux enfants de deux ans et à ceux de sept ans. L'école primaire, grâce à lui, enseigne ce qu'il est indispensable de savoir pour être un homme utile ; elle comporte à présent des cours complémentaires pour les enfants qui ont leur brevet, avant l'âge d'entrer à l'atelier, et dont le sort ne saurait être que de déséquilibrer le cours s'ils y revenaient comme vétérans, ou d'errer dans la rue, si l'école leur était fermée. L'École Primaire Supérieure permet aux pauvres laborieux et intelligents d'acquérir des connaissances plus étendues, d'apprendre un métier, une langue, d'aller

séjourner à l'étranger, où on leur procure des emplois temporaires, et de devenir ainsi d'excellents sous-officiers de l'armée du travail.

L'œuvre de Gréard est immense ; l'Académie des Sciences Morales et Politiques l'a consacrée. A un Congrès de l'Enseignement Primaire, le Ministre salua triomphalement en lui « le premier des Instituteurs de France ».

Quant à l'Enseignement Secondaire, il apporta une compétence dont la formule pourrait être : « simplifier pour fortifier ». Nul n'a mieux compris quel intérêt il y aurait à consolider et à relever l'Enseignement Moderne, en laissant l'Enseignement Classique à une élite. L'Enseignement Moderne n'a rien de commun avec aucun enseignement professionnel ; il est celui qui convient aux générations parmi lesquelles se recruteront des classes nombreuses, à qui le grec ni le latin ne serviraient de rien ; pour les nommer par leurs chefs de file, il suffit de dire que l'Enseignement Moderne bien compris est celui qui convient exactement aux futurs membres de l'Académie des Sciences, aux chefs de grandes administrations, aux grands explorateurs. A ceux-là, qu'il suffise de faire connaître les œuvres antiques par de bonnes traductions : ils peuvent apprendre à connaître *les grecs* sans *le Grec*.

L'Enseignement des jeunes filles, tel que l'a fait M. Gréard, est en progrès sur l'état antérieur. Il y a cependant à redire. Les programmes des jeunes filles présentent ce grave tort d'être le calque des programmes des garçons. Il n'est pas fait spécialement pour de futures femmes. Selon le joli mot de Legouvé, c'est un enseignement qui n'a pas de sexe ; il faut qu'il devienne féminin, qu'il soit allégé, simplifié.

Legouvé a écrit une lettre célèbre à propos du lycée Lamartine, où il attaque les programmes actuels et expose ses desiderata. Spirituellement, Gréard a permis que la dédicace de cette critique lui fût offerte, sanctionnant par cette prise en considération, les désirs d'un révolutionnaire de bon aloi.

C'est peut-être par son projet de réforme de l'orthographe que Gréard a le mieux marqué son génie d'innovateur. Avec sagesse et prudence, il a proposé des simplifications que l'usage amènera fatalement, et qui se feront péniblement toutes seules, si on ne les fait pas. Des maladroits ont gâté l'idée en la défigurant et en proposant l'orthographe phonétique — comme

si tous les hommes prononçaient de même. Gréard a touché cette matière avec réserve et tact. Son projet fut un des meilleurs que l'Académie Française a entendus et approuvés, depuis et avant la *Lettre à l'Académie* de Fénelon.

Au total nul n'a élevé si haut l'art délicat et difficile de la pédagogie, qui s'est ennobli avec lui des sentiments les plus généreux, des notions élevées de dignité, de probité, de dévouement, pour que l'école publique soit une école de grandeur d'âme, où se maintiennent le culte de la science, la fidélité au devoir et la loyauté. C'est Michelet qui a dit : « La première partie de la politique est l'éducation ; la seconde est l'éducation ; la troisième est l'éducation. » A ce compte, Gréard fut le premier de nos politiciens.

* * *

VII. — Des savants ont exprimé leur pensée avec une élévation et une pureté telles, que la littérature leur doit de les accueillir parmi les siens. Tels furent Lacépède (1), Monge, Laplace, (*Exposition du système du monde*, *Calcul des probabilités*), le mathématicien et physicien Joseph Fourier (*Théorie analytique de la chaleur* (1822), précédée d'un remarquable Discours préliminaire), le physicien Ampère, le Képler et le Newton de l'électro-dynamique (*Essai sur la philosophie des Sciences* (1833-1843), son ouvrage capital, *Journal et Correspondances*, *Souvenirs*) ; le naturaliste Lamarck (*Philosophie zoologique*, 1809) ; Geoffroy Saint-Hilaire (*Philosophie Anatomique*), Cuvier (2), qui dans son *Discours sur les Révolutions du globe* (1821) atteint à l'ample et ferme langage, au développement large et régulier de Buffon, et dont les *Éloges* sont un recueil de premier ordre ; Élie de Beaumont, qui étonna le monde savant par sa théorie de l'âge relatif des montagnes ; Élisée Reclus (*la Terre*), de Lapparent (*Traité de géologie*).

François Arago (3), professeur à l'École Polytechnique, astronome, physicien, se préoccupa de vulgariser la science en dehors du monde savant, et il le fit avec autant de clarté que d'élévation. Ses Éloges, ses Notices, publiées dans l'*Annuaire du bureau des Longitudes*, sont inspirés par un ardent

(1) 1756-1825. — (2) 1769-1832. — (3) 1786-1853.

enthousiasme pour les progrès scientifiques et une admiration équitable des inventeurs. Biot (*Essai sur l'histoire générale des Sciences pendant la Révolution Française*, 1803, *Mélanges scientifiques et Littéraires*, 1858) eut le culte de l'art classique, et le souci de bien écrire. Le naturaliste Flourens édita Buffon, et écrivit d'un style net l'*Ontologie naturelle*. L'anthropologiste A. de Quatrefages dut à sa science et à sa conscience que Darwin dit de lui : « Il vaut mieux être critiqué par M. de Quatrefages que loué par bien d'autres. »

Henri Milne Edwards (1) a laissé de remarquables *Leçons sur l'Anatomie et la Physiologie des animaux* (1857-1881). Son fils Alphonse Milne Edwards (2) a fait des travaux considérables sur les êtres peuplant le fond des mers, et ses récits de sondages *Expédition du « Talisman »* sont du plus haut intérêt.

En chimie, Wurtz (*Théorie anatomique*), Sainte-Claire Deville (*Leçons sur la Dissociation*), Grimaux, furent célébrés. J.-B. Dumas dans les *Éloges*, Faraday, Sainte-Claire Deville, dans ses *Leçons de Philosophie Chimique* (1837), dans sa *Statique chimique des êtres organisés* (1841), ont de l'ampleur et de l'éloquence.

Berthelot eut une culture littéraire soignée, qui donne du prix à ses travaux de mécanique chimique, *la Synthèse chimique* (1876), et à ses ouvrages bien connus : *les Origines de l'Alchimie* (1885), *Science et Philosophie* (1886), *Science et morale* (1897), *Correspondance avec Renan* (1898). Ses discours politiques eurent de la noblesse et de la fermeté.

La médecine eut ses gloires. Claude Bernard a égalé l'expression à la qualité de la doctrine dans son *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale* (1865), dans ses *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux* (1878).

Paul Bert dérobait à la politique et à la polémique le temps d'écrire d'utiles études physiologiques : *Physiologie comparée de la respiration*, *Anatomie et physiologie animale*, et d'excellents livres pour la jeunesse.

Vulpian, Dastre, Ch. Richet ont composé des ouvrages inspirés par les méthodes de Claude Bernard. Sadi Carnot étudiait la puissance motrice du feu (1824), et découvrait le principe de la dégradation de l'énergie.

(1) 1800-1885. — (2) 1835-1900.

Pasteur est un nom trop universellement glorieux pour qu'il faille longuement expliquer la notoriété de ce fils d'un tanneur du Jura, qui a découvert et réglementé la vie des êtres invisibles. Ses travaux sur la rage ont été plus populaires, parce que plus manifestement utiles : mais le secret de son génie est dans ses études sur la fermentation. Il eut le patriotique souci d'égaler notre système universitaire à la forte discipline des universités allemandes, et il s'y employa. Il apportait à ce qu'il faisait une conscience émue, et rien ne justifie cette émotion comme le spectacle des grands secrets qu'il arrachait à la nature pour le salut de l'humanité et des bêtes. Étant à l'École Normale, j'écrivais ces lignes qui le rendront présent à ceux qui ont connu ce petit coin de la rue d'Ulm :

Entre les grandes figures qui prêtent à l'École leur éclat, une surtout l'illumine, pour ainsi dire, d'un rayonnement qui porte sur le monde entier. Jusqu'à ces dernières années, M. Pasteur habitait au-dessus de M. Perrot, dans l'aile principale de l'École. On le voyait descendre le matin, de bonne heure, coiffé d'une toque, et il traversait, absorbé par ses méditations scientifiques, le petit parc planté d'arbres qu'une grille sépare de la rue d'Ulm. Au fond s'élèvent les bâtiments où sont installés ses laboratoires d'expériences. Avant la fondation de son Institut, c'est là que vinrent les premiers « enragés » pour se faire inoculer le virus bienfaisant. Chaque jour, à dix heures, une file de voitures stationnait à la porte, et nous prenions plaisir à considérer le défilé bigarré et divers des malades. Toutes les classes de la société, tous les peuples d'Europe y avaient leurs représentants : la rage est une terrible niveleuse. Les autres maladies laissent encore place aux inégalités sociales. La même pneumonie couche celui-ci sur un lit d'hôpital, ou celle-là sur la couche moelleuse de ses luxueux appartements. Le petit laboratoire de la rue d'Ulm attirait indistinctement pauvres et riches. Il y avait des loqueteux mordus près du ruisseau où ils disputaient à un dogue un os mal rongé ; des femmes élégantes, aux cheveux couleur de henné, que leur carlin avait égratignées ; de vieilles portières à lunettes, dont le griffon s'était battu dans la rue avec un molosse suspect ; des paysans, des employés, des bourgeois : cortège lugubrement comique dans son implacable variété, et qui faisait songer à la danse d'Holbein. Dans le quartier et aux environs, des gens à pied, la main entortillée, vous arrêtaient sur le trottoir, et vous demandaient « la maison de M. Pasteur », comme en province on demande où habite le notaire.

Au nombre des premiers clients étaient cinq moujiks, que des loups enragés avaient lacérés. Tout le long de la rue Gay-Lussac, on les voyait le matin gagner le laboratoire, en bonnets de fourrure, en veste

rouge serrée par une ceinture, en larges culottes de velours noir entrant dans de grosses bottes.

Ils avaient la tête et les mains entourées de compresses. Du fond de la Petite Russie, ils étaient accourus vers le sauveur, pareils aux bergers de Bethléem. Rien n'était touchant comme cet exode *in extremis*. Les premiers jours, ce fut dans tout le quartier un vif émoi, où il entrait à la fois de la curiosité et de l'appréhension. Les enragés, comme les pestiférés, font le vide autour d'eux. Peu à peu, on s'habitua. Les boutiquiers ne se mirent plus sur leurs portes pour les regarder passer, les étudiants russes les arrêtèrent, les interrogèrent : ils devinrent des amis; dans ces rues paisibles, où ils avaient fait sensation, on finit par les connaître et par les saluer. On fut tout étonné quand ils ne passèrent plus, et après leur départ, il manqua une distraction aux matinées, sur ce versant de la montagne Sainte-Geneviève.

Ce laboratoire de la rue d'Ulm aura vu de bien grandes choses, et de bien étonnantes. Si jamais l'École se déplace, il faudra conserver ce petit coin, le préserver, comme on faisait dans l'antiquité pour les lieux sacrés. C'est là, derrière ces vitrages, dans ces petites salles où miroitent les fioles, les tubes, les cornues, au milieu des cages à cobayes, c'est sous ce toit modeste qu'a germé la théorie des bacilles, qui devait bouleverser la science et émouvoir le monde; c'est dans les caves de l'École que se fit la savante culture des ferments, d'où devait sortir le remède de tant de maux incurables; là s'est révélé un secret de la mystérieuse nature, comme si une parcelle de la divinité avait touché ce point infime du globe (1).

D'Arsonval, Duclaux (*Pasteur, histoire d'un esprit*), le docteur Roux, M. Curie, mort prématurément, et Mme Curie, le docteur Metschnikoff ont continué ces glorieux travaux. M. Edmond Perrier a magistralement présenté *le Transformisme* (1888). Michel Chasles a écrit un clair aperçu historique sur l'origine et le développement des méthodes en géométrie.

Joseph Bertrand fut un savant lettré. Il y a plaisir et profit à lire ses études sur d'Alembert (1889) et sur Pascal (1891).

*
* *

VIII. — La science plus particulière de la philologie a pris dans ce siècle un développement important. Fauriel, Raynouard (*Lexique et grammaire de la langue romane*, *la Poésie des troubadours*) furent les premiers romanistes.

(1) Léo Claretie, *l'Université Moderne*.

Fauriel (1), ancien officier, quitta l'épée pour la plume, fréquenta la Société d'Auteuil, avec Cabanis, Destutt de Tracy, Mme de Staël, Condorcet, Benjamin Constant, Schlegel, Humboldt, apprit le sanscrit, l'arabe, le danois, connut toutes les littératures étrangères, vulgarisa les chants populaires de la Grèce, qui plurent en 1830, étudia la langue et les mœurs de l'ancienne France méridionale, découvrit les chansons de gestes, et la poésie de Dante. Il fut un des pères du romanisme, avec Raynouard que je vous ai déjà présenté.

Monmerqué, d'Arbois de Jubainville, Paulin Pâris, Gaston Pâris, Egger, Bréal, Renan, Darmesteter, Weil, Tournier, Croiset, Gœlzer ont jeté un vif éclat sur cette science moderne, et sur la critique des textes, dont l'Allemagne n'a plus le privilège.

*
* *

IX. — La littérature française n'est pas circonscrite dans le domaine et les frontières de la France. Elle s'étend au delà, et son histoire confine à la géographie.

L'Alliance Française pour la propagation de la langue et de l'influence françaises à travers le monde (2), les missions d'Orient, l'initiative privée des conférenciers et des artistes dramatiques, le *Comité Français des expositions à l'étranger* (par la librairie, les œuvres d'art, et les relations commerciales) entretiennent dans les deux mondes l'usage, la connaissance et le goût du français et de nos écrivains.

(1) 1772-1844.

(2) La langue anglaise est parlée par 116 millions d'hommes.

—	russe	—	—	85	—	—
—	allemande	—	—	80	—	—
—	française	—	—	58	—	—
—	espagnole	—	—	44	—	—
—	japonaise	—	—	40	—	—
—	italienne	—	—	34	—	—

Dans un classement de ce genre, le nombre n'est pas tout : la qualité des gens qui parlent une langue est beaucoup, sinon le premier peuple du monde à cet égard serait le peuple chinois dont la langue est parlée par 400 millions d'hommes. Lire *la Langue Française dans le monde*, ouvrage publié par l'Alliance Française en 1900.

Hors de France, il existe une littérature française représentée par des journaux et des ouvrages (1) : *l'Indépendance Belge*, *l'Indépendance Roumaine*, *la Roumanie*, *le Courrier de Sofia*, *le Journal de Saint-Pétersbourg*, *le Courrier des États-Unis* sont quelques-uns des plus notoires journaux (2) écrits dans notre langue, loin de notre région.

Trois pays — pays de langue française — nous apportent la plus riche contribution, la Belgique, la Suisse et la Roumanie, qui est une enclave latine parmi les Slaves, les Tchèques et les Saxons.

Toute une phalange de Belges a écrit en français : Ph. Lesbroussart, le baron de Stassart, Potvin, Valère Gille (*le Collier d'opale* (1899), *les Tombeaux* (1900), *le Coffret d'ébène*), Iwan Gilkin, le romantique Van Hasselt (1806-1874), Ant. Clesse (1816-1888), auteur de *Rubens* (1840), Verhaeren, l'étrange évocateur du passé espagnol des Flandres, tout frémissant de mélancolies douloureuses, le Parnassien Em. Van Arenberg, Albert Giraud (de Louvain), Fernand Severin (de Namur), Prosper Roidot, H. Hoornaert, Geo Eekhoud, le peintre Anversois des Polders et des gas de Flandre, Ch. Van Lerberghe, Paul Gerardy, G. Marlowe (de Malines), Isi Collin, Gens, Ramaekers, Theo Hannon, Knopff, Maus, Victor Remouchamps, Max Elskamp, Rodolphe de Warsage, Alb. Mockel (de Liège), et toute la jeune Belgique, et les rédacteurs du *Magasin littéraire*, du *Réveil*, de *Wallonie*, de la *Revue Belge*, de *l'Art Moderne*, de la *Revue de Belgique*, de *l'Idée libre*, du *Thyrse*, de *Durandal*. Henri H. Conscience a écrit de multiples romans qui eurent la vogue. Maurice Maeterlink, de Gand, a conquis ses droits de cité sur la cime la plus pure des Muses françaises. Camille Lemonnier a mis un vigoureux talent au service d'œuvres si françaises, que leur nationalité s'oublie. Rodenbach, le mélancolique rêveur de Bru-

(1) Voir Collection des *Poètes Français de l'Étranger*, de Georges Barral, *Chrestomathie*, de Sensine (Lausanne), *Poètes lyriques Français*, par Fonsny et Van Doren (Verviers), V. Rossel, *Histoire de la Littérature Française hors de France*, etc.

(2) *Journal de Genève. — Courrier de Genève. — Gazette de Lausanne. — L'Étoile Belge. — Journal de Liège. — Journal de Charleroi. — Le Patriote de Bruxelles. — L'express de Mulhouse. — Journal d'Alsace. — Journal de Montréal. — Stamboul-Osmanli. — Courrier de l'Illinois. — La France de Santiago. — La France de Buenos-Ayres. — La Revue du Brésil. — Courrier de Smyrne. — Revue commerciale du Levant. — Journal Égyptien. — Phare d'Alexandrie, etc.*

ges la Morte, évoque les canaux tranquilles où flottent des cygnes blancs, et où se reflètent les pignons crénelés des maisons anciennes et des béguinages : et les béguines à figures de cire sous la cape noire vont discrètement vers l'église, où tinte le clair carillon. Le soir assombrit et assoupit la ville, engourdit l'âme, fane la lumière et la couleur pâle des souvenirs : et rien ne ressemble moins à la ville active qu'est la Bruges moderne.

La Suisse n'est pas moins riche avec Amiel (1), Topfer, Petit Senn, Galloix, J.-J. Porchat, F. Monneron, Juste Olivier, Et. Eggis, Mme de Pressensé, Marc Monnier, Eug. Rambert, Ed. Tavan, P. Godet, A. Egli, E. Bussy, H. Warnery, Virgile Rossel, Ch. Fuster, A. Ribaux, J. Carrara, J. Kaiser, L. Duchosal, M. Morhardt, H. Warnery, Alice de Chambrier, Jacques Dalcroze (jolies chansons enfantines), Sandoz, le chanoine Jules Gross (*Théoduline*).

En Roumanie, la tradition française résiste, et inspire de beaux talents, à commencer par celle à qui le monde entier a décerné une double auréole, de respect pour Élisabeth, reine de Roumanie, d'admiration pour Carmen Silva (2).

Julia Hesdeu, morte à 20 ans en 1888, fut un génie précoce et vécut à peine. Elle a laissé de beaux vers : *Bourgeons d'avril*, *Chevalerie*. Hélène Vascaresco a mis une émotion profonde dans ses poèmes vécus. Al. Macedonski, le grand poète des Carpathes, D. Bolintineano, Bossy, A. Sturdza, Ollanesco, G. Bengesco, Vlahutza, le peintre de la Roumanie pittoresque, Th. Cornel, Pompiliu Éliade, l'historien amplement informé de l'esprit public en Roumanie, Vaschide, le psychologue, J. Rosca, D. Xénopol, l'éminent historien, correspondant de notre Institut, A. Xénopol, l'économiste, B. Conta, le philosophe, G. Holban, la comtesse Dora d'Istria, Marie D. Ghica, Mme Edgard Quinet, Antoine Bibesco, Jean de Mitty, Ad. Cantacuzène, Olympe Joan, Jean Jacquinet de Tomes, N. Jorga, A. Davila, M. et Mme Jules Brun, etc., ont témoigné pour la langue, la littérature, la culture françaises un culte fervent et heureux par des ouvrages variés et de valeur dont le détail m'entraînerait hors de mes limites. N'oublions pas que la comtesse Mathieu de Noailles est née Brancovan.

(1) 1821-1881.

(2) Voir E. Bengesco, *Bibliographie des Œuvres de Carmen Silva* (Le chapitre des œuvres écrites en français).

En Afrique, l'Algérie a eu Rob. Randau de Mustapha, qui fut bon poète.

L'Amérique du Sud aime et pratique le français.

Haïti a vu naître et écrire Etzer Vilaire (*Le Flibustier*, *Page d'amour*, *Poèmes de la Mort*).

Le Canadien Fréchette (*les Oiseaux de neige* (1879), *Poésies Canadiennes* (1887). La *Légende d'un Peuple* (1888) a eu en Europe une célébrité justifiée.

Lemay, Chapman, J. Quesnell, J. Lenoir, Fiset, Marsile, Ch. Gill, Napoléon Legendre, E. Lareau, historien de la littérature Canadienne, ont droit aussi à notre souvenir, comme tous ceux qui par leur dévotion pour la France ont cultivé notre langage, car ils ont par là resserré les liens entre leur peuple et le nôtre, si accueillant, si bien accueilli. Nous devons jalousement entretenir par notre attention et notre sympathie, cette littérature française *extra fines* : elle vaut mieux souvent que la littérature française d'exportation qui déverse sur les peuples les vilenies de ses inqualifiables mensonges, sur lesquels on finira par nous juger. Surveillons notre trésor littéraire, respectons la grande et haute idée que dix siècles ont donnée de nos lettres, aimons qu'on nous aime; et que le vers du poète demeure longtemps vrai :

Tout homme a deux pays, le sien et puis la France.

*
* *

Me voici arrivé au terme de ce long voyage que nous avons commencé en l'an 900 pour l'arrêter en 1900. Je vous ai conté ce conte de mille ans de littérature : il n'est pas de peuple au monde qui offre une telle matière à l'histoire des lettres.

Depuis 1900, bien des écrivains nouveaux, bien des œuvres ont surgi. Autant qu'il est donné à l'homme de prévoir et de disposer de l'avenir, je me propose, en 1910, de mettre à jour ce long exposé par le tableau littéraire de la première décennale du vingtième siècle, où l'on trouvera des noms dont on peut s'étonner qu'ils n'aient pas figuré dans ce récit : ils n'étaient pas nés encore à la notoriété qu'ils ont depuis acquise. Certains même ont le temps d'ici là de se produire, et de venir enrichir

ce merveilleux répertoire de nos lettres françaises, le plus brillant et le plus luxuriant qu'aucune nation ait jamais connu. Et déjà, le début du vingtième siècle est assez éclatant pour qu'on puisse bien augurer de sa fortune future. Puisse-t-il tenir les promesses de ses premiers ans !

SYNCHRONISME DU XIX[e] SIÈCLE (1)

1800 : Le Consulat. — Deuxième campagne d'Italie. — Marengo. — Hohenlinden. — Mariage de Murat. — Schiller, *Marie-Stuart*. — Mort de Daubenton. — *Atala*. — **1801** : Concordat. — Paix de Lunéville. — Talleyrand. — Volta et le galvanisme. — Mme Récamier. — Ingres, prix de Rome. — Schiller, *la Pucelle d'Orléans*. — Naissance de Littré. — Morts de Rivarol, de Demoustier. — **1802** : Bonaparte Consul à vie. — Paix d'Amiens. — Naissance de Victor Hugo. — **1803** : Guerre avec l'Angleterre. Camp de Boulogne. — Schiller publie *la Fiancée de Messine*. — **1804** : Napoléon est nommé empereur. — Promulgation du Code civil. — Mort de Kant. — Schiller publie *Guillaume Tell*. — **1805** : Troisième coalition. Bataille d'Austerlitz. — Traité de Presbourg — Mort de Schiller. — Mort de Greuze. — **1806** : Quatrième coalition. — Batailles d'Iéna et d'Auerstaedt. — Blocus continental. — **1807** : Traité de Tilsitt. — Guerre d'Espagne. — **1808** : Fondation de l'Université. — Bataille de Baylen. — **1809** : Siège de Saragosse. — Cinquième coalition. — Batailles d'Essling et Wagram. — Traité de Vienne. — Divorce de Napoléon et de Joséphine. — **1810** : Mariage de Napoléon et de Marie-Louise. — Masséna conduit l'armée en Portugal. — Gœthe, *Les Affinités électives*. — Naissance d'Alfred de Musset. — **1811** : Suchet est en Aragon, et Soult en Andalousie. — Mort de M. J. Chénier. — **1812** : Campagne de Russie. — Bataille de la Moskowa. — Passage de la Bérésina. — La Retraite. — Byron : Les deux premiers chants de *Childe Harold*. — **1813** : L'Europe se ligue contre la France qui est battue à Leipzig. — Mort de Delille. — Naissance de Wagner. — **1814** : Invasion. — Traité de Paris. — La Charte. — **1815** : Congrès de Vienne. — Les Cent-Jours. — Défaite de Waterloo. — Traité de Paris. — Avènement de Louis XVIII. — Mort de Parny. — **1816** : Ministère Richelieu et Decaze. — La Chambre introuvable est dissoute. — La Sainte Alliance. — Loi électorale. — Byron publie *Manfred*. — Mort de Ducis et de Millevoye. — **1817** : Mort de Mme de Staël. — Byron : premier chant de *Don Juan*. — **1818** : Loi Militaire. — Congrès d'Aix-la-Chapelle. — **1819** : Ministères Decazes, Dessoles. — Schopenhauer, *le Monde*. — **1820** : Assassinat du duc de Berry. — Loi du double vote. — Villèle. — Paris est éclairé au gaz. — La *Vénus de Milo* est apportée à Paris. — Naissance de Leconte de Lisle. — **1821** : Mort de Napoléon I[er] à Sainte-Hélène. — Agitation libérale en Europe. — Gœthe publie *Wilhelm Meister*. — Naissance de Flaubert. — Mort de Fontanes. — **1822** : Les quatre sergents de la Rochelle. — L'École Normale est supprimée.

1) Dans les trois autres volumes, le Synchronisme du siècle est au début du premier chapitre. Son importance pour le XIX[e] siècle l'a fait rejeter ici.

— Naissance de Pasteur. — Champollion publie sa découverte. — Heine publie son premier recueil de poésies. — **1823** : Guerre d'Espagne. — Prise du Trocadéro. — Naissance de Renan. — **1824** : Mort de Louis XVIII. — Avènement de Charles X. — Mort de Byron. — **1825** : Sacre de Reims. — Le milliard des émigrés. — Boïeldieu écrit *la Dame Blanche*. — Mort du Général Foy. — **1826** : La congrégation. — **1827** : Intervention en Grèce. Victoire de Navarin. — Dissolution de la Chambre. — Heine publie *le livre des Lieder*. — Mort de Beethoven. — **1828** : Ministère Martignac. — Indépendance de la Grèce. — Auber : *la Muette de Portici*. — Naissance de Tolstoï, About, Taine. — **1829** : Ministère Polignac. — Voyage de Humboldt en Asie centrale. — Rossini : *Guillaume Tell*. — **1830** : Prise d'Alger. — Révolution. — Avènement de Louis-Philippe. — Agitation en Europe. — Mort de Benjamin Constant. — **1831** : Pillage de l'archevêché. — Casimir-Perier. — Gœthe : *le deuxième Faust*. — Heine vient à Paris. — Meyerbeer donne *Robert le Diable*. — **1832** : La duchesse de Berry. — Les Français en Belgique. — Mort de Cuvier, de Goethe, de W. Scott. — **1833** : Loi sur l'enseignement primaire. — **1834** : Thiers. — Guizot. — De Broglie. — **1835** : Abd-El-Kader. — Attentat de Fieschi. — Halévy donne *la Juive*. — **1836** : Ministère Thiers. — Ministère Guizot. — Louis Napoléon à Strasbourg. — Mort d'Ampère. — L'arc de Triomphe est achevé. — Meyerbeer donne *les Huguenots*. — **1837** : Ministère Molé. — Prise de Constantine. — Victoria, reine d'Angleterre. — Création du Musée de Versailles. — Mort de Pouchkine. — **1838** : Expédition de Vera-Cruz. — **1839** : Barbès. — Question d'Orient. — Invention de la Daguerréotypie. — **1840** : Ministère Thiers. — Louis Napoléon à Boulogne. — Première exploration de Livingston. — Voyage de Dumont-d'Urville. — Donizetti donne *la Favorite*. — **1841** : Traité des Détroits. — Mort de Lermontov. — **1842** : Mort du duc d'Orléans. — Bugeaud en Algérie. — **1843** : Visite de la Reine Victoria au Château d'Eu. — Prise de la Smala. — **1844** : Guerre du Maroc. — Isly. — Affaire Pritchard. — **1845** : Wagner compose *Tannhauser*. — Humboldt : *Cosmos*. — Meissonier : *la Partie de Boules*. — **1846** : Avènement de Pie IX. — **1847** : Photographie sur papier. — Banquets réformistes. — **1848** : Révolution. — Deuxième République. — Journées de juin. — Agitation en Europe. — Avènement de François-Joseph Ier d'Autriche. — **1849** : Assemblée législative. — Louis-Napoléon président. — Meyerbeer : *le Prophète*. — Morts d'Edgard Poe, de Chopin. — **1850** : Suffrage électoral restreint. — Loi Falloux. — Cavour. — Tennyson : *In memorian*. — Wagner : *Lohengrin*. — **1851** : Coup d'État du 2 décembre. — Schopenhauer : *Parerga et Paralipomena*. — Verdi donne *Rigoletto*. — Mort de Gogol. — **1852** . Voyage du Prince-Président. — Second Empire. — **1853** : Mariage de Napoléon III et de Eugénie de Montijo. — Guerre russo-turque. — Mort d'Arago. — Protectorat des Lieux Saints en Orient. — **1854** : Guerre de Crimée, Alma, Inkermann. — Alliance anglo-française. — **1855** : Sébastopol. — Exposition universelle. — **1856** : Traité de Paris. — Naissance du Prince Impérial. — Mort de Heine. — Livingstone. — **1857** : Révolution de l'Inde. — Millet peint les *Glaneuses*. — Verdi donne *le Trouvère*. — Les Cinq. — **1858** : Attentat d'Orsini. — Cavour à Plombières. — Guerre de Chine. — **1859** : Guerre d'Italie, Magenta, Solférino. — Traité de Zurich. — Gounod donne *Faust*. — **1860** : Réunion de la Savoie et du comté de Nice à la France. — Expédition de Syrie. — **1861** : Le royaume d'Italie est constitué. — Avènement de Guillaume Ier. — Guerre de Sécession. — *Tannhauser* est joué à Paris. — Morts d'Auber, d'Halévy, de Delacroix. — **1862** : Guerre du Mexique. — Bismarck. — Spencer. — Gounod donne *Mireille*. — **1863** : Maximilien. — Mort d'Horace Vernet. —

1864 : Mort de Meyerbeer. — *Le Vaisseau Fantôme* de Wagner. — **1865** : Avènement de Léopold II de Belgique. — **1866** : Bataille de Sadowa. — Évacuation du Mexique et des États pontificaux. — Avènement de Carol Ier de Roumanie. — **1867** : Exposition Universelle. — Millet peint l'*Angelus*. — Morts d'Ingres et de Maximilien. — Gounod donne *Roméo et Juliette*. — Ambroise Thomas : *Mignon*. — Avènement de l'Empereur du Japon, Mutsu-Hito. — **1868** : Loi Militaire. — Loi sur la Presse. — Ambroise Thomas : *Hamlet*. — **1869** : Canal de Suez. — Morts de Rossini et de Berlioz. — Tolstoï publie *la Guerre et la paix*. — **1870** : Ministère Émile Ollivier. — Déclaration officielle de la guerre avec la Prusse (19 juillet). — Sedan (2 septembre). — Siège de Paris. — Troisième République (4 septembre). — Bataille de Champigny (2 décembre). — Morts de Dickens, de Mérimée, d'Alexandre Dumas père. — **1871** : Armistice de Versailles (28 janvier) signé entre Jules Favre et Bismarck. — Thiers signe à Versailles les préliminaires de la paix. — La Commune (18 mars). — Thiers président de la République (31 août). — Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire. — Perrin, directeur du Théâtre-Français. — **1872** : Arrestation de Bazaine. — Débuts de Mme Bartet, de Sarah-Bernhardt et de Mounet-Sully. — Avènement de Oscar II de Suède. — **1873** : Le Verrier, directeur de l'Observatoire. — Édouard Laboulaye, directeur du Collège de France. — Le shah de Perse à Paris. — Procès Bazaine. — Incendie de l'Opéra, rue Le Peletier. — Mort de Nélaton. — Mort de Napoléon III. — Mac-Mahon président de la République (24 mai). — **1874** : L'Opéra à la Salle Ventadour. — Ajournement de la réception d'Émile Ollivier à l'Académie Française. — Morts de Desclée de Beulet. — **1875** : Vote de la Constitution. — Amendement Wallon. — Catastrophe du *Zénith*. — Morts de Corot, Millet. — **1876** : Mort de Frédérick-Lemaître. — Amnistie pour les faits relatifs à la Commune. — Banquet de Saint-Mandé. — **1877** : Morts de Changarnier, de Thiers, de Le Verrier. — Ministère du 16 mai. — Mort d'Edmond Adam. — Indépendance de la Roumanie. — **1878** : Exposition Universelle. — Morts de Becquerel, de Claude Bernard, de Raspail. — Congrès de Berlin. — **1879** : Grévy est élu président de la République. — Mort du prince impérial au Zouloulaud. — Morts de Viollet-le-Duc, de Daumier, du baron Taylor. — **1880** : Jules Ferry, président du Conseil. — *Pro patria ludus*, par Puvis de Chavannes. — Verdi donne *Aïda*. — Morts de Jules Favre, d'Offenbach, et Broca. — **1881** : Mort d'Émile de Girardin. — Fêtes de Victor Hugo. — Protectorat français en Tunisie. — **1882** : Mort de Louis Blanc. — Mort de Gambetta (31 décembre 1881). — Ministère de Freycinet. — Fondation de la Ligue des Patriotes. — **1883** : Morts de Chanzy, de Clésinger, de Gustave Doré, du Comte de Chambord. — Ministère Fallières. — Traité de la Triple-Alliance. — Le Tonkin. — Brazza au Congo. — Les Français au Soudan. — **1884** : Loi des syndicats. — Mort d'Eugène Pelletan. — Rétablissement du divorce. — **1885** : Funérailles de Victor Hugo. — Morts d'Alphonse de Neuville, d'Émile Perrin. — Mort de l'amiral Courbet lors de la campagne de Chine. — Congrès de Berlin. — **1886** : Mort de Monseigneur Guibert. — Le général Boulanger. — Avènement de Alphonse XIII. — **1887** : Incendie de l'Opéra-Comique. — Démission de Grévy. — Élection de Sadi Carnot. — Incidents de frontières. — Mort de Naundorff. — Avènement de Ferdinand Ier de Bulgarie. — **1888** : Général Boulanger, député du Nord. — Duel Boulanger-Floquet. — Monument de Gambetta. — Avènement de Guillaume II. — **1889** : Exposition Universelle. — Morts de Chevreul, Stanley. — Avènement de Carlos Ier de Portugal. — Avènement de Ménelik, négus d'Abyssinie. — **1890** : Attentats anarchistes. — Morts de Protais et d'Eugène Lamy. — Arrestation du duc d'Orléans. —

Avènement de la reine des Pays-Bas, Wilhelmine. — **1891** : Mort du prince Jérôme-Napoléon. — Mort de Moltke. — Mort de Boulanger. — On joue pour la première fois *Lohengrin* à l'Opéra. — Morts de Meissonier, de Grévy, de J.-J. Weiss. — **1892** : Attentats anarchistes. — Fêtes du centenaire de la République. — Ministère Ribot (5 décembre). — *Samson et Dalila* est donné à l'Opéra par Saint-Saëns. — Morts de Lalo, du cardinal Lavigerie. — **1893** : Morts de Taine, de Jules Ferry, de Gustave Nadaud, de Charcot, du général de Miribel, du maréchal de Mac-Mahon, de Gounod, de V. Considerant. — Affaire du Panama. — Dodds au Dahomey. — Alliance franco-russe. — **1894** : Assassinat du président Carnot (24 juin). — Morts du comte de Paris, de F. de Lesseps, de Burdeau. — Arrestation de Dreyfus. — Élection de Casimir-Perier. — Avènement de Nicolas II de Russie. — **1895** : Démission de Casimir-Perier. — Élection de Félix Faure. — Morts du maréchal Canrobert, de Pasteur. — Conquête de Madagascar. — Galliéni. — **1896** : Mort d'Ambroise Thomas. — Discussion d'un projet de loi sur le revenu. — Ministère Méline, Hanotaux aux Affaires étrangères, Barthou à l'Intérieur. — Li-Hung-Chang à Paris. — **1897** : Morts du duc d'Aumale, de Bardoux, de Léon Carvalho. — Nansen à Paris. — Le président de la République en Russie. — Le roi de Siam à Paris. — **1898** : Morts du docteur Péan, de Charles Garnier. — Procès Zola. — Paul Deschanel, président de la Chambre. — Cabinet Brisson. — Cabinet Charles Dupuy. — Mort du peintre Boudin. — Marchand à Fachoda. — Guerre entre l'Espagne et les États-Unis. — **1899** : Mort de Félix Faure. — M. Loubet est élu président de la République. — Fallières, président du Sénat. — Guerre du Transvaal. — **1900** : Exposition universelle. — Kruger à Paris. — Expédition de Chine. —. Avènement de Victor-Emmanuel III d'Italie.

– Je remercie ici mon ami Louis Handié, mon camarade d'Ecole Normale Supérieure, qui m'a secondé dans la tâche ingrate de la révision des épreuves.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES QUATRE VOLUMES

TOME PREMIER

PREMIÈRE PARTIE

MOYEN AGE

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

DEUXIÈME PARTIE

SEIZIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

TOME DEUXIÈME

TROISIÈME PARTIE

LE DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

Les Précieux.

CHAPITRE II

Au camp des Bourgeois.

CHAPITRE III

Les Poètes de la nature.

CHAPITRE IV

Le Roman.

CHAPITRE VI

Les directeurs d'âme.

CHAPITRE VII

Histoire et chronique.

TOME TROISIÈME

QUATRIÈME PARTIE

LE DIX-HUITIÈME SIÈCLE

CHAPITRE PREMIER

Les Penseurs.

CHAPITRE II

Les Poètes.

CHAPITRE III

Le Roman.

CHAPITRE IV

Le Théâtre.

CHAPITRE V

Les Salons littéraires.

CHAPITRE VI

Histoire et critique.

CHAPITRE VII

L'éloquence.

TOME QUATRIÈME

CINQUIÈME PARTIE

LE DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

CHAPITRE VI

Alfred de Musset.

CHAPITRE VII

Théophile Gautier.

CHAPITRE VIII

Poètes.

CHAPITRE IX

Le Roman.

CHAPITRE X

Le Théâtre.

CHAPITRE XI

Histoire.

CHAPITRE XII

La Presse.

CHAPITRE XIII

Orateurs. — Hommes d'État. — Politiques. — Philosophe. Savants. — Étrangers de langue française.

14-3-08. — Tours, Imprimerie E. Arrault et Cie.



